

ENCYCLOPÉDIE

DES

SCIENCES MÉDICALES.

PARIS. — IMP. DE BÉTHUNE ET PLON,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

ENCYCLOPÉDIE

DES

SCIENCES MÉDICALES;

OU

TRAITÉ GÉNÉRAL, MÉTHODIQUE ET COMPLET DES DIVERSES BRANCHES DE L'ART DE GUÉRIR;

PAR MM. BAYLE, BAUDELOCQUE, BEUGNOT, BOUSQUET, BRACHET, BRICHETEAU, CAPURON, CAVENTOU, CAYOL, CLARION, CLOQUET, COTTEREAU, DOUBLE, FUSTER, GERDY, GIBERT, GUÉRARD, LAENNEC, LISFRANC, MALLE, MARTINET, PELLETAN, RÉCAMIER, DE SALES, SÉGALAS, SERRES, AUGUSTE THILLAYE, VELPEAU, VIREY.

M. BAYLE, RÉDACTEUR EN CHEF.

SEPTIÈME DIVISION.

COLLECTION DES AUTEURS CLASSIQUES.

BARTHEZ.

ZIMMERMANN.



PARIS.

AU BUREAU DE L'ENCYCLOPEDIE,

RUE SERVANDONI, 17.

1839.

Ce volume est consacré à trois ouvrages classiques de deux médecins célèbres de la fin du XVIII[e] siècle, **Barthez** et **Zimmermann**, dont les travaux ont rendu d'importants services aux sciences médicales.

Ces ouvrages sont :

Le *Traité des maladies goutteuses* de Barthez, et les *Traités de l'expérience et de la dysenterie* de Zimmermann.

Barthez est, sans contredit, un des médecins à qui la saine philosophie médicale a le plus d'obligations. Disciple de Bacon, il procéda toujours dans ses ouvrages par voie d'induction, s'élevant des faits particuliers aux principes généraux et tirant de ces principes des conséquences lumineuses. Il s'attacha principalement à coordonner la masse immense des cas individuels recueillis par ses devanciers et il tendit à faire de la médecine une science régulière, fondée sur une connaissance approfondie des lois qui président aux fonctions de l'organisme.

Le *Traité des Maladies goutteuses* nous présente l'application de ces principes, déduits de faits nombreux, choisis avec soin et observés par lui ou

par ses prédécesseurs. Quant au traitement, l'auteur admet trois méthodes : la méthode naturelle, la méthode analytique et la méthode empirique. Par la première, le médecin favorise, excite, accélère ou régularise le développement naturel des phénomènes de la vie ; par la seconde, il décompose la maladie dans les affections essentielles ou éléments dont elle est le produit, et attaque chacun de ces éléments par des moyens proportionnés à leur force et à leur influence ; enfin, par la troisième méthode, le praticien agit empiriquement, c'est-à-dire qu'il combat la maladie par des moyens dont l'expérience a constaté l'utilité, quoique l'esprit ne puisse apercevoir aucun rapport entre le mal et le remède.

Le Traité des Maladies goutteuses est encore aujourd'hui la meilleure monographie que nous possédions sur ces affections, quoique cet ouvrage ait paru pour la première fois en 1802.

Le *Traité de l'Expérience*, de **Zimmermann**, est du petit nombre de ces ouvrages qu'on lit toujours, parce qu'ils sont vrais et puisés dans la nature. « C'est, dit Tissot, l'art d'observer joint à d'excellentes observations
» et aux règles les plus sages sur la façon de tirer parti des observations.
» L'auteur commence par établir la différence qu'il y a entre la vraie et
» la fausse expérience ; il indique les moyens de les reconnaître, ce qui
» est d'autant plus nécessaire que les partis opposés en appellent ordi-
» nairement les uns et les autres à l'expérience ; il parle ensuite de la
» nécessité du savoir, généralement blâmé par les empiriques, de son
» influence sur les expériences, de la nécessité des bonnes observations.
» Il prouve que c'est de l'exacte observation des phénomènes que dépend
» la parfaite connaissance de la maladie, et il donne une suite de faits et
» de remarques sur le pouls, la respiration, les urines, l'habitude du
» corps. Il traite de chaque cause en particulier et fait remarquer quelles
» sont, dans chaque individu, les dispositions physiques qui font que
» l'on est plus ou moins affecté par les mêmes impressions. C'est là qu'il
» avertit que presque tous les hommes ont une partie moins forte que les
» autres et qu'il est de la plus grande importance de connaître.... Il n'y a

» pas un chapitre qui n'offre des faits intéressants, des vues neuves, des
» réflexions pleines de sagesse et les conseils les plus sages. »

Le *Traité de la Dysenterie*, de Zimmermann, malgré les nombreux travaux publiés sur cette maladie, est resté la meilleure monographie que la science possède, et l'on peut répéter encore avec vérité ce que Cullen disait de ce Traité, il y a plus de quarante ans, que Zimmermann a fait connaître la vraie manière de traiter la dysenterie.

La traduction de ces deux ouvrages, dont nous faisons usage, est celle que Lefebvre de Villebrune publia en 1787 et 1797.

TRAITÉ

DES

MALADIES GOUTTEUSES,

PAR J.-B. BARTHEZ,

Médecin du gouvernement français, professeur honoraire de l'École de médecine de Montpellier, et ci-devant chancelier de l'Université de médecine de Montpellier; associé de l'Institut national de France, et ci-devant associé libre de l'Académie des sciences de Paris, et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; honoraire de la Société médicale de Paris; membre des Académies des sciences de Berlin et de Stockholm; des Sociétés des sciences de Lausanne, Gottingue, Montpellier, et philomatique de Paris; du Collége royal des médecins de Madrid; des Sociétés de médecine de Madrid, de Bordeaux, de Toulouse et de Montpellier.

PRÉFACE.

J'exposerai dans ce traité l'histoire des maladies goutteuses, et j'y donnerai les opinions que je crois être les plus probables sur leur nature et sur leurs causes. — Mais l'objet principal de cet ouvrage est d'établir les méthodes les plus convenables du traitement de ces maladies; méthodes dont j'ai déterminé le plus grand nombre, et dont les autres sont propres à divers auteurs que j'ai cités. — Dans cette préface, après avoir présenté une idée générale de ma théorie de la goutte et du rhumatisme, je me propose surtout de développer mes principes sur les différentes classes des méthodes du traitement des maladies, et de montrer en détail comment j'ai appliqué ces principes à la formation des méthodes du traitement des maladies goutteuses.

De la nature et des causes des maladies goutteuses.

Pour la formation de toute maladie goutteuse, il faut la réunion de deux causes qui soient portées à un haut degré; dont l'une est la disposition de la constitution à la production d'un état goutteux dans les solides et dans les humeurs; l'autre est une infirmité relative des organes que doit occuper cette maladie goutteuse. — L'état goutteux des solides est une affection spéciale, qui survient à des états vicieux ou de constriction ou de relâchement dont ils peuvent être affectés, et qui donne à l'un et à l'autre une permanence singulière. — Il me paraît extrêmement vraisemblable que cet état goutteux des solides est produit par l'action de la force de *situation fixe* entre les parties du tissu des fibres; force dont j'ai le premier connu et démontré l'existence dans les muscles et les tendons, et qui peut être supposée exister dans les autres organes mous. Soit qu'on veuille ou non regarder cette force comme la cause générale de la goutte qui affecte les solides, je pense qu'on doit toujours admettre qu'il existe dans les maladies goutteuses *un état goutteux spécifique*, qui est essentiel pour la constitution de cette maladie, et dont la nature nous est inconnue. — Je fonde mon assertion sur ce que les divers remèdes, évacuants, relâchants, excitants, ou résolutifs, auxquels on est généralement borné dans le traitement des maladies goutteuses les plus graves, y manquent très-souvent de succès; quoiqu'on ait satisfait d'ailleurs aux indications que présentent la fluxion goutteuse et les autres éléments de ces maladies : tandis que, dans les mêmes circonstances, le traitement réussit lorsqu'on y emploie des remèdes que l'expérience a fait voir être spécialement utiles contre l'état spécifique inconnu qui est propre à la goutte.

Les observations prouvent que dans les maladies goutteuses il existe un *état goutteux spécifique des humeurs*. Cette altération des fluides ne peut y être ré-

voquée en doute que par ceux qui s'aveuglent au point de vouloir exclure presque entièrement de leurs systèmes de médecine la doctrine des vices des humeurs, ou la pathologie humorale.— Les faits indiquent aussi que l'état goutteux du sang est un vice de sa mixtion, qui intercepte plus ou moins la formation naturelle des humeurs excrémentitielles; de telle sorte que la décomposition spontanée que subissent ces humeurs y fait prédominer la séparation de la substance terreuse. — La prédominance de la substance terreuse dans ces humeurs excrémentitielles leur donne alors une affinité spéciale avec les sucs nourriciers des parties attenantes aux os. Cette affinité détermine généralement ces humeurs à se jeter sur ces parties, lorsqu'elles souffrent une infirmité relative. Elles y sont portées par une fluxion, dans laquelle on observe divers symptômes locaux, sympathiques, synergiques, et qui se termine par des excrétions critiques. —Dans le rhumatisme, qui est une maladie congénère avec la goutte (quoiqu'il en soit séparé par des différences qu'il ne faut point négliger), l'état rhumatique goutteux intercepte aussi la formation naturelle des humeurs excrémentitielles; et l'on y voit d'ailleurs que les parties lymphatiques du sang sont plus liées entre elles que dans l'état naturel, et sont trop séparées des autres parties constitutives de ce fluide. — Les faits rendent aussi très-vraisemblable, que dans l'inflammation du rhumatisme, soit aiguë, soit chronique, les fibres musculaires sont affectées d'une manière plus constante que dans leur état naturel, par l'action de la force de *situation fixe* des parties de ces fibres. —Il paraît, surtout dans l'inflammation du rhumatisme chronique, que l'effort de *situation fixe* des parties des fibres affectées peut exister dans le rhumatisme, avec un état de cohésion physique ou plus ou moins grand que le naturel, avec leur constriction comme avec leur relâchement. — Les états spécifiques dont les solides et les fluides sont affectés dans les maladies goutteuses, paraissent tenir à la même affection radicale du principe de la vie. Ce principe, lorsqu'il est modifié dans la goutte, paraît fixer les mouvements toniques des fibres, et en même temps enrayer le mouvement intestin des fluides, qui entretient leur mixtion propre, et empêche la disgrégation de leurs parties constitutives. — Après avoir recueilli les connaissances, en partie certaines, et en partie extrêmement probables, qu'on peut avoir sur la nature et les causes de la goutte des articulations et des autres maladies goutteuses, je passe à ce qui concerne les différentes méthodes de traitement que l'on doit employer, suivant les différences des genres, des espèces et des cas des maladies goutteuses, que le vulgaire des gens de l'art traite presque toujours d'une manière uniforme. — Pour faire connaître comment doivent être formées ces méthodes du traitement des maladies goutteuses, il est absolument nécessaire que je rappelle ici en général ce que j'ai dit ailleurs sur les différentes méthodes du traitement des maladies, sur les trois classes générales auxquelles toutes ces méthodes doivent être rapportées, et sur les motifs de la préférence qu'on doit donner à telles ou telles de ces méthodes dans chaque maladie.

Principes généraux sur les différentes méthodes du traitement des maladies, et sur la division de toutes ces méthodes en naturelles, analytiques et empiriques.

Vallésius a très-bien dit qu'on peut traiter avec un heureux succès une même maladie par des méthodes différentes; qu'on peut, par exemple, guérir un phlegmon par la résolution, par la suppuration, par la répercussion dès son

principe. L'on voit que ces diverses méthodes peuvent réussir pareillement, suivant qu'elles sont appliquées en divers temps de la maladie. — Les circonstances variées des malades attaqués d'une même maladie peuvent faire aussi qu'ils soient guéris par des méthodes qui semblent être opposées, quoiqu'elles ne le soient pas en effet. — Si l'on observe avec attention ce succès qui leur est commun, on reconnaît qu'il ne faut point l'attribuer à ce que l'habileté de la nature peut diriger vers la guérison des moyens qui paraissent contraires entre eux. On ne doit pas dire avec Baglivi (1), que la nature tourne tous ces traitements à son avantage, de même qu'un homme tombé dans une fosse dirige et tourne en tous sens une pièce de bois qu'on lui donne pour en sortir. — On peut encore guérir, par différentes méthodes, des sujets qui se trouvent être dans un même temps d'une maladie donnée, et qui d'ailleurs sont placés sensiblement dans les mêmes circonstances. Mais ces méthodes sont plus ou moins approchantes de la perfection. C'est ainsi que dans la science de la médecine, comme dans les sciences mathématiques, le même problème peut avoir plusieurs solutions qui diffèrent par leur élégance et leur brièveté.

Toutes les méthodes de traitement des maladies m'ont toujours paru devoir être comprises sous trois classes, qui sont celles des méthodes naturelles, des analytiques, et des empiriques (2). — Ces dénominations seraient insignifiantes si elles se bornaient à désigner les méthodes de traitement qui opèrent la guérison par les mouvements de la nature; celles qui embrassent et comparent les indications que présentent les éléments de chaque maladie; et celles qui emploient des remèdes dont les vertus sont connues par l'expérience : car il n'est point de méthode de traitement qui ne réunisse ces trois caractères; et sous ce rapport on pourrait croire que toutes les méthodes de traitement sont pareillement naturelles, analytiques et empiriques. — Mais cette distinction des trois classes générales dans lesquelles je dis qu'il faut placer toutes les méthodes du traitement des maladies, devient une distinction réelle et utile, en tant qu'elle fait connaître que chacune de ces méthodes doit être rapportée directement à l'un des trois chefs ou objets essentiels que je vais indiquer.

I. Les méthodes naturelles du traitement d'une maladie ont pour objet direct de préparer, de faciliter et de fortifier les mouvements spontanés de la nature qui tendent à opérer la guérison de cette maladie. Ces méthodes sont généralement indiquées dans les maladies où la nature a une tendance manifeste à affecter une marche réglée et salutaire.

II. Les méthodes *analytiques* de traitement d'une maladie sont celles où, après l'avoir décomposée dans les affections essentielles dont elle est le produit, ou dans les maladies plus simples qui s'y compliquent, on attaque directement ces éléments de la maladie par des moyens proportionnés à leurs rapports de force et d'influence. — Ces méthodes sont d'autant plus indiquées, qu'il existe une

(1) Praxeos medicæ, lib. II, cap. XI, n. XI.

(2) J'ai marqué cette division générale des méthodes du traitement des maladies, dans la préface de ma *Nova Doctrina functionibus naturæ humanæ*, imprimée en 1774, et je l'ai suivie dans tous les cours publics et particuliers que j'ai donnés sur la science de la médecine pratique. — J'ai expliqué avec les plus grands détails ma doctrine sur ces méthodes, dans mon traité *De methodo medendi*, que j'ai enseigné et commenté, il y a plus de vingt-cinq ans, dans l'université de médecine de Montpellier.

plus grande complication des éléments d'une maladie (1). — Dans la méthode analytique qui est propre à chaque complication, il faut faire dominer le traitement qui convient à chacune des affections ou maladies composantes, à proportion de ce qu'elle a plus d'importance respective. Cette importance doit être estimée, suivant qu'elle est plus urgente ou d'un danger plus pressant, et suivant son influence sur les autres affections ou maladies combinées. — Après avoir ainsi déterminé la méthode mixte qui convient au traitement de chaque cas compliqué, il faut encore distribuer les diverses parties de cette méthode, dans l'ordre des temps qu'il est nécessaire ou plus avantageux d'observer pour assurer le succès de son exécution. — Ainsi, dans la formation de chacune de ces méthodes analytiques, il est essentiel de bien distinguer (ce qu'on n'a point fait convenablement jusqu'ici) l'ordre d'importance relative des éléments de la maladie compliquée, et l'ordre des temps de l'exécution des parties de cette méthode.

III. Dans les méthodes *empiriques* du traitement d'une maladie, on s'attache directement à en changer la forme entière, par des remèdes qu'indique le raisonnement fondé sur l'expérience de leur utilité dans des cas analogues. — Ces méthodes conviennent surtout aux maladies où l'on a lieu de craindre que les mouvements spontanés de la nature ne soient impuissants pour opérer la guérison, et dans celles qu'on ne peut décomposer en des éléments bien déterminés, dont on puisse être assez sûr de remplir les indications. — Il est absolument nécessaire d'y avoir recours, dans ces maladies que la nature seule ne guérit point, comme sont la fièvre intermittente maligne, et la maladie vénérienne portée à un haut degré. — Ces méthodes empiriques sont ou vaguement perturbatrices, ou imitatives des mouvements salutaires que la nature affecte dans d'autres cas de la même maladie, ou administratives des spécifiques que l'expérience a fait connaître dans cette maladie. — 1° Les méthodes vaguement perturbatrices tendent à substituer aux affections constitutives d'une maladie d'autres affections fortes qu'on espère qui peuvent les dissiper. — On ne doit point rapporter à ces méthodes des essais tellement grossiers et équivoques, qu'on n'a pu les tenter que dans l'enfance de l'art. Telle est la pratique de pétrir le bas-ventre, pour résoudre une tumeur dure et fort douloureuse dans l'hypogastre, pratique dont Hippocrate a parlé (1), et qu'on dit être générale chez les Siamois. Mais dans l'état plus avancé de l'art, et même de nos jours, on emploie des méthodes vaguement perturbatrices

(1) L'existence des maladies compliquées ne peut être rendue douteuse par l'opinion d'Hunter, qui a prétendu vainement que deux maladies différentes ne peuvent être réellement compliquées dans un même sujet. — Deux maladies coïncidentes dans un même sujet sont compliquées entre elles à des degrés différents, à proportion de ce que les modifications qu'elles exigent réciproquement dans leurs traitements sont plus considérables; ce qui apporte des difficultés d'autant plus grandes à la méthode mixte, suivant laquelle on doit traiter leur complication. — Il est à remarquer que deux maladies peuvent être fortement compliquées, lors même que l'une d'entre elles a été consécutive de l'autre. Cela arrive lorsque le développement de quelques symptômes d'une maladie simple leur donne une intensité qui les fait dégénérer en une autre maladie formelle, qui se complique avec la primitive. C'est ainsi qu'un flux de ventre qui survient à une fièvre aiguë d'un caractère inflammatoire, se complique d'autant plus profondément avec elle lorsqu'il prend le caractère d'une dysenterie.

(1) Hippocrate a vu cette pratique produire un flux de sang par les selles, qui fut salutaire. (Voyez le commencement du cinquième livre de ses Epidémiques.)

dans des maladies vénériennes, et autres chroniques, comme lorsqu'on y présume que l'état morbifique pourra être dissipé par différentes évacuations tentées en un même temps. C'est ainsi que Sydenham, et Boërhaave d'après lui, ont combattu avec succès les fièvres intermittentes d'automne qui étaient opiniâtres, en excitant à la fois des sueurs et des déjections, un peu avant le temps où la fièvre devait revenir. — 2° Les méthodes empiriques imitatives tendent à déterminer la nature du malade, à des mouvements de fièvre ou autres, conformes à ceux par lesquels la nature humaine guérit souvent des maladies semblables.— 3° Les méthodes empiriques spécifiques sont celles où l'on emploie dans les maladies des remèdes ou des procédés dont l'expérience a fait connaître et confirmé l'utilité spécifique pour détruire ces maladies. — L'usage de ces spécifiques tend alors à produire un changement total de l'état morbifique, en déterminant la nature à des mouvements salutaires, qu'elle n'aurait jamais conçus spontanément. L'esprit de ces méthodes est toujours de diriger et de modifier l'emploi des remèdes spécifiques, d'après les vues que donne la considération des procédés que la nature ou l'art ont suivis pour guérir des maladies analogues. — Après avoir exposé mes principes généraux sur les méthodes de traitement des maladies, je passe à l'indication sommaire des applications que je fais de ces principes, dans ce traité des maladies goutteuses. — Ce traité est divisé en trois livres. — Le premier de ces livres est sur la goutte des articulations, ou qui a son siége dans les parties environnantes des articulations des os. — Le second livre roule sur le rhumatisme et les autres maladies dont la nature est *congénère*, ou spécialement analogue à celle de la goutte des articulations. — Le troisième livre traite de la goutte interne ou des viscères, qui est consécutive de la goutte des articulations. — Je vais présenter succinctement les principaux résultats de mes observations particulières contenues dans ces trois livres, sur les différentes méthodes qu'on doit suivre pour le traitement des différentes sortes de maladies goutteuses.

Livre premier. — *Des méthodes du traitement de la goutte des articulations.*

Dans les attaques simples et régulières de la goutte des articulations, il faut préférer une méthode de traitement naturelle, et diriger tous les moyens de régime et les remèdes qu'on emploie à favoriser les mouvements salutaires de la nature. — Il est des attaques régulières de cette goutte, où ses divers éléments, qui sont la fluxion, la douleur et la fièvre (qui peut être simplement dépuratoire ou avoir des caractères qui lui sont particuliers), ont des degrés de dominance qui rendent difficile la solution naturelle de ces attaques. Il faut alors recourir à des méthodes analytiques, où l'on satisfait aux indications combinées que présentent ces éléments. — Une méthode naturelle de traitement ne peut convenir aux attaques de cette goutte, lorsqu'elles sont irrégulières et très-prolongées, d'autant que les mouvements de la nature y sont trop imparfaits, et que leur effet salutaire y est trop retardé.

Dans ces mêmes attaques, les méthodes analytiques ne conviennent pas, parce que les éléments sensibles de fluxion, de fièvre et de douleur, qu'on peut considérer dans la composition de cette maladie goutteuse, n'ont aucune dominance qui en fasse des objets de traitements particuliers, par lesquels on puisse assurer la guérison de la maladie entière. — Ainsi, dans le traitement de ces attaques irrégulières et fort prolongées, on est réduit en général à des méthodes empiriques. — Dans ces méthodes, on emploie des remèdes ou évacuants, et autres qui sont perturbateurs des mouvements qui fixent

la goutte sur les parties qu'elle occupe, ou spécialement appropriés contre les états goutteux dont les solides et les fluides sont affectés dans ces parties. — Entre les évacuants que peuvent employer ces méthodes, les purgatifs sont le plus généralement utiles. Leur usage me paraît devoir y être soumis à plusieurs règles que je propose d'après ma pratique, et qui peuvent servir à lever les contradictions des divers auteurs sur l'emploi des purgatifs dans la goutte des articulations. — Pour préserver des retours des attaques de la goutte des articulations, il est rare qu'on puisse obtenir de grands effets si les remèdes qu'on prescrit dans cette intention ne sont ordonnés selon des méthodes analytiques.

Dans ces méthodes, on a le plus souvent à combiner les moyens de combattre la disposition de la constitution à l'état goutteux, et ceux de satisfaire aux indications que présentent diverses autres affections vicieuses de la constitution, affections qui peuvent aggraver la disposition générale à la goutte. — Il est plusieurs espèces de la goutte des articulations, où elle est *consécutive* d'une autre maladie qui l'a produite (goutte que Musgrave a mal désignée par le nom de *symptomatique)*. — Je crois qu'il est essentiel, pour le traitement des espèces de cette goutte, de les distinguer en deux classes, suivant qu'elle est ou qu'elle n'est pas *compliquée* avec la maladie primitive. — Les principes que j'ai donnés des méthodes analytiques du traitement des maladies compliquées doivent être suivis dans les espèces de cette goutte *compliquée* avec la maladie qui l'a produite, soit dans les attaques, soit dans leurs intervalles. — Je développerai l'utilité des applications de ces principes, par de nombreux exemples, en traitant successivement des diverses espèces de la goutte consécutive, qui est compliquée avec la maladie qui l'a produite.

Livre second. — *Des méthodes du traitement du rhumatisme et des autres maladies congénères avec la goutte des articulations.*

Dans les premiers temps et dans l'état du rhumatisme aigu, lorsque la fièvre n'y est que symptomatique, il faut employer des méthodes de traitement analytiques, où l'on combat les éléments de cette affection rhumatique, suivant les rapports de leurs indications respectives. — Dans les temps avancés et dans le déclin de ce rhumatisme, il faut suivre des méthodes de traitement naturelles où l'on excite et complète les mouvements par lesquels la nature tend à opérer la solution de cette maladie. — Ainsi, dans la méthode analytique, qui convient aux premiers temps et à l'état de ce rhumatisme aigu, on doit combattre l'élément principal de cette maladie, qui est la fluxion inflammatoire, par des évacuations de sang générales, révulsives, dérivatives, locales, pratiquées suivant les lois du traitement des fluxions. — On ne doit opposer à cette fluxion inflammatoire du rhumatisme aigu d'autres évacuations, révulsives ou dérivatives, par les purgatifs ou les diaphorétiques, qu'en réglant l'ordre de succession et l'activité de ces divers remèdes, suivant qu'il convient à la constitution de chaque malade, au siége qu'occupe l'affection rhumatique, et aux rapports de dominance qu'ont les éléments sensibles de cette affection. — Après avoir insisté suffisamment sur ces évacuants révulsifs, on doit travailler à dissiper l'engorgement qui succède à la fluxion, par des résolutifs, soit internes, soit externes épispastiques.—La douleur est un second élément du rhumatisme aigu, qui nécessite l'usage des narcotiques lorsque l'excès de cette douleur épuise les forces et s'oppose aux terminaisons salutaires de la maladie. — La fièvre d'un genre inflammatoire est un autre élément du rhumatisme aigu; mais,

en général, elle y dépend uniquement de la fluxion qu'il suffit de combattre directement, en n'opposant à cette fièvre qu'un régime convenable. — Dans les temps avancés et dans le déclin du rhumatisme aigu, lorsque la fièvre y est simplement inflammatoire, on doit suivre une méthode de traitement naturelle, où l'on se propose seulement de préparer, faciliter et compléter les évacuations salutaires que la nature, étant aidée de la fièvre, tend alors à y produire. — Ces deux méthodes de traitement analytique et naturelle, étant successivement employées, sont en général les seules convenables dans ce rhumatisme aigu. On y a vu, sans doute, réussir plusieurs fois des méthodes de traitement empiriques, où l'on a seulement ordonné des évacuations révulsives, fortes et répétées. Mais ces méthodes ont de grands inconvénients que l'expérience a fait reconnaître, et leur application générale est souvent dangereuse. — Lorsque la fièvre, jointe à un rhumatisme aigu, a un caractère essentiel par lequel elle forme une véritable complication avec ce rhumatisme, on doit suivre une méthode analytique où l'on combine les traitements propres à l'une et à l'autre maladie. — Ainsi, dans les premiers temps de ces maladies compliquées, la fluxion rhumatique étant généralement l'affection dominante, il faut la combattre par des évacuations révulsives, en préférant toujours celles qu'opèrent des remèdes appropriés au caractère essentiel de la fièvre rhumatique. — Mais d'autant que, dans cette complication, cette fièvre présente communément bientôt après des indications dominantes, on doit alors suivre une méthode de traitement, ou naturelle, ou analytique, qui satisfasse aux indications de cette fièvre par des moyens qui soient choisis de telle sorte qu'ils conviennent en même temps à l'affection rhumatique compliquée. — J'appliquerai cette règle générale au traitement des complications que forment, avec le rhumatisme aigu, une fièvre éminemment catarrhale, une fièvre bilieuse ou putride des premières voies, et une fièvre éphémère gangréneuse. — Dans le rhumatisme chronique, les mouvements de la nature sont beaucoup trop faibles, trop tardifs et trop incertains, pour qu'on puisse se proposer de le traiter par des méthodes naturelles. — Les méthodes de traitement analytiques ne conviennent pas non plus dans ce rhumatisme, parce que les éléments sensibles de fluxion, de fièvre et de douleur qu'on peut distinguer dans la composition de ce rhumatisme, ont trop peu de dominance pour que les traitements particuliers qu'on leur opposerait pussent avoir une influence majeure sur la solution de la maladie entière. — Ainsi, dans le traitement du rhumatisme chronique, on est réduit à employer des méthodes de traitement empiriques. Ces méthodes qui y conviennent sont de deux sortes :

1° Celles où l'on emploie des évacuants dont l'action sur des parties plus ou moins éloignées fait une diversion puissante de l'affection des parties prises de rhumatisme, en introduisant un grand changement dans tout le système ;

2° Celles où l'on administre des remèdes, tant internes qu'externes, qui sont spécialement appropriés contre l'état rhumatique dans les humeurs et dans les solides, état qui est principalement marqué dans les parties affectées.

Les remèdes externes, qui ont une efficacité singulière pour dissiper l'état des fibres qu'occupe le rhumatisme chronique, agissent, ou indirectement, en relâchant ou en excitant, ce qui corrige l'excès ou le défaut de contraction tonique qui est joint à cet état des fibres ; ou directement, en portant une altération générale et profonde dans la manière d'être de ces fibres. — Entre ces derniers, les topiques irritants, qui sont les plus puissants, sont ceux que les anciens appelaient *métasyncritiques*. De ce genre sont

les brûlures dans le voisinage des parties affectées, et les applications de l'électricité, variées selon les causes sensibles du rhumatisme. — La douleur rhumatique des lombes (qu'on a appelée *lumbago*) et la sciatique rhumatique, suivant qu'elles sont ou aiguës ou chroniques, doivent être traitées par des méthodes analogues à celles du traitement du rhumatisme aigu ou du chronique. Cependant, lorsque ces maux sont chroniques, il faut apporter à leurs traitements des modifications particulières dans l'usage des purgatifs, des résolutifs et des topiques.— Il existe une autre espèce de sciatique dite *nerveuse*, dont la cause principale est une lésion du nerf sciatique. — Cotugno a proposé, sur cette lésion, une théorie qui souffre plusieurs difficultés. Mais cette théorie l'a conduit à une pratique heureuse qu'on a adoptée généralement, et que j'ai imitée avec succès. Cette pratique consiste à appliquer des vésicatoires sur les endroits de la peau correspondants à diverses branches du nerf sciatique affecté. — Cette sciatique nerveuse me paraît avoir avec le mal vertébral une très grande analogie qu'il m'a semblé utile de développer. C'est ce qui m'a engagé à faire sur le mal vertébral une digression que je crois qu'on ne regardera point comme superflue. — Les assertions trop générales de Pott sur le caractère constant du mal vertébral sont contredites par plusieurs observations, dont il suit que l'impotence des extrémités inférieures, et les douleurs ou autres signes de lésion dans l'épine, suffisent pour marquer le siége et la nature du mal vertébral.—Je pense que, dans le mal vertébral, les nerfs qui partent de la moelle épinière, vers l'endroit où les vertèbres sont engorgées, mues difficilement, et enfin déplacées, sont perpétuellement irrités par les compressions et les tiraillements que leur causent les diverses affections et les mouvements de ces vertèbres; et que cette irritation continuelle de ces nerfs entretient toujours, à un haut degré, un effort de fixation tonique du tissu des fibres dans les muscles principaux de l'extrémité inférieure auxquels les branches de ces nerfs se distribuent. — J'explique, d'après cette théorie, les principaux phénomènes du mal vertébral, entre lesquels il en est tels dont Pott n'a pu rendre raison.

Le remède le plus généralement utile, dans cette maladie, est d'établir (ainsi que Pott l'a enseigné) des cautères larges et profonds de chaque côté des vertèbres affectées qui forment la courbure de l'épine. — Mais souvent ce remède n'a point de succès décisif. Cela arrive surtout lorsque la courbure de l'épine s'étant formée à la suite d'un coup violent, l'irritation des nerfs qui naissent à l'endroit de cette courbure, ou un peu au-dessous, est alors perpétuée, parce qu'elle se joint à un état particulier, chez le malade, de faiblesse et de sensibilité extrêmes de ces nerfs. En effet, cet état doit reproduire, avec la plus grande facilité, les engorgements dans les parties environnantes des articulations des vertèbres affectées. — Je pense que dans ces cas on doit, en continuant toujours l'évacuation par les cautères établis auprès des vertèbres affectées d'où naissent les nerfs des extrémités inférieures, appliquer assidûment et pendant long-temps, à l'endroit de ces vertèbres, des topiques émollients entremêlés et suivis de topiques fortifiants, et qu'il faut donner en même temps intérieurement les nervins et les sédatifs les plus appropriés pour remédier à l'excès de faiblesse et de sensibilité dans tout le système des nerfs. — Les inflammations rhumatiques qui ont leur siége dans les viscères et dans d'autres organes non musculeux, sont aiguës ou chroniques. Elles peuvent être produites, ou immédiatement, ou par une translation de l'humeur ou de l'état rhumatique qui existait dans les muscles. — Quand l'état ou l'humeur rhumatique se

porte brusquement de l'extérieur à l'intérieur, et menace vaguement différents viscères, il faut suivre une méthode analytique. Dans cette méthode, l'on emploie, suivant les indications, les antiphlogistiques et des remèdes appropriés contre l'état rhumatique; l'on tâche de rappeler le rhumatisme à l'extérieur par des diaphorétiques convenables et par des topiques émollients ou irritants, et, si l'on ne peut déterminer ce retour, l'on procure des excrétions utiles auxquelles la nature peut être disposée. — Quand une inflammation rhumatique aiguë est formée dans un viscère, elle doit être traitée (de même que le rhumatisme aigu) dans ses premiers temps par une méthode analytique, et ensuite par une méthode naturelle lorsque la nature est disposée à des évacuations salutaires. — C'est ce que je me suis attaché à développer par l'exemple de l'inflammation du poumon ou de la pleuro-pneumonie rhumatique, qui est la plus commune des inflammations rhumatiques des viscères. — Je ne traite de cette inflammation rhumatique que pour les cas où elle est simple; et l'on voit qu'elle exigerait une méthode de traitement plus composée si elle était compliquée d'une autre maladie, comme, par exemple, d'une affection bilieuse. — Dans la méthode analytique par laquelle il faut traiter d'abord l'inflammation rhumatique aiguë du poumon, lorsqu'elle n'est pas compliquée, on doit combattre la fièvre et la fluxion inflammatoires par la saignée et les antiphlogistiques. — Un vésicatoire appliqué à l'endroit de la douleur y est utile ensuite pour résoudre cette douleur, qui est un élément de l'inflammation rhumatique, en excitant la sensibilité de l'organe extérieur, et affaiblissant celle qui est concentrée dans la partie enflammée. — Dans la méthode naturelle par laquelle on doit traiter cette maladie plus avancée, lorsque la nature y affecte une excrétion salutaire par les crachats, il faut aider cette excrétion par des béchiques actifs qui seraient déplacés auparavant. Le vésicatoire appliqué sur la poitrine est encore placé lorsqu'on suit cette méthode, parce qu'il peut rendre plus efficaces, en les modérant convenablement, les efforts que la nature fait pour l'expectoration. — Cependant cette application des vésicatoires, dans la pleuro-pneumonie rhumatique, est sujette à de nombreuses restrictions, de même que dans les autres espèces d'inflammation de poitrine. — Dans les inflammations et autres affections chroniques de nature rhumatique (de même que dans le rhumatisme chronique), il faut toujours suivre des méthodes de traitement empiriques. Dans ces méthodes, on doit employer des remèdes évacuants convenables au genre de chacune de ces maladies, et des remèdes, ou perturbateurs, ou singulièrement appropriés contre l'état rhumatique. — C'est ainsi qu'il est avantageux de joindre, aux diurétiques et autres évacuants convenables, des résolutifs comme spécifiquement appropriés contre le rhumatisme dans ces inflammations rhumatiques chroniques des muscles et de différents organes internes que je crois constituer les maux qu'on désigne vulgairement par le nom d'*efforts* (parce qu'ils viennent à la suite d'efforts violents pour des mouvements extraordinaires). — Il est des maladies qui sont essentiellement de nature goutteuse, comme l'est le rhumatisme, qui ne sont ni précédées ni accompagnées de rhumatisme, ni de goutte aux articulations, et qui peuvent n'en être point suivies.

La plus simple de ces maladies est la cachexie goutteuse ou la disposition prochaine de la constitution à l'état goutteux. Cette cachexie doit être traitée par une méthode analytique semblable à celle que j'ai dit devoir être suivie pour préserver des retours des attaques de la goutte aux articulations. — Les inflammations et autres affections aiguës et

chroniques, qui sont de nature goutteuse, et qui n'ont point été précédées d'attaques de rhumatisme ou de goutte des articulations, doivent être traitées par des méthodes analytiques semblables à celles qui conviennent aux maladies analogues qui sont consécutives de la goutte des articulations. Ces dernières maladies font le sujet du livre suivant.

Livre troisième.—*Des méthodes du traitement de la goutte interne ou des viscères.*

La goutte interne ou des viscères, qui est consécutive de celle des articulations, est de deux sortes différentes, suivant qu'elle est produite par des agents extérieurs appliqués à des articulations goutteuses, ou bien par une affection interne qui détermine la goutte à se porter sur un viscère. — Dans l'une et l'autre sorte de goutte interne, il y a concours de deux causes qui la produisent lorsqu'elles sont à un haut degré. Ces causes sont la disposition de la constitution à l'état goutteux des solides et des fluides, et l'infirmité relative du viscère qu'affecte cette goutte. — La répression de la goutte des articulations à l'intérieur a eu souvent des suites promptement funestes. On a recherché jusqu'ici la cause de cette mort soudaine que j'explique de la manière la plus vraisemblable, c'est-à-dire la plus prochainement appuyée sur les faits qui y sont relatifs. — Chez les sujets qui ont eu des attaques de goutte, mais chez qui il n'y a ni présence ni rétrocession qui ait précédé immédiatement, de la goutte des articulations, il est toujours plus ou moins difficile de reconnaître si les maladies internes dont ils peuvent être attaqués sont causées par la goutte, et l'on ne peut s'en assurer que par un calcul sagace de combinaison de diverses considérations que j'expose en détail. — Cependant ce diagnostic est très-important, d'autant qu'on peut être conduit à des erreurs très-graves lorsqu'on croit que toutes les maladies des goutteux sont de nature goutteuse. — Ils sont souvent attaqués de fièvres bilieuses, putrides et autres, dont les symptômes étant pris mal à propos pour des avant-coureurs d'attaques de goutte, on se propose pernicieusement de porter cette goutte aux articulations, tandis que ces symptômes seraient dissipés par des évacuations convenables des premières voies.—Un principe universel auquel Musgrave rapporte tous les traitements de la goutte interne qu'il appelle *anomale*, est que, devant débarrasser l'organe interne le plus tôt et le plus sûrement possible de la matière goutteuse, il faut la chasser en partie hors du corps par des évacuations convenables, et aider, par des remèdes internes et externes, la nature à en porter une partie sur les articulations. — Ce principe est insuffisant, et peut être souvent pernicieux, comme je le prouverai, en indiquant les diverses méthodes de traitement qui conviennent aux divers cas de goutte interne.

En suivant ce principe, Musgrave donne généralement, dans la goutte interne, des remèdes cordiaux et autres échauffants, des martiaux et autres excitants, parce qu'il suppose toujours que par ces remèdes on doit produire une fièvre qui reporte aux articulations la goutte fixée à l'intérieur. — Mais cette opinion est évidemment dangereuse; car la fièvre, si elle est déterminée par ces moyens, peut pousser l'humeur goutteuse dans les vaisseaux des viscères affectés aussi bien que dans ceux des parties voisines des articulations. — La fièvre que ces remèdes peuvent exciter ne peut être sûre et avantageuse que dans des cas de langueur générale où la fluxion de la goutte interne est déjà affaiblie, et où la nature est disposée à la goutte des articulations. Cette fièvre peut alors reproduire un état analogue à celui qui a lieu dans les accès de la goutte régulière.

Musgrave a conseillé aussi, dans beau-

coup de cas de la goutte interne, de donner des purgatifs fort actifs, afin que ces remèdes excitent une révolution qui pousse la goutte aux articulations. Mais cette révolution est pareillement incertaine et dangereuse, et ces purgatifs ne peuvent, par eux-mêmes, que produire une excitation aveugle qui pousse aussi bien la goutte à l'intérieur qu'aux extrémités. —Dans les cas toujours graves de la goutte aiguë des viscères, on ne peut suivre des méthodes naturelles ou dans lesquelles le traitement soit dirigé à favoriser les mouvements salutaires de la nature, qui ne sont point assez constants et assez déterminés. — On ne peut aussi être assuré, dans le traitement de la goutte interne, du succès de ces méthodes empiriques qui se bornent à administrer des remèdes qu'on a dit être absolument spécifiques dans tous les cas de cette goutte.

Il est d'expérience universelle que les remèdes qu'on a vantés comme étant perpétuellement spécifiques pour cette goutte n'ont eu qu'une existence éphémère. Ceux de ces remèdes dont la célébrité a été le plus prolongée l'ont due sans doute à une fréquente répétition des circonstances favorables où ils ont été placés, et qui auraient fait réussir pareillement un très-grand nombre d'autres remèdes qui ont les mêmes vertus générales et auxquels on n'en attribue point de spécifiques. — Il faut donc traiter la goutte interne ou des viscères par des méthodes analytiques qui puissent satisfaire dans des rapports convenables aux diverses indications que présentent les éléments de cette goutte. Ces méthodes analytiques sont de deux sortes. — L'une est celle des méthodes qui conviennent aux affections goutteuses d'un viscère, causées par la répercussion ou la rétrocession de la goutte des articulations, lorsque ces affections sont sans complication d'une autre maladie de ce viscère.

Les éléments de cette goutte interne non compliquée auxquels se rapportent ces méthodes analytiques, sont la fluxion qui porte la goutte des articulations sur le viscère affecté ; la fluxion qui fixait la goutte dans ces articulations, et qui peut subsister étant plus ou moins affaiblie ; la perte de forces dans les organes les plus nécessaires à la vie, qui est particulièrement déterminée par les efforts que fait la nature pour soutenir ces deux fluxions dont les directions sont contraires ; l'état goutteux qui est fixé dans le viscère affecté, et l'affaiblissement général de tout le système. — Les moyens par lesquels ces indications peuvent être remplies, et qu'on doit combiner convenablement, sont les évacuants révulsifs, les cordiaux, les anti-goutteux, les topiques attractifs sur les articulations qu'occupait la goutte (attractifs qu'on doit choisir relâchants ou irritants, suivant des règles que je donne); enfin des remèdes stomachiques et martiaux, qui fortifient tous les organes en augmentant les forces constantes des organes digestifs et du système des vaisseaux sanguins. — Les martiaux ont été généralement recommandés par Musgrave pour le traitement des maladies aiguës que cause la goutte des viscères. Mais depuis ils y ont été fort négligés, sans doute parce qu'on a trouvé le plus souvent qu'ils étaient beaucoup moins efficaces dans ces maladies que ne l'avait pensé Musgrave. — La seconde sorte des méthodes analytiques du traitement de la goutte des viscères renferme celles qui (étant plus composées que les précédentes) embrassent, outre les indications que présentent les éléments des affections de la goutte interne simple, celles des éléments de la maladie d'un autre genre, soit générale, soit particulière (comme fièvre putride, inflammation, hémorrhagie, etc.), qui se complique dans le viscère affecté avec son état goutteux spécifique (complication qui doit toujours

être traitée d'après le principe général que j'ai donné ci-dessus).

Je donnerai successivement les méthodes de traitement qui conviennent aux espèces de la goutte interne, tant simples que compliquées avec des maladies de divers genres. Je me bornerai à celles de ces espèces qu'on observe le plus communément dans la pratique. — Je ferai voir avec tout le détail nécessaire combien les applications de mes principes y sont étendues et multipliées, et combien sont imparfaits et dangereux la plupart des préceptes qu'on a donnés jusqu'à ce jour sur le traitement de ces diverses espèces de goutte interne. — Les méthodes de traitement qui conviennent à la goutte aiguë de l'estomac et des intestins sont différentes, suivant que l'état goutteux de ces viscères est avec dominance ou de leur affaiblissement, ou de leur irritation.—La goutte aiguë de l'estomac et des intestins, qui est avec dominance de leur affaiblissement, indique des remèdes cordiaux et autres fortement excitants; mais l'usage de ces remèdes ne doit pas être poussé de manière qu'ils produisent une fièvre considérable qui pourrait être nuisible, en épuisant les forces du système. — Les cordiaux doivent être combinés avec les narcotiques lorsqu'il survient des mouvements spasmodiques dans ces viscères goutteux, quoique l'état de faiblesse radicale y soit dominant : et ces spasmes peuvent souvent rendre difficile le diagnostic de cette faiblesse dominante. — L'usage des remèdes réfrigérants, que Stoll a conseillés beaucoup trop généralement dans la goutte de l'estomac, peut être placé principalement dans cette espèce de syncope où la goutte de l'estomac est avec faiblesse radicale dominante dans ce viscère, syncope analogue à la maladie que les anciens ont appelée *morbus cardiacus*, et dans laquelle ces remèdes ont toujours été les plus efficaces. — Mais ils seraient pernicieux dans une autre espèce de syncope arthritique que je crois être produite lorsque l'irritation dominante dans l'estomac goutteux détermine un étranglement convulsif dans les viscères précordiaux. — Quand la goutte aiguë de l'estomac et des intestins est avec irritation dominante, l'indication principale (qui peut être aussi la première dans l'ordre des temps) étant de calmer cette irritation, on doit y ordonner des narcotiques à d'assez grandes doses, surtout si elle détermine sympathiquement une constriction spasmodique dans les viscères voisins. — Les évacuations de sang par la saignée et l'application des sangsues sont nécessaires lorsqu'une véritable inflammation de l'estomac et des intestins survient à cette goutte avec irritation dominante, ce qui est rare, et plus fréquemment pour prévenir ou résoudre des engorgements sanguins qui se forment souvent dans ces viscères affectés de cette goutte. — Dans les cas les plus graves de ceux où la goutte aiguë de l'estomac et des intestins est avec dominance, soit de faiblesse, soit d'irritation, en suivant les méthodes analytiques que j'ai indiquées en général, on doit s'attacher essentiellement à remplir l'indication de résoudre l'état goutteux de ces viscères.

Le musc, le camphre dissous dans l'éther et l'assa-fœtida sont les résolutifs les plus efficaces de cet état goutteux. Cullen a conseillé trop vaguement, pour la goutte aiguë de l'estomac et des intestins, ces remèdes anti-goutteux qu'il faut combiner avec des sédatifs, lorsque l'irritation des viscères est trop forte. — La goutte aiguë de l'estomac et des intestins est souvent compliquée avec le vomissement, la diarrhée ou la dysenterie. — Lorsque, dans le vomissement et la diarrhée arthritiques, les évacuations sont excessives, il faut donner l'opium joint à des astringents modérés et à des cordiaux, comme sont des vins de liqueur. La réunion de ces remèdes est indiquée,

parce que les mouvements spasmodiques qui produisent ces flux sont combinés avec une faiblesse radicale que démontrent les symptômes graves qui surviennent en même temps. — Les auteurs qui ont écrit sur les maladies goutteuses ne donnent sur le traitement de la diarrhée et surtout de la dysenterie goutteuse, que des préceptes généraux qui ne suffisent point quand ces maladies ont une marche très-rapide et présentent des indications nombreuses et difficiles à remplir en ayant égard à leurs degrés d'importance respective. — Dans les méthodes analytiques qui conviennent au traitement de la dysenterie goutteuse, il faut combiner les remèdes appropriés au flux dysentérique avec ceux qu'indique l'état goutteux des intestins, accompagné de la faiblesse ou de l'irritation dominante dans ces viscères.

La combinaison de ces deux maladies exige des modifications particulières dans le choix et l'usage des calmants, ou des excitants qui conviendraient à des cas simples de l'une et de l'autre maladie. — Ainsi, dans la dysenterie goutteuse, où l'irritation domine, l'opium est généralement indiqué; mais ses effets doivent y être modifiés avantageusement par sa mixtion avec le camphre et l'ipécacuanha. Dans la dysenterie goutteuse où domine la faiblesse, les excitants doivent être d'autant plus modérés qu'on a plus lieu d'y craindre des engorgements sanguins dans les intestins. Entre les astringents qui peuvent y être indiqués, on doit préférer ceux qui sont à la fois spécialement anti-dysentériques et anti-goutteux, tel qu'est le simarouba (qui est une espèce de quassia), etc. Les affections qui ont lieu dans la goutte chronique de l'estomac et des intestins doivent être rapportées aux mêmes chefs principaux que les affections goutteuses aiguës de ces viscères qui leur sont analogues.

Cependant ces maladies chroniques présentent, dans les intervalles des affections aiguës qui peuvent leur survenir, des vues de traitement majeures, et qui leur sont particulières. Ces vues sont relatives à l'état goutteux des fluides, que l'on peut y combattre plus longtemps et avec plus de succès que dans les affections de la goutte interne aiguë. On doit aussi y ordonner des remèdes appropriés aux autres vices des humeurs, à leur acrimonie sensible, à leurs dégénérations atrabilaire, scorbutique, etc. — Dans le régime des malades attaqués de cette goutte chronique, on doit recommander principalement l'exercice à cheval ou en voiture, pris journellement dans un air libre. Outre les avantages de cet exercice qu'a indiqués Sydenham, je pense que son utilité première consiste en ce que les impressions de l'air libre et les agitations de tout le corps y remontent les forces radicales du principe vital, forces dont la diminution est la cause qui détermine surtout la goutte à se porter sur les viscères. — Les baumes naturels que Musgrave recommande dans le calcul des reins que produit la goutte, me semblent être trop échauffants quand ce calcul est formé. Mais ils peuvent, ainsi que les plantes diurétiques balsamiques, prévenir sa formation dans la goutte aux reins, ainsi que les retours des fortes attaques de cette goutte, pourvu qu'on ne donne point ces remèdes dans un état de forte irritation, ou lorsqu'une attaque de néphrétique est imminente. — Il est souvent utile de leur joindre alors les narcotiques qui peuvent dissiper le spasme des vaisseaux sécrétoires de l'urine; spasme qui produit quelquefois des affections sympathiques funestes dans le système des nerfs, même sans intercepter entièrement la sécrétion de l'urine.

Pour le traitement de la gonorrhée goutteuse, il faut choisir dans la classe des remèdes spécialement appropriés contre la goutte, ou combiner avec eux ceux qui peuvent répondre aux indica-

tions des affections élémentaires dont se compose le genre de la gonorrhée. J'ai exposé ailleurs quelle est la méthode analytique de traitement qui peut satisfaire à ces indications, par des remèdes disposés dans les divers temps de ce flux, suivant les degrés de dominance respective de chacune de ces affections élémentaires. — La méthode analytique du traitement du catarrhe goutteux sur le poumon doit être variée suivant la dominance respective qu'ont la fluxion des humeurs sur le poumon, l'engorgement de cet organe, et son état goutteux avec excès de faiblesse ou d'irritation. — En général, la fluxion présente les indications principales dans les premiers temps de ce catarrhe, quoiqu'il y faille aussi avoir égard à l'affection goutteuse. — Mais dans les temps avancés de ce catarrhe, lorsqu'il ne se résout point par la coction et par une expectoration critique, les indications de la goutte deviennent de plus en plus importantes; alors c'est sur les remèdes anti-goutteux qu'il faut insister principalement, pour parvenir à dissiper et à résoudre la fluxion concentrée qui fait l'engorgement du poumon. — Ce n'est que dans les cas peu fréquents de ce catarrhe où la nature se montre disposée au transport de la goutte du poumon sur les articulations, qu'il faut leur appliquer des topiques convenables pour l'y attirer, et donner des remèdes internes propres à l'y pousser, en évitant l'abus qu'en a fait Musgrave.

L'utilité des méthodes analytiques, que je conseille exclusivement pour les maladies que spécifie la goutte interne, doit être particulièrement reconnue dans le traitement qui convient à la péripneumonie goutteuse. — C'est faute d'avoir observé les rapports de dominance qui sont entre l'affection goutteuse et l'inflammation du poumon compliquées entre elles, rapports qui diffèrent dans divers cas et dans divers temps de cette maladie, que Sydenham et Musgrave sont extrêmement opposés l'un à l'autre sur le traitement qui lui convient. — Dans cette complication, Sydenham a beaucoup trop insisté sur le traitement de la péripneumonie, et Musgrave sur celui de la goutte.

Je crois qu'on doit traiter la péripneumonie goutteuse par une méthode analytique que j'ai déduite de mes observations souvent répétées. Cette méthode est entièrement différente de celles qu'ont suivies contradictoirement ces deux médecins célèbres, par rapport à l'usage et au choix des saignées, à l'application des vésicatoires, surtout à l'endroit de la douleur de poitrine, et aux évacuations générales, comme à celle qui est excitée par des diaphorétiques actifs. — Les méthodes analytiques du traitement de la phthisie pulmonaire goutteuse doivent être variées, suivant que cette phthisie est catarrhale pituiteuse, inflammatoire avec suppuration ou avec un état ulcéreux, ou bien formée par des obstructions du poumon, et suivant que l'état goutteux de ce viscère est avec dominance de l'irritation ou de la faiblesse — Dans la phthisie catarrhale pituiteuse, le quinquina et l'air fixe sont de grands remèdes, mais ils ne doivent y être employés, lorsque la goutte la complique, que dans les cas où cette goutte est avec faiblesse dominante. Le soufre est doublement approprié dans cette espèce de phthisie, comme diaphorétique et comme anti-goutteux. — Dans la phthisie pulmonaire goutteuse dont le caractère est inflammatoire, il faut suivre une méthode de traitement qui soit semblable à celle de la péripneumonie goutteuse, et qui emploie des remèdes analogues mais gradués proportionnellement. — Ce n'est point ici le lieu d'indiquer le traitement de l'inflammation lente du poumon, qui est avec la suppuration ou avec l'*état ulcéreux* de ce viscère. — J'exposerai ailleurs la théorie que j'ai donnée le premier et prouvée par les faits de cet état

ulcéreux qui peut exister dans le poumon *sans aucune ulcération ni corrosion de la substance* de cet organe. — Je dirai seulement ici que cet état ulcéreux indique particulièrement l'usage prudent des baumes naturels, un exercice modéré pris journellement à cheval ou en voiture, des aliments analeptiques, enfin un régime mixte et fortifiant, mais qui ne soit pas poussé aussi loin que celui qu'a conseillé le docteur May, et dont il a fort exagéré l'utilité dans la phthisie pulmonaire.

Lorsque, dans la phthisie pulmonaire goutteuse, le poumon est affecté d'obstructions ou de tubercules, les résolutifs les plus appropriés sont en même temps des anti-goutteux, tels que l'extrait de ciguë, la gomme de gayac et d'autres gommes-résines analogues. — Lorsque ces remèdes ont déjà produit sensiblement de bons effets, leur succès est aidé en leur combinant des fortifiants propres à combattre l'affection goutteuse. — Tels sont le quinquina et les martiaux, qui accélèrent la résolution des obstructions du poumon, s'ils ne sont fortement contre-indiqués par l'état inflammatoire de ce viscère. J'observe d'ailleurs que Musgrave a ordonné trop généralement ces fortifiants dans la phthisie pulmonaire goutteuse. — L'asthme humoral goutteux doit être traité par des évacuants appropriés, surtout diurétiques, par des résolutifs anti-goutteux et par des topiques attractifs convenables sur les articulations sujettes à la goutte. — Un accès d'asthme humoral goutteux produit un catarrhe suffocant, lorsqu'il se fait tout-à-coup une augmentation très-grave et une fixation très-forte des spasmes que la congestion des humeurs goutteuses excite dans les organes de la respiration. — Dans la méthode de traitement analytique qui convient au catarrhe suffocant goutteux, il faut, avant tout, tâcher de résoudre l'état convulsif par les anti-spasmodiques internes et externes les plus puissants. C'est lorsqu'on a dissipé, du moins en très-grande partie, l'état convulsif du poumon qu'on doit travailler à remédier à l'engorgement de ce viscère par des incisifs et des expectorants efficaces, choisis surtout parmi les anti-goutteux. — Je crois devoir recommander, d'après le succès que j'en ai obtenu dans plusieurs cas de catarrhe suffocant, comme les anti-spasmodiques qui doivent réussir le mieux dans ce catarrhe lorsqu'il est causé par la goutte, l'esprit de sel ammoniac vineux, le camphre, le musc, l'assa-fœtida (qui sont de puissants anti-goutteux), des onctions avec un liniment volatil huileux très-fort sur l'épigastre, des ventouses au même endroit et sur les bas côtés de la poitrine. — Les narcotiques, qui sont absolument contr'indiqués dans l'asthme goutteux humoral, peuvent être très-bien placés dans l'asthme goutteux convulsif, où l'irritation est dominante; mais il est toujours prudent d'y combiner l'opium avec d'autres anti-spasmodiques appropriés, comme sont l'assa-fœtida et le camphre.

La plus grande violence des causes de l'asthme convulsif peut produire cette affection qui a été appelée par les Anglais *angina pectoris* (que caractérisent des accès qui interceptent pour quelques secondes les mouvements du cœur et de la respiration, et dont le dernier est soudainement mortel). Quoique cette affection puisse être aussi produite par les causes d'autres espèces d'asthme convulsif, on a lieu de croire que sa cause la plus ordinaire est une matière ou une affection rhumatique-goutteuse. — Lorsque cette maladie est causée par la goutte, le traitement doit être analogue à celui de l'asthme convulsif goutteux. — L'asthme convulsif de nature rhumatique-goutteuse a quelquefois des retours périodiques dans ses accès, qui sont accompagnés de douleurs cruelles et d'un sentiment de suffocation que cau-

sent des spasmes du poumon, du diaphragme et des muscles inspirateurs. J'indique la méthode de traitement que je crois devoir être la plus avantageuse dans des cas semblables d'asthme goutteux convulsif qui est périodique. — Les méthodes de traitement analytiques qui conviennent à l'angine goutteuse, sont analogues à celles que j'ai conseillées pour la péripneumonie goutteuse. — Après avoir affaibli la fluxion inflammatoire, par les saignées (qui doivent être moins répétées que dans l'angine purement inflammatoire), et par les autres évacuations générales qui peuvent être indiquées, il faut appliquer un vésicatoire sur le cou, pourvu que ce remède ne soit point exclu par des contr'indications analogues à celles qu'a souvent le vésicatoire local dans la péripneumonie goutteuse. — Je pense que lorsque la fluxion inflammatoire angineuse n'est point dans un état fixe, et surtout lorsqu'en même temps la nature paraît être disposée à porter la goutte sur les articulations, on ne doit appliquer au cou un vésicatoire ou d'autres épispastiques qu'après qu'on a fixé le mouvement de la goutte sur les extrémités inférieures par le moyen de bains d'eau très-chaude, ou par d'autres topiques émollients. — Si la tendance de la goutte aux articulations n'est déjà suffisamment marquée, on ne doit point faire user des gargarismes astringents qu'on a conseillés dans cette angine, parce que leur effet répercussif pourrait déterminer le transport de la goutte sur la poitrine.

Lorsque la fluxion est dans son état fixe, on doit user de gargarismes qui opèrent une dérivation avantageuse, en procurant une salivation abondante. — Lorsque dans cette angine goutteuse l'état convulsif est plus marqué que l'inflammatoire, il faut recourir à des antispasmodiques qui soient aussi anti-goutteux, comme sont le camphre, les éthers et le musc. — Il est des difficultés d'avaler graves et chroniques que produit une affection spasmodique de l'œsophage causée par un principe goutteux. J'ai reconnu que l'opium en est le remède le plus assuré. — Dans la céphalalgie goutteuse, l'évacuation des premières voies peut être indiquée par leur surcharge; mais elle ne doit pas se faire par des purgatifs échauffants, comme l'a conseillé Musgrave. — Cependant les fortes évacuations, produites dans cette maladie par des purgatifs énergiques, ont pu quelquefois y déterminer la formation de la goutte aux extrémités, peut-être par une influence sympathique qu'ont eue les mouvements de ces évacuations sur l'expulsion de la goutte, qui est devenue chez les malades goutteux une espèce d'excrétion habituelle. — Dans cette céphalalgie, ce n'est que lorsqu'on a affaibli manifestement la congestion des humeurs vers la tête, par le moyen des remèdes évacuants et autres convenables, qu'on peut donner avec assez de sécurité des remèdes volatils et excitants qui poussent la goutte aux articulations. — Musgrave ayant reconnu qu'en général ces remèdes ne sont point sans inconvénient dans la céphalalgie goutteuse, dit qu'on peut les remplacer en grande partie par la valériane et par d'autres céphaliques. — Dans le vertige goutteux, il faut ordonner la valériane, l'assa-fœtida, et des nervins analogues qui (comme a dit M. Herz) sont utiles, non précisément en affaiblissant ou en fortifiant, mais en produisant dans l'état du cerveau un changement qui fait cesser dans ce viscère le genre d'activité contre nature qui constitue le vertige. — Cullen trouve fort précaires tous les remèdes connus de l'apoplexie goutteuse. Il n'a pas vu qu'il est des remèdes principaux qui sont d'une utilité assez constante dans cette maladie, lorsqu'on les emploie suivant des méthodes de traitement bien déterminées.

Les méthodes analytiques du traite-

ment de l'apoplexie goutteuse doivent combiner les remèdes propres aux deux éléments dont est compliquée cette maladie, qui sont la congestion du sang ou des humeurs dans le cerveau, et l'état goutteux de ce viscère. — Les purgatifs fort actifs, que Musgrave et d'autres ont conseillés dans l'apoplexie goutteuse, y sont nuisibles, lorsque la fluxion qui porte les humeurs sur le cerveau est vive et inflammatoire. Mais ils sont bien placés, lorsque l'engorgement du cerveau est avec langueur et comme stagnation du mouvement des fluides dans cet organe. Ces remèdes conviennent alors, d'autant plus que l'estomac et les intestins sont dans un état semi-paralytique, et surtout si l'apoplexie a été précédée par la goutte de ces viscères. — Ce n'est qu'après des évacuations générales et révulsives, qui auront eu sensiblement d'heureux effets, que peut convenir l'application à la nuque ou sur la tête des vésicatoires, que Musgrave a conseillée trop généralement dans cette maladie. — Les errhins, même non sternutatoires, et les fomentations d'eau froide sur la tête qu'on y a conseillées, sont des remèdes équivoques et trop souvent hasardeux. — Les sinapismes ou les vésicatoires, appliqués auprès des articulations sujettes à la goutte, conviennent généralement dans tous les temps de l'apoplexie goutteuse, qui est accompagnée d'une faiblesse dominante, et dans les temps avancés de cette maladie, où l'irritation, qui a dominé d'abord, a fait place à un affaiblissement extrême. — Dans cet état de l'apoplexie goutteuse où domine la faiblesse, on peut sans doute employer, pour pousser la goutte au dehors, des remèdes internes stimulants qu'y conseille trop généralement Musgrave. Ces remèdes peuvent convenir, lorsque l'état goutteux est avec irritation dominante. — L'assa fœtida, que Musgrave a conseillé aussi dans cette apoplexie, y est beaucoup plus généralement utile, ainsi que le musc et le camphre, qui sont de puissants anti-goutteux qu'on peut approprier et modifier suivant les indications. — Il faut distinguer deux sortes de paralysie goutteuse, suivant que la goutte y a son siége dans le cerveau et dans les origines communes des nerfs, ou bien dans les nerfs propres des muscles ou autres parties paralysées.

Dans la paralysie goutteuse causée par l'affection du cerveau, il y a toujours congestion du sang et des humeurs dans les origines communes des nerfs, jointe à un extrême affaiblissement nerveux. — Ainsi, ce n'est qu'après des évacuations suffisantes, générales et révulsives, qui ont été indiquées, ou après que la goutte s'est portée assez fortement sur les articulations, qu'on peut employer avec assez de sûreté des remèdes dérivatifs, que Musgrave conseille trop généralement dans la paralysie goutteuse. Ces remèdes sont des gargarismes qui procurent une salivation continuelle, et un vésicatoire appliqué sur la moitié de la partie postérieure du cou. — Mais en observant ces conditions, on voit que Cullen n'a pas été fondé à dire que dans cette paralysie, l'application des vésicatoires sur la tête est toujours un remède incertain et suspect. — Lorsque la paralysie goutteuse est rebelle et devient chronique, soit qu'elle ait son siége dans le cerveau ou dans les nerfs mêmes des parties paralysées, il faut ordonner des remèdes fortifiants, des atténuants et des diaphorétiques anti-goutteux, qui puissent dégager le cerveau et les nerfs de l'humeur morbifique qui est fixée.

Dans le traitement avancé de la paralysie goutteuse qui a son siége dans les nerfs mêmes des muscles ou des autres parties paralysées, il est souvent utile d'appliquer au-dessus de ces parties des topiques résolutifs. Les vésicatoires sont alors particulièrement efficaces, étant appliqués et entretenus aux en-

droits les plus voisins des origines de ces nerfs, ou de leurs parties qui sont le moins profondément situées. — Lorsque la paralysie, ou goutteuse, ou rhumatique, engorge les nerfs des parties affectées, la cause de cet engorgement est rarement portée à l'intérieur dans la paralysie rhumatique; et elle est beaucoup plus facilement déterminée sur le cerveau dans la paralysie goutteuse. — On ne doit ordonner les bains et les douches des eaux thermales dans la paralysie goutteuse, que lorsqu'il paraît qu'on a combattu suffisamment par un régime et des remèdes appropriés, l'état goutteux de la constitution; de sorte qu'il ne reste plus à guérir que l'affection paralytique locale. Alors on n'a plus à craindre que l'irritation vive qu'excitent ces eaux appliquées à la surface du corps, ne détermine la goutte à se porter sur le cerveau ou sur quelqu'autre viscère. — Mais c'est principalement dans la paralysie rhumatique qu'on emploie avec succès les eaux thermales, en bains, ou en douches sur les parties affectées. — Il est des maux de nerfs dont la goutte est le principe essentiel, où sa détermination aux articulations peut dissiper ces maux, après qu'ils ont subsisté pendant des mois et des années, et où son action sur les viscères peut causer une mort subite (ce dont on n'a donné que de vaines explications).

Dans la méthode analytique de traitement qui convient aux cas plus simples, où la seule cachexie goutteuse produit des maux de nerfs, il faut, 1° pallier assidûment les symptômes par des antispasmodiques anti-goutteux, ou calmants ou excitants, suivant que l'excès de l'irritation ou celui de la faiblesse domine dans la constitution; 2° évacuer les résidus excrémentiels des humeurs, et corriger leurs tendances à des dégénérations particulières, acides, atrabilaires, etc.; 3° compléter la cure radicale, et l'assurer par un usage alternatif ou combiné des tempérants et des toniques, ou des fortifiants appropriés. — Les affections goutteuses de différents viscères étant réunies dans un même sujet, forment l'ordre le plus élevé de complication des maladies goutteuses. Ces complications sont aiguës ou chroniques, et l'issue en est le plus souvent mortelle. — J'ai observé que les traitements qui ont été jusqu'ici employés communément dans ces cas, ont été en général sans succès, ou même nuisibles. — La méthode analytique du traitement qui convient à ces affections goutteuses compliquées, demande qu'après avoir déterminé avec précision toutes les indications principales que présente chaque cas de ces complications, on juge le plus exactement possible les rapports, ou perpétuels, ou successifs, que peuvent avoir l'importance et l'urgence respectives de ces indications. — Lorsqu'on s'est bien fixé sur ces opérations préliminaires, la méthode analytique de traitement qui convient à chacune de ces maladies goutteuses les plus compliquées, doit employer, combiner et faire varier les divers moyens qui peuvent satisfaire à leurs différentes indications, suivant qu'elles sont plus ou moins dominantes et urgentes. — Cette doctrine et ses applications seront développées par l'histoire que je donnerai d'un cas très-remarquable entre ceux où j'ai vu des complications d'affections goutteuses dans différents viscères. J'exposerai le plan du traitement qui était convenable dans ce cas. Ce traitement prolongea la vie du malade; et il l'aurait sauvé, selon toutes les apparences, si les circonstances n'avaient empêché qu'il fût suivi assez long-temps. — J'ai insisté sur cet exemple, parce que je n'ai trouvé dans aucun auteur des préceptes généraux, ni des observations particulières qui puissent diriger les méthodes, toujours très-difficiles, du traitement des complications de cet ordre dans les maladies goutteuses.

Des avantages que les méthodes naturelles, analytiques et empiriques ont sur les méthodes uniformes qui ont été généralement prescrites pour le traitement des maladies.

J'ai indiqué jusqu'ici, avec le détail qui m'a paru nécessaire, les méthodes naturelles, analytiques et empiriques que je propose dans cet ouvrage pour le traitement des différentes maladies goutteuses. — Je terminerai cette préface par des réflexions sur l'utilité essentielle dont il est, dans la science de la médecine pratique, d'établir des méthodes formées d'une manière semblable, pour traiter chaque genre de maladies. — Ce serait avoir une idée bien fausse des avantages de ces méthodes, que de croire qu'ils consistent seulement à disposer les observations connues, qui sont relatives au traitement d'une maladie, dans un ordre qui aide la mémoire à les retenir. — Une disposition arbitraire des faits relatifs au traitement d'une maladie, qu'on aurait formée uniquement pour les fixer dans la mémoire, n'aurait qu'une utilité infiniment subordonnée à celle d'une méthode où ces faits sont liés par des rapports qui donnent des bases essentielles pour le traitement de cette maladie. — Dans plusieurs ouvrages de médecine pratique on ne trouve, sur le traitement de chaque genre de maladie, qu'une exposition de tous les remèdes qui ont été reconnus utiles dans divers cas de cette maladie ; et ce n'est que rarement qu'on ajoute à cette exposition des remarques particulières sur l'emploi de ceux de ces remèdes qui y sont le plus souvent efficaces. — Cependant le plus grand nombre des médecins a senti que, pour diriger et rendre plus avantageuse l'administration des remèdes trouvés utiles dans une maladie, il était nécessaire de les coordonner suivant des méthodes qu'on pût appliquer aux divers cas de cette maladie. — Mais les auteurs les plus éclairés qui ont écrit sur la médecine pratique, sont tombés généralement dans l'erreur de croire qu'ils devaient proposer une méthode de traitement universelle pour chaque genre de maladie simple. Chacun d'eux a pensé qu'on devrait embrasser tous les cas possibles de cette maladie simple, par les applications qu'on pourrait y faire de la méthode unique qu'il a conseillée.

De cette fausse manière de voir et d'enseigner la médecine pratique, il est résulté, dans tous les systèmes généraux de cette science qui ont été publiés jusqu'à ce jour, une infinité d'assertions qui peuvent être dangereuses, sur le traitement de chaque genre de maladies. — Les méthodes qu'on prescrit d'ordinaire comme autant de formules, pour le traitement de chaque genre de maladies simples, ont un vice commun qui s'y reproduit sans cesse. Il consiste en ce qu'on y fait entrer des objets qui appartiennent à quelques-unes des complications que cette maladie peut avoir avec d'autres genres de maladies simples. — Mais ces complications sont extrêmement nombreuses, et le traitement de chacune en particulier doit être déterminé suivant une méthode analytique composée, où l'on combine les différentes méthodes qui sont propres à chacune des maladies qui se compliquent. — On pourrait croire que les auteurs de médecine pratique ont remédié à l'imperfection de leurs méthodes de traitement des divers genres de maladies simples, parce qu'ils ont donné dans l'exposition de chacune de ces méthodes un grand nombre de préceptes particuliers, ou d'aphorismes relatifs au traitement. — Mais tous ces aphorismes, quoiqu'ils soient fondés sur l'observation, lorsqu'ils sont ainsi seulement placés l'un après l'autre, sont évidemment bien moins utiles que lorsqu'ils sont liés intimement par des méthodes de telle ou telle classe,

qui ont été bien conçues et ensuite justifiées par l'expérience. — L'étendue qu'ont de semblables méthodes agrandit les vues du médecin, que rétrécissent les préceptes qui sont accumulés sans une connexion suffisante, et qui restent comme isolés.— Bacon (1) a observé (ce qui est ordinaire dans tous les temps) que la manière qu'ont les médecins de traiter les maladies est trop raccourcie (*compendiosa*). Il dit que si l'on regarde de près à leurs ordonnances, on trouve le plus souvent qu'elles sont remplies de vacillation et d'inconstance, qu'elles ont été produites par des idées du moment, et non d'après aucune direction certaine ou prévue. — Il ajoute qu'il faudrait, dès le commencement de toute maladie une fois connue, méditer et suivre avec une constance qui ne fût interrompue que par quelque cause grave qui surviendrait, un plan de traitement dans lequel seraient fixés l'ordre et les intervalles convenables de chaque remède. — Bacon fait à ce sujet la remarque générale et juste, qu'il n'est rien de plus puissant et de plus efficace dans la nature que l'ordre dans les moyens, leur enchaînement, leurs applications continuées et leurs vicissitudes produites avec art.

Ce qu'a dit Bacon paraît être beaucoup trop vague et pouvoir s'appliquer pareillement à toutes les méthodes qu'on peut suivre dans le traitement des maladies. Cependant il semble avoir pressenti la nécessité d'un ordre plus parfait que celui des méthodes connues de son temps, puisqu'il a dit que cet ordre est *le fil médicinal* qui était encore inconnu de son temps (*filum medicinale quod desideratur*). — Mais le fil qui doit diriger dans le labyrinthe de la médecine pratique, est celui que donnent les vraies méthodes du traitement de chaque maladie, qui, dans leur formation et leurs variations, sont perpétuellement dirigées à rendre salutaires les mouvements de la nature, soit spontanés, soit produits par les procédés de l'art. — Les méthodes de traitement naturelles, analytiques, empiriques, étant déterminées dans ces rapports aussi exactement qu'il est possible, doivent toujours être confirmées par l'expérience : et lorsqu'elles en ont reçu la sanction, elles deviennent manifestement des parties intégrantes de la science de la médecine pratique. Plus ces méthodes se développent, se fixent et se multiplient, plus cette science acquiert des dogmes nouveaux, qu'on applique ensuite d'autant plus facilement aux divers cas qui se présentent dans l'exercice de l'art (1). — Je crois devoir, en finissant, répondre à une objection qu'on fait assez communément contre les dogmes abstraits qu'on doit tirer des observations de médecine pratique, bien séparées et bien combinées, pour approcher, autant qu'il est possible, de déterminer les meilleures méthodes du traitement des maladies. — On dit souvent que cette doctrine n'est que de la *métaphysique ;* et cette vaine objection est avidement saisie et assidûment répétée par beaucoup de médecins, qui sont d'autant plus empressés de rejeter les vrais dogmes de la science médicale, qu'ils sont incapables de les méditer et de les appliquer.

(1) De Augmentis scientiarum, lib. IV, cap. II, p. m. 298-9.

(1) Ceux qui possèdent de telles méthodes peuvent leur appliquer avec fondement ce que disait Capivaccius de la méthode qu'il s'était formée, et qui cependant était très-superficielle et très-imparfaite, si l'on doit en juger par l'ouvrage qu'il a écrit sur cette matière. Capivaccius répondit à ses disciples, qui le pressaient de leur communiquer ses secrets auxquels on attribuait le bonheur de sa pratique, apprenez ma méthode, et vous saurez mes secrets : « Discite meam methodum, et habebitis mea arcana. »

En affectant de désigner, par le nom vague de *métaphysique*, des théories abstraites, qui appartiennent essentiellement à la science de la médecine pratique, on veut faire entendre qu'elles sont vicieuses ou étrangères aux objets qu'elles doivent avoir. Mais c'est ce qu'il faudrait établir avant tout, en réfutant solidement ces théories : et, jusqu'alors, une qualification quelconque qu'on emploie pour les dépriser ne prouve rien. — Dans toutes les parties des sciences naturelles, les vues générales et abstraites qu'on tire des faits, suivant les règles d'une bonne logique, peuvent seules lier les expériences et les observations, de manière à en faire sortir de nouveaux principes qui soient simples et vastes. — Les auteurs qui se bornent à entasser des collections de faits propres à une science, sans faire naître de semblables principes de ces faits habilement séparés et combinés, ne produisent que des compilations qui ne peuvent être que d'une faible utilité, par rapport aux autres compilations qui existaient auparavant sur les mêmes sujets. — Dans tous les cours que j'ai faits sur la science de la médecine pratique, j'ai montré, par des exemples sans nombre, en quoi consiste la vraie philosophie de cette science; elle doit en fonder les dogmes et sur l'*analyse* et sur la *synthèse* des observations, c'est-à-dire sur des séparations de faits qui sont liés ensemble et qui doivent être distingués, et sur des résultats généraux qu'on forme de faits séparés qui sont analogues entre eux. — Quelques écrivains, venus plus récemment, ont cru suivre et ont mal connu cette bonne manière de philosopher dans la science de l'homme sain ou malade. Ils ont pensé qu'ils pouvaient multiplier à volonté des dogmes propres à cette science, en faisant arbitrairement des séparations et des combinaisons des faits qui y sont relatifs. — Les abstractions qu'ils ont produites, n'ont donné que des conjectures qui sont mal fondées, parce qu'elles ont toujours une étendue sans comparaison plus grande que celle des observations sur lesquelles ils ont voulu les faire porter.

Il est essentiel, pour les progrès d'une science de faits, de mettre une juste proportion d'étendue entre les bases que donnent les observations propres à cette science, et les dogmes qu'on établit sur ces bases. Le travail nécessaire pour approcher de cette juste proportion, peut paraître facile au premier aspect ; mais il exige une attention puissante et soutenue, ou une sorte de *patience* qui tient à l'énergie des facultés intellectuelles. — Cette patience est une qualité nécessaire du génie, mais elle n'en constitue point l'essence, quoique Newton et Buffon aient pu le penser. S'il est vrai (comme on l'assure) qu'ils aient eu cette opinion, ils ont seulement prouvé en cela que le génie peut s'ignorer lui-même et méconnaître sa nature. — Le génie doit se donner sans doute la constance nécessaire à la poursuite de ses recherches; mais ses facultés essentielles sont de pénétrer profondément les objets dans tous les points où ils sont accessibles à ses méditations, de combiner rapidement les rapports des diverses parties de ces objets, et de saisir entre ces combinaisons celles qui, étant à la fois simples, élevées, fécondes, découvrent un vaste horizon qu'éclaire et qu'embrasse une science nouvelle.

TRAITÉ

DES

MALADIES GOUTTEUSES.

LIVRE PREMIER.

DE LA GOUTTE DES ARTICULATIONS.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DE LA GOUTTE DES ARTICULATIONS.

I. Je vais décrire en premier lieu la goutte des articulations, qui forme des attaques régulières, composées d'accès qui se succèdent le plus souvent dans un ordre périodique. — La goutte, qui forme des attaques régulières, occupe d'abord les articulations des pieds ; et les autres articulations sont ensuite souvent affectées par la goutte dans le cours de ces attaques. — L'attaque régulière de goutte est communément précédée, pendant quelques jours, de divers symptômes, dont les principaux se manifestent dans l'état de l'estomac, de l'habitude du corps et des extrémités inférieures. — Les fonctions de l'estomac sont surtout dérangées ; et le malade ressent, dans la région précordiale, une incommodité difficile à définir. — Tout le corps est souvent affecté d'un gonflement comme venteux, accompagné d'engourdissement et de mouvements spasmodiques plus ou moins marqués. Il s'y joint de la langueur et des malaises, et le sommeil est fort interrompu. — Des crampes fréquentes, un refroidissement marqué, de fortes démangeaisons se font sentir en divers endroits des extrémités inférieures. Le malade a des sensations de vents qui lui paraissent descendre le long des cuisses et s'y mouvoir dans les muscles avec une sorte d'affection spasmodique. J'ai vu un goutteux chez qui ces muscles souffraient alors des douleurs vives, et il se produisait des ecchymoses dans la peau qui les recouvrait. — Les veines voisines de la partie qui doit être affectée souffrent une dilatation considérable. Baglivi dit trop généralement que cette dilatation est un avant-coureur certain de l'attaque de goutte, et qu'elle subsiste toujours pendant cette attaque. — Il arrive assez souvent qu'un ou deux jours immédiatement avant l'attaque, l'appétit revient avec plus de force que de coutume (1). Quelquefois il survient alors

(1) Grant, Some Observations on the atrabilious temperament and Gout., p. 21.

une hilarité et une agilité insolites, sans cause apparente. — Plusieurs goutteux sont aussi plus vivement portés aux plaisirs vénériens dans les temps voisins de l'accès, ainsi que l'a observé Van-Swieten; mais cette salacité extraordinaire pourrait être rapportée aux affections flatueuses dont ils sont alors tourmentés.

L'attaque se déclare le plus souvent dans la nuit, après quelques heures de sommeil. Elle commence communément par le pouce du pied, dont elle affecte ensuite les autres articulations. La douleur revient par intervalles; elle est très-variée, tensive, pungitive, comprimante, dilacérante, etc., et souvent elle est accompagnée d'une sensation d'eau froide qu'on verserait sur la partie affectée (Sydenham). — Le malade est saisi de froid et de tremblement à diverses reprises, et successivement de douleurs aiguës, qui vont toujours en croissant. La fièvre avec un pouls plein, dur et tendu survient à ces douleurs, dont l'intensité répond à sa violence. — Ce premier accès de fièvre et de douleur dure jusqu'au jour suivant, et quelquefois pendant vingt-quatre heures. Quand elles se calment, la peau s'humecte dans toutes les parties du corps, en même temps qu'au-dessus de la partie affectée; au lieu qu'elle était restée sèche pendant que les douleurs étaient vives (Van-Swieten). Le malade, après cette légère moiteur, tombe dans un doux sommeil au sortir duquel il se manifeste, au-dessus de la partie affectée, un dépôt avec gonflement, rougeur et chaleur. — Cette tumeur goutteuse inflammatoire ne peut être confondue avec un simple phlegmon, eu égard aux symptômes dont elle a été précédée. Elle ne se termine jamais par une simple résolution, ni par suppuration, mais par une transsudation locale, et par la desquammation de l'épiderme. Cette sueur locale est d'une odeur forte, et teint quelquefois l'argent en couleur noire (Coste). — Après la terminaison du premier accès de l'attaque de goutte, le malade a, pendant tout le cours de l'attaque, chaque soir, un redoublement de douleur, avec un mouvement fébrile qui tombe sur le matin.

C'est de la chaîne de ces accès particuliers qu'est composée l'attaque régulière de la goutte. En général, cette attaque dure d'autant moins que les douleurs ont été plus fortes. Elle dure deux semaines, ou trois au plus, lorsqu'elle est la plus parfaitement régulière. — La durée d'environ quatorze jours qu'a l'attaque de goutte régulière a été connue de Lucien, qui, comme Van-Swieten l'a remarqué, a parlé de cette attaque d'une manière très-conforme à la description de Sydenham. Cependant Lister avait l'injustice de regarder comme fabuleuse l'histoire que Sydenham en a donnée. — Dans le progrès de l'attaque, et plus ordinairement lorsqu'elle n'est pas la première, souvent la goutte se porte successivement et alternativement d'un pied à l'autre; et ensuite elle peut occuper d'autres articulations, surtout celles des mains. A chaque articulation qu'elle affecte, il se forme un nouvel accès qui finit (comme le premier) par une tumeur au-dessus de l'article, et par la desquamation de la peau qui le couvre. — Pendant toute la durée de l'attaque, le malade manque d'appétit et a le ventre resserré; il est sujet à ressentir de légers trémoussements, et une pesanteur inquiétante dans différentes parties du corps qui ne sont pas le siége de la goutte. Ses urines sont généralement enflammées et chargées de sédiment. — Stahl a observé que, pendant presque tout le cours de l'attaque, mais surtout vers sa fin, les malades ont une affection très-manifeste de compression et de contracture des parties musculeuses de l'extrémité souffrante; et que l'état de tension et de rigidité de ces parties intercepte les mouvements volontaires et autres de cette extrémité, qui ne peut être étendue ou retirée qu'avec des douleurs violentes. — Il me paraît que c'est surtout à la rigidité de ces muscles qu'on doit rapporter un symptôme qu'on a observé, quoique rarement, dans la goutte, et qu'on sait avoir lieu aussi dans le scorbut. Ce symptôme est la crépitation sensible des os dans le jeu des articulations affectées. — Ainsi Musgrave a vu des cas de goutte où, dans le genou, le coude et d'autres grandes articulations, les os, en frottant les uns contre les autres dans les mouvements de leurs muscles, rendaient un son ou bruit qu'il attribuait au dessèchement des parties voisines de leurs articulations. Cœlius Aurelianus a parlé de ce symptôme, qu'il n'a pourtant remarqué que dans le sommeil des goutteux.

Je pense que cette crépitation de grands os joints ensemble, et qui jouent sur leurs articulations, dépend, principalement dans ce cas de goutte (ainsi que

dans des cas de scorbut), de la contracture des muscles moteurs de ces os. Cette contracture rend leurs mouvements, pour la flexion ou l'extension, beaucoup moins doux et moins gradués que dans l'état naturel. — Les mouvements, même les plus faibles de ces muscles, tels que ceux qui résultent de l'action tonique des fléchisseurs qui l'emportent sur leurs antagonistes, sont comme soudains et abandonnés dans le sommeil : ce qui doit y produire plus fréquemment cette crépitation qui a été remarquée dans les goutteux, surtout durant leur sommeil. — Toutes les fois que le réveil des goutteux est soudainement produit par la douleur, ils éprouvent comme un soubresaut violent dans les articulations affectées (ainsi que l'a observé Cœlius Aurelianus). Cela est relatif à l'espèce de convulsion générale qui a lieu dans le réveil naturel; non pas universellement, comme l'a dit Boerhaave, mais seulement lorsque ce réveil se fait tout-à-coup et sans gradations (1). — Il est aussi des goutteux qui sentent dans leur réveil soudain les ligaments des os du métatarse comme frappés et étreints par la compression la plus violente (Baglivi). — Sydenham dit que la douleur, dans les accès de goutte, s'accommode singulièrement bien aux diverses formes des os du tarse et du métatarse, dont elle attaque les ligaments. Je remarque à cette occasion qu'Arétée dit que lorsque la goutte se porte aux os de la tête, elle en affecte les sutures; de telle manière que le malade, quoiqu'il ne connaisse point anatomiquement les parties souffrantes, en indiquant les endroits où la douleur est fixée, trace exactement le cours des diverses sutures du crâne.

II. Les attaques régulières de la goutte sont d'abord séparées par des intervalles fort longs, quelquefois même de trois ou quatre ans; mais ensuite elles reviennent une ou deux fois l'an, et surtout aux premières chaleurs du printemps. Elles se rapprochent par degrés, se prolongent en même temps et deviennent d'autant moins régulières. Elles sont alors moins douloureuses, mais accompagnées d'un mal-être intérieur plus constant et plus fâcheux. Elles dégénèrent enfin en un état goutteux habituel, où les malades sont à peine exempts de souffrances pendant quelques mois de l'année. — Lorsque cette habitude de l'état goutteux est portée au plus haut degré, les douleurs affectent presque toujours tantôt une articulation et tantôt une autre. Le malade est alors ordinairement livré à la colère, ou à d'autres passions tristes, par l'effet de l'énervation de l'ame qui suit celle du corps. — Lorsqu'il a précédé déjà plusieurs attaques de goutte, les dépôts articulaires qui en terminent les accès, loin de se dissiper entièrement, ainsi qu'il a été dit, se fixent, s'endurcissent et renferment une humeur très-épaisse, ou même une substance plâtreuse qui forme des tufs. — Cette substance est contenue parfois dans l'intérieur de la capsule articulaire, d'après les observations de Morgagni et d'autres auteurs qu'il a cités (1) : elle s'amasse le plus souvent dans les parties voisines extérieures à cette capsule, et quelquefois dans la peau même qui est au-dessus. On en a retiré des tufs par une simple incision, quoiqu'il n'y eût point de lésion du jeu de cette articulation, dont les ligaments avaient dû conserver leur intégrité.

J'ai vu de ces tufs sortir en abondance par des ulcères survenus aux jambes tuméfiées des vieux goutteux (2). — Les attaques de goutte invétérée amènent souvent à leur suite des affections néphrétiques. Cela tient non-seulement aux effets de la situation que les goutteux sont obligés de garder pendant le cours de l'attaque, mais encore à ce que l'excrétion du résidu plâtreux de l'humeur goutteuse se fait spécialement par les voies urinaires, où il forme souvent des pétrifications. — Galien a dit que l'urine des goutteux renferme comme des

(1) Comme je l'ai expliqué dans mes Nouveaux Éléments de la science de l'homme, p. 236.

(1) Epist. anat. med. LVII, n. 3.

(2) Is. Casaubon (Comment. sur Perse, page 389), dit que de son temps, un vieux goutteux avait rendu de toutes les parties du corps une quantité de ces tufs qui pesait plus que le corps même. Musgrave a vu de ces tufs jusque sous le cuir chevelu de la tête. Il s'en forme aussi sous la peau de la face. — Th. Bartholin rapporte qu'un homme sujet à la goutte et au calcul, avait parfois des sueurs abondantes dans lesquelles il rendait beaucoup de sable par les pores de la peau. — Boerhaave a vu une matière calcaire qui avait transsudé sur la surface des vertèbres d'un goutteux, etc., etc.

poils ou des fibriles. Dover a confirmé la même observation. Le docteur Clerk d'Edimbourg dit que la goutte vague, qu'on a mal appelée rhumatisme scorbutique, se distingue du rhumatisme et se reconnaît souvent dans les urines du malade à certains filaments qui y flottent, qui sont transparents, qui filent à une grande longueur, et qui, étant desséchés, se réduisent en une chaux blanche. — Pechlin et Kerkringius ont observé que non-seulement les urines, mais encore la sueur et les crachats des goutteux, donnent, après leur évaporation, une grande quantité de matière blanchâtre et concrète qui a la consistance du tartre.

III. Cet état chronique de goutte vague des articulations, qui succède à l'invétération des attaques formelles de goutte, diffère essentiellement de l'état chronique de la goutte vague, qu'aucune attaque régulière de goutte n'a précédé, et que j'appelle *imparfaite*.—Dans cette goutte vague imparfaite, les parties voisines des articulations des pieds ou de celles des autres parties du corps, sont affectées successivement ou alternativement. La goutte peut y être ou n'être pas sensiblement inflammatoire, avec tumeur chez certains sujets, et avec rougeur chez d'autres. Ces parties souffrent aussi parfois des tiraillements et des gonflements passagers, que précèdent des crampes. Les attaques ou reprises de cette goutte n'ont point de cours régulier, les accès en étant courts, interrompus et sans ordre réglé. — Les irrégularités de cette goutte imparfaite lui font donner trop souvent des noms qui peuvent induire en erreur, de scorbut, de rhumatisme, etc. — Il est nécessaire de traiter avec soin cet état de goutte vague imparfaite, lors même qu'il n'y survient point des attaques régulières de goutte (1). L'expérience m'a fait reconnaître qu'elle amène très-souvent à sa suite des attaques pernicieuses de la goutte interne qui se porte sur les viscères.

La goutte vague imparfaite peut, aussi bien que la goutte régulière, être symptomatique ou plutôt consécutive de la suppression des fièvres intermittentes et des flux de sang et autres accoutumés, et elle peut succéder à ces maladies avec avantage. — J'ai observé que la goutte vague imparfaite est déterminée à rester dans ce période et à ne point passer à l'état de goutte régulière, non-seulement par l'effet d'un régime sévère, mais encore quand il survient assez fréquemment à l'homme attaqué de cette goutte imparfaite des hémorrhagies considérables ou d'autres fortes évacuations. — J'ai vu souvent dans cette goutte imparfaite une utilité très-marquée des sueurs qui survenaient spontanément le matin au malade couché dans son lit, lorsque ces sueurs n'étaient pas trop abondantes ni forcées par un trop long séjour au lit; auquel cas elles affaiblissent comme formant un bain tiède. — Ce fait est analogue à ce que Vogel a vu que le rhumatisme succédait souvent à de semblables sueurs matinales (qui avaient lieu particulièrement vers les temps des équinoxes), lorsque ces sueurs venaient à être interceptées, ou lorsqu'elles étaient traitées trop négligemment. — On a remarqué, dans cette goutte imparfaite, que les urines ne sont point chargées de ce sédiment rougeâtre qui existe toujours dans la vraie goutte régulière, dans le rhumatisme aigu, l'érysipèle et les fièvres bilieuses.

IV. Scot (1) appelle un état de goutte *imparfaite* celui où, pendant le sommeil de la nuit, sans qu'il ait précédé aucun avertissement ni aucun désordre dans la région gastrique, la goutte attaque quelque articulation des extrémités, y produit un gonflement des parties externes, sans douleur ni inflammation, et une difficulté de mouvement. Scot dit que cette enflure est peu différente des tuméfactions de la peau et du tissu graisseux auxquelles les personnes hypochondriaques et hystériques sont fréquemment sujettes en différentes parties du corps. — J'ai vu quelques exemples de personnes chez qui la goutte avait affecté et contracté les doigts sans causer aucune douleur. Dans des cas semblables, la goutte doit porter le nom d'*incomplète*, plutôt que celui de goutte vague *imparfaite*, dans le sens que j'ai défini. — On peut rapporter à cette goutte incomplète ce qu'a dit Hippocrate, que chez les sujets qui ont de grands viscères, et dont les urines déposent un sédiment

(1) Voyez ce que je dirai ci-dessous, livre second, chap. huit, n. LXX, sur le traitement de la cachexie goutteuse.

(1) An Enquiry into the origin of the Gout., p. 4.

blanc, il se forme des douleurs et des tumeurs des articulations qui n'ont pas la marche de la podagre (1). Galien (2), Salius Diversus et d'autres ont observé de semblables tumeurs douloureuses, qui étaient produites sur les genoux et les autres articulations par une surabondance d'humeurs crues, et qui présentaient de fausses apparences de goutte. — C'est encore une goutte incomplète que celle dont Musgrave a vu un ou deux cas, qui revenait tous les ans par des attaques exemptes de douleurs, mais cependant marquées par la pesanteur des membres et par la difficulté du mouvement des articulations.

V. Il faut regarder comme des variétés de la goutte des articulations ces deux sortes de goutte qu'on a distinguées en *chaude* et en *froide*, suivant que les douleurs y sont aggravées par les topiques qu'on y applique chauds ou froids. Ces variétés ont été indiquées par les anciens médecins, comme Arétée et Cœlius Aurelianus, et récemment par Liger. — La goutte chaude me paraît avoir son siége dans les parties voisines des articulations qui sont plus extérieures, et la goutte froide dans celles qui sont plus internes ou profondément situées. — On peut rapporter à la goutte chaude et à une infirmité relative de l'organe extérieur, cette sorte de goutte imparfaite dont les douleurs se font sentir principalement en été, ou y sont beaucoup plus fortes qu'en hiver (3). J'en ai vu plusieurs exemples, et un entre autres où les douleurs, qui s'étendaient aux extrémités, au front, aux yeux et aux dents, augmentaient tous les soirs et cessaient au moment où le malade se déshabillait pour se coucher.

Dans ces cas, un rafraîchissement modéré fortifie l'organe extérieur dont l'énervation singulière est aggravée par les chaleurs de l'été, et dont l'échauffement interceptant la transpiration, détermine à s'y porter les mouvements et l'humeur de la goutte. — Des lésions analogues et circonscrites dans l'organe extérieur produisent cette espèce de goutte vague que Wasserberg a observée, où, sans qu'il y ait de tumeur ni rougeur, les malades se plaignent de souffrir dans un certain espace, au bras, par exemple, comme si cette partie avait été brûlée par la vapeur de l'eau bouillante. Cette douleur dure un ou deux jours, s'évanouit ensuite ou se porte ailleurs, et revient tôt ou tard au même endroit.

VI. Il est rare que les premières atteintes de la goutte se fassent sentir à des sujets fort jeunes, si elle n'est héréditaire; et dans ce cas, elle peut attaquer les enfants avant l'âge de puberté. Cullen dit fort bien que la goutte est en général une maladie héréditaire, quoiqu'elle ne le soit pas toujours. C'est ce dont ne saurait douter aucun médecin observateur, s'il est accoutumé à reconnaître les maladies qui se transmettent dans les générations successives de chaque famille. — On est porté à croire que la goutte peut être communiquée par contagion. J'ai vu plusieurs exemples de goutteux dont les femmes étaient attaquées de la goutte, qu'elles paraissaient avoir prise en couchant avec eux. Beaucoup d'autres observations ont indiqué la même chose. Leur résultat n'est point contredit, parce que des faits relatifs à cette contagion, mais trop peu vraisemblables, ont été racontés par Van-Helmont et par d'autres. — On peut cependant soupçonner que des circonstances particulières ont fait faussement présumer dans plusieurs cas que la goutte avait été produite par contagion, parce que ces circonstances ont été jointes accidentellement au développement d'une disposition goutteuse héréditaire ou autre.

VII. Il est des formes du corps qui annoncent communément la disposition goutteuse. Ainsi Cullen dit bien que la goutte attaque spécialement des hommes dont le corps est plein et robuste et qui ont une grosse tête; l'on pourrait même ajouter qu'ils ont le plus ordinairement de gros os. Cullen observe encore que les sujets disposés à la goutte ont aussi en général une peau dont le tissu muqueux étant plus épais, rend la surface plus rude et plus grossière. — J'ai reconnu que les goutteux ont souvent dans les traits du visage une forme d'ensemble qui leur est particulière, et qui constitue une espèce de physionomie goutteuse. — Cullen dit que, quoiqu'il soit difficile de traiter cette matière avec précision, si on pouvait désigner les tempéraments, comme faisaient les anciens, on verrait que la goutte est particulière aux hommes d'un tempérament *cholérico-sanguin*, et très-rare chez ceux qui sont

(1) Prædictorum, l. 11, 47.
(2) In lib. vi, Aphor. Com. 30.
(3) C'est l'Arthritis æstiva de Sauvages.

d'un tempérament purement sanguin ou mélancolique. Mais cela ne s'accorde point avec les observations de Grant et de Stoll, qui les ont conduits à regarder la goutte comme intimement liée au tempérament atrabilaire.

VIII. Entre les erreurs de régime qui influent le plus sensiblement sur la formation de la goutte, la plus commune est de prendre trop de nourriture en même temps qu'on fait trop peu d'exercice. Cette cause peut faire que la goutte soit produite même chez des femmes qui sont encore réglées, et chez des eunuques (quoique Hippocrate ait dit le contraire), et cependant beaucoup plus rarement que dans d'autres classes d'hommes. — Grant a prouvé, par l'exemple de divers peuples chez lesquels la goutte est commune, et d'autres chez qui elle est inconnue, que la goutte et les maladies atrabilaires sont principalement produites, quand les excès dans le régime sont joints à une vie molle, où l'on néglige tout exercice ; à des passions vives ou à des agitations fréquentes de l'âme ; à des débauches qui hâtent la vieillesse ; enfin à une manière d'être triste et pénible. — Grant dit fort bien que c'est par ces causes que la goutte est fort répandue dans Paris et dans les autres capitales, et que le genre de vie du temps présent la rend plus commune qu'elle n'était dans les temps passés (1). — Il est vraisemblable que les affections goutteuses étaient répandues chez les peuples qui, comme les Sybarites, menaient une vie oisive et livrée aux voluptés. Mais d'ailleurs il paraît que ces affections étaient beaucoup moins communes chez les anciens, et sans doute à raison des exercices qu'ils pratiquaient journellement (2).

Il est des boissons et des aliments dont l'abus rend encore plus puissant, pour produire la goutte, l'effet général de l'intempérance. — De ce genre sont l'abus du vin et des liqueurs spiritueuses (1), le trop grand usage des acides (2), l'excès des nourritures et des boissons fort chargées de mucilage. — J'observe que le mucilage qui abonde dans les aliments est une cause de goutte d'autant plus puissante, lorsqu'il a été soumis à la fermentation animale. Ainsi Jos. Scaliger a remarqué que rien n'engendre plus la podagre que le fromage (3), etc. — Il paraît que Liger a mal-à-propos condamné, comme très-nuisibles dans la goutte, les végétaux qu'une longue expérience a prouvé y être fort salutaires. Vogel lui a objecté, avec juste raison, l'exemple des hommes qui se nourrissent principalement de farineux et qui ne sont pas fort sujets à la goutte, quoique ces aliments soient des plus abondants en mucilage. Il faut observer néanmoins que l'effet nuisible que pourraient avoir les aliments farineux, est corrigé chez ces hommes ou par la sobriété ou par l'exercice. — Grant a observé que les maladies goutteuses sont particulièrement causées par l'excès de nourriture avec les chairs des animaux engraissés. — On met communément au nombre des causes antécédentes de la goutte la cessation des exercices habitués depuis long-temps. Mais

(1) Livre cité, p. 4 et 5.

(2) Pline dit (dans son Histoire naturelle, liv. XXVI, sect. LXIV), que la podagre était une maladie rare en Italie, dans le temps où il vivait, et même dans les âges précédents. Mais il en donne une preuve bien faible, tirée de ce que cette maladie n'avait pas de nom latin.—J'observe à ce sujet que dans les écrits d'Hippocrate ou qui lui sont attribués, il est fait mention, mais pas très-souvent, de la podagre et des maux des articulations qui sont vraiment goutteux.

(1) Van-Swieten dit que les Hollandais ne sont devenus sujets à la podagre que lorsqu'ils ont substitué l'usage du vin à celui de la bière.

(2) On a vu des hommes devenir sujets à la podagre, par l'abus du vinaigre (Gaubius cité par Cohen, Diss. de calculo et lithontript., p. 11); et par un grand usage journalier de l'esprit de soufre (Boerhaave, cité par Van-Swieten, t. IV, p. 297. Comment. in Aph. Boerh.). —Cependant les fruits doux et subacides sont singulièrement utiles pour prévenir la formation des humeurs goutteuses.— Ainsi Linnæus a dit, et paraît avoir prouvé par le fait, que l'usage habituel des fraises est extrêmement avantageux pour prévenir les attaques de goutte.— Je me rappelle, à cette occasion, ce qu'avait observé Pytherme (au rapport d'Hegesander, cité par Athénée, Deinosoph., p. 51-2), que de son temps, dans un pays où l'on faisait un grand usage des mûres, les mûriers ayant manqué pendant vingt ans de donner du fruit, il survint une épidémie d'affections de goutte aux pieds, qui attaqua non-seulement les hommes, mais encore les filles, les femmes et les eunuques.

(3) Dans les Scaligerana.

on ne remarque point assez ce que j'ai vu plus d'une fois et qu'a observé Cœlius Aurelianus, qu'il faut compter réciproquement, parmi ces causes de la goutte, un exercice auquel on n'est point fait dès l'enfance et auquel on se livre dans un âge avancé; ce qui produit, dit cet auteur, un ébranlement ruineux dans les parties nerveuses, qui sont faibles et inaccoutumées à cet exercice (1). — Des affections locales qui déterminent la goutte aux articulations dans les sujets qui y sont disposés, sont celles qui produisent fréquemment dans les parties voisines de ces articulations un défaut de transpiration et un affaiblissement particulier. Ainsi Boerhaave a observé que la goutte aux pieds attaque généralement les hommes à qui il arrive souvent d'exposer les pieds au froid ou à l'humidité, et de les faire ensuite chauffer et sécher sans précaution. — Entre les accidents du régime qui déterminent la goutte des articulations dans les sujets qui y sont disposés, il n'en est point dont l'effet soit plus soudain que celui des violentes passions de l'âme. Stahl a vu des cas où des mouvements de terreur ou de colère déterminaient dans l'instant un accès de goutte, dont l'action était si forte, que le malade ne pouvait aller jusqu'à son lit, et qu'il fallait l'y porter. — La forte contention d'esprit est aussi une cause très-active déterminante de la goutte. Van-Swieten a connu un mathématicien, vivant sagement, qui avait une goutte héréditaire, dont il accélérait l'attaque lorsqu'il s'était appliqué pendant long-temps à la résolution d'un problème difficile. — Les impressions surtout inaccoutumées d'une boisson spiritueuse, même prise avec modération, peuvent aussi déterminer très-promptement une attaque de goutte.

IX. Les attaques régulières de goutte sont utiles pour détruire les germes de grandes maladies, par les effets du régime forcé qu'on observe durant ces attaques, et par les évacuations critiques qui les terminent. Sous ces rapports, on est fondé en général à dire que la goutte prolonge la vie. — Mais lorsque les attaques de la goutte invétérée deviennent longues, irrégulières, et se répètent à courts intervalles, comme aussi lorsque ses premières attaques sont extrêmement violentes, on a souvent à craindre qu'elles ne déterminent les mouvements et les humeurs de la goutte à se fixer sur les viscères; et les dangers de cette goutte interne abrègent ordinairement la vie. —Stahl a fort bien observé une différence essentielle entre les divers genres de maladies dont périssent communément les goutteux, suivant qu'ils ont commencé à être attaqués de la podagre ou dans la jeunesse, ou dans un âge mûr. — Les premiers, dit-il, ne parviennent point à un grand âge et périssent le plus souvent de fièvres inflammatoires ou hectiques, de flux hémorrhagiques, etc. Les derniers parviennent plus généralement à un âge avancé, et périssent le plus souvent du marasme, seul ou joint à l'hydropisie, ou d'affections apoplectiques et paralytiques.

CHAPITRE II.

THÉORIE DE LA GOUTTE DES ARTICULATIONS.

Je traiterai séparément dans ce chapitre, 1° des altérations des solides et des humeurs qui ont lieu dans la goutte des articulations; 2° de la formation et des symptômes des attaques régulières de cette goutte.

ARTICLE PREMIER. — DES ALTÉRATIONS DES SOLIDES ET DES HUMEURS QUI ONT LIEU DANS LA GOUTTE DES ARTICULATIONS.

X. Il existe un état particulier dans la constitution qui est propre à la goutte. Cullen a pensé que cette *diathèse* goutteuse est une affection du système nerveux, qui, en se communiquant au système sanguin, produit l'état inflammatoire de la goutte. Il développe son opinion de la manière suivante: — chez les sujets disposés à la goutte, à une période particulière de la vie, qui est d'ordinaire au-dessus de trente-cinq ans, l'état gé-

(1) Repentina desertio solitæ excercitationis in anteactum morem: aut rursum non ex infantia, sed secunda et sera ætate affecta (je sous-entends exercitatio) cum mollibus nervis atque insuetis fuerit illata quassatio. (Cœl. Aurel. Morb. Chron., lib. v, cap. xi, p. m. 558.) On n'a pas remarqué l'observation renfermée dans l'obscurité de ce passage. — Paul d'Egine et Aétius ont aussi compté les exercices violents et inaccoutumés entre les causes de la goutte.

néral de vigueur et de pléthore dans le système du corps vivant devient sujet à la perte de ton dans les extrémités. Cette atonie se communique jusqu'à un certain point dans tout le système, mais se manifeste particulièrement dans les fonctions de l'estomac. —Lorsque cette perte de ton survient pendant que le cerveau conserve encore une grande énergie, la nature redouble ses efforts pour rétablir le ton des parties, et elle y parvient en excitant une affection inflammatoire dans quelque partie des extrémités. Après que cette affection inflammatoire a subsisté quelques jours, le ton des extrémités et de tout le système se rétablit, et le malade recouvre son état ordinaire de santé. — On voit combien tout cela est fictif. Je me borne à deux observations : 1° cette opinion que la nature, qui, pour rétablir le ton de certaines parties, y excite une inflammation, ajoute à l'imaginaire du sthalianisme; 2° il est généralement reconnu que l'effet immédiat de l'inflammation d'une partie est d'y laisser de l'atonie, mais rien ne prouve que cette lésion particulière doive rétablir et rendre plus constante l'action des forces toniques dans tout le système.—Une autre hypothèse, qui n'a pas plus de fondement que celle de Cullen, est celle de Boerhaave et de Barry, qui ont pensé que la goutte est causée par l'altération de l'esprit ou du fluide nerveux que produit le vice de la dernière digestion ou préparation des humeurs.

Stoll a dit, d'après Grant, que la cause prochaine de la goutte est une humeur biliforme ou atrabilaire qui s'accumule dans le sang (surtout dans le système de la veine-porte), et qui y circule jusqu'à ce qu'elle allume la fièvre dépuratoire arthritique. Il croit que la matière de la goutte a la plus grande affinité avec l'*atrabile* des anciens, qui cause la maladie hypochondriaque avec matière. — Pour prouver cette affinité de la matière de la goutte avec l'humeur bilieuse ou atrabilaire, Stoll allègue plusieurs raisons qu'on peut regarder comme trop vagues. Il se fonde sur ce que l'accès de goutte, dans son premier stade, ressemble à la fièvre bilieuse ; sur ce qu'il peut succéder à cette fièvre, et réciproquement; sur ce que l'état goutteux peut être compliqué ou suivi de l'érysipèle de la face, de la maladie noire, etc. — Il serait facile de trouver de semblables indices de l'affinité de la goutte avec les maladies pituiteuses, comme avec les maladies bilieuses. — Il me paraît que la bile et la pituite surabondent plus que dans l'état naturel dans les divers individus goutteux, et peuvent même y coexister à un haut degré (d'après les observations de Van-den-Bosch (1) et de Finke (2), suivant les différences de leurs tempéraments, par une suite de l'altération générale des humeurs qui sont mal préparées.

Un degré différent de sensibilité morale peut concourir à faire dominer ou la bile ou la pituite dans les divers goutteux. Il me paraît que la goutte des hommes tourmentés par des passions vives a plus d'affinité avec la bile, et que la goutte des hommes dont l'ame est inactive et peu sensible, a plus d'affinité avec la pituite ou le *gluten spontaneum*. — Cependant il m'a paru que très-souvent la masse du sang contracte dans la goutte invétérée une dégénération atrabilaire, que peut établir ou une corruption particulière du sang ou cette dépravation spéciale de la bile qui y surabonde. Coste a observé aussi que le sang devient tenace et noirâtre dans les vieux goutteux. — Je rapporte à cette atrabile les gangrènes des viscères qui surviennent souvent aux maladies fébriles et inflammatoires aiguës chez les goutteux dont la constitution est ruinée.

Musgrave a vu un vomissement atrabilaire dans un goutteux à l'extrémité, chez qui, peu avant la mort, l'abdomen présentait une masse telle que chez une femme qui porterait un fœtus mort dans la matrice (3). — C'est d'après des inductions trop imparfaites, que Pietsch a soutenu que la cause générale de la goutte est l'humeur spermatique mal préparée dans les organes de la génération qui sont affaiblis, lorsque cette humeur ne s'évacue point et qu'elle est résorbée des vésicules séminales dans le sang. Cette dégénération du sperme qui est

(1) Hist. Const. Verm., p. 257.
(2) De Morb. bil., p. 29.
(3) Je remarque à cette occasion que j'ai vu plus d'un exemple de femmes chez qui une pareille masse ayant été produite à la suite des couches, et ayant causé une maladie chronique et mortelle, les symptômes de cette maladie indiquaient que cette tumeur avait été formée par une infiltration dans les parties voisines de la matrice, d'un sang probablement corrompu et atrabilaire.

alors retenu, est presque toujours un effet et peut être rarement au nombre des causes de la débilitation nerveuse de la constitution qu'on observe généralement chez les goutteux.

XI. Je pense que la formation de toute maladie goutteuse dépend nécessairement de deux causes, qui la produisent par leur concours, lorsqu'elles sont assez graves, quoique, lorsqu'elles ne sont qu'à des degrés inférieurs, elles puissent subsister dans un état de santé. — L'une de ces causes est une disposition particulière de la constitution à produire un état spécifique goutteux, et dans les solides et dans les humeurs. — L'autre cause est une infirmité (naturelle ou acquise) que souffrent, relativement aux autres organes, ceux qui doivent être le siége de la maladie goutteuse. — Les causes éloignées de la disposition qu'a la constitution à produire l'état goutteux dans les solides et dans les fluides sont indiquées par les faits que donne l'histoire des maladies goutteuses. Mais la cause prochaine de cette disposition nous est absolument inconnue. — Nous sommes donc bornés à rechercher tout ce qu'on peut connaître sur les altérations spécifiques dans lesquelles consiste l'état goutteux et des solides et des humeurs. — L'état goutteux des solides y établit une disposition spéciale, qui survient à des états vicieux ou de constriction spasmodique, ou de relâchement atonique, dont ils peuvent être affectés, et qui donne à l'un et à l'autre état une permanence singulière.

On ne peut *démontrer* ce qui rend permanentes dans l'état spécifique goutteux des solides les aberrations de leur ton naturel. Cependant il est des observations dont on peut déduire avec une très-grande vraisemblance, que cette permanence qui constitue essentiellement l'état goutteux des solides est produite par un effort puissant et durable d'une force de *situation fixe* qui anime les parties du tissu de leurs fibres. — J'ai prouvé ailleurs qu'une fixation analogue est opérée dans les fibres des muscles et de leurs tendons par une force particulière du principe vital qu'on n'avait pas distinguée avant moi, et que j'ai appelée *force de situation fixe* des molécules (ou parties intégrantes) des fibres musculaires (1).

J'ai dit ailleurs (1) que cette force de *situation fixe* dans les parties des muscles et des tendons peut aussi exister dans les ligaments et le périoste. C'est vraisemblablement lorsque le tissu de ces organes a été ramolli par une fluxion ou par une autre lésion de cause interne, qu'il devient susceptible de cette force de *situation fixe*. — C'est d'après les déductions ou conséquences qu'on peut tirer de l'observation des phénomènes des maladies goutteuses et rhumatiques, que je crois vraisemblable au plus haut degré, qu'une force de *situation fixe* produit l'*état goutteux*, non-seulement dans le tissu des muscles et des tendons, mais encore dans celui des ligaments et du périoste, lorsqu'ils sont occupés par la goutte.

Je crois aussi fort vraisemblable qu'une fixation très-active et très-durable des aberrations des mouvements to-

---

(1) Dans mes Nouveaux éléments de la science de l'homme (p. 77, 79), j'ai exposé et démontré par les faits cette observation générale que j'ai faite le premier : que le principe vital peut agir sur le tissu des fibres musculaires et tendineuses, par une force différente de celle qu'il a pour contracter ces fibres; de manière qu'il en fixe les parties dans une situation respective déterminée, et qu'il empêche qu'elles ne soient écartées par des puissances très-supérieures à la force de cohésion physique de ces fibres. — Tel est le résultat nécessaire d'une classe de faits, où l'on a vu que des puissances dont l'action ne pouvait diviser le tissu des fibres des muscles vivants médiocrement contractés pouvaient néanmoins, par le même effort, casser des os auxquels ces muscles étaient attachés. — Il n'importe quel nom on voudrait donner à cette force vivante, que j'appelle de *situation fixe* des molécules ou parties des fibres musculaires et tendineuses. Mais ce qui importe, c'est qu'en reconnaissant que les faits prouvent rigoureusement l'existence de cette force au nombre des forces vivantes des muscles, on n'affirme pas qu'une semblable force est également *démontrée* dans les autres organes du corps vivant; et qu'on ne l'admette dans les fibres de ces organes que comme y étant seulement *indiquée* par les faits, avec des degrés plus ou moins grands de *probabilité*.

(1) Discours préliminaire de ma Nouvelle Mécanique des mouvements de l'homme et des animaux, p. 3, dans la note.

Barthez.

niques des fibres, que l'état goutteux y détermine, peut avoir lieu dans les fibres des viscères, comme dans celle des muscles et des tendons, et qu'elle y est de même dépendante d'une force de *situation fixe* des parties de ces fibres, et non proportionnée au degré de cohésion que la force de contraction tonique de ces fibres établit dans leur tissu. — Ainsi, l'*état goutteux spécifique* des solides me paraît consister dans un effort puissant et durable de la *situation fixe* qu'ont entre elles les parties du tissu des organes affectés par la maladie goutteuse, effort qui détermine un degré constant du mouvement tonique de leurs fibres autre que dans l'état naturel.

XII. Soit qu'on adopte ou non mon opinion sur ce qui constitue l'*état goutteux* dans les solides, je crois pouvoir établir d'une manière sûre le dogme de l'existence d'un *état goutteux spécifique* dans les maladies goutteuses, et ce dogme me paraît être utile pour diriger le traitement dans un très-grand nombre de cas difficiles de ces maladies. — Tous ceux qui ont traité jusqu'ici des affections aiguës et chroniques de goutte et de rhumatisme se sont bornés à y reconnaître des états de spasme ou d'atonie dans les solides et d'épaississement dans les humeurs. — D'après cette manière de voir, ils n'ont employé dans ces maladies que des remèdes évacuants, relâchants, excitants ou résolutifs. — Or, il est d'expérience que ces divers remèdes sont entièrement insuffisants dans un très-grand nombre de maladies goutteuses, dans lesquelles on a cependant satisfait d'ailleurs, autant que possible, aux indications que présentent la fluxion goutteuse et les autres éléments de ces maladies. — Mais, dans les mêmes circonstances, la maladie goutteuse est fort souvent combattue avec un grand succès, lorsqu'on y emploie des remèdes que l'observation a démontré être spécialement utiles contre l'état spécifique inconnu qui est propre à la goutte. — Ces remèdes sont de deux sortes : 1° ceux qui joignent à cette vertu anti-goutteuse spéciale d'autres vertus pareillement démontrées par l'expérience, ou diaphorétique ou nervine, produisant une impression révulsive générale, ou résolutive de l'épaississement des humeurs (tels que sont le soufre, le musc, la racine de seneka, etc.). Les anti-goutteux de ce genre ont en général une utilité beaucoup plus marquée que les autres remèdes diaphorétiques, nervins ou résolutifs des humeurs qui sont indiqués dans le traitement des maladies goutteuses. — 2° Il est des remèdes de nature vénéneuse qui sont comme spécifiques contre la goutte, et qui ne possèdent sensiblement avec cette vertu constatée par l'observation aucune autre vertu évacuante, nervine ni résolutive. — Le premier des remèdes de ce genre me paraît être l'aconit. Je l'ai vu souvent avoir de grands succès dans des maladies graves ou rebelles de goutte et de rhumatisme, tandis que je l'y ordonnais à de très-petites doses, et qu'il n'y produisait aucun autre effet sensible que celui de soulager ou de dissiper ces maladies. — Ainsi l'état spécifique goutteux, que je dis exister dans les maladies goutteuses, est suffisamment prouvé par les succès singuliers qu'y obtiennent des remèdes anti-goutteux comme spécifiques, exclusivement à tous les autres remèdes, et en particulier à ceux qui, leur étant analogues par rapport à d'autres vertus générales, peuvent d'ailleurs être convenables pour la cure de ces maladies.

XIII. Il me paraît que l'*état goutteux* du sang est un vice de sa mixtion, qui intercepte à des degrés différents la formation naturelle de ses humeurs excrémentitielles, de sorte que ces humeurs étant plus ou moins altérées, subissent une décomposition spontanée qui y fait prédominer la substance terreuse. — Desault, James, Warner et d'autres auteurs, ont rapporté des faits nombreux, d'après lesquels ils ont avancé que l'interception de la transpiration insensible est la cause principale de la goutte. — Mais il ne faut pas seulement considérer dans la formation de la goutte l'interception de l'humeur de la transpiration, et il faut encore y reconnaître la dépravation que souffre cette humeur chez les sujets goutteux. — Dans ces sujets, la première digestion ou préparation des humeurs qui se fait dans l'estomac et dans les autres organes digestifs est imparfaite, d'autant plus que la constitution a été plus énervée par des erreurs de régime. Cette imperfection se répète et s'accroît dans les digestions ou préparations subséquentes des humeurs, et elle est portée à un haut degré dans la dernière. Le produit excrémentitiel de celle-ci est la matière de la transpiration, tant de l'externe que de celle dont les vapeurs baignent continuellement les surfaces de tous les viscères. — Je vais m'at-

tacher à prouver mon opinion sur l'*état goutteux* du sang, en recueillant un très-grand nombre d'observations qui ont montré la surabondance de la terre calcaire dans les humeurs excrémentitielles, et surtout dans les urines des personnes dont la constitution était affectée d'une diathèse goutteuse. — Je vais indiquer d'abord, relativement à cette surabondance de la terre calcaire dans les humeurs des personnes goutteuses, une observation de Musgrave, qui me paraît très-digne d'attention. — Musgrave dit (1) que, cent ans avant le temps où il écrivait, on ne se servait que peu ou point de la chaux pour la culture des champs dans le Devonshire, et qu'alors la goutte était très-rare dans ce pays, mais qu'à mesure que cet usage de la chaux y était devenu commun, la goutte s'y était multipliée dans la même proportion. — On peut encore rapporter ici ce qu'a dit Alex. Benedictus de Vérone (cité par Forestus), qu'à raison de ce que dans la Crète (Candie) on emploie dans la préparation des vins du gypse et de la chaux, les étrangers les plus fortement constitués ne peuvent boire de ces vins pendant quelques années sans être pris d'une goutte aux articulations, qui leur tord les mains et les pieds avec des nodus, etc.

J'ai rapporté ci-dessus des observations qu'on a faites sur le résidu blanchâtre et consistant qu'ont donné en abondance après leur évaporation les sueurs et les crachats des goutteux. — Albertini (2) rapporte qu'un homme qui avait tous les ans une attaque de goutte, l'ayant une fois repoussée par des onctions faites sur les pieds avec le pétrole, tomba dans des maux graves, jusqu'à ce qu'il eût rendu par les selles une matière semblable à du plâtre récemment durci. — Gaubius et Reimar ont trouvé une matière blanchâtre, épaissie, de nature gypseuse, en divers endroits du poumon d'un goutteux qui était mort asthmatique. — Adami a fait une dissertation (3) sur une excrétion de matière calcaire par les voies urinaires, qui se fit à la suite d'une goutte invétérée. — On

(1) De Arthritide primigenia regulari, Diss., p. 63.

(2) Act. Ac. Bon., tom. I.

(3) Qui se trouve dans la collection des Thèses de médecine pratique, par Haller, tom. VIII, p. 795 et suiv.

lit dans l'histoire de l'Académie des Sciences (1), qu'un homme fut délivré des accès de goutte auxquels il était sujet, en rendant pendant neuf mois des urines laiteuses, qui déposaient bientôt une substance terreuse (semblable à de la craie), qui s'endurcissait au bout d'une heure ou deux. On estima que la quantité de terre ainsi rendue dans cet espace de temps était montée à plus de soixante livres.

XIV. Le sédiment terreux abondant que déposent les urines des goutteux ne prouve point que la matière arthritique soit produite principalement par la dissolution des extrémités des os, comme l'a pensé M. Hérissant (2). — Une semblable dissolution, accompagnée de ce sédiment terreux des urines, a été observée dans le scorbut, le rachitis et la vérole, où les os étaient attaqués. Mais ce sont des observations rares, que celles de Plater et de Roëderer, sur ce qu'on a trouvé les os comme rongés et vermoulus chez des personnes qui avaient été long-temps tourmentées de la goutte ; et l'on peut encore douter si ces personnes n'avaient point été en même temps affectées d'une forte complication de scorbut ou de vérole. Sans admettre qu'il existe aucune dissolution des os dans la goutte, on est fondé à penser que la terre des os ne diffère point essentiellement, mais par des modifications qui ne sont point encore assez déterminées, et du sédiment terreux des urines dans la goutte et des concrétions tophacées qui s'y forment dans les lieux voisins des os. Les expériences de M. Hérissant établissent cette affinité de la substance des os avec les tufs goutteux, qu'il a dissous entièrement en leur appliquant de l'acide nitreux affaibli. — Hundermarck (3) a rapporté l'histoire d'un malade qui, depuis son enfance jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, rendit constamment des urines blanchâtres, troubles et muqueuses, avec un sédiment de craie, et qui devint goutteux lorsque l'évacuation de ces urines se supprima d'elle-même. Un

(1) Hist. de l'Ac. des Sc. pour l'année 1747, obs. 3.

(2) Mém. de l'Ac. des Sc., 1758, p. 429.

(3) Dans sa dissertation *de Urina cretacea*, qui est au sixième volume de la collection d'Opuscules de médecine pratique par Baldinger.

fait semblable a été vu par Vieussens (1). — Je trouve dans un journal allemand (2), que plusieurs médecins ont prévu et annoncé que la goutte attaquerait des sujets dont l'urine charriait abondamment un semblable sédiment calcaire. — Un autre journaliste (3) dit qu'il a vu deux sexagénaires qui n'avaient point eu des douleurs de goutte, mais qui paraissaient disposés à cette maladie, qui ont rendu, l'un pendant plusieurs années, avec des intervalles de quelques jours, l'autre pendant quelques mois, des urines chargées d'une grande quantité de sédiment crayeux, dont l'excrétion était manifestement utile pour leur santé, d'ailleurs fort altérée. — Les faits de ce genre sont dignes de remarque; et j'en fais d'autant plus volontiers le recueil, qu'il établit un fait général, utile, pour le diagnostic de la cachexie goutteuse, dont je parlerai dans la suite. — L'existence d'une matière morbifique dans le sang des goutteux est prouvée par les exemples que j'ai rapportés, où la goutte a été continuellement prévenue par des évacuations journalières de craie dans les urines.

Cette matière morbifique est aussi rendue sensible par un grand nombre d'observations analogues à celle-ci qu'a faite Musgrave. Il a vu dans un cas de goutte remontée, qui fut guérie par l'application d'un vésicatoire sur une ancienne tumeur que la goutte avait formée à une articulation, que ce vésicatoire ayant fait évacuer une très-grande quantité de sérosités, le malade fut ensuite exempt de goutte pendant un temps beaucoup plus long qu'il ne l'avait été durant le cours de plusieurs années de son état goutteux. — Cullen a prouvé sans doute par ses observations, que la goutte ne peut avoir pour cause unique une matière ou humeur morbifique qui lui soit propre. Mais on ne doit pas, en suivant l'opinion de Cullen, se refuser à croire qu'il existe une altération particulière goutteuse de la masse du sang, et n'admettre d'affection goutteuse que dans le système des solides. On doit reconnaître que les effets de la goutte ne sont point bornés aux solides, et qu'ils ne dépendent point exclusivement de la lésion des parties voisines des articulations et de leur réaction sur les autres organes.

XV. Aux approches des attaques de la goutte, ou durant ces attaques, il se fait un travail dans la masse du sang et des humeurs qui en développe et dégage les principes salins, de manière que l'acide s'y montre en plus grande abondance et dans les urines et dans les autres humeurs excrémentitielles (quoiqu'il y soit toujours joint à une grande quantité de matière terreuse). — M. Selle, dans la description générale qu'il a donnée des maladies arthritiques (1), rapporte, comme une chose qui leur est commune, que l'odeur acide y est marquée dans les sueurs, surtout des extrémités, auxquelles les goutteux sont habituellement disposés, ainsi que dans la transpiration qui termine sensiblement chaque accès de goutte, que les accès sont le plus souvent précédés de rapports acides, et finissent souvent par des vomissements de matières acides.

On a beaucoup d'exemples de vomissements semblables de matières liquides dont l'acidité égalait celle des acides minéraux, qui, survenant à des attaques de goutte, y procuraient le plus grand soulagement. De tels exemples sont rapportés par Pr. Martianus, Fr. Hoffmann, Quarin, etc. — Il faut sans doute expliquer, par l'action de l'acide qui se développait au temps des attaques de goutte le fait suivant qu'a vu Hoffmann. Un homme sujet à la podagre portait au doigt un anneau composé avec un amalgame de mercure et de cuivre, et la tuthie. Quelques jours avant l'attaque de goutte et pendant toute sa durée, cet anneau contractait une noirceur livide, qui se dissipait vers le temps du déclin de l'attaque et faisait place à sa couleur primitive. — M. Berthollet s'est assuré par de nombreuses observations que l'acide phosphorique (qui est toujours dans l'urine, combiné en excès avec une terre calcaire) est naturellement en beaucoup moindre quantité dans l'urine des personnes sujettes à la goutte et au rhumatisme que dans celle des personnes qui jouissent d'une bonne santé; mais qu'aux approches d'un accès de goutte, et pendant cet accès, l'urine contient autant

(1) Dont l'observation est citée par Sauvages, Nosol. Method. ubi de Pyuria arthritica.

(2) Allgemeine Deutsche Bibliothek, t. LV, p. 126.

(3) Comment. de rebus in Sci. Natur. et Medicina gestis, t. II, p. 195-6.

(1) In Append. Pyretologiæ.

d'acide phosphorique que celle des hommes d'une forte constitution, et beaucoup plus qu'elle n'en contient dans l'état ordinaire du goutteux (1). — Berthollet (2) pense que l'acide phosphorique, en se combinant chez les goutteux avec plus ou moins d'une terre calcaire et d'une substance animale, forme les dépôts ou tufs arthritiques.

XVI. Il est plusieurs constitutions goutteuses, dans lesquelles l'altération générale des humeurs tendantes à l'état goutteux se modifie de manière à prendre un caractère scorbutique. Ce caractère est surtout manifeste dans la goutte vague scorbutique, dont j'ai vu plusieurs cas. — Moellenbroccius a écrit sur cette espèce de goutte (3), et il a observé qu'elle se porte successivement dans toutes les parties du corps. — Dans cette goutte scorbutique, il paraît généralement aux jambes et dans d'autres parties du corps des taches rouges ou noires. Elle est souvent accompagnée de tumeurs sur les articulations, qui se dissipent peu à peu. Garmann a vu un cas où ces tumeurs, étant ouvertes, répandirent des humeurs séreuses et parfois laiteuses dont l'écoulement soulagea beaucoup pendant un certain temps (4). — Des cas où la dépravation scorbutique des humeurs se marque plus faiblement dans des sujets goutteux ont été particulièrement décrits par Coste et De Hahn. Coste y a observé que, dans des temps voisins de l'attaque de goutte, une pituite âcre se jette sur la gorge, des larmes abondantes coulent involontairement des yeux et les brûlent ; les urines, d'abord peu chargées, deviennent ardentes, enflamment la vessie et l'urètre ; et il ajoute que la durée de l'attaque est abrégée lorsque les urines viennent à déposer un sédiment rougeâtre. — Coste a dit que, dans des temps avancés de cette espèce de goutte, les os se mollifient, se gonflent et se carient dans les jointures, ou bien que les parties où s'attachent les tendons deviennent sensibles et très-douloureuses, souvent pour très-long-temps. — Ce que je dis du caractère scorbutique, qu'a souvent l'altération générale des fluides et des solides dans les sujets goutteux, peut être développé et rendu plus sensible par les faits suivants que Barry a observés. — Des hommes d'un tempérament fort et bilieux, chez qui la digestion des aliments et la sanguification se font très-bien, sont sujets aux plus violents accès de goutte, surtout s'ils se nourrissent d'aliments succulents et font un grand usage de liqueurs spiritueuses. — Ces mêmes sujets, lorsque les excrétions habituelles des résidus de la sanguification viennent à manquer, sont en général attaqués de symptômes de scorbut qui amènent assez facilement des évacuations critiques partielles des humeurs mal préparées ; mais lorsque ces symptômes disparaissent, ils sont repris d'accès de goutte plus fréquents et plus violents. — Ainsi, lorsque chez ces sujets une cause accidentelle quelconque empêche les excrétions habituelles qui doivent dépurer le sang, il se forme des produits goutteux excrémentitiels qui sont retenus dans la masse du sang, et leur surabondance peut rendre la mixtion de ce fluide de toujours moins permanente que dans l'état naturel, ce que je crois constituer le vice scorbutique du sang (ainsi que je l'ai dit ailleurs).

XVII. Pour produire la goutte des articulations, il faut que la disposition constitutionnelle à la formation de l'état goutteux dans les solides et dans les humeurs soit jointe avec l'infirmité relative des parties attenantes aux os dans le voisinage des articulations. Ces parties sont le périoste, les ligaments articulaires et les insertions des tendons aux os. — L'infirmité des parties qui sont le siége

(1) V. le Journal de médecine, juin 1786, p. 476. — M. Trampel (Beobacthungen, t. I, p. 72) assure avoir observé que l'urine ne teint point en rouge le papier bleu, dans le période où se prépare le travail de l'attaque de goutte, ni même durant cette attaque, avant qu'il ne s'y fasse des évacuations critiques, et que l'urine ne dépose un sédiment.

(2) Dans le Journal de physique, avril 1786.

(3) Dans son Traité *de Varis seu Arthritide Vaka Scorbutica*, Lipsiæ, 1672, où il rapporte (p. 95) l'observation suivante de Garmann.

(4) Hagendorn (cent. III, obs. 26) parle d'une goutte scorbutique, que divers auteurs qu'il cite ont observée chez des enfants. Il dit que souvent des enfants de sept à neuf ans se plaignent de douleurs aux genoux et aux coudes, qui sont communément sans tumeur ni inflammation, et qui se dissipent le jour même de leur invasion, ou au plus le troisième jour après. Hagendorn dit que l'on rapporte à la croissance cette affection, qui est ordinairement sans aucun danger.

de la goutte des articulations est originelle dans les personnes chez qui la goutte est héréditaire. Chez ces personnes, cette infirmité relative est analogue aux infirmités relatives de l'estomac, de la poitrine, etc., qui produisent diverses maladies héréditaires dans des générations successives. — Des faits semblables ne peuvent être ni rejetés, parce qu'on ne saurait les expliquer, ni obscurcis, parce que Van-Helmont leur a appliqué des idées inintelligibles, qui cependant ont paru être jusqu'à un certain point adoptées par Boerhaave. — L'infirmité relative des parties attenantes aux os et voisines des articulations est acquise dans ceux qui deviennent sujets à la goutte par la cessation d'un grand exercice auquel ils étaient accoutumés, ou bien en se livrant dans un âge avancé à un exercice disproportionné à celui dont ils avaient l'habitude. — Cette infirmité relative est la véritable cause qui détermine la goutte à se porter sur les articulations des extrémités du corps. On en donne généralement pour raison, que la circulation du sang languit dans ces parties, ce qui y rend habituellement la transpiration plus difficile; que les vaisseaux sanguins y sont petits et plus souvent comprimés; qu'ils sont placés à une plus grande distance du cœur et dans les articulations des extrémités où l'exposition à l'air froid est plus fréquente, etc. Ces causes et autres analogues, qu'il est facile de suppléer, ont été recueillies fort en détail par Morgagni (1). — Mais il est aisé de voir combien de semblables causes sont insuffisantes et précaires, puisqu'elles existent pareillement chez une infinité d'hommes en qui elles ne déterminent point la goutte des articulations lorsqu'ils n'y sont pas disposés. — Ces causes ne suffisent pas même étant jointes avec la diathèse goutteuse, puisque, malgré la présence de ces causes mécaniques qui sont universelles, cette diathèse, si elle existe sans infirmité relative des parties voisines des articulations, ne produit jamais la goutte des articulations, mais seulement la cachexie goutteuse ou d'autres maladies analogues à la goutte.

L'exercice, qui fortifie les parties voisines des articulations, est toujours salutaire pour y prévenir la formation de la goutte, mais avec la condition nécessaire que le degré et la répétition de cet exercice soient dans les proportions convenables à chaque individu. — La goutte des articulations doit affecter spécialement les articulations des pieds, qui sont relativement les plus affaiblies par le défaut ou par l'excès habituel de l'exercice, parce que c'est dans ces articulations que doit s'exercer la plus grande résistance à la pression du corps, qu'elles supportent dans la station et dans la marche. — Il me paraît que la raison pour laquelle le gros orteil est le premier siége qu'affecte communément l'accès de goutte au pied, est dans les efforts plus grands et plus fréquents que font les parties voisines des articulations de cet orteil. — En effet, comme je l'ai dit ailleurs (1), dans chaque pas, les articulations des pieds jouent les dernières, et les mouvements finissent par se diriger sur le gros orteil, de sorte que, pendant le marcher, les muscles de cet orteil doivent faire et répéter de puissants efforts pour résister à la charge de tout le corps (2).

XVIII. On s'est généralement accordé à mettre le siége de la goutte dans le périoste (où Ten Rhyne l'a placé spécialement), dans les parties ligamenteuses, tendineuses et autres, qui en recouvrant les extrémités des os concourent à former les articulations. — Haller seul croyant, d'après ses expériences, que le périoste et les ligaments sont absolument privés de sensibilité, a soutenu que le siége de la goutte devait être dans la peau même ou dans les nerfs placés immédiatement sous la peau. Mais d'autres expériences exactes ont contredit celles de Haller.

(1) Epist. anat. med. LVII, n. 4.

(1) Nouvelle mécanique des mouvements de l'homme et des animaux; seconde section, sur les mouvements progressifs de l'homme, art. XVI.

(2) On doit rapporter ici l'observation qu'a faite Panarole (obs. 31, Pentec. V), que plusieurs hommes, qui, dans leur jeunesse, s'étaient extrêmement adonnés à l'exercice de la danse, étaient fort sujets à la podagre dans leur vieillesse.—Une observation analogue est celle de Pechlin (obs. 25, l. II), qui dit qu'un homme, chez lequel la pression de souliers trop étroits avait causé un tubercule à l'endroit du premier os du métatarse, ressentit les premières impressions de la goutte dans ce tubercule, où les douleurs qu'il souffrait étaient alternatives avec des piqûres violentes qui se répandaient dans tout le corps.

— De Haën lui a opposé avec raison, par rapport à la goutte, les observations de Morgagni, de Valsalva et d'autres, qui ont vu dans des cadavres de goutteux, que la matière goutteuse était déposée et contenue uniquement dans les gaînes des tendons et dans les cavités des articulations. — Galien a dit le premier (1) que les ligaments sont dénués de toute sensibilité, et il a été suivi en cela par Barbette et par plusieurs autres avant Haller. Mais on doit reconnaître à présent que la sensibilité des ligaments est tantôt extrême et tantôt nulle. Arétée a observé cette variation surprenante de la sensibilité des ligaments, qui deviennent le siége de douleurs très-aiguës lorsqu'ils sont affectés d'une fluxion goutteuse, et qui peuvent ne point sentir de douleur, lorsqu'ils sont déchirés par des agents extérieurs. — Pour tâcher de rendre raison d'une différence aussi surprenante, je dirai : — 1° qu'une condition qui me paraît nécessaire pour la sensibilité d'un organe vivant est que son tissu soit affecté d'un degré assez considérable d'activité, afin que, par la fixité ou par l'agitation de ces mouvements toniques, il tende automatiquement à résister à toute puissance extérieure qui le divise, de sorte que la douleur naisse du sentiment de l'opposition de cette puissance et de cette résistance ; — 2° que dans l'état ordinaire, les mouvements toniques ne pouvant avoir lieu dans la substance dure des os, et ne pouvant exister communément qu'à un degré très-faible dans les organes dont la densité approche de celle des os ; dans cet état, dis-je, les os ne peuvent jamais, et les ligaments et le périoste ne peuvent que rarement être susceptibles de douleur par les lésions externes les plus violentes ; — 3° que la douleur peut être ressentie dans ces mêmes organes par une suite de l'action des causes externes qui y produisent une solution de continuité, lorsqu'une fluxion ou autre altération interne a ramolli leur tissu, de manière que la force vivante peut y exercer facilement d'assez grands efforts de mouvements toniques. — C'est ainsi que les os deviennent sensibles en se ramollissant, qu'il survient une inflammation très-douloureuse aux blessures que les ligaments ont reçues sans aucun sentiment de douleur, etc.

(1) De loc. affect., lib. II, cap. II.

L'application que je fais ici de cette manière de voir peut être éclaircie et confirmée par l'observation qu'a faite Ludwig (1) sur l'analogie qu'ont avec les douleurs de la goutte celles que cause l'accroissement des os dans les adolescents. Celles-ci se font sentir de la neuvième à la treizième année dans le corps même des os cylindriques ; mais, depuis la treizième année jusqu'à la vingtième, ces douleurs qui affectent surtout les épiphyses des os sont semblables à de vraies douleurs de goutte, étant communément jointes à des douleurs de tête, à des lassitudes, etc. — Il paraît que la sensibilité des ligaments peut être détruite après que leur tissu a été tiraillé avec une extrême violence ; de sorte que ce tissu n'étant plus susceptible de grands efforts de mouvement tonique, il peut se prêter ensuite, sans exciter de douleur, à une grande distension par la fluxion goutteuse. — C'est ce qu'indique l'observation de Fabrice de Hilden (2), qui assure que des hommes sujets à être violemment tourmentés de la goutte aux pieds ont été guéris pour toujours après avoir essuyé la question. — D'après tout ce qui a été dit dans cet article, sur la diathèse goutteuse de la constitution qui établit une tendance prochaine à produire l'état goutteux dans les solides et dans les fluides, et sur l'infirmité relative que souffrent chez les goutteux les parties qui tiennent aux articulations, on voit que Boerhaave a été fondé dans sa réponse à ceux qui disent que les médecins ne guérissent point la goutte. — Boerhaave a dit avec raison que la goutte est une disposition générale essentielle qui croît dans le corps et se développe comme les ongles, et que les accès qu'elle produit à longs intervalles, après s'y être accumulée pendant long-temps, ne sont que symptomatiques de cette disposition générale. — Il paraît qu'on ne guérit point la disposition constitutionnelle à la goutte, mais qu'après avoir bien

(1) Dans ses Adversaria medica, P. II, p. 229 et s.

(2) Cent. I, obs. 79. On a vu une attaque de goutte commençante être entièrement dissipée chez un homme, qui dans une chute de cheval, qui s'abattit brusquement, heurta des plantes des pieds contre la terre, de manière qu'il ressentit une commotion violente dans tout le corps. (Journ. de méd., septembre 1789.) Il est d'autres faits analogues.

traité des attaques de la goutte, on peut prévenir leur nouvelle formation par un régime et des remèdes convenables.

ARTICLE II. — DE LA FORMATION DES SYMPTOMES DES ATTAQUES RÉGULIÈRES DE LA GOUTTE DES ARTICULATIONS.

XIX. La décomposition goutteuse étant portée à un certain degré dans les humeurs excrémentitielles, la substance terreuse qui domine dans ces humeurs leur donne une grande affinité avec les sucs nourriciers des os et des parties qui leur sont attenantes, d'autant que ces sucs sont entre les sucs nourriciers les plus chargés de substance terreuse. — Cette nature terreuse des sucs nourriciers du périoste, des ligaments et des tendons fait aussi que ces sucs sont plus susceptibles de l'altération goutteuse que toutes les autres humeurs. L'infirmité relative de ces parties, qui les rend spécialement sujettes à l'état goutteux, fait que leurs sucs ne peuvent y être convenablement travaillés, et que leur transpiration propre n'en évacue que très-imparfaitement les résidus excrémentitiels.

Ces sucs mal préparés séjournent alors trop long-temps dans ces organes affaiblis, où ils s'altèrent et se décomposent de plus en plus par leur confusion avec leurs produits excrémentitiels viciés et retenus. Ils sont ensuite repompés dans la masse du sang, et ils doivent y introduire une nouvelle cause de décomposition goutteuse, qu'ils multiplient par leur contagion assimilatrice (1). — On peut regarder la détermination des humeurs excrémentitielles goutteuses contenues dans le sang, sur le périoste et les parties tendineuses et ligamenteuses attenantes aux os, comme une espèce de sécrétion extraordinaire qu'opère la nature. Quand les forces de la vie sont très-affaiblies chez les goutteux, cette sorte de sécrétion ne se fait plus aussi complètement, et les aberrations de ce mouvement salutaire causent trop souvent la goutte interne ou qui se porte sur les viscères. — Lorsque la déposition de l'humeur goutteuse qui était contenue dans le sang, sur l'articulation qui doit être le siége de la goutte, se fait d'une manière assez soudaine et complète, il en résulte sensiblement une plus grande liberté dans l'ensemble des fonctions de tout le système, qui produit au jour qui précède immédiatement l'attaque de goutte des symptômes singuliers, comme sont le retour de l'appétit, une hilarité et une agilité fort remarquables.

XX. L'humeur goutteuse qui se fixe dans les parties environnantes des articulations où se forme la goutte pénètre et distend avec force le tissu de ces organes. Cette distension étant portée à un certain point, produit, quelque temps avant l'époque, des affections locales de pesanteur et d'incommodité dans ces parties. — Ce sentiment d'incommodité toujours croissante et celui de douleur qui lui succède attirent de plus en plus sur ces articulations l'humeur goutteuse répandue dans tout le corps. Cette attraction se fait (comme a dit Van-Swieten) d'une manière analogue à celle qui a lieu dans les cas de dépôts purulents ou d'autres métastases critiques qui surviennent aux fièvres aiguës. — Le périoste et les autres parties qui doivent être le siége de la goutte deviennent de plus en plus sensibles, lorsque l'humeur qui les engorge a ramolli considérablement leur tissu. Des douleurs vives de goutte sont ensuite déterminées dans ces parties par toute cause qui tend à les étendre et à forcer leur degré de cohésion. — Celle

(1) Demetrius Pepagomenus (auteur dont je pense d'ailleurs, comme Marc Musurus, qu'il est *infans et elinguis*, ne sachant exprimer ce qu'il avait appris de l'art ou de l'expérience) a présenté assez bien, au commencement de son livre sur la goutte, des idées relatives à ce que je dis ici. — Il attribue la formation de la goutte au vice des humeurs mal préparées dans les articulations, qui corrompent la masse du sang où elles sont resorbées.—Il dit que *la nature de l'homme* a préparé et établi dans tous les organes des forces capables d'attirer les sucs utiles, et de séparer les superflus (*è physis autè;* car il ne faut ici rien changer, malgré la conjecture de Bernard : Demetrius ayant pu penser avant Stahl, que dans la génération le corps humain a été formé par la nature même qui l'anime). — Ainsi, dit-il, si dans les articulations les forces organiques ne sont point assez actives pour la séparation et l'expulsion des humeurs excrémentitielles inutiles et crasses, la surabondance de ces humeurs, et leur putréfaction par la chaleur, corrompront la masse du sang, et l'on verra naître la goutte.

de ces causes qui survient le plus communément alors est le progrès rapide de l'engorgement des vaisseaux sanguins de la partie affligée de la goutte. La circulation du sang est aussi gênée avec violence, et presque sans gradation, dans toutes les racines des vaisseaux veineux, ce qui fait un effet analogue à celui qu'aurait la ligature des troncs de ces vaisseaux. Or, on sait par l'observation de Fr. Hoffman, que des ligatures fortes et long-temps continuées sur les extrémités y sont suivies de douleurs vives et persévérantes (1).

Un progrès soudain et rapide de l'engorgement des vaisseaux de la partie affectée peut être produit, chez les personnes fortement disposées à l'attaque de goutte, par des mouvements de colère ou d'autres passions violentes, par une boisson inaccoutumée d'une liqueur spiritueuse, etc. Mais le plus communément une sorte d'injection des vaisseaux de la partie affectée qui y décide l'attaque de goutte, est déterminée par l'effet du sommeil. — J'ai dit ailleurs que le sommeil, surtout lorsqu'il est profond, cause une accumulation de sang relative dans les capillaires du système des vaisseaux sanguins. J'explique par cette raison comment l'accès de goutte régulière se déclare ordinairement la nuit, après quelques heures d'un premier sommeil. — Les douleurs produites par l'affection goutteuse se font ressentir singulièrement vers les bords des articulations, dans le périoste et dans les parties ligamenteuses et tendineuses qui s'y insèrent. J'ai rapporté ci-dessus des observations d'Arétée et de Sydenham, sur la précision avec laquelle les douleurs de goutte se circonscrivent souvent aux bords des articulations. — La cause pour laquelle la douleur occupe surtout les extrémités plus fixes et plus tendues de ces parties qui sont le siége de la goutte est vraisemblablement analogue à celle qui fait (comme je l'ai dit ailleurs) que toutes les parties d'un muscle blessé et enflammé étant sympathiquement affectées, l'augmentation de la sensibilité y produit plutôt les douleurs dans les attaches que dans le ventre de ce muscle.

XXI. L'affection goutteuse décidée dans les parties attenantes aux os et voisines d'une articulation n'y cause pas seulement les douleurs, mais divers autres symptômes qui tiennent à l'état spécifique goutteux de ces parties.—Ces symptômes sont l'immobilité ou la difficulté de flexion et d'extension de l'articulation, la stupeur, la sensation qu'on y éprouve comme d'une eau froide qui y serait versée, etc. — Dans les temps qui précèdent immédiatement l'attaque de goutte et pendant le cours de cette attaque (surtout dans ses accès), diverses affections *sympathiques* et *synergiques* se manifestent dans des parties voisines et dans des parties éloignées de l'articulation qui est ou doit être le siége de la goutte. — J'ai distingué ailleurs des affections qu'on doit regarder comme purement *sympathiques* (ou qui n'ont point de fin commune), celles que j'appelle *synergiques* ou qui constituent par leur concours la forme générique d'un travail particulier de la nature en santé ou en maladie. Tels sont les symptômes dont l'ensemble produit les mouvements de congestion ou de métastase dont le terme ou centre est dans le pied affecté de goutte. — Entre les affections symptomatiques que l'attaque de goutte produit dans d'autres organes que celui qui est frappé de goutte, celles qui sont synergiques sont les mouvements spasmodiques qui tendent vers le lieu du dépôt goutteux et qui contribuent à le former, comme sont les spasmes qui, descendant sensiblement le long de la cuisse, se dirigent vers le pied, les pulsations plus fortes qu'on observe dans les artères voisines de la partie affectée, etc. Ces affections existent avant que la douleur de goutte ne soit excitée ; elles se continuent ensuite et deviennent des symptômes synergiques de la fièvre et de l'inflammation goutteuses.

Des affections purement sympathiques, ou qui ne concourent point sensiblement au travail de la nature pour la formation du dépôt de l'humeur goutteuse, sont les gonflements comme flatueux qui se font sentir dans toute l'habitude du corps,

(1) Hoffmann dit qu'une ligature faite à un bras ou à une jambe, pendant vingt-quatre heures, à la suite d'une saignée ou d'une autre blessure, lorsqu'elle est un peu serrée, y détermine dans les articulations de la main ou du pied, et surtout dans celles des doigts, des douleurs semblables à celles de la goutte, et qui subsistent avec beaucoup d'incommodité pendant plusieurs jours. (Med. rationalis, t. IV, part. II, cap. VIII). Van-Swieten a fait une observation analogue (Comment. in aphor. Boerhaav., t. V, p. 610).

mais particulièrement dans l'estomac et les autres organes de la région précordiale, et l'état (observé par Stahl) de compression et de contracture, avec interception du mouvement volontaire dans les muscles de l'extrémité souffrante. — L'accroissement des douleurs de la goutte et des mouvements sympathiques et synergiques qui y sont joints excite un accès de fièvre qui est précédé d'*horror*, et dans lequel le malade a le pouls tendu et rend des urines rouges. — La fièvre amène une inflammation de la peau à l'endroit de l'articulation affectée. Chacun des accès fébriles qui se succèdent dans l'attaque de goutte donne une nouvelle force à cette inflammation, qui reçoit à la fin de l'accès un degré de résolution critique par des sueurs locales de forte odeur, ou par une desquamation ou décomposition de l'épiderme (semblable à celle qui termine les inflammations érysipélateuses).

XXII. Lorsque la goutte a fait des progrès considérables, les accès dont est composée l'attaque de goutte sont marqués par des lésions successives, alternatives, combinées de différentes articulations, surtout des pieds et des mains, et spécialement dans celles des parties correspondantes dans les moitiés droite et gauche du corps. Les successions de ces lésions tiennent à la sympathie singulière et trop peu observée qui existe entre toutes les articulations. — Cette sympathie a été bien connue de Cælius Aurelianus, qui dit que la goutte est une maladie douloureuse de toutes les articulations ou de plusieurs, et que c'est dans l'état parfait de cette maladie que se réunissent les affections sympathiques de toutes les articulations (1). —Cette sympathie est de l'ordre de celles des organes qui ont la plus grande ressemblance de structure et de fonctions. L'on doit remarquer à cet égard que les sucs nourriciers de toutes les parties attenantes aux os sont d'une même nature; comme est aussi la synovie dont la sécrétion se fait dans toutes les articulations. — Je rapporte à cette sympathie des articulations un fait trop peu remarqué, que M. Ackermann a montré en rapprochant un grand nombre d'observations (1). Ce fait est qu'entre toutes les plaies ou lésions qui déterminent, surtout dans les pays chauds, la formation du *trismus* (raideur spasmodique des muscles moteurs de la mâchoire inférieure), il n'en est point qui la causent plus généralement que les plaies des articulations, leurs contusions, ou leurs luxations. — Suivant ce que j'ai dit ailleurs, ce serrement convulsif des mâchoires me paraît dépendre en général de ce que la cause qui affecte l'origine commune des nerfs dans cette maladie détermine la convulsion des muscles qui meuvent la mâchoire inférieure, comme étant très-voisins de cette origine. — L'irritation profonde que souffre tout le système des nerfs se combine avec la lésion violente de l'articulation blessée ou contuse; et celle-ci porte ses impressions sympathiques sur les articulations de la mâchoire inférieure, plus spécialement que sur tout autre, sans doute à raison de ce que ces articulations sont celles où s'exercent les mouvements les plus fréquents (2).

XXIII. Le régime observé pendant l'attaque de goutte, et les évacuations critiques qui en terminent les accès par des sueurs locales, par la transpiration universelle, ou par les urines, diminuent la quantité des humeurs fortement altérées par la dégénération goutteuse, et rendent la nature d'autant plus puissante pour régénérer des humeurs saines. — Mais ce degré de vigueur nouvelle de la constitution du goutteux est faible dans le commencement de la convalescence; c'est pourquoi les goutteux sont alors facilement susceptibles d'une rechute de l'attaque, même par des causes légères. — C'est ce que Warner

(1) Arthritis dolor est cunctorum articulorum, sive multorum; tum sufficitur (perficitur) passio, cum in unum omnium cogitur articulorum consensus. — Cælius Aurelianus ajoute qu'une des causes de la guérison très-difficile de la goutte est qu'on la néglige dans son commencement, à cause du petit espace où elle est fixée (parvitatis causa); parce qu'on ne croit pas qu'un tel mal ait sa racine dans une affection sympathique d'un grand nombre d'articulations (quippe cum e multis minime credatur emergere. C'est ainsi qu'il faut interpréter ce passage qui n'a pas été entendu.)

(1) Diss. de Trismo, p. 22.

(2) Ceci pourrait être développé et confirmé par des faits analogues que renferme l'histoire singulière d'un goutteux, que M. Trampel a rapportée (l. c., p. 110-11).

a particulièrement observé sur lui-même, ainsi que sur plusieurs autres goutteux. Il a souvent éprouvé que fort peu de temps après une attaque de goutte qui avait été bien terminée, et lorsque le corps paraissait rétabli dans sa première santé, il lui survenait tout-à-coup une autre attaque aussi violente que la première, et ensuite de même une troisième pareille à la seconde, aussitôt qu'il avait commis quelque légère erreur de régime, comme en s'exposant au froid, ou, ce qui est particulièrement remarquable, en prenant une médecine. J'ai vu plusieurs fois cette dernière erreur produire un semblable effet. — Dans ces cas observés par Warner, il existe une disposition prochaine de la constitution à la reproduction générale de l'état goutteux dans les solides et dans les humeurs ; et cette disposition, mise en jeu par une cause légère, a des effets dont la progression, singulièrement accélérée, amène ces rechutes des attaques de goutte. — J'observe que ces retours des attaques de goutte sont fort analogues aux rechutes de fièvres intermittentes que causent de semblables erreurs de régime. Dans la convalescence incomplète de ces fièvres, une cause légère développe pareillement la disposition très-prochaine et très-active qu'a la constitution aux mouvements fébriles et à la bilescence des humeurs.

Il se fait dans chaque attaque de goutte un dépôt sur les articulations d'humeurs excrémentitielles surabondantes, et ce dépôt se résout par des évacuations générales et locales, qui débarrassent utilement la masse du sang et les viscères de ces humeurs excrémentitielles. — C'est ainsi que les attaques de goutte peuvent (comme il a été déjà dit), prolonger la vie, en détruisant les semences de grandes maladies. Mais si ces attaques commencent dans un âge peu avancé, il est à craindre que leur violence et les nombreux retours des attaques qui les suivent n'énervent radicalement la constitution. — Grant dit que dans la goutte, la nature étant oppressée par la surabondance des humeurs morbifiques, se sert communément de l'expédient d'en déposer une partie considérable sur les articulations, jusqu'à ce qu'elle ait disposé du reste convenablement. — Cette opinion de Grant sur la longue *prévoyance* qu'il attribue à la nature du corps humain porte au plus haut degré l'invraisemblance du système de tous ceux qui prétendent qu'il existe toujours un motif raisonné qui guide les mouvements que la nature opère dans les maladies. — Il faut reconnaître sans doute qu'elle peut y produire des effets salutaires ; mais rien ne prouve qu'elle opère ces effets d'après des plans qu'elle s'est tracés ; et tout dit qu'elle ne fait alors qu'obéir à la nécessité des lois primordiales de l'économie animale. — Sydenham ayant observé que le danger survient aux attaques de goutte des articulations, lorsque l'irritation y est trop affaiblie, a été induit à croire que ces attaques se guérissent d'autant mieux que la douleur y est plus forte, et que leur solution la plus parfaite est celle que la nature doit opérer par l'instrument de la douleur. — Entre autres objections qu'on peut faire contre cette théorie de Sydenham, je remarque qu'il est hors de toute vraisemblance que la sensibilité plus ou moins excitée dans les divers individus goutteux, par les lésions locales que fait la goutte, soit nécessairement proportionnée à l'énergie qu'a la nature pour opérer plus ou moins promptement la coction et les évacuations critiques dans cette maladie. — Ce qu'il est le plus essentiel d'observer au sujet de cette théorie de Sydenham, c'est que, comme Cheyne l'a bien vu, elle conduit à rejeter le traitement le plus utile des attaques de la goutte.

CHAPITRE III.

DU TRAITEMENT DES ATTAQUES RÉGULIÈRES DE LA GOUTTE DES ARTICULATIONS.

XXIV. Dans l'état qui précède immédiatement une attaque régulière de goutte, Barry dit que le poids du corps est toujours augmenté par une suite de la transpiration diminuée.

Barry s'est assuré par des expériences nombreuses que si vers le temps où l'on attend une attaque de goutte régulière périodique on ramène le corps par degrés à son poids ordinaire, si on l'y entretient pendant tout l'espace de temps que l'attaque a coutume de durer, et si l'on excite en particulier la transpiration par les frictions, l'exercice et les remèdes diaphorétiques d'activité modérée (particulièrement par le soufre), on réussit ou à empêcher l'attaque qui surviendrait, ou à la rendre beaucoup moins forte. Il

ajoute qu'il faut en même temps faire observer une diète assez sévère, et ne permettre que des nourritures solides et faciles à digérer.

Lorsqu'après plusieurs jours qu'ont duré les symptômes d'incommodité qui ont annoncé l'attaque de goutte, le retour du bon état des organes digestifs donne lieu de croire que cette attaque est instante, il ne peut être qu'avantageux de suivre le conseil que donne Grant, de diriger la matière morbifique vers les extrémités inférieures, en faisant tenir les pieds chauds dans le lit pendant le temps du sommeil; et de faire prendre, au lieu de souper, du gruau avec un peu de vin, ou un trait de petit-lait vineux. — La formation et le développement de l'attaque régulière qui doit produire le dépôt goutteux inflammatoire aux articulations des extrémités, s'opèrent souvent difficilement à raison de diverses circonstances qu'il faut bien distinguer et combattre par des remèdes convenables. — Ces remèdes qui peuvent déterminer la formation de l'attaque de goutte, lorsqu'elle s'annonce comme instante, doivent être relatifs aux principales causes qui peuvent l'empêcher. Ces causes sont, outre la pléthore sanguine, qui a lieu rarement alors, et qui indiquerait des évacuations de sang, la surcharge des premières voies et la langueur des organes digestifs, la faiblesse radicale de la constitution et des spasmes douloureux des fibres, des muscles et d'autres organes où se meut l'humeur de la goutte.

Ce n'est que dans des cas rares, où l'on peut se proposer d'enlever une partie de l'humeur morbifique surabondante, qu'il peut être utile de donner, suivant l'avis de Musgrave, des purgatifs forts et répétés pour déterminer la formation de l'attaque de goutte.

Je préfère même alors de suivre la pratique du docteur Williams, qui faisait prendre trois ou quatre jours de suite cinq à six grains d'ipécacuanha, et par-dessus du thé de camomille, pour aider la nature, lorsque des douleurs vagues en diverses parties annonçaient la formation d'une attaque de goutte qui se faisait difficilement. — Il est beaucoup de personnes prochainement menacées d'une attaque de goutte, que leur état de faiblesse empêche de se former.

Dans ce cas Grant, et Stoll d'après lui, prescrivent du vin, des amers, des martiaux et d'autres fortifiants, jusqu'à ce que l'attaque de fièvre goutteuse soit décidée, ou que l'appétit et les forces de la vie reprennent de l'activité. — Cette pratique échauffante ne doit être adoptée qu'avec beaucoup de réserve : mais elle est d'autant plus sûre, si ces sujets goutteux faibles ont eu d'autres attaques de goutte régulière, et si la déposition de l'humeur goutteuse sur les pieds est actuellement commencée. — Quelquefois l'état languissant de l'estomac, qui y cause des douleurs et y produit des glaires et des vents, empêche les attaques régulières de goutte de se former. Rien n'est plus approprié alors qu'un remède dont Small a éprouvé de bons effets sur lui-même (1), qui est l'infusion de la racine de gingembre dans de l'eau bouillante, continuée au point que cette eau en ait l'odeur assez forte. — D'autres fois la formation de l'attaque de goutte, quoique déjà fixée aux articulations des extrémités, ne se fait que d'une manière irrégulière, étant troublée et par une faiblesse radicale de la constitution et par des mouvements spasmodiques douloureux des fibres, des muscles ou d'autres parties que parcourt l'humeur de la goutte. — C'est dans des cas semblables que le docteur Williams a réussi en faisant prendre un scrupule, ou une demi-drachme de musc, toutes les six heures. Il dit que ce remède relève le pouls, calme les soubresauts des tendons et les spasmes des fibres des muscles ou autres, ne cause point de forte chaleur ni d'agitation, et est aussi anodin que l'opium, sans en avoir les inconvénients. Au défaut du musc, il donne du meilleur castoréum (à demi-drachme par dose), dont les effets sont analogues, quoique beaucoup plus faibles.

XXV. Quand l'attaque de goutte se forme, se développe et s'achève d'une manière facile et régulière, sans que la fluxion douloureuse et la fièvre y soient assez considérables pour présenter des indications majeures, on doit suivre une méthode de traitement naturelle, dans laquelle les moyens de régime et les remèdes tendent directement à favoriser les opérations salutaires de la nature. — Il faut alors, surtout au commencement de l'attaque, éviter d'exposer le corps au froid et à l'humidité, et en défendre spécialement la partie où la goutte s'est fixée, en y appliquant de la flanelle,

(1) Observ. des méd. de Londres, vol. VI.

des peaux de lapin ou de cygne, etc. — Dans l'*état* de l'attaque, pour fixer la goutte dans la partie affectée, il est utile de l'envelopper dans un sac de taffetas ciré vert. Mais il ne serait pas sans inconvénient d'y appliquer l'emplâtre de cumin conseillé par Musgrave, ou l'emplâtre de jusquiame incorporé dans la toile cirée verte, comme M. Thilenius le propose quand la douleur est très-forte. — Au déclin de l'attaque, il ne faut point négliger un doux exercice des parties qui ont été affectées, et avoir soin de les recouvrir de bas ou de gants de laine. — Werlhof dit qu'il ne sait pas si dans les cas simples d'attaques de goutte, même fortes, il est rien de préférable à l'abstinence et au repos, à l'application de la flanelle légère, et à la patience. Mais il est des malades auxquels la patience coûte plus que l'application du fer et du feu. — Il faut que le malade, durant l'attaque, éloigne toute forte occupation d'esprit, ainsi que les sollicitudes et les agitations de l'âme, et qu'il se dise sans cesse combien les maux physiques de l'homme sont aggravés par le défaut de résignation. — Pendant les premiers temps de l'attaque, on doit se borner aux aliments pris des végétaux, d'autant que les douleurs sont généralement augmentées par l'usage de la viande. Dans les temps plus avancés de l'attaque, on peut accorder une nourriture un peu plus forte, comme du bouillon de veau et de poulet, du chocolat, etc. — Pour prévenir les langueurs d'estomac qui reviennent souvent dans le cours de l'attaque, il importe de répéter fréquemment les prises de panades légèrement aromatisées, et des autres aliments qu'on donne aux malades. Il peut même être indiqué de donner un peu de bon vin et quelques cordiaux légers, pour remédier à la *torpeur* de l'estomac, qui accompagne souvent l'attaque de goutte (Méad), et qui fait d'ailleurs qu'il est moins affecté des liqueurs spiritueuses que dans l'état naturel.

Il faut aussi ne pas négliger de prévenir la constipation par le moyen des lavements, entre lesquels ceux d'huile pure sont particulièrement utiles dans les attaques violentes (Boerhaave). — Dans les attaques régulières de goutte qui sont d'une nature grave, et où les divers éléments de cette maladie prennent un degré de dominance, qui rend difficile la solution naturelle de ces attaques, il faut recourir à des méthodes de traitement analytiques, où l'on satisfait aux indications que présentent ces éléments, afin que la maladie goutteuse soit simplifiée et puisse être ensuite traitée par une méthode naturelle. — Les éléments de la maladie qui peuvent dominer plus ou moins dans ces attaques graves de la goutte régulière, sont : 1° la fluxion douloureuse qui exige des remèdes relatifs à la fluxion et à la douleur ; 2° la fièvre qui accompagne cette fluxion, et qui demande des méthodes de traitement diverses, suivant qu'elle est simplement dépuratoire, ou qu'elle a des caractères qui lui sont propres et qui différencient sa nature particulière. — Je vais exposer successivement dans les deux articles suivants les méthodes de traitements analytiques qui conviennent aux fortes attaques de goutte régulière, où dominent, soit la fluxion douloureuse, soit la fièvre qui l'accompagne. — Les différentes considérations qui sont relatives à ces méthodes peuvent concilier les oppositions nombreuses que présentent les observations des meilleurs praticiens sur le traitement des attaques régulières de la goutte.

ARTICLE PREMIER. — DE LA MÉTHODE ANALYTIQUE DU TRAITEMENT DES ATTAQUES DE GOUTTE RÉGULIÈRES ET VIOLENTES, OU DOMINE LA FLUXION DOULOUREUSE.

XXVI. La fluxion qui domine dans les attaques régulières de goutte doit être combattue suivant les règles générales du traitement des fluxions, par des évacuations générales, révulsives et dérivatives. — Je ne considère ici ces évacuations qu'en tant qu'elles sont relatives à la fluxion de la goutte, et non en tant qu'elles sont indiquées par la dominance de la fièvre qui accompagne cette fluxion (dont je parlerai dans l'article suivant). — Les évacuations de sang générales doivent être d'abord employées dans cette fluxion, chez les sujets pléthoriques, qui se sont livrés à la bonne chère et aux boissons spiritueuses, etc. Cependant il ne faut point abuser de la saignée, qui, en affaiblissant trop, pourrait rendre irréguliers les mouvements de la goutte.—Musgrave conseille fort bien la saignée dans des cas semblables, où elle est évidemment utile. D'ailleurs il ne faut point s'arrêter à la raison qu'il en donne, que par la saignée on détermine dans les sujets pléthoriques et sanguins la fermentation du sang qui doit

produire l'attaque de goutte; de même qu'il faut vider un peu les tonneaux qui sont pleins de moût, pour qu'il puisse y fermenter convenablement. — Quand la congestion de sang sur la partie affectée par la goutte est vive et fort considérable, même chez des sujets qui ne sont pas pléthoriques, il est souvent nécessaire de faire précéder les évacuations de sang révulsives et dérivatives d'une évacuation de sang générale. — C'est ce que prouve d'une manière remarquable l'observation suivante de Forestus. Il rapporte que chez une femme qui avait la fièvre et la goutte à la main (la chiragre), son médecin ne l'ayant point fait saigner, attira plus fortement l'humeur goutteuse sur la main, en y faisant appliquer une ventouse suivie de scarifications; d'où il arriva que cette femme étant guérie, sa main ne put être fortifiée, et resta toujours comme paralytique. — Quelque bien placées que puissent être dans l'incrément d'une violente fluxion goutteuse les saignées révulsives, qu'Aëtius a conseillées en général pour détourner la fluxion et emporter la matière de la goutte, elles peuvent être fort dangereuses, quand la fluxion goutteuse est fixée dans le siége où elle se termine.

Dominique Sala a vu une saignée du bras transporter du pied au bras la douleur goutteuse. Paulmier a vu la saignée du bras produire une goutte remontée, etc. — Dans la goutte vivement inflammatoire (que les anciens appelaient chaude) la saignée dérivative, comme celle du pied dans la podagre, a souvent dissipé la goutte très-promptement. J'en trouve beaucoup d'exemples chez les anciens et les modernes. — Aëtius rapporte qu'il a fait saigner de la jambe même qui était affectée d'une podagre fortement inflammatoire, et qu'ayant fait tirer beaucoup de sang par cette saignée, il a délivré le malade de toute douleur. Galien dit (1) qu'il se souvient d'avoir guéri des sciatiques dans un jour par la saignée faite à la jambe (au jarret plutôt qu'à la malléole). — M. de Sauvages a cité aussi une observation de M. Lazerme, qui dissipa par une forte saignée du pied une attaque de goutte, chez un homme qui était pressé de guérir à raison d'affaires qui le forçaient à faire un voyage. Gilbert, médecin anglais, et Vander-Heyde ont vu des faits semblables. — On ne peut que rarement, dans les cas où la podagre est fixée, tenter une forte saignée du pied, qui peut être souvent nuisible par la débilitation qu'elle cause, et même en troublant trop soudainement les mouvements qu'affecte la nature. Cette saignée peut être mieux placée, s'il a précédé une suppression d'hémorrhoïdes.—L'application des sangsues et des ventouses avec scarifications, sur la tumeur goutteuse, dont l'inflammation est accompagnée de douleurs vives, a pu être indiquée par le gonflement que souffrent les veines de la partie affectée de goutte. Ce remède est d'une utilité beaucoup plus étendue qu'on ne le croit communément, pourvu que les sangsues soient appliquées aussi souvent et en aussi grand nombre qu'il peut être indiqué. — L'application des sangsues sur la partie affectée de goutte est le principal remède que M. Paulmier a proposé contre la goutte accompagnée d'inflammation vive. Ce remède, qui doit être aujourd'hui généralement adopté dans ce cas, était déjà connu des anciens, comme nous voyons dans Serenus Sammonicus, et dans Cælius Aurelianus (1).

XXVII. Dans l'attaque regulière de goutte, où domine la fluxion goutteuse, des évacuations révulsives sont indiquées plus généralement par la transpiration, et plus rarement par les selles.— L'on doit y exercer la transpiration universelle par des boissons diaphorétiques d'une activité modérée, et favoriser la transpiration locale par des frictions très-douces, faites sur la partie affligée, et par d'autres moyens analogues. — Dans les premiers temps de l'attaque de goutte, il est à propos d'évacuer les première voies, lorsqu'il y a des signes de saburres, ou des restes accumulés de mauvaises digestions. — Il faut cependant observer à ce sujet, qu'on peut être induit en erreur par des signes appa-

(1) Lib. de Curandi rat. per venæ-sectionem.

(1) Sammonicus dit, cap. XLII, Podagræ depellendæ, vers 791. Sunt quibus adposita siccatur hirudine sanguis. — Cælius Aurelianus conseille d'appliquer des ventouses plutôt que des sangsues sur les parties enflées par la goutte; et il préfère à l'un et à l'autre moyen de faire, lorsqu'on le peut, des scarifications sur les parties tuméfiées.

rents de la saburre, comme est, par exemple, une couche sale qui recouvre la langue (1), et qu'il est plusieurs sujets chez lesquels dans ces circonstances, les vomitifs et les purgatifs pourraient attirer la goutte sur l'estomac et les intestins, loin d'en favoriser la détermination sur les extrémités. — Un très-grand nombre d'auteurs anciens et modernes ont conseillé divers purgatifs, même au commencement, et dans l'état mais surtout à la fin de l'attaque régulière de goutte non compliquée, dont je parle dans cet article (2). — Mais cette prescription des purgatifs est vicieuse, lorsqu'elle est ainsi généralement étendue. Les purgatifs faibles, donnés pendant l'attaque régulière de goutte simple, et même sur son déclin, peuvent rendre la goutte anomale, ou la faire remonter, quoiqu'ils soient sans doute moins puissants pour produire cet effet que ne seraient des purgatifs forts. — Toutes les observations qui peuvent paraître contraires à mon assertion doivent être rapportées à d'autres sortes d'attaques de goutte dont je parlerai successivement : 1° aux attaques régulières de gontte dans lesquelles la fièvre qui les accompagne a un caractère dominant, qui indique les purgatifs, ce qui sera exposé dans l'article qui suit; 2° aux attaques de goutte irrégulièrement prolongées, dont je traiterai dans le chapitre suivant.

XXVIII. Je passe à ce qui concerne l'usage des remèdes sédatifs, tant internes qu'externes, qu'on doit employer dans la méthode analytique du traitement de l'attaque de goutte régulière, où la douleur est l'affection dominante. — La boisson de l'eau froide est d'une efficacité reconnue pour calmer les douleurs violentes d'une attaque de goutte aussi bien que pour tempérer la soif et l'ardeur qui y sont quelquefois insupportables. — Rondelet me paraît être le premier qui ait regardé la boisson d'eau froide comme spécifiquement utile dans la goutte. Vander-Heyde dit qu'il n'est point de remède plus puissant pour prévenir l'accès de goutte et le guérir lorsqu'il a déjà commencé. Quoique cet éloge soit exagéré, Vogel a recommandé ce remède avec juste raison, et j'en ai vu souvent les meilleurs effets. — Il me paraît vraisemblable que l'impression de l'eau froide sur l'estomac est alors (par un effet ressenti sympathiquement) perturbatrice de l'état goutteux dans les fibres des parties souffrantes, et que l'interruption de cet état dans ces fibres suspend la production des douleurs de goutte. — Cependant il est des restrictions qu'il faut apporter à l'usage de la boisson d'eau froide dans ce cas, et qui n'ont pas été suffisamment déterminées. Quand la soif et la fièvre sont fortes, cette boisson peut abattre brusquement les mouvements salutaires de la nature ; ce qui a fait dire à Musgrave, mais trop généralement, que l'usage en est toujours téméraire et périlleux (1). — On doit craindre aussi que l'excès de la boisson d'eau froide ne fatigue l'estomac, qui est communément plus ou moins lésé dans les fortes attaques de goutte. — La même remarque s'applique à l'usage des boissons rafraîchissantes composées, comme des émulsions nitrées, etc. Mais dans des cas où ces boissons prises seules sont contre-indiquées, on peut en combiner l'usage avec celui des infusions aqueuses d'espèces stomachiques, comme du chamædrys, que Ludwig y a conseillé.

XXIX. Hippocrate (2) dit que l'eau froide, versée abondamment sur les tumeurs goutteuses des articulations, y soulage la douleur, qu'elle résout en produisant un engourdissement modéré. Galien a confirmé la même chose. Mais, faute d'avoir rappelé cette pratique à ses principes, elle a été trop généralement condamnée par les uns, comme Gorter, et recommandée par les autres, comme Cocchi. — Les auteurs hippocratiques les plus éclairés, qui sont favorables à

---

(1) Trampel observe que le limon épais qui peut recouvrir la langue dans toute attaque de goutte n'est pas un signe suffisant de l'existence de matières dépravées dans les premières voies ; et que, lorsqu'il ne cause point de mauvais goût dans la bouche, il est seulement un produit du sang goutteux, qui se dépose et se renouvelle sur la langue, ainsi que sur les parois du canal alimentaire.

(2) Dans toute attaque d'une goutte qui est récente, M. Lentin donne des purgatifs répétés aussi long-temps qu'ils font rendre des matières corrompues, qu'il regarde comme contenant la cause matérielle de la goutte.

(1) De Arthritide primigenia regulari, p. 100.

(2) Aphor. 25, sect. v.

l'usage de ce remède, n'ont présenté sur ce point que des aperçus vagues, et dont l'incertitude est manifeste. — Sanctorius dit que l'eau froide versée abondamment sur les tumeurs goutteuses offense les articulations et empêche la résolution qui doit dissiper la goutte; mais il ajoute qu'elle est moins nuisible par ses effets qu'utile en détruisant la douleur; ce qui fait cesser aussitôt la fluxion rétablit le sommeil, et amène la coction des humeurs déposées sur les articulations. — Pr. Martianus dit que les topiques froids, en fortifiant la partie affectée, aident la coction et l'expulsion de l'humeur goutteuse; qu'en retenant ce que cette humeur a de plus fluide, et l'empêchant de se dissiper, ils préviennent la génération des duretés et des tufs, etc. — Je ferai à cet sujet les observations suivantes : 1° l'utilité principale de l'affusion de l'eau froide dans ces cas est rapportée par Hippocrate à son effet stupéfiant qui résout l'excès de la douleur. Sans doute il peut être utile alors que par cette sensation profonde, et d'un genre différent, on fasse diversion à la douleur excessive des parties affectées; mais il faut craindre d'abuser de ce moyen, au point de faire trop tomber la chaleur des parties souffrantes, d'autant que le changement extrême et soudain que ces parties éprouvent en passant d'un excès à l'autre des sensations du même genre, peut être souvent dangereux.—En effet, il serait à craindre dans beaucoup de cas que cette affusion d'eau froide sur les parties affectées n'y affaiblît la chaleur vitale de manière que cette chaleur ne se reportât point ensuite complètement dans ces parties, de l'intérieur à l'extérieur (1). C'est pourquoi Houillier veut qu'après avoir jeté de l'eau froide sur les tumeurs goutteuses, on ranime les parties que ces tumeurs occupent, en y appliquant des échauffants, etc. — 2° L'eau froide et les topiques froids peuvent encore agir sur les parties affectées, de manière à y fixer utilement la goutte. Le peuple, dit Pr. Martianus, craint que ces remèdes froids ne causent la répulsion de l'humeur à l'intérieur, tandis qu'au contraire ils peuvent, en fixant et incrassant cette humeur, en empêcher la répulsion. — Mais Pr. Martianus aurait dû ajouter qu'une condition nécessaire pour cet effet avantageux des topiques froids est que la déposition de l'humenr goutteuse soit déjà faite assez complètement dans les tumeurs sur lesquelles on les applique; de sorte que la congestion des humeurs sur ces parties soit terminée, ou du moins qu'elle soit affaiblie à tel point qu'elle ne puisse prendre aucun mouvement de fluxion inverse, par l'excitation que produisent ces topiques. — Avec cette condition, les topiques froids peuvent modérer l'excès de l'inflammation, qui pourrait renouveler les mouvements de congestion des humeurs : et, enfin, ils peuvent aussi alors, en fortifiant l'organe extérieur, aider la terminaison favorable de la tumeur goutteuse. — J'ai dit ailleurs qu'il faut apporter une semblable restriction à la pratique d'Hippocrate et d'autres anciens médecins, qui, pour fixer l'érysipèle du cou et de la poitrine, qui survient à certaines espèces d'angines, y appliquaient des rafraîchissants très-forts. Je pense, contre l'opinion de ces anciens, que Glass et d'autres ont suivie, que ces topiqnes y seraient des répercussifs dangereux, s'ils étaient employés avant le temps où le travail de l'éruption de cet érysipèle s'est déjà terminé d'une manière complète. — 3° Le bain froid des extrémités affectées de violentes douleurs de goutte peut produire un calme soudain et profond, qui soit suivi d'un effort salutaire de la nature, pour dissiper la maladie par des transpirations abondantes; mais on ne peut tenter cet effet que dans les circonstances qui viennent d'être indiquées.

C'est faute de les avoir connues que Loubet n'a éprouvé que fortuitement sur lui-même cet effet avantageux de l'application de l'eau froide dans un cas semblable, et qu'il n'a jamais osé employer ce remède dans d'autres occasions. — Dans une attaque de goutte, Loubet ayant ses pieds affectés d'érysipèle avec d'extrêmes souffrances, se détermina à mettre les pieds et les jambes dans l'eau froide, où il les laissa jusqu'à ce que l'eau fût dégourdie. Après s'être fait essuyer, il se remit au lit et s'endormit profondément. S'étant réveillé avec une transpiration abondante, qui dura plus de quinze heures, il se trouva libre, et marcha le lendemain sans res-

(1) Par ce retour du *calidum innatum*, qu'Hippocrate a appelé *epanaclesis*, et Aristote *antiperistase*.

sentir de douleur. — Pechlin rapporte (1) qu'un goutteux se délivra de ses douleurs de podagre, en frottant ses pieds avec de la neige et marchant ensuite sur la neige, etc. — Musgrave a vu aussi que l'immersion des pieds dans l'eau froide, quoique très-souvent pernicieuse dans l'attaque de podagre, a eu chez plusieurs personnes l'effet de la dissiper très-promptement.

XXX. Les bains des jambes dans l'eau tiède ou médiocrement chaude peuvent être fort utiles dans les violentes douleurs de goutte. Tissot a reconnu cette utilité, malgré le préjugé contraire qui est assez commun (2). — On peut rappeler à cette occasion ce que Boerhaave a observé, que l'aspersion de l'eau chaude soulage beaucoup, et sur-le-champ, les douleurs horribles des malheureux appliqués à la question. — Mais les bains de vapeurs sont particulièrement efficaces dans les douleurs de la goutte (3). Barry a vu des personnes tourmentées à l'excès par des douleurs de goutte, être promptement soulagées par le bain de vapeurs d'eau chaude (qu'on retient à mesure qu'elles s'exhalent du vaisseau, sous une couverture suspendue en arc au-dessus des pieds affectés). Ce bain est suivi fréquemment d'une transpiration abondante de la partie affectée, et d'une augmentation de son gonflement, ce qui modère la douleur.

On a publié dans la Gazette de Santé la formule et l'administration dans la goutte d'un remède qui a été recommandé par M. Percy, qui est un bain de vapeurs de la décoction des fleurs de foin (espèce de poussière que laissent les tas de foin), décoction dans laquelle on ajoute du soufre. — On assure que ce bain de vapeurs, auquel on expose les extrémités inférieures, adoucit et abrège beaucoup les accès de goutte les plus douloureux; que dans les cas les plus graves il attire aux pieds et dissipe bientôt l'humeur goutteuse errante ou même remontée. — Le choix entre les topiques froids et les topiques chauds peut être particulièrement déterminé dans les cas où l'on reconnaît l'une de ces deux variétés ou sortes de la goutte des articulations, qu'on a distinguée en *chaude* et en *froide*, suivant que les douleurs y sont aggravées par les topiques chauds ou froids. — Il n'est pas prouvé que la goutte chaude annonce une plus grande irritation, et la goutte froide une plus grande faiblesse dans toute l'habitude du corps.—C'est cependant ce que Liger a supposé, lorsqu'il a prétendu que la sensibilité spéciale que les parties qu'occupent les dépôts goutteux ont pour le chaud ou pour le froid, établit une telle différence dans le traitement interne, que les purgatifs et les diaphorétiques que l'on emploie dans les attaques de goutte doivent être donnés plus forts dans la goutte froide que dans la goutte chaude.

XXXI. Pour soulager les douleurs cruelles de la goutte, on a varié à l'infini les topiques émollients, ou calmants, dont on peut voir dans la Pratique de Rivière une collection très-étendue. — Les topiques émollients les plus efficaces sont des vapeurs d'eau et du lait; la pulpe de raves cuites appliquée chaudement; un cataplasme qu'on renouvelle souvent, préparé avec les feuilles de jusquiame, les graines de lin et le lait. Rondelet ne veut pas qu'on fasse cuire le lait qu'on emploie dans de semblables topiques, parce que la coction en dissiperait la partie aérienne, qu'il dit être la plus calmante. Il paraît qu'il a désigné par ce nom ce que j'ai appelé ailleurs le principe volatil semi-narcotique du lait. — Sans doute c'est à la présence de ce principe qu'il faut rapporter l'utilité singulière qu'a, pour soulager les douleurs de goutte, le lait sortant de la mamelle d'une chèvre, qu'on fait couler au-dessus de l'articulation souffrante (Amatus Lusitanus). — Tralles a très-bien observé qu'un usage modéré de topiques émollients sur des parties affectées de goutte peut quelquefois en prévenir la contracture. Mais on a reconnu de tout temps que l'abus ou l'usage trop répété de ces topiques est au contraire suivi généralement de la

(1) Obs. 28, lib. II.

(2) Dans son Essai sur les maladies des gens du monde, p. 142.

(3) Sparmann (Voy. au Cap de Bonne-Espérance, tome III, page 44 et suiv.) a obtenu sur lui-même et sur d'autres les plus heureux effets du bain de vapeurs d'eau chaude reçues aux pieds, dans une attaque de goutte avec raideur des articulations, et chaleur sèche de toute la peau. Il dit que ces vapeurs le soulageaient davantage que l'immersion des pieds dans l'eau chaude, qui d'ailleurs produisait un gonflement avec *une espèce de spasme*.

raideur et de l'immobilité de ces parties, qu'il y occasionne la formation des tufs (Baglivi), ou qu'il laisse dans ces organes un état de faiblesse et de sensibilité qui sont très-incommodes, et qui peuvent y subsister toujours. — Entre les topiques émollients qu'on emploie pour les douleurs de goutte, il faut choisir ceux qui sont résolutifs, et propres à dissiper la matière goutteuse par la transpiration locale, en n'y ajoutant des narcotiques qu'en cas de nécessité. — Lorsque la violence de la douleur épuise les forces dans l'attaque de goutte, il faut recourir à l'usage externe, et enfin à l'usage interne des narcotiques. — Il faut se borner d'abord, s'il est possible, aux topiques narcotiques dont l'action est la plus faible; par exemple, appliquer sur la partie souffrante une vessie à demi pleine de lait tiède, auquel on aura joint une dose convenable de laudanum liquide, etc. — Sanctorius dit que ceux-là se trompent, qui n'appliquent point, dès les premiers jours, des anodins pour les douleurs de goutte; d'autant que la violence de ces douleurs présente une indication urgente, et devient une cause principale d'aggravation de la fluxion goutteuse. — Mais c'est toujours en ayant égard aux temps de la fluxion goutteuse, qu'on doit régler l'usage des topiques narcotiques, qui, sous ce rapport, sont dangereux dans les premiers temps de cette fluxion, et dans tous ceux où elle a une marche fort active. — D'ailleurs, l'usage topique de l'opium dans la goutte produit certainement un soulagement immédiat : et je ne vois pas pourquoi Tralles nie ce fait, auquel il n'oppose que des raisons théorétiques et des doutes vagues. Ainsi, quoi qu'il en dise, de ce que l'opium appliqué extérieurement peut résoudre et faire suppurer des tumeurs, il ne s'ensuit pas qu'il ne calme point les douleurs de la partie où on l'applique.

Il faut distinguer dans l'opium deux sortes d'effets, l'un qui est superficiel et lent, l'autre qui affecte rapidement et profondément les forces sensitives. Celui-ci produit un calme très-prompt dans la goutte, et qui peut être soudainement pernicieux en plusieurs cas. — Un de mes amis, souffrant cruellement de la goutte, appliqua sur les orteils affectés de la thériaque, qui calma sur-le-champ ses douleurs. Mais deux heures après, il fut pris d'une suffocation avec perte de connaissance, des suites de laquelle il aurait péri, si on n'eût rappelé la goutte aux pieds par des remèdes convenables. — Les topiques stupéfiants et autres très-actifs, dont on est conduit à faire usage lorsque la douleur excessive domine dans les accès de goutte (1), peuvent, lorsqu'on en abuse, non-seulement causer une goutte remontée, mais encore, lorsqu'ils ne produisent point cet effet, détruire tout sentiment du malade, et tout mouvement volontaire dans les extrémités souffrantes auxquelles on les applique. — C'est une chose extrêmement remarquable, que ces topiques stupéfiants et autres très-actifs, étant employés dans des accès de douleurs d'une extrémité du corps, peuvent y détruire pour toujours les communications de ses forces sensitives et motrices avec celles de tout le système, en même temps qu'ils laissent à ces forces locales dans cette extrémité toute l'activité nécessaire pour y conserver la vie. — Pline raconte qu'Agrippa étant cruellement tourmenté de la goutte aux pieds, pour se délivrer de la douleur, perdit volontairement tout sentiment et tout mouvement de ces extrémités, en mettant ses jambes dans du vinaigre chaud au plus fort de l'accès de goutte. — Nous ignorons quelle fut cette drogue vénéneuse (2), dont Pline et Suétone disent que Servius Claudius, ne pouvant souffrir les douleurs extrêmes de la goutte dont il était attaqué, se fit faire des onctions aux jambes et aux pieds; de sorte qu'il n'eut plus dans la suite de douleur ni de sentiment dans ces parties. — Duret (3) rapporte qu'un prince de Nemours perdit la faculté de marcher, par l'abus qu'on lui fit faire de l'application sur ses pieds goutteux de l'huile distillée de cire. Ten Rhyne (4) a rapporté d'autres exemples d'effets semblables produits dans la goutte par l'abus des topiques que des empiriques y avaient prescrits.

XXXII. L'usage interne de l'opium, pour calmer les douleurs dans l'attaque de goutte régulière, demande autant ou

(1) Comme est l'application que Plater a conseillé de faire du suc exprimé des feuilles de tabac.

(2) Le père Hardouin dit que cette drogue était du suc de ciguë; mais il ne cite aucun garant de cette opinion.

(3) In Hollerium.

(4) De Arthritide, p. 67.

encore plus de réserve que l'application des narcotiques dans les extrémités affectées. Ainsi, l'on ne doit que rarement faire prendre de l'opium, si ce n'est quand le malade est accablé par l'insomnie que lui causent les douleurs, et dans les cas où cette insomnie n'a pu être dissipée par des frictions douces et répétées sur la tête, ou par d'autres moyens légers.

Lorsque les douleurs de la goutte sont violentes et perpétuelles, l'opium, en faisant cesser l'insomnie ou les longues veilles, favorise la coction de la matière morbifique, et en procure ainsi la transpiration; ce qui abrège la durée des attaques, comme Warner et Jones l'ont pensé. — Il faut surtout s'abstenir de l'opium dans les temps de l'attaque, où la nature travaille sensiblement à produire, à augmenter, ou à renouveler le dépôt de la matière goutteuse sur les articulations. Les signes ordinaires de ces mouvements critiques sont des commotions spasmodiques et des sensations de fluxion dans un ou plusieurs membres; et dans la partie même qui doit recevoir la matière goutteuse, des sensations d'engourdissement, de démangeaison, d'ardeur ou de réfroidissement, d'extension de ligatures qui seraient serrées avec douleur, etc. — Lorsqu'on juge nécessaire de donner de l'opium, il est le plus souvent convenable de le donner joint à d'autres remèdes qui peuvent être indiqués d'ailleurs; comme, par exemple, à l'ipécacuanha dans la poudre de Dover, qui fait transpirer et qui lâche le ventre.

ARTICLE II. — DE LA MÉTHODE ANALYTIQUE DU TRAITEMENT DES ATTAQUES GRAVES DE GOUTTE RÉGULIÈRE OU LA FIÈVRE EST UNE AFFECTION DOMINANTE.

XXXIII. Le docteur Grant est le premier qui a bien connu et décrit la fièvre particulière qui accompagne des attaques régulières de goutte. — Cependant cette fièvre présente des indications majeures pour le traitement, lorsqu'elle est dominante, suivant qu'elle est simplement dépuratoire, ou bien qu'elle a des caractères inflammatoires ou putrides : ce qui n'a pas été observé et développé convenablement par Grant et par ceux qui l'ont suivi. — La fièvre dépuratoire dans l'attaque régulière de goutte, a sept accès lorsque cette attaque est la plus parfaite, et elle en a un plus grand nombre dans les autres attaques régulières qui sont moins parfaites. Ces accès sont communément en tierce, surtout dans les premiers temps de l'attaque. Mais cette fièvre peut ne pas conserver ce type le plus naturel, être changée en double tierce, ou être rendue longue et irrégulière, surtout si l'on saigne, purge ou excite les sueurs mal à propos. — Après le premier accès, le pouls n'est pas entièrement calme, ni la langue nette, ni la peau fraîche, ni l'urine chargée de sédiment. Ce n'est qu'une rémission qui est fort considérable, mais qui laisse peu de temps jusqu'à l'accès suivant. La fièvre continue d'être rémittente jusque vers le huitième jour; ou si elle a été bien traitée, elle se change communément en intermittente. — La nourriture doit être donnée de bonne heure dans les rémissions des accès de cette fièvre, et placée bientôt après les évacuations critiques partielles qui terminent chaque accès, afin que les digestions soient avancées lors du retour de la fièvre. — Dans les rémissions des accès, il faut favoriser les évacuations spontanées autant qu'elles sont sensiblement salutaires; mais il faut les modérer graduellement, dès que le malade qui les supporte vient à avoir du malaise, le pouls beaucoup plus vite, une grande soif, de l'anxiété et de la langueur. — Ainsi Grant dit fort bien qu'on doit observer avec sagacité combien dure, dans les rémissions des accès, le soulagement produit par la transpiration augmentée; et lorsqu'elle se continue avec des incommodités notables, la modérer par un régime moins chaud. — Dans ce dernier cas, dit-il, il faut faire des frictions sèches sur le corps du malade, le changer de lit, et l'en faire sortir enfin au besoin, pour l'exposer à l'air frais, en recouvrant soigneusement ses extrémités inférieures. Mais hors de ce cas, on ne doit permettre au malade de sortir de son lit que lorsque la fièvre rémittente se change en intermittente, et même alors il faut y apporter beaucoup de circonspection. — Grant, qui a remarqué que la goutte de printemps et celle d'automne ne diffèrent point entre elles, comme les fièvres intermittentes de ces deux saisons, observe que la fièvre goutteuse participe au caractère de la fièvre régnante dans les mêmes temps de l'année. — La fièvre qui accompagne les attaques régulières de goutte est très-souvent avec une disposition, ou inflammatoire, ou gastrique, non-seule-

ment suivant la constitution régnante, mais encore relativement aux autres affections particulières des malades. — Dans cette fièvre, suivant qu'y sont marqués des symptômes d'état inflammatoire, ou de putridité, on doit prescrire un régime, ou antiphlogistique, ou antiseptique. Il faut cependant remarquer que les acides, surtout minéraux, y sont en général contre-indiqués avant le temps de la terminaison de cette fièvre. — Dans les premiers temps de la fièvre goutteuse, à proportion de ce qu'elle a un caractère inflammatoire plus marqué, la saignée est bien indiquée. Mais si la fièvre n'a point ce caractère, la saignée, en abattant les forces, nuit à la coction et aux crises, elle rend fixes les engorgements des articulations, elle amène la cachexie et d'autres maux longs et durables. — Stoll ne veut point qu'on fasse saigner dans l'attaque de la podagre, quoiqu'il y ait chaleur et pouls dur. Mais il paraît qu'en cela il a trop borné son traitement de la fièvre arthritique, qu'il a vue comme étant toujours de nature bilieuse. — Mead conseille la saignée dans l'attaque régulière de goutte, quand les douleurs y sont extrêmes et la fièvre violente, surtout s'il y a délire ou difficulté de respirer : et il dit que la saignée produit alors le plus souvent cet effet, que la goutte abandonne les organes internes où elle s'était déjà portée. — Les anciens employaient avec un grand succès la saignée suivie d'un purgatif approprié, lorsque la goutte était avec complication d'une fièvre forte et d'une pléthore sanguine. Forestus a donné un exemple remarquable de ce traitement. — Un homme robuste, après avoir fait un travail forcé à la campagne, dormit quelques heures couché sur la terre, et fut pris ensuite de goutte aux mains et aux pieds, et d'une fièvre continue très-forte. Forestus voyant que les urines étaient fortement teintes en rouge, lui fit tirer aussitôt huit onces de sang du bras droit, qui était le seul exempt de douleur ; et après l'avoir fait user d'une forte décoction de plantes chicoracées, il le fit évacuer par un minoratif efficace. Par ces moyens simples, les douleurs et la fièvre furent guéries en quelques jours. Forestus rapporte qu'un autre homme qui fut attaqué d'une maladie entièrement semblable, périt pour avoir été négligé ou traité d'une autre manière. Dans tous les cas où l'on peut craindre qu'une fièvre putride des premières voies ne se joigne à l'attaque de goutte, il faut suivre le conseil qu'Hoffmann donne généralement, de faire prendre, quand l'attaque de goutte est imminente, de la rhubarbe, de la crème de tartre, ou même de la poudre cornachine, pour nettoyer les premières voies des matières dépravées qui passeraient dans le sang, aggraveraient les douleurs, etc.

Dans les cas où un vomitif peut être indiqué par le caractère gastrique ou bilieux de la fièvre goutteuse, il ne faut l'y ordonner qu'autant que l'estomac n'est point affecté sensiblement d'un état spasmodique violent, ou tendant à l'inflammatoire. Car dans ce cas, la mort peut être causée par une inflammation gangréneuse, survenant à des vomissements excités par l'émétique. — On voit que les purgatifs sont placés ou contre-indiqués, dans les divers temps de la fièvre putride des premières voies, et de l'attaque de goutte qu'elle accompagne, suivant les rapports de dominance qu'ont cette fièvre et la fluxion goutteuse. — Ce n'est que dans les cas où la fièvre qui accompagne les accès de goutte régulière a manifestement les caractères d'une fièvre inflammatoire ou putride des premières voies, qu'on peut se promettre des succès assez constants de la pratique que suivait Lister dans le traitement des attaques régulières de goutte. Il traitait principalement ces attaques, en répétant des évacuations générales, par la saignée et les purgatifs (1). — Dans les attaques régulières et violentes de goutte, Lister prescrivait la saignée, même répétée, et des lavements laxatifs. Lorsque l'attaque était sur son déclin (ce qu'il avait observé avoir lieu presque généralement *tertiâ diatrito*, c'est-à-dire du septième au neuvième jour), et lorsque les urines déposaient à la fin de la fièvre un sédiment léger et blanchâtre, il purgeait plus d'une fois avec le séné et d'autres minoratifs. — Il rapporte plusieurs observations heureuses à l'appui de cette méthode de traitement. Il assure qu'elle rendait la durée des attaques de goutte deux ou trois fois plus courte qu'elle ne l'était auparavant chez les mêmes malades.

XXXIV. La fièvre qui accompagne les attaques de goutte, lorsqu'elle n'a point les caractères d'inflammatoire, ni

---

(1) Dans son Exercitatio medicinalis de Arthritide.

de putride des premières voies, est essentiellement dépuratoire. Elle tend directement à produire un dépôt complet de l'humeur goutteuse sur les articulations, et se termine ensuite par les évacuations de sueurs et d'urines critiques. — Dans cette fièvre dépuratoire, la saignée est généralement contre-indiquée.— Si l'on trouble violemment les mouvements de cette fièvre en donnant l'émétique, il peut y causer des affections inflammatoires ou paralytiques, suivant que les circonstances du malade le disposent aux unes ou aux autres.—Les purgatifs résineux ou fort actifs, étant donnés imprudemment dans cette fièvre, peuvent aussi y être pernicieux, ou bien causer des lésions du canal intestinal, que suit pour long-temps, et même pour toute la vie, une habitude de coliques, de diarrhées glaireuses, etc. — Cependant il est des cas où des purgatifs doux peuvent être placés avantageusement dans les rémissions de cette fièvre. — Stoll a observé qu'à la fin des accès qui composent la fièvre arthritique, il se fait des crises partielles, non-seulement par une métastase qui produit un érysipèle aux pieds par une légère moiteur universelle, par des urines bilieuses avec un sédiment briqueté, mais encore par une congestion d'humeurs dans la cavité de l'estomac et des intestins, qui fait qu'à la fin de chaque exacerbation la bouche est amère et chargée de pituite. — Dans ce dernier cas, pour aider chacune de ces crises, et pour prévenir la résorption de la matière goutteuse déposée sur les premières voies, Stoll conseille de ne pas se borner à l'usage des lavements, et de donner, chaque matin, des tamarins avec de la crème de tartre, de manière à procurer deux ou trois selles dans l'espace de vingt-quatre heures. — Il faut remarquer à ce sujet ce qu'a dit Cullen : que si l'on donne un purgatif immédiatement après une attaque de goutte, on court toujours le danger de la reproduire. Il a sans doute trop généralisé cette observation; mais cependant il est surtout à craindre qu'un purgatif ne cause alors la rechute, dans les cas où une fièvre de nature essentiellement rémittente ou intermittente a accompagné l'attaque de goutte.

Il est essentiel d'entretenir dans un degré moyen l'activité de la fièvre dépuratoire qui accompagne l'attaque régulière de goutte, pour en assurer les mouvements critiques. — Si cette fièvre est trop forte, il faut donner du rob de sureau et du nitre dans des boissons légèrement diaphorétiques. Mais on doit craindre beaucoup plus que dans les autres espèces de fièvres, d'abuser des boissons rafraîchissantes et acides. Ces boissons peuvent y offenser l'estomac (ce que Musgrave (1) a vu plus d'une fois causer un danger extrême), et produire une colique arthritique au lieu d'une goutte régulière. — On doit aussi alors s'abstenir des narcotiques, qui pourraient enrayer la fièvre, mais qui, en empêchant ses effets salutaires, pourraient causer des maux goutteux incurables.— Lorsque la fièvre goutteuse est manifestement imparfaite dans sa force et sa durée, il faut y exciter le travail de la coction et les crises. —M. Thilenius a vu plusieurs cas où les mouvements fébriles finissaient trop tôt pour que la matière goutteuse pût se préparer et se déposer convenablement, de sorte que les urines étaient toujours pâles, et que le malade restait dans un état de grande faiblesse. Il recommande comme singulièrement utiles dans des cas semblables, la décoction de quinquina et de serpentaire de Virginie, à laquelle on ajoute du sel ou de l'esprit de corne de cerf, et des frictions faites avec la teinture de cantharides sur les articulations où la matière goutteuse tend à se porter. — Cependant on doit toujours craindre dans ce cas l'abus des remèdes échauffants et *sudorifiques*. On a observé que si l'on porte trop loin l'usage de ces remèdes dans cette fièvre, au lieu de procurer des sueurs critiques, ils expriment forcément et dissipent les humeurs utiles, troublent et accélèrent trop les effets de la fièvre, rendent les crises incomplètes, et déterminent souvent la raideur immobile des articulations et l'état hectique de tout le corps.

XXXV. M. Trampel a fort bien indiqué les traitements qui conviennent à l'état de convalescence de la fièvre dépuratoire qui accompagne l'attaque de goutte, et aux suites chroniques et pernicieuses que cette fièvre peut avoir, quand elle n'a pas été traitée méthodiquement (2). — Dans la convalescence de cette fièvre, le quinquina est le tonique le plus approprié pour combattre la

(1) De Arthritide primigenia regulari, p. 111.
(2) Beobachtungen, t. II, p. 18 et suiv.

faiblesse générale, et pour prévenir les rechutes. Si l'on ordonnait le quinquina avant la coction et les évacuations critiques (qui quelquefois ne se déclarent que fort tard), il fixerait la matière goutteuse et empêcherait qu'elle ne pût être ensuite évacuée. Mais il peut être donné aussitôt que les évacuations critiques ont diminué notablement les douleurs, que les rémissions de la fièvre sont devenues plus longues, pourvu qu'en même temps on lui joigne des doses assez fortes de sel de Glauber ou de rhubarbe, et d'autres doux évacuants des premières voies. —Lorsque la fièvre goutteuse ayant fini, l'excrétion qui se fait d'urines chargées et de sueurs fétides cesse d'être critique, et est prolongée par l'affaiblissement du malade au point de faire craindre la consomption; il ne faut pas différer à donner le quinquina, et il faut en continuer assidûment l'usage. On doit en même temps faire éviter toute surcharge d'aliments qui contribuerait à entretenir les excrétions colliquatives.—Pour combattre les suites de la fièvre goutteuse, les remèdes les plus convenables, après un assez long usage du quinquina, sont les eaux minérales salines et ferrugineuses, surtout prises à leurs sources, où l'on trouve une dissipation qui en assure les bons effets. — Il faut préférer les eaux minérales salines, lorsqu'on a lieu de croire qu'il existe encore des restes de l'humeur de la goutte, restes qu'elles détruisent quelquefois en renouvelant des attaques de fièvre goutteuse.—Lorsqu'on n'a point à craindre de retenir dans le corps des humeurs goutteuses, parce qu'elles ont été évacuées en assez grande quantité, ni d'exciter un état fébrile, les eaux martiales étant prises long-temps et avec précaution, sont singulièrement efficaces pour prévenir des nouvelles attaques de goutte, pourvu qu'en même temps on ait soin de se garantir des anciennes erreurs du régime. — La coction et les évacuations critiques peuvent être interceptées dans la fièvre dépuratoire goutteuse, à raison du manque de forces, chez les personnes fort âgées, épuisées, ou qui ont souffert auparavant des maux nerveux très-graves. Mais il arrive encore plus fréquemment que les forces de la nature sont contrariées par un mauvais traitement de cette fièvre, qui lui fait succéder diverses maladies irrégulières, chroniques, et souvent incurables. — Quand il survient alors une difficulté de respirer, avec toux sèche, qui menace d'hydropisie et d'autres maux de poitrine funestes, M. Trampel prescrit d'assez fortes doses de gomme ammoniaque, avec moitié de suc de réglisse, et des eaux minérales salines (avec ou sans lait), qui procurent bientôt une fonte d'humeurs visqueuses. Il a recours aussi à l'usage du soufre doré d'antimoine, entremêlé de vomitif.

Il conseille un usage semblable des eaux salines et de la gomme de gayac, à des doses assez fortes pour lâcher le ventre et pour atténuer l'humeur morbifique, lorsque cette humeur s'est portée sur l'estomac et les intestins. L'obstruction de ces viscères se marque par des sensations perpétuelles de pression sur l'estomac, de fer chaud, de plénitude du bas ventre, et par la constipation. — Une autre suite que peut avoir l'imperfection ou le mauvais traitement de la fièvre goutteuse dépuratoire est une cachexie, accompagnée d'un teint jaune et livide et d'autres symptômes de jaunisse, avec une langueur extrême dans tout le corps, un sommeil troublé, des sueurs froides, etc. M. Trampel dit que dans cette cachexie le savon n'a point d'effet utile, et que le quinquina, joint aux sels apéritifs, y est le premier des remèdes.

M. Trampel considérant qu'après une fièvre goutteuse, que l'art a supprimée, les organes excrétoires ne séparent point la matière morbifique qui est retenue dans un état de crudité, et que la nature se refuse à renouveler le travail de la coction et des crises, conseille d'établir des sétons et des cautères pour donner issue à cette matière goutteuse, qui tend toujours à se porter aux endroits fortement irrités. — Il assure que par ce moyen, joint aux remèdes internes précédents, il a obtenu une guérison solide dans un grand nombre de ces maladies goutteuses, dont le traitement paraissait fort difficile ou même désespéré. Il dit aussi que par l'emploi des sétons, joint à l'usage du quinquina, et au changement du régime, il a redressé et guéri plusieurs malades qui étaient contractés par la goutte, et qu'elle avait entièrement déformés. — Enfin, à la suite de la fièvre goutteuse dépuratoire mal traitée, il s'établit souvent une fièvre hectique et pernicieuse, dans laquelle les excrétions sont viciées et colliquatives, et la perte des forces va toujours en augmentant avec les autres symptômes de la maladie. Dans cette fièvre hectique, M. Trampel recommande

le quinquina joint au nitre, des doux évacuants des premières voies, les bains, les eaux minérales, et surtout l'établissement des sétons.

CHAPITRE IV.

DU TRAITEMENT DES ATTAQUES IRRÉGULIÈREMENT PROLONGÉES DE LA GOUTTE DES ARTICULATIONS, ET DE L'ÉTAT CHRONIQUE HABITUEL DE GOUTTE QUI SUCCÈDE A CES ATTAQUES INVÉTÉRÉES.

XXXVI. Il faut regarder comme essentielle, et comme donnant des principes différents du traitement interne et externe des attaques de goutte aux articulations, la distinction de ces attaques en régulières et irrégulièrement prolongées. — Cette distinction, et les différences de traitement qui en découlent, ont été généralement méconnues par tous les auteurs qui ont écrit sur la goutte. Cependant il me paraît que c'est une des clés principales pour concilier et pour rendre utiles une infinité d'observations des praticiens sur le traitement de la goutte, qui sont sensiblement contradictoires. — Les attaques même régulières de la goutte peuvent varier extrêmement dans leur durée. Musgrave remarque qu'il est rare que deux attaques de goutte, même des plus régulières, se ressemblent entièrement et ne diffèrent beaucoup entre elles par la force des symptômes et par l'inégale durée de leurs stades; que l'incrément et l'état de l'attaque s'étendent dans certaines attaques de goutte à des semaines et à des mois, avec des douleurs opiniâtres et aiguës; que dans d'autres le déclin seul est fort lent, etc. — J'appelle irrégulièrement prolongées, les attaques de goutte qui non-seulement sont de longue durée, mais encore dans lesquelles on ne peut distinguer, relativement à la totalité de l'attaque, des stades séparés d'irritation ou de crudité, et de résolution ou de coction, quoique de semblables stades puissent être manifestés dans les accès particuliers, pris séparément, accès qui souvent se multiplient dans le cours de l'attaque, avec des degrés, des temps, et des intervalles plus ou moins irréguliers.

Dans les attaques de goutte irrégulières et fort prolongées, où il n'y a pendant fort long-temps point d'apparence de coction ni d'évacuation critique, si ce n'est dans des accès particuliers dont cette attaque peut être formée, on ne doit point s'arrêter aux méthodes naturelles de traitement, puisque les efforts de la nature, qui ne produit que fort tard la résolution de cette attaque, sont trop imparfaits. — Les méthodes de traitement analytiques ne conviennent pas non plus dans ces attaques de goutte irrégulières et fort prolongées, parce que la goutte établie dans les articulations, y est l'affection dominante, par rapport à chacun des éléments qui la composent, de telle sorte que la cure de ces éléments subordonnés influe peu sur la guérison de la maladie entière. — En effet, la fluxion goutteuse y est circonscrite et peu considérable, les mouvements fébriles y sont nuls ou très faibles, et les douleurs qui y sont en général beaucoup moins fortes que dans la goutte aiguë, lorsqu'elles y sont parfois très-vivement excitées, semblent ne l'être que par des causes accidentelles. — C'est pourquoi dans le traitement de ces attaques de goutte irrégulières et fort longues, il faut, en général, avoir recours aux méthodes empiriques. — Les moyens que ces méthodes emploient sont ou des évacuants divers, perturbateurs de l'affection goutteuse qui occupe les parties voisines des articulations, ou bien des correctifs de l'état goutteux des solides et des humeurs dans ces parties.

XXXVII. C'est principalement dans les attaques de goutte irrégulièrement prolongées, que peuvent convenir les vomitifs et les purgatifs d'une grande force, que les anciens ont conseillé trop généralement d'employer dans toutes les attaques de goutte, même lors de leur plus grande violence, en exceptant néanmoins le temps de l'incrément de la fluxion goutteuse. — Démétrius Pepagomenus a particulièrement insisté sur cette pratique, qui avait été déjà suivie par Alexandre de Tralles et d'autres anciens auteurs (1). Il croit que le vomissement est très-utile, non-seulement pour préserver de la goutte, mais encore très-souvent dans le fort même

---

(1) Alsharavius dit aussi que la purgation du ventre ajoute aux maux goutteux de la hanche, du genou et du pied, si on n'a auparavant employé les vomitifs pour déraciner les humeurs grossières fixées dans ces articulations.

de cette maladie, en ce qu'il évacue les humeurs superflues et excrémentitielles de toutes les parties du corps. — Il conseille aussi pour cette fin de donner des purgatifs efficaces dans le déclin, et même dans l'état de la fluxion de la goutte. Il dit que l'expérience a fait connaître l'utilité que ces remèdes ont alors. — Il est à remarquer qu'après qu'un purgatif fort a bien agi, Démétrius veut qu'on donne de la thériaque, tant pour remédier à l'atonie que laisse ce purgatif, que pour combattre la goutte même (1); et qu'il applique alors sur les parties affectées des topiques anodins et réprimants, comme des feuilles de pavot et de jusquiame, un drap chargé d'eau froide, etc.

Il paraît qu'un tel traitement par des purgatifs énergiques ne pouvait convenir qu'à des hommes de constitution athlétique, ou très-robuste, chez qui même il devait être fort souvent périlleux dans les attaques régulières de la goutte. — Il est facile de voir combien, dans ces attaques régulières, les purgatifs fort actifs sont déplacés, tant au commencement et dans l'état de l'attaque, où ils peuvent troubler pernicieusement sa marche salutaire, qu'au déclin ou immédiatement après la fin de l'attaque, qu'ils doivent souvent reproduire (comme je l'ai dit ci-dessus). — Même dans les attaques de goutte irrégulièrement prolongées, les purgatifs me semblent ne pouvoir être d'une grande utilité, qu'autant que les temps de les donner, leur choix et leur administration se rapportent aux règles suivantes, que je propose comme m'ayant paru être suffisamment fondées sur mon expérience pratique.

XXXVIII. 1° Dans ces attaques de goutte, les purgatifs appropriés sont d'autant plus indiqués, qu'il y a plus de fixité du dépôt de la goutte sur les articulations, et d'autant plus contre-indiqués, que la constitution du malade est plus affaiblie par l'âge et les autres circonstances, et qu'il est plus affecté d'une infirmité relative des organes digestifs ou des autres viscères. — 2° Quand le dépôt goutteux sur les articulations paraît être assez fixé, et quand les purgatifs ne sont point assez contre-indiqués pour qu'on ne puisse les employer à détourner les renouvellements de la fluxion goutteuse, on peut donner, ainsi que Fernel l'a conseillé dans l'attaque de goutte, à deux et trois reprises, des purgatifs assez forts pour attirer les humeurs des extrémités du corps, et qui évacuent plus qu'ils n'excitent la goutte par leur effet irritant (1). — 3° Les purgatifs qui peuvent être indiqués dans l'attaque de goutte irrégulièrement prolongée doivent toujours être modérés, à proportion de l'affaiblissement général de la constitution, et particulier des organes digestifs, qui a toujours lieu dans ces attaques à un degré plus ou moins considérable. — Il faut rejeter alors ces minoratifs doux et nauséeux (comme la manne, la casse et le séné), dont l'action lente et fatigante peut causer un échauffement durable, et exciter ou renouveler la congestion goutteuse. Il faut leur préférer des purgatifs d'une activité médiocre, qui sont amers stomachiques, comme la rhubarbe, ou salins, dont l'opération prompte nuit le moins possible à la transpiration. — 4° Dans le cas douteux où l'on peut craindre l'action équivoque et les suites des purgatifs qu'on juge à propos d'employer, il peut être convenable de faire prendre un calmant, dès qu'ils ont produit des évacuations suffisantes pour empêcher qu'ils n'excitent les mouvements de la goutte.

Sydenham avait condamné d'abord tout usage des purgatifs, et durant l'attaque de la goutte, et dans les intervalles de ces attaques, pour avoir éprouvé qu'il s'était donné, comme il l'avoue, une rechute d'une attaque de goutte, parce qu'il avait voulu en chasser les restes par un purgatif. Mais dans la suite ayant pissé le sang par l'effet du calcul des reins, dont il vint à être attaqué, il se procurait un soulagement considérable en prenant de la manne, et après l'opération de ce minoratif, il prenait du laudanum pour prévenir une nouvelle excitation de la podagre. Il a recommandé cette pratique dans les cas de

(1) On voit que cette pratique est semblable à celle de Sydenham, quoiqu'elle ait eu des motifs entièrement différents.

(1) Lister a donné avec succès des émétiques répétés chaque mois, dans un état chronique goutteux d'une femme sexagénaire, qui avait des tufs sur toutes les articulations, et que ses souffrances retenaient au lit la plus grande partie de l'année.

semblables complications de la goutte. — 5° Les purgatifs que l'on peut donner dans les attaques de goutte irrégulièrement prolongées, y sont rendus singulièrement appropriés par l'addition des aromatiques. Plater, dans les plus grandes douleurs de goutte, et toutes les fois qu'elles se renouvelaient, donnait, avec le plus grand soulagement des malades, la rhubarbe, l'agaric et les hermodattes, joints à des aromates. — Bayrus a éprouvé sur lui-même, et Capivaccius a aussi attesté que l'électuaire caryocostin (où le diagrède est joint au gérofle et au gingembre) avait l'effet le plus puissant et le plus prompt pour chasser la matière goutteuse, et prévenir les retours des attaques (1). Cette combinaison des aromatiques réchauffe modérément l'estomac, toujours affaibli, des goutteux, et le rend plus promptement et plus complètement susceptible de l'action des purgatifs. — Par la même raison, il est souvent utile de donner dans des cas semblables le quinquina joint à la rhubarbe et au sel neutre purgatif; et d'autant plus lorsqu'il a un effet purgatif, comme il arrive chez plusieurs malades. — J'observe qu'un moyen principal pour abréger et régulariser le cours des attaques de goutte longues et irrégulières, par l'usage des purgatifs, est de leur joindre ou de leur faire succéder les remèdes qui peuvent fortifier les organes digestifs. Cette pratique a une analogie sensible avec celle où l'on parvient, en évacuant et en fortifiant les organes digestifs, à changer une fièvre continue, dont les redoublements sont irréguliers, en une fièvre périodique régulière. — Si ces règles, que je viens d'indiquer sur l'usage et le choix des purgatifs dans les attaques de goutte irrégulièrement prolongées, sont aussi fondées qu'elles me l'ont paru dans ma Pratique, elles serviront à corriger les conclusions trop générales et contradictoires qu'un grand nombre d'auteurs divers ont tirées de leurs observations particulières sur l'usage des purgatifs dans la goutte. — Mais je pense qu'en se conformant aux règles précédentes, on reconnaîtra que Lister a bien dit, et mieux qu'il n'eût pu le prouver, que si les purgatifs ont fait du mal dans la pogadre, en attirant la maladie sur les viscères, en augmentant la fièvre, ou en renouvelant l'attaque, c'est principalement parce que le choix de ces remèdes a été moins approprié, qu'ils ont été donnés hors des occasions convenables.

(1) Voyez Morgagni, Epist. anat. med. LVII.

XXXIX. Après avoir considéré l'usage des purgatifs dans les attaques de goutte irrégulièrement prolongées, je parlerai successivement de l'utilité qu'ont dans ces attaques d'autres évacuants perturbateurs de l'affection goutteuse, des diaphorétiques actifs, et des diurétiques; des évacuants qui agissent par diverses voies d'excrétion à la fois, et des évacuants de diverses sortes combinés entre eux : tous ces divers remèdes étant employés suivant une méthode perturbatrice de la fixation des humeurs ou des mouvements de la goutte sur la partie affectée. — Je traiterai ensuite des remèdes altérants qui paraissent avoir quelque chose de spécifique antigoutteux, ou être singulièrement appropriés pour résoudre l'état goutteux dans les solides et dans les humeurs. — J'indiquerai l'usage général des topiques irritants et résolutifs, qui conviennent aux cas où les douleurs de goutte sont trop persévérantes. — Je parlerai du régime qui convient à la fin et dans les intervalles des attaqnes de goutte irrégulièrement prolongées. — Je marquerai enfin les remèdes qu'il convient d'employer pour la cure des lésions que ces attaques laissent souvent dans les extrémités affectées.

XL. Les diaphorétiques actifs peuvent être très-souvent utiles dans les attaques de goutte irrégulièrement prolongées, et dans l'état chronique habituel de goutte qui succède à ces attaques, tandis que ces diaphorétiques sont généralement nuisibles dans l'attaque de goutte régulière, où l'on a lieu de craindre qu'ils ne rendent les douleurs intolérables, ou qu'ils ne portent la goutte à l'intérieur du corps. Le soufre est le premier des diaphorétiques dont l'utilité a été particulièrement éprouvée dans la goutte (1).

(1) M. Blumenbach (Biblioth. medicin., t. III, p. 363) a donné la recette d'une infusion aqueuse de soufre, que plusieurs Anglais lui ont attesté les avoir bien guéris depuis plusieurs années, de la goutte dont ils avaient des attaques qui les rendaient perclus des extrémités pendant plusieurs mois de chaque année. Ce remède, qu'on a continué tous les jours pendant un an, a favorisé toutes les

Il a été fort recommandé dans cette maladie par Cheyne, et récemment par M. Quarin, qui combine les fleurs de soufre avec divers autres remèdes, suivant les différentes circonstances des malades et la diversité des saisons. — Il est souvent avantageux de joindre à l'usage des fleurs de soufre celui des décoctions des racines et bois sudorifiques, préparées avec l'addition de l'antimoine cru dans un nouet, et celui de la résine de gayac, pour les goutteux qui sont d'un tempérament froid. — Ce qui rend le soufre d'autant plus approprié dans un grand nombre de cas de goutte, c'est qu'il tient le ventre libre, en même temps qu'il pousse efficaecment par la transpiration. — Les diaphorétiques sont singulièrement indiqués dans les cas de goutte, où elle est accompagnée d'une acrimonie manifeste des humeurs (comme lorsqu'elle succède aux fièvres exanthématiques, et à la rentrée des dartres et autres maladies de la peau). Dans ces cas, on retire de très-bons effets du soufre et des décoctions des racines de patience et de salsepareille (qu'on donne avec le lait à ceux chez qui le lait n'est pas contre-indiqué). — Dans une goutte vague qui se portait à toutes les articulations, venue à la suite d'une dysenterie grave, goutte qui tenait le malade au lit depuis quatre mois, beaucoup d'autres remèdes ayant été sans effet, Thonerus, après avoir fait précéder un purgatif énergique, guérit dans un mois de temps, en résolvant et chassant les sérosités qui se portaient sur les articulations, par l'usage d'une décoction de racines de squine et du bois de sassafras.

Les diaphorétiques actifs conviennent particulièrement aux goutteux dont l'habitude du corps est cachectique et pâteuse. Prœvotius a conseillé la décoction de gayac dans ces cas. Werlhof y a recommandé pour les sujets pituiteux la décoction de la racine d'aristoloche. Humelaver a vu la décoction de la racine de genièvre (qui est plus résineuse et plus efficace que le bois), réussir fort bien dans des affections goutteuses froides et opiniâtres. — Cependant il faut éviter avec soin que les sueurs ne soient trop excitées chez les goutteux dont la constitution est usée, et qui sont sujets à avoir dans leurs attaques de goutte prolongées de l'abattement des forces et de la diarrhée. C'est probablement d'après ces cas d'exception que Sydenham a mal-à-propos condamné universellement dans la goutte les sudorifiques, que les auteurs que je viens de citer, Helvétius et plusieurs autres, y ont fortement recommandés. — L'opium peut aussi être utile par sa vertu diaphorétique, dans des cas semblables de goutte, surtout étant joint à d'autres diaphorétiques, comme au camphre : combinaison qui est souvent bien entendue, quoi qu'en dise Tralles. Les assertions générales de cet auteur contre l'usage interne de l'opium dans la goutte ne doivent point empêcher qu'on n'y ait recours dans les attaques de goutte fort prolongées, en le combinant avec des excitants appropriés. — Il est certain que les narcotiques donnés seuls détruisent l'appétit, et qu'ils excitent (comme Cheyne l'a observé) des nausées et des vomituritions qui pourraient souvent attirer la goutte à l'estomac. Mais lorsque la douleur et les veilles indiquent ce remède, Cheyne dit bien qu'il est à propos de donner l'opium combiné avec des aromatiques et des nervins, comme avec la teinture de castor, le safran, les sels volatils, etc. Pechlin avait aussi conseillé de donner alors dans la goutte l'opium joint à des fortifiants convenables.

XLI. Des diurétiques assez actifs peuvent, ainsi que les diaphorétiques, dissiper et évacuer la matière goutteuse. Leur usage peut être avantageux, et il est surtout bien placé dans les attaques de goutte irrégulièrement prolongées, et dans l'état chronique goutteux. — Les remèdes de ce genre les plus appropriés sont les décoctions des bourgeons de sapin, des tiges de douce-amère, des racines de bardane et de pareira-brava ; décoctions auxquelles on peut ajouter de l'esprit de Mindererus. — La vertu singulière de semblables diurétiques a été éprouvée dans la goutte ; mais il me semble qu'elle y a été trop peu observée et suivie, d'autant que la voie des urines peut être en général la plus convenable pour l'excrétion de la matière goutteuse (1). — Forestus rapporte qu'un

---

excrétions, mais singulièrement la transpiration. Pendant son usage, le malade n'a eu besoin de prendre aucun autre remède, ni de faire aucun changement à son régime, pourvu qu'il fût modéré.

(1) Galien (lib. v, de Sanit. tuenda) ordonnait aux goutteux la décoction de

homme qui était retenu au lit par des douleurs de goutte, sans pouvoir faire agir aucun de ses membres, ne pouvant être guéri par aucun des remèdes que lui prescrivaient les médecins, fit usage de la décoction de racine de bardane dans la bière ; ce qui lui fit rendre une grande quantité d'urines blanches et semblables à du lait, et qu'il fut ainsi délivré de ses douleurs (1). — Chez une fille qui avait une goutte vague, on fit appliquer deux larges vésicatoires sur les cuisses, ce qui fut suivi d'une fausse ischurie, et qui était pourtant sans aucun symptôme de fièvre inflammatoire ni de néphrétique. Closs lui fit prendre journellement de la manne et du nitre dans beaucoup de lait chaud. Ce remède produisit des selles aqueuses qui soulagèrent beaucoup, et de petites excrétions d'urine aqueuse. Le bain de vapeurs acheva promptement la guérison de cette ischurie : l'aconit, pris ensuite pendant douze jours, dissipa la goutte en causant une gale critique.

XLII. Je passe à ce qui regarde l'usage des remèdes, qui, produisant plusieurs évacuations à la fois, opèrent de puissantes révulsions dans la goutte habituelle et chronique, où on les emploie suivant des méthodes perturbatrices dont l'administration est suffisamment raisonnée. — Reichart (2) dit avoir vu dans la goutte, particulièrement vague, les meilleurs effets de l'émétique donné trois ou quatre fois par jour à très-petite dose (comme d'un sixième de grain) avec de la magnésie, qui agit par les selles et par les urines, etc. (3). — Il est plusieurs autres remèdes évacuants qui agissent par diverses voies d'excrétion à la fois, et qui sont particulièrement appropriés dans la goutte chronique. Le plus sûr et le plus généralement utile de ces remèdes est sans doute la gomme-résine de gayac, qui est purgative et sudorifique. — L'on célébrait beaucoup, il y a quelques années, la dissolution de la gomme-résine de gayac dans du taffia, comme un spécifique anti-goutteux, qui avait guéri souvent dans les plus violentes attaques de goutte, et de manière à prévenir ensuite, pendant plusieurs années, les retours des attaques (Weismantel). — L'opération avantageuse que les fleurs d'arnica produisent souvent dans la goutte qui est sans fièvre, tient en grande partie à la réunion de leurs effets vomitifs, purgatifs et diurétiques.

Lange dit qu'un véritable spécifique dans la goutte et le rhumatisme chroniques est la décoction dans du vin du *lycopodium* (*selago* Linn., qui est le *muscus erectus*) Il a vu guérir par ce remède plusieurs de ces maladies extrêmement rebelles, et il en rapporte un exemple fort remarquable.

Il dit que ce remède pris à grandes doses a excité des évacuations violentes par le vomissement ou la diarrhée (évacuations que rien même ne pouvait arrêter, lorsque la dose de ce remède était trop forte) ; des fourmillements excessifs dans tout le corps, et surtout dans les articulations ; une sueur abondante ; et chez des personnes fort sensibles, l'affaiblissement de la vue et des sens, et des convulsions. — Il assure que chez des sujets moins sensibles, ce remède était sûr et puissant dans la goutte et le rhumatisme, étant pris à de moindres doses, qu'il fallait répéter plusieurs fois, quoique une seule dose un peu forte y eût suffi, dans quelques cas, pour opérer une cure parfaite. — D'autres méthodes perturbatrices sont celles où l'on combine, ou l'on emploie alternativement, les purgatifs et les sudorifiques, pour remédier aux attaques de goutte invétérées et rebelles, comme à l'état chronique habituel qui succède à ces attaques. — Ainsi, chez les malades qui sont d'une constitution robuste, on peut faire user avec succès

---

racine de persil dans du vin. — Avicène (lib. III, fen. 22, text. 2, c. 8) dit qu'on guérit par des diurétiques ceux qui ayant des complexions humides, ont des douleurs froides des articulations.

(1) C'est d'après des observations faites dans des cas analogues, que Linnæus a pu dire (Mat. Med.) que la qualité de la racine de bardane est *urinaria alba*.

(2) Cité par Reuss (Selectus observ. pract. med., p. 28), et que je crois être l'auteur désigné dans l'Allgem. Deutsche Bibliothek, t. LI, p. 185.

(3) Small dit qu'il a souvent fait cesser dans leur commencement ses attaques de goutte, lorsqu'elles n'étaient pas fortes, en prenant des doses très-modérées de tartre émétique, qui l'évacuaient par haut ou par bas. Mais un semblable moyen, quoiqu'il pût réussir quelquefois, serait souvent dangereux, quand la nature affecte sensiblement une attaque de goutte régulière.

d'une décoction sudorifique laxative ; comme est le *decoctum anti-venereum laxans* de la Pharmacopée de Paris, ou le *decoctum anti-podagricum* de celle de Vienne. — J'ai trouvé dans Cardan un exemple très-digne d'attention d'une semblable méthode perturbatrice par laquelle il assure avoir guéri des malades qui étaient absolument perclus depuis des mois et des années, et dans le traitement desquels plusieurs médecins avaient échoué. L'essentiel de ces cures consistait à faire prendre à ces malades une décoction sudorifique, en même temps qu'il leur donnait des purgatifs résineux. Cardan assure qu'il guérit par ces moyens dans l'espace de quarante jours, et même au milieu de l'hiver, un de ces malades qui était retenu dans son lit depuis un an; qui, depuis cinq mois, ne pouvait remuer les pieds, les bras, ni la tête ; qui souffrait des douleurs horribles, et avait ses membres durcis comme la pierre. (Le mal avait été porté à ce degré extrême, par l'effet d'onctions qu'on avait pratiquées sur les parties affectées, pendant que le corps n'avait pas été suffisamment purgé.) — Cardan fit faire de plus à ce malade trois saignées, ayant présumé, par tout ce qui avait précédé, que la masse du sang était entièrement corrompue : et il dit qu'en effet tout le sang qu'on tira avait des caractères de corruption manifeste. Un cou tors fut le seul vestige qui resta de cette grande maladie.

XLIII. Je passe aux remèdes altérants qui paraissent avoir quelque chose de spécifique anti-goutteux, ou être singulièrement appropriés pour résoudre l'état goutteux dans les solides et les fluides. L'usage de ces remèdes est principalement indiqué dans la goutte irrégulière et devenue chronique. — Les anti-goutteux qui ont le plus de ce caractère spécifique, et qui agissent le moins comme sensiblement évacuants, ou comme directement résolutifs des humeurs, sont de nature vénéneuse. Tels sont la ciguë et la bella-donna, mais surtout l'aconit. — Un long usage de pilules de ciguë et d'aconit a guéri parfaitement M. l'abbé Mann d'une goutte invétérée et cruelle (1). Un baronet qui avait souffert de la goutte tout ce qu'il est possible d'en souffrir, en fut guéri par le même remède continué pendant près d'un an (1). — Un goutteux entièrement privé de l'usage des extrémités, et qui avait usé, sans succès, de beaucoup de remèdes, fut guéri parfaitement dans l'espace de trois semaines, par l'usage de l'extrait d'aconit. Il en prit des doses qu'on augmentait journellement depuis un grain jusqu'à vingt-trois, et en tout cinq drachmes et neuf grains. Au bout de ce temps il marcha, et n'eut plus de fièvre, de douleur, ni de tumeur. (Schenckbucher.) — M. Quarin a vu dans la goutte de grands effets de l'extrait d'aconit, dont il ne donne d'abord qu'un demi-grain, mais dont il augmente graduellement les doses suivant l'indication, allant même jusqu'à en donner trois ou quatre grains toutes les trois ou quatre heures. Il joint utilement le camphre à l'aconit, quand le pouls est faible et que l'urine est pâle. — Van Swieten a vu une femme de quarante ans, qui depuis un an souffrait beaucoup des doigts et des orteils, où elle avait des tufs très-durs et très-considérables, que l'extrait d'aconit soulagea étonnamment au bout de quatre jours, et guérit en trois mois sans exciter aucune évacuation manifeste par les selles, ni les urines, ni les sueurs. — J'ai vu aussi très-souvent l'aconit dissiper des maux goutteux, même rebelles, sans produire des sueurs, ni aucune autre évacuation sensible : ce qui prouve de même l'effet spécifique anti-goutteux de ce remède. — Il est d'autres anti-goutteux qui sont à un certain point spécifiquement résolutifs de l'état goutteux des solides. Les principaux sont le camphre, l'éther et le musc. On peut leur joindre les alcalis volatils, et les huiles essentielles d'espèces balsamiques et carminatives, qui sont cependant des anti-goutteux moins spécialement appropriés, et que leur nature plus échauffante doit faire plutôt réserver pour des cas de goutte où domine l'atonie (2).

---

(1) Voyez la relation très-détaillée qu'il a donnée de sa guérison, dans l'Esprit des journaux, février 1784, p. 350-364.

(1) Gentleman's Magasine, février 1786.

(2) On peut compter entre les spécifiques analogues dont l'usage doit être déterminé et modifié suivant les mêmes règles, l'élixir anti-goutteux de Gachet. Je suppose qu'il a été prouvé par l'analyse (suivant ce qui est dit dans le Journal de médecine, mars 1788), que cet élixir n'est que du foie de soufre en dis-

Les anti-goutteux qui ont quelque chose de résolutif spécifique dans l'état goutteux du sang et des humeurs sont principalement le savon et les remèdes qui lui sont analogues. — On peut regarder comme analogues au savon plusieurs des remèdes dont on a vanté l'efficacité résolutive dans la goutte; particulièrement le sel volatil huileux de Sylvius, et diverses plantes dont les sucs et les extraits ont une nature savonneuse. — Il paraît qu'on peut déterminer l'action résolutive qu'exercent dans l'état goutteux du sang et des humeurs le savon et les savonneux, d'après ce qui a été dit ci-dessus : que dans cet état du sang, la formation naturelle de ses produits excrémentitiels étant plus ou moins altérée, ils subissent une décomposition spontanée qui y fait prédominer la substance terreuse. — On voit que cette décomposition peut être enrayée dès son commencement dans le sang goutteux, par l'action du savon et des savonneux, qui rendent les parties terrestres des humeurs plus parfaitement miscibles avec leurs autres parties constitutives. — Les savons acides pourraient être utiles dans certains cas. M. Thilenius rapporte à l'action qu'a l'élixir acide de Haller sur les restes terreux de la goutte qui sont contenus dans le sang, les bons effets que ce remède a quelquefois dans la goutte. M. Lentin a tort d'ailleurs d'assurer que cet élixir dompte toujours cette maladie, quand il y est donné après des évacuations suffisantes. — Boerhaave conseille, comme étant souvent fort utile contre la goutte la plus enracinée, l'usage (qu'il dit pouvoir être continué pendant un an sans mauvais effet) du savon (donné trois fois par jour à un scrupule) en y joignant du nitre, et faisant prendre pardessus une infusion de plantes apéritives récentes, comme aigremoine, ivette, mélisse, etc. — Suivant les observations de MM. Liger, Bouillet, Clerk, etc., il n'est point de remède qui soit plus puissant dans la goutte que le savon. Clerk dit que le savon est le meilleur dissolvant de la matière goutteuse, et il veut qu'on le donne pour cet effet à grandes doses, comme d'une demi-once ou d'une once par jour pendant un mois de suite. Mais l'usage du savon est toujours contre-indiqué, si les humeurs sont dans un état d'acrimonie manifeste.

Entre les plantes savonneuses qui sont spécialement résolutives dans l'état goutteux du sang, il semble qu'il faut mettre au premier rang la racine de saponaire (qui a été fort recommandée dans la goutte par Bergius), d'autant qu'elle joint à sa nature savonneuse des vertus diaphorétiques et diurétiques manifestes. C'est non-seulement parce qu'elle réunit les vertus diaphorétiques et diurétiques à un haut degré, mais encore parce qu'elle arrête les progrès de la décomposition du sang et des humeurs excrémentitielles, que la racine de seneka, qu'on sait être si puissante dans la dégénération muqueuse du sang, est aussi très-efficace pour son état goutteux (1). — Je ne parle ici que des remèdes anti-goutteux spécifiques connus. Je ne crois pas devoir m'arrêter à ceux qu'on a prétendu, en divers temps, être ausssi anti-goutteux spécifiques, et dont la composition a été un secret que leurs auteurs se sont réservé. — L'expérience démontre que tous ces remèdes tombent un peu plus tôt ou plus tard dans l'oubli, quelque vantés qu'ils aient été par la crédulité et par l'intérêt. — Une cause nécessaire, et qui est trop peu connue, rend inévitable leur chute plus ou moins prompte. Chaque possesseur d'un remède secret, auquel il veut donner une grande vogue, se trouve forcé de lui attribuer une vertu spécifique universelle dans tel ou tel genre de maladies : et par conséquent il doit l'employer dans toute maladie de ce genre, sans en borner l'usage aux cas qui seraient indiqués par les méthodes de traitement qu'il est essentiel de suivre dans cette maladie. — Mais alors, quand même ce remède serait véritablement un spécifique, comme l'est, par exemple, le quinquina (ce qui est infiniment peu probable), n'étant pas administré suivant les lois de la méthode, il doit être manifestement innefficace, ou même nuisible dans plusieurs cas de cette maladie. Or, ces mauvais succès ne peuvent que limiter de plus en plus dans l'opinion générale la puissance sans bornes qu'on attribuait à ce remède, et, dès-lors, il va se perdre, ou bien se retrouver dans la

---

solution dans deux parties d'huile essentielle de térébenthine, sur une partie d'huile de genièvre, à laquelle dissolution on ajoute quelques gouttes d'huile animale empyreumatique.

(1) Resolvit spissitudinem arthriticam, dit Spielman.

foule des remèdes hors d'usage qui encombrent les anciennes et les nouvelles pharmacopées.

XLIV. Dans les attaques de goutte irrégulièrement prolongées, lorsque les douleurs sont fortes et rebelles, on peut appliquer, avec beaucoup de succès, sur les parties souffrantes, divers topiques irritants. On a d'autant moins à craindre pour lors, que ces topiques actifs ne causent la répercussion de la goutte à l'intérieur, qu'il n'y a point de fluxion vive des humeurs déterminée sur l'organe goutteux, fluxion dont l'interception serait toujours dangereuse. — Ainsi, après avoir essayé inutilement de dissiper ces douleurs par la répétition des sangsues, ou des ventouses scarifiées, qu'on aura appliquées sur les endroits souffrants, on pourra calmer ces douleurs par l'application de divers topiques attractifs et rubéfiants. — Le vésicatoire est le premier des remèdes de ce genre, et il est particulièrement utile en ce qu'il évacue une grande quantité de sérosités âcres ou viciées, ce qui en général procure beaucoup de soulagement.

Musgrave a dit qu'on ne fait pas assez d'usage des vésicatoires chez les goutteux; ce qu'il observe relativement à cette extraction des sérosités morbifiques. — Williams a observé que chez des malades dont la constitution est déjà débilitée, quand la matière goutteuse s'est fixée sur les mains ou les pieds, l'application de l'emplâtre vésicatoire commun avec un quart de camphre en poudre y produit sur le champ d'heureux effets, en évacuant beaucoup d'humeur âcre.— Quoique M. Cullen ait trop généralisé ses observations sur le danger que les vésicatoires appliqués au-dessus des articulations affectées ne causent une répulsion dangereuse de la goutte, sans doute il est souvent plus prudent de n'appliquer ces épispastiques que sur des parties voisines de celles qui entourent les articulations occupées par la goutte. — On a recommandé pour la même fin divers autres épispastiques. Hippocrate (1) faisait brûler du lin cru sur l'endroit de la douleur, dans la sciatique. — Les Chinois font brûler le *moxa*, fait avec une espèce d'armoise (2), au-dessus des parties affectées des maux goutteux. Cette pratique du *moxa* a été fort recommandée par le chevalier Temple, contre les douleurs de goutte et de sciatique. — Mais l'usage du moxa dans la goutte est souvent difficile. Car, d'un côté, on ne peut s'en promettre de grands effets qu'autant que la matière goutteuse est encore assez mobile pour pouvoir être dissipée par ce remède; et, d'autre part, à raison même de cette mobilité, cette matière peut alors être facilement portée à l'intérieur, surtout si la partie où l'on applique le *moxa* est disposée à l'inflammation. D'ailleurs on a observé que l'escarre que produit la brûlure faite par le *moxa* peut être suivie d'un ulcère de mauvais caractère,

On a vanté aussi l'urtication de la partie affectée (Dodard), et l'application de la renoncule des prés (Du Hamel, *Hist. Ac.*). — Stork dit que l'herbe de renoncule récente et succulente, réduite en pulpe, étant appliquée sur les parties souffrantes, a toujours excité une douleur forte, produit des vessies pleines de sérosités, et souvent dissipé des douleurs de goutte très-opiniâtres et très-invétérées. Mais il a observé que l'ulcère qui en suivait l'application se guérissait bien plus difficilement que celui que produit l'application du vésicatoire.—Chesneau rapporte aussi qu'un homme, retenu depuis trois ans dans son lit par les effets d'une podagre qui l'empêchait de marcher, fut guéri par l'application des feuilles de renoncule sur les endroits douloureux; ce vésicatoire ayant attiré et fait sortir des humeurs épaisses qui ne pouvaient pénétrer la peau. — Sylvius Deleboë, dans une douleur de goutte cruelle, fit faire une onction sur le pied souffrant avec quelques gouttes de baume de soufre succiné, ce qui produisit sur-le-champ une chaleur brûlante, laquelle cessa bientôt après, et emporta la douleur. Mais l'efficacité de ce remède ne paraît pas être constante.—Des topiques attractifs beaucoup plus doux sont des liniments huileux volatils; un mélange de chaux vive éteinte dans le vinaigre, dont Schulze dit qu'il est très-utile de frotter les membres tourmentés de douleurs de goutte, etc. — Enfin on doit mettre dans la dernière ligne des remèdes de ce genre, l'huile camphrée, que de Hyde a vue calmer la douleur de goutte en excitant un érysipèle au-dessus des articulations des mains et des pieds qu'on frottait avec cette huile. M. Turton, célèbre médecin anglais,

(1) Lib. de Affectionibus.
(2) Voyez Kœmpfer et Ten Rhyne.

m'a dit qu'en faisant faire des onctions avec cette huile sur des articulations où la goutte avait formé des *nodus*, il y avait attiré l'humeur de la goutte, bien loin de la réprimer. — Les douleurs de goutte peuvent aussi être calmées par des topiques encore plus résolutifs qu'irritants. Le plus simple de ces topiques est l'application d'une chaleur sèche et modérée.

Pline rapporte (1) qu'un Sextus Pompeius étant saisi des douleurs de la podagre, plongea ses jambes jusqu'au-dessus des genoux dans un tas de blé; que, par ce moyen, les pieds ayant été désenflés, il se trouva merveilleusement soulagé, et que depuis il usa habituellement de ce remède. — Paul d'Égine dit que dans la podagre il ne faut point insister sur les mêmes topiques s'ils ne soulagent point; mais passer à d'autres qui soient de nature semblable, ou même contraire : d'autant qu'on voit tous les jours qu'un même topique appliqué sur différentes articulations, ou sur la même en différents temps, tantôt soulage, et tantôt offense ou enflamme. Paul d'Égine croit que cela tient à ce que la mixtion des humeurs diverses qui peuvent produire la goutte est obscure. Mais je pense qu'il faut le rapporter à ce que la peau a, selon la diversité des temps, des parties et des individus, une idiosyncrasie diverse et variable (comme Fr. Hoffmann l'a dit en parlant des effets des topiques sur les maladies de la peau).

XLV. Dans la convalescence de l'attaque de goutte irrégulièrement prolongée, il faut insister sur le régime et les remèdes fortifiants, dont l'usage peut même être commencé aussitôt que cette attaque est notablement affaiblie. — Le malade doit d'ailleurs, quoiqu'il souffre, faire de l'exercice le plus tôt qu'il est possible, en voiture dans les temps avancés de l'attaque, et à pied lorsqu'elle a fini. Cet exercice est particulièrement utile pour résoudre la matière épaissie dans les articulations, et pour conserver l'usage libre des extrémités. — Sydenham a fort recommandé l'exercice en voiture, même durant l'attaque de goutte, pourvu qu'elle ne soit pas, ou trop violente, ou l'une des premières attaques que souffre le malade : car, dans ce cas, il faut garder le lit jusqu'à ce que les douleurs soient calmées. — Suivant l'observation de Sydenham, cet exercice répété matin et soir a plusieurs avantages. Le malade s'y accoutume au point d'en souffrir moins que s'il était resté sur sa chaise, et la fatigue qu'il en éprouve lui procure assez du sommeil de la nuit, qu'il avait entièrement perdu. Cet exercice prévient aussi en quelque degré la formation du calcul; mais surtout il empêche l'impuissance totale au mouvement, que cause souvent, après une ou deux longues attaques, la contracture des tendons et des muscles qui s'attachent au calcaneum et au jarret, qui serait habituellement continuée pendant tout le cours de l'attaque, par la crainte de la douleur. — Sydenham ajoute que chez les vieillards dont les digestions sont fort viciées, et chez qui la podagre, persévérant pendant plusieurs années, a comme transformé en goutteuse toute la substance du corps, on ne peut espérer que dans les attaques de goutte, il se forme de coction sans l'exercice : de sorte que ces malades périssent par la surabondance de l'humeur morbifique, qui, ne pouvant être cuite ou assimilée, cause une langueur et une infirmité extrêmes, et tue comme un poison.

Il arrive quelquefois qu'à la suite des attaques de goutte irrégulièrement prolongées, lorsqu'elles se sont répétées ou invétérées, le malade tombe dans un dégoût extrême ou manque total d'appétit : et si l'on néglige de remédier à cette affection, il peut périr par le défaut de nourriture. — Musgrave, qui a fait cette observation, conseille, dans ce cas, d'évacuer prudemment les premières voies s'il est nécessaire; d'appliquer sur l'estomac un emplâtre stomachique ; de faire prendre de l'exercice à l'air libre; de faire user d'eau de Spa avec un peu de vin, et de donner les aliments les plus analeptiques. — Les mêmes analeptiques sont indiqués dans le marasme avec chute des forces, que souffrent souvent les vieux goutteux. La fièvre lente qui peut leur survenir, d'après le conseil de Musgrave (que Trampel a suivi), doit être traitée par le quinquina, et par des eaux minérales diurétiques. — En général, dans l'état de langueur que laissent les attaques de goutte longues et répétées, ainsi que dans l'état habituel de goutte chronique, les remèdes stomachiques modérés et les fortifiants toniques sont absolument nécessaires. — Les principaux de ces remèdes seront exposés dans le chapitre suivant, où je traiterai des remèdes

(1) Hist. nat., l. XXII, 25.

préservatifs des retours des attaques de goutte. — Le quinquina est singulièrement approprié dans l'état de faiblesse qui succède après ces attaques. Les eaux martiales, prises avec les combinaisons et les précautions convenables, y sont aussi très-appropriées, et particulièrement lorsqu'il faut remédier à l'affaiblissement de la digestion stomachique. Lorsque l'acide domine dans les produits de cette digestion, les eaux chaudes alcalines y sont spécialement indiquées.— Les baumes naturels, par leur qualité plus ou moins âcre et amère, et par l'abondance de l'huile essentielle qu'ils renferment, ont une vertu échauffante, qui agit spécialement sur les vaisseaux sanguins, et une vertu diurétique spécifique. Ils paraissent avoir une efficacité singulière, surtout lorsqu'ils sont donnés dans un état d'atonie, pour rappeler et fixer dans leur état naturel les mouvements toniques des fibres de tout le système. — On a dit que la quassia *amara* (ou bois amer de Surinam), le trèfle des marais (*trifolium fibrinum*), la racine de gentiane et le chamædrys, qui sont des remèdes très-utiles dans la goutte chronique, ont une vertu tonique *balsamique* : ce que je rapporte à l'analogie de leur vertu avec celle des baumes naturels.

XLVI. Les attaques de goutte irrégulièrement prolongées, et l'état chronique goutteux habituel établissent souvent dans les extrémités affectées diverses lésions qui indiquent des traitements particuliers qu'il me reste à considérer. — On a cherché à prévenir ces lésions par divers remèdes externes, propres à résoudre et à dissiper la matière goutteuse qui est fixée dans les articulations. — Mercatus dit que le bain d'huile et de sel est d'une utilité incroyable dans tous les cas de goutte aux pieds, d'autant que les parties affectées étant relâchées par l'huile, deviennent aisément susceptibles de la vertu résolutive du sel. — Il ajoute que ce remède est appuyé sur la raison et sur l'expérience, pourvu qu'on l'applique à dissiper les restes de la maladie, plutôt qu'à détruire l'affection goutteuse dans son état, ce qui ne serait pas généralement sûr, parce que ces bains, en fortifiant des parties moins nobles, pourraient déterminer la matière morbifique à se jeter sur les principaux organes.

On pourrait prévenir souvent la production des nodus goutteux, par l'application des vésicatoires sur les tumeurs qui se forment à l'endroit des ligaments articulaires. Cependant on a reconnu qu'il est dangereux de les appliquer sur les articulations d'une grande étendue, comme est celle du genou, d'autant qu'il pourrait s'y porter alors une quantité excessive d'humeurs goutteuses, qu'il leur ôterait toute leur mobilité. — Il est beaucoup de topiques résolutifs d'une grande activité, qui ont été recommandés pour dissiper les restes que de longues attaques de goutte laissent dans les articulations affectées. Mais l'usage de ces topiques doit être fort circonspect. Cheyne dit bien qu'il ne faut avoir recours à ces résolutifs puissants que dans les affections goutteuses difficiles qui succèdent à des attaques prolongées, dont les retours sont irréguliers, et chez des personnes âgées. — On a conseillé, dans ces cas, d'employer l'esprit de vin camphré, l'esprit de serpolet, de fourmis, etc. Mais Fr. Hoffmann a observé avec raison que les topiques spiritueux raidissent les fibres de la partie affectée, y causent des contractions fâcheuses, et favorisent la production des tufs chez les sujets phlegmatiques. — Fr. Hoffmann observe aussi très-bien en général que les topiques trop actifs causent des affections convulsives de la tête, de l'estomac et des intestins, principalement chez les sujets qui ont une surabondance d'humeurs mal préparées, et une trop grande irritabilité du genre nerveux.

Dans la goutte chronique, l'accumulation de l'humeur gélatineuse des articulations affectées produit quelquefois au-dessus de ces articulations des tumeurs qui doivent être traitées avec beaucoup de prudence et de soin. Elles sont susceptibles d'une dégénération gangréneuse, qu'on doit tâcher de prévenir par l'application de l'onguent nervin, auquel on ajoute du baume du Pérou. Les ulcères qui peuvent leur survenir doivent être lentement cicatrisés. — Musgrave, qui a fait ces observations, ajoute que lorsque le mouvement du membre affecté est empêché par les suites d'une semblable tumeur (comme, par exemple, celui du bras, où une tumeur oviforme de ce genre se produit le plus souvent au-dessus du coude), on rétablit en partie le mouvement de ce membre, en suçant l'humeur gélatineuse accumulée dans cette tumeur, au moyen d'un tuyau qu'on introduit pour cette fin par

une section convenable. Personne autre, que je sache, n'a parlé de cette pratique singulière, que Musgrave dit avoir été usitée de son temps dans certains cas de goutte. — On a proposé un grand nombre de remèdes pour résoudre les nodosités qui restent dans les articulations, à la suite des longues attaques de goutte. — Van Swieten dit qu'on a assez bien réussi à résoudre la craie dans les tufs goutteux, par des onctions faites sur ces tufs avec de l'huile de térébenthine, qui avait été pénétrée de vapeurs de l'esprit de sel (en la mettant dans un récipient où passait l'esprit de sel distillé du sel marin par l'addition de l'huile de vitriol.) — On pourrait aussi appliquer utilement sur les tufs goutteux, pour en fondre la craie, de l'acide phosphorique délayé dans de l'eau. — MM. Fournier et Laugier ont proposé pour résoudre ces tufs divers topiques dont la base est le sel de tartre dissous dans un véhicule approprié. On peut préférer des fomentations avec la dissolution du carbonate de soude, qui a été aussi trouvé efficace pour opérer cette résolution, et qui est plus doux que le carbonate de potasse. — On a recommandé aussi pour la même fin l'application de la poudre d'écailles d'huître calcinées (que Galien dit dessécher singulièrement les tumeurs goutteuses) ; le savon combiné avec le beurre de cacao mis en pâte, qu'on peut adapter aux gants et aux bas (Liger) ; un cataplasme de savon cuit, auquel on ajoute du camphre (Quarin) ; l'application du fromage devenu âcre et fétide (Galien, et Paulmier, qui regarde ce remède comme spécifique pour résoudre ces tufs); l'huile animale de Dippel (Vogel); le baume de soufre antimonié de Hoffmann, etc. — Entre les divers résolutifs fort actifs des tufs goutteux, il en est plusieurs qui ne doivent être employés qu'avec beaucoup de précaution, comme l'a bien observé Musgrave, qui a donné diverses formules de ces topiques.

XLVII. Les attaques de la goutte sont souvent précédées et suivies de crampes, qui sont quelquefois très-violentes. — Loubet a vu plusieurs goutteux à qui ces crampes ont occasionné des tremblements qui leur ont duré toute leur vie. Il en a vu d'autres que ces crampes forçaient à demeurer hors de leur lit dans un fauteuil, où il fallait qu'on leur aidât à manger et à boire. Il a procuré à ceux-ci le repos du lit, et les a fait marcher comme dans l'état naturel, par le moyen de bracelets médiocrement serrés aux poignets, et de bandes ou de jarretières serrées aux parties supérieures et inférieures des cuisses, ainsi qu'aux jambes. — Loubet dit vaguement que ces liens contenaient les muscles dans leur situation naturelle et dans leur propre action. Mais pour en bien expliquer l'utilité, il faut partir de la véritable théorie des crampes, que j'ai donnée ailleurs. J'y ai dit que la crampe est produite, lorsque les diverses parties d'un muscle sont prises de contractions violentes avec un grand effort de situation fixe, suivant des directions irrégulières par rapport à la direction qui est naturelle à ce muscle, et dans le sens de laquelle il peut être assujetti par des ligatures. — L'invétération de la goutte et du rhumatisme produit souvent un état de contracture permanente dans les membres affectés de ces maladies. — Lorsque cette contracture est causée par des humeurs épaisses qui se sont jetées sur les tendons, on peut y remédier par des topiques résolutifs, comme est, par exemple, l'emplâtre diaphorétique de Mynsicht, que Thonerus a fait appliquer avec succès dans un cas semblable. — D'ailleurs, pour bien traiter cette contracture, il faut, avec M. Pressavin, en distinguer deux sortes, suivant que les membres qui en sont attaqués ressentent des douleurs vives, ou ne conservent qu'un sentiment obscur avec beaucoup de faiblesse. — Dans la première sorte de contracture, M. Pressavin conseille des topiques émollients comme la mauve, et anodins comme toutes les espèces de *solanum*, la ciguë et la belladonna. Il ordonne les narcotiques prudemment administrés, si les douleurs causent des insomnies, et le lait avec des décoctions de squine, de salsepareille et de douce-amère (de laquelle il dit avoir vu de grands succès dans cette maladie).

Dans la seconde sorte, il emploie des diaphorétiques plus actifs, comme les décoctions des bois sudorifiques, qu'il aiguise avec les sels de vipère, de succin et autres volatils, et il seconde ces remèdes par l'usage des bains et des douches d'eau chaude, ou d'eaux thermales appropriées. Il rapporte une belle cure qu'il a faite par ces remèdes, chez une demoiselle à qui ils rendirent dans six semaines de temps l'usage de ses jambes, qui depuis trois ans étaient repliées contre ses cuisses, de manière qu'aucun

effort n'était capable de les étendre. — L'application de l'électricité peut être fort efficace dans les cas où les membres restent contractés par les suites d'une goutte invétérée. — Zetzell, qui a constaté par ses observations l'utilité de ce remède dans des cas semblables, remarque fort bien qu'il faut d'abord y rechercher soigneusement quels sont les mouvements dont est privé le membre affecté, pour pouvoir reconnaître quels sont les muscles contractés. — Il dit qu'il faut tirer des étincelles de ces muscles sans employer la commotion, et qu'il faut éviter d'émouvoir leurs antagonistes qui ont trop de forces toniques, et auxquels on doit plutôt appliquer long-temps les vapeurs de l'eau chaude, ou des fomentations émollientes. — Il conseille aussi dans des maux semblables (ou rhumatiques ou goutteux) de commencer le traitement en remplissant les vaisseaux de liqueurs appropriées à la maladie, pour obvier au danger que la matière morbifique mise en mouvement ne se porte trop facilemenl sur des parties plus nobles. L'importance de ces précautions et de plusieurs autres qu'exige ce traitement par l'électricité, est pronvée par des faits qu'a rapportés Zacharie Vogel, qui a vu chez divers malades les secousses opérées par le moyen de l'électricité, mettre en mouvement la matière goutteuse, et en déterminer des métastases très-graves sur les viscères. — M. Trampel a fort bien traité des engorgements mous laissés par la goutte dans les articulations, qui peuvent y être suivis d'érosion des cartilages, de destruction des glandes mucilagineuses, d'ankyloses, et d'une carie singulière des os. — Il croit que l'irritation des vésicatoires peut accélérer la dégénération pernicieuse de ces tumeurs. Il les a eues guéries en donnant à fortes doses du quinquina et du sel de Glauber, et en faisant imprimer, par des reprises longues et assidûment répétées, des mouvements fort gradués à l'articulation affectée, sur laquelle il faisait faire en même temps des douches d'eau minérale saline, employée assez chaude.

XLVIII. Les longues attaques d'une goutte invétérée laissent souvent dans les extrémités une faiblesse excessive, à laquelle on a proposé de remédier par un grand nombre de topiques différents. Entre ces topiques, un des plus utiles sont sans doute les bains dans une eau ferrée (comme celle qui a servi à granuler le fer mis en fusion), qui ont été conseillés par M. Lentin. — On a recommandé de tout temps, et même récemment (M. Quarin), d'appliquer du marc de raisins doux sur les parties affaiblies par la goutte, surtout si elles sont attaquées d'œdème. — Sans doute la fermentation du mout contenu dans ce marc de raisins sert à exciter les forces vitales de la partie affectée, par une action analogue à celle qu'a eue la levure de bière appliquée avec succès dans certains cas de gangrène. Mais il est aisé de voir que l'on doit craindre le long usage d'un semblable remède excitant, dans des corps usés et surchargés de mauvais sucs, où il peut allumer une fièvre lente et mortelle. — Ainsi Heredia rapporte qu'un cardinal Spinola, archevêque de Séville, étant fort affecté de la faiblesse des extrémités, et d'autres suites d'une ancienne podagre, ses médecins l'ensevelirent de la moitié du corps, pendant quinze jours de suite, dans du marc de raisins; qu'il parut d'abord en être soulagé, mais qu'il fut bientôt après attaqué d'une fièvre lente, qui fit des progrès de jour en jour, et prit successivement les caractères de fièvre ardente et de fièvre maligne, de sorte qu'il tomba dans une extrême prostration de forces, et mourut.

Quand à la suite de longues et violentes attaques de goutte, la faiblesse et l'enflure des articulations rendent le mouvement des membres très-difficile et très-pénible, on conseille, pour résoudre les concrétions goutteuses qui sont placées dans ces jointures, l'usage prudent des douches des eaux thermales sulfureuses sur les parties affectées, où l'on fait en même temps de douces frictions. — On peut imiter, dans ces cas, la pratique que Williams suivait, lorsqu'il faisait faire une semblable application des eaux d'Aix-la-Chapelle sur les extrémités ainsi affectées par la goutte. — Il dit que, quoique ces eaux soient un résolutif extrêmement pénétrant, il faut s'abstenir d'en prendre les bains, surtout lorsque le relâchement est déjà considérable. Il conseille de faire précéder pendant quinze jours l'usage de ces douches par la boisson de ces eaux, si le malade n'est pas fort sanguin ou fort irritable. — Williams dit que pendant les douches, pour contrebalancer l'effet relâchant des eaux, il faisait prendre communément trois fois par jour une drachme de quinquina et un mélange

d'un scrupule d'alcali volatil (dose qui doit être souvent trop forte) avec deux onces de suc de citron. Il assure que ces remèdes avaient un plein succès étant continués environ un mois, et quelquefois plus dans des cas rebelles. Lorsque les enflures et les concrétions étaient entièrement résoutes, il ordonnait le quinquina et les bains froids, ou bien des frictions de tout le corps avec des brosses ou de la flanelle, etc. — Dans les cas de faiblesse et de tumeurs œdémateuses des jointures, qu'affectent les restes de la goutte, rien ne donne plus de force aux parties souffrantes que de les frotter avec des flanelles imprégnées de fumées aromatiques, d'encens, de mastic et de succin brûlés. Kæmpf recommande aussi pour cet œdème des pieds les feuilles de bouleau appliquées chaudement.

Baglivi dit qu'il ne faut faire aucun remède pour les œdèmes des pieds qui suivent la goutte, qu'il faut s'en remettre à la nature, rétablir les digestions, employer la diète et l'exercice, et qu'il a vu très-souvent l'usage des topiques et des évacuants, dans ces cas, suivi d'asthme, d'apoplexie et de mort subite. — On peut sans doute suivre ce conseil de Baglivi, de ne point faire usage de remèdes évacuants et topiques pour résoudre l'œdème des pieds chez les vieux goutteux, aussi long-temps que cet œdème ne fait point craindre l'hydropisie, qu'il n'y a point de soif, ni de difficulté de respirer après l'exercice, que l'appétit est bon et l'excrétion des urines abondante. Or, cet état peut durer des mois et des années, comme Musgrave l'a remarqué.

Mais dans cet état même, et surtout lorsque la situation du malade empire, rien n'empêche qu'on ne travaille avec prudence à dissiper cette tumeur aqueuse des pieds, et à prévenir les suites qu'elle peut avoir. — On doit employer alors des remèdes internes fortifiants qu'y conseille Musgrave : des amers, tels que la gentiane et la petite centaurée (qui ont quelquefois dans ces cas un effet diurétique aussi prompt qu'heureux), des eaux ferrugineuses et d'autres martiaux. Il faut qu'en même temps le malade suive un régime qui favorise la transpiration, qu'il porte des bas ou des chaussons de laine, et qu'il fasse journellement des promenades graduées selon ses forces.

Musgrave conseille aussi très-bien, dans l'hydropisie qui survient aux vieux goutteux, les chalibés et les amers sous toutes les formes, joints aux hydragogues répétés à divers intervalles, dont il entremêle l'usage de celui de divers remèdes altérants et diurétiques, etc. — Gohl (1) a donné et recueilli plusieurs exemples de ce fait remarquable, que dans une goutte vague, à la suite de l'application des topiques spiritueux sur les jambes, elles étaient devenues monstrueusement grosses, sans être affectées d'un engorgement œdémateux. On voit facilement la cause de cette infiltration dure, qu'on a vue aussi (comme Gohl l'a remarqué) se former à la suite d'érysipèles qu'on avait mal traités par des topiques humectants.

CHAPITRE V.

DE LA PRÉSERVATION DES RETOURS DES ATTAQUES DE LA GOUTTE DES ARTICULATIONS.

XLIX. Ce que je vais exposer dans ce chapitre sur le régime et les remèdes préservatifs de la goutte serait presque superflu, si l'on pouvait croire, avec le docteur Cadogan, que pour garantir de la goutte il suffit de bien régler l'exercice, la nourriture et les affections morales. — Cadogan n'admet que trois causes de la goutte (auxquelles il rappelle même toutes les maladies chroniques), qui sont l'inaction, l'intempérance et le chagrin. D'après ce système, il nie, contre l'évidence, que la goutte puisse être héréditaire (quoiqu'il convienne que d'autres maladies peuvent être héréditaires, comme l'épilepsie et les écrouelles). — Mais on ne peut attribuer à aucune de ces causes la goutte, dont quelques hommes sont pris dès l'enfance. D'ailleurs, elles existent chez un très-grand nombre d'hommes, qui cependant ne sont pas sujets à la goutte ; d'autant que l'inaction est souvent forcée, l'intempérance est relative suivant les forces de la constitution, et consiste dans de légères erreurs de régime chez ceux qui sont nés faibles ; et le chagrin est inévitable pour tous les hommes, du plus au moins. — Il est évident qu'il convient d'ordonner un régime et des remèdes particuliers, pour l'état habituel des diverses personnes qui sont sujettes à la

(1) Act. Berol., dec. II, vol. IX, p. 66-7.

goutte, quoique d'ailleurs par ces moyens on ne puisse s'assurer d'obtenir une cure radicale de la disposition à la goutte. — On ne doit point compter au nombre des méthodes de préservation des attaques de goutte les tentatives de ces moyens hasardés et communément dangereux, par lesquels on a réussi quelquefois à dissiper les attaques de goutte dans le temps même de leur formation.

Ainsi Georges Horstius cite un médecin qui se garantissait pour fort longtemps des douleurs de la podagre, en mettant les pieds, lorsque le paroxysme était instant, dans une lessive fortement chargée de sel commun. — Musgrave rapporte qu'un goutteux, en buvant du vin outre mesure, éloignait son attaque de goutte lorsqu'il la sentait très-prochaine. — Small assure qu'un apothicaire de Londres interceptait absolument l'attaque de goutte, lorsqu'il en était prochainement menacé, en prenant beaucoup de quinquina, auquel il ajoutait quelquefois de l'opium. — Salmuth (1) dit qu'il prévenait chez lui-même la fixation de la goutte, en marchant beaucoup lorsqu'il en souffrait les premières atteintes; et il cite un autre homme qui s'était garanti de la goutte depuis longtemps, en marchant avec beaucoup d'effort, appuyé sur un bâton, lorsqu'il en sentait les avant-coureurs. — Je ne m'arrêterai point à recueillir plusieurs autres cas, où de semblables pratiques, quelquefois périlleuses et toujours incertaines, ont paru avoir du succès. — Il sera facile de déduire de ce que je dirai dans ce chapitre sur les moyens de régime et les remèdes préservatifs des retours des attaques de goutte, le traitement qui peut être le plus approprié pour la *goutte vague imparfaite.*

Liger a désigné sous le nom commun de goutte *indéterminée*, cette goutte vague qui s'annonce dans diverses articulations, aussi bien chez ceux qui n'ont point encore eu d'attaques formelles de goutte, que chez ceux qui en ont essuyé beaucoup. Il conseille pareillement, dans l'un et l'autre cas, de rendre cette goutte régulière : il y recommande surtout l'usage d'un bon vin pris sans excès, etc. — Mais l'indication de rendre régulière cette goutte indéterminée ne peut convenir que dans des cas où elle a été précédée d'autres attaques formelles de goutte. On ne doit même alors suivre cette indication que lorsque les circonstances du malade font connaître l'utilité de procurer une attaque régulière de goutte, qui d'ailleurs soit jugée imminente; ce qu'on peut obtenir par les moyens qui ont été exposés au commencement du troisième chapitre. — Dans les autres cas de goutte vague, qui n'a été précédée d'aucune attaque formelle de goutte, il est en général imprudent de faire usage de moyens excitants pour déterminer une attaque régulière de goutte. On doit alors s'attacher à combattre l'habitude de la goutte vague imparfaite, et non vouloir introduire une attaque formelle de goutte, dont les retours et les suites sont le plus souvent nuisibles à la constitution.

L. Stoll appelle *imparfaite* la goutte dans laquelle on observe divers symptômes qu'il décrit, et qui sont les avant-coureurs de l'attaque de goutte (analogues à ceux que causent des affections hypochondriaques et des lésions des fonctions des organes digestifs), lorsque ces symptômes ne sont pas suivis d'une attaque de goutte formelle (1). — Stoll prétend que dans ces cas, après avoir fait précéder des émétiques et des purgatifs, s'ils sont indiqués, il convient d'employer des fondants, des apéritifs, et surtout divers remèdes qu'il met au rang des anti-goutteux. Il dit que ces remèdes changent rarement cette goutte imparfaite en régulière; mais qu'ils peuvent insensiblement dissiper la matière goutteuse par les urines, par les selles, et surtout par la transpiration.

J'observe que la plupart de ces remèdes anti-goutteux qu'il conseille, étant beaucoup trop actifs, ils peuvent, ou exciter sans nécessité une attaque de goutte à laquelle la nature n'est pas prochainement disposée, ou, par leur opération trop forte, troubler la formation instante d'une attaque de goutte qui pourrait être salutaire. — Dans cette goutte imparfaite, il faut aider la formation de l'attaque de goutte, si elle est jugée instante et présumée devoir être salutaire, par les moyens qui ont été indiqués ci-dessus (n° XXIV), ou bien éloigner la formation de cette attaque, si elle n'est ni instante ni nécessaire, par le régime et les remèdes préservatifs qui sont proposés dans

(1) Obs. 46, cent. III.

(1) Stoll, Dissertationes ad morbos chronicos pertinentes, vol. I, p. 101-2.

ce chapitre. — Il est une autre espèce de goutte imparfaite, que Paulmier a appelée goutte *vagabonde vaporeuse*, dans laquelle on observe des affaiblissements considérables, quoique passagers, du genre nerveux; de l'anéantissement, des défaillances, des palpitations de cœur, etc. — Outre les remèdes nervins qui conviennent à ces accidents (comme la teinture de castor et l'huile de succin), Palmier recommande, par rapport à l'état habituel de cette goutte, l'application des cautères aux jambes et des évacuations générales préservatives. Mais il est bien d'autres remèdes résolutifs, nervins et fortifiants, qui peuvent être indiqués dans le traitement de plusieurs cas de cette goutte nerveuse, et qu'il ne faut pas négliger pour en prévenir les progrès. — Je vais traiter séparément du régime et des remèdes préservatifs des retours des attaques de goutte.

ARTICLE PREMIER. — DU RÉGIME PRÉSERVATIF DES RETOURS DES ATTAQUES DE GOUTTE.

LI. Ceux qui sont sujets à la goutte doivent se tenir toujours bien vêtus, et porter des habits qui soient justes au corps. Les bas et les gants de laine dont s'enveloppent les vieux goutteux, attirent la goutte aux extrémités loin de les en garantir; mais ils la détournent de se porter sur les viscères, — Cependant il est dangereux que les goutteux soient trop couverts des extrémités inférieures, surtout lorsqu'ils sont exposés à l'échauffement et à la constipation, par l'effet de la température de l'air ou par d'autres circonstances. — J'ai fait des observations analogues à celle de Small, qui dit qu'étant à la Jamaïque, il a trouvé utile de tenir les membres goutteux aussi peu chauds qu'il était possible; de n'y point porter des bas de laine, etc. Dans les temps et les pays chauds, il peut être de quelque utilité, pour se préserver de la goutte, de porter (comme Musgrave le conseille) des chaussons faits avec une toile cirée fine. — Grant conseille très-bien aux goutteux de quitter les plaines chaque été, pour habiter des lieux élevés où l'air soit pur, et d'ailleurs, en général, de vivre dans des pays chauds. L'efficacité d'un tel changement de climat est particulièrement indiquée par un fait que rapporte Van Swieten, qu'un homme qui était perclus de la goutte aux mains et aux pieds fut bien guéri par trois ans de séjour aux Indes. — Le sommeil doit être pris dans un lit dur, en se couchant et se levant de bonne heure. Le sommeil qu'on prend dans le jour est en général contraire. — Il faut s'abstenir des plaisirs vifs dont l'excès affaiblit et épuise, et fuir les occasions de se livrer à des passions violentes et à de grands travaux d'esprit (1). — Les goutteux doivent faire journellement un exercice, qui soit augmenté de plus en plus, mais toujours borné en deçà de la fatigue. Il doit être pris, autant qu'il est possible, à des heures réglées et en plein air. Entre les divers genres d'exercices, il faut préférer ceux où toutes les parties du corps sont mises en assez grand mouvement, comme dans l'exercice à cheval, du billard, etc.

Cullen dit qu'on ne prévient point la goutte, si on ne fait point d'autre exercice que celui de la gestation, quoiqu'on en use beaucoup et constamment. Cette remarque est très-vraie, et m'a été confirmée par l'exemple de quelques célèbres médecins de Paris, que j'ai vus sujets à la goutte, quoiqu'ils fissent chaque jour beaucoup d'exercice en voiture. — Au défaut d'un exercice convenable, l'usage journalier des frictions sur toute l'habitude du corps est un des moyens de régime qui préserve le plus puissamment de la goutte. — Philagrius (2) disait que les frictions seules préservent de nouvelles attaques les goutteux même qui commettent le plus d'erreurs dans le régime. Cela est remarquable pour faire voir à quel point l'excitation générale de la transpiration et des mouvements toni-

(1) L'usage des plaisirs vénériens ne doit être permis aux goutteux que rarement. Le moindre excès en ce genre ne peut être justifié par l'opinion de quelques auteurs (cités par Lignac, *de l'homme et de la femme dans le mariage*), qui ont prétendu que les plaisirs vénériens pouvaient être utiles aux goutteux. Cette opinion trop vague de ces auteurs se lie avec celle de Pietsch, que j'ai rapportée ci-dessus à la fin de l'article x. — De même ce serait vainement qu'on alléguerait, pour prouver que les goutteux peuvent se livrer impunément à de grandes contentions d'esprit, des exemples singuliers, comme celui de Cardan, qui se défendait de sentir les fortes douleurs de la podagre, en faisant de grands efforts d'imagination (Pechlin).

(2) Apud Aëtium.

ques peut prévenir la génération de l'état goutteux dans les humeurs et dans les solides. Boerhaave a vu chez plusieurs podagres, que, lorsqu'on les frottait matin et soir avec des flanelles sèches et chauffées, surtout à l'endroit des articulations affectées, on leur procurait un grand soulagement, et on les garantissait même des retours de la maladie. Cela se rapporte à ce que Boerhaave a aussi observé, que la podagre n'attaque point ceux qui sont sujets à la sueur des pieds. — Desault (1) cite un exemple connu à Bordeaux, d'un vieillard centenaire qui, trente ans avant sa mort, s'était garanti et guéri de la goutte, à laquelle il était fort sujet auparavant, en se faisant brosser et frotter chaque jour soir et matin, avec une main garnie d'une mitaine de laine. — Sans doute c'est d'après des faits semblables que Cadogan conseille aux malades les plus affectés de la goutte de se faire frotter, dans leur lit, par tout le corps (pendant huit à dix minutes chaque soir et chaque matin ; et plus souvent s'ils sont perclus) avec des gants de flanelle qui auront été fumés avec des gommes et des aromates. Il remarque à ce sujet que ce sont les frictions qui entretiennent en bon état les chevaux qui font peu d'exercice. — Le bain tiède pourrait, dans certaines circonstances, concourir pour la préservation de la goutte, en excitant la circulation du sang, et procurant la dissipation des humeurs excrémentitielles stagnantes. Quoiqu'il y ait des auteurs (tels que Desault et Lobb) favorables à cet usage du bain tiède, on l'a rejeté généralement, à cause qu'en affaiblissant le corps il aide à la régénération de l'humeur goutteuse. — Cependant je crois qu'on pourrait prévenir cette débilitation que causeraient les bains tièdes, en leur faisant toujours succéder des onctions d'huile sur tout le corps. — On a particulièrement recommandé aux goutteux de prendre chaque matin un bain de jambes dans l'eau tiède. J'ai vu, pendant quelques années, cette pratique de pédiluves tièdes pris journellement, assez en usage pour préserver de la goutte. Mais il m'a paru qu'elle a été abandonnée faute de succès bien marqués. — Je pense même que cette pratique est nuisible dans certains cas, à raison de ce que l'humeur goutteuse est ainsi constamment empêchée de se fixer sur les pieds, en même temps que par l'impression du bain chaud des jambes elle est déterminée à se porter vers les parties supérieures.

LII. L'application de l'eau froide et les bains froids peuvent être d'une utilité plus commune, sans comparaison, que ne seraient les bains chauds, pour la préservation des retours des attaques de goutte. — Ainsi Stoll conseille de faire tous les matins des frictions sur le corps, qui ne soit pas chaud ou en moiteur, avec une éponge imbibée d'eau froide; après quoi le malade, étant bien ressuyé et bien couvert, doit faire de l'exercice. — Grant dit que le marcher à gué dans une eau claire (comme pour la pêche) est le plus avantageux des exercices, et le seul spécifique qu'il connaisse pour prévenir le retour des accès de goutte, et pour rétablir les goutteux (1). Il pense que dans tous les maux atrabilaires ce moyen produit sur la constitution un effet qui est plus salutaire qu'il ne peut l'expliquer.

Williams conseille pour la cure radicale de la goutte les bains froids pris chaque jour par immersion (la tête la première), où l'on ne reste qu'une demi-minute ou un quart de minute après avoir plongé. Il veut que lorsque le malade sort de ce bain, il soit bien frotté avec des linges chauds et rudes, qu'il marche autant qu'il pourra sans être fatigué, ou jusqu'à ce qu'il commence à éprouver une douce transpiration ; ou que si le marcher lui est désagréable, il monte à cheval, et fasse quelque autre exercice à l'air libre deux ou trois fois par jour. — Williams croit que les bains froids pris par immersion momentanée (bains que les Allemands appellent *Sturzbad*) sont un des plus puissants remèdes qui existent dans la nature pour fortifier les solides

(1) Dissertation sur la goutte, p. 149.

(1) Cela me rappelle ce que dit Strabon (Géogr., liv. XIV, p. m. 463) du fleuve Cydnus (qui traverse la ville de Tarse) : que l'eau en est froide, et le courant rapide ; et que par cette raison, il est utile de s'y mouiller, tant aux bestiaux qui ont les ligaments des articulations épaissis (*pachunevrousi*), qu'aux hommes qui sont attaqués de la podagre (c'est ainsi que je crois qu'il faut lire et entendre ce passage). Pline (Hist. nat., l. XXXI, sect. VIII) a cité aussi une lettre de Cassius de Parme à Marc-Antoine, qui atteste cette utilité des eaux du Sydnus dans la goutte.

relâchés. — En général on ne peut contester l'utilité que les bains froids, dont chacun est pris pendant peu de temps, et suivi d'un exercice modéré, ont pour exciter les forces de la constitution chez plusieurs hommes sujets à la goutte, pourvu que ces bains soient employés dans des circonstances favorables, et combinés avec un régime fortifiant approprié. — On a expliqué de tout temps les effets salutaires des bains froids par une *antiperistase* qui suit leur application, et qui fait que les puissances vitales, qu'ils suspendent ou rendent comme inactives pendant quelque temps, réagissent ensuite avec d'autant plus de force pour le mouvement du sang et le développement de la chaleur extérieure du corps. — J'ai exposé ailleurs avec plus de détail cette *antiperistase*, qu'il semble que l'observation fait reconnaître manifestement. J'ai dit : 1° qu'il se produit d'abord dans les parties internes des mouvements sympathiques de la contraction que détermine dans l'organe extérieur l'application de l'eau froide sur cet organe ; 2° que ces mouvements étant opposés à ceux qui doivent produire et entretenir la chaleur vitale de ces parties internes, y causent un grand trouble, qui excite la nature, lorsqu'elle a conservé assez de force, à donner plus d'énergie et de constance à ces derniers mouvements qui lui sont propres ; 3° que ces agitations étant répétées assez souvent, l'activité de la fonction génératrice de la chaleur vitale est de plus en plus rapprochée de l'état de santé, et le rétablissement de cette fonction amène une augmentation permanente des forces radicales de la vie.

On peut rapporter ici la cure célèbre qu'Antonius Musa fit d'Auguste, réduit à une émaciation extrême à la suite de douleurs de goutte (*cum dolore arthritico*), par des bains froids et des boissons froides (1).

LIII. Je passe à ce qui concerne le choix et l'usage des boissons et des aliments les plus convenables pour préserver des attaques de la goutte. Je commence par les observations suivantes que Barry a faites à ce sujet. — La méthode la plus sûre, dit-il, pour prévenir ou modérer les attaques de goutte, est de fortifier les digestions par degrés, et de régler les excrétions par des moyens convenables. Il est moins prudent de s'assujettir à une règle statique générale, avec une exactitude rigide, que de l'excéder quelquefois, et de ramener dans d'autres temps le corps à un poids convenable, par l'abstinence et par de douces évacuations. Chacun peut se former à lui-même des règles utiles, quoiqu'elles ne soient pas certaines, d'après ses propres observations, et particulièrement d'après les symptômes qu'il éprouve quand il est exposé par des erreurs de régime à des attaques prochaines de goutte. Ces symptômes sont l'insomnie, la lassitude inaccoutumée, le manque d'appétit, l'augmentation de flatuosités, etc. — Barry dit très-bien au sujet du régime des goutteux, qu'en général chez les personnes valétudinaires qui prennent trop de liquide, à proportion de leurs aliments solides, la transpiration insensible est souvent en défaut, et les évacuations sensibles excèdent toujours celle de la transpiration. Ces personnes ne peuvent améliorer solidement leur état de santé habituel, qu'en observant de ne pas boire, sans une véritable soif, en prenant moins de boisson, et en la prenant plus forte, en augmentant leur nourriture solide, et en faisant plus d'exercice. — Il est certain que l'eau froide est la meilleure boisson des goutteux. Pr. Martianus dit que des goutteux qui buvaient du vin se sont entièrement délivrés de la goutte, en ne buvant que de l'eau, et s'abstenant de tous les aliments âcres pendant plusieurs années. Le vin est surtout contraire aux goutteux qui ont beaucoup de sang (Alex. de Tralles). — Les vins blancs acides, et le vin de Champagne, disposent particulièrement à la goutte. Il paraît que Liger a été trop facile à permettre aux goutteux l'usage du vin, même du vin de Champagne, et qu'il a été condamné sur ce point avec raison par Schrader. — Coste a remarqué par rapport au vin de Champagne, que les hôpitaux de cette province sont pleins de gens attaqués de la goutte et d'autres maladies des articulations. Il dit qu'une infinité de personnes, pour avoir bu quelques verres de cette liqueur au souper, ne peuvent dormir pendant la nuit, à cause des maux de tête, des crampes et des douleurs

(1) Voyez ce qu'en a dit l'ancien Scholiaste de Cruquius, sur le v. 3 de l'épître xv du premier livre d'Horace. Baxter, qui y rapporte ce passage de ce Scholiaste, raconte ensuite un fait analogue singulier, qui lui a été communiqué par le docteur Baynard.

qu'elles ressentent dans les membres; et que d'autres, après un excès de cette boisson, sont immédiatement saisis de la goutte. — Le vin rouge, pris très-modérément, peut être pour divers sujets un préservatif de la goutte. Ainsi Musgrave conseille dans cette vue, de faire prendre après le dîner, et à l'heure du sommeil, un peu de vin rouge qui ne soit pas nouveau, ni trop vieux (parce qu'il offenserait les nerfs). Mais il faut toujours craindre d'abuser de l'excitation que peuvent donner aux goutteux les liqueurs fortes et spiritueuses. — Musgrave conseille aussi l'usage du café après le dîner. On a observé que dans les colonies françaises, en Amérique et en Turquie, où il est une boisson principale, on connaît à peine, non-seulement la pierre, mais encore la goutte. — Bontekoe assurait que l'usage habituel du thé fait qu'il n'y a pas un seul Chinois qui ait la goutte ou la pierre. — Les goutteux doivent se nourrir de viande seulement à dîner, et s'abstenir des viandes grasses et succulentes. Loubet a bien remarqué que le chien, qui est carnivore et vorace, est particulièrement sujet à la goutte. Mais il dit trop généralement que la cause de goutte est dans les substances animales dont on tire sa nourriture.

LIV. Dans la goutte invétérée dont les accès se rapprochent, il est souvent très-utile de réduire les malades à ne se nourrir que de végétaux. — Il ne faut pas négliger les fruits qui ont une vertu résolutive marquée; mais il faut s'abstenir des fruits aqueux et indigestes, et des fruits d'été pris avec excès. — Ce régime pythagorique a été fort recommandé dans la goutte par Cocchi et par plusieurs autres. Mais en suivant ce régime, il faut avoir un soin particulier de proportionner toujours l'exercice à la quantité de la nourriture. Il est nécessaire d'y ajouter l'usage d'un peu de bon vin, chez les personnes faibles et âgées (1). — On a fait contre ce régime végétal diverses objections mal fondées. Il faudrait, suivant l'opinion de Liger, en exclure les aliments végétaux qui abondent en mucilage, qu'il croit être spécialement nuisibles dans la goutte. Mais au contraire l'usage de plusieurs de ces aliments végétaux, comme des farineux et de divers légumes, peut y être fort salutaire, ainsi que Loubet et d'autres l'ont observé (1). — Barry croit que la nourriture prise uniquement des végétaux est celle qui convient le moins dans les constitutions goutteuses, parce que dans l'état de santé même, c'est avec la plus grande difficulté que les sucs des aliments végétaux sont assimilés aux fluides animaux; mais cette dernière assertion est absolument gratuite. — On sait que le régime mixte est le plus convenable à l'homme; mais on ignore si c'est la nourriture prise uniquement des substances végétales, ou celle qu'on tire des seules substances animales, qui résiste le plus à la transmutation que doit opérer dans l'homme la faculté assimilatrice ou digestive, qui produit le chyle, le sang, etc. En effet on a des exemples, même dans les climats les plus opposés, de peuples qui jouissent d'une santé parfaite en ne vivant que de végétaux (2). — Lorsque les goutteux ne sont point réduits au régime végétal, ils doivent, dans le régime mixte qu'ils suivent, faire à proportion moins d'usage de la viande, qu'ils ne faisaient avant d'être pris de la goutte. Cependant leurs aliments doivent toujours être légèrement aromatisés; et ceux qui sont froids, venteux, indigestes, leur sont spécialement contraires, surtout dans un âge avancé. — Scot a dit avec raison au sujet de la diète convenable aux goutteux, que celle-là est certainement la meilleure, qui étant employée avec modération et tempérance, produit après chaque repas un sentiment général de douce chaleur, répandu dans tous les viscères du bas-ventre, en même temps que la sérénité et le contentement de l'âme : qu'au contraire s'il y a flatulence, oppression et plénitude incommode dans l'estomac après le repas, jointes à une disposition de l'âme, qui sans aucune cause apparente soit facilement agitée, excitée, ou tourmentée par un sentiment d'impatience, le régime qui produit ces effets fâcheux est certainement mal accommodé à la constitution du malade; et il faut y faire des changements, jusqu'à ce qu'on en ait découvert un plus favorable. — Ces observations particulières, que chaque goutteux doit faire sur le régime qui lui est propre, sont indispensables, d'autant que les aliments qui sont le plus communément salutaires dans la

(1) Voyez Lobb, Traité des moyens de dissoudre la pierre, chap. xx.

(1) Voyez ci-dessus, n° 8.
(2) Voyez Mackensie.

goutte, peuvent être nuisibles dans certaines constitutions, et même dans tel temps, et non dans tel autre de la vie d'un même homme.

LV. Je terminerai cet article en considérant les avantages et les inconvénients de la diète laiteuse pour la cure de la goutte. — Mead a dit trop généralement qu'il faut que celui qui, pour se garantir de la goutte, veut se réduire à vivre presque de lait et de légumes, soit jeune, et n'ait eu au plus que deux ou trois attaques de goutte. Il a été induit à cette assertion par les mauvais effets qu'a sensiblement un régime trop sévère dans les goutteux d'un âge avancé. — Cependant il paraît que la diète laiteuse a moins d'inconvénient chez les jeunes gens, sous ce rapport, qu'ils peuvent faire un assez grand exercice dont cette diète doit toujours être accompagnée, pour qu'elle puisse soutenir ou augmenter les forces. Il est remarquable que dans les premiers temps de la Grèce les jeunes athlètes étaient astreints à la diète laiteuse, suivant que M. Winckelmann l'a observé. — Grant dit très-bien qu'en général le lait ne convient point aux goutteux, qui pendant son usage ne peuvent ou ne doivent point faire un exercice considérable, et que cet exercice est nécessaire à toute personne qui vit de lait. — IL observe à ce sujet que les animaux qui têtent sont dans un mouvement continuel, sans quoi ils deviennent bientôt malades. Il cite aussi l'exemple des pauvres gens d'Ecosse et d'Irlande, qui font du lait la base de leur nourriture, et qui le digèrent très-bien, tant qu'ils peuvent mener une vie fort active, mais qui sont obligés, lorsqu'ils deviennent malades, de se réduire au petit-lait ou au gruau. — Werlhof a conseillé sagement de s'abstenir de la diète lactée, lorsque la goutte est régulière et supportable, et qu'on jouit d'une bonne santé dans les intervalles de ses attaques. Mais cette diète peut être salutaire, lorsque les attaques de goutte sont fort irrégulières et très-prolongées. — Quand les digestions sont extrêmement affaiblies, et que les forces sont diminuées par de fréquents accès de goutte, la diète blanche prudemment administrée peut prolonger la vie, et la rendre moins fâcheuse. Le lait est alors une nourriture douce, tempérée et fortifiante. Les sucs nourriciers, qui semblent pouvoir en être plus facilement préparés, pénètrent et réparent toutes les fibres et les humeurs, relâchent sans excès les solides affectés d'érétisme, et émoussent les humeurs âcres qui tendent à produire un orgasme arthritique (Barry et Werlhof). — La diète laiteuse présente cependant un très-grand nombre de contre-indications, qui en empêchent l'usage chez la plupart des goutteux. Le lait y est principalement contre-indiqué par un état permanent de disposition aux spasmes, ou aux langueurs de l'estomac (Zimmermann), par une idiosyncrasie de cet organe qui répugne au lait, ou par une longue habitude qu'il a d'une diète contraire à cet aliment. — Je ne m'arrête point aux autres contre-indications beaucoup moins générales que peut avoir l'usage du lait, par des complications de surcharge accidentelle des organes de la digestion, de fièvre, d'engorgements des viscères, de chute totale des forces, etc. — Ainsi la plus commune des contre-indications de l'usage du lait dans la goutte est une altération des forces ou des fonctions de l'estomac, analogue à celle qui a lieu chez les hypochondriaques. Dans ces cas, le lait n'étant pas bien digéré, fatigue et affaiblit les organes digestifs, où il cause des distensions flatueuses; et passant ensuite dans les secondes voies, il produit des obstructions des viscères, et d'autres maux graves (1). — Lorsqu'il n'y a point de contre-indications majeures de la diète laiteuse, il faut que le malade s'y accoutume lentement et peu à peu. Il faut aussi quand il la quitte, qu'il n'y renonce que par degrés, pendant qu'il s'abstient des aliments qui sont contraires à cette diète, et il est à propos qu'il use un peu de lait tout le reste de sa vie (Werlhof).

La diète laiteuse relâche les forces digestives et affaiblit tout le système des organes. Si cet affaiblissement devient trop considérable, il faut relever les forces convenablement, en accoutumant le malade par degrés à joindre à l'usage du lait celui de ses anciens aliments, et en faisant user en même temps de remèdes appropriés. — Si on néglige ces moyens, on a lieu de craindre que les humeurs étant mal préparées, ne soient toujours d'autant plus facilement susceptibles de la dégénération goutteuse, et que

(1) On trouve dans les Actes des curieux de la Nature l'histoire remarquable d'un goutteux à qui le lait causa une intumescence générale qui lui serait devenue funeste, s'il se fût obstiné à continuer l'usage du lait.

leurs produits excrémentitiels ne soient portés trop faiblement sur les articulations. — Les malades goutteux ont alors difficilement des attaques régulières de la goutte, et elle se fixe souvent sur quelque viscère. C'est par cette cause que la diète blanche peut devenir pernicieuse dans la goutte, comme on voit par divers exemples rapportés dans le *Sepulchretum anatomicum* de Bonet. — En général, la diète laiteuse ne doit point empêcher l'usage combiné de divers remèdes qui peuvent être indiqués d'ailleurs pour préserver de la goutte; et il est même un grand nombre de médicaments anti-goutteux dont elle peut modifier l'emploi d'une manière avantageuse. Grant dit que l'aliment qui ressemble le plus au lait est un bouillon de viande préparé avec beaucoup d'eau, du sel et des végétaux; que ces bouillons végétaux-animaux peuvent être extrêmement variés, et préparés avec ou sans pain, de manière à répondre à toutes les indications du régime. —Il ajoute que dans un temps où l'école de Montpellier était réputée la meilleure (aussi bien qu'elle était la plus ancienne) qui fût en Europe, elle était fameuse pour la cure des maladies chroniques, et spécialement de la goutte, ce qu'il attribue en grande partie à l'art des médecins habiles de cette école, qui ordonnaient une grande variété de ces bouillons médicinaux.

ARTICLE II. — DES REMÈDES PRÉSERVATIFS DES ATTAQUES DE GOUTTE.

LVI. Alexandre de Tralles (1) dit que la podagre est produite par plusieurs causes différentes, et il croit que c'est à raison de cette diversité de sa formation qu'elle n'est susceptible ni d'un diagnostic assez complet, ni en général d'une curation absolue. — Cependant il ajoute que, malgré l'opinion qu'on a généralement que la goutte est incurable, si l'on en distingue bien les différentes espèces (par les signes qu'il donne), on peut guérir beaucoup de personnes attaquées de la goutte, et qui le sont même depuis long-temps. — M. Plenciz le fils a développé une manière de voir analogue, quand il a dit (2) que les diverses causes qui produisent la podagre, et les remèdes très-divers par lesquels on en a guéri tel ou tel homme qui en était attaqué, démontrent qu'elle est de différente nature chez différents sujets, et que ce qui a rendu la podagre incurable a été principalement que les médecins, croyant que cette maladie est d'une seule espèce, ont cherché à lui opposer une seule cure spécifique, et ainsi ont abandonné les voies de la nature. On ne connaît point de remèdes *absolument spécifiques* qui puissent prévenir et détruire l'état goutteux des solides et des humeurs. J'entends des spécifiques, tels que sont le mercure dans la vérole, et le quinquina dans la fièvre intermittente, lorsque ces maladies sont simples. — On ne peut mettre dans ce rang les remèdes que j'ai dit être *comme spécifiques* anti-goutteux, quoique leur utilité soit marquée d'une manière spéciale dans un très-grand nombre d'affections goutteuses les plus difficiles. Ces remèdes peuvent sans doute concourir à la cure radicale de la goutte, parce qu'ils dissipent la matière et l'affection goutteuses, à mesure qu'elles se manifestent. Mais il me paraît essentiel, pour prévenir la régénération de la goutte, de combiner avec ces remèdes ceux qui sont appropriés contre les différentes affections générales qui existent chez les divers goutteux, et qui, étant portées à un haut degré, peuvent déterminer la production de la goutte des articulations, à laquelle la constitution est d'ailleurs disposée. — Ainsi l'on ne peut se promettre assez sûrement de prévenir le retour des attaques de goutte dans les divers malades, qu'autant que l'on combine avec les remèdes comme spécifiques contre la diathèse goutteuse de la constitution, ceux qui répondent aux indications que présentent les affections générales qui sont jointes avec cette diathèse dans chaque sujet goutteux.

On voit que les combinaisons de ces différents remèdes doivent être faites suivant une méthode analytique qui soit dirigée d'après les rapports de dominance qu'ont ces différentes indications. — En suivant de semblables méthodes analytiques, on peut obtenir une cure radicale de la goutte aussi parfaite que peut l'être celle des autres maladies chroniques, quelque grande que soit chez les divers goutteux la diversité des causes sensibles de cette maladie, et des remèdes qu'on y voit réussir.

(1) De arte medica, lib. XI, init.

(2) Dans ses Acta et observata medica, p. 94.

LVII. Je rapporte les affections générales qui existent chez les différents goutteux à trois chefs principaux, qui sont, 1° la surabondance de sang ou des humeurs, causée par l'imperfection de la transpiration ou des autres excrétions; 2° une altération générale dans la mixtion des humeurs, qui est de différentes sortes, marquées par des caractères manifestes; 3° un affaiblissement *nerveux* général des solides, qui le plus souvent porte spécialement sur les organes digestifs (1). — Premièrement, dans les sujets pléthoriques, la saignée pratiquée en certains temps de l'année, comme au printemps et en automne, peut être un bon préservatif des attaques de goutte. Boerhaave a connu un goutteux qui, en se faisant tirer du sang deux fois l'année, un mois ou deux avant le temps accoutumé de l'attaque, n'avait presque point de douleurs, etc. — Les anciens ont recommandé cette pratique. Galien a observé que des hommes, qui étaient déjà sujets depuis trois ou quatre ans aux attaques de goutte, en ont été délivrés uniquement en se faisant saigner au printemps, et en observant un bon régime (2). C'est une chose remarquable à ce sujet que ce qu'a dit Celse (3), que la saignée faite à un homme qui commence de sentir des douleurs aux articulations lui assure un bon état de santé, souvent pour une année, et quelquefois pour toute la vie.

Il faut pourtant observer que chez des goutteux confirmés il serait souvent dangereux d'insister sur la saignée, ainsi que sur d'autres fortes évacuations et sur un régime sévère, dans l'espoir d'opérer la cure radicale de la goutte. Ainsi l'on a vu, dans un cas semblable, deux saignées faites aussitôt que parurent les symptômes avant-coureurs d'une attaque de goutte, prévenir cette attaque, mais être bientôt après suivies d'une apoplexie qui fut mortelle en peu d'heures. — Les scarifications ou l'application des sangsues ont, surtout chez les pléthoriques, une utilité préservative semblable à celle de la saignée, et n'ont point le même inconvénient. Baver (1) dit qu'on épuise sans danger l'humeur goutteuse, en appliquant tous les trois mois des ventouses scarifiées. D'après le conseil de Pringle, Small a éprouvé de bons effets de l'application des sangsues pour dissiper ses accès de goutte, lorsqu'ils commençaient à se déclarer.—

Les cautères établis aux extrémités sont des remèdes utiles, et quelquefois nécessaires pour détruire la surabondance des humeurs goutteuses, ou qui peuvent le devenir; dans le cas où l'on veut prévenir la formation des attaques de goutte, comme aussi dans le cas où ces attaques étant suspendues, on craint qu'il ne se forme une humeur goutteuse qui se porte sur les viscères. — Entre autres exemples, on peut citer l'observation de Gradus, qui dit que par le moyen d'un cautère établi à la main il garantit entièrement des retours de la goutte un homme qui était, dit-il, tout goutteux (*totus arthriticus*).

Des purgatifs appropriés peuvent être utiles dans les intervalles des attaques de goutte, pour éloigner les retours de ces attaques. Cheyne conseille pour cette fin des purgatifs doux, mais chauds et stomachiques (comme est la rhubarbe, ou seule, ou en teinture vineuse avec d'autres amers, prise pendant quelques semaines de suite). — Grant dit que la meilleure manière d'évacuer les goutteux est d'ordonner un régime sobre et un fort exercice; mais que les goutteux qui, par leur manière de vivre dans les intervalles des attaques, amassent beaucoup de matière goutteuse, en surchargent l'habitude du corps, de manière que leurs attaques deviennent irrégulières et peu propres à débarrasser les corps de cette humeur. Il pense que, dans ces cas, la pratique de Cheyne étant employée habillement, procure beaucoup de soulagement. — Il est essentiel d'avoir habituellement le soin de prévenir la constipation chez les gout-

(1) J'appelle affaiblissement *nerveux* celui qui est distinct de la débilité physique, et de la simple atonie, parce qu'il est lié avec une excitabilité vicieuse des forces motrices.

(2) Il faut rapporter ici ce qu'a dit Hippocrate (De Aëribus, Loc. et Aq.) que les Scythes, pour se préserver des maladies des articulations, auxquelles ils étaient généralement sujets, à cause de leurs grands et fréquents exercices à cheval, se faisaient ouvrir les veines derrière les oreilles, en faisaient couler beaucoup de sang, et dormant beaucoup d'abord après cette saignée, restaient garantis de ces maladies articulaires.

(3) De Medicina, l. IV, cap. ult.

(1) In collect. Haller, thes. med., t. VI.

teux. La plupart se trouvent bien de prendre pour cette fin un peu de rhubarbe immédiatement avant le dîner. Un laxatif doux, que Quercetan a recommandé pour les goutteux, est l'hydromel avec de la crème de tartre. — Grant n'a rien trouvé d'aussi avantageux pour établir chez les goutteux le cours libre de l'excrétion des selles, que de faire prendre souvent les soirs, d'une à deux drachmes de fleurs de soufre dans un peu de lait. Il les ordonne aussi avec la magnésie, pour tenir le ventre libre, aux enfants qui ont une disposition héréditaire à la goutte, et qu'il a observés être fort sujets aux acides, aux flatuosités et aux indigestions.

LVIII. Les diaphorétiques actifs sont très-souvent utiles pour préserver des retours de la goutte. Mais il faut ne les donner alors qu'après qu'on a remédié en grande partie à la plénitude des humeurs. Car autrement ils pourraient, en forçant l'excrétion de la transpiration, hâter la décomposition goutteuse dans les humeurs excrémentitielles, et les déterminer à se jeter sur les articulations. — Boerhaave conseillait dans la disposition habituelle à la goutte, pour établir la transpiration de toute l'habitude du corps, de faire prendre pendant trois mois de suite, chaque matin, deux ou trois grains de sel volatil de corne de cerf dans de l'eau et du vin, ou dans un peu de bouillon de viande, faisant boire par-dessus une décoction de salsepareille et de sassafras, jusqu'à procurer une légère moiteur. — Mais cette méthode échauffante semble avoir été conçue un peu trop vaguement; elle peut cependant trouver son application dans des cas où l'acali volatil paraîtrait indiqué par la dominance de la dégénération acide dans les humeurs du sujet goutteux. — D'autres évacuants révulsifs, outre les purgatifs et les diaphorétiques, peuvent, lorsque leur usage est suffisamment continué, procurer des excrétions salutaires, qui empêchent les humeurs surabondantes de se porter sur les articulations. — Jérém. Martius (1) dit qu'un homme gravement affecté de la goutte, dont les attaques lui duraient souvent six mois, prit ensuite, à chaque changement de lune, huit fruits d'*halicacabum* (*Physalis alkekengi*, coquerets), qui lui faisaient rendre par les urines une matière très-corrompue (*mire fœdam*), et qu'il fut ainsi entièrement délivré de sa goutte. — Le même Martius rapporte un autre exemple d'un goutteux, qui se délivra de la podagre, en prenant tous les dix jours, par le nez, de la marjolaine ou de l'origan, qui lui faisaient rendre beaucoup de mucus et de pituite, etc.

(1) Observ. rec. par Velschius, obs. 21.

LIX. Secondement, je passe aux remèdes préservatifs de la goutte dans les sujets goutteux, chez lesquels un vice particulier des humeurs précède ou accompagne la dégénération goutteuse de ces humeurs. — Cette altération générale est de différentes espèces chez les divers individus qui sont sujets à la goutte, et chaque espèce indique un traitement relatif. — Je me bornerai ici à considérer les traitements qui conviennent aux espèces de cette altération qui sont les plus communes. Ces espèces sont, celle qui, étant analogue à l'altération scorbutique, a des symptômes de dissolution des humeurs; celle où l'épaississement des humeurs est manifeste, et celle où la masse du sang est altérée par la surabondance ou la dépravation d'une humeur particulière, comme est la graisse, la bile, etc. — Chez les goutteux où l'altération des humeurs a un caractère analogue à la corruption scorbutique (ce qui se marque par des taches comme scorbutiques de la peau, et par d'autres signes que j'ai indiqués ci-dessus (nº xvi)), on a fort recommandé la décoction des bourgeons de sapin, dont j'ai vu les meilleurs effets. — Les sucs des plantes anti-scorbutiques m'ont suffi pour guérir cette espèce de goutte. Hoffmann a guéri quelquefois la goutte vague scorbutique par le seul usage du lait. Grant dit que dans la goutte vague, comme scorbutique, qui affecte quelques personnes dans les temps froids, et qui saisit souvent l'estomac, il a traité avec succès en réglant le régime, et en donnant une conserve de racine d'*arum* et de *cochlearia*.—C'est dans des cas semblables d'affinité de la goutte avec le scorbut, que le suc de raifort sauvage peut avoir cette utilité singulière que lui ont trouvée Lange dans des affections rhumatiques, et Bergius dans les maladies goutteuses. — Il est des goutteux chez lesquels l'épaississement des humeurs domine d'une manière sensible. Il est indiqué par un tempérament pituiteux, par la production abondante des glaires, et par les autres effets que Boerhaave rapportait au *gluten spontaneum*. Il l'est aussi, par-

ce que les attaques de la goutte ont suivi l'usage excessif des nourritures et des boissons très-chargées de mucilage fermenté ou animalisé; comme sont les viandes succulentes, la bière forte, les vins de liqueur, etc.

Outre les savonneux, qui sont des résolutifs comme spécifiques des humeurs goutteuses (dont j'ai parlé ci-dessus), il est beaucoup d'autres résolutifs qui peuvent être particulièrement indiqués dans ces sujets goutteux, chez qui domine l'épaississement sensible des humeurs. Ces résolutifs sont les fleurs d'arnica, l'extrait de tiges de douce-amère (que MM. Carrère et Starck ont vus souvent efficaces dans la goutte vague), etc. — Vogel dit que si les goutteux ne se délivrent pas entièrement de leurs douleurs, ils parviennent du moins à n'en avoir que de très-rares et peu considérables, par un usage continué, pendant un an et plus, de la décoction de racine de bardane, et de l'élixir de vitriol de Mynsicht. — C'est dans des cas manifestes d'épaississement des humeurs, que la disposition à la goutte peut être combattue avec succès par des remèdes antimoniaux et mercuriels (1). Il faut employer alors les savons antimoniaux préparés à la manière de Kæmpf, avec les gommes-résines résolutives, ammoniaque ou de gayac; avec le galbanum (que M. Thilenius préfère souvent comme plus anti-goutteux, et passant mieux sur l'estomac); et avec le camphre (donné pour émouvoir les humeurs fixées par un état cachectique dépendant de la faiblesse des nerfs). — Pitcarn assure que la goutte peut être guérie comme la vérole, par la salivation mercurielle et la décoction des bois sudorifiques. Cheyne accorde qu'une pleine salivation guérit la goutte pour plusieurs années; mais il dit qu'elle ébranle la constitution de telle manière, que les accès de goutte qui surviennent ensuite en sont d'autant plus graves. Brookes prétend que cette objection de Cheyne ne porte point contre le traitement mercuriel ordinaire, que le Dr. James a trouvé dans plusieurs cas être fort efficace pour la cure de la goutte.

On doit rapporter ici les observations, d'ailleurs utiles, de Vogel, d'après lesquelles il a formé ces conclusions certainement très-exagérées : que dans l'arthritis ou goutte générale, qui est invétérée et rebelle, un excellent remède sont les frictions mercurielles données par extinction, et en faisant user d'une tisane de bardane, de salsepareille, etc.; et que, lorsque l'arthritis est jointe au rhumatisme, le sublimé corrosif, administré comme dans la vérole, l'emporte sur presque tous les autres remèdes.—Entre autres observations de ce genre, on peut citer celles de Schoënheyder, qui a vu la goutte guérie par le sublimé corrosif. — Mais on a lieu de soupçonner que dans plusieurs cas de ces observations la goutte avait une cause vénérienne.— C'est probablement en épaississant les humeurs, que l'abus des acides aggrave la goutte dans les sujets qui y sont disposés. Ainsi l'un des principaux remèdes dans cette maladie peut être, dans plusieurs cas, de s'abstenir de tous les acides. — C'est surtout dans les cas où l'altération générale des humeurs qui les prépare à la dégénération goutteuse, a été sensiblement déterminée par l'abus des acides, que les absorbants peuvent avoir leur utilité (que quelques-uns ont trop étendue) pour guérir la goutte, et pour en garantir les sujets qui y sont disposés. — C'est ainsi que chez un homme qui avait des douleurs extrêmes de sciatique et dans les lombes, que rien ne pouvait calmer, et qui avait fait très-long-temps usage de l'esprit de vitriol faible, M. Quarin donna avec le plus grand et le plus prompt succès du sel de tartre dans une mixture huileuse.

LX. L'altération générale de la masse du sang qui peut concourir au développement de sa diathèse goutteuse tient souvent à la surabondance ou à la dépravation d'une humeur particulière. — Lorsque les sucs gras et huileux surabondent dans la masse du sang, il me semble qu'on peut être fondé à recommander (comme a fait Bellini (1)) le vinaigre étendu dans l'eau (*posca*) comme un bon préservatif de la goutte. Mais il ne faut point oublier que l'abus du vinaigre peut porter trop loin la décomposition du chyle, et occasionner des obstructions dans les viscères, etc. — Lorsque c'est l'atrabile qui domine dans

(1) Abandlung von einer neuen methods, die hartnackigsten Kranckheiten, die ihren sitz in Unterleibe haben, su heilen : Zwote Auflage, p. 312-3.

(1) Epist. ad Lancisium.

l'altération générale du sang disposé à la goutte, M. Quarin dit qu'on obtient un très-bon effet des sucs de pissenlit, de chicorée et de beccabunga, auxquels il joint du suc d'oranges pour que l'estomac les supporte mieux. Dans plusieurs cas on peut ajouter utilement à ces sucs des sels tartareux, ou donner en même temps des eaux minérales salines. — Lorsque la corruption atrabilaire du sang, que j'ai souvent observée dans la goutte (1), est avec un haut degré de fixité et d'épaississement, on peut y essayer l'eau distillée de laurier-cerise, donnée à un petit nombre de gouttes, que M. Thilenius a dit récemment être un puissant résolutif de cette atrabile (2). — Quoiqu'on ne puisse adopter (comme je l'ai dit) la théorie de Pietsch sur la cause générale de la goutte, qu'il dérive du sperme mal préparé dans les organes de la génération affaiblis, où il séjourne, et d'où il est ensuite resorbé dans le sang, on ne peut disconvenir que la mauvaise préparation de cette humeur, et la faiblesse de ses organes sécrétoires, ne présentent une indication qu'il importe de saisir chez plusieurs goutteux. — On peut ordonner dans ces cas le remède que Pietsch propose trop généralement pour la goutte. Ce remède est l'acide vitriolique dulcifié, auquel il ajoute l'usage d'un doux diurétique. Il conseille de plus des lotions de la verge et des bourses, faites avec l'eau froide, et surtout avec la liqueur anodine minérale de Hoffmann, qu'il dit fortifier beaucoup les parties génitales, et prévenir ainsi une nouvelle production de la matière de la goutte. — J'ai vu dans un cas relatif des effets sensiblement avantageux de semblables lotions des parties génitales, faites avec la liqueur anodine minérale de Hoffmann, dans laquelle on avait résous du baume du Pérou.

LXI. Troisièmement, je finis par les remèdes préservatifs de la goutte, qui sont indiqués chez le plus grand nombre des goutteux, dans lesquels domine l'affaiblissement nerveux général des solides, spécialement celui des organes digestifs. — Les martiaux, l'élixir de vitriol, le quinquina, et les stomachiques, surtout amers, sont les principaux de ces remèdes préservatifs. — Chez les sujets goutteux chez qui plusieurs fonctions sont fort altérées par l'affaiblissement général nerveux, on doit travailler à les rétablir dans l'état naturel, par le quinquina et les martiaux (qui sont les premiers des remèdes vraiment *toniques*) donnés avec les précautions convenables. — On a combiné ces remèdes dans diverses compositions, entre lesquelles on doit distinguer les pastilles de Desault, préparées avec l'æthiops martial, la cannelle et le quinquina. Desault les a destinées surtout à soutenir la transpiration, dont il a pensé que le défaut est la principale cause de la goutte.—Les martiaux long-temps continués, pris avec les précautions nécessaires, et toujours joints à un exercice convenable, semblent être aussi des remèdes très-appropriés pour fortifier toutes les digestions ou préparations des humeurs, et pour prévenir ainsi leur dégénération goutteuse —Mais en donnant des martiaux dans les intervalles de la goutte, si on pousse trop loin leurs doses chez des hommes mélancoliques ou hypochondriaques, on peut exciter en eux l'attaque de goutte qu'on veut prévenir. C'est ce qu'a bien vu M. de Sauvages (1).

Sydenham ne veut point qu'on emploie aucune évacuation intermédiaire, lorsqu'on a commencé à faire usage des remèdes fortifiants et stomachiques. Cependant il est souvent nécessaire d'entremêler des purgatifs dans l'usage combiné du quinquina et des préparations martiales, surtout dans les sujets chez qui le tissu du corps est lâche et spongieux, et lorsqu'il y a empâtement des viscères du bas-ventre. —Il est aussi des cas où l'on voit des purgatifs et des excitants appropriés, que l'on combine assidûment pendant long-temps, produire des effets plus avantageux qu'ils n'auraient eu séparément. Ainsi, M. Trampel assure qu'en continuant une année entière l'usage journalier de la rhubarbe mêlée avec du sel de corne de cerf, il a dissipé sans retour une goutte qui était la plus enracinée possible. — Les eaux minérales ferrugineuses, comme sont celles de Pyrmont, de Spa, de Pougues, sont particulièrement utiles dans l'affaiblissement nerveux qui domine chez des hommes affectés par la goutte. La boisson de ces eaux doit toujours être précé-

(1) Voyez ci-dessus, n° x.
(2) Medicin. und chirurg. Bemerkungen, p. 66.

(1) Nosol. method. art. arthritis melancholica.

dée d'évacuations suffisantes.— Marcard a observé que les eaux de Pyrmont sont très-utiles pour guérir la goutte et pour en préserver, parce qu'elles rétablissent les fonctions de l'estomac et des intestins, et celles de tous les autres organes. Il assure qu'elles rendent surtout réguliers les paroxysmes de la goutte, et que lorsque la nature est trop affaiblie pour chasser la matière goutteuse ou pour la déposer sur les articulations, ces eaux, en augmentant les forces de la nature, préviennent les anomalies de la goutte, et ses métastases sur les viscères.

LXII. Les remèdes qui, étant bien administrés, sont le plus généralement des préservatifs de la goutte, sont de la classe des stomachiques. Barry a fait les observations suivantes sur cet usage des stomachiques dans la goutte.—Lorsque chez les goutteux l'appétit est dépravé, les remèdes les plus propres pour le rétablir, et pour affermir les forces digestives, doivent être adaptés aux constitutions particulières, et aux lésions déterminées de la première digestion. On ne doit pas attendre, et on ne peut essayer avec sûreté des changements soudains. Les stomachiques doux, qui sont agréables à l'estomac, le préparent pour d'autres stomachiques plus chauds et plus fortifiants.

Les stomachiques aromatiques peuvent être utiles dans ces cas. Ainsi Boerhaave recommande comme un bon anti-goutteux la conserve de romarin, donnée dans du vin du Rhin. Pechlin rapporte (1) qu'un empirique donnait avec beaucoup de succès aux goutteux une infusion théiforme faite dans du lait, d'espèces nervines, comme lavande, sauge, marjolaine, etc. — Mais les stomachiques les plus efficaces pour préserver des retours de la goutte sont les amers, dont on continue l'usage pendant long-temps (2). — Les stomachiques amers dont on a éprouvé les meilleurs effets dans la goutte sont le chamædrys, le chamæpitys (ou l'ivette), le trèfle d'eau, la petite centaurée, etc., mais surtout la racine de gentiane et la quassia, qui peuvent être regardées comme ayant un caractère spécifique anti-goutteux. M. Quarin dit qu'après en avoir fait de nombreuses expériences, il a trouvé la racine de gentiane aussi utile dans la goutte que la quassia. — Les anciens, comme on voit dans Galien et dans Cœlius Aurelianus, ont conseillé diverses compositions d'espèces amères, dont ils faisaient continuer l'usage pendant très-long-temps pour préserver de la goutte. — Alexandre de Tralles a décrit des remèdes, composés principalement d'herbes amères, dont il dit que l'usage continué pendant une année entière a rendu à de vieux goutteux la liberté de marcher, et a même dissipé des tufs qui s'étaient formés dans leurs articulations. — Il est beaucoup de compositions analogues, qui ont été vantées contre la goutte dans ces derniers siècles. Tel est l'*elixirium anti-podagricum* de Timæus à Guldenklee, qui est une teinture d'espèces amères dans l'esprit-de-vin tartarisé.

Telle est aussi la poudre du duc de Portland, qui a été pendant quelque temps fort employée en Angleterre comme un spécifique de la goutte. Cette poudre qu'on faisait prendre en substance, et en grande quantité pendant long-temps, est semblable à celle qui est décrite dans la Pharmacopée de Paris sous le nom de *pulvis arthriticus amarus* (où les sommités de petite centaurée, et les feuilles de chamædrys et de chamæpitys sont jointes à parties égales avec les racines de gentiane, d'aristoloche ronde et de grande centaurée). — Cullen dit que tous les goutteux à qui il a vu faire un long usage de cette poudre du duc de Portland ont été en effet garantis de toute attaque inflammatoire de la goutte des articulations, quoiqu'ils fussent affectés de plusieurs symptômes de la goutte atonique; mais que peu après avoir fini l'usage de ce remède, ils avaient des attaques mortelles d'asthme, ou d'hydropisie, ou d'affections apoplectiques et paralytiques (qu'il a observé être dépendantes d'épanchements dans le cerveau.) — Cadogan pense que cette poudre excite, pendant qu'on en use, une fièvre constante, qui empêche la matière goutteuse de se fixer nulle part. Il assure que dans l'espace de six ans, il a vu périr cinquante à soixante partisans de cette poudre, qu'elle avait garantis de la goutte pendant deux ou trois ans. — Ces observations sont parfaitement conformes à celles qu'avait faites Cœlius Aurelianus. Il rapporte que ceux qui, pour préserver de la goutte, faisaient prendre

(1) Obs. 23, l. II.

(2) On peut voir ce qu'a dit là-dessus, d'après la pratique de Doringius, Horstius, l. VIII, Observ. de Morb. extern. part. Obs. 3.

pendant une année entière des médicaments composés d'amers (comme le *Diacentaurion* et le *Diascordeon*), observaient de ne les donner qu'à ceux qui avaient la goutte depuis moins de cinq ans, et seulement après y avoir préparé le corps, et ôté tout obstacle à leur usage, etc. — Cependant il pense d'après Soranus, qu'il faut toujours craindre la longue continuité de ces remèdes. Il cite d'anciennes observations sur des goutteux qui, ayant continué long-temps de prendre ces remèdes, avaient péri d'apoplexie ou d'inflammation de poitrine, ou avaient été attaqués d'autres maladies aiguës, ou étaient devenus sujets à une difficulté perpétuelle de la respiration. — Une observation analogue est celle de Boerhaave, qui dit (1), que l'usage de l'aristoloche ronde adoucit la podagre, mais qu'il raccourcit la vie. — Cependant l'usage modéré des amers est assez sûr, et peut avoir beaucoup d'avantage pour les goutteux, pourvu qu'il soit gouverné suivant les indications. — M. Bosquillon dit qu'il a vu plusieurs vieillards, qui, depuis plus de vingt ans, faisaient impunément usage de la poudre arthritique amère du *Codex* de Paris, et qui l'ont assuré en avoir éprouvé de bons effets. Sans doute les directions de leurs médecins, ou les leçons de leur propre expérience, leur avaient appris à porter dans l'usage de ce remède les modifications nécessaires.

LXIII. Il est facile de voir plusieurs causes des effets nuisibles que doivent avoir chez les goutteux ces remèdes amers continués pendant très-long-temps. 1° Leur usage excite irrégulièrement les forces des organes digestifs, et trouble ainsi le développement naturel de ces forces. Le nouvel ordre introduit par ces remèdes en rend l'habitude de plus en plus nécessaire pour soutenir l'intensité et l'accélération vicieuse des mouvements de la digestion. Souvent aussi il faut augmenter leurs doses à un degré nuisible, afin que la nature ne s'accoutume pas à l'action de ces médicaments. 2° Ces remèdes, en excitant l'appétit plus qu'il ne convient aux forces des organes de la digestion, occasionnent des erreurs de régime, et ne peuvent suffire pour assurer la digestion des aliments pris avec excès. Cette remarque est de Werlhof. On peut y ajouter, qu'après chaque opération de ces remèdes, les organes digestifs, en perdant cette force artificielle tombent dans un état de faiblesse relative d'autant plus grande. 3° On peut douter avec Werlhof, si l'usage perpétué très-long-temps de médicaments amers, qui ne peuvent donner des sucs alimentaires, ne peut pas enfin introduire dans les humeurs une crasse ou mixtion qui leur est étrangère. 4° Les amers sont particulièrement nuisibles, lorsqu'on en use avec excès chez des goutteux dont les humeurs sont altérées par un âcre bilieux. — Les anciens avaient déjà remarqué que les remèdes amers continués long-temps, pouvant être utiles aux goutteux d'une constitution pituiteuse, étaient nuisibles aux bilieux. — Paul Æginète a dit (1) que des remèdes continués pendant tout le cours de l'année pour détruire entièrement la goutte, ont soulagé beaucoup de malades phlegmatiques; mais qu'ils ont causé une mort très-prompte aux sujets d'un tempérament chaud et sec, par une métastase de la matière de la goutte sur les intestins, les reins, la plèvre et le poumon, ou sur quelque autre organe principal. — Gaubius a donné une observation intéressante sur un goutteux qui était d'un tempérament bilieux, et chez qui, après un long usage de la poudre du duc de Portland, l'humeur de goutte se porta manifestement sur le poumon, où elle causa une maladie mortelle. 5° Brunner a observé que l'usage habituel des amers ruine l'appétit, affaiblit les organes, et rend même les attaques de goutte plus fréquentes et plus fâcheuses, chez les goutteux disposés aux irritations spasmodiques, dont la sensibilité est extrême, et qui sont fort agités par les veilles, ou par le moindre excès d'aliments ou de boissons.

La dépravation de la sensibilité rend tel ou tel amer particulièrement contraire à certains individus goutteux; comme étaient, par exemple, ceux dont l'estomac était offensé, à ce que dit Quarin, par l'infusion de chamædrys. — On explique par les causes précédentes, pourquoi l'usage des amers étant excessivement continué par les goutteux, leur est nuisible, quoiqu'il ait pendant long-temps l'effet palliatif de les préserver des attaques de la goutte aux articulations. — Mais il reste à expliquer (c'est-à-dire, à rapporter à un principe géné-

(1) Dans ses Lettres à Bassand.

(1) L. III, c. 78, p. 127, Ed. Gr. Basil.

ral résultant d'un très-grand nombre de faits analogues entre eux), ce fait constaté par l'observation, que les maladies aiguës des viscères, qui prennent la place des attaques régulières de goutte empêchées de se former aux articulations, et qui sont déterminées par ce long abus des amers, sont communément mortelles. — La cause me paraît être dans le principe suivant que j'ai développé ailleurs. — Lorsque les forces agissantes d'un organe souffrent pendant long-temps de grandes altérations, en excès comme en défaut, leur lésion trouble directement dans cet organe, et sympathiquement dans d'autres organes, surtout dans ceux qui se trouvent être relativement plus faibles, l'ordre naturel ou accoutumé des fonctions. Mais d'autant que c'est à cet ordre naturel que tient essentiellement la reproduction des forces radicales de la vie, celles-ci sont toujours profondément affectées par la longue durée de la répétition des excès dans l'action d'un organe principal, relativement à son activité qui était établie par la nature ou par l'habitude. — Ainsi l'excitation violente de l'action des organes digestifs étant continuée très-long-temps par l'usage assidu des amers, il en résulte un affaiblissement ruineux et toujours croissant des forces radicales de la vie dans plusieurs organes, et spécialement dans ceux qui souffrent une infirmité relative. Or, cette extrême diminution de ces forces radicales ne peut que rendre communément mortelles les maladies aiguës des viscères, qui viennent à remplacer les attaques de la goutte aux articulations.

CHAPITRE VI.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE LA GOUTTE DES ARTICULATIONS QUI SONT CONSÉCUTIVES D'AUTRES MALADIES.

§ LXIV. J'appelle consécutive d'une autre maladie la goutte des articulations qui succède à cette maladie, et qui en dépend manifestement dans sa formation. — On regarde généralement comme un ouvrage classique la dissertation de Musgrave sur les différentes espèces de cette goutte consécutive, qu'il a mal désignée par le nom de goutte *symptomatique*. Mais cet ouvrage est rempli d'erreurs sur la nature et les traitements de ces maladies. — Les espèces de cette goutte sont très-communes dans les pays où la goutte est répandue. Ainsi Musgrave a dit que dans la province d'Angleterre où il pratiquait la médecine, les malades de la goutte symptomatique égalaient ou même surpassaient en nombre ceux qui étaient attaqués de la goutte essentielle. — Musgrave a observé que les attaques de la goutte symptomatique ressemblent à celles de la goutte essentielle dans leurs types et dans leurs suites. — Il y a sans doute, le plus souvent, dans la formation de la goutte des articulations qui est consécutive, le concours des deux causes, que j'ai dit ci-dessus (nº XI) être nécessaires pour la formation de cette goutte lorsqu'elle est primitive : savoir d'une disposition de la constitution à l'état goutteux des solides et des fluides, et d'une infirmité relative (naturelle ou acquise) dans les parties voisines des articulations qui sont le siége de cette goutte. — Cependant l'infirmité relative des parties voisines des articulations peut suffire dans des sujets dont la constitution n'est pas disposée à la goutte, pour que ces parties souffrent une attaque de douleurs de goutte imparfaite (et comme fausse), qui est déterminée par une aberration de la cause ou des effets d'une autre maladie primitive. — Toute maladie qui est suivie d'une attaque de goutte la produit, ou par une influence sympathique, ou par une métastase de l'humeur morbifique, ou par l'une et l'autre de ces deux causes. — Musgrave suppose gratuitement que toutes les gouttes symptomatiques sont produites par une métastase de l'humeur morbifique de la maladie primitive, où la nature n'a produit qu'une *crise* imparfaite.

LXV. Je distingue les espèces de la goutte consécutive en deux classes différentes, suivant que cette goutte est ou n'est pas manifestement *compliquée* avec la maladie primitive. — On reconnaît la complication de cette goutte, et de la maladie primitive, quand ces deux maladies existant ensemble ou alternativement, les caractères et les effets qui sont propres à l'une sont sensiblement combinés avec ceux qui appartiennent à l'autre; de sorte que ces deux maladies se modifient réciproquement en formant une maladie composée. — On voit qu'alors le traitement indiqué dans l'une de ces maladies doit être essentiellement combiné avec le traitement qui convient à l'autre maladie. — Ce serait vainement que l'on assignerait des différences es-

sentielles dans la nature et le traitement des diverses espèces de la goutte consécutive, suivant qu'elle est ou n'est pas *compliquée* avec la maladie primitive qui l'a produite, si l'on pouvait admettre l'opinion de M. Hunter (1) : qu'il ne peut exister de complications réelles de deux maladies différentes dans un même sujet. — M. Hunter prétend que, dans l'économie animale, deux actions morbifiques ne peuvent agir sur la même constitution, ni sur la même partie, dans un seul et même temps. — Il donne comme des preuves de son opinion quelques faits dont le nombre est immensément disproportionné à l'étendue des conséquences qu'il en tire. — Ainsi il assure que deux différentes fièvres ne peuvent point exister à la fois chez un individu, et il en donne pour preuve un cas où il a vu que l'action de la petite vérole, qui venait d'être inoculée, fut suspendue pendant tout le cours d'une rougeole qui survint, après laquelle se développa une autre fièvre suivie de l'éruption de la petite vérole, qui parcourut ses périodes ordinaires, et se termina favorablement. — Ce fait doit être rapporté sans doute à l'activité singulière avec laquelle la rougeole et la petite vérole suivent l'ordre de la fièvre et des éruptions qui leur sont propres. C'est à cette cause que tient probablement ce que Rosen et d'autres ont observé, qu'ils n'ont jamais vu des sujets qui fussent pris en même temps de la rougeole et de la petite vérole. Mais d'ailleurs il est connu que la petite vérole peut se compliquer avec d'autres fièvres exantématiques, comme sont le pourpre ou la miliaire.

LXVI. Il n'est pas douteux que les bons observateurs n'aient vu des exemples sans nombre, où deux maladies, soit aiguës, soit chroniques, ont coexisté dans un même sujet et dans une même partie, et se sont combinées avec des modifications réciproques. — Il est certain qu'une fièvre intermittente peut coexister chez le même sujet, non seulement avec une autre fièvre intermittente dont le période est différent, mais encore avec une autre fièvre qui est aiguë inflammatoire. — Van Swieten (2) rapporte qu'un homme attaqué de fièvre quarte fut pris d'une forte pleurésie, avec fièvre aiguë inflammatoire ; et pendant tout le cours de cette pleurésie, sa fièvre quarte continua avec le même type, ayant ses accès qui revenaient au temps marqué, sans que sa marche fût troublée par le cours de la fièvre inflammatoire, ni par les saignées et autres remèdes qu'on employa contre la pleurésie. — Entre les observations de deux maladies aiguës qui, étant réunies dans un seul sujet, ont suivi en même temps leur cours respectif, une des plus remarquables est l'histoire de Pythion qu'a donnée Hippocrate (1). — Ce malade, dans un même jour d'une fièvre aiguë (le dixième), fut jugé par les sueurs et par des crachats assez cuits, et néanmoins rendit des urines ténues et sans couleur : et ce ne fut que quarante jours après cette crise, que la maladie se termina par un abcès vers le fondement, et un dépôt sur les voies de l'urine. — On voit que dans ce malade l'affection catarrhale de la poitrine, et la fièvre continue d'un genre inflammatoire, marchèrent en même temps, mais très-inégalement vers leurs terminaisons critiques. — M. Hunter soutient qu'on ne peut dire, sans un grand fonds d'ignorance, qu'il existe une complication de gale ou de scorbut avec la vérole. Mais on ne voit pas comment il a pu lui-même, soit ignorer, soit dédaigner de discuter un très-grand nombre de faits qui prouvent ces complications. — Au nombre de ces faits bien vus, sont les observations de Hoffmann (de Munster) sur des ulcères, qui étaient entretenus par la réunion du scorbut et de la vérole, et qu'on ne guérit qu'en faisant succéder les anti-scorbutiques aux anti-vénériens; et celles de Raulin sur des phthisies pulmonaires scorbutiques et vénériennes, qu'on ne peut guérir qu'en donnant conjointement les anti-vénériens et les anti-scorbutiques, qu'on y avait employés séparément sans succès.

Une observation analogue et fort curieuse est celle de Damianus Sinopeus, qui a vu qu'en Russie un scorbut grave, qui se déclare au printemps, renouvelle la vérole dans des sujets chez qui elle a existé précédemment, quoiqu'ils en aient été très-bien traités, et qu'elle ne peut alors être guérie que fort difficilement. — L'opinion de M. Hunter ne

(1) Traité des maladies vénériennes, dans l'introduction, art. II.

(2) In Aphor. Boerh. 738.

(1) Lib. III, Epidem. Sect. I, Æg. II.

peut être fondée que dans un petit nombre de cas, où l'action de la cause d'une maladie chronique donne à tout le système des organes d'un individu une affection tellement déterminée dans sa forme et dans ses effets, que ce système n'est plus susceptible de recevoir en même temps une affection de forme différente, que lui imprimerait l'action d'une autre cause morbifique. — J'explique ainsi l'observation de Musgrave, qui dit que la goutte symptomatique n'est jamais produite par la vérole invétérée, lorsqu'elle carie les os ou fait d'autres grands ravages.

LXVII. Il est des cas singuliers, mais qu'on ne doit point rapporter ici, où une attaque de goutte a dissipé des maux violents, ou invétérés et rebelles, par une crise prompte et complète, et n'a point laissé de traces de goutte habituelle. Ces accidents ne constituent point autant d'espèces de goutte consécutive qui indiquent des méthodes de traitement particulières, et l'on doit s'y borner à favoriser les mouvements de la goutte qui sont salutaires. — Ainsi on a vu une attaque de goutte faire cesser divers symptômes nerveux et hypochondriaques qui subsistaient depuis plusieurs années. Lanzoni dit (1) qu'une femme qui était sujette à l'épilepsie depuis vingt-cinq ans, en fut délivrée par la goutte qui la prit à un pied. — Morgani raconte qu'étant attaqué d'une inflammation violente aux deux yeux, pour laquelle il paraissait instant de le saigner, il essaya un pédiluve dans l'eau chaude; ce qui détermina une douleur au gros orteil du pied droit, dans sa jointure avec le métatarse, et les progrès de cette douleur dissipèrent l'ophthalmie. Il n'avait jamais eu auparavant de goutte aux pieds, et il n'en eut qu'un léger retour cinq ans après.—Van-Swieten (2) rapporte que, dans une pleurésie, au quatrième jour où la douleur était fort affaiblie par deux saignées et par d'autres remèdes, il survint des douleurs fortes aux deux gros orteils, qui dissipèrent aussitôt et entièrement le point de côté et la fièvre. Van Swieten dit que ce malade n'avait jamais eu la goutte aux pieds, et il n'a point su qu'il en ait eu depuis. — Je parlerai en détail des espèces de la goutte consécutive qui sont les plus connues, en les rapportant aux deux classes

(1) Ephem. nat. curios.
(2) In Aphor. Boerh. 888.

générales que j'ai distinguées. — Je ne parlerai point des espèces de goutte consécutive dont Musgrave n'a point traité, et qu'il a dit qu'il laissait à développer aux médecins qui viendraient après lui : tels sont des cas qu'il paraît n'avoir indiqués que comme possibles, de la goutte symptomatique dans les écrouelles, la jaunisse, la dysenterie, etc. — Je remarque à ce sujet, que j'ai vu quelquefois une goutte consécutive d'une métastase du lait qui se jetait sur les articulations (goutte qu'on peut appeler *arthritis lactea*). Stoll (1) a indiqué le traitement d'une espèce de goutte qu'il a vue plusieurs fois survenir après l'usage prématuré du quinquina dans les fièvres bilieuses.

ARTICLE PREMIER. — DES ESPÈCES DE GOUTTE DES ARTICULATIONS, OU LA GOUTTE NE FORME POINT UNE VRAIE COMPLICATION AVEC LA MALADIE PRIMITIVE.

LXVIII. On ne peut admettre de véritable complication dans les espèces suivantes de goutte consécutive (comprises au nombre des symptomatiques par Musgrave), dans celle qui succède à l'hydropisie, et dans celle qui survient au rhumatisme. — Musgrave dit que dans l'hydropisie où il n'y a point de squirre ou de lésion très-grave du foie ou d'un autre viscère principal, la goutte survient assez souvent chez des sujets qui ont des semences de goutte, lorsqu'après leur avoir donné des hydragogues, on soutient et relève leurs forces par l'usage des amers et des chalibés. — Musgrave croit que dans cette goutte symptomatique de l'hydropisie, le germe de la goutte existait dans le sang quelque temps avant l'attaque, et que la nature pousse ce miasme au dehors, lorsqu'elle est délivrée, du moins en partie, de la maladie primitive. — Il me paraît que dans ce cas, les martiaux et les toniques, qui par leur action régénèrent alors la partie rouge du sang, en procurent assez promptement une pléthore relative, et que cette pléthore chez des sujets goutteux détermine la production de la goutte, comme peut faire la pléthore causée par la suppression des règles et des hémorrhoïdes. —Musgrave dit qu'on ne doit traiter cette goutte consécutive que pour l'entretenir et l'accroître, ou pour la régler; et que dans ces vues, il

(1) Ration. med., part. I, p. III, 80.

faut employer des amers, des anti-scorbutiques et des martiaux. Mais il est essentiel de remarquer que ces remèdes, comme ils ont déterminé la formation de la goutte qui survient à l'hydropisie, peuvent en exciter les mouvements à un degré nuisible. — Ainsi l'on voit seulement en général, que cette attaque de goutte consécutive doit être traitée suivant sa marche plus ou moins régulière, les symptômes dont elle est accompagnée, et l'utilité qu'elle peut avoir dans les circonstances du malade. — Si après l'attaque de cette goutte consécutive, les fortifiants sont indiqués pour préserver des retours de l'hydropisie, on ne doit point forcer les doses de ces remèdes dans la vue d'exciter de nouvelles attaques de goutte, lorsque la nature n'y est point sensiblement disposée, et lorsque l'utilité de ces retours n'est présumée que d'une manière vague et incertaine.

LXIX. La goutte fixe des articulations qui survient au rhumatisme, et qui a été décrite par Musgrave, ne forme point une maladie véritablement compliquée, mais doit être regardée comme un développement de la goutte rhumatique, qui devient fixe. — Musgrave traite cette goutte consécutive d'une manière qui est absolument hypothétique. Il y conseille, pour résoudre la ténacité (*lentor*) du sang qui engorge les vaisseaux capillaires, qu'il croit être la cause de cette goutte ainsi que du rhumatisme, les antiscorbutiques et les alcalis volatils. Il propose encore des saignées, l'huile de térébenthine et le camphre, et une légère salivation mercurielle; mais il avoue qu'il n'a point d'expérience sur le succès de tous ces divers moyens, qu'il dit devoir être probablement heureux au commencement de cette maladie. — Il propose enfin, si ces résolutifs manquent d'efficacité, de pomper par des succions fortes et souvent répétées (1) l'humeur gélatineuse épanchée dans le voisinage des articulations lésées, qui est encore fluide lorsque la maladie est assez récente. Il ajoute qu'il faut faire des fomentations fréquentes avec du vin brûlé, à l'endroit des articulations affectées, etc. — Dans la goutte qui succédant au rhumatisme participe plus ou moins de sa nature, il faut suivre les traitements méthodiques généraux de la goutte simple qui ont été exposés ci-dessus, et apporter à ces traitements les modifications relatives au caractère du rhumatisme. On procure ainsi, de la manière la plus avantageuse, le changement qui peut avoir lieu de cette goutte rhumatisante en une goutte fixe et régulière. Lorsque ensuite cette goutte fixe est formée, il faut la traiter aussi, en ayant égard au caractère plus inflammatoire qu'elle peut retenir.

ARTICLE II. — DES ESPÈCES DE GOUTTE DES ARTICULATIONS CONSÉCUTIVES, OU LA GOUTTE FORME UNE VÉRITABLE COMPLICATION AVEC LA MALADIE PRIMITIVE.

LXX. Musgrave a donné sur le traitement de la goutte symptomatique un principe général qui est extrêmement défectueux (1). — Ce principe général est, que ce traitement devant être formé de ceux qui conviennent à la goutte et à la maladie primitive, les parties de ce traitement mixte doivent être disposées de manière que, dans l'attaque même, il se rapporte principalement à la goutte; mais qu'après l'attaque les remèdes préservatifs soient surtout dirigés contre la maladie primitive. — Cependant rien n'est moins d'accord avec ce principe général, que les résultats que Musgrave lui-même a donnés de sa pratique dans les *attaques* des diverses espèces de la goutte symptomatique (2). — Il dit qu'il en est des espèces où il faut favoriser la goutte des articulations par tous les moyens, et d'autres où il faut enrayer son mouvement, et chasser la matière morbifique par diverses voies d'excrétion. Il dit aussi que dans d'autres espèces de cette goutte symptomatique, il faut altérer cette matière sans exciter aucune évacuation, et qu'il en est enfin où l'on doit arrêter le mal dans son principe, sans employer des remèdes évacuants ni altérants. — Comment Musgrave n'a-t il pas reconnu que le choix entre ces traitements divers, ou plutôt opposés, des attaques de différentes espèces de goutte symptomatique, ne peut être déterminé, si on le rapporte principalement à la goutte même; mais qu'il doit être réglé d'après la comparaison des indications de la goutte, et de celles de la maladie pri-

(1) Suivant une pratique dont j'ai parlé ci-dessus, n° XL.

(1) Dissert. de arthritide symptomatica, cap. I, n. XII.

(2) Epilog. Diss. de arthritide symptomatica.

mitive? — Je vais exposer les principes généraux que je crois devoir établir sur le traitement des espèces de la goutte consécutive qui est compliquée avec la maladie qui l'a produite.

1° Dans les *attaques* d'une goutte des articulations consécutive et compliquée (qui sont ordinairement irrégulières et prolongées), il faut choisir et modifier le traitement excitatif ou résolutif de la goutte, selon les rapports de nature intime, et ceux d'utilité, que cette goutte peut avoir avec la maladie primitive. On doit toujours dans ces attaques suivre une méthode de traitement analytique, où l'on combine les indications que présentent les deux maladies qui forment chacune de ces complications (1).

2° Dans les *intervalles des attaques* de cette goutte consécutive et compliquée, il faut aussi toujours suivre une méthode de traitement analytique, qui embrasse les indications que présentent, et la maladie primitive, qui persévère, ou dont les retours sont à présumer, et l'habitude introduite d'une disposition aux mouvements de la goutte.

3° Ces méthodes analytiques de traitement qui conviennent, dans les attaques et hors des attaques de goutte, aux divers cas de ces maladies compliquées, doivent (suivant un principe général que j'ai proposé et développé ailleurs) être déterminées relativement, et à l'ordre d'importance respective des indications de la goutte et de la maladie primitive, et à l'ordre le plus avantageux de simultanéité ou de succession de l'emploi des moyens qui répondent à ces diverses indications.

Je donnerai plusieurs exemples qui développeront l'utilité de ces principes dans diverses espèces de ces maladies goutteuses, et il sera facile d'en suppléer beaucoup d'autres applications. — Après avoir indiqué ces règles générales, je vais exposer successivement mes observations particulières sur le traitement des espèces de goutte consécutive qui forment une véritable complication avec leurs maladies primitives. Dans l'ordre où je traiterai de ces espèces, je placerai les premières, celles où la goutte a une affinité singulière avec la maladie primitive.

(1) Ainsi il ne faut jamais traiter ces attaques comme celles d'une goutte simple et parfaite (*exquisita*), quoique Musgrave l'ait conseillé pour plusieurs espèces de la goutte symptomatique.

LXXI. *Goutte consécutive de la mélancolie hypochondriaque.*

Cette complication me paraît pouvoir être d'autant plus intime, qu'un vice atrabilaire du sang a lieu souvent dans la goutte invétérée, comme je l'ai observé ci-dessus. — Musgrave a vu plus d'une fois des purgatifs doux déterminer utilement cette goutte chez des sujets mélancoliques. — Il reconnaît d'ailleurs que les purgatifs fort actifs ne conviennent point à cette espèce de goutte. J'observe à cette occasion qu'une grande sensibilité chez les malades goutteux présente manifestement une exception très-étendue à la pratique générale de Musgrave, qui, dans les gouttes symptomatiques (comme dans les anomales), donne presque universellement des purgatifs très-énergiques, pour que l'orgasme qu'ils excitent détermine la goutte des articulations.

Goutte consécutive des ulcères desséchés à la surface du corps.

Musgrave croit que la matière de ces ulcères qui produit cette goutte consécutive est de la même espèce que l'arthritique : et il paraît l'avoir pensé d'après l'aperçu très-vague que les ulcères et la goutte sont pareillement des maladies externes. En suivant cette idée, il donne le conseil très-défectueux d'employer les mêmes remèdes dans les accès de cette goutte, et le même régime dans ses intervalles que si elle était primitive.

Il dit d'ailleurs fort bien que dans ces *intervalles* il faut entretenir ou renouveler autant qu'il est possible la maladie originaire par des remèdes externes appropriés. Ainsi, il veut qu'alors on applique des vésicatoires près des oreilles pour exciter les croûtes de lait (*achores*) qui se sèchent, et des cathérétiques pour empêcher la cicatrisation de l'ulcère qui se ferme, etc. — Il est évident que ces remèdes conviennent aussi durant l'*attaque* de cette goutte consécutive, si elle ne supplée qu'imparfaitement à ces ulcères habituels, ou si elle ne détourne point assez les suites dangereuses que peut avoir leur dessiccation.

Goutte consécutive d'une fièvre autre que celle qui est propre aux accès de goutte.

Cette distinction est marquée en ce que cette fièvre productrice de la goutte

diffère, par sa durée et ses caractères, de la fièvre qui est propre aux attaques de goutte. — La succession de la goutte à une fièvre primitive peut y être ou simplement symptomatique, ou critique et salutaire. Dans les deux cas, le traitement de l'attaque de goutte doit être gouverné suivant ses rapports avec la fièvre primitive. Ainsi, par exemple, la goutte qui se déclare dans des sujets attaqués d'une fièvre aiguë ne doit être excitée par des diaphorétiques et des cordiaux qu'autant que ces remèdes conviennent à la nature et à l'état de cette fièvre. — Musgrave conseille ces remèdes trop généralement dans ces cas, d'après cette vue extrêmement vague que la fièvre et la goutte sont pareillement des efforts de la nature pour chasser une matière étrangère, etc.

Quand la goutte est purement symptomatique dans la fièvre où elle survient, et qu'elle ne suffit pas pour déterminer dans cette fièvre des mouvements de coction ou de crise salutaire, elle n'empêche point de donner le quinquina, lorsqu'il peut être indiqué dans cette fièvre (1). C'est ce que j'ai pratiqué plus d'une fois avec succès. — Quant au traitement à suivre dans les intervalles, et qui doit être préservatif des retours de la goutte et de la fièvre, il est évident, comme l'a reconnu Musgrave, qu'on doit le rapporter aux indications que présentent les caractères de l'une et de l'autre maladie.

LXXII. *Goutte consécutive de la suppression des hémorrhagies habituelles.*

Dans la goutte consécutive de la suppression des hémorrhoïdes, Musgrave veut qu'on n'emploie que dans les intervalles des attaques de cette goutte les aloétiques qui peuvent rétablir ce flux, et l'application des sangsues à l'anus pour y suppléer. — Les aloétiques peuvent être fort utiles alors en rappelant le flux hémorrhoïdal. J'ai connaissance d'un cas où ces remèdes, en rétablissant ce flux, guérirent une affection paralytique des extrémités inférieures, qui subsistait depuis six mois, cette paralysie étant venue à la suite d'une violente attaque de la goutte qu'avait déterminée la suppression des hémorrhoïdes. — Il faut seulement employer en même temps que ces remèdes d'autres remèdes externes propres à retenir et à fixer la goutte aux articulations, autant qu'on juge que cela peut être utile. — L'application des sangsues au fondement peut aussi être bien placée dans l'attaque même de cette goutte consécutive. — Mais il peut être nécessaire, dans ces cas, de faire précéder cette évacuation de sang locale par une saignée de bras. Faute de cette précaution, les sangsues à l'anus peuvent alors déterminer une suppression d'urine, en attirant l'humeur morbifique sur les voies urinaires; et cette suppression, à laquelle peuvent se joindre la fièvre et les douleurs des reins, peut devenir funeste, comme l'a vu Seb. Nasius. — Musgrave a distingué deux cas très-différents dans la goutte consécutive de la suppression des règles, suivant que ce flux est intercepté dans de jeunes personnes attaquées ou mal guéries de la chlorose, et suivant qu'il est rendu très-imparfait, ou qu'il vient à cesser dans un âge avancé. Dans l'un et l'autre cas, la goutte (tantôt vague et tantôt fixe) n'est déterminée que chez des personnes qui ont dans leur constitution une disposition goutteuse. — Dans le premier cas, Musgrave veut qu'on détourne la matière de la goutte par la voie de la matrice, qu'on donne des emménagogues joints aux martiaux, entre lesquels il préfère les eaux ferrugineuses, qui agissent d'ailleurs comme diurétiques. Il regarde le fer comme le remède sur lequel on doit presque uniquement compter dans ce cas. Il conseille d'en faire précéder et d'en entremêler l'usage de purgations pour prévenir les dangers qu'auraient les martiaux, en causant la constipation ou le séjour des humeurs aqueuses dans quelque partie du corps, ou bien en donnant au sang une consistance renforcée et trop exaltée.

Mais les martiaux sont contre-indiqués dans ce cas et peuvent produire l'effet contraire à celui qu'en attendait Musgrave, si on en force l'usage, et surtout lorsque la chlorose a déjà été traitée par ces remèdes. En effet, ils peuvent alors, en augmentant beaucoup la partie rouge du sang et en causant sa pléthore relative, exciter et aggraver de plus en plus d'une manière nuisible la détermination de la goutte sur les articulations. — Ainsi les martiaux surtout, autres que les eaux ferrugineuses, sont moins sûrs et moins indiqués que des emménagogues plus directs dans ce cas de cette espèce de goutte

(1) V. Werlhof, Obs. de Febribus p. 53.

consécutive. On ne peut qu'y adopter en général, quoique avec les modifications nécessaires, les remèdes que M. Quarin conseille dans cette goutte, qui sont les frictions, les savonneux, les amers, la myrrhe, quelquefois l'aloës, et les bains d'eaux sulfureuses. — Dans le second cas, où la goutte est consécutive de l'imperfection extrême des règles, ou de leur cessation chez les personnes d'un âge avancé, Musgrave dit avec raison qu'il faut abandonner l'usage des emménagogues à proportion de ce qu'on perd l'espoir du rétablissement des règles. — Il dit que le remède principal est dans les purgations répétées sans excès, qui garantissent la tête et les parties internes de l'irruption que causerait la plénitude des humeurs. Il emploie, pour cette fin, des purgatifs fondants, auxquels il joint des anti-hystériques. Il conseille d'ailleurs l'application d'un cautère, ou bien d'autres moyens d'excrétions qui suppléent aux règles, etc. — Mais Musgrave dit trop généralement (1) que le fer est pernicieux dans ce second cas de goutte symptomatique; car il peut y être fort utile, étant joint aux autres remèdes propres à procurer des attaques régulières de goutte, lorsqu'elle est irrégulière et prolongée : d'autant qu'alors on ne peut laisser cette goutte à elle-même, de crainte qu'elle n'amène d'autres maladies graves, comme le calcul et l'ulcère de la vessie, etc. Musgrave lui-même rapporte ailleurs (2) qu'une femme de quarante-cinq ans, chez qui les règles vinrent à cesser, après avoir eu ensuite des fleurs blanches, et peu après une hémoptysie, ayant été enfin prise de la goutte, qui affecta les diverses articulations des extrémités supérieures et inférieures, il la traita avec succès, en assurant les mouvements réguliers de sa goutte par le moyen des eaux ferrugineuses, dont l'usage fut précédé, et parfois entremêlé de purgatifs, et par des altérants appropriés, comme d'autres martiaux, des amers, etc.

LXXIII. *Goutte consécutive de la colique.*

Cette colique peut être de plusieurs sortes. Lorsqu'elle est bilieuse, il est utile en général d'exciter les mouvements de la goutte par des remèdes *externes*. Mais quant aux remèdes excitants et cordiaux qu'on pourrait faire prendre pour cette fin, Musgrave a bien vu qu'il faut s'en abstenir, ou ne les donner qu'avec beaucoup de réserve : ce qu'il a dit être particulier au traitement de cette goutte.— Il a bien observé que, dans ce cas, ces remèdes en excitant la fièvre peuvent produire un transport de la goutte sur le cerveau, d'autant plus que cette métastase est comme propre à la colique bilieuse. Il ajoute que, dans cette espèce de colique, l'expulsion de la matière goutteuse morbifique sur les articulations s'opère moins ordinairement que dans les autres espèces de colique, et qu'elle y est plutôt comme fortuite et très-facile à intercepter. — Entre les autres espèces de colique auxquelles la goutte succède souvent, et que Musgrave a distinguées, il en a spécialement considéré une dont les reprises alternent souvent avec les attaques de goutte : celle que cause un vice des digestions, quoiqu'il n'ait point précédé d'erreur de régime dans la quantité ou la qualité des aliments. Dans cette espèce de colique, la crudité des sucs alimentaires, mal et péniblement digérés, leur a fait contracter une acrimonie qui cause des douleurs vives et d'autres lésions des intestins.— Musgrave dit fort bien qu'on ne remédie point à cette goutte consécutive, si on ne considère la colique qui l'a précédée. Il conseille avec raison, comme préservatifs de l'une et de l'autre maladie, les remèdes fortifiants des organes de la digestion, entremêlés de doux purgatifs. — Mais il ordonne aussi dans les attaques de cette goutte les mêmes remèdes que dans leurs intervalles, les stomachiques, les martiaux et des purgatifs entremêlés (1). — Or, les purgatifs que peut indiquer la colique qui a précédé ne conviennent à l'attaque de goutte que dans les cas où cette attaque est prolongée et n'a point une marche vive et régulière, qu'il serait dangereux de troubler; et les martiaux et autres fortifiants actifs ne sont appropriés dans cette attaque de goutte qu'autant qu'on doit se proposer de l'exciter pour dissiper plus complètement la cause de la colique.

(1) A la fin du chapitre III de sa Dissert. de arthritide symptomatica.

(2) Dissert. de arthritide primigenia regulari, p. 164.

(1) Voyez l'Histoire III, qu'il rapporte dans son chapitre sur cette espèce de goutte.

LXXIV. *Goutte consécutive de l'asthme.*

La goutte succède à l'asthme chez des hommes âgés et d'une constitution disposée à la goutte, et cet asthme est presque toujours humoral ou pituiteux. — Cette goutte consécutive dépend sensiblement de l'extension de la matière morbifique, extension que détermine probablement la sympathie qui est entre l'organe extérieur du corps et le poumon dans la fonction de la transpiration. — Cependant la goutte succède quelquefois à l'asthme sec, ou essentiellement nerveux. Dans une semblable complication de la goutte avec cet asthme, j'ai observé des constrictions spasmodiques et douloureuses du diaphragme au bas du sternum, jointes à diverses affections nerveuses dans les extrémités affectées de goutte, comme stupeur aux doigts, torpeur aux pieds, crampes aux gras des jambes, etc. Musgrave n'a point vu la goutte survenir à l'asthme flatulent de Floyer. Cet asthme (comme Sauvage et Cullen l'ont remarqué) est une variété de l'asthme humide, dont les accès ont une marche régulière, et dont les retours sont fréquents. Il est vraisemblable que la répétition assidue de ces accès réguliers d'asthme empêche la formation des mouvements de la goutte.

Dans la goutte qui se joint à l'asthme, et qui peut alterner avec lui, l'asthme domine en hiver et la goutte dans l'été, tandis que les autres espèces de goutte, soit essentielles, soit consécutives, se montrent plus rarement en été. — Musgrave a observé aussi que la goutte symptomatique de l'asthme est déterminée surtout par les purgatifs drastiques et par les anti-asthmatiques excitants. Il dit qu'elle est peu douloureuse, et qu'elle ne produit point de tufs ni d'autres lésions graves, ce qu'il rapporte à l'expulsion fréquente de la matière morbifique qui se fait par les crachats. — Dans le traitement de la goutte consécutive et compliquée de l'asthme, les indications d'aider, d'entretenir, et de rendre complètes les attaques de goutte, ne peuvent être dominantes qu'autant que ces attaques soulagent beaucoup l'asthme, ce qui en effet a lieu assez souvent. — Mais si l'asthme persiste avec violence, pendant que la goutte qui lui est jointe ou alternative est irrégulière et faible, et si la goutte, lors même qu'elle est forte, ne produit point assez de soulagement constant, il faut insister beaucoup moins sur les remèdes qui sont relatifs à l'affection goutteuse que sur les anti-spasmodiques et les expectorants indiqués pour l'asthme. — D'ailleurs il ne faut jamais négliger le traitement de diverses autres affections qui se combinent souvent dans ces cas, comme sont un flux hémorrhoïdal, une fièvre lente, etc. — D'après ces principes, on doit régler l'application et l'administration successive ou combinée des remèdes anti-asthmatiques et des anti-goutteux qui peuvent convenir dans les divers cas de cette goutte consécutive. Je vais en parler sommairement, en rectifiant sur ce sujet diverses assertions de Musgrave, que je crois erronées.

Dans cette complication de la goutte et de l'asthme, la saignée est en général contre-indiquée, à raison de l'énervation qu'elle peut produire. — Les purgatifs peuvent y être utiles quelquefois, mais beaucoup plus rarement que ne l'a dit Musgrave, qui cependant a reconnu qu'ils peuvent être plus répétés dans l'asthme pituiteux simple que dans celui qui est compliqué de la goutte, où l'on doit craindre qu'ils n'empêchent la goutte de se fixer aux articulations. — Musgrave préfère, pour exciter cette goutte symptomatique, des purgatifs forts et échauffants, tels que l'aloës, la scammonée, l'ellébore noir; mais il est trop douteux que l'action de ces remèdes réponde à cette indication, et leur opération peut être souvent dangereuse. — Outre les purgations, il est d'autres évacuations révulsives qui conviennent singulièrement à l'état chronique de l'asthme compliqué de goutte, et dans les temps d'intervalles que laissent ces affections. Ces évacuations sont celles qu'on procure par divers diurétiques et diaphorétiques, et par l'établissement des cautères. — Les béchiques doux, s'ils sont indiqués, doivent être donnés assez loin des repas, pour ne pas émousser l'appétit. Ce conseil de Musgrave est d'autant plus fondé, que la complication de la goutte rend plus nécessaire de ne pas fatiguer l'estomac. — Des expectorants résolutifs, qui sont surtout placés au déclin des accès de l'asthme, et qu'il faut employer de manière que leur action ne nuise pas aux mouvements de la goutte, lorsque ceux-ci sont bien déterminés, sont le petit-lait vineux, un thé de camphorata et un vésicatoire appliqué entre les

épaules. — Le soufre paraît être spécifique dans cette complication, d'autant qu'il est anti-asthmatique et anti-goutteux. Les eaux sulfureuses peuvent être alors singulièrement utiles; mais il faut s'y abstenir en général des teintures et des autres préparations échauffantes du soufre, que Musgrave conseille dans ce cas. D'ailleurs le soufre peut être par fois employé avantageusement dans cette goutte consécutive, à raison de son effet laxatif, auquel on ajoute en y joignant de la crème de tartre, etc. — Dans cette complication, plus l'asthme participe du caractère nerveux (caractère que je crois exister toujours, du plus au moins, dans le véritable asthme), plus les anti-spasmodiques actifs sont indiqués. Ces anti-spasmodiques sont ou externes, comme est l'application sur la poitrine d'un liniment volatil huileux camphré, ou internes, comme la liqueur de corne de cerf succinée, etc. — Les narcotiques peuvent être bien placés alors par leur vertu anti-spasmodique; et dans cette vue, il est à propos que l'opium soit joint au camphre, ou à d'autres anti-spasmodiques, comme il l'est dans *l'Elixir parégorique* (de la Pharmacopée de Londres), qu'il faut donner les soirs, avant l'entrée des redoublements de l'attaque d'asthme. — Musgrave dit que les narcotiques sont peu sûrs dans ce cas; et cela est vrai, si on ne les administre point relativement à leur effet anti-spasmodique, mais qu'on les donne seulement dans la vue de remédier à l'insomnie, ou aux douleurs vives de la goutte. — L'opium est aussi d'autant plus contre-indiqué, que la congestion des humeurs sur le poumon est plus violente. — Il faut exciter les mouvements de la goutte à proportion de ce que la nature paraît disposée à les soutenir et qu'ils semblent devoir être salutaires, en appliquant au-dessus ou auprès des articulations les plus souffrantes, ou qui ont été le plus souvent affectées de goutte, des épispastiques, tels que des sinapismes aux pieds, et les vésicatoires placés auprès des tumeurs goutteuses.

Il est des cas (comme je le dirai dans la suite) où des remèdes plus convenables pour cette fin sont les pédiluves tièdes, ou des cataplasmes et autres topiques émollients appliqués sur les articulations goutteuses. — Il survient quelquefois dans cette goutte consécutive de l'asthme un œdème considérable aux jambes. Il faut alors, pour arrêter les progrès de l'infiltration, appliquer un vésicatoire vers les limites de cet œdème, et panser la plaie avec de la thériaque, etc. — Musgrave conseille toujours les amers et les chalibés pour exciter la goutte consécutive de l'asthme. Mais on voit facilement que l'emploi de ces remèdes internes pour déterminer cette excitation, doit être beaucoup plus borné que celui des topiques attractifs de la goutte. — Les amers et les martiaux sont d'ailleurs généralement bien placés dans le traitement préservatif où Musgrave les conseille, ainsi que les frictions, l'équitation, etc.

LXXV. *Goutte consécutive du scorbut.*

J'ai parlé ci-dessus (nº XVI) de ces espèces de goutte dans lesquelles l'altération des humeurs prend le caractère de la dégénération scorbutique, et se marque par des signes analogues. La goutte, qui a seulement un caractère scorbutique, est différente de celle qui est consécutive d'un véritable scorbut, et qui le complique. Celle-ci a des attaques longues et peu violentes, et (comme l'a vu Musgrave) elle retient constamment plusieurs symptômes de l'affection scorbutique primitive, tels que les maux des gencives, les taches et les éruptions à la peau. — Le traitement des attaques de cette goutte ne présente aucune difficulté, et doit être le même que celui des attaques de la goutte simple. — Hors des attaques de cette espèce de goutte, et pour les prévenir, ainsi que pour combattre le scorbut primitif, on voit qu'il faut combiner les anti-goutteux avec les anti-scorbutiques (entre lesquels le raifort sauvage peut convenir alors spécialement). — Dans plusieurs de ces cas, on peut employer avec succès le traitement suivant, que Musgrave recommande. Il fait prendre chaque jour, matin et soir, du sel de mars dans du suc clarifié de cochléaria, mêlé avec parties égales, ou la moitié, ou le tiers de suc de citron. Après avoir fait précéder des évacuations convenables, il ordonne ce remède et en continue l'usage pendant un mois de suite, en donnant un purgatif environ tous les sept jours. — Dans cette goutte scorbutique, il paraît qu'on ne doit pas suivre un autre conseil qu'y donne Musgrave, et que semble devoir faire rejeter la nature du scorbut. — Il propose d'y employer des préparations de mercure, de manière à procurer une sa-

livation douce et prolongée ; mais il explique le succès qu'il attribue à cette pratique par des assertions vagues, en disant que cette salivation adoucit beaucoup la maladie, parce qu'elle purge la masse du sang et en émousse l'âcre morbifique. Il avoue pourtant que la maladie s'est reproduite quelquefois après une semblable salivation. — Sans doute, lorsque l'épaississement muqueux des humeurs domine sensiblement dans cette maladie, les mercuriels sont propres à remplir une indication majeure (et qui peut être une des premières dans l'ordre des temps du traitement, celle de résoudre les humeurs visqueuses et dégénérées qui se sont fixées dans les articulations).

Mais je pense que l'action fondante des mercuriels doit être alors détournée de produire la salivation, qui peut facilement devenir trop abondante ou même colliquative ; et que cette action doit être assurée et dirigée par le moyen d'évacuants appropriés, en donnant de temps en temps des purgatifs médiocres, en faisant prendre des diurétiques et des diaphorétiques convenables, comme peut être l'*eau de chaux composée* de la Pharmacopée de Londres, etc.

LXXVI. *Goutte consécutive de la vérole.*

Musgrave dit qu'il n'est point de goutte symptomatique qui soit plus commune ; et c'est ce qu'on peut vérifier dans tous les pays où la goutte est fort répandue. — Cette goutte succède spécialement à la maladie vénérienne que cause une chaude-pisse mal traitée ou supprimée. — Musgrave dit que la vérole d'un mari peut donner la goutte à sa femme. Cela arrive sans doute parce que l'effet de la contagion vénérienne, sans produire alors d'autres maux vénériens chez la femme, peut développer en elle la disposition goutteuse (originaire ou acquise). Musgrave pense que ce fait, dont il a vu des exemples, peut paraître extraordinaire ; mais j'ai observé que des cas semblables ne sont pas extrêmement rares. — Le caractère nerveux qu'ont plusieurs espèces de goutte consécutive a lieu principalement dans la goutte vérolique. Ce caractère n'y est pas cependant plus marqué que dans les autres gouttes consécutives, en ce que les douleurs y ont une plus grande violence relative, comme le prétend Musgrave. — J'ai vu beaucoup de cas de cette goutte où les douleurs étaient peu fortes, quoique les nerfs fussent très-affectés. — J'ai vu un goutteux, qui, à la suite de maux vénériens traités imparfaitement, avait au côté gauche de la poitrine (sans aucune difficulté de respirer) une affection goutteuse très-suspecte de complication d'un reste de virus vénérien. Ce malade avait par fois, mais pour peu de temps, des intermittences dans le pouls et de la peine à articuler. J'ai vu beaucoup d'autres cas où la goutte vénérienne avait porté sur les origines des nerfs. — Les attaques de cette goutte, lorsque leur marche est régulière, peuvent être utiles à un certain point ; mais lorsqu'elles sont interceptées, ou qu'étant un peu actives elles sont laissées à elles-mêmes, elles amènent un état très-dangereux, s'il ne survient point d'hémorrhagie, d'ulcère, ni de flux salutaire ; ou bien s'il survient alors une cessation des règles, et si enfin toute issue est sensiblement fermée à la matière morbifique. — Musgrave a observé qu'alors la goutte se porte ordinairement à la tête et cause l'apoplexie, ou des maux convulsifs promptement funestes. Il rapporte un exemple remarquable d'un homme, chez qui cette goutte vérolique ayant ainsi porté à la tête, fut traitée avec succès, mais qui fut pris quelque temps après, au milieu de la nuit, à la suite d'un sommeil fort tranquille, d'un spasme universel qui le fit périr brusquement. — Durant les attaques de cette goutte, Musgrave dit que les hypnotiques sont indiqués par la violence des douleurs, mais que leur *abus* jetterait la matière morbifique sur les nerfs. Cette crainte est très-fondée, comme on peut le voir d'après ce qui a été dit du caractère spécialement nerveux de la goutte vérolique. — On pourrait essayer, dans ces attaques, de donner l'opium joint avec le mercure doux, que M. Plenciz, le fils, recommande fort dans la goutte vénérienne. Cependant, en général, ce remède me semble ne devoir être assez sûr que dans l'état chronique de cette espèce de goutte (1).

Il est un principe général que les

(1) Ce n'est point ici le lieu de discuter la vertu anti-vénérienne qu'on a récemment attribuée à l'opium, et qui me paraît bornée aux maux vénériens dans lesquels domine la douleur, ou l'excès de sensibilité.

médecins les plus éclairés m'ont paru suivre dans le traitement de la goutte compliquée avec la vérole, et auquel je me suis toujours conformé avec succès dans ma pratique. — Ce principe est que, dans cette complication, sans négliger les remèdes palliatifs ou le traitement particulier des symptômes vénériens qui peuvent être urgents, on doit surtout s'attacher en premier lieu à combattre l'affection goutteuse (en préférant sans doute les remèdes qui sont à la fois anti-vénériens); et l'on ne doit travailler à la cure radicale de la vérole par les spécifiques mercuriels, que quand l'état goutteux est entièrement dissipé. — Les effets nuisibles qu'ont les mercuriels, lorsqu'ils sont administrés comme spécifiques dans la complication de la goutte et de la vérole (effets qui ont été observés par MM. Plenck, Trampel et autres), tiennent principalement à ce que ces remèdes aggravent la faiblesse du genre nerveux, qui est éminente dans cette complication, à tel point qu'ils font dégénérer la goutte et peuvent même la rendre incurable. Ils en prolongent extrêmement les attaques et l'étendent au plus grand nombre des articulations qu'ils raidissent, ou auprès desquelles ils produisent des engorgements très-considérables. — Lorsque dans cette complication l'affection goutteuse résiste trop long-temps au traitement qui lui est approprié, les remèdes qui conviennent spécialement à ces malades affectés en même temps de la goutte et de la vérole, sont le soufre, les préparations d'antimoine, les décoctions de salsepareille et de bardane, ces remèdes étant des dépuratifs appropriés à l'une et à l'autre de ces maladies. Dans des cas semblables, on peut leur joindre avantageusement l'usage du lait, comme l'a observé M. Quarin. — J'ai vu plusieurs cas de douleurs très-rebelles qu'entretenait une complication de la goutte et de la vérole, quoique la présence de celle-ci fût devenue obscure, et où j'ai dissipé ces douleurs qui avaient résisté aux anti-vénériens et aux anti-goutteux ordinaires, en faisant prendre de l'extrait d'aconit, ou seul (1), ou combiné avec des décoctions des bois sudorifiques et avec des préparations d'antimoine.

(1) Je remarque que l'efficacité de l'aconit dans les maladies vénériennes a été connue de J. C. Scaliger.

LIVRE SECOND.

DES MALADIES CONGÉNÈRES AVEC LA GOUTTE DES ARTICULATIONS.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU RHUMATISME.

I. Les médecins grecs ont compris le rhumatisme sous le nom général d'*Arthritis*, ou maladie douloureuse des articulations (1). — Baillou, que je regarde comme le plus grand des médecins qui ont vécu dans ces derniers siècles, a été le premier qui ait séparé le rhumatisme de la goutte, et indiqué la différence réelle de ces deux maladies ; mais il a dit que le rhumatisme est congénère avec la goutte, et paraît être une goutte universelle. — Murray (2) regarde le rhumatisme et la goutte comme ne faisant qu'une seule et même maladie, et il s'attache à le démontrer, parce que ses affections se ressemblent dans leurs symptômes et dans les indications de leur traitement. — Mais on ne peut douter qu'il ne soit nécessaire de distinguer le rhumatisme d'avec la goutte, et de les traiter diversement, quoiqu'on reconnaisse la très-grande affinité de ces deux maladies, et leur réunion essentielle dans une même classe.

II. Je vais exposer les différences principales de la goutte et du rhumatisme. Elles ont été recueillies par Selle et par d'autres auteurs, et se réduisent aux suivantes. — La première est celle des siéges qu'affectent ces deux maladies. Cette différence, marquée d'abord par Baillou, a été reconnue par les médecins qui l'ont suivi, avec quelques variations d'autant plus naturelles, que les limites de ces deux siéges ne sont pas rigoureusement fixées. — Ludwig et Vogel ont pensé que le rhumatisme ne diffère de la goutte que par la diversité des parties que ces maladies affectent. — J'ai dit ci-dessus que le siége de la goutte des articulations est essentiellement dans les ligaments, dans le périoste et dans les autres parties voisines des articulations qui sont attenantes aux os ; mais le rhumatisme occupe principalement les parties musculeuses qui sont placées entre les articulations. — On observe souvent (comme Cullen l'a remarqué) que dans le rhumatisme, le progrès des douleurs se fait sentir rapidement d'une jointure à l'autre, suivant la direction des muscles interposés. — Il semble que l'affection rhumatique des muscles se fait ressentir spécialement dans leurs tendons. Le rhumatisme attaque souvent, comme Cocchi l'a bien vu, les expansions tendineuses dites aponévrotiques, qui recouvrent les muscles du cou, du dos et des extrémités. Il est à remarquer que ces aponévroses étant placées presque sous la peau, sont le plus souvent exposées à l'action du froid, qui est la cause déterminante la plus générale du rhumatisme. — Le rhumatisme affecte plus communément les grandes articulations des extrémités supérieures et inférieures, et rarement leurs petites articulations, comme celles des doigts ou des orteils, qu'occupe communément la goutte. — Les personnes jeunes, pléthoriques, qui ont des passions vives, chez qui l'organe exté-

---

(1) Entre autres passages qui le prouvent, voyez Galien, Oper., t. IV, p. 387. Ed. Græc. Basil.

(2) Disquisitio de materia arthritica ad verenda aberrante, dans le second volume de ses Opuscules. Je trouve qu'il dit la même chose dans sa Matière médicale, tome III, p. 14, en parlant de l'aconit.

rieur est d'un tissu spongieux et fort, sont sujettes au rhumatisme, lorsqu'elles souffrent des répressions soudaines de la transpiration, et des suppressions des évacuations de sang habituelles. — Les gens sujets à la goutte sont ordinairement des hommes bien nourris, mais chez qui les excrétions ne se font plus comme dans la jeunesse, qui ont l'habitude du corps d'un tissu lâche, qui sont énervés, soit par des causes physiques (entre lesquelles peuvent être des altérations causées par des rhumatismes qui ont précédé (1)), soit par les plaisirs et par les fatigues de l'âme. (Hoffmann.) — Le rhumatisme n'est jamais sensiblement héréditaire ni contagieux, et M. Quarin a même pensé que c'est peut-être en cela que consiste sa principale différence avec la goutte. — Il peut n'attaquer qu'une ou deux fois dans le cours de la vie, ou il ne revient point habituellement, comme fait la goutte, par des reprises plus ou moins régulières. — Enfin ses attaques ne sont point accompagnées d'une lésion sympathique particulière des organes digestifs.

III. Il est certain, d'après l'observation, qu'il existe entre la goutte et le rhumatisme des affections intermédiaires qui varient à l'infini. — Si le rhumatisme domine dans ces affections, elles appartiennent au rhumatisme goutteux, aigu ou chronique. Si la goutte y domine, elles forment une goutte rhumatismale à laquelle la goutte fixe succède quelquefois.

La goutte fixe, qui succède à la goutte rhumatique, est toujours imparfaite, puisque, suivant les observations de Musgrave, elle ne revient point par des périodes réguliers, et que même aucun usage des échauffants ne peut en exciter des attaques régulières qui ressemblent à celles de la podagre. — Musgrave dit aussi que cette goutte fixe ne produit jamais des tufs dans les articulations. Mais Schrœder a vu qu'il arrive quelquefois qu'après une attaque de rhumatisme, qui ne dure que trois ou quatre semaines, il se déclare une goutte qui est suivie de *nodus* dans les articulations. — M. de Sauvages dit que le rhumatisme qui précède la goutte produit souvent dans les parties musculeuses des tumeurs oviformes, grosses comme des noix. Je rapporte à cette observation celle de Richter, qui a vu, dans des cas de goutte compliquée de scorbut, des tumeurs oviformes dans les muscles des extrémités inférieures. — Il me paraît que la goutte fixe, qui succède à la goutte vague rhumatismale, est souvent sensiblement déterminée par une diminution de la surabondance des humeurs qui causaient auparavant cette goutte rhumatismale, en se portant dans les espaces intermédiaires des articulations. — En effet, cette succession a lieu chez les personnes sujettes à la goutte rhumatique, lorsqu'elles deviennent plus avancées en âge. — Musgrave rapporte qu'une goutte vague, qu'on avait prise pour un rhumatisme, ayant été traitée par cinq ou six saignées, la goutte fixe se déclara aux pieds. Dans un autre cas d'une semblable goutte vague, Musgrave ayant procuré la transpiration en donnant des diaphorétiques et en retenant le malade au lit, au bout de quatre ou cinq jours, la douleur et la tumeur se déclarèrent aux articulations des doigts.

IV. Il faut distinguer deux sortes de rhumatisme : l'un est le rhumatisme aigu, et l'autre est le chronique. L'un et l'autre ont été bien décrits par Cullen. — Le rhumatisme aigu, qui, le plus souvent, affecte en même temps, ou successivement, plusieurs parties du corps, est quelquefois précédé et ordinairement suivi d'une fièvre aiguë. Cette fièvre, lorsqu'elle est seulement un symptôme de l'affection rhumatique, est d'un caractère inflammatoire, qui peut être élevé à des degrés très-différents, ce qu'il importe de distinguer pour le traitement. — Mais il arrive très-souvent que la fièvre qui se développe dans un rhumatisme aigu et surtout goutteux, n'est pas simplement inflammatoire, qu'elle a d'autres caractères qui lui sont propres, et qui diffèrent suivant les dispositions particulières des malades. Les complications de cette fièvre avec l'affection rhumatique forment alors des espèces différentes, qu'il est nécessaire de distinguer, et dont je parlerai en détail dans le troisième chapitre de ce livre. — La fièvre symptomatique du rhumatisme aigu commence d'ordinaire par un frisson, auquel succèdent la chaleur et les anxiétés, avec un pouls fréquent;

(1) Baillou a observé que ceux qui ont souffert deux ou trois attaques de rhumatisme, s'ils ne prennent un soin particulier de leur santé, échappent difficilement à la goutte, à laquelle, dit-il, le rhumatisme les a préparés.

plein et dur. Elle a chaque soir un redoublement accompagné d'une augmentation de violence des douleurs, qui se propagent d'une jointure à l'autre. Chez quelques malades, chaque accès amène une sensation sudorifique le long de l'épine du dos, qui se renouvelle à plusieurs reprises. — Quand on met en mouvement le membre qui est affecté de rhumatisme, le malade y ressent du refroidissement et ensuite une douleur plus fâcheuse. Si ce membre est exposé à la chaleur, la douleur change quelquefois de place; et lorsque le mal est plus considérable, elle s'étend à d'autres parties sans s'affaiblir dans son premier siége. — Dans tous les cas de rhumatisme, la douleur s'accroît lorsqu'on presse ou qu'on agite les parties souffrantes. Le toucher fait sentir dans ces parties une chaleur qui semble être plutôt d'acrimonie qu'inflammatoire. Le malade y éprouve des variations violentes du chaud au froid, et des sentiments de pesanteur et de lassitude; il y est enfin affecté d'une impuissance au mouvement, dont la longue durée laisse parfois après elle de l'immobilité dans les articulations.

Lorsqu'une articulation a souffert un certain temps, il s'y produit à l'extérieur un gonflement avec rougeur, qui est douloureux au toucher, et cette enflure qui survient diminue un peu les douleurs. — Il se fait quelquefois une éruption de sueurs dès les premiers temps de la maladie; mais il est rare qu'alors elles soulagent ou soient salutaires. Dans l'état de la maladie, le ventre est resserré, l'urine est enflammée sans sédiment, et elle est rendue en petite quantité. L'urine dépose un sédiment briqueté, quand la maladie est plus avancée et que la fièvre a des rémissions plus marquées. — La fièvre aiguë dure le plus souvent quinze jours ou trois semaines, et se termine par des évacuations critiques, soit par les urines, soit par les sueurs. A la fin de cette fièvre, les douleurs deviennent de plus en plus modérées et circonscrites. Mais il arrive souvent, lorsque la maladie n'est point combattue avec suite par des remèdes efficaces, qu'elle devient rebelle, et dégénère en rhumatisme chronique. — Après la convalescence, les parties qui ont été affectées profondément de rhumatisme restent fréquemment sujettes à des retours de douleurs par les causes les plus légères, et même sans cause apparente. Ainsi une fièvre rhumatismale qui a porté en divers points de la poitrine et du bas-ventre, n'ayant été résoute qu'imparfaitement, laisse pendant long-temps des douleurs vagues habituelles aux mêmes endroits.

Le sang qu'on tire aux malades attaqués de rhumatisme se couvre d'une croûte blanchâtre de la nature de celle qu'on appelle communément *couenne phlogistique* du sang. Sauvages dit qu'elle est moins dense que celle qui se forme sur le sang des pleurétiques. — Cependant cela n'est pas perpétuel. Stoll dit même que dans l'inflammation rhumatique, le sang qu'on tire a une couenne si épaisse qu'elle retient à peine du *cruor*, et qu'elle est plus considérable et plus dense que dans toute autre maladie inflammatoire, même la plus grave. Peut-être dans les cas où la couenne du sang est moins dense dans le rhumatisme que dans la pleurésie, cela est-il compensé par la plus grande ténacité qu'a le *placenta* qu'elle recouvre (1). — Cette séparation de la partie lymphatique fibreuse du sang, qui forme un placenta dont la croûte est plus ou moins inflammatoire, ne s'observe pas toujours dans le sang qu'on tire par la première saignée, mais seulement dans les saignées suivantes (2).

V. Le rhumatisme chronique s'établit le plus souvent par la prolongation du rhumatisme aigu, mais il peut aussi se former et subsister avec les caractères qui lui sont propres, sans qu'il ait été précédé de rhumatisme aigu. — Le rhumatisme chronique est le plus souvent exempt de fièvre. La fièvre lente peut s'y établir avec le marasme, mais seulement dans un état extrême, où elle paraît en général avoir pour cause une extension de ce rhumatisme qui attaque différentes parties internes. — Les parties voisines des articulations, lorsqu'elles sont constamment souffrantes dans le rhumatisme chronique, n'y présentent point de rougeur, ni guère de gonflement. Les extrémités affectées y sont faibles, raidies et disposées au refroidissement spontané. Les douleurs y augmentent plutôt par le froid, et sont plus généralement soulagées par le chaud qu'on leur applique.

(1) Voyez Plenciz, Acta et observata medica, p. 55.

(2) Ridley a vu cet état du sang dans le rhumatisme n'avoir lieu qu'après la seconde saignée.

Le rhumatisme chronique se rapproche d'autant plus du rhumatisme aigu, quand il est accompagné de mouvements fébriles, quand les douleurs y sont vagues et plus fortes la nuit, et que les parties souffrantes y sont affectées de gonflement et de rougeur. — Cullen a observé dans le rhumatisme chronique que lorsque la sueur est chaude et abondante à la surface de tout le reste du corps, elle est froide et visqueuse à l'endroit des articulations affectées. David Clerk (1) ajoute même que dans ce rhumatisme, la sueur, que l'art excite sur tout le corps, ne se forme point au-dessus de ces articulations, qui restent alors à sec, et qu'elle ne s'y déclare que lorsqu'elles redeviennent libres par la cessation de la douleur. — Il est remarquable que, quoique le rhumatisme chronique, qui n'est point accompagné de fièvre, se termine souvent par une éruption universelle de sueurs, ou par d'autres évacuations générales, il se dissipe souvent aussi sans aucune évacuation critique manifeste. — Cullen dit (2) que le rhumatisme chronique, lorsqu'il est parfaitement déterminé (*exquisitus*), diffère tellement du rhumatisme aigu par sa nature et son traitement, qu'on est fondé à lui donner un tout autre nom, et même, si l'on veut, à en faire un autre genre, que Cullen désigne par le nom d'*arthrodynia* (3).

VI. Dans le rhumatisme porté à un haut degré, il se fait souvent des congestions et des infiltrations d'humeurs séreuses et lymphatiques dans le tissu des muscles affectés. — Baillou a observé dans le cadavre d'un homme qui avait eu souvent des douleurs de rhumatisme aux épaules et aux bras, que tous les nerfs et les ligaments (c'est-à-dire les parties tendineuses) des muscles qui avaient souffert ces douleurs, étaient infiltrés et pénétrés d'une sérosité visqueuse (*pingui*). Baillou ajoute qu'on a observé la même chose dans d'autres cas semblables. — Drelincourt trouva une humeur gélatineuse concrète au-dessus des muscles dans un homme qui était mort des suites du rhumatisme. Clopton Havers confirme cette observation de Drelincourt, par deux cas semblables qu'il a vus; et il ajoute que les vésicatoires appliqués auprès des articulations, sur les parties souffrantes de rhumatisme, y excitent des vessies pleines d'une gelée épaisse qui ressemble à une peau dense. On a plusieurs exemples de faits semblables. — Enfin, Cullen a observé aussi que le rhumatisme est quelquefois suivi d'épanchement d'un fluide lymphatique (qu'il appelle *gélatineux*) dans les gaînes des tendons des muscles affectés. Mais il remarque que, si ces épanchements ont lieu souvent, le fluide doit en être communément resorbé, puisqu'il est très-rare que ce fluide forme des tumeurs considérables ou permanentes qu'il faille ouvrir (1) — C'est dans le cas où le rhumatisme se rapproche fort de la goutte, qu'il se produit (comme l'a dit trop généralement M. Ponsart) des nodosités et des ankyloses, qu'on trouve dans les cadavres être formées par une matière vraiment gypseuse, et qu'il survient quelquefois des hydropisies dans les articulations des membres qu'occupe ce rhumatisme. — On a vu aussi dans des cas semblables les urines charrier une matière gypseuse, et les tendons, les membranes, les chairs se racornir tellement par l'accumulation de cette matière, que ces parties acquéraient la dureté des os. — On a lieu de croire que dans le rhumatisme l'altération du sang empêche l'évolution des parties salines des humeurs, de même qu'il arrive dans la goutte. Cette opinion paraît être encore mieux fondée sur l'analogie, d'après les observations de M. Bertholet sur la goutte (2), qu'elle n'est établie par les expériences de Baynard qui peuvent s'y rapporter. — En distillant l'urine des personnes attaquées de rhumatisme, Baynard a trouvé qu'on n'en retire qu'environ la trentième partie de la quantité de sel alcalin que donne la distillation de l'urine des personnes qui sont en bonne santé (3).

VII. Il n'est point d'âge ni de tempérament qui ne puissent être sujets au

(1) Dissert. de rheumatismo : thes. med. Edimburg, p. 364.

(2) Genera morborum.

(3) D'autres ont donné à ce même état de rhumatisme chronique le nom de rhumatisme scorbutique.

(1) Storck l'a vu arriver assez souvent dans une fièvre rhumatique catarrhale, dont il a fait une description que je donnerai ci-dessous.

(2) Rapportées, l. I, n° XV.

(3) Phil. Tr. Abrig., t. III, p. 265; et Traité de Lower, De Corde, cap. XI.

rhumatisme ; mais cette maladie affecte communément les personnes qui sont encore jeunes, ayant passé l'âge de puberté, et celles qui sont d'un tempérament sanguin. — Vogel a remarqué que les affections rhumatiques occupent généralement la tête, la poitrine et les extrémités supérieures chez les jeunes gens, le dos et les extrémités inférieures chez les gens avancés en âge. — Il a observé aussi que lorsque le rhumatisme se porte à l'intérieur, il affecte davantage chez les jeunes gens la tête, la gorge et la poitrine; et chez les hommes plus âgés, les hypochondres, les intestins, les reins et la vessie. — On a assigné un grand nombre de causes sensiblement productives des affections rhumatiques, et ces causes ont présenté à M. de Sauvages beaucoup d'espèces distinctes de ces maladies. — M. Cullen (1) a formé des réunions de ces espèces qui avaient été trop multipliées, et il a donné à leurs ensembles la dénomination d'espèces symptomatiques du rhumatisme. Mais il n'a fait d'ailleurs qu'une espèce idiopathique du rhumatisme, dont les différentes sortes ne varient que par leurs siéges dans différents muscles. — Je crois qu'il est encore mieux de reconnaître que c'est fort improprement qu'on donne le nom de maladies rhumatiques aux douleurs produites dans les muscles par le très-grand nombre de ces causes diverses qu'indique M. de Sauvages, et que ces douleurs n'ont ni la marche ni les caractères du rhumatisme proprement dit. — Entre les causes sensibles du vrai rhumatisme, on compte spécialement les suppressions des évacuations de sang, ou autres qui étaient devenues habituelles. Mais la plus générale sans comparaison est l'application du froid qui est continuée pendant un certain temps, surtout celle d'un air humide, ou qui frappe par un courant sur un corps plus échauffé que dans son état ordinaire, ou sur une partie du corps qui lui est exposée, tandis que les parties voisines sont tenues chaudement. — Une condition trop peu observée de cette production de rhumatisme par le froid est que la partie qui en est affectée doit souvent y avoir été prédisposée par une infirmité relative, dont la cause est inconnue; car il arrive souvent que cette partie est seule frappée entre plusieurs organes qui se trouvent également exposés à l'action persévérante du même degré de froid. Le rhumatisme est beaucoup moins communément produit par la longue durée du froid de l'atmosphère, que par la succession soudaine, ou souvent renouvelée de la froidure à de fortes chaleurs. C'est pour cette raison que le rhumatisme est rare dans la Laponie et dans l'Amérique septentrionale, et que les attaques de cette maladie surviennent en toute saison, mais plus souvent au printemps, et surtout en automne, comme Sydenham l'a observé. — C'est aussi aux changements principaux qui se font vers les temps des solstices dans la température de l'atmosphère, qu'il faut rapporter des faits semblables à celui-ci que j'ai observés. Une fille avait des attaques violentes, quoique assez courtes, de rhumatisme, qui revenaient exactement à tous les solstices d'été et d'hiver; et elle n'en souffrait jamais hors de ces époques.

CHAPITRE II.

THÉORIE DU RHUMATISME.

VIII. Le rhumatisme produit dans les parties musculeuses ou tendineuses qu'il affecte une sorte d'inflammation particulière dont le caractère n'a pas encore été déterminé, ni suffisamment distingué d'avec ceux des autres espèces d'inflammation. Selle a très-bien fait cette observation (1). — Selle dit que dans le rhumatisme l'inflammation diffère du flegmon et de l'érysipèle en ce que la douleur y est plus diffuse, qu'elle est moins violente et qu'elle a une marche plus tardive, et, enfin, à raison de sa situation (profonde dans les parties musculeuses, et qui affecte moins les téguments). — Il faut ajouter avec Stoll qu'elle se termine généralement par une résolution lente, sans coction et sans solution critique (qui soit propre au genre de l'inflammation). — L'inflammation rhumatique se rapproche sans doute de l'érysipèle, en ce qu'elle n'est que très-rarement, ou jamais, suivie de suppuration. M. Vogel, le fils, pense que dans l'inflammation rhumatique il faut toujours avoir égard à une certaine matière

(1) Genera morborum.

(1) Pyretologiæ Ed. II, p. 144-5.

morbifique, qui se manifeste par un sédiment briqueté des urines, que l'on ne remarque jamais dans une vraie inflammation. Il assure que ce signe unique lui a fait conclure, avec justesse, dans plusieurs maladies obscures, qu'une matière rhumatique ou goutteuse y était une cause agissante ou concourante. — Il y a sans doute de la vérité et de la sagacité dans ces observations de M. Vogel; mais le résultat qu'il en tire est trop général; car l'excrétion des urines chargées d'un sédiment briqueté a lieu aussi dans les véritables inflammations, lorsqu'elles sont compliquées avec le scorbut, ou avec des fièvres intermittentes. — Cullen admet que la cause prochaine du rhumatisme aigu paraît être exactement analogue à celle des inflammations dépendantes d'un afflux de sang, qui est augmenté vers une partie qui a été exposée à l'action du froid; mais il ajoute que les fibres des muscles qu'occupe le rhumatisme, semblent avoir aussi une *affection particulière*. Il ne détermine point quelle est cette affection. Il dit seulement que ces fibres ont quelque degré de raideur, qui les rend moins mobiles et qui fait qu'elles ne peuvent être mues sans douleur. — Mais cette raideur (présumée par Cullen, à raison de la difficulté des mouvements des muscles affectés) n'est point une rigidité vraie et sensible au tact, dans les cas de rhumatisme aigu où il n'y a point de gonflement ni de rougeur à l'extérieur. Elle ne l'est pas non plus dans le rhumatisme chronique (où un semblable gonflement est rare), avant qu'il ne soit survenu une contracture ou un dessèchement manifeste du muscle affecté.

Cullen, qui suppose pareillement dans le rhumatisme chronique un certain degré de rigidité et de contraction des fibres des muscles affectés, dit que cette rigidité y est jointe avec l'*atonie* de ces fibres et celle des vaisseaux sanguins, atonie qu'il croit être la cause prochaine du rhumatisme. — Mais une rigidité qui est supposée exister, quoiqu'elle ne soit point sensible au tact, ne pouvant être conçue qu'en tant qu'elle est produite par une contraction tonique augmentée des fibres musculeuses, semble ne pouvoir jamais être liée ou simultanée avec leur atonie proprement dite.

IX. Je pense que le caractère particulier de l'inflammation dans le rhumatisme, qui la distingue des autres espèces d'inflammation, consiste en ce que les fibres musculaires y sont affectées d'une manière plus forte et plus durable que dans l'état naturel, et dans les autres sortes d'inflammation, de l'action de cette force vivante que j'appelle *force de situation fixe* des molécules des fibres douées de mouvements toniques. — Cet effort de situation fixe des molécules des fibres enflammées dans le rhumatisme, ne peut être désigné par le nom de *spasme*, dans le sens ordinaire de ce mot, auquel on fait seulement signifier un effort de contraction des fibres qui n'est pas volontaire, ou dans l'ordre naturel des fonctions.

Il ne peut l'être aussi dans le sens du petit nombre de ceux qui voudraient croire (avec Brown) que le *spasme* a lieu dans une grande dilatation des fibres qui n'est pas dans l'ordre de la santé. — Lorsque cette force de situation fixe agit avec un grand effort sur les fibres affectées de rhumatisme, ces fibres en deviennent d'autant plus sensibles, ou susceptibles de douleur. Elles ne peuvent que souffrir alors un tiraillement douloureux, si elles viennent à être tourmentées en même temps par d'autres forces qui tendent à écarter davantage les parties de leur tissu. — Telle est la cause des douleurs qui se font sentir dans les fibres musculeuses qu'occupe le rhumatisme, par le tiraillement qu'y cause la contraction volontaire de ces fibres, ou d'autres fibres voisines, comme par l'extension que tend à y produire l'impulsion inflammatoire du sang sur ces vaisseaux, ou une congestion vive des humeurs, ou une forte impression extérieure.

Cullen dit encore que dans le rhumatisme l'affection des fibres musculaires produit des oscillations, qui déterminent l'extension des douleurs d'une articulation à une autre, suivant le cours des muscles. Il pense que ces douleurs sont plus vivement senties dans les extrémités des muscles qui se terminent aux articulations, parce que les oscillations des fibres musculaires ne se propagent point au-delà. — Mais (d'après ce que j'ai dit ailleurs) la vraie raison de ce dernier phénomène paraît être que l'augmentation de sensibilité qui se produit sympathiquement dans tout le muscle affecté du rhumatisme, est beaucoup plus forte dans ses attaches aux os, qui sont plus tendues et d'un tissu plus serré que les autres parties de ce muscle. — Lorsque les fibres sont affectées de l'inflammation rhumatique, le sang a un mouve-

ment moins libre dans leur tissu spongieux, par l'interception des mouvements toniques variés que ce tissu a dans son état naturel (mouvements que Stahl a pleinement développés dans plusieurs endroits de ses ouvrages).—C'est sans doute cette interception des mouvements toniques naturels du tissu des fibres qu'occupe le rhumatisme, qui fait que les remèdes qui excitent la sueur dans cette maladie, ne pouvant opérer dans les parties souffrantes le rétablissement de leurs mouvements toniques, la peau reste toujours sèche à l'endroit de ces parties affectées (comme il a été dit ci-dessus).

X. Cet état des fibres affectées de rhumatisme établit dans leur tissu comme un nombre infini de ligatures : ce qui me paraît être une des causes de l'état couenneux qu'a le sang qu'on tire aux personnes attaquées de cette maladie. — Simson, pour expliquer la formation de cette couenne du sang qu'on tire dans le rhumatisme, a fait le premier cette expérience, que si l'on fait au bras ou à la cuisse une ligature très-serrée qu'on laisse subsister pendant trois ou quatre heures, le sang qu'on tire ensuite à plein jet d'une veine ouverte au-dessous de cette ligature, présente toujours la même couenne que le sang des rhumatiques. — Mais Simson rend mal raison de ce fait, en disant que cette interception de la circulation de sang en sépare le chyle qui ne lui est pas complètement assimilé, et que ce chyle reparaît sous sa forme propre, étant seulement rendu plus glutineux par l'effet de la chaleur. Il est superflu de vouloir prouver combien cette couenne du sang est différente du chyle. — Il me paraît que la chaleur soutenue du sang, dont la circulation est gênée dans les fibres et les vaisseaux d'un muscle affecté de rhumatisme, produit dans ses parties lymphatiques une plus grande disposition à se lier entre elles et à se séparer des autres parties constitutives de ce fluide. — La chaleur est conservée plus long-temps dans le sang inflammatoire, lorsque dans la saignée on le tire à plein jet, que lorsque sortant avec lenteur, il est d'autant plus tôt fixé par son refroidissement. C'est pourquoi il n'arrive que dans le premier cas que ce fluide se décompose ; de manière que les parties de la lymphe s'y attirent, expriment la sérosité, et se séparent du *cruor* qui se précipite. — Mais il est difficile de voir comment cette altération du sang dans le muscle affecté de rhumatisme se reproduit dans toute la masse du sang, si cette masse n'est déjà affectée d'un vice semblable, qui s'y développe rapidement par la communication, comme sympathique, de cette altération d'une de ses parties. — Ainsi, il me paraît que l'état du sang dans le rhumatisme est un vice de sa mixtion, qui fait que ses parties lymphatiques sont trop liées entre elles et trop séparées de ses autres parties constitutives. — On voit en quoi l'état rhumatique du sang diffère de son état goutteux. L'un et l'autre interceptent la formation naturelle des humeurs excrémentitielles. Mais dans le rhumatisme, s'il ne participe de la goutte, ces humeurs ne subissent point au même degré que dans l'état goutteux une décomposition terreuse.

XI. Dans le rhumatisme chronique il y a une inflammation lente qui me paraît être, ainsi que l'inflammation du rhumatisme aigu, accompagnée d'un effort de situation fixe des molécules des fibres affectées, effort qui peut exister avec un état de cohésion physique dans ses fibres, ou plus ou moins grand que le naturel, c'est-à-dire avec un état sensible ou de contracture, ou de relâchement. — D'après ce qui a été dit ci-dessus (n° V.) des caractères du rhumatisme chronique, on voit qu'il est moins inflammatoire, plus borné au voisinage des parties qu'il affecte, et qu'à proportion de ce qu'il est plus distinct du rhumatisme aigu, l'affection rhumatique y est plus isolée des communications sympathiques ou synergiques avec d'autres parties éloignées dans le système du corps vivant. — En considérant cette différence essentielle du rhumatisme aigu d'avec le rhumatisme chronique, on voit pourquoi les douleurs du premier sont sensiblement aggravées par l'application du chaud, et celles du second par l'application du froid. — Dans le rhumatisme aigu, les téguments et les autres parties voisines du muscle affecté souffrent une dilatation forcée par l'effet de la fluxion du sang et des humeurs que leur apportent les contractions *synergiques* d'organes plus éloignés. — Ainsi dans ce rhumatisme, les applications chaudes qui dilatent nécessairement le tissu des parties voisines du muscle rhumatisé, favorisent les progrès de la fluxion du sang et des humeurs sur les fibres de ce muscle, et rendent plus douloureux le tiraillement que tend à y pr duire cette fluxion, à laquelle résiste la force de situation fixe. — Dans le rhumatisme chronique les parties voisines

du muscle affecté sont dans un état de contraction tonique plus grande que dans la santé : et c'est dans l'action de ces parties qu'a son origine la fluxion alors très-limitée qui porte les humeurs sur les fibres du muscle affecté. — C'est pourquoi dans le rhumatisme chronique, les applications froides, en excitant une plus forte contraction du tissu des parties voisines du muscle affecté, doivent aggraver la fluxion rhumatique sur ce muscle et les douleurs qu'elle cause. — Cullen dit qu'il semble qu'on peut expliquer par l'affection des fibres musculaires qui accompagne le rhumatisme, pourquoi les étreintes violentes et les spasmes qui ont lieu dans les *exertions* soudaines et forcées des mouvements musculaires, amènent des affections rhumatiques, dont la nature participe d'abord de celle du rhumatisme aigu, et prend bientôt celle du rhumatisme chronique. — Mais pour donner une bonne explication de ces faits, il ne suffit pas d'indiquer de la manière la plus vague (comme a fait Cullen), qu'il existe une affection particulière des fibres dans le rhumatisme; et je pense qu'il faut adopter l'idée que j'ai donnée de cette affection. En effet, durant cet état que Cullen dit être spasmodique et accompagner les *exertions* soudaines et violentes du mouvement des muscles, il se fait un effort de la force de situation fixe des molécules de leurs fibres, qui est semblable à celui que j'ai dit être déterminé d'une manière permanente dans le rhumatisme.

CHAPITRE III.

DU TRAITEMENT DU RHUMATISME AIGU.

XII. Je diviserai ce chapitre en deux articles. Je parlerai dans le premier du traitement du rhumatisme aigu, où la fièvre n'est que symptomatique et ne forme point de complication. — Dans le second article, je parlerai du traitement du rhumatisme aigu, où la fièvre a un caractère essentiel qui en forme une véritable complication avec ce rhumatisme.

ARTICLE PREMIER. — DU TRAITEMENT DU RHUMATISME AIGU, OU LA FIÈVRE N'EST QUE SYMPTOMATIQUE ET NE FORME POINT DE COMPLICATION.

Dans les premiers temps, et dans l'état du rhumatisme aigu qui est simplement inflammatoire, où la fièvre est modérée et n'est que symptomatique, il faut employer une méthode de traitement analytique où l'on attaque les éléments dont cette maladie est composée. — Dans les temps avancés, et dans le déclin de ce rhumatisme, il faut suivre une méthode de traitement naturelle, où l'on dirige et favorise les mouvements par lesquels la nature tend (quoique sans prévoyance) à opérer la solution de cette maladie. — Je vais exposer d'abord la méthode de traitement analytique qu'il faut suivre dans les premiers temps et dans l'état du rhumatisme aigu simplement inflammatoire. — Pour affaiblir la fluxion du sang, qui produit et entretient l'inflammation rhumatique, la saignée est un remède presque toujours nécessaire et qu'on emploie généralement avant tout autre. Cette évacuation doit être d'autant plus forte et plus répétée, lorsque le rhumatisme a été précédé d'un état de pléthore causé par la suppression d'une hémorrhagie habituelle (1). — Dans le traitement de ce rhumatisme aigu, on doit toujours craindre d'abuser de la répétition des saignées, comme on l'a fait si communément depuis Sydenham. — Lieutaud et d'autres ont remarqué qu'après le septième jour depuis l'invasion, elles rendent le mal plus rebelle. La fluxion aiguë ayant communément cessé alors, les saignées ne peuvent qu'énerver la constitution et empêcher la solution heureuse de l'engorgement rhumatique. — La saignée, si on doit la répéter, doit être d'abord révulsive, et ensuite dérivative. Le choix des veines qu'il faut ouvrir doit être toujours réglé suivant les lois du traitement des fluxions.

XIII. Après les saignées générales, lorsque la fièvre et l'inflammation sont beaucoup moins vives, et que le rhumatisme devient fixe, les saignées locales faites au-dessus de la partie affectée par le moyen de scarifications, ou par l'application des sangsues, sont généralement très-avantageuses. C'est ce qui a été d'abord reconnu par Baillou, et ensuite par Sydenham, Boerhaave, Cullen, etc. — Le soulagement singulier que procurent ces saignées locales dépend bien moins de l'évacuation du sang que du

(1) L'utilité de la saignée dans le rhumatisme aigu a pu être d'abord suggérée, parce qu'on a vu souvent ce rhumatisme dissipé par des hémorrhagies. (Hoffmann,

déplacement qu'elles occasionnent d'une partie du sang, qui fait l'engorgement rhumatique, et surtout de la détente qu'elles opèrent en modifiant la sensibilité dans la partie affectée. — En effet, suivant qu'Hoffmann l'a observé, les scarifications, même les plus profondes, faites au-dessus de la partie affectée de rhumatisme, après qu'on y a appliqué des ventouses, n'évacuent que fort peu de sang. — Il est essentiel d'observer que dans le rhumatisme (même chronique), si, à raison de la faiblesse du malade, l'on n'a fait précéder qu'imparfaitement les évacuations de sang, et autres générales qui pouvaient être indiquées (de sorte qu'on n'ait pas dissipé par ces moyens la disposition au renouvellement de la fluxion inflammatoire), une saignée locale assez forte, opérée par l'application des sangsues, peut déterminer dans la partie affectée une aggravation considérable et permanente des effets du rhumatisme. J'en ai vu des exemples.

XIV. Après les évacuations de sang, lorsqu'elles ont été indiquées, on peut opérer des révulsions utiles dans la fluxion du rhumatisme aigu, par le moyen des purgatifs et des diaphorétiques. Ces évacuants révulsifs sont d'autant plus souvent bien placés qu'il est rare que le rhumatisme aigu soit simplement inflammatoire. — Les purgatifs conviennent principalement dans le rhumatisme aigu des sujets chez lesquels la bile ou la pituite abonde et est en mouvement.

Chez ces sujets, il faut peu saigner; mais on doit s'occuper de dissiper la plénitude de ces humeurs bilieuses ou pituiteuses, qui peut aggraver ou renouveler la fluxion rhumatique. Je suppose toujours que ces humeurs ne déterminent point une fièvre putride des premières voies, qui formerait une véritable complication dans ce rhumatisme aigu. — Le petit-lait pris en assez grande quantité est utile dans ces cas pour tenir le ventre libre. Des purgatifs salins, ou autres modérément actifs, sont alors bien placés. — Mais il ne faut pas les répéter, ni en porter les doses au point d'exciter des évacuations qui ruinent les forces, ou qui détournent la crise par les sueurs que la nature peut affecter. — Dans les premiers temps et dans l'état du rhumatisme aigu, on ne doit employer que des diaphorétiques et des diurétiques très-doux pour faire révulsion. L'infusion de fleurs de sureau, nitrée, est alors une des boissons les plus convenables. — Les diaphorétiques et les purgatifs qu'on oppose à la fluxion aiguë rhumatique, surtout lorsqu'elle porte sur des siéges bien déterminés, doivent être réglés dans les divers états de cette fluxion, quant à l'ordre de leur succession et aux proportions de leur activité, d'après les indications que présentent la constitution particulière de chaque malade, ainsi que le siége et la dominance respective des éléments sensibles de chaque affection rhumatique.

XV. Quand on a insisté suffisamment sur les évacuations révulsives de la fluxion rhumatique, et que cette fluxion est presque entièrement fixée ou circonscrite dans les parties affectées, il faut tâcher de résoudre l'engorgement qu'elle a formé dans ces parties, non-seulement par l'application des sangsues, comme il a été dit, mais encore par des résolutifs efficaces, tant externes qu'internes. — Pour opérer cette résolution, il peut être fort utile d'appliquer des vésicatoires au-dessus des parties principalement affectées; mais il faut les faire précéder d'une évacuation de sang suffisante, et attendre, pour les appliquer, que la fréquence et la dureté du pouls soient notablement diminuées. — Tissot dit qu'il ne faut jamais employer les vésicatoires, tant que la maladie est accompagnée d'un pouls dur. Pringle a remarqué que si l'on fait trop tôt usage des vésicatoires et des liniments volatils, ils occasionnent souvent des douleurs et des inflammations plus violentes. D'ailleurs, le vésicatoire est d'autant plus utile, que le rhumatisme est plus fixé dans la partie au-dessus de laquelle on applique ce remède. Dans ce cas, et avec les circonstances susdites, le vésicatoire peut être regardé comme spécifique. L'inflammation qu'il produit à l'extérieur, et ses autres effets, font une révulsion puissante et comme immédiate de l'inflammation jointe à l'état rhumatique des fibres de la partie affectée. — Les rubéfiants agissent d'une manière analogue, en excitant une inflammation à la peau, qui procure la résolution de l'inflammation rhumatique. Ainsi, Tralles rapporte qu'à la suite de suppressions répétées de la transpiration, il fut pris à l'épaule gauche d'un rhumatisme très-chaud et très-douloureux, qui s'étendit aux muscles pectoraux et causa une fausse pleurésie; qu'après une forte saignée, il se fit appliquer, sur l'endroit souffrant, un sinapisme actif qui y dé-

termina bientôt un érysipèle qui le guérit.

XVI. Entre les résolutifs internes de l'état des parties affectées par le rhumatisme aigu, le camphre est particulièrement efficace. Il paraît que le camphre est un anti-phlogistique spécialement approprié aux inflammations diffuses, ou qui occupent une grande étendue, beaucoup plus qu'à celles qui sont de nature phlegmoneuse et dont le siége est comme concentré. Ainsi, on observe qu'il a une vertu plus marquée pour résoudre les inflammations rhumatiques, comme celles qui sont de nature érysipélateuse. — Lorsqu'on a tiré par la saignée un sang tenace et couenneux, et qu'on a d'autres signes sensibles de l'épaississement du sang et des humeurs dans le rhumatisme aigu, divers remèdes atténuants et résolutifs y sont particulièrement indiqués. — Une observation curieuse à ce sujet est celle qu'a faite Sarcone sur l'effet de la décoction de polygala, qu'il recommande de donner dans le rhumatisme aigu, en la rendant plus ou moins forte selon les circonstances. Il a vu que le sang tiré au malade, après qu'il avait fait usage de cette décoction, était moins couenneux que le sang qu'on lui avait tiré auparavant.—Le sel ammoniac, pris à des doses assez fortes, m'a paru être un résolutif fort avantageux dans ce temps du rhumatisme aigu. On peut le joindre utilement au nitre, et le faire prendre dans une grande quantité de boisson appropriée, comme est une infusion de scordium ou de camphorata. — Outre ces résolutifs de l'état du sang et des humeurs dans le rhumatisme inflammatoire, les résolutifs comme spécifiques de l'état rhumatique des solides, sont spécialement appropriés dans ces mêmes circonstances. Sans doute, si l'on employait davantage ces derniers résolutifs dans le traitement du rhumatisme aigu, qui est simplement inflammatoire, on serait moins obligé d'y répéter de fréquentes saignées qu'on ne l'est communément. — Les fleurs d'arnica me paraissent être au premier rang des remèdes qui sont comme spécifiques, pour résoudre l'état rhumatique des solides que j'ai dit être analogues à leur état goutteux. —Il paraît que l'efficacité singulière des fleurs d'arnica dans le rhumatisme tient à ce qu'elles y exercent cette vertu comme spécifiquement résolutive de l'état rhumatique des solides, et que c'est par une vertu analogue qu'elles procurent sensiblement la résorption du sang épanché, à la suite des chutes sur la tête et d'autres violentes contusions.— Metzger, considérant qu'il existe beaucoup d'affinité entre la lésion des parties affectées de rhumatisme et l'état des organes qui ont souffert une contusion violente (*vexata*), a recommandé dans le rhumatisme l'infusion de fleurs d'arnica, d'autant que ce remède est un puissant résolutif du sang et des humeurs stagnantes à la suite des contusions (1). Il assure que l'expérience a confirmé son opinion, et lui a fait trouver l'arnica merveilleusement utile dans le rhumatisme (2).

XVII. Dans la méthode analytique du traitement du rhumatisme aigu, la douleur est un des éléments de l'affection totale qu'on ne doit point vouloir détruire absolument dans tous les cas, mais qu'il est essentiel d'y combattre lorsqu'elle s'élève à un certain degré. — L'expérience dit que l'opium est le plus souvent un palliatif équivoque des douleurs de rhumatisme, et que lorsque son action vient à cesser, ces douleurs se renouvellent dans la même partie, ou dans d'autres avec autant ou plus de violence. — Sydenham a observé en général que lorsqu'on use des narcotiques dans cette maladie, il faut y répéter plus souvent les saignées. Il est à craindre aussi que l'opium ne détermine le transport du rhumatisme sur le cerveau ou les poumons, qu'il n'augmente l'échauffement en resserrant le ventre, etc. — Cependant, il est nécessaire d'ordonner l'opium dans le rhumatisme aigu, lorsque des souffrances excessives et une insomnie constante menacent d'épuiser les forces, ou lorsqu'on est fondé à juger que des sueurs critiques sont arrêtées par la trop grande violence des dou-

(1) L'infusion de fleurs d'arnica est de même un résolutif très-utile, lorsqu'on en fait user à la suite de grands *efforts* des muscles, où leur contraction soudaine et violente détermine une extravasion de sang dans leur tissu. — Je ne comprends point ici sous le nom d'*efforts* (comme on a fait souvent dans une acception trop vague) les effets des congestions du sang sur différents viscères, produites par des passions extrêmement fortes, ou par des exercices violents et inaccoutumés.

(2) Buchner (Miscellanea, anno 1728, mense julio) a donné un exemple d'une guérison du rhumatisme par l'arnica.

leurs, et par les spasmes que ces douleurs produisent. — La fièvre d'un genre inflammatoire est un autre élément du rhumatisme aigu ; mais en général elle y dépend uniquement de la fluxion et de la douleur. C'est pourquoi, en suivant la méthode analytique du traitement de ce rhumatisme (lorsqu'il n'est pas vague ou goutteux), on ne doit pas se proposer de combattre cette fièvre symptomatique par des remèdes qui lui soient directement relatifs. — Cette fièvre purement symptomatique du rhumatisme aigu est en général suffisamment combattue par les remèdes qui ont été indiqués pour le traitement de la fluxion rhumatique, et par un régime sévère. — Pendant les premiers temps et l'état du rhumatisme aigu, il faut réduire les malades à une diète fort ténue, leur donnant pour toute nourriture du bouillon de veau léger, ou du petit-lait, etc. Ce régime peut suppléer aux saignées chez les sujets faibles et irritables qui ne sauraient supporter ces évacuations répétées.

XVIII. Quand la fluxion et la fièvre rhumatiques ont été fort diminuées, en suivant la méthode analytique qui a été indiquée, il faut passer à une méthode naturelle, dans laquelle on se propose d'exciter, d'aider et de compléter les évacuations salutaires que la nature affecte sensiblement, et qui tendent à la solution du rhumatisme aigu.—Si, dans les temps avancés du rhumatisme aigu, les forces sont très-languissantes, en même temps qu'il y a des signes de la coction des humeurs, comme un sédiment dans l'urine, ou bien une éruption imparfaite de sueurs qui paraissent pouvoir être critiques, il faut avoir recours au quinquina. Thompson a toujours trouvé qu'alors ce remède abrège beaucoup la durée de la maladie, surtout lorsqu'en même temps l'humidité domine dans l'atmosphère. — On voit que Cullen a dit trop généralement que le quinquina ne convient dans le rhumatisme aigu que lorsque la diathèse phlogistique étant déjà fort diminuée, les exacerbations de la maladie sont manifestement périodiques et séparées par des rémissions considérables.

Il est d'ailleurs évident que, lorsque la fièvre symptomatique du rhumatisme aigu prend le type d'une fièvre intermittente ou rémittente régulière, il convient d'y donner le quinquina immédiatement; et on l'a trouvé alors très-utile, même dans quelques cas où d'abord, pendant un ou deux jours, il paraissait avoir aggravé le mal. — M. Quarin dit qu'il n'a point trouvé dans les affections rhumatiques de remède plus puissant que le rob de sureau, qui, étant pris de trois à quatre onces par jour, résout les humeurs sans causer d'agitation, et dispose le corps aux évacuations par les selles, les urines et la transpiration. — L'opium peut être combiné très-utilement dans les temps avancés du rhumatisme aigu, avec des remèdes qui procurent différentes évacuations auxquelles la nature est disposée. — J'y ai obtenu les effets les plus heureux de l'opium joint au camphre. M. de Villiers (1) donne pour remède principal du rhumatisme aigu, après les remèdes généraux, une combinaison d'esprit de mindererus et d'opium.—La poudre de Dover, où l'opium est joint avec l'ipécacuanha, a eu des succès marqués dans le rhumatisme aigu. Une combinaison analogue et qui me paraît digne de remarque, forme la poudre *rhumatique-anodine* de la *Pharmacopea pauperum* de Prague, où l'opium est joint au tartre émétique et à la racine de valériane sauvage.

XIX. Des diaphorétiques actifs des plus convenables, lorsque la nature est susceptible de leur action salutaire, sont diverses préparations d'antimoine, et particulièrement le vin stibié donné à gouttes (suivant la pratique recommandée par Huxham). — Il n'est pas inutile de remarquer que les sueurs qu'on procure dans le rhumatisme aigu, pour être utiles, doivent être chaudes, halitueuses et universelles. Car (comme l'a observé Dillon) la sueur visqueuse et froide qui humecte souvent la surface du corps dans cette maladie, est ordinairement très-bornée dans ses effets, et ne soulage presque jamais les symptômes. Sydenham avait proscrit l'usage des sudorifiques dans le rhumatisme aigu ; il en donnait pour raison que, lorsque ce traitement ne réussit point, il augmente l'inflammation, et qu'il est difficile de ménager une sueur convenable, de manière que le malade ne soit point exposé à souffrir du froid, ce qui aggrave fort son mal. Mais cela ne prouve que la nécessité des précautions qu'il faut prendre, et du choix qu'il faut faire des temps et des moyens d'administration des sudorifiques dans cette maladie.

---

(1) Médec. de Londres, p. 128. Not.

Ainsi, les bains chauds qu'on a conseillés dans le rhumatisme aigu doivent être pris non-seulement avec le soin nécessaire pour éviter tout refroidissement, mais encore ils n'y sont assez sûrement placés que lorsque la nature est devenue susceptible de mouvements salutaires de diaphorèse, c'est-à-dire après que la fièvre rhumatique est tombée, et lorsque le relâchement a commencé. Il faut aussi prendre garde qu'il n'y ait point de tumeur des articulations qu'on doive craindre de rendre œdémateuses. — Avec ces conditions, les bains ou demi-bains tièdes, qu'on a fait précéder des remèdes indiqués dans les divers cas pour la fluxion et l'inflammation rhumatiques, excitent chez les malades qui y sont disposés des sueurs abondantes et soutenues qui soulagent les douleurs de rhumatisme les plus cruelles, et peuvent même dissiper cette maladie. — Il paraît que c'est faute d'avoir connu et distingué les méthodes suivant lesquelles on peut administrer utilement les diaphorétiques actifs dans les temps avancés du rhumatisme aigu, que Pringle a trouvé que les sueurs n'y avaient jamais été utiles.

XX. Le célèbre Ant. Petit a dit avec juste raison que le moment le plus favorable pour purger dans le rhumatisme aigu est quand la fièvre diminue, quand la langue se charge et qu'il paraît de la moiteur (ce qui indique un mouvement général d'excrétions critiques.) C'est dans ces circonstances qu'on a vu un cours de ventre spontané, mais médiocre, être singulièrement utile. — En considérant cette utilité des purgatifs, surtout dans ce cas de tendance générale aux excrétions critiques, on voit que Dawson a très-bien conseillé de donner la teinture volatile de gomme de gayac dans le rhumatisme inflammatoire après les évacuations générales, lorsque les symptômes ayant paru tendre vers la crise, elle vient à manquer. Il assure que ce remède qui purge, excite les sueurs et rend les urines troubles, dissipe en peu de jours les douleurs les plus cruelles du rhumatisme. La principale vertu de cette teinture paraît être dans son effet purgatif qui la rend d'ailleurs (suivant la remarque de Fothergill) un remède particulièrement approprié dans le rhumatisme des malades qui ont le ventre resserré.

Dawson donne matin et soir une demi-once de teinture volatile de gayac dissoute dans un jaune d'œuf (avec de l'eau d'orge et du sirop). Mais cette dose paraît être beaucoup trop forte. Il convient de la réduire, pour qu'elle ne purge pas avec excès. C'est ce qu'il faut d'autant plus observer, qu'une forte diarrhée aggrave le rhumatisme quand il est violent et très-étendu (ainsi que l'a remarqué Cullen).

XXI. M. Tissot a observé que le rhumatisme se termine quelquefois par des dépôts ou des éruptions, dont il faut craindre d'arrêter ou de réprimer les mouvements critiques. — Il se forme alors parfois dans le voisinage des parties souffrantes un abcès, et d'autres fois une espèce de gale dont l'éruption dissipe les douleurs, et peut durer plusieurs semaines. Il survient aussi quelquefois un dépôt d'une matière âcre sur les jambes, où elle forme des vessies qui s'ouvrent et dégénèrent en ulcères dont la cicatrisation trop prompte renouvellerait aussitôt les douleurs, et qui se sèchent d'eux-mêmes par le moyen d'une diète très-sobre, et de quelques purgatifs. — Les personnes qui ont été attaquées de rhumatisme aigu, pour se garantir des rechutes, doivent éviter pendant long-temps de s'exposer au froid et à l'humidité. Leurs forces, épuisées par la maladie et par un régime sévère, doivent être réparées par un usage convenable d'aliments qui soient d'une facile digestion. Si on peut craindre que cet épuisement n'amène la consomption, on aura recours à l'usage du lait, joint à celui du quinquina et d'autres remèdes analogues.

XXII. Les méthodes de traitement analytiques et naturelles que j'ai exposées sont en général les seules convenables pour la cure du rhumatisme aigu qui est inflammatoire et sans complication. On y a vu sans doute réussir plusieurs fois des méthodes de traitement empiriques, où l'on a attaqué cette affection inflammatoire par des évacuations révulsives fortes et répétées. Mais ces méthodes empiriques ont de grands inconvénients que l'expérience a fait reconnaître, et leur application générale est dangereuse. — On doit compter, entre ces méthodes empiriques, celle qu'a conseillée Brocklesby en traitant le rhumatisme aigu par des doses excessives de nitre prises avec un régime sudorifique.

Il en a donné jusqu'à dix gros par jour pendant quatre ou cinq jours de suite, en faisant boire en même temps une très-grande quantité de boisson délayante prise chaude, comme d'une infu-

sion de sauge ou de l'eau de gruau. Il a dit que le nitre pris ainsi n'a point d'inconvénient, qu'il devient un puissant sudorifique, qu'au bout de quelques jours il manque rarement de soulager le malade à un point surprenant, et que souvent même il le guérit par des sueurs extrêmement considérables. — Cette méthode de Brocklesby n'a point été suivie depuis par un nombre d'expériences suffisant pour en déterminer l'efficacité. Sans doute on a été détourné de les répéter par les inconvénients manifestes qu'ont pu avoir en plusieurs cas ces doses trop fortes de nitre, en offensant l'estomac et en produisant des tranchées et d'autres symptômes d'irritation.

XXIII. On doit mettre au nombre des méthodes empiriques perturbatrices dont le succès aux yeux des bons observateurs est équivoque, et même plus souvent nuisible qu'utile, la méthode de Sydenham qui, le premier, a traité le rhumatisme aigu par plusieurs saignées et purgations alternativement répétées. Il est surprenant que cette méthode ait été presque universellement suivie depuis Sydenham. — Il n'a pu y être conduit que par des idées vagues sur l'utilité que pourrait avoir dans cette maladie l'emploi alternatif de ces remèdes, soit par leur effet évacuant révulsif (par rapport auquel il ne conseille point d'observer les états de la fluxion inflammatoire), soit par un effet plus général et perturbateur. — De même on doit regarder comme pouvant être nuisible, et comme étant incertaine dans l'application générale qu'on en pourrait faire, la méthode simplifiée de celle de Sydenham, que Tralles a employée dans le rhumatisme aigu. Après y avoir fait faire au plus deux ou trois saignées, il entretenait pendant plusieurs jours de suite une diarrhée modérée par des purgatifs antiphlogistiques. — D'autres méthodes, qui sont en général peu sûres et souvent dangereuses, sont les méthodes empiriques perturbatrices où l'on donne des sudorifiques très-actifs, dès les premiers temps du rhumatisme aigu. Cependant il est certain qu'ils peuvent quelquefois y avoir dès lors un effet salutaire, en procurant une révulsion générale par les sueurs de la fluxion inflammatoire qui se dirige sur les parties affectées. — Le succès singulier que ces sudorifiques ont eu dans des cas semblables, est non-seulement prouvé par quelques faits isolés, (tels que ceux qu'ont publiés divers observateurs), mais encore par la pratique générale de Lobb, qui assure qu'il a guéri parfaitement, et en peu de temps, le rhumatisme aigu (ainsi que la vraie pleurésie), en ne donnant que des remèdes échauffants, cordiaux et sudorifiques, sans avoir fait précéder des saignées ni des évacuations des premières voies. — M. de Sauvages (1) remarque combien cette pratique de Lobb est contraire à celle de Sydenham qui est communément suivie, et il en conclut que la nature est bien puissante pour guérir les malades, puisqu'elle en vient à bout malgré les obstacles que le médecin lui oppose. — Mais je pense que c'est voir d'une manière défectueuse les succès singuliers qu'avait pu avoir cette pratique de Lobb.

Il est sans doute le plus souvent dangereux, et même pernicieux, de traiter le rhumatisme aigu et les autres maladies inflammatoires dans leur incrément et dans leur état par des remèdes chauds et sudorifiques. Mais on doit voir qu'il est aussi des cas de ces maladies où ces remèdes étant donnés dès le principe, loin de s'opposer à tous les efforts salutaires dont la nature est susceptible, lui impriment un mode de guérison qu'elle n'aurait pas suivi spontanément, et peuvent alors réellement produire ou accélérer la cure. — C'est ce qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître quand on considère un assez grand nombre d'inflammations de poitrine graves, dont les gens de la campagne parviennent à se guérir en ne faisant usage que de remèdes chauds et sudorifiques.

XXIV. On doit considérer et traiter d'une manière particulière la fièvre symptomatique du rhumatisme aigu, lorsqu'il occupe vaguement une grande partie de l'habitude du corps, et qu'il s'étend à plusieurs articulations avec les formes de la goutte. — En effet, il se joint alors généralement à cette fièvre des symptômes de la dépravation de la bile ou de la pituite, et de leur congestion dans les premières voies, quoique les vices et les mouvements de ces humeurs ne soient pas portés au point de former une fièvre putride des premières voies, qui complique ce rhumatisme (complication dont je parlerai dans l'article suivant). — Schroëder (2) a fort bien décrit par les

---

(1) Nosol., tom. XI, p. 33-4.

(2) Dans sa dissertation De Arthritide vaga.

signes suivants cette fièvre symptomatique de ce rhumatisme goutteux. — Il s'y forme successivement des tumeurs inflammatoires à l'endroit des différentes articulations : et ces tumeurs laissent des *nodus* lorsque la maladie a été violente et prolongée. Les urines y renferment des filaments musqueux, qui en se desséchant donnent une matière calcaire. Il y survient des vomissements qui sont acides et d'une couleur verte : et les sueurs qui succèdent dans la rémission des douleurs des articulations ont une odeur particulière subacide pénétrante. Cette maladie, après avoir duré communément une, deux ou trois semaines, peut se terminer par différentes solutions critiques. Tantôt le cours de la bile y étant rétabli, le ventre devient plus libre et les urines se chargent d'un sédiment jaunâtre ; tantôt il survient un flux de règles ou d'hémorrhoïdes ; enfin, le plus souvent il s'établit des sueurs salutaires qui sont ou universelles, ou bornées au-dessus des parties souffrantes et tuméfiées. — Schroëder observe que lorsque ces crises ordinaires sont empêchées, la maladie se porte quelquefois avec beaucoup de danger sur les parties internes, où il se produit alors facilement diverses affections inflammatoires et spasmodiques. Cela est surtout à craindre si l'on a négligé la saignée, et si l'on emploie les sudorifiques lorsqu'il y a encore une forte disposition inflammatoire. De semblables erreurs de traitement, dont on ne soupçonne point le danger, peuvent rendre cette maladie funeste, tandis qu'elle l'est fort rarement quand elle est bien traitée.

XXV. Le traitement de cette fièvre symptomatique de ce rhumatisme goutteux ne doit pas être le même qui a été prescrit en général pour la fièvre simplement symptomatique du rhumatisme aigu. Mais il doit être combiné avec celui qui convient aux mouvements vagues des humeurs, qui, dans cette fièvre rhumatique goutteuse, affectent à la fois, ou menacent successivement divers organes. — Dans cette fièvre, il faut ordonner un régime anti-phlogistique, une nourriture végétale, le petit-lait, des boissons nitrées, etc. — Les saignées sont indiquées dans cette fièvre à proportion de ce que l'état inflammatoire y domine, et qu'il y a moins de signes d'une congestion de bile et de pituite dans les premières voies. — Il est souvent utile d'appliquer des sangsues au-dessus des articulations qui sont successivement affectées. — Les vésicatoires appliqués aux mêmes endroits peuvent aussi être indiqués, et dans le cours de la maladie pour prévenir les dépôts de la matière rhumatique à l'intérieur, et ensuite pour dissiper les douleurs qui persistent opiniâtrement. — Lorsque l'humeur bilieuse, en se portant sur les viscères précordiaux, augmente la fièvre et les douleurs, les émétiques peuvent être très-bien indiqués, ainsi que des laxatifs convenables souvent répétés. — Lorsque l'humeur rhumatique menace de se déposer sur les parties internes, il faut donner fréquemment le camphre et d'autres excitants diaphorétiques, et recourir aux vésicatoires. — C'est surtout vers le déclin de ce rhumatisme, lorsque le pouls est ramolli et que les douleurs sont moins vives et moins fixes, que les sudorifiques peuvent être bien placés, et qu'il est le plus généralement indiqué de répéter les purgatifs anti-phlogistiques. — Quand la fièvre aiguë a cessé, s'il reste de la raideur et de l'engorgement dans les articulations qui ont été affectées, on donne avec succès des décoctions sudorifiques, le mercure doux joint au kermès minéral, la poudre de Dover ou le tartre émétique combiné semblablement avec un narcotique. — Dans la convalescence de cette maladie, il faut insister sur des toniques et sur des anti-goutteux appropriés.

ARTICLE II. — DU TRAITEMENT DU RHUMATISME AIGU OU LA FIÈVRE A UN CARACTÈRE ESSENTIEL QUI EN FORME UNE VÉRITABLE COMPLICATION AVEC CE RHUMATISME.

XXVI. L'action des causes de rhumatisme aigu ayant excité une fièvre simplement symptomatique, cette fièvre peut dans son développement déterminer, suivant les dispositions des malades, la formation de diverses fièvres aiguës qui ont leur caractère essentiel et qui se compliquent avec ce rhumatisme (1). — Je remarque en général que dans

(1) On observe la même chose dans la petite vérole et dans d'autres maladies exanthématiques où la fièvre symptomatique, en se développant dans les sujets diversement disposés, se change en d'autres fièvres essentielles qui forment de véritables complications.

le traitement de ces fièvres compliquées avec le rhumatisme aigu, on doit suivre une méthode analytique où l'on combine, suivant les rapports de dominance des indications respectives, les traitements propres à l'une et à l'autre de ces maladies compliquées. — Ainsi, dans les premiers temps de ces complications, la fluxion rhumatique étant généralement l'affection dominante, il faut la combattre par des évacuants et des révulsifs, en choisissant toujours entre ces remèdes ceux qui conviennent spécialement au caractère essentiel qu'a la fièvre compliquée. — Mais d'autant que cette fièvre qui complique le rhumatisme aigu présente communément bientôt après des indications qui dominent sur celles de la fluxion rhumatique, on doit alors suivre une méthode de traitement ou naturelle ou analytique, qui satisfasse aux indications particulières de cette fièvre, en préférant des remèdes qui puissent en même temps répondre aux indications de l'affection rhumatique compliquée. — Je ne parlerai que de ces espèces de fièvres compliquées avec le rhumatisme aigu, qu'on a le plus souvent observées jusqu'ici. Ces espèces sont, celle qui est catarrhale d'un mauvais caractère, la bilieuse putride, et la gangréneuse. — Premièrement, Storck a parfaitement bien décrit la fièvre rhumatique goutteuse de nature catarrhale d'un mauvais caractère; et Van-Swieten a fait un juste éloge de cette description. Je vais rapporter en détail les principaux faits qu'elle renferme, parce que des cas analogues, quoique beaucoup moins graves, se rencontrent souvent dans la pratique. — Cette fièvre avait, en général, tous les soirs des redoublements marqués, dans lesquels les douleurs augmentaient et ne cédaient que vers le matin. Ces douleurs, qui d'abord n'avaient occupé que les mains et les pieds, se répandaient ensuite dans toute l'habitude du corps, y devenaient extrêmes, et causaient un *rigor* et un tétanos universel qui ne laissait de libre que la mâchoire inférieure. Storck trouvait surprenant ce phénomène, qui, en effet, était contraire à ce qu'on observe généralement dans le tétanos. On voit que la cause du tétanos dans cette fièvre était indépendante d'une affection de l'origine commune des nerfs.

Il était des cas où la fièvre était peu considérable, mais où il y avait une sécheresse fâcheuse de la poitrine avec une toux fréquente et inutile; les forces s'abattaient, le corps s'exténuait et tombait quelquefois en consomption avec des sueurs nocturnes, etc. — Storck a pensé, mais sans aucune preuve, que dans ces cas les douleurs occupaient la substance interne des os. Je crois qu'il suffit de reconnaître qu'il existait alors un dessèchement extrême des solides, produit par l'effet de l'irritation très-généralement répandue que causait l'acrimonie des humeurs. — Les remèdes sudorifiques ou diurétiques actifs étaient très-nuisibles. Mais il fallait y faire un grand usage des boissons chaudes, émollientes et adoucissantes (comme des décoctions très-saturées de bardane, d'althæa, de bouillon blanc, etc.).

Cet usage étant continué pendant plusieurs jours, était suivi de la formation de tumeurs molles au-dessus des articulations, tumeurs qui étaient critiques et qui calmaient tous les symptômes; de sorte qu'ensuite il n'était plus besoin d'employer que de doux laxatifs et des incisifs. — Lorsque dans le cours de cette fièvre les humeurs séreuses portées à la surface extérieure du corps disparaissaient des parties tuméfiées et se jetaient à l'intérieur, elles étaient déterminées sur la tête ou sur la poitrine, et donnaient la mort quelquefois très-promptement. — Storck a vu le reflux de ces humeurs causer chez un malade une aphonie, et chez un autre une orthopnée qui furent mortelles en vingt-quatre heures. On trouva une matière gélatineuse ramassée entre le cerveau et la pie-mère dans le premier cas; et dans le second, entre les poumons et la membrane qui les enveloppe. — Lorsque cette fièvre rhumatique-goutteuse venant à cesser, les parties de l'habitude du corps qui étaient tuméfiées se désenflaient tout-à-coup, la matière morbifique se ramassait vers les *grandes* articulations, surtout des genoux, des hanches, des épaules, et y formait des tumeurs lymphatiques très-considérables. La lymphe, soit coagulable, soit muqueuse, qui remplissait ces tumeurs, était toujours extrêmement âcre. Si on n'en procurait l'écoulement en ouvrant ces tumeurs, ou en appliquant au-dessus de larges vésicatoires dont on entretenait long-temps l'écoulement, cette humeur corrodait les ligaments et produisait des caries très-graves, suivies d'une mort lente. — Les ulcères établis à la suite de ces incisions, ou l'application de ces vésicatoires, donnaient une sérosité dont le flux trop abondant ne pou-

vait être réprimé par des topiques astringents, sans qu'il survînt des anxiétés et un renouvellement de fièvre ; mais ces ulcères étaient bientôt cicatrisés par des applications répétées de l'infusion de ciguë. — Il me paraît que dans cette espèce catarrhale maligne de fièvres rhumatiques goutteuses, les douleurs violentes attirent sur les parties qu'elles affectent des fluxions que rendent extrêmement fortes les humeurs séreuses qui se trouvent être singulièrement âcres, et que ces fluxions épuisent à proportion l'humidité radicale de la masse du sang et de toutes les parties du corps. — Cette cause produit une constipation très-opiniâtre qui a toujours lieu dans cette maladie, la dessiccation générale des solides, la chute des forces, et quelquefois le marasme dans la convalescence de cette fièvre, etc.

XXVII. Dans les premiers temps de cette fièvre de mauvais caractère, où elle n'est pas encore dominante par rapport aux fluxions rhumatiques violentes qui sont multipliées à la surface du corps, on doit employer une méthode de traitement analytique. — On doit combattre par des remèdes évacuants généraux, révulsifs, tempérants et autres appropriés, tous les divers éléments de cette maladie compliquée, qui sont les fluxions du rhumatisme, la surabondance des humeurs, leur acrimonie dépendante de l'état rhumatique du sang, et les différentes affections fébriles. — Ainsi, c'est alors que peuvent être fort utiles des purgatifs antiphlogistiques répétés, qui pourraient ensuite être nuisibles ; et pendant le même temps il faut, dans les intervalles des purgations, faire prendre en abondance et chaudement des boissons émollientes et adoucissantes. — Dans l'état plus avancé de cette maladie compliquée, lorsque la fièvre catarrhale rhumatique est manifestement dominante, il faut suivre une méthode naturelle de traitement dont l'objet soit de faciliter et de gouverner les tendances salutaires que la nature affecte dans cette fièvre, suivant ce que l'observation a fait connaître. — Les remèdes qui y sont alors de l'usage le plus général (d'après les observations susdites de Storck), sont des boissons émollientes et adoucissantes prises chaudes, qui favorisent et modifient la tendance des humeurs séreuses vers la peau, et qui en déterminent des congestions particulières formant des tumeurs dont la solution se fait enfin heureusement. — Il faut favoriser la formation des tumeurs molles et critiques qui se produisent dans le cours de cette fièvre. Il ne faut point se hâter de les dissiper, et l'on ne doit travailler à les résoudre que graduellement par des incisifs et des laxatifs doux. — Un usage convenable des narcotiques peut être nécessaire pour assurer le succès des mouvements salutaires de la nature dans cette maladie. — Ainsi, l'on doit reconnaître avec Storck, que si l'extrême violence des douleurs amène des soubresauts des tendons, ou d'autres affections convulsives dans cette fièvre rhumatique catarrhale, il faut donner du narcotique souvent et à petites doses. — Storck dit que, lorsque dans cette maladie un sommeil tranquille et réparateur ne succédait pas les matins dans la rémission de la fièvre et des douleurs, il le procurait utilement en donnant alors un narcotique. Il assure que les narcotiques donnés les soirs pendant l'exacerbation de la fièvre et des douleurs, réussissaient toujours mal. Il les a vus causer un sommeil très-fatigant, qui était suivi le lendemain d'un état soporeux approchant du délire, avec un pouls inégal et contracté (1). — Dans cette fièvre il est très-utile d'appliquer des vésicatoires au-dessus des endroits les plus souffrants, pour évacuer les humeurs âcres et corrosives qui s'y accumulent. — Quand les malades épuisés tombent en consomption, on leur donne avec succès le lait, une diète humectante et nourrissante, l'infusion de sauge pour remédier aux sueurs nocturnes, etc. Il me paraît que des bains tièdes convenablement administrés dans le même temps pourraient être fort avantageux pour remédier au dessèchement général des solides. — Mertens a décrit une épidémie de fièvres rhumatiques goutteuses que je trouve avoir été de la nature catarrhale de celles dont je parle ici. Elle paraît avoir eu cette singularité, que les humeurs séreuses, après avoir été attirées sur les organes extérieurs, y étaient rendues extraordinairement fixes, au point de ne pouvoir être résoutes, résorbées, ni évacuées par les remèdes les plus appropriés. — En effet, la saignée, les calmants, le kermès minéral, le camphre, l'aconit, le quinquina, les sudorifiques

(1) Mertens a vu aussi dans une fièvre semblable les narcotiques causer une stupeur extrêmement incommode, lorsqu'ils étaient donnés la nuit.

n'y eurent aucun véritable succès. Mais Mertens réussit parfaitement en faisant prendre aux malades des bains tièdes d'une ou deux heures dans une eau sulfureuse artificielle, faite en mettant dans chaque bain une livre et demie de foie de soufre, préparé avec une partie de soufre et deux parties de chaux vive.

XXVIII. Secondement, il faut bien distinguer les fièvres bilieuses et putrides des premières voies, qui sont jointes à un rhumatisme aigu, de ces fièvres aiguës, où (comme l'a remarqué Quarin) des matières corrompues qui séjournent dans les organes digestifs, en les irritant, causent par sympathie dans les articulations des douleurs qui n'ont point le caractère arthritique ni rhumatique. — Blane a observé aussi qu'il est des fièvres aiguës, où les douleurs de membres qui les accompagnent sont soulagées par les efforts que fait le malade pour vomir, même avant qu'il y ait eu aucune évacuation de produite. — Il est probable que dans la fièvre rhumatique goutteuse qui est éminemment bilieuse, les douleurs sont excitées par des fluxions de l'humeur bilieuse surabondante, sur les muscles et sur d'autres organes voisins des articulations affectées. — Les signes suivants de la dominance de la bile dans cette maladie ont été très-bien indiqués et réunis par Stoll (1). Les joues sont d'un rouge foncé, excepté vers les commissures des lèvres, et les ailes du nez, qui sont d'une teinte moyenne entre la pâleur et le jaune tirant sur le vert. Les yeux ont un certain éclat, comme s'ils étaient pénétrés de larmes. La langue est enduite d'une couche d'humeur jaunâtre : elle est affectée de tremblement quand on l'étend ; et la lèvre inférieure l'est aussi quand on parle. La saignée augmente plutôt les douleurs qu'elle ne les soulage ; et la couenne phlogistique du sang qu'on tire est d'un jaune légèrement verdâtre. Enfin, les maladies de la constitution qui règne dans le même temps sont évidemment de nature bilieuse. — La fièvre bilieuse ou putride des premières voies devient si promptement dominante dans le rhumatisme aigu qu'elle complique, qu'il est rare que la révulsion des fluxions sur les parties externes qui ont lieu dans ce rhumatisme puisse être opérée par d'autres remèdes aussi convenables que les émétiques et les purgatifs. — Les émétiques fréquemment répétés sont ici les remèdes les plus efficaces, comme l'ont reconnu Musgrave, Huxham, et surtout Stoll. Mais il est essentiel, pour en obtenir l'effet le plus avantageux, de les placer lorsque la matière morbifique est convenablement préparée; et l'on doit, pour cette fin, faire précéder et entremêler leur usage de remèdes digestifs et résolutifs appropriés. — Entre les principaux de ces remèdes résolutifs, sont l'eau avec le sirop de vinaigre, le sel de Glauber, et le kermès minéral (qui peut agir aussi comme laxatif). Finke recommande de joindre le kermès minéral au mercure doux, dans les cas où la bile dégénérée est mêlée avec beaucoup de matières visqueuses et pituiteuses. — Il est particulièrement utile de faire succéder aux émétiques des mixtures où les correctifs de la bile (comme le nitre et le rob de sureau) soient joints aux laxatifs (comme les tamarins et le sel polychreste) : mixtures qui doivent être données en petites quantités et souvent, de manière à procurer cinq ou six selles toutes les vingt-quatre heures. — La fièvre rhumatique goutteuse qui est bilieuse putride des premières voies, devient quelquefois putride universelle, comme Huxham l'a observé. — Cette fièvre peut aussi devenir maligne, en se compliquant d'un état nerveux. Cet état peut se marquer, ou par des convulsions violentes et opiniâtrement répétées, comme l'a vu M. Sobaux (1), ou par des affections paralytiques, comme l'a vu Stoller. — Dans ces complications, il faut, en insistant toujours sur des évacuations suffisantes de la bile, ordonner, suivant les indications, les divers anti-septiques, excitants, et anti-spasmodiques qui peuvent être appropriés, comme le quinquina, les vésicatoires, le camphre, le musc, les bains tièdes, etc.

XXIX. Troisièmement, il est une fièvre rhumatique goutteuse, dont la nature est promptement mortelle, et que l'on doit appeler gangréneuse, puisque peu de temps après son invasion, il s'y déclare sur l'extrémité où la douleur s'est fait sentir, une inflammation qui est bientôt suivie de gangrène. — J'ai vu à Paris quelques exemples de cette fièvre, dont je ne trouve point qu'aucun auteur ait bien connu le traitement essentiel. —

(1) Ration. med., part. II, p. 243-4, éd. Paris.

(1) Journ. de méd., 1782, mars.

Borsieri, en traitant de la fièvre éphémère pernicieuse, a donné des exemples de la fièvre rhumatique-goutteuse qui produit promptement la gangrène. Il a dit avec raison que l'humeur goutteuse peut acquérir quelquefois une extrême malignité, et peut même causer une mort subite, et qu'il l'a vue produire la gangrène et le sphacèle. — Pott a vu chez des goutteux la piqûre du scrotum (dans l'opération de l'hydrocèle) être suivie d'un sphacèle qui le détruisait en entier. — Loubet a vu plusieurs goutteux d'un âge avancé mourir d'une mort très-prompte, par l'effet de la gangrène qui survenait à l'endroit des cors qu'ils s'étaient fait couper aux pieds; gangrène qu'il dit avoir été précédée peu auparavant de diverses affections spasmodiques. Il assure que les remèdes auxquels on a recours dans ces cas n'ont jamais aucun succès, et qu'il faut en venir à l'amputation de la partie affectée, qui ne réussit pas toujours.

XXX. Pour le traitement de cette maladie funeste, dont le progrès est si rapide, j'y distingue deux temps. Dans le premier, d'après les circonstances antérieures et présentes qui indiquent la résolution des forces radicales, on a lieu de présumer que la fièvre dont le caractère est encore obscur sera très-maligne, et que l'inflammation rhumatique goutteuse sera bientôt suivie de gangrène. — Le second temps est celui où la malignité est démontrée par les symptômes redoutables qui surviennent tout-à-coup, et où la gangrène est manifeste. — D'après la distinction de ces deux temps dans cette maladie, on voit que le traitement doit en être réglé suivant deux méthodes analytiques différentes, qu'il faut y employer successivement. — La première de ces méthodes convient au premier temps, ou accès de cette maladie. On doit y combattre les mouvements des fluxions rhumatiques par des évacuants et des révulsifs, de manière à rendre plus complète la déclinaison de cet accès, et à affaiblir les douleurs; et l'on doit ensuite, par le moyen du quinquina et d'autres fortifiants appropriés, prévenir l'exacerbation de la fièvre, qui amènerait la dégénération gangréneuse des inflammations rhumatiques.—Dans l'autre méthode analytique, qu'il faut suivre dans le second temps de la maladie où la disposition gangréneuse est établie, on doit faire un usage combiné du quinquina et de l'opium, en donnant ces remèdes suivant les rapports de dominance qu'ont entre eux les divers éléments qui constituent cette maladie gangréneuse. Ces éléments sont les variations de la fièvre, la perte des forces vitales, la putridité ou l'acrimonie sensible des humeurs, et la douleur ou d'autres lésions graves du genre nerveux. — Ainsi, dans le premier temps, l'application des sangsues sur les parties souffrantes peut être bien indiquée. Il peut aussi être utile dans plusieurs cas d'appliquer des sangsues à l'anus, d'autant plus que l'altération des humeurs goutteuses a un singulier rapport avec l'atrabile (ainsi que je l'ai dit ci-dessus.) — On peut reconnaître dans ces fièvres goutteuses gangréneuses ce qu'a dit Fabricius ab Aquapendente, qu'il est des fièvres de mauvais caractère, où l'application des sangsues à l'anus est singulièrement efficace et plus convenable que la saignée. — La prompte application des vésicatoires aux bras et aux jambes, qu'a proposée Borsieri dans des fièvres semblables, peut aussi être fort utile. — Lorsque par l'évacuation du sang, par l'émétique s'il paraît indiqué, ou par d'autres moyens jugés convenables, on a rendu plus complète la déclinaison du premier accès de cette fièvre maligne, et calmé un peu les douleurs, on doit, avant tout, tâcher de prévenir l'exacerbation de la fièvre et des douleurs, qui, lorsque la maladie est laissée à elle-même, a lieu le plus souvent le lendemain de l'attaque, et s'accompagne de symptômes funestes. — Dans cette vue, il n'est point de remède mieux indiqué que le quinquina pris à des doses très-fortes, de même qu'on l'emploie dans les fièvres intermittentes ou rémittentes pernicieuses. Mais pour empêcher d'autre part que l'effet irritant de la douleur ne soit suivi de la gangrène, il faut joindre l'opium au quinquina qu'on donne à la fin de ce premier temps de la maladie. L'action salutaire du quinquina peut être aidée efficacement, en lui combinant d'autres remèdes appropriés, fortifiants et résolutifs. Tels sont la racine de serpentaire de Virginie (qu'on m'a dit avoir donnée avec un succès très-marqué, dans un cas de fièvre arthritique gangréneuse), et la racine de seneka, qui semble pouvoir être fort utile dans des cas semblables. — Dans le second temps de cette maladie, où l'affection gangréneuse est déclarée, il faut toujours insister principalement sur le quinquina et sur l'opium. — Il faut compter d'autant plus sur le quinquina, que le progrès du mal

est moins rapide, que l'indication de combattre la putridité des humeurs est plus marquée, et que l'affection des parties voisines de celle qui est gangrénée est moins douloureuse. — Il faut au contraire espérer d'autant plus dans les bons effets de l'opium, que l'indication dominante est celle de la douleur, ou des autres affections nerveuses des parties voisines de celle qui est gangrénée, qu'on est fondé à présumer plus d'acrimonie que de corruption putride dans les humeurs, et que la perte des forces vitales est moins sensible dans ces parties et dans tout le système. — Ces différences tiennent aux principes que j'ai exposés ailleurs avec détail sur les indications et les contre-indications de l'usage de l'opium et de l'usage du quinquina dans la gangrène. — On voit que dans le second temps de cette fièvre, on ne doit pas négliger de combattre par des remèdes relatifs le délire et les autres symptômes pernicieux qui peuvent s'y développer. — Il faut en même temps employer des topiques salins, volatils, balsamiques ou autres, suivant les caractères de la gangrène qu'on observe dans les parties affectées.

CHAPITRE QUATRIÈME.

DU TRAITEMENT DU RHUMATISME CHRONIQUE.

Je divise ce chapitre en deux articles, dans lesquels je considérerai séparément le traitement du rhumatisme chronique par les remèdes internes et par les remèdes externes.

ARTICLE PREMIER. — DU TRAITEMENT DU RHUMATISME CHRONIQUE PAR LES REMÈDES INTERNES.

XXXI. Dans le rhumatisme chronique, les mouvements de la nature sont beaucoup trop faibles et trop tardifs, pour qu'on doive se proposer de le traiter par des méthodes naturelles. — Les méthodes de traitements analytiques ne conviennent pas non plus dans le rhumatisme chronique, parce que les éléments qu'on reconnaît sensiblement dans la composition de ce rhumatisme, qui sont la fluxion, la fièvre et la douleur, y ont trop peu de dominance, du moins constante, pour que le succès de leurs traitements particuliers puisse influer essentiellement sur la guérison de la maladie entière. — Ainsi, dans le traitement du rhumatisme chronique, on est réduit à employer des méthodes de traitement empiriques. Telles sont :

1° Des méthodes perturbatrices, qui suspendent et dissipent l'affection rhumatique locale, par un grand changement qu'introduisent des évacuants révulsifs qui agissent sur des parties du système éloignées du siége du rhumatisme :

2° Des méthodes spécifiques, qui emploient des remèdes spécialement appropriés contre l'état rhumatique des humeurs et des solides, état qui est principalement marqué dans les parties affectées.

Premièrement, entre les méthodes empiriques du traitement du rhumatisme chronique, qui sont perturbatrices et qui procèdent par la voie des fortes évacuations, il faut d'abord exclure celles qui sont trop hardies et trop souvent dangereuses. — De ce genre est la méthode que pratiquait M. Uffroy, médecin à Sette, et qu'on a publiée sous son nom. Il assurait avoir guéri un grand nombre de rhumatismes, en faisant tirer au malade dans un jour et demi une vingtaine de livres de sang, et le mettant ensuite à la diète blanche. — Ces saignées excessives peuvent sans doute forcer la résorption du sang qui engorge les parties affectées, et faire cesser leur état rhumatique; mais il est à craindre, surtout chez les personnes qui ne sont pas extrêmement robustes, que de telles saignées n'excitent une fièvre continue pernicieuse (1). — Cet effet peut être produit non-seulement (comme dit l'auteur même) en attirant la pourriture des premières voies dans la masse du sang, mais encore par un grand nombre d'altérations qui peuvent résulter de cette spoliation de la partie rouge du sang, et par les suites de la commotion générale que doivent causer ces saignées. — Il faut aussi regarder comme une méthode souvent hasardeuse celle que Morton a dit lui avoir souvent réussi, et dans laquelle il n'employait que les émétiques répétés pour dissiper le rhumatisme. — Musgrave assure qu'il parvint à détruire radicalement un rhumatisme grave et très-douloureux, chez un homme fort, en lui

(1) Voyez la dixième observation du traité de M. Uffroy, publié par M. Bruhier.

faisant prendre quatre jours de suite de l'infusion de safran des métaux, qui le fit toujours vomir avec facilité. Mais il ajoute avec raison qu'il n'a garde de proposer comme d'un usage général ce traitement, qui convient à peine à un malade sur cent.

XXXII. La saignée est en général indiquée dans le rhumatisme chronique, lorsqu'il y a pléthore. Cependant, il est alors beaucoup de cas où il suffit de tirer du sang par l'application des sangsues, ou au-dessus des parties affectées, ou auprès de celles qui ont été le siége d'une hémorrhagie habituelle récemment supprimée. — Les purgatifs modérés sont souvent utiles dans le rhumatisme chronique, à raison d'une complication qui l'aggrave, d'état ou gastrique, ou bilieux dans les premières voies. Si la matière bilieuse est turgescente, il faut d'abord donner un émétique à assez forte dose, et prescrire ensuite, autant qu'il sera indiqué, des purgatifs salins et rafraîchissants. — Mais les purgatifs énergiques sont plus généralement utiles dans le rhumatisme chronique, lorsqu'on en répète l'usage de manière à leur faire produire une perturbation constante. C'est sans doute à cet effet qu'il faut rapporter le succès qu'a eu souvent dans ce rhumatisme l'électuaire caryocostin (auquel Mead substitue l'*Electuarium è scammonio*, qui en est une réforme) (1). — Au nombre des diaphorétiques actifs que l'on a le plus recommandés dans le rhumatisme chronique, sont l'infusion de sassafras (fort vantée dans cette maladie et dans la goutte par Bergius); les décoctions fortes des racines de salsepareille et de saponaire; celle des racines de bardane récentes (que M. Razoux donne miellée et mêlée avec autant de lait), etc.

D'autres diaphorétiques très-généralement efficaces dans ce rhumatisme, sont l'antimoine cru pris à grandes doses, le vin stibié donné à gouttes, le kermès minéral, ou seul, ou combiné aux deux tiers avec le mercure doux (ce qui fait un æthiops antimonial), la poudre antimoniale de James, etc., la gomme-résine de gayac et sa teinture volatile, à des doses trop faibles pour purger, etc. — Il ne faut ordonner ces préparations d'antimoine et ces diaphorétiques actifs dans les douleurs de rhumatisme chronique, qu'autant qu'elles ne sont point accompagnées d'un état fiévreux qui contre-indique l'usage de ces remèdes. Trampel a vu, à la suite de l'abus qu'on avait fait de ces remèdes énergiques dans une douleur rhumatique des muscles du cou, sans égard à la fièvre qui y était jointe, que le cou devint tors, et la tête fut portée fixement sur le côté, par une dépravation qui s'établit peu à peu dans la position de la colonne des vertèbres cervicales. — Cullen met au premier rang des remèdes du rhumatisme chronique les sels alcalis volatils et les huiles essentielles tirées de la térébenthine et d'autres substances résineuses. Il les donne à grandes doses pour rétablir l'activité et la vigueur du principe vital dans la partie affectée, ce qu'il croit être l'indication générale de la cure de ce rhumatisme. Mais ces remèdes utiles dans quelques cas, comme étant des révulsifs diaphorétiques ou diurétiques, sont trop échauffants pour pouvoir être d'un usage commun. — J'observe que la térébenthine et les autres baumes naturels (particulièrement celui du Pérou) me paraissent être particulièrement appropriés dans plusieurs cas d'affections rhumatiques, à raison de leur vertu nervine. L'eau de goudron a de même, dans ces cas, des vertus réelles, quoique Berkley les ait extrêmement exagérées. — Le baume de gayac (*balsamum guaiacinum* de la pharmacopée de Londres) préparé par la digestion de la gomme de gayac et du baume du Pérou dans l'esprit-de-vin, semble devoir être souvent un excellent remède dans les rhumatismes des sujets phlegmatiques. — Les bains répétés des vapeurs d'eau chaude, ou plutôt d'une décoction de plantes aromatiques ou de jeunes branches de pin (vapeurs qu'on peut diriger spécialement sur la partie affectée), sont des diaphorétiques souvent efficaces dans le rhumatisme chronique.

---

(1) M. Tudescq employait avec succès dans les rhumatismes, soit universels, soit partiels (qui sont fort communs à Sette), l'électuaire caryocostin, dont il faisait prendre pendant trois ou quatre jours de suite une once et demie tous les matins. Il a dit que cette dose, qui pouvait paraître exorbitante, assurait à ce remède une efficacité qu'il n'a point sans doute quand on le donne à de moindres doses; et qu'il opérait alors sans causer la moindre irritation, lorsqu'on avait fait précéder des anti-phlogistiques convenables, et les saignées, si elles étaient indiquées.

Si ce rhumatisme est général, on fait prendre avec succès au malade (placé dans un panier d'osier qui est garni de couvertures, et hors duquel il n'a que la tête), un bain de vapeurs d'esprit-de-vin qu'on brûle, ou des fumigations avec une poudre aromatique brûlée; de manière que ces vapeurs ou ces fumées excitent et entretiennent une forte sueur dans toute la surface du corps. Ce remède, communément trop négligé, a été fort recommandé autrefois, et récemment par MM. Ant. Petit, Sims et Ponsart. — Dans un très-grand nombre de cas de rhumatisme chronique, les bains des eaux thermales excitent aussi des sueurs résolutives qui ont les effets les plus heureux. Ces guérisons ont beaucoup contribué à rendre célèbres diverses eaux thermales, soit sulfureuses, comme celles d'Aix-la-Chapelle, Bagnols, la Malou, etc.; soit salines, comme celles de Balaruc, etc. — Ces dernières eaux sont à préférer, lorsque c'est l'état de relâchement qui domine dans le rhumatisme; et les sulfureuses, lorsque c'est l'état de contracture, comme aussi lorsqu'il a précédé des affections dartreuses ou galeuses qui n'ont pas été bien traitées. — Outre les purgatifs et les diaphorétiques, il est d'autres évacuants, comme les diurétiques, dont l'usage continué assez long-temps pourrait avoir un effet révulsif très-avantageux dans le rhumatisme chronique. Mais on manque d'essais et d'observations sur cet objet. — Les cautères, qui introduisent une habitude nouvelle d'une excrétion artificielle, ont dans plusieurs cas de rhumatisme invétéré une utilité reconnue. Cependant, l'habitude même de ce remède en affaiblit à la longue l'effet préservatif chez les personnes sujettes aux retours du rhumatisme. — M. Ant. Petit a bien observé qu'il est en général plus avantageux d'ouvrir les cautères aux bras quand ce sont les parties supérieures qui sont prises de rhumatisme, et aux jambes quand ce sont les inférieures.

XXXIII. Les évacuants énergiques ont souvent de plus puissants effets pour opérer la solution du rhumatisme chronique, lorsque ces évacuants étant de différentes sortes, sont combinés entre eux ou avec des remèdes d'une autre nature. — La combinaison de ce genre la plus usitée est celle des sudorifiques avec les purgatifs. On a réuni ces deux sortes de remèdes dans un grand nombre de tisanes sudorifiques purgatives, qui ont eu successivement beaucoup de célébrité pour la cure du rhumatisme et d'autres maladies analogues. — Mais il faut observer avec M. Rast que ces remèdes sudorifiques et purgatifs font beaucoup de mal, et causent un extrême abattement si on les donne trop long-temps, et sans avoir fait précéder les délayants dans le rhumatisme des personnes faibles, maigres et fort échauffées. — Pringle a vu dans le rhumatisme d'heureux effets de la gomme de gayac prise à l'heure du coucher à une dose forte et laxative, comme au-dessus d'un scrupule (dissoute dans l'eau au moyen d'un jaune d'œuf), à laquelle on ajoutait cinq grains de sel de corne de cerf. — M. Clark a vu de très-bons effets dans les douleurs de rhumatisme de l'usage alternatif de la gomme de gayac prise à une dose suffisante pour purger, et d'une poudre semblable à celle de Dover, donnée pour faire suer. — L'opium est joint à l'ipécacuanha dans la poudre de Dover qui a été fort employée en Angleterre pour le rhumatisme chronique. Cette combinaison ôte à l'opium une grande partie de sa vertu narcotique (ainsi que l'ont prouvé des observations de M. Carminaty), de manière qu'on peut y donner l'opium à la dose de quelques grains, sans aucun danger; et l'opium y affaiblit aussi la vertu émétique de l'ipécacuanha. De la composition de ces deux remèdes résulte un diaphorétique très-puissant dont on aide l'action par un régime chaud. — Si cette poudre produit des sueurs abondantes sans causer de grands échauffements ni d'autres symptômes fâcheux, on en continue l'usage à des doses modérées et en tenant le ventre libre; mais il faut s'en désister, si la sueur ne vient point. L'usage de ce remède est aussi contre-indiqué, s'il y a chaleur brûlante, anxiété, grande soif, pouls dur et fréquent, douleur de tête et délire imminent. — Un célèbre médecin de Londres m'a raconté qu'un de ses amis avait traité avec un succès surprenant des rhumatismes rebelles, en excitant une salivation modérée par l'usage du mercure doux joint à l'opium. Il donnait tous les soirs cinq grains de mercure doux et un grain d'opium. Il portait ces doses jusqu'au double s'il était nécessaire, et il s'arrêtait aussitôt que paraissait la salivation, qui emportait le mal au bout de deux ou trois jours. — Je rapporte ici ce qu'a dit Merli, qu'en faisant quelques frictions mercurielles, et purgeant les len-

demains de ces frictions, il a vu céder des rhumatismes presque désespérés.

XXXIV. Secondement, en donnant le traitement du rhumatisme aigu, j'ai parlé avec beaucoup moins de détail que je ne ferai ici des remèdes comme spécifiquement résolutifs de l'état rhumatique, ou du sang ou des fibres affectées. L'usage de ces remèdes dans le rhumatisme aigu est le plus souvent entièrement subordonné à celui des remèdes qu'exigent la fluxion inflammatoire et les terminaisons critiques de ce rhumatisme aigu. — Les remèdes résolutifs de l'état rhumatique du sang sont ceux qui corrigent ce vice de sa mixtion où les parties de la lymphe sont trop liées entre elles, et trop séparées des autres parties constitutives du sang. (Voyez ci-dessus nº x.) — On voit que, dans l'état rhumatique du sang, on a en général moins à résoudre son épaississement actuel, qui peut n'y être formé que très-imparfaitement, que la tendance que les parties lymphatiques du sang ont à produire cet épaississement en s'unissant entre elles, et en se séparant des autres parties constitutives de ce fluide. — L'expérience seule a pu déterminer les remèdes qui sont spécialement appropriés pour l'état rhumatique du sang entre ceux qu'on appelle vaguement atténuants et fondants, et qu'on croit agir d'une manière uniforme dans tous les cas où l'on présume l'épaississement du sang et des humeurs.

Floyer pense que la viscosité du sang des personnes attaquées de rhumatisme devant être atténuée par la putréfaction, il faut procurer cette putréfaction par un grand usage des médicaments maturatifs et colliquatifs entre lesquels il croit que les corps doux sont les plus efficaces. Il conseille dans cette vue la réglisse, la squine, la salsepareille, les raisins secs, etc. Mais ces idées sont extrêmement vagues. — Si l'on devait se proposer dans cette maladie de donner des résolutifs septiques, le premier de tous pourrait être l'eau de chaux animale ou préparée avec la chaux des écailles d'huîtres. Huxham a fort recommandé dans le rhumatisme l'usage de cette eau de chaux qu'on peut rendre encore plus utile en divers cas, en y faisant infuser du sassafras. J'ai vu souvent des effets avantageux de cette eau de chaux composée. — On peut opposer à l'épaississement des humeurs dans le rhumatisme d'autres fondants efficaces: tels sont le savon (dont Pringle conseille de grandes doses d'après Clarck), la gomme ammoniaque, la racine de seneka, la teinture de succin, dont des doses modérées peuvent être d'autant plus utiles, lorsque les malades sont fort débilités, la décoction et l'extrait des tiges de douce-amère, etc.

Si l'usage de la douce-amère est continué assez long-temps en augmentant graduellement ses doses, elle est très-efficace, particulièrement chez des personnes cachectiques, pour chasser par les urines les humeurs excrémentitielles rhumatiques, qui sont fixées dans le tissu cellulaire des parties affectées. — Il me paraît que dans les tiges de la douce-amère la qualité *vireuse* (qui est beaucoup plus faible que dans les feuilles) se combine avantageusement avec la vertu diaphorétique; et que cette combinaison est le principe de l'action résolutive qu'a souvent la douce-amère, dont un des effets les plus remarquables est de procurer la résorption du sang extravasé, etc.—Lorsqu'on a lieu de croire, dans le rhumatisme invétéré, que l'épaississement du sang et des humeurs est porté à un très-haut degré, on peut employer pour les résoudre l'usage des mercuriels. — C'est sans doute dans des cas semblables d'affections goutteuses et rhumatismales que James a vu réussir singulièrement certaines préparations de mercure, comme le mercure diaphorétique jovial d'Hoffmann, le mercure solaire animé, du même, etc. M. Selle a vu aussi de bons effets des mercuriels dans le rhumatisme opiniâtre, quoiqu'il n'y eût point de soupçon de maladie vénérienne. — M. Clark (1) dit que dans le rhumatisme chronique des matelots, quand les douleurs fixes des jointures résistent à tous les remèdes ordinaires, elles sont entièrement et promptement dissipées par des frictions mercurielles sur les parties affectées auxquelles on joint l'usage de pilules mercurielles. Il conseille néanmoins d'arrêter le cours de ces remèdes avant qu'ils ne produisent la salivation qui en général rend la cure incomplète.

XXXV. Il faut associer aux résolutifs de l'état rhumatique du sang les correctifs appropriés des différents vices des humeurs qui peuvent être joints à cet état rhumatique. C'est ainsi qu'il faut combiner avec ces résolutifs l'usage des laiteux et autres adoucissants dans le cas

---

(1) Obs. on the Diseases in long voyages to hot countries.

de rhumatisme chronique, où l'épaississement des humeurs est joint à leur acrimonie sensible. — Il ne me paraît pas possible que les médecins praticiens doutent qu'il n'existe souvent dans les humeurs une acrimonie manifeste, quoique d'autres médecins aient voulu la regarder comme une fiction. — Il est sans doute des maladies où cette acrimonie des humeurs n'est présumée que relativement aux symptômes de ces maladies ; mais il en est aussi où la causticité même des humeurs est démontrée. — Je me borne ici à rapporter un exemple que j'ai vu d'un malade qui avait été long-temps sujet à avoir aux pieds des sueurs qui corrodaient chaque jour ses bas (1), et chez qui la suppression de ces sueurs habituelles fut suivie de douleurs rhumatiques à la poitrine dont il était ensuite tourmenté presque continuellement. — Chez les sujets chez qui le rhumatisme est accompagné d'une grande âcreté des humeurs, il faut insister long-temps sur l'usage du petit-lait, des sucs des plantes chicoracées et autres rafraîchissantes, des eaux minérales acidules de Vals, d'Yeuset, etc. Les bouillons de tortue sont aussi quelquefois très-bien indiqués dans des cas semblables. — On observe souvent dans le rhumatisme invétéré une complication d'un vice des humeurs qui est analogue au scorbutique. Il est même une espèce de rhumatisme auquel sont sujets les navigateurs et les habitants des ports de mer, qui est vraiment scorbutique, ou produit par les causes du scorbut proprement dit. On voit qu'il est nécessaire d'y employer le régime et les remèdes anti-scorbutiques. — Rouppe recommande avec raison dans ce rhumatisme joint au scorbut, outre les délayants et les adoucissants, l'usage du quinquina, surtout lorsqu'il y a les soirs des reprises de fièvre et de douleurs fortes, ou bien lorsqu'il survient des sueurs colliquatives et que les urines charrient un sédiment briqueté.

C'est par sa vertu éminemment tonique que le quinquina est singulièrement utile dans le rhumatisme qu'accompagne un affaiblissement nerveux de tout le système. Il faut appliquer surtout à ces cas ce qu'ont dit trop généralement Willis et Nigrisoli, que le quinquina non-seulement délivre de l'attaque du rhumatisme, mais encore garantit de la rechute, si on en continue long-temps l'usage. — Je ne puis qu'indiquer ici rapidement la variété des traitements particuliers qui conviennent aux rhumatismes consécutifs d'autres maladies. — Aussi, les frictions mercurielles sont très-efficaces pour les douleurs rhumatiques des ouvriers qui travaillent le plomb, etc. — Les bains chauds sont très-utiles pour les douleurs rebelles des articulations, qui peuvent succéder aux fièvres exanthématiques, et surtout à la scarlatine. — M. Selle a noté divers cas de rhumatisme consécutif, auxquels il serait facile d'en ajouter d'autres, comme, par exemple, le rhumatisme qui succède à une gale rentrée. Dans un cas de ce dernier rhumatisme, M. Hirschel fit frotter tout le corps, et surtout les mains et les pieds, d'une teinture de cantharides, à laquelle on avait ajouté du camphre, ce qui ayant été répété quelquefois, la gale reparut, et les douleurs se dissipèrent.

XXXVI. Les remèdes qu'on peut regarder comme spécifiquement résolutifs de l'état rhumatique des solides dans les parties affectées, sont ceux qui opèrent sensiblement cette résolution, tandis qu'ils n'ont point d'effet diaphorétique, ni autre évacuant bien marqué. — Ceux de ces remèdes dont l'usage est le plus commun dans le rhumatisme chronique sont le camphre, plusieurs préparations d'antimoine, des eaux sulfureuses en boisson, l'opium même, lorsqu'il n'est point donné de manière à avoir un effet narcotique, etc. — L'éther vitriolique a une efficacité marquée dans le rhumatisme, surtout quand il est joint à un affaiblissement nerveux. La liqueur anodine minérale d'Hoffmann a la même vertu à un moindre degré. M. Vicat dit (1) qu'elle est d'une grande utilité, étant donnée à assez grandes doses dans des rhumatismes qui sont liés à une cause morale ou nerveuse. — D'autres résolutifs de l'état rhumatique des solides, qui agissent encore plus souvent comme spécifiques, sont diverses plantes vénéneu-

(1) On observe particulièrement cette qualité corrosive dans le sang des scorbutiques. Ainsi Doringius (De Medicina et Medico, lib. I, p. 109) rapporte qu'il a vu le sang corroder les linges sur lesquels il se répandait, dans les hémorrhagies du nez auxquelles un scorbutique était sujet. Des exemples semblables ne sont pas fort rares.

(1) Observ., p. 211 et p. 290.

ses. Les bons effets qu'elles ont souvent dans le rhumatisme invétéré sont analogues à ceux qu'elles opèrent dans divers cas de goutte rebelle (comme il a été dit plus haut). — M. Storck a le premier fait connaître l'utilité qu'ont dans le rhumatisme chronique la ciguë, et surtout l'aconit *napel* (qu'on a dit être encore moins puissant dans le rhumatisme que l'*aconitum cammarum*).

M. de Sauvages rapporte que l'extrait de *jusquiame blanche* (à des doses augmentées successivement depuis un grain jusqu'à dix), avait suffi pour dissiper dans un mois de temps une goutte rhumatique, qui avait résisté pendant deux mois aux remèdes ordinaires. M. Munch a vu souvent la poudre des feuilles ou de la racine de la *belladonna* guérir des fluxions rhumatiques et arthritiques. — M. Mueller a dissipé des fluxions rhumatismales invétérées par l'usage de l'infusion théiforme des feuilles de la *clématite* vulgaire, etc. — Ces remèdes vénéneux ont une action directe pour changer l'état des forces vivantes dans la partie affectée de rhumatisme, et l'on peut regarder cette action comme spécifique; car si l'extrait d'aconit produit souvent chez les malades qu'il guérit des fortes transpirations auxquelles on pourrait rapporter la cure (et qui sont alors très-problablement une suite de l'action salutaire de ce poison), il réussit quelquefois aussi parfaitement, suivant ce qu'a observé N. Storck, sans augmenter sensiblement aucune évacuation naturelle.

XXXVII. Les bains froids de tout le corps sont un résolutif puissant de l'état rhumatique des solides. Floyer et Baynard ont rapporté des effets surprenants de l'usage des bains froids pour la cure du rhumatisme invétéré, ou traité sans succès par d'autres moyens. — Dans ces cas, après avoir fait précéder les évacuations générales, Floyer faisait prendre ces bains froids (en observant que le malade ne fût point échauffé), la première fois par une simple immersion, et ensuite pendant deux ou trois minutes, deux ou trois fois la semaine, ce qu'il répétait jusqu'à neuf à dix fois. Pour procurer les sueurs, qu'il regardait comme nécessaires pour le succès de ces bains froids, au sortir de chaque bain, il faisait mettre le malade au lit, où on lui donnait à boire de la bière chaude, et on lui faisait prendre un peu d'esprit de corne de cerf.

Floyer, pour expliquer le succès de cette méthode, a dit que le bain froid soulage les douleurs du rhumatisme, en repoussant dans les vaisseaux où le sang circule, les humeurs stagnantes dans la partie affectée, et que ces humeurs sont ensuite facilement évacuées par les sueurs qui suivent l'usage de ce bain. — Les anciens expliquaient simplement les bons effets du bain froid par l'antipéristase, ou par la répulsion qui se fait vers la surface du corps, de la chaleur que l'application de l'eau froide a portée à l'intérieur. Ils se fondaient sur ce fait connu depuis Hippocrate, que le retour de la chaleur à l'extérieur doit toujours suivre de près le bain froid pour que ce bain soit utile.

J'ai exposé ci-dessus (1) comment je conçois que cette *antipéristase* est produite dans l'opération salutaire du bain froid, et comment cet effet répété augmente les forces radicales de la vie. — J'ajoute ici qu'indépendamment de cette utilité qu'ont les bains froids pour fortifier tout le corps, ces bains, par l'effet immédiat de l'alternative des mouvements opposés de refroidissement et d'*antipéristase*, et par l'impression forte et durable qui succède à cette alternative, peuvent interrompre et changer l'affection des forces vivantes qui constitue l'état rhumatique dans les parties affectées. — Cette manière de voir les effets salutaires des bains froids dans le rhumatisme chronique peut être éclaircie par une pratique extrêmement singulière, qu'emploient les nègres de Guinée pour guérir ce rhumatisme et d'autres maladies chroniques (comme le marasme et la maladie hypochondriaque). Cette méthode extraordinaire a été ainsi décrite par M. Gallandat (2). — On souffle dans le tissu cellulaire du corps du malade autant d'air qu'on le juge convenable, par une ouverture faite au pied, ouverture que l'on referme ou cicatrise ensuite. On fait prendre au malade une boisson composée de sucs de diverses plantes, de suc de citron, de poivre de Guinée et d'esprit-de-vin, et on l'oblige de courir jusqu'à ce qu'il soit violemment fatigué. On répète la même boisson en grande quantité trois ou quatre fois par jour. On n'en cesse l'usage que lorsque l'emphysème est dissipé (ce

(1) N. LII du livre premier.

(2) Dans les Mém. de l'Acad. de Berlin, 1779.

qui arrive du neuvième au onzième jour), et le malade est alors guéri. Une seule de ces opérations suffit le plus souvent, mais quelquefois il faut la répéter. — M. Gallandat, qui a vu l'effet salutaire de ce traitement, l'attribue à l'air élastique reçu dans le tissu cellulaire, qui, comme corps étranger, et comme raréfié par la chaleur, comprime, irrite et donne plus de tension aux vaisseaux, ce qui fortifie les solides, accélère la circulation et augmente les sécrétions. — Mais alors la production de l'emphysème artificiel suffirait pour le succès de cette méthode, et cependant l'on voit qu'il y est pareillement nécessaire que le malade fasse ensuite des courses violentes, et qu'il use de boissons chaudes et spiritueuses, jusqu'à ce que cet emphysème soit dissipé.

Il me paraît très-probable que l'effet salutaire de cette méthode dépend de ce que les lames du tissu cellulaire et les fibres musculeuses ou autres que ce tissu pénètre, sont d'abord pressées de dehors en dedans par l'air qui y est soufflé, et ensuite poussées en sens contraire par l'espèce d'injection que produisent les augmentations violentes du mouvement du sang, à la suite des grandes courses et des boissons très-échauffantes. — Ces mouvements en sens opposés, qui agitent alternativement les fibres affectées, y excitent les forces de la vie, dont l'activité augmentée et soutenue reproduit des mouvements toniques naturels, à la place des affections spasmodiques et autres qui ont lieu dans le rhumatisme, et dans différentes maladies chroniques.

ARTICLE II. — DES REMÈDES TOPIQUES DU RHUMATISME CHRONIQUE.

XXXVIII. Les remèdes topiques qu'il convient d'appliquer à la partie affectée de rhumatisme chronique, sont de deux sortes. — Les uns tendent indirectement à détruire l'état rhumatique des fibres affectées, en remédiant à l'excès ou au défaut de contraction tonique, auxquels est joint cet état des fibres. — Les autres topiques combattent cet état directement, en portant une altération générale et profonde dans la manière d'être de l'organe qu'occupe le rhumatisme. — Quand on ne juge point à propos d'employer des remèdes topiques, il est toujours utile de garantir des impressions de l'air la partie souffrante en y appliquant des flanelles ou des peaux d'animaux préparées avec le poil qu'on met en dedans. — M. Vogel fils préfère beaucoup à la flanelle, qui échauffe les parties qu'on en recouvre, de la toile cirée verte et fine. Il dit qu'il se ramasse beaucoup de sueur sous cette toile cirée, qu'il faut par conséquent ôter et sécher toutes les trois ou quatre heures, et que cette sueur soulage extrêmement les douleurs.

Il n'entreprend point d'expliquer comment cette toile cirée attire la sueur sur les parties souffrantes, qui communément ne peuvent pas transpirer ; mais il dit que le fait est connu, et qu'il l'a souvent vérifié. — Stoll a aussi remarqué que les douleurs de rhumatisme aux lombes et aux hanches sont soulagées lorsqu'on applique à nu sur ces endroits du taffetas d'Angleterre. — On pourrait conjecturer que l'effet résolutif et singulièrement diaphorétique qu'ont dans ces cas ces toiles emplastiques fort fines, dépend de ce qu'elles s'attachent fréquemment en divers points de l'endroit de la peau où on les applique, dont elles sont ensuite bientôt détachées par le plus léger mouvement. Elles exercent aussi sur cet endroit de la peau une infinité de petites percussions et frictions qui sont très-propres à changer l'état de la partie affectée. — Il se peut encore que leur effet échauffant, étant modéré par des alternatives continuelles de refroidissement relatif, amène un certain degré de chaleur médiocre, qui détermine la sueur locale (de même qu'un degré fixe d'augmentation moyenne de la chaleur du corps détermine constamment l'éruption d'une sueur universelle, suivant les observations d'Alexandre).

XXXIX. Les topiques qui tendent indirectement à changer l'état rhumatique dans la partie affectée, en corrigeant l'excès ou le défaut de contraction tonique des fibres, qui est joint à cet état rhumatique, sont ou relâchants ou irritants. Dans une partie qu'occupe une inflammation lente et rhumatique, pour changer l'état de fixation de ces fibres, il faut toujours opposer des topiques relâchants à l'excès, et des excitants au défaut de contraction tonique, qui existe en même temps dans ces fibres. — On voit que l'action de ces topiques (dont ce choix est évidemment indiqué) prépare et facilite le succès des remèdes qui ont une efficacité directe pour faire cesser l'effort vicieux de la force de situation fixe dans les fibres affectées du rhumatisme. — Les topiques

relâchants qui peuvent convenir dans le rhumatisme sont de deux sortes: les sédatifs, soit narcotiques, soit anti-spasmodiques, et les émollients. — Il est des cas où la partie qu'occupent des douleurs de rhumatisme est tourmentée par la douleur, ou affectée par une autre cause nerveuse manifeste, à un tel degré qu'il est nécessaire de recourir aux narcotiques, tant internes qu'externes. — Trampel a vu des malades chez qui, par l'effet d'une douleur rhumatique causée par un refroidissement, le globe de l'œil était devenu plus petit et amaigri, et la vue s'était affaiblie peu à peu, sans qu'il parût aucune opacité dans les humeurs de l'œil. Il a vu quelques-uns de ces malades recouvrer la vue tout-à-coup après avoir pris de l'opium. En partant de cette observation, Trampel, dans des cas semblables, a fait user des pilules de cynoglosse, en entremêlant leur usage de purgatifs salins, et en faisant appliquer un séton, s'il était jugé nécessaire. Il faisait baigner l'œil dans une décoction de têtes de pavot, et répétait ces bains jusqu'à ce que la vue fût raffermie et que le globe de l'œil eût repris sa grandeur naturelle. Il assure que ce mal devenait incurable chez ceux qui se lavaient l'œil avec de l'eau froide ou avec des liqueurs spiritueuses.

Un topique anti-spasmodique, très-approprié d'ailleurs comme résolutif dans les douleurs de rhumatisme chronique, est le camphre dissous dans l'huile plutôt que dans l'esprit-de-vin. — Le Dr. Swediaur dit (1) qu'il est une huile volatile de camphre, dont les effets sont extrêmement vantés à Java, contre les douleurs de goutte et de rhumatisme. — On doit mettre au nombre des topiques anti-spasmodiques utiles dans les mêmes cas l'éther acéteux, que M. Sédillot jeune et M. Martin, médecin de Narbonne, ont vu produire les meilleurs effets, étant employé en frictions sur les parties souffrantes, dans les maladies goutteuses et rhumatiques. — Lorsqu'il y a une rigidité sensible dans la partie affectée de rhumatisme, les fomentations émollientes sont utiles, pourvu qu'on n'en abuse pas au point de trop relâcher et d'exciter de nouvelles fluxions des humeurs. — Le Dr. Bonelli a vu, dans des rhumatismes invétérés, d'heureux effets de frictions locales faites avec l'huile de ricin vulgaire. Les vertus singulières de cette huile prise intérieurement invitent à la choisir de préférence aux autres huiles grasses qu'on peut employer de même à l'extérieur. — Entre les topiques émollients, il ne faut pas négliger les vapeurs d'eau chaude, dirigées sur la partie affectée, qu'ensuite on essuie avec des linges chauffés, on frotte légèrement et on enduit d'onguent d'althæa. Si l'articulation voisine se trouve être prise d'un commencement de fausse ankylose, il est utile (comme l'a dit M. Tissot) d'y faire des douches qui augmentent beaucoup l'action des vapeurs d'eau chaude.

On a recommandé trop généralement contre les douleurs de rhumatisme l'eau de Goulard appliquée chaudement deux fois par jour; mais elle peut y convenir très-bien dans les cas où domine l'irritation. — Dans des cas semblables, j'ai obtenu l'effet le plus heureux d'un cérat saturnin, pour résoudre des engorgements avec tuméfaction qui restaient dans la partie affectée, après que le rhumatisme avait été dissipé. On avait incorporé dans ce cérat le produit d'une dissolution de savon dans le vinaigre, à laquelle on avait mêlé de la litharge, et dont on avait ensuite fait évaporer le vinaigre à un feu doux.

XL. Les topiques irritants sont indiqués lorsqu'il y a un excès sensible de relâchement dans la partie affectée. — C'est dans cet état de relâchement que M. Lieutaud a été fondé à dire qu'un remède cuisant, mais plus efficace que tout autre pour un rhumatisme borné à une seule partie, est un mouvement doux et modéré de cette partie pendant trois ou quatre heures. On a dit aussi que l'équitation est spécifique pour dissiper les restes d'un rhumatisme plus étendu. — Les boues des eaux minérales de Saint-Amand et d'autres eaux thermales sont célèbres pour la cure de certains cas de rhumatisme affaibli et invétéré. L'utilité de ces boues est analogue à celle des styptiques, que Rhazès conseillait d'appliquer sur les membres qui avaient été affectés de rhumatisme. — Les bains pris dans l'eau de la mer ont une vertu excitante et résolutive, qui les a rendus utiles dans plusieurs rhumatismes chroniques où les solides étaient relâchés. —

Des topiques excitants, qu'on a employés avec succès dans des cas de relâchement où le rhumatisme était borné à une partie, sont la liqueur de corne de

(1) Dans sa Matière médicale.

cerf succinée, les huiles de térébenthine, de galbanum, etc., l'onguent *martiatum*, etc., le liniment volatil huileux et d'autres rubéfiants.

Brookes dit qu'un liniment irritant avec lequel il peut être fort utile d'oindre et de frotter les parties attaquées de rhumatisme, lorsqu'il n'y a point d'inflammation extérieure, est le *liniment savonneux* (de la pharmacopée de Londres). Dans ce liniment (qui est une dissolution de savon dans l'esprit de romarin, où l'on ajoute du camphre) l'action qu'aurait l'esprit-de-vin pour crisper la peau est modifiée par la combinaison des vertus résolutives et diffusives du savon et du camphre. — Baglivi n'a vu qu'imparfaitement l'utilité qu'ont les liniments composés de liqueurs spiritueuses et de corps gras et huileux, puisqu'il l'a fait consister en ce que les spiritueux pénètrent plus avant, lorsqu'ils sont mêlés avec des huileux. — Il me paraît que cette combinaison réunit deux avantages, en ce que l'huile empêche que les spiritueux n'endurcissent la peau, ce qui rendrait les douleurs plus opiniâtres, et en ce que l'effet excitant de l'esprit-de-vin s'oppose à l'effet répulsif des huileux, qui déterminerait les humeurs rhumatiques à se jeter sur quelque partie interne, ce qui pourrait exciter une inflammation dangereuse, ou même causer une fièvre maligne (comme Ludwig l'a vu arriver). — Les principaux des topiques irritants qui peuvent convenir dans l'état de relâchement des parties affectées de rhumatisme, sont les vésicatoires. — J'ai dit ci-dessus que les vésicatoires qu'on applique à l'endroit des parties affectées de rhumatisme aigu, sans avoir fait précéder des évacuations auffisantes, et lorsqu'il y a encore une forte irritation du pouls, peuvent déterminer dans ces parties une aggravation considérable et permanente du rhumatisme.

Une semblable application imprudente d'un vésicatoire sur une partie affectée d'un rhumatisme chronique, peut aussi, quoique beaucoup plus rarement, y produire le même effet. Lorsque les mouvements de fluxion rhumatique ne sont pas entièrement terminés et concentrés dans cette partie, le vésicatoire peut, surtout chez des malades très-sensibles, en causant une irritation violente, renouveler la fluxion rhumatique venant des parties voisines sur des organes affectés et très-affaiblis, ou aggraver l'engorgement de ces organes. — Trampel a vu dans deux cas qu'il rapporte (1), et j'ai vu aussi dans d'autres cas, qu'une application imprudente des vésicatoires sur des extrémités affectées de rhumatisme y avait déterminé un état de perte de mouvement et d'émaciation, qui ne cédait ensuite que difficilement aux remèdes les plus appropriés. — Mais lorsqu'on fait d'une manière méthodique, et avec les observations nécessaires, l'application des vésicatoires sur les extrémités qui souffrent un rhumatisme chronique, on emploie un des moyens les plus propres tant à fixer qu'à résoudre ce rhumatisme, et à prévenir qu'il ne lui succède des affections rhumatiques des parties internes.

XLI. Il faut distinguer des topiques simplement irritants ceux dont l'impression forte et profonde s'étend à tout l'organe affecté, et y change entièrement le mode constitutif de l'état physique de cet organe. — L'opération des remèdes de ce genre était désignée par les anciens méthodiques sous le nom de *métasyncritique* (2), parce qu'ils imaginaient que ces remèdes mêlent et refondent en quelque sorte la composition des parties affectées, de manière à reproduire ensuite leur disposition naturelle. — Un moyen mécanique qui peut opérer cette *métasyncrise* est celui que pratiquent les Morlaques, dont l'abbé Fortis rapporte (3) qu'ils guérissent le rhumatisme par de violentes frictions, qui vont jusqu'à écorcher d'un bout à l'autre le dos du malade. — On doit comprendre au nombre des remèdes métasyncritiques les vésicatoires appliqués à l'endroit de la partie affectée, lorsque cette application est renouvelée plusieurs fois à mesure et peu après que leurs plaies viennent à se sécher; et les ventouses appliquées en grand nombre, et à plusieurs reprises, au-dessus des endroits souffrants. — Un médecin digne de foi m'a assuré avoir trouvé que les ventouses sont singulièrement utiles pour dissiper ces douleurs aiguës de rhumatisme, qui s'exaspèrent lorsqu'on tousse, éternue, ou que l'on

(1) Brobacht, t. II, p. 68-9.

(2) Voyez ce que j'ai dit sur la *métasyncrise* relativement aux effets du cautère actuel, dans mon second mémoire sur le traitement des fluxions, numéros XI et XII, au second tome des mémoires de la Société médicale de Paris.

(3) Voyage en Dalmatie, t. I, p. 137.

fait quelque forte expiration. Ce fait est curieux; et si on le vérifie, il mérite qu'on s'occupe à en chercher la raison. — On doit regarder comme des remèdes métasyncritiques les douches des eaux thermales sur les parties affectées; douches qui sont particulièrement indiquées pour résoudre l'immobilité qui succède souvent au rhumatisme chronique.

Lorsque cette immobilité est avec relâchement sensible, il faut employer de préférence les eaux thermales salines (avec les précautions convenables relativement à l'état des nerfs); et lorsqu'elle est avec rigidité, il faut préférer les eaux sulfureuses, soit naturelles, soit artificielles (1). Crantz veut même qu'on use plutôt alors de ces eaux minérales artificielles. — C'est particulièrement dans le rhumatisme chronique et dans les affections d'engorgement et d'immobilité qui lui succèdent, et peut-être plus que dans aucun autre genre de maladie, qu'on a vu de bons effets de l'électricité médicale. On doit consulter, sur ce sujet, les observations de MM. De Sauvages, De Haën, Mazars de Cazelles, et principalement celles de M. Mauduyt.

M. Mauduyt dit que l'électricité dissipe souverainement, très-promptement et sans retour, le rhumatisme récent, qui est produit par une cause accidentelle, comme est une exposition à l'air froid et humide, lorsque ce rhumatisme, quelque violent qu'il soit, n'est pas inflammatoire. — L'usage de l'électricité est dangereux dans le rhumatisme aigu, ou autre, qui est accompagné de symptômes inflammatoires et d'une fièvre violente. — M. Mauduyt a prouvé par les faits que l'électricité étant appliquée dès le commencement du mal, dissipe en peu de jours l'attaque (qui pourrait autrement être longue) de rhumatisme de ceux qui en sont affectés (sans aucune autre cause marquée), par une suite de leur tempérament, qui les rend très-susceptibles de l'influence de l'atmosphère pour produire cette maladie. — Lorsque le rhumatisme succède (comme il arrive souvent) à l'habitude d'une exposition fréquente au froid ou à l'humidité, l'électricité y remédie si elle est employée pendant long-temps; mais sans pouvoir empêcher le retour du mal, si le malade ne change pas d'habitation ou de manière de vivre. — Il paraît à M. Mauduyt que la manière la plus avantageuse d'employer l'électricité contre le rhumatisme est celle que les Anglais appellent *à travers la flanelle*. Elle consiste à couvrir la partie douloureuse d'une flanelle, qui soit appliquée immédiatement sur la peau, sans former de plis, et à promener sur cette flanelle, ou sur les vêtements qui la recouvrent, le malade étant isolé, la boule d'un excitateur non isolé. Le malade sent un prurit à tous les points correspondants à ceux que la boule parcourt; et assez souvent les parties électrisées se couvrent de sueur dans le lit, quoique le malade ne sue pas dans le reste de sa personne. — Suivant les observations de l'abbé Witri (1), l'électricité étant administrée par étincelles, lorsqu'elles sont excitées sur les parties affectées de douleur, au point d'y faire élever des boutons qui s'ouvrent, et d'y déterminer des transpirations forcées, elle guérit radicalement les rhumatismes, surtout ceux qui sont fixés. Il assure que si l'action de ce remède n'est pas aussi prompte qu'efficace dans ces rhumatismes, c'est lorsqu'une électrisation trop superficielle a mis seulement l'humeur en mouvement sans l'expulser, comme font les élevures et les sueurs. — Si cette observation générale était confirmée, elle conduirait à appuyer toujours l'application de l'électricité dans le rhumatisme chronique par l'usage de fortes décoctions diaphorétiques.

XLII. Le plus puissant des remèdes métasyncritiques est l'inustion, ou la brûlure faite avec des mèches ou cônes de coton (2), sur la peau qui répond aux parties fortement affectées par le rhumatisme, ou aux articulations voisines. — On a substitué parmi nous ces mèches de coton au *moxa* (pyramide faite d'une espèce d'armoise), que les Chinois et les Japonais font brûler de même au-dessus des endroits les plus souffrants, pour guérir la goutte (3), le rhumatisme, la

(1) Voyez ci-dessus, n° xx.

(1) Mém. de l'Acad. de Bruxelles, tome v.

(2) M. Percy préfère la mèche des canoniers (espèce de corde faite de filasse imprégnée de nitre) qui brûle complètement et sans interruption en donnant un feu assez vif. Sur les inustions que les Lybiens pratiquaient avec de la laine grasse pour guérir des maux goutteux, voyez Hérodote et Pr. Alpin *De Medicina Ægyptiorum*.

(3) Comme il a été dit, livre premier, art. XLIV.

sciatique et beaucoup d'autres maladies. — De tous les auteurs modernes, M. Pouteau est celui qui a fait le plus grand usage et le plus heureux de cette cautérisation, et qui a le mieux traité de son administration et de ses effets sensibles. — Il a vu plusieurs cas de rhumatisme où ces brûlures ont procuré un soulagement grand et soudain, et ont suffi pour opérer la guérison, après que l'on avait employé sans succès les eaux sulfureuses, les vésicatoires et divers autres puissants remèdes, tant externes qu'internes. — M. Pouteau conseille d'appliquer la mèche de coton dans l'endroit où le rhumatisme cause la douleur la plus vive; et si la douleur vient à changer de place, de la poursuivre dans son nouveau siége par une semblable application. — Cependant il a observé avec sagacité que dans certains cas où le siége du rhumatisme n'était pas le même qu'il avait occupé d'abord, le feu appliqué sur l'endroit actuellement douloureux était inefficace, et qu'on guérissait en portant le feu à l'endroit où la douleur avait existé primitivement, quoiqu'elle ne s'y fît pas ressentir. Il a rapporté plus d'un exemple de cette observation très-remarquable. — Dans un cas où les brûlures répétées avaient été sans effet, à raison de l'extrême mobilité de l'humeur du rhumatisme, qui attaquait successivement plusieurs endroits différents, il parvint par des frictions sèches très-vigoureuses à fixer cette humeur dans une extrémité inférieure, sur laquelle il appliqua le moxa, et guérit. — M. Pouteau a observé que l'effet salutaire de ces brûlures se manifeste promptement; que les douleurs se dissipent avant que la suppuration ne se déclare; et qu'ensuite la suppuration ainsi excitée produit des effets plus avantageux que si elle l'était par tout autre moyen (1). — Le sentiment de la brûlure (que M. Pouteau dit pourtant durer peu de temps, et être au-dessous de ce qu'on imagine) en se communiquant à la partie affectée (2), peut y suspendre, et même souvent dissiper l'action spéciale que les forces de la vie affectaient opiniâtrement dans cette partie, et qui y constituait l'état de rhumatisme. — Il paraît que par l'impression profonde que font ces brûlures, elles attirent de plusieurs parties du corps une quantité d'humeurs extraordinaire. M. Pouteau les a vues, dans des maladies rhumatiques, déterminer après la chute de l'escarre un flux si abondant, qu'il fallait panser plusieurs fois le jour. Mais indépendamment de l'effet de l'écoulement procuré par ce moyen, il paraît aussi que le cautère actuel agit directement sur les chairs au-dessus desquelles il a été appliqué, pour en changer la qualité vicieuse.

Ce changement opéré dans la nature même des chairs, qu'avait altérées le rhumatisme, est rendu d'autant plus probable que, suivant la remarque de M. Pouteau, l'humeur rhumatique, lorsqu'elle n'a pas été entièrement épuisée par la brûlure, se reporte rarement au même endroit quand la maladie revient; de sorte que cet endroit a reçu par la brûlure comme une force singulière pour repousser de nouvelles attaques.

CHAPITRE V.

DU LUMBAGO, OU DE LA DOULEUR RHUMATIQUE DES LOMBES.

XLIII. La douleur rhumatique des lombes, qui porte le nom de *lumbago*, a été regardée généralement comme une espèce singulière de rhumatisme, et le plus grand nombre des auteurs en ont traité en particulier. — Ceux qui sont attaqués de cette maladie, lorsqu'ils ont le corps plié, ne se redressent qu'avec beaucoup de peine et de souffrance. Ils éprouvent aussi de la douleur lorsqu'ils s'inclinent (comme l'a remarqué Cœlius Aurelianus, chez qui ces malades sont dits *psoadici*). — Cependant le redressement leur est d'ordinaire beaucoup plus difficile et plus douloureux, parce que la cause du rhumatisme affecte les muscles fléchisseurs des vertèbres lombaires plus

---

(1) Cependant Bromfield pense que les sétons sont plus avantageux que ces cautérisations pour dissiper les anciennes douleurs de rhumatisme, parce que la suppuration qu'ils établissent peut être entretenue aussi long-temps qu'on le juge utile. D'ailleurs, Pouteau conseille de faire suppurer pendant deux mois et plus les plaies produites par les brûlures.

(2) On a observé que dans cette inustion la peau se gerce et forme de longs rayons qui se terminent à la brûlure; les chairs palpitent, les muscles se contractent, et l'on y sent sous les doigts un petit frémissement.

rarement et plus faiblement que leurs extenseurs ; ces derniers étant plus extérieurs et devant faire de beaucoup plus grands efforts. — M. de Sauvages a dit trop généralement que les douleurs du *lumbago* ne s'aggravent point par le toucher qui presse au-dessus des lombes, ce qui n'est fondé que lorsque ce sont les muscles profondément situés dans cette région, et non les muscles les plus extérieurs, qui y sont attaqués.—Les causes générales du rhumatisme dans une constitution qui y est disposée, produisent le *lumbago*, quand elles concourent avec une vexation particulière des muscles des lombes. Ainsi, il est spécialement déterminé dans les sujets disposés au rhumatisme, par une extension violente de la colonne vertébrale dans la région lombaire, comme est celle qui a lieu lorsqu'il se fait un effort profond (1) pour l'élévation et la gestation des masses très-pesantes. — On a distingué avec raison du lumbago rhumatique, proprement dit, celui qui est causé par la goutte qui occupe le périoste des vertèbres lombaires et de l'os sacrum, et les ligaments attachés à ces os. Le traitement qui convient à cette espèce est celui de la goutte chronique. — On doit regarder comme de fausses espèces de lumbago, les douleurs des lombes symptomatiques qui surviennent aux fièvres, au scorbut, à l'accouchement, à la saburre, à l'anévrisme, à l'ischurie rénale, etc. — Il arrive souvent que le lumbago est joint à la sciatique, que la douleur s'y propage le long de la cuisse jusqu'aux orteils, et qu'il y survient une paralysie du rectum, de la vessie et de la jambe (parties qui reçoivent leurs nerfs des lombaires). — Home a conclu trop généralement de ces cas particuliers, que la cause du lumbago est une lésion des nerfs lombaires. On est seulement fondé à penser que la lésion de ces nerfs accompagne très-fréquemment le lumbago rhumatique, et même lorsqu'elle existe seule, peut causer une espèce de lumbago analogue à la sciatique nerveuse. — Je me bornerai dans ce chapitre à exposer et développer quelques observations singulières que présente l'histoire du lumbago rhumatique, et j'y ajouterai quelques remarques relatives à son traitement particulier.

(1) « Ex interioribus conatio, » comme dit Cœlius Aurelianus; ce qu'on a mal voulu corriger.

XLIV. Baillou et Baglivi ont observé que dans un lumbago produit par un effort violent des muscles extenseurs des lombes (1), il se fait quelquefois un épanchement de sang dans le tissu de ces muscles; que cet épanchement s'annonce par une fluctuation qui n'est point précédée des signes de suppuration, et qu'on peut évacuer par l'incision le sang épanché. — Baglivi dit aussi qu'il est fort avantageux, dans les cruelles douleurs des lombes, qu'il survienne un flux de sang par les selles; et sans doute ce flux est produit par la resorption du sang qui a été extravasé dans le tissu des muscles lombaires. — Morgagni rapporte (2) qu'un jeune homme, après avoir souffert pendant un an des douleurs cruelles, d'abord dans le lombe droit, et puis dans le lombe gauche, fut pris d'impuissance de mouvoir les jambes, eut ensuite une tympanite et périt. — Morgagni trouva dans le cadavre que le corps charnu, qui fait l'origine commune du sacro-lombaire et du très-long du dos, avait, surtout du côté droit et auprès de l'épine, dans une étendue de cinq travers de doigt en carré, une couleur insolite, semblable à celle des vieilles armoires de bois de noyer; que cette couleur vicieuse s'étendait de dehors en dedans, et aux muscles sacré et carré des lombes qui sont placés au-dessous ; et que dans tout cet espace les fibres étaient extrêmement lâches, faibles, et renfermaient beaucoup de petits grumeaux de sang épanché dans leurs interstices. J'ai lu dans Plater une observation analogue. — Stoll a vu qu'il arrive quelquefois que l'inflammation, ou vraie (3), ou rhumatique et fausse du muscle grand psoas, cause des douleurs vives dans les lombes et empêche qu'on

(1) J'ai vu ces muscles spécialement altérés, et comme résous dans leur tissu, chez une dame sujette à des douleurs vives et lancinantes de lumbago et de sciatique, chez qui elles revenaient et s'étendaient jusque sur les côtes inférieures, par le moindre mouvement d'ébranlement et de conversion du bassin, ou de redressement des vertèbres lombaires.

(2) Epist. anat. med. LVIII, n° 17.

(3) La Motte a observé un lumbago causé par une vraie inflammation du muscle grand psoas. Il dit que cette inflammation peut se terminer par un abcès qu'il conseille d'ouvrir.

ne puisse plier le corps en avant et élever les cuisses. Il a vu dans quelques-uns de ces cas la lésion des parties voisines causer le ténesme et une excrétion fréquente et douloureuse des urines. — M. Tissot dit que l'excès des plaisirs vénériens, surtout si on s'y livre étant debout, cause un lumbago très-cruel, avec une atrophie semi-paralytique des cuisses, qui force à rester au lit. Ce lumbago et cette semi-paralysie, que M. Tissot n'a point expliqués, me paraissent avoir pour cause principale les compressions que les muscles grands psoas exercent sur les nerfs cruraux. — Les secousses répétées de ces muscles dans cet usage vicieux des plaisirs vénériens, tiraillent assidûment les origines de l'un et l'autre nerf crural ; ce qui établit sympathiquement une sensibilité douloureuse, et enfin des douleurs vives dans les muscles des lombes, auxquels se distribuent les nerfs lombaires, dont les cruraux tirent leur origine. — Ces compressions violentes et réitérées de chaque grand psoas affaiblissent aussi l'intégrité des parties qu'il frappe dans le nerf crural, qui se distribue à divers muscles de la cuisse ; de sorte que ces muscles jouissant moins du concours de la force nerveuse, tombent dans l'état d'atrophie et de semi-paralysie.

XLV. M. Pouteau (1) dit qu'en ouvrant les tumeurs formées à l'endroit des parties affectées de lumbago, il en sort quelquefois de l'air qui fait un certain bruit. Il me paraît probable que cet air se dégage, même sans fermentation putride, du sang extravasé dans le tissu cellulaire des muscles affectés, lorsque ce sang ne peut être déplacé ou mu par les oscillations toniques de ce tissu ; oscillations qu'arrête l'effort de situation fixe qui constitue état de rhumatisme. Vogel dit qu'on a vu quelquefois le lumbago se résoudre par un gonflement tympanitique. Morgagni a vu aussi une tympanite symptomatique survenir au lumbago invétéré. Il me paraît très-vraisemblable que dans ce cas l'air dégagé du sang dans le tissu des muscles affectés se propage dans tout le tissu cellulaire qui est extérieur au péritoine, et en cause la distension. — On pourrait rapporter réciproquement à la pénétration à l'intérieur de l'air que renfermait le tissu des muscles extérieurs, ce fait singulier, qu'a publié Monro (1). Chez une femme attaquée de tympanite, on observait qu'à mesure que le bas-ventre venait à se désenfler, sans qu'il eût précédé aucune évacuation, il survenait des douleurs qui se formaient dans toutes les parties du corps. — Mais il faut considérer d'une manière plus générale la connexion qu'ont avec les vents un grand nombre de douleurs, ou de rhumatisme ou autres. — Arbuthnot dit avoir vu fréquemment (2) que des douleurs dans les extrémités étaient soulagées par des frictions que suivait une éruption d'une quantité prodigieuse de vents venant de l'estomac. — Fischer (3) parle de certains habitants de la Livonie, qui sont sujets à une douleur qui répond à l'os sacrum, qu'ils croient être causée par des vents, et qui en rendent beaucoup, soit dans le bain, pris à la suite de fomentation, soit lorsqu'ils se font fouler à l'endroit de l'os sacrum par un homme qui s'y met avec les genoux. Outre ces observations singulières, dont il serait facile de multiplier les exemples, l'effet général de l'éruption des vents par haut ou par bas, qui a lieu lorsque des douleurs dans les parties extérieures du corps viennent à se dissiper, est si commun qu'il n'a pu que donner naissance au préjugé populaire, depuis Hippocrate jusqu'à nous, que ces douleurs sont causées par des vents.

Je pense qu'on doit chercher à expliquer d'une manière plus précise et plus satisfaisante l'éruption de vents qui accompagne la dissipation de cette espèce de douleur. Ce n'est que dans des cas très-rares, où l'air vient à se dégager des fluides que renferme le tissu des organes extérieurs affectés de douleurs vives, que la sensation des vents qui accompagne cette douleur se trouve avoir de la réalité. — Mais dans une infinité de circonstances, des douleurs sont produites en divers points des organes extérieurs, lorsque leur tissu est tiraillé en sens contraires par les mouvements des fluides qu'il renferme, et par des efforts, soit de situation fixe, soit de rapprochement ou même d'écartement (4) entre les molécu-

(1) Mél. de chir., p. 41.

(1) Mém. d'Edimb., tome 1.

(2) Essais sur les effets de l'air, p. 149.

(3) De Senio, cap. II, n° 109.

(4) J'ai parlé ailleurs de cette extension du tissu des fibres qui s'y opère par l'action directe du principe de la vie dans divers cas d'affections graves et insolites.

les de ses fibres. — Un changement soudain, qui fait succéder à ces tiraillements douloureux dans les fibres affectées leur état naturel de contraction tonique, se fait par une espèce de détente dans l'action des forces vivantes. — Cette détente subite est ressentie dans l'estomac et les intestins par un effet de leur forte sympathie avec les organes extérieurs; et le degré de contraction tonique qui existait auparavant dans les membranes de ces viscères étant ainsi altéré tout-à-coup, cela suffit pour déterminer quelquefois un développement tympanitique des vents, et plus souvent leur éruption par haut ou par bas.

XLVI. Les méthodes du traitement du lumbago, lorsque l'inflammation y est aiguë, doivent être analytiques et analogues à celles qui conviennent aux premiers temps du rhumatisme aigu. — Ainsi, il faut y pratiquer les évacuations de sang qui peuvent être indiquées, générales, révulsives, dérivatives et locales, suivant les principes généraux du traitement des fluxions et des engorgements qui leur succèdent. — C'est d'après ces principes qu'on doit se conduire pour ordonner la saignée du pied qu'Hoffmann recommande dans cette maladie; l'application des sangsues à l'anus, que Zecchius et d'autres y ont vues particulièrement utiles; enfin les ventouses et les scarifications profondes sur l'endroit affecté, dont on a obtenu les effets les plus heureux. — Il faut observer, relativement aux autres évacuations révulsives, dérivatives, ou locales, qu'on peut opérer par les purgatifs et les diaphorétiques, dans les divers états de la fluxion aiguë du lumbago, les indications particulières que présente cette affection rhumatique par son siége, et par la nature qu'elle prend chez différents malades.

C'est ainsi que chez les malades robustes et peu irritables il est avantageux de faire précéder par des lavements âcres des purgatifs plus ou moins actifs; et chez les malades très-sensibles, en qui les douleurs persévèrent avec violence après la saignée, d'employer des vapeurs émollientes et résolutives dirigées sur les parties douloureuses, avant que d'ordonner des purgatifs d'une énergie médiocre, etc. — La négligence qu'on a eue généralement par rapport à l'observation de semblables indications particulières, qui se réunissent chez les différents malades affectés de lumbago, a souvent rendu nuisibles, dans cette maladie, divers remèdes évacuants des premières voies, diaphorétiques et topiques appropriés, dans les mêmes cas de lumbago où ces remèdes auraient pu être fort utiles, si on les eût employés méthodiquement. — Les mouvements salutaires de la nature sont trop rares et trop difficiles dans les temps avancés de cette maladie (peut-être à cause de la profondeur de son siége), pour qu'on puisse se proposer de la traiter par une méthode naturelle, ou dont l'objet soit d'aider les mouvements de la nature. — Ainsi, le lumbago, lorsqu'il ne peut être promptement résous par les mouvements de la nature qu'ont préparés des moyens mis en œuvre suivant une méthode analytique, devient un rhumatisme chronique, et doit être traité semblablement par une méthode empirique, soit perturbatrice, soit spécifique. — Il est plusieurs remèdes perturbateurs, tant externes qu'internes, qu'on a recommandés comme étant fort efficaces pour résoudre le lumbago rhumatique. — On peut parvenir à le résoudre par un exercice médiocre dans lequel concourt le mouvement des parties affectées, qui invite au rétablissement des mouvements toniques naturels dans le tissu musculaire qui aide la résolution de l'engorgement, et qui entretient la transpiration locale. Mais il faut éviter les mouvements violents qui agitent trop le sang, abattent les forces, et sont suivis d'un repos nécessaire et sans vigueur qui peut déterminer l'aggravation de la maladie. — On a aussi conseillé spécialement des frictions faites sur les parties affectées, après des onctions avec de l'esprit-de-vin camphré où l'on a dissous du savon, et des vapeurs chaudes déterminées au même endroit d'une infusion de thym ou d'autres plantes aromatiques. Van-Swieten a éprouvé les meilleurs effets de ce dernier remède, dans un cas rebelle et très-fâcheux de lumbago rhumatique. — Home (1) vante extrêmement, pour résoudre le lumbago (comme aussi contre la sciatique), un liniment composé, dont les principaux ingrédients sont le savon noir, le sel de corne de cerf à petite dose, et du camphre dissous dans six fois autant d'esprit de térébenthine. — L'arnica paraît avoir une vertu résolutive singuliè-

(1) Medical Facts and Experiments, p. 76 et s.

re dans le lumbago, de même que dans les autres affections rhumatiques. Aaskow a guéri, dans l'espace de quatorze jours, un rhumatisme chronique des lombes en faisant prendre matin et soir une forte infusion faite à chaud des fleurs d'arnica dans de la bière légère où l'on avait ajouté de la crème de tartre et du nitre.

Worthington a observé un spasme dorsal (1) qu'il dit être très-différent du lumbago, et saisir subitement avec une grande violence, en même temps que le dos et les lombes, les muscles de l'abdomen et du thorax, les intercostaux et souvent le diaphragme. Il ne doute pas que ce spasme n'ait de l'affinité avec les affections goutteuses. — Dans cette maladie, Worthington conseille la saignée, surtout chez les pléthoriques, les vésicatoires, et entre les diaphorétiques (qu'il regarde comme des moyens secondaires de résoudre les spasmes), la poudre antimoniale de James avec le camphre et l'opium à petites doses souvent répétées. Si le spasme continue malgré ces remèdes, il prescrit de fortes doses d'opium avec l'éther, l'assa-fœtida, l'esprit de corne de cerf, et d'autres analogues. Il ordonne d'abord un régime sévère dans ce spasme ; et quand il est résous, le quinquina et des toniques.

CHAPITRE VI.

DE LA SCIATIQUE.

XLVII. On a donné trop généralement le nom commun de sciatique à toute douleur permanente qui a son siége dans la région de l'articulation de l'os de la cuisse avec les os du bassin, soit dans les os mêmes, soit dans les parties voisines de cette articulation. — De Haën, qui a souvent désigné ainsi vaguement la sciatique sous le nom de *morbus coxarius*, observe (2) que la cause de cette douleur a un siége très-obscur, d'autant qu'elle peut exister conjointement ou séparément dans un grand nombre de parties diverses qui sont les téguments, le *fascia-lata*, les cartilages, la substance même et la moelle des os articulés dans la hanche, les glandes mucilagineuses de cette articulation, etc. — On voit qu'il est inexact de comprendre sous le nom générique de sciatique, ou de *morbus coxarius*, toute maladie dépendante d'un abcès formé dans les parties que contient, ou qui environnent l'articulation de la hanche. — Cet abcès est produit le plus souvent à la suite d'une inflammation que cause une contusion violente avec rupture du tissu des parties offensées, ou bien une métastase d'humeur purulente qui se jette sur ces parties. Cette métastase a lieu surtout, comme Hippocrate l'a remarqué, dans une maladie aiguë, avant laquelle ces mêmes parties ont beaucoup fatigué et souffert (1). — La maladie que cause l'abcès qui succède à l'inflammation de ces parties est distinguée par Cullen comme formant un genre particulier qu'il appelle *arthropuosis*. Il dit avec raison qu'il faut séparer ce genre de maladie du rhumatisme et de la goutte, qui ne se terminent point par suppuration. Mais il reconnaît qu'on n'a point de caractère assez certain pour faire distinguer toujours cette maladie du rhumatisme chronique, ou d'autres maux qui ont des apparences semblables. — Cullen caractérise ce genre de maladie par les signes suivants : les douleurs qui s'y font sentir dans les articulations, ou dans les parties musculeuses, et souvent à la suite d'une contusion, sont profondes, obtuses et de longue durée. Il n'y a point de phlogose à l'extérieur, ni de gonflement, ou bien il est étendu et peu considérable. Il s'établit une fièvre qui est d'abord légère et ensuite hectique. — Pendant le cours de ces symptômes, il se fait un dépôt dans la partie affectée ; et ce dépôt, si on n'y remédie assez promptement, cause la carie des os, l'érosion des cartilages et des ligaments, etc.

Dans le traitement de ce genre de sciatique, il faut tâcher avant tout de prévenir la formation de l'abcès, en arrêtant les progrès de l'inflammation, ou en détournant la métastase qui le pré-

---

(1) Dans un traité *On the spasm dorsal* (dont l'extrait tiré de l'*Analytical Review*, se trouve dans l'Esprit des journaux, septembre 1793, p. 393).

(2) Rat. med., t. IV, p. 157.

(1) On peut rapprocher de cette observation d'Hippocrate celle qu'a faite Reimann, que la sciatique est particulièrement suivie d'abcès dans les femmes enceintes.

cède. Mais si l'on ne peut y réussir, il faut attirer, autant qu'il est possible, l'humeur purulente hors de l'articulation par les remèdes les plus actifs, comme par les sétons, les caustiques, des vésicatoires larges et réitérés qu'on applique sur l'endroit affecté (ainsi que le pratiquait Boerhaave), des brûlures profondes, dont la douleur est plus courte et l'effet plus avantageux. — Si on est obligé d'ouvrir le dépôt qui s'est fait dans l'articulation, de Haën dit avec raison que ce doit être par une petite ouverture, et qu'on doit panser la plaie rarement. Il conseille aussi très-bien la diète lactée et le quinquina à grandes doses, pour la phthisie qui survient, qu'il appelle *coxaria* ou *ischiadica*. — Zacutus Lusitanus (1) assure avoir parfaitement guéri par la méthode suivante cette *tabes coxaria*, dans un grand nombre de sujets qu'on ne pouvait soupçonner de mal vénérien. — Il modérait d'abord la chaleur fébrile par l'usage du petit-lait, des émulsions, de l'eau de poulet, de l'eau distillée de limaçons et d'autres remèdes tempérants, tant internes qu'externes. Ensuite, quoique la fièvre fût encore forte, il faisait suer pendant quarante jours, une fois le jour, ou de deux jours l'un, avec la décoction de salsepareille et de bois d'ébène, auquel il attribuait les vertus du gayac. — Zacutus Lusitanus appuyait cette méthode sur les observations analogues de Fracastor et d'autres, qui ont guéri des ulcères du poumon par l'usage de la décoction de gayac.

XLVIII. Je ne m'arrêterai point à faire l'énumération de toutes les espèces de sciatiques que l'on doit regarder comme symptomatiques d'autres maladies, où elle est l'effet d'une congestion du sang et des humeurs, déterminée sur les parties voisines de l'articulation de la hanche. Telles sont les sciatiques que souffrent des femmes hystériques, qui surviennent à des accès de fièvre que produit un dépôt laiteux, qu'excitent les vers, que causent la vérole et le scorbut, etc. — Le traitement de ces espèces de sciatique est toujours principalement relatif à celui des maladies qui les causent, si ce n'est dans les cas où il existe de véritables complications de ces maladies avec la goutte ou le rhumatisme.

J'ai vu une sciatique produite dans un état d'irrégularité et de diminution des règles, où l'on avait employé, sans aucun bon effet, beaucoup de remèdes externes et internes dirigés contre le mal local, tempérants, calmants, narcotiques, épispastiques, etc. La saignée du pied et d'autres remèdes indiqués pour le traitement de la fluxion qui causait cette sciatique eurent le plus heureux succès. — Hoffmann a guéri de même par la saignée du pied une sciatique formée à la suite d'une suppression des hémorrhoïdes.

Entre les espèces de sciatique symptomatiques, que les auteurs de nosologie n'ont point fait entrer dans leurs listes, il en est une qui mérite une attention particulière, c'est la sciatique *scrofuleuse*, ou causée par une congestion de la lymphe, dont le cours est habituellement dérangé dans le système des glandes conglobées et des vaisseaux absorbants. J'en ai un exemple fort remarquable. Un homme âgé de cinquante ans, qui avait depuis cinq ans un ulcère cancéreux au mamelon gauche, s'étant exposé plusieurs fois à un air froid et humide, était devenu sujet, depuis un an, à des douleurs très vives à la hanche gauche. Pendant cette année, il n'avait point été incommodé, pour ainsi dire, de son cancer ; mais il lui était survenu alors une tuméfaction des glandes des aines, et la cuisse gauche souffrait dans sa partie supérieure et antérieure un engorgement indolent et très-dur, qui s'était formé sous l'aponévrose du *fascia-lata*, etc. — On voit que dans la sciatique scrofuleuse le traitement doit être essentiellement dirigé contre le vice de la lymphe et l'altération de son cours dans le système lymphatique. — C'est d'après la considération de ses vertus anti-spasmodique et résolutive, qu'on a prescrit sans doute, dans des cas semblables, l'usage externe et interne de l'assa-fœtida, que M. Selle assure avoir fréquemment des bons effets dans une espèce de rhumatisme chronique du cou (*regiditas colli*), qu'il dit dépendre très-souvent d'une acrimonie scrophuleuse. — L'assa-fœtida me paraît être spécialement indiqué dans les cas de sciatique avec affection scrofuleuse des parties qui forment l'articulation de la hanche, lorsqu'on présume qu'il y existe un commencement de carie des os articulés. Dans ce cas, Pott a prévenu plusieurs fois les progrès de la carie au moyen d'un ulcère établi par un caustique placé dans le voisinage du siége de la maladie, précisément au-dessus ou

(1) Praxis admir., l. I, obs. 135.

au-dessous de l'articulation affectée. — Après avoir parlé de la sciatique qui constitue un abcès purulent dans l'articulation de la hanche, ou dans les parties voisines, à la suite d'une inflammation ou d'une métastase, et des espèces de sciatique qui sont symptomatiques d'autres maladies, je vais traiter, dans deux articles séparés, de deux espèces de sciatique qui sont essentielles et auxquelles ce nom semble devoir être réservé. La première est la sciatique de nature goutteuse ou rhumatique ; la seconde est la sciatique nerveuse. — Il n'est point étranger au sujet de cet ouvrage de traiter de la sciatique nerveuse, d'autant que j'ai observé (comme je le dirai ci-dessous) qu'elle se combine très-souvent avec l'affection goutteuse ou rhumatique des parties voisines de l'articulation de la hanche. Cette affection peut aussi produire la sciatique nerveuse, en portant spécialement sur les membranes des nerfs sciatique ou crural.

ARTICLE PREMIER — DE LA SCIATIQUE DE NATURE GOUTTEUSE OU RHUMATIQUE.

XLIX. La sciatique goutteuse attaque surtout les vieux goutteux. Elle est souvent précédée ou suivie de tumeur arthritique aux pieds, se fixe à l'os sacrum ou à l'articulation du fémur, est périodique et non constante, comme est la sciatique rhumatique invétérée (Sauvages). — Il faut remarquer, avec Chesneau, que plusieurs personnes sont sujettes à une sciatique d'un caractère qui paraît goutteux (même sans qu'il y ait toujours alors de rougeur ni de tumeur sensibles), quoiqu'elles n'aient point de douleurs goutteuses dans d'autres articulations. — La sciatique rhumatique n'est accompagnée d'aucune douleur ni tumeur aux articulations des pieds ni des mains. Elle attaque les muscles placés entre l'os sacrum et le genou, et même ceux de la jambe, affectant spécialement ceux qui sont sous le *fascia-lata* (Sauvages). — Dans l'une et l'autre sciatiques, la douleur est parfois si violente que le malade ne peut marcher que plié vers le côté affecté, et ne peut se redresser vers le côté opposé sans une peine extrême. Cette douleur s'étend de la partie supérieure de la cuisse vers le pied, avec stupeur des parties qu'elle occupe. Enfin, lorsque le mal est d'une longue durée, l'extrémité inférieure s'affaiblit de plus en plus, se dessèche et se raccourcit, et le malade finit par boiter de ce côté. On voit même des malades qui tombent enfin dans la consomption de tout le corps (Clifton). — La sciatique est quelquefois accompagnée de difficulté d'uriner, et très-souvent de constipation (1). L'on y observe aussi quelquefois un gonflement de presque tous les vaisseaux sanguins de l'extrémité inférieure affectée (Juncker).

L. Musgrave traite fort bien la sciatique goutteuse. Il y conseille, dans les pléthoriques, l'évacuation de sang par les ventouses avec scarification, qu'on applique à l'endroit de l'articulation de la hanche ; les purgations répétées par intervalles, avec le mercure doux et des purgatifs résineux ; et sur la partie affectée, l'application de divers épispastiques et de vésicatoires dont on entretient la suppuration pendant huit à dix jours. — Lorsque l'humeur goutteuse, très-abondante dans l'articulation de la hanche, empêche le mouvement et cause le boiter, Musgrave dit qu'il n'y a rien de plus puissant que le séton, qu'il a souvent vu être très-utile pour évacuer le miasme arthritique. Il ordonne de faire user ensuite, pendant deux mois, d'eaux minérales diurétiques d'une activité modérée, ou même pendant plus long-temps, de la tisane des bois sudorifiques. — Musgrave a rapporté (2) le traitement heureux qu'il fit d'une sciatique goutteuse, dont les douleurs intolérables avaient fait perdre le sommeil et le repos, et causaient une chaleur hectique et des sueurs colliquatives. Il y employa habilement divers remèdes tempérants, toniques, diaphorétiques, outre le séton et d'autres remèdes qui procurèrent des évacuations avantageuses de la matière contenue dans une tumeur qui s'était formée auprès de l'articulation de la hanche.

LI. Je vais exposer, avec le détail nécessaire, la méthode de traitement qui convient à la sciatique rhumatique. — Dans le premier état de cette sciatique, s'il y a suppression de pertes de sang ha-

(1) Cœlius Aurelianus dit que dans la sciatique l'excrétion des selles est difficile et très-douloureuse, à cause que l'air retenu (dans l'effort pour aller à la garde-robe) frappe sur les parties affectées qui sont dans un état de tension (*ob tensionem et spiritus retenti percussum*).

(2) De Arthrit. primig. regul., p. 169

bituelles, cette suppression indique des évacuations de sang générales, et souvent d'autres dérivatives et locales. — Des purgatifs médiocres, dont l'action est continuée par l'usage des lavements émollients et laxatifs, suffisent d'abord pour opérer une évacuation générale par les selles des humeurs bilieuses et pituiteuses, dont la congestion dans les premières voies ne peut qu'occasionner l'aggravation de la sciatique. — L'utilité de cette pratique est rendue sensible par une observation de Baglivi, qui dit que si l'on donne un purgatif dans la première heure, ou peu d'heures après la première invasion de la sciatique, ce purgatif seul, ou tout au plus répété une fois, dissipe la maladie, ce qu'on ne peut obtenir lorsque le mal est invétéré. — Dans la méthode analytique qui convient à l'état avancé ou chronique de la sciatique rhumatique, il faut employer, 1° des évacuants révulsifs fort actifs, comme sont des purgatifs énergiques et des lavements âcres; 2° des résolutifs fondants (auxquels il peut être utile d'ajouter des sédatifs) combinés avec des résolutifs, comme spécifiquement appropriés contre l'état goutteux rhumatique; 3° des topiques appropriés pour dissiper l'engorgement des parties affectées. — Premièrement, les purgatifs énergiques et les lavements âcres sont alors des révulsifs et dérivatifs perturbateurs de cette maladie, qui suspendent et changent l'état rhumatique des solides en même temps qu'ils procurent, par la voie la plus prochaine, l'évacuation la plus convenable des humeurs fixées dans l'articulation de la hanche.

Les anciens et les médecins des derniers siècles ont ordonné généralement dans la sciatique des vomitifs, et ensuite des purgatifs fort actifs. Rondelet y conseille les vomitifs, et particulièrement la décoction de la racine d'asarum, qu'il dit être spécialement appropriée. Il assure en avoir fait l'usage le plus heureux chez beaucoup de malades. Mais il observe que comme l'asarum purge à la manière de l'ellébore, il faut ne l'employer que pour les personnes qui peuvent vomir facilement et sans danger, après les y avoir préparées par des lavements, etc.—Dahlberg a vu des bons effets, dans la sciatique et les rhumatismes, de la teinture de coloquinte, prise de douze à vingt gouttes dans de l'eau froide, quatre ou cinq fois par jour. D'autres y ont conseillé le jalap à grandes doses. Chesneau dit que la poudre cornachine est très-efficace pour dissiper la sciatique. — Dioclès prescrivait dans la sciatique des lavements préparés avec des purgatifs très-âcres et qui fissent rendre du sang (Cœlius Aurelianus). Rhazès a dit qu'il a vu plus de mille fois des affections goutteuses dissipées, lorsqu'on donnait après la purgation générale des lavements préparés avec la coloquinte, l'élatérium, etc., qui attiraient la matière d'une telle force, qu'ils blessaient les intestins, et en faisaient sortir du sang, mais avec l'effet de faire cesser la douleur dans le jour même (1). — Sans doute Dioclès et les premiers qui ont conseillé cette pratique dangereuse, y ont été conduits par les observations d'Hippocrate, sur l'utilité de la dysenterie pour guérir des affections goutteuses qui ont formé des tufs aux articulations (2) (ce qui a lieu particulièrement dans la sciatique, suivant Cœlius Aurelianus). — Des lavements âcres ont été recommandés pour la sciatique par divers médecins des derniers siècles (3), qui les y ont employés, lorsque des lavements moins actifs avaient été inefficaces. — Mais, en général, il est mieux de se borner à l'emploi des lavements d'une activité médiocre, comme avec le séné, le jalap, l'hiera-picra, etc. Des lavements plus âcres ne sont guère mis en usage dans la sciatique que par des charlatans; et, cependant, ils y ont quelquefois beaucoup de succès, comme l'a reconnu M. Cotugno. — On a observé aussi que des lavements âcres guérissaient promptement la sciatique, lorsqu'ils faisaient rendre de la pituite vitrée. C'est dans des cas analogues que les lavements viscéraux de Kæmpf peuvent être très-efficaces.

LII. Secondement, entre les remèdes qui ont une vertu fondante très-sensible, les mercuriels et les antimoniaux sont particulièrement indiqués dans les

(1) Galien a conseillé aussi, comme étant utiles dans la sciatique, en faisant rendre du sang (ce qui n'est pas vraisemblable), des lavements préparés avec les graines de thlaspi, dont il exagère manifestement les vertus emménagogues, abortives, etc. (De Simplic. medic. facul., lib. VI, cap. VIII.)

(2) Prædiction., lib. II, cap. XV.

(3) Voyez Morgagni, Epist. ant. med. LVII, 5.

cas rebelles de sciatique rhumatique invétérée, où les humeurs sont épaissies par leur fixation profonde dans les parties affectées. Hoffmann y recommande le mercure doux, le régule médicinal d'antimoine, etc. — Cirillo assure qu'il a traité pendant long-temps, avec un succès extraordinaire, des sciatiques invétérées, soit vénériennes, soit autres, en faisant faire des frictions de sa pommade préparée avec le sublimé corrosif et la graisse, sous la plante du pied correspondant au siége de la sciatique (1). — L'action des fondants métalliques est très-souvent d'autant plus assurée lorsqu'on les combine avec l'opium. Plusieurs observateurs ont vu généralement de semblables combinaisons réussir dans ces maladies. — Fothergill a obtenu dans la sciatique le plus heureux succès du calomélas pris chaque nuit à un ou deux grains, en donnant par-dessus une mixture de trente gouttes de vin stibié, et de vingt-cinq gouttes de laudanum liquide, dans des eaux alexitères. Il assure que les vraies sciatiques ont presque toujours été guéries en peu de semaines par ce remède (dont j'ai vu de bons effets). — Un autre résolutif efficace des humeurs fixées, qu'on a fort recommandé dans la sciatique, est l'huile de térébenthine; Cheyne l'a proposée le premier, et Home a conseillé de la faire prendre à petites doses avec beaucoup de miel, en usant par-dessus d'une boisson abondante. M. Herz dit, avec raison, que ce remède ne réussit dans la sciatique que lorsqu'elle n'est point accompagnée de fièvre. — M. Durande a trouvé que le mélange de l'huile de térébenthine avec l'éther vitriolique est très-utile dans la sciatique. — Les résolutifs anti-goutteux de nature vénéneuse sont souvent singulièrement utiles dans la sciatique rhumatique, ainsi que dans les autres affections de rhumatisme violentes ou rebelles. M. Murray rapporte qu'il se guérit promptement d'une sciatique cruelle par l'usage de l'aconit et l'application d'un vésicatoire. On pourrait recueillir beaucoup de faits analogues.

LIII. Troisièmement, je viens à l'usage des remèdes externes dans la sciatique rhumatique. — Je ne puis qu'indiquer en passant l'utilité singulière que les anciens ont attribuée à la musique instrumentale, pour dissiper les douleurs de la sciatique, d'autant plus qu'ils ne s'accordent point sur la manière dont ils employaient ce remède (1). Il est encore à remarquer que Soranus rejetait comme entièrement vaine cette vertu attribuée à la musique. — Cet usage de la musique est ce que Cœlius Aurelianus a appelé *loca dolentia decantare* (2). Cet auteur a dit qu'on devait porter cette espèce d'enchantement jusqu'à ce que les fibres de la partie affectée venant à palpiter, la douleur fût dissipée : *quæ cum saltum sumerent palpitando, discusso dolore mitescerent.* M. Cotugno a cru aussi que la musique pouvait être utile dans la sciatique nerveuse, en faisant palpiter les chairs voisines des parties souffrantes. — Cependant ces sautillements des fibres affectées ne peuvent être rendus visibles. Il paraît que Cœlius Aurelianus n'a voulu qu'indiquer une explication de cet effet salutaire de la musique. Mais cette explication est aussi peu fondée que celle qu'a donnée Burette (3), de semblables effets que la musique a produits dans différentes maladies. — Ces effets merveilleux doivent être rapportés sans doute, en très-grande partie, à la distraction profonde où la musique peut jeter des âmes très-sensibles aux charmes de la mélodie et de l'harmonie. J'ai vu un homme très-digne de foi qui avait souffert pendant long-temps un lumbago dont les douleurs étaient extrêmes, et qui m'a assuré que ses douleurs étaient suspendues pendant des heures entières, lorsqu'il était occupé à entendre un concert. — Je considérerai successivement trois sortes de topiques qui peuvent opérer la solution de la sciatique rhumatique chronique. Ces topiques sont : 1° ceux qui établissent dans les parties affectées le degré de chaleur le

(1) Voyez le Journal de médecine, 1783, juin.

(1) Muret (Var. Lect., l. XIV, c. 6) a observé que tandis qu'Aulu-Gelle dit que les douleurs de sciatique les plus violentes sont calmées par les sons doux de la flûte, Théophraste (cité par Athénée) avait dit au contraire que cet effet était produit par le jeu de cet instrument suivant l'harmonie phrygienne, dont le mode était le plus fort et le plus excitant de tous.

(2) Chronic., l. v, c. I, sect. 23.

(3) Mém. de l'Acad. des belles lettres, t. XIX.

plus convenable pour y exciter la transpiration locale ; 2° les épispastiques qui opèrent par une irritation révulsive, indépendamment de l'utilité qu'ils ont comme évacuants ; 3° les métasyncritiques, qui semblent détruire l'état fixe rhumatique des parties affectées, parce qu'ils changent en quelque degré la composition de leur tissu organique.

1°. M. Cotugno recommande dans cette sciatique les frictions douces faites avec la main nue sur la partie graissée à froid, et il condamne les onctions chaudes. — M. Quarin a vu souvent chez les malades qui n'avaient point de fièvre, que les douleurs de sciatique qui résistaient à l'application des topiques chauds, étaient soulagées par des fomentations employées très-froides. Cependant, il est des cas où les topiques froids sont sensiblement dangereux, comme l'a remarqué Piquer. — Les bains tempérés peuvent aussi être utiles comme diaphorétiques ; mais il ne faut pas en faire un trop grand usage, qui attirerait de plus en plus les humeurs sur l'articulation de la hanche, et pourrait même en relâcher les ligaments au point d'y causer une dislocation (1). — Dans la sciatique, surtout chronique, on observe avec M. Tissot qu'une toile ou un taffetas cirés, appliqués sur la partie malade, la font transpirer abondamment, et évacuent par-là l'humeur âcre qui occasionnait la douleur, et quelquefois même font élever des vessies. — Galien indique, comme fort utile dans la sciatique, un topique dont il rapporte l'invention à Andromaque, qui est composé d'égales quantités de poix et de soufre, qu'on broie et mêle ensemble ; topique qu'il faut appliquer sur la hanche affectée, et l'y laisser jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même. Forestus recommande singulièrement ce même topique pour la sciatique. — Nicolaï et Bernhard ont vu les plus heureux effets, dans des douleurs de sciatique cruelles et opiniâtres, de l'application de linges imbibés d'une forte teinture spiritueuse de galbanum, en y joignant l'usage interne de diaphorétiques convenables (2). — Les bains locaux de sable chauffé peuvent aussi procurer des transpirations utiles de la partie souffrante. Aëtius, Paul d'Egine et d'autres médecins grecs ont fait mention de ce remède. — Suétone a dit d'Auguste qu'il avait une faiblesse particulière de la hanche, de la cuisse, et de la jambe gauches, dont il boitait même souvent ; mais que ces parties étaient raffermies par le remède du sable et des roseaux (*remedio arenarum atque harundinum confirmabatur*). Ce passage a été diversement interprété, et a fait le sujet d'une dispute fort vive de Triller avec un autre savant d'Allemagne. — L'explication la plus naturelle est celle que M. Pouteau a proposée le premier, en disant que ce remède paraît avoir consisté à battre légèrement et pendant long-temps les parties souffrantes, en observant que ces percussions utiles dans l'engorgement pituiteux préparent la dessication qu'on obtient ensuite par l'application du sable chaud. — Cette conjecture ingénieuse a fait essayer la méthode suivante, par laquelle on a parfaitement réussi dans des cas de sciatique. On frappe par des coups répétés plusieurs fois le jour, et chaque fois pendant une demi heure au moins, la hanche souffrante, avec une baleine, ou avec un roseau de la grosseur d'une plume à écrire, de manière que le malade n'éprouve qu'un léger sentiment de douleur ; après quoi on fait appliquer un sac plein de sable chaud sur la hanche, et même sur les lombes de ce côté ; et l'on ordonne au malade de rester tranquille. — Par cette méthode, M. Fiezel, médecin hollandais, a guéri dans l'espace de six semaines un homme de cinquante ans, qui, ayant fait auparavant des excès dans la boisson, éprouvait, depuis sept à huit ans, de vives douleurs dans une hanche, dont il boitait, cette hanche étant extrêmement faible, toujours froide et presqu'insensible.

LIV. 2°. Entre les remèdes externes qui peuvent résoudre par des irritations révulsives les sciatiques rebelles de nature rhumatique, on a compté l'électrisation forte et répétée. Ce remède est d'une efficacité bien moins générale que ne sont les douches des eaux thermales sulfureuses ou salines, et les épispastiques. — Les anciens employaient des sinapismes, lorsqu'ils avaient appliqué sans succès des cataplasmes préparés avec le cresson ou la racine d'iberis. On peut tenter avant, les sinapismes, les onctions avec le liniment volatil hui-

(1) Voyez Ambr. Paré et Fernel, Pathol., lib. VI, cap. XVIII.

(2) Reuss, Selectus observationum, p. 212.

leux auquel on ajoute du camphre et du laudanum liquide. — On a recommandé aussi l'application d'un mélange de chaux vive avec du savon liquide réduit en forme de pâte, que Chesneau dit être un caustique qui ouvre la peau sans douleur. Cependant, j'ai observé que cet épispastique peut exciter des douleurs immodérées chez les personnes fort sensibles. — C'est un remède fort usité dans la sciatique, et auquel Boerhaave avait une singulière confiance pour la cure de cette maladie, que l'application réitérée plusieurs fois sur la région de l'os ischium, de vésicatoires, dont on entretient la suppuration pendant quelques jours à chaque reprise. Les vésicatoires sont particulièrement utiles alors, indépendamment de leur action révulsive perturbatrice, par l'évacuation abondante qu'ils procurent.

Mais lorsque la sciatique traîne en longueur, en résistant à cette application répétée des vésicatoires, il faut procurer une évacuation assidue et suffisante des matières accumulées dans l'articulation de la hanche ou dans les parties voisines, en établissant un vésicatoire perpétuel, ou plutôt un cautère ou un séton. — Mercatus a donné sur le choix des extrémités dans lesquelles il faut établir le cautère, suivant les différences des parties dont prend son origine la fluxion qui a produit ou qui entretient la sciatique, les règles suivantes, qui sont conformes aux vrais principes du traitement des fluxions. — Mercatus dit que lorsque, dans la sciatique, l'articulation affectée abonde en humeurs muqueuses, par l'effet de son infirmité propre, qui les attire et les amasse, lorsque la matière qui s'y est déposée y est fixée, ou lorsqu'elle y est portée de la matrice, il faut, si on ne brûle avec un fer rouge à l'endroit de cette articulation pour dissiper l'humeur qu'elle renferme, ouvrir un cautère dans la jambe du même côté. — Mais lorsque, dans la sciatique, la fluxion vient de la tête, ou des parties supérieures, ou de tout le corps, Mercatus conseille d'établir le cautère au bras ou à la jambe du côté sain. En effet, comme il le dit fort bien, il paraît étranger à toute méthode d'établir un cautère dans un membre très-affaibli, à moins que l'infirmité de ce membre n'y soit jointe avec la surabondance des humeurs.

LV. 3° Tissot dit avoir vu dans la sciatique les plus grands effets de l'application de sept à huit ventouses sur la partie souffrante, et avoir guéri par ce seul secours, en peu d'heures, des sciatiques qui avaient résisté à plusieurs années de remèdes. — Rivière a vu aussi le succès le plus prompt des ventouses multipliées, dans un cas de sciatique. L'utilité que peut avoir dans cette maladie l'application réitérée des ventouses sèches au-dessus des parties affectées, est encore attestée par les observations de Dekkers, de Heyde, Farjon, etc. — J'ai parlé ci-dessus (1) de l'utilité du cautère actuel, appliqué à l'endroit des articulations affectées de rhumatisme. Dans la sciatique rhumatique, il faut appliquer le moxa ou les cylindres de coton à l'endroit où la douleur est la plus forte, et répéter assez fréquemment cette application. — Pouteau a vu ce remède guérir des sciatiques où l'on avait employé en vain les vésicatoires, les douches d'eaux sulfureuses et beaucoup d'autres moyens. Il a observé que ces brûlures ont procuré un flux considérable d'humeurs âcres ; mais il reconnaît que leurs grands effets sont indépendants de ce flux. — J'ai dit que le cautère actuel me paraît agir dans ces cas, et par une métasyncrise des chairs et autres parties souffrantes au-dessus desquelles il est placé, et par une évacuation violente des humeurs qu'il attire de plusieurs parties du corps, d'où elles se portent sur l'articulation affectée. — Hippocrate a observé que lorsqu'après de longues douleurs de hanches il se fait une luxation du fémur, qui rentre ensuite facilement dans sa cavité articulaire, il y a surabondance d'humeurs muqueuses dans cette articulation et dans les parties voisines, et que la consomption de la jambe et la claudication s'ensuivent alors, si l'on n'a recours à l'inustion. Cette observation est conforme à ce qu'on a pratiqué de tous les temps dans la médecine vétérinaire. — Pouteau a toujours appliqué le feu avec succès dans les maladies analogues des articulations, et qui étaient même très-invétérées. Il assure que des jambes allongées depuis long-temps par une abondance de synovie qui relâchait les ligaments de l'articulation, ont repris leur dimension première après l'application du feu.

LVI. Vallesius dit que quelques empiriques ont fait du bien à des malades attaqués de sciatique, en leur appliquant

(1) A la fin du chapitre quatrième de ce livre, n° LII.

le cautère actuel sur la partie intérieure de l'oreille externe, où est une éminence formée par une sorte de repli du cartilage (il désigne sans doute l'*anthelix*). Il dit aussi avoir appris la même chose de Mores, qui avait été chassé de Grenade par Philippe II. Mercatus a attesté des faits semblables. — Vallesius est persuadé que la raison de ce soulagement est que la sciatique est produite chez plusieurs personnes par la fluxion d'une humeur qui descend de la tête, et que la brûlure intercepte. — Il prouve son opinion par la succession des mouvements observés dans cette fluxion dont Hippocrate a parlé (1), où les humeurs se portaient de la tête sur la poitrine, ensuite sur l'hypochondre, et enfin sur la hanche. On peut recueillir dans Hippocrate plusieurs autres faits relatifs, comme est l'histoire d'Heropythus (2), qui éprouvait des alternatives fréquemment répétées de douleurs de sciatique et de surdité. — Ces successions singulières de ces maladies causées par fluxion ont produit sans doute les descriptions relatives de veines imaginaires qu'on trouve dans Hippocrate, et le conseil qu'il a donné (3) d'ouvrir les veines qui sont derrière les oreilles, dans les affections causées par une fluxion des humeurs de la tête sur les parties inférieures (affections qu'il a appelées *kedmata*). — Hippocrate rapporte (4) que les Scythes sont sujets à des fluxions longues et douloureuses sur les hanches par l'effet de différentes causes et surtout par une suite de l'équitation continuelle ; qu'après que cette maladie a fait de grands progrès, ils sont attaqués de claudication (5). — Hippocrate dit qu'on traite cette maladie dans son principe en ouvrant des veines derrière l'oreille, et que le sang qui s'en écoule affaiblit les malades au point de les faire tomber dans un sommeil au sortir duquel ils se trouvent quelquefois être guéris.

Hippocrate attribue à la section de ces veines l'impuissance à laquelle ces Scythes deviennent ensuite fort souvent sujets. On voit que cette conjecture est sans fondement. Ten Rhyne, qui croit devoir la réfuter, dit qu'il a vu souvent des Africains se faire des incisions profondes et des brûlures en tout sens dans les parties voisines des oreilles ; que par ces opérations ils sont garantis en effet de fluxions ; mais qu'ils restent toujours très-féconds (1). — Hippocrate a pu être conduit à cette opinion par des observations (trop négligées depuis) sur des successions analogues de maux causés par de semblables fluxions singulières. — Nous avons un exemple très-remarquable de ces successions dans ces tumeurs des parotides qu'on appelle vulgairement *oreillons*, dont la matière se porte souvent par métastase sur l'estomac et sur d'autres parties ; mais principalement chez les hommes sur les testicules, et chez les femmes sur les parties inguinales (comme l'a observé Borsieri).

ARTICLE II. — DE LA SCIATIQUE NERVEUSE.

LVII. La sciatique nerveuse est une espèce particulière de sciatique, très-distincte des autres espèces de cette maladie. M. Cotugno a donné sur cette espèce de sciatique un livre qu'on doit regarder comme classique. — Il a observé deux sortes de sciatique nerveuse, l'antérieure et la postérieure. La première commence par une douleur fixe dans l'aine, qui s'étend aux parties internes de la cuisse et de la jambe. Elle paraît avoir son siége dans le nerf crural, dont elle suit la direction. — La sciatique nerveuse postérieure, beaucoup plus cruelle et plus commune, s'étend depuis l'os sacrum, derrière le grand trochanter du fémur, le long des parties externes de la cuisse, au jarret vers la partie antérieure externe du tibia, et finit au

(1) Epid., lib. II, sect. V.
(2) Dont il est parlé Epid., lib. III, sect. III, Ægr. IX.
(3) Epidem., lib. VI, sect. V.
(4) Lib. de Aëribus, Aquis et Locis, cap. L. Edit. Linden.
(5) Hippocrate dit sur cette claudication *ta ischia elcountai*, ce qu'on traduit : *coxendices contrahuntur*, par où l'on entend qu'il y a raccourcissement à l'endroit de l'articulation de chaque hanche. Mais je pense au contraire que le sens est que chaque hanche est sensiblement tirée par l'extension de la jambe, qui est luxée en quelque degré dans cette articulation, à la suite des fatigues de l'équitation.

(1) Cependant Bodin a dit (dans sa République, p. m. 683), que l'étrange façon de châtrer les hommes en leur coupant les veines parotides sous les oreilles, était pratiquée de son temps dans la Basse-Allemagne.

cou du pied. — Le trajet de la douleur, la claudication, le dessèchement de l'extrémité inférieure, et le défaut de mobilité que contractent enfin les parties affectées par cette douleur (défaut que MM. Cotugno, Home et d'autres ont rapporté inexactement à un état paralytique), donnent tout lieu de croire que le siége du mal est dans le nerf sciatique. On peut rapporter aussi à la lésion de ce nerf les crampes cruelles qui se font souvent ressentir dans l'extrémité affligée, etc. — J'ai remarqué généralement que l'émaciation de l'extrémité affectée par la sciatique nerveuse est plus considérable à proportion de l'état naturel, dans les parties inférieures de cette extrémité. — J'ai observé que chez les personnes sensibles et irritables, attaquées de sciatique nerveuse, il survient à cette maladie un très-grand nombre de maux qu'on est fondé à rapporter à la lésion de tout le système des nerfs, comme sont les langueurs et l'engourdissement, ou bien un sentiment d'incommodité inquiétante dans toute l'habitude du corps, des maux de cœur, des tiraillements d'estomac, etc.

La sciatique nerveuse peut avoir les causes les plus variées. Elle survient au rhumatisme, à la maladie vénérienne, à la suppression du lait et des évacuations habituelles, à la cicatrisation des ulcères invétérés, etc. Elle peut naître aussi, lorsque les parties voisines de l'articulation de la hanche ont été long-temps exposées à un froid vif, ou lorsqu'elles ont reçu des coups ou d'autres impressions violentes. — J'observe que la lésion spéciale du nerf sciatique est quelquefois combinée avec une maladie goutteuse ou rhumatique des parties affectées. Lorsque celle-ci revient ou est beaucoup plus forte dans certains temps, elle renouvelle les attaques violentes de la sciatique; mais hors de ces attaques, l'état habituel d'incommodité de l'extrémité affectée n'est produit que par l'altération uniforme et plus faible du nerf sciatique. — Dans un de ces cas de sciatique, où je reconnus que l'affection nerveuse était aggravée par la combinaison d'une cause rhumatique goutteuse, mon pronostic fut toujours contraire à celui d'un médecin habile, qui avait jugé que l'impotence durerait toute la vie. J'assurai qu'il y aurait des états alternatifs et de longue durée, tantôt d'impotence, et tantôt d'assez grande liberté de mouvement dans l'extrémité affectée; et ces alternatives se sont en effet constamment répétées.

LVIII. M. Cotugno pense que la cause de la sciatique nerveuse est toujours une humeur âcre ou abondante, soit aqueuse, soit lymphatique concrescible, épanchée dans le tissu cellulaire qui enveloppe le tronc et les rameaux du nerf sciatique, ou bien entre la substance de ce nerf et ses membranes. Il croit qu'à la suite de ce dépôt d'humeurs sur ces enveloppes cellulaires, le nerf sciatique est toujours attaqué tôt ou tard d'hydropisie de ces enveloppes. M. Cotugno reconnaît qu'il n'a pu confirmer suffisamment par ses dissections son assertion sur la production de cette maladie. — D'ailleurs, on peut opposer à cette assertion la remarque que fait Morgagni (1) sur une observation de Coïter, qui se rapporte à la théorie de M. Cotugno. — Coïter dit que dans des sujets attaqués de sciatique et d'autres affections goutteuses, il a trouvé souvent que l'espace qui est entre la partie inférieure de la moelle épinière et la dure-mère, espace que traverse le tronc du nerf sciatique à sa formation, était rempli de sérosités ténues, et quelquefois d'une pituite visqueuse. Morgagni objecte là-dessus, qu'on trouve aussi au même endroit des amas d'humeurs semblables dans des sujets qui n'ont point été affectés de sciatique. — Home et Cullen ont fait d'autres objections fondées contre l'opinion de M. Cotugno, qui donne cet épanchement d'humeurs pour cause de la sciatique nerveuse.

LIX. D'après l'idée, quoique arbitraire, que dans cette maladie il faut évacuer une humeur croupissante dans les gaînes du nerf sciatique, M. Cotugno a pensé fort heureusement qu'il devait être singulièrement utile d'y appliquer des vésicatoires en travers sur les endroits où le nerf sciatique est le plus à découvert sous la peau. Ces endroits sont un peu au-dessous du genou, vers la tête du péroné et sur la partie inférieure externe du tibia, quatre travers de doigt au-dessus de la malléole externe. — Des observations fortuites des anciens (2) sur l'uti-

(1) Epist. anat. med. LVII, n° 5.

(2) Aux faits qu'a indiqués sur ce point M. Cotugno, on peut en ajouter d'autres cités par Forestus (lib. XXIX, obs. 21, in Scholio). Je trouve aussi que Conrad Gesner (cité par Rumler, observ. 98) avait vu dans la sciatique de bons effets d'un

lité de l'inustion en ces endroits, l'ont déterminé à faire des essais qui lui ont parfaitement réussi. Il a ainsi dissipé en peu de jours, entièrement et sans rechute, un grand nombre de sciatiques cruelles et invétérées. — J'ai vu plusieurs cas de sciatique nerveuse postérieure, où j'ai obtenu de très-bons effets de l'application des vésicatoires faite aux endroits indiqués par M. Cotugno. Cependant j'ai réussi de même en faisant appliquer sous le jarret, vers la partie extérieure, un vésicatoire dont la plaie était entretenue pendant long-temps. — J'ai préféré d'appliquer le vésicatoire en cet endroit dans des cas où les douleurs de l'extrémité inférieure affectée se faisaient sentir vivement dans la partie postérieure de l'articulation du genou, où passe le tronc du nerf sciatique, quoique ce tronc y soit plus recouvert sous la peau que ne le sont ses rameaux aux endroits marqués par M. Cotugno (1).

LX. On a aussi pratiqué avec le plus grand succès, pour la cure de la sciatique nerveuse, des inustions aux endroits des orteils où finissent les derniers rameaux du nerf sciatique. Ainsi M. Petrini a guéri cette maladie, même dans des cas où l'application des vésicatoires avait manqué de succès, en cautérisant avec un instrument tranchant et rougi au feu, un peu au-dessus des deux plus gros orteils du pied de l'extrémité affectée (2). — Anthyllus (3) assure qu'il a guéri des sciatiques portées au dernier degré, et qui avaient résisté à tous les remèdes, en faisant une inustion très-profonde à la partie inférieure du gros orteil de l'extrémité affectée, avec du crottin de chèvre chauffé jusqu'à être ardent. — L'utilité de cette pratique et de celle de M. Petrini est sensiblement éclaircie par la direction des dernières branches du nerf sciatique, qui se distribuent aux gros orteils (1). — J'ai remarqué à cette occasion qu'il peut être aussi telle sciatique dont la cause est dans une altération du mouvement du sang dans les vaisseaux de l'extrémité affectée, et qu'alors on peut obtenir un succès singulier pour la cure de cette sciatique, en ouvrant les derniers de ces vaisseaux. — Ainsi Thonerus rapporte que chez une fille attaquée d'une sciatique rebelle de *cause chaude*, où la douleur se terminait au bout du pied, après avoir fait inutilement une saignée de ce pied, on obtint le plus grand succès en y ouvrant une veine qui aboutissait à l'endroit douloureux vers le petit orteil, le sang ayant jailli par cette ouverture avec une grande force, et en causant à la malade une sensation de brûlure. — Dans la sciatique nerveuse postérieure, si la douleur ayant cessé peu à peu, l'extrémité affectée tombe dans un état de torpeur et d'amaigrissement, M. Cotugno dit qu'on peut redonner de la force aux muscles de cette extrémité, en y faisant des frictions avec des linges rudes, suivant la direction du nerf sciatique, et des percussions avec une courroie, souvent réitérées sur la plante du pied malade. On connaît l'utilité de semblables *battitures*, que plusieurs médecins ont employées depuis Galien pour rétablir des membres atrophiés.

LXI. L'impotence des extrémités inférieures que cause la sciatique nerveuse, me paraît avoir la plus grande analogie avec celle que cause le mal vertébral, qu'on a ainsi nommé, parce qu'il dépend d'une lésion de la colonne épinière ou des parties qui lui sont liées. — L'impotence qui survient à l'extrémité qu'occupe depuis long-temps une violente sciatique nerveuse, n'est point une affection véritablement paralytique (quoiqu'elle puisse se terminer par la paralysie); de même que l'impotence causée par le mal vertébral n'est point l'effet d'une véritable paralysie, comme M. Pott l'a ob-

---

cautère placé sous le genou. — Allen dit qu'il a vu un charlatan guérir la sciatique, et que depuis il l'a guérie lui-même en appliquant des feuilles d'une espèce de renoncule (*ranunculus flammeus minor*) un peu au-dessous du genou, où elles faisaient l'effet d'un vésicatoire.

(1) J'ai guéri, notamment, par ce moyen un postillon qui, à la suite d'un coup de pied de cheval, qui avait porté à l'endroit de la partie postérieure et supérieure du fémur, avait été pris d'une sciatique nerveuse qui subsistait depuis plusieurs mois, et qui avait causé la claudication et l'amaigrissement de cette extrémité inférieure.

(2) Ten Rhyne dit (Diss. de arthritide, p. 150), que dans tout le corps il n'est pas d'endroit qui soit plus sensible à la brûlure que l'espace qui est entre le pouce du pied et l'orteil qui le suit immédiatement.

(3) Cité par Aëtius, serm. XII, cap. III, p. 207.

(1) Voy. les Tables anatomiques d'Eustachi, XIX et XX.

servé.—L'une et l'autre impuissance me semblent être pareillement causées par un degré extrême d'intensité et de persévérance de l'effort de fixation tonique du tissu des fibres dans les divers muscles principaux de l'extrémité affectée. Cet effort ne peut être vaincu par la volonté, ni par un agent extérieur, ou ne peut l'être qu'à un certain point et avec des douleurs excessives. La force de situation fixe qui fait cet effort dans les fibres musculaires, est excitée et soutenue assidûment par l'irritation que souffrent le nerf sciatique et le nerf crural dans leur origine. — Pour rendre plus sensible cette analogie, qui peut fournir des vues utiles pour la cure de l'une et de l'autre maladie, je crois devoir approfondir la nature, les causes et les traitements du mal vertébral. — J'espère que ce que je dirai à ce sujet ne sera point regardé comme une digression superflue. Elle pourra être d'autant moins déplacée, d'ailleurs, que, suivant ma manière de voir, dans l'impuissance au mouvement qu'amène la sciatique nerveuse, comme dans celle que cause le mal vertébral, l'état des muscles affectés est semblable à leur état rhumatique, et n'en diffère que par la permanence et par le degré.

LXII. Nous devons à M. Pott des connaissances précieuses sur la nature et le traitement du mal vertébral. Cependant la théorie qu'il a donnée de cette maladie est sensiblement défectueuse : et sans doute cette imperfection est cause qu'il a trop étendu l'espoir des succès qu'on doit y attendre de la méthode de traitement ingénieuse et salutaire qu'il a proposée le premier.—M. Pott dit avec raison que la seule et vraie cause (primitive) de cette maladie est un état morbifique des parties qui composent l'épine, et de quelques-unes de celles qui lui sont immédiatement liées; et que cet état précède constamment la courbure de l'épine, qui y survient et qui se fait toujours du dedans au dehors. — Il observe que cet état morbifique finit par la carie du corps d'une ou de plusieurs des vertèbres. Il assure qu'on trouve toujours à l'ouverture des cadavres cette carie du corps des vertèbres, et l'érosion des cartilages intervertébraux, quoiqu'à des degrés très-différents.—Il prétend avec trop peu de fondement que la carie des vertèbres est la seule affection qui y produit la courbure contre nature de l'épine (1), et que la courbure doit être regardée comme le caractère constant de cette maladie, lorsqu'elle est jointe à la privation totale ou partielle de l'usage des jambes. — Quoique la carie des vertèbres affectées ait lieu généralement dans des cas mortels du mal vertébral, elle n'y existe pas toujours, lorsque cette maladie se termine par la mort. C'est ce que prouvent les observations suivantes. — Baader rapporte (dans ses *observations*) qu'un homme ayant fait une chute violente étant à cheval, souffrit une courbure du dos qui alla en augmentant de plus en plus : ce qui fut suivi d'émaciation, de contracture des extrémités inférieures, et de douleurs cruelles dans le dos et dans ces extrémités, qui continuèrent jour et nuit jusqu'à sa mort. On ne trouva dans son corps qu'une incurvation vicieuse seulement des quatre dernières vertèbres dorsales, sans aucune érosion de leur substance. — Ce dérangement de ces vertèbres ayant étendu, tiraillé, comprimé, ou autrement affecté contre nature la moelle épinière, les nerfs sciatiques et cruraux avaient été lésés, quoiqu'ils prennent leur origine d'une partie de cette moelle épinière fort éloignée de celle qui avait été offensée par la chute. — M. Martinenq a vu dans le mal vertébral l'impotence des extrémités inférieures se déclarer longtemps avant que la figure naturelle de l'épine fût altérée, et sans qu'on eût lieu d'admettre la carie des vertèbres (1).

Lors même que l'épine conserve sa figure naturelle, des douleurs et d'autres signes de sa lésion, qui se joignent à l'impotence des extrémités inférieures, suffisent pour marquer le siége réel et la vraie nature du mal vertébral. — M. Martinenq dit que l'impotence des extrémités inférieures peut être l'effet de l'engorgement de la colonne vertébrale ou des parties attenantes, par une humeur quelconque vicieuse. — Mais on voit que cette impotence ne peut être produite par le seul effet d'un semblable engorgement, puisqu'elle n'a point lieu dans un très-grand nombre de sujets rachitiques et autres, chez qui il se fait souvent des engorgements pareils et bien plus considérables, qui amènent la dis-

(1) Nouvelles remarques sur l'état d'inutilité des extrémités inférieures qui accompagne une courbure de l'épine, p. 134-137.

(1) Journ. de méd., décembre 1789.

torsion de l'épine et les bosses. — M. Pott a dit (1) que dans cette maladie il y a une tension des muscles qui est marquée dans les genoux et les talons, et qui est mêlée d'une espèce de spasme. Mais il n'a rien déterminé sur la nature ni sur la cause de cette tension mêlée de spasme L'on ne serait pas plus éclairé sur cette opinion, quand même on admettrait l'assertion trop étendue de M. Pott, que cette maladie est causée généralement par une disposition écrouelleuse.

LXIII. Je pense que dans le mal vertébral : 1° les troncs des nerfs qui partent de la moelle épinière, au-dessous de l'endroit où la colonne vertébrale est affectée par l'effet d'une violence externe (qui a lieu plus souvent que ne le reconnaît Pott), ou d'un vice intérieur, sont perpétuellement irrités par les compressions ou tiraillements de la moelle épinière, qu'y causent dans leurs diverses agitations les vertèbres voisines qui sont engorgées, qui se meuvent difficilement, et qui sont enfin poussées hors de leurs places (dans le sens de leur courbure naturelle, et par conséquent la plus facile qui est de dedans en dehors). — 2° Cette irritation continuelle des nerfs entretient toujours à un haut degré un effort de fixation tonique du tissu des fibres dans les muscles auxquels les branches de ces nerfs se distribuent. — Je vais déduire de cette théorie l'explication des principaux phénomènes qu'on a observés dans le mal vertébral (2). Ces phénomènes dépendent de l'irritation des nerfs dorsaux, lombaires et sacrés, des brachiaux, et surtout des nerfs cruraux et sciatiques.— L'irritation des nerfs dorsaux, qui a lieu quand les vertèbres dorsales sont affectées, cause les altérations que les hommes attaqués de cette maladie éprouvent dans les fonctions des organes de la digestion et de la respiration, aussi bien que la sensation qu'ils ont d'un resserrement inquiétant et douloureux aux environs de l'estomac. De même, l'irritation des nerfs sacrés diminue chez eux le pouvoir de retenir ou d'évacuer les urines et les excréments. — C'est surtout dans les affections des muscles des extrémités supérieures ou inférieures que se démontrent les effets de l'irritation constante des nerfs brachiaux, cruraux et sciatiques, que donne la moelle épinière au-dessous des vertèbres dorsales ou lombaires qui peuvent être affectées. — L'irritation des origines des nerfs brachiaux, lorsque les dernières vertèbres cervicales et les premières dorsales sont affectées, peut faire perdre l'usage des bras, comme M. Pott et d'autres l'ont vu arriver dans cette maladie. — L'irritation des origines du nerf sciatique se propage dans les rameaux du nerf poplité interne, qui se distribuent aux muscles extenseurs du talon, ce qui produit dans ces muscles l'effort de fixation tonique qui fait que le malade ne peut poser le pied à plat par terre.

L'irritation des origines du nerf sciatique se propage dans les branches fémorales de ce nerf, qui se distribuent dans les muscles fléchisseurs du tibia (*demi-nerveux*, *demi-membraneux et biceps*), et excite dans ces muscles un effort constant de fixation de leur contraction tonique. — Un semblable effet de contraction tonique fixe est produit dans les muscles extenseurs du genou (*droit*, *crural*, *vaste externe et vaste interne*) et dans *l'adducteur de la jambe*, par l'irritation du nerf crural, dont les branches se distribuent à ces muscles. — La contraction tonique fixe des muscles extenseurs du genou est alors plus forte que celle de ses fléchisseurs, soit parce que l'origine du nerf crural étant plus près de la partie lésée de la moelle épinière que n'est l'origine du nerf sciatique, le crural est proportionnellement plus affecté par cette lésion; soit plutôt parce qu'en général les maladies convulsives produisent dans les actions des forces motrices de divers muscles un rapport inverse de celui qui leur est le plus naturel. — Le concours de ces effets de l'irritation des nerfs cruraux et sciatiques fait que les jambes du malade restent étendues, et qu'il faut une grande force pour faire plier les genoux, comme pour séparer les jambes et empêcher qu'elles ne restent croisées. — Lorsque l'on force à se plier les genoux de ces jambes qui étaient étendues, elles se retirent aussitôt fortement en haut, avec les talons vers les fesses. Voici quelle me paraît être la cause de ce mouvement convulsif. — Lorsqu'on plie alors avec violence les jambes qui étaient étendues.

(1) Livre cité, p. 104.

(2) Pott n'a indiqué nulle part comment il concevait que la carie des vertèbres peut seule produire les divers symptômes de cette maladie, et particulièrement les affections qu'y souffrent les extrémités inférieures.

on surmonte la résistance et on fait cesser l'effet de la contraction tonique des muscles extenseurs des genoux, qu'excitait l'irritation des nerfs cruraux. Dès lors, on fait prédominer la contraction tonique de leurs antagonistes fléchisseurs du tibia, toujours excitée (quoiqu'elle ne puisse alors être fixée) par l'irritation des nerfs sciatiques; et cette contraction acquiert une énergie extraordinaire, qui la transforme en contraction musculaire de ces fléchisseurs, dont rien ne gêne alors le mouvement.

LXIV. C'est par les premiers effets de la lésion des nerfs cruraux et sciatiques que les malades, que commence d'affecter le mal vertébral, éprouvent d'abord dans les cuisses des douleurs, du froid et une diminution générale de la sensibilité. — Lorsqu'un enfant commence à être attaqué de cette maladie, presque toujours il plie les genoux et croise les jambes sous le siége sur lequel il est assis. — L'enfant ou l'adulte, qui est convalescent de cette maladie, est porté ou détourné le plus facilement à affecter une semblable position, lorsqu'il fait effort pour exécuter un mouvement progressif volontaire. Ainsi il fléchit et croise alors ses jambes, lors même qu'il tente de bien diriger ses pieds pour marcher. — M. Pott dit que dans cet état de faiblesse qui commence la maladie ou qui lui succède, les malades ne peuvent résister à l'action prépondérante des plus forts muscles de la cuisse sur les parties faibles (1). Mais cette idée est extrêmement vague et insignifiante. — Ce qu'il faut expliquer est pourquoi les malades fléchissent les genoux, lorsque le mal vertébral commence ou lorsqu'il se dissipe, tandis qu'ils tiennent les jambes fortement étendues, lorsque le mal vertébral est formellement établi. La cause me paraît en être que dans les temps qui précèdent ou suivent immédiatement cette maladie, les origines des nerfs sciatiques et cruraux dans la moelle épinière ne sont que faiblement comprimées, et non fortement irritées par la lésion des vertèbres affectées; de sorte que cette cause ne produit alors qu'un affaiblissement général de la sensibilité et de l'influence nerveuse dans les muscles auxquels ces nerfs distribuent leurs rameaux. — La diminution de cette influence doit faire (de même qu'il arrive, par exemple, dans le sommeil) que les forces toniques de ces muscles agissant seules, rendent plus constante la situation des jambes qui répond au rapport naturel de ces forces. Ainsi, le malade affecte l'état de fluxion des jambes dans le commencement ou dans la convalescence du mal vertébral, parce que dans cet état de simple affaiblissement nerveux, la contraction tonique habituelle est beaucoup plus forte dans les fléchisseurs des genoux que dans leurs antagonistes. — Dans la convalescence de cette maladie, le premier retour de la faculté de mouvoir les membres affectés se fait par des mouvements involontaires (qui ont lieu surtout la nuit), et ces mouvements sont assez généralement accompagnés d'un sentiment fâcheux dans tous les muscles en action. — L'irritation des troncs des nerfs sciatiques et cruraux est alors affaiblie au point de ne pas empêcher l'effet des irritations particulières qui peuvent survenir (directement ou sympathiquement) dans les rameaux de ces troncs; et ces irritations suffisent pour produire des mouvements irréguliers et convulsifs dans divers muscles affectés.

LXV. Les remèdes internes ne doivent pas être négligés dans les cas rebelles de cette maladie. J'y ai vu employer utilement pour calmer les douleurs, quoique, d'ailleurs, il n'ait point avancé la cure radicale, l'extrait des feuilles de *rhus radicans*, que M. Dufresnoy a recommandé pour la paralysie des extrémités inférieures, qui vient à la suite de convulsions. — On peut aussi tenter l'usage du camphre, que M. Collin conseille pour les douleurs de l'épine et des cuisses, qui sont accompagnées de perte de mouvement, etc. — Mais le traitement dont on a obtenu le plus généralement de grands succès pour la cure du mal vertébral, est celui qu'a enseigné M. Pott. Il consiste à établir et à entretenir jusqu'à la guérison des cautères larges et profonds de chaque côté des vertèbres malades qui forment la courbure de l'épine. — M. Pott y emploie ces cautères comme le remède principal, ou même comme le seul (car il exclut tous les autres remèdes qui devraient être appropriés aux constitutions particulières des différents individus).—Il croit, avec peu de vraisemblance, que ces cautères guérissent la carie des corps spongieux des vertèbres, dont la nature unit ensuite le tissu qui a été altéré, et même que leur

(1) Livre cité, p. 125.

bon effet ne laisse plus de traces de vice des humeurs qui a été la cause de la carie. — Cette méthode du traitement du mal vertébral, qui a été conseillée par M. Pott, lui a généralement bien réussi. Elle a été adoptée heureusement par M. Aaskow et par beaucoup d'autres. — M. Pott a pu être conduit à cette pratique par un grand nombre d'observations analogues qui ont été faites avant lui. — Pringle a guéri une sciatique qui avait paralysé les jambes, en faisant cautériser au-dessus de l'os sacrum en quatre endroits différents. — De Haën rapporte dans sa Pathologie qu'un homme ayant épuisé vainement tous les secours ordinaires de l'art pour se guérir de convulsions des parties externes et internes, qui prenaient leur origine du dos et des lombes, il en fut entièrement délivré par deux cautères, appliqués l'un au dos, l'autre aux lombes, suivant le conseil que lui donna Albinus. — On a observé plus d'une fois, depuis Hippocrate, qu'un abcès au dos avait guéri dans des cas d'impotence des extrémités inférieures. Cet abcès étant ouvert opérait sans doute une dérivation salutaire de la fluxion constante des humeurs sur les vertèbres affectées. — Cette fluxion peut aussi être dissipée par révulsion, et M. Martinenq a vu le mal vertébral guéri par la suppuration d'un abcès survenu au-dessous de l'oreille droite. — M. Géniès a guéri par la cautérisation avec le *moxa*, appliqué à l'endroit des vertèbres dorsales affectées, une paralysie des extrémités inférieures causée par la gibbosité des vertèbres, qu'on avait traitée sans succès par la méthode de M. Pott (1).

M. Lentin dit que l'affection paralytique des extrémités inférieures, dont les bossus sont souvent attaqués, est l'effet de la compression de la moelle épinière que produit un amas de sérosités qui se sont jetées sur les parties voisines, et qu'après qu'on a évacué ces sérosités par des cautères, et plutôt encore par des inustions profondes (qu'y a conseillées Pouteau), il n'est pas rare que les vertèbres même qui étaient déplacées se remettent dans leur position naturelle. — Il arrive souvent des cas de mal vertébral où les cautères employés selon la méthode de Pott, et même les inustions à l'endroit des vertèbres affectées, n'ont point d'effet salutaire, ou qui soit décisif. — Ces cas sont le plus ordinairement ceux où une partie de la colonne vertébrale s'étant courbée à la suite d'un coup violent, l'irritation des nerfs qui naissent de la moelle épinière à l'endroit des vertèbres affectées, est perpétuée, parce qu'elle se joint, chez le malade, à un état particulier de faiblesse et de sensibilité extrêmes de ces nerfs. — L'excitabilité singulière de ces nerfs suffit pour renouveler assidûment ou très-facilement, dans les parties voisines des articulations des vertèbres affectées, des engorgements qui auraient pu d'ailleurs être dissipés par l'effet des cautères ou des brûlures. — Le vrai traitement qui me paraît convenir dans ces cas difficiles est celui qu'a proposé en général pour la *parésie* le docteur Goëpfert (1). — Ce traitement consiste essentiellement dans un usage assidu, et continué, s'il le faut, pendant plusieurs mois, d'applications faites à l'endroit des origines des nerfs des extrémités affectées, de topiques émollients auxquels on entremêle, et fait aussi succéder après la cure (s'il le faut pour la compléter) des topiques fortifiants. — Ainsi, l'on doit employer les topiques émollients les plus appropriés, en vapeurs, en fomentations, en cataplasmes, en onctions, en leur entremêlant l'usage de l'onguent nervin; et l'on doit faire suivre alternativement d'autres topiques fortifiants, tels que des frictions avec des flanelles pénétrées de fumées aromatiques, des embrocations d'eau froide faites en remontant vers les origines des nerfs affectés, et des bains d'eaux thermales sulfureuses. Mais il ne faut jamais y employer comme fortifiants des topiques qui soient spiritueux ni astringents. — J'ajoute qu'il ne peut être qu'avantageux de faire prendre, en même temps qu'on emploie ces topiques, les nervins et les sédatifs les plus appropriés pour remédier à la faiblesse et à la sensibilité extrêmes de tout le système des nerfs.

CHAPITRE VII.

DES INFLAMMATIONS RHUMATIQUES, TANT AIGUES QUE CHRONIQUES, QUI ONT LEUR SIÉGE DANS LES VISCÈRES ET DANS DES ORGANES NON MUSCULEUX.

LXVI. Une inflammation rhumatique

(1) Journ. de méd., 1788.

(1) Dans les Actes de l'Ac. Joséphine, t. I, p. 150 et suiv. de la traduction.

qui affecte les membranes des viscères peut être produite, soit immédiatement, soit par translation, à l'intérieur, de l'humeur rhumatique, soit par sympathie de l'état des solides affectés du rhumatisme qui existait auparavant dans les muscles. — Stahl a soutenu que les stases inflammatoires, que le rhumatisme produit à l'intérieur, se font sans aucune métastase d'une matière morbifique, qui n'existe point dans le rhumatisme comme elle existe dans la goutte. Mais il n'aurait pu prouver cette assertion (1).— M. Tissot a observé que l'abus du régime chaud, pour faire suer dans le rhumatisme, peut le jeter sur les intestins et sur le cerveau (qui est spécialement affecté quand on a abusé des narcotiques). — Il a vu aussi que le rhumatisme chronique, qui se jette sur les viscères, cause, en se portant sur les poumons, des toux opiniâtres qui dégénèrent en maux de poitrine très graves, en affectant l'estomac et les intestins; des vomissements et des douleurs de colique horribles; et en attaquant la vessie, des rétentions d'urine et des maux semblables à ceux que produit la pierre. —On peut ajouter, avec M. Ponsart, que le rhumatisme qui se porte à l'intérieur a coutume d'attaquer la partie la plus faible, par exemple l'estomac chez ceux qui ont fait excès des plaisirs de la table, etc. — La nature rhumatique d'une inflammation interne se manifeste quand elle survient dans un temps où une attaque de rhumatisme, qui a coutume de paraître chez le malade, n'arrive pas; comme aussi lorsque cette inflammation se produit dans une attaque de rhumatisme où les parties externes viennent à être soulagées tout-à-coup, à la suite d'un abus de remèdes spiritueux ou échauffants, d'un refroidissement ou d'une autre erreur de régime. — Mais il est d'autres signes par lesquels on doit distinguer en général l'inflammation rhumatique d'un viscère d'avec son inflammation vraie (soit phlegmoneuse, soit érysipélateuse). Stoll a très-bien marqué ces signes qui se réduisent aux suivants :

1° L'inflammation rhumatique est parfois bornée dans une seule partie, mais communément elle a plus d'étendue que la vraie. — 2° Il est rare que les inflammations vraies ne soient pas aiguës, au lieu que l'inflammation rhumatique, laissée à elle-même, a communément une durée longue et qui s'étend souvent à plusieurs semaines. — 3° Si on excepte l'inflammation rhumatique du cerveau, qui est généralement meurtrière, l'inflammation rhumatique est beaucoup moins périlleuse que la vraie dans les autres viscères, et est rarement mortelle. — 4° L'inflammation rhumatique n'observe point les lois des coctions et des crises, et le plus souvent elle se termine par une résolution bénigne. Stoll a vu une inflammation rhumatique de l'estomac et une autre des intestins, qui ont duré long-temps sans des symptômes fort graves, et qui ont fini par la résolution, quoique le sang qu'on y avait tiré fût couvert d'une couenne si épaisse qu'on pouvait à peine y voir un peu de partie rouge.

LXVII. On observe un état général inflammatoire rhumatique, qui se porte vaguement sur différents viscères, lorsque l'humeur mobile, ou la cause quelconque du rhumatisme, est déterminée brusquement à se jeter de l'extérieur à l'intérieur. La fièvre se renouvelle alors, ou devient beaucoup plus vive; elle est avec chaleur forte, pouls plein et dur, et des signes d'inflammation qui menace ou affecte plusieurs viscères.—Dans ces cas, il faut saigner suivant que l'indiquent la fièvre, la dureté du pouls et la pléthore; ordonner des lavements émollients, des lave-pieds et même des bains tièdes, et faire boire abondamment de la décoction de fleurs de sureau. L'état fébrile étant promptement modéré par ces moyens, on doit s'occuper de reporter en dehors, le plus tôt possible, l'humeur ou l'affection rhumatique. — Pour cette fin, il faut donner du camphre joint au nitre, fréquemment et à petites doses, car de trop grandes doses de camphre augmenteraient la chaleur et forceraient les sueurs par expression, comme Pringle l'a observé. Il faut aussi faire, sur les parties qui souffraient auparavant, des fomentations émollientes et des frictions, et y appliquer ensuite des sinapismes, ou même des vésicatoires. — Il est des cas où la diffusion de l'humeur du rhumatisme, rentrée, ne produit point d'état inflammatoire plus ou moins étendu, mais d'autres symptômes plus redoutables, comme une affection soporeuse, la difficulté de respirer, l'intermittence du pouls, le refroidissement des parties externes, etc.— Dans ces cas, dont le traitement doit être actif et rapide, M. Vogel, fils, recommande avec raison les vésicatoires à la

---

(1) Voyez ce qui a été dit dans ce livre, n° x.

nûque et aux jambes, les frictions aux extrémités, les lavements âcres répétés, le camphre et le musc pris à grandes doses, avec une boisson chaude abondante. Il ajoute qu'un émétique ordonné à propos peut aussi faire un très-bon effet dans ces cas. — M. Vogel dit fort bien que ces moyens, employés avec célérité et suite, arrachent les malades à une mort quelquefois instante, par le retour de l'humeur rhumatique à la surface du corps, ou par des évacuations critiques de sueurs fortes et puantes, de selles glaireuses, de crachats épais, d'urines troubles et sédimenteuses. Il faut aider et soutenir ces excrétions par des évacuants relatifs, à proportion de ce qu'elles diminuent la violence des symptômes.

LXVIII. Entre toutes les inflammations rhumatiques des viscères, il n'en est point d'aussi commune que la pleuro-pneumonie rhumatique. — La pleuro-pneumonie rhumatique doit être bien distinguée de la douleur de coté rhumatique qui a son siége dans les muscles de la poitrine. Boërhaave a désigné celle-ci par le nom de *pleuritis spuria*, et Sauvages par celui de *pleurodyne rheumatica*. — Suivant Cullen, on doit regarder comme des espèces *symptomatiques*, dans le genre de la douleur de côté rhumatique, les douleurs de côté que Sauvages a rapportées au genre du *pleurodyne*, et qui sont causées par les maladies hystériques, le scorbut, la vérole, un anévrysme, le rachitis, etc. Mais il me semble que ce ne peut être que très-improprement qu'on rapporte au genre du rhumatisme les douleurs de côté déterminées par ces différentes maladies. — Le traitement de la douleur de côté rhumatique, dans ses premiers temps, est facile à déduire de ce qui a été dit ci-dessus. Je remarquerai seulement, à ce sujet, que Simson (1) a vu que dans cette pleurésie rhumatique, si on saignait dans le commencement, on la dissipait immédiatement; mais que, si on la négligeait pendant huit jours, elle devenait fort difficile à guérir. — Les observations que Stoll a faites dans une épidémie de pleuro-pneumonie rhumatique, ont très-bien établi les caractères par lesquels cette maladie diffère de la vraie inflammation de poitrine. — Elle est généralement précédée et souvent accompagnée de douleurs rhumatiques des extrémités. Quelquefois elle ne commence pas par un long frisson, mais par un refroidissement court et léger. Le siége de la douleur s'étend dans le bas-ventre à la région précordiale, ou même à toute la poitrine, et passe souvent d'un endroit à un autre. Le toucher sur l'endroit souffrant y est douloureux, et il n'y a que peu ou point d'oppression et de difficulté de respirer. La langue et la gorge ne sont point arides, mais recouvertes d'une croûte blanche et muqueuse. — Le sang qu'on y tire est couvert d'une croûte plus dense et plus étendue que dans la vraie inflammation de poitrine. Les crachats que fait rendre la toux y sont généralement, et dès le principe de la maladie, muqueux, jaunes et sanguinolents; ce qui indique, comme dit Stoll, que le siége de l'inflammation est dans le poumon, et non pas seulement dans la plèvre et les muscles intercostaux. — Enfin, cette inflammation rhumatique est moins aiguë, moins périlleuse (par elle-même) que la vraie pleuro-pneumonie; et, quoique la solution s'en fasse par les crachats, les urines et les sueurs, elle n'est assujettie à aucune loi fixe pour les jours et les mouvements critiques. — Stoll dit très-bien que l'on reconnaît la nécessité de distinguer la pleurésie rhumatique d'avec celle qui est essentiellement inflammatoire, mais que ces deux maladies ont une parfaite ressemblance par la force de la fièvre et de la douleur, et par les autres symptômes; et qu'alors il n'y a qu'un praticien très-éclairé qui sache reconnaître la première de ces maladies, qui peut être aussi difficile à traiter que l'autre, et aussi dangereuse, si elle est mal traitée.

LXIX. La vraie pleuro-pneumonie se joint quelquefois à la rhumatique, et celle-ci se complique aussi parfois avec la bilieuse. Chacune de ces complications indique une méthode de traitement analytique, réglée suivant que domine le mode essentiellement inflammatoire, ou l'état rhumatique, ou le vice bilieux. — L'inflammation rhumatique du poumon, lorsqu'elle est dégagée de toute complication, est toujours traitée avec le plus grand succès, dans son premier temps, par la saignée répétée avec circonspection, et par un régime antiphlogistique. — Mertens a observé qu'il faut d'autant moins multiplier les saignées dans cette maladie, lorsqu'elle tend à devenir putride, suivant la nature de l'épidémie ré-

(1) Appendix to the System of the Womb.

gnante. Mais il a d'ailleurs bien vu que, si c'est l'oppression du poumon qui rend le pouls petit et mou dans cette maladie, il devient plus plein et plus fort après chaque saignée.—Lorsqu'on a suffisamment affaibli l'inflammation par la saignée et par une grande quantité de boisson émolliente nitrée prise tiède, il faut suivre une méthode naturelle, ou dont l'objet est d'aider, autant que possible, le travail salutaire de la nature dans la coction et l'excrétion critique des crachats. —C'est alors qu'il convient de donner le kermès minéral à petites doses (comme d'un quart de grain toutes les deux heures). Mais Stoll avertit qu'il ne faut pas se hâter de donner un expectorant aussi actif que le kermès. Il a vu que ce remède donné trop tôt, même dans des cas où les malades étaient presque hors de danger, excitait quelquefois des mouvements fébriles qu'il fallait calmer par la saignée. — Le camphre, donné très-fréquemment à petites doses (comme à un demi-grain toutes les demi-heures), avec quelques grains de nitre, est aussi un remède salutaire lorsque, malgré les tendances de la nature, cette maladie reste dans un état de crudité, avec un pouls fréquent et tendu, une inquiétude extrême et un délire obscur (Mertens). — Mais le premier et le plus usité des remèdes, dans l'inflammation de poitrine rhumatique, est le vésicatoire appliqué sur l'endroit de la douleur, après qu'on a fait précéder la saignée. Pringle a, plus que tout autre, déterminé l'usage de ce remède dans les pleuro-pneumonies rhumatiques, dont les épidémies (ainsi que celles du rhumatisme) sont causées sensiblement par les vicissitudes des intempéries de l'air froid, chaud et humide. — J'ai contribué à rendre d'un usage commun, en France, l'application des vésicatoires sur la poitrine, dans les inflammations du poumon, et parce que j'ai recommandé cette pratique dans un Mémoire lu, en 1756, à l'Académie royale des sciences de Paris (1), et dans mes leçons publiques; et parce que, depuis cinquante ans, je l'ai employée avec le plus grand succès dans les inflammations de poitrine. —On avait d'abord, dans des pays où j'ai pratiqué la médecine, un très grand éloignement pour cette extension de l'usage des vésicatoires; mais ensuite on y a porté l'emploi de ce remède à l'excès, sans avoir égard aux nombreuses restrictions que je n'ai cessé d'indiquer comme devant borner cette application des vésicatoires, suivant la diversité des espèces et des circonstances des inflammations de poitrine. — Si l'on sait observer les contre-indications de ce remède dans les divers cas des inflammations de poitrine, on voit aisément que les objections de Tralles, contre son utilité dans ces maladies, sont beaucoup trop vagues et trop peu fondées.

LXX. Stoll a dit qu'on ne peut donner de raisons suffisantes du grand succès qu'a, pour dissiper la douleur et la fièvre, qui sont parfois très-violentes dans la pleurésie rhumatique, un remède aussi stimulant qu'est le vésicatoire. Il a vu que ce remède faisait quelquefois cesser la douleur dans l'espace de trois quarts d'heure.—Il a pensé que ce soulagement est plutôt produit par le *stimulus* âcre des cantharides, qui est résorbé, que par les suites de l'érosion long-temps continuée du lieu affecté par le vésicatoire. Mais cette idée de la résorption du *stimulus* est trop hypothétique, et cette théorie est d'autant plus vicieuse qu'elle a conduit Stoll à une pratique qui est mauvaise. — En effet, Stoll prétend que dans la pleurésie rhumatique, après qu'on a fait élever des vessies par l'action du vésicatoire, il ne faut point détacher l'épiderme, ni exciter la suppuration, qui causerait des douleurs inutiles et augmenterait la fièvre. Il conseille un procédé aussi défectueux, d'après sa persuasion que ce n'est point la suppuration, mais le *stimulus* seul des vésicatoires, qui est utile dans la pleurésie rhumatique. —Cependant Stoll lui-même a reconnu ailleurs l'utilité dont il avait été d'entretenir pendant long-temps le flux des humeurs que donnait la plaie d'un vésicatoire (par le moyen d'un onguent digestif auquel on ajoutait un peu de savon), pour guérir une migraine causée par la répulsion d'une ophthalmie séreuse, ophthalmie qu'il rapporte aux inflammations rhumatiques. — Indépendamment de ce que le vésicatoire procure une évacuation salutaire, l'on doit rapporter à d'autres principes, prouvés par l'observation, l'utilité singulière qu'il a dans la pleuro-pneumonie rhumatique. — Il y atténue les crachats que leur viscosité rend trop difficiles à expectorer, et cet effet, qui est produit, du moins indirectement, peut encore l'être direc-

(1) Imprimé dans le troisième tome des Mémoires des savants étrangers.

tement par l'action de quelques parties des cantharides qui sont résorbées. — C'est surtout par son effet perturbateur (soit sympathique, communiqué à la partie affectée, soit révulsif dans l'organe extérieur qui est au-dessus de cette partie), que le vésicatoire dissipe (et quelquefois très-promptement) l'affection spasmodique qui existe dans le mode rhumatique inflammatoire de la partie de la plèvre ou du poumon auprès de laquelle il est appliqué.

Mais ce puissant remède est contre-indiqué, même dans la pleuro-pneumonie rhumatique, toutes les fois qu'elle se rapproche de ces états des vraies inflammations de poitrine où son usage doit être proscrit. — Ces états ont lieu, même dans ces inflammations simples (et non compliquées de mouvements irréguliers de la bile, surtout dans les viscères précordiaux) lorsqu'on peut craindre encore d'exciter ou d'aggraver la fluxion inflammatoire, qui n'est pas assez affaiblie par la saignée et par d'autres évacuations convenables; lorsque le poumon qui souffre cette inflammation, est de plus affecté d'obstructions ou d'engorgements qui aient précédé, et dont l'irritation par l'effet du vésicatoire peut exciter de nouvelles fluxions inflammatoires sur ce viscère ; enfin, lorsque l'état des forces du malade est tel qu'on peut appréhender que l'excitation qu'aura produite d'abord le vésicatoire, ne soit promptement suivie d'un affaiblissement pernicieux (1). — Ce que j'ai dit du traitement de la pleuro-pneumonie rhumatique suffit pour indiquer les analogies qui doivent diriger les méthodes de traitement des autres inflammations rhumatiques aiguës des viscères, comme, par exemple, de la frénésie rhumatique qu'a observée Sarcone.

LXXI. Dans les affections chroniques de nature rhumatique qui occupent les viscères, ou des organes différents des muscles, on ne peut que suivre des méthodes de traitement empiriques (de même que dans le rhumatisme chronique). — Dans ces méthodes, on doit employer, et les évacuants qui sont convenables au genre de chacune de ces maladies, et les remèdes, ou perturbateurs, ou comme spécifiques qui sont particulièrement appropriés contre l'état rhumatique, qui constitue cette espèce de ce genre. — Après avoir développé par un grand nombre d'observations particulières ce principe général, je ferai voir son application dans les inflammations lentes rhumatiques, en prenant pour exemple celles qui sont formées à la suite de violents efforts. Je terminerai ce chapitre en traitant de l'odontalgie rhumatique.— Dans les douleurs d'estomac dont la cause est présumée rhumatique (particulièrement par exclusion de leurs autres causes possibles), Thompson conseille fort bien la décoction de racine de bardane (souvent très-utile dans les rhumatismes chroniques), à laquelle on ajoute parfois de l'esprit de Mindererus. — Dans la cardialgie causée par la métastase d'une humeur rhumatique, M. Lentin a vu réussir, outre l'application de topiques irritants sur les parties qui étaient auparavant affectées par cette humeur, l'extrait d'aconit et le lait de soufre. — Dans un asthme rhumatique, M. Vogel fils a obtenu les meilleurs effets de la douce-amère, prise à des doses augmentées graduellement, et de l'extrait d'aconit, résous dans la teinture antimoniale d'Huxham, qu'il faisait prendre en même temps tous les soirs. — M. Vicat a vu réussir parfaitement l'infusion de quassia dans des maux rhumatiques de la tête, de la poitrine et de l'estomac, et notamment dans une douleur de tête rhumatique, contre laquelle on avait employé inutilement beaucoup de remèdes énergiques différents. — M. Marx a bien observé que l'ophthalmie est moins souvent une inflammation véritable (ou *exquise*), qui demande seulement un traitement anti-phlogistique, qu'elle n'est une affection rhumatique, qui cède à des remèdes relatifs à cette cause, fortifiants, atténuants, et expulsifs de l'humeur morbifique. Ainsi, il a vu souvent le quinquina et la teinture volatile de gayac y produire des effets très-avantageux. — Dans cette ophthalmie rhumatique, lorsqu'on a fait précéder des évacuations générales et révulsives qui ont pu être indiquées, on peut appliquer un vésicatoire aux tempes avec le plus grand succès. — Le vésicatoire appliqué après de semblables évacuations, sur la suture sagittale à l'endroit de la fontanelle, a guéri les céphalalgies rhumatiques les plus invétérées, etc.—Les cautères et les

---

(1) J'ai indiqué ces exceptions dans mon second mémoire sur le traitement méthodique des fluxions, n° IX, au second tome des Mémoires de la Société médicale de Paris, p. 263.

brûlures ont souvent guéri des maladies de la tête et des entrailles, qui subistaient depuis plusieurs années, dont le principe était une affection de rhumatisme, et qui avaient résisté à tous les remèdes.

LXXII. Entre les inflammations chroniques de nature rhumatique, je vais choisir pour exemples celles qui se forment non-seulement dans les muscles, mais encore dans les viscères et autres parties internes, à la suite de grands efforts pour produire des mouvements violents. — Le peuple désigne vaguement sous le nom d'*efforts* un très-grand nombre de maux longs et rebelles qui succèdent souvent à ces impressions violentes. Il me paraît que dans ces cas une inflammation lente rhumatique se forme après ces efforts, lorsqu'ils ne sont point suivis prochainement de flux de sang, ou d'une autre évacuation critique. — Ces affections rhumatiques des parties internes qui ont été lésées dans des efforts violents, ont lieu dans les cas où Hippocrate a pensé qu'il se fait des *spasmata* (1) dans les vaisseaux et les chairs, causés par des contractions violentes dans ces organes. Hippocrate dit avoir vu ces effets produits non seulement par des chutes et des coups, mais encore par de grands efforts pour lutter, courir, élever des fardeaux, etc. — J'ai vu souvent dans ces maladies des effets très-avantageux de l'application des sangsues et des épispastiques, de l'arnica et de la douce-amère. Ces remèdes sont puissants pour opérer la résorption du sang extravasé, et pour dissiper le spasme rhumatique (2). —L'action de l'arnica se propage spécialement dans les parties lésées et où s'est formée la congestion du sang. On a observé que ceux à qui l'on a donné utilement ce remède ont ressenti souvent dans ces parties affectées une augmentation de douleurs extrêmement forte, mais qui a été suivie de la guérison. — Cette impression singulière que les feuilles et les fleurs d'arnica font sur les organes qui souffrent de semblables lésions, à la suite de violents efforts, est sans doute en partie un effet d'un degré plus faible de l'action émétique de ce remède. Sa vertu émétique est convenablement modérée, lorsqu'on le donne à de petites doses, comme sont celles dont on fait usage maintenant, et qui sont fort inférieures à celles qu'on en prescrivait autrefois. — Mais l'arnica me paraît devoir principalement l'efficacité singulière qu'elle a pour procurer la résorption du sang extravasé (1) à une combinaison avantageuse de ses qualités vireuse et diaphorétique. — J'ai dit plus haut (2) que c'est à une semblable combinaison de ses qualités que je rapporte la vertu qu'a la douce-amère pour produire la résolution et la résorption des humeurs extravasées. — Boerhaave a recommandé l'usage de la douce-amère dans les contusions. Les tiges récentes de la douce-amère étant infusées chaudement dans du vin blanc où l'on ajoute de la thériaque, constituent essentiellement l'*infusum traumaticum* de Fuller, qu'il a vu faire rendre, à la suite d'une chute d'un endroit élevé, des urines absolument noires par les grumeaux de sang dont elles étaient chargées. — Il me paraît très-vraisemblable que le vin et les préparations narcotiques que l'on combine avec la douce-amère et l'arnica, concourent avantageusement à l'effet salutaire de ces remèdes dans les cas d'extravasation du sang et des humeurs. Le vin et l'opium produisent à la surface du corps et dans les plus petits vaisseaux un orgasme dont dépend leur vertu diaphorétique, etc.

LXXIII. L'espèce la plus ordinaire entre celles des inflammations rhumatiques qui n'ont pas leur siége dans les muscles, est l'odontalgie rhumatique. — L'odontalgie, ou la douleur des dents, est le plus souvent de la nature du rhumatisme. Le froid, surtout humide, l'excite de même que les affections rhumatiques des autres parties du corps, et elle est très répandue dans les saisons où règnent ces maladies. — L'inflammation qui la constitue a son siége dans le périoste et dans les autres parties qui sont très-liées avec les dents, et elle n'a point

(1) Hippocrate n'a défini nulle part les sortes de spasme des organes internes qu'il a nommés *spasmata*. Scribonius Largus a eu en vue ces affections indéterminées, lorsqu'il a parlé des *convulsiones interiorum partium*. Compos. 165. (Voyez Hippocrate, de Morbis, lib. I, n° XVIII, edit. Lindenii.)

(2) Voyez ce qui a été dit ci-dessus, n° XVI, d'après Metzger, sur l'usage de l'arnica dans les affections rhumatiques.

(1) Voyez des Observations qu'ont citées Juncker, Schulze, Vogel, etc.

(2) N° XXXIV de ce livre.

de tendance à la suppuration (qui termine souvent l'odontalgie éminemment inflammatoire). — L'odontalgie rhumatique est accompagnée d'une fluxion des humeurs sur les parties qui entrent dans la composition de la dent, ou bien sur ses attaches membraneuses et ligamenteuses à l'alvéole. — Les indications du traitement de cette odontalgie sont relatives à cette fluxion qui varie à l'infini dans sa durée et dans ses reprises, à l'engorgement permanent qui lui succède dans les parties affectées, et à la sorte de spasme rhumatique qui occupe ces parties. — La saignée est beaucoup plus rarement indiquée dans la fluxion de l'odontalgie rhumatique que ne l'est l'évacuation du sang dérivative par l'application des sangsues aux parties voisines (comme à l'angle de la mâchoire inférieure). — La fluxion rhumatique indique l'usage des remèdes qui excitent différentes évacuations, ou révulsives, comme celles qu'opèrent les diaphorétiques et les purgatifs (1), ou dérivatives, que procurent les errhins (dans le nombre desquels l'asarum est particulièrement utile, suivant Cullen), et les salivants masticatoires (entre lesquels Allen recommande la racine d'iris). — Un remède très-simple de ce dernier genre, et qui m'a paru être le plus généralement efficace dans l'odontalgie rhumatique, est celui qu'y a recommandé Renstrom. Il consiste à exposer convenablement les parties affectées aux vapeurs de l'eau très-chaude, et à procurer ainsi une excrétion fort abondante de sueurs locales et d'humeurs salivaires et muqueuses (2). — L'engorgement humoral (3) doit être combattu 1° par des remèdes atténuants et expulsifs (comme peuvent être l'usage interne de la teinture volatile de gayac et des gargarismes avec une décoction semi-vineuse d'espèces âcres et aromatiques) ; 2° par des remèdes correctifs d'une acrimonie spécifique, qui peut exister dans les humeurs scorbutique, écrouelleuse, vénérienne ; 3° par des fortifiants, qui sont surtout appropriés aux sujets faibles, à fibre lâche, et fréquemment attaqués de maladies séreuses. — Stoll a vu chez ces derniers de grands effets du quinquina, et du seul usage du vin, lorsqu'ils n'y étaient pas accoutumés. Bergius (1) conseille le quinquina dans les rhumatismes odontalgiques, comme un remède très-efficace pour rétablir la transpiration.

LXXIV. Des remèdes de diverses sortes sont indiqués dans l'odontalgie, lorsque le spasme rhumatique des parties affectées y est dominant. Ces remèdes sont ceux qui font cesser l'irritation en détruisant le nerf de la dent, ceux qui affaiblissent ou distraient la sensibilité de ce nerf ou des autres parties voisines, et ceux dont l'effet perturbateur peut résoudre ou dissiper l'état rhumatique. — On détruit le nerf par le moyen de caustiques, ou en arrachant la dent. On amortit la sensibilité du nerf, en appliquant sur la dent de l'opium, de la liqueur anodine minérale d'Hoffmann, et des huiles aromatiques des plus âcres. — On a vu une douleur de dents insoutenable qui avait résisté à la saignée et à l'opium, dissipée à l'instant, après qu'on avait arraché ou cassé une dent très-saine qui en était voisine (Sauvage). — La Motte conseille, comme très-généralement efficace, d'appliquer un peu d'opium (qu'on fixe au moyen d'un emplâtre adhésif), sur la partie de l'artère temporale qui est la plus prochaine de la cavité de l'oreille. — Schelhammer a trouvé aussi fort utile la pression faite avec les doigts sur l'artère temporale au même endroit. Ten Rhyne a très souvent fait cesser la douleur des dents, en brûlant le *moxa* au-dessus de l'artère temporale. — Le vésicatoire appliqué très-près des parties affectées est un puissant remède perturbateur dans l'odontalgie rhumatique, à la suite des évacuations générales et révulsives. — Mais il suffit souvent (comme dit Cullen) d'exciter une forte sensation dans les parties voisines, par divers irritants assez connus, comme en faisant tenir de l'eau-de-vie dans la bouche, humer par le nez de l'eau de Luce, ou de l'eau de la reine d'Hongrie, etc., mouiller les joues avec de l'éther, ou y ap-

(1) J'ai vu l'émétique réussir singulièrement dans un cas où l'odontalgie était sympathique d'une affection spasmodique de l'estomac.

(2) Les anciens ont connu l'utilité particulière qu'ont ici des vapeurs d'une décoction de jusquiame, qu'un auteur récent dit encore faire rendre souvent de petits vers (ce qui est sans vraisemblance).

(3) Cet engorgement va quelquefois jusqu'à pousser sensiblement la dent un peu en dehors de son alvéole, comme Vogel l'a vu.

(1) Mém. de l'Ac. de Suède, 1755.

pliquer des sachets remplis de sel commun et chauffés, etc. — On peut rapporter ici l'effet, tantôt utile, et tantôt désavantageux, qu'a l'application d'un aimant artificiel sur la dent souffrante (suivant la pratique de P. Borel, renouvelée de nos jours). — Strobelberger, dans un petit livre qu'il a intitulé : *De Podagra dentium*, n'a traité que de la douleur des dents considérée génériquement, sans donner aucun diagnostic, ni aucun traitement particulier de l'espèce de cette douleur dont la cause est goutteuse. — Musgrave conseille pour la douleur des dents arthritique (lorsqu'elle devient trop fâcheuse, ou qu'elle peut être suivie de danger), un traitement semblable à celui qu'il emploie généralement dans la goutte anomale interne. — Mais je pense que sa méthode peut aggraver le mal dans plusieurs cas. La saignée de la jugulaire, qu'il y ordonne d'abord, et le vésicatoire qu'il veut qu'on applique au cou et qu'on y entretienne aussi long-temps que le mal reste grave, peuvent avoir souvent l'effet d'attirer et de fixer de plus en plus l'humeur goutteuse sur les parties qui attachent les dents à leurs alvéoles. — Cette saignée est moins indiquée dans cette douleur des dents que l'application des sangsues aux parties voisines, et ce vésicatoire ne peut y convenir qu'autant qu'on a fait précéder des évacuations générales et révulsives suffisantes.

LXXV. Stoll a vu que l'odontalgie rhumatique négligée ou mal traitée, avait causé une affection comme paralytique de toute la moitié de la face du même côté. — Il a observé aussi que la paralysie ou l'immobilité est quelquefois produite dans les muscles de la face, et surtout d'un seul côté, par la matière rhumatique qui s'y dépose, soit à la suite d'une autre maladie rhumatique, soit même tandis que tout le reste du corps est sain. — Il dit que ce dernier cas n'est pas rare, et que De Haën l'avait déjà remarqué. Il assure que les remèdes anti-paralytiques, comme la valériane et le quinquina, n'y font aucun bien, et que pendant leur usage la maladie ne change point, ou même qu'elle augmente. — Stoll rapporte qu'un homme eut deux attaques de cette espèce de paralysie, causées pareillement par l'impression du froid. La première fois, il usa long-temps sans succès de remèdes stimulants, et la maladie s'affaiblit d'elle-même. La seconde fois, il fut guéri promptement par la saignée et les bains des pieds. — Sans doute, dans des cas semblables, on pourrait tenter utilement d'autres méthodes perturbatrices, comme l'application de l'électricité, qui est particulièrement appropriée à ces paralysies d'un genre rhumatique.

CHAPITRE VIII.

DES MALADIES QUI SONT ESSENTIELLEMENT D'UNE NATURE GOUTTEUSE, QUI N'ONT POINT ÉTÉ PRÉCÉDÉES ET NE SONT POINT ACCOMPAGNÉES DE RHUMATISME, NI DE GOUTTE AUX ARTICULATIONS.

LXXVI. Entre les maladies qui peuvent êtrec lassées sous ce chapitre, il en est de trois sortes que je crois que l'on doit reconnaître plus souvent qu'on ne le fait dans la pratique, et dont je vais traiter en détail. — Ce sont : 1° la cachexie goutteuse générale, effet de la disposition prochaine de toute la constitution à l'état goutteux ; 2° les inflammations aiguës des viscères qui sont de nature goutteuse ; 3° les inflammations, les douleurs et les autres maux des viscères qui sont chroniques et de nature goutteuse. — Premièrement, j'ai observé la cachexie goutteuse chez plusieurs personnes qui n'avaient point eu d'attaque formelle de goutte, ni même de goutte imparfaite, chez qui la goutte avait été empêchée de se former aux articulations des extrémités, et quelquefois probablement, par l'habitude d'un grand exercice de ces extrémités, qui les fortifiait et y excitait habituellement la transpiration. — La cachexie goutteuse peut déterminer différentes affections aiguës ou chroniques dans tel ou tel organe interne, suivant que cet organe a dans chaque individu une infirmité relative ou naturelle, ou acquise par diverses habitudes. — Les signes de cette cachexie goutteuse sont : 1° les maladies goutteuses auxquelles les parents du malade sont sujets, et la multiplication endémique de ces maladies dans le pays qu'il habite ; 2° les formes goutteuses du corps ; 3° l'état habituel de fatigue et de surcharge des organes digestifs, surtout chez les personnes livrées à l'intempérance et aux passions pénibles ; 4° des douleurs fixes plus ou moins fortes, qui occupent des parties internes ou éloignées des articulations ; douleurs dont les accès sont fréquents

et se renouvellent ou augmentent par l'influence des saisons, ou par d'autres causes qui affectent spécialement la transpiration, et que combattent avec un succès singulier les remèdes anti-goutteux puissants et comme spécifiques. — Des signes qui, étant joints à quelqu'un des précédents, indiquent ensuite avec le plus haut degré de probabilité que la cachexie goutteuse a été le principe de ces douleurs et d'autres maux internes, sont des affections de goutte et de rhumatisme qui leur succèdent dans les parties externes, et une excrétion habituelle (qui est ordinairement avantageuse) d'une grande quantité de sédiment crayeux par les urines.

LXXVII. Cet état de cachexie goutteuse, qu'il est essentiel de reconnaître dans beaucoup de cas, n'a pas été considéré jusqu'ici, par l'effet de ce préjugé universel, que le principe de la goutte ne peut se manifester que par des affections, ou présentes, ou qui ont existé précédemment dans les parties voisines des articulations. — Ceux même qui ont dit, comme Boerhaave, que la goutte est une maladie de toute la constitution, y ont placé seulement la racine de cette maladie, dont ils ont cru que les produits nécessaires et caractéristiques sont les diverses affections goutteuses des parties voisines des articulations. Ils ont pensé que les maladies goutteuses des parties internes ne peuvent naître que par une goutte remontée ou anomale, et dont la tendance primitive a toujours été sur les articulations. — Dans la cure de la cachexie goutteuse, l'indication d'exciter des attaques régulières de goutte aux articulations, se présente beaucoup plus rarement qu'on ne serait porté à le croire. Cette fausse vue pourrait souvent suggérer des méthodes de traitement inutiles, ou même dangereuses. Cette indication ne doit être suivie qu'à proportion, et du danger de l'affection dont la cachexie goutteuse menace une partie interne, et de la tendance qu'a sensiblement la nature du malade à porter la goutte sur les articulations. — La méthode de traitement qui convient à la cachexie goutteuse est une méthode analytique semblable à celle qui est préservative des attaques de goutte, et de laquelle j'ai parlé ci-dessus (1). Les objets en sont de prévenir la surabondance et de corriger les vices particuliers des humeurs, ainsi que d'augmenter d'une manière durable les forces de tout le système, et particulièrement celles des organes de la digestion.

(1) Dans le cinquième chapitre du premier livre.

LXXVIII. Secondement, des inflammations aiguës des viscères, qui sont de nature goutteuse et qu'aucun rhumatisme n'a précédées, peuvent exister sans être précédées ni accompagnées de goutte aux articulations. — Musgrave dit que personne ne soupçonnerait dans un sujet qui n'aurait point eu d'accès régulier de goutte, qu'une angine très-semblable à l'angine légitime fût de nature arthritique, tandis qu'aucun symptôme ne l'indiquerait, et cependant que l'habitude de la pratique médicinale démontre qu'il peut exister une semblable angine arthritique. — Mais il ajoute, sans fondement, qu'il ne faut point s'arrêter à ces choses (possibles) qui sont au-dessus de la portée des connaissances qu'on peut tirer des symptômes, et qu'on doit se borner à reconnaître le caractère goutteux dans les maladies produites par des affections anomales qui succèdent à des accès réguliers de goutte. — Cullen a parlé aussi de ces inflammations des parties internes, qui sont de nature goutteuse, sans être précédées ni accompagnées de goutte aux articulations. Il attribue ces inflammations à une espèce de goutte *aberrante* (qu'il appelle *misplaced*), dont il parle cependant d'une manière fort sceptique (1). Il met en doute si ces inflammations, causées par cette aberration de la goutte, ne sont pas toujours postérieures à quelque affection goutteuse, quoique non inflammatoire, qui a existé dans les articulations. — Cullen n'a vu qu'un cas assez distinct d'inflammation de poitrine causée par cette espèce de goutte. Il ne conseille dans de tels cas que la saignée et les autres remèdes de l'inflammation semblable idiopathique, ce qui n'a aucun rapport à la cause goutteuse présumée. — Pour reconnaître la nature goutteuse qu'ont des inflammations internes, que ne précède ni n'accompagne la goutte des articulations, il faut joindre à des signes tels que ceux que j'ai indiqués pour la cachexie goutteuse, les signes suivants, dont le concours me paraît

(1) First Lines of the practice of physick, n° 523-5.

pouvoir être souvent très-utile pour établir le diagnostic de ces inflammations goutteuses.

LXXIX. Scot dit que quand une goutte mue avec aberration (*misplaced*) cause un érysipèle à la face, une esquinancie, etc., on voit toujours paraître un sédiment rouge dans les urines, qui est un signe caractéristique de la véritable goutte. Ce signe n'est pas sans doute univoque pour démontrer la présence d'une cause goutteuse, mais il peut concourir avec d'autres signes pour la manifester. — Des signes, que je crois aussi pouvoir servir à former ce diagnostic, sont ceux que M. Chambon me paraît avoir indiqués le premier. — M. Chambon a observé que lorsque la nature apparente d'une affection principale dans une maladie cache une cause goutteuse, tandis qu'il n'a point précédé d'accès de goutte, on le reconnaît par les irrégularités qu'on observe dans les temps ordinaires de cette maladie, et dans la marche naturelle de ses accidents. — Ainsi, il remarque qu'une inflammation grave, produite par cette cause, persiste longtemps, sans amener la suppuration, ou les autres terminaisons qui sont propres à l'inflammation, et que sa durée peut même se continuer pendant plusieurs mois. — Il dit aussi que sans attendre ces irrégularités (que le temps seul pourrait découvrir trop tard), un examen attentif fait connaître, dès les premiers temps, la nature arthritique de cette maladie inflammatoire, par l'improportion qui est entre la gravité de cette maladie, et l'absence de ces symptômes d'irritation qu'elle semblerait devoir produire dans tout le système. — Cependant, il me paraît essentiel de remarquer que ce résultat de l'observation n'indiquerait que la malignité de cette maladie inflammatoire, et non sa nature goutteuse, si on n'avait en même temps d'autres signes de ce caractère goutteux. — D'ailleurs, M. Chambon a développé et appuyé par une observation très-remarquable son assertion générale sur ces signes qu'il donne de la nature goutteuse des inflammations internes chez des sujets qui n'ont jamais eu de goutte. — Dans la cure des inflammations aiguës de nature goutteuse, dont je parle ici, il faut suivre des méthodes analytiques de traitement analogues à celles qui conviennent aux mêmes inflammations internes, quand elles sont consécutives de la goutte aux articulations. Je parlerai de ces dernières méthodes dans le Livre suivant.

LXXX. Troisièmement, il est des affections chroniques des viscères inflammatoires, douloureuses et autres, qui sont de nature goutteuse, quoiqu'elles ne soient ni précédées ni accompagnées de rhumatisme ou de goutte aux articulations. — Ces cas sont au nombre de ceux que Cullen a dit être produits par l'espèce de goutte qu'il a appelée *atonique* (1), et ils appartiennent à la goutte que Liger a appelée *irrégulière proprement dite*. — Je vais indiquer deux faits de ce genre rapportés par Van-Swieten, et j'y en joindrai quelques autres du nombre de ceux que j'ai eu occasion de voir. — Un homme qui, étant assis, ne souffrait rien, et qui dès qu'il se mettait debout était pris d'un vertige violent qui le faisait tomber, resta deux ans dans cet état, malgré les remèdes que lui ordonnèrent plusieurs habiles gens. Un accès de goutte, qu'il n'avait jamais eu, le guérit entièrement (Van-Swieten). — Un homme qui avait toujours été exempt de goutte, ayant eu, dans l'espace d'un mois, trois accès d'épilepsie, dont chacun était précédé d'une douleur violente du bas-ventre avec délire, fut guéri par une douleur cruelle qui survint au gros orteil, et il fut ensuite exempt d'épilepsie, ayant chaque année deux attaques de goutte régulière (Van-Swieten). — Dans ce dernier cas, la maladie goutteuse fut sans doute *essentielle*, et non accidentelle ou symptomatique, puisqu'à la suite de la solution critique de l'épilepsie, par la goutte articulaire qui survint, il s'établit une habitude de goutte régulière, sans complication de l'épilepsie. — Une dame fut attaquée d'une ophthalmie qui résista pendant quelques mois aux remèdes qui semblaient être les plus appropriés. M. Lorry, médecin, dont la mémoire me sera toujours chère et respectable, jugea que cette ophthalmie avait une cause goutteuse, et il la guérit par des remèdes qui déterminèrent la formation de la goutte aux pieds. Cette dame a été depuis fréquemment sujette à diverses affections goutteuses et néphrétiques. — J'ai vu plusieurs cas de dou-

(1) L. cit. N° 150-1. Parmi les cas qu'il rapporte à sa goutte *atonique*, Cullen en comprend aussi qui peuvent être précédés ou entremêlés utilement de quelque degré de goutte aux articulations.

leurs chroniques et rebelles dans le bas-ventre, qui avaient un caractère essentiellement goutteux, ayant des reprises alternatives avec celles d'autres douleurs qui occupaient sensiblement le périoste de différents os, mais qui n'avaient jamais leur siége dans les muscles, ni dans les parties environnantes des articulations, et qui ne présentaient point les formes propres du rhumatisme, ni de la goutte.

LXXXI. J'ai vu plusieurs fois des douleurs internes dans la région de l'estomac, revenant par des attaques plus ou moins vives et fréquentes, qui étaient certainement de nature goutteuse, quoiqu'il n'eût point précédé, et qu'il ne se soit point ensuite déclaré, chez ces personnes, de mouvement de goutte aux articulations. — L'exemple le plus remarquable que j'en ai vu a été chez un homme dont les qualités personnelles ont commandé le respect, au milieu des révolutions qui lui ont ôté les plus grands avantages de la naissance et de la fortune. — Dès la première fois qu'il me consulta (il y a environ trente ans), je reconnus qu'une cardialgie, dont les retours violents détruisaient ses forces, était de nature rhumatique goutteuse, quoiqu'il n'eût jamais eu de goutte aux articulations, ni de rhumatisme. — Aux signes qui m'avaient indiqué alors le caractère de cette maladie, il s'en joignit successivement d'autres, qui confirmèrent de plus en plus mon opinion sur sa nature. — Le malade devint sujet habituellement à une excrétion très-abondante de craie par les urines (excrétion dont j'ai fait voir ci-dessus le rapport avec les affections goutteuses). Les douleurs, qui étaient d'abord seulement internes, s'étendirent depuis à l'extérieur de la région précordiale et aux muscles du devant de la poitrine, et le malade eut en dernier lieu une attaque de douleurs de rhumatisme très-vives à une cuisse. — L'usage de l'extrait d'aconit, continué par de longues reprises pendant le cours de deux années, produisit constamment les meilleurs effets dans la cure de cette maladie.

LXXXII. — Des femmes, nées de parents goutteux, sont particulièrement sujettes à des affections de goutte et de rhumatisme dans un âge avancé, jusque auquel ces mouvements sont pour l'ordinaire retardés par l'effet de l'évacuation des règles. — A cet âge, lorsque la menstruation vient à se faire difficilement, une affection goutteuse-rhumatique occupe souvent la matrice, et l'on peut reconnaître le caractère de cette affection long-temps avant que la goutte ait paru dans d'autres parties, lorsqu'on en observe des signes qu'a indiqués Baillou. — Ces signes sont : le cours irrégulier des règles, le défaut de quantité ou de qualité du sang menstruel, la difficulté de la fécondation, une oppression générale et accablante que cause l'humeur qui surabonde et qui n'est pas fixée, etc. (1). — Stoll a vu une douleur fixe de la matrice qui était du même genre. Elle subsistait, depuis des années, avec un gonflement sensible dans la région de ce viscère, gonflement que des gens de l'art, d'ailleurs éclairés, rapportaient à une tumeur déjà squirrheuse et cancéreuse. Il dit que le changement du siége de la douleur, qui se porta sur une des extrémités inférieures, et la nature du traitement qui réussit, firent connaître que la cause du mal était arthritique. — J'ai vu plusieurs cas remarquables de cette affection rhumatique-goutteuse de la matrice. J'en ai guéri deux entre autres où l'état d'engorgement inflammatoire de ce viscère fut constaté à plusieurs reprises par des accoucheurs habiles, et où la nature des douleurs et des autres symptômes donnait tout lieu d'appréhender comme prochaine une corruption ulcéreuse ou cancéreuse de la matrice. — Dans ces cas bien reconnus, j'ai employé avec succès les évacuations dérivatives par les sangsues, qu'indiquait l'inflammation lente de la matrice; le camphre joint au nitre, et ensuite les savonneux, les eaux minérales sulfureuses, etc. J'y ai vu réussir très-bien la décoction de bardane, de douce-amère et de salsepareille à fortes doses, et l'application constamment renouvelée, au-dessus de l'os sacrum, d'un emplâtre épispastique (sans cantharides), qui procurait un suintement assidu et très-avantageux de sérosités abondantes.

(1) Voyez sur les affections goutteuses et rhumatiques de la matrice le Traité des maladies des femmes, par M. Chambon, tome II, chap. X.

LIVRE TROISIÈME.

DE LA GOUTTE INTERNE, OU DES VISCÈRES, QUI EST CONSÉCUTIVE DE LA GOUTTE DES ARTICULATIONS.

CHAPITRE PREMIER.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES CAUSES DE LA GOUTTE INTERNE OU DES VISCÈRES, QUI EST CONSÉCUTIVE DE LA GOUTTE DES ARTICULATIONS.

I. La goutte interne ou des viscères, qui est consécutive des attaques de la goutte des articulations, est celle que Musgrave a désignée par la dénomination trop vague de goutte *anomale* (ou irrégulière). —Tous les viscères peuvent être affectés par cette goutte interne, mais elle attaque le plus souvent l'estomac et les intestins. — L'affection goutteuse consécutive, qui occupe un viscère, est de deux sortes : 1° Celle qui est sans complication dans ce viscère, et qui est produite lorsque l'application des divers agents extérieurs sur les articulations intercepte les mouvements de la goutte qui les affectait ; 2° celle que complique une autre maladie qui affecte ce même viscère, qui peut aussi avoir déterminé cette goutte interne.

II. Il est des causes qui sont communes à tous les cas de cette goutte interne. Il en est d'autres qui sont particulières à chacune des deux sortes ou espèces générales susdites. — Celles de ces causes qui sont communes sont : la disposition de la constitution à l'état goutteux des solides et des fluides, et une infirmité relative du viscère qu'affecte cette goutte. — Cette infirmité relative le dispose à recevoir, plutôt que les autres viscères, le dépôt de l'humeur goutteuse, lorsqu'elle n'est point déterminée sur les articulations, ou lorsqu'elle en est repoussée, et à être spécialement susceptible de l'état goutteux des fibres, qui y est produit ou directement, ou par sympathie.—J'ai exposé ci-dessus (1) comment l'humeur goutteuse me paraît être produite par une décomposition qui résulte d'un vice général de la dernière digestion des humeurs. J'ajoute ici que les humeurs goutteuses semblent pouvoir être multipliées par l'effet d'une assimilation qui suit la résorption dans la masse du sang, des humeurs goutteuses qui ont été précédemment formées dans les parties voisines des articulations.

III. L'infirmité relative d'un viscère, qui détermine la goutte à s'y porter, peut être originaire ou acquise, ou bien y être accidentellement produite par une affection violente étrangère à la goutte. — Cette infirmité relative d'un organe interne peut être acquise par un exercice forcé ou irrégulier des fonctions de cet organe. — C'est ainsi, par exemple, que, comme l'a observé Trampel, les hommes qui, dans leur jeunesse, ont éprouvé, à la suite de l'abus des plaisirs vénériens, quelque forte affection des testicules, sont disposés à avoir, dans la vieillesse, les testicules engorgés et douloureux par l'effet de l'humeur arthritique qui s'y dépose. — C'est d'une manière analogue que des efforts extraordinaires, qui affaiblissent une partie externe, y déterminent la goutte dont elle était auparavant exempte. Ainsi, Murray a vu une sciatique nerveuse extrêmement douloureuse, qui fut changée tout-à-coup en une douleur aux épaules, après un effort où les bras avaient été élevés fort haut. — L'infirmité relative d'un viscère est aggravée par toutes les

(1) Livre I, n° XIII.

causes d'un affaiblissement général du système, dont le viscère doit ressentir particulièrement les effets, comme sont des hémorrhagies et autres évacuations violentes, des passions tristes qui sont fortes et durables, des remèdes évacuants, ou autres très-actifs, qui causent une chute soudaine des forces.

IV. La goutte est d'autant plus facilement déterminée sur un viscère, qui souffre une infirmité relative, lorsqu'il y a un empêchement permanent de la déposition de l'humeur goutteuse sur les parties voisines des articulations, comme aussi quand il y a une excitation constante de la force propre de ces parties, qui y soutient une transpiration active. — Le premier cas est celui de la goutte, que Liger appelle *remontée par elle-même*. C'est celle qu'il dit avoir lieu chez les vieux goutteux qui ont essuyé un grand nombre d'accès de goutte, et dont les articulations, ayant leurs vaisseaux obstrués, ne peuvent plus recevoir l'humeur goutteuse. — Le second cas est celui où l'on pourrait dire, avec Musgrave, que la goutte anomale naît de ce que la force des extrémités surpasse la force d'équilibre (*isorropen*) des parties internes. — Ainsi, Baglivi a observé qu'il arrive souvent que, lorsque les paroxysmes de la goutte ont duré fort long-temps, si le malade fortifie ses pieds par l'exercice, de manière qu'ils ne soient plus aussi disposés à recevoir la goutte, la matière goutteuse peut se jeter sur des viscères et y produire des stagnations funestes. — Je rapporte ici un fait remarquable qu'a vu Liger (1). Un goutteux, étant persuadé que sa goutte était causée par le froid aux pieds, auquel il était très-sujet, fit usage, pendant un hiver, d'une boule d'étain pleine d'eau chaude, où il appuyait les pieds pendant la nuit. Il fut ensuite exempt de l'attaque de goutte qu'il avait coutume d'avoir au mois de février. Mais il fut pris d'un engorgement du fond de la bouche, qui fut tel qu'au mois de mars suivant il ne pouvait plus rien avaler qu'avec des efforts extrêmes et des convulsions de longue durée.

V. Lorsque la goutte d'un viscère et celle des articulations ont succédé l'une à l'autre par plusieurs reprises alternatives, l'habitude établit, entre ces divers organes, une sympathie qui dispose de plus en plus ce viscère à devenir un siége de la goutte. — C'est ainsi que, suivant l'observation de Sydenham, dans les vieux goutteux les reprises faibles de goutte aux articulations sont alternatives avec un mal-être extrême, des douleurs de ventre, de la tendance à la diarrhée, et ces alternatives subsistent chez ces vieux goutteux jusqu'à la mort. — J'ai dit ci-dessus (1) comment les mouvements de la goutte portent la matière goutteuse, qui est contenue dans le sang sur les organes qui sont attenants aux os et voisins des articulations, par une sorte de sécrétion que détermine l'affinité qu'ont avec l'humeur goutteuse les sucs nourriciers de ces organes, qui sont plus chargés des parties terrestres que ne le sont les autres humeurs. — Mais, lorsque les causes déterminantes de la goutte interne ont lieu dans ses différentes espèces, cette attraction, ou sorte de sécrétion de l'humeur goutteuse, est suspendue ou ne se fait plus aussi complètement dans les parties attenantes aux os. Cette humeur excrémentitielle est alors déterminée à se séparer du sang dans le viscère, que son infirmité relative (qui altère particulièrement sa fonction de transpiration et le mouvement tonique de ses fibres) rapproche le plus de la condition habituelle des parties environnantes des articulations goutteuses. — C'est par la congestion de cette humeur goutteuse qu'ont été produits les tubercules pleins de matière plâtreuse qu'on a trouvés souvent dans le foie à la suite d'une goutte remontée par elle même (Liger) dans le poumon, à la suite d'un asthme goutteux, etc.

VI. La goutte des viscères, qui est consécutive de la goutte des articulations, étant de deux sortes, dont l'une est déterminée par l'application de divers agents *externes* qui repoussent la goutte des articulations, et l'autre l'est par une autre maladie du viscère affecté, les causes particulières qui produisent l'une et l'autre sorte de goutte interne doivent être considérées séparément. — Premièrement, la cause de la première sorte de cette goutte, où l'on dit communément que la goutte est *répercutée* sur un viscère, est sensiblement une interception violente de la fluxion qui portait la goutte aux articulations. Cette interception est alors suivie d'une fluxion d'humeurs goutteuses sur ce viscère, et d'une

(1) Traité de la goutte, p. 260-1.

(1) Livre I, n° XIX.

production sympathique des affections locales que cette fluxion y détermine. — Cette interception de la goutte externe a lieu lorsque des articulations souffrantes de la goutte, ou des ulcères qu'entretient l'humeur goutteuse, souffrent l'application : 1° de l'air froid ou de topiques fortifiants, astringents, actuellement froids; application qui fait que ces parties résistent à la fluxion de l'humeur goutteuse; 2° de topiques narcotiques, qui, en faisant cesser le sentiment d'irritation locale, empêchent l'attraction suffisante de l'humeur de goutte sur les articulations.

VII. Stoll demande quelle est la cause de la mort subite (ou plutôt très-prompte) qui suit souvent la répression de la matière goutteuse (1) qui occupait les articulations. — Cette mort est beaucoup plus soudaine que celle que causent assez promptement diverses affections goutteuses aiguës, produites dans les viscères sans aucune répercussion de la goutte des articulations. — Stoll ne résout point cette question d'une manière satisfaisante. Je crois que la solution de ce problême tient à un principe semblable à celui par lequel j'ai expliqué l'effet promptement funeste qui a lieu lorsqu'on charge l'estomac d'aliments solides pendant la suppuration des plaies qui suivent les amputations, ou d'autres plaies qui sont fort étendues (2). — Dans ce dernier cas, une mort prompte est causée par l'effet de la distraction violente que souffrent les forces des principaux organes qui sont nécessaires à la vie (le cœur, le poumon et le cerveau). En effet, ces organes exercent alors dans un même temps de grands efforts qui ne sont point harmoniques, d'autant qu'ils doivent soutenir par leur *synergie* (ou concours d'action) et le travail d'une digestion pénible, et celui d'une grande suppuration. Cette distraction des forces dans les organes principaux peut être portée au point de faire cesser leurs fonctions vitales, et de causer une mort subite. — Sans doute, c'est d'une manière analogue qu'une mort prompte peut être causée dans une répercussion violente et soudaine de la goutte des articulations, qui est suivie de l'affection goutteuse d'une partie interne (et spécialement de l'estomac). — Cette mort paraît être alors l'effet d'une distraction en divers sens des forces des organes nécessaires à la vie, qui, tandis qu'elles doivent conserver les fonctions propres de ces organes, font en même temps deux efforts contraires, l'un relatif à la fluxion très-vive qui porte la goutte sur un viscère, l'autre qui tend à soutenir le mouvement de la goutte sur les articulations, qui subsiste encore avec plus ou moins de force. — Je me rappelle un fait singulièrement propre à éclaircir cette théorie. Aurélius Victor rapporte que Septime Sévère souffrant des douleurs insupportables dans tous les membres, et surtout aux pieds, comme on refusait de lui donner du poison, mangea avidement beaucoup de viandes très-pesantes, dont l'indigestion lui causa une oppression qui fut mortelle (*cruditate pressus expiravit*).

VIII. Secondement, la seconde sorte de goutte des viscères qui est consécutive de la goutte des articulations, est celle que produit une autre maladie ou affection vicieuse *interne*, qui détermine les humeurs ou les mouvements de la goutte à se porter sur un viscère que sa faiblesse relative dispose particulièrement à les recevoir.

Entre ces affections qui sont des causes déterminantes de la goutte des viscères, on peut compter les effets des narcotiques donnés imprudemment quand la goutte occupe les articulations. — Galien a observé (1) que la thériaque, prise dans une attaque de goutte, empêche les humeurs de se porter aux pieds, mais qu'elle est cause que leur fluxion errant dans tout le corps, le poumon les attire facilement, ce qui produit la suffocation du malade. Galien explique d'une manière hypothétique cette attraction opérée par le poumon. Mais le fait même a lieu souvent, et Mercatus dit qu'il en a vu l'expérience sur plusieurs malades. — Lorsque, dans un sujet qui a déjà eu des attaques de goutte,

(1) On a beaucoup d'exemples d'une mort semblable. Musgrave en a rapporté deux fort remarquables (de *Arthritide anomala*, p. 129-137). Il a dit aussi (lib. cit., p. 19) qu'il arrive quelquefois qu'un malade qui a la goutte à l'estomac, quoiqu'il use des remèdes qui poussent la goutte aux articulations, et des spiritueux les plus forts, en se plaignant de froid à l'estomac et d'abattement des esprits, meurt inopinément, au grand étonnement de ceux qui l'entourent.

(2) Nouveaux éléments de la science de l'homme, p. 258-9.

(1) Lib. de Theriac. ad Pison.

l'humeur goutteuse qu'une cause interne détermine à se fixer sur les viscères, est seulement retenue dans le sang, et que dans l'invasion ou dans le cours de cette espèce de goutte interne, il n'y a point de goutte présente dans les articulations, ou qui en ait manifestement rétrocédé, la nature goutteuse de cette affection des viscères est généralement difficile à reconnaître. On ne peut s'en assurer que par un calcul fait avec sagacité, d'après les divers éléments que je vais indiquer.

IX. On est d'autant plus fondé à présumer qu'une maladie interne qui survient à un goutteux est de nature goutteuse, quoiqu'il n'y ait ni concours, ni rétrocession de la goutte aux articulations : — 1° Lorsqu'il a précédé immédiatement auparavant une longue interruption des attaques de goutte, qui étaient habituelles chez le malade, et lorsque cette maladie se déclare vers une époque correspondante à celles où avaient lieu ces attaques de goutte; — 2° Lorsque la constitution épidémique de l'année et la saison présente sont favorables à la production des maladies goutteuses et rhumatiques; — 3° Lorsque cette maladie, résistant aux remèdes ordinaires dans celles de son genre, qui ne sont pas goutteuses, ses symptômes graves sont fort irréguliers dans leur succession, par rapport à ceux des maladies du même genre chez des sujets non goutteux. — Il est encore à remarquer, pour le diagnostic de la nature goutteuse de ces maladies internes, que l'estomac et les intestins sont de tous les viscères ceux que la goutte occupe le plus souvent. Cela tient probablement à ce qu'ils sont les plus affectés dans le travail de la formation des attaques de goutte aux articulations. — On doit aussi porter une attention particulière à reconnaître les divers effets morbifiques que la goutte, qui occupe les viscères, produit le plus communément, suivant les différences des âges des malades. — Il est utile pour cette fin de ne pas perdre de vue les observations suivantes de Stahl, que j'ai déjà rapportées dans l'histoire de la goutte des articulations. — Stahl a observé, en général, que les hommes que la podagre attaque lorsqu'ils sont encore jeunes, et qu'elle fait périr avant la vieillesse, succombent le plus souvent à des maladies inflammatoires ou hémorrhagiques, tandis que ceux qui ne sont pris de la podagre que dans un âge mûr périssent communément, dans un âge plus avancé, d'apoplexie ou de paralysie, d'hydropisie ou de marasme.

X. Il est quelquefois des maladies survenant à des sujets goutteux, où l'on peut être induit en erreur par les fortes apparences que ces maladies sont dépendantes de la goutte qui tend à se porter sur les articulations. — Dans plusieurs de ces maladies, l'humeur de goutte n'est point fixée dans un seul viscère, mais elle est à peu près uniformément répandue dans tout le corps, de sorte qu'elle peut être convenablement traitée par les seuls évacuants. — Grant en a donné un exemple remarquable dans l'histoire suivante (1). — Un sexagénaire robuste avait été sujet, depuis plusieurs années, d'abord à la goutte, et ensuite à la gravelle. Ayant perdu l'appétit et étant rendu sensiblement plus pesant, il fut pris tout à-coup de divers symptômes de tension et de plénitude dans le bas-ventre et dans la tête, et son pouls devint si obscur qu'on ne le sentait nulle part. Grant guérit parfaitement ce malade par des purgations assez fortes et long-temps répétées, et sa maladie ne fut point suivie d'un accès de goutte. — Grant demande avec raison si dans la supposition que la goutte qui était portée sur les viscères était retirée des articulations, au lieu des émétiques et des purgatifs, on eût employé des vésicatoires et des cordiaux échauffants, on n'eût pas confirmé les embarras dans les viscères, et amené (probablement) une apoplexie mortelle?

XI. Grant combat aussi avec raison, comme une opinion pernicieuse qui est trop répandue, celle qu'un goutteux ne peut avoir aucune maladie qui ne soit goutteuse. Il dit que, dans le fort de l'été, les goutteux sont souvent sujets aux fièvres bilieuses et putrides, qu'on a souvent rapporté les symptômes de ces fièvres à des effets de la goutte dans l'estomac et les intestins, et que, d'après cette erreur, on a fait beaucoup de mal. — Il a observé que dans une fièvre synoque non putride du printemps, dont les goutteux sont attaqués, on se trompe souvent en prenant pour des avant-coureurs d'un accès de goutte, des symptômes produits par une matière turgescente dans les premières voies, et que cette erreur a des suites graves, ou même fu-

---

(1) Some Observations on the atrabilious temperament and gout, p. 32-3.

nestes. Il observe que si l'on fait à propos des évacuations suffisantes pour soulager la nature de l'oppression de cette matière turgescente, les goutteux ont toujours, avant d'être parfaitement rétablis, une attaque de goutte, qui a cependant beaucoup moins de force et de durée que leurs attaques de goutte ordinaires. Grant a vu aussi que les fièvres aiguës avec une inflammation particulière, qui surviennent aux goutteux, lorsqu'elles ont été traitées, non par des échauffants, mais par des évacuations convenables, se terminent par une attaque formelle de goutte. Il en donne des exemples dans des cas d'inflammation de poitrine de sujets goutteux. — C'est une chose remarquable que cette tendance qu'affecte la nature chez ces goutteux à produire ou à achever la crise de ces fièvres aiguës par un accès de goutte, dans les cas même où il ne paraît point qu'un état imminent d'attaque de goutte ait précédé la maladie.

XII. M. Plenciz le fils (1) a fort bien observé que si un homme qui a eu la goutte est pris d'une fièvre ou d'une maladie quelconque, surtout au temps où une attaque de goutte est instante, cette fièvre ou maladie est souvent la cause de la suspension de la goutte, et non la suite de son empêchement; de sorte qu'alors on ramène souvent la podagre par des évacuations convenables, qui ôtent l'obstacle que souffrait cette opération de la nature. — Il ajoute qu'il est souvent pernicieux de rapporter ces maladies à la goutte qui a été détournée des articulations pour être portée sur les viscères, et en conséquence d'y faire appliquer de grands vésicatoires, ainsi que d'y donner des vineux et d'autres expulsifs. — Cependant il me paraît que dans ces fièvres, observées par MM. Grant et Plenciz, le vice goutteux de la constitution a pu en compliquer la nanure et en aggraver le danger. Ainsi, l'on traiterait plus parfaitement de semblables fièvres, en ayant égard à l'indication de ce vice général goutteux (qui peut aussi donner aux humeurs une altération atrabilaire, etc.), et en suivant une méthode analytique, où l'on combinerait avec les évacuants indiqués par la fièvre des anti-goutteux appropriés.

XIII. Les cas les plus graves de la seconde sorte de goutte interne sont ceux où la goutte invétérée des articulations a porté auparavant à un très-haut degré l'énervation des solides et la corruption des humeurs. En général, dans ces cas, la terminaison funeste est comme inévitable. — Dans ces cas très-graves, ou bien une maladie lente et mortelle s'établit à la suite d'accès courts et fréquents de goutte aux articulations, ou bien, si la goutte est restée long-temps cachée sans affecter les articulations, elle se développe tout-à-coup dans l'intérieur et cause bientôt la mort. — Ludwig a fort bien observé (1) que ce dernier cas a lieu, surtout chez les vieillards goutteux, lorsqu'ils abandonnent l'usage du vin, qui leur donnerait plus de force pour avoir des accès de goutte articulaire, et lorsqu'ils font trop d'usage des plaisirs de l'amour. Il a remarqué que ces vieillards goutteux périssent alors, ou par des affections lentes de catarrhe, d'épuisement des forces, etc., ou bien par des fièvres de mauvais caractère, catarrhales, intermittentes et autres. — C'est à la suite des fièvres malignes et funestes des vieillards, qui sont causées par la goutte interne, que l'on trouve les viscères frappés d'un état gangréneux, que n'a souvent précédé aucune inflammation manifeste. J'ai parlé ci-dessus (2) de ces gangrènes produites par la goutte interne, qui me paraissent tenir spécialement à la nature d'atrabile qu'a prise la matière goutteuse, et qui la rend singulièrement corruptrice, lorsqu'elle a été mise en mouvement par une fièvre aiguë.

CHAPITRE II.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LE TRAITEMENT DE LA GOUTTE DES VISCÈRES CONSÉCUTIVE DE LA GOUTTE DES ARTICULATIONS.

XIV. Je ne m'arrêterai point à exposer en détail les moyens d'empêcher le développement et l'action des causes communes à toute espèce de goutte interne, qui sont (comme je l'ai dit) la disposition de la constitution à l'état goutteux, et l'infirmité relative du viscère que peut affecter la goutte. — Le régime

---

(1) Acta et observata medica, p. 144.

(1) Dans ses Adversaria medico-practica, vol. II, p. 1.

(2) Liv. I, n° X.

et les remèdes qu'indique la disposition de la constitution à l'état goutteux, sont les mêmes qui préservent des retours des attaques de goutte, et j'en ai traité dans le cinquième chapitre du premier livre. — Quant aux moyens propres à corriger l'infirmité relative de tel ou tel viscère, qui le dispose particulièrement à être affecté par la goutte, ils sont en général les mêmes qui peuvent préserver chaque viscère des diverses maladies simples qui lui sont particulières. — J'indiquerai, d'ailleurs, sous les divers chefs des maladies de goutte interne, qui sont les plus communes, le choix que la nature goutteuse de ces maladies indique entre les préservatifs connus des maladies simples qui leur sont analogues.

XV. Quand une autre maladie grave survient dans le temps accoutumé des retours de la goutte, on a conseillé d'appliquer aux pieds du vieux levain mis en cataplasme avec du sel ou du vinaigre, et des vésicatoires aux cuisses. Mais s'il n'y a point de tendance déclarée à la formation de la goutte aux pieds, ces épispastiques peuvent irriter pernicieusement, s'ils ne sont d'ailleurs indiqués. — On a proposé aussi de faire beaucoup marcher le malade, autant qu'il serait possible dans ces circonstances; mais il est douteux si cet exercice pris alors ne rendrait pas au contraire plus difficile la détermination de la goutte aux pieds.— Boërhaave dit avoir donné souvent avec succès dans ces cas un peu de vin du Rhin très-généreux mêlé d'un peu de suc de citron. Mais ce moyen lui a été suggéré, sans doute, par le fait connu que le vin du Rhin et les acides influent très-généralement sur la production de la goutte aux articulations. Or, cette vue est beaucoup trop vague. Il est peu vraisemblable qu'en général on puisse alors faire naître promptement la goutte articulaire par un tel moyen, non plus que par d'autres analogues qui ont été proposés pour la même fin. — Il est pourtant des goutteux chez qui la goutte aux pieds est rappelée par la boisson d'un seul verre de vin acide ou de vin de Champagne (comme je l'ai vu arriver). La reproduction très-prompte de la goutte aux articulations peut avoir lieu par un moyen aussi simple chez certains goutteux, lorsqu'ils se trouvent d'ailleurs dans des circonstances favorables à cet effet. — Il est possible que chez des malades qui sont devenus goutteux par l'abus de telle boisson spiritueuse, acide, ou autre, l'impression forte de cette boisson sur l'estomac étant renouvelée, fasse renaître par une habitude sympathique l'affection qui lui est singulièrement liée, ou la détermination de la goutte sur les articulations. — Je vais présenter d'abord des observations générales sur l'usage des principaux remèdes excitants, qu'on fait prendre, d'après Musgrave, dans tous les cas de la goutte interne, où l'on se propose de porter la goutte sur les articulations. — J'exposerai ensuite dans deux articles séparés ce qu'ont de particulier les méthodes de traitement qui conviennent à chacune des deux sortes de goutte interne, que j'ai distinguées ci-dessus, suivant que cette goutte est ou simple ou compliquée.

XVI. Musgrave rapporte à un principe universel tous les traitements de la goutte interne, qu'il appelle anomale (1). — Ce principe fondamental de Musgrave est que l'indication générale devant être de débarrasser le plus tôt et le plus sûrement possible de la matière goutteuse l'organe interne qui en est affecté, il faut chasser une partie de cette matière hors du corps par des évacuations convenables, et aider la nature à en porter une autre partie sur les articulations, en employant des remèdes excitants internes et externes. — Ce principe, quelque spécieux qu'il paraisse, est vague, absolument insuffisant, et très-souvent dangereux dans les traitements de divers cas de goutte interne. — C'est ce qui sera rendu manifeste par l'exposition des diverses méthodes de traitement qu'il faut suivre dans les diverses espèces de la goutte interne. — Musgrave a fait de ce principe vicieux deux applications encore plus vicieuses, d'après les fausses idées qu'il a eues sur la manière d'agir, et sur l'emploi qu'on doit faire des remèdes martiaux et des autres excitants, qu'il conseille pour porter aux articulations la goutte fixée à l'intérieur. — Musgrave emploie très-généralement dans la goutte anomale les martiaux et les cordiaux, dans la vue d'exciter la fièvre, et il pense que cette fièvre doit porter la goutte sur les articulations, après qu'elle a résorbé le miasme arthritique fixé dans les membranes de l'estomac ou d'un autre viscère. — Il a peut-être

---

(1) De Arthritide anomala, cap. I, n. XII.

formé cette vaine opinion d'après quelques cas, où il a vu l'usage de ces seuls remèdes suivi du retour de la goutte aux articulations, retour auquel la nature était sans doute d'ailleurs prochainement disposée. — La pratique fondée sur cette théorie est évidemment dangereuse. On ne doit point avoir en vue d'exciter la fièvre par ces remèdes, car la fièvre, par elle-même, ne peut que pousser l'humeur morbifique goutteuse, comme toute autre humeur, dans les vaisseaux des viscères affectés ou autres, aussi bien que dans ceux des parties ligamenteuses et autres voisines des articulations, et l'on doit toujours redouter les suites de ces impulsions équivoques et indéterminées. — Il n'est pas douteux que les martiaux et les autres remèdes échauffants que Musgrave ordonne pour cette fin dans la goutte anomale, y sont très-souvent utiles; mais ils ne peuvent l'être assez sûrement que lorsqu'on règle leur emploi suivant les vraies méthodes du traitement de la goutte interne, dans lesquelles on détermine quand on doit se proposer de pousser la goutte aux articulations des extrémités. L'on doit reconnaître en général que la fièvre qui peut être excitée par ces remèdes échauffants, n'est sûre et avantageuse qu'à proportion de ce que la fluxion de la goutte interne est affaiblie, et de ce que la nature est sensiblement disposée à porter la goutte aux articulations.

XVII. Il est certainement des cas de goutte anomale ou interne dans lesquels la fièvre excitée par des médicaments échauffants peut produire des effets heureux, que Musgrave en a espérés trop généralement. — Entre ces cas sont ceux où l'affection du viscère attaqué par la goutte produit une diminution très-considérable des forces de tout le système, et où la langueur est manifeste dans les fonctions de tous les organes. — L'état du malade, dans ces cas, est entièrement opposé à celui qui a lieu dans l'attaque régulière de goutte, où l'on observe tous les signes d'un effort général, et d'un travail plus ou moins intense de la nature : agitation du sang, vitesse du pouls, chaleur vive et quelquefois très-forte, etc. — Les remèdes cordiaux et autres, qui excitent la fièvre dans des cas où les forces de tout le corps sont languissantes, en renouvelant un état semblable à celui qui existait auparavant chez le malade, lorsqu'il avait la goutte régulière, invitent la nature à reproduire cette goutte qui accompagnait cet état, ou qui en faisait la crise. — On sait que, pour renouveler une maladie habituelle, rien n'est plus efficace que de rétablir la nature dans des circonstances semblables à celles où elle avait coutume de produire cette maladie. — Ainsi, la pratique de Musgrave peut être née de l'intention d'imiter le procédé de la nature dans les attaques de goutte régulières; mais cette méthode empirique imitative, où l'on se propose d'exciter et d'entretenir une fièvre artificielle, qu'on ne peut néanmoins graduer assez sûrement, est trop souvent incertaine et dangereuse. Elle l'est, surtout, lorsque la nature n'a point sensiblement de tendance à reporter la goutte des viscères sur les articulations précédemment affectées. Musgrave a conseillé aussi, dans beaucoup de cas de la goutte anomale ou interne, de donner des purgatifs actifs, comme étant des remèdes propres à exciter une révolution qui pousse la goutte aux articulations. D'autres auteurs ont adopté cette vue de Musgrave, d'après laquelle Mead a conseillé dans la goutte interne des purgatifs qui soient plus échauffants qu'évacuants (*calidiora,* dit il, *quæ non vehementer ventrem moveant*). Mais ces purgatifs forts ne peuvent produire par eux-mêmes qu'une excitation aveugle, qui porte les mouvements de la goutte aussi bien à l'intérieur que sur les articulations. — Cette vue, qui est certainement trop vague, a pu être suggérée à Musgrave par des faits tels que ceux qu'il dit avoir observés : que des attaques de goutte, qu'aucune autre cause manifeste ne déterminait, sont survenues ou d'abord après le travail de l'accouchement, ou immédiatement après des vomissements qui étaient faits avec de grands efforts.

Article premier. — Du traitement de la goutte interne ou d'un viscère qui suit immédiatement la répression de la goutte des articulations par des agents extérieurs, lorsque cette goutte interne n'est point compliquée d'une autre maladie de ce viscère.

XVIII. En général, le traitement de la goutte des viscères ne peut être rapporté à des méthodes naturelles; car les mouvements salutaires que la nature, abandonnée à elle-même, peut produire dans cette goutte, sont rares, tardifs et incertains; et l'on ne peut se proposer des méthodes de traitement qui tendent

à favoriser des mouvements naturels, dont on ne peut prévoir assez probablement la direction ni le succès. — Les méthodes analytiques de traitement doivent seules être employées, pour satisfaire aux diverses indications que présentent les éléments des affections de la goutte interne ou des viscères. — Lorsque ces affections, causées par la répercussion ou la rétrocession de la goutte, sont simples, leurs éléments sont : la fluxion qui fixait la goutte sur les articulations qui est affaiblie, et qu'il faut rendre dominante, la fluxion qui porte la goutte sur le viscère affecté, la perte des forces dans les organes nécessaires à la vie, qui est déterminée par les efforts simultanés et inégaux que fait la nature pour soutenir ces deux fluxions en sens contraire, l'état simplement goutteux du viscère affecté, et l'affaiblissement de tous les systèmes. — Ces diverses indications peuvent exister ensemble ou séparément, dans les divers cas de cette goutte interne simple; et elles peuvent y être successivement dominantes suivant des rapports différents, ce qui doit déterminer la méthode analytique qui convient à chacun de ces cas.

1° Lorsque la goutte est répercutée sur les viscères par l'impression que font sur les articulations goutteuses des topiques froids, astringents, narcotiques, ou d'autres agents externes répulsifs, il faut modérer la violence et prévenir le danger de la fluxion des humeurs goutteuses sur les viscères, en faisant des évacuations révulsives convenables des humeurs trop abondantes que peut entraîner cette fluxion de goutte interne.

2° A mesure que la fluxion de la goutte interne a moins de violence, et que l'indication dominante est de remédier à la faiblesse que cause la distraction pernicieuse des forces dans les organes nécessaires à la vie, il faut remplir cette indication si importante par l'usage des cordiaux et d'autres remèdes fortement excitants.

3° Entre ces remèdes excitants, on doit employer de préférence ceux qui ont en même temps une vertu spécialement appopriée contre l'état goutteux du viscère affecté. Il est nécessaire d'insister d'autant plus sur ces anti-goutteux comme spécifiques, à proportion de ce qu'on obtient moins de succès marqué des remèdes qui répondent aux autres indications du traitement.

4° Il faut appliquer des topiques attractifs sur les articulations qui étaient affectées auparavant; et ces topiques étant choisis, ou relâchants ou excitants, suivant qu'il est indiqué, disposent les parties environnantes de ces articulations à redevenir le terme d'une fluxion goutteuse prédominante.

5° Si, à raison de l'affaiblissement général du système, les remèdes précédents ne peuvent déterminer ou soutenir qu'imparfaitement la fluxion de la goutte sur les articulations, on doit, en continuant leur usage suivant qu'il est indiqué, exciter les forces du genre nerveux par des stomachiques amers et aromatiques, et celles des vaisseaux sanguins par des martiaux.

Ces corroborants appropriés peuvent relever le système général des forces du principe de la vie, de manière à le rendre capable de rétablir l'ordre accoutumé et plus naturel des mouvements de la goutte. — Je vais exposer en détail quels sont les principaux remèdes qui peuvent satisfaire ces différentes indications, et comment ils doivent être modifiés dans les principales circonstances relatives à leur emploi.

XIX. Premièrement, la violence de la fluxion vers l'intérieur, que produit la goutte répercutée, peut indiquer, surtout relativement à la nature et aux symptômes de la fièvre qui peut survenir à cette goutte interne, des évacuations de sang, ou générales ou révulsives par la saignée, ou dérivatives par l'application des sangsues. — Il est particulièrement utile dans plusieurs cas de pratiquer la saignée du pied, afin de rappeler la goutte aux articulations des extrémités inférieures qui étaient auparavant affectées. — Mead a dit, trop généralement, que la saignée a le plus souvent l'effet, que la goutte abandonne la partie interne qu'elle occupait. Mais cette vue de *déplacer* la goutte par la saignée présente une indication beaucoup trop vague de ce remède. — Entre les évacuations révulsives qui peuvent être indiquées pour affaiblir la fluxion de la goutte répercutée, et pour prévenir ou dissiper les engorgements que cette fluxion peut produire dans les viscères, celles qu'on obtient par les émétiques et les purgatifs doivent être mises au premier rang. — Les évacuations procurées par des diaphorétiques appropriés peuvent aussi être singulièrement utiles pour débarrasser de la surcharge des humeurs les viscères qui

sont affectés par la goutte. — Entre ces diaphorétiques, on a recommandé avec raison la poudre de James (le phosphate de chaux antimonié). L'expérience a fait voir que ce remède est très-efficace, et pour exciter doucement le vomissement, la purgation et les sueurs, et pour combattre les maladies qui sont compliquées de faiblesse nerveuse et de répulsion à l'intérieur des humeurs qui étaient portées à la surface du corps. — On peut aussi employer alors, comme très-utiles par leur action diaphorétique, les bains de vapeurs convenablement ménagés. M. Ponsart paraît néanmoins avoir conseillé ces bains trop généralement dans la goutte remontée, où il dit qu'ils procurent la transpiration de toute l'habitude du corps sans l'affaiblir, et qu'ils épuisent ainsi l'humeur morbifique sans incendier la masse du sang (1).

XX. Secondement, les cordiaux me paraissent devoir être principalement employés dans le traitement de la goutte des viscères, pour remédier à l'affaiblissement des organes vitaux dans cette goutte répercutée des articulations. — Ils n'y doivent point être donnés dans la vue d'exciter des mouvements de fièvre. Ces mouvements fébriles ne sont qu'un accident qu'amène l'excitation des forces, qui est nécessaire dans ces cas, et cet accident peut être nuisible, comme il peut être utile. — Les cordiaux les plus usités dans ces cas sont : les vins généreux, ou qu'on charge de substances aromatiques, les huiles essentielles des plantes carminatives, et les alcalis volatils, etc. Je ferai dans la suite quelques remarques particulières sur le choix qu'on doit faire entre ces divers cordiaux dans les différentes espèces de la goutte interne.

Troisièmement, entre les cordiaux qui sont indiqués pour arrêter les progrès de l'affaiblissement des organes vitaux, on doit préférer ceux qui sont spécialement anti-goutteux. — Il faut d'ailleurs, en général (comme il a été dit) combiner dans tout le cours du traitement de la goutte interne l'usage des remèdes dans lesquels l'observation a fait connaître une vertu particulière anti-goutteuse. — Des excitants anti-goutteux des plus efficaces dans la goutte interne, et dont il faut y régler le choix, suivant la mesure de leur activité, sont : l'éther, le camphre, l'eau de menthe poivrée, le sel volatil huileux de Sylvius, la teinture volatile de gayac, et, spécialement, le musc, qui est un anti-goutteux nervin et anti-spasmodique. — L'opium (surtout dans la thériaque) peut être compté parmi les remèdes cordiaux qu'on peut employer avec succès dans ces cas de goutte interne, quoique l'atonie du système y soit dominante. Mais l'usage de l'opium donné comme excitant est beaucoup plus borné, sans comparaison, que ne l'ont pensé Brown et ses sectateurs. — D'ailleurs, l'emploi de l'opium dans la goutte interne souffre de nombreuses exceptions, et je dois renvoyer à l'exposition des traitements qui conviennent aux diverses espèces de cette goutte, les règles qui sont relatives aux effets excitants ou autres que ce remède peut avoir dans ces maladies.

XXI. Quatrièmement, les topiques attractifs qu'on peut appliquer sur les articulations qu'occupait la goutte, et qui peuvent y rappeler la fluxion goutteuse, sont de deux sortes, des relâchants et des irritants. — Les premiers sont les bains de pieds dans l'eau très-chaude (qui peuvent être plus souvent efficaces qu'on ne croit communément), des bains de vapeurs dirigés aux extrémités inférieures, des cataplasmes avec les farineux et le lait, des fomentations émollientes, des frictions douces, etc. — Les topiques irritants doivent, en général, être assez actifs, quand ils ne sont point fortement épispastiques. Les premiers sont des fomentations appliquées chaudement avec une décoction vineuse de rue ou d'espèces aromatiques, des frictions fortes et réitérées faites sur les genoux et sur les pieds, avec de la flanelle imbibée d'esprit de sel ammoniac, en chauffant aussi les genoux (dans les intervalles de ces frictions) par l'application répétée de briques chaudes, etc. — Un topique irritant, que j'ai vu pendant plusieurs années être fort employé à Paris dans la goutte remontée, sont les bains de Gondran. On y mettait les jambes dans de l'eau chaude, à laquelle on ajoutait de l'esprit de sel (à la dose d'une

(1) On fait prendre ce bain de vapeurs au malade, étant dans son lit, sous ses couvertures relevées en voûte par des demi-cerceaux, en mettant entre ses cuisses une lampe à plusieurs mèches qui brûlent à l'esprit de vin. On décide les bons effets de ce bain, en faisant prendre au malade qui y est exposé, chaudement et abondamment, une boisson diaphorétique appropriée.

once et demie pour chaque bain, suivant ce qui m'a été assuré par M. Lassone). — Ces bains ont été utiles dans plusieurs cas de goutte répercutée. Mais dans ces cas, j'ai obtenu encore plus souvent l'effet d'attirer la goutte aux pieds, par des bains de jambes pris dans l'eau chaude, où j'avais fait dissoudre du sublimé corrosif (qu'on sait être une combinaison de l'acide muriatique sur-oxygéné avec le mercure). — Je dois observer que souvent aussi j'ai vu des effets nuisibles d'une trop grande répétition des bains dans l'eau chaude, où l'on avait dissous de l'acide marin, mis en usage pour rappeler aux pieds la goutte qui était remontée. Cet acide peut, lorsqu'on abuse de son effet irritant, aggraver la répulsion de la goutte et en déterminer d'autant plus la fixation dans les parties internes. — Cela doit arriver surtout chez les personnes dont la goutte est fort invétérée, et chez qui les téguments et les autres parties environnantes des articulations goutteuses sont le plus souvent dans un état de contracture.

XXII. Les topiques fortement irritants ou épispastiques qu'on emploie le plus communément pour rappeler la goutte interne aux articulations des extrémités, sont les sinapismes simples ou composés, et les épithèmes vésicatoires. — Les sinapismes opèrent plus promptement et peuvent être plus utiles que les vésicatoires, lorsqu'il est urgent de rappeler aux pieds la goutte qu'une métastase soudaine a jetée sur les parties internes. — Mais les vésicatoires ont cet avantage, que l'écoulement qu'ils procurent, et qui doit être entretenu pendant long-temps par des suppuratifs convenables (tels que le baume d'Arcæus), soutire des parties voisines des articulations goutteuses une grande quantité d'humeurs séreuses âcres, ce qui épuise sensiblement la matière de la goutte. — Il est souvent utile de suivre la pratique de Musgrave, qui, après avoir excité à l'endroit de l'articulation goutteuse une tumeur assez considérable par l'application d'un sinapisme ou d'un autre rubéfiant, faisait appliquer, au-dessus de cette tumeur, un vésicatoire, qui procurait pendant long-temps des évacuations abondantes. — D'autres puissants épispastiques, qu'on a employés avec succès dans la goutte remontée, sont les ventouses appliquées aux plantes des pieds, et les brûlures faites avec le *moxa*, ou les mèches de coton au-dessus des articulations goutteuses. Pouteau assure que lorsque la goutte s'est portée sur les viscères, la matière en est très-promptement déplacée par le moyen de ces brûlures. — On a aussi proposé l'électrisation des extrémités, comme un grand moyen d'y rappeler la goutte; mais on n'a pas jusqu'ici déterminé l'emploi de ce remède par des expériences suffisantes.

XXIII. Voici les principales règles que je propose comme devant être suivies pour le choix et l'administration des topiques ou relâchants ou irritants, dans les divers cas de la goutte répercutée.

A. On doit (comme Musgrave l'a dit, en parlant du traitement de la goutte remontée à l'estomac) modérer la force des topiques irritants, si la douleur qu'ils causent peut amener la défaillance. Cette défaillance aggraverait l'effet le plus immédiatement dangereux de la goutte interne, et en énervant le système des forces, fixerait de plus en plus la goutte à l'intérieur.

B. Il ne faut pas porter trop loin l'usage des vésicatoires et des autres topiques irritants, dont l'abus, en excitant trop l'action des organes extérieurs, devient une nouvelle cause de répulsion de la goutte sur les viscères. — Il faut rappeler ici les observations de Cullen, qui a vu souvent un vésicatoire appliqué sur les articulations souffrantes, pour résoudre un accès de goutte régulière, avoir l'effet de la faire remonter (1) : ce qui l'a conduit à conseiller dans la goutte qu'il appelle *atonique*, de n'appliquer des vésicatoires aux extrémités qu'autant que la douleur n'y est point imminente (2).

C. Si les articulations des extrémités qui étaient affectées de goutte ont été offensées par une cause manifeste d'une contracture ou crispation, qui a déterminé la répulsion de la goutte, et qui subsiste encore, les topiques irritants pourraient aggraver l'effet de cette cause, et l'on doit employer les topiques relâchants. — Si, au contraire, ces articulations sont réduites à un état de langueur sensible ou de stupéfaction, produit par des topiques ou par d'autres causes externes qui ont fait remonter la

---

(1) FirssLines of the practice of physic, n° 565.

(2) L. C. N. 579.

goutte, les topiques irritants sont indiqués, et les relâchants seraient visiblement contraires. — Ce choix des topiques est relatif aux cas où la goutte répercutée menace vaguement différents viscères, et n'en affecte aucun de manière à y produire des symptômes bien marqués de langueur ou d'irritation.

D. Si, dans l'état des articulations goutteuses, on n'observe point l'irritation ou la débilitation qui a pu avoir lieu lorsque la goutte en a été poussée à l'intérieur, on doit se régler sur l'état sensible du viscère qu'affecte la goutte. Ainsi, il faut leur appliquer des topiques relâchants, si c'est l'irritation, et des stimulants, si c'est la débilitation qui domine dans les symptômes de l'affection du viscère goutteux.

E. Le plus souvent il faut régler le choix des topiques, suivant que l'irritation ou la débilitation se combinent, et dans le viscère affecté, et dans les articulations goutteuses. Ces combinaisons se bornent aux suivantes : — Une langueur insolite dans les fonctions du viscère affecté peut être jointe à une irritation vive dans les extrémités goutteuses. Alors il faut leur appliquer des topiques relâchants, en même temps qu'on applique des topiques stimulants sur d'autres articulations qui paraissent disposées à la goutte. — L'irritation vive dans le viscère affecté peut concourir avec une débilitation inaccoutumée des extrémités goutteuses. Dans ce cas, on ne peut se proposer d'affaiblir l'irritation de ce viscère que par une révulsion qu'opèrent des topiques stimulants appliqués sur les articulations de ces extrémités.—Les articulations des extrémités d'où la goutte est remontée, et le viscère qu'elle occupe, peuvent être pareillement dans un état manifeste ou d'irritation, ou de langueur dominante, et l'on voit qu'il faut appliquer des relâchants à ces extrémités dans le premier cas, et des stimulants dans le second. — Cependant, il est dans ce dernier cas une exception que peut présenter l'œdème du poumon (1), où, malgré la faiblesse des extrémités, il est à propos de les relâcher par l'application de l'eau chaude, en même temps qu'on applique des topiques stimulants sur des parties voisines des articulations où siégeait la goutte.

(1) J'en donnerai la raison ci-dessous au n° CVI.

F. Lorsque l'affection goutteuse d'un viscère a été soulagée par la formation imparfaite de la goutte dans une articulation, il ne faut point appliquer sur cette articulation des topiques relâchants, qui pourraient dissiper cette terminaison salutaire de la fluxion goutteuse. C'est ce que j'ai observé dans le cas suivant.— J'ai vu un malade qui, après une colique arthritique, fut pris d'une oppression de poitrine, et eut ensuite tous les autres symptômes d'un œdème du poumon. Chez ce malade, l'oppression fut extrêmement soulagée par la goutte qui survint au gros orteil. On voulut y fixer la goutte par un pédiluve avec l'eau chaude, qui n'eut point cet effet, et qui au contraire renouvela l'oppression; mais ensuite on appliqua un sinapisme au pied, qui n'y rappela point la goutte, et qui cependant eut un effet très-marqué pour diminuer l'oppression de poitrine.

XXIV. Cinquièmement, les remèdes fortifiants les plus convenables pour assurer les bons effets des remèdes internes et externes, par lesquels on doit satisfaire aux indications précédentes, sont les martiaux et les stomachiques, surtout les amers, auxquels on a attribué une vertu balsamique, tels que le trèfle d'eau, la racine de gentiane et la quassia ou le bois amer de Surinam. — Les stomachiques aromatiques peuvent aussi être d'une grande efficacité dans les mêmes vues, et leur action peut être plus généralement appropriée en la modifiant. — C'est peut être à ce qu'on lui donne le lait pour véhicule que tient en partie l'efficacité singulière attribuée au gingembre bouilli dans du lait, qu'on assure qui fait descendre aux pieds dans un quart d'heure la goutte qui était remontée (1). — Les stomachiques remé-

(1) Une lettre du président de la Société royale de Londres, à l'Institut national de France, a annoncé ce remède comme la plus importante découverte. (Voyez la Clef du cabinet des Souverains, n° 1453, p. 4). Le gingembre agirait-il alors sur le viscère goutteux par une vertu résolutive singulière, semblable à celle que les vapeurs du lait, où l'on a fait bouillir du poivre, ont dans certaines espèces d'angine? (V. Fuller, Pharmac. Ext. Vapor ad anginam). Voyez ce qu'a dit Smail (que j'ai cité ci-dessus, l. I, n° XXIV) sur l'utilité de l'infusion de la racine de gingembre pour déterminer une attaque régulière de goutte qu'empêche l'état languissant de l'estomac.

dient à la langueur nerveuse de la constitution, en excitant l'activité de l'estomac et des intestins ; et les martiaux relèvent les forces de tous les organes, en augmentant les forces constantes de la circulation, par leur action sur le système des vaisseaux sanguins. L'influence singulière des martiaux pour exciter les forces du système des vaisseaux sanguins peut sans doute accélérer le mouvement de la circulation du sang, jusqu'à approcher de l'état fébrile, et cet état peut être fort avantageux (comme je l'ai dit ci-dessus) quand la nature est disposée à reporter la goutte sur les articulations. — Musgrave dit (1) que, d'après ce qu'il a expérimenté pendant plusieurs années, il n'a point trouvé de remède plus efficace que le fer, pour pousser aux articulations la goutte anomale ou interne. — Cependant on voit, par tout ce qui a été écrit dans le dernier siècle sur la goutte interne, et en observant la pratique que suivent généralement les médecins de France, d'Angleterre, d'Allemagne, que depuis Musgrave on a fait assez peu d'usage des martiaux dans le traitement des maladies aiguës qui dépendent de la goutte portée sur les viscères ; et on ne les a guère ordonnés qu'après la solution de ces maladies, comme préservatifs de leurs retours.

Les amers stomachiques actifs sont pareillement assez négligés dans ces maladies aiguës, quelque employés qu'ils soient dans leur convalescence et dans des cas chroniques de goutte interne. Il me paraît que deux causes ont fait tomber en désuétude l'emploi de ces puissants remèdes. — La première est l'inertie de la plus grande partie des médecins, qui rétrécit continuellement le cercle des remèdes qui peuvent être efficaces. — La seconde cause, qui peut être la principale, est que ces remèdes n'ont pas été trouvés aussi constamment utiles que Musgrave l'avait annoncé, dans l'état le plus dangereux des maladies aiguës causées par la goutte interne. Dans cet état, il importe beaucoup plus généralement d'insister sur les évacuants généraux et révulsifs, les cordiaux, les anti-goutteux et les topiques attractifs appropriés. — Cependant les martiaux ont de grands effets pour accélérer et assurer la guérison de plusieurs des maladies très-graves que cause la goutte interne, pourvu qu'ils soient placés (ainsi que je l'ai marqué), lorsque d'autres remèdes ont satisfait en quelque degré à d'autres indications essentielles et qui peuvent être plus urgentes, et lorsqu'ils ont rendu la nature susceptible de l'action de ces remèdes corroborants. — Je dis qu'il faut que l'état du malade soit déjà assez amélioré pour que la nature soit susceptible de l'action fortifiante des martiaux : je rapporte à cette observation générale ce qu'a vu Musgrave, que dans la colique arthritique, chez des sujets délicats, les intestins étant trop faibles, les préparations de fer étaient très-promptement rejetées par les selles, et excitaient même la diarrhée.

(1) De Arthritide anom., cap. I, n° XI.

ARTICLE II. — DU TRAITEMENT DE LA GOUTTE INTERNE OU D'UN VISCÈRE QUE COMPLIQUE UNE AUTRE MALADIE DE CE VISCÈRE, QUI A PU AUSSI DÉTERMINER CETTE GOUTTE INTERNE.

XXV. On ne peut rapporter à cette sorte de goutte interne, causée par une autre maladie, la goutte que Liger appelle *remontée par elle-même*, et qu'il dit se produire dans les vieux goutteux, dont les articulations sont trop obstruées pour recevoir la matière goutteuse. — Liger conseille, dans ces cas, de s'abstenir de la saignée et de tout ce qui affaiblit, et d'insister principalement sur les remèdes qui poussent ou rappellent aux articulations la goutte rentrée par accident, tels que sont les vomitifs, le vin et les vésicatoires. — Dans tous les cas de goutte interne où la goutte était déjà formée dans les articulations, lorsqu'elle a été portée sur les viscères par une autre maladie (particulière ou générale, mais qu'il faut toujours considérer principalement par rapport au viscère affecté), la rétrocession de la goutte qui se fait alors présente des indications qui sont semblables à celles de la goutte répercutée et qui doivent être remplies par des moyens tels que ceux que j'ai exposés dans l'article précédent. — Cette rétrocession de la goutte a lieu de même dans les cas où il y a seulement une *tendance actuelle* de la nature à produire une attaque de goutte régulière, tendance qui est arrêtée par un affaiblissement général de la constitution, ou par une autre maladie. La goutte se fixe alors sur l'organe interne, que son infirmité relative dispose particulièrement à la rece-

voir. — On voit que, dans ces cas, la rétrocession de la goutte demande un traitement analogue à celui de la goutte réprimée des articulations, et que ce traitement doit être combiné avec celui de la maladie qui a causé cette rétrocession, ou qui lui est compliquée.

XXVI. Dans tous les cas de goutte interne compliquée par une autre maladie, où il y a eu rétrocession d'une goutte établie ou d'une goutte tendante à se former dans les articulations, il ne faut pas suivre la pratique universelle de Musgrave dans la goutte interne. Cet auteur a trop peu d'égard à ce qu'exige le traitement de cette autre maladie conjointe, et il s'attache presque uniquement à suivre sa règle générale sur le traitement de la goutte anomale ou interne. — J'observe en particulier, contre cette règle universelle de Musgrave, que l'indication de porter la goutte sur les articulations n'est ni la première, ni la plus urgente de celles qu'on doit se procurer dans beaucoup de cas et de temps de la goutte interne compliquée, et qu'en suivant cette indication, ou principalement ou trop tôt, on peut empêcher le succès des autres remèdes qui sont indiqués dans cette goutte. — Dans toute maladie qui, survenant à un goutteux, cause l'affection goutteuse d'un viscère, il faut distinguer et suivre deux sortes d'indications, celles qui sont relatives à la nature de la maladie primitive (qui peut être une fièvre putride, rémittente, etc., une inflammation particulière, une maladie du cerveau, etc.); et celles que présente le vice goutteux général, qui est spécialement déterminé, par la maladie primitive, à se fixer dans le viscère affecté. — Lorsque des remèdes de nature différente sont indiqués par la maladie primitive, et par l'état goutteux général que cette maladie a déterminé à se porter sur un viscère, il faut graduer, réunir, ou faire succéder ces divers remèdes dans l'ordre et suivant les proportions qu'exigent les rapports de dominance ou d'influence respective que peuvent avoir ces affections élémentaires.

XXVII. Pour bien voir toute l'étendue et la diversité des traitements qu'exigent les indications qui coexistent ou qui se succèdent dans les complications dont je parle, je crois nécessaire de rappeler ici un principe fondamental sur les méthodes analytiques du traitement des maladies compliquées, que j'ai enseigné et exposé, avec tous les développements nécessaires, dans ma Thérapeutique ou dans mes Leçons générales sur la méthode dans l'art de guérir. — J'observe que la doctrine qu'a enseignée Galien(1), sur l'ordre dans lequel on doit suivre les indications diverses des maladies compliquées, a été rejetée avec raison par plusieurs médecins des derniers siècles, comme Vallésius, Salius Diversus et autres, qui cependant n'en ont point substitué de meilleure. — Toute méthode analytique du traitement de deux ou de plusieurs maladies compliquées entre elles, doit être formée, et suivant l'ordre d'*importance respective* que présentent les *indications* de chaque maladie élémentaire ou composante, et suivant l'ordre de *combinaison* ou de *succession le plus avantageux*, dans lequel on peut distribuer les *traitements partiels* qui remplissent ces indications de chaque maladie élémentaire.—C'est d'après ce principe général qu'il faut régler les méthodes de traitement de la goutte interne, qui est déterminée par une autre maladie avec laquelle elle se complique. — Il serait déplacé de vouloir faire l'énumération de toutes les indications particulières qui sont propres à chacun des divers genres de maladies, dont on voit le plus communément des espèces goutteuses. — Mais il suffit d'observer, en général, qu'il est nécessaire de combiner, dans le traitement de ces espèces, les indications propres à chacun de leurs genres (comme peut être une inflammation ou autre lésion du viscère affecté), et les indications qui appartiennent au caractère goutteux qui spécifie ce genre.

XXVIII. On doit tâcher de dissiper la matière goutteuse qui est contenue dans l'intérieur du corps par des évacuations ou du sang, ou des humeurs excrémentitielles (par les selles, les urines, et par la transpiration augmentée), toujours en choisissant celles qui conviennent au genre de maladie dont on traite l'espèce goutteuse. — C'est le plus souvent lorsque la maladie primitive, ou autrement compliquée avec la goutte interne, est fort affaiblie, qu'il est le plus avantageux de combattre la détermination de la goutte sur le viscère affecté, par des remèdes diaphorétiques et autres expulsifs qui ne soient point contre-indiqués par cette maladie primitive. C'est surtout alors qu'il convient d'employer

(1) Meth. med., l. VII, c. XII.

des topiques attractifs, qui portent et fixent les mouvements ou les humeurs de la goutte aux articulations des extrémités. — Ce ne peut être suivant un seul et même ordre qu'on doit embrasser en même temps, ou se faire succéder, les différentes indications du traitement des maladies compliquées de goutte interne. C'est pourtant ce qu'on a supposé dans toutes les méthodes que Musgrave ou d'autres ont prétendu devoir être d'une application perpétuelle dans ces maladies goutteuses. — Grant a rapporté (1) un cas où la goutte des articulations était compliquée d'une fausse péripneumonie. Il combattit avec succès cette maladie compliquée, qui se termina par l'expectoration, après des purgations abondantes. La goutte dura encore quatorze jours, et il n'en revint une autre attaque qu'après un intervalle plus long qu'à l'ordinaire. — Il me paraît que le succès que Grant obtint dans ce cas ne fut point dû, ainsi qu'il l'a pensé, à ce qu'il combattit la fausse péripneumonie, sans avoir égard à la goutte; mais, au contraire, à ce que les remèdes par lesquels il traita cette fausse péripneumonie se trouvèrent être aussi en même temps utiles contre la podagre. — En effet, il ne put que détruire la surabondance des humeurs goutteuses par les évacuants des premières voies qu'il ordonna, et par les diaphorétiques actifs qu'il fit prendre durant tout le cours de cette maladie. Ces derniers remèdes durent aussi soutenir constamment la fluxion de la goutte sur les articulations, et empêcher sa rétrocession à l'intérieur.

XXIX. Lorsqu'une autre maladie est compliquée avec la goutte dans un viscère, et qu'il y a en même temps une *rétrocession* de la goutte qui était formée aux articulations, on voit qu'entre les indications combinées qu'on doit se proposer, il faut remplir d'autant plus promptement celle de reporter la goutte sur les articulations.

Mais, d'ailleurs, dans cette espèce de goutte interne compliquée, lors même qu'il n'y a point de rétrocession de la goutte des articulations, l'indication d'y porter la goutte est toujours urgente dans les cas où l'on a lieu de croire que la nature tend à une attaque de goutte articulaire qui fera la terminaison critique de la maladie. — L'un de ces cas est, quand il a coexisté avec la maladie qui complique la goutte d'un viscère une disposition manifeste à une attaque instante de goutte aux articulations, qui est comme suspendue par cette maladie. — Un autre de ces cas est quand la maladie, compliquée avec la goutte interne, est une fièvre inflammatoire aiguë, d'autant que les fièvres de ce caractère, qui surviennent aux goutteux, affectent ordinairement cette terminaison critique par une goutte articulaire, suivant les observations de Grant, qui ont été rapportées ci-dessus (1). — De plus, il est essentiel d'observer que, dans le traitement des maladies aiguës auxquelles le principe goutteux donne sensiblement une nature maligne, ou promptement délétère, lors même qu'il n'y a point eu de rétrocession d'une goutte qui occupât les parties voisines des articulations, l'indication d'attirer et de fixer la goutte aux extrémités est souvent si dominante, que si, après avoir fait précéder les évacuations nécessaires, l'on ne réussit point à la remplir, c'est vainement qu'on emploie les remèdes qui sont d'ailleurs le mieux indiqués par la nature et les symptômes de la maladie aiguë. — C'est ainsi, par exemple, que, dans une fièvre rémittente et putride générale qui survient à une goutte vague, habituelle et invétérée, lorsqu'on ne peut assez attirer et fixer la goutte aux extrémités, quoiqu'on n'ait point négligé les évacuations qui étaient indiquées, le quinquina ne peut empêcher la terminaison funeste de la maladie, quelque approprié qu'il puisse être d'ailleurs dans cette espèce de fièvre. — L'efficacité qu'a ce remède contre la gangrène ne peut, dans ce cas-ci, prévenir les stases gangréneuses qui se forment sourdement dans les viscères, sans qu'il y ait précédé d'inflammation manifeste.

XXX. Il est des cas nombreux où les indications de la maladie compliquée et celles de l'état goutteux du viscère affecté nécessitent des remèdes majeurs, qui seraient contraires à l'indication de porter la goutte aux articulations, si cette indication existait seule, ou si elle était toujours dominante, comme on le suppose communément. — C'est ce que je vais prouver en détail par rapport à la saignée et aux vésicatoires appliqués à l'endroit du viscère affecté par la goutte. — On a trop négligé ou mal déterminé

(1) Livre cité, p. 34-5.

(1) Dans ce livre, nº XI.

l'emploi de ces puissants remèdes dans beaucoup de cas de la goutte interne, faute d'avoir bien considéré leurs effets relatifs aux différentes indications que présente cette goutte. — Clifton Wintringham a remarqué que les médecins conseillent généralement (d'après Musgrave), dans la goutte qui se porte sur les différents viscères, de donner des spiritueux, des aromatiques et des échauffants alexipharmaques, dans la vue de pousser la matière morbifique aux extrémités; mais que ces remèdes ne conviennent que dans les cas où cette goutte interne est produite par l'affaiblissement des malades goutteux, et non lorsque la goutte est portée sur les viscères par la violence de la fièvre qui survient à ces goutteux. — Il dit avec raison que, lorsque cette fièvre est marquée par la dureté du pouls, par la douleur et la chaleur fortes, la soif, etc., la saignée est très-bien placée, malgré le préjugé qui la fait différer, au point que la partie affectée est enfin prise d'une inflammation proprement mortelle. Il pense que l'extrême faiblesse peut seule empêcher qu'on ne tire du sang, en ayant égard au tempérament, à l'âge et aux forces du malade.—Il ajoute que, quand il y a grande douleur de tête ou de poitrine, stupeur, difficulté de respirer, il faut pratiquer et répéter au besoin la saignée, même chez des malades qui paraissent faibles, pour prévenir une inflammation pernicieuse. — Il dit encore fort bien qu'il faut saigner promptement et abondamment des hommes jeunes, ou d'un âge moyen, qui sont pléthoriques et chez qui un excès d'intempérance ou d'autres causes violentes ont produit brusquement un accès violent de goutte, soit aux pieds, soit sur le cerveau, sur la plèvre ou sur l'estomac. —Wintringham assure avoir toujours vu, dans ces cas, la saignée suivie d'une attaque de goutte articulaire, dont la marche était régulière, et dont les suites étaient beaucoup moins dangereuses que celles des attaques précédentes. — On voit de même qu'il est plusieurs autres affections de goutte interne où la saignée est décidément indiquée par la nature de la maladie dominante, comme lorsque ces affections sont inflammatoires, hémorrhagiques, apoplectiques, etc., dans des sujets assez robustes, qui ont une pléthore vraie ou relative. — Or, dans tous ces cas, ainsi que dans celui qui a été indiqué par Wintringham, on ne peut nier que la saignée, considérée en elle-même, ne fût contraire en général à l'indication de pousser la goutte aux extrémités, et par conséquent qu'elle ne fût pernicieuse, si cette indication était dominante.

XXXI. Les vésicatoires, placés à l'endroit du viscère affecté de la goutte, peuvent être fort bien indiqués par la nature ou le genre propre de la maladie qui a déterminé la goutte sur ce viscère. — Ils peuvent être encore fortement indiqués, à raison de leur efficacité pour résoudre et dissiper l'état goutteux qui subsiste opiniâtrement et dangereusement dans ce viscère. — Cependant cette application des vésicatoires est contre-indiquée, en ce qu'elle s'oppose à l'attraction de la goutte vers les articulations. —Cullen n'a parlé que d'une manière extrêmement douteuse (1) de l'utilité des vésicatoires appliqués à la poitrine dans l'asthme causé par la goutte rétrograde, et à la tête dans les affections paralytiques qui ont la même cause. — Mais l'application locale d'un vésicatoire à l'endroit d'une partie interne affectée de goutte me paraît être toujours bien indiquée lorsqu'on a lieu de penser qu'il opérera une dérivation efficace de la goutte qui occupe cette partie. Les circonstances où l'on est le plus fondé à espérer cette dérivation sont lorsque cette goutte interne s'étend encore d'une manière vague, lorsqu'elle a été déjà sensiblement résoute en très-grande partie par l'effet des remèdes évacuants et autres; enfin, lorsque la fluxion de l'humeur goutteuse vers les articulations paraît être bien déterminée.—Dans les chapitres suivants, j'exposerai les traitements convenables aux différentes espèces de la goutte interne consécutive de la goutte des articulations, tant celles qui sont simples que celles qui sont compliquées avec des maladies de divers genres.—On y verra de nombreuses applications des principes que j'ai établis dans ce chapitre, et l'on reconnaîtra quelle est la multiplicité des vues qui sont relatives aux indications à combiner dans ces différentes maladies. — Il sera aisé d'en conclure combien sont imparfaits et dangereux (ainsi qu'ont paru le sentir Cullen et d'autres praticiens) la plupart des préceptes qui ont été donnés, jusqu'à ce jour, sur le traitement des diverses espèces de la goutte interne, simple ou compliquée. — Je ne parlerai que

(1) Livre cité, n° 581, 582.

de celles de ces espèces qui se présentent le plus communément dans la pratique. — Je traiterai successivement des affections que cette goutte produit dans l'estomac et les intestins, dans les voies urinaires et dans les organes de la génération, dans le poumon, dans les parties internes de la gorge, et dans le cerveau et les nerfs.

CHAPITRE III.

DE LA GOUTTE CONSÉCUTIVE DE CELLE DES ARTICULATIONS, QUI A SON SIÉGE DANS L'ESTOMAC ET LES INTESTINS.

XXXII. L'estomac et les intestins sont les viscères sur lesquels se porte le plus fréquemment la goutte interne consécutive de celle des articulations. — On a vu ci-dessus (dans l'histoire de la goutte) que ces organes de la première digestion sont principalement intéressés dans le concours général d'affections des divers organes, qui précède et produit la formation des attaques de la goutte aux articulations. — L'estomac et les intestins sont, après les parties attenantes aux articulations, les organes qui ont le plus de dispositions à recevoir les produits excrémentitiels de la transpiration viciée, et par conséquent ceux de la dégénération goutteuse des humeurs. Ils sont aussi, sous ce rapport, plus exposés à être attaqués de la goutte interne que ne peuvent l'être tous les autres viscères, qui auraient un égal degré d'infirmité relative. — Les causes les plus ordinaires qui déterminent la goutte interne sur l'estomac et les intestins (en agissant, dit Musgrave, comme des topiques attractifs), sont les crudités, les matières dépravées et les humeurs, surtout bilieuses, qui sont accumulées dans les viscères voisins. Une autre cause assez fréquente de cette goutte est l'abus de divers remèdes, particulièrement des amers, comme aussi des purgatifs et de la boisson des eaux thermales, etc. — La goutte se porte souvent sur l'estomac et les intestins chez les personnes qui ont une goutte invétérée et qui deviennent très-sobres, ce qui produit un affaiblissement relatif dans les organes de la digestion, analogue à celui qu'éprouvent des hommes âgés, qui ne sont pas goutteux, lorsqu'ils mettent dans leur régime une sobriété inaccoutumée.

XXXIII. Dans la goutte de l'estomac et des intestins, on observe des affections différentes, suivant que leur état goutteux est avec dominance, ou de la débilitation ou de l'irritation dans ces viscères, dominance qui peut être constante ou bien alternative. — On reconnaît la dominance de la débilitation de ces viscères par divers symptômes d'empêchement de leurs mouvements propres, et d'altération de leur sensibilité naturelle. — Ces symptômes *dans l'estomac* sont le défaut d'appétit ou le dégoût des aliments, les nausées, les vents et une habitude de langueur avec souffrance dans la région de l'estomac. Des symptômes analogues ont lieu dans le même genre d'affection goutteuse *des intestins*. Cette faiblesse des organes digestifs est généralement précédée et suivie d'une surcharge de matières dépravées qui s'accumulent dans ces organes. — Dans cet état de la goutte de l'estomac et des intestins, les distensions flatueuses de ces viscères sont souvent jointes à l'oppression dans la région précordiale, et aux sentiments de constriction et de chaleur dans les entrailles. — La débilité nerveuse de ces organes, lorsqu'elle monte à un haut degré, peut se propager successivement ou se reproduire sympathiquement dans la poitrine et dans la tête. Il survient alors une respiration difficile avec de la gêne et un poids sur la poitrine, des bâillements, des passions tristes, des maux de tête et des vertiges. — Enfin, cette sorte de goutte de l'estomac, lorsqu'elle est portée au plus haut degré, cause des défaillances ou syncopes qui peuvent faire craindre une mort soudaine (Musgrave). — Un spasme, qui a lieu quelquefois dans l'état goutteux de l'estomac, avec atonie dominante de ce viscère, y produit un accident singulier, qui est de faire rendre par la bouche des gorgées d'eau (de même qu'en rendent parfois les femmes grosses). L'effort qui produit cette évacuation se fait avec un sentiment de crispation pénible, et c'est ce qui lui a fait donner par les Anglais le nom de *water-pangs*. —Cet accident est sans doute causé par des mouvements spasmodiques avortés qui surviennent à l'état débile de cet estomac goutteux, et qui sont plus faibles que ceux du vomissement. Ces spasmes peuvent exprimer et évacuer des humeurs qui ont été trop longtemps retenues dans le tissu des tuniques de l'estomac par une suite de la transpiration imparfaite de ces membranes.

XXXIV. La dominance de l'irritation

dans l'état goutteux de l'estomac et des intestins se marque principalement par des cardialgies et des coliques vives, auxquelles survient quelquefois une affection inflammatoire de ces organes.

Musgrave dit avoir remarqué que dans la colique arthritique les douleurs sont souvent fixées dans une petite partie du bas-ventre, principalement vers le nombril, et qu'elles sont presque aussi fréquemment accompagnées d'un sentiment d'oppression, et comme d'une charge qui pèse sur la poitrine. — Stahl a observé que si la podagre (habituelle) est repoussée vivement des extrémités, soit par la marche ou par un exercice qui ne meuve que ces extrémités, soit par des topiques astringents, il peut survenir une inflammation de l'estomac et d'autres viscères voisins (comme du foie et de la rate,) avec fièvre aiguë, surtout chez les pléthoriques, etc. — La goutte aiguë de l'estomac et des intestins, qui est avec dominance d'irritation, produit souvent un flux violent qui se fait par ces organes, de vomissement, de diarrhée, de dysenterie, de cholera-morbus (qu'on dit avoir été la maladie dont mourut Sydenham).

XXXV. J'exposerai successivement les traitements qui conviennent aux diverses affections que cause la goutte aiguë de l'estomac et des intestins, soit lorsque ces affections y subsistent seules, soit lorsqu'elles sont combinées avec des évacuations violentes qui se font par ces organes. — Je parlerai ensuite des traitements des affections que produit la goutte chronique de l'estomac et des intestins. — Je traiterai dans le premier article de ce chapitre de la goutte aiguë de l'estomac et des intestins, qui est avec dominance manifeste ou de la faiblesse, ou de l'irritation dans ces viscères. Je partagerai cet article en deux sections, dont la première aura pour objet les cas où la faiblesse y est dominante, et la seconde ceux où l'irritation y domine. — Cette distinction est utile pour mieux voir la différence des traitements qui conviennent aux divers cas de cette goutte; mais il faut faire à ce sujet l'observation suivante : — La goutte de l'estomac et des intestins, soit aiguë, soit chronique, peut être dans tout son cours avec dominance constante, ou d'irritation, ou de langueur. Cependant les cas les plus ordinaires de cette goutte sont ceux où l'on voit des successions alternatives et plus ou moins rapprochées de ces deux états. Quoiqu'il convienne donc d'exposer séparément les méthodes de traitement qui sont propres à chacune de ces deux espèces, il faut le plus souvent dans la pratique combiner ces méthodes, ou les faire succéder l'une à l'autre, suivant les indications que chaque cas peut présenter.

ARTICLE PREMIER.

PREMIÈRE SECTION. — *De la goutte aiguë de l'estomac et des intestins, qui est avec dominance manifeste de la débilitation ou langueur dans ces viscères.*

XXXVI. Lorsque la débilitation ou la langueur est manifestement dominante dans l'estomac et les intestins affectés de goutte, l'affaiblissement antérieur de leurs fonctions a amené communément une surcharge de restes de mauvaises digestions dans leurs cavités, ou une surabondance d'humeurs excrémentitielles dans leur tissu et dans celui des parties voisines. — Il faut donc insister d'abord sur des évacuants appropriés des premières voies, puisque les amas de matières dépravées dans les organes digestifs ne peuvent qu'attirer la goutte et la fixer de plus en plus sur ces organes qu'elles fatiguent ou irritent sourdement. — Musgrave a très-bien dit qu'on ne doit point attendre le retour aux articulations de la goutte qui s'est portée sur les organes des premières voies, aussi long-temps que ces organes restent surchargés par la saburre ou par des humeurs corrompues. — Les évacuations préliminaires des premières voies ont l'avantage de prévenir le danger des mouvements, ou fébriles ou autres, que les fortifiants, toujours nécessaires dans ces cas, pourraient exciter en agitant l'humeur goutteuse surabondante qui est contenue dans le tissu des viscères affectés. — Lorsque l'estomac est fort chargé et qu'il y a de la disposition au vomissement, il est à propos de donner des vomitifs doux et nauséeux, comme est une infusion théiforme de chardon-bénit, qu'on fait prendre tiède. Un émétique plus efficace, et particulièrement l'ipécacuanha, est indiqué chez ceux qui vomissent moins facilement. — Mais il ne faut point donner d'émétique aux malades qui ne peuvent et ne veulent pas prendre par dessus le vomitif une grande quantité de boisson, parce qu'on doit craindre que l'action de ce remède n'é-

tant point aidée, il n'attire sur l'estomac goutteux beaucoup d'humeurs, dont il ne se ferait pas une expulsion proportionnée.

XXXVII. Musgrave a bien observé qu'il arrive quelquefois qu'après des évacuations suffisantes par le vomissement et par les selles, les malades restent travaillés de nausées, et rejettent de suite les autres médicaments qu'on leur fait prendre. Il oppose à ce vomissement, devenu inutile et nuisible, le laudanum répété suivant qu'il est nécessaire.—Lorsque la goutte étant remontée sur l'estomac et les intestins, il y a encore un reste d'humeur goutteuse dans les articulations, on doit craindre que l'action trop continuée des émétiques et des purgatifs n'attire une portion de cette humeur sur ces viscères. C'est pourquoi non-seulement il est à propos, pour calmer le trouble que ces remèdes ont causé, de donner du laudanum immédiatement après leur action suffisante (suivant la pratique de Sydenham et de Musgrave); mais encore (suivant le conseil de Mead) il convient d'appliquer les vésicatoires sur les articulations, pour y retenir l'humeur goutteuse. — A la suite des vomitifs, les purgatifs sont pareillement indiqués par nettoyer l'estomac et les intestins de la saburre et de la surcharge d'humeurs dépravées. Cependant il ne faut pas croire que les rapports et les anxiétés précordiales soient des indices suffisants de l'utilité des purgatifs. — Quand ces remèdes sont bien indiqués dans ces cas de langueur et d'atonie des organes digestifs, il faut donner de préférence aux minoratifs ordinaires, ou aux purgatifs trop actifs, qui pourraient fixer de plus en plus la goutte sur les intestins, des purgatifs d'une activité médiocre, comme sont la rhubarbe, le jalap, l'huile de ricin, etc. — Ces évacuants peuvent encore avoir alors une autre utilité, que quelques auteurs se sont néanmoins proposée avec trop de confiance : c'est celle de déplacer l'humeur goutteuse qui pénètre les membranes de l'estomac et des intestins, de la rendre mobile, et d'en préparer l'expulsion, soit par diverses voies d'évacuation, soit par la crise d'une attaque régulière de goutte aux articulations.

XXXVIII. Cependant, l'usage des purgatifs peut être absolument contre-indiqué par l'état de faiblesse de l'estomac et des intestins affectés de goutte, lorsque cette faiblesse est extrême, comme lorsque le malade est épuisé de forces, que cette goutte interne a été causée par des passions tristes, etc.— Dans cet état, il faut considérer deux cas différents. — Le premier est celui où l'on peut suppléer à la purgation, qui d'ailleurs y serait indiquée, par l'action de divers diaphorétiques actifs. C'est un des effets avantageux que peuvent produire les remèdes cordiaux et alexitères, dont Musgrave conseille de faire le plus grand usage dans les rechutes de goutte à l'estomac, que souffrent de vieux goutteux qui sont chargés de crudités, et que leur faiblesse empêche de pouvoir purger. — L'autre cas est celui où la purgation étant nécessaire, le bon effet des purgatifs peut être assuré en leur joignant des cordiaux (1). J'ai obtenu plusieurs fois, dans ce cas, des effets heureux de cette combinaison.

Je me rappelle à cette occasion le fait suivant : Une dame, d'un âge avancé et d'une constitution délicate, toutes les fois qu'elle avait pris un purgatif le matin, n'avait d'évacuations que fort tard dans la soirée, mais alors elle était purgée très-fortement, et tombait dans un état de défaillance. Je réussis à ce qu'elle fût purgée dans le cours de la journée, à plusieurs reprises et sans aucun inconvénient, par l'effet d'une médecine ordinaire, seulement en lui donnant du vin à cuillerées peu après qu'elle eut pris ce remède et pendant son opération. — Il est utile aussi de joindre à l'usage des purgatifs, lorsqu'ils semblent être nécessaires, malgré la grande faiblesse des malades, l'application sur le bas-ventre de topiques carminatifs et aromatiques (comme peut être le *fotus ad colicam* de Fuller, qu'il a extrêmement recommandé pour une fin semblable).

XXXIX. Les remèdes cordiaux et autres fortement excitants sont directement indiqués dans la goutte de l'estomac et des intestins, qui est avec faiblesse dominante, soit après l'évacuation de ces organes, si elle est indiquée, soit indépendamment de cette évacuation. — Ces remèdes doivent être choisis d'autant plus énergiques, lorsque la formation soudaine et la marche aussi grave que ra-

(1) M. Thilenius joint l'huile de sassafras aux purgatifs, lorsqu'il les ordonne pour prévenir les retours de la goutte sur l'estomac et les intestins.

pide des affections goutteuses des organes digestifs, donnent lieu de craindre des défaillances qui peuvent être promptement mortelles, par l'effet d'une distraction violente des forces qui sont nécessaires pour les fonctions des organes vitaux. — C'est alors qu'on doit employer les cordiaux les plus puissants, comme sont les liqueurs fortes spiritueuses, les sels alcalis volatils, les huiles essentielles aromatiques, l'esprit de corne de cerf succiné et l'esprit de sel ammoniac vineux ou huileux, etc. — Les sels volatils et les huiles essentielles ont un effet d'autant plus assuré et plus durable, lorsqu'on les fait prendre dans du vin d'Espagne, ou autre généreux, qui est leur véhicule le plus approprié. Ils produisent une excitation de forces beaucoup plus constante que ne peut faire l'impression fugitive des seules liqueurs spiritueuses. — Ces remèdes sont sans doute généralement très-échauffants; mais Barry a très-bien observé que lorsqu'une goutte fixe et avec langueur dans l'estomac y produit une sensation de froideur et un sentiment d'oppression accompagné d'anxiétés, les vins et les cordiaux les plus forts sont indiqués, et néanmoins y produisent à peine une chaleur sensible. — D'autres cordiaux plus modérés peuvent suffire dans plusieurs cas analogues, où l'attaque de cette goutte dans l'estomac est plus faible. Ces cordiaux sont l'eau-de-vie mêlée avec de l'eau; un vin généreux qu'on fait prendre chaud, et en y joignant la cannelle et d'autres aromates, la racine de serpentaire de Virginie, etc. — Dans la goutte à l'estomac avec une grande débilitation de ce viscère, et chez des sujets énervés, il convient aussi de faire sur l'épigastre des fomentations assidues avec une décoction vineuse d'espèces aromatiques, et d'y appliquer d'autres topiques excitants.

XL. Lorsque l'action des remèdes cordiaux et échauffants excite une fièvre forte, il faut en diminuer ou en cesser l'usage. — Musgrave le reconnaît; mais il dit que, même dans le cas de fièvre, lorsqu'elle n'est pas assez forte pour qu'on doive la combattre, il faut continuer l'usage modéré de ces cordiaux, qu'il a toujours vus être sans danger à cause de la froideur et de la débilité des malades. Il veut qu'on y insiste jusqu'à ce que l'estomac se trouve soulagé par les effets de la chaleur et de l'orgasme du sang. Il pense que la circulation du sang étant ainsi accélérée, lui fait résorber le miasme arthritique qui était fixé dans les tuniques de l'estomac. — J'ai réfuté ci-dessus (nº XVI) cette opinion de Musgrave. J'y ai observé que la fièvre, que les cordiaux et les autres corroborants peuvent exciter dans le traitement de la goutte interne, n'est qu'un effet accidentel qui peut être ou salutaire, ou pernicieux, suivant que cette fièvre influe sur la détermination des mouvements de la goutte vers les articulations, ou bien sur le viscère affecté et même sur d'autres viscères. — J'ajoute ici qu'une fièvre considérable, qui survient à un état grave de distillation de l'estomac, peut être aussi nuisible en épuisant rapidement les forces de tout le système, qu'un mouvement rapproché du fébrile eût pu être avantageux par une excitation générale de ces forces à laquelle l'estomac eût participé.

XLI. Dans la goutte de l'estomac et des intestins, où la débilitation de ces organes est dominante, il survient souvent des affections spasmodiques, qui rendent difficile de reconnaître cette dominance. Ainsi, elle peut être accompagnée de crampes et l'est souvent de douleurs qui sont quelquefois assez vives, mais plus communément sourdes et obtuses. — Le diagnostic de cette espèce de goutte doit alors être fondé sur un examen fait avec beaucoup de soin de toutes les circonstances du malade, et de tous les symptômes de la maladie. — Mais lorsqu'on s'est bien assuré que la faiblesse domine alors dans l'état de l'estomac et des intestins affectés de goutte, on est fondé à croire qu'on y emploiera avec succès des carminatifs et des aromatiques donnés dans des liqueurs spiritueuses, dont on peut composer divers remèdes efficaces (comme sont les juleps carminatifs de Fuller, son *enema anodynum*, etc.) — C'est dans des cas semblables qu'on a trouvé le capsique ou poivre d'Inde utile pour la cardialgie arthritique, etc. — On voit que c'est à raison de ce que la débilitation dominait dans l'état de son estomac, que M. Coste éprouvait du soulagement, en prenant de l'huile de cannelle dans du vin d'Espagne, pour dissiper les crampes douloureuses qu'il sentait à l'estomac dans la goutte de ce viscère. — C'est dans un cas analogue à celui de la colique goutteuse avec dominance d'une faiblesse radicale dans l'état des intestins, qu'a pu convenir un traitement singulier qui a été conseillé par Hippocrate pour une espèce de *volvulus*,

ou de passion iliaque. Il consiste à y faire boire du vin pur en grande quantité, mais à petits coups. — Vallesius, qui dit que cette cure est fort belle dans certains cas de passion iliaque (qu'il distingue), et qui assure que le succès en a été confirmé par son expérience, ajoute (conformément à ce qu'avait dit aussi Hippocrate) que le vin pris de cette manière produit ordinairement le sommeil, et beaucoup de douleurs dans les membres et dans les articulations.

XLII. L'opium doit aussi être compté au nombre des remèdes efficaces qui sont convenables dans ces cas de goutte aiguë de l'estomac et des intestins, où la faiblesse dominante de ces viscères est jointe à des mouvements spasmodiques. Il faut observer pourtant que la tête ne soit point alors affectée, comme l'a remarqué Sydenham. — L'opium peut d'ailleurs être utile dans ces cas, d'autant plus souvent qu'il a une vertu diaphorétique singulière. — Ainsi, dans une langueur extrême de son estomac affecté de goutte, qui était accompagnée de vomiturition et de tranchées de colique comme venteuse, et qui succédait à la rétrocession de la podagre causée par quelque erreur de régime, Sydenham, après avoir pris et rendu par le vomissement une grande quantité de petite bière, prenait un trait de vin de Canarie avec quelques gouttes de laudanum liquide. Mais si ce remède ne faisait point cesser les symptômes, il employait avec succès pour les dissiper un régime et des remèdes sudorifiques, dont il répétait l'usage, matin et soir, pendant deux ou trois jours de suite. — Plusieurs autres médecins ont fait, d'après Sydenham, le plus grand usage de l'opium dans la goutte de l'estomac et des intestins. Mais on doit craindre l'abus de ce remède, surtout lorsque dans cette goutte, où domine un état de faiblesse dans ces viscères, il ne survient point de mouvements spasmodiques. — Dans la goutte aiguë de l'estomac et des intestins où la faiblesse est dominante, après qu'on a satisfait aux indications précédentes avec un succès sensible, l'indication principale est de diriger fortement les mouvements de la goutte sur les articulations. — Ainsi, il faut alors employer des remèdes corroborants, tels que les martiaux et les amers stomachiques, comme la racine de gentiane, la fumeterre, le chamædrys, le trèfle d'eau, le bois de quassia, etc. Ces remèdes augmentent les forces des organes digestifs et celles de tout le système d'une manière moins soudaine, mais plus constante que ne font les cordiaux. Il faut dans le même temps appliquer à l'endroit, ou auprès des articulations qui étaient auparavant affectées de goutte, des topiques irritants ou épispastiques qu'indique la dominance de l'atonie ou de la langueur dans les viscères affectés.

XLIII. Stoll recommande dans la goutte à l'estomac la boisson d'eau à la glace, et l'application sur le bas-ventre de topiques froids (*actu frigida*) (1). Mais ce conseil est beaucoup trop général, comme je vais le prouver par les considérations suivantes. — La boisson d'eau très-froide a déterminé la formation de l'état goutteux dans l'estomac. C'est ce qui arriva dans deux cas de syncope arthritique, dont Musgrave a rapporté l'histoire. — Ces remèdes topiques froids sont pernicieux dans les cas de colique goutteuse compliquée d'affection bilieuse, d'autant qu'il existe dans la colique bilieuse une tendance particulière à se porter sur les origines des nerfs, et que l'effet direct ou immédiat du froid est toujours stupéfiant ou offensif pour les nerfs. — Sans doute ces remèdes topiques très-froids ont secondairement un effet excitant, lorsque la nature n'est point trop affaiblie. Ils déterminent alors cette *antipéristase* dont j'ai parlé ci-dessus, qui imprime une nouvelle activité à tout le système des forces. — A raison de cet effet excitant, les topiques froids appliqués sur le bas-ventre doivent être nuisibles dans l'espèce de la goutte de l'estomac et des intestins, qui est avec irritation dominante, et surtout quand il s'y joint une disposition prochaine à l'inflammation.

Cependant l'excitation que causent ces remèdes topiques froids peut les rendre fort avantageux, lorsque l'estomac et les intestins affectés par la goutte se trouvent être dans un certain degré de faiblesse radicale, qui cause et perpétue un état approchant de la syncope. — Mais pour éclaircir complètement cette matière, je crois devoir établir et développer dans le plus grand détail la nature, les causes et le traitement des deux espèces différentes auxquelles je rapporte les affections syncopales qui peuvent être produites par la goutte de l'estomac. —

(1) Diss. de morbis chronicis ex Stollii Prælectionibus, vol. I, p. 115.

Dans toutes ces affections syncopales, il y a sans doute interception de la communication harmonique et réciproque des forces, qui existe dans l'état naturel entre l'estomac et les autres organes; mais cette interception est produite différemment dans la syncope où la goutte de l'estomac est avec irritation vive, et dans celle où cette goutte est avec un état de faiblesse extrême. — La première espèce (qui appartient aux lésions goutteuses de l'estomac dont je parlerai dans la seconde section de cet article) produit une concentration spasmodique des forces propres de l'estomac, qui affaiblit à proportion leur influence sur celles des autres organes. — Musgrave a conseillé dans toutes les syncopes arthritiques, comme étant les principaux remèdes, les cordiaux et le vin, ou les liqueurs spiritueuses; mais il n'a point distingué l'espèce de ces syncopes où l'estomac est affecté d'irritation, et où ces excitants n'ont pu avoir quelque succès que lorsque cette affection syncopale était légère. — Mais dans les cas graves de ces syncopes, il faut s'abstenir des cordiaux et des autres excitants actifs qui donneraient la mort; et le remède auquel il faut recourir alors, pour calmer l'irritation dominante, est l'opium (comme Pr. Martianus, Pujati et Rega l'ont observé dans des cas de syncope analogues).

XLIV. La seconde espèce de syncope où la goutte de l'estomac est avec un état de faiblesse extrême de ce viscère, est analogue à l'affection syncopale que les anciens ont appelée *morbus cardiacus*. —Dans celle-ci les forces des organes extérieurs ayant perdu par diverses causes l'habitude de leur réunion (ou *synergie*) pour soutenir la digestion et les fonctions propres de l'estomac, ce viscère est radicalement affaibli par le manque du concours de ces forces, qui, dans l'état naturel, doivent appuyer et entretenir les siennes. — En même temps les forces des organes extérieurs, qui sont réciproquement isolées de l'influence de celles de l'estomac (1), éprouvent dans toute l'habitude du corps une langueur générale et une mobilité vague et indépendante qui s'y marque par des sueurs continuelles. — Dans la maladie *cardiaque*, les anciens faisaient prendre des stomachiques subastringents, et appliquaient des épithêmes fortifiants sur l'épigastre et sur la région précordiale; ce qui pouvait suppléer en quelque degré au défaut d'influence des autres organes sur l'estomac. Ils observaient de ne pas donner du vin trop fort, ni des cordiaux trop actifs sans doute, parce qu'ils craignaient qu'en excitant trop, et en concentrant par ce moyen les forces de l'estomac, ils ne déterminassent leur plus grande séparation d'avec celles des autres organes. — Ils employaient aussi (comme on peut voir dans Celse) des procédés ingénieux pour attirer plus constamment sur l'estomac et les viscères précordiaux les forces qui, dans l'ordre naturel des fonctions, doivent être dirigées de tout le corps vers ces organes. — Les médecins anciens et modernes qui ont le mieux traité la maladie *cardiaque* ont reconnu que les remèdes qui y sont les plus efficaces sont les réfrigérants employés extérieurement; comme les applications d'eau froide à la surface du corps, l'exposition du malade à un air libre et froid, etc. — Il est sensible que par ces réfrigérants externes, on entretient assidûment la concentration vers l'intérieur du corps des forces des organes extérieurs. L'*antipéristase* (ou le retour plus actif de ces forces dans ces organes) ne succède qu'à mesure qu'on diminue graduellement l'application de l'air froid et de l'eau froide, après que les viscères précordiaux ont été suffisamment corroborés par leur moyen. — On voit à présent pourquoi le conseil de Stoll, d'appliquer des toniques froids dans la goutte de l'estomac et des intestins, me paraît devoir être borné à des cas de cette goutte où la faiblesse est dominante. — Quant à la boisson d'eau à la glace, ce remède me paraît devoir être fort équivoque et dangereux dans la goutte de l'estomac, même quand la faiblesse y domine. — J'ai exposé avec détail les traitements différents qui conviennent aux deux espèces d'affections syncopales que peut produire la goutte de l'estomac.

Je m'y suis particulièrement arrêté, d'après cette considération, que ces affections, qui sont généralement fort graves, constituent des maladies essentielles qui se compliquent avec la goutte de l'estomac : de sorte que le traitement de ces maladies compliquées appartient à des méthodes analytiques plus composées que celles du traitement de la goutte de l'estomac, qui est sans complication d'une autre maladie.

(1) « Cujus firmat tenor omnia membra, » comme a dit Serenus Sammonicus.

ARTICLE PREMIER.

SECONDE SECTION. — *De la goutte aiguë de l'estomac et des intestins, qui est avec dominance de l'irritation dans ces viscères, et à laquelle peut se joindre un état inflammatoire.*

XLV. Dans la goutte aiguë de l'estomac et des intestins, qui est avec une irritation dominante dans ces viscères, l'indication d'évacuer les premières voies n'est pas le plus souvent la première qu'on doit se proposer, et l'indication de remédier à l'irritation y est communément beaucoup plus pressante. — Cependant on voit très-souvent que les intestins affectés de cette espèce de goutte sont chargés de restes de mauvaises digestions, ou que la goutte y est fort aggravée par la présence d'une autre humeur vicieuse surabondante (comme est le plus communément alors la bile arrêtée dans son cours). — Dans ces cas, il est nécessaire, et même dès le premier temps de la maladie, de chasser ces matières ou ces humeurs dépravées, pour pouvoir dissiper la goutte interne, et pour la porter aux articulations. — Musgrave a observé dans la colique arthritique que, même lorsqu'on est parvenu à reproduire les douleurs dans les articulations, s'il reste dans les intestins des matières dépravées, la goutte est toujours attirée sur ces viscères, et le malade périt. — Pour évacuer alors les premières voies, il faut s'abstenir des émétiques et des purgatifs forts ou échauffants, et il faut préférer des laxatifs doux, mais efficaces, entre lesquels l'huile de ricin peut être fort appropriée; il faut d'ailleurs faire succéder, ou même souvent joindre le laudanum aux purgatifs. On doit aussi ne pas négliger alors l'usage des lavements huileux et l'application sur le bas-ventre de fomentations relâchantes.

XLVI. L'indication principale, qui le plus souvent est aussi la première qu'on doit remplir dans l'ordre des temps, est de calmer l'irritation vive qui existe dans cette espèce de goutte de l'estomac et des intestins. — Dans cette vue, les narcotiques sont en général les remèdes les plus convenables, et ils doivent être donnés à des doses assez fortes. — Cullen dit (1) que dans les cas où la goutte affectait l'estomac, il a souvent porté par degrés chaque dose de l'opium jusqu'à dix grains, qu'il faisait prendre deux fois le jour; et que, lorsque la maladie était dissipée, il diminuait insensiblement les doses de ce remède, qu'il ne quittait entièrement qu'au bout de deux ou trois semaines. — Il n'a point observé que cette méthode eût des suites nuisibles, et il a fréquemment remarqué que, quand il s'agissait de détruire une forte irritation, de très-grandes doses d'opium ne procuraient point le sommeil et ne produisaient aucun effet délétère. — L'opium est d'autant plus indiqué qu'on a plus lieu de croire que l'état goutteux de l'estomac et des intestins détermine sympathiquement un étranglement convulsif dans les viscères précordiaux. — Cet état convulsif était manifeste dans le cas suivant, qu'a rapporté M. Coste. Chez un homme qui avait appliqué de l'esprit-de-vin camphré sur ses articulations souffrantes de la goutte, elle remonta et se porta sur les viscères du bas-ventre. Le malade tomba dans les convulsions et l'aphonie, avec des sueurs froides. Une forte dose de laudanum liquide lui fit rendre beaucoup de bile verte; il commença à respirer, et le pouls se ranima. On eut ensuite recours à la saignée et aux vésicatoires appliqués aux jambes, et ces remèdes le sauvèrent de cet état, qui autrement eût sans doute été mortel.

XLVII. Cet usage de la saignée paraît avoir été imité du traitement qu'a donné Sydenham de la colique bilieuse. Sydenham y ordonnait la saignée, dont il a mal expliqué d'ailleurs les bons effets dans cette colique. — La saignée est salutaire dans des cas semblables, en prévenant ou en arrêtant les progrès de l'état inflammatoire, que peut produire dans les intestins la surabondance d'une bile viciée, lorsqu'elle est mue fortement et tout-à-coup, soit par une fluxion qui paraît spontanée, soit par l'effet des remèdes qu'on a déjà employés. Quelque indiqué que l'opium soit, en général, dans la colique goutteuse aiguë, il y est fortement contre-indiqué dans deux cas qui méritent une attention particulière. — L'un est celui où la colique d'estomac ou des intestins est compliquée d'une affection de la tête, ou seulement d'une forte affection bilieuse, qui donne aux humeurs une tendance singulière à se porter sur la tête (comme il a été dit ci-dessus). — L'autre cas est celui où la nature semble être déjà déterminée à

(1) Dans sa matière médicale.

porter la goutte sur les articulations, ce mouvement salutaire pouvant être intercepté par les narcotiques.

XLVIII. Il faut s'abstenir dans la goutte de l'estomac et des intestins, avec irritation dominante, des remèdes échauffants, cordiaux et carminatifs, qui sont généralement indiqués dans la goutte de l'estomac et des intestins, avec excès de langueur manifeste. Ces remèdes, en augmentant la chaleur et le mouvement du sang, peuvent, dans l'état de forte irritation, déterminer la goutte à se porter sur le cerveau et sur d'autres viscères. — C'est ainsi qu'est arrivé ce que Van Zelst dit avoir vu, que chez des goutteux qui avaient des douleurs de colique, un breuvage mêlé de bière et d'ancien vin du Rhin, étant donné sans précaution, avait causé souvent l'apoplexie ou la mort. — Une irritation dominante, qui a lieu dans la goutte de l'estomac et des intestins, doit toujours modifier le choix et l'administration des diaphorétiques et des autres remèdes qui peuvent y être indiqués d'ailleurs.— Les vésicatoires, appliqués sur l'épigastre, ou à l'endroit de la partie la plus souffrante des intestins affectés de goutte, peuvent être employés lorsque l'irritation est déjà affaiblie, comme étant des résolutifs énergiques, pourvu toutefois que leur application ne soit pas contre-indiquée par une complication d'affection bilieuse.

XLIX. Lorsque dans la goutte de l'estomac et des intestins avec irritation dominante il se forme un état inflammatoire de ces viscères, il faut recourir avant tout aux évacuations de sang, et ensuite aux autres remèdes qu'indique cette inflammation. Musgrave et M. Tronchin ont dit que dans la colique arthritique il faut, lorsqu'on juge nécessaire de prévenir l'inflammation *phlegmoneuse*, commencer par faire une saignée ; mais que cette saignée doit être d'ailleurs assez modérée, de crainte d'ôter les forces nécessaires pour l'expulsion de la goutte aux extrémités. — Il faut donc alors ordonner la saignée, et si on préjuge qu'on n'en doit faire qu'une, on préférera la saignée du pied, que M. Desault conseille trop généralement dans les cas où l'estomac est attaqué par la goutte. — Lorsqu'une véritable inflammation de l'estomac ou des intestins goutteux subsiste à un haut degré (et la petitesse du pouls ne doit pas empêcher de la reconnaître), il peut être nécessaire de répéter la saignée, surtout si la pléthore l'indique, et toujours pourvu que l'état des forces le permette. — Sans doute, on observe rarement dans la colique arthritique une véritable inflammation des intestins ; mais on peut y craindre souvent, d'après la nature même de la goutte, que la fièvre n'amène des engorgements sanguins dans ces viscères ; et c'est dans la vue de les prévenir qu'il est souvent nécessaire de tirer du sang. — Si la répétition de la saignée est contre-indiquée par l'état des forces, on peut la remplacer par l'application des sangsues au fondement, ou à l'endroit des parties du bas-ventre qui sont le plus souffrantes.

L. Après les évacuations de sang, il faut opposer aux progrès de l'inflammation un régime et des remèdes antiphlogistiques, dont le plus approprié sans doute dans ces cas est le camphre joint au nitre. — Quand l'inflammation est calmée, il est en général avantageux d'exciter la transpiration universelle par des juleps et des boissons modérément diaphorétiques. — Lorsque la saignée et les autres remèdes ont abattu en grande partie l'inflammation goutteuse des intestins, un moyen convenable pour achever de la résoudre est souvent l'application d'un vésicatoire sur le bas-ventre. — Stoll dit que ce remède a très-promptement un bon effet dans la colique causée par une matière rhumatique ; mais il prétend qu'il serait nuisible dans la vraie inflammation des intestins. Cette assertion est trop générale. Cependant, il est vrai que l'application des vésicatoires à l'endroit des organes affectés d'une véritable inflammation, et spécialement sur le bas-ventre, est restreinte par de nombreuses exceptions. — L'application des vésicatoires sur l'épigastre et sur le bas-ventre est généralement contre-indiquée dans la colique arthritique, si cette colique est compliquée d'affection bilieuse. Car, dans ce cas, il y a une tendance singulière de la goutte vers la tête. C'est pourquoi l'on doit craindre que l'impression du vésicatoire appliqué au bas-ventre ne détermine le transport de la goutte sur le cerveau, qui est d'ailleurs (suivant les observations de Baglivi) l'organe que les cantharides affectent le plus généralement, après les voies urinaires. — J'appuie ce précepte de l'observation suivante de Bonet. A la suite d'une colique arthritique, pour laquelle on avait appliqué un vésicatoire, un

homme fut pris d'une insomnie qu'aucun remède ne put vaincre, et dont il mourut. Quoique son vésicatoire eût toujours fait rendre des sérosités abondantes, on lui trouva un épanchement d'eau limpide qui remplissait tous les ventricules du cerveau.

LI. Les demi-bains d'eau tiède peuvent être d'un grand secours dans la colique goutteuse ; mais ils ne doivent y être employés que dans des temps assez avancés de cette maladie, et lorsqu'on a fait précéder les évacuations nécessaires. Sans ces conditions, ces bains peuvent y être pernicieux par le mouvement général et vague qu'ils donnent aux humeurs goutteuses. — En observant ces conditions, on trouve que Mercatus a dit trop généralement que les bains tièdes sont nuisibles dans les coliques de ceux qui sont sujets à la goutte, de même que dans les coliques de ceux qui sont disposés aux affections convulsives et paralytiques. — Ces observations de Mercatus peuvent se lier d'ailleurs avec celles qu'a faites Fréd. Hoffmann, que si dans les coliques vives en emploie les bains (ainsi que les sudorifiques) avant que d'avoir rendu le ventre libre, ils peuvent aggraver sensiblement la maladie et causer souvent la paralysie et des convulsions épileptiques. — On pourrait encore rapporter ici une observation analogue de Duret, qui a dit (1) que dans les coliques causées par une congestion soudaine des humeurs (*a repentina collectione materiæ*), les lavements carminatifs *disséminent* la matière et causent une affection paralytique.

LII. Après avoir satisfait par les remèdes précédents et autres analogues à l'indication d'affaiblir et de détourner la fluxion de l'humeur de goutte qui porte sur les intestins, on doit sans doute travailler à diriger le plus tôt possible la fluxion de cette humeur sur les articulations des extrémités qui étaient auparavant travaillées de goutte. — Il faut n'employer, dans cette vue, des expulsifs diaphorétiques ou autres qu'avec de grandes modifications, de manière à ne pas augmenter ou reproduire l'irritation dans les organes digestifs. — On doit en même temps insister sur les topiques attractifs du genre des relâchants, qui ont été déjà indiqués. — Cependant si dans des temps où cette colique goutteuse se renouvelle par reprises, la goutte affecte aussi d'autres organes que l'estomac et les intestins, et se montre ainsi mobile et inconstante, il faut, dans les intervalles des reprises de cette goutte interne, tâcher de fixer les humeurs goutteuses aux extrémités qu'occupait la goutte, en y appliquant, non des topiques relâchants, mais des sinapismes et des vésicatoires. — Si ces épispastiques paraissent trop actifs par rapport aux circonstances du malade, on peut faire des frictions souvent répétées sur les extrémités inférieures avec de la teinture de cantharides. L'on a vu, dans des cas semblables, ce remède exciter des vessies, dont la rupture procurait une évacuation salutaire d'humeurs puriformes, etc.

LIII. J'ai exposé dans les deux sections de cet article les méthodes analytiques qu'on doit suivre dans le traitement de la goutte aiguë de l'estomac et des intestins, avec dominance ou de la débilitation, ou de l'irritation dans ces viscères. — Mais, dans les cas les plus graves de ces espèces de goutte, ces méthodes peuvent être insuffisantes, et il faut alors en suivre de plus composées, qui embrassent une autre indication, celle de changer et de résoudre l'état goutteux de ces viscères, état qu'il faut distinguer de leur irritation ou de leur faiblesse dominante. — La même indication est pareillement essentielle à remplir dans les cas les plus graves de la goutte aiguë de l'estomac et des intestins, qui est compliquée avec un flux dysentérique ou autre flux violent qui se fait par les premières voies. Ainsi, pour compléter ce que j'ai dit dans cet article, et ce que je dirai dans le suivant sur le traitement des différentes espèces de la goutte aiguë de l'estomac et des intestins, je vais marquer ici les principaux remèdes qui peuvent satisfaire à cette indication, l'expérience ayant prouvé qu'ils sont spécialement efficaces pour dissiper l'état goutteux des solides. — Le premier de ces remèdes anti-goutteux est peut-être le musc donné à grandes doses, que Cullen a vu plusieurs fois guérir la goutte portée sur l'estomac (aussi bien que des maux goutteux de la tête et du poumon). Ce remède paraît avoir une vertu singulièrement pénétrante, qui peut augmenter la transpiration des membranes de l'estomac, et résoudre leurs obstructions.

(1) Sur la Pratique d'Houllier, l. 1, c. 41.

D'autres remèdes anti-goutteux très-utiles dans les mêmes cas, et qui paraissent avoir, comme le musc, une action diffusive ou expansive très-remarquable, sont le camphre dissous dans l'éther vitriolique, l'assa-fœtida, etc. — Cullen a fort recommandé ces derniers remèdes dans la goutte de l'estomac et des intestins (où il donnait d'ailleurs l'assa-fœtida dissous dans l'eau-de-vie ou dans l'alcali volatil, ce qui pouvait être souvent contre-indiqué). Berlinghieri a dit trop généralement que les remèdes chauds, conseillés par Cullen dans cette maladie, ont des effets très-nuisibles. — Il est certain que ces remèdes anti-goutteux, dont l'administration doit être modifiée convenablement, sont singulièrement efficaces dans les cas rebelles de cette maladie, où l'indication de résoudre l'état goutteux devient la plus forte; mais la distinction de ces cas n'a point été indiquée par Cullen. — Il est même des cas de goutte aiguë de l'estomac et des intestins, où l'irritation est forte, dans lesquels l'opium et les sédatifs ne seraient point assez efficaces, s'ils étaient donnés seuls, et où il est nécessaire de les combiner avec des remèdes assez énergiques, choisis entre les résolutifs, comme spécifiques de l'état goutteux.

ARTICLE II. — DE LA GOUTTE AIGUE DE L'ESTOMAC ET DES INTESTINS, QUI EST COMPLIQUÉE D'UN FLUX VIOLENT QUI SE FAIT PAR LES PREMIÈRES VOIES.

LIV. *Vomissement et diarrhée de nature goutteuse.*

Lorsque la goutte de l'estomac et des intestins est accompagnée de vomissements ou de diarrhée, il faut aider ces évacuations autant qu'on juge qu'elles peuvent être salutaires. — On doit les exciter par des vomitifs doux ou des laxatifs, lorsqu'on juge insuffisantes ces évacuations, que déterminent des humeurs dépravées ou des matières indigestes que renferment les premières voies. Mais il ne faut pas les trop répéter, de crainte d'exciter ou de renouveler dangereusement les mouvements spontanés du vomissement ou de la diarrhée. — Cullen dit que lorsqu'on a assez insisté sur l'usage des boissons qui doivent faciliter le vomissement ou la diarrhée arthritiques, il faut calmer par des narcotiques le trouble qu'elles ont causé. — Lorsque le vomissement est excessif, avec des défaillances et du froid aux extrémités, il n'est pas douteux que l'opium ne soit indiqué sous plusieurs rapports, d'abord comme calmant, et ensuite comme cordial et diaphorétique. — Lorsque le vomissement ne cède point à l'opium, Stoll conseille de donner, outre la thériaque et le philonium, des astringents avec des aromatiques, un trait de vin de Tokai, etc. Kæmpf recommande aussi l'usage modéré d'un bon vin muscat dans le vomissement ou la diarrhée arthritiques. — L'opium peut être donné sans succès, lorsqu'un état de faiblesse radicale domine à un très-haut degré dans l'estomac, quoiqu'il y ait des reprises convulsives de vomissement. Ainsi, pour assurer alors l'utilité de l'opium contre ces mouvements spasmodiques, il faut le combiner avec des cordiaux, des aromatiques, et même des astringents.

LV. La diarrhée goutteuse, lorsqu'elle va trop loin, empêche nécessairement qu'il ne se forme de goutte régulière sur les articulations. Elle peut encore être promptement funeste. — M. Quarin a très-bien observé que si dans une attaque de goutte la diarrhée survient, il ne faut y rien faire tant que le malade va bien d'ailleurs; mais que, si les forces diminuent, ou si l'on observe d'autres mauvais symptômes, il faut arrêter aussitôt cette diarrhée, d'autant qu'elle peut tuer subitement. En effet, ces symptômes de mauvais caractère indiquent que la chute des forces radicales est jointe aux mouvements spasmodiques de la diarrhée.

Dans les cas où l'on doit arrêter la diarrhée arthritique, il faut donner l'opium combiné avec des astringents modérés, comme il l'est dans le diascordium, du vin rouge brûlé pour soutenir les forces, et si l'on craint que la diarrhée ne tourne en dysenterie, une émulsion avec la gomme arabique, etc. — Sydenham dit que lorsque cette diarrhée résiste à ces remèdes, la seule méthode qui puisse la guérir est de procurer des sueurs par un régime et des remèdes sudorifiques, répétés par reprises pendant quelques jours de suite. — Lorsqu'après avoir satisfait aux indications urgentes de cette diarrhée, on peut se proposer de suivre l'indication d'attirer l'humeur goutteuse aux extrémités, Musgrave dit qu'il faut appliquer chaudement au-dessus des articulations des extrémités que la goutte avait coutume d'affecter, des phœnigmes ou des sinapismes. Il ajoute

qu'en réitérant cette application, on peut y produire une tumeur sur laquelle on établit ensuite un vésicatoire qui procure des évacuations abondantes et continuées d'humeur ichoreuse. — Mais je pense que les topiques relâchants, comme les bains tièdes des extrémités inférieures, suivis de frictions douces, sont à préférer, lorsqu'un état d'irritation domine sensiblement dans les intestins, même après que la diarrhée goutteuse a été modérée. — Après ce qui a été dit, il serait superflu de s'arrêter au traitement du *cholera-morbus* de nature goutteuse (1).

LVI. *Dysenterie goutteuse.*

Dans la dysenterie goutteuse, Musgrave conseille le repos, les cordiaux donnés seulement pour soutenir les forces, et avec beaucoup de réserve, de crainte qu'ils ne nuisent en allumant le sang, des aliments incrassants et gélatineux, et la décoction blanche bue à petits coups et souvent. — Il dit aussi que cette dysenterie étant critique de sa nature, on doit en laisser le cours libre, lorsqu'elle est dans un degré moyen qui se fait reconnaître par l'état des forces; que si le ventre vient à y être trop resserré ou trop tôt, il faut le lâcher doucement; mais que si le flux est trop considérable, il faut donner des astringents, prescrire des lavements avec de la gelée d'amidon, etc. — Tous les préceptes généraux que Musgrave et les autres auteurs ont donnés jusqu'ici sur le traitement de la diarrhée et de la dysenterie goutteuse peuvent suffire lorsque ces maladies, quoique aiguës, n'ont point une marche très-rapide et ne présentent point des indications nombreuses et difficiles à combiner.

Mais ces préceptes sont très-insuffisants pour traiter les cas compliqués et les plus graves de ces maladies goutteuses. Des méthodes analytiques de traitement sont absolument nécessaires dans ces cas. — Pour former ces méthodes, il faut considérer séparément toutes les indications qui peuvent être mêlées dans ces cas, et qui sont plus ou moins importantes à remplir, soit en même temps, soit successivement, et il faut y choisir et ordonner les moyens relatifs à ces diverses indications, suivant qu'elles ont différents degrés d'importance. — C'est ce que je vais développer en exposant en détail le traitement méthodique qui convient à la dysenterie goutteuse. Ce que j'en dirai pourra être facilement appliqué aux cas graves de la diarrhée goutteuse, où l'on ne doit point se borner aux moyens de traitement précédemment indiqués.

LVII. Les indications du traitement de la dysenterie goutteuse sont relatives, 1° à l'altération grave du ton des intestins, qui a lieu avec un excès ou d'atonie, ou d'irritation, et celle-ci peut-être jointe à une disposition inflammatoire; 2° au genre du flux dysentérique; 3° à la fluxion goutteuse qu'il faut déterminer sur les articulations qui ont été auparavant affectées de goutte — Premièrement, l'atonie, ou langueur dominante dans l'état des intestins attaqués de dysenterie goutteuse, se fait reconnaître par le météorisme lâche et non douloureux du bas-ventre, parce que les tranchées ne s'y font sentir que faiblement, et par l'abattement général des forces sensitives et motrices. — Entre les excitants, les topiques fortifiants sont les remèdes qu'on peut employer avec le plus de sécurité dans tous les temps de la dysenterie goutteuse, lorsque l'atonie ou la faiblesse y domine. Ainsi, on peut y appliquer utilement sur le bas-ventre des linges mis en double, imbibés d'eau de la reine d'Hongrie, chauffée; y faire des fomentations avec une décoction semi-vineuse d'espèces aromatiques, etc. — Lorsqu'on fait prendre des excitants diaphorétiques ou autres dans l'état de cette dysenterie, on doit les choisir d'une activité très-modérée, de crainte qu'ils ne déterminent ou n'aggravent les engorgements sanguins, inflammatoires ou autres, auxquels les intestins sont alors fréquemment sujets. — Dans les temps avancés de la maladie, lorsque la chute des forces est extrême, on recommande

---

(1) Je remarque en passant qu'Arétée me paraît avoir eu en vue des cas où une goutte articulaire avait été consécutive du *cholera-morbus*, lorsqu'il a indiqué comme un des signes de la solution heureuse du cholera-morbus, que la chaleur qui y survient élève sensiblement toute l'habitude du corps, et qu'elle offense les extrémités : *therme de kai panta anaire, kai ta acra adike.* Tel me paraît être le véritable sens de ce passage, que l'on n'a point entendu, et dans lequel je ne crois pas qu'on doive faire les changements qu'a proposés Petit.

beaucoup la racine d'arnica, qui m'a paru en effet utile pour les relever.

Si dans les mêmes temps la débilitation générale des mouvements du corps et la langueur du pouls sont jointes à des symptômes de distribution irrégulière du sang et des humeurs, tels que sont les feux au visage et des sueurs abondantes, il faut (ainsi que l'a conseillé Akenside dans des cas semblables de dysenterie) recourir au quinquina donné en décoction, où l'on ajoute de l'eau de cannelle simple, ou de la teinture de cannelle.

LVIII. L'excès d'irritation qui a lieu dans l'état des intestins attaqués de dysenterie goutteuse se manifeste, même hors des cas de leur inflammation décidée, par des vomissements qui n'évacuent presque rien, ou seulement de la bile verte ; par la fréquence et la force des tranchées, qui sont sans proportion avec la quantité et l'utilité des déjections, parce que le sang qui est évacué n'est point incorporé avec les matières excrémentitielles, parce que le ventre est tendu et douloureux, etc. — Il faut employer alors les épithèmes émollients sur le bas-ventre, les boissons adoucissantes, comme l'émulsion avec la gomme arabique, la gelée préparée avec les pieds de mouton et la corne de cerf, la gelée de la racine de salep ou du lichen d'Islande, etc. — L'opium est généralement indiqué dans ces cas. Il doit être employé d'abord extérieurement, étant joint sous la forme de laudanum liquide à des liniments appropriés. On doit ensuite le faire prendre à des doses assez fortes, pourvu que la tête ne soit point affectée. — L'action narcotique de l'opium est affaiblie, et ses effets peuvent être modifiés avantageusement, par sa mixtion avec le camphre et l'ipécacuanha.

LIX. Lorsqu'il y a inflammation des intestins, ou seulement disposition prochaine à leur état inflammatoire (marquée par une douleur ou ardeur fixe, et par les autres signes connus), il faut ordonner avec confiance des évacuations de sang, toujours proportionnées aux forces du malade. — Ainsi, après avoir pratiqué la saignée autant qu'elle est indiquée, il peut être nécessaire d'appliquer des sangsues à l'endroit du bas-ventre qui est affecté, et de répéter cette application suivant le soulagement sensible qu'elle procure. — A la suite de ces évacuations, il peut être souvent utile d'appliquer un vésicatoire sur le bas-ventre, à l'endroit où la douleur est fixe. Il faut toujours y donner des anti-phlogistiques appropriés, comme, par exemple, une émulsion camphrée, où l'on peut ajouter du nitre, etc. — Les fleurs d'arnica sont alors bien indiquées, surtout dans les temps avancés de cette affection inflammatoire, comme aussi toutes les fois qu'on a lieu de présumer et qu'on se propose de résoudre des engorgements de sang dans les derniers vaisseaux et dans le tissu des intestins.

LX. Secondement, la seconde indication est celle que présente le flux dysentérique. — Musgrave dit que les purgatifs ne conviennent jamais, ou du moins très-rarement dans la dysenterie arthritique (si ce ne sont des laxatifs doux, lorsque ce flux vient à être intercepté) ; tandis que les purgations, répétées plus d'une fois, sont presque toujours nécessaires pour la cure de la dysenterie proprement dite (c'est-à-dire simple et essentielle). — Mais en général les purgatifs doux conviennent d'autant plus dans la dysenterie goutteuse, comme dans toute autre, non-seulement quand elle a causé une rétention de matières excrémentitielles qu'il faut évacuer, mais encore lorsqu'elle est jointe à une forte affection gastrique ou bilieuse, ou lorsqu'elle est compliquée d'une fièvre putride des premières voies. — Cette complication n'a lieu que fort rarement dans la dysenterie goutteuse, si ce n'est pendant qu'il règne en même temps une épidémie de semblables fièvres dysentériques. Dans ces cas, il faut employer des évacuants des premières voies qui soient appropriés. Tels peuvent être l'ipécacuanha, l'huile de ricin, la crème de tartre donnée fréquemment dans une décoction de tamarin, etc. Il est souvent alors très-convenable de joindre, ou de faire succéder des narcotiques à ces évacuants. — Si le flux de sang est excessif pendant qu'on emploie les moyens les plus appropriés pour remédier à la faiblesse ou à l'irritation dominante dans les intestins, il faut recourir à des astringents modérés; mais on doit toujours craindre l'abus des astringents, qui plus d'une fois a causé la mort à de vieux goutteux, chez qui il réprimait trop fortement la dysenterie. — Musgrave a bien vu qu'entre les astringents, les acides sont ici contre-indiqués par leur action irritante : il conseille le cachou, le bol, le sang-dragon, le safran de mars astringent, etc. — Mais dans les cas de flux dysentériques où les astrin-

gents conviennent, ces remèdes conseillés par Musgrave, et autres semblables qui ont une qualité physiquement astringente, sont beaucoup moins généralement utiles que ceux qui ont une vertu astringente spécifique contre ce flux. — Entre ces derniers, le simarouba me paraît être alors particulièrement approprié dans les diarrhées et les dysenteries goutteuses, soit aiguës, soit chroniques. L'écorce du simarouba est un amer stomachique, analogue à un degré plus faible au bois de quassia (1). — J'ai vu les effets les plus heureux du quassia dans un dévoiement goutteux chronique qui était devenu comme lientérique. — Le baume de Locatelli, la térébenthine et les baumes naturels conviennent (comme a dit Musgrave) dans l'ulcère des intestins que forme l'ouverture de l'abcès venant à la suite de la dysenterie arthritique. Je ne m'arrête point à exposer le traitement de cet ulcère des intestins, qui doit être analogue à celui des autres ulcères internes.

LXI. Troisièmement, la troisième indication dans le traitement de la dysenterie goutteuse est celle de porter la goutte aux articulations qui en étaient auparavant affectées. Le succès des moyens qui répondent à cette indication ne peut en général être assez sûr, qu'autant qu'on a satisfait en très-grande partie aux autres indications de ce traitement. — Pendant tout le cours de la dysenterie goutteuse, on doit tenir les pieds du malade dans un état de douce chaleur. — Quant à l'application des topiques attractifs au-dessus des articulations auparavant goutteuses, c'est relativement à la dominance de l'irritation ou de la faiblesse dans les viscères affectés, qu'on doit préférer ceux qui sont relâchants, comme sont les bains tièdes des extrémités joints à des frictions douces, ou ceux qui sont épispastiques, comme les sinapismes suivis de vésicatoires.

ARTICLE III. — DES AFFECTIONS QUI ONT LIEU DANS LA GOUTTE CHRONIQUE DE L'ESTOMAC ET DES INTESTINS.

LXII. Les affections qui ont lieu dans la goutte chronique de l'estomac et des intestins doivent être rapportées aux mêmes chefs principaux que les affections goutteuses aiguës de ces viscères qui leur sont analogues. — Ces maladies ayant essentiellement la même nature, quoiqu'elles diffèrent entre elles, en tant que leur marche est aiguë ou chronique, on voit que leurs traitements doivent avoir entre eux une grande ressemblance. — Cependant les maladies goutteuses chroniques de l'estomac et des intestins présentent dans leurs traitements, comparés à ceux des maladies goutteuses aiguës qui leur sont analogues, des vues particulières qu'il est nécessaire d'exposer dans un assez grand détail. — Dans les maladies chroniques qui sont produites par la goutte de l'estomac et des intestins, il faut considérer, de même que dans la goutte aiguë de ces viscères, les diverses affections qui indiquent la dominance de la débilitation ou de l'irritation de ces viscères. Ces deux états peuvent se succéder avec des variations plus ou moins rapprochées dans le cours de ces maladies. — Les symptômes communs à tous les cas de goutte chronique dans l'estomac et les intestins sont les anxiétés précordiales, la chute graduée des forces radicales et le dépérissement de tout le corps. — Dans cette goutte chronique, il survient parfois des affections inflammatoires générales, hémorrhagiques et fortement douloureuses. On y observe fréquemment des reprises alternatives de douleurs dans les organes digestifs, et d'évacuations forcées des premières voies. — Sydenham a bien décrit un état habituel où la goutte invétérée des articulations est alternative avec un mal-être extrême et des douleurs du ventre auxquelles se joint parfois la tendance à la diarrhée; état qui fait une manière de vivre fort triste, et qui se termine par la mort. — Stahl a observé souvent qu'une fièvre hectique, avec perte du sommeil et des forces, s'établissait à la suite de la répulsion de la goutte des extrémités; et il a vu que cette fièvre était accompagnée tantôt de fortes tranchées de colique avec beaucoup de vents, et tantôt d'affections spléniques graves, que précédaient des vomissements fréquents, et où le vomissement de sang était assez ordinaire.

LXIII. Les maladies produites par la goutte chronique de l'estomac et des intestins, lorsqu'elles amènent des attaques plus fortes, séparées par des intervalles plus ou moins longs, présentent dans ces intervalles un état habituel

(1) Les arbres qui donnent le quassia et le simarouba sont très-probablement du même genre.

d'infirmité dont les symptômes sont très-variés et très-irréguliers. — Je vais indiquer ceux de ces symptômes que j'ai observés le plus souvent dans ces intervalles. — Tantôt la digestion des aliments est habituellement retardée, et fait place à leur dégénération spontanée putride, qui produit des vents et des rapports comme d'œufs couvis ; tantôt le malade, quoique son régime soit sobre, est habituellement travaillé d'indigestions, et parfois il rejette des aliments pris deux jours auparavant, qui ne sont point sensiblement altérés, même dans leur odeur. Les vents qui se développent très-communément dans cet état peuvent produire un boursoufflement de l'estomac qui est sensible, ou même très-saillant. — Les mouvements tonique et péristaltique de l'estomac et des intestins s'exécutent avec la plus grande irrégularité. On sent parfois le long du trajet des intestins des étranglements manifestes et des gonflements intermédiaires. Les malades éprouvent d'autres fois de grandes surcharges de l'estomac, avec des envies de vomir et un commencement de diarrhée, ce qui forme une espèce de cholera-morbus avorté. Il survient plus souvent des alternatives fréquentes de constipation très-opiniâtre et de déjections très-abondantes. — Entre les diverses affections de goutte chronique des intestins, on doit particulièrement considérer la colique arthritique, qui peut être suivie d'une affection paralytique des extrémités, de même que la colique dite de Poitou. Strack a parfaitement décrit cette colique arthritique. — Le signe propre de cette colique, dit Strack, est qu'au milieu des douleurs, les muscles du bas-ventre sont si contractés et si sensibles, que le malade se trouve affecté comme si les chairs en étaient trop raccourcies; de sorte qu'il ne peut redresser son corps, et qu'il est forcé de marcher courbé en portant la tête et le corps en avant ; on sent alors les chairs de ces muscles retirées et dures comme du bois, et les hypochondres souffrent une révulsion manifeste.

Quelquefois des tumeurs considérables et dures occupent diverses parties du bas-ventre, ou même toute l'étendue du colon pendant les accès des douleurs ; et ces tumeurs sont beaucoup moins manifestes dans les intervalles de ces accès. — Ces malades ont la peau sèche et retirée, les yeux creux et le visage décoloré, d'un teint plombé ou jaune. — Strack a observé, dans cette espèce de colique, que les sueurs qui sont de forte odeur et acides font sur la peau la même impression que des cendres brûlantes qu'on y aurait répandues, et sont suivies quelquefois d'une éruption de pustules miliaires rouges. — Il a remarqué que les malades rendent avec difficulté des urines blanches, qui deviennent ensuite transparentes, et déposent des flocons très-nombreux d'un sédiment blanc semblable à du suif râpé. — Enfin, il a vu chez des gens qui avaient péri de cette colique, que la cause de la mort avait été la métastase de la matière morbifique portée du bas-ventre à la tête, qui avait produit des convulsions, etc.

LXIV. Après que j'aurai rappelé les traitements qu'exigent les attaques fortes et comme aiguës de la goutte chronique de l'estomac et des intestins, avec excès ou de langueur ou d'irritation, j'exposerai ceux qu'on doit employer dans l'état plus faible de cette goutte chronique, pour prévenir les retours de ces attaques. Je parlerai ensuite des traitements particuliers que demandent certains symptômes qui peuvent être attachés à ces espèces de goutte, et enfin du régime qui convient aux divers états de goutte chronique de l'estomac et des intestins.

Premièrement, dans l'espèce de cette goutte où il y a excès d'atonie et de langueur (ce qui est général chez les vieux goutteux), dès que cette goutte devient comme aiguë en formant une attaque grave, il faut (conformément à ce qui a été dit ci-dessus) recourir avant tout aux cordiaux, ordonner ensuite des purgatifs appropriés, et faire appliquer des épispastiques à l'endroit des articulations goutteuses.

Dans l'espèce de cette goutte chronique, où il y a excès d'irritation, lorsqu'elle devient comme aiguë en formant une attaque grave, il faut employer les narcotiques tant extérieurement qu'intérieurement. Il convient rarement de les donner seuls, et l'on doit toujours en modérer l'usage, de crainte que leur action ne porte la goutte à la tête, d'autant que ce transport survient assez souvent dans des cas semblables. — Les narcotiques doivent être le plus souvent combinés avec d'autres remèdes sédatifs et avec des anti-goutteux. Ils doivent aussi être joints à des évacuants doux, lorsque ceux-ci sont indiqués dans ces cas par une surcharge manifeste des premières voies. Enfin, il faut faire succéder à ces

remèdes ceux qui peuvent déterminer la fluxion goutteuse sur les articulations. —J'observe qu'il m'a toujours paru très-utile de continuer fort long-temps l'écoulement produit par les vésicatoires appliqués à la fin de chacune des attaques plus graves de la goutte chronique de l'estomac et des intestins.

LXV. J'ai vu un homme qui avait toujours été livré à un grand travail du cabinet, et qui n'avait jamais eu de goutte ni de rhumatisme, qui devint sujet à l'âge de quatre-vingts ans à souffrir tous les deux ou trois mois une attaque violente d'une affection de l'estomac et des viscères précordiaux, que je reconnus être entièrement analogue à une attaque de goutte de l'estomac d'un genre pernicieux.—Ces attaques étaient immédiatement précédées d'un dérangement très-considérable dans les fonctions de l'estomac. Elles avaient pour symptômes la sensation d'un serrement violent dans la région de ce viscère, des tiraillements dans la direction du diaphragme et au-devant de la poitrine, et des angoisses extrêmes qui faisaient craindre l'arrêt de la respiration et de la circulation du sang. — L'analogie de cette maladie avec la goutte fut rendue encore plus sensible par l'heureux succès des remèdes que j'y employai, et qui garantirent ce malade des suites et des retours de cette affection pendant dix ans qu'il survécut. — Les principaux de ces remèdes étaient, dans les accès, l'opium, les gouttes d'Hoffmann et le musc; et dans leurs intervalles, des stomachiques aromatiques et amers, joints à des résolutifs des humeurs, tels que le savon et la gomme ammoniaque.

LXVI. Secondement, dans l'état habituel de la goutte chronique de l'estomac et des intestins, ou dans les intervalles des accès graves que cette goutte peut produire, on doit employer des moyens différents pour en prévenir les retours, suivant l'espèce de cette goutte. — Dans celle qui est avec atonie ou langueur dominante, il faut insister sur l'usage des stomachiques amers, aromatiques, et des martiaux, que l'on doit continuer par des reprises assez longues et à des intervalles convenables. — Les amers les plus appropriés sont : la gentiane, le chamædrys, et, surtout, la quassia, qui est singulièrement utile pour fortifier les intestins affaiblis. — — L'observation a démontré que la quassia, quoique très-amère, n'est pas très-échauffante ; et l'on peut encore en modérer l'activité en donnant par-dessus de l'eau de poulet (ainsi que je l'ai pratiqué plusieurs fois avec succès). — Des stomachiques aromatiques bien indiqués dans ces mêmes cas sont les racines d'aunée, d'angélique et de *calamus aromaticus*, l'extrait des baies de genièvre, etc. — Il est des cas où la goutte habituelle des organes digestifs étant accompagnée d'une extrême faiblesse (par une suite de l'âge fort avancé, ou d'un mauvais régime long-temps continué), la fonction du mouvement péristaltique des intestins se fait avec une extrême irrégularité, et où les amers et les aromatiques étant donnés seuls, produisent un grand échauffement. — Dans ces cas, j'ai obtenu un effet très-avantageux de l'élixir de vitriol de Mynsicht, donné dans de l'eau froide peu avant les principaux repas. L'acide vitriolique, combiné dans ce remède, y modifie alors très-utilement la teinture spiritueuse des aromatiques et des amers. — Les eaux ferrugineuses et les autres préparations martiales sont très-bien placées dans ce traitement préservatif ; mais il faut toujours les donner à des quantités qui ne fatiguent point l'estomac, et assurer leurs bons effets par un exercice journalier et par le soin d'entretenir la liberté du ventre.

LXVII. Dans les intervalles des attaques et dans l'état habituel de la goutte chronique de l'estomac et des intestins, qui est avec dominance de l'irritation, plus ou moins marquée, les stomachiques amers ou aromatiques, et les martiaux, donnés comme préservatifs des attaques aiguës de cette goutte, seraient au moins inutiles et pourraient même souvent être fort nuisibles. — L'usage du lait peut être alors très-avantageux. Il est même, suivant l'opinion de M. Tronchin, un remède principal dans l'état chronique de la colique du Poitou arthritique. — D'autres remèdes, qui sont alors le plus généralement efficaces, sont les bains tièdes (ou les bains d'eaux thermales sulfureuses), dont l'usage doit être répété fort long-temps, l'antimoine cru, et la décoction (médiocrement forte) des bois sudorifiques. — C'est par ces moyens que M. Strack a opéré des guérisons très nombreuses de la colique de Poitou, causée par une humeur arthritique vague. Il plaçait les bains tièdes dans les accès même de cette colique, surtout dans leur déclin et dans

l'état paralytique qui leur survenait. Il en faisait prendre deux par jour, pendant un ou deux mois, et même jusqu'à plus de cent. — Il a vu chez un sexagénaire cet état paralytique accompagné d'une aliénation d'esprit, qui se dissipa aussitôt que les bains eurent rétabli les forces du corps. — On a employé avec succès d'autres diaphorétiques actifs dans la colique rhumatique que suit la paralysie des extrémités. Ainsi, M. Selle y recommande, outre les bains chauds, le soufre doré d'antimoine joint au mercure doux, et la teinture volatile de gayac. — Fothergill dit que cette teinture est singulièrement efficace après la colique de Poitou pour rétablir le mouvement des membres, lorsqu'on la donne à des doses qui tiennent le ventre libre, après avoir évacué suffisamment les intestins et rétabli leurs fonctions en quelque degré.

LXVIII. Des remèdes qui sont particulièrement appropriés à certaines espèces de la colique de Poitou (espèces qui sont plus diversifiées que ne l'a pensé M. Strack), peuvent réussir dans certains cas de colique arthritique. — Telle était sans doute une colique vue par M. Grashuis, dont les retours étaient déterminés par tout exercice un peu plus fort que de coutume, et dont les accès étaient soulagés par des douleurs qui survenaient aux pieds. M. Grashuis guérit dans ce cas, en suivant sa méthode générale du traitement de la colique de Poitou, en faisant prendre une mixture semi-vineuse, où entraient l'alun, la gomme adragant et le cachou. — On voit que ces remèdes astringents (indépendamment de l'effet que l'alun put avoir en excitant la liberté du ventre) purent être utiles dans ce cas en fortifiant les intestins et en préparant ainsi la détermination des humeurs goutteuses sur les articulations. — Lorsque des accès de douleur violente, qui surviennent dans l'état habituel de goutte chronique de l'estomac et des intestins, sont avec une disposition inflammatoire ou pléthorique bien marquée, il est souvent utile, pour prévenir les retours de semblables accès, d'ordonner, dans leurs intervalles, des évacuations de sang répétées par l'application des sangsues au fondement. — Un remède particulièrement indiqué dans les cas où cette goutte chronique est accompagnée de douleurs habituelles, remède qu'on a proposé trop généralement comme un préservatif de la goutte interne, est un exutoire établi aux extrémités inférieures par le moyen du sain-bois ou d'un vésicatoire. — Dans la goutte chronique des organes digestifs, il faut insister avec persévérance, suivant qu'il est indiqué, sur l'usage des anti-goutteux comme spécifiques qui sont résolutifs de l'état goutteux, ou dans les solides, ou dans les humeurs (1). — Dans la goutte aiguë des viscères, la marche rapidement dangereuse de la maladie ne laisse que peu d'apparence d'utilité de l'emploi des remèdes comme spécifiquement appropriés à la résolution de l'état goutteux du sang et des humeurs, et l'on est presque réduit à n'employer d'autres anti-goutteux que ceux qui agissent comme résolutifs de l'état goutteux des solides. — Mais dans la goutte chronique des viscères, les anti-goutteux, comme spécifiques de l'une ou de l'autre sorte, promettent des effets salutaires et doivent être assidûment combinés, en observant jusqu'où sont contre-indiqués ceux d'entre ces remèdes qui sont échauffants.

LXIX. Troisièmement, il est divers symptômes qui surviennent à l'état chronique de la goutte de l'estomac et des intestins, auxquels il faut opposer des traitements particuliers. — Tel est le *fer-chaud*, que causent souvent des mouvements imparfaits de cette goutte excités par diverses circonstances. Dans le fer-chaud, le malade ressent une chaleur plus ou moins vive et incommode, qui se prolonge de l'épigastre au gosier avec un sentiment de tension et de resserrement auquel se joignent quelquefois des nausées et même des vomissements. — On n'a pas bien déterminé la nature de cette affection, qui est essentiellement spasmodique. Elle me semble consister dans une sorte de crampe ou de contraction convulsive, inégalement répandue dans les fibres de l'estomac et de l'œsophage. — La résolution de cette crampe est plus ou moins tardive. Lorsqu'elle se termine par un mouvement combiné et plus uniforme des fibres de l'estomac, elle produit des explosions de vents, des nausées et même du vomissement. Je remarque aussi que cette affection spasmodique se propage sensiblement aux téguments, dans la région épigastrique et au-dessus de sternum. — Cette affection, lorsque la cause en est

(1) V. liv. I, n° XLIII.

faible, peut céder (de même que le hoquet) à de légers changements dans la manière d être de l'estomac. Ainsi, on la dissipe quelquefois alors en faisant avaler une demi-douzaine d'amandes pilées; et j'ai connu un malade qui, lorsqu'il s'en trouvait pris étant couché sur le dos, était soulagé aussitôt qu'il se remettait sur son séant. — Le fer-chaud se renouvelle souvent chez les vieux goutteux, surtout lorsqu'ils font usage des aliments ou des boissons qui tournent à l'acide; et cet effet est d'autant plus fréquent, qu'il existe (comme je l'ai dit ci-dessus) une tendance générale à l'acide dans les maladies goutteuses. C'est pourquoi les palliatifs de ce symptôme goutteux, qui sont de l'usage le plus commun, sont les absorbants, tels que le julep de craie, les tablettes de magnésie du sel d'Epsom, calcinée, etc.—On doit observer que par rapport à l'astriction que ces absorbants peuvent produire, et qui pourrait amener des cardialgies et des maux hypochondriaques, il est souvent nécessaire de joindre à ces remèdes des laxatifs appropriés; il faut alors suivre le conseil que Wintringham donne en général pour les gens âgés chez qui la goutte se porte sur l'estomac, celui de faire prendre, avec des testacés et du sel d'absinthe, une quantité de rhubarbe qui suffise pour procurer une ou deux selles chaque jour. — Les goutteux peuvent aussi devenir sujets au fer-chaud par l'abus des aliments qui tournent à la dégénération rance; alors, le vice des sucs que ces aliments produisent est efficacement corrigé par l'air fixe qui se dégage de la potion anti-émétique de Rivière, ou d'un mélange de crème de tartre et de magnésie muriatique.

LXX. J'ai observé, chez quelques vieux goutteux, que la lésion habituelle des organes digestifs se joignant à ce degré de décomposition que la goutte produit dans le sang, les humeurs subissaient une altération analogue à la dégénération scorbutique (1). — J'ai vu quelques-uns de ces malades qui étaient attaqués fréquemment de diarrhées, ou d'affections érysipélateuses, en même temps qu'ils éprouvaient plusieurs symptômes de nature scorbutique. — On voit que dans ces cas il faut insister, en le modifiant suivant les circonstances, sur l'usage des anti-goutteux qui sont en même temps anti-scorbutiques, tels que le trèfle d'eau et les bourgeons de sapin; et combiner les remèdes appropriés à l'une et à l'autre maladie, comme en donnant du sel de mars dans des sucs de cresson et d'autres plantes anti-scorbutiques.

LXXI. Il est, enfin, divers symptômes nerveux et mélancoliques qui surviennent dans la goutte chronique des organes digestifs. — Musgrave, qui a désigné par le nom de *mélancolie arthritique* les affections tristes qui surviennent à des goutteux, et qui sont accompagnées d'état nerveux et d'abattement des esprits, etc., a reconnu que cette mélancolie venait surtout à la suite de la goutte de l'estomac et des intestins. — Musgrave traite cette maladie suivant sa méthode universelle pour la goutte anomale; mais cette méthode est trop vague et trop défectueuse. — Dans les attaques de ses symptômes mélancoliques et nerveux, il faut, suivant leur nature diverse, combiner les excitants ou les anti-spasmodiques qui leur conviennent avec les remèdes qu'indique chaque espèce particulière de la goutte de l'estomac et des intestins à laquelle surviennent ces symptômes. — Dans le traitement préservatif des retours de ces affections, il faut insister sur les remèdes résolutifs et évacuants des humeurs atrabilaires et autres fixées dans les viscères; leur joindre des adoucissants et des absorbants qui corrigent l'acrimonie de ces humeurs, et leur faire succéder un régime et des remèdes fortifiants qui soient spécialement appropriés à l'état goutteux habituel.

LXXII. Quatrièmement, dans les attaques fortes de la goutte chronique qui porte sur l'estomac et les intestins, la nourriture, qui doit toujours être facile à digérer, doit être convenablement distribuée par rapport à la marche de ces attaques. — Dans les temps d'intervalle de ces fortes attaques, il faut apporter le plus grand soin pour procurer la liberté des excrétions, et particulièrement de celle de la transpiration. — Dans cette vue, les malades doivent se garantir assidûment des impressions fortes du froid et de l'humidité; ils doivent tenir toujours les pieds chaudement, et éviter toute application propre à repousser la goutte qui tendrait à s'y porter. — Il est

(1) J'ai parlé ci-dessus (liv. I, n° XVI) de cette forme que prend l'altération goutteuse des humeurs dans plusieurs constitutions.

utile, lorsqu'il n'y a point actuellement de forte excitation dans tout le système, de leur faire des frictions sèches le long de l'épine du dos et sur toute l'habitude du corps, en allant vers les extrémités. Rien ne leur est plus salutaire que l'exercice à cheval ou en voiture, pris journellement à la campagne ou dans un air libre.

Sydenham a fort bien dit (1) que dans la podagre invétérée, lorsque le malade est disposé aux défaillances, tranchées, diarrhées et autres symptômes semblables, il n'évite que difficilement de périr dans une attaque de ces maux, s'il néglige de prendre de l'exercice en voiture dans un air libre. — Sydenham assure qu'un grand nombre de goutteux a péri des suites de ces symptômes, auxquels les avait rendus sujets leur incarcération dans la chambre et dans le lit ; tandis qu'ils eussent vécu plus long-temps s'ils avaient voulu supporter l'incommodité de la vectation pendant une grande partie du jour.

LXXIII. J'ai rapporté ci-dessus (2) ce qu'a dit Sydenham des divers rapports sous lesquels est très-utile aux goutteux l'exercice en voiture à l'air libre, qu'il a conseillé même durant les attaques de goutte aux articulations. Je dois ajouter à ce qu'il a dit là-dessus la considération de deux autres grands avantages qu'a cet exercice dans l'état chronique de la goutte interne, particulièrement de celle des organes digestifs. — L'un de ces avantages tient à ce que l'agitation de tout le corps souvent répétée, et les impressions renouvelées d'un air libre excitent les forces radicales du principe de la vie. Or, on ne peut douter que la diminution de ces forces ne soit une cause qui détermine généralement les mouvements et les humeurs de la goutte à se porter sur les organes de la digestion ou sur les autres viscères. — L'autre grand avantage de cet exercice en voiture dépend de ce qu'il ne peut se faire sans des pressions ou des sollicitations continuelles à la surface du corps et des extrémités, qui y attirent continuellement la direction des mouvements et des humeurs de la goutte, et qui les détournent des viscères. — C'est d'après cette manière de voir le fait général qui a été bien observé par Sydenham que je me suis conduit dans un cas analogue, où j'ai sauvé la vie d'un homme qui m'est bien cher. — Ce malade souffrit pendant plusieurs mois de l'automne de 1791 et de l'hiver suivant des douleurs rhumatiques goutteuses qui ne lui laissaient point de relâche. Elles furent traitées inutilement par divers remèdes appropriés, mais que la faiblesse et la sensibilité extrêmes du malade forçaient d'abandonner aussitôt qu'ils avaient un commencement de succès. — Les douleurs, qui avaient d'abord été bornées aux articulations des épaules, des coudes et autres, vinrent ensuite à affecter, par des reprises alternatives, l'estomac, qui est très-faible chez ce malade relativement aux autres organes. Dès-lors, il eut des retours fréquents de colique et de diarrhée, suivis de défaillances alarmantes. — Immédiatement au sortir d'une de ces défaillances je lui fis faire une promenade assez longue en voiture à la campagne, qui produisit un mieux sensible. Ce fut principalement en insistant sur cet exercice journellement répété qu'il put atteindre sans accidents graves la saison du printemps, où j'employai des remèdes qui rétablirent sa santé.

(1) Oper. p. m. 327.
(2) Livre I, n° XLV.

CHAPITRE IV.

DE LA GOUTTE CONSÉCUTIVE DE CELLE DES ARTICULATIONS, QUI A SON SIÉGE DANS LES VOIES URINAIRES ET DANS LES ORGANES DE LA GÉNÉRATION.

LXXIV. *Goutte dans les reins.*

Il faut distinguer les douleurs que produit la goutte dans les reins de celles que cause la goutte qui occupe le périoste des vertèbres lombaires. Celles-ci constituent le *lumbago* arthritique, dont j'ai fait mention ci-dessus (1). — J'ai vu plusieurs fois la goutte, qui s'était portée sur l'estomac et les intestins, se propager sur les reins et produire dans les lombes une pesanteur constante, même avec une enflure qui augmentait sensiblement lorsque les organes de la digestion souffraient davantage : ce qui était enfin suivi d'attaques formelles de néphrétique. — Musgrave n'a considéré les douleurs arthritiques des reins qu'autant

(1) Livre II, n° XLIII.

qu'elles y sont causées par un calcul. Il est certain que ce calcul survient à la goutte plus souvent qu'à aucune autre maladie, et il paraît que la goutte ne peut rester long-temps fixée dans les reins sans y produire cette concrétion. — M. de Sauvages dit que ce calcul est chez les goutteux un tuf friable et crétacé, qui cède plus aisément aux dissolvants que les autres calculs des voies urinaires. Il assure que les eaux de Bagnères sont particulièrement utiles pour résoudre ce calcul.

La matière goutteuse qui forme des tufs dans les articulations et les parties voisines a sans doute une grande analogie avec celle qui forme le calcul des voies urinaires. Cette opinion est appuyée sur des faits nombreux où l'on a vu survenir à la goutte la formation de calculs dans différents viscères, mais particulièrement dans les organes destinés à la sécrétion de l'urine. Ces faits ont été recueillis par M. Murray (1). — L'état des reins affectés de goutte peut être ou n'être pas inflammatoire, et cependant l'inflammation y est toujours à redouter. Home rapporte que dans une ischurie rénale qu'il jugea causée par une goutte anomale (à la suite de laquelle on trouva de l'eau épanchée dans presque toutes les cavités), lorsqu'on tira du sang au malade, ce sang fut toujours inflammatoire. — Le spasme des vaisseaux sécrétoires de l'urine, lorsqu'il est joint à l'état goutteux des reins, produit des affections sympathiques funestes du genre nerveux, même dans des cas où le cours des urines n'est point arrêté, quoiqu'il puisse y avoir d'ailleurs des concrétions calculeuses formées dans les reins. — On en peut voir un exemple très-remarquable dans Morgagni (2), qui observe très-bien qu'il arrive souvent qu'aux affections calculeuses des reins, qu'a causées la goutte des articulations, succèdent des maladies très-graves du cerveau.

LXXV. Les méthodes analytiques du traitement de la goutte aux reins doivent être formées suivant les rapports de dominance et d'urgence respectives qu'ont entre elles les différentes indications des éléments de cette maladie. — Ces éléments sont les différentes espèces de cette goutte interne, la goutte des articulations avec laquelle elle peut être combinée, et les autres affections graves des reins, surtout l'inflammation ou le calcul, qui peuvent se compliquer avec leur état goutteux. — Musgrave dit que dans la douleur arthritique des reins la saignée, quelque utile qu'elle puisse être d'ailleurs dans la néphrétique non compliquée de goutte, pourrait attirer la goutte de plus en plus à l'intérieur, ou l'empêcher de se porter au dehors. — En effet, il paraît qu'en général la saignée, qui débilite et qui altère toujours en quelque degré la distribution habituelle des forces du système, fait que la nature a moins de facilité et de constance pour affecter les mouvements mieux ordonnés qui peuvent fixer la goutte dans les articulations, et qu'elle est d'autant plus susceptible des mouvements irréguliers que lui imprime l'affection quelconque des reins qui y attire la goutte. — Cependant je crois qu'on doit modifier cette assertion trop générale de Musgrave. Un état inflammatoire des reins peut être produit par la goutte, soit que la goutte existe ou non en même temps dans les articulations. Lorsqu'elles en sont alors affectées, la saignée est beaucoup plus contre-indiquée que si elles ne l'étaient pas. Mais cette contre-indication n'est pas absolue, et elle peut souvent être levée en faisant au pied la saignée qu'indique la pléthore ou une inflammation violente. — Quand la saignée ne peut convenir, ou quand elle a précédé, il est souvent salutaire de tirer du sang par le moyen des sangsues qu'on applique à l'endroit des reins, et selon le trajet des uretères, si la douleur se fait sentir dans cette direction. Le camphre joint au nitre, et les autres antiphlogistiques sont généralement bien placés dans cet état inflammatoire. — Dans la douleur des reins arthritique, s'il y a en même temps des douleurs de goutte aux articulations, Musgrave dit avec raison que les cataplasmes et autres topiques émollients, appliqués sur la région des reins, seraient d'un usage dangereux.

Dans les fortes attaques de la goutte aux reins, on doit appliquer des topiques attractifs appropriés à l'endroit des articulations goutteuses des extrémités. Il faut employer ces topiques dès les premiers temps, pour retenir la goutte dans ces articulations, lorsqu'elle y est pré-

(1) Diss. de cognatione inter arthritidem et calculum, Opusculor. t. I, p. 199-200.

(2) Epist. anat. med. XL, n° III.

sente, et dans les temps plus avancés, lorsqu'il n'y a point en même temps de goutte aux articulations. — Musgrave ne conseille, dans le cas où la goutte affecte à la fois les reins et les articulations, d'autres remèdes que les narcotiques, lorsqu'ils sont indiqués par la violence de la douleur. Il observe qu'ils doivent être donnés dans tous les cas avec une telle modération, qu'ils calment les douleurs sans pouvoir affecter le cerveau et y porter la goutte. — Lorsque la goutte qui produit la douleur des reins n'affecte point en même temps les articulations, des minoratifs sont souvent utiles (comme l'a dit Musgrave), surtout s'il y a un calcul des reins. L'on doit donner des narcotiques à leur suite, ou même quelques heures auparavant, lorsqu'on a lieu de craindre que ces purgatifs n'excitent des affections spasmodiques dans les intestins.

LXXVI. Musgrave recommande beaucoup, dans le calcul des reins qui s'y joint à la goutte, l'usage de la térébenthine, du baume du Pérou et des autres baumes naturels; mais ces remèdes me paraissent être alors beaucoup trop échauffants. — Ces baumes peuvent être utiles, étant administrés avec art, pour prévenir la formation du calcul dans la douleur des reins arthritique, lorsqu'il n'y a point d'état inflammatoire. Ils agissent alors par leur vertu tonique et par leur vertu diurétique, spécifique que Cullen a particulièrement fait connaître. — Dans l'état *chronique* de la goutte aux reins, des diurétiques appropriés et non trop actifs sont indiqués pour prévenir les retours des attaques plus fortes de cette goutte. Ils sont surtout bien placés, lorsque les urines charrient beaucoup de sédiment bourbeux, sans qu'il y ait pourtant d'attaque de néphrétique imminente. — Entre ces diurétiques, qu'il faut choisir dans les divers cas et dont il faut modérer les doses, relativement à leur activité, sont la gomme de gayac, l'extrait de baies de genièvre, les baumes naturels, les plantes diurétiques balsamiques, telles que le millepertuis, la verge dorée, etc. La racine de pareira-brava est peut-être plus appropriée que tout autre diurétique, dans la goutte interne qui a porté sur les voies urinaires. — Pendant l'usage de ces diurétiques, il faut toujours avoir soin de tenir le ventre libre, et cet usage doit être combiné avec celui des boissons adoucissantes, comme sont le petit-lait, l'infusion de graines de lin, etc. — Musgrave a fort bien conseillé de donner des narcotiques joints aux diurétiques, lorsque le cours des urines est rendu difficile par une affection spasmodique des canaux sécrétoires de l'urine.

LXXVII. *Hémorrhagie utérine causée par la goutte.*

La goutte qui se porte à la matrice peut déterminer ou aggraver une hémorrhagie de ce viscère. Cette hémorrhagie peut être, quoique rarement, salutaire jusqu'à un certain point; mais même alors elle devient facilement symptomatique et nuisible. — La méthode du traitement doit embrasser les indications relatives, et à l'affection de spasme ou d'atonie qui peut dominer dans l'hémorrhagie utérine, et à l'état goutteux de la matrice, qui constitue cette espèce particulière de cette hémorrhagie. — Quand l'affection spasmodique est dominante dans l'hémorrhagie utérine goutteuse, cette perte est communément assez abondante pour dissiper la pléthore et pour remédier à l'état inflammatoire de la matrice; de sorte qu'il n'est pas nécessaire de recourir à la saignée. Dans les cas très-rares où elle peut être indiquée, si on préjuge qu'il ne faudra saigner qu'une fois, on doit préférer la saignée du pied. — Cet état spasmodique violent indique généralement un régime et des remèdes anti-phlogistiques, ainsi que des adoucissants et des incrassants, comme sont les émulsions avec la gomme arabique, etc. — L'opium (qu'on peut faire prendre dans des lavements) est alors très-bien indiqué pour les douleurs que cause le spasme de la matrice, et surtout lorsque les renouvellements de ces douleurs sont liés avec des augmentations de l'hémorrhagie. — Quand l'atonie est sensiblement très-grave dans l'état de l'hémorrhagie utérine goutteuse, les fortifiants sont indiqués, et l'on doit préférer ceux qui appartiennent à la classe des astringents (comme est le safran de mars), quand il n'y a point de fièvre ni de chaleur considérable. — La violence de l'hémorrhagie peut rendre nécessaire de recourir à l'application sur l'hypogastre et les parties voisines, de linges chargés d'une dissolution aqueuse de vitriol de mars, et de faire des injections dans la matrice d'une décoction semi-vineuse de menthe, de roses rouges et de balaustes, etc. — L'affection

goutteuse des fibres de la matrice indique des remèdes anti-goutteux, tels que ceux qui ont été marqués ci-dessus, comme la décoction de quassia. Entre ces remèdes, on doit souvent préférer ceux qui sont en même temps anti-hystériques, comme sont le camphre et le musc, administrés et modifiés de telle sorte qu'ils ne produisent point d'effet échauffant.

LXXVIII. Stoll conseille, dans l'hémorrhagie goutteuse de la matrice, des fomentations avec l'eau à la glace sur la région du pubis, et des injections d'eau froide dans la matrice. Mais ces topiques, qui sont en général offensifs pour les organes nerveux, et qui peuvent rechasser la goutte sur d'autres viscères, sont toujours d'un effet équivoque, et ils doivent être réservés pour un état de danger extrême. — J'ai dit ci-dessus (1) que les applications d'eau très-froide ne sont placées que dans l'espèce de goutte interne qui est avec faiblesse dominante, et ne peuvent même alors être employées avec sécurité que lorsque le mouvement de la goutte vers les articulations se trouve être assez fortement déterminé. — Lorsqu'on a insisté convenablement sur l'usage des remèdes qui conviennent à l'hémorrhagie utérine goutteuse, on doit employer le plus tôt possible les topiques relâchants ou épispastiques qui peuvent attirer la goutte sur les articulations qui en étaient auparavant affectées, ou l'y fixer si elle les occupe en même temps.

LXXIX. Les détails que je viens de donner sur le traitement de l'hémorrhagie goutteuse de la matrice suffisent pour qu'il soit facile de diriger le traitement analogue du flux hémorrhoïdal avec affection goutteuse de l'intestin rectum, flux que l'on a vu assez fréquemment alterner avec la goutte des articulations. — Stoll a observé que ce flux produit souvent une évacuation critique de la matière goutteuse, mais qu'il peut se prolonger de manière qu'il est suivi d'une fistule à l'anus qui devient gangréneuse. Il dit aussi que ce flux amène la dissolution du sang, si on ne rappelle la goutte aux extrémités, ou si on ne résout l'humeur goutteuse par un usage convenable des anti-arthritiques. — Stoll demande si dans ces cas on ne pourrait point appliquer un vésicatoire à l'os sacrum, pour attirer au dehors l'humeur goutteuse. Mais je pense qu'il est en général dangereux d'appliquer des cantharides très-près des organes urinaires, et qu'elles pourraient souvent dans ces cas déterminer une fixation pernicieuse de la goutte sur la vessie. L'application renouvelée d'un liniment volatil huileux à l'endroit du sacrum n'aurait pas le même inconvénient.

(1) N° XLIII et XLIV de ce livre.

LXXX. *Fleurs blanches et gonorrhée causées par la goutte.*

Des hommes habituellement goutteux, surtout lorsqu'ils sont dans un âge avancé, sont parfois sujets à des gonorrhées dont la nature est purement arthritique. Whytt a vu une semblable gonorrhée se renouveler fréquemment chez la même personne (1). — Des femmes sujettes à la goutte, et avancées en âge, ont aussi quelquefois des fleurs blanches de nature goutteuse. — Ces flux arthritiques ressemblent aux fleurs blanches et aux gonorrhées de nature vénérienne, à tel point qu'on ne peut communément les distinguer par leurs symptômes. — Ainsi Stoll a observé que les fleurs blanches arthritiques sont accompagnées de douleurs dans les membres, qui deviennent plus fortes la nuit, et que l'écoulement en est de couleur verte dès les premiers temps, de même que dans les fleurs blanches vénériennes. Cependant d'autres fois cet écoulement est séreux, et semblable à du petit-lait trouble. — On ne peut être éclairé sur la nature de ces flux qu'autant qu'on est instruit ou que le malade a eu des maux goutteux, ou qu'il a été exposé à la contagion du mal vénérien. Mais ces connaissances sont quelquefois incertaines, et ne donnent que des résultats douteux. — J'observe aussi qu'il existe sans doute des cas compliqués où ces écoulements ne sont point produits primitivement par l'humeur

(1) Kæmpf (*Abhandlung von einer neuen Methode, die hartnackigsten krankheiten, die ihren sitz in unterleibe haben, sicher und grundlich zu heilen ; 2e édition, p. 540*) rapporte une histoire qui lui a été communiquée par Thilenius, d'un homme qui avait tous les deux ou trois ans une attaque de goutte très-complète, qui commençait toujours par un flux de l'urètre, semblable à une chaude-pisse, dont la matière en se séchant prenait la forme d'une substance crayeuse fort atténuée.

goutteuse, mais où cette humeur est déterminée à se jeter sur le vagin ou sur l'urètre par une suite de l'irritation qu'y cause le virus vénérien. — Stoll dit que les fleurs blanches qui sont simplement arthritiques se distinguent des vénériennes en ce qu'elles sont aggravées par les mercuriaux et les autres remèdes anti-vénériens; mais ce diagnostic n'est pas suffisant et peut induire en erreur; car les mercuriaux employés comme dans les traitements anti-vénériens, sont pareillement fort nuisibles dans beaucoup de flux gonorrhéïques de nature mixte, où une cause vénérienne s'unit à un principe goutteux. — Dans de semblables complications, l'usage des mercuriaux ne m'a paru cesser d'être dangereux et devenir fort utile, qu'après qu'on avait sensiblement résous et dissipé l'humeur ou l'affection goutteuse (1). — On voit que, par rapport à ces cas mixtes, il ne suffit pas de dire avec Stoll qu'il faut y joindre les anti-vénériens aux anti-arthritiques.

LXXXI. Dans les fleurs blanches arthritiques on doit insister sur l'usage des diaphorétiques choisis dans la classe des remèdes particulièrement appropriés contre la goutte et le rhumatisme. De ce genre sont la boisson des eaux minérales sulfureuses, la décoction de la racine de bardane, ou celle des bois sudorifiques préparée avec l'antimoine. — On peut ajouter à l'action révulsive de ces diaphorétiques, en leur entremêlant des purgatifs toniques, comme est la rhubarbe. — Dans les fleurs blanches arthritiques, il peut être utile d'employer des topiques attractifs de la goutte sur les extrémités qui en étaient auparavant affectées.

Stoll conseille particulièrement dans les fleurs blanches arthritiques, comme anti-goutteux, le mars et les baumes naturels. Mais quelque utiles que puissent y être les baumes, spécialement par leur vertu diurétique, leur action trop échauffante doit toujours en faire modifier, ou en restreindre beaucoup l'usage. — Dans la gonorrhée simple arthritique, Stoll conseille, outre le baume de copahu, la teinture de cantharides, dont on fait des frictions sur le périnée, et qu'on fait même prendre intérieurement. Cette teinture, employée avec beaucoup de circonspection, semble pouvoir être utile lorsque la gonorrhée se perpétue sensiblement par une atonie ou faiblesse extrême de l'urètre, pour y exciter et rendre plus parfaite l'action des vaisseaux sécrétoires de l'humeur muqueuse. — On a pensé que cette teinture pouvait être ordonnée en général dans les gonorrhées invétérées, pour y exciter l'inflammation trop faible des lacunes des vaisseaux muqueux de l'urètre, dans la vue que cette inflammation étant augmentée par ce remède en devînt d'autant plus facile à résoudre. Mais cette vue me paraît être trop hasardée et trop dangereuse. — Dans la gonorrhée arthritique, on doit, autant qu'il est possible, choisir parmi les anti-goutteux et rapporter au traitement de la goutte les remèdes qui répondent aux principales indications de la gonorrhée simple, ou considérée en général. — Ce n'est point ici le lieu d'exposer (ce que j'ai fait ailleurs) quelle est la méthode analytique de traitement qui embrasse toutes les indications des affections dont se compose le genre de la gonorrhée, et qui satisfait à ces indications, par des remèdes placés et combinés suivant les degrés de dominance respective de chacune de ces affections élémentaires dans les divers temps de la gonorrhée. — M. de Plaigne a observé (1) une succession alternative d'une douleur de goutte au gros orteil et d'un écoulement par l'urètre, qui était parfaitement semblable à un flux vénérien. Dans la seconde reprise de cet écoulement, il fit appliquer un vésicatoire à l'endroit de l'articulation goutteuse, qui dans peu de jours y reproduisit la goutte, ce qui fit cesser le flux de l'urètre.

LXXXII. Murray a traité dans une dissertation particulière de l'aberration de la matière goutteuse sur les parties génitales de l'homme. — Il y dit fort bien qu'indépendamment de l'effet que peut avoir la tendance singulière des humeurs goutteuses à se porter sur les voies urinaires, la congestion de ces humeurs sur les parties génitales est souvent produite par des efforts extraordinaires dans ces parties; d'autant que de semblables efforts, qui irritent ou qui affaiblissent un organe qui était exempt de goutte dans un sujet goutteux, déterminent fortement l'humeur goutteuse à s'y porter. — La vérité de cette asser-

(1) Voyez ce que j'ai dit ci-dessus, livre I, n° LXXVI.

(1) Journ. de méd. Mars 1788.

tion peut être rendue plus sensible par d'autres faits analogues. Il arrive souvent que l'abus des plaisirs vénériens et les excès de boissons spiritueuses, concourant à fatiguer l'urètre, des hommes qui ont eu pendant long-temps une violente gonorrhée vénérienne souffrent des retours fréquents d'un écoulement d'humeurs muqueuses par le canal de l'urètre (1). — Ce qui donna occasion à l'écrit de Murray dont je parle fut une observation curieuse qu'il y rapporte, d'une gonorrhée dont le caractère était sensiblement goutteux, quoiqu'elle eût des symptômes tels que ceux d'une gonorrhée virulente. — Il survint dans cette gonorrhée une inflammation de la prostate, qui y laissa une tumeur dure et fort considérable, avec des sensations de tension, de piqûres, etc. Murray parvint à la résoudre par l'usage de la teinture d'antimoine de Theden, combinée avec celui de la gomme de gayac et du savon. — Dans des cas semblables, qui ne sont pas très-rares, où la prostate contracte une induration comme squirrheuse (qui dégénère quelquefois en cancer), je crois (d'après les expériences que j'en ai faites) qu'une méthode très-efficace pour résoudre cette tumeur est celle qu'a proposée M. Chambon, où l'on emploie, outre les bains et des fondants ordinaires, des demi-lavements avec une décoction de rue, de ciguë et de jusquiame, dans laquelle on mêle du sel ammoniac.

LXXXIII. J'ai vu un exemple très-remarquable d'aberration de la goutte sur la vessie et sur l'urètre, qui jeta le malade dans le plus grand danger, mais dont la terminaison fut heureuse. — Un homme sujet à des affections dépendantes d'une cachexie goutteuse fut attaqué, et sensiblement par la même cause, d'un écoulement d'humeurs muqueuses par le canal de l'urètre. Cet écoulement ayant été diminué et presque arrêté par un topique résolutif appliqué au périnée, l'urètre fut affecté dans les parties voisines du périnée d'une irritation vive, qui produisit une difficulté d'uriner très-forte et très-douloureuse. — Peu de temps après, le malade fut exposé à une suppression générale de la transpiration avec un mouvement de fièvre, ce qui fut suivi d'une affection catarrhale inflammatoire du col de la vessie et de la partie continue de l'urètre. Il s'établit un catarrhe violent et tout-à-fait extraordinaire d'humeurs muqueuses qui fondirent sur les parties affectées.—Le malade souffrit alors pendant l'espace de trente-six heures des attaques presque continuelles d'une sorte de ténesme très-violent dans la vessie et l'urètre. Ces attaques, qui étaient accompagnées de douleurs atroces, et qui se répétaient toutes les cinq ou six minutes sans interruption, firent rendre avec quelques filets de sang des humeurs muqueuses très-épaisses qui ne se mêlaient point avec l'urine. La masse de ces matières muqueuses, qui furent ainsi évacuées dans cet espace de temps, fut estimée du poids de douze à quinze livres. A la suite de cette fonte, les urines charrièrent sensiblement du pus, mais en petite quantité et pendant peu de temps. — Je sauvai la vie de ce malade en lui faisant faire usage de l'opium à grandes doses, pris par la bouche et dans des lavements, et en lui faisant appliquer à plusieurs reprises sur le périnée des sangsues en grand nombre, et jusqu'à dix-huit de suite (1). J'employai ensuite avec beaucoup d'utilité l'infusion des sommités de verge dorée, et d'autres plantes diurétiques balsamiques, pour remédier à l'état ulcéreux des parties de la vessie et de l'urètre que cette maladie avait si violemment offensées.

(1) J'ai vu aussi que des fatigues répétées dans l'usage des plaisirs vénériens ont déterminé chez des sujets goutteux et autres la formation de véritables clous ou furoncles dans le corps du gland de la verge. J'ai traité ces furoncles ouverts et les ai amenés promptement à parfaite cicatrice par des pansements simples avec la charpie, mouillée fréquemment d'une dissolution aqueuse de sel ammoniac, sans employer aucun remède anti-vénérien.

(1) Dans plusieurs cas de rétention d'urine, où la prostate dure et enflammée ne permettait point d'introduire la sonde dans la vessie, j'ai facilité cette introduction en faisant appliquer des sangsues à l'endroit de la prostate.

CHAPITRE V.

DE LA GOUTTE CONSÉCUTIVE DE CELLE DES ARTICULATIONS, QUI A SON SIÉGE DANS LE POUMON.

LXXXIV. Je traiterai dans ce chapitre des espèces particulières que forme un état goutteux du poumon dans plusieurs genres principaux des maladies de cet organe. Ces genres sont : le catarrhe, la péripneumonie, la phthisie pulmonaire, l'asthme humoral et le convulsif.

CATARRHE GOUTTEUX SUR LA MEMBRANE PITUITAIRE ET SUR LE POUMON.

Je vais considérer d'abord le catarrhe goutteux sur la membrane pituitaire, par lequel commence souvent le catarrhe goutteux sur le poumon, d'autant que l'affection de la membrane pituitaire s'étend facilement par sympathie à la continuation de cette membrane qui revêt la trachée-artère et les bronches. — Ce catarrhe est surtout produit chez les personnes sujettes à la goutte et au rhumatisme, dont la tête est habituellement échauffée par de fortes contentions d'esprit, ou par diverses circonstances. — Les goutteux peuvent aussi être disposés à ce catarrhe par une infirmité relative héréditaire. — J'ai vu un homme sexagénaire qui était sujet depuis sa jeunesse à cette incommodité singulière, qui lui était commune avec d'autres personnes de sa famille, que la cause la plus légère lui faisait sentir du froid au derrière de la tête, et qu'il ne pouvait alors s'approcher du feu sans s'enrhumer. Cet homme avait de fortes attaques de goutte depuis vingt ans ; mais ces attaques étaient très-faibles depuis un an, qu'il était affecté d'une fluxion perpétuelle sur les parties externes de la tête et sur la membrane pituitaire.

LXXXV. Lorsque le catarrhe goutteux de la membrane pituitaire est opiniâtre, et qu'on a lieu de craindre qu'il ne soit suivi d'un catarrhe sur la poitrine, il faut établir la liberté du ventre et celle de la transpiration. Les diaphorétiques y sont utiles, et doivent être choisis parmi les spécifiques anti-goutteux. — Tant que subsiste la crudité du catarrhe (qu'indique l'abondance des humeurs ténues et âcres qui coulent du nez), il ne faut employer que des diaphorétiques très-doux. Lorsqu'il y a une disposition sensible à la coction, on donne avec succès, après les évacuations générales, des diaphorétiques plus efficaces, tels que le soufre et les décoctions de squine et de salsepareille. — En général, il est prudent de s'abstenir des diaphorétiques très-actifs dans l'état habituel de catarrhe goutteux de la membrane pituitaire. J'y ai vu l'usage de la gomme de gayac prise dans du tafia, causer des douleurs de tête violentes et des hémorrhagies du nez très-considérables. — Après les évacuations générales et révulsives, les remèdes errhins et sternutatoires peuvent être utiles pour aider l'excrétion des humeurs muqueuses, lorsqu'elle est préparée par un état de coction manifeste. Dans l'état de crudité du catarrhe, il est toujours à craindre que ces remèdes locaux n'attirent l'humeur goutteuse sur la membrane pituitaire, et il l'est d'autant plus que la goutte affecte moins les articulations. — Il me paraît que dans tous les cas, et quoique la goutte occupe en même temps les articulations, il est dangereux d'employer dans le catarrhe goutteux de la membrane pituitaire des lotions d'eau froide et des fomentations rafraîchissantes sur les parties supérieures de la tête. — Ces topiques, qui sont trop généralement, et condamnés par Tralles, et recommandés par d'autres dans les différentes espèces du catarrhe de la membrane pituitaire, peuvent être ici pernicieux en portant la matière goutteuse sur les nerfs voisins. J'en ai vu des exemples. — Pour préserver des retours du catarrhe de la membrane pituitaire, qui est si fréquemment suivi du catarrhe sur la poitrine, j'ai trouvé que le plus efficace comme le plus simple des remèdes est l'usage journalier de l'eau tiède, qu'on fait humer par le nez à plusieurs reprises pendant un temps assez long. — Par ce remède, qui est préférable aux errhins et aux sternutatoires, on entretient l'habitude d'une excrétion assez abondante de l'humeur muqueuse de la membrane pituitaire. — Ce moyen est le plus convenable pour opérer chaque jour ce que les anciens appelaient la *purgation* de la tête, et pour dériver assidûment les humeurs qui peuvent découler de la tête sur la gorge et la poitrine. — Suivant l'observation de Fernel (qu'il a trop étendue, mais que les modernes ont trop négligée), c'est très-souvent de la partie supérieure externe de la tête que naissent les catarrhes qui se répandent sur ses autres parties extérieures et sur les

articulations des extrémités. — C'est d'après cette observation qu'on a proposé, pour garantir des catarrhes, de faire des onctions sur le sommet de la tête avec le baume du Pérou et le *liniment céphalique* de Fuller, ou d'autres analogues.

LXXXVI. Le catarrhe goutteux du poumon attaque surtout les goutteux, chez qui le poumon souffre manifestement une infirmité originaire ou acquise, relativement aux autres arganes. — Dans ce catarrhe, il n'y a que peu ou point de fièvre; mais si ceux qui en sont affectés viennent à être saisis par le froid, ou prennent trop de remèdes échauffants, la fièvre s'allume et peut être suivie de la péripneumonie. — Il est quelques malades chez qui ce catarrhe, et même la phthisie catarrhale qui peut lui succéder, existe avec la goutte dans les articulations des extrémités. Mais le plus souvent les reprises de cette goutte articulaire sont alternatives avec les attaques de catarrhe et de toux arthritiques, qui produisent des évacuations abondantes par les crachats. — Le catarrhe goutteux sur le poumon doit être traité par une méthode analytique qui soit formée suivant la dominance respective qu'ont les éléments de ce catarrhe, qui sont la fluxion des humeurs sur le poumon, l'engorgement de cet organe et son état goutteux avec excès de faiblesse ou d'irritation. — Il faut distinguer deux temps du catarrhe des humeurs goutteuses sur le poumon; le premier, où il est encore vague à un certain point; le second, où il est dirigé fixement sur le poumon. Les évacuations générales qui sont indiquées par la saignée et la purgation peuvent être surtout convenables dans le premier temps, comme les diaphorétiques actifs et les expectorants le sont principalement dans le second. — Dans le catarrhe goutteux sur le poumon, Musgrave conseille la saignée, lorsqu'elle n'est point contre-indiquée par l'âge et la faiblesse des malades, pourvu qu'elle soit faite de manière à ne pas ôter les forces nécessaires pour l'expulsion de la goutte. Mais il faut, dans le traitement des fluxions goutteuses sur le poumon, restreindre l'usage de la saignée aux cas où elle est indiquée par la pléthore, ou bien par l'hémoptysie, ou la péripneumonie qui surviennent à ces fluxions. — L'application des sangsues à la poitrine peut suppléer avantageusement à la saignée, dans les cas où celle-ci est trop fortement contre-indiquée, et cette évacuation de sang locale est aussi dans plusieurs cas très-bien placée à la suite de la saignée. — La purgation fait souvent une révulsion utile, et il faut y insister davantage lorsqu'elle se trouve indiquée par l'état des premières voies. — Musgrave veut qu'on préfère les purgatifs qui troublent et agitent le sang, et qui concourent ainsi à pousser la goutte aux articulations. Mais j'ai dit ci-dessus (n. XVII) que si les purgatifs chauds, ou d'une force médiocre, sont indiqués de préférence aux purgatifs doux et énervants, quand il faut purger dans la goutte interne, ils ne doivent pas y être donnés dans la vue de pousser la goutte aux articulations, d'autant qu'ils ne peuvent produire sous ce rapport qu'une excitation aveugle ou indéterminée.

LXXXVII. Quand le catarrhe sur le poumon est encore dans son incrément et n'est pas parvenu à son *état*, des diaphorétiques modérés opèrent avantageusement une révulsion générale, et ils doivent être pris parmi les anti-goutteux. — Les diaphorétiques plus actifs sont indiqués lorsque le catarrhe goutteux sur le poumon est dans un état fixe, lorsqu'il ne s'y fait point de coction et qu'il n'y a point d'expectoration critique. Ils doivent toujours être choisis dans la classe des anti goutteux, et appropriés à l'état ou de faiblesse, ou d'irritation dominante dans le poumon. — Ainsi, par exemple, la décoction de la racine de polygala amère (ou de la racine de seneka) convient lorsqu'il y a excès de faiblesse, et celle des tiges de douce-amère, lorsqu'il y a excès d'irritation. — Dans ce dernier cas, l'opium peut aussi être bien placé; mais il faut toujours le donner avec beaucoup de réserve et seulement à petits doses répétées convenablement. — Lorsque le catarrhe goutteux, qui est fixé sur le poumon, se prolonge ou devient chronique, il faut insister principalement sur les anti-goutteux résolutifs de l'état goutteux et dans les solides et dans les humeurs (ces derniers étant bien placés dans les affections chroniques goutteuses). On choisira entre ces remèdes ceux qui étant bien administrés peuvent en même temps être utiles comme diaphorétiques et comme expectorants. Quand l'expectoration est empêchée ou imparfaite, parce que les vaisseaux perspiratoires du poumon sont embourbés par une

pituite trop tenace, les expectorants incisifs les plus efficaces sont les gommes-résines ammoniaque et galbanum, l'oxymel scillitique, le kermès minéral et les eaux minérales sulfureuses. — Il peut arriver que ces remèdes, quoique actifs, manquent d'effet sur de vieux goutteux chez qui il y a excès de débilité ou d'atonie, si leur action n'est aidée par l'usage du vin et des spiritueux. — Stoll a fait cette observation très-juste, que l'humeur de la goutte, qui est déposée sur le poumon, peut très-rarement être rappelée aux articulations, mais que le plus souvent elle s'évacue par la transpiration et les crachats. C'est encore un motif pour blâmer l'usage des remèdes fort échauffants que Musgrave conseille trop généralement dans le catarrhe goutteux sur le poumon, dans la vue de pousser la goutte aux articulations. — Si l'habitude d'expectoration est trop forte (ce qui est surtout à craindre lorsque le malade est d'un âge fort avancé), ou si le mouvement de congestion sur le poumon est violent, on peut répéter utilement les laxatifs suivis des calmants. On doit user avec réserve des diaphorétiques dont l'action peut encore forcer l'expectoration. — Des révulsifs qui sont alors spécialement appropriés sont des diurétiques fortifiants, comme la racine de garance, les bourgeons de sapin et les baumes naturels. — Pour prévenir la colliquation du sang dans le catarrhe goutteux invétéré, on éprouve de bons effets de la décoction de quinquina.

LXXXVIII. Si, dans le cours de ce catarrhe goutteux, la nature est manifestement susceptible d'être déterminée à porter la goutte sur les articulations, il faut, en ayant toujours égard au degré des forces du malade, employer des remèdes internes, fortifiants et excitants appropriés, et ensuite des topiques qui puissent rappeler la goutte sur les articulations qu'elle occupait. Cependant il est rare que la nature affecte la solution des catarrhes goutteux par des mouvements de goutte sur les articulations. — Lorsqu'on est parvenu à dissiper le catarrhe goutteux du poumon, pour en prévenir les retours, il faut insister sur un régime et des remèdes anti-goutteux qui fortifient les digestions et soutiennent la transpiration. Le malade doit user modérément d'aliments qui soient analeptiques, observer constamment une même distribution de ses repas, et faire journellement de l'exercice à l'air libre. — Entre les remèdes préservatifs anti-goutteux, il n'en est point qui soit ici plus approprié que le soufre et les eaux minérales sulfureuses. — Il est utile en général, pour prévenir les retours des catarrhes goutteux, d'établir un cautère ou un exutoire à une jambe. Musgrave conseille aussi d'établir un cautère au dos (entre les épaules), et ce remède convient surtout pour les malades que des reprises fréquentes de ce catarrhe menacent d'une phthisie goutteuse.

LXXXIX. *Péripneumonie goutteuse.*

Van-Swieten a vu une toux catarrhale qui, étant épidémique au printemps, attaquait plusieurs personnes sans beaucoup de danger, mais qui dégénérait promptement en péripneumonie dangereuse dans des goutteux chez qui l'attaque de goutte était prête à se déclarer. — Coste dit, en général fort bien, que lorsque la goutte remontée cause une pleurésie ou une péripneumonie, il ne faut pas perdre un instant pour la traiter par la saignée, les vésicatoires et autres remèdes convenables. Il dit qu'il a vu souvent périr des goutteux chez qui ce traitement avait été différé de vingt-quatre heures; qu'à l'ouverture de leurs cadavres, il a trouvé le poumon gangrené par la goutte; et que c'est avec raison que Mead dit que cette humeur goutteuse est un torrent de feu (*ignea colluvies*). — Sydenham et Musgrave sont entièrement opposés l'un à l'autre, sur le traitement qui convient à la péripneumonie arthritique. — Je trouve que leur opposition sur la cure de cette maladie compliquée vient de ce que Sydenham y a trop peu considéré le traitement nécessaire de la goutte, et Musgrave y a trop négligé celui de la péripneumonie. Ni l'un ni l'autre n'a vu que pour bien traiter cette complication il faut toujours suivre une méthode analytique qui soit réglée sur les rapports de dominance que l'inflammation du poumon et la goutte de ce viscère ont chez les divers malades et dans les divers temps de la maladie. — Sydenham veut qu'on traite la péripneumonie goutteuse, de même que l'essentielle, par des saignées répétées, d'autant que le sang qu'on y tire est entièrement semblable à celui des pleurétiques; par des potions lénitives placées entre les saignées, pour évacuer la matière goutteuse qui s'est portée sur le poumon; par un régime tempérant et par des remèdes rafraîchissants et incrassants. —

Musgrave conseille aussi de saigner sans délai dans cette péripneumonie goutteuse, et de purger le lendemain de la saignée. Mais il proscrit les saignées répétées, les rafraîchissants et les purgatifs doux, d'autant que ces remèdes, dit-il, en *déprimant* le sang y retiennent le *venin* goutteux. — Musgrave dit que le moyen le plus avantageux pour dissiper cette péripneumonie, produite par une goutte inverse dont l'action a excité la fièvre, est de rappeler la goutte dans ses voies ordinaires. En conséquence, il veut que dès que la goutte se montre dans les articulations, ou qu'on a l'espoir de l'y porter, on y pousse le venin arthritique par des topiques attractifs et par des remèdes internes excitants, dont cependant on n'abuse point à cause de la fièvre, l'effet de ces remèdes étant rendu plus sûr par les évacuations qu'on a fait précéder. — Mais Sydenham pense au contraire que dans la péripneumonie goutteuse, l'intention curative ne doit pas être dirigée vers la podagre même. Il dit que la provocation de la sueur, quelle que soit dans d'autres cas de goutte interne son utilité pour détourner la goutte sur les articulations, non-seulement n'est point utile dans ce cas, mais y est encore nuisible en endurcissant la matière fixée dans le poumon, ce qui amène la génération de petits abcès dans le poumon et une mort certaine.

XC. Je vais donner les résultats de mes observations sur la méthode analytique de traitement qui convient à la péripneumonie goutteuse. — Ces résultats sont entièrement différents des assertions, opposées entre elles, de Sydenham et de Musgrave.

1° Il est des cas de cette maladie, surtout chez des vieux goutteux, où je pense que la saignée n'est point absolument nécessaire, et qu'il suffit de tirer du sang par l'application des sangsues à la poitrine, au-dessus de l'endroit affecté. — Dans la péripneumonie goutteuse, comme dans toute autre, lorsqu'il faut saigner, ce doit être dès les premiers jours, et en se réglant sur l'état des forces du malade. Il faut rarement répéter la saignée dans cette péripneumonie, quoique Sydenham ait dit le contraire (1).

— Le choix des saignées n'est point indifférent dans la péripneumonie goutteuse, soit qu'on doive ne faire qu'une seule saignée, soit qu'il faille la répéter d'après la nature et les symptômes de l'inflammation. — M. Ponsart et un médecin célèbre qu'il cite ont suivi à cet égard une règle générale, mais qui est entièrement arbitraire. Pour déterminer ce choix, il faut combiner, avec l'indication de l'état présent de la fluxion inflammatoire sur le poumon, l'espoir plus ou moins fondé qu'on a de rappeler la fluxion antérieure de la goutte sur les articulations des pieds. — Ainsi, la saignée du bras est indiquée lorsque la fluxion inflammatoire sur le poumon est dans son état fixe, et lorsqu'il n'y a point en même temps d'indice bien marqué de fluxion goutteuse sur les articulations des pieds. — Mais la saignée du pied est toujours indiquée de préférence, quel que soit le temps de la fluxion inflammatoire sur le poumon, lorsqu'il y a un mouvement marqué de fluxion goutteuse sur les articulations des pieds. Quoique la saignée du pied produise une révulsion moins utile que ne ferait une saignée du bras dans l'état fixe de la fluxion, elle est dans ce cas principalement indiquée, parce qu'elle favorise la tendance spécialement salutaire qu'affecte la nature pour porter la goutte sur ces articulations ; tendance que détournerait la saignée du bras.

XCI. 2° Immédiatement après la saignée, il faut faire appliquer des vésicatoires aux jambes, ainsi que le conseille Van-Swieten. Coste veut même que ces vésicatoires embrassent les jambes depuis les chevilles jusqu'au jarret. — On connaît l'utilité générale qu'a l'application des vésicatoires aux jambes dans les inflammations de poitrine. Ils sont particulièrement indiqués pour attirer la goutte aux pieds dans ces inflammations qui surviennent à des goutteux, lors même qu'il n'a point précédé immédiatement, et lorsqu'il n'existe point en même temps de goutte aux articulations. — Il est souvent utile de faire appliquer ensuite un vésicatoire à la poitrine, à l'endroit de la douleur ; mais ce dernier vésicatoire est beaucoup mieux placé dans l'inflammation de poitrine rhumatique que dans la goutteuse. — Dans celle-ci, on a plus à craindre la surcharge des humeurs dans le poumon, quoique les évacuations antérieures aient remédié en partie à cette surcharge. On doit

(1) J'ai dit ci-dessus (liv. II, n° LXIX) qu'il est rare que la saignée répétée convienne même dans la péripneumonie rhumatique.

donc dans la péripneumonie goutteuse employer avec d'autant plus de réserve l'application du vésicatoire sur la poitrine, afin qu'il n'aggrave point l'obstruction et la congestion des humeurs goutteuses sur le poumon, ce qui serait suivi de suppuration, etc. — D'ailleurs, l'application d'un vésicatoire à l'endroit de la douleur a, dans la péripneumonie goutteuse, les mêmes contre-indications que j'ai marquées ci-dessus (1) par rapport à la péripneumonie rhumatique.

3° Les purgatifs ne peuvent être indiqués dans la péripneumonie goutteuse à la suite des saignées qu'autant qu'il y a des matières bilieuses ou d'autres dépravées dans les premières voies, qu'il faut évacuer. Dans ces cas, le tartre émétique, pris en lavage et gradué convenablement (de manière à ne pas exciter des vomissements dans cette péripneumonie), me paraît beaucoup plus généralement utile que les potions lénitives que conseille Sydenham; et les purgatifs émouvants que préfère Musgrave me paraissent y être dangereux. — Hors des cas où il faut évacuer assez fortement les matières contenues dans les premières voies, il suffit de tenir le ventre libre par l'usage des lavements.

4° Les remèdes rafraîchissants que Sydenham a recommandés dans la péripneumonie goutteuse y sont certainement contre-indiqués. — Les incrassants qu'il a conseillés aussi y sont déplacés, si ce n'est pour modifier l'action des diaphorétiques et des expectorants fortactifs.

5° Entre les remèdes sédatifs qui sont souvent indiqués dans la péripneumonie goutteuse, il faut préférer ceux qui sont reconnus anti-goutteux, comme sont le camphre, les gouttes anodines d'Hoffmann et autres analogues.

XCII. 6° Lorsqu'on a fait précéder des évacuations générales qui sont suffisantes, les remèdes diaphorétiques, cordiaux et expectorants actifs, peuvent être indiqués sous plusieurs rapports que je vais parcourir successivement. Si l'usage de ces remèdes n'est pas dirigé suivant ces différentes indications, il peut sans doute opérer dans plusieurs cas l'effet pernicieux que Sydenham a craint des sudorifiques, et qui n'est attaché qu'à leur abus. — Les diaphorétiques peuvent être indiqués dans les temps avancés de cette maladie, d'autant que l'on connaît le succès qu'ont eu souvent les sudorifiques, dont le peuple et les gens de l'art ont fait usage pour dissiper des inflammations de poitrine. Ces diaphorétiques peuvent devenir alors des expectorants efficaces, en procurant et soutenant la transpiration propre des vaisseaux aériens du poumon. — Le premier de ces remèdes diaphorétiques est le vin chaud et miellé que j'ai employé seul avec le plus grand succès, pour mûrir et résoudre dans des pleurésies catarrhales des sujets énervés. — Dans la péripneumonie goutteuse, Coste conseille les cordiaux volatils; mais les spiritueux et les sels volatils (qu'on pourrait donner dans l'huile de lin), ne peuvent y convenir que quand l'état de faiblesse est extrême; et hors de cet état, ils peuvent entretenir ou renouveler l'inflammation du poumon. — De tels remèdes ont été ordonnés sans doute dans cette intention générale que se proposait trop vaguement Musgrave, de produire un orgasme du sang qui excite la nature à chasser sur les articulations ce qu'on a appelé le *venin* goutteux qui est déposé sur le poumon. — Il est certain que la matière goutteuse remontée des articulations, ou retenue dans les viscères auxquels elle est étrangère, doit y contracter une nature plus ou moins pernicieuse, qu'on néglige peut-être trop de considérer. Mais une application mal entendue de cette idée de *venin* a conduit trop souvent à employer, dans des cas semblables, des remèdes échauffants qu'on supposait être nécessaires comme alexipharmaques. — La racine de seneka a été recommandée comme un diaphorétique et résolutif très-puissant, et dans la goutte et dans les inflammations de poitrine, de sorte qu'elle est spécialement utile dans la péripneumonie goutteuse (1). La douce-amère est aussi un diaphorétique et un expectorant approprié dans cette maladie.

XCIII. 7° Lorsqu'après des évacuations générales suffisantes, l'expectoration est interceptée, et que les forces sont très-abattues, un expectorant fort approprié est sans doute le kermès mi-

(1) Livre II, n° LXX.

(1) Le seneka est ici particulièrement efficace par les vertus qu'il a de résoudre la lymphe coagulable et de solliciter la sécrétion de l'urine. (V. Linnæus, Amœnit. Acad., t. II, p. 128, et Murray, Appar. medic., t. II, p. 436.)

néral administré convenablement; étant donné trop tôt, il pourrait exciter les mouvements fébriles ; mais alors il rétablit l'expectoration par sa vertu résolutive et diaphorétique universelle. — L'ipécacuanha, donné à petites doses toutes les deux ou trois heures, a pour lors une vertu analogue, et peut même y être un remède plus sûr et plus efficace J'ai vu que la poudre de James (*phosphas calcis stibiatus*) avait produit les effets les plus heureux dans les mêmes cas. — Il est essentiel de ne point laisser établir, à la suite de la péripneumonie goutteuse, une habitude d'expectoration colliquative. Les remèdes que j'ai trouvés les plus utiles pour modérer cette excrétion vicieuse, sont la rhubarbe et l'eau seconde de chaux, auxquelles on doit joindre l'usage du lait et d'autres analeptiques.

XCIV. *Phthisie pulmonaire goutteuse.*

Musgrave a observé que la phthisie goutteuse a, dans son incrément et dans son état, deux choses qui la distinguent de la phthisie essentielle et non compliquée (*exquisita*), quoique dans leur dernier degré ces deux phthisies aient entre elles la plus grande ressemblance. — La première de ces différences est que la phthisie goutteuse attaque le plus souvent les hommes d'un âge mûr, ou même avancé, comme aussi les femmes, après la cessation de leurs règles, et qu'elle survient rarement aux jeunes gens : cependant on en a vu des exemples dans la jeunesse. — Une seconde différence est, que la chaleur hectique, qui est considérable dans les premiers temps de la phthisie ordinaire, ne se montre dans la phthisie arthritique que tard, et communément après que le corps a été déjà épuisé par l'abondance des crachats. — La phthisie goutteuse est quelquefois produite avec une marche rapide par une fixation directe de l'humeur de goutte dans un poumon naturellement faible. Ses progrès sont encore assez prompts, lorsqu'elle succède à la péripneumonie goutteuse; mais d'autres fois elle ne se forme que lentement, ou même au bout de quelques années, à la suite de fréquents mouvements de goutte sur le poumon, qui ont causé plusieurs attaques de toux graves et imparfaitement résoutes.

XCV. Morton a traité de la phthisie pulmonaire qui succède à une habitude invétérée de goutte ou de rhumatisme, et qui fatigue pendant plusieurs années le poumon et les organes de la respiration. Il dit que cette phthisie chronique cause moins de toux que de difficulté de respirer, et que cette difficulté, qui est produite par l'humeur qui englue les poumons, est du genre de l'asthme. Il assure d'ailleurs avoir remarqué que ces phthisiques ne respirent pas plus difficilement dans un air marécageux, ou rempli de la fumée de charbon de terre, que dans un air libre et subtil. — Selle dit que la matière goutteuse est une des causes des tubercules des poumons, qui se marquent alors long-temps avant la phthisie, par une toux légère et courte qu'on néglige communément. — Il a fait aussi cette remarque, qu'on a dit être importante, mais que je trouve assez douteuse, que les tubercules du poumon, causés par la matière de la goutte, ont leur siége dans le tissu cellulaire du poumon, et que la phthisie, qui provient de ces tubercules, est d'une autre nature que celle qui suit les indurations des glandes des bronches. — M. Quarin (1) dit que la phthisie pulmonaire qui est née de la goutte résiste presque à tous les remèdes; mais quelque difficile que soit le traitement de cette espèce de phthisie, je pense que l'opinion de son incurabilité, presque universelle, tient à ce que l'on ne suit, pour la combattre, qu'une méthode trop générale et trop vague, comme est celle de Musgrave.

XCVI. Les méthodes analytiques de traitement qui conviennent à la phthisie pulmonaire goutteuse doivent être formées suivant les rapports des indications que présentent l'état goutteux et les affections principales qui y caractérisent la phthisie. — Cette phthisie peut être catarrhale, pituiteuse, inflammatoire avec suppuration ou avec un état ulcéreux, ou bien produite par des obstructions du poumon. — Cette phthisie pulmonaire ayant l'un de ces caractères, est compliquée avec l'état goutteux du poumon, dans lequel peut dominer l'irritation ou la faiblesse. — Je vais marquer successivement les vues générales des méthodes de traitement qui doivent être employées dans les combinaisons les plus ordinaires de ces différentes affections.

XCVII. Premièrement, lorsque cette phthisie est catarrhale pituiteuse, il faut la traiter par la méthode que j'ai dit ci-

---

(1) Animadv. pract. in div. morbos, p. 74.

dessus devoir être employée dans le catarrhe goutteux sur le poumon. J'ajouterai seulement ici quelques règles sur l'usage des principaux révulsifs de la congestion habituelle des humeurs goutteuses sur le poumon, qui doivent être ordonnés lorsque le catarrhe goutteux dégénère en phthisie catarrhale goutteuse. — Des révulsifs appropriés de la congestion habituelle qui porte l'humeur de goutte sur le poumon dans cette phthisie, sont des vomitifs qui ne purgent point (1), des diaphorétiques et des diurétiques, des cautères et d'autres ulcères artificiels. — Dans cette phthisie, Morton donnait à plusieurs reprises l'ipécacuanha comme vomitif. Quelques médecins anglais ont étendu l'usage de ce remède à beaucoup d'autres cas de phthisie pulmonaire. Ils l'y ordonnent à des doses faibles, qui provoquent les nausées ou la vomiturition, sans faire vomir que très-rarement, et ils en répètent l'usage chaque jour, ou du moins avec peu de jours d'intervalle. — Dans plusieurs cas de phthisie, surtout catarrhale, j'ai obtenu de grands succès de cette pratique, en donnant ainsi l'ipécacuanha, ou chaque jour à des doses modérées qui fissent peu vomir, ou plusieurs fois le jour à de plus petites doses. Je l'ai trouvé dans ces cas puissamment résolutif et antispasmodique. — Lorsqu'on veut appliquer cette méthode de traitement à la phthisie goutteuse, il faut observer la contre-indication générale que peut opposer aux vomitifs la violence de la fluxion goutteuse sur le poumon, qui peut établir une disposition prochaine à l'hémoptysie. — D'ailleurs, lorsque les prises d'ipécacuanha agissent avec beaucoup de force, il peut être nécessaire de donner des narcotiques après leur opération, pour détruire l'irritation superflue qui pourrait attirer de plus en plus la goutte sur les viscères.

XCVIII. Les diaphorétiques les plus appropriés dans cette phthisie goutteuse sont ceux qui sont en même temps antigoutteux, comme les fleurs de soufre, que Jaëger y recommande principalement; la gomme de gayac, et les décoctions de bardane, de squine et de salsepareille. — Il faut modifier, suivant les circonstances, l'usage de ces diaphorétiques, ainsi que celui des diurétiques actifs qui peuvent convenir dans cette phthisie goutteuse, et dont les premiers sont les baumes naturels. — Des révulsifs perpétuels très-efficaces dans la phthisie goutteuse sont les cautères ou les sétons et les vésicatoires. Ces issues doivent être établies parfois à la poitrine, et plus souvent aux extrémités. — Les vésicatoires sont spécialement indiqués, lorsqu'il y a chez le malade une disposition habituelle aux érysipèles ou autres maladies causées par phlogose. Les cautères le sont surtout, lorsqu'il se fait une génération abondante du pus dans la masse du sang; et il peut être utile alors de les faire fort grands, comme l'a pratiqué Mudge.

XCIX. Il faut rapporter à la phthisie pituiteuse la phthisie asthmatique qui succède à un état chronique de goutte ou de rhumatisme. — Morton a traité avec soin de cette espèce de phthisie. Il la regarde comme entièrement incurable, lorsqu'elle est confirmée. Mais dans ses premiers temps, il y conseille :

1° La saignée, lorsque l'habitude du corps n'est point dans un état de marasme (en observant néanmoins que cette phthisie suit l'abus des saignées dans le rhumatisme).

2° La diète lactée, pour diminuer le feu qui est dans le sang, et adoucir l'acrimonie des humeurs (en remarquant que cette diète serait nuisible dans le progrès du mal, où elle épaissirait le phlegme des bronches et aggraverait la difficulté de respirer).

3° Les chalybés, et surtout les eaux minérales ferrugineuses (pourvu qu'elles soient données d'assez bonne heure, et qu'elles s'écoulent assez librement par les urines).

Morton dit que dans cette phthisie de nature rhumatique goutteuse, le quinquina est un remède propre à éteindre la flamme hectique qui subsiste dans le sang après un état de rhumatisme. Mais le quinquina peut être bien placé dans cette phthisie, relativement à d'autres indications, qui sont beaucoup moins incertaines que celle d'éteindre la chaleur inflammatoire du sang. — Ces in-

(1) Il est remarquable qu'Hippocrate est le premier auteur de l'administration des vomitifs répétés dans des cas de phthisie pulmonaire. Il y donnait l'ellébore blanc, combiné avec l'usage de la décoction de lentilles, ou modifié d'une autre manière, pour qu'il n'excitât ~~que~~ le vomissement, sans évacuer par les selles. (De Morbis, lib. II, n° XLVI. Edit. Van der Linden.)

dications sont de prévenir la colliquation du sang, de combattre la fièvre qui survient à cette phthisie, lorsqu'elle a un type rémittent bien marqué; enfin d'arrêter la formation des obstructions du poumon (et sous ce rapport, il est utile de le joindre avec le soufre et la crème de tartre, de manière à produire un effet un peu laxatif). — Le quinquina est indiqué spécialement sous ces différents rapports, dans la phthisie pituiteuse, où son usage prudent a été recommandé par plusieurs observateurs, et où j'en ai obtenu aussi les meilleurs effets. Mais ce puissant remède ne doit être employé dans cette phthisie jointe à la goutte du poumon, que lorsque la faiblesse domine dans l'état goutteux de ce viscère. — Il faut mettre la même condition à l'usage qu'on peut faire dans cette espèce de phthisie goutteuse de l'air fixe, que Selle dit être le premier de tous les remèdes dans la phthisie pituiteuse. Il veut que dans cette phthisie on fasse prendre de l'eau imprégnée d'air fixe, ou bien des mélanges salins effervescents dont cet air se dégage dans l'estomac. — Selle dit, d'après ses observations, que cet air corrige la tendance des humeurs à la putréfaction, et qu'il excite l'activité des poumons relâchés. Il est remarquable que l'air fixe ainsi administré produit cet effet excitant, tandis que lorsqu'il est reçu par la respiration, il affaiblit ou même éteint les mouvements du cœur. — Morton a observé que dans la phthisie goutteuse qui est de nature asthmatique, les malades sont surtout calmés et soulagés par l'usage de l'esprit de corne de cerf, de l'huile distillée de genièvre, et d'autres remèdes analogues. On voit que ces remèdes peuvent être alors d'autant plus efficaces, qu'ils sont très-appropriés contre l'état goutteux des fibres du poumon qui perpétue leur atonie. — C'est dans les cas de phthisie pituiteuse, où une très-grande faiblesse du poumon est jointe avec son état goutteux, que se vérifie principalement cette assertion trop générale de Morton, que les incrassants et les narcotiques sont funestes dans la phthisie.

C. Secondement, lorsque l'irritation violente du poumon est jointe à son état goutteux dans la phthisie de ce viscère, il faut ordonner des remèdes tempérants et adoucissants. Les narcotiques peuvent y être utiles relativement à la toux et à l'insomnie qu'elle cause. — Cependant Musgrave dit avec raison que les narcotiques ne doivent être employés que pour cet usage palliatif, et qu'ils sont d'ailleurs suspects, comme pouvant fixer la goutte sur le poumon, et causer des obstructions dans ce viscère en épaississant les humeurs. — Dans cette phthisie goutteuse, si elle amène une inflammation lente du poumon, il faut ordonner de petites saignées convenablement répétées, et des remèdes antiphlogistiques et autres, proportionnellement analogues à ceux de la péripneumonie goutteuse. — L'évacuation du sang peut alors n'être point contre-indiquée, quoiqu'un grand afflux des humeurs sur le poumon rende l'expectoration abondante, ou même quoiqu'il l'intercepte jusqu'à un certain point. — L'hémoptysie goutteuse, à laquelle peut succéder (et quelquefois long-temps après) cette espèce de phthisie, exige la saignée lorsque le pouls est plein, fort et dur; et ensuite les tempérants et les autres remèdes convenables à cette hémorrhagie. — L'application des vésicatoires, d'abord aux jambes, et ensuite entre les épaules, est particulièrement utile dans la phthisie goutteuse, lorsqu'une affection inflammatoire incomplète l'a fait naître et l'entretient. — Lorsque la phlogose lente du poumon est suivie de la suppuration de ce viscère, cette suppuration indique un traitement particulier, qu'il serait trop long d'exposer ici en détail. — Je développerai dans la suite en quoi consiste *l'état ulcéreux*, qui accompagne dans plusieurs cas l'inflammation lente du poumon, et qui peut causer une phthisie mortelle, sans produire aucune *ulcération ni corrosion* de la substance de ce viscère. Je ne puis m'arrêter à présent à donner la théorie de cet *état ulcéreux*, qui est prouvée par les faits, et que j'ai indiquée le premier. — Je dirai seulement en passant que cet état ulcéreux du poumon indique particulièrement l'emploi des baumes naturels, modifiés convenablement, combinés avec l'usage du lait et d'autres aliments analeptiques non échauffants, et avec l'habitude d'un exercice modéré pris journellement à cheval ou en voiture.

CI. Troisièmement, une autre espèce de phthisie pulmonaire goutteuse est celle où le poumon est affecté d'obstructions ou de tubercules. — On connaît l'utilité qu'ont pour résoudre ces obstructions les sucs, les décoctions, les extraits d'herbes chicoracées et autres apéritives (comme est la saponaire), qu'on donne avec de la terre foliée de

tartre ou du sel ammoniac. — Des résolutifs appropriés dans ces obstructions du poumon auxquelles la goutte survient sont encore la gomme ammoniaque, d'autres gommes résines analogues (entre lesquelles on peut préférer l'assa-fœtida, lorsqu'il y a en même temps toux convulsive ou d'autres symptômes nerveux), et la gomme de gayac, qui est ici d'autant plus utile qu'elle est un puissant anti-goutteux. — M. Quarin a guéri par l'extrait de ciguë (qui est d'ailleurs un anti-goutteux), une phthisie pulmonaire qui avait succédé à des douleurs de goutte vague, et qui était dans un degré fort avancé.—Pendant l'usage des remèdes résolutifs, il est nécessaire que le malade suive un régime qui soutienne les forces, sans exciter une chaleur fiévreuse. Ses aliments doivent être analeptiques, mais gélatineux et doux, afin d'envelopper les humeurs âcres qui pourraient enflammer les tubercules. Il doit faire journellement un exercice modéré à cheval ou en voiture dans un air libre et pur, d'autant que cet exercice facilite la résolution des obstructions, en accélérant les mouvements du sang et des humeurs.

CII. Lorsque les résolutifs des obstructions du poumon ont eu déjà une efficacité sensible, leur action peut être aidée très-avantageusement en leur combinant des fortifiants qui soient appropriés au principe goutteux de la maladie, et qui ne soient point contre-indiqués par une disposition inflammatoire. — Le quinquina et les martiaux sont alors les fortifiants les plus appropriés pour aider l'opération des résolutifs, pourvu que le poumon ne soit pas affecté d'inflammation, ni de suppuration. Pendant cet usage du quinquina, il peut être convenable d'entremêler des purgatifs doux. — Le quinquina est d'autant mieux placé, lorsqu'on a lieu de croire que les obstructions du poumon sont déjà diminuées (de même qu'il est plus utile pour résoudre les tumeurs écrouelleuses, quand elles commencent à s'amollir).—Les mêmes conditions doivent diriger l'usage des chalybés et des eaux minérales ferrugineuses, pour aider la résolution de ces obstructions du poumon. Morton et Desault ont recommandé ces remèdes dans l'état de crudité des tubercules du poumon; mais on ne peut, sans s'exposer à une méprise funeste, les ordonner dans l'état avancé de la phthisie pulmonaire.

CIII. Quatrièmement, dans la phthisie goutteuse, à proportion de ce que les indications prises de l'état goutteux du poumon y ont plus de force, on doit travailler à résoudre cet état par des moyens appropriés à la dominance de la faiblesse ou de l'irritation qui l'accompagne. — Lorsque l'état goutteux du poumon est joint à une atonie extrême, il faut insister sur des toniques actifs, mais avec ces conditions qu'on n'ait point à craindre d'exciter un état inflammatoire, et que la fièvre et la chaleur hectiques ne soient pas fort considérables. — C'est dans ce cas que peuvent convenir les remèdes chauds que Musgrave a conseillés trop généralement dans la phthisie goutteuse. Il a cependant reconnu que si la fièvre est excitée par ces remèdes (ce qui est très-rare chez les vieux goutteux), ou si elle survient d'ailleurs, il faut suspendre ce traitement jusqu'à ce qu'on ait dompté cette fièvre et la péripneumonie qui peut s'y joindre par la saignée et les autres moyens appropriés. — Entre les expectorants et les toniques convenables à ces cas de phthisie goutteuse, il faut préférer ceux qui sont en même temps résolutifs de l'état goutteux, soit dans le sang et les humeurs, soit dans les fibres du poumon. De tels remèdes sont le soufre et les baumes naturels, la quassia et d'autres amers, et les préparations martiales. — Dans ces cas de phthisie goutteuse, le lait est contre-indiqué. Un régime mixte de nourritures animales et d'aliments tirés des végétaux, et l'usage modéré du vin, y conviennent assez généralement. — C'est surtout dans des cas semblables de phthisie goutteuse qu'on pourrait employer quelquefois avec succès une méthode analogue à celle du Dr. May. — Ce médecin a guéri des phthisiques qu'il faisait renoncer au lait, ainsi qu'au régime et aux remèdes ordinaires, par l'usage habituel d'aliments fortement nourrissants et du vin, du laudanum liquide donné à plusieurs reprises chaque jour, du quinquina pris à des doses augmentées graduellement, et de l'ipécacuanha donné pour faire vomir de temps en temps. — Dans la phthisie goutteuse où l'irritation du poumon est dominante, les narcotiques peuvent être utiles comme palliatifs pour la toux et l'insomnie; mais ils sont suspects d'ailleurs comme pouvant fixer la goutte sur le poumon. Il faut, en général, leur préférer les sédatifs anti-goutteux, tels que sont le camphre, l'éther, la liqueur ano-

dine minérale d'Hoffmann et d'autres remèdes analogues. — Dans les temps de la phthisie goutteuse, où la nature est susceptible de la formation de la goutte aux articulations, il faut faire un usage convenable des remèdes internes et externes qui peuvent déterminer la goutte à se porter sur les articulations qui y sont sujettes.

CIV. Lorsqu'on est parvenu à guérir la phthisie goutteuse, les moyens les plus efficaces pour en prévenir les retours sont (outre un régime doux et analeptique) : 1° l'usage du lait et des eaux thermales sulfureuses qui ne sont point trop actives ; 2° les eaux minérales martiales, qu'on donne par reprises dans un temps plus avancé de la convalescence, pour fortifier le poumon qu'ont énervé les humeurs goutteuses et pituiteuses dont il a été long-temps surchargé ; 3° les cautères ou les vésicatoires entretenus aux extrémités ; 4° des frictions sèches sur l'épine du dos, les épaules, les hanches et les extrémités, et un exercice journalier pris d'abord en voiture, et ensuite à cheval ; 5° l'attention la plus soigneuse à se garantir des suppressions de la transpiration et des catarrhes, en respirant néanmoins, autant qu'il est possible, un air librement renouvelé. — Musgrave conseille fort dans cette convalescence l'air de la mer, qu'il prouve être très-doux pour le poumon, puisque les navigateurs ne sont guère pris de la toux et périssent très-rarement de phthisie pulmonaire. — L'air de la mer est plus déphlogistiqué, ou renferme proportionnément plus d'air vital que l'air qu'on respire sur la terre. D'ailleurs, il est plus humide que celui-ci, dont la sécheresse relative doit exciter beaucoup plus la tendance à l'inflammation et à la suppuration du poumon.

CV. *OEdème du poumon goutteux.*

Selle dit qu'on a appelé *asthme humide* cette espèce d'hydropisie de poitrine où l'eau n'est amassée que dans le tissu celluleux du poumon; maladie dont les symptômes sont un coup-d'œil cachectique, l'enflure des pieds, le resserrement dans la poitrine, la toux, un pouls mou et ondoyant. — Mais il ne faut point donner le nom d'*asthme* à cette affection hydropique du poumon. Cette maladie peut être déterminée par l'action de la goutte dans ce viscère, ainsi que je l'ai observé; et ce principe goutteux présente des indications particulières qu'il faut ajouter au traitement du simple œdème du poumon. — J'ai vu l'engorgement œdémateux du poumon s'établir à la suite d'une colique arthritique (et il est à remarquer que l'oppression de poitrine est un symptôme assez ordinaire dans cette colique). — Je l'ai vu aussi dans un homme chez qui la goutte, devenue habituellement irrégulière, avait causé, trois ans auparavant, des affections paralytiques aux parties externes de la tête et aux extrémités. Dans ce malade, qui avait été longtemps sujet au flux hémorrhoïdal, le pouls présentait, à chaque vingtième pulsation, un rebondissement très-marqué, que suivait une intermission.

CVI. Dans le traitement de toute espèce d'œdème du poumon, les expectorants les mieux indiqués sont : le kermès minéral, l'extrait de scille récente ; et, lorsque les crachats sont extrêmement tenaces, la gomme ammoniaque, qu'il est utile de résoudre dans l'eau seconde de chaux. — Ces expectorants sont encore plus appropriés dans l'œdème du poumon goutteux, lorsqu'on les combine avec des fortifiants. Ainsi, dans cet œdème, il faut prescrire un régime analeptique, donner sur chaque prise d'extrait de scille une tasse d'infusion semi-vineuse d'espèces amères et aromatiques ; faire user des fleurs martiales de sel ammoniac, ou d'autres légers martiaux, qu'Albertini a recommandés dans le traitement de l'œdème du poumon. — Si la nature affecte sensiblement le retour de la goutte aux articulations, il faut décider ses mouvements par des remèdes internes et externes, qui ont été souvent indiqués. Ainsi, il faut joindre alors aux martiaux qui ont été conseillés, l'usage du vin d'Espagne, ainsi que celui du soufre et des autres anti-goutteux excitants. — Mais il faut modérer ou suspendre l'usage de ces excitants dans le cas où la tendance de la goutte sur les articulations serait accompagnée de douleurs aiguës et d'une fièvre considérable. — Quant aux topiques attractifs qu'il faut alors appliquer aux articulations des extrémités inférieures, la pratique qui m'a paru la plus convenable dans ce cas est de faire prendre des bains de pieds dans l'eau chaude, et cependant d'appliquer aux jambes des sinapismes et des vésicatoires. — Cette pratique est une modification des règles générales que

j'ai données ci-dessus (1), pour le choix des topiques qu'on doit appliquer dans la goutte interne sur les articulations qui étaient auparavant goutteuses, relativement à la sympathie de ces articulations avec le viscère affecté de goutte.— Cette modification est indiquée, parce que l'application de l'eau chaude sur les pieds peut y dériver utilement l'eau infiltrée dans le poumon. — C'est ainsi qu'on a vu réussir dans le traitement de l'œdème simple du poumon la méthode qu'ont suivie Lieberkuhn et M. Tissot, qui, considérant la communication de toutes les parties du tissu cellulaire, ont guéri cet œdème, en faisant descendre aux pieds, par des pédiluves, l'eau infiltrée dans le poumon, et en donnant ensuite des fortifiants.

CVII. *Asthme humoral goutteux.*

On donne assez communément le nom général d'*asthme* à toute difficulté de respiration qui est chronique. Cependant il est plus exact de désigner par le nom de *dyspnée* cette difficulté, quand elle est perpétuelle, et de lui donner le nom d'*asthme*, quand elle ne revient que par accès, dont plusieurs forment une attaque plus ou moins longue, ou régulière, ou périodique. — Il sera facile d'appliquer au traitement de la dyspnée goutteuse, ce que je dirai du traitement de l'asthme goutteux, soit humoral, soit convulsif. — La goutte est une des causes les plus fréquentes des diverses sortes d'asthme et de dyspnée. — Musgrave a vu que la mauvaise conformation de la poitrine cause une infirmité particulière du poumon, qui invite la goutte à s'y porter. Il observe aussi que la goutte est souvent déterminée à se jeter sur le poumon, lors de la cessation d'un flux de sang habituel, ou de la cicatrisation d'un ulcère invétéré. — L'asthme goutteux peut être produit sympathiquement dans le poumon par l'humeur goutteuse qui a porté sur le cerveau. Morgagni a observé dans un cas de goutte remontée, qui avait causé la difficulté de respirer, que cette difficulté avait été dépendante de l'irritation produite par des humeurs séreuses qui inondaient le cerveau, tandis que les poumons étaient en bon état (2).

CVIII. En général, dans l'asthme humoral goutteux, la saignée, même médiocre, n'est indiquée qu'autant qu'il y a pléthore, ou une disposition inflammatoire manifeste. — Lorsqu'il y a de la saburre, ou un amas d'humeurs dépravées dans les premières voies, il faut donner un vomitif doux, comme l'oxymel scillitique pris à une dose émétique (que Musgrave donne dans le fort même de l'accès), et des purgatifs médiocrement forts, comme la rhubarbe et le jalap. — Dans ces cas, il peut être nécessaire de répéter les purgatifs, et Musgrave a dit trop généralement que par cette répétition dans l'asthme goutteux on doit craindre d'empêcher le transport des humeurs goutteuses sur les articulations. — Musgrave conseille d'ailleurs de donner un purgatif drastique qui agite le sang; et, afin que ce remède excite d'autant plus l'expulsion de la goutte au dehors, il ne donne point de narcotique le soir du jour où l'on a pris ce purgatif. Mais j'ai dit plusieurs fois combien cette vue de Musgrave est incertaine et dangereuse. — Après les évacuations générales, il faut donner dans le fort de l'attaque des évacuants révulsifs, comme sont principalement les diurétiques, tels que le sel ammoniac joint au nitre, la teinture de succin, etc., qu'on fait prendre dans un véhicule approprié. — Les diaphorétiques peuvent aussi produire alors une révulsion utile; mais il faut s'abstenir de sudorifiques dont l'action soit fort échauffante. — On pourrait suivre avec succès une pratique de Musgrave, qui, dans un cas semblable, procurait des sueurs avantageuses en tenant le malade au lit sous des couvertures suffisantes, après lui avoir fait appliquer sur la poitrine des linges chargés d'un épithème composé avec l'eau de la Reine d'Hongrie, la teinture de lavande et l'esprit volatil huileux. — Un semblable épithème peut aussi agir comme résolutif de cette affection goutteuse du poumon; mais un vésicatoire, appliqué entre les épaules, peut remplir plus puissamment cette indication, si les circonstances du malade ne donnent pas lieu de craindre qu'il n'ait un effet trop irritant.

CIX. Pendant le cours de l'attaque d'asthme humoral goutteux, et hors de ses accès violents, il faut insister principalement sur les incisifs et les expectorants efficaces. Car, dans cette espèce d'asthme, les crachats sont le plus sou-

---

(1) Voyez le n.° XXIII de ce livre.
(2) Epist. anat. med. LVII, n° 17.

vent épais, visqueux, filandreux comme de la colle, et en général l'atonie y existe à un haut degré. — La gomme ammoniaque résoute dans le vinaigre scillitique, la gomme de gayac résoute dans l'eau à l'aide de la gomme arabique, la décoction de la racine de seneka, et celle du marrube blanc, sont alors de très-bons incisifs. — M. Ponsart dit avoir vu dans un de ces cas de bons effets de la suie donnée dans du lait, prise deux ou trois fois par jour, qui atténua les crachats et rendit leur excrétion facile. D'autres expectorants énergiques qui conviennent dans cet asthme sont l'extrait de scille, pris à des doses qui n'excitent point le vomissement, et le kermès minéral administré à de petites doses, qu'on augmente par degrés et qu'on répète suivant qu'il est indiqué. — Si l'on craint de développer une disposition inflammatoire, il faut s'abstenir des expectorants fort actifs et se borner à ceux qui sont les plus doux, comme sont l'infusion de camphorata, le petit-lait vineux, le suc de raves, etc. — L'expectorant le plus souvent approprié dans l'espèce goutteuse de l'asthme humoral est le soufre, d'autant qu'il est en même temps un correctif spécifique de l'état goutteux. Il peut d'ailleurs procurer, quand la nature y est disposée, une détermination plus facile de la goutte aux articulations, avec le concours des topiques attractifs qu'on y applique.

CX. Les topiques attractifs convenables dans l'asthme humoral goutteux, où l'atonie est dominante, sont les épispastiques. Ceux qui sont le plus généralement employés sont les sinapismes aux pieds et les vésicatoires aux jambes. — On a conseillé aussi, dans ces cas, des bains de jambes dans l'eau chaude, pour rappeler la goutte aux pieds; mais ils sont contre-indiqués par l'atonie dominante. — Ils peuvent être encore nuisibles, surtout dans le fort des accès de l'asthme humoral goutteux, parce qu'ils peuvent augmenter directement et soudainement la chaleur du sang et le mouvement de la circulation, et par conséquent qu'ils peuvent aggraver la congestion des humeurs goutteuses vers les parties supérieures. — On peut appliquer, dans beaucoup de cas de l'asthme humoral goutteux, la méthode de traitement que M. Bath a proposée pour l'asthme, où l'affection principale est la faiblesse des organes de la respiration. — Cette méthode consiste à faire respirer souvent au malade des vapeurs de camphre (mis en poudre, sur lequel on a versé de l'eau chaude ou du vinaigre chaud) ou des fumées de benjoin et de styrac; et à lui faire prendre en même temps trois fois par jour des bains des jambes jusqu'aux genoux dans de l'eau de mer chaude ou dans une dissolution de sel marin. — On voit que par ces moyens combinés, on fortifie le poumon affecté par la goutte avec une atonie extrême, de manière à y procurer la *difflation*, ou dissipation de l'humeur goutteuse, en même temps qu'on produit dans les extrémités inférieures des irritations répétées qui peuvent y rappeler la goutte.

CXI. Dans les intervalles des attaques de l'asthme humoral goutteux, pour en prévenir les retours, on ne doit point faire suivre au malade un régime trop austère, de crainte de lui causer quelqu'autre maladie plus grave. — Il doit se nourrir médiocrement, mais d'aliments qui ne soient point trop succulents, et n'user d'autre boisson spiritueuse que d'un vin généreux pris en petite quantité.

Les frictions sèches sur l'habitude du corps, et un exercice convenable pris dans un air libre et pur, ne peuvent que lui être fort utiles. — Des exutoires entretenus aux extrémités, et un cautère établi entre les épaules, peuvent dans beaucoup de cas être d'excellents préservatifs de l'asthme goutteux. — Les remèdes préservatifs internes doivent être choisis parmi les anti-goutteux les plus propres à soutenir et à exciter les fonctions de la digestion, de la respiration, et de toutes les autres dont dépend spécialement la préparation la plus parfaite des humeurs. — Tels sont le quinquina et d'autres amers, les chalybés, la gomme de gayac, le soufre et les eaux chaudes sulfureuses. J'ai exposé ci-dessus l'administration convenable de ces anti-goutteux, ainsi que des évacuants dont l'usage doit leur être combiné.

CXII. *Catarrhe suffocant goutteux.*

Lorsqu'un accès d'asthme humoral goutteux monte à un très-haut degré de violence, il peut produire cette maladie promptement funeste, qu'on appelle *catarrhe suffocant*. — Dans ce catarrhe, les bronches sont engorgées par une congestion d'humeurs pituiteuses, qui a pu s'être formée par degrés, et s'être conti-

nuée depuis un temps assez long ; mais l'effet pernicieux de cette congestion est sensiblement déterminé par une augmentation soudaine, et une fixation très-forte des spasmes que les humeurs accumulées excitent dans les organes de la respiration. — Des accès d'étouffements, plus ou moins longs et rapprochés du catarrhe suffocant, ont lieu souvent dans l'asthme humoral goutteux. Ils résultent pareillement de la réunion de deux causes, l'une morale et l'autre convulsive, qui y sont seulement plus faibles, et ils doivent être traités d'une manière analogue. — On sait d'ailleurs que ces causes se combinent à un degré beaucoup plus faible encore, dans un grand nombre d'asthmes qu'on appelle *mixtes*, ou mêlés d'humoral et de convulsif. — On a proposé d'une manière incertaine, et sans les rapporter à une bonne méthode de traitement, les divers remèdes qu'on a cru devoir convenir au catarrhe suffocant. C'est pourquoi ces remèdes sont le plus souvent inutiles ou nuisibles. — La méthode analytique de traitement qui convient à cette maladie, me paraît consister essentiellement à travailler avant tout à résoudre l'état convulsif dont l'extrême gravité survient à la congestion des humeurs sur le poumon, et à s'occuper de remédier directement à cette congestion, seulement après qu'on a dissipé l'état convulsif, du moins en très-grande partie.

CXIII. Ainsi, les petites saignées qui ont été conseillées dans le catarrhe suffocant, par beaucoup d'auteurs qui se sont copiés, ne peuvent être utiles que relativement à l'effet anti-spasmodique que peut avoir cette évacuation de sang. — Mais cette utilité est très-douteuse, tandis que l'affaiblissement qui doit suivre cette évacuation, et qui peut faire que la nature affecte d'autant plus l'état convulsif, contre-indique en général la saignée, même dans les cas de catarrhe suffocant, où le pouls est plein et assez fort. — J'ai vu sensiblement de mauvais effets de l'émétique dans le catarrhe suffocant. Selle dit que l'émétique peut sauver la vie, mais qu'il peut aussi hâter la mort, dans le cas d'asthme où il y a danger de suffocation. — Il observe que pour que ce remède y soit placé, il faut non-seulement qu'il n'y ait point de signe d'inflammation, mais même que la matière contenue dans la poitrine soit sensiblement résoute et rendue fluxile ; que la respiration, quoique pressée et sonore, se fasse entendre assez librement, et que les forces des organes de la respiration et celles de tout le corps ne manquent pas au point d'empêcher les vomissements. — Selle ajoute que l'émétique, qui ne doit jamais être donné dans ces cas mêmes qu'avec d'extrêmes précautions, doit y être d'ailleurs prescrit à d'assez grandes doses, pour ne pas ruiner les forces par des efforts inutiles. — Toutes ces limitations, qui sont très-justes, me paraissent indiquer qu'en effet l'émétique ne convient presque jamais au catarrhe suffocant, proprement dit. Il semble qu'il peut seulement être donné avec succès dans certains cas d'asthme humoral qui en approchent, où il peut rompre l'affection convulsive des organes de la respiration.

CXIV. Aussitôt que le catarrhe suffocant existe, il faut le combattre par les anti-spasmodiques externes et internes les plus puissants. — M. Quarin conseille dans le catarrhe suffocant des vieillards, où il y a une podagre remontée, d'appliquer des vésicatoires aux cuisses ou entre les épaules, et de faire prendre de la gomme ammoniaque, de l'esprit de sel ammoniac et du camphre. — J'observe là-dessus, 1° que l'application de ces vésicatoires n'est point à négliger, mais que leur action dans ce cas est trop souvent fort lente ; 2° que la gomme ammoniaque ne peut être assez efficace dans l'attaque même du vrai catarrhe suffocant ; cette gomme, quoique nervine, étant plutôt incisive des humeurs qui obstruent le poumon, que résolutive de l'état convulsif de ce viscère et des organes de la respiration. On peut employer avec succès des lavements où l'on fait entrer le camphre à assez fortes doses, et l'arnica ; remèdes que Storck a conseillés dans les attaques d'asthme suffocant. — Les remèdes anti-spasmodiques, dont j'ai obtenu les meilleurs effets dans des catarrhes suffocants, sont l'esprit de sel ammoniac vineux, le camphre, le musc, l'assa-fœtida, des onctions sur l'épigastre avec un liniment volatil huileux très-fort, des ventouses appliquées au même endroit et sur les bas côtés de la poitrine. — Dans des cas extrêmes, on pourrait avoir recours au cautère actuel, appliqué en diverses parties de la poitrine. — Dans le catarrhe suffocant goutteux, il ne faut point négliger l'usage d'autres anti-goutteux puissants que ceux qui viennent d'être indiqués, particulièrement de l'extrait d'aconit. —

Lorsqu'on a dissipé ou du moins fort affaibli par ces moyens l'affection convulsive du poumon et des organes de la respiration, dont le concours a produit le catarrhe suffocant, on doit tâcher de remédier à la congestion des humeurs sur le poumon, par les incisifs et les expectorants qui ont été indiqués.

CXV. *Asthme convulsif goutteux.*

Dans l'asthme convulsif ou sec, qui est de nature goutteuse, il n'y a que peu ou point de toux et d'expectoration. — Musgrave dit que ceux qui sont affectés de cet asthme sont souvent dans le plus grand péril, et sont quelquefois promptement suffoqués; mais que lorsqu'on emploie assez à temps des remèdes convenables, et lorsqu'il se fait une métastase des humeurs (de la goutte aux extrémités), ils peuvent être rétablis tout-à coup. — Après la saignée, si elle est indiquée par la pléthore (auquel cas on tire un sang couenneux), Musgrave recommande spécialement l'esprit de corne de cerf et d'autres sels volatils. On a conseillé aussi l'esprit volatil huileux dans des cas semblables. Je remarque qu'un mélange de soufre et de sels volatils était un secret de Willis dans l'asthme. — Je crois que ces sels volatils ont dans ces cas un succès marqué et quelquefois très-prompt, non par ce qu'ils excitent un mouvement du sang qui opère la métastase de l'humeur goutteuse, que Musgrave avait en vue; mais parce qu'ils sont des remèdes puissants de l'affection spasmodique, que la goutte fixe dans les fibres du poumon (1). Cette affection spasmodique peut être portée à un degré extrême, où elle intercepte la circulation du sang dans le poumon, et où elle arrête la respiration. — Dans l'accès ou paroxysme violent de l'asthme convulsif goutteux, on doit employer aussi les autres anti-spasmodiques externes et internes, que j'ai indiqués en parlant du traitement du catarrhe suffocant. — Dans les intervalles des accès, ou redoublements d'une attaque d'asthme convulsif goutteux, on peut obtenir de très-bons effets de l'ipécacuanha donné fréquemment à petites doses. Le quinquina peut aussi être efficace pour prévenir les retours de ces accès.— L'usage des narcotiques est absolument contre-indiqué dans l'asthme humoral goutteux; mais ils peuvent être bien placés dans l'asthme convulsif goutteux. Tralles, qui observe que l'opium rend en général la respiration très-difficile, et qui en condamne l'usage dans l'asthme pituiteux des goutteux (ainsi que dans la péripneumonie arthritique), le permet dans l'asthme spasmodique des goutteux. — Mais pour approprier ce remède aux difficultés de respiration qui sont de nature goutteuse, et où il peut convenir, il est toujours prudent de le combiner avec d'autres anti-spasmodiques excitants. — Ainsi, il est utile, dans l'asthme convulsif goutteux, de combiner l'opium avec l'assa-fœtida (surtout chez les femmes hystériques), ou plus généralement avec le camphre, auquel il est joint dans l'élixir parégorique de la pharmacopée de Londres (qu'on avait d'abord nommé *elixir asthmaticum*). — Liger conseille la thériaque dans les cas où la respiration est empêchée, parce que les articulations des côtes sont affectées de la goutte. — Dans l'asthme convulsif goutteux, aussitôt que la nature paraît susceptible de la détermination de la goutte aux articulations, il faut y attirer la goutte par des bains de jambes dans l'eau tiède, et par d'autres topiques émollients appropriés. — Hors des attaques de cet asthme convulsif goutteux et pour en préserver, Musgrave recommande l'usage des martiaux, et celui de la gomme ammoniaque et d'autres gommes résines analogues.

CXVI. Les accès de l'asthme convulsif, lorsqu'il est porté au plus haut degré de violence, peuvent produire cette affection que plusieurs médecins anglais ont désignée par le nom d'*angina pectoris* (1), et qui finit le plus souvent par

(1) La vertu anti-spasmodique des alcalis volatils a été d'abord constatée par Sydenham, qui dit (Schedula monitoria de novæ febris ingressu, p. 367), que l'esprit de corne de cerf est le seul remède dont il ait éprouvé un succès assuré dans la fièvre des enfants, causée par les douleurs de la dentition. Simson a de même parfaitement réussi, en donnant une forte dose d'esprit de sel ammoniac, dans un cas où il avait reconnu que le spasme du poumon causait de fortes anxiétés d'estomac et des maux graves du cerveau, que souffrait le malade.

(1) Cette dénomination est fort impropre, comme l'ont remarqué MM. Selle et de Berger. Peut-être l'a-t-on choisie en supposant que cette maladie avait une analogie singulière avec l'angine convulsive pernicieuse.

une mort subite. — Les descriptions que les Anglais ont données de cette maladie sont assez indéterminées. Cependant tous les cas funestes qu'on y a rapportés ont présenté plusieurs accès d'interception passagère (pendant quelques secondes) des mouvements du cœur et de la respiration, accès dont le dernier a causé une mort soudaine. — M. Elsner, qui a traité de cette *angina pectoris* fort en détail, a dit trop généralement qu'elle est l'*asthma arthriticum* de Sauvages (ou de Musgrave). Il paraît cependant que sa cause la plus ordinaire est une matière rhumatique goutteuse. Ainsi on l'a vue être produite par une goutte irrégulière, et cesser lorsque cette goutte devient régulière, etc. — Cependant cette maladie peut être le dernier degré, non-seulement de l'asthme convulsif goutteux, mais aussi de plusieurs autres sortes d'asthmes convulsifs, comme l'a vu Selle.— On a vu aussi plusieurs exemples d'une semblable maladie produite par des affections convulsives indépendantes de toute espèce d'asthme, comme il est arrivé chez un homme dont l'histoire singulière a été donnée par les Drs. Hunter et Heberden.—Cet homme, qui avait reconnu en lui cette maladie, mourut de mort subite, ainsi qu'il l'avait prédit, etc. Il fondait sa prédiction sur un sentiment particulier qu'il avait éprouvé parfois, et jusqu'à trois ou quatre reprises dans une demi-heure de temps. Il lui arrivait alors, soit qu'il fût debout, assis ou même couché, d'apercevoir en lui une cessation, ou une espèce de silence dans les fonctions de la vie, qui durait trois ou quatre secondes, et de ressentir immédiatement, après ce repos, un petit battement du cœur — M. Lallement a rapporté (1) qu'il avait éprouvé sur lui-même plusieurs attaques d'une affection analogue, où les mouvements de la respiration étaient suspendus pendant cinq à six secondes environ. Il y sentait les muscles pectoraux se contracter violemment, et presser sur la partie moyenne du sternum, au point de rétrécir la capacité de la poitrine, de manière que tout le poumon lui paraissait être comprimé, et il était affecté alors d'une douleur telle que dans la pleurésie.

On peut rappeler ici plusieurs observations analogues, entre autres la suivante, qui est curieuse et qu'a donnée Binninger (1). — Un homme d'environ quarante ans, après avoir eu une attaque de goutte pendant cinq mois, devint sujet à avoir très-souvent des attaques soudaines d'affections spasmodiques et douloureuses très-violentes, qui ne duraient que deux minutes, et qui occupaient alternativement la tête, le cœur et d'autres organes. Ce malade paraissait très-bien hors de ces attaques; et cependant, suivant le rapport de Binninger, il périt misérablement de cette maladie au bout de quelques semaines.

CXVII. Les dissections d'hommes qui avaient péri de l'*angina pectoris*, qui ont été publiées par les Anglais, n'ont point fait connaître de lésions physiques des organes qu'on puisse affirmer avoir été les causes de cette maladie. — Chez ces sujets, on a trouvé plusieurs fois des ossifications plus ou moins étendues dans différentes parties du cœur et de l'aorte. Mais on a bientôt reconnu que ces lésions devaient être regardées comme étrangères à la cause essentielle de cette maladie. — M. Odier (2) assure avoir vu un assez grand nombre de malades qui n'avaient jamais eu aucun des symptômes de l'*angina pectoris*, quoiqu'à l'ouverture de leurs corps le cœur et les gros vaisseaux se soient trouvés affectés de la manière qu'ils le sont ordinairement à la suite de cette maladie. — Il a vu aussi d'autres personnes qui étaient mortes subitement, après avoir éprouvé des symptômes parfaitement semblables à ceux de cette maladie, chez qui, à leur ouverture, on n'a trouvé cependant aucun dérangement dans la structure et le volume de ces organes. — Il paraît que la mort subite, qui termine ordinairement cette maladie, est produite par le spasme du cœur. C'est l'opinion de Macbride, et elle me semble très-fondée. — On a vu plusieurs personnes qui avaient les symptômes d'une *angina pectoris*, être guéries par des anti-spasmodiques. — Mais lorsque cette maladie a une cause goutteuse, le choix des anti-spasmodiques et des autres remèdes doit être toujours rapporté à l'état, ou de faiblesse, ou d'irritation dominante qui accompagne la goutte des viscères affectés.

CXVIII. D'après ce qui a été dit du

(1) Dans le Journal de médecine, année 1788.

(1) Cent. III, obs. 18.

(2) Bibliothèque britann., Sciences, t. II, p. 302-3.

traitement de l'asthme convulsif goutteux, on doit voir quel est le traitement le plus convenable à la maladie dite *angina pectoris*, lorsque la goutte en est le principe. — Cette maladie ne laisse point de place aux remèdes dans les accès mêmes qui sont extrêmement courts, et l'on ne peut s'occuper qu'à prévenir ces accès, dans les intervalles qui les séparent. — M. Elsner conseille, dans cette *angina pectoris* de nature goutteuse, de donner dans les temps où l'accès est imminent, et pour le prévenir, de petites doses d'ipécacuanha souvent répétées, comme d'un grain toutes les deux ou trois heures. — Dans les attaques où se répètent fréquemment des accès de cette maladie, M. Elsner conseille l'application des vésicatoires sur la poitrine, et l'usage de l'opium. — L'opium paraît être d'un effet douteux dans les intervalles des accès de cette maladie, et pour prévenir les retours de ces accès. Il est sans doute bien indiqué, lorsque l'état goutteux habituel des viscères affectés est avec irritation dominante, et il peut avoir alors un succès très-prompt et très-heureux (1). — Mais lorsque l'état goutteux des viscères est avec une faiblesse dominante qui rend plus facile la formation des mouvements spasmodiques qui constituent les accès, l'usage répété de l'opium ne peut qu'aggraver la cause de la maladie. On n'a point fait cette distinction, qui me paraît être essentielle. — L'assa-fœtida et le camphre sont des anti-spasmodiques efficaces dans cette maladie où M. Johnstone les a recommandés. — Dans les intervalles des attaques, M. Elsner propose d'insister sur des remèdes anti-goutteux, comme sont divers amers et aromatiques; des gommes résolutives, telles que celle de gayac (dont M. de Berger a obtenu les plus heureux effets); une teinture de sel ammoniac martial, préparée avec l'éther vitriolique, ou bien la limaille de fer donnée en même temps que la liqueur anodine minérale d'Hoffmann. — M. Elsner veut aussi que dans cette maladie on porte la nature à produire un accès de goutte régulière par des remèdes excitants qui puissent allumer la fièvre, comme peut être la liqueur de corne de cerf succinée, etc. Mais cette intention est bien vague, si la nature n'est pas disposée à produire la goutte aux articulations. — Entre les remèdes préservatifs des retours de cette maladie, un des plus efficaces est l'établissement d'un cautère à une jambe, ou des vésicatoires aux bras à l'endroit des attaches des muscles pectoraux.

CXIX. Dans l'asthme convulsif de nature rhumatique-goutteuse, on observe quelquefois des retours périodiques dans les accès, qui sont accompagnés de douleurs cruelles et d'un sentiment violent de suffocation (que causent des spasmes du poumon, du diaphragme et des muscles inspirateurs). — J'ai connaissance d'un cas de cette espèce, dont les circonstances furent très-remarquables. — Chez un homme sujet depuis long-temps à des douleurs vagues de rhumatisme à la poitrine et aux bras, il survint tout-à-coup de semblables accès de suffocation, avec d'extrêmes douleurs à la poitrine; et ces accès eurent des retours bien marqués en tierce jusqu'au quatrième accès, qui fut prolongé et mortel. — D'après ce que j'ai dit jusqu'ici, l'on peut conjecturer quelle était la méthode de traitement qui eût pu être la plus convenable dans cette maladie. — Dans les intervalles des accès qui étaient périodiques, soit qu'ils fussent exempts de fièvre (comme une infinité d'autres maladies périodiques), soit qu'ils fussent accompagnés d'une fièvre tierce (comme dans la fièvre *tierce orthopnoïque*, dont Morton a parlé), le quinquina devait être donné de bonne heure et à hautes doses, et l'ipécacuanha à doses rompues pouvait aussi être bien indiqué. — Durant les accès même de cette maladie, qui en étaient les temps redoutables, elle devait être traitée par les puissants remèdes anti-spasmodiques et anti-goutteux que j'ai indiqués ci-dessus.

Ainsi, pour opérer la résolution des affections spasmodiques des viscères, qui causaient ces accès, après avoir saigné dans la première attaque, il fallait faire appliquer des ventouses et des vésicatoires sur l'épigastre et sur les parties de la poitrine qui étaient les plus souffrantes; appliquer aussi des sinapismes aux extrémités inférieures; donner

(1) J'ai dit ci-dessus (dans ce livre, nº XLIII) que l'opium est le remède principal des affections syncopales que produit la goutte de l'estomac qui est avec irritation dominante. Ce remède calmant l'irritation de l'estomac, on arrête la communication sympathique aux viscères précordiaux et au cœur, dont le spasme détermine ces syncopes.

du laudanum liquide, autant qu'il pouvait être indiqué par la violence des douleurs et des anxiétés; et faire prendre fréquemment de la liqueur de corne de cerf succinée et des bols de camphre et d'assa-fœtida. — Au déclin de cette maladie et dans la convalescence, l'on aurait employé des résolutifs et des fortifiants appropriés.

CHAPITRE VI.

DE LA GOUTTE CONSÉCUTIVE DE CELLE DES ARTICULATIONS, QUI A SON SIÉGE DANS L'INTÉRIEUR DE LA GORGE.

CXX. Musgrave, qui a fort bien décrit l'angine goutteuse, dit qu'elle ne se forme jamais que quand la matière goutteuse est abondante et *exaltée* (développée) dans le sang, de manière à menacer prochainement les articulations. Il ne rapporte point à cette espèce d'angine l'angine inflammatoire exquise, qui, étant produite par ses causes propres, peut survenir à un goutteux chez qui la goutte est légère, ou n'a point été suspendue depuis long-temps. — Il a observé que cette angine attaque particulièrement les goutteux qui ont le cou court et le corps d'un tissu lâche, faible et humide. Il dit aussi qu'elle est rarement produite dans un âge très-avancé, mais en général chez des personnes jeunes ou d'un âge moyen. — La fièvre qui amène l'angine goutteuse peut aussi déterminer en même temps la goutte des articulations. Musgrave dit que cette fièvre angineuse est ardente, ayant lieu surtout chez les sujets bilieux dont le sang est fort chaud et atténué. — L'angine goutteuse se dissipe quelquefois d'elle-même, et se termine d'autres fois par une attaque de goutte articulaire. Lorsqu'elle forme un abcès dont l'ouverture donne beaucoup de pus, le malade éprouve ensuite, pendant quelque temps, un état de santé meilleur que de coutume, et tel qu'il l'aurait obtenu immédiatement après un accès de goutte régulière. — Musgrave a remarqué que dans cette angine le transport des humeurs sur les parties internes de la poitrine (qui produit une pleurésie ou péripneumonie) a lieu plus souvent et d'une manière plus fâcheuse que dans l'angine vraie et exquise. — Il dit aussi (1) que la goutte anomale portée sur la gorge revient aux articulations des extrémités très-facilement, très-promptement, et comme d'elle-même.

CXXI. Les méthodes analytiques du traitement qui convient à l'angine goutteuse sont analogues à celles que j'ai indiquées pour la péripneumonie goutteuse. — Il faut beaucoup moins saigner dans cette espèce d'angine que dans l'angine simple inflammatoire. On doit faire d'abord une évacuation de sang générale par la saignée du bras. Lorsqu'on juge qu'il faut répéter la saignée, si la fluxion inflammatoire est fixée sur la gorge, il faut saigner de la jugulaire, et ensuite du pied, s'il s'établit une fluxion marquée de la goutte vers les articulations des extrémités inférieures. — Les purgatifs sont indiqués surtout, lorsqu'il faut évacuer une bile surabondante, ou des matières dépravées que renferment les premières voies. Leur usage doit toujours être réglé sur la nature de la fièvre et le degré de l'inflammation. On ne doit les répéter qu'à des intervalles assez longs, de crainte d'attirer la goutte sur les intestins; et ils sont mieux placés à la fin de la maladie. — Il faut choisir des purgatifs d'une activité médiocre, et tels qu'ils n'excitent point l'orgasme du sang. Musgrave reconnaît que cette excitation serait périlleuse dans l'angine goutteuse, où, dit-il, le mouvement du sang est déjà assez rapide; et il eût pu ajouter que le mouvement du sang, lorsqu'il est accéléré, tend à produire sa congestion vers les parties supérieures du corps. — Musgrave eût dû observer qu'une semblable activité de la circulation a lieu très-souvent dans les espèces goutteuses de péripneumonie, de douleur de tête et de vertige, d'apoplexie et de paralysie. Cependant il a conseillé universellement dans ces affections des purgatifs résineux et fortement émouvants, dans la vue très-incertaine et dangereuse d'exciter le sang à expulser le miasme arthritique qu'il renferme. — Un purgatif médiocre, mais efficace, et qui peut être fort approprié dans cette angine, est l'huile de ricin. Hungerbyhler l'a donnée avec un grand succès dans une esquinancie violente de nature goutteuse. Ce purgatif y opéra des évacua-

(1) De Arthritide anomala, cap. I, n° XI.

tions qui calmèrent la fièvre, ce qui fut immédiatement suivi d'une attaque de goutte régulière, qui termina la maladie.

CXXII. Après les évacuations générales, Musgrave conseille d'appliquer à la nuque un vésicatoire large et qui couvre la moitié du cou, et d'entretenir l'écoulement qu'il aura produit par l'application souvent renouvelée de l'emplâtre de mélilot, saupoudré de cantharides. — Dans cette angine (de même que dans la péripneumonie goutteuse), l'application du vésicatoire à l'endroit des parties affectées me semble devoir être salutaire, mais seulement avec les conditions, 1° que la fluxion goutteuse vers ces parties ait été déjà dissipée en grande partie par les remèdes évacuants et autres appropriés; 2° qu'on ait égard à toutes les contre-indications (analogues à celles que j'ai marquées ci-dessus, en traitant de la péripneumonie goutteuse), qui peuvent faire craindre que cette application locale du vésicatoire n'aggrave la congestion inflammatoire qu'on veut détourner. — On doit faire des observations semblables sur d'autres épispastiques, qu'il est utile d'appliquer autour du cou dans l'esquinancie goutteuse, comme sont les ventouses et les onctions avec un liniment volatil huileux. D'ailleurs, l'effet des ventouses peut être encore plus prompt que celui du vésicatoire, pour résoudre l'affection spasmodique des parties internes de la gorge, lorsqu'elle menace de suffocation. — Une observation qui me paraît utile (et que je crois n'avoir été faite par personne), c'est que lorsque la fluxion inflammatoire angineuse n'est point dans son état fixe, et surtout lorsque la nature paraît en même temps être susceptible de la détermination de la goutte aux articulations, l'application sur le cou des vésicatoires et autres épispastiques doit être précédée de celle des topiques attractifs sur les extrémités inférieures. — Entre ces topiques, Musgrave recommande particulièrement le bain des jambes dans de l'eau aussi chaude que le malade peut la supporter (bain que Sauvages a vu produire de grands effets dans la goutte remontée à la tête). — Le camphre est particulièrement indiqué dans l'angine goutteuse. Lorsque l'état goutteux convulsif y est plus marqué que l'inflammatoire, il faut recourir à divers autres anti-spasmodiques, comme sont les éthers et le musc.

CXXIII. Il est très-avantageux de procurer dans cette angine une salivation abondante, lorsque la fluxion est dans son état fixe. On doit employer pour cette fin divers moyens connus, comme est un gargarisme composé avec l'eau d'orge, le miel rosat et quelques gouttes d'esprit de sel (dont une dose un peu forte pourrait trop irriter ou épaissir les humeurs). — On conseille aussi dans l'esquinancie goutteuse d'autres gargarismes, variés suivant les circonstances : adoucissants, lorsque la douleur est extrême ; maturatifs, et ensuite détersifs et un peu astringents, lorsqu'un abcès succède à l'angine. — Liger dit que dans cette maladie on est rarement obligé d'employer les épispastiques (appliqués aux articulations), si, après la saignée et les bains des jambes, on fait user d'un gargarisme avec l'eau-de-vie, l'eau de pervenche, le nitre et le sirop de mûres. Il veut que le malade s'en gargarise très-souvent, s'il sent quelques douleurs dans les articulations et si l'humeur est en mouvement; mais il conseille de n'y pas trop insister, si l'humeur est entièrement fixée dans la gorge. — Il me paraît que ce gargarisme répercutif est en général d'un usage suspect. Il peut déterminer une métastase sur les viscères, toutes les fois que la tendance de la goutte aux articulations n'est pas déjà suffisamment marquée.

CXXIV. Le régime doit être antiphlogistique, quoiqu'il faille beaucoup moins insister sur les rafraîchissants que dans l'angine simple inflammatoire. Le malade doit rester hors du lit pendant le jour, et avoir toujours les pieds situés en bas et la tête relevée. — Musgrave propose dans l'esquinancie goutteuse de faire prendre, à la suite des évacuations générales, de grandes quantités de cidre ou de vin du Rhin, vu que ces boissons produisent la goutte des articulations. Mais cette pratique singulière paraît avoir été dictée par une fausse vue, d'autant que ces boissons ne donnent la goutte articulaire qu'à la suite d'un usage habituel et fort prolongé (1). — Dans les cas extrêmes de l'angine goutteuse, où le malade est menacé d'une prochaine suffocation, et où l'on a employé vainement les moyens qui conviennent à l'angine convulsive, il faut avoir

---

(1) Voyez ce que j'ai dit ci-dessus, n° xv de ce troisième livre.

recours à la bronchotomie qu'a conseillée Musgrave (1). — Loubet (2) dit avoir sauvé par cette opération, faite sans perdre de temps, une femme de quarante-cinq ans, qui était mourante d'une angine arthritique, et chez qui le passage de l'air et des aliments était absolument intercepté.

CXXV. Stoll a parlé d'une difficulté de la déglutition dont le principe est goutteux, et qui retient tous les aliments solides dans la gorge ou dans l'œsophage; mais il n'a rien indiqué de particulier sur le traitement de cette affection. — Une dame respectable à tous égards fut attaquée pendant long-temps d'une très-grande difficulté d'avaler, que je rapportai à une affection spasmodique de l'œsophage, et que je traitai avec succès par l'opium. J'ai eu lieu de reconnaître depuis que cette lésion de la déglutition avait pu être de nature goutteuse, d'autant que cette dame, qui n'avait point eu auparavant de goutte aux articulations, devint quelque temps après sujette à une affection goutteuse dans les doigts des mains. — On peut conjecturer qu'un principe goutteux avait lieu de même dans des cas semblables et rebelles de déglutition très difficile, que Ferrein a vus chez plusieurs femmes, et dont il a publié les observations (3). Il dit avoir très-bien réussi dans ces cas, en faisant donner, après avoir évacué les premières voies, des lavements avec la fumée de tabac, ou dans lesquels il faisait entrer de l'opium.

CHAPITRE VII.

DE LA GOUTTE CONSÉCUTIVE DE CELLE DES ARTICULATIONS, QUI A SON SIÉGE DANS LE CERVEAU ET LES NERFS.

CXXVI. Je traiterai dans ce chapitre des espèces de la douleur de tête, de l'apoplexie, de la paralysie et de quelques autres affections que forme un état goutteux du cerveau et des nerfs.

Céphalalgie goutteuse.

La douleur de tête de cause goutteuse, qui n'est point symptomatique d'une attaque de goutte des articulations, survient à des goutteux chez qui les attaques de goutte sont suspendues depuis long-temps, ou sont devenues très-imparfaites. — Cette céphalalgie affecte le plus souvent les goutteux pléthoriques qui ont le cou court et qui sont d'un âge avancé. L'intensité de la douleur y est très-diverse, et elle peut être assez violente pour causer le délire. Elle persévère quelquefois d'une manière grave pendant des semaines et des mois de suite, et elle se termine alors par l'apoplexie, si la goutte ne vient à être détournée de la tête. — Dans le mal de tête goutteux, s'il y a des signes de pléthore et d'une forte congestion de sang vers la tête, comme sont la rougeur de la face, les pulsations visibles des artères temporales, etc., la saignée est indiquée pour dégager la tête. — Cette évacuation peut alors être suivie d'une nouvelle direction de l'orgasme du sang, qui chasse l'humeur goutteuse aux extrémités; mais elle peut aussi quelquefois (par la débilitation qu'elle cause) empêcher ce mouvement de la goutte aux articulations, ainsi que Musgrave l'a reconnu; et, pour cette raison, il est beaucoup de ces cas où l'on doit préférer à la saignée l'application des sangsues aux tempes et derrière les oreilles.

CXXVII. Lorsque la saignée n'est pas nécessaire, ou après qu'elle a précédé, il est le plus souvent indiqué d'évacuer les premières voies, ce qu'on doit faire par des boissons vomitives nauséeuses et par des purgatifs appropriés. — Musgrave veut qu'on donne alors des purgatifs salins aux sujets d'une constitution délicate; et aux autres malades, des purgatifs aloétiques ou résineux. Il conseille ces purgatifs échauffants, afin qu'ils agitent et troublent le sang, et lui fassent ainsi chasser au dehors le miasme arthritique. — J'ai dit souvent combien cette vue est incertaine et dangereuse, et Musgrave eût dû le reconnaître d'autant plus, par rapport au traitement de la céphalalgie et du vertige arthritique, qu'il attribue ces maladies à l'orgasme du sang, produit par la matière de la goutte, etc. — Cependant l'opération de ces purgatifs énergiques est quelquefois immédiatement suivie de la formation de la goutte aux articu-

(1) Voyez les œuvres de Desault sur la pratique de cette opération.
(2) Lettres sur la goutte, p. 13.
(3) Dans l'Histoire de l'Académie des sciences pour l'année 1768. Observ. anat.

lations. Il paraît qu'il est tels cas de goutte interne où les mouvements d'évacuation produits par les purgatifs qui agissent efficacement et promptement chez des goutteux qui sont d'ailleurs robustes, peuvent, lorsque la nature y est prochainement disposée, déterminer sympathiquement l'expulsion de la goutte aux extrémités, qui est aussi devenue chez les goutteux une espèce d'excrétion habituelle.

CXXVIII. Ce n'est que quand la tête a été fort soulagée par des évacuations générales, et quand la détente a sensiblement succédé à l'irritation vive, qu'on peut donner avec assez de sécurité des remèdes volatils et cordiaux, dans la vue de pousser la goutte aux articulations.— Musgrave qui a donné cette règle, qu'il n'a pourtant point assez suivie, dit que dans le traitement des affections goutteuses de la tête on peut d'autant plus s'abstenir de ces remèdes excitants, qu'ils peuvent être remplacés en grande partie par des céphaliques, tels que la valériane, la teinture de succin, etc. — Les narcotiques sont aussi des remèdes dangereux dans cette maladie, parce qu'ils affectent spécialement la tête, soit par leur action directe sur l'origine des nerfs, soit en excitant le mouvement du sang qui tend à le porter vers la tête.

Les topiques rafraîchissants, comme les épithèmes avec du vinaigre rosat, les lotions de la tête avec l'eau froide, etc., sont en général nuisibles et peuvent fixer de plus en plus l'humeur goutteuse sur la tête. — Mais les remèdes qui conviennent généralement dans ces affections goutteuses de la tête sont les anti-goutteux amers et résolutifs, et les épispastiques. Stoll dit fort bien que c'est par les vésicatoires et par les anti-goutteux, joints aux eccoprotiques, qu'on doit tâcher de résoudre, d'atténuer et d'évacuer la matière goutteuse qui cause le mal de tête, lorsqu'on ne peut attirer cette matière aux articulations. — Dès que la nature est susceptible de la détermination de la goutte aux extrémités inférieures, on doit tâcher de l'y attirer en appliquant au-dessus des articulations, qui étaient auparavant occupées par la goutte, des épispastiques actifs, comme sont des rubéfiants chaudement appliqués et renouvelés, les sinapismes et les vésicatoires. — Les cas où il faut appliquer les vésicatoires à la nuque, et non aux extrémités, sont ceux où la goutte a été vague et a menacé différents viscères, immédiatement avant le mal de tête goutteux, et où l'on n'a point assez de probabilité de la fixer aux articulations. — Stoll a observé un mal de tête goutteux qui a une marche périodique. Il affecte violemment la nuit, tous les soirs, ou de deux soirs l'un, à une heure fixe. L'attaque commence avec ou sans froid, fait son cours avec une forte chaleur, et se termine par une sueur abondante vers le milieu de la nuit. On pourrait prendre ce mal périodique pour une fièvre intermittente masquée; mais il résiste au quinquina, il alterne avec la goutte (articulaire), et il est guéri par les anti-goutteux.

CXXIX. *Vertige goutteux.*

Le vertige goutteux accompagne presque toujours le mal de tête goutteux; mais il existe aussi quelquefois séparément. — L'affaiblissement nerveux de la constitution domine généralement dans le vertige goutteux. Par cette raison, il faut observer dans ce vertige de n'employer que des évacuants doux et qui ne soient pas trop répétés, pour ne pas aggraver l'affaiblissement de tout le corps, et spécialement du système des nerfs, ce qui produirait une nouvelle cause de vertige. — Par la même raison, les topiques et les fortifiants y sont directement indiqués, comme sont le quinquina et les martiaux, et les frictions avec des linges rudes et chauffés, faites en allant successivement depuis la tête jusqu'aux extrémités inférieures. — Il n'est pas sûr d'y tenter l'usage des douches d'eau froide sur la tête, qu'Aretée a conseillées en général dans le vertige. — La valériane, l'assa fœtida et les nervins analogues doivent être joints aux autres remèdes de ce vertige goutteux, d'autant que (comme M. Herz l'a observé par rapport à la valériane) l'effet salutaire de ces nervins dans le vertige ne consiste point en ce qu'ils fortifient ou en ce qu'ils affaiblissent; mais en ce qu'ils produisent, dans l'état du cerveau, une altération qui fait cesser son genre d'activité contre nature. — Pour préserver des maux de tête et des vertiges goutteux, il faut tenir les extrémités dans un état de chaleur modérée, établir un exutoire à un bras, et pratiquer à de longs intervalles, en certaines saisons, des évacuations de sang, ou autres qui peuvent être indiquées chez les divers sujets, pour prévenir l'accumulation des humeurs goutteuses et autres excrémentielles.

CXXX. *Apoplexie goutteuse.*

La lésion du cerveau qui cause l'apoplexie goutteuse est produite, soit secondairement à la suite d'un transport de la goutte ou des articulations, ou d'un autre viscère, soit directement, surtout chez des vieux goutteux, dont les attaques de goutte articulaire ont été faibles, imparfaites ou suspendues depuis long-temps. — Cette apoplexie est déterminée spécialement par une infirmité relative du cerveau ou des origines des nerfs. Elle survient le plus souvent au printemps, saison qui influe particulièrement sur la production et des apoplexies, et des attaques formelles de la goutte des articulations. — Cette maladie est décidée par différentes causes qui dirigent vers la tête une congestion violente du sang chargé de l'humeur goutteuse, comme sont l'abus des narcotiques et des errhins, des accès de passions vives, etc. — Ainsi, Loubet a vu une femme sujette à la colère, qui en eut un accès violent au milieu d'une attaque de goutte médiocrement forte, et chez qui cet accès porta la goutte à la tête d'une manière funeste. — Les affections apoplectiques sont fréquemment causées, chez les vieux goutteux, par un grand changement dans leur régime, lorsqu'ils le rendent beaucoup plus faible que celui dont ils avaient l'habitude. Musgrave l'a prouvé par plusieurs observations. — M. Coste a observé que des symptômes précurseurs de l'apoplexie goutteuse sont les tintements d'oreille, les défaillances, les nausées et les vomissements. D'autres signes, avant-coureurs de cette apoplexie, sont les vertiges, un bégaiement fréquent, un marcher inégal et d'autres mouvements du corps irréguliers. — Tous ces symptômes montrent que dans divers muscles, dans les organes des sens et dans l'estomac, il y a alors un défaut d'harmonie (pour l'intensité et la durée) entre les forces agissantes, dont le concours doit opérer, dans chacun de ces organes, la fonction qui lui est propre. Ce désaccord est le premier degré par lequel se marque le commencement de l'interception dans ces organes de la communication de leurs nerfs avec les origines du système nerveux.

CXXXI. Dans l'apoplexie goutteuse tous les remèdes sont fort précaires, s'il faut en croire Cullen. Il a trouvé, sans doute, que les remèdes prescrits par Musgrave dans cette apoplexie étaient équivoques et dangereux dans l'application toujours vague qu'on peut en faire. — Mais il est des remèdes énergiques qui sont assez sûrement et assez constamment utiles dans cette maladie, pourvu qu'on les ordonne suivant des méthodes de traitement analytiques bien déterminées — Ces méthodes doivent embrasser toutes les indications combinées que présentent la congestion apoplectique du sang et des humeurs vers la tête, l'état goutteux du cerveau, et les autres affections qui peuvent être compliquées avec cette apoplexie. — Le remède le plus prompt et le plus généralement indiqué pour la congestion apoplectique, quand elle se fait par une fluxion vive, est une évacuation de sang qui doit être considérable, et cependant réglée suivant les forces et la constitution du malade. — Je pense qu'il faut presque toujours dans cette apoplexie commencer par une saignée assez forte du pied ou du bras, et que cette saignée ne peut être remplacée qu'imparfaitement par des applications de sangsues. — Mais lorsqu'on juge qu'il faut répéter l'évacuation du sang, il est très-souvent moins convenable de réitérer la saignée que d'appliquer des sangsues aux tempes, dont l'effet peut être singulièrement utile pour désemplir les sinus de la dure-mère, distendus par le sang qui y est accumulé. — On a très-bien remarqué que les saignées répétées peuvent produire un prompt affaissement des vaisseaux engorgés de la tête, qui perpétue l'affection soporeuse; au lieu que ces vaisseaux sont dégorgés insensiblement par l'effet de l'application des sangsues. — M. Ponsart conseille dans l'apoplexie goutteuse de faire mettre des sangsues aux tempes, d'y en appliquer d'autres quelques heures après, s'il est nécessaire, et dès la première application, d'en faire mettre aussi au pied qui a été en dernier lieu le plus attaqué de la douleur de goutte, ou dont elle est remontée. On rapporte à M. Ant. Petit la première idée de cette pratique, qui me semble être fort bien vue. — Musgrave observe que dans cette maladie, après la purgation, il peut être indiqué de tirer encore du sang, et qu'il faut alors délibérer si l'on doit saigner du bras ou de la jugulaire (1). Il dit aussi qu'il peut y être singulièrement utile d'appliquer des ventouses entre les

(1) Cela doit être déterminé d'après l'état de la fluxion du sang vers la tête.

épaules, et d'y faire de nombreuses scarifications.

CXXXII. M. Quarin (1) dit avec raison qu'il ne faut pas traiter *toute* apoplexie goutteuse de même que celle qui est purement sanguine, ou de nature inflammatoire. — Musgrave ordonne peu après la première saignée un lavement âcre, et vers le même temps un purgatif fort qui agite le sang, et dont il aide l'opération au besoin par la répétition de ce lavement âcre. — Mais les purgatifs résineux, comme la scammonée, etc., donnés dans la vue d'exciter le mouvement du sang, sont encore plus particulièrement contre-indiqués dans l'apoplexie goutteuse, lorsqu'elle est de nature sanguine ou inflammatoire. — Les purgatifs fort actifs, ainsi que l'émétique que Coste conseille, ne me paraissent être bien indiqués dans l'apoplexie goutteuse que lorsque la congestion apoplectique est fort affaiblie, et surtout lorsque l'estomac et les intestins sont aussi en partie affectés de l'état goutteux. Ces évacuants doivent être choisis d'autant plus énergiques, que l'estomac et les intestins sont alors le plus souvent dans un état semi-paralytique. — Lorsqu'on juge dans ce cas avoir insisté suffisamment sur les purgatifs forts, il faut soutenir leur effet en passant à l'usage des minoratifs (qu'on peut joindre aux anti-goutteux, comme dit Stoll). Ces minoratifs, qui procurent des évacuations modérées, sont souvent utiles alors par cette révulsion continuée. Les lavements purgatifs sont aussi des révulsifs communément bien indiqués dans cette apoplexie. — En général, dans le cours de toute apoplexie goutteuse, il faut éviter et la constipation qui l'aggrave, et la diarrhée qui invite la goutte à se fixer sur les intestins.

CXXXIII. Pendant que l'on continue l'usage des purgatifs, Musgrave conseille trop généralement (quoiqu'il excepte les cas où le corps est dans un état de plénitude), de faire prendre des remèdes stimulants, tels que l'esprit volatil huileux et l'esprit de corne de cerf dans un julep céphalique. — Ces remèdes peuvent être nécessaires pour relever les forces dans l'apoplexie goutteuse, surtout dans son état avancé, où l'irritation a fait place à la faiblesse dominante. C'est alors qu'on peut, suivant le conseil de M. Coste, traiter l'apoplexie goutteuse en entremêlant avec les évacuants l'usage des stomachiques actifs, et même du vin d'Espagne. — Les remèdes stimulants, que conseille Musgrave, ne peuvent convenir dans les premiers temps de l'apoplexie goutteuse, lorsqu'elle est avec irritation dominante, et lorsque la circulation du sang y est fort accélérée. Ils peuvent être bien placés dans cette maladie, lorsqu'il y a débilité extrême, pâleur du visage, molesse du pouls et d'autres indices d'une circulation languissante.

Les esprits volatils sont beaucoup moins généralement utiles dans l'apoplexie goutteuse que ne le sont l'assa-fœtida (que Musgrave y conseille aussi), le camphre et le musc. Ces remèdes agissent très-puissamment pour résoudre l'état goutteux des solides. Le camphre doit être préféré, lorsqu'après des évacuations de sang, qui ont été indiquées, il existe encore dans cette apoplexie une disposition inflammatoire. — Lorsque la direction des humeurs est sensiblement changée et qu'elles abandonnent la tête pour se porter aux extrémités, il faut, pour appuyer cette nouvelle tendance, donner des cordiaux modérés joints avec les martiaux. Musgrave, qui les conseille avec raison dans ce cas, a encore très-bien remarqué qu'il faut cependant alors cesser l'usage de ces remèdes expulsifs de la goutte, si elle vient à être repoussée des articulations d'une manière quelconque, ou reportée subitement à la tête.

CXXXIV. Lorsqu'on juge avoir suffisamment insisté sur les évacuations générales, sur les anti-goutteux et sur les expulsifs de la goutte, on doit combiner avec ces remèdes l'usage des remèdes externes, propres à déterminer la formation de la goutte fixe dans les articulations qui en étaient affectées en dernier lieu, surtout lorsque la goutte incline à la fois à se porter sur la tête et sur les pieds. — On doit toujours aider l'action de ces divers remèdes, en tenant le malade dans une position redressée, autant qu'il est possible, ce qui est d'ailleurs généralement indiqué dans le traitement de l'apoplexie. — Les sinapismes appliqués aux pieds, et les vésicatoires aux jambes, sont les épispastiques le plus généralement indiqués pour déterminer la goutte aux articulations dans l'apoplexie goutteuse, et même dans celle où l'état goutteux a été joint à une irritation vive, lorsque cette irritation a été

(1) Animadv. in div. morb., p. 12.

calmée par des remèdes évacuants et autres convenables. — On doit faire sur les articulations des pieds, lorsque la goutte y est formée par ces moyens, des frictions douces et des onctions avec un liniment excitant approprié, tel que celui qui serait composé d'onguent nervin, d'esprit de térébenthine et d'esprit volatil huileux. Il est à propos d'envelopper ensuite toute l'extrémité de flanelles tenues très-chaudes. — Il est souvent fort utile d'entretenir pendant quinze jours et plus la suppuration ou l'écoulement des plaies qu'ont produites les vésicatoires, en les pansant avec le baume d'Arcæus. Par ce moyen, on peut évacuer une grande quantité d'humeurs goutteuses. — Cullen ne permet dans l'apoplexie goutteuse d'appliquer des vésicatoires aux extrémités que lorsqu'elles ne sont point absolument affectées par la goutte. — Mais, il me paraît qu'en cela Cullen a trop suivi son opinion générale sur le danger qu'il y a que l'irritation, produite par les vésicatoires, ne repousse la goutte des extrémités et ne la porte à l'intérieur. Ce danger n'a point lieu lorsque le vésicatoire est placé dans des circonstances convenablement déterminées, et lorsqu'il n'est point appliqué sur les articulations même goutteuses, mais seulement dans leur voisinage.

CXXXV. Musgrave conseille aussi dans l'apoplexie goutteuse l'application des vésicatoires en différentes parties de la tête, ou sur la nuque, ainsi que des ventouses au-dessus de la tête. Mais ces remèdes me paraissent ne convenir dans la goutte portée à la tête qu'autant qu'on a tiré assez de sang, qu'on a modéré l'orgasme des humeurs, et qu'on a produit des mouvements de révulsion assez forte et assez constante par les selles et par d'autres voies d'évacuation. — Il faut faire une remarque semblable sur les errhins, même non sternutatoires, et les apophlegmatismes que Musgrave conseille dans les mêmes cas, et qu'on doit regarder le plus souvent comme des remèdes équivoques. — M. Bloch a conseillé dans l'apoplexie causée par la goutte remontée d'appliquer sur la tête des linges imbibés d'eau froide. Cette application peut être utile dans certains cas pour exciter la force de contraction des vaisseaux du cerveau surchargés d'un sang goutteux; mais ce remède est trop souvent hasardeux; et pour qu'il n'ait point des effets nuisibles (comme on l'a vu arriver quelquefois), il est essentiel d'apporter à son usage diverses précautions, et de l'avoir toujours fait précéder par des évacuations suffisantes. — Je pense qu'une modification utile de l'administration de ce remède serait de tenir assidument, ou très-fréquemment, les extrémités inférieures dans un bain chaud en même temps qu'on ferait ces fomentations d'eau froide sur la tête. — Lorsqu'on a dissipé l'apoplexie goutteuse, Musgrave conseille avec raison, pour en prévenir les retours, de soigner surtout convenablement les attaques de goutte régulière qui peuvent survenir, de pratiquer des évacuations générales, répétées en certaines saisons; d'établir un cautère au haut du dos, de faire respirer un air pur à la campagne, etc.

CXXXVI. Je finirai cet article en observant que l'apoplexie goutteuse peut être d'une nature essentiellement périodique. — Je trouve dans Musgrave (1) un exemple remarquable d'une apoplexie goutteuse, dont le second accès, qui fut mortel, revint au quatrième jour, et qui était très-probablement d'une nature périodique, qui ne fut point soupçonnée par Musgrave. — Le périodisme essentiel dans une apoplexie goutteuse peut être marqué dans les jours intermédiaires des accès, ou lucides, moins encore parce que les urines sont briquetées, ou parce qu'il existe d'autres signes qui rapprochent les maladies périodiques des fièvres intermittentes, que parce que, tandis qu'il peut persister des symptômes d'une lésion dans les organes digestifs, ou autres qui ont été primitivement affectés, il y a après l'attaque une cessation *soudaine et complète* de la maladie de la tête, quoiqu'on n'ait employé aucun remède principal autre qu'évacuant, et sans qu'il y ait eu de crise spontanée, ni déterminée par l'art. — Je pense que c'est dans des cas semblables que le quinquina peut sauver les malades, étant donné aux jours intermédiaires des accès périodiques. Dans tels même de ces cas où l'on peut douter si l'on a des signes suffisants de périodisme essentiel, on ne peut rien risquer de donner aux jours lucides le quinquina, qui est d'ailleurs un anti-goutteux. — J'ai eu regret plus d'une fois de ne l'avoir pas donné dans d'autres maladies graves, dont on n'avait

(1) Au chap. De Apoplexia arthritica, hist. IV.

pu prévoir le retour périodique, qui était ensuite manifesté par l'événement, tandis que ces maladies n'étaient point de nature à contre-indiquer l'usage du quinquina.

CXXXVII. *Paralysie goutteuse.*

Je distingue deux sortes de paralysie goutteuse, suivant que la goutte qui la produit a son siége dans le cerveau ou dans les origines communes des nerfs, ou bien dans les nerfs propres des muscles ou des autres parties qui sont paralytiques (et celle-ci pourrait être appelée locale). — D'après ce qui a été dit sur les méthodes analytiques du traitement de l'apoplexie goutteuse, il est facile de voir les méthodes analogues qui conviennent au traitement de la paralysie goutteuse causée par une affection du cerveau. — Dans l'invasion de cette paralysie goutteuse, s'il y a pléthore, si le pouls est fort, et s'il n'y a point de contre-indication, Musgrave conseille avec raison de saigner du bras ou de la veine jugulaire; ou bien de tirer du sang par des scarifications faites sur des parties du dos où l'on ait auparavant appliqué des ventouses. La saignée est particulièrement indiquée dans les paralysies dont la cause est goutteuse-rhumatique. — Musgrave dit qu'après la saignée il faut presque toujours donner des purgatifs, et ce conseil est très-fondé. — Musgrave conseille, après les évacuations générales, de faire user de gargarismes qui procurent une salivation continuelle, d'appliquer un vésicatoire sur la moitié de la partie postérieure du col, et de l'emplâtre de cumin sur la tête rasée. — Mais ces remèdes, destinés à opérer une *dérivation* salutaire des humeurs, ne sont assez sûrement indiqués que lorsqu'on a déjà déterminé, et qu'on peut rendre constantes les *révulsions* produites, soit par l'action des purgatifs, soit par le mouvement de la goutte sur les articulations. — Hors de ces circonstances, ces gargarismes et ces épispastiques, qui dérivent les humeurs de la tête, sont sans doute des remèdes qu'on a pu employer avec succès dans plusieurs cas; mais alors on doit toujours regarder comme équivoques les effets de ces gargarismes, et plus encore ceux de ces vésicatoires locaux.

CXXXVIII. Musgrave a reconnu, par rapport à l'usage des remèdes internes expulsifs de la goutte dans cette paralysie, qu'on ne doit en donner que de fort modérés, et seulement lorsque le mouvement des humeurs est détourné de la tête, de crainte qu'ils ne causent une congestion plus forte de ces humeurs vers cette partie. — Des remèdes fortement excitants doivent être donnés sans doute lorsque l'indication dominante est de soutenir les forces. Ils ne sont bien placés, dans cette paralysie, lors même que l'humeur goutteuse est déjà sensiblement détournée de la tête, qu'autant qu'il y a manifestement un haut degré d'affaiblissement dans tout le genre nerveux. — Dans toute espèce de paralysie goutteuse, aussitôt que la nature est susceptible de la détermination de la goutte aux extrémités, il faut appliquer avec persévérance des rubéfiants et d'autres topiques attractifs, dont on peut graduer l'activité, sur ou auprès de l'articulation qui a été le plus souvent affectée de goutte. — On peut espérer d'autant plus de succès de ces attractifs, qu'on a vu le retour de la goutte aux pieds guérir subitement telle paralysie qui avait été jugée incurable (Sauvages en a donné un exemple). — Quand on est parvenu à faire naître une tumeur goutteuse au-dessus des articulations, Musgrave dit qu'il faut appliquer sur cette tumeur un vésicatoire qui puisse évacuer l'humeur goutteuse et en empêcher la répulsion. Mais, comme il a été dit ci-dessus, il est beaucoup plus convenable, dans cette vue, de placer le vésicatoire à côté, et non au-dessus de l'articulation affectée. — Pour préserver des retours de la paralysie goutteuse, où le cerveau a été affecté, Musgrave recommande avec raison de tenir soigneusement le ventre libre, et d'établir un cautère au bras ou au dos. — Il dit aussi qu'à la suite de cette paralysie, dès qu'on voit se développer dans le sang des mouvements de l'humeur de goutte, il faut donner un purgatif énergique si rien ne s'y oppose, puis, deux ou trois fois par jour, cinq grains de fer réduit en poudre fine, et peu de jours après faire appliquer un topique attractif aux articulations, jusqu'à ce qu'il y ait appelé et fixé la goutte.

CXXXIX. Musgrave a observé que dans la paralysie goutteuse, lorsque les nerfs de l'estomac sont affectés, le malade perd l'appétit, a un dégoût opiniâtre, ne fait point de digestions, de sorte que ses humeurs ne peuvent être réparées: il tombe dans un marasme mortel. — Musgrave dit aussi que lorsque la pa-

ralysie goutteuse survient à la colique bilieuse, ou qu'elle se complique avec d'autres affections de la bile, la faim est presque éteinte, et le corps s'exténue; le malade a une teinte ictérique dans le blanc des yeux, et dans toute la peau qui est sèche et ne transpire point. — Dans la paralysie qui survient aux affections goutteuses de l'estomac, la boisson des eaux chaudes sulfureuses peut être très-utile, mais souvent elle ne l'est que dans une première attaque de cette paralysie. C'est ainsi qu'on a vu dans ces cas que la boisson des eaux de Bath ayant guéri une première attaque de cette paralysie, avait été inutile dans les reprises suivantes (et j'en ai vu un exemple), et même quelquefois à la seconde ou à la troisième reprise, elle avait causé une apoplexie mortelle. Il est probable que l'action stimulante de ces eaux, qui avait été d'abord modérée et salutaire, se trouvait être, dans des attaques suivantes, ou trop faible par un effet de l'habitude, ou trop forte par une excitation vive de la sensibilité à ce genre de remède qu'avaient laissée ses premières impressions. On connaît des effets analogues qu'ont les répétitions de l'émétique et d'autres remèdes puissants, surtout chez des personnes d'une constitution faible et délicate. — Dans la paralysie qui succède à la colique arthritique, on doit employer la boisson et les bains (non trop chauds), des eaux thermales appropriées, lorsqu'on est fondé à croire que l'humeur goutteuse a été en très-grande partie expulsée par les évacuants des premières voies, et par les diaphorétiques. Les eaux thermales salines du Mont-d'Or peuvent y être particulièrement utiles, à raison de la grande quantité d'air fixe qu'elles renferment.

CXL. Je passe à ce qui concerne le traitement de la paralysie goutteuse, qui a son siége dans les nerfs propres des muscles ou autres parties paralysées, et qui ne paraît point affecter essentiellement les origines communes des nerfs. — De ce genre sont les affections paralytiques qui se forment dans les parties qui ont été affectées de rhumatisme, ou qui sont voisines des articulations goutteuses. — Dans cette espèce de paralysie goutteuse, qui n'attaque que les nerfs des parties affectées, il faut insister sur les évacuants qui peuvent déplacer l'humeur goutteuse qui engorge les enveloppes ou la substance de ces nerfs. On doit employer pour cette fin la décoction des bois sudorifiques ou d'autres diaphorétiques, et leur action peut être fort aidée par l'usage de préparations émétiques d'antimoine données à petites doses, ainsi qu'Huxham l'a particulièrement recommandé pour les affections paralytiques dont la nature est rhumatique-goutteuse. — Des remèdes qui unissent à une vertu sudorifique des vertus astringente et narcotique peuvent être singulièrement appropriés à la paralysie des organes dont les nerfs sont attaqués par une affection goutteuse. De ce genre peuvent être les roses blanches de Sibérie (*Rhododendron chrysanthum*), qu'on a recommandées comme très-efficaces dans la podagre, et que Weismantel a vu produire des effets salutaires dans une paralysie presque universelle chez un octogénaire. — Dans cette paralysie goutteuse, lorsque le traitement en est avancé, il est souvent indiqué d'appliquer au-dessus des parties affectées des topiques résolutifs, comme peut être un liniment avec de l'eau de savon, où l'on a dissous du sel de tartre, et ajouté de l'esprit de térébenthine, etc. — L'application de l'électricité à l'endroit des muscles paralysés est un résolutif efficace, mais qu'il est prudent de n'employer que dans des temps avancés du traitement de cette paralysie. Si on néglige d'observer aussi les autres indications qui doivent modifier cet usage de l'électricité, son effet résolutif peut porter la matière goutteuse à l'intérieur, ainsi qu'on l'a vu arriver dans des cas semblables. — Des résolutifs très-efficaces peuvent être des vésicatoires appliqués et entretenus pendant longtemps aux endroits les plus voisins de ceux où les nerfs propres des parties paralysées prennent leur origine, ou bien aux endroits où ces nerfs sont situés peu profondément sous les téguments.

CXLI. C'est dans l'état devenu chronique de la paralysie goutteuse, qui est fixée dans les nerfs par une affection, soit primitive, soit consécutive de celle du cerveau, que peuvent convenir (à la suite des remèdes précédents) les remèdes atténuants, fortifiants et résolutifs. Musgrave conseille de tels remèdes dans cette paralysie, pour dégager les nerfs de la matière morbifique qui les a pénétrés, et qui y est retenue. — De ces genres sont les décoctions de gayac et de sassafras, et d'autres diaphorétiques qui sont pareillement anti-goutteux, jointes aux préparations de mars, aux frictions, aux bains chauds, etc. Cependant il faut ob-

server avec Musgrave, que le trop grand usage de ces remèdes échauffants fait survenir à l'état de faiblesse radicale, de l'inquiétude, de l'insomnie, et une espèce de fébricitation presque continuelle (état dans lequel les eaux ferrugineuses diurétiques peuvent être fort utiles). — Les diaphorétiques ne sont pas les seuls résolutifs qui peuvent être efficaces dans l'état chronique de la paralysie causée par une humeur de goutte fixée dans les nerfs. J'ai lu (1) deux observations de M. Hoffmann de Munster, sur des cas où il guérit par les frictions mercurielles, une paralysie des mains et des pieds, qui était venue à la suite d'une goutte invétérée. Cependant on peut douter encore, si, chez ces malades, la goutte dans sa formation n'avait pas été compliquée d'un virus vénérien.—Musgrave a rapporté une observation de paralysie goutteuse chronique, qui est rare, et qui me paraît mériter beaucoup d'attention. — Un homme, sujet depuis quelques années à des attaques régulières de podagre, fut mordu par un chien qui était peut-être enragé. A la suite de cette morsure, il ressentit un grand feu dans tout le corps, souffrit diverses lésions de l'intelligence, et fut pris d'une paralysie des mains et des pieds. Mais les attaques de goutte qu'il avait auparavant deux ou trois fois l'année, cessèrent entièrement pendant trois ans. Ainsi l'humeur de la goutte s'était portée sur les nerfs, peut-être par l'effet du venin de la rage, et peut-être aussi par le trouble de l'âme qui suivit la morsure.— Musgrave ayant reconnu cette cause, fit prendre pendant long-temps, trois fois par jour, deux onces de décoction de quinquina chalybée, et faire en même temps un exercice convenable. Ce traitement releva les forces, rappela les accès réguliers de la goutte, et rétablit toutes les fonctions de l'âme et du corps.

CXLII. M. de Sauvages rapporte la paralysie rhumatique et la paralysie (ou hémiplégie) arthritique de Musgrave, à une même espèce de paralysie. Il dit qu'elle est la plus fréquente de toutes, et qu'elle est accompagnée d'une sensibilité vive, de raideur et de dessèchement dans les parties paralysées. — Quoique M. de Sauvages, ni personne ne l'ait indiqué, il est des différences essentielles à observer dans le traitement de la paralysie, suivant qu'elle est produite par la déviation d'une véritable goutte, ou qu'elle est de nature rhumatique. Celle-ci peut, ou être causée immédiatement par l'action d'un froid humide (ainsi que l'ont observé Fischer et Bennet), ou succéder à un rhumatisme invétéré des parties affectées. — Dans l'une et l'autre paralysie, la cause locale est sans doute un engorgement dans la peau (s'il y a affaiblissement du sens du toucher), ou dans les muscles affectés, et dans les nerfs de ces muscles (soit dans le tissu, soit dans les enveloppes de ces nerfs). — Lorsque la paralysie est rhumatique, cet engorgement est dépendant d'une affection plus circonscrite dans les téguments et les muscles, qui se déplace plus rarement et plus difficilement pour se porter à l'intérieur; mais la cause en est plus souvent et plus facilement déterminée sur les origines des nerfs (ou sur d'autres parties internes), lorsque la paralysie est produite par une goutte anomale.

CXLIII. D'après ce que j'ai dit, en exposant les traitements de la goutte et du rhumatisme chroniques, il est facile de voir que plusieurs remèdes évacuants, diaphorétiques (tant internes, qu'appliqués extérieurement), résolutifs et fortifiants, ne sont point pareillement indiqués dans la paralysie consécutive de la goutte, et dans celle qui succède au rhumatisme. — Il n'est aucune de ces différences qui me paraisse plus importante que celle que je vais considérer, et qui est relative à l'usage externe des eaux thermales dans ces paralysies. — Je pense, contre l'opinion générale qu'a suivie M. de Sauvages, que quelque utiles que soient les bains et les douches d'eaux thermales dans la paralysie consécutive du rhumatisme, et qui lui est jointe, leur usage ne convient point en général dans la paralysie goutteuse, et particulièrement dans celle qui coexiste avec des symptômes de goutte aux articulations. On ne doit jamais les ordonner dans celle-ci, que lorsqu'il paraît qu'on a combattu suffisamment par un régime et des remèdes appropriés, la disposition goutteuse de la constitution, de sorte qu'il ne reste plus qu'à guérir l'affection paralytique locale. — Si cette condition n'est point remplie, il est toujours à craindre que ces douches et ces bains, par l'irritation vive que ces remèdes causent dans les parties de la surface du corps où on les applique, ne détermi-

(1) Dans l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek*, t. LXXXIII, p. 1113.

nent facilement une congestion des humeurs goutteuses sur le cerveau ou sur quelqu'autre viscère. — J'en ai vu un exemple remarquable, où les bains, dans une eau thermale sulfureuse médiocrement active, portèrent sur le poumon l'humeur goutteuse, qui causait des affections paralytiques, pour lesquelles ces bains avaient été ordonnés. — On voit d'ailleurs de bons effets des bains de vapeurs des eaux thermales sulfureuses, dans des affections paralytiques survenant à un état goutteux faible et habituel, lorsqu'on a détruit auparavant la surabondance des humeurs goutteuses par des évacuants et d'autres moyens convenables. Ces fumigations appliquées à toute la surface du corps, peuvent alors être fort utiles, et l'on peut leur faire succéder avantageusement l'application des mêmes vapeurs bornée aux extrémités paralysées.

CXLIV. C'est dans la paralysie rhumatique, qu'on voit plus souvent que dans toute autre espèce de paralysie, de bons effets de l'usage des eaux thermales en bains, ou en douches au-dessus des parties paralysées. — M. de Sauvages dit trop généralement que la paralysie rhumatique est aggravée par les eaux thermales salines, et soulagée par les sulfureuses. En effet, l'expérience journalière fait voir que les eaux thermales salines sont souvent utiles dans des paralysies rhumatiques. — Mais il ne faut pas oublier que dans dans toutes les affections rhumatiques, comme je l'ai dit ci-dessus (1), les eaux thermales salines sont plus convenables quand la fibre est lâche, et que l'épaississement domine dans les humeurs, et qu'il faut leur préférer les eaux sulfureuses, quand la fibre est sèche et que les humeurs sont âcres. — On reconnaît généralement qu'il faut graduer la chaleur et l'activité des bains d'eaux thermales, ou de leurs douches sur les parties qu'affecte une paralysie rhumatique, de manière à ne point trop exciter lorsqu'il y a sensiblement beaucoup de sécheresse et d'âcreté dans les humeurs, et qu'il faut réserver l'application très-chaude des eaux thermales les plus actives pour les malades phlegmatiques, chez lesquels on est fondé à présumer l'excès d'atonie des solides et l'épaississement des fluides. — Mais on ne considère pas assez, que dans ce dernier cas ce remède doit être nuisible, lorsqu'il y a un extrême affaiblissement du tissu des fibres affectées, qui est aggravé par l'application d'un haut degré de chaleur humide, ou bien lorsqu'il y a un excès de résolution des forces nerveuses qui ne sont plus susceptibles que d'une excitation violente qui achève de les ruiner.

CXLV. *Autres maladies des nerfs, qui sont de nature goutteuse. — Convulsions goutteuses.*

Il me paraît que les espèces de la goutte interne qui porte sur les nerfs, n'ont pas été observées avec assez de soin, et demanderaient encore une étude particulière. — Musgrave traita, avec un plein succès, un homme fort goutteux (dont deux frères avaient péri d'une goutte anomale ou interne), qu'il vit attaqué de convulsions très-violentes, avec une perte de sentiment qui subsistait depuis quelques jours. — Après l'avoir purgé, il lui fit appliquer sur la tête rasée, un ample vésicatoire, qui dans cinq ou six jours de temps évacua une très-grande quantité d'humeurs séreuses. Il lui ordonna des pilules avec le castoreum et de gommes fœtides, et de l'esprit volatil huileux dans un julep céphalique. Par ces moyens, il le retira de cet état funeste, et il le garantit ensuite d'y retomber, par l'usage du fer et du quinquina.

Trismus goutteux.

Le *trismus* est un resserrement convulsif des mâchoires où l'on ne peut ouvrir la bouche qu'avec une difficulté extrême et de grandes douleurs, à cause de la raideur des crotaphites et des masseters. — Le *trismus* est souvent produit par une cause goutteuse. Sauvages dit que dans ce *trismus* arthritique, il survient une agitation continuelle des muscles voisins, une salivation très-abondante, et l'insomnie. Il ajoute que ce mal peut persister pendant plusieurs mois de suite. — Sauvages a vu un cas de cette espèce de *trismus*, où la malade fut soulagée par les douches des eaux de Balaruc, et retira ensuite beaucoup d'utilité des narcotiques répétés chaque jour. Dans un *trismus* de cause rhumatique, Weickard a obtenu les effets les plus heureux de l'opium donné à grandes doses.

Ackerman (1) a donné une description

(1) N° XXII et n° XLI du livre second.

(1) Dans sa dissertation *de Trismo.*

fort détaillée d'un *trismus*, dans lequel les muscles affectés se contractaient et se relâchaient alternativement, et qui succéda à des douleurs invétérées de goutte et de rhumatisme. Ces douleurs furent suspendues pendant le temps que dura cette affection spasmodique, et revinrent lorsqu'on l'eut fait cesser. — Ackerman conseille dans ce *trismus* goutteux, par rapport à la suppression de la transpiration et à la répulsion de l'affection goutteuse qui a précédé, de donner du laudanum liquide, ou d'autres combinaisons de l'opium, avec des remèdes chauds, comme avec les alcalis volatils, la liqueur de corne de cerf succinée, etc. — Il y conseille aussi, dans les mêmes vues, des vésicatoires et autres épispastiques, des cautères ou des sétons, et spécialement des bains chauds, pris chaque jour, suivis de frictions faites sur tout le corps avec des flanelles.

Danse de Saint-Guï goutteuse.

Stoll a observé une espèce de la danse de Saint-Guï, dont la cause est goutteuse. Il y recommande, après avoir fait précéder la purgation, l'extrait d'aconit, les fleurs d'arnica, l'extrait de la racine de valériane, et il joint à ces remèdes l'application de l'électricité. Il dit qu'en faisant un long usage de ces remèdes combinés, la maladie se juge par la goutte qui survient aux articulations, ou par des transpirations abondantes.—On peut douter si ces remèdes auraient toujours, dans cette maladie, un succès aussi constant que l'a pensé Stoll. Mais, dans le cas où ils ne suffiraient pas pour la cure, je pense qu'il pourrait être utile de leur joindre le camphre pris à des doses assez fortes. — Outre que le camphre est un anti-goutteux très-efficace, je sais qu'il a réussi dans un cas de danse de Saint-Guï, que l'on n'avait pu guérir en employant la racine de valériane, l'électricité, les bains froids et le quinquina. Ce dernier remède est d'ailleurs, en général, celui dont l'utilité est la plus assurée dans cette maladie, et il m'a suffi plusieurs fois pour la guérir.

CXLVI. *Maladies nerveuses de nature goutteuse.*

La goutte précède quelquefois la formation des affections hypochondriaques ou hystériques, et par la manière dont elle est liée avec ces maladies nerveuses, on reconnaît qu'elle en est le principe. — Dans ce cas, il faut employer (comme le conseille Stoll), durant les attaques, l'opium avec le musc, la liqueur de corne de cerf succinée, et d'autres anti-spasmodiques analogues; hors des attaques, le régime anti-goutteux, les gommes des plantes férulacées, le quinquina, les martiaux, et les autres toniques appropriés. — La goutte, qui se porte sur les nerfs, peut produire les effets les plus pernicieux. Whytt dit, à ce sujet (1), que, puisque la matière goutteuse, qui attaque les nerfs de l'estomac, cause des anxiétés, des défaillances, et d'autres symptômes graves, il est vraisemblable que la mort subite de quelques personnes sujettes à la goutte vague et errante, a été produite par l'humeur goutteuse qui agissait tout-à-coup sur les nerfs de l'estomac avec une telle violence, qu'elle occasionnait une cessation instantanée, mais totale, des mouvements du cœur. — Whytt ajoute que la matière goutteuse est trop subtile pour qu'on puisse alors trouver la cause de la mort dans le cœur, dans le cerveau, ou dans toute autre partie du corps. Mais c'est par une fiction invraisemblable qu'il attribue cette grande subtilité à la matière goutteuse. — Une fixation violente de l'état goutteux dans les fibres de l'estomac, qui est suivie d'une affection sympathique analogue dans les fibres du cœur, suffit pour causer cette mort soudaine, dont on ne trouve point de cause sensible dans aucune lésion des viscères. — D'ailleurs, cette mort soudaine peut être l'effet d'une *distraction* qui monte tout-à-coup au plus haut degré dans les forces motrices du cœur, qui, dans le même temps qu'elles exercent les fonctions propres de cet organe, doivent concourir, par leur *synergie*, à soutenir l'effort violent que fait l'estomac pour résister à l'impression du poison goutteux.

CXLVII. On a vu plusieurs fois une attaque de goutte succéder, d'une manière critique et salutaire, à des maux de nerfs dont les accès s'étaient renouvelés journellement pendant des mois et des années. — Dans un grand nombre de maladies nerveuses, qui n'ont point été précédées et qui peuvent n'être point suivies d'attaques de goutte, il ne paraît pas douteux que la cause prochaine de

(1) Traité des maladies nerveuses, p. 554-5.

ces maladies ne soit une *cachexie goutteuse*. — Cette cachexie, dont j'ai parlé ci-dessus (1), est celle où il se reproduit habituellement et vaguement, dans les parties du corps qui se trouvent affaiblies, un *état goutteux* qui est déterminé le plus souvent par l'interception de la transpiration propre de ces parties. — Whytt observe très-bien que les hommes et les femmes d'une constitution robuste sont sujets à la goutte régulière, et ont rarement des maladies nerveuses, et que les personnes délicates ont fort rarement des maux goutteux, mais souvent des affections nerveuses. —Whytt dit aussi (2) que cette humeur goutteuse, qui cause les maux nerveux, participe quelquefois du scorbut, des écrouelles, ou de quelque autre vice que laissent des maladies qui n'ont pas été guéries parfaitement. — Dans les maladies nerveuses, où la cachexie goutteuse se fait reconnaître, il faut : 1° pallier assidument les symptômes par des anti-spasmodiques anti-goutteux ou calmants, ou excitants, suivant que l'excès de l'irritation ou celui de la faiblesse domine dans la constitution; 2° évacuer les résidus excrémentitiels des humeurs, et corriger leur tendance à des dégénérations particulières, acide, atrabilaire, etc.; 3° compléter et assurer la cure radicale par un usage, alternatif ou combiné, des tempérants et des toniques ou des fortifiants appropriés. — On voit combien les complications de la cachexie goutteuse, avec les affections nerveuses, et leurs autres causes qui peuvent s'y joindre, demandent une méthode de traitement plus composée que celle du traitement de la simple cachexie goutteuse que j'ai indiqué ci-dessus (3).

CXLVIII. J'ai traité, dans ce troisième livre, des espèces goutteuses de divers genres de maladies internes qui sont consécutives de la goutte des articulations. Je n'ai dû parler que de celles qui sont les plus graves et les plus communes dans la pratique; mais il n'est point douteux que la goutte interne ne soit la cause d'un très-grand nombre d'autres maladies, dont il serait difficile de faire une énumération complète. — Entre les diverses affections qui se rapportent à un principe goutteux, sont des ophthalmies et d'autres maladies des yeux, des érysipèles chroniques, etc. — Musgrave a traité particulièrement des *achores* (ulcères à la tête) qui ont une cause goutteuse, et qui peuvent se terminer par la crise de la goutte aux articulations. A raison de l'utilité de ces ulcères, qui ne sont suivis que très-rarement d'une goutte interne, il ne veut point qu'on se propose de les dissiper en excitant des douleurs de goutte aux articulations. Il ajoute que cette exception ne convient qu'à cette seule espèce de goutte anomale. — Strack a indiqué (1) un très-grand nombre de maladies dont la cause est une goutte masquée, et peut-être en a-t-il trop étendu la liste. — Strack remarque que les mouvements de la goutte sont périlleux chez les femmes enceintes, et il donne un exemple d'une femme grosse de trois mois, chez qui la goutte, s'étant portée de l'épaule à la matrice, détermina l'avortement, et revint ensuite à l'épaule.

CXLIX. Reusner a observé des maladies de l'ouïe, dont les retours étaient alternatifs avec ceux de la podagre. — La goutte peut affecter le corps du crystallin, et produire la cataracte (comme Strack et d'autres l'ont observé), ou bien elle peut condenser l'humeur (dite de Morgagni) contenue dans la capsule du crystallin, ce qui cause diverses apparences de filaments et de toiles qui se meuvent au-devant de l'œil (comme l'a fait voir M. Demours). — Aétius dit que, chez des sujets goutteux, il survient quelquefois une affection douloureuse de l'iris dans sa partie circulaire qui entoure la prunelle. — J'ai vu chez un goutteux (en qui cet accident cessait quand il survenait des mouvements de goutte), un phénomène singulier qui est relatif à l'observation d'Aétius. Ce malade voyait une tache en anneau circulaire qui voltigeait devant son œil, tache qui était sensiblement produite par une affection du limbe ou bord intérieur de l'iris qui entoure l'ouverture de la pupille.—Sans doute c'était parce que ce limbe, ayant reçu une expansion vicieuse par l'engorgement goutteux, était devenu, quoique imparfaitement, perméable aux rayons de lumière; que l'ombre de ce limbe se dessinait très-souvent (et non toujours) sur la rétine, de sorte que son image était rapportée au-dehors entre l'œil et la surface des objets extérieurs. — Ce qui con-

(1) N° LXXVI du livre second.
(2) N° LXXVI du livre second, p. 463.
(3) Livre second, n° LXXVII.

(1) De Colic. Pict., p. 71.

firmait particulièrement mon opinion, était que cette tache annulaire se montrait plus souvent, et surtout que son contour était terminé plus régulièrement lorsque l'œil était tourné vers une lumière vive, que lorsqu'il était dirigé vers une surface obscure.—Dans le premier cas, l'iris était élargi le plus possible par le resserrement nécessaire de la prunelle, de sorte que son limbe était d'autant plus atténué et plus pénétrable à la lumière. Dans le second cas, ce limbe étant comme plissé dans la dilatation de la prunelle, était inaccessible à la lumière, de même que le reste de l'iris, dont il n'était plus distingué, et il ne pouvait plus former sur la rétine une image circulaire.

CHAPITRE VIII.

DES COMPLICATIONS DE PLUSIEURS MALADIES GOUTTEUSES, QUI SONT PRODUITES A LA FOIS PAR LA GOUTTE QUI AFFECTE DIFFÉRENTS VISCÈRES.

CL. Les complications des affections que la goutte produit à la fois dans différents viscères, ont lieu le plus souvent dans deux états différents des sujets goutteux, états qu'il importe de distinguer.— L'un de ces états est celui des hommes forts qui ont ressenti depuis peu les premières atteintes de la goutte, et chez qui cette maladie, n'étant point encore assujettie à des attaques régulières, se porte à la fois sur divers organes internes. — L'autre état est celui des vieux goutteux, chez lesquels, par l'invétération de cette maladie, leur corps étant pour ainsi dire transformé en substance goutteuse, plusieurs viscères sont occupés en même temps par la goutte. Chez ces sujets, cette extension de la goutte interne survient d'autant plus facilement lorsqu'il a précédé des affections simples de goutte interne, qui n'ont point été bien traitées ou qui n'ont été qu'imparfaitement résoutes par la nature. — Les affections goutteuses de différents viscères, étant réunies dans un même sujet, forment l'ordre le plus élevé de complication des maladies goutteuses. Ces complications sont très-difficiles à traiter, et l'issue en est le plus souvent mortelle. — Une observation attentive m'a fait voir que les traitements qui, jusqu'ici, ont été employés communément dans ces cas, ont été, en général, sans succès, ou même sensiblement nuisibles. — La méthode analytique du traitement de ces affections goutteuses compliquées, pour être bien déterminée dans chaque cas, exige : 1° qu'on reconnaisse et distingue avec précision toutes les indications principales que ce cas présente; 2° qu'on estime le plus exactement possible les rapports, ou perpétuels, ou successifs, que peuvent avoir l'importance et l'urgence respective de ces indications. — Lorsqu'on s'est bien fixé sur ces connaissances préliminaires, la méthode analytique du traitement, qui convient à ces affections goutteuses compliquées, consiste essentiellement à employer, combiner, et faire varier les divers moyens qui doivent satisfaire à toutes les differentes indications que renferme chaque complication semblable, suivant les rapports de dominance qu'elles ont entre elles (1). — L'exemple suivant me paraît propre à rendre cette doctrine sensible, et à développer les applications qu'on doit en faire. Je vais rapporter l'histoire d'un malade que j'ai vu périr d'une semblable complication d'affections goutteuses dans différents viscères, et j'exposerai ensuite le plan de la méthode analytique de traitement que je crois qui aurait pu sauver la vie de ce malade, si elle avait été suivie convenablement pendant le temps nécessaire.

CLI. Un homme d'une forte constitution, étant âgé d'environ cinquante ans (qui était l'âge auquel son père et d'autres personnes de sa famille avaient péri d'apoplexie ou d'autre cause de mort soudaine), eut une attaque de goutte aux pieds extrêmement violente, mais qu'on put regarder comme avortée, d'autant qu'elle ne forma qu'un seul accès qui dura environ trente-six heures. — Cet homme, qui était d'un tempérament sanguin, et dont le régime était fort échauffant, était habituellement livré à de fortes contentions d'esprit, et tourmenté par de grandes agitations de l'âme. — Peu de temps après son accès de goutte, il eut une attaque d'épilepsie qui fut manifestement déterminée par un écart de

(1) Voyez ce que j'ai dit ci-dessus (n° XXVII de ce livre) sur le principe général, auquel je crois qu'on doit rapporter les méthodes de traitement des maladies compliquées.

régime extraordinaire. A la suite de cette attaque, il lui resta un grand affaiblissement dans tout le système des nerfs, qui ne pouvaient qu'être fortement affectés par la disposition goutteuse. — Il fut depuis continuellement travaillé de plusieurs symptômes d'une grande altération des fonctions de l'estomac, comme perte d'appétit, dérangement perpétuel des digestions, cardialgies fréquentes, etc., et d'autres symptômes d'une lésion grave du cerveau, tels que maux de tête, étourdissements, difficulté des opérations de l'intelligence, et langueur extrême de tous les mouvements du corps. — Ces affections se continuèrent pendant quelques mois, avec des variations relatives aux divers succès du traitement qui fut employé, et l'état du malade paraissait s'améliorer, lorsqu'il eut (par l'effet d'une cause morale) une nouvelle attaque d'épilepsie dans laquelle il périt brusquement. — La méthode de traitement, qui convenait dans ce cas compliqué, ne put être suivie que très-imparfaitement, à raison des obstacles multipliés qu'y mirent les circonstances. Je vais tracer cette méthode, que je crois qu'on eût dû suivre avec persévérance dans cette maladie.

CLII. Dans toute complication semblable de lésions goutteuses du cerveau et de l'estomac, on doit se proposer de remplir les indications suivantes, en observant les rapports combinés qu'elles ont entre elles :

1° La goutte produit alors habituellement, dans le cerveau et les origines du système des nerfs, un état de stupeur et d'affaiblissement extrême ; mais cette faiblesse est toujours accompagnée d'une grande susceptibilité d'irritation, qui peut déterminer les affections convulsives les plus graves. Cet état habituel du cerveau indique l'emploi des nervins, tels que la valériane, aussi bien que celui des excitants modérés, tels que les plantes anti-scorbutiques et de légers diaphorétiques ; mais il ne faut point donner alors des excitants ni des diaphorétiques très-actifs, qui, dans cet état de langueur nerveuse, pourraient former une congestion dangereuse du sang et des humeurs vers la tête. — Lorsque, dans cet état du cerveau, il survient une attaque violente d'affection épileptique ou autre convulsive, il faut, lorsqu'on l'a dissipée, s'occuper de remédier aux suites que cette attaque a dû laisser après elle. — La plus ordinaire de ces suites est un dérangement permanent de la circulation du sang dans les vaisseaux du cerveau. Ce désordre amène un engorgement de ces vaisseaux, qui indique l'application des sangsues à la tête, et en même temps au fondement ou aux pieds, et l'usage assez continué de l'infusion de fleurs d'arnica.

2°. La goutte produit alors dans l'estomac un état habituel de faiblesse dominante, qui indique des stomachiques aromatiques et amers d'une activité médiocre. — Mais dans cet état il survient souvent des symptômes d'irritation vive, comme sont des nausées, des coliques d'estomac, des insomnies, etc. On doit toujours craindre d'exciter de semblables symptômes, par l'abus des remèdes amers et autres stomachiques.

3°. Dans cette maladie compliquée, une difficulté principale du traitement naît de l'opposition qui peut exister entre l'état d'atonie qui domine dans l'un des viscères affectés, tandis que l'autre viscère est dans un état d'irritation dominante. — Ainsi lorsque des symptômes d'irritation violente surviennent à un estomac goutteux, et qu'ils coïncident avec l'affaiblissement constant du cerveau, il faut s'abstenir des narcotiques qui seraient d'ailleurs indiqués par ces symptômes. — Sydenham paraît avoir senti cette exception, et l'a marquée d'une manière générale (1). Lorsqu'il prescrit le laudanum dans la rétrocession de la matière de la podagre, qui se porte tout-à-coup à l'estomac, et qui menace de mort prochaine, il donne comme une restriction essentielle à ce conseil, que la goutte ne porte pas en même temps à la tête, ou sur d'autres organes principaux. — Quand une fluxion forte et continuée tient le cerveau dans un état habituel d'irritation vive, qui cause la céphalalgie et d'autres affections de la tête, et qu'en même temps l'estomac est dans un état extrême de langueur, les remèdes fortement évacuants des premières voies, qui pourraient être indiqués pour faire révulsion de la fluxion sur le cerveau, sont contre-indiqués par la faiblesse de l'estomac. — Ces purgatifs énergiques ne peuvent alors (ainsi que dans des cas plus simples de goutte de l'estomac, dont j'ai parlé ci-dessus (2)) être appropriés pour cet état de l'estomac, par leur combinaison avec des cordiaux actifs, qui

(1) Oper., p. 327.
(2) Au n° XXXVIII de ce livre.

aggraveraient la fluxion du sang vers la tête.

CLIII. Je passe aux indications de l'état goutteux qui est commun au cerveau et à l'estomac, lorsque l'état qui lui est joint, ou d'irritation, ou de faiblesse dominante, est le même dans l'un et l'autre viscère.

4° On doit combattre l'affection goutteuse du cerveau et celle de l'estomac par les remèdes qui sont résolutifs de l'état goutteux dans les solides et dans les humeurs. — On assure le succès de ces remèdes anti-goutteux, en leur combinant des remèdes qui excitent les excrétions naturelles au degré nécessaire pour évacuer sans danger une grande partie de l'humeur goutteuse qui engorge l'estomac, le cerveau et les nerfs, etc. — Dans cette vue, il faut entretenir assidûment une assez grande liberté du ventre, par le moyen des lavements et des laxatifs, employer avec persévérance des diaphorétiques appropriés ; ordonner des bains tempérés, des frictions prolongées, en allant de la tête aux pieds, etc. — Il peut être particulièrement avantageux de soutirer des humeurs goutteuses, dont il se fait une congestion habituelle sur les origines des nerfs, par l'application d'un vésicatoire à la nuque, dont on entretient l'écoulement avec soin, et auquel on fait succéder un cautère établi au même endroit.

5°. Avant qu'on n'ait satisfait aux indications précédentes, il serait nuisible, sous plusieurs rapports, de vouloir exciter par des rémèdes internes, la formation de la goutte aux articulations des extrémités. — Dans le temps avancés du traitement, et lorsque la nature paraît être devenue susceptible de la formation de la goutte aux articulations, il faut insister sur les remèdes internes et externes qui peuvent déterminer ce mouvement salutaire. — Il est à observer que le choix des topiques attractifs qu'on doit alors appliquer aux extrémités, peut être rendu plus difficile par l'opposition qui peut exister entre les états, ou de faiblesse, ou d'irritation dominante, dans l'un et l'autre viscère goutteux.

CLIV. J'ai cru d'autant plus utile de donner dans un grand détail cet exemple des méthodes analytiques de traitement, qui conviennent aux complications d'affections goutteuses dans différents viscères, que j'ai observé, surtout à Paris, plusieurs complications analogues, et que je n'ai trouvé dans aucun auteur des préceptes, ni des exemples qui puissent diriger le traitement de ces maladies compliquées, qui est toujours très-difficile. — J'ai vu plus d'une fois que ces maladies que formaient des combinaisons d'affections goutteuses de différents viscères, avaient un cours et des symptômes funestes, si ressemblants à ceux des maladies causées par un poison lent, qu'on était généralement disposé à les imputer à cette cause. — Mais ce soupçon odieux n'était fondé que sur de fausses apparences. Ces maladies goutteuses compliquées sont graves et obscures à tel point, que quoique à la rigueur elles puissent être susceptibles de guérison, elles doivent communément se terminer par la mort. — Les médecins sont trop rarement appelés pour traiter une semblable maladie, avant qu'elle ne se soit portée à ce degré extrême, où ses progrès, devenus trop rapides, ne laissent plus le temps qu'exigerait son traitement méthodique. — Mais quand même ils peuvent disposer de tout le temps nécessaire pour traiter cette maladie dans toutes ses variations successives; ils manquent le plus souvent de lumières assez étendues pour pouvoir embrasser, mesurer et remplir toutes les diverses indications des affections élémentaires de cette maladie. — La cause de cette insuffisance doit être rapportée sans doute en partie à l'imperfection actuelle de l'art même, mais surtout à ce que la nature a mis des bornes, toujours étroites et toujours variables, à la sagacité et à l'attention des hommes les plus éclairés.

FIN DES MALADIES GOUTTEUSES DE BARTHEZ.

TRAITÉ
DE L'EXPÉRIENCE
EN GÉNÉRAL,

ET EN PARTICULIER DANS L'ART DE GUÉRIR;

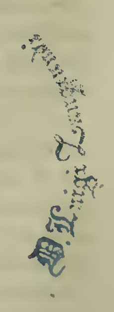
PAR GEORGE ZIMMERMANN,

Membre des Académies de Berlin, de Munich, de Palerme, de Pesare;
des Sociétés de Zurich, de Bâle, de Berne, etc.

TRADUIT DE L'ALLEMAND,

PAR LE FEBVRE DE VILLEBRUNE.

(*Réimprimé sur l'édition de* 1797.)



INTRODUCTION.

Les vrais philosophes, toujours ennemis de l'esprit de parti, se sont fait un devoir essentiel de ne prendre que la vérité pour guide lorsqu'ils ont pu la saisir, ou de la chercher avec autant de franchise que d'empressement lorsqu'elle se dérobait à leurs yeux. Ses intérêts ont été les leurs, et leur franchise trouve encore de nos jours autant d'approbateurs. C'est particulièrement aujourd'hui qu'il n'est plus permis de se produire au grand jour qu'autant que la vérité peut intéresser en faveur d'un écrivain : titre flatteur que chacun ambitionne, et mérité d'un très-petit nombre d'auteurs.

L'ouvrage que je publie est un de ces monuments intéressants, non-seulement pour la médecine ; il peut encore être utile à nombre de personnes jalouses d'éviter l'erreur et la surprise, et de se conduire de manière à se garantir de tout ce qui pourrait préjudicier à leur santé. On a reproché à l'auteur de l'*Avis au Peuple* d'avoir manqué son but, en ce que son ouvrage suppose dans le peuple, ou au moins dans un certain nombre d'hommes ordinaires, des connaissances philosophiques qui ne s'y sont jamais trouvées. On a eu raison : sans ces connaissances, il est impossible de faire l'application de ses préceptes, et un bon remède ne peut devenir qu'un poison, faute de connaître exactement les circonstances qui l'exigent. Ce sont les moyens de discerner ces connaissances que M. Z. s'est proposé de faire connaître dans son ouvrage.

M. Z. est un de ces hommes nés pour le bien de l'humanité, et qui a essuyé, comme tant d'habiles gens, les traits malins des erreurs populaires : aussi démasque-t-il bien ces erreurs. Produit par la candeur et la vérité, son mérite, reconnu de plusieurs Académies, s'est fait avouer, et ses ennemis se sont tus. Habitant d'un pays heureux, où l'esprit de liberté qui anime toutes les sciences donne toujours un libre essor aux facultés de l'ame, intime ami et imitateur zélé d'un des premiers (1) hommes de notre siècle, doué de toutes les qualités qui font l'aimable homme, il s'est fait connaître par les titres les plus avantageux. Philosophe prudent, médecin éclairé, citoyen zélé, ennemi de l'erreur, telles sont les qualités qui l'ont rendu intéressant à la société (2).

Cet ouvrage paraît avec quelques changements que j'ai crus nécessaires. M. Z. sait lui-même qu'on doit certains égards aux maximes des contrées où l'on vit ; mais ces changements n'intéressent en rien la médecine. Je me suis fait une loi

(1) M. le baron de Haller.

(2) M. Z., médecin à Brugg, canton de Berne, a encore publié d'autres ouvrages très-intéressants.

essentielle de ne pas toucher aux choses qui regardaient l'art, de quelque manière que ce fût. Obligé de suppléer aux retranchements que j'ai faits, j'ai tâché de remplacer, soit par les réflexions d'habiles écrivains, soit parce que j'ai cru de plus direct aux vues de l'auteur. Attaché à la méthode sévère de la philosophie Wolfienne, l'auteur se répète assez souvent dans l'original pour suivre l'analyse de ses matières. Les changements m'ont fourni les moyens de faire disparaître ces répétitions, qui ne plaisent pas à des lecteurs peu méthodiques dans la suite de leurs réflexions. J'en ai laissé quelques-unes; elles ne sont pas inutiles. Du reste, je traduis sans m'attacher à la lettre, cherchant plus à m'approprier les réflexions de mon original qu'à le rendre mot à mot; c'est cependant le même ordre que j'ai suivi.

Si l'on peut se faire un mérite de prendre l'un ou l'autre grand homme pour modèle, M. Z. aurait sans doute celui d'avoir bien saisi l'esprit et les maximes d'Hippocrate, dont il fait un cas particulier. Comme j'ai cru reconnaître dans le cours de cet ouvrage tous les principes du médecin grec, je pense ne devoir présenter au lecteur les vues du médecin suisse qu'en suivant Hippocrate. On verra la conformité de la doctrine : c'est donc ainsi que je vais exposer l'ensemble de tous les principes que l'auteur détaille sur la nature et les vues de l'expérience. Le lecteur verra en même temps combien la lecture d'Hippocrate est importante. La suite des matières m'a fait placer dans ce discours quelques grands principes qui ne se trouvent pas dans cet ouvrage. Je les ai crus nécessaires ici.

« Il est, dit Hippocrate, des arts dont » la connaissance a coûté beaucoup de » peine à ceux qui les possèdent, et très- » avantageux à ceux qui les exercent. » Quoique le bien qui en résulte devien- » ne un avantage commun pour la so- » ciété, ces arts ne sont pas moins péni- » bles. On peut ranger la médecine par- » mi ces arts. En effet, le médecin a » toujours sous les yeux des objets qui ne » présentent que des dangers : il ne tou- » che rien qui ne soit un sujet de dé- » plaisir, et semble n'avoir à moissonner » que des peines parmi les maux d'au- » trui. Par son art, il délivre les malades » des peines, des douleurs, des maladies, » des dangers, de la mort : mais cet art » a des *difficultés* (1) qu'il n'est pas si » aisé de reconnaître. Elles sont au-delà » de la portée du commun des hommes, » car ce n'est que par un jugement sain » et de la pénétration qu'on peut les » apercevoir. Tout ce qui ne demande » que le travail de la main, comme la » chirurgie, n'exige que de l'habitude; » et c'est toujours le meilleur maître dans » ce cas-là. Des maladies obscures et » pleines de dangers se laissent moins » apercevoir par l'art que par la pensée : » or, c'est dans ces cas-ci où l'on voit » combien l'expérience l'emporte sur » l'ignorance. »

Ceux qui se sont fait un nom dans les premiers âges de la médecine, avaient trop peu de connaissances pour faire ces réflexions d'Hippocrate. Mélampe, Podalire, Machaon, Esculape et tous les autres, si nous en exceptons peut-être Orphée, se bornaient à savoir faire un cataplasme avec quelques simples, du

(1) *De Flatib.*, sect. 3, p. 79. Foës rend le mot φλαυρα, par *vilia artis*. Chartier, son mauvais copiste, le rend de même. Ce mot signifie ici les *difficultés*. Il est opposé à σπȣδαια, *choses aisées*. Suidas donne le sens de φλαῦρον, qu'il rend par λυπηρον, *difficultueux*, *fâcheux*, comme il est dans Sophocle. Je suis l'Hippocrate des Wechels, 1595. Il est dans l'Hippocrate de Foës grand nombre d'endroits que celui-ci n'a pas compris, mais surtout lorsqu'il s'agit de physique. La plupart des commentateurs pèchent par ce côté là. Hippocrate avait mieux observé la nature que tous ses interprètes.

vin, de l'huile et de la farine. Leur théorie n'allait pas plus loin; c'étaient des chirurgiens empiriques, qui n'avaient encore l'art de raisonner sur les circonstances des maladies qu'autant que quelques plaies guéries par quelques heureuses tentatives, les mettaient en état de réitérer les mêmes manœuvres dans des cas qu'ils croyaient semblables. L'erreur était sans doute le plus souvent la conséquence de leur pratique aveugle. Ce fut cependant ce qui contribua à les rendre plus habiles. On ne se trompe jamais (1) dit Hippocrate, quand on ne réfléchit pas pour savoir prendre son parti; c'est toujours ainsi qu'on se conduit quand on n'est pas instruit. La médecine ne pouvait donc pas être regardée comme un art bien difficile dans ces premiers âges.

Si ces réflexions n'ont pas dû être le partage de ces anciens chirurgiens empiriques, on peut dire que, d'un autre côté, la plupart de ceux qui se livrent à cette étude, ou ne pensent pas plus loin qu'Esculape, ou semblent se faire de la médecine des idées peu différentes pour la pratique. On dirait, à les entendre, que la médecine et la raison sont deux choses absolument étrangères l'une à l'autre, et qu'une tentative hasardée est un parti aussi sûr que de réfléchir le plus mûrement sur tout ce qu'il faut considérer. Il est vrai que certaines circonstances paraîtraient favoriser cette opinion, et que tous les jours on est obligé de prendre de nouvelles routes dans la pratique de l'art. Hippocrate nous en prévient lui-même en plusieurs endroits. Certains cours de ventre, dit-il, semblaient exiger un traitement tout contraire aux *principes*, παραλογον (2), ou *à la raison*. Fernel ne voulait pas non plus de méthode trop rigoureuse.

Ceci ne vient nullement à l'appui de l'opinion qu'ont eue de tout temps les empiriques : opinion qui n'a d'autre autorité que l'ignorance toujours (1) prête à admirer ceux qui en imposent le plus adroitement. Si certaines circonstances obligent un médecin éclairé de s'écarter des routes ordinaires, ce n'est jamais par des raisons contradictoires; comme il faudrait que cela fût, si l'on avait quelque chose de réel à objecter dans le cas où un médecin prudent distingue l'une de l'autre des choses qui n'ont qu'une identité supposée dans l'esprit des ignorants. C'est justement dans ce cas où se fait voir l'habile homme : car les vraisamblances en imposent tous les jours (2) aux médecins les plus expérimentés, ou les jettent dans de très-grands embarras : tant il est difficile de saisir par le raisonnement la voie qu'il faut tenir.

Depuis que la médecine a pris certaine forme, et a été éclairée par le raisonnement, on lui a néanmoins toujours reproché de se conduire plutôt au hasard, qu'avec cette certitude que l'on exige dans tous les arts. « Je ne disconviens pas (3), dit Hippocrate, que ceux » qui ont été guéris n'aient eu du bonheur; mais comment rapporter la guérison à d'autre cause qu'à l'art, puisque » ceux qui se sont guéris par ce secours, » n'ont recouvré la santé qu'en se conformant à ce que le médecin leur avait » prescrit? Ces gens ont donc regardé » le hasard comme un vain fantôme. En » effet, tout ce qui a lieu suppose toujours une raison (4) suffisante, et une » fin déterminée : mais le hasard ne suppose rien; donc il n'en peut rien résulter. Ce hasard n'est donc qu'un vain » nom. La médecine, au contraire, loin » de se conduire ainsi, suppose tou-

(1) *De Fract. in comm. Palladii*, sect. 6, p. 200.
(2) *Epid.*, liv. 2, p. 101.

(1) *De Vict. rat.*, liv. 1, sect. 4, p. 12.
(2) *De arte*, sect. 1, p. 4, etc.
(3) *Ibid.*, p. 5.
(4) Grand principe.

» jours certaine prévoyance pour base » de sa conduite, et prouve la réalité de » ses principes par les effets résultants de » ses opérations. »

Quoique les premiers médecins aient nécessairement été des empiriques, puisqu'ils n'avaient pas encore des faits assez nombreux pour en établir des principes, leur conduite prouve néanmoins que la médecine n'est pas un art purement arbitraire. La réitération des mêmes cas, ou des cas semblables, parut sans doute exiger de leur part la même conduite : leur honneur y était intéressé. Leurs réussites devinrent ainsi les principes de leur théorie médicale, et de leur expérience. Ils s'aperçurent donc qu'il y avait certaines règles à suivre, ne fût-ce que dans le changement du régime : car c'est par-là que l'art a commencé.

Plus on eut lieu de revoir les mêmes cas, plus on fut en état d'entrevoir les différences des autres circonstances. La médecine était alors comme une plante qui jetait quelques branches, mais dont on ignorait encore la valeur. La branche à bois ou à fruit ne se distinguait pas : ce n'était que d'une plus longue expérience qu'on devait attendre ce discernement. Les mêmes cas firent cependant voir quelques-uns des rapports individuels, ou certaines différences, quoique obscurément aperçues. La nature des simples qu'on joignit au changement du régime, commença à se mieux découvrir par les effets, et on jugea de leurs qualités sensibles. On se fit une espèce de catalogue des maladies connues, des remèdes qui en avaient triomphé : on remarqua les symptômes ; mais l'expérience était encore trop bornée pour en connaître les indications et la fin, et ce qu'il y avait de naturel ou non, ou produit par les remèdes qu'on mettait en usage. Tels furent les progrès de l'expérience jusqu'au temps des rédacteurs des formules de Cnide, dans lesquelles on avait rédigé tout ce que l'on avait découvert sur les maladies, mais toujours vues comme des cas particuliers.

On sent aisément que ces premières observations étaient insuffisantes pour former un vrai médecin, parce que le raisonnement n'y avait presque aucune part. Les sciences ne prennent jamais d'accroissement, qu'autant que l'esprit humain se replie sur lui-même et les suit dans leurs différents degrés. En effet, l'expérience nous prouve que l'esprit humain reste aussi borné lorsqu'il ignore l'art d'apprécier ses propres facultés et de raisonner sur les découvertes, que lorsqu'il veut raisonner avant de les avoir faites. Voilà pourquoi les siècles barbares ont duré si long-temps, et reparaissent par intervalles. Les rédacteurs des formules de Cnide, trop peu éclairés sur l'art de raisonner, ne pouvaient donc pas généraliser les cas individuels qu'ils avaient remarqués, et en déduire des principes constants : c'est aussi ce que nous fait sentir Hippocrate. L'homme (1) le moins instruit de la médecine était en état d'exécuter leur travail, en supposant qu'il sût ce qu'un tel malade souffrait dans tel ou tel cas. Mais ces médecins ignoraient l'art de connaître et de prédire ce qui ne se connaît pas par le dire des malades.

Les connaissances nouvelles se prêtèrent mutuellement du jour. On entrevit certaine liaison et des rapports directs entre les cas individuels, mais la théorie n'était encore que des conjectures. On eut l'avantage de sentir qu'il fallait douter au moins sur la nature des maladies internes, qu'on traitait auparavant au hasard, comme si on les connaissait pertinemment, parce qu'on ne pouvait pas mieux faire : le doute fit raisonner, et le raisonnement vint éclaircir le doute qui l'avait fait naître.

---

(1) *De Rat. vict. in acut.*, sect. 4, p. 52, etc.

Mais les observateurs plus instruits furent exposés à de nouveaux inconvénients. On les chargea, en qualité de gens éclairés, non-seulement de guérir les malades, on voulut même qu'ils ne trouvassent aucune (1) maladie incurable. L'impossibilité de répondre à ces vues fit aussitôt traiter leur art de supercherie; on les regarda comme des fourbes, et on nia la réalité de leur art. Comme le peuple n'ignore pas tout ce que fait le médecin, et que d'ailleurs, dans ces âges, le premier venu avait autant de connaissances que les médecins, lorsqu'il connaissait les faits, on se croyait d'autant plus en droit d'attaquer les médecins parmi lesquels on pouvait se ranger. On fit donc mille reproches aux gens de l'art; on leur attribua même, comme de nos jours, les suites funestes des maladies : toutes les fautes que les malades ou les assistants commettaient dans l'ordre du régime et dans l'administration des médicaments, étaient autant d'armes dont on se servait contre eux. On avait autant de connaissances que les médecins; mais on voulait qu'ils en eussent davantage, ce qui était encore impossible alors.

Hippocrate parut avec l'esprit le plus juste qui se soit jamais vu; joignant d'ailleurs, à l'examen le plus attentif de tous les phénomènes de la nature, la force du raisonnement la plus convaincante. Il répondit à tous ces (2) reproches, en fit sentir les raisons mal fondées; prouva la réalité de son art; convint avec franchise (3) des découvertes avantageuses de ses prédécesseurs; osa dire son sentiment sur leurs erreurs; rectifia leur théorie; réforma leur pronostic; n'établit aucun principe de pratique qu'en raisonnant d'après des faits; ne confiant même le soin de ses malades (1) qu'à des disciples éclairés, pour éviter tout reproche.

Quoi qu'il en soit, dit-il, de la médecine comme de tous les autres arts relativement à ceux qui les pratiquent, et qu'il y ait par conséquent des gens plus habiles les uns que les autres, il est constant que la médecine est un art connu, et même (2) en totalité; de sorte qu'elle ne dépend plus du hasard : ses principes sont établis : la voie des découvertes est connue; il ne s'agit plus que de bien savoir la tenir, et chercher par le raisonnement à en pousser les progrès. Ainsi, loin de rejeter les découvertes de l'ancienne médecine, je soutiens qu'il n'est pas possible, ajoute-t-il, de rien découvrir de nouveau que par la voie qu'elle a tenue, en y joignant le raisonnement. Celui qui prétend le contraire, abuse les autres après s'être abusé lui-même.

Il ne faut cependant pas conclure (3) de là que la médecine soit un art si facile à pratiquer; quoique ses principes soient constants, on ne peut rien déterminer de fixe à la rigueur dans les cas particuliers. Nous tâchons d'approcher de la vérité par le (4) raisonnement : tantôt nous (5) faisons une chose; tantôt nous prenons un autre parti, faisant attention (6) à ne pas nuire, si nous ne pouvons pas être utiles. Si nous attaquons les principes morbifiques par des principes contraires, nous n'employons les contraires qu'avec (7) réserve et même avec interruption. Nous ne croyons rien légèrement; nous ne négli-

(1) *De arte*, sect. 1, p. 5, etc.

(2) *De arte*, sect. 1, p. 4, 5, etc.

(3) *De Rat. vict.*, liv. 1, sect. 4, p. 67; *de priscâ Med.*, sect. 1, p. 13.

(1) *De decenti Habitu*, sect. 1, p. 27.

(2) *De Loc. in hom.*, sect. 4, p. 94; *de priscâ Med.*, p. 9.

(3) *De Loc. in hom.*, p. 91.

(4) *De prisc. Med.*

(5) *De Loc. in hom.*, p. 91.

(6) *Epid.*, liv. 1, p. 22.

(7) *Epid.* 6, sect. 2, n. 18.

geons (1) rien ; tantôt nous (2) hâtons, tantôt nous temporisons, ou nous n'agissons que par intervalles. Nous employons (3) les grands remèdes contre les grands maux, les petits contre les petits ; observant que, si le sujet qui a une grande maladie est faible, il ne lui faut que des remèdes convenables à ses forces, quelle que soit sa maladie ; et que c'est plutôt par le peu d'activité naturelle (4) d'un médicament qu'il faut le regarder comme faible, que par la diminution des doses.

Comme nous savons que ce n'est (5) que la nature qui guérit les maladies, lorsqu'elle peut encore prévaloir sur les causes qui ont troublé ses fonctions, et que d'ailleurs (6) elle ne peut pas prévaloir à tout âge, ou souvent (7) ne le peut qu'à certain âge, nous sommes instruits par-là qu'il est des maladies incurables d'elles-mêmes, et d'autres qu'il vaut mieux ne pas tenter de (8) guérir, de peur de faire succomber la nature, en occasionnant (9) le transport de la matière morbifique sur des parties qui n'en pourraient pas soutenir l'impression. Conséquemment, avant d'entreprendre une cure, il faut examiner les circonstances, pour (10) prévoir les suites de la guérison ; et se bien persuader que les mêmes médicaments n'ont pas sur tous les sujets la même (1) vertu indifféremment ; qu'il faut donc (2) avoir égard à tout ce qui peut concerner le sujet. Le point essentiel est de seconder la nature, ou de la laisser agir ; car sans (3) savoir ce qu'elle fait, elle fera toujours son devoir. C'est en vain qu'on (4) espère du succès, si l'on n'est pas d'accord avec elle.

Le médecin doit donc connaître la (5) nature en général, et en particulier (6) celle de l'homme. Ce n'est même que dans l'ensemble (7) des connaissances nécessaires à un médecin, que se trouve la plus exacte connaissance de la nature.

Par la nature en général, nous entendons l'assemblage de tous les êtres, tellement liés et subordonnés les uns aux autres (8), qu'il n'est pas possible qu'un être quelconque existe sans tous les autres, ou qu'il s'anéantisse sans que toute la nature tombe en même temps dans le néant. C'est la même nécessité qui fixe l'existence des uns et des autres.

Tous les êtres sont déterminés (9) par des attributs particuliers. Comme on doit considérer dans chaque être ses attributs essentiels (10) et sa forme, on doit aussi s'apercevoir qu'il n'est entre eux de rapports de priorité que dans la (11) manière d'exister : le développement de leurs parties constitutives ne se fait qu'à propor-

(1) *Ibid.*, n. 17. Nous voyons, en effet, tous les jours ce que Scribon. Larg. nous rapporte : *Animadvertimus sæpè inter contentiones medicorum quosdam humiles et alioquin ignotos, ac ne ad fines quidem hujus professionis (medicæ) medicamento efficaci dato, protinùs velut præsenti numine omni periculo liberâsse ægrum.*

(2) *De Medico,* sect. 1, p. 21.

(3) *De Loc. in hom.*, p. 90-91.

(4) *Ibid.*, p. 93.

(5) *Epid.* 6, sect. 5.

(6) *Aphor.*

(7) *Epid.* 6, sect. 5, n. 6. Voyez Galien sur cet endroit.

(8) *De Humorib.*, p. 19, sect. 2.

(9) *Epid.* 6, sect. 4, n. 3. *Epid.* 2, p. 81, 114.

(10) *Epid.* 1, p. 22.

(1) *Epid.* 2, p. 103.

(2) Voy. Galien, sur le passage précédent, sect. 7, p. 104. *Epid.* 2, *τινα δε*, etc.

(3) *De Aliment.*, sect. 4, p. 51. Arétée, Galien, Rega, etc., sont de l'avis d'Hippocrate. J'ai examiné ce point dans le corps de l'ouvrage.

(4) *Lex*, sect. 1, p. 2.

(5) *De prisc. Med.*, sect. 1, p. 18.

(6) *De Nat. hom.*, sect. 3, p. 3.

(7) *De prisc. Med.*, p. 18.

(8) *De Nat. hom.*, p. 7. *De Vict. rat.*, liv. 1, sect. 4, p. 8.

(9) *De Nat. hom.*, p. 5.

(10) *Ibid.*, p. 5.

(11) *De Vict. rat.*, liv. 1, p. 14.

tion (1) que le feu élémentaire en accélère plus ou moins l'accroissement, par les principes qu'il y porte et qu'il y réunit. Mais il ne faut (2) considérer la production d'un nouvel être, que comme un nouveau mélange de principes préexistants, et les mêmes, quoique différemment combinés. La mort ou la destruction apparente d'un être n'est, non plus, que la (3) dissolution ou la désunion des principes combinés; car rien ne périt dans la nature. Les principes ne se combinent (4) qu'autant qu'ils ont d'affinité entre eux; autrement ils restent toujours séparés. Comme il en est de tous les êtres de la nature, de même que de l'homme, il ne se fera aucune production (5) dans la nature, que par la juste proportion des principes nécessaires à chaque être individuel. Dès qu'un (6) principe vient à prédominer ou à faire départ, aussitôt il arrive une altération à chaque espèce d'être où cela a lieu : les principes se désunissent tôt ou tard; chacun d'eux (7) revient à son état de simplicité, et aussitôt ils forment de nouvelles combinaisons, parce que chaque principe est toujours dans certains rapports avec la totalité (8) des êtres, et la totalité avec tous les êtres en particulier.

(1) *Ibid.* Cette réflexion est remarquable. MM. Nollet et Jallabert ont confirmé cette théorie d'Hippocrate par des expériences d'électricité. Ils ont remarqué que les plantes et les grains qui végétaient dans de l'eau ou de la terre électrisée, poussaient beaucoup plus vite : or, la matière électrique n'est certainement que le feu élémentaire.

(2) *De Vict. rat.*, liv. 1, p. 9.

(3) *Ibid.*

(4) *De Nat. hom.*, sect. 3, p. 4. *De Vict. rat.*, liv. 1, p. 9.

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*, p. 4, 5. *De prisc. Med.*, p. 14.

(7) *De Nat. hom.*, p. 4. *De Vict. rat.*, liv. 1, p. 10, διακρινεται, και ωμα συμμισγεται.

(8) *De Vict. rat.*, liv. 1, p. 9, εκαστον πιος παντα, etc. Foës n'a pas compris cet endroit.

Comme il est impossible d'être médecin sans connaître (1) l'homme physique et moral, le médecin doit donc rapporter là toutes ses études : mais ne point se livrer à des spéculations (2) de pure curiosité, et dont il ne résulte jamais aucune connaissance certaine. Tout ce qui n'est qu'opinion et non (3) appuyé sur aucun fait, n'est qu'une preuve d'impéritie. Ainsi un médecin qui ne se conduit que d'après des opinions, est (4) répréhensible, parce qu'il ne tend qu'à la perte des malades. Un médecin qui, loin de suivre aveuglément la crédulité du vulgaire, joint la philosophie à la médecine, et ne fait qu'un tout des deux, qui examine et sait se rendre compte de ce qu'il voit et de ce qu'il entend, est (5) sur terre une espèce de divinité.

L'homme, ouvrage d'une intelligence suprême (6) aussi bien que toute la nature, est un être composé d'un corps (7) et d'un principe intelligent, invisible, qui fait partie de lui-même. A mesure que le corps prend de l'accroissement, ce principe intelligent *se développe et se* (8) *perfectionne jusqu'à la mort.* Le corps est formé de la partie *la plus robuste* de nos humeurs (9) ou de tous nos principes qui se réunissent pour cet effet; et il végète comme l'arbre et les plantes. La semence de la femme (10) est aussi prolifique que celle de l'homme, et tous deux contribuent également à la gé-

(1) *De Nat. hom.*, p. 3. *De prisc. Med.*, p. 18.

(2) *Ibid.*, p. 9.

(3) *De decenti Habit.*, sect. 1, p. 25.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, ιτοθεος.

(6) *De Vict. rat.*, liv. 1, p. 13, 11.

(7) *Ibid.*, ἀφανης, ἐκ παιδος ἐσανδρα.

(8) ανθρωπου ψυχη φυεται μεχρι θανατου, *Epid.* 6, sect. 5, n. 5, le mot φυεται, signifie proprement *s'engendre*, ou *végète.* Voyez ci-après.

(9) *De Genit.*, sect. 3, p. 11, 12. *De Nat. pueri*, p. 22, 26.

(10) *De Genit.*, p. 13. *De Nat. pueri.*

nération. Outre les quatre humeurs principales de l'homme, il faut (1) encore considérer chez lui d'autres principes. Nous y remarquons en effet des principes doux, amers, salins, acides, acrimonieux, austères, insipides, et grands nombre d'autres. Plus les différents (2) principes qui composent nos corps se réunissent en grand nombre et se combinent intimement, plus le mélange en est doux et sain, moins aussi les principes ont d'énergie en particulier.

Tant que ce mélange parfait (3) subsiste en quantité et en qualité, l'homme jouit d'une santé parfaite : mais, si quelques-uns de ces principes pèchent ou par défaut, ou par excès, ou par qualité, ou se séparent des autres pour être (4) abandonnés à eux-mêmes, alors les uns ou les autres se manifestent par leurs qualités particulières, et le désordre en est la conséquence. Non-seulement la partie d'où un principe s'est écarté souffre ; celle sur laquelle il s'est jeté, en éprouve aussi du trouble et de la douleur. Mais c'est surtout par leurs (5) qualités, que ces principes livrés à eux-mêmes, sont nuisibles.

Tous les différents principes qui constituent notre être individuel (6), sont déterminés dans leurs rapports et leur manière d'être, de même que ceux de tous les autres êtres de la nature : ce qui constitue l'homme (1) doit donc toujours être *tel*, jusqu'au moment où il paie à la nature (2) le tribut fatal résultant de sa constitution : car tout paraît (3) et disparaît par la même loi. Cette (4) multiplicité de différents principes dont nos corps sont formés, agissant (5) continuellement les uns sur les autres, cette circulation (6) non interrompue des humeurs qui vont et viennent sans cesse du centre à la circonférence, ou des parties internes aux parties externes, *et vice versâ*, mais surtout si rapidement dans la jeunesse ; cette réparation et cette perte alternative de substance qui se détruit d'autant plus (7) promptement, qu'elle est aisément assimilée à nos principes ; enfin, ce feu élémentaire qui (8) fait l'âme de tous nos mouvements, et qui *donne le branle à tout*, τὸ ἡγεύ μενον, sont autant de causes innées de l'altération de nos corps. Tantôt c'est la chaleur (9) qui agit avec le concours d'un principe acrimonieux, amère, acide, muriatique, et autres matières vicieuses de ce genre ; tantôt c'est la perte de cette chaleur innée qui concourt à nous détruire avec d'autres puissances internes ; de sorte que les principes (10) qui nous ont donné l'existence, deviennent pareillement la cause de nos maladies, de leurs solutions avantageuses ou funestes. Ce qui fait le salut d'un indi-

(1) *De priscâ Med.*, p. 14, 17.
(2) *Ibid.*, p. 17.
(3) *De Nat. hom.*, p. 4.
(4) *De priscâ Med.*, p. 14. *De Nat. hom.*, p. 5.
(5) *De prisc. Med.*, p. 17, απο δυναμιων. En effet, la surabondance d'une humeur quelconque n'est pas une maladie, et ne le devient pas, si on s'y prend à temps ; au lieu que les qualités des humeurs s'altèrent quelquefois si promptement, qu'il n'y a plus de remède : comme on le voit dans les maladies malignes ou pestilentielles. Ce principe d'Hippocrate est bien vu.
(6) *De Nat. hom.*, p. 4.

(1) *Ibid.*, p. 5.
(2) *De Vict. rat.*, lib. 1, p. 10.
(3) *De Nat. hom.*, p. 4.
(4) *Ibid.*
(5) *De Morbo. sacr.*, p. 94.
(6) *De Vict. rat.*, liv. 1, p. 13. *De Ossium nat.*, f. 4, p. 59. *De Nat. hom.*, p. 9. *De Alim.*, sect. 4, p. 50, quoi qu'en dise Pitcarn.
(7) *De Alim.*, p. 52.
(8) *De Vict. rat.*, liv. 1, p. 13. *De prisc. Med.*, p. 16.
(9) *Ibid.* Cet endroit prouve qu'Hippocrate ne méritait pas qu'on lui reprochât de déduire toutes les maladies des quatre humeurs principales.
(10) *De Genit.*, p. 12.

vidu fait la perte de l'autre : une maladie (1) se guérit par la même cause qui la produit. Il n'est aucun individu qui n'ait en lui-même le principe de son rétablissement, et les puissances nécessaires pour y parvenir, ou pour se détruire de sa nature.

Les opérations de la nature ayant été déterminées par (2) l'Être Suprême, la nature agit toujours pour le mieux. La Divinité faisant tout pour le mieux, nous a aussi (3) donné l'intelligence nécessaire pour imiter ses opérations à certain point. Mais, comme le plus souvent nous ne sommes que des imitateurs aveugles, nous nous prescrivons une manière d'agir contraire aux lois de la nature.

Quoique le principe intelligent qui nous anime soit le (4) même dans tous les individus, considéré à son origine, l'homme, qui résulte de la réunion du principe intellectuel et du principe matériel, n'est cependant pas le même. La différente proportion de ses principes fait celle d'un Thersite et d'un Achille; différence (5) qui se fait toujours apercevoir, à moins que la manière de vivre n'étouffe l'heureux germe dans la jeunesse. De là vient aussi la différence qu'il y a dans la (6) manière de sentir, et dans l'industrie de chaque homme.

Puisqu'un corps diffère d'un (7) corps tant par la différente proportion de ses principes, que par leurs (8) qualités mêmes, les différents individus n'éprouveront pas la même impression des causes morbifiques. Les causes qui nuiront à certaine espèce d'animaux, pourront ne pas nuire à une autre. La variété du naturel et du tempérament, tant dans les êtres d'une même espèce que dans ceux d'une espèce différente, nous donne lieu de considérer nombre de choses et de circonstances, comme autant de causes plus ou moins avantageuses au bien-être physique et moral de l'homme.

L'expérience nous prouve que la figure (1) et la forme extérieure de l'homme, les qualités de l'esprit et du caractère, les mœurs varient selon les différentes régions et la manière de vivre. Un médecin doit donc être instruit (2) de ce qui concerne la situation des lieux, la nature du sol, l'air, les eaux, les vents irréguliers, périodiques, ordinaires : c'est ce qu'on trouvera traité aussi clairement qu'on peut le désirer dans le *Traité de l'air, des lieux et des eaux*. Il ne s'agit que d'en savoir faire l'application dans le besoin. Les livres des épidémies fourniront les exemples où l'on verra nombre d'effets de ces différentes causes. Mais, en général, il faut faire attention de ne pas prendre pour cause nuisible (3), ce qui aura peut-être été un avantage réel. Cette méprise n'est pas rare; chacun n'est (4) pas aussi en état qu'on le pense, de juger de ce qui est utile ou nuisible; quand et à qui cela peut devenir tel.

Les différentes saisons (5) méritent encore une attention particulière, soit comme causes générales, soit comme causes spéciales, par rapport aux tempéraments et aux différents âges. En effet, l'expérience nous apprend que même les forces (6) de l'estomac varient selon les diverses constitutions des saisons. Si les changements des saisons produisent une

(1) *De Morb. sacr.*, p. 94.
(2) *De Vict. rat.*, liv. 1, p. 11.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*, p. 14.
(5) *Ibid.*, p. 15.
(6) *Ibid.*, p. 11.
(7) *De Flatib.*, sect. 3, p. 80.
(8) *De Aëre loc.*, etc., p. 76-77, etc.

(1) *Ibid.*, p. 78.
(2) *Ibid. et de Vict. rat.*, liv. 2, *initio*, et ailleurs.
(3) *De priscâ Med.*, p. 18.
(4) *De Arte*, p. 4.
(5) *De Aëre l. et Aq.*, p. 64. *De Humorib.*, p. 18, 19.
(6) *Ibid.*

maladie (1) commune à toute une contrée, toutes les maladies particulières qui paraîtront alors par d'autres causes, se sentiront de la maladie commune dont la cause prévaut sur les causes des maladies particulières. Quand une (2) année entière se sent de la température de telle ou telle saison qui prédomine alors, les maladies des autres saisons prennent en général le caractère particulier aux maladies de la saison prédominante.

Plus les changements des saisons sont imperceptibles (3), moins il y a à craindre pour la santé. Plus ces changements seront subits et considérables, plus les effets en seront dangereux. En général, tout changement (4) considérable est nuisible, qu'il vienne du froid ou de la chaleur, de la sécheresse ou de l'humidité, de réplétion ou d'inanition.

Comme les quatre saisons prédominent à leur (5) tour pendant l'année, il faut aussi considérer les (6) effets successifs qui en résultent sur nos différentes humeurs principales, telles que le sang, la bile, la pituite, etc., non qu'il faille déduire immédiatement de ces quatre humeurs toutes les maladies, comme autant d'effets directs de leur dépravation seule, ce que nous avons vu plus haut. L'expérience nous apprend donc que les humeurs (7) prédominent à leur tour dans la révolution des quatre saisons. Mais il faut considérer la chose (8) comme susceptible de plus et de moins; et c'est toujours avec cette restriction qu'un médecin doit consulter le rapport qu'il y a (1) entre les dispositions des humeurs, et la saison qui leur est analogue.

Les effets des saisons contraires font aussi cesser ceux des causes contraires à la nature de ces saisons : voilà pourquoi (2) l'hiver met fin aux maladies d'été, et l'été à celles de l'hiver; et ainsi de l'automne et du printemps, à moins que ces (3) maladies n'aient un période fixe pendant lequel elles se terminent, avant de passer d'une saison à l'autre. Mais toute (4) maladie qui passera son période, ou la saison qui devrait la faire cesser, pourra aussi durer toute l'année.

Quoique les effets passagers des changements journaliers de la température soient en général de peu de conséquence par rapport aux causes des maladies, on ne doit pas négliger de les observer par rapport aux suites et aux crises des maladies. Il en est même (5) des quatre parties du jour comme des quatre saisons, les maladies y sont dans des états bien différents. La plupart des maladies chroniques finissent en automne, qu'on peut comparer au temps du soir : c'est aussi vers le soir que les paroxysmes des maladies arrivent presque toujours. Le printemps, qu'on peut comparer au matin, est la moins dangereuse des quatre saisons; et l'automne au contraire la plus funeste, aussi bien que le soir l'est le plus des quatre parties du jour.

En général, lorsque les saisons (6) sont bien réglées, les maladies parviennent aisément à leur état, et la solution s'en fait aisément. Les saisons irrégulières produisent des effets contraires.

Après s'être bien instruit de ce qui

(1) *Ibid.* Endroit digne de remarque, aussi bien que le suivant.
(2) *Ibid.*, p. 19. Le Traité des Humeurs est plein de grands principes, qui ne sont le fruit que d'une expérience consommée.
(3) *Ibid.*
(4) *De Loc. in hom.*, p. 92.
(5) *De Nat. hom.*, p. 7.
(6) *De Humorib.*, p. 14, 17.
(7) *De Nat. hom.*, p. 6, 7.
(8) *Ibid.*

(1) *Ibid.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) *Epid.*, p. 75-76. Voyez Foës, et *Epid.*, liv. 6, sect. 6, n. 16.
(6) *Epid.* 2, *ibid.* *Aphor.* 8, liv. 3.

concerne les effets des changements (1) successifs des saisons, de leurs (2) excès, des constitutions (3) journalières (4), annuelles; les effets des vents (5) chauds, froids, secs, humides, et des principes dont ils peuvent être chargés (6) par la nature des lieux sur lesquels ils passent; on doit considérer les causes de ces maladies épidémiques terribles qui ravagent des provinces entières, et passent souvent dans les pays les plus éloignés. La cause de ces (7) maladies est dans les qualités sensibles de l'air, dont une (8) excrétion morbifique se décharge sur nos corps. Chaque espèce d'animaux, et même les individus de chaque espèce, différant par leurs principes constitutifs, ces causes délétères ne les affecteront pas tous, ni également en même temps; ce sera toujours (9) à proportion que ces principes malins seront plus ou moins contraires à ceux des individus. Voilà pourquoi c'est tantôt une espèce, tantôt une autre qui en est attaquée. Ces maladies, quoique dépendantes d'une cause (10) particulière, n'en sont pas moins l'effet d'une cause naturelle; car il n'est (11) aucune maladie qui vienne plutôt qu'une autre d'un effet immédiat de la Puissance divine; ou, si on le veut, elles ont toutes une origine également divine ou naturelle.

Ces maladies extraordinaires ne seront (12) point susceptibles de l'ordre et de la suite des maladies ordinaires. Leurs différents périodes, leurs symptômes n'auront rien de régulier; les crises y seront difficiles ou funestes, ou la nature succombera, sans pouvoir produire aucun effort avantageux, par rapport au trouble extrême où seront toutes les fonctions. Enfin, l'on voit paraître dans ces épidémies pestilentielles tous les symptômes (1) des autres maladies en un clin-d'œil, et le malade périt aussitôt. Le succès du traitement de ces maladies dépendra de l'observation que l'on peut voir, *de Nat. Hom.* p. 78, et des lumières que quelques expériences auront données.

Nous venons de dire que les maladies étaient toutes naturelles; cependant il y a eu de tout temps des gens fourbes ou superstitieux qui, loin (2) de ne pas se livrer au peuple, comme Hippocrate le conseillait au médecin, et d'abhorrer tout (3) principe superstitieux, se sont fait un devoir de controuver mille impostures pour favoriser les erreurs populaires. Ces gens, que l'appât (4) d'un gain sordide engage à déclamer contre les médecins, et qui n'ont que l'impéritie à opposer aux amateurs de l'humanité, se flattent impudemment d'opérer mille prodiges, et de renverser même (5) les lois de la nature. Mais rappelons leur dire à l'examen de la (6) vérité, nous verrons combien ils sont en contraste avec la raison et la nature. Ce qui fait que le peuple donne dans ces abus, c'est qu'il s'imagine que les sciences ne sont nées que de l'opinion; au lieu qu'il n'est aucune science qui ne doive être (7) fondée sur des faits

(1) *Aphor.*, *ibid.*, 19-23.
(2) *Ibid.*, 11-14.
(3) *Ibid.*, 17.
(4) *Ibid.*, 15, 16.
(5) *Ibid.*, 17, 5.
(6) *De Vict. rat.*, liv. 2, p. 21. Cet endroit n'est pas d'un physicien ignorant.
(7) Voyez *De Nat. hom.*, p. 78. Ces réflexions sont d'un habile maître.
(8) *Ibid.*, *De Flatib.*, 80.
(9) *De Flatib.*, p. 80.
(10) *Epid.*, liv. 2, p. 73.
(11) *De Morbo sac.*, p. 85, 87, 91, 97.
(12) *Epid.*, liv. 2, p. 73. *Epid.*, liv. 3, p. 168-9.

(1) *Omnia vel maximè horrenda in peste, etc. Aëtius Tetrab.*, sect. 1, c. 95. C'est ce qu'on voit tous les jours.
(2) *De decent. Hab.*, p. 25.
(3) *Ibid.*
(4) *De Arte*, p. 3. *De Morb. sac.*, p. 86.
(5) *Ibid.*
(6) *De decent. Hab.*, p. 24-5.
(7) *Ibid.*, p. 25.

ou sur des principes positifs. Le peuple n'est pas non plus en état de juger des opérations de la nature. Les charlatans ou les imposteurs le savent trop bien. Il sera donc toujours aisé de supposer des prodiges devant des idiots. La nature ne se connaît que par l'étude (1) et l'observation : l'étude n'est même que le moyen de commencer. Ce n'est qu'avec un heureux naturel bien cultivé qu'on peut espérer de saisir le (2) point direct des choses. Or, tous ces avantages ne sont ni chez ces fourbes, ni chez le peuple.

« Quant à ces gens superstitieux qui » ont toujours la religion à prétexter, et » croient trouver dans telle partie de l'un » ou l'autre animal, dans des ablutions, » dans des conjurations, dans des enchan- » tements, ou dans d'autres opérations » de cette nature, des remèdes à ces ma- » ladies qu'ils attribuent à quelque esprit » malin ; c'est un vain prétexte pour cou- » vrir leur ignorance, et une impiété » détestable. En effet, tombe-t-il sous les » sens qu'un Dieu qui est la pureté même, » et toujours attentif à notre conserva- » tion, permette à un esprit malin de » s'emparer d'un corps, de le souiller? » Ne doit-on pas plutôt penser qu'il l'em- » pêcherait, si cela pouvait être? Toutes » ces opérations expiatoires font de la Di- » vinité un être méchant et pervers, qui » dès-lors ne peut plus être Dieu ; mais » elles n'ont de réalité que la faim et » l'indigence de ces fourbes, qui abusent » de la crédulité pour vivre. En suppo- » sant même que les prétendus sorciers » puissent causer ou guérir une maladie, » je soutiens qu'ils ne peuvent (3) le » faire que par des causes naturelles ».

Tous ces prestiges ne fourniront donc jamais les ressources qu'on (1) ne doit chercher que dans l'habileté du médecin assez instruit pour opérer dans le corps les changements convenables ; de sorte que si l'on (2) n'a pas d'un traitement le succès qu'on osait s'en promettre, après avoir tout considéré avec soin, il faut en rejeter la cause sur la violence de la maladie, et non pas sur des choses surnaturelles qui ne peuvent avoir lieu ; mais encore moins sur l'art qui ne peut pas renverser les lois de la nature. Vouloir qu'un médecin (3) guérisse tout, c'est demander (4) une chose contradictoire ; parce que tous les mixtes sont continuellement dans un accroissement et dans un décroissement nécessaire, et que par conséquent le corps doit se dissoudre avec le temps, ou par l'action des causes instantanées suffisantes, comme nous l'avons dit.

Autant la superstition est blâmable dans un médecin, autant (5) la crédulité est dangereuse, comme on l'a déjà dit. Tous les jours on voit mille choses assurées avec hardiesse et sans raison ; ce sont autant de sources (6) d'erreurs. Il faut ainsi se tenir en garde contre les fic-

---

(1) *Ibid.*, p. 24.
(2) τὸ χρεος.
(3) *De Morb. sacr.*, p. 86, 87, etc. On voit par ces réflexions ce qu'on doit penser de ce que dit *Perdulcis*, ou *Pardouc*, c. 7 et 8, *des maladies de l'esprit.* Il faut distinguer dans cet habile médecin les erreurs du temps d'avec le mérite personnel. Ce médecin est intéressant en bien des choses.

(1) *Ibid.*, p. 94.
(2) *De Arte*, p. 6.
(3) *Ibid.*
(4) *De decent. Habit.*, p. 29. *De Vict. rat.*, liv. 3, p. 34. *De Arte*, p. 5.
(5) *De decent. Hab.*, p. 29.
(6) *Præcept.*, p. 28. Jean Bauhin fait une réflexion fort sensée sur la crédulité : *Viro philosopho nil est pestilentius (populari persuasione :) quippè quæ et constantes animos interdùm labefactet, et curiosos ac discendi cupidos inhibeat : simpliciores verò irretitos occupet sincerâ et vanâ spe credulitatis, quâ nunquam ad genuinam et solidam rerum cognitionem pertingere queant. Ejusmodi multa sunt hodie in nobilissimâ nostrâ arte medicâ, licèt vana, falsa et præter rationem à doctis pro veris agnita, ac etiam usurpata.* Hist. plant., tom. I, liv. 8, p. 157.

tions revêtues même de tous les degrés de probabilité. Tout ce qui n'est établi que sur le raisonnement seul, ne mérite aucune créance, parce que c'est d'après des faits constants qu'il faut raisonner ; autrement il résultera de grands (1) dommages dans la pratique de l'art. C'est ce qui est arrivé et arrivera toujours de la part de ceux qui voudront raisonner sur la nature des maladies et des effets possibles des médicaments, avant d'avoir des faits positifs de leur côté.

Ce n'est pas qu'il ne soit quelquefois (2) avantageux de consulter des particuliers : ce n'est même que par cette voie que l'art s'est formé. Celui qui ne s'informe pas des cas individuels et des faits, court risque (3) de ne jamais arriver au but de l'art. Si les anciens s'étaient conduits ainsi, la médecine serait encore un art ignoré, ou l'art du hasard. Mais, pour s'instruire des faits et en tirer avantage, il faut (1) le jugement le plus sain, rapporter les observations (2) particulières à des principes généraux. C'est-là la voie démonstrative, le moyen d'éviter la surprise, et de bien saisir l'occasion qu'il est si important de savoir connaître.

» Ces réflexions (3) ne seront sans » doute pas goûtées de ces charlatans » qui n'ont que l'ignorance pour partage, » et qui, indignes du nom de médecins, » font de la médecine un art sordide, et » ne savent pas que le médecin doit être » en tout guidé par l'amour de l'humanité. Aussi ces gens n'ont-ils de réputation que par la protection de quelques » personnes de nom qui les ont tirés de » l'obscurité où ils seraient toujours restés. Ils évitent la présence des vrais » médecins, ne paraissent plus dès qu'une » maladie devient sérieuse, et, par la » conduite la plus odieuse, refusent (4) » le secours qu'ils avaient fait espérer. » De là vient que les malades, ne sachant » à qui se fier, et pressés par le désir de » recouvrer la santé, changent aussi volontiers de remède, que ceux qui les » traitent font paraître d'inconséquence. » Le vrai médecin, au contraire (5) se » met au grand jour avec confiance. C'est » avec douceur qu'il se présente à ses » malades, fournit à leurs besoins s'ils » sont dans l'indigence ; préfère même » la reconnaissance des malades, à la » gloire de les avoir guéris. Mais c'en est » assez de ces réflexions sur cet article ; » revenons aux causes des maladies. »

Outre les causes précédentes, il faut encore considérer la manière (6) de vivre,

(1) Voici quelques-uns de ces faits qui sont autant d'abus de la crédulité. Doit-on croire Bartholin, lorsqu'il nous dit que la femme d'un cordonnier, que son mari avait toujours connue λεσβιαζων comme les infâmes Lesbiens (*per os*), avait rendu par la bouche un fœtus entier et bien formé de la longueur d'un doigt. L'homme serait donc la seule cause matérielle de la génération. L'enfant peut donc aussi se former dans un autre viscère que dans celui qui est destiné à cela par la nature. Tout cela est faux : donc, Bartholin et tous ceux qui l'ont prétendu, se trompent. Foës paraît avoir donné dans une autre crédulité ridicule, par les faits qu'il rapporte à l'occasion de la barbe qui vint à Phaétuse pendant l'absence de son mari. Voyez *Epid.* 6, p. 301. — Nombre de médecins et de chirurgiens ont recommandé le cautère actuel au sinciput pour la céphalée, l'épilepsie, etc. Hoffmann est même de ce nombre. Purman, cité en allemand par M. de Haën, dit que le chirurgien peut le pratiquer sans crainte, et qu'il serait à souhaiter qu'on le mît en usage dans les hôpitaux comme un remède infaillible. Voyez ce qu'on en doit penser, d'après les expériences de M. de Haën, tom. III, part. 6, c. 6, p. 180, etc.

(2) *Præcep.*, *ibid.*

(3) *De prisc. Med.*, p. 9.

(1) *De decent. Hab.*, p. 25.

(2) *Præcept.*, p. 28.

(3) *Ibid.*, p. 29.

(4) Je lis βοηθησιας, le sens de *αινȣντες* est *refusants*. Foës a estropié le sens de ce passage.

(5) Je lis ȣ κ. ἀπιστος ἐστιν ῶς ὁι εναδικια Απιστος signifie *diffidens*.

(6) *De Nat. hom.*, p. 7.

laquelle influe si considérablement sur la santé. Nous entendons par-là tous les aliments solides et fluides, et les exercices. Mais il n'est pas si (1) aisé qu'on le pense de voir dans l'usage des aliments ce en quoi ils peuvent être utiles ou nuisibles. Il faut pour cela être exactement instruit de la nature de l'homme en général, et connaître ce qui peut résulter de (2) particulier par rapport aux climats, à l'âge, au tempérament, au sexe, à la situation des lieux, à la saison. On doit encore être parfaitement instruit de la nature particulière de tout ce qui peut servir d'aliment. En effet, il est une (3) grande différence entre les substances d'une même espèce qui viennent dans des pays différents. Certaines substances sont même un poison pour une espèce d'animaux, et ne le sont pas pour une autre. On ne doit jamais statuer rien de fixe à cet égard : c'est de l'expérience qu'il faut (4) l'apprendre. Les traités qu'on a écrits sur cet article laissent tous quelque chose à désirer, parce qu'on n'a pas pris l'expérience pour guide.

Des aliments innocents d'eux-mêmes deviendront une cause de maladie, si l'on n'y joint pas les exercices convenables. On doit toujours consulter l'âge, le tempérament, etc., lorsqu'il s'agit de raisonner d'après les exercices, (5) et voir dans la profession des sujets ce qui se trouvera de mal réglé entre les aliments, les exercices, et la force des sujets, car toutes ces choses (1) font autant de différences essentielles pour la santé ou la maladie. Faute de ces réflexions, on déduit de causes imaginaires (2) des effets qui n'y ont aucun rapport, ou l'on prescrit des règles contraires à la nature. Le corps succombe insensiblement (3) sous la force de causes lentes dans leurs opérations, mais qui n'en déterminent pas moins l'état malade tôt ou tard. En effet, le corps ne se dérange (4) que lentement de l'état de santé, à moins que les causes n'agissent violemment; parce que la nature a pendant très long-temps autant de moyens (5) de rétablissement ou de conservation que de destruction. On ne saura donc jamais discerner ces causes secrètes, si l'on ne sait aussi (6) ce qui résulte directement de ces différentes circonstances; pourquoi une chose peut faire mal, quand, et à qui? Un médecin est toujours inexcusable (7) lorsqu'il n'est pas instruit à cet égard.

Les passions (8) ne méritent pas moins d'attention et de jugement de la part du médecin. Conséquemment les dispositions de l'esprit des sujets, tant comme (9) causes que comme (10) effets des maladies, seront un objet des plus essentiels pour un homme jaloux de son devoir et de sa réputation. Il est étonnant combien un médecin peut contribuer au bien-être des malades, s'il a étudié le cœur humain. Quoiqu'il soit impossible de dire

(1) *De Vict. rat.*, liv. 1, p. 7.
(2) *De Salub. vict.*, p. 4.
(3) *De Vict rat.*, liv. 3, p. 34. Tachenius dit aussi : *Incredibile quod in aceto eluceat non solùm vini, sed etiam regionis qualitas.* Hippocr., Chim., c. 10, p. 55.
(4) Muschembroek nous propose une machine pour éprouver quels fruits sont d'une plus facile digestion, § 1663, n. 28; mais il est bon de joindre à ces expériences la réflexion de Celse : *Non quidquid boni succi est protinùs stomacho convenit, neque quidquid stomacho convenit protinùs est boni succi*, liv. 2, c. 25. *Epid.*, liv. 2, p. 93. Voyez Foës, p. 94.
(5) *De Vict. rat.*, liv. 1, p. 7.

(1) *De Salub. vict.*, p. 4. *De Vict.*, liv. 1, p. 10.
(2) *De prisc. Med.*, p. 18.
(3) *De Vict. rat.*, liv. 1, p. 7.
(4) *Ibid.*, p. 8.
(5) *De Morbo sacr.*, p. 94, ἵκαςτον ἔχει δυιαμιν ἐν ἑωυτω, και ϰδεν ἀπορον, etc.
(6) *De prisc. Med.*, p. 18.
(7) *Epid.* 6, sect. 8, n. 48, συμφοραι γαρ πολλαι : *Res plena calamitatis est*, dit Foës.
(8) *Epid.* 6, sect. 8, n. 28.
(9) *De Humorib.*, p. 17.
(10) *Epid.* 6, sect. 7, n. 10.

comment l'âme et le corps agissent réciproquement l'un sur l'autre, l'expérience nous fait voir tous les jours les effets les plus marqués de ce commerce mutuel. La tristesse (1), la crainte, causent un sentiment désagréable; on éprouve alors des anxiétés précordiales; le diaphragme, le cœur se resserrent : on sent une horreur par tout le corps : le cœur se ferme, ne reçoit plus de sang, et le sujet périt. Une joie excessive (2) produit le même effet. La colère (3) cause une pareille tension au cerveau, aux poumons; ou le sang et les humeurs se portent alors avec impétuosité à ces parties. Au contraire, la tranquillité d'âme la met en liberté : les soucis (4) la déplacent de son centre; enfin les chagrins taciturnes et la misanthropie qui les suit font périr (5) peu à peu : l'âme est alors comme un feu (6) dévorant qui consume le corps qui lui sert de nourriture.

Il faut dans tout bon (7) tempérament certaine ardeur naturelle : mais cette ardeur deviendra bientôt excessive et même fureur, si le régime en augmente les degrés. Au contraire, un régime approprié au tempérament, et réglé de manière (8) à maintenir l'équilibre entre nos facultés naturelles, nous rend prudents, discrets, empêche les passions de s'écarter de l'ordre de la nature : les facultés de l'âme en deviennent plus parfaites; l'esprit est plus pénétrant, surtout lorsqu'on y joint les exercices convenables. De là résulte l'état sain de l'âme et du corps. Quelque heureuses (1) qu'en soient les dispositions, il est de fait qu'elles se perfectionnent ou s'altèrent proportionnément au régime. On voit par-là ce qu'un médecin doit considérer dans la manière de vivre par rapport aux passions.

Il doit en connaître le jeu particulier dans chaque individu, pour savoir en tirer parti dans le besoin, en excitant l'un (2) ou l'autre mouvement de l'âme, selon les vues qu'il peut avoir. Tantôt c'est la (3) colère, tantôt la crainte (4) dont il faut tirer avantage; et ainsi des autres passions qu'il est toujours avantageux de réveiller, surtout dans ces moments où la machine paraît succomber sous le poids des maux qui l'accablent. Il est de fait que la crainte a guéri des maladies supérieures à toutes les tentatives de l'art. Mais ce talent n'est pas (5) le fruit de peu de réflexions et de peu d'exercice.

La connaissance de tous les objets dont on vient de voir le détail mettra aisément le médecin en état de connaître le tempérament de chaque sujet. Or il est facile de reconnaître une maladie, lorsqu'on sait celle à laquelle un sujet a le plus (6) de disposition ; et ce qui peut résulter de l'intempérie plus ou moins grande de ses humeurs, dans chaque saison et dans les différents âges, consé-

---

(1) *De Morb. sac.*, p. 93.
(2) *Ibid.*
(3) *Epid.* 6, sect. 5, n. 8.
(4) *Ibid.*, n. 10.
(5) *Coac.*
(6) *Epid.* 6, sect. 5, n. 5. Hippocrate croyait réellement, comme presque tous les anciens, que l'âme était un feu élémentaire et inaltérable, par conséquent immortelle. *De Carnib.* Il en place le siége dans le cerveau. *De Morb. sac.*, p. 99. L'auteur du Traité du Cœur la place dans le ventricule gauche du cœur; *Moyse*, dans le sang, ou plutôt, selon le style de sa langue, il prend le sang pour l'âme : d'autres placent l'âme ailleurs. Le sophiste *Salluste*, dans la Collection mythologique de *Thomas Gale*, prétend qu'elle n'est ni hors du corps, ni dedans. Tous les philosophes anciens et modernes n'ont fait que balbutier sur cet article.
(7) *De Vict. rat.*, liv. 1, p. 19.
(8) *Ibid.*, p. 18.

(1) *Ibid.*
(2) *Epid.* 2, p. 119. Voyez Foës, p. 20. Cette remarque est d'un habile homme.
(3) *Ibid.*
(4) *Epid.* 6, sect. 8, n. 45.
(5) *De humorib.* χρη ταυτα διαγεγυμνασθαι, p. 17.
(6) *Ibid.*

quemment à sa manière de vivre et de sentir.

Après ces causes éloignées internes ou externes, viennent les causes prochaines, ou celles qui (1) déterminent l'état actuel de la maladie. La connaissance de ces causes dépend de l'art d'interroger (2) les malades ou les assistants; talent plus rare qu'on ne le croit communément : car, pour bien s'informer d'une chose, il en faut savoir un grand nombre. Il faut aussi savoir deviner dans une réponse ce que (3) le malade ne peut dire. Après différentes interrogations, on examine (4) la suite et le point direct des réponses, l'analogie qu'elles ont avec les causes possibles du cas actuel : on cherche la différence des circonstances, et l'on fait un tout uniforme des parties dissemblables. Tel est le chemin des découvertes, et le moyen d'estimer (5) les choses à leur juste valeur. Quelque difficile (6) que cela soit, il faut du moins en approcher le plus qu'il est possible : car il est aisé de guérir une (7) maladie, quand on en connaît les causes.

Dès qu'on s'est assuré des causes de la maladie actuelle, on fera en sorte de s'assurer du moment où elle (8) a commencé comme telle, et avec quels symptômes. Cela est essentiel pour en estimer les différents états, et en reconnaître les crises qu'il est si important de ne pas méconnaître; pour cet effet, il est bon de se rappeler les principes suivants :

» Toute maladie est précédée de (9) » signes précurseurs ou *avant-coureurs*. » Quelquefois la nature est assez puissante pour empêcher l'état déterminé » de la maladie : alors ces signes disparaissent. Quelquefois aussi ces signes » persévèrent : on est alors à la veille » d'une maladie. C'est à ce moment qu'il » faut appeler l'art au secours; et l'on » sera peut-être assez heureux pour détruire les causes morbifiques, sans que » la nature souffre aucune violence. » On agira donc selon la nature des causes; ou la maladie aura certainement lieu, parce que l'effet est nécessairement lié avec sa cause.

Dès que la maladie est déterminée, pour n'avoir pas pris les précautions nécessaires, il se présente d'autres signes, ou les mêmes en partie, mais beaucoup plus sensibles. Ces signes sont 1° ceux qui décèlent la maladie à son commencement; 2° ceux qui indiquent son accroissement; 3° ceux qui indiquent son dernier accroissement, ou son état; 4° ceux qui indiquent sa solution ou la crise, soit bonne, soit funeste, ou qui l'accompagnent. Tous ces signes présentent autant d'indications différentes, qu'il faut bien se garder de confondre l'une avec l'autre. C'est un point si important, qu'il n'est de médecin (1) capable de traiter une maladie, que celui qui sait juger pertinemment de la valeur des signes : car ce n'est que par-là qu'on sait être (2) *utile* ou *ne pas nuire : ce en quoi se renferme tout l'art d'un médecin.*

Comme on range quelquefois sous une même dénomination des maladies diffé-

(1) *Epid.*, liv. 2, p. 89. *Epid.* 6, sect. 3, n. 25. Voyez Foës.
(2) *Epid.* 6, sect. 2, n. 33.
(3) *De Vict. rat. in acut.*, p. 52.
(4) *Epid.* 6, sect. 3, n. 16.
(5) *De Alim.*, p. 51.
(6) *Ibid.*
(7) *De Nat. hom.*, p. 10.
(8) *Aphor.* 12, liv. 1. *Epid.* 6, sect. 8, n. 32 et 33.
(9) *De Arte*, p. 17. *De Vict. rat.*, liv. 2, p. 38. Cet endroit est digne de l'attention d'un médecin. Hippocrate y donne les signes qui résultent de la pléthore. Il appelle ces signes τεκμηρία, et σημεια ἐξαγγελλοντα. Les Latins les ont appelés *terentia morbi*. Voyez ce que M. Grant a dit sur ces signes, *Traité des fièvres*.

(1) *De Medico*, p. 23.
(2) *Epid.* 1, p. 22. Voyez la réflexion importante de Galien sur ce principe essentiel, Οὐ σμικροι, etc., p. 23, édit. de Foës, f. 7.

rentes, mais dont la dénomination se prend du symptôme le plus sensible, il ne faut pas s'attendre à voir les mêmes signes dans ces maladies : ou les mêmes signes ne présenteront pas les mêmes indications, par rapport au concours des signes différents; principe important, et dont on peut voir l'exemple au Livre 2 *des Maladies*, pages 32 et 33. Il s'agit là *de différentes espèces de pleurésies*. Le traitement y est exposé d'une manière très-sage et digne d'un grand maître.

Ici (1) s'ouvrirait le plus vaste champ de la médecine, si mon but était d'entrer dans le détail de tous les rapports de ce qui peut être considéré comme signe. Il me suffit d'en indiquer les principaux : on les trouvera examinés dans le corps de l'ouvrage suivant. Le premier objet qui marque à certain point l'état du malade, est son extérieur ; savoir, l'état des yeux, de ses lèvres, du visage; l'action de ses mains, sa position dans le lit : tout cela est exposé par un habile maître, *Prœnot.* s. 2, p. 4, etc. Le médecin voit ensuite l'état du pouls, qu'il est important de tâter en plusieurs endroits, aux deux bras, aux tempes, aux angles des yeux, si l'on veut reconnaître les crises et les bien juger. L'état de la respiration si analogue à celui du pouls, est un signe d'une grande autorité pour établir le pronostic : en faisant attention de ne pas confondre *το συγγενες* ce qu'il y a de *naturellement extraordinaire* chez certains sujets relativement à ces deux signes. Le pouls varie aussi selon les différents âges (1) et les différents sexes, les saisons et les passions.

On examine ensuite les excrétions, telles que les sueurs critiques ou non telles; les urines, les selles, la salive; les hémorrhagies qui ont lieu par des voies ordinaires, telles que celles des narines, de la gorge, des poumons, des gencives, des vaisseaux hémorrhoïdaux, de l'utérus; ou par des voies extraordinaires, comme par la peau, ou à l'une ou l'autre partie où la nature ne les produit pas ordinairement. Il ne faut pas confondre celles qui viennent (2) de la gorge avec celles des poumons : les plus habiles y sont tous les jours trompés.

Les exhalaisons du corps et des excrétions, et la couleur de ces dernières ne sont pas à négliger. L'haleine plus ou moins forte, les rots acides, nauséabonds, fétides; l'appétit, la soif, les spasmes, la douleur, l'état des hypochondres; les palpitations de cœur, les tremblements, les chaleurs, les anxiétés précordiales; les dispositions plus ou moins volontaires des malades à prendre ce qu'on leur donne, et mille autres choses deviennent, par les circonstances, les signes les plus importants pour un habile observateur, et qu'un œil peu attentif n'aperçoit même pas, au grand danger des malades. Toutes ces choses sont même des signes plus ou moins significatifs, selon les différents périodes des maladies.

Je ne dirai qu'un mot sur les signes décrétoires : ces signes importants ne

---

(1) Les écrits d'Hippocrate traitent presque tous des signes, soit en général, soit en particulier. Cet habile maître, qui regardait avec raison la séméïotique comme la partie la plus importante et la plus difficile de la médecine, paraît s'être proposé, dans tous ses écrits, de ne laisser rien à désirer là-dessus à ceux qu'il instruisait : aussi n'est-il encore de vraie séméïotique que la sienne. Ceux qui ont cru qu'il n'avait fait que peu d'attention au pouls sont tous convaincus de faux, par ce qu'il dit, *de Dieb. judicat.*, p. 25; *de Aliment.*, p. 52; *de Humorib.*, p. 15, et ailleurs. J'ai fait voir dans une note de l'ouvrage combien il l'avait exactement connu.

(1) Avicenne veut que l'on ait égard à la différence que le climat peut causer dans le pouls, liv. 1, fen. 2, doct. 3, c. 10. Personne n'a mieux vu que lui les différences que les passions causent dans le pouls. *Ibid.*, c. 18.

(2) Voyez les médecins de Breslaw, p. 21, *édit. Halleri.*

doivent pas paraître trop tôt, et par conséquent point sans coction. Tout signe d'un état avantageux dont il n'est pas de cause réelle, est un signe trompeur et même funeste (Voyez la remarque essentielle que Foës fait sur cet article. *Epid.* 2, s. 7, p. 105). Hippocrate nous présente cependant quelques malades qui se sont guéris sans crise manifeste. Mais comme toute chose, suivant lui, suppose toujours une raison suffisante, on est forcé de convenir que, dans ces sortes de cas, les crises partielles, insensibles même au sujet, ont suppléé à l'effet d'une crise manifeste. Les maladies chroniques ont même leurs crises comme les maladies aiguës : c'est ce dont les habiles médecins conviennent tous. En effet, la solution d'une maladie se fait, ou par assimilation des principes morbifiques que la nature réduit au caractère de nos humeurs, ou par séparation et excrétion. Dans l'un ou l'autre cas, la crise ou la destruction des matières morbifiques aura donc lieu. Mais, comme la nature ne peut pas toujours, ou réduire toutes les matières morbifiques, ou en faire la séparation totale, il y aura donc aussi des crises complètes, ou des crises incomplètes, qui tantôt se succèdent par intervalles et détruisent enfin la cause de la maladie; tantôt occasionnent des métastases, d'où il résulte d'autres maladies.

La succession des maladies, à laquelle Hippocrate voulait que les médecins fissent tant d'attention, n'a pas encore été examinée depuis lui et Galien avec l'attention qu'il y apportait. On ne voit même presque rien, sur ce sujet, de bien réfléchi chez les médecins modernes, avant Baglivi et Rega, *de Sympath.*, que l'on peut consulter pour en voir quelques exemples. Une maladie peut donc être cause d'une autre, et quelquefois plus grave. Cela nous fait voir qu'il ne suffit pas de tenter une guérison, mais qu'il faut encore en prévoir les suites.

Ce qui est maladie dans un temps, ne l'étant plus dans un autre, ou du moins étant le moyen unique de conserver la vie du sujet, ce serait une imprudence extrême d'en tenter la guérison. Les hémorrhoïdes, par exemple, se guérissent tous les jours en apparence, et l'on est surpris, quelques années après, de voir les sujets attaqués de maux de poitrine, de goutte, de douleurs latérales fixes et intraitables. La migraine est aussi suivie des plus dangereux effets, si on la traite inconsidérément. L'humeur qui la cause est la plupart du temps de la nature des humeurs goutteuses ; c'est sur le foie, les poumons, les intestins, les vaisseaux hémorrhoïdaux qu'elle se jette, si on l'inquiète mal à propos. J'en ai vu plusieurs exemples : c'est à la nature à chercher une issue ou au moins un lieu convenable à cette humeur, pour en garantir les parties nobles. La nature opère alors de temps en temps quelques crises partielles, qui font tout le soulagement qu'on doit attendre, quand les remèdes pris prudemment et long-temps sont inutiles. Si l'humeur de la migraine s'est déposée aux vaisseaux hémorrhoïdaux, et qu'on lui fasse quitter cet endroit par des topiques, le sujet mourra peut-être subitement, comme eela s'est vu.

Les maladies cutanées, suivies si souvent des accidents les plus funestes pour avoir été guéries inconsidérément, ne prouvent que trop combien il faut de prudence pour entreprendre de les guérir. C'est un serpent caché sous l'herbe, lequel fait périr tôt ou tard ceux qui l'ont osé toucher. J'ai vu les spasmes et les convulsions succéder à une guérison apparente de la *goutte-rose*. La guérison de la gale est quelquefois suivie d'hydropisie, d'apoplexie, d'épilepsie, de manie. Il est si vrai que ces maladies en viennent alors qu'on les fait cesser en faisant reprendre la gale, si les sujets n'en sont pas encore les victimes.

J'ose ici dire deux mots des suites des maladies vénériennes traitées par des

ignorants, ou avec le sublimé corrosif. Je ne sais comment des gens qui se vouent par état au bien de l'humanité, osent (1) introduire un pareil remède dans le corps humain. Je conviens qu'aux grands maux il faut les grands remèdes : mais ces remèdes ne doivent pas non plus excéder les forces de la nature. J'ai vu plusieurs sujets réellement guéris de maux vénériens par l'usage de ce médicament, traîner une vie languissante et périr d'une phthisie hépatique. Ceux qui préconisent ce remède, et l'administrent si légèrement, devraient au moins prévenir ses suites. Les correctifs dont on use dans ce traitement, ne sont pas suffisants pour apprivoiser un pareil remède. Le mercure doux joint au soufre doré d'antimoine produit les effets les plus avantageux, sans exposer aux mêmes risques ; il est donc préférable. S'il manque quelquefois, le sublimé n'est pas non plus suivi d'heureux succès dans tous les cas. Les mauvais reliquats du traitement avec le sublimé sont d'autant plus dangereux, qu'ils se manifestent toujours à des parties tendineuses ou aponévrotiques, comme j'en ai vu plusieurs exemples, et cela, quelques années après la guérison des maux vénériens. Les ulcères qui en sont résultés étaient des plus malins et intraitables. Ces conséquences sont d'autant plus à craindre, qu'il n'est pas aujourd'hui un barbier qui ne se flatte de savoir employer ce remède, dont les plus habiles gens même ont tant de raison de redouter l'usage.

(1) *Quare fidem nostris auctoribus adhibentes non credamus quibuscumque medicinis; nec vulneri vulnus superponendum putemus : sed ità ægris remedium porrigendum esse credamus, ut neque gravibus tormentis, neque intolerabili medicinæ curatione crucientur.* Epist. Vindici. ante Marcel. de Medicament. Med. princip. edit. H. Steph.

DE L'EXPÉRIENCE
EN MÉDECINE.

LIVRE PREMIER.
DE L'EXPÉRIENCE EN GÉNÉRAL.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA DIFFÉRENCE DE NOS CONNAISSANCES.

Je développerai mieux les idées que je me suis faites de l'expérience, en rappelant d'abord les différentes sources de nos connaissances.

Nous acquérons des connaissances par le moyen des sens, et par la réflexion que l'esprit fait sur lui-même conséquemment à l'impression des objets qui ont affecté les sens. Parmi le grand nombre des objets qui se présentent sur le vaste théâtre du monde, les sens en saisissent autant qu'il leur est possible, et confient(1) le dépôt de ces impressions à la mémoire. Or, j'appelle *matière brute* la collection

(1) L'auteur dit : *en confient le souvenir à la mémoire*. Du reste, voici comme Hippocrate rend la même pensée : « Les sens » sont premièrement affectés, et servent » comme de guide à l'esprit pour la per- » ception des objets ; l'esprit retient en- » suite, comme en dépôt en lui-même, » les perceptions des objets dont il a eu » occasion d'être affecté plusieurs fois, » et se les rappelle ensuite au besoin, et » de la même manière qu'il les a saisis. » J'admets donc (en médecine) tout rai- » sonnement qui partira d'un fait, et qui » tendra à une conséquence appuyée sur » une chose manifeste ; car on sent bien » que l'esprit peut raisonner avec certi- » tude d'après des faits manifestes qu'on » prendra pour principe d'un raisonne- » ment ; au lieu que, si l'on ne forme de » raisonnement que d'après des proba- » bilités et non d'après des inductions » fondées sur la certitude d'un fait, on a » toujours lieu de se repentir de ses con- » clusions : en effet, ce n'est raisonner » qu'au hasard.... C'est pourquoi il faut, » en général, s'attacher à des faits, par- » tir de là pour généraliser les principes » de notre art, ne jamais les perdre de » vue, si l'on veut que la médecine de- » vienne un art facile à exercer, et ne » pas s'exposer à y commettre des fau- » tes. » *Hip. Præcept.* Je cite ici ces différents passages d'Hippocrate, pour faire voir avec quelle sagesse cet habile homme avait envisagé les principes de l'expérience du médecin. Aussi voyons-nous, par ses Aphorismes, que jamais homme n'a mieux possédé que lui l'art de généraliser les principes, comme le disent fort bien les médecins de Breslaw, p. 413, *édit. Haller*.

de ces impressions des sens, ou les idées simples que les sens nous fournissent alors.

L'esprit compare, dispose, et lie ces idées simples acquises par les sens, aperçoit leurs rapports, et en forme des idées composées. De ces idées, il déduit et établit des principes, pour en tirer ensuite des conclusions qui découlent naturellement des principes simples et certains, ou qui sont la conséquence de plusieurs principes compliqués, tant certains qu'incertains; et, dans ce dernier cas, ce sont les facultés réunies de l'esprit qui agissent.

Les sciences diffèrent encore plus entre elles par la différence de ces principes, que par leurs objets. Les unes sont claires, simples, certaines, trouvent toutes les avenues de notre âme ouvertes; elles y entrent sans éprouver de résistance, et portent la conviction avec elles: les autres demandent à être approfondies, et ne présentent aucun côté lumineux qu'à la faveur de l'expérience, c'est par ce moyen seul qu'on peut les saisir; mais la persuasion ne les accompagne pas comme les autres, parce qu'elles ne sont pas si aisées à comprendre. Les connaissances qui découlent de principes clairs, simples et certains, font une partie des mathématiques; car il n'y a rien de certain que les mathématiques pures. Les connaissances des vérités que l'on déduit de principes compliqués en partie certains, en partie incertains, comprennent surtout ce que nous appelons la morale, la politique, l'art militaire, et l'art de guérir.

La médecine, non plus que les autres sciences susdites, n'est pas si sûre que les mathématiques pures; car il reste souvent quelques doutes après les preuves qu'elle peut administrer. Il faut, pour la médecine, l'esprit le plus délié et le plus pénétrant, parce que souvent elle est obligée de s'en tenir à de simples probabilités dont il n'est pas possible de saisir le plus haut degré, sans une extrême pénétration; et que le médecin ayant presque toujours à faire l'application de principes qui ne sont pas déterminés par l'évidence doit être, malgré lui-même, inventeur dans la pratique de son art (1). — La connaissance des idées simples est la base de chaque science particulière. L'industrie des individus de l'humanité s'occupe à tirer du monde moral et physique la matière brute des sciences, et la livre, en cet état, au philosophe. Celui-ci parcourt, examine d'un œil pénétrant l'amas de ces provisions, en rejette les unes, et garde les autres. — Cette matière brute ne saurait jamais être trop abondante. Nous avons obligation et à celui qui ramasse tout pêle-mêle sans porter ses vues plus loin, et à celui qui, plus intelligent, ne cueille qu'avec délicatesse la fleur des choses qui se présentent à lui, et au grand génie, qui, tel qu'un Démocrite, un Aristote, un Bacon, vient s'abaisser pour considérer la nature dans tous ses points, et présente déjà aux races futures la matière qui doit devenir la source féconde des notions générales, et des vérités les plus lumineuses. — A mesure que les sciences s'étendent, chaque partie qu'on connaît dans la nature trouve sa vraie destination. La postérité profitera, à cet égard, des mémoires et des collections de nos académies. Elle en extraira ce qui s'y trouve d'utile, disposera de tout pour son avantage : on sera alors plus pauvre en livres, mais plus riche en idées. Pourquoi cette occupation ne serait-elle pas aujourd'hui celle de tant de personnes de loisir, à qui le sort a donné et les talents et les moyens? car ces extraits ne sont pas l'ouvrage de l'ignorance. — Il n'y a que la philosophie qui puisse nous faire profiter des perceptions de nos sens, et étendre les bornes de notre esprit, parce que la philosophie seule est l'art de diriger la raison dans toutes ses recherches, de lier et d'arranger les idées acquises par le canal des sens. — Tout mon ouvrage est donc destiné à présenter l'enchaînement des principes dont la connaissance et l'application font ce que j'appelle *expérience*. Mais, comme il est des règles d'une utilité directe, et même d'une nécessité indispensable, qui pourraient devenir ou

(1) Sydenham avait donc raison de dire que « la science de la médecine surpassait une capacité ordinaire, et qu'il fallait plus de génie pour en saisir l'ensemble, que pour tout ce que la philosophie peut enseigner; car les opérations de la nature, sur l'observation desquelles seules la vraie pratique est fondée, exigent, pour être discernées avec la justesse requise, plus de génie et de pénétration que celle d'aucun autre art fondé sur l'hypothèse la plus probable. » *Réponse au D. Brady.*

inutiles, ou difficiles à saisir, faute d'exemples, non-seulement je ferai voir au lecteur curieux d'instructions ce que c'est que l'expérience dans l'art de guérir; je le conduirai même à cette expérience sur la route de la nature.

CHAPITRE II.

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

On regarde, en général, l'expérience comme le simple produit des sens. L'esprit semble y avoir si peu de part, que tout ce qui peut y être d'intellectuel y est regardé comme aussi matériel que les perceptions des sens. C'est-là ce que j'appelle *fausse expérience*, parce qu'elle n'est fondée que sur des observations fausses ou peu réfléchies, et, par conséquent, insuffisantes, ou faussement déduites de principes vrais en eux-mêmes. — On appelle communément aussi *expérience* la connaissance que l'on acquiert d'une chose par la seule intuition réitérée du même objet. Selon ce principe, il ne faut qu'avoir beaucoup voyagé pour avoir la plus grande expérience du monde; un ancien officier aura de même la plus grande expérience possible de la guerre, une vieille garde-malade vaudra le médecin le plus expérimenté. Un médecin qui a vu le plus grand nombre possible de malades sera pareillement le plus accompli : aussi le peuple le préfère-t-il toujours; et, sans s'inquiéter de ce qui caractérise la véritable expérience, il accorde à la vieille femme et au vieux médecin l'estime qu'il devrait n'accorder qu'à une longue et véritable expérience. Le peuple ne demande pas s'il est instruit, pénétrant, homme de génie; mais s'il a des cheveux blancs. — Ces jugements inconsidérés ne viennent que de l'idée que la portion aveugle des hommes se fait de la vieillesse. On suppose qu'un homme âgé a plus vu qu'un jeune homme, et l'on conclut ensuite qu'il a dû penser davantage, puisqu'il a plus vu. Voilà pourquoi l'on honore inconsidérément des vieillards indignes de la moindre estime, et pourquoi les qualités les plus frappantes et les actions les plus brillantes perdent tout leur prix; *c'est un jeune homme*, dit-on.

La seule prérogative que le jeune homme, rempli de mérite, ne peut pas disputer au grison ignorant, c'est le nombre des années; et l'on attache l'expérience à cette pitoyable prérogative, afin que du moins le vieillard puisse toujours avoir là son recours pour opprimer le jeune homme; et que le vieux arbre desséché arrête, sous ses branches stériles, les efforts que fait la jeune plante pour s'élever avec avantage.— Ce préjugé devient d'autant plus nuisible au jeune homme, qu'il reste toujours jeune vis-à-vis du vieillard. J'ai souvent remarqué de ces faibles cervelles qui regardaient toujours un jeune homme de mérite comme un jeune homme, malgré son acquit et sa capacité, parce qu'ils l'avaient vu naître. C'était, en toutes circonstances, le même ton sévère et imposant qu'ils tenaient à son égard, lors même qu'il pouvait être leur maître, et leur était en effet de beaucoup supérieur par ses talents. Il me semble entendre la nourrice d'un général d'armées couvert de blessures : *il a pourtant crié et pleuré dans mes bras!* — L'âge nous fournit l'occasion d'étendre notre esprit; mais chacun n'en a pas la volonté : d'ailleurs, tout esprit n'en est pas susceptible. La vieillesse d'un médecin respectable par son mérite, est une vieillesse honorable; sa gloire le suit partout : l'estime et les respects des jeunes médecins devancent ses pas; ils l'appellent leur père, leur mentor; il est leur lumière dans l'obscurité qui les enveloppe souvent. Mais de vieux jours après une jeunesse peu estimée ou plutôt la vieillesse d'une faible cervelle, n'est qu'ignominie. En effet, soixante-dix ans de stupidité feront-ils jamais un homme respectable? Un vieux médecin, sans mérite, n'est à mes yeux qu'un homme redevenu une seconde fois enfant. Il n'a de force que dans son opiniâtreté : ces vieillards stupides ne pensent pas qu'ils étaient déjà, en naissant, à leur âge de soixante-dix ou quatre-vingts ans.

On voit donc que la fausse expérience n'est tout au plus qu'une aveugle routine, et qui ne suit aucune loi. Cette routine se borne dans le cercle de certaines actions, et dans la répétition de certaines maximes dont elle ignore les raisons et les rapports; en un mot, *un médecin de routine* exerce un art dont il ignore jusqu'aux moindres principes; et il s'en embarrasse d'autant moins, que le peuple, dont il capte les suffrages, les croit aussi inutiles que lui.

Par le peuple ou le vulgaire, j'enten-

drai, dans tout le cours de cet ouvrage, ces gens qui, peu inquiets de ce que l'on a dit de grand et de vrai dans tous les âges, et incapables eux-mêmes de saisir ces grandes découvertes ou ces vérités, voient toujours mal ce qui se passe sous les yeux du grand nombre des hommes, et s'en font beaucoup accroire. C'est là ce peuple ou ce vulgaire qui prend la routine pour la base des connaissances humaines, et conséquemment pour le véritable esprit. — Qu'il me soit permis, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, de faire quelques réflexions sur cet abus. Toute réflexion est toujours bien placée, quand elle devient une partie intéressante dans un ouvrage, et qu'elle se lie, comme d'elle-même, à l'enchaînement des propositions fondamentales. D'ailleurs, on a toujours droit de s'inscrire en faux contre les abus, surtout lorsqu'ils peuvent influer sur toute sorte d'états.

C'est donc aussi sur cette aveugle routine que le vulgaire bâtit le système de l'éducation de la jeunesse. Quelle funeste conséquence ne doit-il pas résulter de la conduite d'un maître, qui, conformément à la pratique reçue, et sans rien examiner davantage, ne cherche uniquement qu'à rendre une jeune tête aussi stupide que la sienne? Au lieu d'ouvrir l'esprit de son disciple, en lui apprenant à fixer un œil attentif sur tont ce qui l'environne, il lui remplit d'abord la tête de mille idées abstraites que ni lui ni son disciple ne sauront jamais apprécier. Est-il étonnant que les difficultés que rencontre l'élève, tant dans le moment présent que par la suite, retiennent son esprit comme dans des entraves, et le forcent à s'en tenir à la seule routine, qui se contente et plus brièvement et plus aisément d'une imitation servile? Tel est cependant l'abus où tombent presque tous les maîtres : chacun apporte ses raisons bonnes ou mauvaises. Les uns croient ne devoir voir qu'avec les yeux des générations les plus reculées. Ces ancêtres, dit-on, étaient des hommes respectables à tous égards : donc il faut suivre la routine. Les autres, incapables d'apprécier le mérite des anciens, et trop orgueilleux pour reconnaître quelque savoir dans leurs contemporains, sont comme un pilote sans boussole, qui n'a plus de ressource que dans la première étoile qu'il peut apercevoir; il vogue au hasard, arrivera peut-être au port : comment? Comme ces maîtres y arrivent, en suivant la routine, sans réfléchir à tous les écueils contre lesquels ils auraient certainement fait naufrage, s'ils les avaient rencontrés. Quelques autres, peut-être encore plus blâmables, et trop peu éclairés pour douter avec méthode, ne voient rien de vrai que des hasards que mille raisons contraires démentiront peut-être au premier moment; et ils se contentent encore de la routine. On en voit aussi tomber dans un abus au moins dangereux. A peine a-t-on ouvert quelques livres, dès l'instant on se croit au niveau des plus grands hommes. L'on n'a bientôt plus besoin d'instruction. On fonde son expérience sur un recueil que l'on fait, et souvent avec dédain, des préceptes qu'on croit les mieux vus, et l'on ne s'aperçoit pas qu'on agit encore plus aveuglément qu'en suivant *le grand train*, ou la routine. Tel est cependant assez fréquemment l'appareil avec lequel un disciple paraît en public, sous les yeux d'un maître tout fier de lui avoir rempli la tête de ces préceptes, et qui ne réfléchit pas qu'au premier moment le disciple échouera, avec ce savoir emprunté, contre la moindre difficulté. Faut-il être surpris que des enfants, ou des jeunes gens instruits de cette manière, ne fassent que des sujets très-médiocres dans un âge plus avancé, après avoir donné les plus belles espérances? C'est cependant ce qu'on voit tous les jours, et ce qui doit nécessairement arriver, quand on ne tend qu'à former des esclaves de la routine.

Cette maîtresse aveugle ravit même à la société le plus grand avantage qu'elle a droit d'attendre de ses membres. Des citoyens instruits par des maîtres aussi aveugles, ou d'une manière aussi abusive, seront-ils jamais en état de connaître, comme il le faudrait, l'homme physique et moral? Cette connaissance, qu'on peut regarder comme le principe du bonheur de la société, comme la première et la plus noble de nos connaissances, toujours masquée ou toujours méconnue par la routine, cependant la seule qui puisse former des hommes, et, par conséquent, de vrais citoyens. Le médecin même semble être plus intéressé à saisir ce point essentiel, que toutes les autres classes de la société civile. En effet, les passions jouent souvent un si grand rôle dans les maladies, qu'on ne peut, sans un crime manifeste, se donner pour médecin, sans avoir fait une étude particulière de l'homme. — On s'imagine cependant qu'il n'est rien de plus aisé à saisir que cette connaissance sublime. Mais où va-t-on la chercher? Dans la conversation ou la fréquen-

tation des gens qui n'y ont peut-être jamais réfléchi de leur vie, ou qui, pleins de préjugés, approuvent ou condamnent d'après les lois et les règles qu'on leur a dictées dans leur jeunesse. Ce sont néanmoins ces gens-là qui, dans un âge plus avancé, vantent sans cesse leur expérience, et ne font pas attention qu'on pourrait leur dire, comme le fit un jour un jeune soldat à un vieux capitaine : *le seul avantage que vous avez sur moi, c'est d'avoir usé plus de souliers.* — En effet, nous voyons tous les jours combien cette prétendue expérience se trouve stérile ou impuissante. C'est ce qui doit nécessairement arriver, quand on n'a étudié ni l'homme ni la nature.

L'agriculture languissait depuis très-long temps sous les mains d'ignorants esclaves de la routine. On ne devait pas exiger que le cultivateur examinât de lui-même, et sans être conduit par le philosophe, les mystères de la nature : ordinairement il n'a d'esprit que ce qu'il lui en faut habituellement pour défricher, labourer, ensemencer, et faire sa récolte; il n'a même pas assez de raison pour se rendre à des avis. Les préjugés ont tant de pouvoir, que le paysan le plus misérable goûte même le plaisir de la liberté dans son opiniâtreté. Qu'un cultivateur intelligent recueille en un an plus que ce paysan en dix, *je n'aurais jamais cru cela*, dit-il; mais il s'en tient à sa routine et à la pratique de ses pères, plutôt que d'examiner s'il ne tirerait pas du même champ le même avantage que l'autre. Les habitants de Minorque, au lieu de greffer leurs arbres comme il le virent d'abord faire aux Anglais, se contentèrent de leur dire que personne ne savait mieux que Dieu comment les arbres devaient croître. Un amour éclairé du genre humain a donc engagé certain nombre de citoyens à arracher l'agriculture à cet abus superstitieux de la routine; et, depuis quelques années, il s'est formé plusieurs sociétés qui se sont consacrées à suivre ces vues. Nous n'examinons pas ici si c'est le blé ou le fer, c'est-à-dire la faim ou la force qui ont d'abord civilisé les hommes; mais nous commençons à comprendre qu'avec un coin de terre et du fer, il est possible de vivre plus à l'aise que ces vastes empires affamés avec leurs flottes chargées des richesses de l'un et l'autre monde. Cependant l'aveugle routine préfère encore le fumier à l'étude de la nature, malgré les vues avantageuses de ces sociétés.

Il en est de l'artisan comme du paysan. Il se borne volontiers à ce que ses prédécesseurs lui ont transmis sur son métier, et n'ambitionne rien de plus. Sans adresse et sans art que la seule habitude, il exerce ses mains toujours d'une même manière au même travail. Comme il ignore les inventions des autres, il ne cherche pas de nouvelles lumières; ce qu'il sait lui suffit, selon lui : ce n'est pas le plus court chemin qu'il tient, c'est le plus connu, fût-il le plus long; l'habitude est tout son savoir. On a vu, il n'y a pas long-temps, à Paris, la preuve de ce que j'avance. Parmi les gens éclairés qui se réunirent pour publier ce grand ouvrage qui a fait tant d'honneur à la France, plusieurs se chargèrent de se rendre chez les artisans, et de les interroger sur leurs métiers, entrant même dans les plus menus détails de leurs outils. Mais ils virent avec étonnement qu'il se trouvait à peine douze artisans capables de s'expliquer nettement sur leurs outils et leurs ouvrages : plusieurs même ne connaissaient pas le nom des outils dont ils se servaient depuis quarante ans. Rousseau appelle ces gens, des machines qui en font agir une autre.

Parlerai-je ici de l'influence de la routine sur la politique, cet art de conduire les hommes, encore plus bizarre que l'esprit humain? Le temps qui change, malgré l'homme, son esprit et ses mœurs, n'autorise-t-il pas aussi à admettre des modifications même dans l'esprit des lois fondamentales d'un état? Les révolutions continuelles, qui apportent tant de changements dans la société civile, ne sont-elles pas une raison plus que suffisante pour changer aussi la constitution d'un état, du moins à un certain point? Jetons les yeux sur les différents états de l'Europe : n'y voyons-nous pas la preuve de la nécessité de ces changements dans le gouvernement? Si l'esprit de l'homme étoit toujours dans un état permanent, oui, la routine ou des lois invariables deviendraient non-seulement plausibles, mais même nécessaires. Mais l'instabilité et l'inconséquence de l'esprit humain ne prouvent que trop que la politique doit encore plus varier dans ses combinaisons, que l'homme ne varie dans ses écarts. — Je ne prétends pas ici que la politique n'ait pas ses principes déterminés. C'est toujours l'avantage d'un état, et par conséquent le bien-être de chaque individu que la politique doit envisager dans toutes ses combinaisons. Il n'est même aucun

art dont les principes et les lois soient aussi simples, si l'on saisit comme il faut l'esprit du gouvernement. Que la cupidité disparaisse, et la politique deviendra un art qui rendra bientôt heureux le prince, les magistrats et le peuple. La plupart des politiques s'imaginent aussi qu'ils sont en état de tout prévoir et de tout exécuter, quand ils se sont proposé pour modèle tel ou tel grand homme. Mais ils ne réfléchissent pas qu'ils ne sont plus dans les mêmes circonstances; et que d'ailleurs, pour imiter ce grand homme, il faut avoir son génie et sa capacité; sans quoi, c'est s'exposer avec témérité en se conduisant par le principe de l'imitation. L'un est un grand peintre, qui même, sans faire attention qu'il dessine en peignant, me rend ses idées avec l'expression la plus juste et la plus vive; tandis que ses imitateurs savent tout au plus calquer sur son ouvrage. C'est sans doute de ces gens que Socrate et Bollinbroke ont voulu parler, quand ils ont dit que, de toutes les sciences et de tous les arts, il n'en est point qui demande moins d'étude et de connaissance que la politique.

L'art militaire, destiné à défendre les droits de l'homme, n'est pareillement, selon bien des gens, qu'une affaire de routine. On croit qu'il ne faut avec le courage qu'un esprit ordinaire pour faire un vrai guerrier; rarement même on voit un officier soupçonner que son art suppose nombre de connaissances nécessairement liées avec l'érudition. Ce n'est que le petit nombre qui pense, avec le chevalier Folard, que l'art militaire n'est qu'un métier pour le commun des hommes, et une science très-relevée pour des hommes de génie. Selon le préjugé ordinaire, un lieutenant qui montre dix cicatrices ou un fifre qui a vu dix campagnes, est un homme d'une expérience consommée. — Mais passons à la médecine. Cet art est aux yeux de la plupart des hommes le bonheur d'avoir par hasard une recette convenable pour chaque incommodité que l'on peut éprouver; et, par conséquent, la médecine n'est qu'un pur empirisme. Un empirique en médecine est un homme qui, sans songer même aux opérations de la nature, aux signes, aux causes des maladies, aux indications, aux méthodes, et surtout aux découvertes des différents âges, demande le nom d'une maladie, administre ses drogues au hasard, ou les distribue à la ronde, suit sa routine, et méconnaît son art. L'expérience d'un empirique est toujours fausse, parce que cet homme exerce toujours son art sans le connaître, et suit les recettes des autres sans en examiner les causes, l'esprit et la fin. Dans les premiers âges de la médecine, il a fallu nécessairement voir les maladies avant de les examiner et de les approfondir : voilà aussi pourquoi les empiriques veulent toujours voir des malades, mais ne veulent jamais examiner ce qu'ils voient, ni savoir ce qu'ils font. Ils rejettent toute instruction, réprouvent tout principe, et se croient instruits, comme par inspiration céleste, de tout ce qui mérite d'être connu. Ces gens, il est vrai, sont susceptibles de certaines combinaisons; mais leurs combinaisons n'embrassent que les premières idées des choses, ou plutôt les seules perceptions des sens. Leur logique paraît ne pas s'étendre au-delà de l'instinct.

Il n'est pas difficile de trouver les causes des différents abus dont nous avons parlé jusqu'ici. La première et la principale vient de l'idée grossière qu'on s'est faite de l'expérience. Un très-habile homme a dit avec raison qu'il est impossible de concevoir dans quelle direction et avec quelle rapidité il faut mouvoir le bras, pour frapper avec une pierre un but éloigné : c'est par l'exercice seul qu'on acquiert cette adresse. Il est vrai que c'est par l'usage qu'on apprend à manier un fusil, un marteau, une hache; mais on sait, par une longue expérience, que c'est en vain qu'on attendrait du seul usage un habile général d'armée, et un Palladio d'un vieux manœuvre. — Les métiers s'apprennent par l'usage; mais on peut fournir à un artiste des idées que l'usage ne lui donnerait pas. Il travaille avec justesse, mais sans connaître l'esprit de son art; il manque donc d'une infinité de ressources que le philosophe seul peut lui procurer. C'est faute de réfléchir sur cet esprit des arts et métiers, que le peuple confond l'exercice de la médecine avec la pratique ordinaire des métiers : l'une est une science purement intellectuelle; l'autre, une adresse ou une habileté dans les doigts.

La haine que l'on a pour ce qui paraît nouveau, fait aimer la routine, comme nous l'avons déjà dit; si l'on en croyait même ces vieillards qui ne savent que vanter le passé, il n'y avait pas d'ignorant de leur temps, mais, malheureusement pour eux, ils sont des témoins vivants de la fausseté de leur assertion. Di-

rai-je même ici que je connais des gens qui, avec une tête bien organisée, ne lisent pas un livre, par la seule raison qu'il est nouveau. Il suffit même de parler d'un ouvrage nouveau avec quelque estime pour leur paraître ignorant; et vouloir leur faire entendre quelque chose autrement qu'ils ne l'ont conçu par le passé, c'est risquer d'en être haï autant que les Anglais le furent des Irlandais, pour leur avoir défendu, sous peine de punition, de brider, selon leur ancien usage, leurs chevaux par la queue. — L'ancienne routine plaît à des sujets bornés, paresseux, indolents, parce qu'il est plus aisé de faire ce que l'on a toujours fait. Il est d'ailleurs plus aisé d'établir trois principes pour déterminer la nature des maladies, comme le faisaient les anciens méthodistes, et d'opposer trois recettes seules à ces maladies, ou de rejeter toute règle, comme le font les empiriques : cela coûte moins que d'approfondir l'art de guérir. Quoi de plus court, de plus aisé que de s'en tenir à un livre seul ou à un seul remède, et de réprouver toutes les connaissances qui ne se trouvent pas dans ce livre, ou tous les remèdes qui ne ressemblent pas à celui qu'on a adopté. Il est sans doute bien plus facile de mendier, par une basse complaisance, le vil applaudissement du peuple, et de se faire louer et préconiser par des amis gagnés par des flatteries ou par tout autre moyen, et de ravir au véritable mérite sa récompense, en répandant des calomnies que le peuple n'est que trop porté à publier et à noircir encore davantage : tout cela, dis-je, est bien plus aisé que d'acquérir un véritable mérite. Les médecins des Chirigouans soufflent autour du lit de leurs malades, pour en chasser les maladies; tout le peuple est persuadé que la médecine consiste dans ce vent, et les docteurs Chirigouans recevraient fort mal quiconque voudrait leur rendre cette méthode plus difficile. Ils en savent assez, quand ils savent souffler.

L'aveugle routine se fait goûter de la multitude, parce que tous les ignorants l'approuvent, et qu'il n'est que des médecins éclairés qui la condamnent; en général, les hommes aiment assez rencontrer leur même manière de penser les uns dans les autres; on a même remarqué, long-temps avant nous, que c'est toujours l'amour-propre qui décide de la haine ou de l'amitié, de l'honneur ou du mépris que l'on a pour les autres, et que c'est aussi par le même principe qu'on juge du mérite. Tout homme éclairé est sûr de se faire un ennemi de son juge, s'il ne tâche pas de flatter son amour-propre, et il est en même temps méprisé de la multitude ignorante, parce qu'il condamne ou ne suit pas ses erreurs, ses préjugés, et que le vrai, le bien, le savoir qu'il approuve, est justement ce que cette multitude méprise; plus un médecin a d'esprit et de pénétration, plus il est exposé aux traits des ignorants. Agathias nous rappelle dans son histoire un empirique des plus ignorants, et qui était en même temps l'homme le plus hardi à parler de ce qu'il ne comprenait nullement. Cet Uranius alla en Perse à la suite d'un ambassadeur de Constantinople, et plut si fort au roi Cosroës, que ce prince, qui avait appelé chez lui et ensuite renvoyé les plus célèbres philosophes de la Grèce, dit que jamais il n'avait vu un homme aussi éclairé et aussi pénétrant qu'Uranius. La cause de cette approbation, ajoute l'historien, n'est pas difficile à saisir. Nous nous sentons tous comme entraînés vers ceux qui nous ressemblent; un génie de la trempe du nôtre nous plaît; il suffit, au contraire, qu'un autre nous montre quelque supériorité pour nous déplaire. — C'est en vérité une occupation bien humiliante pour l'humanité, que de rappeler tous les préjugés qui se déclarent pour l'ignorance, la superstition, etc., et affermissent leur empire dans la société. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces préjugés tendent même à la ruine de notre bonheur, de notre santé, et nous ouvrent même souvent le tombeau. Voyons donc les funestes conséquences de ces abus.

Je dis d'abord que la société civile en souffre des dommages extrêmes. L'aveugle respect que l'on a pour les anciens usages cause une indolence dans laquelle s'ensevelissent les plus précieux talents, une indolence qui empêche même de penser que l'on peut être dans l'erreur, et l'on ne fait que tomber d'une faute dans une autre. Si l'homme à préjugés est un homme puissant, soit par lui-même, soit par son crédit, quels dommages ne pourra-t-il pas causer? Les vues les plus sages, les projets les mieux concertés, les desseins les mieux réfléchis, ne seront-ils pas toujours présentés en pure perte, quand cet homme aura le droit et le pouvoir de dire : *Cela ne me plaît pas*. Cet homme sentira peut-être

qu'il a tort, mais la honte l'arrête, et il ne veut plus devenir apprenti, après avoir été maître pendant quarante ans. En effet, combien peu de gens goûtent cette réflexion d'Horace : *Cur nescire pudens prave quam discere malo?* Semblables en cela aux sauvages de la Louisiane, qui, parvenus à l'âge viril, refusent d'embrasser le christianisme, par la raison qu'ils sont trop âgés pour pratiquer des règles si difficiles. Les sciences, les arts, la justice, l'humanité, disparaissent sous l'empire de la routine, quand, avec le désir de faire respecter la vérité, on n'a pas le pouvoir de l'effectuer.

Secondement, ces préjugés déconcertent la jeunesse. Dans ce trouble général, il est peu de jeunes gens qui aient assez de force et de courage pour ranimer leur ardeur, redoubler leurs soins, leur activité, consacrer le printemps de leurs jours aux veilles et au travail, désarmer l'ignorance, et briser le sceptre de la stupidité, au risque de leur repos, de leur fortune, de leur réputation. Investi et attaqué de tout côté, le jeune homme, malgré ses efforts, retombe dans la médiocrité où l'oppression des préjugés le retient. — Ces préjugés s'opposent donc directement aux progrès de la médecine. Comme il n'est pas de forme, disait Socrate, que ne prenne l'esprit du vulgaire ignorant, les obstacles se multiplient sans cesse. Un médecin raisonnable ne peut donc espérer de se faire goûter que parmi des gens qui lui ressemblent, mais il aura toujours tort de vouloir paraître sage parmi des insensés. Les jugements qu'il porte des maladies, ses traitements, ses remèdes, seront toujours blâmés ou méprisés de ceux à qui sa manière de penser doit nécessairement déplaire, et il sera fort heureux s'il n'est pas traité d'empoisonneur. — Jusqu'au temps des Mamelucks (1), l'Égypte eut des médecins qui exerçaient leur art avec esprit, probité et zèle; mais ces tyrans barbares et ignorants ne payèrent les soins de ces médecins que par une extrême cruauté. La profonde ignorance de ces tyrans les privant de la moindre connaissance des principes de l'art, ils ordonnaient, à la moindre sensation douloureuse, qu'on les soulageât, ou qu'on les guérît, et ne faisaient rien de ce qu'on leur prescrivait. Les médecins, contraints de se régler sur les caprices aveugles de ces maîtres absolus, ne songèrent plus à guérir avec méthode, mais à plaire aux tyrans par un empirisme décidé, et, sans songer dès-lors aux maladies principales, ils ne fixaient plus leur attention que sur quelques symptômes particuliers qu'il s'agissait de calmer à l'instant, adoucissaient les douleurs, abandonnaient toute la maladie à la nature, et ces cruels à leur malheureux sort. Ces méthodes plurent à ces maîtres, et, depuis ce temps-là, la médecine n'est plus en Égypte qu'un verbiage de femmelettes. — Jamais on ne trouvera de vrai génie dans un médecin qui montre de la duplicité, de la bassesse, capable de digérer tous les affronts, prêt à faire le fou avec les fous, et à sacrifier à toutes les idoles. Galien, qui se fit une réputation si grande et si légitime par ses qualités éminentes, tant de l'esprit que du cœur, et qui avait réuni en lui seul tout ce que les siècles précédents avaient connu dans la nature, se plaint amèrement d'un grand nombre de médecins qui ne se faisaient point de honte d'aller faire, dès le matin, leur cour aux femmes, de se trouver le soir aux festins les plus somptueux, et de chercher, en s'asservissant à la mode, à se faire une grande réputation bien ou mal établie. Voilà pourquoi, ajoute-t-il, on regarde les beaux-arts et la philosophie comme des connaissances fort inutiles à un médecin. Doit-on être surpris, après cela, que des artisans quittent leur métier pour exercer la médecine, et que des gens qui n'ont que l'art de préparer des médicaments, aient la hardiesse de se ranger parmi les vrais médecins, et de traiter des maladies? Pline a fort bien dit qu'avec de l'effronterie, on passera pour médecin, si on le veut.

Cette manière de penser, qui s'est introduite depuis tant de siècles, est une suite de l'idée grossière qu'on s'est faite de la médecine dans tous les âges. J'ai ouï dire, à la louange d'un médecin des plus suivis d'une ville, qu'*il était aussi souple qu'un valet-de-chambre*. Mais un médecin qui pense noblement de son art, et qui sait ce qu'il se doit à lui-mê-

(1) Nom d'une fameuse dynastie qui régna long-temps en Egypte. C'était dans l'origine une troupe de mille esclaves Turcs et Chrétiens achetés des Tartares par *Melicssalch*, qui, les ayant formés pour la guerre, les éleva aux premières dignités de l'Empire. Leur chef portait le titre d'Emir.

me, ce qu'il doit à ses malades et aux assistants, aura-t-il cette souplesse? C'est justement là ce qui le fait mépriser. La médecine fera-t-elle donc quelques progrès, quand ceux qui pourraient le plus contribuer à sa perfection ne font rien pour leur art. — Cet abus est surtout commun en Angleterre, où les plus grands médecins aiment mieux consacrer aux beaux-arts, à la philosophie, aux mathématiques, les moments de leur loisir, que de s'occuper de quelques ouvrages qui contribuent aux progrès de la médecine. Bacon dit que l'imposteur triomphe souvent au lit des malades, tandis que le vrai mérite y est affronté et déshonoré, car le peuple a regardé de tout temps un charlatan ou une vieille femme comme les rivaux des vrais médecins : de là vient que tout médecin qui n'a pas assez de grandeur d'ame pour ne pas s'oublier, ne se fait pas de peine de dire avec Salomon : *S'il en est de moi comme de l'insensé, pourquoi voudrais-je paraître plus sage que lui?* D'autres plus délicats prennent donc un autre parti, et cherchent à se faire une réputation en se livrant à d'autres sciences, puisque la médiocrité en médecine mène aussi loin que le plus haut degré de perfection. Bacon n'a que trop bien observé que la longueur d'une maladie, la douceur de la vie, les appas illusoires de l'espérance, les recommandations des amis, sont des raisons valables pour préférer les plus vils ignorants aux meilleurs médecins, parce qu'un ignorant donne toujours plus d'espérance qu'un vrai médecin.

Freind, qui, dès sa jeunesse, avait déjà mérité la réputation de très-grand médecin et de grand écrivain, fait aussi ce raisonnement, et a eu le même sort : on peut voir ce qu'il dit à ce sujet dans une lettre adressée au docteur Mead, cet homme si méprisé des empiriques et du peuple, et si considéré de tout ce qu'il y avait de gens respectables. L'estime que l'on a pour les ignorants, dit Freind dans cette lettre, est cause que de vrais génies, qui se seraient distingués dans la médecine, ont cherché à se faire une réputation, en se livrant à d'autres sciences dans lesquelles ils ont même surpassé ceux qui semblaient être particulièrement destinés par la nature à cultiver ces sciences. En effet, ceux qui n'envisagent que la gloire et la réputation, n'ont-ils pas raison d'abandonner un art dans lequel les préjugés accordent autant d'estime à la médiocrité qu'au plus rare mérite, et dont l'exercice n'a d'éclat aux yeux du peuple qu'autant que la témérité l'emporte sur la réserve et la prudence? — Le charlatan a même un avantage considérable sur le vrai médecin. C'est que, si quelqu'une de ses promesses se réalise, on l'élève jusqu'aux nues, et si le malade est trompé, on est obligé de se taire par honneur, et pour ne pas s'exposer à être blâmé d'avoir confié sa guérison à un malheureux qui a d'autant plus de droit d'être fripon, que le nombre des sots est toujours le plus grand. D'ailleurs, cet homme hardi ne risque jamais la perte de sa réputation, parce que, comme il n'en a que dans l'esprit des ignorants, le tort sera toujours du côté de ceux qui ont voulu l'écouter. Les hommes aiment tant le merveilleux, que le charlatan a même seul le droit de faire goûter au peuple la nouveauté : plus ses promesses seront absurdes, plus il est sûr d'être écouté. Il donne un nom barbare aux simples qu'il vient de cueillir à l'entrée du village où il préconise ses remèdes et fait le détail de ses miracles; et dès l'instant, ces simples vont guérir toutes les infirmités.

Galien nous a laissé le portrait de tous les charlatans dans celui de Thessalus, qui vivait sous Néron. Son père, dit-il, était un ouvrier qui ne pouvait lui inspirer le moindre goût pour ce qu'il y a de beau et de grand. Sans aucune teinture des lettres ni de philosophie, Thessalus se mit donc en tête d'être médecin, et, selon sa manière grossière de penser, il l'était réellement; il sentait cependant bien qu'il lui manquait les connaissances et les qualités seules capables de frayer la route au véritable honneur; il avait même toujours le ton, les manières et le langage d'un homme de son métier, et il était aisé de reconnaître en lui son père, qui était un cardeur de laine. Il commença donc par gagner ses malades, non en leur prescrivant des remèdes bien vus et bien adaptés aux circonstances, mais en flattant leur espoir et leur amour-propre. Malgré la dureté naturelle de son caractère, il savait plier dans le besoin, et obéir à ses malades, comme un esclave à son maître, quand il trouvait son compte dans cette basse complaisance; mais autant il était soumis aux malades dont il voulait gagner ou avait gagné la faveur, autant il montrait d'impudence et de témérité contre les vrais médecins qu'il pouvait rencontrer sous ses pas; car, à peine eut-il trouvé le

moyen de plaire à Rome par cette bassesse, qu'il ne cessa de déclamer, sans aucune réserve, contre tous les médecins, et avait même la hardiesse de soutenir qu'il n'y avait de médecin que lui. Il n'épargnait même pas plus les morts que les vivants, et se faisait un plaisir de se répandre en injures contre Hippocrate. Voilà, dans ce portrait de Thessalus, tout ce que font encore aujourd'hui les ignorants et les charlatans. L'État souffrira-t-il donc toujours cette malheureuse engeance, et le peuple, malgré son aveuglement, mérite-t-il d'être abandonné en proie à ces impudents empoisonneurs. Si la société a droit de s'opposer aux desseins d'un homme qui veut se rendre malheureux, pourquoi n'aurait-elle pas le même droit, lorsqu'il s'agit de conserver le plus grand nombre de ses individus? Mais si la société a ce droit, est-elle excusable de ne pas s'en servir? Le souverain écoutera toujours favorablement les représentations qui lui seront faites à ce sujet : c'est donc aux facultés de médecine à se réunir pour arrêter ces abus.

CHAPITRE III.

DE LA VRAIE EXPÉRIENCE.

Je vais opposer la vraie expérience à la fausse, la raison à l'extravagance. Le mot d'*expérience* a différentes significations : les mathématiciens, les physiciens, les médecins, les moralistes, appellent expérience (*experimentum*), le résultat des tentatives qu'ils font pour s'instruire des effets qu'ils remarquent dans le monde physique ou moral, et pour en assigner les causes, ou la manière dont agissent ces causes. Une expérience diffère d'une simple observation, en ce que la connaissance qu'une observation nous procure semble se présenter d'elle-même, au lieu que celle qu'une expérience nous fournit, est le fruit de quelque tentative que l'on fait dans le dessein de voir si une chose est ou n'est point. Un médecin qui considère tout le cours d'une maladie avec attention fait donc des observations, et celui qui, dans une maladie, administre quelque médicament, et prend garde aux effets qu'il produit, fait une expérience. Ainsi le médecin observateur écoute la nature; celui qui expérimente l'interroge. — L'expérience (*experientia*), dans la vie civile, la politique, l'art militaire, l'art de guérir, est, en général, la connaissance que l'on peut acquérir de ces sciences ou de ces arts, d'après des observations et des tentatives bien faites, ou comme le disait Cicéron à Lentulus : *magis experiendo quàm discendo*. Mais nous appelons particulièrement expérience en médecine, l'habileté à garantir le corps humain des maladies auxquelles il est exposé, et à guérir ces maladies lorsqu'elles se sont manifestées.— Cette expérience suppose pour principe la connaissance historique de son objet; car, sans cette connaissance, il est impossible de se fixer un but. Elle suppose encore la capacité de remarquer et de différencier toutes les parties de cet objet; elle demande enfin un esprit en état de réfléchir sur ce qu'il a eu lieu d'observer, de passer des phénomènes à leurs causes, du connu à l'inconnu, de tout approfondir, et de saisir les mystères de la nature dans ce qu'elle peut laisser apercevoir. L'érudition nous fournit la connaissance historique, l'esprit d'observation nous apprend à voir, et le génie à conclure.

Ce n'est donc point l'occasion de voir beaucoup qui fait l'expérience, parce que la simple intuition d'une chose n'apprend rien, et que l'observation adroite d'un fait n'est même pas encore ce que l'on entend par la vraie expérience. Tout homme qui ne sait pas ce qu'il doit directement observer, ou qui n'a pas l'art de voir et de réfléchir sur ce qu'il a vu, pourra parcourir tous les pays du monde sans avoir rien connu. Il entrera même, si l'on veut, dans une carrière encore plus importante, celle de la vie humaine, mais sans rien voir dans le cœur de l'homme. La véritable expérience dépend surtout de la tête de celui qui cherche à l'acquérir. — Pour acquérir cette expérience, il faut non-seulement savoir lire dans les ouvrages de ceux qui ont ouvert le sein de la nature, mais il faut encore être soi-même en état de pénétrer ces mêmes mystères. Comme les génies, même les plus libres de préjugés, n'ont pas toujours su se garantir de conclure précipitamment des phénomènes à la réalité, on sent combien il faut de prudence et de pénétration pour n'être pas induit en erreur par les assertions et les découvertes des plus grands hommes même. Ce n'est donc qu'avec l'organisa-

tion la plus heureuse et l'esprit le plus réfléchi, qu'on saura chercher cette expérience dans les ouvrages des savants, ou dans le sein de la nature. Mais il faut surtout être prêt, en toutes circonstances, à renoncer aux principes de sa première éducation, dès que l'on en connaît l'insuffisance, ou même la fausseté, et savoir dire hardiment à son maître : *Tu t'es trompé*, et non pas : *Tu l'as dit.* De tout temps et chez toutes les nations, les faux médecins ont été en différend avec les vrais médecins. Malgré cela, il ne faut pas croire que la fausse expérience ne soit que du côté des empiriques, et que la vraie ne se trouve que chez les dogmatiques. On a vu de vrais médecins parmi les empiriques, comme on en a rencontré de faux parmi les dogmatiques.

Quoique les empiriques, même les plus méprisables, aient toujours été en grand nombre chez toutes les nations, on ne peut cependant disconvenir que, depuis les premiers âges de la médecine jusqu'au temps où l'on a réuni la philosophie à la médecine, le médecin même le plus sensé et le plus intègre n'ait été un empirique fort médiocre. Mais les médecins n'avaient pas alors ce nom, et, loin de former aucune secte, tous suivaient la même voie. Dès que l'on eut acquis plus de lumières, chacun prit insensiblement une route différente. La plupart des médecins se livrèrent à des recherches inutiles, et ne s'occupèrent que de subtilités frivoles, abusés par la philosophie défectueuse de leur temps. — Les différentes opinions qu'on conçut alors de l'art, et les succès que l'on vit, malgré cela, de la pratique de quelques bons médicaments, formèrent peu à peu une secte qui se proposa de renoncer à toutes les subtilités, pour s'en tenir uniquement à ce que l'expérience apprendrait. C'est au temps d'Hérophile que remonte l'origine de cette secte. Ce médecin faisait, avec raison, moins de cas de l'art que des moyens curatifs. — Mais bientôt les médecins s'égarèrent dans leur manière de raisonner sur les causes des maladies. Ils rejetèrent les remèdes les plus importants, et dont l'expérience avait le plus confirmé l'efficacité : ils ne voulurent plus ni saigner ni purger, parce que ces moyens curatifs ne s'accordaient pas avec leur système : d'où Hérophile concluait que plus on croyait avoir de connaissance, plus on s'écartait de l'expérience. Philinus de Cos, son disciple, trouva de plus que les connaissances anatomiques qu'Hérophile lui avait communiquées, ne lui procuraient pas plus de ressources dans le traitement des maladies, qu'ainsi c'était en pure perte qu'on recherchait les causes des maladies, puisque l'anatomie même ne fournissait aucune lumière à cet égard; qu'il ne fallait donc pas tant raisonner, mais s'en tenir à l'expérience, qui seule faisait le médecin. Sérapion d'Alexandrie réduisit ces idées en système, et, selon Celse, il devint le chef d'un parti dont les sectateurs prirent le nom d'empirique, du mot εμπειρια, qui signifie *expérience.*

Ces médecins entendaient donc, par expérience, ce que l'on avait connu, soit par pur hasard, soit par quelque tentative, et ils appelaient imitation la répétition de ce que l'on avait fait dans telle ou telle circonstance, après en avoir remarqué la conséquence. C'était, selon leur idée, avoir une vraie expérience, quand, à l'aide d'une imitation souvent répétée, on était en état de se fixer des propositions, d'où l'on pouvait déduire ce qui a lieu en toute occasion, ou ordinairement, ou rarement, ou de telle manière. Ils conseillaient, pour acquérir cette habileté, de commencer par observer par soi-même, ensuite de lire ce que d'autres pouvaient avoir observé touchant la partie historique des maladies et leur guérison. Ils espéraient que, par là, on pourrait conclure d'une maladie à une autre, et voir, dans le cas d'une autre maladie nouvelle, ce qu'il y aurait à faire, d'après ce que l'on avait fait dans une maladie connue; c'est ce qu'ils appelaient conclure par analogie. Ainsi, l'expérience des empiriques était fondée sur le témoignage des sens, sur le souvenir de ce que d'autres avaient observé, et sur la comparaison du connu avec l'inconnu. Telle était l'extrême différence qu'il y avait entre ces empiriques raisonnables et les stupides empiriques des temps plus reculés.

Sérapion et ses successeurs ne voulaient pas qu'on entrât dans la recherche des causes cachées, et ne s'arrêtaient qu'à ce qui frappait les sens. En cela, ils avaient quelque raison. Il était réservé aux recherches anatomiques de nous dévoiler ces causes secrètes : or, l'anatomie était encore dans son enfance du temps de Sérapion ; aussi, ne recherchait-on alors ces causes que dans la philosophie de ces temps-là ; de sorte qu'il fallait nécessairement tomber d'une erreur

dans une autre, au milieu de cette obscurité. On voit donc que les auteurs de la secte des empiriques n'avaient qu'un dessein louable en soi-même : ils tendaient à bannir de la médecine toute hypothèse et toute chicane; ils ne voulaient pas qu'on recherchât les causes prochaines des maladies. En effet, il était naturellement impossible de les trouver alors; et, comme on n'y aurait nécessairement substitué que des chimères, on aurait toujours été dans le cas de mal déduire ses indications curatives. Les causes externes ou éloignées leur paraissaient mériter leur attention; mais, en même temps, ils se mettaient peu en peine d'examiner comment ces causes agissaient. S'ils faisaient attention à ces causes, ce n'était pas dans le dessein d'en déduire des indications curatives, parce que ces indications leur paraissaient trop arbitraires. Ils ne prenaient donc garde à ces causes externes, que comme aux autres circonstances des maladies : c'était, selon eux, une partie des signes qui servaient à déterminer l'espèce de la maladie. — Ils s'en tenaient uniquement à ce qui tombait sous les sens ; et, conséquemment, ils pensaient qu'il ne fallait que le seul usage des sens et la mémoire pour la pratique de la médecine S'ils admettaient quelques raisonnements, ils les demandaient si simples, qu'il ne fût pas possible de se laisser abuser, et si naturels, qu'ils parussent se présenter comme d'eux-mêmes. Ils ne proscrivaient donc les raisonnements qu'autant qu'ils étaient appuyés sur de faux principes, et qu'on aurait jugé de la nature d'après ces raisonnements mal fondés. Mais ils ne rejetaient ni l'examen rigoureux des phénomènes, ni l'analogie, ni l'érudition. Philinus et Sérapion n'ont donc point été blâmables, si leurs sectateurs ou leurs successeurs se sont écartés de leur manière de penser, et s'ils ont condamné l'érudition, l'anatomie, la physiologie, et la philosophie qui est l'âme de la médecine. Les fondateurs de la secte empirique cherchaient la vraie expérience, et leurs stupides successeurs se contentèrent de la fausse.

Si les fondateurs de cette secte ne méritaient pas d'être méprisés, les dogmatiques, leurs ennemis, ne sont pas, d'un autre côté, tous estimables sans restriction. On appelait dogmatiques, les médecins qui exerçaient leur art d'après des principes. Ces médecins ne se contentaient pas de discerner les maladies par la réunion des symptômes qui en déterminaient l'espèce, ils voulaient encore connaître la cause de ces symptômes. Tous les moyens dont se servaient les empiriques pour connaître et guérir les maladies, ne déplaisaient pas aux dogmatiques ; mais ceux-ci prenaient encore une autre voie, celle des indications, laquelle leur paraissait être la base de toute méthode curative. Les empiriques, comme nous l'avons dit, rejetaient ces indications, parce qu'elles sont nécessairement fondées sur la connaissance des causes que ces médecins regardaient comme inutiles, ou même comme une source d'erreurs, puisque la plupart de ces causes, selon eux, sont toujours un vrai mystère. — Les dogmatiques établissaient leurs indications sur la nature même des maladies, sur leurs causes et leurs différentes circonstances, sans se rappeler, dans le cas actuel, ce qu'ils avaient vu de semblable. Cependant Galien dit que les indications sont le principe de la pratique, et que celui qui trouve les méthodes qui conduisent le mieux au but que montrent ces indications, mérite seul le nom de médecin. Ainsi, celui qui tend à ce but par la seule expérience, est un empirique, selon Galien ; et celui qui y tend par le raisonnement, un dogmatique.— On n'est pas unanimement d'accord sur le fondateur de la médecine dogmatique ; les dogmatiques attribuent cette prérogative à Hippocrate, parce que, dans plusieurs de ses ouvrages, il paraît contredire assez au long et avec beaucoup de jugement ceux qui faisaient consister la médecine dans un usage aveugle ; et que, d'ailleurs, il a exercé la médecine d'après des principes constants, joignant à son expérience le raisonnement des philosophes qui l'avaient précédé. Nous savons cependant qu'Hippocrate se bornait la plupart du temps à la seule observation, parce qu'on ne connaissait pas encore tous les principes nécessaires à l'art de raisonner, et que, conséquemment, il fallait s'en abstenir en bien des occasions. Ce serait donc plutôt Galien qu'Hippocrate que nous regarderons comme l'auteur de la secte des dogmatiques. Galien a même fait en médecine ce que Descartes a fait en philosophie : tous deux, en partant de faux principes, nous ont si bien montré l'art de raisonner, que ce n'est qu'en suivant leur méthode qu'on peut les réfuter. — Les empiriques avaient remarqué, long-temps avant Ga-

lien, que les médecins philosophes s'abusaient, en ce qu'ils n'établissaient les raisonnements qu'ils faisaient sur les maladies, que par des propositions arbitraires; que leurs définitions n'étaient nullement puisées dans la nature; et qu'ils avaient donc raison de s'en tenir à leur seule expérience. Les meilleures têtes se rangèrent, il est vrai, du côté des dogmatiques depuis Galien; mais on sait aussi qu'ils formaient moins une secte, que la réunion d'un certain nombre de gens qui choisissaient (1) ce qu'il y avait de mieux vu dans les différentes opinions et dans les différentes méthodes. Ces gens étaient, sans contredit, les plus sages. Les Galénistes, proprement dits, étaient les vrais antagonistes des empiriques. Il faut néanmoins convenir que les empiriques devaient être rangés parmi les vrais médecins, lorsqu'ils commencèrent à former une secte, et que les dogmatiques n'étaient que de faux médecins, lorsqu'ils déduisaient leurs principes de leurs idées chimériques. — Mais peu à peu les empiriques s'abaissèrent jusqu'au niveau du plus bas peuple. Les dogmatiques, au contraire, assez courageux pour surmonter tous les obstacles qui paraissaient se multiplier devant eux, revinrent sur la route qu'avait suivie Hippocrate. Les chimistes formèrent dans les âges modernes une nouvelle espèce d'empiriques. Ils négligèrent toute érudition, et même l'histoire et les signes des maladies, pour en rechercher les causes dans leurs fours et leurs laboratoires, et conclure ainsi à la pratique. Les empiriques de nos jours sont à peu près les singes de ces chimistes. Sérapion et ses disciples cherchaient autant à connaître les maladies que les médicaments; les empiriques de nos jours ne s'occupent que de la connaissance des médicamens, et se moquent de celle des maladies. Les sectateurs de Sérapion étaient de vrais médecins, et les empiriques de nos jours sont tout au plus d'ignorants apothicaires. — Autant la folie diffère de la raison, autant les empiriques actuels diffèrent des vrais médecins. Les vrais médecins respectent et recherchent l'érudition que ces empiriques méprisent; parce qu'il n'est pas possible qu'un seul homme voie autant que tous les âges qui l'ont précédé. Cette érudition, qu'on peut appeler le flambeau du médecin, est d'autant moins intéressante pour les empiriques, que le nombre et la nature des maladies sont déjà déterminés chez eux par les qualités connues ou inconnues des médicaments qu'ils distribuent. Ainsi, peu leur importe que telle observation ait été faite dans tel temps, que telle maladie, traitée de telle manière, ait eu telle terminaison. Une maladie ne doit, suivant les empiriques, se terminer, ou plutôt se guérir, que de la manière qui sera déterminée par l'effet de leurs médicaments. Ainsi tout raisonnement devient inutile. Il suffit qu'un médicament ait telle vertu; et ce serait en pure perte qu'on chercherait à imiter la nature dans la solution d'une maladie: tout dépend du remède, non de la prudence du médecin, et encore moins des opérations de la nature. Telle est la logique de ces prétendus Esculapes qui n'ont eu secrètement, dans tous les âges, que trop d'imitateurs parmi les médecins, du moins en bien des occasions. Strabon disait qu'il n'était pas possible d'être grand poète sans être homme d'une probité réelle; mais un médecin peut-il se donner pour tel, s'il n'a en horreur les manœuvres de ces détestables empiriques? Peut-il, en conscience, hasarder un médicament, sans au moins être engagé à l'administrer par les inductions de la plus exacte analogie? N'est-ce pas être l'ennemi juré d'un malade, que de prétendre le guérir sans connaître jusqu'à certain point la nature de sa maladie, tant pour les causes, les signes, que par son état antécédent et son état actuel? N'est-ce pas manquer à tout ce qu'on doit à l'humanité, en supposant même qu'on oublie ce qu'on doit à sa religion, que de se présenter au lit d'un malade, sans avoir les connaissances requises? Peut-on se dire: J'ai fait ce que j'ai pu, si l'on ne peut en même temps se dire: Je savais ce que je devais savoir? J'aime de la religion dans un médecin, parce que la religion, sans préjugés et sans fanatisme, s'accorde toujours aisément avec les principes de l'honneur et de la probité. Hippocrate et Sydenham n'étaient pas des gens irréligieux. Comme les empiriques n'ont pas besoin d'expérience pour savoir ce qu'ils ont à faire, ils sont toujours en état de se rendre compte à eux-mêmes de leur conduite, quand ils savent combiner leur probité à raison de leur intérêt. Ils ont donc fait ce qu'ils devaient, quand ils ont abusé des sots qui les autorisaient à être fripons; et c'est à quoi se réduit leur expérience.

(1) On les appelait *Éclectiques*.

LIVRE II.

DE L'ÉRUDITION, ET DE L'INFLUENCE QU'ELLE A SUR L'EXPÉRIENCE.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉRUDITION EN GÉNÉRAL.

Nous entendons, en général, par érudition, l'ensemble de toutes les parties des connaissances humaines, qui méritent d'être laissées par écrit, et traitées chacune avec la méthode convenable. Je dis avec une méthode convenable; « car » chaque partie des sciences, comme » l'observe très-bien Aristote, n'exige » plus ou moins d'exactitude et de dé» tail, que relativement au but de celui » qui la traite. Un ouvrier et un géomè» tre considèrent un angle droit sous des » rapports bien différents : l'un ne le » considère que comme utile dans son » travail, au lieu que l'autre, occupé de » vérités qu'il s'agit de découvrir ou dé» montrer, en examine la nature et les » propriétés. » L'érudition ne suppose pas non plus qu'on « entre dans la re» cherche de toutes les causes. Il suffit » en bien des occasions de dire qu'une » chose est, sans donner de raison que » sa réalité : c'est ce qui a lieu à l'égard » des principes. » Un homme savant est donc celui qui sait ce qu'on a connu avant lui, et comme on a dû le connaître, ou comme le dit Cicéron : *Qui omnium rerum atque artium rationem naturamque comprehenderit.* — L'érudition du médecin n'est donc qu'une érudition particulière. C'est la connaissance de ce que les autres médecins ont observé et expérimenté touchant l'art de préserver le corps humain des maladies auxquelles il est exposé, de connaître ces maladies, de les guérir, ou au moins de les rendre plus supportables. Mais le corps humain étant nécessairement lié à toutes les parties de la nature, on voit que l'érudition du médecin doit être beaucoup plus étendue qu'on ne l'aurait pensé dès l'abord. Nous en examinerons le caractère ci-après. — La vraie érudition mérite seule le nom de science. Elle est plutôt une habileté de l'esprit qu'un ouvrage de mémoire; car une mémoire, même médiocre, suffit dès qu'on y réunit en même temps de l'esprit et un travail opiniâtre. En supposant la capacité et la volonté, nous acquérons cette érudition, tant par la lecture que par la fréquentation des gens savants, libres de préjugés et uniquement attachés à la vérité. Les idées des autres, leur savoir, leur expérience, leur manière de voir, enfin, tout ce qui peut leur appartenir, se fond ainsi avec ce qui nous est déjà propre et particulier ; et, après certain temps, si nous sommes susceptibles de réflexions, il nous semble que nous n'avons pensé que de nous-mêmes. Mais, pour parvenir à cet avantage, il faut nécessairement supposer que notre propre fond n'ait ou besoin que de culture ; sans quoi, il est impossible de s'approprier les richesses d'autrui : il est même facile de distinguer ceux qui ont naturellement ces qualités. Nous voyons tous les jours de ces gens qui n'ont rien que de factice dans leur manière de penser et de parler; et ce n'est jamais qu'en citant les autres qu'ils croient bien dire; preuve qu'ils n'ont jamais analysé le moindre sentiment, ni la moindre idée. Ces gens, toujours prêts à citer, n'ont qu'une fausse érudition ; car le vrai savoir est un bien qui doit nous être propre, et que l'on doit plus faire apercevoir par la finesse de l'esprit, que par le nombre des citations. Combien de savants perdraient de leur mérite si l'on examinait leurs ouvrages selon ce principe.

La vraie érudition est un bien propre au seul philosophe; et l'expérience le suppose toujours. Avant de pouvoir observer chaque chose individuelle dans la

nature, il faut en connaître le caractère particulier, tant par l'histoire de la nature même, que par l'observation et l'examen des phénomènes. Le plus grand génie même n'apprendrait, qu'après bien du temps, à discerner de lui-même les maladies, si les écrits des habiles médecins, qui l'ont précédé ne lui avaient tracé les premiers traits de cette connaissance. Il est donc avantageux que l'érudition lui tienne lieu d'expérience en bien des occasions. — Le génie est même quelquefois nuisible sans l'érudition, parce que l'esprit livré à lui-même n'emploie pas toujours ses forces avec justesse, et qu'il ne s'occupe que de hasards dans l'immensité des choses qui se présentent à lui, tant qu'il n'est point déterminé par quelque objet capable de le fixer. Il faut nécessairement connaître quelque chose de certain, avant de se porter vers des objets inconnus. C'est l'expérience des autres qui doit nous instruire, leurs pensées nous éclairer, et pour ainsi dire, leurs ailes nous porter avant que nous puissions être inventeurs. Il est rare de voir un génie trouver une science dans son propre fond; il me serait facile de montrer que la plupart des grandes découvertes qui se sont faites, en physique surtout, dans ces derniers temps, ne sont pas dues à ceux qui ont passé pour en être les inventeurs; ou qu'au moins ils n'y ont été conduits que par des indices que d'autres leur avaient laissés, ou par une conséquence naturelle de ce que l'on avait ou conjecturé, ou calculé, ou expérimenté, avant ces prétendus inventeurs.

CHAPITRE II.

DES PRÉJUGÉS CONTRE L'ÉRUDITION.

Pleins de la plus aveugle présomption, ou conduits par les vues les plus basses, les praticiens modernes, ou ceux que j'appelle *empiriques*, rejettent avec raison ce qui pourrait les démasquer. Ils méprisent l'érudition parce qu'elle leur manque. Comme il ne leur faut que le langage du peuple, ils n'ont besoin non plus que de son savoir. Ils décrient l'érudition, et les découvertes de tous les temps, afin de persuader au public ignorant qui les écoute, qu'eux-mêmes ont tiré de leur propre fond tout de que l'on connaît de mieux. Le public honore en eux ses propres préjugés, et ces âmes viles s'attribuent ces respects du peuple, comme l'âne de la fable prenait pour lui ceux que le peuple rendait à la statue d'Isis qu'il portait. Cicéron disait avec beaucoup de raison, que le devoir d'un médecin était de traiter avec la méthode la mieux réfléchie pour guérir, *curare apposite ad sanandum*. Mais, selon ces empiriques, c'est de donner pour une maladie inconnue un médicament que personne ne doit connaître que par les éloges que l'auteur lui prodiguera, d'après de faux témoignages mendiés par la fourbe et l'imposture. C'est là la seule érudition dont ces gens sont jaloux, parce qu'elle leur suffit pour décrier le mérite des vrais médecins. — Aucun livre ne leur plaît que ceux peut-être qui ont été écrits par ces oracles qui n'ont cherché qu'à masquer leur ignorance sous des mots vides de sens, et dans lesquels on ne peut trouver de sens commun, qu'autant qu'on en manque soi-même. Ils ont, si on les croit, le talent de pénétrer les énigmes de ces rêveurs, tandis que la brièveté lumineuse des vrais oracles de la médecine n'est à leurs yeux que ténèbres et ignorance, parce que réellement ces empiriques ont trop peu de génie pour faire l'application d'aucun principe, pour sentir l'uniformité des règles, et la raison des exceptions. Est-il donc surprenant qu'ils s'élèvent contre l'expérience de tous les siècles, qu'ils condamnent et tournent même en ridicule toutes les lois du raisonnement et de l'analogie? — Incapables de rien généraliser, ce ne sera tout au plus que des détails particuliers qu'ils chercheront dans les livres. Toute maladie sera toujours pour eux une maladie particulière qui demandera un traitement, ou plutôt un médicament différent: aussi ne goûteront-ils jamais un écrivain, qui, pleinement instruit de son art, aura su rappeler à un même genre des maladies qui ne doivent pas être différenciées, par rapport à quelques symptômes qui n'ont eu lieu que par quelques circonstances particulières. Ainsi tout médecin qui ne leur dira pas tout ce qu'ils ignorent leur paraîtra ne pas mériter d'être lu. En effet, il n'y a que de vrais génies capables de voir une maladie caractérisée par deux ou trois signes; et, pour goûter Hippocrate, il faut avoir le rare talent de voir aussi peu que lui.

Un jeune chirurgien, plein de mérite, opposait, il n'y a pas long-temps, aux

préjugés d'un de ces vieux praticiens, quelques réflexions prises des excellents *Mémoires de l'Académie de Chirurgie de Paris : Fi donc !* repliqua le vieux praticien, en haussant les épaules ; *Quel livre me citez-vous là ?* Un autre apercevant chez un malade les *Préceptes de Médecine* de Méad, ouvrage qui est le résultat d'une expérience de soixante ans : *Quel livre avez-vous-là?* dit cet empirique, *de bonnes recettes ne valent-elles pas mieux que tout ce verbiage ?* Mais, ce qu'il y a de singulier, c'est que ces gens, qui décrient ainsi l'érudition, sont toujours les premiers à lâcher quelques mots grecs ou latins qu'ils n'ont jamais compris. — Non-seulement ces praticiens ne lisent pas, mais il suffit de lire pour être ignorant à leurs yeux. On n'en sera pas surpris quand j'aurai fait voir la véritable cause de cette opinion absurde. Les successeurs des anciens empiriques croyaient déjà que la différence des climats exigeait aussi une médecine toute différente. On voit que cette opinion ridicule bannit nécessairement toute érudition et toutes les connaissances que nous pourrions tirer des observations et de l'expérience des autres ; et que conséquemment un médecin doit créer, pour ainsi dire, une nouvelle médecine toutes les fois qu'il changera de climat. Aussi, disait-on quand je revins en Suisse, que je n'étais pas capable d'y exercer la médecine, après le séjour que j'avais fait en France et en Angleterre, pour y approfondir mon art; et l'on concluait de ma perruque anglaise, que je ferais nécessairement périr mes malades, parce que je ne saurais leur ordonner que des médicaments anglais. — On sent aisément combien ce préjugé doit être utile à ces praticiens lorsqu'il s'agit de décrier un médecin savant, jeune ou vieux, qui paraît nouvellement dans une province. Lentilius, élevé dans ces préjugés, se plaignait que les médecins traitaient d'abord leurs malades conformément aux principes que leur avaient inculqués leurs maîtres dans des climats souvent fort différents. On ne saurait croire, ajoute-t-il, combien cette erreur devient funeste. Il faudrait donc, selon lui, que les jeunes gens, qui se livrent à l'étude de la médecine, revinssent étudier dans une université voisine du climat où ils ont intention de pratiquer. Quel raisonnement !

Lentilius croit donner encore un avis dicté par la prudence même, en avertissant les habitants de la Souabe de lire avec précaution les médecins de la basse Saxe, et surtout ceux de la Hollande. — Je me trouvai en consultation avec un de ces Lentilius ; j'exposai la maladie de la manière la plus claire. J'avais même sur moi le Traité des Maladies des armées de Van Swieten, où cette maladie se trouvait bien caractérisée. Un médecin fort expérimenté prit mon livre et le présenta à ce Lentilius qu'il voulait convaincre que j'avais raison. Ce vieux praticien lui répondit avec vivacité et sans ouvrir ce livre : « Je ne fais aucun cas » des spécifiques étrangers qui peuvent » être très-bons dans leur climat mais de» viennent inutiles dans le nôtre. » — On prétend aussi que les observations qui ont été faites dans un pays étranger, ne peuvent être d'aucun avantage dans un autre, parce que les maladies changent, selon les pays, et qu'elles doivent même être différentes dans deux provinces voisines, même dans deux villes situées près l'une de l'autre. Les méthodes doivent aussi être différentes à raison des mêmes circonstances, parce que les habitants d'un pays doivent être différents de ceux d'un autre. Galien, dit-on, défendait les saignées dans un pays trop chaud, et Mésué enchérit sur Galien, et déclare les saignées dangereuses dans les pays très-froids comme dans les pays très-chauds. Barker prétendait même avoir appris par expérience qu'elles étaient absolument impraticables en Amérique, tandis qu'au Brésil on ne peut guérir une fièvre maligne si l'on ne tire promptement deux cents onces de sang par des saignées réitérées. Lentilius dit avoir souvent employé avec succès les remèdes échauffants dans le nord, tandis que ces mêmes médicaments lui avaient paru désavantageux en Souabe, qui est un pays moins froid. Les acides, selon le même, sont moins nuisibles en Souabe qne sur les côtes de la mer Baltique. Les habitants du pays de Guyaquil ne veulent pas user de quinquina, parce qu'ils pensent que le climat du Pérou est trop chaud pour faire usage de cette écorce fébrifuge. — Le praticien de Souabe a sans doute pu observer que les médicaments échauffants sont utiles dans le nord, puisqu'il est des cas où ils sont avantageux dans les pays chauds. Il a pu remarquer aussi que les mêmes médicaments sont absolument nuisibles en Souabe à un grand nombre de malades, puisqu'ils sont nuisibles dans presque toutes

les maladies aiguës. Quant aux effets qu'il a observés relativement aux acides en Souabe, ou sur les côtes de la mer Baltique, il est permis, aujourd'hui d'en appeler de ses observations. On a proscrit depuis longtemps la théorie ridicule de son siècle.

Mais les maladies ne se sentiraient-elles jamais du climat? Serait-il toujours indifférent d'employer les mêmes méthodes et les mêmes moyens curatifs dans tous les pays? Le caractère des hommes ne varie-t-il pas à raison des différentes contrées? J'avoue que les maladies, les méthodes curatives et les médicaments doivent en certains cas être différents en différents climats; je dis plus, cette différence est même nécessaire.

Toutes les maladies ne sont pas les mêmes en tout temps, et la même maladie est quelquefois accompagnée de symptômes bien différents dans des climats différents, et même dans quelques circonstances. La vérole n'est plus de notre temps ce qu'elle était du temps de Bérenger de Carpi : ce n'est pas non plus dans tous les climats une maladie de même caractère, et accompagnée des mêmes symptômes et des mêmes signes dans tous les pays où elle se manifeste. Elle n'admet pas non plus les mêmes moyens curatifs; elle est plus dangereuse dans les pays froids que dans les pays chauds. Un Espagnol va et vient dans le Pérou avec un degré de vérole qui ferait périr un Danois, malgré les meilleurs médicaments. Les *Yaws*, que les Nègres ont apportés de la Guinée en Amérique, et qu'on regarde comme l'origine de la vérole, ne sont aux Barbades que des tubercules qui s'élèvent sur la peau, et qui se sèchent et disparaissent moyennant l'usage de quelques plantes. Le Pian des Antilles se manifeste par l'éclat de la peau qui devient telle qu'un miroir, sans la moindre enflure ni la moindre élévation; au lieu que ceux qui vont tout nu ont communément la peau toute ridée. Cette espèce de maladie vénérienne devient mortelle, si on la traite avec le mercure. Huxham augmenta ainsi le mal d'un Anglais qui avait apporté cette maladie de Portobello, après le commerce qu'il avait eu avec une Négresse infectée de cette maladie. Le gayac sembla faire un meilleur effet, cependant le malade mourut de consomption.

On ne peut disconvenir que la différente manière de vivre des peuples n'exige en certains cas que le médecin diminue ou augmente les doses de ses médicaments. Boerhaave prescrivait en Hollande des vomitifs qui auraient fait vomir jusqu'au sang des gens dont l'estomac n'eût pas été garni de fromage, de beurre et de poissons pourris, et muni par-là contre l'action d'un vomitif fort actif. On mange à Rome moins qu'à Paris; aussi l'on donne à Rome des vomitifs moins actifs qu'à Paris. Quoique la manière de vivre soit ce que l'on doit surtout observer dans ces cas-là, il ne faut pas non plus perdre de vue le tempérament et la constitution du sujet; la saison même mérite souvent une attention particulière. — Mais, malgré toutes ces circonstances, et d'autres que le médecin ne doit pas négliger, il est sûr qu'il règne dans le caractère de la plupart des maladies quelque chose de constant et d'uniforme; et que l'avantage des bonnes méthodes et des moyens curatifs est partout le même. Les maladies aiguës, et conséquemment les deux tiers des maladies ont, dans presque tous les pays de l'Europe, les mêmes symptômes, les mêmes signes et la même issue que dans Hippocrate. Ce père de la médecine nous dit même que ses observations se trouvaient vraies dans les climats les plus opposés. Nous voyons dans ses écrits quantités de maladies dont les noms n'ont pas changé, et qui, depuis son temps, se présentent avec les mêmes signes que ceux qu'il avait remarqués. La pleurésie, la phthisie pulmonaire, l'épilepsie se montrent avec les mêmes signes que du temps de ce médecin. En effet, la partie séméïotique de la médecine est celle qui a le moins changé depuis. Les fièvres qu'il nous rapporte dans ses épidémies se sont manifestées, et se manifesteront dans tous les âges; c'est ce qu'il est facile de voir par les écrits des plus habiles observateurs, surtout par ceux de Sydenham, de Grant (1), etc. La pleurésie et la péripneumonie se terminent dans les écrits d'Hppocrate par une expectoration abondante, ou par un sédiment critique dans les urines; les fièvres aiguës très-violentes et la frénésie, par un saignement de nez; les fièvres d'accès, par une chaleur et des sueurs considérables et fétides; les synoques ordinaires, et celles qui ont pour cause quelque levain corrompu dans les premières voies, se terminent par les purgations et les vomissements, etc.

(1) Voyez ce Traité des fièvres que je viens de publier en français.

Il est vrai que les jours critiques sont à présent, chez les Orientaux, plus conformes aux observations des anciens que chez nous; mais nos observations se rapprochent assez des leurs, dès que nous employons leurs méthodes et leurs moyens curatifs. D'ailleurs, si les déterminations des jours critiques des anciens ne se vérifient pas dans nos climats, on ne doit en attribuer la cause qu'à la précipitation avec laquelle on agit; car quiconque lira attentivement les épidémies d'Hippocrate, et aura assez de courage pour faire la comparaison de ces maladies, il verra, à n'en pas douter, qu'il est impossible que la nature n'observe pas des lois uniformes dans la solution des maladies, et même des maladies chroniques. Il n'y a que des ignorants ou des gens qui n'ont jamais ni lu, ni observé, qui puissent douter de cette assertion. Ce n'est pas ici le lieu de discuter plus au long cet article; mais on peut répondre en deux mots que, si la plupart des médecins de nos jours ne pensaient pas que c'est presque toujours au médecin à tout faire, on aurait souvent occasion de voir par la marche même de la nature, qu'elle ne s'écarte de ses lois que quand on l'a forcée de le faire, faute d'avoir su la laisser agir, et l'aider. — Si les maladies que Sydenham a observées sont les mêmes que celles d'Hippocrate, je puis affirmer aussi que ces maladies sont également celles que je vois tous les jours dans notre pays. Elles se manifestent en Suisse avec les mêmes signes et les mêmes symptômes qu'en Angleterre. Si nous en exceptons quelques maladies endémiques, il n'est pas une maladie si particulière à un climat, qu'elle ne puisse s'observer dans un autre très-éloigné. On voit que les fièvres putrides et malignes sont plus fréquentes dans les pays méridionaux, et les fièvres inflammatoires dans le nord; cela est vrai, en général; mais les pays méridionaux ne sont pas si malsains, ni ceux du nord si sains qu'on le pense. On dit que l'air est très-sain en Castille, que les fièvres n'y sont ni malignes, ni opiniâtres, ni même communes, tandis qu'on voit tous les ans en Suède les plus mauvaises fièvres catarrhales, pétéchiales; les rougeoles et les petites-véroles les plus mauvaises. Cette observation rapproche donc les climats les plus éloignés.

Non-seulement les maladies aiguës d'Hippocrate ressemblent aux nôtres, mais ses traitements sont aussi très-avantageux chez nous. Jamais nous ne traiterons mieux qu'Hippocrate la frénésie, la squinancie, la pleurésie, et, en général, toutes les fièvres compliquées d'inflammation; car, en faisant quelque légère modification à ses traitements, il n'en est pas un qui ne devienne avantageux en tout temps et en tout lieu. Il conseillait de tenir le ventre libre les premiers jours d'une péripneumonie, afin d'arrêter la fièvre, mais de quitter cette pratique après le cinquième jour, parce que des évacuations abondantes empêcheraient l'expectoration. Au commencement de la pleurésie, il ordonnait des lavements; mais il s'en abstenait aussitôt que le malade expectorait, parce qu'il savait qu'autrement on arrêterait l'expectoration, et que le malade étoufferait au neuvième jour. Il conseillait aussi de boire beaucoup dans toutes les fièvres ardentes, dans la vue de calmer la chaleur et de diminuer la fièvre. Tous les vrais médecins ont été d'accord avec Hippocrate sur ce point, et ont ordonné les mêmes boissons. Tous conviennent que ce sont là les traitements les mieux vus et les mieux appropriés à ces circonstances. Ainsi, ni les préjugés du peuple, ni les charlatans ne m'engageront jamais à préférer une autre méthode, et à nourrir des malades dans le moment où l'on ne doit leur donner qu'avec une extrême exactitude ce qui peut seulement soutenir la nature et la mettre en état de vaincre la maladie contre laquelle elle a à combattre. Je défends même, dans presque toutes les fièvres, l'usage de la viande. — La plupart des bonnes méthodes et des moyens curatifs seront d'une utilité incontestable dans les mêmes espèces de maladies et dans tous les climats. Un purgatif au commencement d'une fièvre putride est un remède d'un avantage étonnant en toutes contrées, tandis que la saignée peut y être très-nuisible. La dysenterie se guérit à Batavia comme chez nous. Dans le cas d'hémorrhagies violentes, les Bramines de la côte de Malabar conseillent l'usage du riz cuit simplement dans l'eau, et de s'abstenir de tout autre aliment; dans le même cas, nous ordonnons le petit-lait. Bontius dit que l'effet des semences froides est à Batavia le même qu'en Hollande. Le quinquina, malgré le préjugé des habitants de Guyaquil, guérit les fièvres intermittentes aussi bien au Pérou qu'en Suisse, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France, en Italie, que

les sujets soient jeunes ou âgés, et d'un tempérament chaud ou froid.

Il est prouvé que depuis Hippocrate les vrais médecins ont suivi dans tous les temps des principes fixes, et absolument conformes dans la guérison de la plupart des maladies les plus graves ; et qu'on arrive à cette fin intéressante avec les mêmes moyens curatifs. On sait aussi que les médicaments nouvellement découverts opèrent également dans les climats les plus éloignés les uns des autres, et les plus opposés, au moins dans les mêmes circonstances. — Tout ce que je viens de dire prouve donc qu'il y a quelque chose de constant et d'uniforme dans l'avantage des bonnes méthodes et des bons médicaments, malgré les exceptions que des circonstances particulières aux climats, aux lieux, aux tempéraments, etc., peuvent obliger de faire aux règles générales. Mais tout cela n'est qu'une variation, et non un changement essentiel dans la nature des choses. En effet, on fera aussi bien vomir un Chinois à Pékin, qu'un Suisse à Berne, avec un bon émétique, quoique la dose devra peut-être être différente, par rapport aux circonstances susdites. Baglivi, dont nous estimons les travaux et la savante jeunesse, nous paraît cependant se sentir encore trop du jeune homme, lorsqu'il nous donne les détails des méthodes qui peuvent être utiles ou nuisibles au climat de Rome, puisque les mêmes règles qu'il prescrit, et les mêmes exceptions qu'il y fait sont également utiles ou nuisibles dans tous les climats.

Un médecin pénétrant verra donc dans les maladies des nations les plus éloignées celles de ses compatriotes; mais il distinguera et différenciera ce qui doit l'être. Le pays, l'université où il aura étudié, ne l'empêchera pas d'avoir égard au climat, à la saison, à la constitution du temps et des malades, à la suite et à l'enchaînement de toutes les causes internes et externes, éloignées et prochaines, que le praticien empirique n'envisage jamais ou qu'il néglige avec mépris. Il méprisera à son tour avec justice des gens qui n'ont de règles que des hasards et les préjugés du vulgaire auquel ces gens croient devoir sacrifier tout savoir et tout sentiment d'honneur, pour se faire un état en multipliant les victimes de leur ignorance. — Freind disait à Mead dans une de ses lettres : « Ces prétendus praticiens qui s'imaginent suivre la nature dans tous les cas, même » où ils méconnaissent ses opérations, » m'ont souvent échauffé la bile, quelquefois aussi ils m'ont apprêté à rire. » Si ces gens suivent la nature sans l'avoir étudiée, qu'ont donc fait ces » grands restaurateurs de la médecine » parmi les Grecs et les Arabes? Leurs » veilles, leurs travaux, leurs ouvrages » ne méritent donc que nos mépris? En » vérité, ceux qui pensent ainsi, et s'en » font tant accroire de leur pénétration, » n'ont jamais connu ni la nature, ni ses » opérations, ni ses indications, ni les » moyens et les méthodes de la secourir » dans le besoin. Apprends donc, Méad, à » mépriser le vain babil de ces suffisants, » et marche toujours hardiment dans le » sentier de l'honneur et de la gloire. » Quelque ressource que tu puisses avoir » de ton grand génie, ne rougis pas de la » moisson abondante que tu as recueillie » dans les écrits de nos maîtres. »

CHAPITRE III.

DES AVANTAGES DE L'ÉRUDITION.

Un homme qui ne lit point ne voit dans le monde que lui-même. Comme il n'a aucune idée de ce qui est hors de lui, il regarde toutes ses réflexions comme de la dernière importance ; c'est un homme qui, semblable à ces animaux qui s'enflent et crèvent enfin dans le vide d'un récipient, connaît bientôt le néant de ses chimères, dès que quelque hasard lui fait sentir son insuffisance. — Ce n'est donc que l'érudition qui nous fait sortir du cercle étroit où un pareil esprit se trouve borné. La trop grande idée que nous concevons du sol où nous marchons, disparaît dès que nous considérons la totalité du globe. Un homme savant examine toutes les opinions selon tous leurs rapports, et ne croit ce qu'on lui a inculqué dès son enfance qu'autant qu'il a vu les choses en homme, bien loin d'adopter aveuglément, dans un âge mur, aucun sentiment ou aucun parti. Comme il connaît tous les avantages de la raison, il a droit de n'admettre non plus rien que de raisonnable. Je ne prétends pas confondre le vrai savoir avec une érudition orgueilleuse. Le pyrrhonisme se détruit lui-même. Quoique Sextus ait eu, comme Voltaire, le talent de mettre presque tous ses lecteurs de son côté, on sent néanmoins, avec un peu de génie, toute l'inconséquence de ses principes.

C'est la lecture et la réflexion qui nous empêchent de trouver du ridicule dans tout ce qui nous frappe la vue ; et, si le peuple est si affecté d'un objet nouveau, et si superstitieux, c'est que, n'ayant jamais rien vu au-delà du lieu de son existence, il a en quelque façon le droit de croire que rien n'existe non plus ailleurs. En général, les Hottentots font la plus grande partie des hommes, et l'on admire volontiers tout ce que l'on ne connaît pas. — La lecture nous procure, dans nos plus doux loisirs, la société des gens les plus éclairés, et nous approprie toutes leurs découvertes. Nous jouissons dans le même moment de la compagnie du savant, des ignorants, des sages et des fous, et nous pouvons apprendre à éviter les faibles de l'esprit humain, sans avoir aucune part à ses inconséquences. — Si nous avons cette délicatesse, cette finesse de goût et de sentiment, ce tact que nous ne tenons que des mains de la nature, quelle perfection ces qualités n'acquièrent-elles pas par la lecture et par la conversation des gens éclairés que nous avons lieu de fréquenter? Un homme qui joint la lecture au goût, voit naître ses pensées avec clarté, ses réflexions s'analyser avec justesse, chaque mot de ses écrits se placer avec ordre : chaque terme, chaque expression sont toujours chez lui l'image d'une idée claire et nette. — C'est ce goût, cette finesse de sentiment qui assure la réputation des bons écrivains ; et l'on a remarqué que les plus grands médecins ont toujours été les meilleurs écrivains parmi les médecins. Si l'on en croit même Celse, Hippocrate méritait autant d'estime par son éloquence que par son habileté dans son art, quoiqu'il n'ait écrit en maître que pour des maîtres, avec une extrême brièveté, mais avec une netteté qui ne présente rien d'obscur à des hommes intelligents. Les anciens médecins qui se sont distingués dans leur art, instruits de toutes les connaissances humaines, ont même tous autant brillé par la beauté de leur style, que par leur habileté dans la médecine. Aucun médecin grec, jusqu'au temps de Paule, ne l'a cédé par sa plume aux meilleurs écrivains de son temps ; souvent même les médecins l'ont emporté sur tous. Fernel, parmi les modernes ; Sydenham, Freind, Méad, écrivaient aussi bien qu'ils pensaient et guérissaient aussi bien qu'ils écrivaient ; et je ne comprends pas ce qu'a voulu dire Houlier, quand il a reproché à Fernel d'avoir souillé sa belle latinité de toutes les ordures des Arabes. Antoine Cocchi a montré dans ses discours toscans combien tout homme qui aime à s'instruire doit prendre de part aux ouvrages d'un médecin qui, libre de tout esprit de parti, sait réunir la plus haute philosophie, la littérature, le goût et l'élégance du style ; donner à tous ses ouvrages de médecine certain ton moral, et dire toujours plus qu'il ne semble dire.

Un homme qui aime à s'instruire ne sait jamais être oisif ; son loisir est même une occupation, quoique moins sérieuse, et c'est par là que le médecin se perfectionne dans son art. Eclairé par son érudition, il sait jusqu'où il doit suivre la route ordinaire et quand il doit la quitter, il voit la suite et l'enchaînement de toutes les choses qui rentrent dans les connaissances de sa profession ; il aperçoit les fausses routes qu'ont tenues nos prédécesseurs, et ce en quoi ils ont eu raison. Leurs observations sont le maître qui lui marque ses démarches, et l'aident à sortir du labyrinthe où l'ignorant ne trouve jamais le fil d'Ariane. On entreprend tout avec esprit et pénétration, lorsqu'on a appris à voir dans la généralité des principes les différents cas particuliers. Quoiqu'il n'en soit pas de la médecine comme des sciences physico-mathématiques, il est néanmoins des principes généraux reconnus vrais unanimement, et dont le médecin peut se servir comme de formules en faisant attention à différencier avec justesse, et à ne prendre, comme le dit Hippocrate, les qualités qu'à leur juste valeur.

C'est aussi l'érudition qui nous instruit des exceptions qu'il y a à faire aux principes généraux, conséquemment à tous les cas particuliers dont les seuls vrais médecins ont aperçu les raisons. Il est même des choses qui arrivent si rarement, qu'il est impossible de savoir quel parti prendre en pareil cas, si l'on n'a pas appris par la lecture ce qui peut être alors avantageux ou non. Quoique les principes généraux soient vrais, et même mieux connus aujourd'hui que du temps des anciens, après l'étude mieux réfléchie qu'on a faite de l'économie animale, il ne faut pas penser que l'on en puisse faire l'application dans tous les cas imaginables. La nature, quoique très-uniforme et lente dans la plupart de ses opérations, quitte quelquefois sa marche ordinaire, même précipitamment, et nous

en cache entièrement les raisons. D'ailleurs, ne serait-ce pas une imprudence de croire connaître décidément toutes ses lois, même ses lois générales. C'est donc encore une raison de recourir aux observations des autres, pour voir si au moins la voie de l'analogie ne fournirait pas quelque lumière dans le cas actuel; c'est à l'érudition que l'on devra cet avantage. L'on sent donc par-là que la routine n'y suppléera jamais; au lieu que l'érudition suppléera toujours à une aveugle routine. En un mot, les plus grands philosophes et les plus habiles médecins de tous les âges conviennent tous que l'érudition est la voie la plus sûre pour parvenir à la vraie pratique de l'art.

La médecine a tiré ses plus grands avantages de l'érudition, et elle n'a fait de progrès nulle part, qu'à proportion qu'on a su réunir aux connaissances des autres celles que l'on avait acquises soi-même. On n'ignore pas que ce sont les plus anciens peuples de l'Asie qui les premiers ont hasardé quelque chose en médecine; mais nous ne saurions juger de ces premières tentatives parce que l'on n'a plus les livres de Hermès, lesquels faisaient la règle inviolable des prêtres égyptiens, qui seuls traitaient alors les malades. D'ailleurs, ces prêtres faisaient un mystère fort caché de leur doctrine aux autres hommes, qu'ils regardaient comme des profanes. Mais Galien nous dit que les Egyptiens n'avaient, avant Esculape, aucune connaissance en médecine que la simple routine de leur temps. Les Babyloniens exposaient encore du temps d'Hérodote leurs malades dans les carrefours, pour avoir quelques avis des passants. Strabon dit la même chose des Babyloniens, des anciens Lusitaniens (ou Portugais) et des Egyptiens. — Sous le règne d'Amasis, les Grecs commencèrent à se lier avec les Egyptiens; on présumera sans doute avec raison que ce fut vers ce temps-là que les premières connaissances de la médecine passèrent d'Egypte en Grèce, aussi bien que les lois par le moyen de Solon. Cent cinquante ans après Mélampus, le premier médecin connu de la Grèce, Esculape mérita dans Epidaure des honneurs divins, pour avoir enchéri sur les connaissances et sur l'habileté de ses prédécesseurs. Mais ses connaissances, aussi bien que celles des autres, n'étaient que des connaissances chirurgicales ou empiriques. Celse dit même qu'on a déifié Esculape, parce qu'il avait exercé un peu moins grossièrement la médecine, qui n'était encore que dans les mains du peuple; et Pline ajoute que la médecine n'était alors que la chirurgie, ou plutôt une chirurgie conformément aux principes de laquelle Esculape et ses fils se contentaient de donner aux blessés un breuvage fait de vin, de farine et de fromage.

Les Asclépiades renfermèrent cet art dans les temples de leur père commun, où les malades étaient obligés de se rendre, et d'attendre la réponse du dieu au milieu des cérémonies religieuses, ou plutôt le secours immédiat de ses descendants mortels. L'imposture triompha comme il est ordinaire; mais les philosophes désabusèrent le peuple, et ce furent les philosophes qui, en démasquant la fourbe, se chargèrent d'exercer la médecine auprès du lit des malades avec plus de vérité et moins de faste. Celse les regarde comme les vrais fondateurs de l'art. Bientôt après, les prêtres d'Esculape attirèrent dans leur parti les plus habiles des philosophes, et l'émulation qui s'éleva entre eux et ceux qu'ils n'avaient pas pu gagner sembla contribuer à la perfection de l'art.

Hippocrate, comme vrai descendant d'Esculape, faisait grand cas de l'observation; mais il disait aussi dans les plus beaux temps de la Grèce, que le médecin devait savoir ce que l'on avait su avant lui, à moins qu'il ne voulût se tromper, et tromper ensuite les autres. Quoiqu'Hippocrate n'ait pas été le fondateur de la médecine, il mérita cependant d'en être appelé le père, par les lumières que ses observations fournirent à l'art, et par les heureux succès qu'il eut d'avoir joint le raisonnement à l'expérience; rendant par-là la philosophie utile à la médecine, et la médecine à la philosophie, et prouvant par sa conduite combien il avait raison de dire qu'*un médecin philosophe était semblable aux dieux*. Avec ces principes lumineux et la grandeur naturelle de son génie, Hippocrate devint le premier vrai médecin, réunissant au génie le plus pénétrant une érudition solide, et la prudence la plus grande. En effet, Hippocrate ou ne voyait rien, ou voyait les choses comme elles étaient réellement. — Ce fut donc l'érudition qui forma la médecine en Grèce; aussi cet art resta toujours imparfait dans les provinces où les écrits des Grecs ne furent pas connus. Les Romains

n'ont rien su que des Grecs, et la médecine avait toujours été à Rome une espèce de langage pythagoricien, jusqu'au temps où les Grecs commencèrent à paraître dans cette maîtresse du monde. Le mépris que les Chinois ont montré de tout temps pour les inventions et les découvertes des autres nations, a jusqu'ici tenu la médecine chez eux dans une ignorance grossière, quoique l'empereur Chi-Houang-Ti eût ordonné, sous peine de mort, de brûler tous les livres, excepté ceux d'architecture et de médecine, trente-sept ans avant l'ère chrétienne. Les habitants de Malabar, quoiqu'assez civilisés, font consister toute la médecine dans la connaissance de quelques plantes, et dans l'art de former avec ces plantes quelques recettes qui se transmettent de père en fils, et qu'on se contente de savoir. La médecine est même encore dans son enfance partout où l'érudition n'a pas porté son flambeau.

La médecine n'eût donc jamais été un art réduit en principes, sans les écrits des médecins dont le savoir a intéressé la postérité reconnaissante. L'ignorance, toujours téméraire, eût cru être partout en droit de rendre ses oracles, et chaque empirique eût passé pour un homme divin. On sait, au contraire, que l'expérience du médecin le plus vieux et le plus occupé n'est pas suffisante, parce que nos connaissances s'augmentent avec tant de lenteur, qu'il faut nécessairement plusieurs siècles et les travaux de plusieurs nations pour porter une science quelconque à sa perfection, ou même pour en perfectionner une partie. Ce sont ordinairement les grands génies qui ouvrent de nouvelles routes; d'autres y entrent, s'avancent même assez loin; et souvent ce n'est que le quatrième qui parvient au but après mille difficultés. Bacon, Newton n'eussent pas fait seuls ce que l'on avait fait avant eux; et, sans les découvertes de Descartes, Newton n'aurait peut-être pas fini où Descartes avait commencé. Les plus grands hommes ont eu besoin des connaissances des siècles précédents; mais un empirique, un barbier, enfin un ignorant sait se suffire à lui-même; il a lui seul tout le savoir de toutes les générations. — Un médecin qui voudrait apprendre par sa propre expérience ce que l'érudition lui peut apprendre en peu d'années, devrait donc aussi soutenir les travaux de tous les siècles précédents. Il lui faudrait d'ailleurs, avec le génie le plus grand, une vie de plusieurs siècles; mais il n'est pas donné à tous les hommes de vivre les années d'un Nestor, et encore moins d'être l'inventeur de tous les arts nécessaires pour en bien connaître un seul; car toutes les sciences sont sœurs, et doivent se prêter mutuellement la main pour paraître avec quelque éclat. D'ailleurs, les sciences sont encore plus filles du temps que du génie. Quelques attraits qu'elles aient à leur naissance, jamais leur éclat ne séduira les amateurs, que quand le temps, aidé de la main du génie, aura rendu leurs traits intéressants pour le bien de l'humanité. Or, on sait combien il faut de temps pour recueillir toutes les observations nécessaires à la perfection d'un art. — La lecture, au contraire, nous fait jouir en peu de temps des découvertes de tous les temps. Un seul instant suffit pour nous instruire d'un grand nombre de vérités qui ont coûté des années entières de soins et de travaux. Avec le plus beau génie, un médecin, sans lecture, devrait, malgré lui, commettre les fautes des premiers observateurs, avant de parvenir aux moindres vérités que la lecture lui fournit. Etre averti d'une erreur, c'est avoir déjà fait le premier pas vers quelque connaissance; et, trouver dans le même avertissement les moyens de l'éviter, c'est avoir acquis une vraie connaissance. Or, tel est l'avantage que nous procure la lecture sur mille objets différents. N'apprendrait-on même par la lecture qu'à éviter l'erreur, on parvient bientôt avec quelque génie à un véritable savoir; car il est facile de saisir la vérité quand on connaît déjà ce qui peut la masquer, ou ce qui n'en a que l'apparence. Une vérité nous conduit bientôt à une autre; mais les progrès sont bien plus rapides, si les premières vérités nous sont déjà connues.

La vie est courte, disait notre grand maître; l'art est immense: il est donc impossible de tout expérimenter soi-même. C'est à l'histoire à recueillir les observations d'une longue suite de siècles, et c'est en la lisant que l'homme savant devient l'homme de tous les temps. Mille médecins, disait Rhazès, ont travaillé depuis mille ans à la perfection de la médecine; c'est en lisant leurs ouvrages avec attention qu'on s'instruira pendant une très-courte vie de plus de choses, qu'en courant de malade à malade, même pendant l'espace de mille ans. — Il est vrai que Sydenham n'a employé qu'à l'observation le temps que d'autres con-

sacrent à la lecture. Les praticiens empiriques le citeront peut-être en leur faveur ; mais je leur répondrai qu'ils auront droit de s'autoriser de son exemple, quand ils auront son application infatigable, son extrême pénétration dans toutes ses recherches, et son génie adroit à généraliser des observations individuelles, pour en former les principes vrais et solides que cet Hippocrate anglais s'était établis dans sa pratique. D'ailleurs, la médecine était un chaos si obscur du temps de Sydenham, l'amour des hypothèses avait si fort prévalu, que les médecins ne suivaient plus de règles que les idées qui les avaient tous éloignés de la voie de la nature, et ce fut Sydenham qui les y ramena. — La lecture nous familiarise avec les méthodes de tous les temps et de tous les lieux, et, par là, nous met à même de devenir nous-mêmes inventeurs sans paraître l'être. Un homme de génie sent bientôt les tempéraments qu'il doit prendre lorsqu'il s'agit de mettre les préceptes des autres en pratique. Il devient original, sans cependant avoir envie de le paraître. Il fait l'application d'un principe ; mais il en borne ou en étend le sens, selon les circonstances ; et il ne crée qu'autant que le besoin l'y oblige. Si Sydenham voulut être partout son propre maître, c'est qu'il avait cette rare prudence qui ne permet à un médecin d'agir que quand il a su comprendre, comme il le faut, une indication de la nature Sydenham fut original ; mais, en même temps, il n'agissait qu'avec une attention extrême à modifier, varier, corriger ses traitements, jusqu'à ce que des observations réitérées lui eussent montré où il devait s'en tenir sur les avis de la nature. On voit, par son exemple, combien il faut de prudence et de sagacité pour être original de bonne heure. En général, il est si rare d'être original avec succès, que nous ne voyons encore que le grand Corneille qui ait créé et perfectionné un seul art en France, comme Homère avait fait le sien en Grèce. Ces avantages sont le fait du seul génie.

Si la médecine exige nécessairement un homme de génie, elle demande en même temps un homme instruit comme nous l'avons dit. Mais la nature étant infinie dans toutes ses combinaisons, dans ses productions, et dans la variation de ses phénomènes, le médecin doit s'entretenir avec elle médiatement et immédiatement. La lecture lui procure le premier avantage, et il jouit du second en observant par les observations des autres ; mais il ne pourra lui-même faire d'observations qu'en partant de quelques principes, et les maladies ne se développeront à ses yeux qu'autant qu'il en tiendra auparavant l'histoire. On voit là l'utilité et la nécessité de la lecture Les signes les plus intéressants des maladies sont quelquefois si imperceptibles, ou ne se font voir que si peu de temps, que quiconque ne les connaît pas d'avance par l'observation historique, est presque toujours dans le cas de les manquer, parce qu'il n'en connaît pas l'importance. Ce coup d'œil de maître, si avantageux au lit d'un malade, dépend, il est vrai, le plus souvent du génie. Mais, *ignoti nulla cupido*, on ne saisira pas ce dont on n'a pas de vraie notion, ou l'on ne retirera aucun avantage de ce que l'on a vu, parce que l'on ne sait pas à quoi tend un avis de la nature. Sans cette érudition, on prend tantôt la maladie principale pour un simple symptôme, tantôt un symptôme pour la maladie même ; et, dans des maladies aiguës, la malade est au bord du tombeau, avant qu'on ait même entrevu le plan d'aucune méthode curative. Bien loin de pouvoir prévenir prudemment la nature, on n'est pas en état de la suivre. Non-seulement on doit savoir par l'étude de l'économie animale ce qui peut résulter de telle détermination des sujets et de telles circonstances, il faut encore avoir vu dans l'observation de tous les âges et de tous les lieux ce qui en est vraiment résulté ; ensuite connaître comment la nature a opéré la solution de telle maladie, et ce que l'art a fait avec succès et même sans succès, pour imiter ou déterminer ces opérations de la nature.

Sans cette connaissance, non-seulement les maladies aiguës seront presque toujours funestes ; mais même les maladies chroniques seront des maladies très-souvent incurables ; c'est même dans ces maladies que toutes les ressources de l'art échouent le plus ordinairement. Un médecin qui s'approche du lit des malades sans cette connaissance historique, ne peut donc être qu'un spectateur inutile ou oisif. Très-heureux le malade dont un pareil médecin a assez de défiance de lui-même pour ne rien faire ! Sydenham lui-même n'a-t-il pas été contraint de laisser périr plusieurs malades, faute d'avoir lu et d'avoir puisé dans les autres médecins des connaissances qu'il n'a acquises que par des soins extrêmes et des travaux in-

finis? — Plus nous avons réuni d'observations sur chaque cas particulier, plus nous sommes en état de voir avec justesse, et de nous déterminer à prendre un parti. Un médecin qui n'a pas lu, doit donc toujours être dans la crainte et dans l'incertitude. Le petit nombre de malades qu'un seul homme a lieu d'observer, ne fournit que très-peu de lumières; et c'est toujours dans un cercle très-étroit qu'il observe. Verra-t-il donc dans un cas extraordinaire pour lui ce qui est ou indifférent, ou dangereux, comme il l'aurait vu, s'il avait été prévenu par la lecture? N'est-il pas obligé de craindre, où tout ne lui présenterait que de l'espoir? Et peut-il éviter de beaucoup promettre dans le moment même que le malade meurt, comme je l'ai vu plusieurs fois, à la honte, non de l'art, mais du médecin téméraire? Ne s'occupera-t-il pas souvent de ce qui ne doit même pas être entrevu, tandis qu'il négligera un symptôme ou un signe essentiel d'où dépend la plupart du temps le succès d'une guérison et le salut d'un malade? — On ne voit que trop souvent dans les maladies des particularités si singulières, que, sans l'instruction des livres, on n'est instruit de rien qu'à la mort du malade. Combien de fois même l'inspection des sujets ne nous apprend-elle rien après les dissections les plus exactes? Nous voyons en Suisse, comme ailleurs, de ces fièvres d'accès qui deviennent mortelles à la troisième ou quatrième invasion : les malades périssent comme apoplectiques. Un médecin qui aura étudié les signes de ces fièvres dans Torti et Werlhof, les maîtrisera dès l'abord, et sauvera ses malades; au lieu que le praticien qui ne lit pas, ne peut que bâiller au premier et second accès, et voir tout étonné ses malades périr au troisième. M. de Haën a vu des fièvres tierces, accompagnées de fortes tranchées, devenir mortelles au troisième accès. D'après Sydenham, Morton, Huxham, il nous fait observer que certaines maladies dans lesquelles on n'aperçoit pas de fièvres, sont pourtant en effet de vraies fièvres, et doivent être traitées comme telles. De ce nombre sont les apoplexies, les points de côtés, les coliques, et en général toutes les maladies qui proviennent de quelque inflammation, et qui, ayant des accès réguliers, quoique sans aucun signe de fièvre, deviennent mortelles à l'un ou à l'autre accès, comme les médecins que je viens de citer l'ont observé. On voit donc que ce n'est que par les livres qu'on peut s'instruire de ces maladies, si l'on veut sauver un malade, et que le médecin le plus occupé est un médecin dangereux, s'il ne lit pas.

Le médecin qui ne lit pas, ne sait jamais que regarder, sans rien discerner; et, aussi ignorant à la fin qu'au commencement, il aura tout au plus le talent d'abandonner à la nature une maladie qu'il aurait guérie, s'il avait appris à la connaître. Boerhaave avait déjà passé plus de trente-six ans à observer la vérole, lorsqu'il dit qu'il paraissait quelquefois dans cette maladie des symptômes que l'observateur le plus vieux n'avait pas encore vus, et qui obligeaient le maître le plus expérimenté de devenir apprenti, et d'avouer son ignorance. Les meilleurs livres qui traitaient de cette maladie étaient donc sa seule ressource. Après les avoir tous lus, il nous dit que ce fut dans le petit traité de Hutten qu'il trouva les moyens de donner du secours dans les cas les plus désespérés, et où le mercure était même impuissant; et qu'il trouva de plus dans cet ouvrage tout ce que les charlatans et les gens à secrets disent avoir découvert de mieux pour la guérison de ces maladies. — Toutes les maladies ne nous sont même pas connues de nom. Le nombre en est si grand, que le médecin le plus occupé ne peut se flatter de les connaître toutes. Quelquefois il paraît dans un pays des maladies très-bien décrites, et qui ne sont pas connues des praticiens de ce pays-là. Elles emportent quantité d'habitants : on a recours aux vieux praticiens; et c'est souvent un jeune médecin seul qui la connaît par ses lectures, et sauve une province entière par une seule observation : ces cas ne sont pas rares. Ce n'est pas dans un temps et sous un vent favorable que l'ignorance d'un pilote se fait apercevoir; le vrai médecin n'est guère non plus connu que dans les maladies extraordinaires. Le praticien qui suit son train ordinaire, semble toujours l'emporter sur l'homme savant, tant qu'il ne doit pas sortir de son cercle; mais arrive-t-il quelque maladie singulière, le masque tombe, et l'homme du peuple est bientôt confondu avec lui. — Enfin, les avantages de l'érudition sont si considérables, que tout médecin qui peut devenir érudit le doit nécessairement; ou, s'il n'en a pas la capacité, il doit renoncer à la pratique d'un art pour lequel la nature ne l'a pas destiné.

CHAPITRE IV.

DU CARACTÈRE PARTICULIER DU SAVOIR D'UN MÉDECIN.

Il n'y a que très-peu de vrais savants ; et, parmi ceux qui le sont réellement, c'est toujours du plus grand nombre que le savoir est inutile à la société. Il en est de leurs connaissances comme de l'or dans les mains d'un avare, c'est un bien perdu pour l'État. — Je distingue ce que l'on appelle ordinairement érudition, du vrai savoir. Un homme érudit peut être en même temps un grand sot ; au lieu que l'homme d'un vrai savoir est toujours un homme de génie. Non seulement l'homme savant connaît les sciences qui dépendent du raisonnement et de la mémoire, mais c'est encore un vrai esprit philosophique qui fait l'âme de son savoir. — L'érudition prise en elle-même est un mélange de bonnes et de mauvaises choses souvent contradictoires et mal digérées, qui remplissent la mémoire aux dépens du sens commun, et rendent l'homme simplement érudit riche en provisions inutiles, et pauvre en idées ; grand dans les minuties, et très-petit dans les grandes choses. Un homme érudit se croit fort intéressant à la société, quand il a retenu les divisions, les chapitres de tous les ouvrages anciens et modernes, et combien de fois un mot peut s'y trouver, soit simple, soit composé ; mais il n'aura pas examiné si la réflexion dans laquelle ce mot se trouve, est de quelque utilité pour l'homme physique ou moral. Ces érudits oublient même que l'homme soit né pour penser, amassent des passages pour n'en jamais connaître l'esprit. Ce sont des gens qui ne font que relever les ruines d'un bâtiment pour en contempler les décombres, mais sans même penser que ces matériaux pourraient faire un bâtiment régulier. Pourvu qu'une citation, ou qu'un mot vienne après un autre, ils s'inquiètent peu du choix, de la liaison, du dessein. La page est bien, quand elle est remplie ; et l'esprit est censé bien orné, quand on tient par mémoire trente ou quarante mots pour en expliquer un seul qu'on a souvent mal lu. Heureusement pour notre siècle, on est revenu de cette manie philologique. On veut des mots, mais autant qu'ils sont indispensables pour établir une vérité utile au genre humain. — Ce n'est pas que je blâme la philologie en elle-même. Mais n'est-il pas absurde de toujours épiloguer sur les mots et les pensées des autres, sans penser soi-même et de soi-même. Ce vain fatras d'idées factices ou d'emprunt ne tient-il pas toujours l'esprit dans une sorte d'abaissement et de servitude? Connaîtra-t-il jamais sa capacité, tant qu'il n'essaiera jamais ce qu'il peut?

Le médecin le plus érudit est donc un homme fort inutile, s'il n'a pas lu pour mieux penser, pour perfectionner son esprit plutôt que pour orner sa mémoire, et pour recueillir des vérités intéressantes plutôt que pour accumuler des mots. On n'apprend à juger sainement des choses, qu'en réunissant au savoir un esprit capable de s'approprier les pensées et le savoir d'autrui. La lecture n'est pas alors un abus, parce qu'elle n'altère en rien le jugement. — Il n'est que le vrai savant qui sente le mérite de chaque écrivain ; et c'est particulièrement de cette habileté que dépend le succès de nos travaux. Prévenus des progrès que l'on a fait dans une science, de ce qui y est certain, de ce qui y est douteux ou tout-à-fait inconnu, et de la manière dont on doit discuter et éclaircir ce qu'il y a de douteux, et de chercher ce qu'on ignore, nous savons ce que nous devons rejeter, examiner, adopter. Sans ce discernement critique, qui est dû à l'esprit seul, on ne lit rien avec avantage. La lecture ne servira même qu'à gâter le jugement, affaiblir l'esprit ; et l'on croira beaucoup de choses, tandis qu'on n'en connaîtra aucune. — Les ouvrages de médecine, comme tous les autres ouvrages, contiennent des erreurs à côté des plus grandes vérités. Les préjugés des auteurs ont même souvent enveloppé ces vérités de l'obscurité la plus ténébreuse. Il est peu de ces grands maîtres dont la moindre réflexion soit une vérité lumineuse et un précepte important ; et c'est dans le fatras du verbiage le plus ennuyeux, qu'il faut avoir le courage et l'esprit de saisir une observation qui semble se dérober à l'œil le plus clairvoyant. La plupart ne disent que très-peu dans de très-longs détails ; et l'on est obligé de lire, pour ainsi dire, leurs écrits sans penser, pour trouver de temps en temps quelques avis intéressants ; sans quoi, l'on n'en soutiendrait jamais la lecture. Cet esprit philosophique, qui a été si long-temps méconnu dans les âges modernes, et qui avait fait des anciens médecins les écrivains les plus so-

lides et les plus importants, n'a pu se faire sentir dans des âges qui n'étaient instruits que par la voie de l'autorité ou des préjugés ; et tous les écrits des médecins se sont sentis de cet abus aussi bien que tous les autres. Les rêveries et les futilités des scolastiques, qui s'étaient emparées de tous les esprits, ne laissaient plus de distinction entre le peuple et les savants, que le respect aveugle que ce peuple a toujours pour ce qui tient du mystère. Les savants n'étaient que des ignorants ; et le peuple superstitieux savait même plus qu'eux, selon l'esprit de ces temps, parce qu'il croyait davantage. Le lecteur a d'autant plus besoin d'esprit pour la lecture de ces ouvrages, qu'il ne se trouvait qu'un esprit faux dans leurs auteurs. — Hippocrate sera toujours le père de la médecine, et c'est de ses écrits que vient presque tout ce qu'il y a de bon dans Platon, Aristote, Galien, et dans les Arabes. Cicéron même paraît l'avoir lu attentivement. Platon, qui était contemporain d'Hippocrate, nous a laissé dans son Timée une espèce de système de médecine théorétique. La partie pratique de la médecine ne lui était pas inconnue non plus qu'à d'autres philosophes, avant et après lui. On prétend même qu'Aristote faisait le métier de charlatan, avant d'être le disciple de Platon et le maître des siècles futurs. Aristote n'est certainement pas inutile aux médecins ; et l'on trouve, dans presque tous ses ouvrages, les vérités les plus intéressantes pour la physique et l'économie animale. C'était, dit Haller, un homme d'un très-rare génie, d'une application infatigable, qui mettait beaucoup d'ordre dans ses connaissances, quoique plus propre à généraliser les observations des autres qu'à en faire lui-même. Mais il avait le défaut de toute l'antiquité ; personne ne faisait d'expérience, et l'on adoptait tout ce qu'il y avait de fabuleux ou de faux. On pouvait grossir ses volumes de tout ce que les poètes, les idiots, le peuple enfin avait avancé. — Galien joignit à une érudition extraordinaire l'esprit le plus vif et le plus inventeur. Il savait à fond la philosophie péripatéticienne, et tous les systèmes de l'antiquité. Outre cela, il était vraiment éloquent. Suidas dit que Galien avait écrit plus de cinq cents traités sur la médecine, et environ deux cents cinquante sur d'autres sciences quelconques. Jamais médecin n'eut un génie plus vaste et plus fin que Galien ; et l'on ne peut voir sans étonnement qu'il ait su réunir en lui seul, et en un seul système tout ce que la médecine avait connu jusqu'à son temps. La pure doctrine d'Hippocrate y est quelquefois noyée dans des subtilités minutieuses ; néanmoins Galien suivait Hippocrate dans sa pratique, préférablement à tous les médecins : c'est ce qui nous rend ses ouvrages très-intéressants. La différence qu'il y a entre les écrits d'Hippocrate et ceux de Galien, selon les meilleurs juges, c'est que les ouvrages d'Hippocrate sont fondés sur l'expérience, et que Galien n'a de soi dans les siens que le seul raisonnement. La médecine d'Hippocrate n'est appuyée que de très-peu de raisonnements, au lieu que Galien s'abandonne souvent à des disputes et à des discussions plus ingénieuses qu'utiles ; quoique, relativement à la pratique, il pense comme Hippocrate. En général, il a toujours suivi le sens littéral de cette maxime :

λεγε πρακτικως, καὶ πραττε λογικως.

Parlez en praticien, et pratiquez avec raisonnement.

Les Arabes enchérirent encore sur les subtilités de Galien, et leur imagination l'emporta sur l'esprit, au point que les médecins ne s'occupèrent plus que d'idées vides de sens. Leur système de médecine n'était plus que des hypothèses hardies, et c'était ce qui seul plaisait et pouvait même plaire à ce temps-là. Cependant on doit convenir qu'ils ont rectifié les méthodes de traiter les maladies aiguës ; qu'ils ont inventé la chimie, subordonné la pharmacie à la médecine ; et que, quant à la théorie de l'art et aux principes de la pratique, ils ont répété ce qu'avaient dit les Grecs. — Les médecins s'occupèrent long-temps en Europe à commenter ces sophistes. On lut et on étudia les Arabes long-temps avant de connaître les Grecs. Enfin, au commencement du treizième siècle, on se jeta sur Galien. Au lieu de considérer et d'analyser la nature, on analysa Galien, et on se contenta de l'admirer sans s'inquiéter des progrès de l'art. Les uns faisaient de très-longs commentaires sur ses traités, d'autres les abrégeaient : tous semblaient déterminés à se tromper avec Aristote et Galien, plutôt qu'à embrasser la vérité avec tout autre. — Enfin parurent les chimistes. Paracelse (1), Suisse

---

(1) Je voulais retrancher de cet ou-

du canton d'Apenzelle, grand chimiste, chirurgien, astrologue, osa bâtir un système de médecine tout nouveau sur les ruines des anciens. Il brûla publiquement, à Bâle, du haut de sa chaire, les ouvrages de Galien et d'Avicenne. Il dit, dans son premier livre de la peste, qu'on ne trouve rien chez les anciens qui nous soit d'un véritable secours, parce qu'ils ignoraient la cabale et la magie, et que conséquemment ils ne pouvaient connaître l'origine des maladies. Il ne rougit pas de dire que Galien lui avait écrit des enfers, et que lui-même avait disputé contre Avicenne dans les parvis des séjours ténébreux. Il avait l'imagination si déréglée, et le cerveau si disposé aux rêveries les plus grossières, qu'il adopta tous les contes de sorcellerie, toutes les folies de l'astrologie, de la géomancie, de la chiromancie et de la cabale, et qu'il assura même à ses disciples qu'il consultait le diable quand Dieu ne voulait pas l'aider.

Paracelse se vantait de savoir guérir les maladies incurables, avec certains mots ou caractères dont il élevait la vertu au-dessus de toutes les forces de la nature; il osa même avancer que, par le moyen de la chimie, il produirait un enfant vrai et vivant, qui, à la grosseur près, ressemblerait dans toutes ses parties aux enfants ordinaires. Malgré ces rêveries, ce misérable soutenait qu'il n'avait jamais étudié la nature que dans la nature même, et non dans les livres. Du reste il vivait comme un animal immonde, et trouvait son plus grand plaisir dans la conversation des gens les plus dissolus et les plus vils. Le langage qui n'a été donné aux hommes que pour se faire entendre, est toujours dans Paracelse un verbiage incompréhensible. Ses écrits se sentent tous de l'ivresse dans laquelle il était continuellement avec tous ses amis ivrognes comme lui. Le ton mystérieux avec lequel il écrit semblait cacher aux idiots les vérités les plus importantes. Personne ne pouvait selon lui le réfuter; en effet, personne ne le comprenait.

Avec ces qualités, Paracelse Bombast s'était emparé de la monarchie en médecine, et il tient encore le premier rang parmi les ignorants entêtés de l'alchimie. Voici comme il parle dans la préface de son livre intitulé *Paragranum* : « C'est à vous à vous ranger derrière moi, Avicenne, Galien, Rhazès, Mésué, Montagnana, docteurs de Paris, de Montpellier, de Souabe, de Cologne, de Misnie, de Vienne. Vous, îles de la mer, toi, Italie, toi, Athènes, toi, Grec, toi, Arabe, toi, Israélite, derrière moi; la monarchie est à moi. » Il était toujours misérable avec son art de faire de l'or; son remède universel et infaillible dans toutes les maladies n'a jamais pu le guérir de la goutte, de sa toux, et de la raideur de ses articulations. Lui qui possédait la *pierre de l'immortalité* se laissa cependant mourir avant sa cinquantième année. En vain les fourberies, la témérité, les extravagances, la superstition de cet homme sont-elles consignées dans ses écrits, ses sectateurs en ont fait une divinité.—Van-Helmont suivit Paracelse en bien des choses. Comme lui il eut un souverain mépris pour les écoles de son temps; et avec raison. Il s'occupa de la recherche des médicaments les plus puissants; mais il rabaissa comme lui la médecine au-dessous de la chimie, méprisa de même l'observation du temps, de ses changements, des signes et des causes des maladies; vanta aussi des médicaments universels, des panacées merveilleuses, et parut également prévenu de son propre mérite. Il dit que Dieu lui avait immédiatement éclairé l'esprit, dès qu'il eut jeté tous ses livres pour voyager dans le monde sur les ailes de la vérité; qu'aucun autre que lui ne sait la médecine. Il se vante d'avoir fait plus de progrès dans les sciences en rêvant, et par des songes et des apparitions nocturnes, que par sa raison. La pratique des anciens ne vaut rien selon lui, parce qu'ils étaient payens. Ainsi raisonne ce sage Flamand. — Dans une décadence si générale des sciences, le nombre des remèdes simples et composés se multipliait tous les jours avec une confusion extrême. Les médecins Galénistes attribuaient à leurs remèdes simples des vertus qui semblaient surpasser

---

vrage ce portrait de Paracelse, que je ne présente même pas encore avec tous les traits de M. Z. Mais on m'a conseillé de le laisser, pour faire voir au moins à des gens prévenus en sa faveur, qu'il est permis de douter des merveilles de ce coryphée des alchimistes. On peut dire de lui ce qu'on a dit de Postel, que c'était l'assemblage de très-grandes qualités réunies aux vices les plus odieux; car Paracelse n'était pas sans mérite. (*Voyez* aussi ce que M. Deslandes a dit de ce rêveur. *Hist. de la Philosophie*, tome III, p. 324.)

tout ce qu'on pouvait attendre de mieux pour le genre humain ; tout était bon à tout selon eux. Les chimistes, de leur côté, racontaient des prodiges de leurs extraits et de leurs teintures. Leurs ouvrages sublimes étaient les triomphes mêmes de la nature, et l'ignorance la plus grossière y paraissait toujours avec le ton des oracles les plus respectables. Enfin, ces Galénistes et ces chimistes sont si absurdes dans leurs méthodes et leurs médicaments, qu'il y aurait lieu d'être étonné qu'ils puissent encore aujourd'hui trouver des sectateurs, si l'on ne savait que les opinions les plus déraisonnables sont toujours les plus durables parmi les hommes.

Ces maîtres sont donc plus capables de nous induire en erreur que de nous éclairer, si nous ne sommes pas prévenus de l'utilité réelle que nous avons lieu d'espérer de leurs écrits. — La plupart des écrivains nous disent ce qu'ils ont pensé; mais il en est peu qui nous indiquent en même temps ce que nous devons penser d'après eux, et comment on apprend à bien penser. C'est ce manque d'idées fixes et lumineuses, dit M. d'Alembert, qui excite en nous le désir de savoir les pensées des autres; et l'on tâche, par cette apparence de vrai ou de faux savoir, de remplacer le mieux que l'on peut le manque du vrai savoir qu'on n'a pas. Il ne faut pas tant chercher ce que les autres ont pensé, que ce qu'ils ont pensé de vrai. Daniel le Clerc disait à ce sujet qu'il y avait dans toute l'Europe des sociétés pour les progrès de la médecine, que les vues en étaient belles et grandes, mais qu il ignorait par quelle fatalité ces vues étaient si mal remplies, et pourquoi les écrits de ces sociétés étaient plutôt une collection de ce qu'on avait déjà dit sur une chose, que ce qu'on aurait dû dire. On trouve même, ajoute-t-il, dans ces collections tous les contes de vieilles femmes, comme si l'histoire naturelle manquait de mensonges.

Quelques écrivains laborieux, et dont on ne saurait trop louer le zèle, ont pris un autre parti pour se rendre utiles à la postérité. Ils ont voulu former un corps de tout ce qu'on avait dit avant eux, et nous donner par-là l'histoire des maladies, en rapprochant les anciens et les modernes. Mais ces vues ont été si mal exécutées, qu'il semble que les auteurs aient plutôt consulté leur intérêt que leur réputation et l'avantage de la postérité. Ces ouvrages nosologiques supposent nécessairement ce qui n'a jamais été ; c'est-à-dire, qu'il faudrait que toutes les maladies fussent absolument différentes dans leur espèce. D'ailleurs la symptomatologie, qui est la partie qui doit surtout servir de guide dans ces détails, y est si mal exposée, si peu examinée, si légèrement analysée, que le lecteur peu instruit n'en peut tirer aucun avantage direct : et, d'un autre côté, un lecteur instruit n'a pas besoin de ces ouvrages. — D'autres médecins proposaient de leur temps de donner l'exposé des maladies dans de très-courts extraits, où l'on caractériserait chaque maladie, en prenant dans les écrivains qui en auraient traité les signes et les symptômes les plus vrais et les plus précis. Ce dessein n'est que très-louable; mais où est l'homme capable de l'exécuter? Tous les abrégés qu'on nous a donnés ne laissent-ils pas plus de moitié de choses à désirer ; et la plupart du temps, l'esprit de système n'altère-t-il pas même ce qu'il y aurait eu de bon? Quand je lis une maladie dans Hippocrate, j'en vois l'histoire quelquefois en trois lignes. Si je lis la même maladie dans un écrivain moderne, je rencontre deux ou trois pages de détails dans lesquels je puis souvent voir toute autre maladie. D'où vient cet abus : de ce qu'on donne à l'imagination plus qu'il ne faut pour saisir la nature. — Ce n'est que dans les écrits qui nous présentent la nature avec ses traits, et dans son propre jour, que l'on peut apprendre à la connaître, et à prévoir l'avenir. C'est de-là que dépendent les observations intéressantes, et les raisonnements qu'on peut faire pour devenir réellement l'interprête de la nature, comme le doit être le vrai médecin, comme l'ont été Hippocrate, Fernel, Sydenham. Tous les trois cependant semblent avoir acquis ce rare talent par une conduite différente. Hippocrate, éclairé par des observations qu'il fut obligé de rectifier souvent, comme il le dit lui-même, paraît s'être attaché long-temps aux particularités avant de généraliser ses principes; et ce fut en grand maître qu'il le fit quand il fut en état. Fernel, né avec un esprit vraiment philosophique, et orné de tout ce qu'on pouvait savoir alors de physique et de mathématiques, avait profité surtout des écrits d'Hippocrate qu'il lisait sans cesse avec Platon et Cicéron; et il commença, comme un Newton, par les grands principes, pour apprécier les détails. Sydenham apprit à connaître la nature par des travaux infatigables, mais marchant

souvent dans de fausses routes ; heureux d'avoir eu le rare talent de se rendre compte de ses fautes, et de voir où il fallait se corriger sur de nouveaux avis de la nature.

Les vraies archives de la médecine ne se trouvent que dans des auteurs de la trempe de ces médecins. Mais quelque mérite qu'ait un médecin, jamais ce respect ne doit nous aveugler jusqu'à suivre ses erreurs, s'il s'en trouve chez lui. On ne doit écouter des maîtres que quand ils méritent de l'être. Nous recevons avec reconnaissance les bons avis de Galien, des Arabes et des médecins éclairés du moyen âge, qui, libres des préjugés de leurs temps, et uniquement attachés à l'amour de la vérité, ont paru dans leur siècle comme ces lumières boréales à l'horizon, sans cependant dissiper toute l'obscurité de la nuit. Tout livre est intéressant quand il nous fournit des principes conformes aux opérations de la nature, ne contiendrait-il même que quelques réflexions suffisantes pour compléter une observation, ou pour devenir comme le germe de différentes pensées plus étendues et plus sublimes. Les ouvrages de Bacon, fort peu intéressants aujourd'hui à certains égards, ont été autrefois de la dernière importance. On y voit les plus grandes découvertes modernes indiquées comme au doigt. Ils servent du moins aujourd'hui à nous marquer une partie des progrès de l'esprit humain. Tout homme philosophe est toujours intéressé à le connaître ; et ceux qui nous fournissent occasion de penser, méritent souvent plus d'éloges que ceux qui ont découvert et confirmé des vérités qui n'étaient encore que de simples hypothèses. — Ce n'est pas non plus la grande lecture qui fait l'homme savant. La lecture en général use les esprits ordinaires. Ils sont bientôt semblables à un crible qui ne retient rien de ce qu'on y jette. Sans ce génie fait pour les sciences, la lecture ne fournit que des opinions, et jamais on n'en sait démêler aucune. Celui qui dit vrai sera peut-être celui qui se fera le moins sentir. Dix autorités sont d'autant plus à craindre qu'on ne peut discerner si elles sont légitimement fondées. Il est des gens qui tombent dans un abus contraire. Épris de la manière d'écrire d'un auteur, c'est à lui seul qu'ils s'attacheront ; tous les autres doivent bientôt lui être subordonnés, et ils ne diront vrai qu'autant qu'ils penseront comme lui. On ne lit même que ce seul écrivain. Un médecin me disait, il n'y a pas longtemps, pour autoriser cette conduite, qu'un des plus habiles praticiens de l'Angleterre n'avait jamais lu que Prosper Alpin, et que jamais médecin n'avait été plus heureux que lui dans sa pratique. Soit, je répondrai à cela que Sydenham n'avait lu aucun médecin quand il se mit à exercer la médecine. Il faut donc prendre un milieu entre ces deux extrêmes. Le nombre des bons auteurs, en médecine, est très-petit. De ce nombre même il y en a plusieurs qui ne sont intéressants que pour amuser le loisir d'un homme curieux. Je conseillerai donc de ne s'arrêter qu'à ce petit nombre de bons observateurs. Tous les vrais écrits d'Hippocrate ne sont même pas tous également importants.

Je crois avoir fait assez sentir combien il est nécessaire de réunir les observations de tous les âges, sans avoir besoin de dire que celui qui ne lirait qu'un seul auteur, fût-ce même Hippocrate, ignorerait ce qu'il faut faire en bien des circonstances. Comme un médecin n'a pas toujours à sa disposition le choix des traitements et des médicaments, et que d'ailleurs quelques accidents particuliers peuvent varier l'espèce d'une maladie très-bien connue, il faut donc aussi avoir la ressource de l'analogie. Or, comment profiter de ce moyen si l'on n'a pas appris de différents auteurs les différents termes possibles des comparaisons qu'il faut faire. Un auteur ne suffit donc pas : ce serait perdre le temps que d'en dire davantage sur cet article.

CHAPITRE V.

DE L'INFLUENCE QUE L'ÉRUDITION A SUR L'EXPÉRIENCE.

Si le savoir de nos prédécesseurs nous donne leur expérience, dès que nous l'avons acquis, il ne faut pas encore pour cela s'imaginer être parvenu au but de l'homme savant. Il est possible d'être homme de tous les siècles, et contemporain de tous les savants et d'être en même temps homme à préjugés. Nous voyons tous les jours des gens d'un savoir prodigieux, livrés aux opinions les plus absurdes. La vraie science, disaient Platon et Aristote, consiste moins à savoir et à adopter ce que les autres ont su, qu'à

juger d'après soi-même, et non d'après les écrivains même les plus sincères qui se trompent encore souvent. Elle consiste à saisir l'esprit de chaque chose, à la voir dans son vrai jour, à discerner ce que les hommes y ont ajouté, à fortifier son jugement en ornant sa mémoire, à étendre ainsi ses connaissances, à n'être point la dupe des hommes, ni des temps, ni des lieux, ni de l'autorité. — « De la même manière, ajoute M. Deslandes, croire n'est point, comme le peuple, ajouter foi à ce que disent les autres, ni à ce qu'ils peuvent croire en effet; mais c'est examiner sérieusement les motifs de crédulité qu'ils proposent, et quel degré de force ont les raisons qui doivent porter à croire et ne pas croire. C'est démêler la vérité des vraisemblances, la certitude des probabilités, l'évidence des fausses lueurs qui n'ont qu'un éclat passager. C'est en un mot convenir avec soi-même qu'on ne peut prendre d'autre parti que celui que l'on prend, et suivre ce parti avec courage, avec persévérance, avec une ferme résolution de ne pas changer, qu'autant qu'après tout l'examen possible, il arriverait qu'on eût été dans l'erreur. — On ne sait donc rien que ce qu'on s'est rendu propre par la réflexion qui seule produit la vraie science, et on ne croit point ce qu'on s'efforce de croire par la persuasion d'autrui, mais seulement ce qu'on voit clairement et nettement qu'on doit croire par sa propre persuasion; enfin ce qu'on croit indubitablement vrai. Mais la vérité que Cicéron regardait avec tant de respect, et comme l'essence de la divinité même, est quelque chose de si délicat, de si relevé, de si supérieur aux forces de l'humanité, qu'on a jugé de tout temps que peu d'hommes étaient capables de se familiariser avec elle. »

Avec cette manière de voir et de croire, l'expérience de tous les siècles ne sera plus une maîtresse abusive, parce qu'alors elle nous apprendra réellement par la bouche de toutes les nations et par les archives de tous les temps, ce qu'il y aura de vrai et d'utile dans tous les cas. Sans cette expérience, un médecin ne mérite aucune considération. Il connaîtra, si l'on veut, les observations de tous les âges, mais il ne saura jamais que des particularités inutiles la plupart du temps, parce qu'il n'en pourra pas déduire de principes en les rapprochant les unes des autres, et en démêlant ce que l'auteur y a vu d'avec ce qu'il aurait dû y voir. D'ailleurs la vraie médecine ne dépend pas des observations individuelles prises en elles-mêmes, mais d'observations réunies et constatées de tout temps et chez toutes les nations, distinction faite cependant de ce qui peut s'y rencontrer de particulier par rapport aux temps et aux lieux. J'aimerais mieux, dit Rhazès, qu'un médecin n'eût pas vu de malade, que d'ignorer ce qu'ont dit et écrit les anciens. Mais dès qu'il a lu et comparé leurs observations et leurs préceptes, avec peu de pratique, il sera en état de traiter ses malades avec plus de succès que le médecin le plus occupé qui ne lit point. — L'expérience des autres est quelquefois plus avantageuse que la nôtre, même dans les cas que nous avons eu lieu d'observer souvent. Avoir dans la tête la description d'une maladie d'après les grands maîtres, c'est être en état de la reconnaître dans le cas possible, avec plus de discernement que d'après sa propre expérience, si l'on n'est pas de ces observateurs du premier ordre, à qui un signe essentiel et souvent le moins sensible ne peut échapper. Il n'arrive que trop souvent qu'on ne voit pas si bien avec ses propres yeux que par ceux d'autrui. Il est d'ailleurs plus aisé de constater une vérité et une découverte que de la trouver. L'expérience, dit Bacon, ne deviendrait en quelque manière inutile, qu'autant que nous aurions des traités sur les plus petites choses. — Ce que je viens de dire paraît un paradoxe : cependant, après avoir observé des maladies avec le plus grand soin, j'ai souvent trouvé que nos grands auteurs de médecine avaient tout dit, ou du moins dit beaucoup plus que je n'avais vu. Il est vrai qu'il n'y a que très-peu d'auteurs qui soutiennent cette comparaison : mais ceux qui la soutiennent rendent en effet notre expérience moins nécessaire.

Le détail d'une suite d'événements bien analysé est quelquefois plus instructif que la vue des choses mêmes. Tout esprit n'a pas le talent de voir avec ordre la suite de plusieurs choses. La complication apparente étonne, et souvent ne jette que du trouble dans l'esprit, bien loin que le spectateur jouisse assez de lui-même pour voir tout avec tranquillité. Quelquefois même un phénomène frappe un œil peu instruit avec tant de force qu'il n'est plus en état de se fixer sur les autres signes présents, ou qu'il ne peut au moins les démêler les uns des autres : dans ces circonstances,

ce n'est donc plus rien voir, c'est tout au plus regarder. — Une instruction complète laissée par écrit vaut donc mieux en bien des cas que celle qu'on tirera imparfaitement de l'inspection de la chose même. D'ailleurs, des gens qui ont vu avec connaissance de cause nous mènent toujours à la vérité par les voies les plus courtes. L'habitude de voir de la même manière nous devient ensuite, comme à eux, une espèce de talent naturel qui nous fait arriver directement au but. Bacon faisait, avec justice, consister la vraie destination et l'utilité essentielle des sciences dans l'abréviation des voies longues et compliquées de l'expérience, persuadé que cette abréviation ferait cesser les plaintes qu'on avait toujours faites de la longueur de l'art et de la brièveté de la vie. C'est en généralisant les vérités fondamentales qu'on parvient à cette abréviation, ou, comme le dit M. d'Alembert, en établissant les principes de ce qui est certain dans nos connaissances, en présentant les vérités générales et fondamentales sous un seul point de vue, en rapportant les parties de chaque science particulière à leurs chefs principaux, et en évitant dans cette analyse cet air minutieux qui prend les branches par la tige; comme il faut éviter aussi ce prétendu esprit, qui, trop occupé de l'universalité des choses, manque tout et brouille tout pour vouloir tout embrasser et tout abréger. — L'art de fixer les formules générales est le seul talent qui fasse les grands hommes, et le fond de la véritable expérience. Mais ce rare talent est au moins dû autant à une heureuse capacité naturelle, qu'à l'habitude et à la réflexion jointes ensemble. Newton lui-même n'entrevit la généralité de sa fameuse formule dans les calculs de Descartes, que par une espèce de hasard; et il s'en était déjà servi sans y faire beaucoup d'attention avant d'en avoir senti toute l'étendue et la généralité. On en peut dire autant des grands principes d'Hippocrate. Ce ne fut qu'à son heureux génie qu'il dut la généralité de ses maximes. Ainsi Boerhaave, qui avait moins observé que lui, ne se fait-il pas de peine d'avouer combien il sentait que ses Aphorismes étaient au-dessous de ceux de ce grand médecin. On peut dire avec vérité que Boerhaave s'est rendu la justice qu'il se devait à cet égard. — Malgré ce que nous venons de dire, on ne peut disconvenir qu'une longue habitude de voir, éclairée par un génie au-dessus de celui des hommes ordinaires, et par un bon esprit attaché au seul amour de la vérité, ne puisse au moins faire saisir assez aisément les principes généraux une fois établis, quoique l'on ne soit pas assez habile pour généraliser soi-même des observations particulières : et c'est toujours un avantage. Il est des gens qui sont faits pour suivre les autres, et qui exécuteront bien un dessein qu'ils n'imagineraient jamais. On voit tous les jours un militaire faire des prodiges avec une poignée de soldats, s'il est sous le commandement d'un habile général; tandis qu'avec une armée entière il serait infailliblement battu si on l'abandonnait à lui-même. — Le savoir des autres peut donc influer diversement sur notre expérience; et ce sont ordinairement nos talents naturels qui en déterminent les avantages. Comme tout semble dans la nature fixé dans des termes et des rapports particuliers à chaque chose, il n'est pas étonnant que l'expérience des siècles précédents ne devienne aussi plus ou moins avantageuse selon les facultés de chaque individu. Si l'on faisait réflexion à ce principe incontestable, on ne verrait pas si souvent des têtes mal organisées, prétendre, après trente ans de pratique, avoir plus d'expérience qu'un jeune médecin à qui la nature a accordé des facultés supérieures à celles de ce vieux praticien qui n'était né que pour voir le soleil se lever et se coucher. Il est vrai que la science sans pratique est insuffisante, mais une pratique aveugle a cet inconvénient de plus, qu'elle est encore dangereuse. Il faut réunir les deux, étudier les livres et les hommes, interroger les morts et les vivants; mais l'interrogation n'est pas l'ouvrage d'un génie borné, encore moins celui d'un homme qui n'est pas né pour être le disciple des hommes ordinaires. — L'expérience des autres ne nous fournira non plus de règles pour notre conduite, qu'autant que nous saurons estimer les raisons de celle qu'ont tenue ceux dont nous lisons les ouvrages. Très-souvent ils ne nous disent que ce qu'ils ont fait; et il est vrai qu'ils ont bien fait. Mais il faut alors se demander ce qu'on aurait fait en pareil cas? Savoir se faire cette demande avec connaissance de cause, c'est avoir déjà beaucoup appris; cela n'est cependant pas assez : il faut encore trouver la réponse; sans quoi, nous ne verrons jamais ce que nous devrons faire, puisque nous ne pourrions pas nous dire

pourquoi ces écrivains ont agi de cette manière. Leurs fautes, qu'il s'agit d'éviter, seront des écueils contre lesquels nous donnerons dans les mêmes cas; et jamais nous ne porterons avec succès la main dans la moisson qu'ils nous ont préparée, si nous ne sommes pas capables de nous en approprier la récolte. Leurs succès seront même pour nous des occasions de fautes; et leur savoir ne tendra qu'à nous égarer. Comme le marin, le médecin se trouve souvent dans des détroits où il n'est permis qu'à de grands maîtres de passer. Quelquefois on n'y a passé que par quelques heureuses circonstances dont on a su profiter, et ces circonstances nous sont inconnues. Il faut donc savoir voir dans leurs écrits ces choses qu'ils n'ont pas cru devoir nous dire, parce que ce n'est que la sagacité qui doit nous les suggérer. L'érudition, le savoir, l'expérience des autres ne seraient donc d'aucun avantage dans ces cas qui ne sont pas si rares, sans cette pénétration et ce génie qui font seuls l'habile homme.

Si l'expérience des siècles précédents surpasse souvent la nôtre, il ne faut pas croire que l'antiquité ait tout dit. C'est un abus que de croire que nous ne puissions pas penser aujourd'hui de nous-mêmes, et voir ce que l'on a vu autrefois. La nature est invariable dans les espèces qu'elle a détermimées, quoi qu'en aient pensé quelques écrivains modernes. L'homme a donc encore aujourd'hui le droit de dire aux anciens qu'ils se sont trompés, comme Hippocrate l'avait dit à ses ancêtres. Le savoir des autres n'est par conséquent recevable qu'aux termes de la vérité. *Amicus Plato, sed magis amica veritas;* et c'est à ce seul titre que le savoir et l'expérience des autres nous doivent être respectables, et que nous en tirerons même un véritable avantage. — Le grand point, c'est, comme nous l'avons déjà dit, de prendre les quantités à leur juste valeur. Mais ces quantités ne sont pas arbitraires pour le médecin. C'est toujours la nature qui les détermine. Le savoir et l'expérience des autres nous deviennent d'une très-grande conséquence à cet égard. Mais combien n'y a-t-il pas de plus et de moins qu'il faut savoir retrancher ou ajouter de soi-même? Combien ne prête-t-on pas à la nature de choses qui ne dépendent absolument que de la manière de voir ou de sentir? Les médecins même les mieux instruits sont-ils d'accord entre eux sur ce qu'ils doivent entendre par la nature? — Comme toutes les réflexions de cet ouvrage se rapportent à la connaissance de la nature, je crois pouvoir placer à la fin de ce chapitre quelques réflexions qui auront leur utilité, ne donneraient-elles même que l'occasion de réfléchir sur les assertions que je vais y examiner. S'il est dangereux, comme le disait Galien, de s'attacher opiniâtrément à des opinions dont il n'y a pas de preuves solides, il l'est encore plus de prendre pour une décision ce qui ne présente que du doute et de l'incertitude. Ainsi, partir d'une réflexion isolée d'un auteur pour lui faire dire ce que l'on croit soi-même, sans concilier cette pensée avec ce qu'il peut avoir dit de contraire ailleurs, c'est abuser le lecteur, après s'être fait illusion à soi-même. Tel est cependant la conduite que certains écrivains tiennent encore tous les jours pour appuyer leur sentiment.

Que devons-nous donc entendre par la nature prise dans une acception limitée, par rapport au corps humain? Selon le célèbre Sauvage, la nature ou les efforts de la nature sont l'âme qui exerce son énergie sur le corps pour la conservation de l'être individuel. On a aussi reproché à Stahl d'avoir accordé trop à l'âme; mais ceux qui lui ont fait ce reproche, ou n'ont jamais lu ses ouvrages, ou ne l'ont jamais compris. L'âme, suivant Stahl, était un être purement matériel, ou plutôt il n'admettait d'âme que le principe vital du corps organisé. On voit donc qu'on s'est trompé à son égard. Quant à Sauvage, il la croit absolument spirituelle; c'est son opinion que nous suivons, pour examiner son hypothèse. Sauvage s'appuie de l'autorité de Galien; peut-être même, dit-il, Galien a-t-il trop accordé à l'âme. Mais il est constant, de l'aveu de Galien même, que ce savant médecin grec n'a entendu, par la nature ou par l'âme, qu'une chaleur innée, qu'il appelle une substance mobile par elle-même, et qui est toujours en mouvement. Il avoue ailleurs qu'il ne voit même rien de probable sur la substance de l'âme; tantôt il l'appelle simplement nature, tantôt émanation de cette âme universelle qui anime tout l'univers : ailleurs, il avance que l'âme qui forme le fœtus n'est pas la même que celle qui est contenue dans le fœtus; mais il se contredit sans balancer, en disant que l'âme qui met toutes nos parties en mouvement, est la même que celle qui nous a formés; tandis qu'il

assure qu'il ne sait rien sur la cause efficiente qui forme le fœtus. Que répondre à ces inconséquences? Je ne prétends pas, disait Fernel, concilier tous les endroits où Galien se contredit ouvertement.

Sauvages, persuadé de la spiritualité de l'âme, devait-il recourir à un maître aussi inconséquent sur cet article pour prouver son hypothèse? Cardan a donc mieux vu que lui, quand il assurait que l'on ne pouvait absolument pas penser que Galien eût cru l'immortalité de l'âme. Ainsi, ce que Galien pouvait entendre par la *nature* ne tendrait, au contraire, qu'à ruiner l'hypothèse de Sauvages. Que l'âme souffre de l'état malade du corps, cela doit être. Mais que l'âme cherche et emploie tous les moyens possibles d'écarter le danger, en bon praticien, la conclusion est-elle légitime, et les prémisses y conduisaient-elles? Non, certes: il est encore un grand nombre de propositions intermédiaires qui ne seront jamais démontrées. N'était-il pas plus naturel de dire que l'union de l'âme avec le corps constituait ce que l'on appelle l'état de vie actuelle, et que le mécanisme était le principe de tous les efforts que fait le corps malade pour écarter le danger? La cause se conçoit également bien, en disant que ce sont les déterminations actuelles du sujet malade qui déterminent ces efforts; et, sans se servir du terme de *Pseudo-mécaniciens*, Sauvages aurait du moins suspendu son jugement sur des opérations qu'on peut rappeler à la seule organisation. — Ne peut-on pas entendre tout simplement par la nature, *la force vitale actuelle du corps organisé vivant*, force dont l'union de l'âme avec le corps est le principe éloigné, mais dont le fluide nerveux est la cause immédiate? Ce sentiment est clair, lumineux, quelle que soit la nature de ce fluide, fût-ce même celui de Lecat. On conviendra que le corps est subordonné à l'empire de l'âme dans tous les mouvements que nous appelons communément volontaires; mais l'âme paraît, au contraire, lui être subordonnée dans ceux où elle est dans un état de passibilité : c'est ce que l'expérience journalière peut prouver à un homme qui ne prend pas les mots pour les choses. — Comme nous ne connaissons d'autre raison de l'union de l'âme avec le corps que la seule volonté du Créateur, nous sommes dispensés de faire aucune recherche à cet égard. Il paraît plus intéressant de nous occuper de la manière dont la nature cherche à conserver la machine dans l'état malade. La physiologie nous apprend que les mouvements vitaux ordinaires n'ont pour but que de conserver dans un état régulier les déterminations qui font l'état de santé. Au moindre trouble, soit dans les fluides, soit dans les solides, l'harmonie se dérange; et c'est toujours aux dépens d'une partie que l'autre prend plus de force et de vigueur, comme l'expérience le prouve. Ce n'est donc plus que par des mouvements extraordinaires que la machine vivante peut recouvrer son état régulier. Cette loi est aussi constante dans la brute que dans l'homme : elle se fait même apercevoir dans les végétaux. Il est des plantes dont les racines fuient le voisinage d'une autre, en changeant la direction qu'on leur avait donnée, comme je l'ai expérimenté moi-même. Si elles ne le peuvent, elles périssent, après avoir fait tous les efforts pour l'éviter. Si l'on fait avec un fil d'archal une ligature à une branche, l'écorce se tuméfie au-dessus de la ligature, la recouvre en baissant, et pousse enfin des rejetons pour se mettre plus à l'aise. Si ces progrès sont si lents dans les plantes, c'est que le fluide qui fait le principe de la végétation ne peut se porter dans le cours de sa circulation qu'avec beaucoup de lenteur ; au lieu que, dans l'animal, le fluide moteur, porté par une circulation rapide, doit nécessairement ébranler la machine avec violence, dès que quelque matière morbifique, ou offensive, vient à faire sentir son action au genre nerveux, qui est le cours déterminé du fluide moteur une fois séparé du torrent des autres fluides. De là l'ébranlement violent, particulier ou général de la machine, et la prostration qui suit en même raison ces mouvements particuliers ou généraux. Telle est la voie que prend la nature pour la conservation de l'animal. Est-il donc besoin du concours de l'âme pour ces opérations.

Souvent, dit-on, la nature fait des mouvements qui tendent à sa propre destruction. Cette objection ruine l'autre hypothèse, et confirme celle que je présente ici ; car, si, par la nature, on doit entendre ce principe intellectuel qui veille nécessairement à la conservation du corps, n'est-ce pas se contredire soi-même, après avoir posé pour principe que l'âme tendait toujours à ce but? au lieu qu'en rapportant ces mouvements violents à la seule organisation, on n'est plus étonné de voir un corps organisé se

détruire lui-même par le seul jeu de son mécanisme, jeu qu'il ne tient que de lui-même, mais qui se trouve porté à l'excès par le mouvement excessif du fluide moteur qui donne trop d'action à certaines parties. C'est ce que prouvent assez souvent ces violents mouvements spasmodiques, qui causent aux muscles une raideur qui subsiste même quelquefois deux ou trois jours après la mort des sujets. — La nature cherche cependant à se délivrer de la contrainte qu'elle éprouve ; mais une partie n'agissant plus qu'en violentant l'autre, il ne peut s'ensuivre qu'une ruine totale, si cette action surpasse long-temps la force naturelle des organes ; et c'est ainsi que la nature succombe par l'épuisement subit de ses propres forces qu'elle emploie toutes en un seul instant ou en très-peu de temps. — On ne nie pas, dans cette hypothèse, que l'âme ne réagisse sur le corps, quand le corps agit sur elle. Mais il ne s'agit pas des mouvements qui dépendent des facultés supérieures ou inférieures de l'âme ; autrement, l'âme écarterait le danger avant qu'il fût extrême, et elle le pourrait faire, parce qu'elle le voudrait, si ces mouvements dépendaient d'elle. Elle ne le fait cependant pas. Dès que la machine menace ruine, l'âme, bien loin de montrer aucune activité plus grande, semble, au contraire, tomber dans un état de langueur et d'anéantissement ; et, si l'art ne vient au secours pour ranimer le jeu des organes, les forcer même à quelque mouvement irrégulier ou violent, c'en est fait du sujet. — Il vaudrait mieux bannir de la médecine des mots vides de sens, que d'en faire la base d'une hypothèse ridicule au dernier point. Qu'on objecte, si l'on veut, les conséquences qui résultent très-souvent de la crainte, de la joie, de la colère, enfin de toutes les passions, telles que des fièvres violentes, des morts subites, des langueurs, la frénésie, etc. Je réponds d'abord que tous les auteurs, sans exception, qui nous ont parlé des maladies de l'esprit, et des affections que le corps en éprouvait, nous ont plutôt dépeint l'état malade de leur esprit, ou leur mélancolie, qu'ils ne nous ont mis en état de voir clair dans les causes prochaines de ces affections singulières. Je dirai ensuite que *le moyen d'ennuyer est celui de tout dire*, et que prétendre expliquer les causes directes de ces maladies et de ces dérangements serait une absurdité aussi grande que celle de ceux qui prétendent les expliquer par l'action directe de l'âme sur le corps. Il est des choses qu'on peut ne pas savoir sans être ignorant, parce qu'on ne peut absolument les connaître. On ne doit donc pas rougir d'être aussi ignorant que ses maîtres, quand on n'a non plus qu'eux que de mauvaises raisons à donner.

Au reste, de grands hommes ont été de notre sentiment. Ce n'est pas que nous nous conduisions par l'autorité ; mais elle mérite des égards, quand il n'est absolument pas possible de voir mieux, et que les sentiments contraires n'ont rien qui les puisse soutenir. Je ne vois rien de plus sensé que ce que dit l'illustre Eller. « Sans m'embarrasser ici de ce » que les auteurs ont diversement pensé » sur le mot de *nature*, je vais seulement » considérer les phénomènes comme ils » se présentent, et comme ils sont fon- » dés, tant dans la structure de notre » corps, que dans les fonctions de ses » parties, laissant de côté tout terme va- » gue et ambigu, que l'âme ait part ou » non aux opérations qui s'exécutent » alors. Tous ceux qui connaissent la » structure du corps savent aussi la » liaison intime qu'il y a entre le cerveau, » le cœur et les poumons, tant pour com- » mencer que pour soutenir le mouve- » ment qui fait les fonctions vitales, ou » plutôt la vie de l'homme. — C'est par » le cercle admirable de ce mouvement » que le cœur, à l'aide de la respiration, » chasse au cerveau le sang qui doit four- » nir le fluide nerveux dont la sécrétion » va s'y faire. Le cerveau à son tour ren- » voie au cœur ce fluide une fois séparé » du torrent des autres humeurs ; et c'est » par ce moyen que se soutient sans in- » terruption ce mouvement du cœur » animé par ce fluide. Voilà donc comme » les actions vitales s'exécutent, et sans » aucune détermination de la part de » l'âme, tant que l'animal vit. — De ce » mouvement vital circulaire, dans le- » quel consistent les fonctions du cœur, » des poumons et du cerveau, on voit » naître les fonctions des autres parties ; » car, à l'aide du mouvement du cœur, » de la respiration et de l'écoulement du » fluide nerveux, le sang est porté vers » les viscères destinés à la chylification » et à la sanguification ; et, par ce renou- » vellement continuel du sang, les pertes » de nos fluides se trouvent réparées, et » la vie se soutient. Ce sont les fonctions » des viscères destinés à ces opérations, » que les médecins ont appelées *fonctions*

» *naturelles.* — D'après ces considéra- » tions, il est facile de comprendre que, » comme dans l'état sain et naturel, les » viscères de l'abdomen, destinés à la » chylification, extraient des aliments le » chyle nécessaire pour former le sang, » et rejettent ensuite par les intestins, » les reins et la peau, ce qui est superflu; » de même, dans l'état malade, le prin- » cipe morbifique, qui fait la cause de » la maladie, est subordonné à la même » action de ces viscères, qui subsiste » toujours plus ou moins parfaitement » dans cet état. C'est pourquoi ce prin- » cipe nuisible, qui se trouve ou résister » au mouvement des fluides, ou irriter » les solides par son acrimonie, pourra » être pareillement changé et corrigé par » les forces des fonctions vitales et natu- » relles, de manière à être disposé à une » évacuation critique par le moyen des » sécrétions. Si l'on veut attribuer cette » évacuation critique ou ces opérations » à la nature, je crois qu'on doit définir » la nature humaine une force naturelle » au corps de l'homme; force qui, à l'aide » du mouvement du sang qui s'exécute » par les fonctions vitales et naturelles, » peut préparer, assimiler à notre corps » la partie nutritive des aliments, et chas- » ser hors de la masse du sang ce qui peut » s'y trouver d'étranger et de nuisible, » plus tôt ou plus tard, selon le caractère » de la matière nuisible.

« On voit en même temps par cette » explication, que *c'est une sagesse ex-* » *trême de la part du Créateur de n'a-* » *voir pas soumis à la direction de no-* » *tre entendement et de notre volonté les* » *fonctions vitales et naturelles, de* » *peur qu'emporté par ses passions,* » *l'homme ne puisse suspendre ses fonc-* » *tions à son gré, et se faire périr par* » *ce moyen; ce qui serait très-aisé,* » *si ces fonctions avaient été subordon-* » *nées à l'empire de l'âme, comme les* » *fonctions animales,* » pag. 38-40. — En considérant ainsi la nature, il est aisé de voir comment on peut faire l'application des découvertes des grands maîtres qui ne l'ont non plus envisagée que par ce seul mécanisme. N'est-ce pas une absurdité manifeste, que de prétendre pouvoir administrer des médicaments pour faire rentrer dans l'ordre une substance spirituelle sur laquelle ces médicaments n'ont aucune action? Et sera-t-il jamais rien d'utile pour la pratique dans les observations des autres, si l'on sort une fois du mécanisme de notre organisation? En vérité, je ne conçois pas comment des gens sensés se livrent à de si frivoles idées, tandis que la nature de l'âme serait même une énigme impénétrable sans la révélation qui nous dit ce qu'il faut croire dans le système respectable de la religion. La religion n'a pas prétendu faire des médecins, et le savant Sauvages pouvait être mauvais métaphysicien, habile calculateur et bon chrétien, sans dire des injures à Luther, dont les opinions doivent peu nous intéresser lorsqu'elles sont mal fondées.

LIVRE III.

DE L'ESPRIT D'OBSERVATION, ET DE L'INFLUENCE QU'IL A SUR L'EXPÉRIENCE.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ESPRIT D'OBSERVATION EN GÉNÉRAL.

J'appelle *esprit d'observation* l'habileté à voir chaque objet tel qu'il est, et ce en quoi il peut être plus ou moins utile. L'observation est le résultat de l'usage de cette aptitude (1). La première chose que nous présente la nature, sont les corps en général, qui affectent nos sens, ensuite l'espace qui les renferme, et le mouvement. Nous laissons aux mathématiciens et aux physiciens à disputer sur la nature de l'espace des corps et du mouvement, pour ne nous occuper que des phénomènes. Les physiciens ont distingué quatre sortes de phénomènes. Leur distinction peut s'appliquer avec beaucoup d'utilité aux phénomènes généraux qne le corps humain nous fait apercevoir. Ils ont admis, 1° des phénomènes *de situation;* par rapport au corps humain, ce sera la place qu'occupe une de ses parties relativement à une autre : 2° des phénomènes *de mouvement;* ce sera le déplacement d'une de ses parties, dans un rapport quelconque : 3° des phénomènes *de changement;* ce sera l'altération interne ou externe d'une de ses parties, ou de tout le corps : 4° des phénomènes *d'effet;* ce sera le résultat de l'énergie d'une cause, soit interne, soit externe, qui a déployé ou déploie encore son action sur l'organisation du corps. — Les différents phénomènes supposent toujours une *raison suffisante* pour principe; et si cette raison devient ensuite *déterminante*, de principe éloigné qu'elle étoit, elle devient aussitôt cause proprement dite. Il est donc des lois constantes pour ces diverses déterminations individuelles. Ce sont les sens seuls qui nous les font apercevoir dans leurs premiers rapports, du moins dans ceux qui se présentent les premiers, et qui par conséquent sont tels par rapport à nous. Nous n'examinons pas ici si tout être individuel est subordonné à une seule loi générale, ou si chaque espèce d'être est déterminée dans ses rapports par une loi particulière à son existence actuelle. Nous assurerons seulement que rien ne paraît arriver dans la nature sans une détermination antécédente, quelle qu'en soit la cause primordiale, et qu'aucun phénomène ne paraît s'offrir à nos sens comme isolé et sans être lié avec des causes déterminantes, qui sont elles-mêmes les effets d'autres causes plus éloignées. C'est d'après ce principe d'expérience que nous assurons aussi que de telle ou telle détermination du corps humain, il résultera tel effet, ou autrement telle affection. Donc tout phénomène dont on ne verra pas la raison suffisante dans telle cause connue devra aussi se rapporter à une autre cause, ou à des causes réunies soit simultanées, soit subordonnées dans leur action les unes à l'efficacité des autres.

Ces causes peuvent être homogènes, c'est-à-dire de même nature, ou hétérogènes, c'est-à-dire d'une nature différente. Dans ce cas, les effets devront aussi se différencier selon ces rapports. Comme tout effet est toujours égal à sa cause efficiente, l'égalité ou inégalité des causes, ou leur puissance s'estimera donc aussi par leur énergie ou par leur produit. Tout ce qui n'implique pas contradiction étant possible, un phéno-

(1) J'insère tout ce qui suit, jusqu'à *comme ces phénomènes*, etc.

mène ne peut donc jamais non plus être regardé comme absurde, quelque cachée qu'en soit la cause, parce que ce phénomène était une chose possible. Je conclus de là que l'on ne doit jamais rien rapporter au surnaturel, dès que, par le principe de contradiction, on ne peut pas prouver que cette chose n'était pas possible dans l'ordre naturel. Ainsi, tant qu'on trouvera dans les lois générales ou particulières de la nature et de l'économie animale la raison suffisante des causes prochaines ou éloignées des affections du corps, on ne doit pas chercher comme parle Hippocrate *εἰ τι θειον εν εστι ἐν τῃσι νȣσοισι*, *s'il y a du surnaturel dans une maladie.*

L'esprit d'observation suppose naturellement la connaissance de ces principes généraux, d'où l'on peut déduire ces deux règles essentielles dans lesquelles consiste le vrai esprit d'observation du médecin. — 1° On ne doit admettre pour causes véritables des phénomènes que présente le sujet, que celles que l'on connaît pour véritables: or, elles seront véritables, si on peut les déduire de l'organisation du corps, si elles ont une connexion nécessaire avec les déterminations actuelles, si, par des expériences réitérées dans les mêmes circonstances, les mêmes phénomènes ont disparu en attaquant de la même manière les causes qu'on a cru être les mêmes. 2° Tout ce que l'on peut déduire des phénomènes actuels peut servir à en déterminer les causes si cela n'implique pas contradiction, en supposant néanmoins que l'expérience donne la raison suffisante de l'analogie; et l'induction sera vraie essentiellement, quoique de nouveaux phénomènes fassent ensuite connaître les exceptions qu'on y devra faire. — Ces lois qui ne sont déduites que de celles que les physiciens ont établies pour rendre raison des divers phénomènes que tous les corps de la nature présentent tous les jours, n'ont rien de particulier qu'autant que nous en faisons ici l'application à des corps organisés qui jouissent par eux-mêmes d'un mouvement progressif. Mais ces corps, quoi qu'organisés, n'en sont pas moins l'assemblage de différentes substances matérielles. Par conséquent il y aura toujours des déterminations antécédentes de la cause à l'effet. Il ne s'agit alors que de discerner la vraie nature de ces causes. C'est dans l'étude de la nature en général, de l'économie animale et de la pathologie qu'on doit apprendre à la connaître; et l'on parviendra à se rendre raison des phénomènes, et à remonter aux causes par les effets, ou à déterminer les effets par la force des causes qui agissent ou pourront agir.

Comme ces phénomènes sont infiniment diversifiés, les causes doivent l'être aussi. Quelques-uns viennent de l'essence des choses mêmes; ce sont les plus importants, parce qu'ils conduisent directement à la connaissance du tout. D'autres semblent, pour ainsi dire, ne naître que de choses purement accidentelles en apparence, ce sont les plus ordinaires, et ils ne deviennent importants que quand ils sont bien liés. Enfin, il y en a qui sont si peu essentiels qu'ils ne nous apprennent rien que leur réalité actuelle, permanente ou fugitive.—Ainsi l'habileté à observer n'est que la prompte conception des rapports des choses et des signes qui nous en indiquent l'ordre et la combinaison. En observant cet ordre et ces rapports, nous mettons, comme sans y penser, une certaine liaison entre les vérités individuelles. Cette liaison se fait sentir dès que nous apercevons quelque accord entre les choses; et cet accord nous frappe même, par ce qui nous en fait différencier les attributs. Car il n'est pas possible de se représenter ce en quoi une chose diffère essentiellement d'une autre, sans les comparer ensemble; et c'est par cette comparaison même que nous en établissons la liaison, de quelque manière qu'elles puissent se rapprocher. — Les perceptions de nos sens seraient presque inutiles, si l'esprit restait dans l'inaction quand les sens sont affectés. La brute paraît même nous imiter à cet égard. L'âme serait riche en images, et vide de pensées. Tout notre savoir se bornerait à la connaissance des choses individuelles. Il faut, malgré nous-mêmes, qu'en voyant, nous soyons toujours dans une sorte d'état d'activité; mais cette activité ne doit pas se borner à la seule perception des choses individuelles. On doit les comparer avec toute autre qui peut leur ressembler, et en savoir saisir promptement toutes les marques de ressemblance et de dissemblance.

Nos sensations seront toujours des perceptions individuelles, si nous ne nous accoutumons pas à en comparer plusieurs à la fois, pour en sentir l'ordre et la liaison, et découvrir ainsi comme d'un seul regard toutes les variétés, rassembler ce qui est épars, différencier ce qui

est différent, rapprocher ce qui peut l'être, et nous mettre par-là en état de juger que telle chose est, ou deviendra telle. Voilà les seules voies qui nous procurent les différents degrés de clarté, d'étendue, et de perfection dans nos premières idées, et dans les réflexions qui les suivent. — Quoi qu'il en soit, l'esprit d'observation vient encore plutôt d'un certain tact naturel, en conséquence duquel on est vivement affecté de tout ce qui s'offre à l'esprit, et d'une attention également grande à tout ce qui affecte dans ces moments. C'est de ce sentiment que vient la liberté d'esprit, laquelle met l'âme en état de sentir, de distinguer et de comprendre promptement; de même que des yeux perçants voient promptement, clairement et déterminément, sans qu'un objet se confonde avec ceux qui sont auprès. Je dis que ce sentiment délicat donne de la liberté à l'esprit, parce que, n'étant pas obligé de s'arrêter à des sensations ou à des objets intermédiaires pour démêler ce qui l'affecte, il saisit sans hésiter, et au premier instant, ce que les sens lui transmettent, et se trouve en même temps assez à lui-même pour examiner ce qui peut l'intéresser. — La seule voie de découvrir tout ce qui se trouve dans un objet est de l'examiner en détail, et de le décomposer jusqu'à ce que l'objet entier devienne si simple qu'on ne puisse plus l'analyser davantage; mais cette analyse a ses bornes. Un sentiment trop fin et trop délicat ne conduirait qu'à des observations infructueuses. Tout objet a ses rapports fixes et déterminés, hors desquels il ne peut plus entrer en aucune comparaison; et passer ces bornes dans une analyse, ce serait tout méconnaître, ou tout détruire en ne voulant que décomposer.

Cette trop grande délicatesse nous fait passer des choses aux mots. Celui qui met trop de subtilités dans ses observations, voit sans doute des choses que d'autres ne voient pas, mais aussi il risque souvent de prendre ses idées pour la réalité. Semblable à celui qui regarde du haut d'une tour élevée, il jette presque toujours les yeux sur le lointain, sans apercevoir ce qui l'avoisine, et ce qui la plupart du temps l'intéresse davantage. Rien n'est donc plus contraire à la formation des idées, que ce raffinement qui frappe toujours l'imagination, sans intéresser l'esprit. Je ne permets qu'à Hudibras et à Ralpho de subtiliser dans des analyses semblables à celles qu'ils ont faites sur la lumière intérieure des puritains, ou à l'arabe Alkinde de déterminer les forces des médicaments par les règles de l'arithmétique et de la musique. Qu'aurait dit Aristophane s'il avait vu les modernes analyser les globules du sang d'une puce! — Après ce sentiment délicat, mais fixé dans de justes bornes, l'attention, passée en habitude, contribue le plus à l'esprit d'observation. C'est une loupe qui, appliquée aux différentes parties d'un objet, y fait encore remarquer d'autres parties qu'on n'y apercevrait pas sans cela. Plus on a exercé son attention, plus on verra donc des choses dans les objets. Un botaniste voit dans une plante plus que tous les autres hommes. Il y voit ce qu'on y doit voir, tandis que les autres ne connaissent même pas ce qu'ils peuvent y voir. Il en est de même d'un bon moraliste. Il sait discerner l'homme dans tous les états de la vie civile. Il détermine les caractères des hommes, comme le fait des plantes le botaniste, par des marques prises de la nature même; et souvent ce n'est, en apparence, qu'une nuance légère, qui empêche de les confondre.

D'un autre côté, ce qui paraît aux autres hommes établir une différence essentielle n'est aux yeux de ces observateurs qu'une quantité variable, qui, après plusieurs réductions, se métamorphose et se fond pour s'évanouir dans leur analyse. C'est aux quantités constantes qu'ils s'arrêtent; mais il faut être homme de l'art pour reconnaître ces quantités. — L'attention se perfectionne même par les avantages qu'on retire de l'habitude d'observer. L'esprit, satisfait de ses découvertes précédentes, devient toujours plus avide à mesure qu'il étend ses connaissances, et se fixe d'autant plus volontiers sur un nouvel objet, que ceux qu'il a déjà connus l'ont plus intéressé. Au lieu que le curieux, qui ne cherche qu'à voir pour voir, est content quand ses yeux ont légèrement voltigé d'un objet à l'autre. Celui-ci ne veut que dire *j'ai vu*, et l'autre *je connais*. — Le regard attentif qui, pendant que nous nous représentons un objet, occupe toute notre âme, doit être comme entretenu par le feu d'une passion secrète. Le désir puissant de se perfectionner est ce feu qui trouve sa propre nourriture en lui-même. Il saisit tout ce qui l'environne, et ne se ralentit jamais pour s'éteindre, même dans les instants où l'esprit observateur est le moins occupé.

Quoique l'amour de la vérité soit la seule passion prédominante d'un homme animé par cet esprit, il est bon d'éviter de se trouver fréquemment avec des têtes faibles et mal organisées. La trop grande fréquentation de cette espèce de gens nous rapproche malgré nous de leur niveau, et, en nous mettant souvent à leur portée, nous nous accoutumons insensiblement à ne penser que comme eux, parce qu'il faut penser avec eux. Le mauvais goût devenu familier, devient bientôt le seul que l'on ait, parce qu'on le voit partout. —Les esprits bornés voient aussi dans certains objets bien des choses qu'un esprit supérieur n'y verra pas, mais ce sont de ces sortes de choses mêmes qu'il faut éviter de voir avec eux. Ces minuties sont leur vrai partage; voilà pourquoi les femmes ont en mille circonstances l'œil plus fin que l'homme; mais ce ne sont que des choses faites pour être vues des femmes. Un esprit né pour quelque chose de plus relevé doit passer sans attention sur ces objets, parce qu'il n'est pas né pour ramper. Quelquefois il est bon d'y prendre garde. C'est cependant en rapportant tout aux généralités qu'on doit envisager ces détails; ce que ne font pas les esprits ordinaires qui s'en occupent sans cesse. En général, l'artisan ne voit rien au-delà de ses doigts et de ses outils.

Il suit, de ce que nous venons de dire, que l'esprit d'observation n'est pas le partage d'un esprit trop vif, ni d'un esprit trop lent. Ceux qui ont l'imagination trop vive, ou plus d'imagination que d'esprit, voient beaucoup de choses à la fois. La trop grande vivacité avec laquelle ils sentent fait de leurs sensations une perception confuse, qui ne leur rend compte de rien de net et de précis. Voilà pourquoi il se joint quelquefois à une imagination forte un goût indéterminé et inconstant, parce que l'imagination a pour le moins autant de part au goût que l'esprit. Ceux, au contraire, qui ont beaucoup d'esprit sans imagination, sont en général plus de temps à voir, mais ils jugent bien une observation, quoique moins habiles à en faire. Ils verront probablement le jeu et les efforts des passions plus clairement qu'un homme d'un esprit trop vif, qui les sent sans les démêler; mais ils n'éprouveront pas cette détermination involontaire qui porte l'esprit sur tout ce qui nous environne, sans rien faire apercevoir de fixe et de distinct. Ces esprits lents ne voient que ce qu'ils ont une forte envie de voir. — En général, avec trop de froideur ou trop d'ardeur, nous voyons tous les objets dans un sens contraire. On voit vite et on distingue ce qu'on voit, lorsqu'avec une portion convenable d'imagination et d'esprit, celui-ci fixe l'autre sur l'objet qu'il faut examiner. Aussi le plus haut degré d'esprit d'observation se trouve dans une tête vive, capable d'une attention profonde et soutenue.

L'esprit ne peut pas se fixer trop long-temps sur un seul objet; parce que naturellement l'esprit est en même temps fort actif, et par-là même impatient. Mais on n'a pas toujours besoin de voir vite, pourvu qu'on voie bien. Ce qu'un homme voit tout d'un coup avec le plus haut degré d'esprit d'observation, se laissera apercevoir successivement avec un moindre degré. Le meilleur observateur a même besoin quelquefois de se fixer sur un objet aussi long-temps qu'un esprit borné; parce qu'étant plus en état de connaître les différentes parties d'un objet, il y apercevra des choses qui échapperont toujours à l'autre qui se contente de voir ce qui se présente. Celui-ci voit aussi vite le même objet, mais il le connaît moins. — Quoiqu'il faille apprendre peu à peu à voir avec les yeux de l'âme comme avec ceux du corps, cependant l'esprit d'observation paraît quelquefois se manifester comme un véritable instinct. Sans faculté habituelle, souvent il saisit avec rapidité ce qu'il y a d'instructif dans un objet, et le comprend de même. Je fus curieux un jour de savoir le jugement que porterait une dame sur le tableau historique intéressant d'un peintre italien, et donc le pathétique était caché dans peu de chose. Cette dame fut émue au premier coup-d'œil. Je ne lui en demandai pas davantage pour m'assurer de son goût et de son tact. Elle n'avait cependant aucune connaissance en peinture. C'est ce sentiment inné avec lequel on juge bien des ouvrages des poètes et des peintres, lorsqu'il ne s'agit pas tant de leur manière d'opérer, que de l'effet de leurs ouvrages; c'est, dis-je, ce sentiment qui rend l'esprit aussi perçant que les yeux d'un Lieberkühn qui voyait sans lunette les satellites de Jupiter. — Peu de gens observent lors même qu'ils ont intention de le faire, et le résultat de leur observation n'est qu'une fumée qui se dissipe dès qu'on les interroge sur ce qu'ils ont vu, ou ce qu'ils ont cru sentir. Il fallait

la délicatesse des oreilles romaines pour dire à Virgile qu'il ne parlait pas romain. Nous voyons cependant tous les jours des gens enthousiasmés à la vue de quelque ouvrage de l'art, d'une pièce de théâtre, d'un discours, enfin d'un ouvrage d'esprit quelconque. A les entendre, ils saisissent jusqu'aux moindres nuances des pensées de l'auteur, le moindre trait de l'habileté de l'artiste est un chef-d'œuvre à leurs yeux. Si on leur demande l'ordre, la suite, l'enchaînement de ces pensées et de l'ouvrage qui les ravit, on trouve aussitôt qu'ils n'y ont rien observé que ce qu'ils ont prêté à l'auteur, sans même rien saisir de son art et de son habileté. Il est aisé de connaître l'esprit d'observation de chaque homme en particulier; il ne s'agit que de voir comment il est affecté d'une pièce de théâtre, d'un tableau, d'une pièce de mécanique, etc. Cet esprit est le même quant à son propre caractère, de même que le génie, dans quelque art qu'on l'envisage.

L'un ne voit au théâtre que les habits des acteurs, l'autre le teint des actrices, celui-ci leur parure, celui-là les décorations du théâtre. D'autres s'attachent à la déclamation, quelques-uns aux gestes, ceux-là à la démarche des héros. C'est un roi, une reine, un prince malheureux, un tyran qui parle; tous ces spectateurs, décidés dans leur goût par quelque passion particulière, vont au spectacle pour y flatter leur passion, et s'en reviennent persuadés qu'ils ont bien vu, bien connu la pièce; qu'ils peuvent décider de son mérite, parce que leur passion y a été autorisée. Voilà dans cette manière de voir au spectacle, ce que sont tous les hommes ordinaires dans toutes les circonstances de leur vie et dans tout ce qu'ils voient.—Comme il n'est donné qu'au vrai génie d'inventer, ce n'est non plus qu'avec du génie qu'on peut sentir le mérite de l'invention. La poésie et la peinture ne sont pas l'ouvrage des poètes et des peintres seuls. C'est un talent qui se fait également remarquer dans tous les hommes d'esprit. C'est ce vrai talent, ce vrai tact qui ne fait que changer de rapports selon l'art de celui qui le met en usage. C'est par-là que nous apprenons à connaître la nature, à l'imiter, et à nous conduire d'après ses avis. Aucun maître n'est capable d'instruire ceux à qui la nature a refusé ce talent. Nicomachus disait à un spectateur qui ne trouvait rien de beau dans un tableau d'Apelle, *prends donc mes yeux*, *et vois*. — Dans un tableau qui représente les actions des hommes, il y a quelque chose d'antérieur aux traits du pinceau, aux proportions des parties, à la distribution des ombres et des jours, à l'harmonie du coloris, et, en général, à l'adresse mécanique, et qui ne peut se voir que par l'œil sensible de l'âme. Ceux qui auront lu les grandes réflexions que l'immortel Shaftesbury a faites sur le tableau du jugement d'Hercule, sentiront qu'un vrai peintre d'histoire doit avoir ce génie créateur au suprême degré. Cet illustre lord devait lui-même posséder supérieurement ce vrai génie d'observation, pour avoir fait les réflexions qu'il nous a laissées dans cet écrit. — Les hommes ordinaires ne voient jamais ce génie créateur dans les ouvrages d'un peintre; ils ne s'attachent qu'au mécanisme du tableau. Ils seront frappés d'un défaut, mais incapables de sentir la hardiesse de l'exécution; une exactitude servile leur plairait, tandis que ces grands traits, dont un seul rend souvent plusieurs passions, ne les affecteront pas, et souvent échapperont à leurs regards. Hogarth, qui voyait que tout le monde ne s'attachait qu'aux bagatelles, disait, par rapport à cela, que tous les hommes étaient juges compétents en fait de peinture, excepté les vrais connaisseurs.

Il est peut-être aussi difficile aujourd'hui de bien juger d'un tableau, d'une statue, et de toutes leurs parties, qu'il l'était au Grec et au Romain de faire les chefs-d'œuvre qui étonnent encore les vrais connaisseurs. Selon Winkelmann, l'esprit des anciens ne se fait sentir que dans la profondeur de leurs ouvrages, au lieu qu'à présent on met en vue tout ce que l'on a, comme un marchand prêt à faire banqueroute. Il faut des génies tels que Moses, Winkelmann, Sulzer, pour déterminer toutes les marques du beau, depuis ses moindres degrés jusqu'à ce qu'il y a de plus sublime dans les ouvrages d'invention. L'esprit d'observation porté au plus haut degré dans les arts, touche au merveilleux. Raphaël n'était d'abord qu'un peintre médiocre. Il s'introduit furtivement dans la chapelle du pape Sixte, y voit un moment la représentation du *Père éternel*, faite par Michel Ange; il est tellement frappé de la grandeur de l'idée du peintre, qu'il la saisit tout entière, et parvient en un jour à donner le même caractère de grandeur, de majesté, de divinité à

ses propres représentations du Père éternel, lesquelles n'avaient jusque-là été que très-imparfaites. — Ces mêmes réflexions s'appliquent à l'esprit d'observation nécessaire dans la société. Je remarque souvent qu'un homme qui ne peut saisir un tableau moral, et un trait de Hogarth, est aussi incapable de goûter un caractère de Théophraste et de la Bruyère. — C'est aussi ce tact qui fait poindre dans un jeune homme les premières lueurs des talents les plus sublimes. Ce tact est à l'esprit humain ce qu'est aux plantes ce principe qui fait l'âme de la végétation. A mesure que son énergie se déploie, ces premières lueurs acquièrent un nouvel éclat, et paraissent enfin dans la splendeur qu'on en doit attendre. Mais, pour apercevoir ces premières lueurs, il faut avoir aussi ce délicat sentiment. Bien des gens se trompent à cet égard. Il n'y avait qu'un vrai observateur capable de dire à Voltaire (1) : *Tu feras un jour un grand homme, avec de grands défauts.* — Dubos dit que c'est une marque que des jeunes gens ont du génie, si, dans les études ordinaires de la jeunesse, ils restent en arrière, tandis qu'ils avancent à grands pas dans l'art pour lequel ils sont nés. Si tant de beaux génies sont négligés par des maîtres, c'est que ces maîtres, qui ont plus appris à parler qu'à penser, ne sont pas généralement en état de saisir la trempe d'un génie infiniment au-dessus du leur. Accoutumés à un train de vie purement mécanique, jamais ils ne soupçonneront même qu'une machine soit animée par un autre esprit que par celui qu'ils pensent avoir. Or c'est toujours, selon eux, le plus accompli; ainsi celui qui ne se présentera pas avec les mêmes nuances sera toujours pour eux un stupide qui ne méritera aucune attention. Jamais homme n'a mieux su que Mécène et Colbert discerner et faire valoir les talents. Mais ces grands hommes ne devaient pas cet heureux discernement à des sophistes empesés. Un Kleinjogg fait l'ornement de l'humanité sans être remarqué, jusqu'à ce qu'un Hirtzel le voie, le juge et l'immortalise. — Certaines gens voient toujours faux. S'ils se fixent sur des enfants, ils prendront des inepties pour des marques de la grandeur future de leur esprit ; la facilité de calomnier, pour du jugement ; des causeurs pour de beaux esprits ; des tartufes pour des modèles de probité et de religion. Des têtes éclairées, mais froides et élevées dans une espèce de servitude, prennent pour les marques de la plus franche étourderie un penchant décidé pour ce qu'il y a de grand, de beau, de sublime; l'esprit d'indépendance et d'élévation, le mépris des basses considérations sont à leurs yeux un orgueil impardonnable. Les gens stupides prennent tout cela pour des preuves de folies. Chacun croit bien juger, parce que chacun voit à sa manière. Pythagore, disait un ancien philosophe, regarde le soleil bien différemment qu'Anaxagore. Celui-ci y voit comme une pierre, et l'autre comme un dieu.

D'autres ne voient qu'à demi. Ils ne voient jamais assez. Ils s'en tiennent à des parties isolées, et manquent le tout. La Madonna de Raphaël serait pour eux un joli minois, Montesquieu un bel esprit, et Haller un habile anatomiste et un grand botaniste, mais rien de plus. — Le plus haut degré d'esprit d'observation est aussi estimable dans la morale que dans les arts. Socrate avait à un si haut degré l'art d'observer les hommes, que, dans les occasions les plus critiques, il se formait aussitôt dans son esprit une combinaison assez prompte et assez juste pour pouvoir prédire infailliblement ce que cet homme deviendrait. Il jugeait les hommes, dit Diderot, comme les gens de goût jugent des ouvrages d'esprit, par le tact. — La théorie, si méprisée du vulgaire, et si souvent attaquée par les demi-savants, n'est fondée que sur des observations faites avec cet esprit, qui, dans mille circonstances, triomphe d'un exercice aveugle. En morale même, la théorie ne peut être vraie qu'autant que ses assertions seront fondées sur l'analyse du cœur humain. Quoique la plupart des hommes se conduisent moins par réflexion que par habitude, et qu'ils ne fassent une chose que parce qu'ils l'ont vu faire, ou qu'on leur a dit qu'il fallait la faire, il est cependant un principe déterminant, assez généralement reconnu dans toutes leurs actions. Ce principe devient différent dans des situations différentes. C'est donc par ces situations qu'il faut savoir l'estimer. Dans un temps, c'est l'utilité; dans un autre, l'amour-propre : tantôt c'est l'envie, tantôt la haine, rarement l'ami-

(1) Je tiens cette anecdote d'un habile homme qui a étudié sous le même maître de rhétorique que Voltaire.

tié; enfin c'est chacune des passions qui domine tour à tour. L'histoire n'est même que le tableau de ces différentes circonstances pour l'œil du philosophe. — La différence qui se trouve entre les actions et les paroles conduit directement à la différence infinie qu'il y a entre ce que l'homme est, et ce qu'il veut paraître. Il faut apprendre d'abord à connaître les êtres par les phénomènes, afin de prévoir un jour les phénomènes, par ce que l'on connaît des êtres mêmes. On doit de même juger d'abord du cœur par les actions; ensuite on prévoira les actions par la connaissance du cœur. Chaque action a sa cause déterminante, comme on vient de le voir. C'est en observant souvent le caractère des acteurs, leurs idées, leurs passions, leurs vertus, leurs vues, leurs intérêts, les différentes situations où ils se trouvent, et en différenciant avec justesse, en rapprochant et réunissant ce qui doit l'être, qu'on parvient à spécifier ces causes, et à se rendre compte des actions. La société est quelquefois long-temps dupe d'un homme qui n'est discerné que par l'habile observateur. Celui-ci le voit et se tait, en attendant que l'acteur se démasque lui-même aux yeux des autres. Il est singulier que ce soit souvent par la bienfaisance que l'homme se masque le plus adroitement et le plus long-temps. — L'histoire, dans son point de vue principal, est un des moyens les plus avantageux d'augmenter nos connaissances morales. Nous ne devons surtout chercher dans l'histoire des siècles passés qu'à mieux connaître nos contemporains, et à juger sainement de leur cœur et de leur conduite. Comme nous ne voyons, parmi les hommes avec lesquels nous vivons, qu'une partie du monde infiniment petite, c'est l'histoire qui nous mène à la connaissance du monde entier; et, par-là, nous évitons de juger du général par le particulier, et de toutes les nations par une seule. Nous ne croyons généralement vrai et en même temps propre à l'homme, que ce qui a été regardé comme tel en tout temps, sous l'influence d'une multiplicité de causes infinies. C'est pourquoi la comparaison des choses passées avec les présentes est une des meilleures manières d'observer les hommes, parce qu'elle nous apprend à les connaître directement par leurs actions.

Mais peu de gens sont en état de profiter de la lecture de l'histoire. Premièrement, par la faute des écrivains mêmes. La crédulité, l'esprit de parti, et surtout le défaut de cet esprit vraiment philosophique que tout écrivain devrait avoir, nous masquent, nous dérobent ou nous tronquent la plupart des événements qu'ils rapportent. Les faits nous intéressent presque toujours moins que leurs causes, et c'est ce point essentiel que peu d'écrivains ont connu ou su démêler, sans prêter à l'imagination. Tite-Live était né déclamateur, il voulut être historien; Polybe, cet homme si clairvoyant dans les actions de l'homme, si attentif aux causes des événements, à leur enchaînement, si instruit des affaires et de son état, n'a pas su plaire à cet historien romain qui l'altère toujours, quand il a lieu de le consulter. Il faudrait à tous les historiens l'esprit philosophique et la diction de Xénophon, le pinceau de Salluste et la sincérité de De Thou. Secondement, peu de gens profitent de la lecture de l'histoire, faute de cette pénétration qui ne s'acquiert jamais, malgré tous les préceptes. Sans cette pénétration, démêlera-t-on jamais les desseins, les moyens, les événements, leurs suites, le possible, le vraisemblable, l'influence des plus petites choses sur les grandes? Apercevra-t-on, dans une circonstance, souvent peu intéressante en elle-même, l'origine de la servitude et de la liberté d'un État, les causes qui l'ont fait fleurir ou déchoir? Verra-t-on ce qui a fait naître les arts, les sciences, le commerce, la religion, et comment les uns ont servi à faire éclater les autres, quels secours ils se sont mutuellement prêtés; et ce en quoi l'un peut intéresser l'autre?

Il ne s'agit pas seulement de voir dans l'histoire qu'il y a chez toutes les nations telles lois, telles mœurs, telle religion, telle coutume, tel commerce, Celui qui vit chez ces nations le sait, et n'en est pas plus savant pour cela, mais c'est à l'esprit de toutes ces différentes choses qu'il faut se fixer. Il faut voir naître les lois dans les intérêts réels d'un État, dans le caractère des habitants, dans les rapports où ils peuvent être avec leurs voisins, ou avec les nations éloignées qui les intéressent. Tel usage et telle loi rend une nation heureuse, et la même loi, le même usage n'est pas admissible chez une autre. Les révolutions ont toutes été déterminées par des causes internes ou externes: ce sont ces causes qu'il faut encore plus examiner que les révolutions

mêmes. Pourquoi tel peuple se trouve-t-il heureux dans un pays dont les anciens habitants n'étaient que de vils esclaves? Voilà ce qu'il faut surtout chercher et connaître. Mais, sans cet esprit d'observation, verra-t-on tout cela dans l'histoire? Non. Voilà aussi pourquoi si peu de gens l'ont lue comme Montesquieu, et écrite comme Hume. — Sans l'esprit d'observation, le politique manque toujours son but. Jamais il ne s'élèvera à la théorie du bonheur des États entiers ou des sociétés civiles, si les observations les plus justes n'en ont pas profondément gravé dans son esprit le caractère, les moyens, les obstacles, les causes et les suites de ces mêmes obstacles. Connaître tout ce qui peut arriver à l'infini dans un État, savoir l'art d'en maintenir le bien-être, de s'opposer aux obstacles directs ou indirects, d'obvier à ses maux internes, de faire cesser ceux qui se sont manifestés, de les pallier et de les couvrir, s'ils sont incurables, et surtout savoir saisir le temps, la mesure et la force des remèdes, tout cela demande une pénétration au-dessus du politique ordinaire, qui ne fait que ce que ses prédécesseurs ont fait. Si l'homme d'État ne connaît le fort et le faible du cœur humain plutôt d'après de justes analyses que par des hypothèses établies sur les passions mal conçues et mal connues, jamais il ne devinera les desseins des autres, et n'en tournera les vues à ses propres desseins; il ignorera toujours ce qui se doit et se peut faire publiquement, secrètement; il emploiera plutôt de vils artifices que d'adroites manœuvres; il verra, touchera tout à faux, fera tout mal ou à demi, et méconnaîtra partout le vrai esprit des intérêts du peuple.

C'est sur l'art de voir bien et promptement qu'un général d'armée fonde tout son bonheur. Pour faire des marches adroites, il faut qu'il remarque d'abord tous les avantages et les désavantages d'un pays, qu'il combine ensemble le temps, les lieux, son monde, ses vivres, et son ennemi également envisagé dans les mêmes circonstances. S'il faut asseoir son camp, choisir un lieu convenable pour attaquer l'ennemi, la connaissance des moindres détails lui devient si essentielle, qu'un buisson, un fossé, un ruisseau décide souvent de sa perte ou de sa victoire. Non-seulement il a son armée à commander, il lui faut encore éclairer les marches, les fausses routes, connaître les embûches de l'ennemi : une démarche imposante assure son succès. S'il manque un coup-d'œil au fort de la mêlée, son armée est en déroute. Au milieu de ces difficultés, il doit cependant voir tout d'un œil calme et tranquille. C'est son œil attentif qui va triompher, ou de l'ennemi, ou de son propre malheur. On a vu dans combien de circonstances ce coup-d'œil de maître a décidé d'une victoire et du sort d'un État.—Jusqu'ici, je n'ai presque traité que philosophiquement de l'esprit d'observation, parce qu'il n'était pas possible de s'expliquer clairement sur un terme abstrait, sans remonter à des principes philosophiques, propres à faire comprendre le vrai sens de ce terme. Rousseau dit qu'il est fâcheux qu'il faille tant de philosophie pour pouvoir observer une fois ce qui se voit tous les jours. Revenons à notre art.

La science est la clef avec laquelle le médecin pénètre dans l'intérieur de la nature. Le médecin savant connaît d'avance le pays où il va entrer, au lieu que l'empirique ignore même les routes qui y conduisent. L'un va voir à découvert le sein de la nature, l'autre ne sait même ce qu'il y va chercher.—Mais il n'est rien de plus avantageux pour éclairer l'œil de l'observateur que la connaissance historique de la médecine. On entend par-là ce que les meilleurs observateurs, et surtout Hippocrate, nous ont laissé sur la théorie des signes et des symptômes par lesquels on comprend que telle maladie est celle-là, et non pas une autre. Cette connaissance, jointe aux autres principes, instruira donc toujours le médecin sur les phénomènes des maladies, sur leur liaison, sur leur dépendance, autant qu'il en a besoin pour juger par-là des causes qu'il s'agit de déterminer dans les cas possibles. Il verra par ce moyen la *physionomie* de chaque maladie, qu'il n'apercevra pas immédiatement, à la vérité, par les yeux du corps, mais par ceux de l'esprit. — C'est ainsi que le médecin, guidé par deux flambeaux différents, c'est-à-dire par les principes que nous venons d'établir sur le rapport des causes et de l'effet, et par la partie historique, peut se présenter avec confiance au lit d'un malade, et découvrir des choses qui échapperont toujours à ceux dont l'œil ne sera pas guidé aussi avantageusement. — L'attention est sans doute très-pénible quand on n'a pas à un haut degré ce tact délicat, cette finesse du coup-d'œil, laquelle abrège considé-

rablement les opérations de l'entendement; mais, comme nous l'avons dit, l'habitude vient au secours, et ce tact se perfectionne, et devient même quelquefois plus direct.

Il est des gens qui regardent un médecin comme un homme attentif, s'il visite fréquemment son malade, s'il remue fréquemment tout ce qu'il rend, s'il entre avec les assistants dans de longs détails sur les selles, les urines, les crachats, le pouls, la respiration; mais ce n'est pas là l'attention qui fait le vrai observateur. Toutes ces choses sont très-intéressantes en certains moments; dans d'autres, c'est toute autre chose qu'il faut considérer, c'est moins l'œil qui doit voir que l'esprit. Celui qui n'est pas capable d'observer l'homme moral ne connaîtra jamais les maladies du corps. Le même talent qui nous fait connaître les maladies de l'esprit nous fait aussi voir les langueurs du corps. — Les unes et les autres ont leurs signes déterminés, et ce n'est que le connaisseur qui ne peut s'y méprendre. — Le vrai médecin observe ce que l'empirique ne cherche pas à voir, car le médecin doit se rendre compte à lui-même de toutes les circonstances d'une maladie, à travers le voile qui les couvre : il doit savoir les simplifier dans leur complication, distinguer ce qui est constant de ce qui s'y trouve de variable, et l'essentiel de ce qui n'est purement qu'accidentel. Il faut qu'il sente comment une maladie est devenue ce qu'elle est, et comment ces circonstances sont passées de la possibilité à l'actualité. Tout cela dépend donc de la pénétration de l'observateur, et c'est ce qu'il ne pourra pas toujours déterminer par les signes et les symptômes. — L'empirique, au contraire, n'a besoin ni de cet esprit d'observation ni de l'histoire des maladies. Comme il va moins voir ce qui est que ce qu'il veut voir, et que la maladie doit être déterminée par les médicaments qu'il applique, il n'a besoin de différencier ni le possible, ni l'actuel, ni le vraisemblable, ni le vrai, ni le faux. Tout est vrai pour lui, puisque la maladie n'est que ce qu'il veut qu'elle soit. Je viens dans le moment de voir encore l'exemple le plus odieux de cette abominable pratique. On me présente un enfant malade depuis quelques mois; il était au lit, sans pouvoir se coucher sur le dos, à la suite d'un coup, me dit-on, qu'il avait reçu dans le dos. Toute réflexion faite sur l'état du malade, je dis qu'il est décidément rachitique, et je propose mes vues curatives. On le confie à un chirurgien qui songe plutôt à appliquer quelques cataplasmes inutiles sur la tumeur qui se sentait à la région des reins. Je réitère mes avis. Tout résumé, on le livre à un empirique, qui, d'un ton hardi, prononce que c'est une vertèbre tuméfiée par le coup que l'enfant avait reçu. Il traite l'enfant si violemment, pour faire rentrer, disait-il, cette vertèbre, qu'il le met à deux doigts de la mort. La mère était convenue avec moi de la maladie qu'elle avait eue avant et après avoir conçu cet enfant. J'avais même fait aux sœurs du malade la même demande qu'à la mère sur leur état, pour me confirmer dans ce que je présumais à l'égard du vice de la lymphe de l'enfant. Elles n'avaient fait qu'autoriser mes présomptions. Malgré cela l'empirique prévalut, jusqu'au moment où il mit lui-même son ignorance au jour, et je ne revis pas le malade. Cet exemple peut servir pour mille autres cas.

On voit donc combien j'ai eu raison de dire que, sans ce vrai esprit d'observation, on peut voir grand nombre de maladies sans rien apercevoir. Une maladie actuelle est quelquefois long-temps sans se manifester. Un léger accident la détermine. C'est donc l'absurdité la plus grande de prendre cet accident, fût-il même des plus graves, pour la maladie, qui n'est tout au plus que compliquée avec les suites de cet accident. L'exemple précédent peut s'appliquer ici. Après bien des interrogations faites sur l'état antérieur de l'enfant, sur ses maladies, ses habitudes ou ses goûts particuliers, la mère était convenue que cet enfant, bien avant ce coup et une chute qu'il avait faite depuis, s'était souvent plaint de douleurs vagues dans les épaules, le long du dos, de lassitudes, et qu'elle avait eu des fleurs blanches pendant un temps considérable. Ses filles en étaient également incommodées. Or, les plus habiles observateurs nous ont fait voir quelles funestes conséquences il résulte de ces maladies, et que des filles apportent, même en naissant, cette maladie, qui leur devient héréditaire. Ce fut là que je ne balançai pas de rapporter la maladie de ce jeune garçon. Les suites du coup avaient pu accélérer les progrès de la maladie, mais le coup n'était ici qu'un accident particulier; ce n'était donc pas de là qu'il fallait tirer ses indi-

cations curatives, loin d'en faire la maladie principale.

Je ne perdis pas non plus de vue les suites du coup. Je rapportai ce que j'avais observé moi-même en disséquant un domestique mort d'un pareil événement, et je détaillai le cas que nous a rapporté M. de Haen. Comparaison faite de ces différentes circonstances, je crus que j'avais suivi les règles de l'art et de l'observation. On goûta mes réflexions, mais il fallait des observateurs pour passer outre. — La mesure inégale de l'esprit d'observation est une source de disputes entre les médecins, et ces disputes sont le prétexte dont on se sert pour accuser leur art. Il y a, dit Pindare, peu de choses à gagner pour la médisance, mais on devrait faire attention que les suites en sont ici d'une très-grande conséquence. Hippocrate s'était déjà plaint de ce mépris qui retombait sur l'art, tandis qu'il ne devrait couvrir que les ignorants. — Chacun voit à sa manière, mais si chacun raisonnait d'après la nature, quand il voit, peu de gens verraient à leur manière, parce qu'on ne verrait que comme il faut voir. Ce n'est pas que l'esprit d'observation suppose de longs raisonnements. La nature, qui doit servir de règle à cet égard, prend toujours la voie la plus courte dans ses opérations, c'est donc celle qu'il faut tenir aussi dans le raisonnement. Hoffmann avait raison de dire qu'abandonner ce que présentent les sens pour se livrer à de purs raisonnements, c'est une stupidité, un aveuglement d'esprit; tous les raisonnements qui s'écartent des rapports de la nature ne doivent jamais être admis. Il faut même, dans l'observation, qu'une hypothèse soit moins fondée sur les lois générales de notre organisation et des phénomènes généraux de la nature que sur les déterminations actuelles, et sur les conditions particulières qui ont pu les rendre telles : autrement il est impossible d'éviter l'erreur et la méprise. Quand Platon reprochait aux ignorants de se soucier peu de raisonner et de s'instruire, il ne voulait certainement pas que les raisonnements fussent la loi de l'observation. Ce n'est que d'après les déterminations des sujets qu'il permet au médecin de raisonner pour établir sa méthode curative, car, dit-il, chaque maladie doit se traiter selon ses déterminations propres et particulières. — Il est des gens encore plus blâmables que les empiriques. Le nom et la profession de médecin sont déjà un titre pour mériter à certain point la confiance du public : ces gens, dont ce seul titre fait tout le savoir, marchent hardiment chargés d'une foule de recettes, et semblent se consoler en se disant : Tel praticien n'en savait pas plus que moi, il était pourtant heureux. Leur raisonnement ne s'étend pas plus loin. Ce n'est ni d'après la nature, ni d'après l'expérience qu'ils raisonnent, ou plutôt ils n'ont jamais raisonné. C'est une recette qu'ils savent copier. Une fille a les pâles couleurs, ils donnent une recette rafraîchissante parce qu'il y a de la fièvre : une femme grosse a une rétention d'urine, ils lui donnent un diurétique, ignorant que l'enfant ferme le col de la vessie, et qu'un diurétique tue en pareil cas. Non-seulement ces gens n'aperçoivent pas l'enchaînement des circonstances d'une maladie, ils n'en saisissent aucune. — Dirai-je ici ce que je pense? Le médecin qui voit toutes les circonstances d'une maladie, celui qui ne les voit qu'à demi, celui qui n'en voit aucune, ou qui ne voit que ses préjugés, doivent nécessairement être d'un avis différent, et cependant tous jurent sur leur expérience. C'est ainsi que se prouvent les opinions les plus contradictoires. On a disputé depuis Moscou jusqu'à Raguse sur l'insensibilité des tendons et du périoste. Tous en appelaient à l'expérience; enfin l'on a conclu que les tendons étaient sensibles, parce que de Haller était luthérien. Tous avaient fait des expériences.

L'homme défend jusqu'à la mort ce qu'il croit avoir vu, sans se demander s'il était en état de voir. Un homme ivre jure que tout danse autour de lui; un superstitieux proteste qu'il y a des sorciers. Un petit esprit craint les revenants : tous parlent d'après l'expérience : c'est ainsi qu'ils l'ont su !... La nature des maladies, l'art de les guérir, les vertus des médicaments se décident d'après l'expérience de celui qui les connaît, et par celui qui ne les connaît pas. Ce médecin qui a découvert les voies de la nature, qui les suit tous les jours, et la vieille garde-malade qui a suivi les ordres de ce médecin, en appellent à leur expérience. Mais peut-on en appeler à l'expérience, sans posséder l'esprit d'observation comme il faut le supposer dans un habile homme? Est-ce par une pratique aveugle, avec des recettes, des préjugés, des passions, qu'on voit la nature? — Que doit penser un malade en voyant plu-

sieurs personnes de sentiments souvent contradictoires, en appeler à l'expérience? croira-t-il jamais que la médecine soit un art qui ait ses principes, et qui suppose tant de génie? il est cependant vrai qu'il faut un vrai génie pour faire un vrai médecin. Mais il est possible que tous ceux qui sont autour de son lit ne soient pas cet homme-là.

Pleins d'impatience dans leurs souffrances, les hommes exigent aussi quelquefois une certitude immuable dans tout ce que dit et ce que fait un médecin; certitude qui ne se trouve dans aucune des connaissances humaines, à l'exception des mathématiques pures. En général, nous pouvons dire que tout ce que les sens nous assurent, tout ce qui se suit d'une induction juste, et ce que nous voyons immédiatement dans nos idées, est vrai. L'incertain dans la médecine, et par conséquent ce qui est préjugé, opinion, ne diminue pas la certitude du vrai. Nous connaissons les effets avec assez de certitude; ce sont les causes qui nous embarrassent : mais, dans celle-ci, nous ne nous trompons pas si tous les effets d'une cause nous sont connus d'avance, au point que la cause puisse être déterminée par les effets; mais il est peu de gens de l'art qui puissent saisir ces rapports des effets aux causes, et faire l'application des principes fondés sur les observations des habiles gens de l'art; parce que chacun croit avoir droit de faire valoir son opinion.— Diderot croit qu'il est ridicule de dire *autant d'avis que de têtes :* parce qu'il n'est rien de si commun que des têtes, et rien de si rare qu'un bon avis. Adrien eut-il tort de faire mettre sur son tombeau, *le grand nombre des médecins a tué l'empereur*?

CHAPITRE II.

DES OBSTACLES NUISIBLES A L'ESPRIT D'OBSERVATION.

L'esprit d'observation le plus fin peut être borné, troublé, trompé, affaibli, et pour ainsi dire anéanti de différentes manières. Pour observer, il faut le faire avec une âme tranquille et libre, quoique toute occupée de son objet. — Il faut que l'esprit soit affranchi de tout préjugé et de toute passion. si l'on veut prendre la position d'où l'on voit la vérité : il faut même aller au devant de la vérité avec désintéressement. Il ne faut pas plus être arrêté ou intéressé par les préjugés et les passions des autres, que par les nôtres; car l'homme entraîné par la force des préjugés, ne voit, même avec le meilleur esprit d'observation, que ce qu'il veut voir, ou que ce que les autres veulent lui faire voir. Cette recherche intéressée de la vérité est la source principale de tous les faux jugements des hommes, et de toutes les erreurs qui les déshonorent.

Les obstacles les moins considérables de cette espèce défigurent tous les objets, parce que l'œil voit moins que les passions elles-mêmes. On prétend que les femmes lisent mieux dans nos physionomies que nous dans les leurs. Mais aucune femme ne lira peut-être pas dans la physionomie d'un homme laid. C'est ainsi que la plupart des objets prennent dans les yeux de l'observateur la couleur et le caractère qu'on y aperçoit, ou se modèlent sur l'idée prédominante de l'observateur. Les uns sont hypochondres, ils voient tout noir; d'autres sont admirateurs, ils voient tout grand. Quelques autres voient tout défectueux, c'est le plus grand nombre : peu de gens sont frappés du beau; le brillant est ce qui les touche, parce que le faux goût est celui qui prédomine. Un faux goût, dit Shaftesbury, se jette sur ce qui frappe immédiatement les sens, plutôt que sur ce qui peut intéresser l'esprit, après un examen réfléchi. Au lieu qu'un homme d'un goût grand et vrai, fondé sur la nature même, aperçoit ce qu'il sent en lui-même; il est bientôt frappé de la noble simplicité et de la majesté paisible d'un objet vraiment grand. C'est un statuaire créateur qui voit dans un demi-vers d'Homère la statue de Jupiter, qu'il va exécuter d'après ces deux mots. — Le pitoyable Janséniste qui écrivit contre l'Esprit des lois crut avoir bien battu l'auteur, en lui reprochant de n'avoir pas parlé dans cet ouvrage du péché originel et de la grâce. Montesquieu répondit qu'un homme qui veut attaquer toutes les parties d'un livre, et qui n'a qu'une idée dominante, ressemble à un curé de village à qui des astronomes faisaient voir la lune par une lunette, et qui ne voyait dans la lunette que le clocher de sa paroisse.

Mais les passions bornent encore plus que les préjugés l'esprit d'observation. Les préjugés laissent encore souvent quelques voies ouvertes aux avis et à l'exem-

ple. Il n'est pas de préjugé si grand, qu'il tienne en tout temps l'esprit de l'homme occupé d'un objet sous le même point de vue. Une réflexion avancée par un événement favorable dessille les yeux, et ce fantôme disparaît quand surtout les préjugés ne tiennent point à quelque chose de mystérieux. C'est ce qui se voit tous les jours. Mais la passion s'empare de toutes les avenues de l'âme, se loge dans tous les replis du cœur, et possède l'homme tout entier. La résistance et les obstacles ne font que la fortifier en l'irritant. Comme toute passion sans exception est toujours fondée sur un amour aveugle de soi-même, il est bien plus difficile d'y renoncer qu'aux préjugés. Pour quitter ceux-ci, il ne faut que dire : Je me trompe; au lieu que pour renoncer à sa passion, il faut s'humilier. Tout préjugé peut cependant devenir passion, surtout s'il est autorisé par l'exemple et par le temps : parce que l'homme, en général, est plus animal d'habitude qu'un être réfléchissant. Les préjugés devenus passions rendent l'homme inaccessible. Voilà pourquoi l'homme n'est plus capable de rien voir que lui-même et que ses propres actions. L'homme même le plus instruit, le plus clairvoyant en mille choses, ne peut plus rendre justice à l'esprit et aux sentiments des autres, quand il est conduit par ces maîtres impérieux. Un principe de jalousie secrète lui masque tout ce qui se trouve de bon et de solide dans ses amis, et il ne les écoutera que pour les blâmer et suivre ses opinions. Mille événements capables de l'humilier ne lui fourniront pas un avis. — Plus nos passions se mêlent dans nos jugements, moins nous sommes en état de dire notre avis. Je regarde comme un chef-d'œuvre de l'art d'observer les hommes, que quelqu'un me définisse exactement le caractère d'un grand poète, ou d'un grand philosophe qui s'est ouvert de nouvelles routes dans son art. Je ne vois aucune espèce d'hommes observée et jugée si différemment. Les uns les élèvent au-dessus de tout ceux de leur art; d'autres les condamnent aux petites-maisons, et chacun dit : Je suis impartial. — Il est vrai qu'il faut convenir que nous ne voyons jamais ni mieux ni plus vite que quand une chose intéresse notre attention; c'est ce qui a fait dire à Rousseau que les philosophes les plus sensés qui aient passé leur vie à observer le cœur humain, n'ont pas vu les signes de l'amour aussi bien que la femme la plus bornée qui est amoureuse; et cela est vrai. Le philosophe, en ce cas-là, ne voit que d'après ce qu'il croit devoir penser, et cette femme bornée ne voit que dans ce qu'elle sent.

Madame de Staal dit, d'après l'expérience qu'elle en avait faite à la Bastille, que les gens enfermés sont de tous les observateurs les plus attentifs à cause de leur grand loisir, et du défaut de distraction; mais surtout à cause du vif désir qu'ils ont de remarquer quelque chose de nouveau. Aussi ne négligent-ils rien pour découvrir les plus petites choses. Ils sont tout œil, tout oreille; et, quelque étroitement qu'on les enferme, ils découvrent pourtant ce qui se passe, parce qu'ils croient avoir part au moindre mouvement, et le suivent jusqu'à la fin. La haine qu'on conçoit du genre humain, en quelques moments, dans ces tristes séjours, est pour bien des gens une occasion de voir l'homme beaucoup mieux que dans la société. Ce qui y séduisait n'intéresse plus les yeux. Le cœur s'explique alors plus librement, et l'on voit en effet l'homme tel qu'il est. Tertullien reprochait à Hérophile *d'avoir haï l'homme pour apprendre à le connaître*, parce qu'il avait disséqué des hommes vivants. Il est bien des circonstances dans lesquelles ce mot de Tertullien est une grande vérité. — Le désir de voir une chose fait que souvent on la voit partout. J'ai connu des médecins qui ne voyaient jamais que certaines maladies. Il était facile de voir par quel verre ils les voyaient. Un praticien célèbre, entre autres, qui a une obstruction au foie, ne voit que cette affection dans tous ses malades. C'est son remède, efficace, il est vrai, pour lui, qu'il ordonne partout. Un autre n'aime que la thériaque, parce qu'elle le met quelquefois au lit pour trois mois; et que, sans cette thériaque, selon lui, il ne serait pas réchappé de ses maladies qu'il fait maîtriser dès l'abord par ce moyen. Un autre est tenu au lit par la goutte le tiers de l'année; mais, comme il ne veut pas convenir qu'il a la goutte, il ne veut pas non plus convenir qu'il y ait jamais eu un seul rhumatisme. Il ne voit partout qu'un *ébranlement* dans le genre nerveux, et n'emploie que des narcotiques : s'en accommode qui peut. — Nous voyons tous les jours la nature expliquée par des hypothèses. On se fait des principes arbitraires, et l'on croit que tout doit se réduire à ces lois ou à ces règles. Mais ces principes

font, chez les médecins, le même effet que chez l'historien. Les objets ne font que réfléchir les traits de l'esprit de celui qui les observe. Si ces gens évitent les puérilités d'Hérodote et les fables de Tite-Live, ils auront cet air mystérieux de Tacite, que des gens peu clairvoyants prendront pour profondeur de génie; ils croiront ces observations d'autant plus intéressantes, qu'ils y comprendront moins de choses. Comme il n'est rien de si facile que de favoriser tous les préjugés à la faveur de cette obscurité, il n'y aura que l'œil perçant du génie qui démêlera dans ces hypothèses la fausseté, l'incertitude, et qui s'apercevra qu'on a fait, pour ainsi dire, plier tous les phénomènes sous l'autorité de l'opinion. L'expérience perd ainsi tous ses droits, on interprète mal ses décisions, on n'écoute plus sa voix, on tait ses triomphes, parce qu'au lieu de ne parler qu'après des faits, on sacrifie la nature aux hypothèses. C'est ainsi que Hutchinson, grand métaphysicien et habile théologien, osa, sans la moindre connaissance de l'anatomie, écrire un traité de physiologie, et changer l'homme en une machine de vapeurs.

Je crois pouvoir dire ici, sans avoir intention de déclamer mal à propos, que grand nombre de médecins ont été attaqués de cette épidémie. Les uns font leurs observations dans leur cabinet, et ne nous produisent que des rêves. C'est ce qu'on a reproché à Rivière. Un célèbre médecin a cependant respecté ses observations au point de ne pas oser changer une de ses ordonnances, quoiqu'il fût manifeste que la faute qu'il croyait y voir ne pût être imputée qu'à l'imprimeur. On fait aujourd'hui le même reproche au célèbre Storck: est-il bien fondé? D'autres sont si épris des lois d'après lesquelles ils conservent leur santé, ou guérissent leurs maladies, qu'ils ne gouvernent leurs malades que d'après ces lois. Un Sthalien ne voit que son âme et ses hémorrhoïdes, comme un amant ne voit que sa maîtresse.

Je conviens que les hypothèses en médecine, employées avec esprit, sont quelquefois avantageuses et même nécessaires. Toutes les fois que les causes prochaines d'une maladie ne nous sont pas connues, nous sommes obligés d'en entreprendre la cure d'après une hypothèse. Mais ce n'est, comme nous l'avons dit, que sur les déterminations présentes ou antécédentes des sujets que cette hypothèse peut être fondée, et dès lors on a quelque degré de probabilité pour établir les causes de la maladie. Ce n'est pas non plus par des lois arbitraires qu'on peut fixer ces déterminations. L'économie animale, comparée avec toutes les circonstances actuelles et antérieures, sera le principe seul qui pourra servir à éclaircir ces déterminations, après en avoir bien connu les signes. Mais on part plutôt de systèmes pour expliquer les causes, et par-là l'on ne trouve que des obstacles pour opérer une guérison. — La secte des chimistes, qui a succédé à celle des Arabes, a servi de modèle aux fondateurs de la secte des modernes qui prétendaient guérir, par la sueur, toutes les maladies aiguës, même les plus critiques. Ces gens avaient pour chaque maladie un antidote particulier, donnaient des confortatifs dans toutes les fièvres, rejetaient la saignée, les remèdes rafraîchissants, les lavements. On s'est élevé de nos jours assez généralement contre cette pratique abusive, pour n'avoir pas besoin d'en dire rien de plus. Il n'est cependant encore que trop de gens qui imitent ces médecins aveugles. Dirai-je que l'on a tüé par-là, dans la seule petite vérole, plus de monde que n'en a fait périr Alexandre?

Boerhaave dit qu'il est étonnant et même honteux de voir les folies que les chimistes ont tirées des fables, de la superstition, de l'ignorance, de la démence même qui se trouvent dans les écrits de Paracelse, de Vanhelmont, et de leurs sectateurs; car personne n'a jamais été moins en état d'observer les maladies que ces rêveurs, parce qu'ils n'ont eu que des idées fausses et arbitraires de l'économie animale.

Il n'est pas moins absurde non plus de vouloir déterminer la nature de toutes les maladies par les lois connues de l'économie animale et de la nature. Il y a souvent dans les maladies individuelles, aussi bien que dans les épidémies, quelque chose de si particulier, que le médecin le plus expérimenté ne peut disconvenir qu'il n'y voit rien. C'est pour avoir ignoré ce principe, que quelques médecins ont prétendu que la peste ne pouvait pas se communiquer. Une grande ville devint ainsi le tombeau de presque tous ses habitants, avant qu'on fût persuadé que cette maladie se communiquait. — L'esprit d'observation souffre extrêmement de la superstition. Je ne parle pas ici de la superstition en fait de

religion, cela regarde les théologiens; mais uniquement de la superstition en fait de physique et de médecine. Cette superstition est l'opinion que des effets naturels peuvent être produits par des causes merveilleuses et surnaturelles, et que des effets absolument impossibles peuvent être produits par des causes absurdes. Si une proposition est soutenue par des témoignages dignes de foi, le sentiment que nous lui déférons s'appelle croyance. Si nous croyons une proposition sur les témoignages d'un visionnaire, c'est superstition. — Sous l'empire de la superstition, les partisants des opinions les plus absurdes peuvent élever leur tête stupide en dépit de la vérité. Dès qu'on croit possible tout ce qui est surnaturel et merveilleux, on croit tout ce qui est contraire à la nature. J'appelle surnaturel tout ce qui ne peut être prouvé par la raison, ni comme vraisemblable, ni comme possible. J'appelle merveilleux tout ce qui est destitué de preuves, et en même temps contraire aux lois du monde physique et moral, au point que le peuple puisse le croire. Un théologien éclairé a expliqué le surnaturel et le merveilleux par un exemple convaincant. Si quelqu'un attribue, dit-il, à une plante purgative une vertu qu'elle n'a pas, il se trompe certainement; il n'est cependant pas superstitieux pour cela, parce qu'une plante purgative n'est ni quelque chose de merveilleux ni de surnaturel : mais si quelqu'un attribue à la même plante la vertu de rendre l'homme qui la porterait sur lui, ou invisible, ou invulnérable, cette opinion ne serait plus une simple erreur, mais une superstition. — C'est cette superstition qui a attribué aux amulettes des effets que des temps plus éclairés ont démentis. Il est incroyable combien l'esprit humain a donné dans cet abus, et combien de gens instruits y donnent encore aujourd'hui. Rien ne prouve tant jusqu'à quel point le goût pour le merveilleux peut préjudicier aux progrès de l'esprit humain. Si ceux qui nous ont rapporté ces faits avaient réfléchi que la postérité les jugerait, ils auraient été plus réservés, ou auraient rapporté les remèdes qu'ils avaient fait prendre en ordonnant ces amulettes; mais on aurait vu dès-lors que les guérisons n'étaient nullement dues aux amulettes, et le merveilleux aurait disparu. Je vois avec plaisir les détails que M. de Haen nous donne des effets de la verveine, parce que j'y vois aussi l'homme sincère qui nous rapporte en même temps les autres moyens curatifs qu'il a employés conjointement, et nous met par-là en état de statuer d'après l'expérience, sur les effets que nous devons attendre de ce simple employé comme amulette. « On ne saurait, dit-il, » avoir trop d'attention quand on fait » l'expérience de ces sortes de remèdes, » et en publiant ce qu'on a remarqué de » leur efficacité. Nous écrivons pour nos » contemporains, mais en même temps » pour la postérité. On fera après nous » les mêmes expériences, et l'on verra, » ou ce que nous avons vu, ou autre- » ment que nous; et peut-être même ne » verra-t-on rien de tout ce que nous » pourrons rapporter. La postérité nous » condamnera donc avec justice, si nous » nous laissons aveugler par une vaine » gloire, ou si nous publions des choses » qui n'ont pas été assez examinées. Un » remède peut paraître avoir enlevé une » maladie, lorsqu'il n'en est rien. Ce » sont peut-être les autres médicaments » qui ont été administrés en même temps » qui l'ont fait. D'ailleurs, les malades » ne prennent-ils pas souvent chez eux » tout autre médicament que celui qu'on » leur prescrit? Cela arrive tous les » jours; ce qui m'est arrivé à moi, peut » arriver à d'autres. »

Le goût du faux détruit toujours celui du vrai. Voilà pourquoi l'homme superstitieux ne voit rien dans la nature, parce qu'il est toujours hors des rapports de la nature; il n'est que dans un monde imaginaire. De là vient que la superstition ne veut même voir que le faux. Elle se refuse toujours au bon sens, parce qu'il n'a rien de merveilleux; et le merveilleux est seul ce qui l'intéresse, parce qu'il ne faut pour le croire que la seule volonté de le voir; et que cette crédulité est toujours plus commode que les recherches qu'il faut faire pour s'assurer de la vérité. — Plus on ignore le monde corporel, mieux on prétend connaître le spirituel. Les contes des revenants et des sorciers ne sont nés que de cet abus; et l'ignorance des lois de l'économie animale et de celle de la nature a enfanté tous les remèdes superstitieux, etc. Il est bien plus aisé de donner un nom barbare à un spécifique universel, que d'assortir un médicament à la nature d'une maladie. Boerhaave trouva dans l'usage du trèfle d'eau un remède excellent pour sa goutte. Un superstitieux pend le long de sa cuisse un crapaud

desséché, ou un morceau de sureau cueilli en tel temps, et garde sa maladie avec son spécifique. L'influence de tel génie prédominant en tel temps, dans tel astre ; telle position du ciel devait cependant donner telle vertu à ce bois, à ce crapaud, etc. Le superstitieux convient qu'il s'est trompé ; mais ce n'est que sur le temps où il a préparé son remède. Son ignorance est même la raison dont il s'autorise dans son abus.—Si l'on en croit ces gens, ils ont cent exemples à nous donner comme autant de preuves qu'ils ont raison. Dans toutes les rencontres, ils vanteront tel grand auteur qui a fait usage de leur remède, telle femme qui en a été guérie. Eux-mêmes souvent sont les exemples qu'ils citent. C'est ainsi que la société et la médecine souffrent de continuels dommages de ces prétendus Esculapes. — Le médecin, selon Hippocrate, doit avoir un esprit tranquille, l'âme élevée, être éloigné de tout ce qui tient de la superstition, parce qu'il est impossible d'être superstitieux et de voir le vrai. Tout ce qui ne tient pas aux lois de la nature ne tient pas à la raison. Rien de cela ne doit donc entrer ni dans les vues, ni dans les combinaisons du médecin. Il n'y a rien à voir dès que les lois de la nature cessent, ou semblent cesser. Le peuple a droit de tout voir, parce qu'il lui faut des merveilles et des prestiges pour autoriser son inconséquence; et il n'appartient qu'au charlatan de l'approuver.

Dans le temps même où la médecine n'était fondée que sur les prestiges et la superstition, Hippocrate s'était élevé avec force et avec succès contre le torrent de l'ignorance. Il nous apprend, dans son Traité de l'Épilepsie, à résister à la superstition, et démasque, avec sa mâle éloquence, les imposteurs qui prétendent guérir par des charmes des maladies qu'ils ne peuvent maîtriser par des médicaments. On ne verra dans aucun des ouvrages de ce grand homme rien qui se sente de l'abus, de la crédulité et de la superstition. C'est la nature seule qu'il écoute; et il ne l'interprète que par elle-même, parce que ce n'est que par elle seule qu'il avait appris à voir. — Heureusement l'empire de la superstition a été détruit dans la plus grande partie de l'Europe. On est revenu des prestiges de la divination, de l'astrologie, et de bien d'autres abus de cette nature : mais comme le peuple n'aime et n'obéit que par crainte, et que cette crainte a toujours été la base de sa crédulité, la superstition qui y a pris naissance n'en sera jamais non plus extirpée toute entière. Les imposteurs se croiront toujours bien fondés à lui faire part de leurs songes. Il n'est pas plus absurde de voir toutes les maladies dans un verre d'urine, que de prédire la destinée d'un empire par le vol des oiseaux. On croit aujourd'hui l'un, comme on a cru l'autre autrefois : preuve que le peuple est toujours peuple. — L'empire des sciences n'est donc pas encore si bien établi, que la superstition ne reprenne pas ses droits un jour ou l'autre. D'ailleurs il est tant de gens qui ne voient que par intérêt. *Quid non mortalia pectora cogis, auri sacra fames!* L'esprit d'observation n'en est-il pas tous les jours ébloui ? Si les hommes ne croient plus aujourd'hui aux prestiges, aux enchantements, aux charmes, aux sorciers, aux revenants, en est-on pour cela libre de superstition? Sont-ce là les seuls abus que la superstition ait autorisés ? Est-ce se conduire par une saine philosophie que de parler avec le peuple, d'agir comme le peuple, et de vouloir être l'homme du peuple? Les progrès des sciences sont donc devenus inutiles, si l'on ne croit devoir voir qu'avec lui, et comme lui. Roger Bacon, qui fut de son siècle le seul sage dans un monde entier de fous, avait osé lever un coin du voile qui couvrait toute la terre. Que penserait-il aujourd'hui, s'il voyait des gens éclairés retenir encore un coin de ce voile pour s'en couvrir parmi le peuple quand l'intérêt le leur conseille?

Supposons même qu'un médecin soit un homme de génie, bien instruit, libre de préjugés et de passions, il a d'autres inconvénients à essuyer. Il n'aura que trop d'occasions de se trouver avec des têtes écervelées, dont les jugements, les avis, les observations ne présenteront que des contradictions et des absurdités. Mais ces gens seront les créatures des malades. On proposera dans ces circonstances nombre de recettes et de médicaments, dont il n'aura le choix qu'après les avis des autres. Il doit cependant dire son avis. Doit-il abandonner un malade qu'il sait pouvoir guérir, ou compromettre sa réputation en le traitant selon l'intention de ceux avec qui on l'appelle? Peut-il démasquer l'ignorance de ses confrères, ou faut-il voir comme eux? Dans cet état, l'homme le plus réfléchi, moins à lui-même qu'embarrassé par les

obstacles, n'a souvent pas assez de tranquillité d'âme pour voir et observer, malgré toute sa capacité. La sotte suffisance d'un essaim d'ignorants l'intrigue d'autant plus, que la vérité n'a pas de plus dangereux ennemis que l'ignorance. — D'un autre côté, ce sont les préjugés et les passions des malades à quoi il faut s'opposer ou qu'il faut faire taire pour profiter d'un moment favorable. Si le médecin ne peut pas avoir cet avantage, et qu'il échoue après les mesures les plus sages, on le déchire, on le persécute. De là des jaloux prennent occasion de le dénigrer, et l'homme d'un vrai génie devient ainsi un monstre dans la société, qu'il guérisse ou qu'il ne guérisse pas. Je n'ai eu que trop de preuves de cette conduite, et des tristes conséquences qui en résultent pour la perfection de l'art. — L'issue heureuse ou malheureuse d'une cure dépend donc le plus souvent, non de la manière dont l'observateur a su saisir la maladie, mais de la manière dont le malade et les assistants se comportent. L'équité d'un malade relève l'esprit d'un médecin, augmente son attention, le met même dans le cas de mieux voir, parce qu'il voit avec une âme tranquille. Au lieu que l'injustice est quelquefois un obstacle considérable à l'exactitude de ses observations. Il est par conséquent essentiel pour un observateur de gagner l'affection d'un malade par toutes les voies de l'honneur et de la probité, de mériter sa confiance par une conduite noble et désintéressée, mais surtout en paraissant soi-même plein de confiance et bien instruit de son art. Une noble hardiesse détermine quelquefois un malade à tout ce que veut un médecin. Il pourra donc mieux voir. — De tous les obstacles que peut rencontrer l'esprit d'observation, je dis que le plus grand est une assemblée d'ignorants.

CHAPITRE III.

DE LA NÉCESSITÉ, DES QUALITÉS ET DE L'UTILITÉ DES BONNES OBSERVATIONS.

La médecine a pris naissance de l'observation : c'est l'observation qui la conduit au degré de perfection, et c'est par le défaut d'observation qu'elle n'est quelquefois qu'un verbiage vide de sens. — Le premier soin des médecins a été de se former des idées des individus; puis on commença à raisonner sur ces notions : on tira des conséquences des unes et des autres pour les mieux apprécier, et l'on passa ainsi par degré du particulier au général; de ce qui frappait les sens à ce qui ne tombait pas sous les sens, et à ce qui était inconnu. — Les observations sont donc la base de nos raisonnements : si elles sont bonnes, on les prend comme *des données*. — Dans l'enfance de la médecine, le seul hasard instruisait les hommes sur les maladies et sur les moyens curatifs. Les voies de la nature, reconnues par hasard, conduisirent insensiblement à la vraie connaissance de ces mêmes voies : on comprit que c'est dans la nature seule qu'on pouvait étudier et connaître l'art de guérir. Les meilleurs observateurs la suivirent donc, et l'art tomba en décadence toutes les fois qu'on s'écarta de ces voies. Les vrais connaisseurs sont obligés de convenir qu'il sort plus de lumière de l'essence des choses mêmes que de leur histoire; et que la nature est une source intarissable de connaissances, dans laquelle les premiers siècles ont puisé la vérité, et où la postérité la puise encore à même mesure. — Depuis Hippocrate jusqu'à Van-Swieten, les pères de la vraie médecine ont suivi la nature sur la voie de l'observation; tous ont donné les mêmes préceptes. Les vrais disciples d'Hippocrate allument le flambeau de la nature; ses ennemis l'éteignent. — La diversité des maladies est si grande, la quantité des choses à observer est si multipliée qu'on ne les considère jamais sans récompense. Plus nous faisons d'attention à toutes les circonstances d'une maladie, mieux nous apprenons à les saisir avec justesse; et l'art de guérir ne devient facile qu'à proportion de cette faculté. Plus nous avons examiné la nature et les effets des médicaments, plus nous avons lieu d'espérer de l'application que nous en faisons au besoin. On pourra se faire de justes idées de l'art d'observer, quand on aura vu quel est le caractère des bonnes observations.

Les observations du médecin s'étendent sur tout ce qui concerne l'art de préserver l'homme des maladies, de connaître, d'adoucir et de guérir celles dont il est attaqué. Je m'arrête dans ce livre à *la première médecine*, comme Baglivi l'appelle, ou *à l'art d'observer les maladies*. Je parlerai de *la seconde*, ou *de*

l'art de les guérir, dans les livres suivants, parce qu'il faut observer avant de pouvoir raisonner. Je parlerai des médicaments dans le livre particulier de cet ouvrage, parce que le génie doit indiquer les remèdes avant qu'il soit question d'observer les effets des remèdes, et que d'ailleurs, pour en faire application, il faut avoir recours aux causes. — Des observations doivent être faites avec la plus grande exactitude. Cette exactitude consiste principalement dans le soin qu'il faut avoir de remarquer nombre de petites circonstances qui échappent aisément à l'œil de l'observateur, et qui cependant ont une influence considérable sur le tout. Car elles découvrent souvent des voies toutes nouvelles et absolument différentes des anciennes. Les plus petites circonstances deviennent intéressantes, quand on voit au lieu de deviner, et qu'on se persuade bien de la réalité d'une chose avant d'en chercher la cause. — Hippocrate est le vrai modèle d'exactitude en fait d'observation : il voyait ce qui échappait à tous les autres, et ce qu'il voyait était important. Les Grecs lisaient dans le grand livre de la nature avec tant d'attention et d'exactitude, que c'est encore chez eux qu'on doit préférablement chercher les signes distinctifs et constants des maladies. Je ne puis désirer le nom de bon auteur, dit Boerhaave, quand je compare mes Aphorismes à ceux des anciens, et que je me juge d'après eux. — Il faut de la patience et de la prudence pour faire de bonnes observations. L'impatience nous ôte la confiance que nous pourrions légitimement avoir en nos propres forces, et s'oppose aux efforts par lesquels nous pourrions nous surpasser nous-mêmes. La prudence éloigne l'imposture, prévient toute illusion des sens, de l'imagination et de l'esprit de système. La nature étudiée lentement dans la nature se trouve plus promptement que dans les systèmes. Ceux-ci la supposent, et elle-même ne se présente que dans son vrai jour.

De bonnes observations doivent être suffisamment répétées. C'est le meilleur moyen de distinguer le faux du vrai, ce qui est douteux de ce qui est vraisemblable, le vraisemblable de la vérité, et la vérité de la certitude. Une observation confirmée vaut souvent une nouvelle observation ; du moins elle nous conduit plus près de la vérité. La physique et la médecine ont autant gagné par la répétition exacte des observations déjà faites que par les découvertes mêmes. Si l'on voit plus d'incertitude de la part d'Hippocrate dans les maladies moins connues, c'est qu'il n'a pas eu occasion de réitérer assez ses mêmes observations. Mais les anciens nous sont encore supérieurs en cela. Notre application si vantée, comparée avec la leur, n'est, la plupart du temps, qu'une occupation peu réglée. — Ils passaient du cabinet chez les malades, et des malades au cabinet. — Nos observations ne sont pas faites avec assez de soin, parce que nous ne les répétons pas assez exactement. Nous sommes en même temps et plus occupés et plus oisifs que les anciens. M. Hahn avait bien raison de souhaiter qu'on établît une académie, dont l'unique travail fût de répéter les observations déjà faites ailleurs, et de compléter celles qui seraient imparfaites; de rectifier celles qui ont été mal faites ; de réprouver les fausses ; enfin de rédiger les bonnes pour en faire une collection, à laquelle les élèves de la nature pussent avoir recours avec confiance. — Les observations doivent être faites avec sincérité, quand même cette sincérité conduirait à mille doutes. Elles doivent contenir déterminément ce que le médecin a vu, et comme il l'a vu, afin que ceux qui viendront après lui puissent voir la même chose, ou plus avant, ou corriger ce en quoi il a manqué par quelque raison que ce puisse être. La plupart des observateurs ont coutume de découvrir le côté affirmatif des choses, et d'en voiler le côté négatif. C'est vouer son art et son nom à l'opprobre que de se comporter ainsi. Le temps porte son flambeau dans l'obscurité la plus ténébreuse, et l'on aperçoit l'imposture. — D'autres ne disent la vérité que quand elle contribue à leur gloire. Ils ne sentent pas qu'il est glorieux de raconter ses fautes quand elles peuvent devenir utiles. Il ne suffit pas de chercher à réussir, il faut encore éviter l'erreur. Celui qui convient d'une faute nous dit par-là qu'il est plus sage à ce moment qu'il ne l'était auparavant. — Ce n'est pas la rareté qui fait les bonnes observations. Les vérités de la physique et de la médecine ne sont pas précieuses, uniquement parce qu'elles sont rares. Le prix d'une vieille médaille augmente par la rareté de la pièce, mais cela n'est qu'opinion ; au lieu qu'une vérité devient, en physique comme en médecine, intéressante par elle-même. Un vieux manuscrit rare se

paie bien cher; mais les vérités qu'il contient sont ce qu'il nous importe plus de posséder, parce que ce n'est que ce seul bien qui soit proprement celui de l'homme. Bacon accordait dans l'histoire naturelle une place aux observations les plus communes, parce qu'on néglige le plus ce qu'on voit tous les jours. Toute observation est importante quand elle forme un anneau de la grande chaîne qui mène à des vérités incontestables.

Un médecin qui établit par de bonnes observations la cure des maladies les plus communes, fait beaucoup plus pour la société que celui qui ne s'attache qu'à des observations peu fréquentes, précieuses, il est vrai, dans une collection académique, mais de peu d'usage dans la pratique. Qu'on lise le Traité de Tissot sur les abus de l'opium dans la petite vérole, ce qu'il a dit sur l'hydropisie et l'apoplexie; qu'on voie aussi ce qu'a dit Morgagni sur cet objet intéressant dans la dédicace de son quatrième livre, touchant le siége et les causes des maladies. — De bonnes observations ne doivent pas être mêlées de raisonnements. Il faut écrire les phénomènes qui se présentent dans la nature tels qu'on les voit, et non tels qu'on les juge. Pour cet effet, il faut écouter la nature, considérer ce qu'elle dit avec ordre, remarquer les événements qui peuvent devenir des principes de raisonnements, et se bien garder de prononcer avant que la nature ait parlé clairement. Au lieu de soumettre la nature à notre esprit, il faut faire le contraire; raconter ce qu'on a vu, et laisser voir aux autres ce en quoi ils pourront profiter de nos observations. — Le lecteur peut voir par nos yeux quand nous lui disons simplement ce que nous avons vu: au lieu qu'il peut voir faux à travers nos jugements. C'est pourquoi Boerhaave voulait que l'observateur évitât scrupuleusement tout ce qui sent l'esprit de parti ou l'opinion. — Pendant l'accroissement d'une fièvre violente, il y a une très-grande chaleur: c'est ce qui s'aperçoit clairement et distinctement. Mais Galien déduit cette chaleur de la bile; les chimistes, de l'abondance du soufre; Helmont, de la fureur de l'archée. Tout cela est incertain, tout cela sent la secte. L'observateur évitera donc ces raisonnements pour s'en tenir à l'art seul. — On doit ne retenir que ce qu'on a observé, ou ce qui est une conséquence si visible de ce qu'on a observé, que tout juge équitable et instruit de la chose ne puisse pas dire que cela n'est pas. Cette réflexion nous fait voir avec combien de raison Rousseau appelle Thucydide le modèle des historiens. Il a vu que Thucydide rapporte tous les événements sans les juger, et que cependant il n'omet aucune des circonstances qui peuvent nous mettre en état de les juger nous-mêmes; que Thucydide met sous les yeux tout ce qu'il raconte, et que bien loin de s'entremettre dans les événements, il sait si bien se dérober qu'on croit voir et non lire.

La vaine démangeaison de mêler nos jugements à nos observations est seule cause que chaque vérité que nous apprend un grand génie est mêlée de cent faux jugements. Voilà pourquoi la plupart des sociétés savantes de l'Europe produisent tous les jours des choses qui sont démenties par l'expérience: l'on a même dit de certaine académie qu'il s'y trouvait plus d'erreurs et de mensonges que parmi une nation de Hurons.

On ne doit pas non plus négliger l'exactitude des termes et de la diction dans les observations qu'on rapporte. La description bien faite d'une maladie est aussi instructive que la maladie même. La description est à la maladie ce qu'est une copie à un tableau original. Le peintre n'y doit rien mettre du sien. La ressemblance peut être rendue avec des traits plus ou moins forts, mais ce sont les mêmes traits qu'il faut rendre, et avec la même force, s'il est possible. Il faut rendre les infirmités du malade, ses souffrances avec ses mêmes gestes, sa même attitude, ses mêmes termes et ses plaintes. Point d'ornements, de déguisements; autrement, l'on ne rend plus la nature. J'ai souvent été médecin de quelques beaux esprits; tout ce que je leur demandais, quand ils m'écrivaient, c'était de suivre la nature pure et simple dans leurs détails; sûr de ne pas les comprendre toutes les fois qu'ils y mêleraient de l'esprit. On pourrait faire à la plupart des copistes le même reproche que fit un célèbre académicien à un traducteur de Démosthènes: *Le bourreau! n'avais-je pas bien dit qu'il allait donner de l'esprit à Démosthènes?* C'était toujours la nature qui parlait par la bouche de cet orateur, et le traducteur ne le présentait qu'avec des guipures. — Il est vrai que la nature est quelquefois comme spirituelle elle-même; c'est-à-dire que l'enchaînement des faits est quelquefois tel, que les idées les plus éloignées s'y

réunissent dans le tableau qu'elle présente. Dans ce cas, il est permis à l'observateur d'écrire comme parle la nature. Ce qu'on appelle communément éloquence, et que je ne regarde pas comme tel, est dans l'histoire d'une maladie encore plus nuisible que l'esprit forcé, parce qu'un récit diffus est d'autant moins intelligible qu'on a voulu le relever davantage.

Tout ce que présente la nature n'est pas également important. La précision, ou l'art de ne dire d'une chose que ce qui lui appartient, est donc dans toutes les circonstances une des principales marques de l'esprit. *Quelque chose que vous disiez, soyez court*, disait Horace. C'était assez dire qu'il fallait savoir élaguer d'un récit tout ce qui pourrait ne pas y être, quoique de légères circonstances ne soient quelquefois pas à négliger lorsqu'elles multiplient les points de vue du génie. Les remarques d'un bon observateur seront donc courtes, modestes, et sortiront du fond des choses mêmes. Ainsi, sans netteté dans les idées, sans clarté dans l'élocution, sans justesse dans les termes, sans précision dans l'expression, jamais le récit ne s'accommodera aux choses, ni les choses au récit; et le lecteur ne verra que le *pistis* d'Horace. Qui ne se moquerait d'un pareil observateur? *Risum teneatis, amici?* — Les observations, dont je n'ai donné jusqu'ici que des règles générales, sont ou particulières ou générales. Les observations particulières contiennent ce que l'on a observé dans des cas individuels: les observations générales, ce que l'on a observé de semblable chez plusieurs personnes. Celles-là fournissent les histoires particulières des maladies; celles-ci les histoires générales. Sydenham a vu qu'il résultait peu d'avantage des histoires particulières, si l'observateur se bornait à faire voir que telle maladie a été guérie une fois et même plusieurs fois par tel remède. Que m'importe, dit-il, qu'on augmente le nombre infini des bons remèdes par un seul qui a été inconnu jusqu'ici. Si l'on veut qu'en rejetant toutes les autres formules, je m'en tienne à celle-là seule, il faut que je m'instruise auparavant par des expériences sans nombre de ses vertus; il faut que j'examine des circonstances sans nombre, tant à l'égard du malade qu'à l'égard de la méthode curative, avant qu'il résulte pour moi quelque utilité de cette observation particulière. — Freind a objecté, contre ce sentiment, que la méthode curative complète et bien fondée, sur laquelle Sydenham avait insisté si fort, était dûe à cette observation exacte des cas particuliers: car les histoires particulières, quand elles sont écrites avec discernement et sincérité, ont cela d'avantageux qu'elles nous exposent très-clairement les moindres circonstances et les nuances les plus imperceptibles des maladies. Ainsi elles nous indiquent, à ne pas s'y tromper, une méthode curative sûre et constante. — Selon le jugement de Freind, Hippocrate a composé ses histoires particulières avec une habileté extrême, s'arrêtant surtout à ce qui fait l'essentiel de la médecine. Il y a exprimé la forme, et pour ainsi dire les traits que la maladie a dans chaque malade, avec des couleurs qui sont comme autant d'indications directes, à la faveur desquelles tout lecteur pénétrant peut parvenir aux vraies méthodes curatives, quoiqu'il les passe sous silence. Freind dit ailleurs que les histoires des maladies générales, quelque étendues et quelque exactes qu'elles soient, conduisent d'autant moins à l'art de guérir, que tous les signes ne sont pas rassemblés dans une maladie, ni réunis dans des maladies différentes: joint à cela que la difficulté de former un jugement solide s'augmente en ce que les mêmes signes qui ne sont pas mortels dans un malade (1) se trou-

(1) Si cette assertion de Freind était véritable, il n'y aurait rien de plus incertain que la médecine, même pour l'observateur le plus pénétrant. Jamais signe n'a rien signifié contre sa propre nature dans une maladie quelconque: autrement, il ne serait plus tel. Mais ce n'est pas aux signes pris individuellement que l'observateur doit s'arrêter. Si l'on trouve dans Hippocrate des malades, les uns morts, les autres guéris avec des signes mortels, il ne faut que lire la description de ces maladies attentivement pour voir que ces signes ont été seuls dans les uns, et accompagnés ou suivis de signes salutaires dans les autres. Ainsi, un signe décidément mortel ne peut s'estimer que par l'ensemble des signes et des autres circonstances de la maladie; sans quoi, les préceptes qu'on donnera sur les maladies seront ou inutiles ou abusifs. Mais ce n'est pas des signes que résultera cet inconvénient, c'est de la faute de l'observateur qui n'aura pas fait cette distinction. On verra, par la suite de cet ouvrage, combien cette remarque est fon-

vent l'être quelquefois dans un autre; d'où il arrive que les préceptes qu'on écrit en général sur l'art de guérir ces maladies sont ou inutiles au médecin, ou le trompent même : au lieu que les histoires particulières apprennent à connaître, non-seulement le caractère différent d'une même maladie, mais aussi la force et le temps de chaque accident, et les médicaments nécessaires dans tout le cours de la maladie.

Il est bon de comparer ces deux médecins. Sydenham ne voulait que des histoires générales, et rejetait les particulières. Freind était d'un avis tout opposé. Les unes et les autres nous sont nécessaires. Dans les histoires générales des maladies, on voit se ranger comme de soi-même ce qui est commun à plusieurs sujets; ou l'on voit la maladie selon ses phénomènes les plus généraux, et les méthodes curatives qui y répondent le mieux. Dans les histoires particulières, on donne le détail de ce qui s'éloigne de cette règle commune, surtout des diverses complications, et en général toute maladie accompagnée d'accidents extraordinaires, ou guérie d'une manière extraordinaire. Si toutes les maladies, sans exception, avaient une marche uniforme, je ne voudrais que des histoires générales; mais les circonstances particulières d'un malade faisant quelquefois des exceptions à la règle générale, je serais quelquefois tenté de n'admettre que des histoires particulières. Quoique la nature soit simple dans le tout, elle est cependant variée dans les parties, par conséquent il faut tâcher de la connaître dans le tout et dans les parties. De tout ce que les bons observateurs nous peuvent apprendre, l'histoire naturelle des maladies est en général ce qu'il y a de plus important; elle seule nous met à portée de juger sainement sur chaque circonstance des maladies. En examinant attentivement les effets, nous parvenons, comme je l'ai dit, à la connaissance des causes; de celles-ci nous passons aux indications, aux méthodes et aux moyens curatifs. Elle seule nous apprend si tel ou tel phénomène appartient à la maladie, ou s'il est un effet des remèdes; si la guérison est l'ouvrage de la nature ou du médecin. C'est donc dans cette histoire naturelle que nous apprenons à connaître les avis de la nature, à la soutenir par elle-même, et quand il faut que le médecin agisse ou n'agisse pas. — C'est par cette raison que Sydenham a employé toutes les forces de son génie à étudier l'histoire naturelle des maladies. Il s'était convaincu que la connaissance des voies de la nature conduisait seule à l'art de guérir, et que c'est par-là seulement que l'on peut éviter l'erreur. — Hoffmann faisait plus de cas d'une seule histoire de maladie écrite selon les règles, que de mille prétendus secrets et mille compositions fastueuses de remèdes qui promettent tout. — Après avoir considéré généralement la nécessité, les qualités et l'utilité des bonnes observations, il me reste à déterminer quels rapports particuliers elles peuvent avoir

---

dée. Voici ce que j'ai vu il n'y a pas longtemps. Un malade, dont la fièvre prit au cinquième jour tout le caractère d'une fièvre maligne, se trouve au huitième dans l'état le plus dangereux. Les yeux étaient enfoncés et abattus, le nez et les oreilles froides, la bouche très-mauvaise, la respiration rare, profonde et entrecoupée, προσκοπτον; tantôt il avait des sueurs abondantes et extrêmement fétides, tantôt il ne suait que par gouttes au cou, à la poitrine. Les sueurs étaient même froides de temps en temps, et il était dans un profond abattement. Je me trouve chez lui dans un moment où on lui présente le pot; il se plaint d'une grande difficulté d'uriner. J'osai en augurer son rétablissement, d'après ce que j'avais vu dans Hippocrate. La crise fut incomplète par les urines, et s'acheva le lendemain par un saignement de nez peu considérable d'abord, par conséquent peu favorable; mais, pendant la journée, il devint plus abondant, et le malade se tira d'affaire. Tous les signes semblaient cependant décider sa mort. Quant aux signes que Freind dit n'être pas mortels dans une maladie et le devenir dans une autre, ils ne changent pas plus de nature. Mais ce ne sont pas ces signes qui décident de la mort dans aucun sujet, ou il faut donc dire que ce ne sont plus les mêmes. En effet, comment conclure à la mort d'un malade par des signes qui ne l'indiquent nullement? Il vaut donc mieux dire qu'avec des signes non mortels, un malade meurt sans qu'on ait pu rien apercevoir qui indiquât sa mort; ce qui n'est certainement pas rare. Les dissections ne sont que trop souvent muettes après la mort des malades. Une femme accouche très-heureusement, et meurt trois heures après, en disant : *Que je me sens bien!* On l'ouvre; on n'y voit absolument rien qui indique la cause de sa mort.

avec l'expérience. On suppose ordinairement que le médecin qui voit le plus de malades a la plus grande expérience. Cette supposition est fausse. Le médecin qui voit le plus de malades, et le médecin qui, dans la même ville, en voit le moins, voient souvent l'un et l'autre le même nombre de maladies. Chaque pays, chaque ville, chaque village ont certaines maladies, qui, dans certains temps, semblent plus fréquentes, et qui, par conséquent, s'offrent le plus aux regards du médecin. Le médecin fort occupé voit ces maladies superficiellement, faute de temps. Le médecin peu occupé observe avec plus de loisir et plus de soin chaque cas particulier.

L'absence continuelle, les occupations nocturnes, le nombre des malades, et surtout l'embarras que causent les assistants, ôtent au médecin fort occupé le temps, le courage de faire des observations, d'y réfléchir comme il le faut, de les comparer avec celles de tous les siècles, et de rechercher la liaison que les effets ont avec les causes. On a dit que le médecin qui court jour et nuit pour voir des malades ressemble au prêtre qui porte les sacrements jour et nuit. Tous voient beaucoup de malades, mais pas une maladie. — Ainsi, de plusieurs médecins ou également éclairés, ou également bornés, ceux qui verront le plus de malades à la fois seront le moins sûrs. L'esprit ne court pas si vite que les médecins. — Un médecin trop occupé voit trop et ne pense pas assez. La rapidité avec laquelle les objets le frappent ne lui permet pas de s'y fixer. Tous lui échappent avec une égale promptitude, ou ce qui lui reste n'est qu'une impression confuse et un souvenir obscur. Ce médecin ne peut donc entrer dans les circonstances particulières d'un malade et d'une maladie, ni changer ses méthodes et ses remèdes conformément à la diversité de ces circonstances : il prend tout en gros. — Certain Esculape a tous les matins cinquante à soixante malades dans son antichambre; il écoute les plaintes de chacun, les range en quatre files, ordonne à la première une saignée; à la seconde, une purgation; à la troisième, un clystère; à la quatrième, le changement d'air. J'ai ouï dire à un de ces médecins fort occupés : « Je purge tous mes malades aujourd'hui, parce que je dois aller promener. » — D'après ces mêmes préjugés, on a une grande idée de la pratique des hôpitaux. J'ai visité dans mes voyages quelques-uns des plus grands hôpitaux de l'Europe, et je me suis dit, que le ciel n'a-t-il pitié de ces malheureuses victimes ! Plusieurs que je n'ai pas vus sont très-bons, très-avantageux, non pas par le nombre des malades, mais par l'observation soigneuse des cas particuliers.

Hippocrate lui-même n'a exercé son art que dans de petites villes, dont chacune n'était même pas assez grande pour entretenir un seul médecin. La plupart de ses observations ont été faites en Thessalie, en Thrace : il ne nomme que de petites villes. Galien dit qu'un seul quartier de Rome contenait plus d'habitants que la plus grande ville où Hippocrate ait exercé. Ce n'est donc pas le grand nombre des malades, mais la capacité de tirer de chaque cas particulier tout le parti possible, qui fait l'habileté du médecin. — Chaque maladie a quelque chose de particulier : l'œil de l'empirique passe furtivement sur ces particularités, et ne voit pas plus que le spectateur le plus ignorant. Un médecin idiot ne voit pas plus qu'un idiot quelconque. Sous les yeux d'un homme de génie, les phénomènes les plus ordinaires même deviennent au contraire dignes de la plus sérieuse attention, parce que c'est de ces phénomènes ordinaires qu'il apprend à généraliser et à établir ses principes. Je puis dire même que les phénomènes les plus communs sont les moins connus du grand nombre, par cela seul qu'ils sont très-ordinaires. Le génie observe au contraire en toutes circonstances quelque nuance, quelque singularité frappante dans ce qu'il y a d'ordinaire; parce qu'un corps diffère d'un corps, comme le disait Hippocrate, fût-ce même avec le même tempérament et dans des circonstances semblables. C'est aussi le génie seul qui démêle alors les diverses complications des maladies et qui peut déduire des règles de l'observation.

Comme il n'est possible de parvenir à la connaissance d'un tout que par celle de ses parties, on sent combien il est important de ne pas négliger la moindre circonstance, même la plus connue; parce que cette circonstance connue est comme l'enchaînement qui lie les vérités que nous cherchons. Ces circonstances connues nous rapprochent l'inconnu, et nous font voir de plus près la nature qu'il n'est jamais possible de saisir dans l'éloignement. C'est aussi par-là que nous parvenons à la suivre dans les détours

qu'elle semble prendre assez souvent, et à estimer les degrés de probabilité que ses phénomènes nous présentent. — Un médecin n'aura donc jamais d'idées nettes d'une maladie, sans y apporter cette attention scrupuleuse, qui, loin de rien négliger, cherche à profiter de tout. C'est par cette attention que l'observateur distinguera ce qui est essentiel à une maladie de ce qui n'est qu'accidentel, ce qui est constant de ce qui n'est que passager; qu'il découvrira les vraies indications, après avoir su distinguer les effets de leurs causes, et *vice versa*. Hippocrate portait cette attention si loin dans ses observations, que les plus habiles médecins se sont toujours félicités depuis lui d'avoir bien vu la nature quand ils l'ont vue comme lui.

Chaque maladie une fois bien observée et bien déterminée l'est pour toute la vie du médecin qui l'a observée. Ceci est une vérité fondée sur la règle que les Grecs suivaient au commencement de leur pratique, et que j'ai suivie de cette manière-ci. Dès que je voyais un malade, j'écrivais dans un journal, à la première visite, ce que j'avais bien vu, ce que le malade me disait de ses maladies antérieures et de toutes leurs circonstances, et ce que je pouvais y démêler moi-même. Je réunissais ces remarques à l'observation de la maladie actuelle, et j'en écrivais le jugement le mieux réfléchi que je pouvais porter. Je marquais ensuite les indications curatives que j'avais aperçues et les médicaments que je venais d'ordonner. A la seconde visite, j'écrivais les circonstances ultérieures de la maladie actuelle, j'augmentais ainsi l'histoire de la maladie et j'en faisais les détails les plus exacts : je marquais les changements que les moyens curatifs employés avaient produits; enfin j'ajoutais si j'avais bien ou mal manœuvré, selon les succès que j'avais, et si le malade et les assistants avaient bien ou mal jugé de ma conduite. — Je continuais ce travail à toutes mes visites, et, que le malade mourût ou se guérît, j'examinais le plus attentivement les circonstances de la maladie, la nature des remèdes, leur application et les causes de mon bonheur ou de mon malheur. C'était de cet examen que je déduisais des règles pour la conduite que je tiendrais à l'avenir. — Ces observations rassemblées m'ont prouvé qu'on sait se tirer d'embarras toutes les fois qu'on revoit une maladie qu'on a ainsi détaillée. Les circonstances changent, mais le tout ne change pas. Boerhaave proteste que jamais il ne vit de malades, au commencement de sa pratique, sans écrire toutes les circonstances et tous les signes de la maladie dans l'ordre où ils se présentaient, et qu'il est incroyable combien il avait profité de cette conduite. Si vous en faites autant, disait-il à ses élèves, vous n'aurez pas plutôt connu quatre ou cinq maladies d'une même classe, que vous les reconnaîtrez aisément le reste de votre vie.

Il est impossible que la nature se contredise. C'est ce que l'expérience des bonnes observations a prouvé de tous les temps. La haine, l'envie, l'ambition sont chez nous ce qu'elles étaient chez les Grecs. Nos passions et nos folies sont peintes chez leurs moralistes, comme notre pleurésie, notre fièvre tierce le sont chez Hippocrate. Malgré cela, les hommes ne se ressemblent pas parfaitement dans tous les lieux. — Un vrai philosophe de nos jours a dit que les auteurs de voyages ne nous apprennent rien que nous ne sachions; que ces écrivains n'ont observé de l'autre côté du globe que ce qu'ils auraient pu remarquer dans leur rue, sans sortir de chez eux. Que c'est là la raison pourquoi les vrais traits qui caractérisent chaque nation, et qui frappent des yeux connaisseurs, leur avaient échappé. De-là vient aussi cette maxime inepte, quoique si souvent répétée, que les hommes sont partout les mêmes; que conséquemment il est inutile de caractériser chaque peuple en particulier, parce qu'ils ont partout les mêmes passions et les mêmes vices. C'est comme si l'on disait, ajoute-t-il, que Pierre ne peut pas se distinguer de Jacques, parce qu'ils ont tous deux une bouche et des yeux. — Mais l'homme est généralement le même partout dans les mêmes circonstances. La plupart de ses maladies suivent, comme les plantes de tous les pays, le même ordre et la même progression dans leur commencement, leur accroissement et leur issue. La même plante, dans le même climat, fleurira et mourra toujours de même. De tous les temps, les mêmes causes physiques et morales ont eu leurs effets semblablement déterminés dans les mêmes circonstances; et la même altération d'un corps a toujours produit une même maladie. Dans les climats même les plus éloignés, les mêmes causes rapprochent les parties les plus oppo-

sées du globe par l'identité des effets. — De la diversité des causes, il résultera certainement de la diversité dans les effets en une même ville, une même maison; et il est de la plus grande importance de remarquer cette diversité. Mais rien n'est si rare que de voir la nature s'écarter totalement de ses routes ordinaires. Une pleurésie qu'on serait obligé de traiter avec du vin et de la thériaque est encore plus rare qu'un enfant à deux têtes. Ce que l'on a observé une fois l'est pour tout temps et pour tout pays, dès qu'on a bien connu les causes des phénomènes.

J'entends quelquefois de prétendus beaux esprits dire, avec un ton railleur, que la médecine est encore aujourd'hui ce qu'elle était du temps d'Hippocrate, et que les médecins les mieux instruits ne savent que ce qu'il savait. Hippocrate a sans contredit été le premier bon observateur de la nature que nous connaissions, et ses ouvrages sont même regardés, par M. d'Alembert, comme le plus beau et le plus grand monument de la connaissance que les anciens avaient de la nature. Si donc Hippocrate a vu la nature comme on devait la voir, nous ne pouvons la voir aujourd'hui que comme lui, ou il faudrait que la nature ne fût plus la même. Il est ainsi bien des circonstances où nous ne sommes pas plus habiles que lui, parce que cela n'est pas possible. Qu'il serait à souhaiter que ces sots railleurs fissent, avec raison, à tous les médecins, le reproche de n'en pas savoir plus qu'Hippocrate! — Pope dit que ce qui est raisonnable doit l'avoir été de tous les temps, et que ce que nous appelons *savoir* n'est autre chose que la connaissance de ce que les anciens regardaient comme raisonnable; que ceux qui prétendent que nos pensées ne nous appartiennent pas, parce qu'elles ressemblent à celles des anciens, peuvent donc dire aussi que nos visages ne sont pas les nôtres, parce qu'ils ressemblent à ceux de nos pères; que c'est, par conséquent, une absurdité manifeste d'exiger que nous soyons savants et de se choquer de ce que nous le sommes.

C'est ainsi que l'homme, toujours prêt à s'humilier lui-même, cherche, dans ses propres raisonnements, de quoi confondre son insuffisance et son orgueil. Il est des gens d'un esprit si bizarre, qu'ils aimeraient mieux nier leur existence que de paraître ressembler aux autres dans le moindre rapport. J'ai connu un homme instruit de presque toutes les connaissances humaines les plus intéressantes, qui traitait tous les modernes de plagiaires, ne citait que les anciens, et disait en même temps qu'il serait bien fâché de leur devoir une seule pensée. Que les anciens aient vu plusieurs choses mieux que nous, cela est très-possible : ne peuvent-ils pas s'être trouvés dans des circonstances plus favorables? Mais que nous n'ayons pas le même avantage en bien des cas qui se sont présentés de leur temps, je le nie. Hippocrate peut donc avoir vu moins sur certains objets que Sydenham, Grant, Van-Swieten, Hoffmann, etc. Il n'est pas moins vrai pour cela qu'une maladie bien vue et bien déterminée par Hippocrate, l'est pour tous les temps et pour tous les lieux, eu égard à la différence que les circonstances pourront y apporter; et l'on doit dire la même chose de ce que les modernes auront bien observé. Par quelle raison ces connaissances ne seraient-elles pas les nôtres, de quelque part que nous les tenions? N'est-ce pas être *plus instruit* que les anciens que de réunir leurs découvertes à celles des modernes? — Les observations des vrais médecins de tous les âges et de tous les lieux seront toujours vraies, et, par conséquent, un bien qui nous appartient. Le grand point, c'est de savoir nous les approprier en écoutant la nature comme ils l'ont fait et en sachant profiter de ses indications.

CHAPITRE IV.

DE L'OBSERVATION DES PHÉNOMÈNES DANS LES MALADIES, ET DE LEURS SIGNES.

L'observation des phénomènes doit être la première occupation à laquelle l'esprit doit se livrer dans la vaste étude de la nature. Les signes sont ce flambeau qui doit le guider dans la route incertaine où il est souvent enveloppé de ténèbres, et où les sens laissent échapper mille objets différents par l'illusion qui les abuse. — Pour connaître distinctement les maladies des individus, il faudrait savoir ce qui s'est passé dans le corps au désavantage et pour le trouble de ses fonctions. Or, ce changement ou cette altération ne se voit pas intérieurement. Ce n'est donc que l'esprit qui peut le reconnaître. C'est au raisonnement à nous conduire toutes les fois que

nous nous éloignons des objets sensibles. Voilà pourquoi Hippocrate voulait qu'on ne raisonnât que d'après les phénomènes. — Les symptômes sont ces phénomènes. C'est sur eux que se fixe d'abord l'attention, et c'est toujours avec quelque avantage qu'on les considère attentivement avant de passer à des conclusions touchant la nature de la maladie. On se fixe donc d'abord sur les changements qui sont arrivés dans le corps, pour les estimer autant qu'ils tombent d'eux-mêmes sous les sens et sans s'inquiéter des causes.

Entendre par symptôme tout effet de la maladie, ce serait déjà envisager les causes. Tout symptôme n'est pas un effet de la maladie: mais on doit appeler symptôme (1) en général, tout changement particulier qui arrive au corps, et qui est différent de l'état de santé, en supposant que ce changement tombe sous les sens. — On distingue d'abord généralement les symptômes en *essentiels* et *non essentiels*. Les symptômes essentiels sont ceux qui viennent directement de la maladie même, y sont liés par la nature de la maladie et en sont inséparables. La fièvre, par exemple, la toux, la douleur de côté, la difficulté de respirer sont les symptômes essentiels de la pleurésie. Les symptômes non essentiels sont ceux qui peuvent se trouver dans une maladie ou n'y point paraître, sans que pour cela l'espèce de maladie varie, comme le vomissement, la sueur, un cours de ventre dans la pleurésie.

On divise les symptômes essentiels en symptômes de la maladie, symptômes de la cause, symptômes de symptômes. On appelle symptômes de la maladie, tout effet sensible qui résulte de la maladie présente. Ceux-ci sont de tous les symptômes les plus importants, parce qu'ils nous montrent la présence et la nature de la maladie; cependant ils diffèrent de la maladie même, et de sa cause la plus prochaine. Telles sont la fièvre, la douleur, la difficulté de respirer dans la pleurésie : en effet, tout cela diffère de l'inflammation ou de la cause la plus prochaine de la pleurésie. — Je passe sous silence ces divisions trop subtiles de symptômes de la cause, symptômes de symptômes, etc., parce que cela est étranger à mon sujet, et même inutile. La simplicité est toujours la meilleure manière de dire et d'enseigner. — Quelquefois on remarque encore dans les maladies d'autres effets sensibles, qui, considérés dans leur origine, sont, il est vrai, du nombre des symptômes essentiels, et qui cependant sont si permanents, qu'ils durent plus long-temps que la maladie même. C'est pourquoi on les regarde moins comme des symptômes que comme de secondes maladies : comme la pleurésie après l'apoplexie, la paralysie après la colique de Poitou, la paralysie après la goutte, l'asthme après une inflammation de poitrine. — Outre cela, on voit encore dans les maladies des symptômes que l'on appelle *épigénomènes*, et qu'il ne faut pas confondre avec ceux dont nous venons de parler, parce qu'ils en diffèrent totalement. On entend par ces symptômes les mouvements qui quelquefois s'opposent à la maladie aussi long-temps que les forces naturelles du corps ne succombent pas sous la violence de la maladie; comme des envies ou des dégoûts extraordinaires, des mouvements spasmodiques, des convulsions, du trouble dans la circulation du sang, des fièvres, des éruptions cutanées, des abcès, des hémorrhagies, des diarrhées, des sueurs, et beaucoup d'autres accidents qui accompagnent la maladie, ou s'y joignent; mais qui, malgré cela, ne doivent pas être tout de suite regardés comme des effets résultant directement de la maladie ou de ses causes, ni être comptés parmi les symptômes proprement dits : on doit plutôt les prendre comme autant d'effets du combat que se livrent la na-

(1) Comme il s'agit ici d'une définition, et que je me suis fait une loi de ne rien changer dans cet ouvrage à ce qui est essentiel, je ne puis m'empêcher de dire que les termes de l'auteur sont fort ambigus, et qu'il a mal rendu son idée. Une version, faite mot à mot en latin, admettrait l'obscurité du texte allemand. La voici pour mettre le lecteur en état de juger si j'ai saisi le sens : « *Non quodvis symptoma est effectus morbi, sed generatim quævis mutatio singularis a statu sano diversa quæ in corpore contingit, et in sensus occurrit.* Nicht jeder Zufall ist eine Wirkung der Krankheit, sondern überhaupt jede einzele von dem gesunden Zustand verschiedene und in die Sinne fallende verænderung in dem Kœrper. » Du reste, je crois que c'est la même idée que celle que Fernel nous présente. *De Sympt.*, l. 2, c. 1. *Quidquid in corporis substantia*, etc. C'est aussi le sens général qu'Hippocrate paraît donner à ce mot. *De Flat.*

ture et la maladie. Souvent le rétablissement du malade en est l'heureuse conséquence, et sa guérison s'opère sans aucun inconvénient pour lui. Quelquefois aussi la nature succombe dans ce combat, et il survient une autre maladie où le malade meurt.

Il y a encore une autre espèce de symptômes qu'on distingue des symptômes épigénomènes, quoiqu'ils y soient relatifs. Ils viennent de causes accidentelles; ils méritent néanmoins toute notre attention, parce qu'ils aggravent la maladie, la rendent souvent mortelle, y joignent une autre maladie, en font changer l'espèce, troublent les mouvements salutaires de la nature, empêchent les effets des médicaments, et, en général, deviennent un obstacle à la guérison. Quelquefois ces accidents ont leur avantage, et sont comme les sources de la santé en certaines circonstances. On peut rapporter ici toutes les fautes de conduite du malade, fautes qui influeront, plus ou moins, sur son état, et sur les circonstances actuelles. Ces fautes, faites en l'absence du médecin, ou par le conseil d'un ignorant, ne sont que trop communes, et sont quelquefois la cause d'une guérison, quoiqu'on n'en puisse pas toujours expliquer la raison. L'observation de ces symptômes est, en général, de la plus grande importance, pour trouver la cause de chaque phénomène, et ne pas attribuer à la nature ou à l'art ce qui ne vient que de causes étrangères. — Les symptômes de la maladie sont de la classe des symptômes essentiels. Les symptômes épigénomènes sont aussi de cette classe toutes les fois qu'ils aident à déterminer l'espèce de la maladie, qu'ils participent à ses causes, et contribuent à produire les efforts que la nature oppose à la maladie. On range, parmi les symptômes non essentiels, ceux qui, dépendant de causes fortuites, ont un rapport éloigné avec la maladie, et peuvent exister ou ne pas exister. — Les symptômes essentiels ont leurs degrés. Les uns paraissent en même temps que la maladie, font leurs progrès avec elle, cessent aussi en même temps qu'elle, et en sont inséparables : d'autres le sont moins, ne paraissent pas dans tous les temps, à tous les périodes, et sont pour cela appelés *chroniques*. L'observateur doit avoir soin de les rassembler les uns et les autres, de les distinguer exactement, afin de pouvoir saisir le présent et connaître l'avenir, en démêlant les différents rapports de ces symptômes. C'est par cette sage conduite que le médecin saura saisir les signes distinctifs des maladies, et les marques de leur différence. Les définitions et les histoires des maladies tirent de là seul le caractère de vérité qui les fait reconnaître, et exposent ainsi la nature sous son point de vue le plus lumineux. Les symptômes chroniques nous apprennent à différencier les degrés et les périodes des maladies, et à nous régler sur les autres symptômes, par leur propre nature.

L'observateur ne négligera pas non plus les symptômes non essentiels, quoiqu'ils ne soient pas si étroitement liés avec la maladie. La doctrine des crises dépend en grande partie de la connaissance des symptômes épigénomènes. Tous mettent dans leur jour les différences qui viennent du tempérament, de l'âge et de la méthode curative particulière. — Les anciens tenaient déjà la doctrine que je viens d'exposer ; et les meilleurs médecins, parmi les modernes, ont pensé la même chose. Hippocrate avait dit qu'il y a dans toutes les maladies certaines circonstances qui paraissent constamment et inséparablement avec elles ; que d'autres paraissent dans l'une ou dans l'autre indifféremment, quoique ces maladies soient différentes ; que ce qui paraît constamment dépend de la nature individuelle et constante de la maladie ; au lieu que ce qui est variable dépend du concours de causes diverses, et des différentes méthodes. Hippocrate a marqué, dans ses écrits aphoristiques, ce qui est constant, comme autant de règles de l'art. Quant aux circonstances variables, il n'a pas voulu les ranger dans la classe de ses maximes ; et il les a laissées à la pénétration de l'observateur. Au reste, la théorie des symptômes que nous venons d'exposer est celle de tous les bons observateurs modernes. — J'ai dit, en parlant de l'esprit d'observation, que l'observateur mettait de la liaison entre les choses à mesure qu'il les apercevait. L'ordre de cette liaison se fera mieux voir, quand j'aurai montré comment l'esprit passe de l'idée des symptômes à l'idée des maladies. Les symptômes, comme je l'ai dit, ne sont pas la maladie même : ils ne le sont pas même, quand ils paraissent, durent et cessent avec elle, ou, comme le disent les Arabes, lorsqu'ils suivent la maladie, comme l'ombre suit le corps. — Un malade peut être instruit de tous les symptômes de sa maladie, sans connaître néanmoins sa

maladie, parce que, quoique le symptôme tombe sous les sens, la maladie ne se dévoile que par le raisonnement. La raison réunit les perceptions des sens; conséquemment la maladie est une combinaison de symptômes différents, coopérant, ou se succédant les uns aux autres, et liés entre eux. La maladie est donc différente du symptôme, quoique celui-ci disparaisse avec la maladie; de même que la connaissance historique de la maladie est différente de la connaissance philosophique qu'on peut en avoir c'est-à-dire de la connaissance de ses causes.

On passe donc de la notion des symptômes à celle de la maladie, quand, après la comparaison des symptômes présents et des effets qui ont autrefois résulté des mêmes symptômes, on tire des conclusions touchant la maladie actuelle. Tout symptôme essentiel est une partie de la maladie, et tous les symptômes réunis sont ce qui la constitue : par conséquent un médecin a fait ce qu'il devait faire alors, s'il a bien vu tous les phénomènes, s'il les a bien distingués et bien combinés. Nous appelons maladie, non pas tout phénomène qui s'éloigne de l'état de santé; mais plutôt le concours de ces symptômes qu'on sait, par une longue observation, commencer, s'accroître, se soutenir, diminuer, et disparaître ensemble. — Les maladies observent entre elles un ordre nécessaire. La connaissance de ce qu'il y a d'essentiel et de non essentiel nous conduit à la connaissance de leur ressemblance et de leur dissemblance; la connaissance des symptômes simples d'une maladie à celle des symptômes composés; celle des maladies simples à celle des maladies composées; et de la notion de plusieurs maladies particulières naît insensiblement la notion de leur dépendance, et du rapport qu'elles ont au système entier. Ces notions font la partie historique des maladies, laquelle est appuyée toute entière sur l'observation de la différente réunion des symptômes, de leur progrès, de leur issue, soit pour la vie, soit pour la mort. — C'est de ce côté-là qu'Hippocrate s'est rendu si recommandable. Il a remarqué que toutes les maladies ne paraissent pas à tout âge; mais que plusieurs sont propres à un âge déterminé; que d'autres n'attaquent que quelques sujets çà et là, et que quelques-unes attaquent en certain temps des peuples entiers; que celles-là reparaissent toujours, et que celles-ci, au contraire, sont quelquefois long-temps à reparaître. Il en est aussi, selon lui, de particulières à un pays, où elles sont comme dans leur empire. — Quant aux progrès et à l'issue des maladies, il a fort bien remarqué celles qui sont mortelles dès l'abord, celles qui finissent en peu de temps par la mort plutôt que par la guérison, et enfin, celles qui avancent lentement vers leur terminaison. Il vit que, dans les fièvres aiguës qui étaient abandonnées à elles-mêmes, et dont on n'avait pas arrêté le cours par des médicaments donnés mal-à-propos, il arrivait certains changements sensibles pour le bien du malade. Comme cela arrivait à certains jours, il remarqua ces jours avec un soin extrême. Du reste, il se contentait d'écrire ces événements, sans se mettre beaucoup en peine de leurs causes.

On voit de quelle manière la connaissance historique des maladies nous conduit à son tour, auprès du lit des malades, à la connaissance de la maladie présente. En étudiant la maladie actuelle, nous avons aussi devant les yeux, si nous le voulons, tout ce que les meilleurs médecins ont observé sur les maladies particulières. En comparant judicieusement ces observations avec tout ce que nous remarquons dans le malade présent, la nature de sa maladie devient évidente. — Rien n'est donc plus important qu'une histoire vraie et authentique, faite comme nous l'avons dit dans les chapitres précédents; car ce n'est que de l'histoire faite d'après les phénomènes, et non d'après des raisonnements ou des hypothèses, que nous parlons ici. — La connaissance des phénomènes ou la connaissance historique est différente de la connaissance des causes, ou de la connaissance philosophique des maladies. Avoir une connaissance historique, c'est connaître les maladies conformément à la marche de la nature, parce qu'on ne suppose, dans cette connaissance, que ce qui tombe sous les sens; au lieu que l'esprit ne voit pas toujours des yeux dans l'examen des causes. Comme l'incertain ne doit pas être confondu avec le certain, il ne faut donc pas confondre l'histoire des phénomènes avec l'examen des causes; et, par cette raison, les causes ne doivent pas entrer dans l'histoire des phénomènes des maladies. — On a reconnu, depuis long-temps, qu'Hippocrate dut sa grande réputation principalement à l'application avec laquelle il observait les moindres circonstances des maladies, et à l'exactitude avec laquelle il a consigné tout ce

qui avait précédé les maladies, les accidents qui les accompagnent, et ce qui y avait été utile ou nuisible. Hippocrate nous a montré par-là ce que l'on doit entendre par l'histoire des maladies. Au lieu de rechercher les causes des événements, il se contentait de rapporter ces événements comme il les voyait arriver l'un après l'autre dans la nature, et les déterminait avec la plus grande attention, de manière qu'on apprît par-là à bien distinguer les maladies, et à juger de leur terminaison dans des cas semblables.

Il est certain que la recherche des causes est très-importante, et qu'on doit s'appliquer à reconnaître le siége d'une maladie; mais il est faux que ce soit par les causes et par le siége des maladies qu'on peut en prévoir et déterminer les signes généraux et le caractère. Quel est le but qui s'offre d'abord à nos yeux dans la pratique de la médecine, dit Sauvages? Ce sont les différentes combinaisons des accidents, qui, selon les divers périodes des maladies, diffèrent de plusieurs manières, et qui sont néanmoins enchaînées dans une certaine suite, et dans un ordre déterminé selon chaque maladie particulière. — Nous ne voyons pas toujours les causes éloignées; les causes même prochaines nous échappent le plus souvent. Il faut donc, malgré nous, apprendre à connaître les maladies d'après les phénomènes, avant de les étudier d'après leurs causes. — Le concours de certains symptômes nous mène au nom générique qu'on a donné aux maladies, et en même temps à leur espèce. La connaissance de l'espèce et des signes conduit à la connaissance historique totale des maladies; mais très-souvent elle ne nous donne pas encore la connaissance de leur cause.— C'est toujours au grand désavantage des malades, qu'on déduit les premières notions d'une maladie, de son essence ou de son caractère. On entend tous les jours parler de sang muriatique, épais, corrompu, sans cependant en voir la moindre preuve. C'est néanmoins d'après ces principes arbitraires, que la plupart des praticiens jugent tout les jours des phénomènes d'une maladie, et qu'ils établissent leurs indications curatives et leurs méthodes, et qu'ils administrent les médicaments. Tous ceux qui n'ont pas eu l'art d'observer les maladies ont fondé de tout temps leur doctrine sur ce pitoyable verbiage. Jamais ils n'ont déduit les noms et les définitions des maladies de ce que les phénomènes leur présentaient, parce qu'ils croyaient leur amour-propre plus flatté en prétendant connaître ce qu'une maladie était essentiellement, que ce qu'elle pouvait être selon les phénomènes qu'ils apercevaient.

Les noms pris immédiatement des causes prochaines des maladies ne fournissent non plus que des notions fausses. Il est vrai qu'on est souvent obligé de garder ces noms, parce qu'ils sont généralement reçus, et que, sans cela, on n'est pas compris du grand nombre. On sait que les bonds imaginaires de la matrice n'ont rien de commun avec le prétendu mal de mère; cependant une dénomination de cette maladie, fondée sur l'observation et l'expérience, n'est pas, pour la plupart des hommes, aussi intelligible que la dénomination erronée. Une dame me disait : Je sais maintenant que j'ai une toute autre maladie que votre mal de mère. Où en est le siége, lui répondis-je?... Dans les nerfs, me dit-elle. On ne peut nommer une maladie d'après ses causes prochaines, que quand les causes sont généralement adoptées. Voilà pourquoi *point de côté* est mieux dit que l'*inflammation de la pleure*. — Les définitions valent donc mieux aussi quand on les prend des phénomènes, et non de l'essence de la maladie même; par conséquent les définitions *nominales* sont préférables aux définitions *réelles*. On sait que les définitions nominales consistent dans l'énumération de quelques propriétés par lesquelles on distingue une chose de toutes celles qui sont de la même espèce; au lieu que les définitions réelles font voir de quelle manière une chose est telle, ou possible. Or, la médecine devrait être portée au plus haut degré de perfection, pour pouvoir donner sur-le-champ une définition réelle; et cependant rien n'est plus commun chez les médecins. L'un dit que l'hypochondriacie est l'embarras de la circulation du sang dans le bas-ventre; l'autre, que c'est une surabondance de matière atrabilieuse; celui-là, que c'est une mauvaise conscience; chacun donne sa définition, non d'après les phénomènes de la maladie, mais selon l'hypothèse qu'il s'est faite de l'origine de la maladie. On a donc droit de rejeter les définitions (1) réelles, tant que les

(1) Si les écrivains qui ont traité la logique et la rhétorique avaient bien examiné ce qu'ils entendaient par *définir*,

causes prochaines des maladies ne seront pas déterminées d'une manière incontestable. — Une maladie ne se connaît qu'en excluant toute hypothèse, comme je l'ai déjà dit. Il faut laisser là ces causes, et ne se fixer que sur les phénomènes constants et inséparables de la maladie. On ne prendra guère une maladie pour une autre, si l'on ne se règle pas par des notions arbitraires; et toute maladie exposée d'après les seuls traits de la nature, se reconnaîtra toujours aisément, parce qu'elle se distinguera d'elle-même de toute autre maladie par ses accidents particuliers : c'est ce qu'il s'agira de saisir exactement.

Ainsi, celui qui observe bien les différents symptômes des maladies, et sait, par leur concours, se former une idée qui leur réponde, sans confondre l'idée de tous les symptômes avec celle de chacun pris en particulier, acquiert une vraie idée des maladies. Le progrès naturel de l'esprit humain, dit M. d'Alembert, est de monter des individus aux espèces, des espèces aux genres, des genres prochains aux genres éloignés; en sorte qu'à chaque pas il se forme une science, ou il s'attache une nouvelle branche à la science déjà formée. — On réunit souvent plusieurs maladies d'un même genre et d'une même dénomination, mais fort différentes entre elles, sous une même espèce, et l'on prétend les guérir toutes d'une même manière. L'inflammation de la prunelle doit se distinguer de l'inflammation du bord de la cornée, quoique toutes les deux se ressemblent en apparence. Boerhaave a vu employer des collyres pour la première maladie, et faire perdre totalement la vue. C'est pourquoi il ordonne que, dans l'inflammation de la prunelle, on saigne, sans tarder, jusqu'à ce que le malade tombe en faiblesse; qu'on tienne l'œil modérément chaud extérieurement, afin que l'inflammation ne soit pas suivie de suppuration, ce qui ferait perdre promptement la vue au malade. — On reconnaît l'inflammation de la prunelle à la douleur extrême que tout rayon lumineux excite dans l'œil; au lieu que l'inflammation du bord de la cornée est accompagnée d'une douleur beaucoup moins forte. Une inflammation de la cornée, due à un virus vénérien, doit se distinguer soigneusement de l'inflammation simple de cette partie; et les remèdes qui s'emploient avec succès dans le premier cas, sont inutiles dans le second. On donne pour marque distinctive du premier cas une tumeur charnue, dure, à la pellicule antérieure, que j'ai également remarquée dans le second, pendant quatorze jours de suite; et le mal, accompagné d'un aveuglement total, ne céda qu'aux sangsues appliquées au fondement et au bain des pieds accompagné de graine de moutarde. Dans le premier cas, au contraire, cette tumeur devient si considérable, qu'elle s'étend de tous côtés au-dessus de la cornée; et l'œil est, dès le premier abord, d'un blanc jau-

---

jamais ils ne nous auraient donné tant de règles pour bien définir; car les propriétés intrinsèques de tous les objets nous étant inconnues, il est impossible de les déterminer dans une définition quelconque. Lock avait bien senti cela. D'un autre côté, il est des choses si simples en elles-mêmes, que le seul nom vaut mieux pour les comprendre que tout ce qu'on en pourrait dire. Qu'on me définisse un grain de blé, dit Lock : mais ces choses simples supposent même une connaissance d'usage; car, sans cet usage, les définitions les plus exactes ne nous feraient pas même connaître ces objets. Cicéron avait également bien vu l'inconvénient des définitions réelles. *Quoniam de propriis oritur plerumque magna dissentio, imprimis commovet explicatio vocabuli, ac nominis.* Part. orat. Mais ces définitions nominales, comme l'observe très-bien M. Nietzki dans son excellente Pathologie, sont sujettes à l'inconvénient de la prolixité, et souvent à l'ambiguité de termes mal compris, par conséquent moins propres pour enseigner. Je remarque, dans les anciennes langues tant du Nord que de l'Orient, un avantage extrême sur les langues modernes. C'est que chaque mot est, pour ainsi dire, une définition de l'objet qu'il exprime; au lieu que ces mots ayant passé dans les langues modernes avec plus ou moins d'altération, l'idée primitive qu'on y avait attachée s'est perdue, et le mot n'a plus eu qu'une signification très-éloignée de son origine, et même quelquefois très-vague. On voit de là combien on a eu raison de dire qu'on *n'avait pas encore donné une seule définition exacte, depuis qu'on avait mieux appris à raisonner.* Je ne vois pas d'inconvénient à donner une définition réelle à une maladie connue, quoiqu'à la rigueur il n'y ait aucune définition adéquate. Demander une définition adéquate, ce serait demander l'impossible, même par rapport aux définitions nominales.

nâtre et, pour ainsi dire, purulent. Il découle de quantité de petits points de la partie enflammée une sérosité épaisse, gluante, jaunâtre, mordicante; et ces petits points se changent insensiblement en autant de petites vessies qu'on n'aperçoit pas dans le second cas, non plus que les petits points.

On voit par-là combien il est nécessaire d'avoir une connaissance distincte des espèces des maladies que bien des gens confondent et traitent sans avoir égard à la différence qui se trouve entre elles; ce qui arrive tous les jours, par rapport aux différentes espèces de mal de gorge, de colique, de phthisie, d'épilepsie et de jaunisse. — Nous appelons maladies de même espèce celles qui se ressemblent par des caractères constants et durables. Des espèces différentes qui se ressemblent par des accidents communs, mais qui ont chacune quelque chose de particulier, s'appellent maladies du même genre. La ressemblance des genres constitue les classes. Il est quelquefois plus aisé de distinguer les genres des maladies que leurs espèces, parce que, pour déterminer les espèces, on est quelquefois obligé d'avoir recours aux causes qui dépendent souvent d'autres maladies. La phthisie, par exemple, peut venir de la gonorrhée, de la vérole, du scorbut, de la jaunisse, des pâles couleurs, d'une gale rentrée à la tête, des vers, de l'asthme, d'un crachement de sang, de la passion hystérique, d'un cours de ventre, de la dysenterie, du diabète, de sueurs excessives, d'une perte de sang, d'un écoulement excessif de lait ou de semence, des fleurs blanches, d'obstructions aux intestins, surtout dans les glandes mésaraïques; de calculs dans les reins, dans la vessie; d'abcès extérieurs considérables, ou intérieurs, comme dans le foie, la rate, la vessie, les intestins, la poitrine; de différentes hydropisies; d'une infinité de maladies négligées, ou mal traitées; d'une contitution particulière; de la faiblesse des vaisseaux et d'humeurs corrompues. — Malgré cela, la détermination des espèces qui viennent de ces sources n'est pas absolument incertaine, parce qu'elle se doit en grande partie aux causes éloignées. — Les médecins de l'école de Cnide faisaient, avant Hippocrate, une maladie de chaque symptôme particulier, parce qu'ils ignoraient l'art de réunir sous une dénomination et sous une description générale ce qu'il y a de ressemblant dans les circonstances de différentes maladies. Hippocrate dit, à la vérité, que ces observateurs avaient bien rapporté tout ce qu'un malade souffre dans chaque maladie, de quelle manière cela lui arrive; en un mot, ce qu'une personne qui ne saurait rien de la médecine pourrait rapporter après s'être informé auprès des malades de toutes les circonstances de leur maladie; mais qu'ils avaient oublié la plupart des choses qu'un médecin doit savoir, sans être obligé de les demander à un malade.

La vraie faute de ces médecins était donc de ne pas distinguer les symptômes essentiels des maladies déterminées de ceux qui ne l'étaient pas, ou qui sont communs à plusieurs maladies. Ainsi l'on a présumé avec raison que ces médecins, après avoir écrit tout ce qui arrivait à un malade, avaient déduit tous ces symptômes d'une seule maladie; tandis que ce malade pouvait avoir eu successivement quelques maladies bien différentes les unes des autres, comme on voit tous les jours des sujets attaqués de maladies compliquées, c'est-à-dire de trois ou quatre maladies à la fois. — Boerhaave a donc eu raison de dire que toute la science des Cnidiens se réduisait à observer assidûment tout ce qui était arrivé avant la maladie, ses progrès, son issue; sans en tirer de conséquences, ou sans rappeler les espèces à leurs genres. — De cette diligence peu réfléchie et hors d'œuvre naquirent des espèces et des noms de maladies sans nombre; comme s'il était besoin qu'une maladie eût toujours un autre nom, lorsqu'elle a quelque légère particularité, quoique essentiellement il n'y ait pas de différence. Voilà pourquoi on regarde les espèces multipliées des fièvres qui se trouvent dans les œuvres d'Hippocrate, comme l'ouvrage des médecins de Cnide; et c'est avec raison qu'on les distingue des vrais écrits d'Hippocrate.

Galien reprochait cette même faute aux empiriques, qui, faute de méthodes, augmentaient le nombre des maladies à l'infini, parce qu'ils faisaient plutôt attention à des symptômes particuliers et variables à l'infini, qu'à la maladie elle-même qui est toujours identique en soi. — Sennert et quelques-autres parmi les modernes sont tombés dans la même faute, pour avoir trop subtilisé dans les distinctions des maladies. On voit par-là combien il est nécessaire, non-seulement de savoir distinguer les espèces des maladies, mais aussi de savoir où la diffé-

rence cesse. Des gens peu attentifs distinguent les unes des autres des maladies où il n'y a pas la moindre différence, et en identifient d'autres qui n'ont entre elles aucun rapport. — De Gorter a dit que les espèces des maladies étaient tout aussi constantes que les espèces des plantes, et que la nature paraissant si constante, il y avait lieu d'espérer qu'on mettrait un jour les maladies en un ordre convenable, comme on l'avait fait des plantes. Il y a déjà long-temps qu'on a désiré un ouvrage dans lequel les maladies fussent rangées par classe, de manière que des classes on passât aux genres, et de là aux espèces, d'après les caractères les plus justes et les plus fixes qu'elles puissent avoir. Il est certain qu'il y a beaucoup de maladies qui, malgré leur complication apparente, ont un caractère aussi constant que les plantes même les plus simples : mais cela ne se rencontre pas dans toutes les maladies. — Quoi qu'il en soit, c'est en faisant une attention particulière aux signes, que nous apprenons à connaître les maladies. Mais la même maladie peut se présenter sous des jours bien différents ; elle prendra quelquefois le caractère d'une autre. On aura même quelque chose de particulier dans son caractère en certaines ciconstances. Une légère marque distinctive, qu'il ne faut pas laisser échapper, est alors de la dernière importance. Quant aux signes pris en eux-mêmes, ce sont les signes pathognomoniques qui doivent nous intéresser dans notre observation. — Je n'ai rien dit jusqu'ici des phénomènes des maladies et de leur liaison que ce qu'on en peut dire dans la théorie générale des signes. Je parlerai de l'application de toutes ces réflexions dans les chapitres de la seconde partie de l'examen des causes, où l'on trouvera quantité de phénomènes sous le titre de causes, parce que l'expérience a prouvé qu'ils le sont.

On a long-temps regardé ces causes comme de simples phénomènes, et on les considère encore de même dans toutes les maladies qui ne sont pas encore assez distinctement connues, jusqu'à ce que l'avenir nous instruise sur leur détermination. Mon intention n'a été que de faire voir ici en général que les phénomènes sont dans les maladies, ce à quoi le médecin doit d'abord faire attention. J'indiquerai çà et là par des exemples appropriés et plus sensibles, comment le médecin distingue dans l'idée générale de la maladie les symptômes selon leur ordre et leur liaison ; et comment, dans les maladies bien différenciées, il juge de leurs variations et de leur terminaison, et cela toujours par de simples phénomènes. — Il était plus naturel, selon moi, de ne parler ici de la symptomatologie, ou de la théorie des phénomènes, que de la manière la plus générale, et de rapporter les phénomènes eux-mêmes dans la théorie des causes. Les phénomènes rapportés ici, et hors de leur liaison, ne formeraient, pour ainsi parler, qu'un squelette, au lieu que là ils deviendront comme un corps animé. — Je passe donc maintenant à la théorie des signes. On appelle signe d'une maladie tout ce qui nous instruit de son état ou passé, ou présent, ou de ses changements et de sa terminaison. Un signe, en général, est une chose connue qui nous mène à l'inconnu. Les signes des maladies appartiennent encore à la classe des phénomènes, parce qu'ils sont pris de ce qui tombe sous le sens. Mais aussi ils résident souvent dans leurs causes. — Chaque signe de la maladie est un effet de la maladie, mais tout effet ne nous conduit pas à la connaissance de sa cause. C'est cependant par-là que nous pouvons y remonter. On parviendra donc, par les signes externes des maladies, à la connaissance de l'état interne des choses. — Boerhaave dit que rien n'est plus nécessaire en médecine que les signes, et qu'il vaudrait mieux ne rien connaître de toute la médecine que de ne rien savoir des signes; que c'est pour cela que le médecin doit s'appliquer surtout à cette partie, et s'y livrer même tout entier. Il dit, dans un autre endroit, qu'aucune partie de la médecine n'est si importante que la connaissance des signes ; que c'est la première et la plus nécessaire de toutes : la plus nécessaire, parce qu'à la première fois qu'on voit un malade, c'est par les signes que l'on s'informe de l'état du malade, et si la maladie est plus forte que le malade ; la première, parce que c'est là ce qui a fait la première occupation des premiers médecins. Ils observèrent, par exemple, dans la pleurésie, qu'ils ne connaissaient pas encore, une douleur au côté, accompagnée d'une difficulté de respirer, d'un pouls fréquent et d'une grande soif : tous ces symptômes étaient des signes qui tombaient d'abord sous les sens : mais ce qu'était la maladie, ils l'ignoraient encore. Au bout de deux ou trois jours,

ils virent ces gens cracher du sang, rendre une urine épaisse, et avec ces signes recouvrer la santé; ils virent aussi d'autres sujets mourir de cette douleur, et que le côté des cadavres était devenu brun et bleuâtre. Ils trouvèrent aussi, en ouvrant les sujets, que ce côté était tout gangrené tant en dehors qu'en dedans : ils jugèrent donc de là que la maladie avait été une très-forte inflammation au côté, et ils l'appelèrent *pleurésie.*

Les signes qui nous découvrent l'état présent de l'homme sont les premiers auxquels il faut faire attention. Mais souvent on ne peut avoir aucune idée claire du présent, si l'on n'a pas en même temps recours aux signes de l'état antérieur du malade. On tâche de trouver ces signes par les demandes qu'on croit devoir faire au malade. On s'informe de tous les changements arrivés à l'intérieur et à l'extérieur du corps, et l'on se fixe sur tout ce qui peut être significatif. Il faut, avant toutes choses, connaître en quel temps et avec quelles circonstances la maladie a commencé, en quelle partie du corps ; quels en ont été les progrès et les suites : on examine tout ce qui est arrivé hors du cours ordinaire de la nature, et tout ce qui paraît s'en éloigner, pour en déduire les instructions nécessaires. L'état de toutes les parties nobles, la mesure des sécrétions et des excrétions, de la quantité des matières qui peuvent être restées dans le corps, méritent une égale attention, si l'on veut ne pas s'abuser sur les signes des maladies. — Les progrès d'une maladie se connaissent en faisant une attention particulière aux signes que présentent les changements et les circonstances qui les suivent. On trouve une partie de ces signes en considérant mûrement les symptômes, et en distinguant avec sagacité ce qui est passager de ce qui est constant, ce qui est prochain de ce qui est éloigné, et ce qui est essentiel de ce qui ne l'est pas. — L'auteur de la nature a fixé le cours de la plupart des maladies par des lois immuables, qu'on découvre bientôt si le cours de la maladie n'est pas interrompu ou troublé par le malade, ou par les assistants qui sont souvent la cause de la plupart des symptômes inattendus. — Au moyen de ces signes, nous comprenons bientôt à quel période en est la maladie, à son accroissement, à son état, à son déclin. Boerhaave regardait ces signes comme si importants, soit dans l'examen, soit dans le traitement des maladies, qu'il ne trouvait rien qui eût une plus grande influence sur la pratique heureuse ou malheureuse de la médecine. — C'est des signes des crises et de l'*état* de la maladie que nous déduisons ceux qui nous apprennent si telle maladie se terminera par la guérison, par une autre maladie, par la mort, et que nous connaissons le temps où elle finira. On parvient à ces signes, en général, en comparant et combinant les autres signes entre eux, et tirant, de ce qui a été vu dans un grand nombre de cas, des conséquences relatives à l'événement du cas présent. — Les médecins anciens doivent avoir long-temps décrit les maladies par les phénomènes les plus simples, et avoir fait attention à tout ce qui est l'effet du hasard ou de l'art, avant de pouvoir dire avec quelque vraisemblance : « Cent fois » dans telle maladie et avec telles cir» constances, ces signes ont été les avant» coureurs de tel événement, donc ils le » sont aussi maintenant. » L'attention particulière qu'apportait Hippocrate à observer tout ce qui se passait dans les maladies jusqu'aux moindres circonstances, lui donna cette habileté à distinguer du premier coup-d'œil une maladie d'une autre ; et l'art avec lequel il apprit à comparer les mêmes maladies dans différents sujets, et à estimer les symptômes à leur juste valeur, le mit en état de prédire l'issue des maladies, avec une probabilité qui était presque la certitude même, et de pronostiquer encore à ceux qui se portaient bien les maladies qui devaient leur arriver. Mais cet avantage, que presque aucun médecin n'a eu au même degré que lui, n'est pas le fruit d'observations précipitées. Il faut avoir été capable de se dire pourquoi l'on a été trompé un grand nombre de fois dans les prédictions, avant de prédire avec cette certitude qui a mérité à ce grand homme tant d'honneurs et tant de confiance de ses contemporains et de tous les âges.

Nous remarquons quel degré d'espoir ou de danger il peut se trouver dans une maladie, en pesant mûrement le bien-être passé ou présent de l'état du malade, avec le mal que nous apercevons dans les mêmes sources ; en mesurant les forces du malade avec celles de la maladie, et en considérant toujours ce qui a vraiment suivi les mêmes circonstances et les mêmes signes. Par cette recherche

faite avec tout le soin possible, nous apprenons si l'espérance est décidément bien fondée; si elle est douteuse, ou comment elle pourrait être mal fondée. Montesquieu demandait aux médecins, dans sa dernière maladie, en quelle raison était l'espérance et le danger : ils auraient pu répondre à la chinoise : Un dixième va à la vie, et neuf dixièmes à la mort. — On se perfectionne dans l'art du pronostic, en apportant aux changements que l'on appelle *crises* l'œil le plus attentif et la réflexion la plus discrète. On entend par crise l'expulsion de la matière morbifique, laquelle excrétion est ordinairement suivie d'un changement sensible, soit pour la guérison, soit pour la mort. Quant à ces crises, les médecins distinguent : 1° le temps où la matière offensive reste sans aucune amélioration dans l'estomac, les intestins, les vaisseaux quelconques, ou dans quelque autre partie; temps, pendant lequel les excrétions quelconques du corps diffèrent le plus de ce qu'elles sont dans l'état de santé, et où la maladie empire d'une manière sensible; 2° le temps où la matière morbifique, suffisamment atténuée, suffisamment opposée à son état précédent, et assez semblable, quoique non totalement, à ce qu'elle était dans l'état de santé, se prépare à l'excrétion, pendant lequel temps la maladie commence à baisser; 3° le temps où la crise s'exécute réellement.

C'est par l'observation exacte de toute la suite d'une maladie, de la diminution, de l'augmentation, de la cessation des symptômes, que les anciens se familiarisaient avec la théorie des crises. Ils regardaient l'observation et le détail circonstancié de ces symptômes comme de la dernière importance, parce que c'étaient les signes par lesquels ils pouvaient prévoir et prédire l'avenir dans les maladies. — L'essentiel en cela est de savoir distinguer ces différents temps, et particulièrement celui où tout se détermine à la crise. Les plus habiles médecins conviennent tous que ce point est très-difficile à saisir, et qu'il y a toujours un très-grand danger à ne pas le savoir faire; car, les signes de la crise se confondant aisément avec les symptômes de la maladie, on sera exposé à mal manœuvrer dans ces moments décisifs pour la vie ou pour la mort.

On reconnaît ces différents temps, en observant exactement les circonstances qui tiennent essentiellement et directement à la vie; comme le pouls, la respiration, et, si l'on veut, les urines. Le premier temps n'est pas si difficile à reconnaître; mais le second et le troisième le sont extrêmement. Boerhaave détermine les marques d'une crise prochaine avec un coup-d'œil de maître. Les marques de la crise prochaine se voient par la force vitale, qui l'emporte sur la force de la maladie : au lieu que les symptômes ne viennent que de la force de la maladie, qui l'emporte sur la force vitale. Celles-là ne paraissent que quand tout est disposé à une bonne crise : ceux-ci se font voir dans le premier ou le mauvais temps de la maladie, mais particulièrement dans son accroissement. Les marques de la crise ne paraissent qu'avec du soulagement, au lieu que les symptômes nuisent promptement.—Les signes d'une crise prochaine, lesquels ne sont pas constants, se manifestent en partie par un frisson, dont le corps est quelquefois saisi; en partie par le plus grand mouvement du sang, qui suit quelquefois le froid; en partie par des douleurs, des inquiétudes, et généralement par les changements qui arrivent à l'état de la tête et de la poitrine, conséquemment au cours plus rapide du sang; en partie par les changements que l'on aperçoit aux parties par lesquelles la nature médite l'exécution de la crise, tels que des dégoûts, des tremblements, des tensions, des démangeaisons, des rougeurs, enfin par l'excrétion critique même. — Cette excrétion se fait ou par un écoulement de sang, soit du nez, soit des vaisseaux hémorrhoïdaux, soit de l'utérus chez les femmes, ou par une expectoration abondante, par un vomissement et un cours de ventre qui le suit, par une décharge d'urine considérable, accompagnée d'un sédiment copieux; par une grande sueur, par des apostases ou des abcès à l'une ou à l'autre partie du corps. Tantôt la crise se fait par le concours de plusieurs excrétions, tantôt par une seule. — On prendrait certainement ces signes et les phénomènes qui les suivent pour des symptômes de la maladie, s'ils paraissaient dans un autre temps, et s'ils n'étaient pas bientôt suivis d'un soulagement sensible, ou s'ils avaient une autre cause manifeste. Quelquefois on s'y méprendrait, et on les regarderait comme des signes funestes, lorsque le malade est à la veille de recouvrer la santé. Cette erreur n'est pas rare parmi les praticiens peu instruits de la symptomatologie.

Je traitais, il y a quelque temps, une jeune dame d'une fièvre aiguë, qui se termina heureusement. L'imprudence de la malade lui occasionna une rechute, et sa seconde maladie fut beaucoup plus forte que la première. Le septième jour de la maladie, je vis la malade dans une grande agitation, après avoir passé une fort mauvaise nuit. Tous les symptômes étaient des plus graves, et la chaleur était excessive. A midi, on me fit avertir que la malade était toute froide : j'y fus, et je trouvai en effet son visage (qui le matin avait été rouge comme du feu et tout brillant), très-pâle, les lèvres bleues, les ongles livides, tout le corps dans une sueur froide, et la malade extrêmement affaiblie. Le pouls, qui le matin était encore très-fréquent, était alors devenu très-lent. Ces circonstances me firent alors juger qu'il allait se faire une crise. Je félicitai même ceux qui étaient présents du rétablissement auquel ils s'attendaient le moins du monde, et qui commença à paraître dès le même jour, après une forte sueur. Klockhof appelle la sueur critique qui a lieu au commencement du frisson, un phénomène irrégulier, quoiqu'il l'admette ; et il dit en même temps que, dans les crises qui se font promptement, et surtout avec de pareilles sueurs critiques, non-seulement le pouls tombe extraordinairement, mais même devient absolument insensible. Cette règle n'est cependant pas sans exception. — Une mauvaise crise se distingue d'une bonne, en ce que celle-là est toujours prématurée, que la fièvre y est plus violente, que la nature de l'excrétion est moins salutaire; on y voit aussi un soulagement qui n'est que passager. Elles ont toutes deux quelque ressemblance, mais il y a des particularités qui n'échappent pas à l'œil connaisseur, s'il a soin de faire attention à tout. La crise est mauvaise, si la maladie change de siége, ou se termine par la mort, Aussi le médecin abandonne une bonne crise à son libre cours, et tâche de s'opposer prudemment à la mauvaise. Les crises qui ne sont ni bonnes, ni mauvaises, se jugent et se traitent selon ce que peut indiquer leur caractère essentiel. Hippocrate ne tenait aucun compte des crises légères.

Quoique la nature ne semble pas observer des lois si régulières dans toutes les crises, on ne peut cependant nier avec raison la réalité des crises. Hippocrate ne les attendait pas toujours dans les maladies aiguës; mais ses écrits nous en prouvent la vérité d'une manière incontestable. Quant à nos climats plus froids, ou à ceux dont l'air est moins pur que celui de la Grèce, nous ne devons y compter sur les crises, sur les jours et les signes indicatoires, qu'à des termes moins limités, vu d'abord le climat, ensuite notre régime moins exact, notre manière de guérir si précipitée, nos médicaments plus nombreux, et souvent plus avantageux. — Ce terme semble surtout dépendre du caractère de la maladie, des causes précédentes, du régime, et des moyens curatifs qu'on a employés pour imiter ou suivre la nature dans tous ces mouvements salutaires. Quantité de gens aiment mieux se sauver la vie par une saignée, que d'attendre le secours incertain d'une hémorrhagie : ils aiment mieux faciliter, par une saignée, la sortie de la petite vérole, que d'attendre cette éruption au milieu de grandes douleurs : ils préfèrent d'accélérer et de pousser la sueur par une boisson aqueuse, abondante, au lieu d'attendre une sueur critique. Hippocrate lui-même soutenait la nature par l'art dans les crises de la pleurésie et de l'inflammation de poitrine. — Tous les signes relatifs au pronostic sont très-intéressants pour le médecin, parce que c'est sur cela particulièrement que les malades et ceux qui sont présents l'interrogent le plus; car il doit savoir prévoir ce danger, aller au-devant avec les médicaments nécessaires, ne point troubler ou empêcher une crise avantageuse, en dérangeant les mouvements de la nature par une mauvaise manœuvre. C'est surtout par l'habileté du pronostic que les anciens médecins se sont fait tant de réputation, et qu'Hippocrate mérita à Athènes les premiers honneurs après Hercule ; qu'on lui érigea une statue de bronze, et que ses descendants furent nourris dans le Prytanée aux dépens de l'État, tandis qu'Alexandre espérait à peine d'être loué dans Athènes, au milieu de ses victoires. — En général, les vrais signes de maladies sont ou des effets de la maladie, ou des conséquences qu'on déduit de ses effets. Un habile observateur ne rangera donc pas toujours les signes parmi les causes ; il ne regardera pas le râlement d'un mourant comme la cause, mais comme un signe de la mort. Il sera très-réservé dans les jugements qu'il portera sur les signes, ne prenant jamais pour signe que ce qui est de l'essence de la maladie même, et n'établissant aucun pro-

nostic que par cette voie. En se conduisant ainsi, il apprendra à reculer les bornes de son art, et à fournir de nouvelles lumières à son expérience. Mieux il saura estimer les vrais signes des maladies individuelles, plus il sera en état de démêler les maladies compliquées, et de se régler sur leurs types simples ou composés.

L'honneur des médecins et de leur art prendrait de jour en jour un nouvel éclat, si l'on ne précipitait pas ses jugements, et si l'on se disait avec raison : Je ne me suis jamais trop hâté. — Pendant les premiers mois de ma pratique, une fille vint me trouver à Berne. On lui avait arrêté, disait-elle, une fièvre d'accès, et son ventre en était devenu tout gonflé. Je lui demandai si elle ne se trouvait pas grosse : Non, me dit-elle, jamais homme ne m'a touchée. Je crus donc, après l'examen convenable, lui supposer une tympanite. Mais cette fille accoucha bientôt d'un joli garçon, qui fit disparaître la maladie. Je connais plusieurs médecins, fort prévenus de leur mérite, qui ont donné comme moi, tête baissée, dans cette illusion. Drélincourt même, professeur d'anatomie à Leyde, décida qu'une fille hydropique était grosse; Salzman, professeur d'anatomie à Strasbourg, assura qu'une fille grosse était hydropique, et tout récemment on a traité d'hydropique la marquise de Bade-Dourlac, jusqu'au quatrième jour qui a précédé ses couches. — Un médecin qui s'avance jusqu'à prédire l'avenir ne peut dans nombre de cas que dire seulement qu'il est vraisemblable que telle chose arrivera ; mais souvent il est impossible de voir cette probabilité. La vraisemblance d'une prédiction est à ce qu'on prédit, comme le nombre des cas semblables est aux effets qui en ont résulté ; ainsi ce sont ces effets qui doivent régler l'observateur. On ne croit donc pas que ceux qui ont rassemblé les prédictions d'Hippocrate, et particulièrement ses *coaques*, aient attendu qu'ils vissent autant de cas semblables qu'il le fallait pour établir le plus haut degré de probabilité possible. Hippocrate avait, à la vérité, devant lui les observations de la famille d'Esculape, ainsi il pouvait perfectionner son expérience par la leur. Malgré cela, il voyait si bien la grande difficulté d'une prédiction probable, qu'il ne balance pas de dire qu'il est très-facile d'être trompé : « Les prédictions des maladies aiguës » sont incertaines, et l'on ne peut assurer » infailliblement si la maladie se terminera par la mort, ou par la santé. » Voilà pourquoi il s'est plaint si fort des médecins de son temps, qui, par leurs vaines prédictions, rendaient ridicule un art aussi important que la médecine. Ces charlatans grecs étaient de l'espèce de ceux de nos jours, qui prédisent que quiconque n'aura pas une fièvre catarrhale cet hiver aura la gale au printemps, et que celui qui n'aura pas la gale au printemps deviendra fou l'été, ou qu'il mourra en automne.

Quelquefois des médecins, qui ne sont réellement pas charlatans, s'attirent des disgrâces très-sensibles pour se livrer trop légèrement à ce goût de prédiction. Un médecin suisse, que les femmes du bon ton ne regardent comme le plus habile que parce qu'il est le plus riche des médecins de la ville, fut appelé, il n'y a pas long-temps, chez une jolie femme de cette ville. Elle était malade depuis long-temps, et dépérissait insensiblement. On attribuait ce dépérissement à un ulcère dans les poumons, dans le foie, ou dans les intestins. Ce grand médecin visitait assidûment cette dame, et lui prédit une mort certaine, s'il lui survenait un cours de ventre. Un autre médecin, qui d'ailleurs passait pour un homme médiocre et peu maniéré, parce qu'on le disait savant, fut appelé je ne sais par quelle raison. Celui-ci dit à cette dame : « Il n'y a qu'un cours de ventre qui puisse vous sauver. » Le cours de ventre a lieu : l'impression effrayante de l'oracle du bon ton l'emporte cependant sur le pronostic du second. Elle embrasse ses enfants, dit son dernier adieu, récompense ses domestiques, fait soixante selles en seize heures, et se rétablit. — Un faux médecin ne rougit pas de protester au peuple qu'il connaît non-seulement une maladie au premier coup-d'œil, mais qu'il sait aussi dès le premier jour quelle en sera l'issue. Il est certain qu'on peut, au premier jour d'une maladie aiguë, juger, par la force de l'invasion, par la gravité des causes, et par des circonstances particulières, que la maladie sera violente. Mais on ne voit que dans des cas extraordinaires et les plus funestes, même rarement, les signes qui indiquent la fin funeste d'une maladie aiguë. — Prendra-t-on ce que je puis avancer ici, d'après une expérience journalière, pour un trait de médisance, ou plutôt pour une observation suffisante pour tranquilliser un honnête homme qui remplit son devoir avec les connais-

sances qu'il exige? Ne voyons-nous pas tous les jours de prétendus médecins, indignes de ce nom respectable, crier à haute voix dans la société, que telle maladie n'est rien, quand ce ne sont pas eux qui la traitent; que cette maladie peut se guérir par le moindre médicament, et cela, pour arracher un malade à un autre médecin respectable par son mérite et son état? Si l'artifice leur réussit, ils traitent bien ou mal un malade souvent arraché au danger; continuent le même langage pendant le premier jour, pour gagner la confiance d'un malade. Mais si la maladie empire par son propre caractère, ou par leur mauvaise manœuvre, dès le second jour ils changent de ton; ils osent pronostiquer une mort certaine, vu la maladresse du premier médecin. Que le malade se rétablisse, le public dit avec eux, que ces médecins l'ont guéri malgré tous les inconvénients précédents, par le moindre remède. Mais, s'il meurt, c'est le premier médecin qui l'a fait mourir : et ces prétendus médecins savaient dès le premier jour qu'il n'en reviendrait pas; mais ils n'ont voulu alarmer ni le malade, ni sa famille...... Voilà comme grand nombre de charlatans pronostiquent tous les jours.

Ce n'est que le plus petit nombre des maladies qui se présentent avec des signes auxquels on peut reconnaître que c'est telle maladie et non une autre. On aurait de tels signes au premier instant, si dès-lors on pouvait reconnaître les causes prochaines des maladies. Mais ce n'est non plus que le moindre nombre des maladies qui fasse d'abord apercevoir les marques à la faveur desquelles on les distingue aussitôt de toute autre : et ce n'est même alors que la combinaison de plusieurs signes qui les font reconnaître. Car ces signes, pris séparément, seraient insuffisants pour nous les spécifier. — Chaque maladie est simple, si on le veut ainsi; parce que les symptômes les plus compliqués en apparence ont toujours pour fondement un principe très-simple. Mais l'œil de l'homme n'a jamais pénétré jusque-là. Il est vrai que le principe de tous les symptômes qui sont occasionnés par la résidence d'une pierre dans la vessie, est connu dès qu'on peut toucher cette pierre; mais combien de fois, et en combien de manières ne s'est-on pas trompé dans ce même cas que je prends ici pour exemple? Combien de fois aussi n'a-t-on pas rapporté à toute autre chose le principe de tous ces symptômes, tandis que l'ouverture des sujets ne manifesta que trop malheureusement cette pierre dont on avait nié l'existence chez ces sujets? Les ouvrages de chirurgie sont pleins de pareils événements.

Puisqu'il n'y a donc que le plus petit nombre des maladies qui se connaissent par des signes décisifs, on est obligé de puiser la connaissance du présent et de l'avenir dans la réunion des signes. Il n'est pas toujours aisé de déterminer l'espèce de la maladie, parce qu'elle n'est pas accompagnée de signes suffisants pour éclairer l'observateur dans le jugement qu'il en doit porter. Il faut donc nécessairement aussi juger de l'espèce actuelle et réelle par celle qui y a le plus de rapport. Dans ces sortes de cas, les espèces les plus éloignées ont souvent des ressemblances, qui font illusion au plus habile homme; ou bien les signes en sont si équivoques, qu'ils peuvent également s'appliquer à plusieurs espèces. — La plupart des espèces se reconnaissent moins par des signes décisifs et particuliers que par la combinaison des signes. Cette combinaison est assez claire en plusieurs cas; mais il ne faut pas croire pour cela, comme ces praticiens guidés uniquement par la routine, qu'elle le soit toujours. Comme il n'est aucune difficulté pour ces gens-là, rien ne peut non plus leur paraître obscur. J'aime à voir un médecin instruit de son art, me dire, comme Sydenham : Je ne sais que faire, parce que je ne vois rien. Si on les suivait cependant de près, on verrait combien ces faux Esculapes sont réellement entrepris lors de la moindre complication. Ce n'est pas qu'ils s'embarrassent beaucoup de la démêler : mais, comme ils ont plus d'intérêt de cacher leur ignorance, ils connaissent toujours les classes, les genres et les moindres espèces.

Les vrais médecins, au contraire, sont souvent embarrassés dans l'examen des maladies, parce que les caractères en sont si compliqués qu'il est impossible de les démêler en peu de temps. L'œil du génie aperçoit quelques fausses lueurs à l'aide du flambeau de l'expérience, mais la prudence arrête un homme réservé, et l'oblige de revenir plutôt dix fois chez un malade pour n'y rien faire, que de rien faire trop vite, en ne voyant pas assez. Un médecin qui aperçoit tous les signes d'une maladie donnée croit voir cette maladie; il est même à certain point autorisé à le croire. Il se peut cependant que cette maladie n'existe pas, parce

qu'il est des signes communs à plusieurs maladies : on ne doit donc pas dire que l'on voit, à moins qu'on n'aperçoive assez clairement le terme où ces signes se différencient les uns des autres. — Il est des maladies dont la complication paraît claire au premier abord. Il semble que les différents types qui en forment le type composé se distinguent d'eux-mêmes, et mettent par là le médecin en état de déterminer l'issue des différentes parties de la complication. Mais il n'est rien moins que cela. Comme il est nombre de maladies différentes qui présentent les mêmes symptômes et le même type, du moins à un certain degré, on court toujours risque de s'abuser, lorsqu'il s'agit de juger de la complication de plusieurs maladies. Il est cependant vrai à l'égard des fièvres que la nature ne complique presque jamais des fièvres hétérogènes ou d'espèces différentes ; mais, malgré cela, la complication de ces fièvres pouvant avoir toute autre cause que celle qu'on soupçonne, on ne peut pas non plus rien prononcer de décisif sur leur vrai caractère. La connaissance des types particuliers, qui font le type composé, ne servirait donc de rien pour régler dans ces cas la conduite du médecin. Le meilleur parti est d'attendre, sans être purement spectateur oisif. C'est toujours beaucoup faire que d'attendre à saisir à propos un avis de la nature.

En supposant qu'un sujet ait eu quelque maladie par le passé, les signes ne nous mettent pas non plus toujours en état de reconnaître s'il n'y aurait pas dans la maladie actuelle quelque reste de maladie antérieure, ou si même ces restes de maladie n'en sont pas la cause éloignée. Quelle lumière fourniront au médecin les signes avec lesquels se présentera une maladie héréditaire? Ces maladies, qui ne se manifestent assez souvent dans les héritiers infortunés qu'après un certain nombre d'années, et quelquefois assez tard quand il survient une cause déterminante quelconque, sont presque toujours dénaturées, et tout autres que celle de celui qui a transmis la sienne à ses enfants. Les signes ne présenteront donc rien de bien caractérisé, quelque ressemblance qu'ils aient avec toute autre maladie que celle qui les produit. Ces cas ne sont pas rares. Nous avons vu des sujets couverts d'une lèpre incurable, tandis que leur père n'avait eu qu'une vérole, dont il s'était fait guérir, ou dont au moins il s'était cru d'autant mieux guéri, que de sa vie il n'en avait plus ressenti la moindre incommodité. Le médecin qui avait traité les enfants dans un âge adulte renonça à les traiter, après avoir vu leur maladie reparaître plusieurs années de suite au retour des chaleurs, malgré la prudence avec laquelle il les avait suivis. Les signes de la maladie qu'il voyait n'étaient plus, me disait-il, ceux de la maladie qu'il croyait voir.

Mais il est aussi des cas très-importants, où les signes nous manquent absolument. On a vu un jeune homme robuste vivre, après un coup à la tête, pendant dix-neuf jours, sans fièvre et sans aucun symptôme fâcheux, et mourir ensuite ayant la cervelle toute pourrie, et de très-mauvaise odeur. M. Hirzel, premier médecin ordinaire de la ville de Zurich, vit, il n'y a pas long-temps, un homme qui avait reçu, d'un ami, un coup mortel à la tempe ; toute la partie squammeuse de l'os temporal était fendue : sous la fente était un caillot de sang étendu sur la dure-mère, de la longueur de quatre pouces, et d'un d'épaisseur : le cerveau en était comprimé ; il n'y avait au dehors qu'une légère blessure, qui ne perçait même pas les téguments externes : le malade n'avait eu d'incommodité que quelques maux de tête, ce qui lui avait fait différer d'appeler le chirurgien, qu'il ne demanda que deux heures, au plus, avant de mourir. — A l'ouverture de Georges II, roi d'Angleterre, on trouva l'aorte calleuse au bord inférieur de sa courbure, et si dilatée au bord supérieur, qu'il n'y avait là qu'une peau mince comme le papier le plus fin. C'était là qu'elle s'était crevée. La rupture fut donc suivie d'une hémorrhagie mortelle. Cependant, avant la mort du roi, il n'y avait pas le plus léger indice de mal qui méritât attention. Il avait joui d'une très-bonne santé, et avait eu son humeur enjouée jusqu'au moment même de sa mort. Six ans auparavant, il avait eu un abcès dans la poitrine, et en avait été guéri parfaitement. — Un gentilhomme, capitaine au régiment de Bretagne, pour lors en garnison à Huningue, passe la soirée à s'amuser très-joyeusement avec une nombreuse compagnie ; se retire avec une partie de cette compagnie, qui l'accompagne même en passant jusqu'à sa porte. Il se couche, on le trouve mort dans son lit. Comme il n'avait rien pris d'extraordinaire, et qu'il s'était comporté avec cette modération qui caractérise toujours les gens bien nés, on ne savait à quoi at-

tribuer sa mort. On l'ouvre ; il avait toute la poitrine remplie de sang caillé.

Que peuvent faire des médecins dans des cas semblables, quand ils seraient appelés avant la mort des sujets? Quels sont les signes qui les éclaireront? Ces cas, et mille autres semblables, ne montrent que trop, malheureusement, combien le public est mal fondé à faire des reproches à des médecins qui n'ont rien pu voir où il n'y avait rien à voir extérieurement. — Les deux cas rapportés par Boerhaave, touchant le baron de Wassenaer et le marquis de Saint-Aubau, méritent de trouver leur place ici. Tous les médecins qui lisent les connaissent, mais tous les juges des médecins ne lisent pas. Ces deux cas sont d'une curiosité extrême, par rapport aux difficultés dont je viens de faire mention, et en même temps si relatifs à mon but, que je ne puis me dispenser d'en donner au moins un abrégé sur les détails originaux du grand maître qui nous les a laissés. Pourquoi, dit Boerhaave, n'ôterait-on pas l'occasion de mal faire à ces gens qui sont toujours prêts à interpréter avec malignité la conduite des vrais médecins, et qui ne prennent qu'en rampant le vil plaisir d'occasionner ou d'autoriser tous les bruits populaires qui se répandent sur des écrivains sincères, tandis que ce ne sont que des juges corrompus qui examinent la vérité sans aucun égard pour ce qu'elle mérite.

Jean, baron de Wassenaer, amiral de Hollande, homme assez sobre ordinairement, sujet à des accès de goutte, du reste bien portant, robuste, doué de grandes qualités, et d'une fermeté d'âme extraordinaire, était dans l'usage de prendre un vomitif toutes les fois qu'il se sentait avoir trop mangé. Cela lui paraissait si avantageux, qu'il le réitérait toujours au besoin, et même à son grand préjudice, sans vouloir déférer aux avis de ses amis et des médecins. Rien, selon lui, ne le soulageait tant qu'un vomitif, et il s'en tenait à sa prétendue expérience avantageuse. — On vient dire de nuit à Boerhaave que l'amiral était à l'agonie, et peut-être même déjà mort à sa campagne. Boerhaave y vole, et le trouve sur son lit, le corps penché en avant, soutenu par trois domestiques. Toute autre situation augmentait ses douleurs à l'excès. Il ne pouvait se coucher ni sur le dos, ni sur le ventre, ni sur le côté, et moins encore être assis sur un siége. Boerhaave fut effrayé à cet aspect, d'autant plus qu'il savait avec quelle fermeté l'amiral avait soutenu les plus vives atteintes de goutte, sans même s'ébranler, étant près de mourir de douleur. Ce qui l'effraya encore plus, furent les lamentations qu'il entendait faire à cet homme autrefois inébranlable. — L'amiral, le voyant approcher, voulut se redresser un peu, et lui tendre la main. Mais, au moindre mouvement, au moindre mot, il paraissait succomber à l'excès des douleurs. Il voulut exposer son état, mais inutilement. A chaque tentative, l'augmentation de sa douleur lui coupait la respiration.

Un des assistants fit donc ce rapport-ci. Trois jours avant sa maladie, l'amiral s'était trouvé à un grand repas où il avait un peu trop mangé. Immédiatement après, il tâcha de prévenir, par une abstinence totale, le mal qui pourrait en résulter. Le dernier dîner qu'il avait fait avant l'invasion de sa maladie avait été sobre. Il n'avait rien pris de l'après midi, était monté à cheval de bonne humeur et bien portant, n'ayant pas le moindre soupçon d'aucun mal prochain. — Revenu de sa promenade, il s'abstint de souper selon sa coutume. A neuf heures et demie, il prit trois tasses d'infusion de chardon bénit, ce qu'il faisait souvent. On lui demanda pourquoi il prenait ce soir-là cette infusion : C'est, dit-il, que je sens quelque petit embarras dans la partie supérieure de l'estomac, que je veux dégager en lavant ; il l'avait déjà senti plusieurs fois, et s'en était, selon lui, délivré par son vomitif. Bientôt après il vomit, mais difficilement et peu. Il prit donc encore quatre tasses de la même boisson, mais il ne se sentit aucune envie de vomir, malgré cette boisson assez copieuse. Il fit encore préparer de la même infusion, croyant qu'il déterminerait enfin le vomissement par force. Comme il était assis, et s'excitait à vomir, il poussa soudain des cris horribles qui firent accourir tous les domestiques effrayés. L'amiral leur dit qu'il s'était crevé ou déchiré ou dérangé quelque chose au haut de son estomac, et qu'il en ressentait de si vives douleurs, qu'il touchait certainement à sa dernière heure. — Alors il se recommanda à son Créateur : une sueur froide lui coula de tous les membres ; son visage, ses mains pâlirent, et son pouls n'était plus sensible. Il ordonna donc qu'on lui mît, sur la tête et sur la poitrine, des linges chauds et humectés de quelques liqueurs fortifiantes. On le fit, mais sans

le soulager; tout parut au contraire empirer, et accélérer sa mort. Les médecins qu'on avait envoyé chercher se trouvant très éloignés, l'amiral, une demi-heure après, prit encore de son chef quatre onces d'huile d'olive, et en rejeta une petite quantité, avec quelque chose de son infusion de chardon-bénit. Il en demanda encore deux onces, mais il n'en rendit rien, et n'eut même aucune envie de vomir: sa douleur augmentait de plus en plus. Une demi-heure après, il prit environ six onces de bière chaude de Dantzick, qu'il garda aussi et sans nausées, comme tout ce qu'il avala depuis. — Voilà ce qui s'était passé, lorsque Bye, médecin que Boerhaave n'a pas laissé sans éloges, arriva de la Haye. Il jugea à propos, par l'état du malade, de ne lui rien faire prendre que de très-doux, jusqu'à l'arrivée de Boerhaave. Ces deux médecins ne s'occupèrent alors que de découvrir la cause d'une douleur si subite et si cruelle, avant de penser aux médicaments. L'un et l'autre étaient convaincus que, si l'on ne découvrait pas cette cause, il n'était pas possible d'attendre aucun succès de médicamentsqu'on n'administreraitqu'au hasard.

Ils trouvèrent tout le corps de l'amiral bien sain, hors le siége de la douleur, et la sensation du changement impénétrable qu'il avait ressenti à l'état des parties de sa poitrine. Cette douleur, disait le malade, était excessive, continuelle, et au dessus de toute imagination, et ne se relâchait en aucun instant. Il en fixa le siége précisément à l'endroit où l'œsophage s'unit à la partie supérieure de l'estomac, puis il s'écria que la douleur s'étendait de là vers le dos avec la même violence : l'amiral, avant sa mort, éprouva la même douleur dans toute l'étendue de sa poitrine. Pendant le cours de sa maladie, il assurait que ce feu, qui le tenait à la torture, n'était jamais si grand que quand il sentait quelques envies de roter, et que les vents qui les lui causaient, restant comme étouffés, ne montaient pas, mais semblaient déchirer toutes les parties voisines. Son mal augmentait pareillement toutes les fois qu'il essayait de se plier en arrière ou de se tenir droit. Voilà tout ce que ces deux médecins purent découvrir, après toutes les recherches et tous les soins imaginables. — Boerhaave demande à tous les maîtres de l'art de s'arrêter ici avec lui, et de réfléchir sur l'origine, les progrès, les symptômes et les signes de cette maladie. Il demande de lui dire quelle était la première cause de ces effets extraordinaires. Il avait tout considéré lui-même avec le plus grand soin, avait réfléchi sur tout ce qui pouvait s'offrir à son esprit. Il fit tous ses efforts pour trouver un principe sûr, à la faveur duquel il pût développer cette cause extrêmement obscure, et faire cesser ce mal, qui allait toujours en augmentant. — Mais tout fut inutile, et Boerhaave avoue qu'il avait été incapable d'imaginer à quelle espèce on pouvait rapporter une maladie aussi singulière. Il n'y avait pas le moindre signe d'inflammation. On ne pouvait imaginer aucune enflure capable de causer ces cruels symptômes, et aussi subitement. Les circonstances antérieures ne fournissaient non plus aucune raison de présumer une telle enflure : toutes les vertèbres étaient dans leur place et leur situation naturelle. Un déplacement dans les parties molles de la poitrine n'eût pas été capable de produire ces cruels tourments.

Il ne restait à soupçonner qu'un poison, dont l'activité caustique et mortelle pût être la cause de ces funestes symptômes. Mais on ne voyait pas de poison dont les effets pussent se rapporter à ces circonstances. Ainsi, de toutes les causes connues de la douleur, il ne s'en trouvait aucune à laquelle il fût possible d'attribuer les tourments du malade. On sait que la goutte, à laquelle l'amiral était sujet, peut bien, en remontant, causer des anxiétés, de vives douleurs, des envies de vomir, mais elle ne produit pas des douleurs aussi cruelles dans un homme bien portant d'ailleurs. En outre, la goutte se fait sentir avec lenteur, abat peu à peu, et produit par degrés les plus vives douleurs ordinaires qu'on en ressent, et empêche ainsi les parties voisines de faire leur fonction.— De toutes les maladies connues, il ne s'en trouvait aucune qui, par quelque ressemblance, eût pu jeter du jour sur la maladie de l'amiral. *Une grande douleur survenue subitement*, voilà ce qu'il voyait seulement de certain. Boerhaave savait, de l'aveu de tous les âges, qu'on peut soutenir long temps une pareille douleur sans risque de perdre la vie, quand cette douleur est sans inflammation. Il ne craignit donc pas de mort subite pour l'amiral, et ce fut son seul pronostic. Aussi la fin de cette scène tragique lui prouva que la mort du malade était due à toute autre cause que la dou-

leur. — Quelque incertaine que fût la cause de cette maladie, il fallait cependant trouver promptement quelque moyen de calmer ces vives douleurs. Mais tout ce que Boerhaave ordonna de plus doux et de plus modéré ne fit qu'accroître les tourments à l'excès. — Telle était donc la triste situation du malade, et des deux habiles médecins, qui restèrent tous deux près de lui jusqu'à cinq heures du matin, que Boerhaave fut obligé de s'absenter pour ses affaires. Avant de s'en aller, il donna l'avis prudent d'abandonner un peu de temps la nature à elle-même, et de ne pas s'empresser de donner aucun médicament, quelque doux qu'il pût être, puisque les mieux choisis avaient paru nuisibles jusqu'à ce moment-là. Mais le succès ne répondit pas à ses vues. L'amiral lutta contre son malheureux sort jusqu'à huit heures du matin sans le moindre soulagement. Le docteur Bye vit alors les fonctions vitales s'affaiblir sous le poids des douleurs, qui prenaient toujours un nouvel accroissement, et aucun nouveau symptôme ne lui fournissait de lumières sur l'état du malade. Il demanda avis par écrit à Boerhaave. Celui-ci fut d'accord sur les vues que Bye lui proposa, mais les tentatives en furent également inutiles.

Dans ces circonstances, l'amiral mit ordre à ses affaires, témoignant qu'il n'attendait plus le moindre soulagement de la part des hommes ; qu'il suivrait cependant en tout les avis des médecins. Boerhaave revint à trois heures de l'après-midi. L'amiral le reçut avec les marques de la plus grande amitié, en l'assurant en même temps de l'inutilité de tous les remèdes, et de la certitude qu'il avait des approches de sa mort, qu'il désirait si ardemment : que cependant, dans l'espérance d'une fin prochaine, il se soumettait, par complaisance pour sa maison, aux traitements les plus insoutenables, afin d'avoir fait tout ce qui pouvait dépendre de lui. Boerhaave, à ce discours, pressentit les approches de la mort. Enfin, malgré tous les remèdes que l'amiral prit, même avec un courage héroïque, sa mort arriva à cinq heures du soir, de la manière la plus tranquille. — Les deux médecins se parlèrent en particulier, s'avouèrent tous deux qu'il leur était impossible d'imaginer la cause de cette maladie, encore moins d'une mort aussi précipitée. Ils demandèrent donc instamment qu'on leur permît d'ouvrir le corps de l'amiral : on le leur accorda. — L'ouverture du corps fit voir ce qu'aucun mortel n'aurait jamais présumé. Malgré la boisson abondante que l'amiral avait pris avant et durant sa maladie, et dont il n'avait rien rendu, les intestins et tout le bas-ventre étaient vides, aussi bien que la vessie ; on y remarqua seulement de l'air qui s'échappa à l'ouverture. Aucune de ces parties ne présentait rien d'où l'on pût déduire la cause de la mort.—Il n'y avait rien dans l'estomac, si ce n'est quelque peu d'humidité; point de sang, point de bile; rien de corrompu, ni rien de fétide, presque aucun reste d'aliment. A cet aspect, Boerhaave resta si étonné, qu'il ne savait s'il veillait ou rêvait debout.

Il ouvrit donc la poitrine avec la plus grande attention. A peine eut-il fait la moindre ouverture au diaphragme, sans endommager en rien les poumons, qu'il sortit brusquement beaucoup d'air avec grand bruit, et pendant certain temps. Boerhaave fut encore plus étonné; d'autant plus qu'on n'a jamais vu sortir d'air de la poitrine d'un homme qui n'a pas reçu de blessure qui pénétrât du dehors au dedans de la poitrine, et dont on n'a percé à la poitrine que la plèvre seule. Les poumons parurent si petits et si ramassés de haut en bas, qu'on les aurait crus comprimés par la plus grande force extérieure. Le cœur était parfaitement sain. — Boerhaave, en ouvrant la poitrine, avait déjà senti une odeur singulière; il dit alors qu'il la rapporterait à celle de la chair de canard, si elle venait de l'estomac. Un de ceux qui étaient là dit, sur cette réflexion, que l'amiral avait réellement mangé du canard à son dernier repas. Ce fut alors que Boerhaave conclut qu'il allait faire connaître une toute autre cause de cette maladie que celle qu'on avait pu présumer jusque-là. —Dès qu'il eut levé le lobe droit du poumon, il trouva qu'il nageait dans une humeur aqueuse, dont tout le bas de la cavité droite de la poitrine était rempli. A son grand étonnement, il trouva cette même eau et en même quantité dans la cavité gauche. Il la puisa toute, la trouva toute pareille à celle qu'il avait aperçue dans l'estomac, et de la couleur de la bière de Dantzick, qu'on aurait clarifiée avec une décoction de chardon-bénit. L'odeur en était distinctement comme la puanteur de la chair de canard. Cette eau était surnagée par toute l'huile que l'amiral avait avalée. On ne trouva

pas le moindre sang extravasé, ni de pus, ni aucune autre matière corrompue. Cette liqueur trouvée dans la poitrine pesait cent quatre onces.

Ainsi la nature du mal se manifestait de plus en plus. Mais il s'agissait alors de découvrir la voie par où tout ce que l'amiral avait avalé s'était introduit dans la poitrine. On releva doucement le lobe gauche, afin que Boerhaave pût porter ses regards partout. Il ne vit rien que de très-sain, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à un endroit situé deux pouces au-dessus du diaphragme, dans cette partie de la plèvre qui y pose sur le côté gauche de l'œsophage. Il vit là fort distinctement une partie qui était toute différente des autres par sa mobilité, son enflure et sa couleur noirâtre. Cette partie était ronde, avait à peu près trois pouces de diamètre. Il y avait au milieu une déchirure d'un pouce et demi de long, et d'environ trois lignes de large. Boerhaave pressa doucement du bout du doigt la superficie de cette partie enflée. Il passa aussitôt par son ouverture un fluide dans la cavité de la poitrine, lequel ressemblait parfaitement à celui qu'il venait d'enlever de la poitrine en si grande quantité. Son étonnement fut extrême. — Il essaya donc, avec la plus grande attention, à ne rien déranger, d'introduire le bout de l'index dans cette ouverture de la plèvre. Il y trouva tout mou, enflé, et ouvert. Ici, il redoubla son attention, parce qu'il ne put découvrir, dans toute cette blessure, aucune trace de l'œsophage; c'était en cela que résidait le mystère. Boerhaave, après avoir un peu retiré son doigt, en porta le bout en haut; il arriva de lui même dans un espace vide, atteignit la partie de l'œsophage qui s'était rompue et retirée vers le haut, et entra sans peine dans sa cavité suspendue pour lors. — A peine put-il croire ce qu'il voyait. Il appela tous les assistants, et leur montra, avec le plus grand étonnement, une chose aussi inattendue. Enfin il tourna avec la même précaution son doigt vers le bas de la plaie, et trouva aussi l'ouverture de l'estomac. La partie rompue de l'œsophage s'était aussi retirée là par en bas. Boerhaave, après ces découvertes, et sans avoir causé le moindre dérangement aux parties endommagées par la maladie, fit une ouverture au côté gauche de l'œsophage, trois pouces au dessus de la blessure connue, afin que les assistants vissent où irait le doigt introduit par cette ouverture dans la cavité de l'œsophage. Alors le bout du doigt pénétra dans la fente que la violence de la maladie avait causée.

On voit donc que la maladie du baron de Wassenaer était un déchirement de l'œsophage, moyennant lequel tout ce qu'il prenait entrait dans la poitrine par l'ouverture de la plèvre, qui s'était faite en même temps. Boerhaave a montré qu'il faut que le cardia se soit absolument fermé, après que l'amiral eut pris sept tasses d'infusion de chardon-bénit, dont il ne rendit que peu de chose. Car, plus l'estomac est plein, moins il peut se vider. On sait que, quand l'estomac est plein, le fond se présente en avant, et la partie supérieure forme un angle, plus ou moins aigu, avec l'œsophage. Tous les efforts que fit l'amiral pour vomir ont donc porté sur le diaphragme et l'œsophage. Ce fut au milieu de ces efforts que l'œsophage creva, tiraillé par les mouvements de l'estomac et du diaphragme, encore plus sollicités à ces mouvements convulsifs par l'irritation que dut causer le doigt que l'amiral avait porté dans le gosier. — Ce fut dans ce moment que l'amiral poussa ces cris terribles qui firent accourir tous les domestiques, et qu'il leur dit avec tant de douleur, qu'il venait de se rompre quelque chose dans son corps. Mais il ne paraît pas que l'œsophage se fût déchiré à ce point en une seule fois. La blessure s'était probablement étendue successivement jusqu'à ce qu'il vînt enfin à se crever. L'estomac, surchargé par de nouvelles boissons, avait poussé les matières vers le haut, et de là elle avait pénétré, par l'ouverture de l'œsophage, dans son tissu cellulaire, et l'avait ensuite déchiré en même temps que la plèvre. Cette matière, pénétrant par ce passage avec l'air qui est dans toutes les substances alimentaires, ou qui y entra en partie par la gorge, avait aussi occupé une grande partie de la cavité de la poitrine. — La mort arriva donc, continue Boerhaave, quand l'air se trouva en si grande quantité dans l'estomac et dans les deux cavités de la poitrine, que les poumons ne purent plus se dilater, et qu'il s'ensuivit l'interception totale de la respiration.

Il suit de tout ce détail, que la maladie de l'amiral n'a pu se connaître par des signes certains; que les meilleurs moyens curatifs auraient été inutiles, quand même on aurait connu la cause

de la maladie; que cette maladie, arrivant dans un autre sujet, serait incurable, malgré les détails de Boerhaave; enfin qu'il faudrait avoir perdu la raison pour reprocher à un médecin de n'avoir pas connu l'avenir, quand il se trouve dans d'aussi grandes difficultés. — Quelques chirurgiens furent cependant assez étourdis pour dire que Boerhaave aurait dû faire une ouverture à la poitrine, pour en tirer la boisson qui y avait passé. Mais cette ouverture, qui devait se faire des deux côtés, aurait nécessairement été suivie de la mort par l'intromission inévitable de l'air. En supposant la possibilité de cette opération, il aurait été impossible de conserver la vie de l'amiral, sans pratiquer indispensablement une nouvelle voie pour introduire les aliments. Par où la trouver? On voit donc qu'il y a des gens toujours prompts à blâmer, et incapables de se rendre à une vérité, lors même qu'ils se voient manifestement convaincus. — Le second cas dont je vais faire mention a été décrit avec la même exactitude et la même force par Boerhaave. — Le marquis de Saint-Auban était un homme vigoureux, vif, bien fait, et d'une humeur enjouée. Il montait souvent à cheval, aimait la chasse, et ne se fatiguait jamais. Il buvait très-modérément, mangeait indifféremment de tout; mais préférait les viandes grasses et le beurre. Il avait été un peu noué à l'âge de trois ans. Cela avait bientôt disparu, de même que le gonflement qui lui était survenu au ventre, à l'âge de cinq ans. A l'âge de six ans, il avait eu une fièvre aiguë, et en avait été guéri, sans aucune suite fâcheuse. — Il souffrit néanmoins pendant plusieurs années d'un mal héréditaire. C'était un gonflement très douloureux des vaisseaux hémorrhoïdaux. Ces tumeurs, devenues excessives, jetaient tous les jours quantité de sang clair. Le sang, intercepté là dans son cours, contracta une si mauvaise qualité, que le marquis ne put endurer plus long-temps les douleurs qu'il ressentait à cet endroit là. L'inflammation des parties semblait même quelquefois le menacer de gangrène. Dans ces circonstances, il consulta Boerhaave, qui, par un régime approprié et des lénitifs externes et internes, le guérit entièrement. Le malade reprit toutes ses forces, et se soutint ainsi pendant dix-huit mois, sans aucun ressentiment de son incommodité. Dès qu'il eut été ainsi quitte de sa maladie, on prit soigneusement garde s'il ne paraissait pas quelqu'une des incommodités qui suivent ordinairement la suppression des hémorrhoïdes, afin d'y obvier promptement. Boerhaave l'avait bien conseillé, parce que Hippocrate, et tous les médecins après lui, ont averti que la guérison des hémorrhoïdes donnait souvent naissance à d'autres maladies singulières, et même plus dangereuses que les hémorrhoïdes; mais surtout vu ce qui était arrivé au père du marquis. Cet homme avait eu la même incommodité. Se trouvant hors d'état de faire son service dans la cavalerie, il fit cesser ces tumeurs avec des caustiques et des incisions, et il se porta assez bien pendant une année entière. Il fut depuis incommodé d'une difficulté de respirer, et mourut dix jours après d'un vomissement de sang considérable. — Les soins les plus vigilants ne firent donc voir, pendant ces dix-huit mois, aucune chose d'où l'on eût dû soupçonner le moindre trouble dans les fonctions du corps. Boerhaave remarque surtout, comme une chose notable, que la voix ne s'était nullement changée durant cet intervalle : car le marquis avait une voix forte, mâle, et il s'exerçait souvent à chanter pour se perfectionner dans la musique. Aucun de ses membres ne se ressentait de rien depuis sa cure; ils avaient, pendant ces dix-huit mois, conservé la même agilité, la même souplesse. Il eut surtout la poitrine si forte et si bonne, qu'elle ne parut jamais fatiguée, après les promenades qu'il faisait à pied ou à cheval. Personne ne semblait respirer plus aisément que lui.

Tel avait été son état depuis sa première jeunesse, jusqu'au moment où s'étaient manifestées les hémorrhoïdes dont il avait été guéri. Tel fut aussi son état jusqu'au temps que son mal mortel commença à se faire sentir de nouveau. — Nous mettons ici, dans les mêmes vues que Boerhaave, ce détail préliminaire, afin que tout médecin pénétrant réfléchisse dans tous les cas possibles sur le mal qui peut naître plutôt qu'un autre dans tel ou tel sujet. Nous croyons aussi qu'en donnant une histoire de cette espèce, il est nécessaire d'exposer solidement la disposition naturelle du corps, les maladies précédentes, le genre de vie, le régime, les cures qui ont été faites en leur temps, avant de passer à la maladie dont le sujet est mort. Ce soin a souvent été décrié comme superflu

par d'ignorants calomniateurs; mais on doit se mettre peu en peine des juges incompétents. — Ce ne fut donc que dix mois et demi avant sa mort, que M. de Saint-Auban s'aperçut que sa santé s'altérait. Une douleur continuelle se fit d'abord sentir à l'omoplate gauche, et s'étendit ensuite dans le côté gauche de la poitrine. Comme cette douleur augmenta considérablement, tout l'intérieur de la poitrine s'en ressentit bientôt. Une toux continuelle la rendit encore plus vive. Le malade n'avait aucun repos; les secousses réitérées qu'il éprouvait semblaient lui déchirer les côtés. On fit venir des médecins. Ils traitèrent cette maladie d'affection goutteuse, et donnèrent des remèdes appropriés à leurs vues. — Mais tout fut inutile. Les douleurs prenaient une nouvelle force après les remèdes, et se fixaient de plus en plus sur la partie gauche de la poitrine; de manière qu'on ne put leur faire changer de siége. On essaya en vain les saignées, les apéritifs les mieux choisis, l'huile, l'opium. Après que le marquis eut lutté avec tant de peine contre ces douleurs violentes, il se sentit, sous le mamelon gauche, un mal infiniment plus vif, qui lui déchirait l'intérieur de la poitrine. Tourmenté lui-même à ce point, et tourmentant les autres par ses plaintes et ses cris continuels, il ne trouvait aucune place, aucune situation où il eût le moindre soulagement. Il fut donc obligé de se tenir assis sur son lit, penché un peu en avant, les coudes appuyés sur ses cuisses. Dans cette situation, il trouva enfin un léger repos par intervalle, dormit quelques instants; mais pour être bientôt tourmenté aussi cruellement par les douleurs qui le réveillèrent subitement.

Ce fut en cet état que Boerhaave vit le marquis avec son médecin ordinaire. C'était le même Jacques Bye dont nous avons déjà parlé. Quand Bye eut communiqué à Boerhaave toutes les particularités de la maladie et les remèdes qu'il avait employés inutilement, ils s'avouèrent l'un et l'autre qu'ils ne connaissaient ni le siége, ni la nature de la maladie. Bye présumait qu'il y avait un abcès de formé dans les poumons, parce qu'il avait remarqué que le malade rejetait une pituite épaisse, après les plus grandes angoisses. Boerhaave ne fut pas de cet avis, parce qu'à l'exception de ces symptômes si singuliers et si urgents en même temps, il n'y avait rien que de très-sain dans le corps du malade. On lui demanda ce qu'il pensait de la nature de cette maladie. Après avoir long temps réfléchi, il répondit qu'il ne savait réellement qu'en penser; qu'au reste, il pensait, d'après ces symptômes, que les organes destinés à la dilatation de la poitrine ne pouvaient pas soutenir cette contraction qui était nécessaire à l'action de chaque muscle, et que les parties de la poitrine qui devaient se dilater résistaient dans l'inspiration à cette dilatation; que de là venaient cette douleur cruelle, cette difficulté extrême de respirer et la crainte que le malade avait d'être suffoqué. On goûta la réflexion. — Boerhaave conseilla donc d'appliquer jour et nuit des cataplasmes aux parties qui sont le plus en mouvement dans la respiration, aux côtes, aux cartilages, au sternum; de prendre fréquemment quelque breuvage émollient, de tenir une diète très-mince et de respirer souvent la vapeur de quelque décoction émolliente. On suivit ce qu'il prescrivit. Le malade s'en trouva fort soulagé. On se livra aussitôt à une espérance trompeuse. La douleur du malade ne fut même jamais si violente jusqu'à sa mort. Que la joie des mortels est aveugle! dit Boerhaave.

Il survint au malade une toux qui l'agitait jour et nuit, et qui ne lui faisait jeter une pituite tenace qu'avec les plus grands efforts. Rien ne put l'adoucir que l'opium qui la calmait un peu; mais ce calme était bientôt suivi d'un accès plus violent. Le malade éprouvait même une si grande difficulté de respirer, qu'il était forcé de retenir le cou en arrière, d'élever la poitrine et de tirer son haleine avec tant de contrainte et un bruit si effrayant qu'on aurait cru entendre le cri affreux d'un butor. — L'instant après, sa respiration était plus libre; mais ce soulagement était peu de chose. Il fut obligé de se tenir jour et nuit assis droit, le cou tendu, la tête élevée, et, au moindre changement qu'il faisait en dormant dans cette situation, il éprouvait la plus vive douleur. S'il voulait s'abattre sur son oreiller pour se soulager un instant, son visage devenait tout noir, les veines de la tête se gonflaient, les yeux lui sortaient de la tête, et il semblait ne tirer son haleine que du fond des entrailles. Un son rauque seul le soulageait. S'il voulait faire plus, toutes ses douleurs revenaient. Quelques mots même qu'il osait prononcer les réveil-

laient incontinent. — Boerhaave remarqua avec un étonnement extrême, qu'au milieu de cet état affligeant le malade avait le pouls en très-bon état. Il ne commença même à tomber, à varier, et il ne devint intermittent que quelques jours avant sa mort. Cette triste vie du marquis se prolongea ainsi jusqu'au 9 juillet. Au moindre retour des douleurs son visage devenait noir. Un clystère simple lui procurait un court soulagement. Les grands serrements de poitrine lui persuadèrent qu'il avait des flatuosités hypochondriaques, et il pria instamment les médecins de l'en délivrer, parce qu'il espérait qu'il pourrait guérir de cette manière. Il le croyait d'autant plus qu'il avait une faim si dévorante, qu'il aurait mangé à l'excès si les domestiques n'avaient eu soin de soustraire tout; mais ce qu'il mangeait lui devenait un surcroît de douleurs.

Huit jours avant sa mort, les hémorrhoïdes lui coulèrent à son grand contentement. Il en espérait sa guérison : il accusa les médecins de n'avoir pas tenté plus tôt de rappeler ce flux. Le 7 juillet, il rendit par l'anus une assez grande quantité de sang qui se coagula aussitôt. Le lendemain, le sang coula encore abondamment par la même voie. Le marquis en devint de meilleure humeur, essaya même de faire quelques pas dans sa chambre, à l'aide de quelque soutien, ce qu'il n'avait pas fait depuis longtemps. Mais, en même temps, il eut ce jour-là une faim si grande, qu'il prit beaucoup de différentes nourritures, avalant tout alors sans crainte de suffocation. Il soupa aussi avec beaucoup de plaisir, se réjouissant de pouvoir faire ce qui lui avait été défendu depuis longtemps, n'ayant même pas osé prendre une once de bouillon gras sans craindre une suffocation subite. — Enfin, le 9 juillet, le docteur Bye, qui l'avait visité depuis long-temps, le trouva de nouveau presque mort sur son lit, après la nuit la plus cruelle. Il avait le visage et le cou très-gonflés, les yeux lui sortaient de la tête, sa face était d'un brun noir. Il raconta cependant, avec assez de modération et de prudence, ce qui s'était passé la nuit dernière; il lui dit la crainte qu'il avait eue d'être comme étranglé, et pria le médecin de le faire saigner. Celui-ci le lui refusa. Voulez-vous donc que je périsse, repliqua le marquis? Voulez-vous, dit Bye, que je hâte votre mort? Dans ce même moment, la suffocation augmenta de la manière la plus cruelle, cependant il dit à son domestique de lui tenir un bouillon de prêt. Mais sa suffocation avança au dernier période : son visage ressembla bientôt à celui d'un nègre. Il fit les derniers efforts pour dire à son épouse d'implorer la miséricorde de Dieu pour lui, succomba sous les efforts ultérieurs qu'il fit pour respirer, baissa la tête et mourut. — Bye en porta aussitôt la nouvelle à Boerhaave, à qui il avait tous les jours fait part de ce qui se passait pendant la maladie. Boerhaave vint; tous deux demandèrent la permission d'ouvrir le corps : on la leur accorda. — Boerhaave, avant cette opération, voulut réfléchir à toutes les circonstances de cette maladie, pour voir s'il ne pourrait pas prédire ce qu'il allait trouver à la dissection, et assigner quelle était la partie lésée. Mais cet homme si pénétrant ne put rien déterminer d'avance, et prie le lecteur de juger lui-même, par les circonstances qu'on vient de rapporter, des causes essentielles de cette mort avant de passer outre.

Tout le corps du marquis paraissait sain au dehors; et, malgré sa longue faim et ses souffrances extrêmes, il n'était pas amaigri. Le ventre était seulement un peu tendu. Cette tension rendit Boerhaave très-attentif. Il avertit là-dessus les assistants qu'on allait en voir la cause. — A l'ouverture de la poitrine, il en jaillit aussitôt une eau abondante, ténue, jaune, insipide. Boerhaave réfléchit un moment sur ce que pouvait être cette eau, et si ce ne serait pas une hydropisie de poitrine qui eût suffoqué le malade, après avoir causé tant de maux. Elle coulait toujours pendant la dissection, mais non si abondamment. La poitrine parut remplie d'eau, en y jetant les yeux par cette ouverture étroite. Boerhaave y introduisit le doigt, trouva le lobe droit à sa place, mais adhérent à la plèvre. Il n'alla pas plus loin de ce côté-là : il ouvrit le côté gauche de la poitrine, et n'y vit point d'eau; mais le lobe entier, depuis le haut jusqu'en bas, était partout adhérent à la plèvre. Il ouvrit pour lors l'intérieur, sans cependant déranger aucune partie de sa position actuelle. Dès que toute la poitrine fut ouverte, on aperçut que, depuis la gorge jusqu'au diaphragme, tout était rempli d'un corps blanc, sain en ce qu'il était, renfermant seulement au milieu de sa surface une petite tumeur, dans laquelle on trouva un fluide de couleur de lait,

mais non purulent. Ce corps singulier était assez dur et uniforme dans toute sa superficie. Boerhaave fut stupéfait à la vue de ce phénomène singulier. — Ce corps était beaucoup plus grand dans le côté gauche de la poitrine que dans le droit, et la remplissait même entièrement. Voilà aussi pourquoi le poumon fut si resserré de ce côté-là, et si pressé contre la plèvre, que ni l'air, ni le sang ne purent pas pénétrer davantage. Ce fut-là la cause que le poumon s'attacha au diaphragme, à la plèvre, et à ce corps étranger qui le comprimait. Le premier siége du mal avait donc probablement été dans le côté gauche, sous l'omoplate, et y avait causé ces anxiétés cruelles.

Cette excroissance s'était bien répandue dans la partie droite de la poitrine; mais elle avait encore laissé quelque liberté à l'entrée de l'air, et un peu de jeu au poumon. Néanmoins, elle y avait poussé les gros troncs qui partent du cœur, et le cœur lui-même avec le péricarde. La respiration n'avait donc plus lieu que dans cette partie inférieure du côté droit de la poitrine, puisque cette excroissance était en haut de la poitrine, où elle est plus étroite dans les hommes, et pressait le poumon vers le bas, où la poitrine s'élargit peu à peu. Il fallait donc que le malade fît des efforts extraordinaires pour tirer sa respiration de la partie inférieure, vu que le haut était comprimé par ce corps étranger qui pressait sur les bronches. De là venait aussi ce son rauque dont on a parlé. D'ailleurs, le lobe droit n'était adhérent avec la plèvre que par en haut; au lieu qu'il s'était joint par le milieu avec ce corps étranger qui s'était porté de ce côté là; en sorte que le poumon droit éprouvait par là un second empêchement dans ses fonctions.

Boerhaave essaya de séparer tout ce corps des parties auxquelles il s'était uni. Cela fut impossible, du moins en entier, par rapport au péricarde, aux poumons, et aux gros troncs des vaisseaux. Il le fit donc comme il le put. Malgré cela, cette masse pesait sept livres moins un quart; et, comme elle était légère proportionnément au volume, on peut juger de l'excès de sa grosseur. Tout ce corps était blanc comme neige; il en suintait çà et là un fluide laiteux, quand on l'entamait. Au reste, il formait un corps particulier, où l'on ne voyait de vaisseaux que celui auquel il s'était uni. Excepté la peau qui enveloppait extérieurement le tout, on n'y en remarquait aucune autre dans l'intérieur; on n'y voyait non plus ni trous ni cellules : si même on écrasait entre les doigts un morceau de ce corps, il fondait comme de l'huile grasse. C'était donc, suivant Boerhaave, un vrai *stéatome*. — Rien de plus singulier à voir que le déplacement de tous les viscères de la poitrine. Ce corps avait poussé le diaphragme vers le bas, et par là avait causé ce gonflement du ventre, que Boerhaave remarqua d'abord comme une chose singulière. Le péricarde, uni au diaphragme, l'avait suivi, et se trouvait loin de sa place naturelle. Les vaisseaux sanguins qui sortent du péricarde étaient aussi déprimés. Nous avons vu l'état des poumons. — Voilà donc un nouvel exemple de la misère humaine. Une humeur douce, grasse, innocente, a causé par sa seule abondance une maladie des plus étranges, et la mort, en se fixant en trop grande quantité sur des parties qui ne peuvent être nullement comprimées sans danger. On doit donc, dans les maladies extraordinaires, ne supposer que des causes tout-à-fait inconnues et cachées, que les histoires anatomiques fourniront peut-être les moyens d'expliquer probablement. — Il serait à souhaiter, dit Boerhaave, que le génie d'un médecin expert pût découvrir l'origine d'un pareil mal, dès qu'il l'aperçoit; qu'il pût ensuite empêcher cette graisse de se répandre en formant une telle masse. On pourrait espérer alors de prévenir les maladies qui en résultent; car il est impossible de résoudre et de dissiper ces stéatomes une fois formés, à moins que leur siége ne soit assez commode pour se prêter aux opérations manuelles. Boerhaave avoue qu'il ne connaissait aucun (1) moyen pour empêcher un stéatome commençant de s'agrandir; ce qui n'est pas possible à l'extérieur le sera donc encore moins intérieurement. Toutes les fois, ajoute-t-il, que j'entends ces grands verbiageurs se vanter de pareilles choses, je voudrais qu'ils guérissent des tumeurs squirrheuses, des cancers occultes ou ouverts, des *méticéris*, des stéatomes, par des moyens sûrs, et qu'ils nous donnassent ainsi des preuves de leur art : pour moi, j'ai vu que tous les habiles médecins

---

(1) L'esprit de cochléaria, à la dose de douze jusqu'à vingt gouttes, est quelquefois très-bon dans ce cas-là. On le prend dans ce qu'on veut.

convenaient de leur insuffisance, et le faisaient avec une vraie douleur.

Il semblait que Boerhaave pût essuyer de justes reproches de la conduite qu'il avait tenue à l'égard du marquis, avant cette dernière maladie. Rien ne venait plus à propos aux petits esprits toujours portés à la médisance plus que les vrais savants. Ceux de cette espèce, qui liront ici cette description, croiront peut-être lui pouvoir reprocher, avec raison, que cette dernière maladie était la conséquence de la cure des hémorrhoïdes dont il avait guéri le marquis. Mais il a répondu à ses sots juges, que les stéatomes ne peuvent pas venir de la guérison ou de la suppression des hémorrhoïdes; qu'il avait guéri ces hémorrhoïdes, non par le feu, ni par le fer, ni par aucune opération externe, mais par des remèdes doux, émollients, détersifs; que l'on n'avait aperçu aucun signe de pléthore, quand l'écoulement hémorrhoïdal avait commencé à diminuer. Enfin, dit-il avec sa grandeur d'âme ordinaire, que chacun en juge librement et sincèrement, j'ai décrit la maladie comme je l'ai vue. — Le médecin a donc, comme le mathématicien, fait exactement son devoir, quand il a prouvé qu'une difficulté est insoluble de quelque sens qu'on la prenne. Celui qui prouvera qu'une maladie est impénétrable, et par conséquent incurable, mérite autant d'estime que celui qui sait reconnaître une maladie qui peut être reconnue, et la guérir (1).

(1) J'ai connu deux habiles médecins, l'un à Padoue et l'autre en Suisse, qui m'ont dit que rien ne leur avait inspiré tant de prudence et de réserve sur l'établissement du diagnostic et du pronostic dans les maladies, que la lecture de ces deux histoires de Boerhaave. Il fallait sa sagacité pour penser, dans ce cas-ci, qu'il n'y avait aucun abcès interne. Quel mortel aurait présumé une excroissance d'une pareille grosseur et de cette nature?

LIVRE IV.

DE L'OBSERVATION DES SIGNES PRIS DES PRINCIPAUX PHÉNOMÈNES DE L'ÉCONOMIE ANIMALE, ET DE L'ART D'OBSERVER.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'OBSERVATION DES SIGNES QUE LE POULS PEUT FOURNIR DANS LES MALADIES.

Il est difficile de comprendre toutes les choses qui tombent sous les sens, mais encore plus de les différencier. Tantôt nous manquons d'attention, tantôt de sagacité, quelquefois de discernement. L'usage de ce discernement, ou cette habileté à distinguer une maladie de l'autre, dépend de la connaissance exacte des signes. La sagacité est un don naturel, et l'attention, le seul effet de notre volonté. Mais, sans ces deux, il n'est point de discernement, quelque vif que soit l'esprit. Le coup-d'œil sera toujours un regard porté au hasard : la vivacité de l'esprit sera même une raison de s'égarer davantage. Je ne demande que du génie à un médecin; dès lors, il aura aussi du discernement. Le premier signe des maladies, et qui est à présent le plus général, se prend de l'état du pouls. Les plus anciens observateurs paraissent y avoir fait peu d'attention, à moins que l'on ne compte les Chinois parmi eux. Hippocrate connaissait bien le pouls; mais il (1) se mettait peu en peine du nombre de ses battements et de ses différences. Hérophile paraît être le premier qui s'en servit comme signe, en faisant beaucoup d'attention au nombre et à la mesure des pulsations. Galien voulut porter cette attention au dernier degré. Mais, dans les seize traités qu'il a écrits sur ce sujet, il donne souvent dans de vaines subtilités, par rapport à la différence des pulsations, et n'établit que des règles imaginaires, par rapport à leur signification. Les modernes ont tenté en différents temps de perfectionner cette partie de l'art, en profitant des découvertes de leurs prédécesseurs, ou en corrigeant leurs erreurs. Solano crut y apercevoir des différences qui avaient échappé aux autres jusqu'à son temps. Quelques médecins ont essayé, d'après ses principes, d'établir de nouvelles classes, et de nouvelles significations du pouls. — Nous cherchons à connaître dans le pouls la mesure de la force avec laquelle le cœur chasse le sang dans les artères. Il serait donc à souhaiter que les médecins eussent la liberté de faire leurs observations à cet égard, en portant immédiatement la main sur le cœur; mais nos mœurs délicates nous l'empêchent, surtout chez les femmes. Le degré de vitesse, de force, l'ordre et le rapport

(1) Je vois avec peine M. Zimmermann, un homme aussi éclairé et d'une lecture si étendue, se ranger parmi le grand nombre. Quoiqu'Hippocrate n'ait pas marqué toutes les différences du pouls, telles que les modernes les ont plutôt imaginées que réellement remarquées dans la pratique, on ne peut disconvenir, 1° que le pouls ne lui ait été très-connu; 2° qu'il n'en ait remarqué les différences essentielles; 3° qu'il n'en ait fait usage dans sa pratique comme d'un signe essentiel.

1° *Il a très-bien connu le pouls.*

Outre les différents passages qui se trouvent dans les livres des maladies, voici ce qu'il dit expressément dans dif-

des battements, sont donc les phénomènes que nous cherchons loin du cœur en tâtant le pouls.

---

férents endroits de ses autres ouvrages : — Le pouls se fit sentir partout chez la femme de Philinus, 1° Παλμος. — Le pouls battait aux tempes de Ménon, 2° Πηδηθμος. — Celui qui avait reçu un coup de pierre à la tête, avait le pouls, 3° σφυγμος, très-fort aux tempes. — Le pouls était tranquille aux tempes de la femme de Polycrate. Ησυχειη εν κροταφοισι. — Le soir du quatorze, le fils de Cydis continuait d'avoir, ou avait le pouls σφυγμος, très-fort aux tempes. — En portant la main sur l'ombilic et le cartilage xiphoïde du fils d'Eratolaüs, on y sentait un battement tel qu'on ne le sent jamais au cœur après une course ou une frayeur. Παλμος τοῖυτος. Il prend aussi σφυγμος dans le même sens. — Lucie avait l'*artère tendue* au pli du bras gauche, et le pouls battait souvent. Εσφυζε πολλακις. — Le quatorze, la fièvre ne se faisait apercevoir chez Pythodore en aucun endroit qu'à la tempe. — La fièvre fut pareillement si modérée chez Polycrate, après la purgation, qu'on ne s'en apercevait qu'aux tempes. — Ces deux derniers passages nous prouvent évidemment que l'on avait tâté le pouls ailleurs qu'aux tempes, et tous démontrent qu'Hippocrate ne le négligeait pas.

2° *Différences du pouls observées par Hippocrate.*

Avant de passer aux différences, je crois ne devoir pas omettre ici les différentes significations des mots par lesquels il rend le battement des artères. Par le premier mot, il entend parler en général des vibrations fermes et soutenues du pouls. Par le second, il a dû entendre un pouls qui ne bat que comme par bonds. Le troisième terme est le plus souvent le terme générique du pouls. Mais il s'en sert aussi pour marquer la circulation vive par laquelle le sang n'entre dans le cœur et n'en sort qu'avec une impétuosité extraordinaire. (*Voyez* Galien, dans Foës, sect. 7, p. 31.) — Il observe donc : 1° la tension de l'artère, et par conséquent certaine dureté du pouls. 2° La petitesse du pouls, Ψαιρων. 3° Sa lenteur, νωθρος. 4° Sa faiblesse, βληχρος. 5° Sa fréquence, πυκνος. Πολλακις εσφυζε. 6° Sa grandeur et sa force, Μεγιστος et σφοδρος. 7° Son obscurité, αδηλος. 8° L'espèce de pouls qui semble disparaître peu à peu sous le doigt, ou intermittent si on le veut, εκλειπων. 9° Enfin, dit-il, le pouls est semblable ou différent, selon les différents âges. Tantôt signe de santé, tantôt de maladie. Quelquefois plutôt signe de santé que de maladie, et plutôt de maladie que de santé.

3° *Observations de pratique, par rapport aux phénomènes du pouls.*

1° Hippocrate décidait du caractère d'un homme par l'état *naturel* de son pouls, comme l'interprète très-bien Galien, l. 2, Epid. (*Voyez* Foës sur cet endroit.)

2° Il tâtait le pouls au poignet pour juger de la longueur ou de la brièveté des maladies, soit pour la vie, soit pour la mort. On peut conférer trois passages du livre des crises. Il paraît même là qu'il le range parmi les signes essentiels.

3° Le pouls le plus fort et le plus fréquent est toujours celui des fièvres les plus aiguës.

4° Le cinq de la maladie de la femme de Théodore, l'ardeur extrême de la fièvre se calma. Le corps parut même sensiblement froid extérieurement, et le battement des artères était diminué en même raison, excepté aux tempes où le pouls était fiévreux.

5° Le battement de l'artère aux hypochondres, joint à la douleur du cardia, est un signe funeste, si le corps paraît un peu froid, avec de petites sueurs.

6° Il prédit le délire, le saignement de nez, la dysenterie, la mort, en joignant le pouls à d'autres signes. — N'est-ce pas vouloir se faire illusion que de dire qu'Hippocrate ne tenait aucun compte de l'état du pouls, quand on lit tous ces endroits, et quand on l'entend dire qu'il faut observer *le pouls aux mains, aux angles des yeux, aux sourcils, pour pouvoir prévoir les crises et les reconnaître?* Cela suffit, je crois, pour détromper ceux qui sont dans ce préjugé. Il ne faut qu'ouvrir Hippocrate pour le sentir. Peut-on après cela, sans témérité, dire qu'Hippocrate n'a pas observé les différences du pouls, parce qu'il ne fait pas mention de ce signe dans ses épidémies aussi souvent qu'on croit qu'il l'aurait dû faire? S'il est permis de se livrer à une conjecture à laquelle il n'y a rien de solide à opposer, je dirais que le pouls étant un signe qui se trouve présent dans toutes les maladies, Hippocrate a peut-être pensé ne pas devoir en marquer les différents états que chacun pouvait aisément observer : au lieu que les autres circonstances des maladies ne se dévoilant qu'aux grands maîtres, il a jugé à propos de ne s'arrêter qu'à cet objet si important, dans les détails qu'il nous a laissés.

Selon la différence du climat, du temps, du jour, des passions, de l'âge, du sexe, du tempérament, le pouls de l'homme bat certain nombre de fois dans un temps donné. La connaissance du nombre des pulsations qui ont lieu dans l'état de santé, nous conduit à celle des variations qui lui surviennent dans les maladies; et on y observe toujours un certain rapport, malgré les différences dont nous venons de parler. Les pulsations augmentent en nombre dans les fièvres, et c'est surtout par une montre à secondes qu'on les détermine le mieux. Ainsi, en supposant, d'après les meilleures observations, que le pouls batte soixante-dix à quatre-vingt fois dans un sujet d'un âge moyen et bien portant; il y a déjà de la fièvre, si nous remarquons quatre-vingt-cinq pulsations dans une minute. Dans une moyenne accélération de la circulation, le pouls bat pendant le même temps jusqu'à cent dix ou cent vingt fois. La plus grande vitesse ne peut aller au-delà ce cent quarante pulsations; du moins on ne peut rien compter de fixe au-delà. — Il est facile de déterminer le degré d'une fièvre par le nombre des pulsations. Un homme bien portant doit avoir un pouls, en général, un peu lent, mais non faible. Le pouls bat, chez tous les sujets, plus lentement le matin que le soir. Ainsi, il y a de la fièvre, lorsque le pouls s'éloigne beaucoup de son état ordinaire sans quelque cause passagère, comme une course, une frayeur, etc. Si le nombre des pulsations augmente tous les jours dans cette fièvre, elle devient dangereuse à proportion des autres circonstances, parce que le nombre des pulsations est toujours le plus grand, à l'heure de la mort, dans les fièvres aiguës. Si le nombre des pulsations est le matin beaucoup plus grand qu'il ne doit l'être dans l'état de santé, c'est un signe qui pronostique une mauvaise soirée subséquente. Si le nombre des pulsations diminue le soir, lorsqu'il aurait dû augmenter, c'est un signe que la maladie diminue. — Dans les maladies de long cours, qui ne sont pas accompagnées de fièvre, le nombre des pulsations est quelquefois moindre dans un temps donné que dans l'état de santé. Ce signe est souvent d'une extrême importance dans l'examen d'une maladie, et je souhaiterais qu'on comptât, une montre à secondes à la main, la diminution du nombre de ces pulsations, aussi bien que son augmentation. On sait combien la passion hystérique prend souvent l'apparence d'une autre maladie. Le retard considérable du pouls est, dans nombre de cas, le seul signe d'un accès hystérique des plus douloureux, qu'on pourrait prendre aisément pour une inflammation, parce que les *inflammations les plus violentes ne s'annoncent pas toujours par une fièvre;* et cette lenteur du pouls est, dans ce cas, un signe beaucoup plus sûr que la pâleur et la clarté de l'urine. La malade est près de sa guérison, quand le pouls commence à devenir plus fréquent (1), et plus plein dans cette maladie.

Le degré de la force des pulsations s'estime de même par celui de l'état de santé : que le pouls soit faible, si l'on veut, chez les sujets faibles, et à peine sensible, comme je l'ai aussi remarqué, ou fort dans des sujets vigoureux; ce sera toujours de ce point-là qu'il faudra partir. Quant au degré de force, le pouls est, ou plein, ou fort, ou dur, ou mou,

---

(1) Je rends les mots allemands *geschwind*, *geschwindigkeit* par *fréquent*, *fréquence*, par rapport à ce que l'auteur vient de dire de la diminution ou de l'augmentation du nombre des pulsations. Il ne peut certainement pas prendre ses termes pour ce que nous entendrions par *prompt*, promptitude, *schnell*, quoique le mot *geschwind* ne soit pas le même que *offtmahlig :* mais on doit ici les prendre tous deux dans le même sens. Nous savons que *creber* est bien différent de *velox;* de même que πυκνος de ταχυς chez les Grecs. On confond cependant tous les jours le pouls *prompt* avec le pouls *fréquent*. Le pouls *prompt*, velox, ταχυς, *schnell*, est celui dont la vibration se fait très-rapidement; ce pouls peut être en même temps très-tardif, c'est-à-dire qu'il peut y avoir un long intervalle d'une pulsation à l'autre. La promptitude du pouls est un caractère dont on n'a pas encore déduit rien de bien déterminé. Le pouls fréquent, *creber*, est celui dont le nombre des pulsations est augmenté dans un temps donné, ou dont les pulsations sont plus nombreuses que dans l'état naturel du sujet. Cela nous importe plus que la promptitude du pouls. Le pouls *lent* ne doit pas non plus se confondre avec le pouls *tardif*. Le pouls est lent quand chaque pulsation emploie plus de temps que dans l'état naturel. Il est tardif, quand il y a d'une pulsation à l'autre un intervalle plus grand que dans l'état naturel. C'est le δια πολλου d'Hippocrate.

ou faible. Je réunis le pouls grand avec le pouls plein, parce qu'ils se font remarquer ensemble chez les hommes bien portants. Un homme robuste et en bonne santé a ordinairemenl un pouls plein, mais lent; ce qui prouve la quantité du sang, la force du cœur, et qu'il n'y a aucune matière étrangère qui cause de l'érétisme. Un pouls plein et fréquent est déjà une marque d'un changement considérable dans le corps. Ce changement est encore plus grand lorsque l'artère s'élève un peu plus, et que, par conséquent, le pouls est fort.—Le pouls est fort et fréquent dans les fièvres continues, qui ne sont pas accompagnées d'inflammation, de même que dans les fièvres intermittentes. Boerhaave augurait bien de ce pouls, s'il était également fort dans toutes le parties du corps. Ce n'est que dans les apoplexies qu'il trouve ce signe trompeur; parce qu'elles ont souvent pour causes des obstructions cachées dans les intestins. — Le pouls est dure, lorsqu'il frappe contre le doigt, comme ferait un corps dur. L'observation nous a appris que, dans ce cas, le sang est épais et inflammatoire, et que le mouvement du cœur, *movimentum*, est plus considérable, à cause de la plus grande résistance qu'il éprouve. Quelquefois le pouls est dur chez les gens âgés, parce que leurs artères sont dures, et souvent osseuses, ou cartilagineuses : mais ils ne sont pas malades pour cela; ils ne le deviennent que quand le pouls est en même temps fréquent. La dureté du pouls, jointe à la fréquence et à une douleur locale, est la marque d'une inflammation dans les fièvres aiguës : la dureté continuelle est une marque de l'inflammation toujours subsistante; mais, en même temps, elle fait voir que les forces du sujet se soutiennent : par conséquent c'est une preuve que l'on peut encore tirer du sang, quoique cela souffre encore quelques exceptions.

Le pouls est mou, lorsque le sang, malgré la plénitude de l'artère, est poussé si faiblement, que l'artère ne s'élève que fort peu. Le pouls est mou dans les péripneumonies les plus graves, parce que les cellules du poumon sont si remplies de sang que le ventricule gauche du cœur ne peut y chasser que très-peu de ce fluide à la fois. Ainsi c'est une très-bonne marque, si, après l'expectoration, le pouls devient plus plein. Ce changement avertit que l'engorgement diminue, et que, par conséquent, le passage du sang par les poumons se fait avec plus de liberté. — Le pouls est faible, lorsque l'artère frappe si faiblement le doigt qu'on a de la peine à remarquer quelque mouvement. Quelquefois on remarque ce pouls chez des gens gras et en bonne santé. Je l'ai même souvent observé chez des sujets dont les artères étaient si petites que le pouls ne se sentait presque pas du tout. Le pouls est faible dans la plupart des fièvres malignes. Il est ordinairement tel et très-fréquent à la fin des maladies aiguës qui tendent à la mort. En général, ce pouls est dangereux dans ces maladies. Il est ordinairement très-dur au commencement des inflammations des intestins; et, si les remèdes qui sont efficaces dans cette maladie deviennent inutiles, il est très-mou, et, en même temps, très-fréquent le deuxième ou le troisième jour. Il devient si petit dans la gangrène des intestins qu'on ne peut plus le sentir. La faiblesse du pouls, jointe à la lenteur et à une douleur locale, est la marque d'un état spasmodique. Enfin, la faiblesse ou la petitesse extrême du pouls, jointe au retard extrême, est la marque d'un évanouissement prochain, ou présent. — L'ordre et les rapports que les pulsations gardent entre elles offrent un vaste champ à l'observateur; et c'est ici que l'esprit qui court après les découvertes imaginaires s'est montré le plus fécond, et où peut-être il s'est le plus égaré. J'entends, par cet ordre, la manière dont les pulsations se suivent. Le pouls bat également dans l'état naturel, du moins chez la plupart des sujets; car nous savons qu'il en est dont le pouls est irrégulier, intermittent, et différent à un bras de ce qu'il est à l'autre; mais ceci n'infirme pas la loi. Plus le pouls reste dans cette égalité, mieux on se porte; pourvu que le pouls soit en bon état à tout autre égard. Plus il s'éloigne de cette égalité, plus on a lieu de croire qu'il y a quelque chose de défectueux dans l'économie animale. Cette égalité cesse, si les causes qui concourent à la circulation du sang dans l'état naturel ne sont plus d'accord entre elles. En général, le pouls est d'autant plus mauvais, qu'il est inégal, et en même temps fréquent.

Sans être trop minutieux, ou vouloir trop subtiliser, on peut admettre trois sortes d'inégalités dans le pouls. La première est le retardement d'une pulsation à l'autre; la seconde, le redoublement

de chaque pulsation ; la troisième, l'accroissement de force de chaque pulsation subséquente. — On attribue le retardement d'une pulsation au défaut du sang dans l'artère, ou à la faiblesse du cœur. On le remarque après plusieurs pulsations, ou après une ou deux. Après plusieurs pulsations, ce retard est de peu de conséquence. Moins il y a de pulsations entre les retards, plus il y a de danger. Ce dernier cas se remarque surtout dans les fièvres malignes et dans la peste, parce qu'alors la force vitale est extrêmement abattue. — Je remarque souvent ce retard du pouls dans la plupart des maladies de long cours, sans qu'il soit de conséquence : je l'observe aussi chez des personnes fatiguées par des insomnies et des douleurs. Je remarque souvent cette intermittence du pouls dans les maladies aiguës de poitrine, sans qu'elle soit suivie d'un cours de ventre, comme le prétend Solano. Cette intermittence n'est par rare chez les mourants. — Le redoublement du pouls se fait apercevoir, lorsque deux pulsations précipitées sont suivies d'une pulsation tardive. On attribue ce pouls, en général, à un obstacle contre lequel le cœur fait un effort répété. J'ai remarqué tous les jours ce pouls dans une fièvre de long cours qui survint à la suite de couches très-pénibles, et que j'ai guérie. Je l'ai aussi observé, comme beaucoup d'autres médecins, dans les anévrismes. Solano dit qu'il annonce un saignement de nez, pronostic aussi sûr que celui de M. ***, qui nous dit qu'il annonce un évanouissement et la mort. Il se peut que ce pouls ait précédé un saignement de nez, et même la mort; mais peut-on dire de là que ce pouls en soit toujours le signe? Il y en a où l'on remarque trois pulsations précipitées de suite. — Les pulsations qui augmentent progressivement en force ont été remarquées par Solano, qui dit que ce pouls annonce une sueur lorsqu'il est mou, et la jaunisse lorsqu'il est dur.

On parvient souvent à la connaissance des maladies, et surtout à celles de leurs crises et de leur terminaison, en observant les signes que le pouls peut présenter. Mais il faut user de la plus grande circonspection dans les conséquences qu'on (1) en déduit. Une seule cause accidentelle peut changer le pouls considérablement dans une même maladie. Il paraîtra dangereux lorsqu'il ne l'est pas du tout. Si dans un pareil cas on voulait s'en servir comme signe, ce serait vouloir voir des choses qui n'existent pas. On sait que les vers occasionnent chez les enfants les symptômes les plus singuliers, et nombre de changements au pouls. Les maladies en peuvent donc être déguisées à certain point, et même jusqu'à devenir méconnaissables. Le pouls peut devenir en un instant différent de ce qu'il était chez les sujets formés des deux sexes qui sont attaqués de maladies de nerfs. Il n'est aucune espèce de pouls que je n'aie remarqué dans les affections hystériques, en un jour ou en une nuit. On remarquera même les plus dangereuses espèces de pouls dans une personne qui sent une tension violente à la région de l'estomac, à la poitrine, un serrement de cœur, et qui, le lendemain, se portera très-bien, dès que ces incommodités auront cessé.

Dans un âge avancé, le pouls n'est pas moins différent, soit en santé, soit dans les maladies. Cette différence viendra tantôt d'un vrai ou faux anévrisme, tantôt de l'engourdissement qui privera même les parties solides de sentiment.— J'ai vu la mère de quatre hommes célèbres attaquée six fois de violentes inflammations de poitrine dans l'intervalle de sa soixante-dixième année à sa soixante-seizième, et je l'en ai guérie cinq fois. Elle eut chaque fois, pendant tout le cours de la maladie, une très-forte fièvre, et souvent le pouls devenait, en une heure de temps, tantôt intermittent, tantôt redoublé, tantôt triplé, tantôt montait, tantôt baissait extrêmement, et quelquefois elle avait toutes ces espèces de pouls entremêlés. Dès que la malade allait mieux, ce qui arrivait après une

(1) Le pouls, dit M. Raulin, ne suffit jamais seul pour décider. Il faut plusieurs signes concourants pour en former un essentiel sur lequel on puisse établir l'espèce et le caractère d'une maladie. Une doctrine contraire se rapprocherait des rêveries des Chinois, qui prétendent connaître les maladies par le pouls seul. Ils distinguent par le tact celles du foie, de l'estomac, du cœur, etc. Ils appellent donc le pouls qui les indique : *pouls hépatique, pouls stomacal, pouls du cœur, pouls rénal*, etc. Ils y ajoutent même des connaissances sur les maladies, aussi bizarres et aussi ridicules. Fl. bl., t. I, p. 265.

abondante expectoration, difficultueuse, il est vrai, le pouls devenait plus régulier. Après ses maladies, il ne lui restait d'autre irrégularité dans le pouls qu'une intermittence qui arrivait de loin en loin. Pendant les intervalles des récidives de ses maladies, elle jouissait d'une parfaite santé. Les préceptes de tous les médecins m'auraient assuré du plus grand danger dans ce cas, si je n'avais pas plutôt fait attention à la constitution particulière du sujet qu'à leurs avis. — Enfin, j'ai aussi remarqué à différentes parties du corps et à différentes reprises un pouls inégal en fréquence et en force. Une veuve âgée de trente-neuf ans, et qui avait beaucoup de tempérament, et s'ennuyait de son état, avait depuis plusieurs années de violents rhumatismes, mais surtout un froid singulier depuis la cuisse droite jusqu'aux pieds. Les bains chauds de Bade ne purent le faire passer. Ce fut par les vésicatoires que je la guéris par la suite. Pendant plusieurs semaines, je comptai à l'artère du bras droit cinquante pulsations en une minute, et quatre-vingt-dix à quatre-vingt-douze au bras gauche. Le pouls était très-faible au bras droit, et toujours fort au bras gauche. La malade éprouvait de temps en temps des chaleurs assez fortes; mais elles étaient moindres au côté droit qu'au côté gauche. — Ces observations nous montrent qu'il peut se trouver des diversités dans le pouls par les seules circonstances particulières; que conséquemment nous ne devons pas nous fixer à ce signe seul, quelqu'important qu'il soit de lui-même.

CHAPITRE II.

DE L'OBSERVATION DES SIGNES QUE LA RESPIRATION PEUT NOUS FOURNIR DANS LES MALADIES.

Dans le moment même où le fœtus devient animal de plante qu'il était, la respiration est le premier signe de vie. C'est aussi le second moyen général de connaître ses maladies. Hippocrate y a toujours fait une attention particulière, parce qu'il connaissait très-peu la (1) théorie du pouls. — Comme signe, l'état de la respiration est de la dernière importance, en ce qu'il nous conduit à la connaissance du caractère interne des maladies aiguës ou de long cours. — On ne doit pas faire une attention si scrupuleuse à la respiration, comme signe, dans les fièvres aiguës qui ne sont pas accompagnées d'inflammation à la poitrine, encore moins dans la peste; parce que le nombre des pulsations peut augmenter considérablement sans que la respiration augmente pour cela. On ne saurait nier, il est vrai, qu'on n'observe, pendant un certain nombre déterminé de pulsations, certain nombre assez fixe d'inspirations et d'expirations dans l'état de santé; et que le nombre des pulsations ne soit au nombre de fois qu'on respire comme quatre-vingt est à vingt, c'est-à-dire : : 4 : 1. — Le pouls bat donc, en général, quatre fois pendant qu'on respire une fois. Mais, comme on a remarqué que le pouls et la respiration suivaient ce rapport ou un autre quelconque, selon l'augmentation du nombre des pulsations, on a conclu de là que le nombre de fois qu'on respire est, en général, en raison directe du nombre des pulsations. Mais M. Haller a aussi fait voir que la respiration pouvait être fort lente avec un mouvement très-lent, comme avec un mouvement accéléré du sang, si le pouls est petit, et qu'il n'entre ainsi dans le poumon que peu de sang à la fois. Si, au contraire, il y entre beaucoup de sang à la fois, la respiration doit nécessairement devenir fréquente. — La respiration est généralement lente, égale et aisée dans l'état de santé. Celle qui s'éloigne le moins de cet état, après un mouvement considérable du corps, ou y revient le plus vite, est la meilleure. Le plus grand éloignement de cet état est *le* (1) *signe significatif*. — La respiration ne s'éloigne pas de l'état de santé, autant qu'il se trouve de causes pour produire ces écarts. Il faut toujours envisager les autres signes, afin que l'uniformité des phénomènes ne nous fasse pas prendre le change dans cette diversité des causes. La respiration peut être aussi aisée dans les circonstances les plus dangereuses que dans les plus indifférentes, et *vice versa*.

La respiration est grande, si nous inspirons et expirons beaucoup d'air à la

(1) *Voyez* chap. précéd.

(1) Je rends mot à mot ces termes, *das bedeutende zeichen*. Ceux qui entendent le grec sentiront bien le mot το σημειῶδες.

fois. On a averti, avant moi, que, quand on parlait de grande respiration, il ne fallait pas entendre un grand mouvement du sang, mais une plus grande quantité d'air attiré dans les poumons, et renvoyé en même raison. C'est pourquoi tous les médecins conviennent que, dans une telle respiration, le mouvement de la poitrine, du diaphragme, des muscles de l'abdomen, des poumons et du sang, est libre, et que les forces sont en bon état. Une grande respiration n'annonce rien de mauvais dans les maladies. — La respiration est petite, si on n'inspire et n'expire que peu d'air à la fois, quoique la poitrine s'élève beaucoup. Hippocrate a dit qu'une *haleine* grande (1) est grande extérieurement, et petite intérieurement, et qu'une haleine petite est petite extérieurement, et grande intérieurement, parce que, dans le premier cas, la difficulté n'est vraiment qu'apparente; au lieu que, dans le second, elle est plus réelle qu'apparente. Il s'ensuit qu'une haleine petite, opposée à une grande, indique un embarras de la poitrine produit ou par un sang extravasé, ou par une autre matière épaisse et fixée en quelqu'endroit, ou qui comprime la trachée-artère, ou qui s'oppose au libre cours de l'air. Or, cela est toujours dangereux, dit Boerhaave (1).

La respiration est fréquente, lorsque les poumons se meuvent fréquemment, et que la quantité du sang qui y passe est grande. Cette fréquence de la respiration a pour cause un plus grand effort des organes de la respiration, mais non un obstacle dans les poumons. La course rend la respiration de tout homme bien portant plus fréquente; mais ses poumons ne sont pas embarrassés pour cela. Ce signe nous montre donc dans les maladies graves qu'il passe une plus grande quantité de sang par les poumons dans un temps donné : ce qui n'est jamais avantageux. — Des circonstances opposées font l'état opposé de la respiration. En général, il est toujours avantageux qu'on ne soit pas obligé de faire des efforts pour respirer, et que le sang ne se jette dans les poumons qu'en quantité modérée, et non trop souvent. On en doit bien augurer, quand les autres signes ne sont pas mauvais. — La respiration est très-fréquente, si les intervalles qui sont entre l'inspiration et l'expiration sont aussi courts qu'ils peuvent l'être. Cela marque toujours un obstacle que les poumons cherchent à surmonter. La cause de cet obstacle est le plus souvent un sang extravasé dans les cellules du poumon, et, par conséquent, c'est un état inflammatoire. La fréquence de la respiration peut être accompagnée, ou d'une douleur violente, ou d'un simple serrement. — On voit, par les autres signes, si cette fréquence considérable vient d'une grande quantité d'eau épanchée dans les cellules du poumon : car, comme il survient quelquefois subitement une hydropisie de poitrine à une péripneumonie, il survient de même une péripneumonie à une hydropisie de poitrine, comme l'ont remarqué Stork, à Vienne; Monro, à Londres; et Schobinger, à

(1) Autant que je puis me rappeler le passage d'Hippocrate, que M. Z. ne détermine pas, Hippocrate n'a pas dit ce qu'il lui fait dire, du moins dans le même sens. Hippocrate dit seulement que l'haleine peut être *petite et fréquente*, *grande et rare*, *petite et rare*, *fréquente et grande*, *grande extérieurement*, *petite intérieurement*, *grande intérieurement*, *petite extérieurement*, *l'une lente*, *l'autre accélérée*, comme Galien interprète ces deux dernières différences de ce passage. Ce qui est bien différent de ce que M. Z. dit. Par *intérieurement et extérieurement*, *il faut*, dit Galien, *entendre l'inspiration et l'expiration qui font ce qu'on appelle la respiration complète*. (Voyez ce passage, dans Foës, sect. 7, p. 107.) On trouve encore les caractères différents de la respiration, au l. 2, Epid. Mais les choses y sont exposées sans opposition, et Galien avait déjà de son temps remarqué la différence de ces deux endroits. Celui du sixième Livre est le plus important. On peut voir aussi le Livre du Pronostic et Coaq., n° 268; mais ce dernier n'est qu'une mauvaise rapsodie. La respiration était, aux yeux d'Hippocrate, un des signes les plus importants des maladies, et ce qui, selon lui, décide le plus pour la vie ou pour la mort. Nous voyons, dans ses épidémies, plusieurs exemples de l'exactitude avec laquelle il observait ce signe.

(1) Sans citer Boerhaave, M. Z. pourrait indiquer Galien, qui a dit mieux que personne sur cet article dans son Traité de la respiration difficile. (Voyez ce que Foës en a cité et traduit sur le n° 260 des Coaques.) Il serait à souhaiter que Foës n'eût cité Galien que traduit, ou qu'il l'eût traduit partout en le citant. Le grand nombre des lecteurs doit y perdre beaucoup.

Saint-Galles, qui les ont guéries par la méthode ordinaire. Une respiration très-fréquente annonce donc un très-grand danger dans les maladies inflammatoires de poitrine. Dans l'hydropisie, elle dénote un amas d'eau dans les parties internes du bas-ventre et de la poitrine : ce qui est toujours dangereux. Car j'ai remarqué que la respiration est peu changée (1) au commencement des hydropisies de poitrine. La grande fréquence de la respiration est accompagnée d'un ralement dans les maladies inflammatoires de poitrine, s'il y a un amas de sang et de phlegme : ce qui annonce une mort prochaine.

La respiration est très-rare, quand les intervalles des inspirations sont très-grands. Cette respiration indique une grande faiblesse des organes, et annonce des délires dans les fièvres, et des syncopes dans les affections hystériques. — La respiration est difficile, quand l'inspiration ne se fait qu'avec peine ; de manière que la poitrine semble comme accablée d'un poids. Cette respiration est donc toujours dangereuse dans les fièvres, parce que, de même que la respiration douloureuse, elle indique ordinairement une inflammation. La respiration n'est pas toujours difficile dans les maladies de long cours, parce que cette difficulté y vient quelquefois par des obstacles de moindre conséquence. C'est ce que nous voyons dans l'asthme qui est très-long-temps dans le même état, au moins pendant la nuit, et qui, dans une longue vie, se passe, et revient toujours: nous le voyons aussi dans les affections hypochondriaques, avec lesquelles la respiration devient difficile à cause des vents renfermés, et des tensions qui en résultent : et dans les affections hystériques, lesquelles rendent souvent la respiration si difficile, que les plus grands efforts des organes peuvent à peine lui donner un libre cours. En effet, j'ai souvent remarqué cette extrême difficulté de respirer chez des femmes hystériques, après des fièvres aiguës. — Il faut donc prendre garde de ne pas prendre cette difficulté de respirer, qui a lieu après des inflammations de poitrine, pour une continuation d'inflammation. Il faut aussi faire moins d'attention au pouls qu'à l'urine, qui, dans l'inflammation, est ordinairement rouge ; au lieu que, dans cet état, elle est ordinairement pâle. Outre cela, il faut faire attention aux fréquents soupirs et à l'abattement inévitable d'esprit, et surtout prendre garde que la respiration devient aisée, dès que cet état cesse un moment; ce qui n'arriverait pas dans une inflammation continuée. — J'ai vu aussi les membres se raidir, s'engourdir pendant cette difficulté de respirer, et les plus grandes inquiétudes d'esprit la précéder. Une respiration aisée est toujours bonne. — La respiration est inégale, si l'on respire tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. Cette inégalité dans l'ordre de la respiration dénote la plupart du temps quelque chose de mauvais, parce qu'elle indique plusieurs espèces d'obstacles à la fois. Une respiration égale n'indique au moins qu'un seul obstacle, en supposant qu'elle soit mauvaise. On sait que les changements de la respiration doivent être comptés parmi les signes les plus importants, dès qu'ils sont durables, et que, par conséquent, ils ne peuvent passer pour accidentels, et non dépendants directement de l'état actuel du sujet. Ils sont très-bons ou très-mauvais, selon qu'ils passent à une bonne ou mauvaise espèce.

La respiration est grande et fréquente, si tout est en grand mouvement dans le corps, sans que cependant il y ait aucun obstacle particulier. Cette respiration est souvent fort bonne dans les maladies inflammatoires, et Boerhaave la regarde comme une marque que les choses pourraient bien se déterminer à une crise prochaine; car cette respiration indique que les obstacles sont levés, ou vont l'être, et que les forces subsistent. La respiration est rare et grande (1) aux approches des délires. — La respiration est petite et fréquente, quand on éprouve en respirant une si grande difficulté de respirer qu'on est obligé de retenir son ha-

(1) Quelquefois même on n'aperçoit aucun signe d'hydropisie de poitrine que peu de temps avant la mort des sujets. Il est incompréhensible comment quelques-uns de ces sujets n'éprouvent pas la moindre difficulté de respirer, qu'au moment où la mort les va frapper.

(1) M. Z. dit *dans les délires*. Mais j'ai mieux aimé l'interpréter dans le sens du dogme d'Hippocrate. Pronost., sect. 2, p. 5. J'ai vu la respiration la plus inégale pendant le délire, et le pouls varier en même raison.

leine autant qu'il est possible, afin d'éviter la douleur, en n'inspirant que peu d'air à la fois. Dans la pleurésie et la plupart des points de côté, la respiration est petite et fréquente par cette même raison : elle annonce la violence de cette maladie. La respiration est petite et rare dans les épuisements. — La respiration est très-fréquente et très-grande, lorsque le poumon n'est enflammé que d'un côté; de sorte que le malade puisse encore inspirer beaucoup d'air à la fois. La respiration est très-fréquente et petite, lorsque l'inflammation est considérable dans une pleurésie. Dans les fièvres aiguës simples, cette respiration est souvent la marque que les forces sont épuisées. Elle est à craindre dans les fièvres hectiques, parce qu'elle se remarque souvent à leur fin. — La respiration est très-rare et très-grande aux approches des convulsions et des délires. Prosper Alpin dit ne l'avoir pas observée telle dans tous les cas de délire, sinon lorsque le malade se sentait une oppression, ou une douleur de poitrine, ou un épuisement. Cependant on suppose qu'elle indique quelques vices au cerveau, et, en même temps, ce qui résulte de ces dérangements, comme la léthargie, le délire. — La respiration est très-rare et très-petite, lorsque les forces sont épuisées au point que la nature succombe. Dans ce cas, on ne remarque même pas que le malade tire son haleine. Tous les plus grands médecins s'accordent à dire que, de toutes les mauvaises respirations, celle-là est la pire. Dans les fièvres, c'est un signe décidément mortel ; aussi on l'appelle la *respiration froide*, parce que, selon Hippocrate, Galien, P. Alpin, elle a lieu chez les malades qui vont mourir. Elle indique, selon P. Alpin, que la force vitale s'anéantit; et, selon Boerhaave, que les parties nobles sont déjà gangrenées. Cette règle a néanmoins ses exceptions, elles ne sont pas même rares.

J'ai remarqué cette respiration dans un homme au moment qu'il commença à revenir de la syncope dans laquelle il était tombé ; de manière qu'on le croyait réellement mort. C'était un paysan robuste, de trente-six à quarante ans. La peur qu'il avait eue d'être pendu, étant en prison, l'avait fait tomber dans cet état. Toutes ses facultés semblaient anéanties; je ne pus même lui trouver le battement du pouls, ni aucun mouvement au cœur, ni la moindre respiration. Il avait le visage et les lèvres pâles, les yeux fermés. Il était froid; enfin semblable à un corps mort. On le poussa, l'agita, le serra, le battit, le roula par terre, sans en tirer le moindre signe de vie. Je lui mis en vain sous le nez de l'esprit volatil de sel ammoniac, moyennant lequel on a fait revenir des noyés. Il ne donna pas non plus dans ce moment aucun signe de vie. Je lui versai dans le gosier les médicaments les plus forts. Tout lui ressortait de la bouche. Cela s'est passé publiquement à notre Hôtel-de-Ville, en présence d'une foule de témoins. Il resta dans cet état pendant vingt-quatre heures, et ce ne fut qu'après cet intervalle que je commençai à apercevoir la respiration rare et petite, dont il est question ici. Pendant les premières vingt-quatre heures, je lui fis frotter les narines avec l'esprit de sel ammoniac. Après ces vingt-quatre heures, il parut avaler quelque chose de mes médicaments. Au bout de trente heures, il ouvrit les yeux pour la première fois; et, six heures après, il donna un petit son de voix. Au bout de six jours, il fut guéri par les médicaments que j'ordonnai, et mis ensuite au carcan à la vue de toute notre ville. — La respiration est très-élevée, lorsque le ventre, les côtes, le sternum, les omoplates, les clavicules et les narines sont dans le plus grand mouvement possible, quoique l'air n'entre dans les poumons, et n'en sorte qu'en petite quantité. Je remarque que le bruit qui en vient ressemble à celui d'une pompe qui se meut avec beaucoup de peine. Cette respiration est regardée, sans exception, comme mortelle, parce qu'elle indique le plus grand resserrement possible de la poitrine, et toujours une suffocation prochaine. P. Alpin dit qu'elle se remarque ordinairement chez ceux qui ont une inflammation au gosier, ou aux poumons, ou qui sont comme suffoqués par l'épanchement du pus d'un abcès. Je n'ai pas toujours remarqué cette respiration dans les inflammations des poumons ; mais je l'ai aperçue après la métastase d'un fluide séreux, qui avait quitté les mains et les pieds où il avait formé une enflure ; j'eus lieu de croire que cela était arrivé par des medicaments qu'on avait pris à mon insu, et qu'il y avait aussi un abcès interne aux poumons.

On sait ce que c'est que le râle. Cette respiration a pour cause prochaine en partie un amas de pituite dans les poumons; en partie certaine quantité de

sang qui remplit le tissu cellulaire, et rend par sa pression la respiration très-difficile et enfin impossible. La cause de cette abondance de pituite ou de phlegme est, dans les inflammations des poumons, l'impossibilité d'évacuer cette pituite. La cause de l'accroissement de l'inflammation et le mouvement continuel des poumons, la force de la fièvre, la négligence des remèdes nécessaires, et le manque d'une méthode expéditive. Le râle est souvent le précurseur de la mort dans les inflammations de poitrine, dans les cas d'abcès internes à la poitrine, et dans les fièvres aiguës simples. Il dure souvent deux jours et deux nuits entières, avant que la mort arrive. Il est plus court, lorsque les inflammations de poitrine se terminent par la gangrène. Au commencement des maladies, et particulièrement chez les asthmatiques, le râle est ordinairement très-rare, et n'indique pas un aussi grand danger. J'ai vu le râle au sixième jour des péripneumonies, et ces inflammations se terminer heureusement au deuxième jour, moyennant l'usage du camphre. J'ai même vu le râle au neuvième et onzième jour, et l'inflammation se terminer avec succès, moyennnant la vapeur du vinaigre. — J'ai généralement observé que la respiration peut être la même dans des circonstances bien différentes, et différente dans les mêmes circonstances; et cela par rapport à des causes externes particulières, et à la constitution individuelle des sujets : ce qu'un habile observateur ne manquera jamais d'observer. J'ai vu que les espèces des respirations simples sont communes à plusieurs maladies très-différentes entre elles, et qu'elles ne sont pas décisives comme signe. Enfin, ce sont toujours toutes les circonstances combinées qui doivent décider de ce que peut présager l'une ou l'autre espèce de respiration (1).

(1) Hippocrate ne nous a jamais rapporté ce qu'il avait remarqué dans la respiration, sans nous présenter en même temps les autres signes qui se réunissaient pour en interpréter la vraie signification. Ses épidémies en fournissent assez d'exemples. On peut dire qu'en général, il n'y a de vrai danger d'indiqué par la respiration que quand elle est très-grande et rare, très-petite, ou *entrecoupée,* en supposant que ces états de la respiration durent quelque temps : encore faut-il le concours des autres signes pour conclure avec assez de probabilité.

CHAPITRE III.

DE L'OBSERVATION DES SIGNES QUE L'URINE PEUT FOURNIR DANS LES MALADIES.

Le peuple prend l'urine pour le miroir de tout ce qui se passe dans le corps. Il exige du médecin, que, sans avoir aucun égard à d'autres signes, il lise dans l'urine toute l'histoire d'une maladie, et qu'il y voie la constitution du malade. Ces préjugés ne sont si fort enracinés chez les ignorants que parce que la voie des miracles leur paraît toujours la plus courte. Paracelse s'était ouvertement déclaré pour cet abus. Il s'est même trouvé des médecins assez dupes d'eux-mêmes pour donner, à cet égard, dans les rêveries du peuple. — J'ai quelquefois vu des ignorants regarder les urines avec un air si mystérieux, si occupé, que je n'aurais jamais pu croire qu'il y eût des fourbes de cette trempe, si je n'en avais été témoin. Mais les gens éclairés sont revenus de cette erreur. Les femmes sont toujours la partie du peuple que les charlatans abusent le plus aisément. Je m'en rappelle une qui passait pour femme d'esprit : elle avait, disait-on, un talent particulier à juger du mérite des médecins; et, dans ses accès de mélancolie, qu'elle désignait par un nombre infini de noms, elle envoyait à un bourreau éloigné, et ses urines, et les drogues qu'elle recevait d'un empirique dont elle faisait un cas particulier, lui demandant de juger, par les urines, si les drogues qu'on lui donnait étaient bonnes.

C'est dans la barbarie du moyen-âge qu'on doit chercher l'origine de ces abus. La plupart des médecins de ces temps-là étaient des ecclésiastiques, qui, sous le prétexte d'honnêteté, ne visitaient pas les malades de jour : les malades les allaient trouver aux églises; ou ces médecins demandaient seulement qu'on leur envoyât un verre d'urine des malades, et ces Esculapes prononçaient en conséquence.

Daniel Leclerc pense que la persuasion où sont certaines gens que le peuple veut être trompé engage quelquefois à le faire. Ce grand médecin dit que ceux qui se sentent en état de gagner, par leur probité et leurs talents, l'estime des malades raisonnables, et conséquemment ne veulent rien prédire par l'inspection des urines, sont bientôt abandonnés pour les gens les plus vils et les plus ef-

frontés, qui osent donner, en regardant cette urine, le détail d'une maladie qu'ils ne connaîtraient même pas auprès du lit d'un malade. On voit même certaines personnes, qui, d'ailleurs, ne manquent ni d'esprit, ni de talent, donner comme le peuple dans ces abus. Il semble que ces gens oublient en un instant ce qu'ils sont; qu'ils renoncent à leur bon sens, à leur savoir, pour approuver comme le vulgaire tous les bruits qui se répandent à l'avantage d'un fourbe qui ne mérite plus d'approbation que parce qu'il est plus hardi. Il y a peu de temps qu'un homme d'un vrai mérite, après avoir été incertain sur ce qu'il devait penser d'un de ces prétendus prophètes, s'était enfin déclaré pour lui, et le préconisait partout. Un jeune écolier lui dit, en plaisantant, que ce charlatan était le plus habile homme du monde, puisqu'il avait prédit, par l'urine d'un chat, qu'il n'y aurait plus de souris cette année-là. Cet honnête homme fut si piqué de cette raillerie, qu'il mêle, en rentrant chez lui, de l'urine avec une décoction de safran, et y jette de la craie. Il dit à un valet d'écurie de porter ce mélange à ce charlatan, et de l'assurer que c'était de l'urine d'une personne très-malade depuis longtemps. Ce charlatan, qui passe encore pour un habile médecin, malgré ses méprises et son ignorance, lui donne par écrit tout ce que le malade avait à faire pour sa maladie, reçoit un louis, et se moque en secret du sot dont il goûtait la sottise à son profit. Cet honnête homme, désabusé par cette épreuve, avoua combien il avait été dupe. Le seul bon sens ne l'aurait-il pas désabusé, s'il ne s'était pas oublié? Faut-il autre chose que du sens commun pour ne pas croire une chose impossible, y eût-il cent témoins du contraire? — Leclerc n'est pas le seul qui se soit élevé contre ces abus; Sthal a écrit un traité exprès contre cette duperie, pour détourner les médecins de se laisser consulter par l'inspection des urines. Boërhaave dit qu'il faut être dans le délire pour juger sur les urines, et qu'il a vu lui-même les *prophètes urinaires* les plus distingués commettre les plus grandes fautes; et que ces fourbes se seraient dérobés aux regards de l'Univers entier, s'ils avaient été capables de rougir.

Hoffmann était aussi très-éloigné de croire qu'un médecin pût porter, en voyant les urines d'un homme, un jugement solide sur sa constitution, son tempérament, sur les progrès et la terminaison d'une maladie. Les médecins raisonnables, dit-il, se sont moqués depuis long-temps de ces contes de vieilles. — Tissot dit que les médecins font attention aux urines des malades, parce que les changements de l'urine peuvent aider à connaître les altérations qui sont arrivées dans les fluides; mais que c'est une ignorance grossière et une fourberie insigne que de vouloir persuader que l'inspection des urines instruise des symptômes, des causes des maladies, et fasse apercevoir quelle méthode on doit pratiquer pour les traiter. On peut certifier, ajoute-il, que quiconque ordonne un médicament, d'après cette inspection, est un fripon, et que le malade qui le met en usage est un insensé. — Mais entrons en matière. Les Grecs, féconds en subtilités, nous ont donné grand nombre de différences à cet égard, et chaque différence de l'urine a, suivant eux, sa signification; mais on sait depuis long-temps que la nature n'agit pas d'une manière aussi déterminée à cet égard. Cependant je vais indiquer brièvement les différents degrés de probabilité qu'on peut y apercevoir, et qui méritent l'attention de l'observateur. — L'urine est une partie du fluide aqueux que le chyle avait porté dans le sang, et qui en a été séparé dans les reins. Ce fluide aqueux entraîne avec lui une partie huileuse, quelques sels, et des parties terreuses. L'huile et les sels augmentent en quantité, et *s'exaltent* dans les fièvres, et par tout mouvement considérable quelconque. La terre s'attache souvent à la vessie, et forme une concrétion pierreuse. L'huile et les sels ne se font pas encore sentir dans le fœtus; mais, dans un enfant, on les remarque déjà au goût et à l'odorat. L'urine devient avec l'âge beaucoup plus pénétrante par l'exaltation de ses sels et de sa partie huileuse. L'urine est claire immédiatement après les repas; c'est ce qu'on appelle *la décharge de la boisson*. Cinq ou six heures après les repas, elle est plus jaune; on l'appelle alors *la décharge du sang*. Au reste, l'urine varie selon l'âge, le tempérament, la boisson, les aliments, etc. On considère dans l'urine sa quantité, son odeur, sa saveur, sa couleur, sa fluidité, et ce qui y est contenu. — L'urine est abondante dans les pays froids, parce qu'on y transpire moins. Elle est très-abondante dans le *diabète*, dans les états hypochondriaques et hystériques, et en général lorsque la trans-

piration diminue, ou quand une diarrhée se supprime subitement. Elle est peu abondante dans les pays chauds, aussi bien que dans les différentes hydropisies. Dans les maladies des conduits urinaires, il ne vient que très-peu d'urine, non plus que dans les fièvres aiguës.

L'odeur et la saveur de l'urine sont toujours en raison de l'huile et de la quantité des sels ; par conséquent, elles indiquent le degré de chaleur ou de corruption des humeurs, ou la durée de sa résidence dans la vessie. L'urine est d'une odeur forte dans les fièvres aiguës, à cause de la chaleur qui accompagne ces fièvres, et parce que la sécrétion de ce fluide ne se fait qu'en petite quantité. L'urine est fétide dans les fièvres dont la dépuration se fait par la peau, et qui sont accompagnées d'une grande dépravation des humeurs. Elle s'est trouvée si fétide dans une suppression totale, que le chirurgien qui la tirait avec une sonde mourut de sa puanteur. Boërhaave regarde l'urine comme de très-mauvais augure, lorsqu'elle pue dès le commencement des maladies, soit aiguës, soit chroniques, et dit qu'il est très-difficile de guérir dans ces sortes de cas. Les mêmes principes sont applicables à la saveur de l'urine, si on ne fait attention qu'à la cause. Une urine, dont l'odeur est très-forte, a aussi une saveur très-forte. Une urine colorée et parfaitement insipide indique, selon Boërhaave, un épuisement total et une mort prochaine. — La couleur de l'urine peut être blanche, pâle, jaune, safranée, rouge, brune, verte, noire. Janus Plancus nous fait mention d'une urine bleue, qu'il dit avoir observée chez un malade mort d'une *dysurie*. Elle déposa, dit-il, un sédiment d'un bleu clair, et avait l'odeur du sel ammoniac. A l'ouverture de la vessie, il ne remarqua pas la moindre apparence de couleur bleue, ni de calcul. C'est pourquoi l'on a pensé, en Allemagne, que cette teinte bleue pouvait bien venir d'un vase de cuivre, dont ce malade se fût servi pour uriner.

Une urine totalement blanche ou d'un jaune pâle est regardée comme de très-mauvais présage dans les fièvres aiguës, surtout si l'on a remarqué du sédiment auparavant. Une urine blanche, selon Galien, annonce le transport dans une fièvre aiguë, et, dans le transport, la mort. Selon Boërhaave, l'urine d'un homme qui meurt d'une fièvre aiguë est toujours sans couleur. J'ai cependant remarqué, dans les maladies où il y a inflammation, que, dès que l'urine pâlissait, il s'ensuivait un changement avantageux, et que la fièvre diminuait, en supposant néanmoins que les autres signes fussent bons. Une urine toute blanche, ou d'un jaune pâle, n'est pas un phénomène rare chez les sujets bien portants, surtout chez les femmes, après une colère ou une crainte subite. Cette urine est une marque presque certaine d'un accès hypochondriaque ou hystérique ; elle accompagne le plus souvent le plus haut degré de ces maladies, et se colore quand le malade redevient mieux. J'ai cependant remarqué, dans plusieurs accès de ces maladies sans fièvre, une urine aussi rouge que dans les fièvres aiguës; et cela n'est pas si rare. L'urine est pareillement blanche ou d'un jaune pâle, quand il y a obstruction aux reins ou au foie ; aussi Galien regardait ces urines comme très-mauvaises dans les maladies bilieuses. Enfin l'urine est blanche dans les diabètes de longue durée, quoique dans ces maladies elle soit accompagnée d'une soif continuelle, d'un pouls faible et fréquent, et qu'elle soit plus douce que celle des sujets hypochondriaques ou hystériques, et plus abondante. — On remarque l'urine safranée dans les fièvres bilieuses, et particulièrement dans la jaunisse. Mais elle se voit aussi dans les fièvres aiguës de toute espèce, et cette couleur est assez en raison du degré de la fièvre. L'urine rouge, ou d'un rouge foncé, se remarque surtout dans les fièvres inflammatoires ; et j'ai observé, en nombre de cas, qu'elle était toujours plus ou moins rouge, à proportion que les sujets buvaient du vin dans l'état de santé. Je remarque aussi que l'urine des grands buveurs est rouge comme le sang, lors même qu'ils se portent bien. Généralement on regarde l'urine très-rouge comme le signe d'une très-grande fièvre dans les maladies aiguës, parce qu'on rend le moins d'urine dans une très-grande fièvre, et que l'urine qui ne vient que goutte à goutte est ordinairement rouge. Boërhaave dit que l'urine rouge est, dans les fièvres aiguës, le signe d'une longue durée et d'un grand danger ; qu'elle donne lieu de craindre une crise très-éloignée et dangereuse, la gangrène des vaisseaux sanguins, surtout de ceux du cerveau, et la mort ; qu'une urine de couleur de sang, laquelle ne fait aucun dépôt ni aucun nuage, est une marque d'autant plus certaine que le malade va mourir. — L'u-

rine paraît quelquefois brune, lorsqu'elle est réellement safranée et très-épaisse. Quant à l'urine verte, on pourrait croire que les anciens ne l'avaient remarquée que par la théorie qu'ils s'étaient faite de la bile, si Boërhaave et de Haën ne l'avaient pas vue. Boërhaave dit qu'elle indique et annonce tous les symptômes qui accompagnent et suivent ordinairement la dissolution de l'atrabile. Les anciens donnent aussi la description d'une urine noire, et disent qu'elle est de même nature que l'urine verte, et indique les mêmes phénomènes, quoique cependant elle soit plus mauvaise. Galien dit avoir vu cette urine dans les fièvres quartes, dans la splénitie et la mélancolie. L'urine noire, que P. Alpin dérive du sang caillé, se voit quelquefois après des fausses couches, et dans les hémorrhoïdes de la (1) vessie. J'ai remarqué que l'urine safranée d'une femme en couche était devenue noire en peu de temps : cette femme avait une fièvre causée par la suppression des lochies. Les anciens regardaient toujours l'urine noire comme très-dangereuse, sinon dans la mélancolie.

La fluidité de l'urine est pareillement très-variable. L'urine est tantôt très-fluide, tantôt médiocrement épaisse, tantôt très-épaisse : il est même encore de différents degrés entre ces extrêmes, et dans ces différents termes. Ou l'urine demeure long-temps ténue, ou elle est d'abord telle et devient bientôt épaisse, ou elle est d'abord épaisse et reste telle, ou elle est d'abord épaisse et devient bientôt ténue. On a aussi prétendu remarquer à l'urine différents degrés de fluidité, selon ses diverses couleurs; mais ces observations se contredisent considérablement. — Une urine qui est d'abord ténue et reste telle indique, dans les maladies aiguës, qu'il n'y a pas encore de crise à attendre. C'est pourquoi Hippocrate ne la regardait pas comme bonne dans les fièvres, quoiqu'elle fût rouge ou jaune. Boerhaave dit que l'urine ténue et sans couleur annonce, dans les fièvres inflammatoires, le plus mauvais état des intestins, le transport, la frénésie, des convulsions, la gangrène et la mort. — Une urine qui est d'abord ténue et devient bientôt épaisse annonce que la nature travaille à opérer une crise. — Une urine qui est d'abord épaisse et reste telle paraissait montrer aux anciens, au commencement des maladies aiguës, que tout était dans un très-grand mouvement, et, plus tard, que la crise serait très-pénible. C'est pourquoi ils regardaient cette urine comme très-mauvaise ; parce qu'ils s'imaginaient qu'elle présageait au moins une longue maladie, en supposant les forces du malade bonnes, et la mort, si ces forces n'étaient pas telles. Baglivi vit un sujet rendre, dans une maladie articulaire, une urine abondante et épaisse, qui se changea bientôt en gelée ; après quoi le malade se porta bien. J'ai vu quelque chose de semblable dans une même maladie. Une fille, âgée de cinquante ans, avait un rhumatisme des plus violents, accompagné pendant quinze jours d'une fièvre continue : ses bras, ses doigts, ses cuisses, ses jambes et ses pieds se tordaient, se courbaient, éprouvaient les déchirements les plus cruels. Je lui rendis en peu de temps l'usage des bras par des vésicatoires. A la troisième application que j'en fis faire au mollet, je vis sortir, en ouvrant une grande ampoule, une quantité considérable de matière gélatineuse. Il disparut en même temps une grande enflure qu'elle avait au genou du côté où elle souffrait le plus. La malade, qui, depuis ces accès douloureux, avait eu les genoux retirés au menton, put alors les étendre. En peu de jours elle fut guérie d'une maladie qui avait duré plusieurs semaines, avec les plus grandes douleurs. — Une urine qui est d'abord épaisse et devient bientôt ténue est le signe d'une crise présente, selon les anciens. Dans les fièvres aiguës, Boerhaave regardait comme le meilleur présage, pour le présent et l'avenir, une urine qui dépose durant toute la maladie, jusqu'au temps de la crise, un sédiment blanc, léger, lisse, semblable, en pointe arrondie, sans odeur, et qui se précipite promptement. M. de Haën n'entreprend pas de déterminer le temps auquel ce vrai sédiment critique doit se montrer après que l'urine a été rendue. Il pense que, plus le sédiment se précipite promptement et long-temps, plus la crise est parfaite. Il remarque cependant qu'un sédiment qui ne s'est précipité que dix ou douze heures après l'excrétion des urines, a été le signe d'une bonne crise. — On peut dire que les différents degrés de la fluidité des urines dépendent des différents mélanges de leurs parties consécutives. On

---

(1) Voyez les Méd. de Bresl. sur ces hémorrhoïdes, p. 266, etc.

peut connaître la proportion de ces mélanges par une expérience aisée. Boerhaave dit que si l'urine retient long-temps son écume, après avoir été secouée dans un vase, c'est une marque que l'huile et les sels forment une étroite combinaison, et que la crise sera difficile; qu'au contraire la crise sera aisée, si l'écume se dissipe promptement. — Le contenu des urines consiste dans les parties qui s'y séparent, et tombent au fond du vase, ou restent suspendues au milieu, ou nagent à la superficie du fluide. Le sédiment et les *énœorêmes* ont leurs parties intégrantes liées ensemble, ou forment des corps séparés. Ils sont semblables pendant quelques jours, ou non; épais, ou déliés; copieux, ou en petite quantité; de matière, de forme et de couleur différentes, ou non. Les parties qui sont à la superficie sont quelque chose de gras ou d'huileux.

Le plus ou le moins de liaison du sédiment dépend de la forme de ses parties. Tantôt ces parties ressemblent à des grains, tantôt à des écailles, tantôt à de la farine, ce à quoi il faut rapporter le sédiment purulent, à cause de la ressemblance : tantôt ces parties ne consistent qu'en un phlegme épais. Les Grecs ont donné à ces différentes espèces de sédiment des dénominations claires pour eux, mais fort ambiguës pour nous aujourd'hui. On peut dire qu'un sédiment purulent est la marque d'un abcès interne au système urinaire, ou aux parties de la génération. Un sédiment muqueux, ou qui a l'air d'un phlegme, indique que le mucus de la vessie est emporté par les urines, surtout si l'urine est pâle, ténue, et que le sédiment soit visqueux et fétide : cela indique aussi la présence d'un calcul. Il faut cependant faire attention de ne pas prendre ce sédiment *phlegmatique*, que j'ai remarqué dans nombre de sujets incommodés de calculs, pour quelque (1) chose de purulent, et de conclure de là à la présence d'un abcès, ou dans la vessie, ou dans les reins, quand même ce sédiment serait blanc ou verdâtre. Freind nous rapporte à cet égard le cas singulier d'une fièvre qui se termina par un abcès à la vessie, et qui paraissait au contraire persuader de la présence d'une pierre : mais l'ouverture du cadavre ne fit voir qu'un abcès au rectum et à la vessie. — J'entends par l'irrégularité du sédiment (1), le changement qui peut arriver à la position de ses parties qui vont et viennent dans l'urine, et semblent déceler quelque chose de purulent et de phlegmatique. Un sédiment épais désignait, selon les anciens, des humeurs épaisses, et indiquait des maladies fâcheuses : un sédiment délié marquait le contraire. Ce sédiment, plus ou moins copieux, n'est significatif que quand la nature en est suffisamment déterminée. J'ai déjà touché la matière et la forme, il me reste à parler de la couleur.

Le sédiment peut être blanc, pâle, d'un rouge jaunâtre, rouge, vert, plombé, ou noir. Le blanc passe pour le meilleur, quand les parties en sont liées, un peu pyramidales, et qu'il reste semblable; on croit alors qu'il est arrivé dans les humeurs tout ce qui doit précéder la crise ; on a même encore regardé de notre temps la crise comme difficile, quand le sédiment n'était pas un peu pyramidal, mais uni. — Il en est presque du sédiment pâle comme du blanc. Les anciens regardaient le jaune et le vert comme mauvais, à cause des prétendues indications que la bile semblait leur présenter. J'ai vu chez un petit garçon de sept ans, incommodé de vers, et en chartre, une urine brune et obscure, dans laquelle il se faisait un dépôt copieux, formé d'écailles d'un jaune très-exalté; cependant cet enfant s'est rétabli. Les anciens regardaient le sédiment rougeâtre, et le rouge, comme une preuve que la matière morbifique n'était pas encore préparée pour la crise. J'ai remarqué ce sédiment dans les maladies aiguës, au moment où les malades étaient les uns près de leur guérison, les autres près de leur mort. Les anciens regardaient encore le sédiment plombé comme dangereux. — Les nuages ou les énœorêmes donnaient encore moins d'espérance d'une crise aux anciens. Ils aimaient mieux néanmoins voir ces nuages que des urines absolument claires; de même qu'ils préféraient le sédiment à ces nuages. Les urines toutes claires ne leur plaisaient

(1) En général, il faut faire beaucoup d'attention au précepte d'Hippocrate. *Prenez garde de vous en laisser imposer par l'état de la vessie,* soit réel, soit supposé. *Pronost.*

(1) Voyez ce que dit Hippocrate à cet égard dans son Traité des crises, et dans celui du pronostic. Ce qu'il dit est très-important.

pas du tout ; car ils inféraient de là un transport, surtout quand il se trouvait d'autres signes de réunis dans leurs combinaisons ; et en cela ils étaient prudents. Un nuage noir, épais, irrégulier, est très-mauvais, suivant Hippocrate. Galien ne le regarde pas comme si mauvais qu'un sédiment noir. — Les parties qui nagent à la surface des urines sont quelquefois huileuses. Il ne s'agit pas ici de l'urine qui a simplement la couleur et la consistance de l'huile, mais de l'urine à la surface de laquelle on voit nager une espèce apparente de graisse en forme de toile d'araignée, ou une matière grasse réelle qui y paraît en forme de gouttes. Les anciens regardaient cette espèce de matière huileuse comme un signe de consomption ; opinion qui s'est soutenue jusqu'à nos jours. Une dame, grosse, grasse et robuste, me fit un jour le reproche le plus sérieux de ce que je ne faisais pas attention à ce phénomène qui paraissait sur ses urines, bien loin d'en pâlir, comme elle pensait que j'aurais dû le faire. Supposons ici que cela vienne d'une fonte de graisse, comme le pensaient les anciens, on sait malgré cela que tout homme n'est pas dans un état de consomption quoiqu'il maigrisse, car on maigrit dans presque toutes les maladies.

On remarque aussi quelquefois une pellicule en forme de toile d'araignée, sur les urines, dans les fièvres très-violentes, et surtout dans les fièvres hectiques. On me dit un jour, d'un air sérieux, de faire attention à cette saleté qui se voit sur les urines. C'était dans une maladie que j'avais dit, il y avait quelque temps, être une vraie consomption. La pellicule ne formait pas une espèce de toile, mais elle était d'une finesse extrême, légèrement colorée, et même presque imperceptible. J'avais déjà remarqué une telle pellicule dans l'urine de sujets bien portants ; et je ne l'ai pas vue dans les urines de nombre de sujets qui étaient en consomption. La réponse qu'il y a à faire à cela, c'est que G. Bonnet avait déjà observé, dans le dernier siècle, que cette pellicule n'était aucunement significative, puisqu'on l'observe sur l'eau dans laquelle on a fait bouillir du tartre : aussi cette pellicule ne se fond pas à la chaleur du feu, mais elle se coagule, et forme une croûte saline. De Haller a vu nager de vraies gouttes d'huile sur les urines d'un homme qui avait quelque vice dans les reins. — Voilà tout ce que le but de mon ouvrage me permet de dire sur les urines. Elle varie chez les sujets bien portants, selon l'âge, le sexe, le tempérament, la saison, la manière de vivre et les médicaments qu'on emploie, et même d'un moment à l'autre, selon les aliments que l'on prend. Elle est quelquefois la même dans une fièvre aiguë et dans le scorbut, et ainsi dans des maladies fort différentes l'une de l'autre ; elle est aussi différente dans les mêmes maladies. — Pringle observe que l'urine est un signe très-incertain dans les fièvres pétéchiales, puisqu'on voit mourir des sujets dont les urines ont déposé un sédiment, et qu'on en voit guérir dans l'urine desquels il n'y en a pas eu. — Hippocrate, et d'autres après lui, ont remarqué que c'était risquer de se tromper, que de juger uniquement d'après les urines, dans les (1) maladies aiguës comme dans les maladies chroniques ; puisque l'urine varie dans l'homme le mieux portant, et qu'elle peut être changée par tant de causes externes, qu'il est impossible d'apprécier au juste par là l'état de l'homme qui l'a rendue. D'ailleurs, on voit quelquefois les autres signes donner la meilleure espérance, tandis que les urines sont très-mauvaises : et de très-mauvaises urines laissent encore quelque espoir, même quand les autres signes sont mauvais. Outre cela, les urines qui ne sont jamais bonnes trompent souvent, lorsque les autres signes sont bons ; et des urines qui ne sont pas mauvaises n'empêchent pas qu'il n'y ait du danger, lorsque les autres signes sont mauvais.

Il suit donc de là, qu'il faut toujours réunir l'observation des autres signes à celle des urines, lorsque nous voulons juger des choses sans courir le risque de nous abuser, tant au désavantage du malade, qu'à celui de notre réputation ; et qu'il ne faut pas tant s'arrêter aux urines, quand on peut connaître et juger une maladie par les autres signes. — Les signes généraux des maladies, de leurs crises, de leur solution, ont donc tous quelque chose de vraiment indéterminé dans la signification. La respiration est ce qu'il y a de plus sûr ; mais ce signe n'est pas

---

(1) *In morbis non attenditur signum unum, sed omnia expenduntur ; et considerat medicus cumulum accidentium, ut inde discernat ex quo magis timendum : neque enim quia unum bonum sit, propterea convalescet ægrotans.* Phrygi. *Comment. in Epid. Hip.*, p. 1, c. 7.

à notre disposition dans toutes les maladies, comme tel. Le pouls est un signe moins sûr, et nous l'avons à notre disposition dans presque toutes les maladies. L'urine est le signe le moins sûr, et ne peut nous servir que dans très-peu de maladies (1).

CHAPITRE IV.

DE L'OBSERVATION DES SIGNES QUE PEUVENT PRÉSENTER, TANT L'ENSEMBLE DU CORPS ET LES DIFFÉRENTES POSITIONS DE SES PARTIES, QUE LES DISPOSITIONS DE L'ESPRIT.

Nous trouvons la nature dans la nature, en réunissant le particulier au général; et nous parvenons à généraliser les cas particuliers, en sachant observer exactement les détails, en même temps que nous considérons le tout comme il doit l'être. C'est par l'observation des signes que nous connaissons ce qu'il y a de particulier dans les maladies. Quoique ces signes soient très-nombreux, ils ne sont cependant vraiment déterminés que dans un petit nombre de maladies, quelque nombreux que soient les effets des maladies. — Mon plan ne me permet pas de traiter, selon toute leur étendue, les signes dont je vais parler : je parlerai encore moins de tous. Je conduirai mon lecteur au lit des malades autant que je pourrai le faire; mais je ne le conduirai pas chez tous, parce que ce serait mal présumer de sa capacité, que de me croire obligé de lui montrer tous les cas particuliers. — L'esprit d'observation cherche à saisir l'ensemble de tous les phénomènes des maladies; c'est ce que nous appelons la *physionomie* des maladies. C'est dans toute la forme externe du corps que se présente cette physionomie. Les traits du visage, l'état de ses parties nous présentent aussi des signes. On voit quelquefois sur le visage seul la maladie du sujet. L'observateur le moins habile peut aisément apercevoir la maladie à l'air du visage, dans les fièvres aiguës, les pâles couleurs, la jaunisse, l'ictère noir, les maladies vermineuses, la fureur utérine. Plus le visage est différent de l'état de santé, plus le changement indique de danger dans les maladies aiguës. Un homme qui, avec un visage enflammé, me regarde d'un air égaré et fier, tandis que ces regards étaient auparavant doux et paisible, m'annonce qu'il va avoir un transport. J'ai cependant vu un sujet attaqué d'une inflammation de poitrine, avoir le visage pâle et le regard extrêmement farouche, à la veille d'une crise, lors même qu'il était froid et sans sentiment : le lendemain, le malade revint à lui. Le pouls et la respiration indiquaient un mieux réel. Depuis le neuf jusqu'au douze, il parut se bien porter; il but du vin, et mourut.

Un regard faible et timide, des lèvres pendantes et pâles, passent pour de mauvais signes dans les fièvres aiguës, parce que cela indique un grand épuisement. Un regard fort triste est, dans les mêmes cas, un très-mauvais signe, si le malade n'a pas une diarrhée, n'est pas entièrement privé de sommeil ou ne souffre pas de la faim. Quand le visage se défait tout-à-coup dans les fièvres aiguës, il y a un grand danger à craindre. La gangrène a déjà lieu quand le nez devient pointu, le visage plombé, et que les lèvres sont bleuâtres dans les grandes inflammations. On remarque souvent sur le visage des malades un vrai danger qui ne se manifeste pas par les autres signes. —Il y a plusieurs choses à observer dans les yeux. Boerhaave regardait les yeux des malades avec une loupe pour voir si le sang passait dans les vaisseaux capillaires. Hippocrate regardait comme un mauvais signe que les malades évitassent la lumière; que les larmes leur coulassent involontairement; qu'il y eût un strabisme; qu'un œil parût plus petit que l'autre; que le blanc devînt rouge; que les artérioles y devinssent noirâtres, parussent trop saillantes ou s'enfonçassent trop. Il regardait comme un signe mortel que l'on aperçût du blanc de l'œil entre les paupières pendant le sommeil; supposé cependant que le malade n'eût pas de diarrhée, ou qu'il n'eût pas coutume de dormir ainsi. Un médecin hollandais pense que rarement on voit un malade dormir ainsi dans les maladies aiguës sans qu'il en meure. Cela demande des exceptions. J'ai vu dormir ainsi M. de Haller, il y a plusieurs années, dans une fièvre aiguë. Il n'en est pas mort.

(1) Galien a dit que les urines sont si décisives dans les maladies aiguës, qu'il faut ne s'en tenir qu'à ce seul signe. *Comm. in l.* 6, *Epid*. Cela sent un peu l'enthousiasme.

J'ai, depuis ce temps-là, remarqué le même phénomène chez les femmes hystériques attaquées de fièvres aiguës : je le remarque très-communément chez les enfants sans qu'il s'ensuive rien de fâcheux. Ainsi la règle de M. Kloekhof n'est pas sans exceptions.— Cheyne veut qu'on regarde soigneusement les yeux dans les maladies chroniques. Quand ils paraissent mats, languissants, surtout si la glande lacrymale est plus dure et plus large qu'à l'ordinaire, et enflée, on peut dire décidément, selon lui, que les nerfs de cette personne sont dans un grand relâchement; que ce sujet, si c'est une femme, a de grandes suffocations de matrice ; que ses fonctions naturelles ne se font pas comme il faut, et que sa manière de vivre n'est pas avantageuse. Je me rappelle une fort aimable dame qui avait dans le grand angle de l'œil une enflure jaunâtre, à demi-transparente, large d'une ligne, et longue de deux, à peu près telle que Cheyne la décrit. Cette dame était très-sujette aux suffocations de matrice, et d'une très-faible santé, malgré la vivacité de son tempérament. — On regarde (1) aussi la langue. Baglivi croyait que son état méritait la plus grande attention dans l'examen des maladies ; car les autres signes, dit-il, trompent souvent, ceux-ci ne trompent jamais. C'est pourquoi il conseillait de ne jamais quitter un malade sans avoir considéré ce signe avec la plus grande attention, surtout dans les inflammations internes : car, dans ces maladies, la langue se dessèche promptement, et de plus en plus à mesure que l'inflammation augmente. Il est certain que la couleur blanche, brune ou noire de la langue, est souvent proportionnée au degré de l'inflammation et de la fièvre. Mais il est ridicule de ne consulter et de ne craindre que la langue, et de ne chercher qu'à nettoyer la langue au lieu de guérir la fièvre, puisque la langue ne devient mauvaise ou bonne que selon que la fièvre augmente ou diminue. — L'altération du goût fait souvent connaître l'état de l'estomac. Un goût amer est une marque qu'il y a de la bile dans l'estomac. On peut généralement conclure que la digestion ne se fait pas bien quand on remarque un mauvais goût, et qui ne vient pas de causes externes. Je remarque que la digestion n'est pas bien rétablie quand les convalescents ne sentent pas encore le vrai goût du boire et du manger, après avoir eu la fièvre. — Souvent un goût insoutenable a pour cause un abcès caché dans la poitrine. Platner a reconnu, avec sagacité, par ce signe et par une légère douleur au-dessus de la mamelle, un abcès caché, quoiqu'il n'y eût aucun autre signe de cette affection. Il ouvrit l'endroit que le malade avait à peine remarqué par cette légère douleur. Il en sortit beaucoup de pus très-fétide, et le mauvais goût disparut aussitôt.

Les crachats sont regardés comme un signe de ce qui se passe dans la poitrine. Au commencement des inflammations de poitrine, on voit quelquefois les crachats teints de sang. Ces crachats, aussi bien que ceux d'espèce quelconque, sont bons s'ils apaisent les douleurs ; mais, sans cet effet, ils sont toujours mauvais, et ils le sont d'autant plus qu'ils viennent plus tard. Je vois rarement expectorer un sang pur dans les inflammations de poitrine ; mais je remarque que les crachats qui sont d'abord épais, sont un signe certain que le malade guérira, s'il ne se commet pas de faute d'ailleurs. Ces crachats sauvent encore le malade, quoique fort tardifs, surtout si on en procure l'expectoration avec la vapeur du vinaigre, moyennant laquelle j'ai souvent arraché de ces malades des bras de la mort. Cependant les malades n'ont pas tous, ou la force, ou la volonté de cracher au plus haut point de la maladie ; car j'ai vu de ces malades si opiniâtres, qu'ils ne voulaient pas expectorer quand ils le pouvaient. — Des crachats ténus et écumeux sont au (1) commencement une marque que la maladie est considérable ; au milieu, c'est en signe de danger, et, dans la force de la maladie, un signe de mort. Le défaut total d'expectoration est un très-bon signe, lorsqu'on voit, par la diminution de tous les symptômes, qu'une inflammation de poitrine va se résoudre le troisième ou le quatrième jour : ce que j'ai souvent effectué par le moyen du camphre.

L'expectoration ou les crachats sont

(1) Hippocrate y faisait beaucoup d'attention. Il fait mention de plus de vingt états différents de la langue. Baglivi dit trop pour s'arrêter en tout à ses assertions.

(1) M. Grant dit les choses les plus importantes sur la nature des crachats, à l'article de la fausse péripneumonie.

de diverse nature et de différente signification dans les maladies chroniques de poitrine. Dans l'espèce de phthisie qui vient de la suppression subite des règles, je vois d'abord expectorer des grumeaux de sang caillé, et bientôt du sang clair, avec beaucoup de pituite. Peu à peu les crachats deviennent purulents et fétides et sont toujours mêlés d'un peu de sang. Quand la malade va mieux, la puanteur se dissipe ; mais il paraît de nouveau des grumeaux de sang dans les crachats, lors du temps des règles, quand elles ne reviennent pas. — Lorsqu'il survient un abcès dans la poitrine, après une inflammation des poumons, le malade ne crache pas d'abord beaucoup, malgré sa toux fréquente ; les crachats viennent cependant bien avant l'expectoration du pus, et restent souvent blancs et sans odeur jusqu'au moment de la mort. Quand l'abcès crève, ce qui n'est pas rare, les crachats deviennent même si épais et si tenaces que le malade peut à peine en arracher. Je remarque quelquefois, dans ce cas-là, que les malades rejettent des espèces de pellicules avec le pus. Ces ruptures d'abcès sont quelquefois accompagnées de vomissement. — Le pus est bon, s'il est blanc, uniforme, non fétide et s'il sort sans peine. Il est mauvais, lorsqu'il est jaune ou vert et qu'il sent mauvais.

Mais il y a aussi une espèce de crachats qui est bien le signe d'une espèce particulière de phthisie, mais qui n'est qu'un phlegme épais, abondant, tenace, insipide et inodore. J'ai vu, il y a dix ans, à Francfort, une dame qui était tombée dans cette espèce de phthisie après avoir rendu long-temps un phlegme semblable. Je ne lui ai pas trouvé de fièvre. Huxham dit que cette espèce de phthisie n'est pas moins mortelle que celle qui vient d'une vomique, et qui se manifeste par des crachats purulents. — Baglivi dit qu'il y a certainement un abcès dans les poumons quand un sujet expectore, en toussant, des grains blancs qui sentent mauvais quand on les écrase dans les doigts ; mais il a raison d'ajouter qu'il faut encore d'autres signes. Je vois souvent des gens qui ne se sentent pas le moindre mal, cracher le matin de ces grains blancs que j'ai écrasés dans les doigts, et auxquels j'ai en effet trouvé une odeur très-forte. On voit encore nombre de sujets bien portants rendre des crachats d'un bleu sombre, ou noirs, qui ne signifient rien de dangereux. Car les glandes de l'œsophage rendent une liqueur qui paraît comme de l'encre. Mais j'ai vu un sujet, dont les intestins étaient gangrenés, rendre des crachats tenaces, glaireux et extrêmement bruns. — La diminution ou la perte de l'appétit, considérée comme signe, n'est pas aussi significative (1) qu'on le croit dans les maladies. L'envie de manger diminue dans toutes les maladies aiguës.

---

(1) Je vois cependant tous les anciens médecins et la plupart des modernes regarder l'état de l'appétit comme un signe des plus importants dans les maladies aiguës, et dans celles de long cours. Hippocrate a particulièrement insisté sur cet article, comme on le voit dans les Aphor. 31, 32, 33, du second livre; *c'est un mauvais signe que les malades, ou n'aient pas d'appétit, ou refusent ce qu'on leur présente.* Galien en dit autant. Il distingue entre ceux qui n'ont pas d'appétit, et ceux qui, par aversion, refusent ce qu'on leur offre : quoique ces derniers, dit-il, soient dans un mauvais état, ils ne sont cependant pas encore en si grand danger que les premiers. Il appelle ceux-ci ἀσιτοι, et les seconds ἀποσιτοί. Sa distinction, quoique fondée à certain point, semble se détruire par ce que dit Hippocrate de la femme qui demeurait à Thase, près de la source d'eau froide, et par Galien lui-même. Quant à l'importance de ce signe, l'exactitude avec laquelle Hippocrate y a fait attention, ferait penser le contraire de M. Z. Il remarque que Cléonactide n'avait pas perdu l'envie de manger, et qu'il n'était pas tourmenté de la soif. Hermocrate n'avait ni faim ni soif, après le vingtième jour. La femme de Droméade avait des dégoûts; et il le répète. La fille d'Euryanax avait une aversion constante pour les aliments. Le fils de Parion avait du dégoût pour les aliments. La femme de Thase, qui demeurait près de la source, l'avait de même, et il le répète. Galien prétend qu'Héropyte d'Abdère ne s'est refait, que parce qu'il avait toujours été disposé à prendre ce qu'on lui donnait : joint à cela que le pouls et la respiration étaient probablement en assez bon état. Desmars dit que le pouls de ce sujet doit avoir été robuste. On voit, par ces exemples, qu'Hippocrate n'était pas moins attentif à ce signe qu'aux autres, et qu'il en faisait usage dans sa pratique, tant par rapport aux maladies aiguës, qu'à celles de long cours. Baglivi disait qu'aucun bon signe ne lui plaisait quand il voyait de *l'inappétence.*

L'esprit le plus borné dit qu'il est malade, parce qu'il ne se sent pas d'appétit, et il s'efforce de manger dans l'espérance qu'il guérira. Il est plus important de voir l'appétit revenir à un malade, quand on a lieu de présumer la cause de ce retour de l'appétit : c'est un signe que les intestins sont en bon état. Il n'y a jamais de vraie marque de rétablissement après des maladies aiguës, à moins que ce signe ne paraisse. L'appétit se perd aisément dans les maladies chroniques, parce qu'il est ordinaire que l'estomac souffre de ces maladies. On voit des femmes si faibles qu'elles semblent vivre sans rien prendre. Le retour de l'appétit est aussi dans ce cas-là le signe d'un changement avantageux.

Le vomissement est commun à plusieurs maladies, et, dans plusieurs, c'est un bon signe. Le vomissement est toujours précédé de nausées. Ces dégoûts nous donnent lieu de croire qu'il y a une matière étrangère dans l'estomac, quand nous n'avons pas de raison de présumer d'autre cause de cette irritation. Le vomissement est donc avantageux, lorsque l'estomac est chargé de bile et de pituite. Le docteur Pye a vu un vomissement très-dangereux, et extraordinaire dans la goutte, devenir *vraiment critique* dans cette maladie. Un Anglais, bien portant d'ailleurs, à l'exception de sa goutte, homme d'une bonne constitution, et modéré à tous égards, prit le parti de détruire cet ennemi, en s'abstenant de viande, et de ne vivre que de légumes. La goutte revint, malgré son espoir, mais très-modérément. Cet homme, irrité de ce retour, se remit à l'usage de la viande. Peu de mois après, la goutte le reprit aux pieds avec une force extrême. Dans l'espace de douze jours, la douleur, qui s'était augmentée peu à peu, monta précipitamment au plus haut degré; passa comme un trait des pieds au mollet, de là aux cuisses, d'où elle monta avec toute sa violence au bas-ventre, enfin à l'estomac. Dès que le malade eut vomi une livre et demie d'eau verdâtre, toutes les douleurs disparurent; et il ne resta plus aucune marque de la maladie. L'eau qu'il avait vomie était aussi acide et aussi pénétrante que l'esprit minéral le plus fort. Incontinent le malade tomba dans un sommeil si bienfaisant, qu'il ne sentit en s'éveillant aucune douleur, ne vit rien qu'une petite enflure aux pieds; alla se promener deux jours après, et vaqua à ses affaires. Pendant le temps qu'avait duré cet accès, il avait eu une sueur abondante et copieuse, qui donnait à sa chemise une teinte safranée. Son urine était pourprée; mais tous ces signes disparurent après le vomissement critique. Cet homme eut encore plusieurs récidives, quoique plus soutenables, pendant deux ans de suite. Elles finissaient toutes par le même vomissement, qui ne lui fit jeter, la dernière fois que cela lui arriva, que peu de matière; et, à chaque fois, il était aussitôt guéri. Il eut encore d'autres accès par la suite; mais la nature prit une autre voie pour se soulager. Il sortait du pied du malade une matière calcaire. On lui tira aussi des calculs de pareille nature près de la jointure du pouce, en dessous; et cela, pendant plusieurs mois consécutifs. Quelque temps après il eut une fièvre, puis sa goutte, et des envies inutiles de vomir. Enfin on lui sentit, sous la jointure du pouce du pied, une tumeur molle, d'où l'on fit sortir, en l'ouvrant, une matière fluide calcaire; et, le lendemain, on en vit fluer, en élargissant l'ouverture, une demi-livre de matière aqueuse, mêlée de sang et de pierres. Depuis ce temps-là, il a joui d'une parfaite santé.

Le vomissement est aussi un très-mauvais signe, et par lui-même, et par la nature des matières qu'on vomit. Il est extrêmement nuisible, si l'irritation qui l'a causé vient d'une inflammation au cerveau, à la gorge, à la poitrine, dans le bas-ventre, ou de quelque mouvement spasmodique. J'ai toujours trouvé le vomissement dangereux dans la pleurésie et la péripneumonie; et mortel, s'il paraissait le premier jour, s'il réitérait après deux ou trois saignées, et s'il continuait; car, à chaque accès, le malade empire considérablement : cependant il cesse souvent après la première saignée. — Le vomissement est un signe dangereux dans le pourpre et dans les maladies malignes, parce que cela arrive par la rentrée de la matière morbifique. La matière du vomissement est, selon Hippocrate, d'un funeste présage, lorsqu'elle est brune ou noire, et fétide. On pense que la matière que l'on vomit dans les coliques de *miserere* est vraiment celle des selles. Ynnis prend cette matière fétide pour une matière à demi pourrie dans le *cæcum*. Baglivi attribue le vomissement d'un brun noirâtre à l'affaiblissement, et dit qu'il présage souvent la mort. — J'ai traité une dame de soixante-six ans, qui,

lorsque je l'ai vue la première fois, vomissait depuis dix semaines consécutives, tous les cinq ou six jours, une grande quantité de matières d'un brun noirâtre et très-fétides. Elle était totalement constipée. Le vomissement était accompagné de douleurs terribles au bas-ventre et à l'estomac. Ce vomissement durait cinq, six heures, et enfin jusqu'à douze de suite. Mes remèdes parurent salutaires, puisque la malade se rétablit très-bien, conserva sa santé pendant quelque temps, reprit sa gaîté ordinaire et ses forces. La suite fit voir qu'un affaiblissement extrême des intestins avait été la cause prochaine de cette cruelle maladie. Cette dame fut attaquée depuis d'une goutte violente par des causes manifestes; le même vomissement la reprit au septième mois de cette maladie. Je ne sais ce que son médecin en a pensé, mais je sais que cette dame est morte (1).

La constipation et la diarrhée, tant en elles-mêmes que par rapport aux circonstances, signifient chacune tantôt une chose, tantôt une autre, dans l'état de santé comme dans l'état malade. Des selles peu fréquentes et sèches sont toujours un meilleur signe dans l'état de santé que des selles fréquentes et fluides. C'est pourquoi Boerhaave disait que ceux qui se plaignent dans l'état de santé d'aller peu souvent à la selle, et de rendre des matières sèches, haïssent leur propre bonheur, parce que cela prouve un tempérament fort; et qu'au contraire, un homme qui est pour ainsi dire toujours à la garde-robe, prouve par cela même la faiblesse de sa constitution. — J'ai connu dans la basse Saxe deux frères, gens d'un vrai mérite, dont l'un avait toujours des selles dures, ce qui le chagrinait; l'autre, au contraire, allait souvent à la selle, et ne rendait que des matières fluides, ce qui ne le chagrinait pas moins. L'union et l'amitié de ces deux frères souffraient souvent de la différence de leurs selles. — Une constipation est de très-mauvais augure dans les maladies où il faut que le ventre soit libre, comme dans le *cholera-morbus*, dans les inflammations des intestins et dans la colique. J'ai vu qu'une constipation opiniâtre présage dans la folie la durée de cette maladie. Une diarrhée est très-dangereuse dans les inflammations de poitrine qui doivent (1) finir par l'expectoration; et, en général, dans le pourpre. M. Triller a remarqué que la diarrhée est ordinaire-

---

(1) Une jeune femme, d'une très-bonne constitution, sèvre son enfant, qui se porte très-bien depuis. Le lait, n'ayant plus son écoulement ordinaire, se répand dans les humeurs, les déprave au point que le visage de cette femme se couvre d'une croûte brune et purulente en beaucoup d'endroits; ce qui rendait la maladie hideuse. Il lui prend une fièvre continue avec des redoublements tous les jours dans la matinée, et quelquefois vers le soir. La malade a de fréquents vomissements par lesquels elle rejette des matières glaireuses, noirâtres, vertes, brunes, dont la saveur la révoltait. Elle me vient trouver, après être restée trois mois dans cet état sans trouver de soulagement. Un apothicaire lui avait donné une pommade qui n'avait fait qu'empirer l'état de son visage; et sa tête, me dit-elle, en était devenue grosse comme un boisseau. C'était sans doute une pommade mercurielle. J'emploie d'abord de légers apéritifs. Je la purge avec une dose légère de manne et de tartre soluble pour l'émouvoir seulement; après quoi, je lui fais prendre par jour quatre bons verres d'une décoction de treffle d'eau et de pissenlit, dans laquelle je faisais jeter quinze grains de chaux d'antimoine; la purgeant tous les cinq ou six jours avec la manne et le tartre vitriolé. Elle rendit une quantité considérable de glaires blanches par les selles et les urines, ce qui était probablement une partie de son lait répandu. La fièvre parut devenir intermittente, et cessa. La croûte du visage tomba peu à peu; mais la malade avait de fréquentes envies de vomir qui la déchiraient. Comme je crus alors ne devoir attribuer ce symptôme qu'à la faiblesse de l'estomac, je lui ordonnai quelques grains de quinquina entre deux soupes. Il parut lui faire du bien; mais elle ne le prenait qu'avec une extrême répugnance. L'idée seule de ce quinquina lui suscitait ses envies de vomir. Je lui fis donc prendre toutes les deux ou trois heures une petite cuillerée de la potion suivante avec tout le succès possible. Depuis ce temps-là, elle est grosse et se porte bien.

Sirop d'Althæa. . . . . . . ℥ ß.
Gelée de coing. . . . . ʒj.
Huile essent. de cannelle... gut vj.
Eau de Pouliot. . . . ℥ij. m. f. p.

(1) Ces opérations de la nature nous montrent pourquoi il est dangereux de purger, lorsque l'expectoration doit avoir lieu.

ment mortelle au commencement de la pleurésie, et qu'elle est utile dans les progrès de cette maladie. Cet habile homme a raison, si l'on suppose que ces diarrhées paraissent d'abord pendant l'expectoration, et ensuite lorsque la poitrine est suffisamment nettoyée. Baglivi dit que ceux qui ont une diarrhée dans la pleurésie en meurent. Il aurait dû faire cette distinction. J'ai toujours trouvé cet accident dangereux, principalement vers le septième et le huitième jour d'une pleurésie; quoique j'aie aussi guéri de ces sujets. Les diarrhées abondantes sont un signe dangereux dans la phthisie qui vient d'un abcès aux poumons. — La nature et la couleur des excréments fournissent aussi plusieurs signes remarquables. J'ai déjà dit que des excréments secs sont de bon augure; car cela prouve qu'il passe beaucoup de substance dans le chyle et le sang. Hippocrate, au contraire, regardait les excréments mous et allongés comme un bon signe, quand ils venaient dans les maladies, à la même heure que dans l'état de santé, et s'ils étaient proportionnés à la quantité des aliments. Cependant il désirait que ces matières devinssent moins molles aux approches des crises; qu'elles fussent d'un jaune obscur, et qu'elles ne sentissent pas trop fort. Il regarde comme mauvais des excréments aqueux, blancs, pâles, verts, très-rouges, écumeux, petits, trop visqueux. Mais il regardait comme très-dangereux des excréments noirs, gras, plombés, très-fétides. Il semble avoir porté l'exactitude encore plus loin : c'est pourquoi les plaisants de son temps l'appelaient σχατοφαγος comme Aristophane appelait Esculape.

Mais il faut aussi déterminer les maladies où l'on considère la nature des excréments comme signe. Dans la dysenterie, les excréments visqueux et glaireux sont une marque que quelque matière âcre détache (*abradit*) des intestins le mucus qui y adhère naturellement. Souvent même cette humeur âcre fait partir des lambeaux du velouté des intestins. J'ai remarqué les excréments susdits dans des cours de ventre de femmes hystériques extrêmement abattues. Un homme de soixante-trois ans, sujet depuis vingt ans aux hémorrhoïdes, éprouva un jour des flatuosités très-douloureuses, et en même temps une grande oppression de poitrine accompagnée d'une toux violente, et d'un crachement de sang considérable. Tous ces symptômes disparurent par le retour des hémorrhoïdes, et il rendit aussitôt par les selles une matière abondante, épaisse, âcre, glaireuse, et qui ressemblait au frai de grenouilles. — Je remarque souvent des excréments luisants, semblables à de la gelée chez des enfants qui ont les glandes du mésentère obstruées, et sont conséquemment dans un état de marasme. Ces excréments sont, en général, l'indice de la faiblesse du genre nerveux, de mauvaises digestions et de l'acrimonie qui en résulte. — Des excréments noirs (1) sont dans les inflammations des intestins le signe d'une mort prochaine, si les douleurs ne se font plus sentir. Je trouve aussi que les excréments noirs sont un signe de mort dans les enfants qui meurent de convulsions causées par des vers. — Les sueurs, dit Hippocrate, qui viennent aux jours (2) critiques et enlèvent la fièvre, sont les meilleures. Elles sont bonnes si elles sont universelles, et soulagent le malade. Elles sont mauvaises si elles ne produisent pas cet effet. Celles qui sont froides et n'ont lieu qu'à la tête, sont les plus mauvaises : car, dans une fièvre aiguë, elles annoncent la mort; et, dans une fièvre moins forte, la longueur de la maladie. Quand elles sont répandues partout, elles ont, dans le même cas, la même signification. Des sueurs qui ne viennent qu'au cou, et en forme de grains de millet, sont mauvaises : celles qui paraissent par gouttes, et qui s'évaporent, sont de bon augure.

---

(1) Les excréments noirs peuvent aussi être le signe de la gangrène de l'estomac : en voici un exemple. Un homme fort difficile à émouvoir, et qui ne se sentait pas bien, après avoir pris plusieurs purgatifs inutiles, s'adresse au chirurgien de son endroit pour avoir un vomitif, et le demande fort actif. Le chirurgien le lui donne. Cet homme vomit très-fort, et rend même un lambeau considérable de la tunique veloutée de l'estomac, ce qu'il appelait une poche qu'il avait rendue. Il dit se trouver très-bien, mais qu'il rendait des selles noirâtres depuis ce moment-là. Huit jours après, il meurt subitement, étant à table. On l'ouvre; il avait l'estomac gangrené. Est-ce au vomitif qu'il faut attribuer le départ de ce lambeau qui manquait réellement dans l'estomac, ou à une maladie de ce viscère? Les intestins étaient très-sains.

(2) M. de Haën a dit de très-bonnes choses à cet égard. *Rat. med.*, p. 13, c. 1.

J'ai remarqué dans une inflammation des intestins, devenue mortelle au quatrième jour, des sueurs froides le premier, le deuxième et le troisième jour, tantôt par toute la tête, tantôt aux mains. Ces sueurs étaient froides comme glace. La maladie avait commencé par une sueur froide, que je regardai d'abord comme un signe funeste. L'amiral de Wassenaer tomba dans une sueur froide dès que son œsophage fut crevé. — On remarque en général que la peau peut être sèche jusqu'au moment de la crise, sans que pour cela la crise ne soit pas heureuse ; qu'une sueur critique trop abondante est dangereuse, parce qu'elle épuise les forces nécessaires pour soutenir cette opération, et qu'elle prolonge plutôt la maladie qu'elle ne l'enlève ; qu'une sueur extrêmement abondante à la fin des maladies aiguës est un signe de mort, parce que c'est en même temps le signe d'une extrême faiblesse, et que la plupart du temps cette sueur devient froide, et ainsi la dernière sueur. — Les sueurs abondantes sont mauvaises dans les fièvres hectiques, parce qu'alors elles sont le signe d'une grande faiblesse. Cependant on peut encore se rétablir après de pareilles sueurs, comme je l'ai souvent observé. Pendant que j'écris ceci, je soigne un enfant de huit ans dont la maladie peut trouver ici sa place. La matière de la gale ordinaire aux enfants s'était amassée en grande quantité autour de son cou, sans cependant faire éruption. Cette matière se jeta sans cause manifeste sur la poitrine à la fin d'une fièvre catarrhale qu'il eut alors. Il en éprouva une toux convulsive violente, et tomba dans un marasme total, accompagné d'une très-forte fièvre. Outre ces symptômes, il eut pendant plusieurs mois de suite des sueurs si considérables, que tout son corps ressemblait à un crible par lequel passait incontinent tout ce qu'il buvait. Cependant il se rétablit au milieu même de ces sueurs, alla souvent se promener, et reprit de l'embonpoint. Sa fièvre et sa toux sèche qui augmentaient à la moindre humidité de l'air, et au moindre chagrin qu'il pouvait éprouver, sont beaucoup modérées. — La force de la sueur n'est pas non plus toujours un effet de la fréquence du pouls. On voit des malades suer par tout le corps, lorsque le pouls ne bat que quatre-vingt fois, tandis que d'autres ont la peau très-sèche lorsqu'il bat cent trente-quatre fois dans la même minute. Voilà pourquoi l'on a lieu de croire que le sang est dans un mouvement trop violent pour que la sécrétion de la sueur se fasse, lorsqu'elle n'a pas lieu avec les sudorifiques les plus forts.

Sanctorius a judicieusement examiné l'origine, les progrès et l'issue des maladies par l'augmentation et la diminution du poids du corps ; c'est-à-dire par la transpiration plus ou moins forte (1). — On voit souvent des hémorrhagies dans les maladies aiguës. Elles sont remarquables comme signe, ou par rapport à la nature du sang qui sort, ou par rapport à la partie d'où le sang coule. Ces hémorrhagies se font le plus souvent par le nez, la bouche, la matrice : quelquefois elles paraissent à quelques endroits de la surface du corps. Elles ne prouvent dans les premiers jours des fièvres aiguës que la violence de la maladie, et sont par cette raison regardées comme des symptômes de la maladie ; mais elles sont aussi critiques, et, dans ces cas-là, de la dernière importance. Dans les fièvres aiguës simples, et dans les fièvres inflammatoires, elles ne sont jamais nuisibles comme symptômes, à moins qu'elles ne soient trop abondantes. — J'ai vu M. de Haller avoir un érysipèle dans lequel on lui avait tiré quarante-huit onces de sang, et perdre encore en vingt-quatre heures cinq livres de sang par le nez, et se rétablir après cette perte. Depuis j'eus oc-

(1) Les observations de Sanctorius ne fournissent guère de ressource dans le traitement des maladies : d'ailleurs est-il bien vrai que la sueur et la transpiration insensible soient la même chose ? elles ne différeraient donc que par le degré ; c'est ce qui n'est pas probable. Il se peut faire qu'une quantité considérable de la partie nutritive des aliments s'échappe avec la sueur, mais ce sont deux choses bien différentes. La matière de la transpiration peut s'échapper sans sueur, et la sueur avoir lieu sans que cette matière s'échappe. On voit en effet des sujets suer abondamment sans rien perdre de leur embonpoint ; et l'on en voit avec des selles et des urines très-régulières avoir souvent faim, manger beaucoup et être très-maigres, sans jamais suer. D'où vient cela, sinon d'une transpiration abondante qui prive le corps de l'aliment nécessaire ? Si l'enfant dont M. Z. vient de parler avait beaucoup transpiré au milieu de ses sueurs abondantes, il ne se serait certainement pas refait si vîte.

casion de réitérer les mêmes observations en différentes circonstances. — Une hémorrhagie par l'utérus est avantageuse, ou comme symptomatique, ou comme critique dans les maladies aiguës; mais non toujours, à moins que le sang ne coule abondamment. Ce serait exposer une femme au plus grand danger dans les maladies aiguës, si pour peu que ses règles parussent, on laissait-là tous les remèdes. Je n'ai jamais vu de crise heureuse, moyennant une hémorrhagie par les poumons : ces hémorrhagies me paraissent plutôt symptomatiques que critiques. Sydenham regardait le crachement de sang et l'urine sanguinolente comme des signes mortels dans la petite-vérole. Boerhaave prenait pareillement pour un signe mortel l'urine sanguinolente dans les fièvres aiguës. Une urine sanguinolente sans gravier est quelquefois un indice d'hémorrhoïdes de la vessie, si ce sang ne vient pas des reins. Une urine sanguinolente avec du gravier est une marque qu'il y a des calculs dans la vessie. Lorsque dans la dysenterie on voit du sang dans les excréments, c'est un avertissement de s'opposer puissamment à l'inflammation. Le sang qui sort pur et sans mélange, dans cette maladie, menace de la mort. Les pertes de sang par le nez, et surtout par les selles, sont salutaires dans les apoplexies. Presque toutes les hémorrhagies sont de très-mauvais augure dans les fièvres malignes, parce qu'elles prouvent la dissolution totale du sang (1).

On remarque que, vers la fin de la fièvre jaune de Siam, si fréquente et si funeste en Amérique, le sang est si dissous et si atténué, que souvent il sort par la bouche, le nez, et même par tous les pores du corps. On voit aisément combien le sang doit être par lui-même de mauvais présage dans ce cas-là. — La saignée nous donne occasion de juger des maladies par l'état du sang. Nous pouvons par-là en voir les progrès et en prévoir la fin. Nous faisons quelquefois ouvrir la veine pour savoir si une douleur poignante aux muscles de la poitrine, une fluxion de poitrine, une colique et autres maladies, sont accompagnées d'inflammation. — Une couenne, ou pellicule tenace, d'un blanc jaunâtre à la superficie, est regardée comme le signe

(1) On aurait peine à croire à quel point le sang peut se dissoudre par son acrimonie; voyez ce qu'a dit M. Grant sur ce sujet. Mais voici un exemple frappant que nous rapporte M. Nietzki dans sa Pathologie, par lequel on voit aussi à quel point le sang peut se dissoudre et se raréfier dans les fièvres malignes, et produire ainsi des hémorrhagies mortelles. Ce passage, un peu long, n'en sera pas moins intéressant : « Je fus appelé, dit- » il, chez un malade dans lequel on pou- » vait voir assez clairement tous les si- » gnes d'une fièvre pleurétique et périp- » neumonique compliquée avec une fièvre » maligne. Après les remèdes convena- » bles, le malade parut mieux; car les » délires s'étaient calmés. Au troisième » et quatrième jour, il parut des crachats » teints de sang, et avec beaucoup de sou- » lagement pour le malade, dont la dou- » leur ardente de poitrine se calma. Du » quatrième au cinquième jour, il parut » un pourpre blanc, des pétéchies, sur- » tout vers la poitrine. L'urine était trou- » ble, telle que celle qui présage une » coction. L'imprudence de ceux qui gar- » daient le malade donna lieu à un évé- » nement dont il fut très-effrayé : de sorte » que la maladie changea totalement de » face, après avoir paru d'assez bon au- » gure. On m'appela aussitôt; mais je » trouvai le malade à l'article de la mort. » Les extrémités étaient froides, le pouls » intermittent. Les exanthèmes étaient » entièrement rentrés. La respiration était » fétide, accompagnée d'un râlement, tel » qu'il a lieu dans le catarrhe suffocant » d'un degré éminent. C'en était fait du » malade; mais souvent les pleurs des as- » sistants arrachent un avis au médecin. » J'ordonnai donc qu'on le frottât partout » le corps avec des linges rudes et chauds, » dans ce moment où mon art ne me présen- » tait plus de ressource pour lui. A peine » avait-on commencé, que tous ceux qui » étaient là entendirent un bruit sembla- » ble à celui d'une corde qui se rompt. » Le sang sortit à larges flots de ses nari- » nes, et il expira. Voici ce que j'ai re- » marqué au sang. Il était d'un rouge » très-vif, avait très-peu de fermeté, et » une puanteur insupportable. Comme il » m'en était tombé quelques gouttes sur » le dos de la main droite en lui tâtant » le pouls, je sentis à cet endroit une éro- » sion fort prompte, quoique je me fusse » essuyé la main aussitôt. Il se forma un » érysipèle au même endroit. J'y vis pa- » raître du pourpre et y sentis des dou- » leurs de rhumatisme qui se portaient » plus loin, etc. » § 1552. — Ce que dit ensuite l'auteur ne mérite pas moins d'attention.

de cette inflammation. Nous voyons ordinairement diminuer l'inflammation de la gorge, de la poitrine, des intestins, lorsqu'à la troisième ou quatrième saignée cette peau diminue ou même disparaît : mais nous présumons une fin funeste pour le malade, lorsque cette pellicule reste opiniâtrément, ou même augmente. Cependant cette induction doit aussi avoir pour fondement la combinaison des autres signes. — On a fait de fortes objections contre la théorie qu'on s'est faite de cette pellicule. Sydenham dit que si le sang d'une pleurétique ne coule pas horizontalement, mais perpendiculairement, il n'aura pas cette couenne, malgré l'égale vitesse de son écoulement ; il ajoute qu'il n'en sait pas la raison. Triller a vu cette couenne dans le dernier cas, et Van-Swieten confirme son observation par les siennes. Les deux partis ont probablement raison. Quant à moi, je n'ai vu cette couenne, dans les maladies inflammatoires, que quand l'ouverture était grande, et, par conséquent, lorsque le sang coulait horizontalement : mais l'ouverture peut être grande et le sang couler perpendiculairement, quand un peu de graisse se jette dans cette ouverture, et gêne le passage du sang, en le rétrécissant; ou quand la veine est ouverte latéralement. Le sang coule comme par gouttes sur le bras quand l'ouverture est trop petite : mais il ne paraît pas de couenne ensuite, parce que l'ouverture est trop petite : aussi les médecins mathématiciens pensent qu'il sort plus de sang épais que de clair par une large ouverture, proportionnément à la masse totale du sang; parce que le sang le moins épais est toujours porté vers les parois des vaisseaux, tandis que le plus épais coule au centre du canal. Il semble donc qu'une grande ouverture, si recommandée par Boerhaave, soit la cause que le sang sort avec ses parties les plus épaisses ; c'est-à-dire avec la couenne.

Werlhof, traitant un malade dans une pleurésie violente, lui fit ouvrir la veine du bras gauche opposé au siége de la douleur. Le sang était sain, et l'ouverture se ferma après qu'il fut sorti environ trois onces de sang. Il fit ouvrir la veine droite, et tirer encore huit onces de sang; mais celui-ci était très-inflammatoire. Il est probable que l'ouverture avait été plus grande la seconde fois; car la petitesse de l'ouverture est cause que le sang s'arrête, comme il était arrivé.

Mais il y a encore des objections (1) plus considérables à résoudre sur cet article. M. de Haën a trouvé une grande inconstance dans les phénomènes que le sang lui a présentés à cet égard. Les règles qu'on a voulu établir au sujet de cette couenne, lui ont paru également inconstantes. Je suis d'autant plus embarrassé des difficultés qu'il a remarquées, que la nature me les a aussi présentées. Peut-être ne sont-ce que des exceptions à faire à des règles trop générales; peut-être aussi n'est-ce pas trop se hasarder de dire qu'on ne doit admettre les règles qu'on a voulu établir, qu'avec le concours des autres signes. — J'ai moi-même observé à des gens bien portants un sang vraiment inflammatoire. Ces sujets avaient sans doute une disposition prochaine aux inflammations, comme j'ai eu lieu de le conclure d'autres circonstances; mais, dès que l'on ne voit pas de fièvre, point de dureté dans le pouls, ni de douleur locale, on doit penser qu'il n'y a pas d'inflammation. Toutes ces difficultés nous apprennent donc la nécessité de réunir tous les signes à l'observation de ce phénomène. — Il est intéressant d'observer les mouvements des malades, leur position dans le lit, leurs actions. Hippocrate regardait comme un signe mortel que les malades portassent la main au front, ou au hasard, comme pour chercher; ou sur les murs, sur les draps. J'ai vu ces signes, et particulièrement chez les malades qui sont morts avec des transports : mais j'en ai aussi vu se rétablir après avoir remarqué la même chose. J'ai vu un enfant de trois ans avoir un vomissement presque continuel pendant dix jours de suite, le pouls intermittent à la troisième, quatrième et cinquième pulsation ; sommeiller presque toujours, éprouver des mouvements convulsifs aux yeux, grincer continuellement des dents, et prendre enfin des médicaments le onzième jour pour la première fois : ses doigts se mouvaient sans cesse les uns contre les autres, de sorte que le sang lui sortait de dessous les ongles. Ces mouvements sont des signes de très-forte fièvre, de transport prochain, et, par conséquent, de

(1) Voyez le petit ouvrage anglais de M. Hewson : c'est lui qui a le mieux examiné le sang. Il est cependant encore permis de douter, malgré ses observations intéressantes.

danger. Dans le cas que je viens de rapporter, la maladie et ces mouvements étaient l'effet des vers.

La position que les malades tiennent au lit est une marque frappante de l'état interne du malade : elle mérite donc comme signe une attention particulière. Plus cette position est irrégulière dans les maladies inflammatoires, plus on a raison de présumer des anxiétés internes et du danger. Hippocrate nous a rapporté les positions que tiennent les malades dans ces cas-là, de manière à ne rien laisser à désirer. La meilleure position du malade est celle qu'il tient quand il est en santé. Être couché sur le dos, étendre le cou, les mains, les jambes, ne sont pas de bons signes; mais se coucher sur le ventre, mettre la tête aux pieds, sont de plus mauvais signes. Un malade qui laisse pendre ses pieds, jette les mains d'un côté du lit à l'autre, se découvre le cou, me présente de mauvais signes, parce que cela m'indique une anxiété considérable. C'est un signe mortel que de dormir la bouche ouverte (si ce n'est pas par habitude), et de courber et se croiser les jambes étant couché sur le dos. — J'ai vu nombre de fois tous ces signes, les uns avec quelques sujets, les autres avec d'autres, et quelquefois tous ensemble; et j'ai toujours jugé, sans me tromper, des anxiétés des malades et de leur danger. — C'est la marque d'une inquiétude dangereuse que de se courber la tête vers les pieds dans les fièvres aiguës; mais je n'ai pas trouvé cela dangereux dans la goutte chaude, dans les maladies accompagnées de très-grandes douleurs, non plus que chez les enfants et dans les maladies taciturnes, bizarres et mélancoliques. — C'est un très-mauvais signe que d'avoir les jambes pendantes; car je remarque ordinairement cette position vers la fin des inflammations de poitrine mortelles, ou du moins dans le délire qui précède la mort. L'envie d'être (1) levé et assis, et de sortir du lit est également un signe très-dangereux. J'ai remarqué ce premier cas dans la maladie d'un ecclésiastique attaqué d'une inflammation aux poumons très-violente, accompagnée de grandes anxiétés, sans expectoration. Le malade avait même déjà des sueurs froides. Je l'ai sauvé par de fortes doses de camphre. L'envie de se tenir sur son séant a été pour d'autres l'avant-coureur de la mort. Je me rappelle un homme de moyen âge qui avait passé sa vie presque toujours assis, à lire, à boire et à fumer. A la fin d'une inflammation de poitrine, il sortit du lit contre mon avis, se promena dans sa chambre et mourut quelques heures après.

Ce qui résulte de la différente position du corps dans quelques maladies chroniques de poitrine, nous fait connaître le genre et l'espèce de la maladie. On fait attention à cela dans l'hydropisie de poitrine qui ne se connaît presque point dans ses commencements, et qui, au jugement de Morgagni même, est si difficile à connaître, que les plus habiles s'y méprennent. Au commencement de cette maladie, le sujet éprouve une petite gêne indéfinissable à la poitrine : il la néglige parce qu'il n'en est pas beaucoup incommodé. Cette gêne devient une anxiété réelle dans les progrès de la maladie, et le sujet ne peut rester aisément couché, surtout s'il a la tête basse; ce qui arrive aussi dans l'hydropisie du péricarde. Cette anxiété l'éveille quelquefois au lit, et même lorsqu'il dort assis; mais ce signe si vanté est commun à d'autres maladies. Enfin il est mort des gens d'hydropisie de poitrine, en qui l'on a vu ce signe. — Ces sujets sont également incommodés d'être couchés sur l'un ou l'autre côté, si l'eau occupe les deux cavités de la poitrine; mais ils le sont moins, lorsqu'elle n'en occupe qu'une seule : ils peuvent alors se coucher du côté où est l'eau. J'ai aussi remarqué qu'en général ces malades sont obligés, hors du lit, de porter l'épine du dos un peu en avant. — Ceux qui ont un abcès aux poumons, ne peuvent ordinairement se tenir au lit que sur le côté où est l'abcès, parce que la pression de l'abcès sur le médiastin et le côté libre, rend la respiration très-difficile. Il est impossible à celui qui a un abcès des deux côtés de se tenir sur l'un ou l'autre côté, ce qui est commun à l'hydropisie de poitrine. On voit combien il est nécessaire de consulter les autres signes et les causes, si l'on veut distinguer un abcès au poumon, de cette espèce d'hydropisie; mais cet examen est difficile, parce qu'une inflammation aux poumons peut être, comme je l'ai déjà dit, suivie d'une hydropisie de poitrine, laquelle hydropisie présente tous les si-

(1) J'ai aussi remarqué ce signe plusieurs fois; et, entr'autres, l'année dernière, dans la maladie d'une fille de cinquante-trois ans, qui mourut d'une vraie pleuro-péripneumonie.

gnes d'un abcès, fait périr le malade, et ne se connaît qu'à l'ouverture du sujet. — On considère aussi dans les maladies aiguës les mouvements qui ne sont pas naturels; les soubresauts des tendons : il est vrai que ces mouvements se remarquent aussi pendant un sommeil inquiet, chez des sujets bien portants, et presque indistinctement dans des sujets peu ou très-malades. Ils accompagnent différentes fièvres pétéchiales, la petite-vérole maligne, la goutte remontée, les troubles d'esprit; mais on n'en peut rien conclure.

Le grincement des dents est aussi un mouvement convulsif. Je le remarque le plus souvent dans des enfants, et j'observe qu'il accompagne leurs fièvres, mais surtout leurs maladies convulsives. — Le tremblement des lèvres est un signe de conséquence dans les fièvres, à moins qu'il ne soit habituel. Boerhaave dit que le tremblement des lèvres signifie ordinairement des convulsions violentes dans les fièvres aiguës, et dans une fièvre très-aiguë un vomissement salutaire au troisième jour, si l'on a eu lieu de remarquer des signes de crise.— Les vraies convulsions dans les fièvres s'observent plus chez les enfants que chez les adultes. Je remarque qu'en pareil cas elles sont souvent le signe de vers. On sait qu'elles précèdent souvent l'éruption de la petite-vérole bénigne. Chez les femmes, elles ne signifient autre chose, dans les fièvres, qu'une affection hystérique; cependant elles sont toujours la marque d'un affaiblissement. Duret les regarde comme dangereuses; mais il est aussi des cas où elles sont plus effrayantes que dangereuses. J'ai vu les convulsions les plus terribles dans une inflammation de la gorge chez un homme gras et plein d'humeur. On n'avait vu aucun signe précurseur de ce symptôme. Ce fut la vue seule du chirurgien, qui était venu pour le saigner, laquelle occasionna ces mouvements. La saignée se fit néanmoins. Les convulsions revinrent, il est vrai, pendant qu'on le saignait; mais en trois jours le malade fut guéri. Les convulsions sont mortelles dans le délire. Huit accès d'épilepsie, les plus forts arrivés en un même jour dans une léthargie survenue à la suite d'une hydropisie générale, ne m'ont pas empêché de guérir entièrement le malade en peu de temps (1).

On sait par les ouvrages d'Hippocrate que la mélancolie se change en épilepsie, et celle-ci en mélancolie. Méad dit avoir connu par sa pratique qu'une épilepsie qui suit la folie est incurable. Selon Galien, de simples convulsions à la suite d'un délire sont mortelles. Duret est du même avis. J'ai cependant vu des convulsions dans le délire, sans que la mort s'ensuivît. J'ai même remarqué qu'on peut passer des convulsions au délire, et *vice versa*, et en revenir. J'ai eu sous les yeux pendant quatre ans, dans l'hôpital dont je suis médecin, une femme qui était sujette à éprouver en même temps et la fureur utérine et l'épilepsie. — Les forces des malades sont des signes importants dans la pratique de la médecine. Il m'arrive souvent de dire à des femmes: Vous êtes faibles; et d'avoir pour réponse : « J'élève cependant mon enfant. » On doit moins entendre par les forces naturelles celles avec lesquelles on fait les mouvements qui dépendent de la volonté, que celles qu'on aperçoit dans l'ordre et l'action des fonctions du corps : ainsi l'on entend par les forces d'un malade ce degré de force des solides avec lequel s'exécutent non-seulement toutes les fonctions qui dépendent de la volonté, mais encore les fonctions naturelles et vitales. — On peut prévoir des maladies avec probabilité en considérant le manque, ou le trop de force des sujets. Une santé athlétique est à craindre, disait Hippocrate, parce que le corps subissant malgré nous des changements continuels, celui qui est au plus haut point de santé, ne peut changer en mieux. Un sujet faible a le plus à craindre dans les fièvres putrides épidémiques, et un sujet fort dans les épidémies inflammatoires. Nous sommes d'autant plus en état de juger des maladies actuelles de ces différents sujets, que nous savons déjà par avance celle qu'ils ont le plus à craindre. L'état des forces nous met aussi en état de juger des changements et des crises de plusieurs maladies. Si nous voyons dans une inflammation de poitrine où tout se prépare à l'expectoration, que le malade n'ait pas assez de forces pour que cette crise s'achève, nous jugeons qu'il doit mourir parce que l'amendement n'est qu'apparent. Nous avons tout lieu de craindre

(1) M. Z a donné le détail curieux de cette cure dans le second volume des Mémoires de la Société de Zurich.

la gangrène dans un sujet fort, pris d'une colique violente, si la douleur augmente. En général, nous ne pouvons juger de la fin d'une maladie qu'en comparant les forces du malade, estimées par leurs signes, avec la force de la maladie. — Souvent les forces du malade semblent entièrement perdues, et elles ne le sont pas. J'ai vu des sujets qui, ayant l'estomac embarrassé d'une saburre glaireuse, perdirent tout-à-coup leurs forces au point qu'on aurait pu confondre leur état avec une fièvre maligne; j'ordonnai un vomitif, et les forces revinrent aussitôt. — Dans ces sortes de cas, on estime les forces d'après les causes qui ont précédé, et non d'après ce que le malade sent lui-même. M. Tissot dit que l'effet constant d'une matière pourrie dans les intestins est une faiblesse extraordinaire. — Le peuple juge du manque des forces par la seule présence de la maladie : voilà pourquoi il veut toujours dans les maladies aiguës qu'on donne des forces aux malades. Cette malheureuse manie cause la mort à un nombre inconcevable de sujets. Le peuple voit bien qu'on est faible quand on est malade; mais il ne sait pas que, dans l'accroissement de la maladie, rien n'affaiblit que la maladie même; et que ce n'est qu'en faisant cesser la cause du mal qu'on fortifie le malade. — Le manque totale de forces est souvent très-dangereux; mais il ne l'est pas toujours. On sait que les différentes espèces de vrai scorbut sont accompagnées de grandes faiblesses et d'abattement considérable d'esprit. Cette faiblesse devient peu à peu si grande, que le malade tombe en défaillance à la moindre occasion, au moindre mouvement, même en se tenant assis. Ces défaillances sont quelquefois aussi mortelles, si l'on ne couche promptement les malades. On voit souvent ce phénomène, en Angleterre, dans des matelots scorbutiques, après de longues navigations. — Un affaiblissement considérable n'est nullement dangereux en d'autres cas. J'ai souvent vu de grandes faiblesses, et même des convulsions après une simple saignée. Ces faiblesses cessent dès que le malade est mis dans une position horizontale. J'ai vu des femmes si abattues par des maux hystériques, qu'elles ne pouvaient faire trois pas dans leur chambre, sans que la tête leur tournât, sans évanouissement, et même sans tomber en convulsion. J'en ai vu d'autres tomber en syncope au milieu d'une conversation, et cependant se bien porter.

Les différents tempéraments méritent d'être considérés parmi les signes, parce que l'influence qu'ils ont sur certaines circonstances des maladies est de la dernière importance. J'entends par tempérament en général, *cette constitution du corps suivant laquelle l'homme sent, pense, agit, en tant qu'abandonné à cette force impulsive corporelle, il pense et agit comme il sent.* Relativement à ce qui peut nous intéresser pour la connaissance des maladies, j'entends par tempérament cette constitution du corps selon laquelle l'homme sent et juge ses maladies : ce sentiment que l'homme a de sa maladie est l'idée de ses effets sensibles. Le jugement porté sur ce sentiment est en raison du tempérament du malade, et se manifeste par sa conduite. On voit donc que les tempéraments doivent être considérés comme signes, parce que l'influence qu'ils ont sur certaines espèces de maladies se fait connaître par des effets visibles. — C'est particulièrement dans l'expression du sentiment que le malade a de sa maladie que le tempérament se fait connaître comme signe. Les plaintes des malades sont en général, dans les mêmes maladies, en raison de la différence de leur tempérament. Les uns ne se plaignent pas du tout, les autres se plaignent beaucoup; quelques-uns se plaignent extrêmement, quelques autres sont même furieux dans leurs plaintes. Le médecin s'abuserait donc extrêmement si, de la différence de ces plaintes, il concluait à des effets différents, qui n'ont cependant que les mêmes causes. Or, la cause étant toujours égale à son effet, il s'ensuit donc que ce que l'on aperçoit de plus dans certains malades doit venir du tempérament, et n'entre pour rien dans les effets proprement dits des mêmes causes, qui ne peuvent produire des effets différents; ce qui est une vérité incontestable. Si les mêmes maladies semblent être différentes, ce n'est donc que par la manière dont les sujets différents sentent et jugent leurs affections. — On ne peut définir la grandeur du mal au milieu des symptômes douloureux que quand on est instruit d'avance du tempérament du malade, et qu'on peut juger par là s'il en dit trop ou trop peu.

J'ai vu des gens doués d'un sentiment extrêmement délicat, et qui était même pour eux un sujet de peine durant toute

leur vie, ne rien faire, dans les accès de goutte les plus violents, que de mordre les draps du lit pour cacher la violence de leurs douleurs. J'ai vu au contraire des femmes qui comparaient les douleurs modiques d'un vésicatoire au feu d'un bûcher ardent. Ceux-là étaient une espèce de philosophes, celles-ci des furies. — Le même homme regarde la terre comme un désert affreux lorsque ses nerfs sont si affaiblis, qu'il ne peut plus se soutenir. Ressent-il une force passagère, dès l'instant c'est pour lui que la campagne se couvre de fleurs, que le soleil répand son éclat, que les oiseaux font retentir les bois de leurs chants mélodieux. L'homme est en santé, dans le sens le plus précis, lorsque la raison maîtrise son imagination et lui présente les choses dans leur vrai jour. On voit donc qu'il n'est pas question ici de connaître les tempéraments par leurs signes, mais comment on peut, par la connaissance antérieure des tempéraments, parvenir à celle des différentes maladies. — L'état de l'âme considérée comme indépendante du corps est aussi un des signes les plus importants dans les maladies, et un signe auquel les médecins ne sauraient faire trop d'attention. Si l'on peut assurer que le vrai bonheur temporel de l'homme consiste dans l'état sain de ses nerfs, il n'est pas moins vrai d'un autre côté que l'état paisible de l'âme est possible indépendamment des nerfs ; et que cet état de l'âme est aussi un signe de la dernière importance dans les maladies. Les espérances flatteuses que me donne un rayon de gaîté de la part des malades ne sont pas toujours vaines. Tout se réunit à soutenir le malade jusqu'au tombeau, lorsque l'esprit est assez ferme pour ne pas céder aux souffrances du corps.

Cette fermeté n'est pas impossible. Quoique les passions soient souvent l'effet de l'appétit de nos sens, et que le corps ait, dans nombre de cas, un pouvoir absolu sur l'âme, elle n'est pourtant pas toujours son esclave. Nous ignorons, à la vérité, comment l'âme peut agir sur le corps et le corps sur l'âme, parce que nous ne connaissons pas les lois de leur union ; mais il n'est pas moins vrai que l'âme s'affranchit quelquefois, et que son état avantageux contribue au bien-être du corps, du moins indirectement. L'expérience nous apprend que l'âme peut être tranquille au milieu des plus grandes souffrances. La philosophie stoïque était fondée sur ce principe, qui certainement doit être aussi dans la nature. Le Tasse savait être maître si absolu de son corps, qu'il semblait perdre toute sensibilité dans son enthousiasme. Cardan, au milieu des plus cruelles douleurs de goutte, s'élevait quelquefois tellement au-dessus de ses affections corporelles, qu'il ne sentait plus la moindre douleur, jusqu'à ce que son esprit se détendît; et toutes les fois il surmontait ainsi ses douleurs par de nouvelles méditations. — Scaron n'avait pas la même force d'imagination que Cardan; mais il n'en avait pas besoin, parce que la gaîté naturelle de son caractère était si grande, qu'il paraissait même insensible aux tourments inexprimables de sa goutte, de manière que son âme semblait faire ses fonctions, indépendamment du corps, et rester inébranlable sur les ruines de la machine qu'elle animait.

Tout médecin expérimenté sait que les suites des maladies de l'esprit ne peuvent se guérir par aucun remède physique, si l'âme ne concourt pas au soulagement du malade. La patience, la fermeté, la grandeur d'âme la plus noble ne succombent, il est vrai, que trop souvent sous la violence des causes physiques ; mais je vois souvent aussi ces vertus triompher dans un corps faible et usé par des maux physiques. Plus l'âme du malade seconde les soins du médecin, plus son espérance doit être grande. On a souvent vu les avis prudents d'un médecin intelligent commencer et achever des cures qui paraissaient impossibles. — Ce que je dis ici est fondé sur une expérience journalière. S'il est donc des maladies dans lesquelles la patience, l'assiduité, la complaisance discrète, la bonté même du médecin peuvent agir sur l'esprit des malades au point de contribuer à leur guérison, c'est aussi conclure avec justesse que de dire qu'il est des cas où les dispositions de l'âme peuvent être cause occasionnelle des changements du corps ; mais comment s'opère ce changement, ce sera toujours une énigme. Nous savons bien ce que peuvent produire les différentes passions. Le corps en est toujours plus ou moins changé. Swift était maigre et décharné, tant qu'il fut maîtrisé par l'ambition : dès qu'il eut perdu l'esprit, il reprit son embonpoint. Que conclure néanmoins de ce phénomène et de mille autres semblables? Que nos passions nous changent: rien de plus. Ou

cela nous fera voir, si l'on veut, que le jeu des passions et les dispositions de l'esprit ayant une si grande influence sur notre santé, il est de la dernière importance pour un médecin de tâcher de faire rentrer l'esprit et les passions dans l'ordre, mais non pas de chercher à déterminer spécifiquement les causes qui ont pu produire ces changements, parce que c'est chercher l'impossible. — On voit des sujets d'un esprit si vif, qu'ils semblent se consumer comme une lampe; d'autres, sans avoir cette vivacité, s'occupent avec activité de mille bagatelles, sont portés à l'impatience, à l'inconstance, à l'humeur, à la colère, à la singularité et à d'autres passions peu violentes. Ce sont des soucis, des peines imaginaires qui les tourmentent, des craintes mal fondées qui les agitent, les fatiguent et les font enfin tomber et dépérir. — Un médecin qui voit de tels sujets se tourmenter sans cesse par des motifs mal fondés, qui ne font qu'entretenir leur mauvaise humeur, ébranler et affaiblir leurs nerfs, a donc un signe certain que ces gens sont exposés à l'une ou l'autre des maladies dont nous venons de parler, et même à plusieurs autres. — Un chagrin continuel est nuisible à l'énergie des nerfs, à l'activité des tendons, à la digestion, à la circulation du sang, à la sécrétion des humeurs et à la nutrition. Les sujets qui s'abandonnent à ces chagrins sont si faciles à s'émouvoir, que le moindre contraste, la douleur la plus faible, le moindre dommage bouleverse chez eux toute l'économie animale, et qu'ils sont à la suite de ces moments dans le plus grand danger : sans même y être, ils enverront chercher le médecin à minuit comme à midi, avec autant d'empressement que s'ils avaient trente maladies à la fois.

Il est de ces sujets bizarres qui ne sont devenus tels que par un défaut d'éducation. Accoutumés dès l'enfance à faire leur volonté, ils ne peuvent plus souffrir dans un âge plus avancé que quelque chose s'oppose à leurs vues, à leurs désirs; de sorte qu'ils seraient comme dans un état spasmodique pendant tout le cours d'une année, si l'on s'opposait pendant tout ce temps-là à leur volonté. Ce sont particulièrement ces sujets fantasques et boudeurs qui reprochent aux médecins une infinité de fautes imaginaires, qui décrient toujours comme des inepties leurs observations les plus solides, les méthodes les mieux réfléchies, les remèdes suivis des meilleurs succès; qui semblent commander avec un ton d'autorité qu'on les guérisse, et qui sont incapables de souffrir la contradiction la plus modérée, lorsqu'après avoir été secourus, ils retombent encore dans la même maladie par leur opiniâtreté et leur mauvaise humeur. — Ces sujets tombent plutôt malades que d'autres, et le sont plus longtemps et plus fortement. Le combat continuel de leurs passions, toujours alarmées par la vanité qui les trouble à la moindre augmentation de leurs incommodités, les soins, les inquiétudes de leurs amis ne font que leur aigrir l'esprit; et, vouloir les consoler, c'est leur rappeler leurs maux, paraître vouloir les chagriner à dessein. Dans cet état, leurs humeurs se dénaturent pour ainsi dire, changent de caractère; tout est chez eux dans un trouble qu'il n'est presque plus possible de démêler : le corps est altéré par les peines de l'esprit, l'esprit souffre des altérations du corps, et les sujets sont dans un état d'autant plus dangereux, que leurs humeurs se sont toutes altérées par des progrès insensibles dont il n'est plus possible de discerner ni les causes particulières, ni les effets individuels. Tout l'homme est malade, et aucune partie n'est solidairement lésée : cependant la maladie est des plus sérieuses. S'il leur survient une maladie accidentelle, on peut juger, par cet état antérieur des sujets, quel deviendra celui de la maladie subséquente.

Les hommes devraient s'accoutumer à supporter leurs peines et ne pas se contenter de les sentir; car on sait quels prodiges résultent de l'habitude dans le moral comme dans le physique. Ce n'est que la faiblesse de notre volonté qui fait notre faiblesse. On est toujours assez fort pour faire ce que l'on veut fortement. Le mot vertu dérive d'un mot qui signifie la force, *vis, vires, virtus*. La force est le fondement de chaque vertu, et la vertu n'est le partage que d'un être faible de sa nature, mais fort par sa volonté : voilà pourquoi un malade qui a connu l'adversité supporte sa maladie infiniment mieux que celui qui a toujours vécu dans le sein du bonheur. La prospérité est un tourbillon qui nous enveloppe de toutes parts, et ne nous laisse l'occasion de nous reconnaître qu'au moment où le sort le fait disparaître, ou que, lorsque près du tombeau, l'éclat des richesses vient s'éclipser derrière l'appareil lugubre de la mort. Il est rare que dans ces moments

l'homme ait assez de temps pour sentir qu'il était homme avant ce dernier moment : aussi voyons-nous très-souvent ces malades périr par leur chagrin ou leur désespoir, tandis que leurs maladies ne seraient pas toujours mortelles s'ils avaient pu se persuader auparavant que le tombeau fait cesser toute distinction parmi les hommes. Plus un homme se fâche contre sa maladie, plus il est certain que la maladie sera bientôt plus forte que lui.

La fermeté est donc un bon signe dans toutes les maladies. La mort présente ne me paraît pas si à craindre que les seuls effets du découragement. Il faut mourir; mais n'est-ce pas une fureur que de se précipiter au moment où l'intrépidité pourrait peut-être triompher de la longue nuit du tombeau. On voit souvent l'éruption du pourpre précédée d'un extrême abattement d'esprit. Cet abattement reparaît quand l'éruption rentre; et souvent, lorsque l'éruption reste, il persiste, si le malade est dans un lieu clos et chaud, trop couvert, ou prend des médicaments échauffants, comme il n'arrive que trop fréquemment pour le malheur de ces malades. Je remarque aussi que ces malades meurent quelquefois subitement à la terminaison heureuse de cette maladie, lorsqu'une peur chimérique s'empare de leur esprit. Le jeune Stockar, médecin suisse, dit que quand ces malades souhaitent la mort, ils ne meurent pas; car c'est un signe qu'ils ne la craignent pas. —Je me sens naturellement porté à dire en moi-même à un malade: Tu mourras, lorsque je remarque dans une fièvre inflammatoire un homme impatient, de mauvaise humeur et revêche; parce que ces fièvres demandent un prompt secours et une disposition décidée de la part du malade à s'y prêter. La plupart des maladies aiguës et chroniques se prolongent par l'impatience des malades, et leurs emportements les rendent souvent mortelles. Ils reprochent à la nature des maux qu'ils ne se sont attirés qu'en l'offensant.

La résignation est ordinairement un état avantageux dans les maladies; c'est une marque de la tranquillité de l'âme, quoique souvent d'une mort prochaine : mais on peut toujours voir de bon œil un esprit tranquille, lorsque les forces ne sont pas encore entièrement éteintes. La nature peut du moins combattre la maladie sans autre trouble que celui de la maladie même, et opérer quelque mouvement avantageux par des ressources qui nous sont la plupart du temps inconnues; ce qu'elle ne pourrait pas faire si le malade était dans le découragement qui en perd un si grand nombre. — La mort n'est pas si effrayante que la vie d'un homme qui se représente la mort comme redoutable. J'ai vu des gens bien portants parler de la mort, et des malades mourir; mais ces gens bien portants étaient de vrais agonisants : car tous les moments de leur vie, ils mouraient de peur, à l'idée de la mort. On voit, il est vrai, bien des gens redouter la mort par l'effet des fausses idées qu'ils ont de la justice d'un Dieu qu'ils se représentent comme aussi cruel que les hommes sont habiles à se forger leurs craintes et leurs malheurs; mais c'est une stupidité qui n'est le partage que des âmes rampantes et mercenaires, et non le fait des vrais adorateurs d'un Dieu plein de bonté. Moins un homme raisonnable a craint la mort pendant sa vie, plus il meurt tranquille.

Cette tranquillité d'esprit est cependant aussi un très-mauvais signe en bien des occasions. On a remarqué que les forces de l'âme augmentent dans les enfants à mesure que celles du corps diminuent, et qu'ils ne sont jamais plus aimables que dans leur dernière maladie. — On remarque aussi que l'imagination s'élève d'une manière particulière aux approches de la mort. Il arrive même que les malades déterminent l'heure de leur mort, malgré les espérances du médecin, et qu'ils meurent réellement à cette heure-là (1).—On observe dans les enfants malades et en danger une complaisance peu naturelle en toutes choses, une intelligence qui n'est que le fruit de la réflexion et de l'expérience, un esprit et une éloquence qui s'élèvent infiniment au-dessus de leur âge; c'est l'avant-coureur de la mort. Cette élévation des facultés de l'âme est aussi plus grande dans les personnes de moyen âge, que dans

---

(1) J'ai été témoin d'un pareil événement avec M. de Rébillé, médecin attaché à la personne de monseigneur le duc d'Orléans. La malade, âgée de cinquante-trois ans, nous dit en s'alitant qu'elle mourrait le septième jour, à sept heures du soir. Cela arriva ponctuellement. Elle conserva sa tranquillité d'âme jusqu'au moment de son agonie, qui fut très-longue.

celles d'un âge plus avancé. Il semble que la nature fasse parcourir à ces sujets tous les périodes de la vie en un clin d'œil, et que l'on ne doive compter ses jours qu'autant qu'on vit moralement. J'ai connu une personne dont la dernière maladie fut une folie. Quelques heures avant la mort sa raison lui revint; elle éleva son âme à Dieu avec les expressions les plus pathétiques, fit sentir dans les termes les plus énergiques la frivolité des choses de ce monde, remit la tête sur le lit, et mourut.

Malgré toutes ces observations, la tranquillité d'âme est, comme je l'ai déjà dit, un bon signe dans les maladies. L'augmentation des facultés intellectuelles, dont je viens de parler, est, dans les cas susdits, un avant-coureur de la mort, mais cette élévation de l'âme est bien différente de la grandeur d'âme stoïcienne. Bien loin de parvenir à cette tranquillité d'âme par l'élévation des facultés intellectuelles, on manquerait plutôt son but, parce que l'élévation de l'âme de ces moribonds vient de causes bien différentes de celle d'une tranquillité d'âme acquise par réflexion et par contrainte. L'élévation d'âme de ces mourants a quelque chose de doux et de paisible, qui ne se remarque pas dans l'autre cas.—Il y a encore d'autres cas où la tranquillité d'âme n'est pas un bon signe. Arétée a très-judicieusement observé que non-seulement les passions occasionnent des maladies, mais que les maladies mettent aussi l'esprit dans des états contraires à l'état naturel. Il dit qu'on remarque dans les hydropiques une humeur accommodante et une patience qui proviennent, non d'une bonne espérance, mais de la nature même de la maladie. Ce grand médecin dit encore que les malades ne perdent pas courage dans le crachement de sang, qui est cependant une maladie toujours dangereuse. Il ajoute très-bien qu'il pense que c'est l'insensibilité des poumons qui est la cause de cette tranquillité d'âme; car la moindre douleur fait toujours craindre la mort à certain point. J'ai souvent fait la même observation chez des sujets qui, avec un abcès dans la poitrine, ne perdirent pas espérance jusqu'au dernier moment. — Enfin un calme ou une tranquillité subite dans une maladie accompagnée de douleurs très-grandes et qui troublaient l'âme, annonce la mort; de même que la cessation soudaine des douleurs dans les inflammations des intestins.

Le retour soudain de la raison après la frénésie annonce aussi la mort. Après une profonde mélancolie ce retour signifie quelquefois la frénésie. J'ai été le médecin d'une jeune dame d'un esprit très-pénétrant, éclairé, laquelle avait eu quatre attaques de folie avant que je l'eusse connue. Quelques années après elle se porta très-bien; elle avait l'esprit aussi brillant qu'auparavant; elle était aussi aimable que jamais elle le fut. Dans ces circonstances, elle devint grosse, eut le pourpre, et fut si affaiblie par ses couches, qu'elle tomba dans de violentes convulsions. Malheureusement pour elle, un ignorant praticien lui entretint ses convulsions pendant un an par des saignées, des purgatifs, des bains chauds et du thé. Lorsque je fus demandé, elle avait tous les cinq jours les accès les plus terribles de convulsions. Elle se refit très-bien par l'usage de mes remèdes, et tout le monde la croyait bien rétablie. Elle l'eût été en effet si j'avais aussi l'art de guérir les causes morales des maladies.

Au bout d'un an, elle tomba dans une profonde mélancolie, occasionnée par des causes manifestes; ensuite dans un égarement d'esprit : de là, dans sa mélancolie. Elle s'imaginait être la plus vile de toutes les créatures, une (1) réprouvée, un anneau détaché de la chaîne de tous les êtres, née pour être damnée. Dans ses moments les moins obscurs, elle se disait un habitant des enfers; et, dans ses plus tristes moments, elle se croyait dans les flammes, etc., et disait que toutes les maladies qu'elle avait eues par le passé étaient l'effet de cet état. De ces faux principes, elle déduisait les conséquences les plus bizarres, et avec justesse : mais ce qu'il y avait de plus fâcheux pour moi, c'était son opiniâtreté à ne vouloir prendre aucun médicament. Telle était la vie qu'elle avait menée pendant un an

(1) Derham, si je ne me trompe, nous raconte un fait semblable. Une dame d'une très-bonne constitution et fort âgée, s'était mise en tête qu'elle serait damnée, malgré sa vie honnête et régulière. Toutes les représentations d'un honnête ecclésiastique étaient inutiles auprès d'elle. Enfin, elle prit un verre de dessus la table, le lança sur le carreau, en lui disant : Je suis aussi sûre d'être damnée, qu'il est vrai que ce verre va se briser; mais il ne se brisa point. *Théol. phys.*

dans la solitude, en prières, et dans la conversation d'un sombre ecclésiastique. Elle était presque dans un funeste désespoir, quand sa mélancolie cessa tout-à-coup. Elle reconnut que ses principes, les conséquences qu'elle en tirait, et le changement total de sa manière de vivre, avaient été les tristes effets d'une imagination dérangée. Elle se fit un plan de vie tout différent, très-raisonnable, et conforme à son état. On remarquait chez elle en tout la même pénétration et la même étendue de lumières; elle riait néanmoins quelquefois d'une manière peu naturelle. Après avoir ainsi passé trois mois, elle tomba dans la folie la plus effroyable. — On voit, par tous les détails de ce chapitre, combien les signes particuliers des maladies sont étendus. Je n'en ai rassemblé qu'un petit nombre. La nature est trop vaste, et l'esprit humain trop borné pour saisir tous ses phénomènes ou même pour les apercevoir seulement.

CHAPITRE V.

DE L'INFLUENCE QUE L'ART D'OBSERVER A SUR L'EXPÉRIENCE.

Le système d'une maladie ne se trouve pas par l'art d'observer seul; car il faut voir les choses telles qu'elles sont, avant de pouvoir examiner pourquoi elles sont ainsi. La connaissance des vérités particulières nous mène à celle des vérités générales, qui découlent toutes d'une suite d'observations bien combinées. La connaissance des faits sert à établir les axiomes. L'esprit d'observation nous fournit la connaissance historique, et le génie la connaissance philosophique.

On fait attention aux symptômes, afin de parvenir par leur moyen à discerner les signes, à connaître l'histoire des effets, et à remonter par ceux-ci aux causes inconnues. Nous ne connaîtrions jamais l'intérieur de la nature, si ce qui tombe sous les sens ne nous instruisait pas de ce qui n'y tombe pas. Dès que nous connaissons tous les symptômes d'une maladie, il ne faut plus que les comparer entr'eux, distinguer ce qui est constant de ce qui ne l'est pas, combiner ce qui en est essentiel, pour avoir la connaissance de son commencement, de ses progrès et de sa terminaison. C'est dans cette histoire si diversifiée, mais généralisée de plus en plus, que se trouve le fil le plus sûr pour nous conduire aux différentes causes rapportées dans les Livres suivants de cet ouvrage, et pour passer de ces causes aux différentes méthodes praticables pour adoucir ou guérir les maladies. L'importance de l'art d'observer se fait assez apercevoir par l'ensemble des connaissances les plus nécessaires au médecin. — Sans la connaissance des signes, la plupart des maladies seraient pour nous un labyrinthe impénétrable. La nature des maladies est souvent si embrouillée et si cachée par le concours des circonstances non-essentielles, qu'on est obligé d'avoir recours aux circonstances les moins importantes en elles-mêmes; parce que ces circonstances, comparées avec tout ce qui a précédé, accompagné et suivi la maladie, donnent quelquefois les lumières les plus intéressantes pour apprécier les choses. On n'a fait un si grand nombre de maladies incurables, que faute de bien connaître les signes; et c'est par-là qu'on méconnaît les maladies compliquées, qu'on prend une maladie pour l'autre, et que l'on emploie dans celle-ci les remèdes qu'il faudrait réserver pour celle-là. L'observation et la comparaison exacte des circonstances, et les indications qu'on en tire, sont la seule voie sûre et la plus simple pour parvenir à discerner le caractère des symptômes et des signes. La description exacte et sincère de leur commencement, de leurs progrès et leur suite, fait l'histoire de la maladie. Hippocrate, qui faisait attention à tout, qui approfondissait tout et qui n'a rien approfondi en vain, a regardé à la couleur des yeux, de la peau, des cheveux, afin de ne laisser échapper aucun signe du tempérament des sujets qui étaient exposés particulièrement à certaine maladie, plutôt qu'à une autre. Il apercevait par ce moyen, le plus heureusement, le présent, le passé et l'avenir.

L'histoire des maladies est donc ce qu'il y a d'essentiel à connaître pour le médecin. Il faut connaître quelle solution a naturellement une maladie, quand elle est abandonnée à elle-même; parce que la médecine ne devant être que l'imitation de la nature, il faut connaître comment celle-ci dirige ses opérations pour pouvoir la suivre et la seconder avec celle-là. On ne connaîtrait jamais le caractère vrai et constant d'une maladie, si l'on changeait le cours de la nature

par un régime mal approprié, ou si on l'arrêtait par des médicaments mal appliqués, ou peu convenables, ou inutiles, ou dangereux; il faut suivre toutes les circonstances telles qu'elles se présentent dans la nature. On doit rapporter dans les cas qu'on observe, quelles étaient les forces apparentes et réelles, et les tentatives de la nature, si on peut l'apercevoir aussi exactement qu'on le désire. C'est un objet essentiel pour juger de l'issue des maladies; mais il ne faut pas affaiblir, troubler ou détruire ces forces, par des obstacles. — On ne doit pas non plus multiplier ni diversifier l'effet simple d'une cause simple, si l'on veut remonter de cet effet à sa cause. C'est compliquer, multiplier et rendre méconnaissables des effets simples et constants, que d'y ajouter mille circonstances étrangères à leurs causes ordinaires, et, par conséquent, changer ce qu'il y a d'apparent et d'essentiel. En effet, c'est souvent le médecin lui-même ou les assistants qui donnent lieu à des phénomènes non essentiels. Cela peut venir d'autres causes, des différentes méthodes, de la désobéissance des malades, de leurs passions, des fautes qu'ils font dans le boire ou le manger, ou dans l'usage des médicaments, etc. Aussi, toutes les observations faites d'après des méthodes absurdes, ou avec trop de précipitation, nous deviennent inutiles. Il serait même souvent dangereux de s'y fier; car elles ne présentent pas la nature telle qu'elle est, mais comme on l'a altérée ou comme on l'a mal vue.

Les véritables vertus des médicaments seraient également inconnues, si l'on ne savait pas ce que la nature abandonnée à elle-même peut espérer d'avantageux, de nuisible ou d'inutile dans les maladies. Comme ce que fait inutilement la nature dans les maladies, est toujours plus ou moins nuisible à l'état du malade, on voit par là qu'il est également essentiel de faire attention à ce point intéressant, et que, par conséquent, les médicaments qui ne feront pas de bien seront aussi plus ou moins préjudiciables. Il faut donc aussi savoir estimer ces effets des médicaments pour éviter d'en faire une application abusive, et pour discerner ce qu'ils ont pu produire de réel dans les symptômes essentiels ou accidentels.

Il semble que le but d'Hippocrate ait été de nous mettre sur la voie de ces découvertes, en même temps qu'il voulait nous dépeindre la nature par ses traits les plus reconnaissables. En effet, il ne parle presque point des médicaments qu'il a employés dans les maladies de ses épidémies. Il ne s'occupe que de suivre la nature pour la reconnaître et nous faire voir les routes qu'elle prend quand on la laisse agir. C'est par là qu'on peut savoir ce que les médicaments opéreront, et pour combien ils entreront dans les symptômes des maladies. On lui a reproché de ne nous avoir laissé que des histoires de malades qui sont morts pour la plupart; mais on lui reproche justement ce qui lui mérite les plus grands éloges. Hippocrate, qui voulait connaître le vrai caractère des maladies, pouvait-il le faire mieux qu'en observant aussi soigneusement qu'il l'a fait celles dans lesquelles la nature a succombé sous la force du mal? C'était le seul moyen de pouvoir discerner les symptômes essentiels, et de généraliser les principes de l'art. Il ne s'en est cependant pas tenu là. Il a aussi observé comment la nature agissait quand elle pouvait triompher, et par là il nous a laissé la voie de l'imitation, tant dans les cas de mort que dans ceux de guérison. Hippocrate ne doutait pas que les âges postérieurs découvriraient des moyens d'aider la nature qui lui étaient inconnus; mais, en attendant, il a voulu nous la faire voir telle qu'elle était, et il l'a si bien vue, qu'on la reconnaît toujours aux traits avec lesquels il la présente. Enfin, Hippocrate n'eût-il jamais guéri de malades, il n'en mériterait pas moins d'estime et de reconnaissance de la postérité, pour nous avoir abrégé la voie de l'observation et avoir appris à nous dire presque infailliblement, telle chose arrivera dans telle maladie et elle se terminera ainsi. Les plus grands hommes, et même ses envieux parmi les anciens, lui ont rendu la justice qu'il méritait à cet égard.

En général, les anciens se servaient peu de remèdes, saignaient assez rarement, se contentaient de prescrire un régime léger et délayant, et, par ce moyen, ils pouvaient voir les opérations de la nature qu'ils ne violentaient jamais. Peut-être pensaient-ils comme Rousseau, qu'ils pourraient voir mal ce qu'il convient de faire; c'est pourquoi ils voulaient bien voir auparavant l'objet sur lequel se fonde tout ce que le médecin doit faire. — Ainsi, celui qui aspire à la vraie expérience en médecine doit

auparavant tâcher de connaître ponctuellement l'histoire véritable des maladies, laquelle est la base de l'art. Pour cet effet, il faut observer chaque maladie en particulier, ranger ensuite, dans l'histoire générale des maladies, chaque phénomène dans l'ordre qu'il se présente dans la plupart des maladies; y faire distinguer le commencement, les progrès, la fin, comme on l'observe dans la plupart des cas. La description des phénomènes rares et des symptômes inconstants se réserve pour l'histoire particulière des maladies, et qui se rapporte aux cas individuels; mais cette histoire générale ou particulière n'est toujours que celle des effets, parce qu'on ne peut établir les causes que quand l'histoire des effets a été discutée avec tous les soins nécessaires. Les réflexions plus générales et plus étendues, relatives aux cas particuliers, les règles, les axiomes, les vérités fondamentales, enfin ce qu'il y a de vraiment théorique, se présentent à la fin, quand on a toutes les données nécessaires à des conséquences lumineuses. Plus les yeux ont vu, plus l'esprit voit aussi.

Hippocrate regardait l'art d'observer comme la partie la plus essentielle de la médecine; aussi a-t-il observé les maladies avec les plus grands succès. On a même remarqué que ce qu'il nous dit des traitements des maladies ne fait pas la dixième partie de ses ouvrages, et que tout le reste traite des signes. Les Grecs qui l'ont suivi se sont également occupés de la connaissance exacte des phénomènes des maladies, et de leurs signes; c'est par là qu'ils parvinrent à connaître les causes et les indications curatives. Celse dit que les médecins postérieurs à Hippocrate s'en sont toujours tenus à la doctrine qu'il avait laissée sur les signes, quoiqu'ils aient introduit beaucoup de nouveautés. C. Aurelianus s'occupait tellement des signes, que souvent il ne fait pas mention du reste des symptômes: quelquefois même il peint avec cette connaissance seule les maladies de la manière la plus précise et la plus vraie. Quelques médecins ont cependant donné dans l'abus à cet égard.

Avicenne multipliait sans raison les signes des maladies. Cette faute n'a été que trop imitée par les modernes, parce qu'il est facile de se livrer à l'imagination, mais on eut moins de goût pour la connaissance des signes, lorsqu'on ne chercha plus la nature dans la nature. Ce goût disparut du temps de Paracelse et des chimistes, qui ne cherchèrent plus les signes que dans l'urine, et qui prétendaient guérir les maladies sans les connaître, et songeaient moins aux médicaments particuliers convenables aux circonstances, qu'à des panacées universelles. Les médecins mathématiciens cherchèrent la nature dans leurs calculs, et ne trouvèrent que des nombres sans valeur pour résultat de leurs combinaisons. Ils ne songèrent même pas que c'étaient les mouvements de corps organisés qu'ils calculaient, et que ces corps ayant un mouvement intrinsèque, il fallait démêler au juste la cause de ces mouvements avant d'en vouloir déterminer les effets, comme on détermine les lois du mouvement des corps bruts, et qui sont toujours par eux-mêmes dans un état d'inertie. La cause du mouvement des corps vivants organisés étant une énigme à jamais impénétrable, même dans l'état le plus régulier de santé, n'est-ce pas une vraie folie que d'oser déterminer les mouvements irréguliers de la nature par des hypothèses auxquelles on peut également opposer d'autres hypothèses? — Sydenham, Baglivi, Stahl, ont la gloire de nous avoir ramenés à la voie la plus sûre, après les plus grands efforts. Plusieurs célèbres médecins, sortis de l'école de Boerhaave, nous ont affermis dans cette voie, et l'on peut dire de ces grands médecins ce qui, suivant un philosophe chinois, est le comble de la gloire: « Leur siècle ne pouvait pas se passer » d'eux. »

L'art d'observer est donc, par rapport à l'expérience, de la dernière importance, parce que l'histoire naturelle des maladies est la base de la science du médecin, mais on peut aussi avoir l'art d'observer, sans avoir celui de raisonner comme il le faut d'après les phénomènes. L'esprit d'observation doit nécessairement être aidé du génie. Celui-là remarque ce qui tombe sous les sens, celui-ci voit la liaison des vérités générales. L'un nous donne la science des faits, l'autre celle des choses. L'esprit d'observation nous montre ce qu'enseignait Hippocrate; le génie, ce que Galien voulait enseigner, et ce qu'il aurait réellement enseigné dans un siècle plus éclairé. — Saadi, dit-on, demanda au sage (1) Lok-

(1) Auteur de fables écrites en arabe. Quelques-uns le confondent avec Esope;

man de qui il avait appris ce qu'il savait? « Des aveugles, répondit cet Indien, qui » ne posent jamais le pied sans être bien » assurés de la solidité du sol : j'ai ob- » servé avant de raisonner : j'ai raisonné » avant d'écrire. »

LIVRE V.

DU GÉNIE ET DE SES PREMIERS PAS VERS L'EXPÉRIENCE.

CHAPITRE PREMIER.

DU GÉNIE EN GÉNÉRAL.

Ce n'est pas assez de considérer exactement les objets et les faits individuels, il faut encore avoir l'art d'en déduire des notions générales et conformes à la nature des choses. C'est par le génie qu'on parvient à cet art. — Le génie a, d'un commun accord, la première place entre toutes les qualités de l'esprit. On y trouve quelque chose qui s'élève au-dessus de ce que pense et fait le commun des hommes, quelque chose même d'original. J'entends par génie un haut degré d'esprit, accompagné d'un haut degré de finesse et de pénétration, ou un haut degré de perfection dans toutes les facultés intellectuelles. — On voit des poètes chercher le fond du génie dans la force de l'imagination. Un poète de cette espèce a droit de penser comme il veut de sa propre grandeur. Il lui est permis de penser qu'il y a plus de grandeur à faire un vers qu'à conduire un empire, et même plus à chanter un héros qu'à l'être soi-même. C'est d'après ce faux principe qu'on a dit tant de choses fausses sur l'article du génie. On a même refusé au génie certain degré de raison, parce qu'on a pris les écarts et les transports fougueux d'une imagination déréglée pour le génie.

Si la fougue de l'imagination faisait le vrai génie, il ne faudrait donc abandonner la conduite d'une armée ou d'un État qu'à ceux qui ont plus de finesse (1) que de prudence, plus de feu que de forces, plus d'inconstance que d'uniformité, qui voient toujours plus qu'on ne peut dans la nature, et qui ne cherchent que par des boutades ce qui est véritablement grand. — Le génie, considéré sous le point de vue le plus avantageux, semble consister dans toutes les forces possibles de l'intellect. Un homme de génie a un esprit plein de force et de vivacité, mais, comme ces forces ne tendent qu'à la véritable grandeur, elles paraissent toujours n'agir qu'à son gré, et comme il le

---

mais il est probable que ni l'un ni l'autre n'ont écrit les fables qu'on leur attribue.

(1) L'auteur se sert du mot *witz*, qui se prend dans le même sens que l'anglais *wit*. Il n'est guère possible de donner une signification déterminée à l'un ou à l'autre mot. Les Allemands aussi bien que les Anglais le prennent tantôt pour *esprit*, tantôt pour *prudence*, tantôt pour *pénétration*. Il est cependant possible que l'une de ces qualités se trouve sans l'autre dans un homme. Le génie est quelque chose de bien différent. On trouvera de l'esprit, de la finesse dans la plupart des peintres et des poètes modernes; mais on n'y verra pas le génie de Raphaël, ni celui de Corneille, de Virgile et d'Homère. Si on ne jugeait même ces grands poètes qu'en qualité d'hommes d'esprit, on aurait, dit M. de Bernis, bien des défauts à leur reprocher. Le mot *wit* a fourni à Shaftesbury matière à nombre de très-belles réflexions.

veut. La force de l'imagination, considérée à son plus haut degré, est incompatible avec le vrai esprit, et n'admet par conséquent aucune loi. — On voit clairement que l'esprit, considéré sous ce point de vue, a autant de part au génie que la force de l'imagination. Que l'on considère les unes après les autres des suites entières d'idées, qu'on se représente ces notions avec le plus d'ordre et le plus de clarté qu'il est possible; qu'on examine les choses, soit synthétiquement, soit analytiquement; qu'on jette la vue sur une suite entière d'images, qu'on s'approprie tout, qu'on donne à tout une nouvelle forme, une nouvelle vie : on peut avec de l'imagination le faire rapidement, mais sans sûreté : on le fera lentement avec de l'esprit, mais sûrement et promptement avec du génie : ainsi l'imagination prise à sa plus grande force légitime, et l'esprit considéré dans toute sa grandeur, font le génie. — Je me forme cette idée du génie d'après les ouvrages des plus grands artistes grecs, à quelque degré que l'emporte d'ailleurs dans le génie l'imagination des artistes. Cette noble simplicité, cette grandeur imposante qu'on aperçoit dans les morceaux antiques, tant dans la position que dans l'expression, vient d'une imagination retenue, qui ne connaît de limites que ceux de l'esprit le plus élevé. L'abbé Winkelmann, qui a le talent si rare de pénétrer jusque dans l'intérieur de tous les objets, et d'y apercevoir nombre de choses qui échappent à tant d'autres, a remarqué que la force active du corps et l'expression des passions ne se sentent en rien, dans ces restes de l'antiquité, de la moindre contrainte, ni de ce qui peut porter atteinte au vrai et à l'expression de la nature. — Un homme de génie, plein de force et d'activité, jette les yeux sur tout ce qui l'environne, et le réunit avec une heureuse hardiesse sous un même point de vue, parce qu'il embrasse tout : il déduit du tout des vérités incontestables, parce qu'il saisit l'enchaînement de cette totalité. Ainsi l'homme de génie, cet homme dont l'esprit grand et libre est présent partout avec la raison qui le guide, aperçoit et comprend dans un temps donné une infinité de choses que les autres n'entrevoient même pas dans le même temps; il lie ses idées de la manière la plus prompte et la plus juste, et découvre, par cette liaison, nombre de vérités importantes et lumineuses qui semblaient se dérober. Celui qui a beaucoup d'intelligence, mais qui n'a point de génie, peut faire cette liaison avec lenteur : au lieu que le génie procède rapidement. Mais plus ces liaisons sont faciles et promptes avec du génie, plus il faut y apporter de précautions; voilà pourquoi Bacon disait que le génie n'avait pas besoin d'ailes, mais de plomb.

On comprend, de ce que je viens de dire, pourquoi il y a encore plus de différence entre de petits esprits et des esprits éclairés, qu'entre certains hommes et certains animaux. Un petit esprit occupé d'objets individuels, et même en petit nombre, n'a aussi que peu d'idées, malgré sa présomption; mais, comme il est borné par un cercle très-étroit, il semble avoir plusieurs avantages sur un homme plus élevé et plus éclairé. Occupé de petits objets, et que tout le monde aperçoit, il est toujours comme au centre de ses petites idées, et sera, par conséquent, moins exposé à s'égarer dans des routes où il rentre à chaque instant, au lieu que l'autre, occupé d'objets plus nombreux et plus éloignés, est dans le cas de se méprendre, pour peu qu'il agisse avec précipitation. Voilà pourquoi on s'en tient la plupart du temps à ce que disent ces petits esprits, tandis qu'on traite de chimère ce qui vient de la part de gens d'un ordre supérieur pour les talents et les lumières. C'est encore là ce qui fait souvent passer un esprit borné pour un génie aux yeux du grand nombre, et un homme de génie pour un sot.

Je mets l'esprit et la finesse entre la stupidité et le génie. Un homme qui a un esprit juste voit la dépendance d'une idée quand on la lui montre; un homme de génie la trouve lui-même. Un homme qui a de la finesse fait voir qu'il remarque dans les choses éloignées quelque ressemblance que l'esprit n'apercevrait pas sans cette finesse. Ainsi la finesse suppose un beaucoup plus grand nombre d'idées et d'observations, et même beaucoup plus d'habileté à lier et à exprimer ces idées avec précision, vivacité, et à peindre, pour ainsi dire, les objets; au lieu que l'esprit ne fait cela que moyennant de grands raisonnements dans lesquels il se perd souvent. — Un de nos beaux et de nos plus solides génies suisses nous dit, dans ses Essais sur différents points importants de morale et de politique, que la finesse et le génie ne sont que deux degrés différents de la même habileté à lier d'une manière nou-

velle et intéressante les idées et les images des objets. — On a dit que la vérité ne sortait que de la collision des opinions : on peut dire de même que le génie n'éclate que quand il se présente un objet capable de l'arrêter. Toutes les espèces de sciences ou d'arts ne demandent pas une espèce particulière de génie, quoiqu'on embrasse avec plus ou moins de feu tous les objets. Celui qui trouve beaucoup de vérités peu intéressantes, ou peu de vérités, mais fort étendues par leurs rapports, a conséquemment quelque génie, mais il n'est pas encore homme de génie. Un homme de génie n'est pas encore pour cela un grand génie, ou pour mieux dire, un génie. — Il y a cependant différentes sortes de génies, ainsi que différentes espèces d'hommes de génie, et même de grands génies de différents genres et de différent mérite. Les poètes du premier rang sont des génies; et même le nom de *poète* ne signifie autre chose que *créateur*. Léibnitz, Newton, Colbert, Turenne, étaient des génies, aussi bien que P. Corneille, Homère, Virgile, Voltaire, Racine. Cependant Turenne n'aurait pas déterminé les lois de tous les corps de l'univers, Newton n'aurait pas gagné des batailles, Colbert n'eût pas fait l'*Iliade*, ni Léibnitz *la Henriade* ou les tragédies de Corneille et de Racine. La différence qu'on observe entre les génies n'est pas moins décidée que celle que présentent les visages et les voix.

Ces considérations nous font apercevoir trois genres de génies, différents l'un de l'autre : 1° Celui qui demande plus d'imagination que d'esprit, c'est celui des poètes et des peintres; 2° celui qui demande plus d'intelligence que d'imagination, c'est celui des physiciens et des mathématiciens; 3° celui qui demande autant d'intelligence que d'imagination, c'est celui des politiques, des généraux d'armée et des médecins. On sait que ces génies peuvent l'un et l'autre se trouver réunis en un même homme. Il est des génies qui semblent embrasser un monde entier, tel que M. de Haller, et qui paraissent faits pour tout; qui, comme Bacon, prédisent les découvertes, et les font comme Newton. — J'ai montré dans le premier chapitre de cet ouvrage, que l'esprit conclut d'après des principes ou simples et certains; ou compliqués, incertains et indéterminés. Les premiers sont ceux de la physique et des mathématiques; les seconds sont ceux de la politique, de l'art militaire et de la médecine. Dans le premier cas, les idées semblent naître d'elles-mêmes; dans le second, elles ne sont que factices. On parvient à l'un de ces arts et à l'une de ces sciences plus promptement qu'à l'autre. — Le mérite de l'application et d'un travail opiniâtre ne peut pas entrer en comparaison avec d'heureux talents naturels. Tout ce qui ne demande que de la mémoire et de l'assiduité, par exemple, l'histoire des substances matérielles et celle de leurs effets, et même les particularités accessoires et peu intéressantes des arts; tout cela, dis-je, n'est pas regardé comme du ressort du génie, parce que cela peut s'apprendre avec de l'assiduité. On parvient bientôt aux premiers principes des mathématiques, et enfin à la médiocrité dans cette science, avec du travail et de l'assiduité. Au contraire, la patience et le travail font très-peu de chose, mais le génie presque tout, dans un art qui n'est fondé la plupart du temps que sur des probabilités, et dans lequel la réussite d'une opération dépend de l'habileté nécessaire à saisir promptement le plus haut degré de ces probabilités.

Un art est fondé la plupart du temps sur des probabilités, quand il n'y a pas de règles incontestables, et quand on ne peut pas suivre un plan déterminé dans tous les cas; quand l'esprit doit agir sans être suffisamment instruit, comme s'il l'était; quand il ne peut se régler seul dans des circonstances fort variables, et qu'il approche de la vérité plutôt qu'il ne la saisit. La politique, l'art militaire et la médecine sont de ce genre. — Ce flegme, sans lequel on ne se conduit jamais prudemment selon les circonstances, sans lequel on est exposé à la contradiction et à l'imprudence; cette force d'esprit qui assujettit l'imagination par l'intelligence; qui, dans toutes les circonstances de la vie, garantit l'esprit de la crainte de l'écart, de la précipitation et des travers, et que l'on a refusé au génie, parce qu'on ne s'est formé de celui-ci qu'une idée poétique, se fait surtout remarquer dans le vrai caractère du politique. Sans ce génie, dit M. Moser, la sagesse, la patience, la souplesse, n'eussent rien fait d'un Pitt; il n'aurait pas pu se tenir inébranlable dans la tempête qui menaçait son royaume. — L'habileté à saisir du premier coup-d'œil tous les cas possibles, à discerner avec tranquillité ce qu'il y a de mieux, selon le plus haut degré de

probabilité, et à agir avec promptitude en conséquence, est dans un habile général d'armée l'ouvrage seul du génie. Le trop de lenteur dans l'examen des choses, et le trop de précautions dans le choix que présentent les circonstances et le temps, sont toujours sans succès; mais cela devient même un obstacle aux heureux succès : car l'occasion veut être saisie aussi promptement qu'elle se présente, ou on la laisse échapper; c'est pourquoi le duc de Guise disait : « Je ne » me détermine de ma vie à faire ce à » quoi je ne me résous pas dans un seul » instant. »

Il ne faut donc pas être âgé pour être habile dans un art qui demande plus de génie que de temps. Celui qui n'est pas à trente ans bon ministre, bon général, bon médecin, ne le sera jamais. — Une jeunesse réfléchie et le moyen âge ont, relativement au génie, des avantages incontestables. L'esprit n'est pas encore l'esclave des préjugés. Ce n'est qu'à ces âges qu'on se détermine aisément à quitter le grand train, pour embrasser la vérité, pour faire le bien : que le temps l'ait autorisé ou non; qu'on apprenne à le connaître, soit de ses compatriotes, soit des étrangers, on le goûte sans difficulté. L'envie n'a pas encore jeté de racines à cet âge; on n'y aperçoit que les attraits de l'espérance; une noble ambition anime à la recherche et à l'examen de ce qui peut flatter l'esprit; et l'on ne sent même que le désir de se rendre utile à la société; l'âme est dans toute sa force; toujours active, elle soutient sans cesse ses feux avec uniformité; elle sait éviter les fausses lueurs qui pourraient l'abuser; parce que ce n'est plus avec fougue qu'elle se porte vers les objets qui se présentent. Un homme de génie, à cet âge, jette un regard perçant jusqu'au fond même des sciences; c'est un aigle qui regarde le soleil avec fierté : sa hardiesse et son espérance ne connaissent pas de bornes. — Young disait que les grands hommes sortaient tout faits des mains de la nature, comme Pallas sortit du cerveau de Jupiter. Laurent de Médicis, Jean de Witt, Segnelai, Temple, Richelieu, Albéroni, etc., étaient politiques en naissant. Xénophon, Phocion, Alexandre, Pyrrhus, Annibal, Scipion, Pompée, César, Germanicus, Julien, Spinola, Gustave-Adolphe, Condé, Turenne, Maurice de Saxe, Eugène, etc., étaient nés de vrais héros. Leur génie leur tenait lieu d'expérience dès leur jeunesse. — Dès la première jeunesse même, on fait infiniment plus de progrès avec ce grand avantage, que l'on n'en ferait avec l'âge, sans ce précieux don de la nature. L'on peut même assurer que les illustres personnages que je viens de citer étaient d'habiles commandants avant de savoir manier leur épée. L'on a vu différentes fois combien de jeunes soldats l'ont emporté avec leur génie sur le long exercice des plus vieux officiers. — La raison et l'observation nous montrent donc que le génie, aidé de l'expérience, fera tout ce qu'il est possible de faire; et qu'un homme qui a plus d'expérience qu'un autre n'a pas toujours plus vu, mais qu'il a plus pensé, plus approfondi; et qu'un jeune homme peut, par cette raison, avoir infiniment plus d'expérience qu'un grison, et être meilleur médecin que celui qui ne compte son savoir que par le nombre des années.

J'ai mis l'art militaire, la politique et la médecine dans la même classe, parce qu'elles dépendent des mêmes facultés de l'âme, et du même genre de génie. Un grand médecin est, dans le sens le plus précis, un esprit aussi élevé qu'un grand général. Voilà aussi pourquoi il est aussi rare de trouver un aussi grand homme dans l'art de guérir, que dans celui de livrer une bataille. — En démêlant les phénomènes, l'esprit du médecin cherche à discerner les qualités intrinsèques et essentielles des maladies, à remonter des effets aux causes, et à découvrir par là les indications curatives, les méthodes et l'application des médicaments convenables, et à déterminer ainsi par leur usage les circonstances inconnues des effets, lorsque les causes possibles sont connues. Mais ces qualités intrinsèques des maladies sont souvent très-obscures ou très-incertaines. — Chaque maladie ne tombe pas d'abord sous les sens. Les plaintes des malades, comme je l'ai dit, sont insuffisantes en bien des cas pour démêler une maladie. Les interrogations du médecin deviennent même inutiles; ce n'est donc que sur des probabilités qu'on peut alors établir un raisonnement. Quelle pénétration ne faut-il pas, dans ces cas-là, pour en saisir le plus haut degré? Ainsi l'on peut dire que la médecine n'est à la rigueur que l'art de considérer rapidement un grand nombre d'événements présentés au hasard, d'en saisir la liaison, de tirer de là des conséquences lumineuses, et de passer ainsi

du connu à l'inconnu. Les plaintes du malade sont ce qui est connu, les changements internes que son corps a éprouvés, et l'art d'en rétablir l'ordre, sont ce qui est inconnu. — L'art de lier cette infinité de cas possibles est ce qui fait le génie du médecin. Plus ce génie est grand, mieux il peut saisir avec pénétration la ressemblance des cas, les comparer avec finesse, en former la liaison et les approfondir. Cette faculté devient un talent qui passe, pour ainsi dire, en instinct, et qui est d'autant moins aperçu qu'il est plus étendu. — Tout cela nous fait voir combien le génie est nécessaire dans la pratique de la médecine, et combien sont mal fondés ceux qui ne font consister la médecine que dans un certain nombre de recettes et de formules. Ces ignorants ne sont pas en état de comprendre que les difficultés que l'on rencontre tous les jours dans cet art, sont infiniment au-dessus d'un esprit médiocre; qu'un vrai génie ne peut quelquefois les démêler, et qu'il faut une pénétration infinie pour discerner et distinguer tant d'effets compliqués de causes qui sont très-souvent presque impénétrables. Haller dit que Boerhaave, qui, jusqu'à sa soixante-dixième année, avait consacré tous les jours seize heures à l'étude de son art, s'était plaint de ces difficultés extrêmes, et que des gens fussent assez hardis que de pratiquer cet art sans y avoir jamais pensé de leur vie.

Freind dit que c'est surtout en médecine où l'on voit ce que peut faire un esprit pénétrant, et de quelle importance est la finesse du discernement. Serait-il donc possible que le plus petit esprit fût grand dans cet art, où la plus grande pénétration et le jugement le plus réfléchi découvrent souvent à peine ce qu'il faut faire au milieu de tant de difficultés insurmontables? Des stupides auront-ils donc des qualités si essentielles à un médecin? Des gens, qui dans toute leur conduite ne paraissent même pas être capables d'une réflexion solide, pourront-ils apprécier tant de circonstances différentes, et si obscures à l'œil le plus clairvoyant, et au génie le plus élevé? Nous ne voyons cependant que trop de ces ignorants se vanter de posséder cet art si important, sans s'être donné la moindre peine pour en connaître même les premiers principes : aussi nous les voyons vieillir comme des troncs stériles, sans jamais avoir rien produit pour le bien de l'humanité, et cesser d'être enfin sans avoir vécu que pour en imposer à la crédulité de leurs semblables. Comme ils sont nés stupides, ils finissent de même. — Toutes les parties de la médecine ne demandent pas le même génie. L'anatomie, la botanique et la connaissance des médicaments exigent plus de temps que de génie; la physiologie, la pathologie et la séméïotique demandent plus de génie que de temps; la pratique très-peu (1) de temps et beaucoup de génie. Parmi les sciences qui ont du rapport entre elles, telles que la médecine et la chirurgie, on peut dire que celle-ci est, à l'égard de celle-là, ce que les mathématiques sont à la physi-

(1) Cette assertion de M. Z. ne plaira peut-être pas à ces vieux praticiens *routiniers*, qui n'ont connu de leur art ce qu'ils en savent que par la répétition des mêmes événements, et qui n'ont jamais envisagé leur art que par la multiplicité des cas particuliers. Il est sûr que si l'art de la médecine ne consistait qu'à observer les cas particuliers et à les traiter comme tels sans jamais généraliser, il faudrait une longue suite d'années pour avoir occasion de voir cette multiplicité infinie de cas qui ne se présentent pas tous les jours, à beaucoup près. Voilà cependant ce que ces gens appellent expérience, et pourquoi ils disent tous les jours des jeunes médecins, *ils n'ont pas encore notre expérience*. Mais la vraie médecine consiste moins à connaître ces événements par leur actualité, qu'à les savoir pressentir et reconnaître d'après les lois de l'économie animale, comparées avec les remarques des habiles observateurs. C'est par là qu'il est vrai que la pratique de la médecine exige peu de temps, parce que, pour faire cette comparaison, il faut un vrai génie, et qu'avec ce génie on peut la faire en peu de temps. Il est donc possible de connaître en peu de temps toutes les maladies connues, si l'on a ce génie. Mais, s'il est également vrai que la pratique de l'art dépende absolument de ce génie, un jeune médecin pourra aussi être grand médecin de bonne heure; et le vieux praticien de soixante-dix ans ne sera jamais médecin, s'il n'a pas ce précieux don de la nature, eût-il vu cent mille malades. La vraie science est celle de généraliser; c'est celle qui a fait tous les grands hommes. Les cas particuliers, pris solitairement sans les rapporter aux principes, ne fournissent aucune connaissance, car on ne peut jamais en déduire aucun raisonnement concluant.

que. Une science ou un art quelconque s'élève rarement au-dessus du talent le plus ordinaire, quand on ne l'apprend qu'en fixant les sens autant qu'il le faut sur les objets pour les sentir, ou qu'en se bornant aux principes les plus simples et les plus sensibles. — On demande qu'un médecin sache appliquer un remède convenable dans le moment convenable; c'est pourquoi Galien appelle le médecin, l'*inventeur de l'occasion.* Un homme de génie saura trouver cette occasion avec très-peu de science, et même sans aucune expérience. J'ai connu autrefois un ecclésiastique qui joignait à un génie vraiment philosophique une connaissance très-étendue des langues, des beaux arts, du bon goût, de la philosophie et de la théologie. A peine avait-il lu deux ou trois livres de médecine dans sa vie. J'ai été étonné de le voir parler avec moi de cas particuliers de médecine, qu'il avait eu lieu de voir, avec une connaissance pratique infiniment supérieure à celle du praticien le plus fier de sa prétendue expérience.

La lecture, le travail, l'exercice ne donneront pas ce génie, qui ne dépend que de l'avantage d'une heureuse organisation. Tout ce qu'un médecin fera sans ce génie se sentira toujours de la médiocrité; il sera grand parmi de petits esprits, mais jamais il n'aura de nom parmi les habiles gens. La réputation qu'il se sera faite par tout autre moyen s'éclipsera avec ses jours. Quelque application que l'homme prenne à son état, il ne portera jamais son génie au-delà de la sphère où la nature l'a fixé. Dubos dit à cet égard, que « l'exercice peut bien » perfectionner le génie, mais non pas » l'étendre. L'art ne lui donne que les » moyens de cacher ses limites, et non » ceux de les porter au-delà. » — Pour passer du connu à l'inconnu, il faut toujours penser plus qu'on ne voit; se représenter ce qui n'est pas visible comme s'il l'était; conclure de ce qui est à ce qui peut être; souvent deviner, et faire de fréquentes tentatives avant de pouvoir deviner. Le génie procède avec lenteur dans les choses douteuses, mais il s'élance avec rapidité sur les routes connues; c'est ce que les gens bornés appellent, dans le premier cas, agir avec timidité; et, dans le second, agir avec témérité. — Celse pensait qu'il devait y avoir dans un médecin certaine qualité qui ne peut se nommer, ni même se bien comprendre. Ce *je ne sais quoi* de Celse est ce qui fait la différence de deux médecins qui auront eu la même éducation, auront fait les mêmes études, auront vu les mêmes cas, les mêmes circonstances, et dont cependant l'un l'emportera infiniment sur l'autre. C'est ce *je ne sais quoi* qui faisait la différence que Martianus apercevait entre lui-même et Galien, et ce pourquoi il lui dit à Rome, en le rencontrant : j'ai lu le pronostic d'Hippocrate comme toi, pourquoi donc ne puis-je pas pronostiquer comme toi? Cette force que Paracelse cherchait dans les astres, et Lentilius dans les onguents, est ce génie qu'ils n'avaient pas. — On dit cependant tous les jours que les médecins les plus savants sont les moins heureux dans la pratique. Je répondrai à cette objection dans la suite de ce livre, et ailleurs dans le cours de cet ouvrage. Je conviens ici qu'il y a nombre de cas où le médecin le plus habile est un médecin peu intéressant.

Un médecin qui n'a d'érudition que celle qui dépend de la mémoire peut savoir beaucoup et être en même temps fort stupide : or la pratique de la médecine dépendant entièrement du génie, il est conséquent qu'un stupide érudit soit un mauvais médecin. Pourquoi des médecins demi-savants ou sans science, et même des gens qui ne sont nullement médecins, font-ils tous les jours des cures? c'est qu'ils ont du génie. D'un autre côté, nous voyons aussi le concours des circonstances favoriser l'application d'un remède inconnu à celui qui l'emploie, et il se fait par ces gens des cures importantes; mais peut-on dire qu'ils y aient part, lorsqu'ils ignorent comment et en quelles circonstances il fallait user de ces médicaments? Ce sont cependant de vrais ignorants qui font tous les jours de pareilles cures. Le peuple les préconise, mais leur donne-t-il du génie? Cessent-ils d'être ignorants, ou plutôt sont-ils médecins? — Je conviens aussi que le génie ne supplée pas toujours à l'érudition, ni même à l'expérience; mais, puisque avec la même éducation, le même savoir, les mêmes occasions de voir des malades, un médecin qui a du génie est infiniment supérieur à celui qui n'en a pas; puisque dans les cas douteux le génie fournit de vraies ressources, et qu'il est impossible d'avoir de l'expérience, si l'on n'a pas de génie, un médecin n'a donc pas besoin d'être grison pour être grand médecin, s'il a du génie. Un jeune médecin pourra donc

dire, après quelques années de pratique, à ce vieux routinier : Je puis faire voir dans les circonstances ce qu'Alexandre, âgé de vingt ans, voulait prouver à Démosthène : il m'a traité d'enfant, dit-il, quand j'étais en Illyrie, et de jeune homme lorsque j'étais en Thessalie ; mais je vais lui faire voir dans le sein d'Athènes même que je suis homme. — Quoiqu'il soit impossible de créer l'art de la médecine, comme Pascal créait (1) la géométrie en l'apprenant, on peut cependant assurer que c'est la nature seule qui fait le médecin, comme le géomètre, le politique et le militaire. On voit l'homme de génie réussir à la première occasion, avec la même sûreté que s'il avait l'expérience de son côté. Freind dit aussi que, malgré toutes les études, on ne sera jamais médecin, si l'on n'est né tel à certain point. Nous pouvons lire les écrits de tous les meilleurs observateurs, sans être cependant instruits de toutes les difficultés qui se présentent dans notre art ; et nous voyons tous les jours que c'est plutôt avec le génie que nous jugeons sainement des circonstances, que par la lecture la plus étendue. — Les âmes ordinaires ne tendent à la gloire qu'en rampant, au lieu que les grandes âmes s'y portent à grands pas. Prosper Alpin n'avait pas plus de trente ans quand il revint d'Égypte : il avait déjà rassemblé tous les matériaux de son ouvrage immortel. Sydenham était pareillement né médecin. Il avait passé quelque temps dans l'université d'Oxford, s'était ensuite retiré ailleurs pour éviter les troubles des guerres civiles. Ce fut alors qu'il rencontra un célèbre médecin chez son frère qui était malade. Ce médecin l'engagea à se livrer à la médecine ; il le fit, et devint l'émule d'Hippocrate. Baglivi, mort à trente-neuf ans, fut le restaurateur de la vraie médecine, et le fléau de toutes les sectes qui s'étaient formées en Europe. Dès sa jeunesse, il mérita sa réputation. Il ne lui manqua que du temps pour se perfectionner au plus haut point, et pour voir que tout homme peut se tromper. Ce fut à un simple hasard que la médecine fut redevable du célèbre Boerhaave. On lui reprocha d'être Spinosiste, et il fut médecin. Boerhaave avait tout ce qu'il fallait pour faire un grand médecin, sans le connaître ; Sydenham savait qu'il pouvait l'être, et n'en faisait aucun cas.

On a déjà remarqué long-temps avant moi que le nombre multiplié des années et des maladies n'a fait qu'éloigner de la vraie médecine des médecins sans génie, et que plus leurs occupations se sont augmentées, plus leurs erreurs ont été nombreuses et considérables. Nous voyons au contraire que le génie met un médecin en état de pénétrer les plus grandes difficultés dès la jeunesse même, et qu'avec cet avantage il n'est pas de chemin si scabreux qu'il ne puisse tenir heureusement, même au milieu des plus grandes occupations. — Tels sont les avantages et les prérogatives du génie. Il semble cependant que ce ne soit pas là ce qu'on envisage dans les jeunes gens qui se présentent pour se consacrer à l'exercice de la médecine. J'ai vu dans plusieurs universités faire peu de cas de certains sujets qui ne méritaient du mépris de leurs examinateurs que parce qu'ils avaient la prudence de se taire plutôt que de répondre à des inepties qui ne pouvaient être goûtées que par les maîtres qui les interrogeaient. Loin de soutenir la timidité d'un jeune homme en qui le génie étincelle, on le rend même la victime de ses propres talents ; et il est vilipendé pour avoir osé penser autrement que ses maîtres. Il faut être homme de génie pour apercevoir le génie, et avoir des talents pour les reconnaître et pour les protéger solidement.

(1) J'ai vu des gens du premier mérite traiter de fable cette anecdote qu'on a publiée sur le compte de Pascal, et le regarder comme un homme fort médiocre. En effet, qu'a-t-il fait de si extraordinaire? La plupart de ses pensées sont ou fausses, ou fondées sur des préjugés qui font rougir la raison et le bon sens. Si la nature l'avait formé grand homme, il ne serait pas resté dans la médiocrité.

CHAPITRE II.

DE LA MANIÈRE DONT LE MÉDECIN DOIT CONCLURE PAR L'ANALOGIE ET PAR L'INDUCTION.

La lumière que nous fournit chaque vérité découverte est une espèce de crépuscule qui nous éclaire déjà dans le lointain, relativement à la vérité qui doit la suivre. Pour juger à fond d'un cas particulier que l'on ne connaît pas encore entièrement, on le compare avec un cas semblable ; et l'on conclut, de ce qu'on

sait, à ce qu'on ne sait pas. « *La ressem-* » *blance est l'accord de plusieurs mar-* » *ques.* »

Les rapports des ressemblances nous font apercevoir les degrés des probabilités, et ceux-ci nous conduisent en nombre de cas à la vérité. Moyse Ben-Mendel regarde la probabilité comme la plus nécessaire des connaissances qui sont l'objet de nos occupations; car, prise au degré le plus haut, par rapport à notre intelligence bornée, elle a arraché aux sceptiques l'aveu qu'ils refusaient à la vérité; et, dans nombre de cas, elle tient lieu de certitude.

Le médecin se sert de l'analogie, quand il fonde ses raisonnements sur la comparaison du passé, du présent et de l'avenir. Dans l'observation des cas particuliers, il a recours à la connaissance possible de tous les cas analogues ou non, si tel ou tel cas particulier ne lui fournit pas suffisamment de quoi tirer des conséquences légitimes. — Les maladies sont souvent si obscures, leurs révolutions si compliquées, leur issue si douteuse, qu'on est obligé de deviner avant que d'avoir vu, et de se hâter d'appliquer les remèdes avant que de connaître réellement la nature de la maladie. Pour trouver le plus haut degré de probabilité, on compare la maladie présente inconnue, avec des maladies qui se sont présentées avec des signes semblables; chaque circonstance de cette maladie, avec des circonstances qu'on a remarquées semblables dans les maladies connues. Souvent même on ne fait choix des méthodes et des moyens curatifs que parce qu'on en a remarqué de l'avantage dans nombre de cas semblables, et qu'il est probable, par cette raison, qu'ils seront utiles dans le cas actuel. — On convient qu'il faut que les premiers hommes aient raisonné d'après les principes suivants. Ils voyaient que ceux qui mouraient avaient commis telle ou telle faute, et ils jugeaient que la maladie était peut-être par là devenue mortelle. Ils voyaient aussi se rétablir ceux qui, dans leurs maladies, s'étaient conduits de telle ou telle manière, et avaient fait telle ou telle chose qu'ils n'avaient pas coutume de faire dans l'état de santé. Ils concluaient de là que cette conduite avait peut-être été la cause de leur guérison. Ils tâchèrent donc d'éviter, dans le premier cas, ce qu'ils avaient jugé nuisible; et ils essayèrent sur d'autres, dans des cas semblables au second, ce qui y avait paru avantageux; et en firent des remèdes qu'ils destinèrent à la cure de ces maladies, quand ils avaient occasion de les revoir, et qu'ils en avaient vu plusieurs fois d'heureux succès. — Ce fut par ces considérations que les Babyloniens et les Chaldéens exposaient leurs malades dans les rues, et avaient ordonné que tout passant qui s'était trouvé dans de pareilles circonstances découvrît au malade comment il s'était guéri. Cette loi subsista encore plusieurs siècles après en Assyrie, et même chez les Lusitaniens et les habitants des Asturies. Le passant demandait quelle était la maladie, on lui répondait une fièvre aiguë; s'il se rappelait que lui-même, ou quelque autre, eût été guéri en pareil cas par tel remède, il le disait. La médecine était alors tellement fondée sur l'analogie, que Mélampe, voyant que des brebis avaient été purgées par de l'ellébore qu'elles avaient mangé, il s'en servit dans le traitement des maladies de l'homme. On présume que les hémorrhagies heureuses qui arrivent dans les fièvres aiguës ont donné occasion de tenter la saignée; nous en voyons le premier exemple de la part de Podilarius dans Étienne de Byzance.

Hippocrate joignit le premier l'analogie à une logique sévère; ceux des empiriques qui condamnaient si hautement tout raisonnement la suivaient secrètement. — L'analogie a ses avantages réels lorsqu'on la soumet aux lois d'une logique sévère, et qu'on ne conjecture le semblable, ou qu'on n'en porte un jugement, que conséquemment à ce qui est clair aux sens et à la raison. L'analogie nous met ainsi en état de deviner, et même de pronostiquer; mais ce ne doit être qu'avec les degrés les plus grands de probabilité qu'elle nous présente. — Des marques incertaines et des rapports que d'autres n'ont pas distinctement aperçus sont souvent le fondement sur lequel un esprit pénétrant passe du connu à l'inconnu. On examine ces marques et ces rapports jusqu'à ce que la connaissance de nombre de cas simples et composés mette à même de conclure de la ressemblance des parties à celle des totalités. — L'homme de génie est le seul qui puisse déterminer de lui-même les degrés de probabilité; c'est pourquoi il n'y a que lui seul qui soit grand politique, grand capitaine, grand médecin; car il n'y a que lui qui saisisse promptement les degrés de probabilité. Il sait douter dès qu'il n'aperçoit que des raisons peu

valables pour croire que telle chose est; mais il sait aussi agir, s'il y a plus de raison pour la certitude que pour le doute. De petits esprits ne sont pas susceptibles d'aucun doute de cette nature, et des gens qui ne font que douter ne sont pas non plus capables d'agir comme l'homme de génie. M. d'Alembert met l'esprit, qui ne connaît le vrai que lorsqu'il lui saute aux yeux, infiniment au-dessous de l'esprit qui le voit, non-seulement de près, mais qui le cherche et l'aperçoit dans le lointain à des marques passagères et comme fugitives : voilà pourquoi d'habiles mathématiciens n'ont pas été de grands médecins.— Les avantages de l'analogie s'étendent à tous les objets qui ne sont pas entièrement clairs d'eux-mêmes. Un nuage épais couvre la nature : il se divise ; se dissipe en nous laissant voir quelques phénomènes, leur liaison, leur cause par les effets : nous passons ainsi du connu aux cas nouveaux qui se présentent. L'analogie nous donne lieu d'unir entre eux une infinité de phénomènes particuliers, et bien distingués l'un de l'autre, au moyen de certains principes généraux. Nous considérons la nature par l'analogie, soit en différenciant, soit en comparant, lorsqu'il est impossible de la connaître intérieurement. Les différences ne sont pas toujours obscures; mais les raisons de ces différences le sont souvent. Bacon dit que l'analogie lie la nature, et qu'elle sert de base à toutes les sciences.

Voilà les voies par lesquelles le médecin approfondit la nature, et comme il fait l'application des principes connus. Bacon a remarqué que la viande se corrompt plutôt dans une cave que dans une autre; il dit de là qu'il serait utile d'employer cette expérience pour connaître l'air plus ou moins sain des différents lieux et des différentes habitations, et que par analogie on pourrait aussi déterminer les saisons plus ou moins saines. Thierry a très-bien observé que chaque médecin trouvera dans les phénomènes qu'il observe dans sa province, des exemples, et pour ainsi parler, des copies de ce qu'on a observé dans d'autres pays et dans des climats différents. Un médecin se dira : Cela est arrivé dans tel endroit; donc, par le rapport de ce que j'ai sous les yeux, je dois tirer des mêmes principes les mêmes conséquences. D'après les différences sensibles qu'il observe en d'autres choses, lesquelles différences dépendent absolument de causes inséparables du pays où ces effets ont eu lieu, il jugera que ces effets ne se feront jamais apercevoir dans son pays. — C'est d'après l'analogie que le médecin fait le choix des remèdes dans les cas nouveaux ou douteux, et qu'il en invente de nouveaux en comparant une maladie avec celle qui y a le plus de rapport; il ordonne aussi des remèdes qui ont le plus de rapport avec ceux qui conviennent à la maladie connue. La ressemblance des cas fait voir que les maladies qui sont les mêmes quant à leur nature, mais différentes par leur siége, s'accordent dans leur cours, dans leurs symptômes, par rapport à la manière de les traiter, par rapport aux moyens curatifs et à leur solution, et qu'ainsi on peut tirer des conséquences de l'un à l'autre.

Baglivi pense qu'on pourra de cette manière tirer des conséquences d'une maladie à l'autre, et se servir des mêmes méthodes, des mêmes moyens dans des maladies qui sont non-seulement les mêmes quant à leur nature, mais aussi dans plusieurs qui diffèrent essentiellement; et cela, par rapport à la dépravation particulière qu'elles causent dans les fluides; dépravation qui est réellement la même dans ces maladies d'ailleurs différentes. On voit aussi par là comment le médecin choisit aussi les remèdes dans les cas douteux. — Mais l'analogie nous fait aussi trouver des méthodes particulières pour les cas les plus rares. Bacon dit que les médecins pénétrants devraient tâcher d'exciter par des mouvements qui sont en leur pouvoir, d'autres mouvements dont ils ne sont pas les maîtres; comme, par exemple, on fait cesser la suffocation qui a lieu dans la passion hystérique par la mauvaise odeur d'une plume allumée. — Plusieurs médecins ont cru aussi qu'on pouvait inoculer la rougeole de même que la petite vérole. M. Bromm assure qu'il meurt de la rougeole plombée plus de sujets que de la petite vérole; et il se déclare pour cette inoculation. Et Monro le jeune attribue à l'inoculation de la petite vérole l'avantage de porter ce germe de la maladie dans le sang, par le tissu cellulaire, sans qu'il passe (1) par les poumons; il

(1) Cette observation me paraît mal vue; il n'est pas probable que le miasme qu'on a porté dans une légère blessure puisse se porter à toute habitude du corps en si peu de temps, sans avoir été d'abord absorbé et porté au cœur, de là aux

est aussi d'avis de ramasser le germe de la rougeole si dangereuse pour les poumons, en frottant les vésicules avec du coton, pour l'inoculer dans le besoin. M. Muschel, de Berlin, imagina l'inoculation ingénieuse de la gale ; et M. Toggenburger, médecin suisse, l'a décrite dans une très-belle dissertation dont j'ai donné une seconde édition. Cette inoculation fit cesser la perte de tout sentiment du corps et de l'âme, laquelle avait succédé à une mélancolie ; la cure s'en fit en trois semaines. Un médecin hongrois voulut même inoculer la peste. — L'expérience a fait voir que les hydropiques tombent dans un abattement qui peut devenir mortel, si l'on tire trop d'eau en une fois par la ponction. Célius Aurélianus serrait donc le corps avec une bande, pour empêcher le trop grand écoulement. Littre a renouvelé cette méthode, et Mead l'a fait adopter. Nous

---

poumons, pour passer ensuite du cœur à l'habitude du corps dans le torrent de la circulation. Je pense que ce qui arrive après la morsure d'un chien enragé ou d'une vipère en est une preuve analogique suffisante. On remarque d'ailleurs dans l'inoculation les mêmes symptômes que dans la petite vérole spontanée. La poitrine y est également gênée ; on y voit la même toux ; les narines sont pareillement remplies, la face est aussi tuméfiée. Puisque Monro raisonne par analogie, on peut donc présumer aussi que la rougeole artificielle présenterait les mêmes symptômes que la rougeole spontanée, surtout cette toux et cette oppression de poitrine qui y sont considérables. Le miasme s'y répandrait donc probablement de même. Ainsi l'avantage de l'insertion deviendrait nul, si on n'envisageait cette pratique que de ce côté-là. Si Monro avait dit qu'en disposant le sujet à subir cette opération on pouvait lui rendre la maladie plus aisée à soutenir et moins dangereuse, il aurait eu raison ; cela n'empêcherait pas que le miasme morbifique ne se répandît comme dans le cas de maladie spontanée. Mais, en supposant qu'il se répande par le tissu cellulaire dans l'inoculation de la petite vérole, pourquoi cette gêne à la poitrine et cette toux, s'il ne se porte pas également dans les poumons? Dès que les poumons en sont une fois atteints, comme ils le sont toujours dans ces cas-là, il devient donc indifférent qu'il s'y porte par des causes ordinaires ou par l'art. D'ailleurs est-il prouvé que la contagion ne se répande pas quelquefois par les pores absorbants dans les cas de maladie spontanée? Les poumons en sont cependant affectés. Il n'y a donc plus de différence dans les deux cas, que celle qui peut résulter de la préparation convenable du sujet qui, ayant le corps net et les humeurs épurées, pourra essuyer moins de mal et de danger. Quant à la gale, son insertion peut devenir avantageuse. On a guéri des maladies opiniâtres en la communiquant par contagion. L'analogie semble donc être favorable ici ; mais il ne faut pas trop donner dans l'imagination. Il est toujours, par rapport au corps humain, des quantités indéterminées qui ne peuvent réellement s'évanouir après toutes les réductions possibles, et dont on ne peut par conséquent déduire une valeur connue. J'ai vu un jeune homme à qui l'on conseilla de gagner la gale pour se guérir d'une toux qui lui durait depuis trois ans et demi, avec des tiraillements au creux de l'estomac, après la répercussion d'une gale de cinq semaines. On le traita ensuite avec toute la prudence possible ; la gale disparut ; la toux, qui semblait avoir été guérie, reparut avec les mêmes tiraillements deux mois après. J'ai aussi connu un gendarme à Nancy qui, de gaîté de cœur, s'exposa à gagner la vérole pour se faire guérir, disait-il, par le même traitement, d'une gale opiniâtre. Il fut guéri de la maladie vénérienne. La gale, qui avait paru guérie, revint pareillement, et peut-être encore plus mauvaise. Ce jeune homme était de Marseille. J'ai vu dans la même ville une fille d'auberge prise d'une petite vérole confluente lorsqu'elle avait une gale ; elle fut très-mal, et même sans espoir : elle en revint cependant, et fut guérie de sa gale sans retour. On a vu la gale ne pas disparaître dans les mêmes circonstances. Cela nous montre qu'il n'est pas toujours permis de conclure des opérations de la nature à celles de l'art, parce qu'en nombre de cas nous ne voyons pas pourquoi dans tel sujet une maladie spontanée en enlève une autre. Quoiqu'on puisse dire que dans ces sortes de cas les deux maladies ont la même nature essentiellement, ou sont subordonnées entre elles, cela n'est pas suffisant ; il faut encore apercevoir clairement les raisons de cette supposition, ou l'on court risque d'être surpris par l'imagination, contre les abus de laquelle on ne saurait être trop en garde. L'analogie a donc ses limites. Il faut un grand nombre de cas pour établir le fond d'une comparaison, surtout par rapport au corps humain.

voyons que les scorbutiques sont sujets à cette prostration totale de forces, s'ils se tiennent long-temps assis, quand leur maladie est montée à un degré considérable : ils mourraient certainement dans ces défaillances, si on ne les soulageait promptement, en les mettant dans une position horizontale. Le chirurgien anglais Reynolds concluait analogiquement de ces observations qu'on pourrait soulager les scorbutiques et d'autres malades très-affaiblis, en les serrant avec de fortes bandes, afin que toute position du corps leur devînt supportable, bien loin d'être dangereuse.

Les anciens frottaient les malades avec de l'huile, dans l'hydropisie ascite. Olivier de Bath a renouvelé cette méthode oubliée depuis long-temps, et a guéri de cette redoutable maladie, promptement et sans retour, nombre de sujets abandonnés. Tissot approuve cette méthode, et la croit utile en quelques cas; mais il pense qu'elle vaudrait mieux dans les cas d'incontinence d'urine, parce que cette maladie vient de ce que les pores absorbent trop de l'humidité de l'air. Il croit aussi que l'usage externe des cantharides ne ferait pas de mal dans le diabète, à cause de la ressemblance des effets; elles augmentent la transpiration, soustraient une grande partie du fluide aqueux aux reins, diminuent l'absorption des pores, et augmentent l'acrimonie de l'urine en rendant l'excrétion plus difficile; au lieu que l'urine n'est pas âcre dans le diabète, et qu'elle s'écoule aisément. Le diabète vient donc du trouble des fonctions de la peau; et les cantharides obvient à cet inconvénient. — L'analogie quelquefois indique des remèdes qui, à la vérité, n'ont d'abord aucun avantage que dans la spéculation, mais qui ne méritent pas moins n'être essayés. Bacon demande si on ne pourrait pas appliquer aux oreilles un instrument qui faciliterait l'ouïe, comme les lunettes facilitent la vue; cet instrument est trouvé. — Short raconte une histoire étonnante d'un homme tombé en consomption, et qui avait le corps tout couvert d'ulcères. Cet homme, dit-il, a été guéri parfaitement par l'usage de l'esprit-de-vitriol et par les bains froids. Short voulut chercher la cause de cette cure dans l'augmentation de la pesanteur qui presse extérieurement sur la peau; mais on lui a montré que ce poids est trop petit et ne va pas à la différence qu'il y a d'un jour froid à un jour chaud. Cependant il établit sur son hypothèse un moyen de guérir l'hydropisie, savoir, de faire descendre le malade dans la mer, de sorte qu'il ait dix pieds d'eau par dessus la tête; moyennant quoi il espère que l'eau rentrerait dans les couloirs ordinaires. Il dérive aussi de là, la guérison de la morsure des chiens enragés, laquelle s'opère en jetant le malade dans la mer, et qui manque rarement, selon M. Short, si on s'y prend à temps, avant que l'hydrophobie paraisse; mais le champ des conjectures est immense. — On a remarqué qu'une dame, ayant porté pour de bonnes raisons un emplâtre de Vigo sur certain endroit, après une salivation, eut ensuite la petite vérole; et que tout son corps, excepté l'endroit qui était défendu par le mercure que l'emplâtre y avait insinué, avait été couvert de l'éruption de cette maladie. M. Malouin demande s'il n'est pas possible, après cet événement, d'obvier à cette maladie par le même moyen : l'expérience n'en a pas encore été faite ; mais on en a déduit un moyen de préserver le visage du sexe des impressions de la petite vérole, et d'en conserver la beauté. M. Roseen couvrit le visage d'une de ses malades avec un emplâtre mercuriel; et la petite vérole parut partout, à l'exception du visage. M. J.-Henri Sulzer vient de répéter la même expérience à Winterthor avec le même succès; il eut cependant la précaution d'ouvrir les boutons aux bras, aux cuisses, aux jambes, selon l'avis de M. Roseen : ce qui seul peut détourner la petite vérole de la tête. Cette invention paraît d'autant plus importante pour les femmes, qu'elles aimeraient presque mieux perdre la vie que leur beauté.

Linnæus dit que les botanistes parviennent par l'analogie à la connaissance de la botanique, moyennant celles des affinités. Tennent a examiné, en Pensylvanie, les effets salutaires d'une racine (1), que les Américains regardaient comme un spécifique infaillible contre la morsure du serpent à sonnettes. Il a remarqué aussi qu'elle était très-utile dans

---

(1) C'est le *seneka*, racine d'une espèce de *polygala*, qui vient de lui-même en Virginie. Voyez les expériences qu'ont faites avec cette racine MM. Duhamel, Lemery, Jussieu, dans les Mémoires de l'Académie des sciences de 1738, 1739, et dans les Mémoires de 1744, celles que M. Bouvart a aussi faites.

les maladies inflammatoires. Les médecins de Paris en conclurent que le *polygala*, qui ressemble à cette plante, pourrait bien avoir de semblables vertus; l'expérience confirma la justesse de la conjecture. — Linnæus nous dit encore que toutes les plantes qui sont relatives au même genre s'accordent aussi dans leurs vertus; que toutes celles qui appartiennent à la même classe naturelle ont aussi une affinité de vertus; et que celles qui sont d'une même classe naturelle sont aussi de même qualité à certain point. Comme on n'a pas encore établi un système naturel des plantes, Linnæus dit qu'il ne faut pas s'étonner que, dans certaines classes, les vertus des plantes semblent être très-éloignées les unes des autres; mais qu'elles pourraient bien être déterminées selon leurs classes naturelles, si préalablement on connaissait ces vertus par l'expérience. C'est pourquoi il pense aussi que, puisque l'*acmella* de Ceylan a tant de vertu contre la pierre, le *sigesbekia* si méprisé, et qui a tant d'affinité avec l'*acmella*, pourrait bien être aussi utile dans la même maladie : qu'il faudrait donc en faire l'épreuve (1). — C'est d'après ces mêmes principes que ce savant homme prétend que la couleur sombre d'une fleur, et, en général, l'air triste d'une plante, la rendent suspecte; et que, par cette raison, on ne doit jamais manger de baies noires d'une plante inconnue, avant de savoir par expérience qu'elles sont innocentes; car il regarde la couleur noire des baies quelconques comme la marque d'un poison caché : cependant la mûre sauvage et les baies de myrte ne sont pas malfaisantes. — Il y a aussi des inconvénients, en bien des cas, à conclure par analogie, lorsque les raisons qu'on regarde comme le fondement d'une vérité ne sont que peu vraisemblables : nous appelons cela opinion. Or, on prend souvent le vraisemblable pour le vrai, et les opinions pour la certitude; ou l'on ne distingue pas bien les degrés de vraisemblance, ou l'on voit de la ressemblance où il n'y en a point. Galien dit fort bien qu'il y a beaucoup de choses de cachées aux sens et à la raison, par nombre de causes. Voilà pourquoi tout homme ami de la vérité ne doit pas s'écarter de ce qui est clair, par rapport à ce qui est inconnu; ni se déclarer pour ce qui est inconnu, par rapport à ce qui est clair. Quiconque agit ainsi, ou il doutera, comme les sceptiques, de tout ce qui est connu à cause de ce qui est inconnu; ou il approuvera, comme plusieurs dogmatiques, l'inconnu à cause de ce qui est connu.

Tous les jugements fondés sur l'analogie sont récusables, s'ils ne partent pas de l'observation la plus exacte des ressemblances; voilà pourquoi on s'attend inutilement à des mêmes effets dans des cas tout-à-fait différents. Il faut préalablement connaître les propriétés des objets et les circonstances en elles-mêmes, avant de pouvoir les comparer; et l'on doit raisonner avec ordre, si l'on veut raisonner juste. — Mais si, lorsqu'on sait par expérience que telle ou telle chose conduit à certain but, on s'imagine aussitôt, et souvent sans raison, pouvoir y parvenir dans tous les cas, c'est une précipitation qui ne conduit qu'à l'erreur. Comme en général l'homme est plus animal d'habitude que réfléchissant, ou, selon Wolf, sa prudence ne consistant qu'à imiter les actions des autres, ou ses propres actions précédentes, on ne se met pas en peine d'examiner si, dans un cas individuel d'après lequel on porte un jugement, il n'y a pas quelque circonstance particulière qui ne se trouve pas dans l'autre. On ne craint pas de raisonner de la manière suivante : Cette conduite m'a réussi dans un cas semblable; donc elle doit me réussir dans le cas actuel et dans tous les semblables : je me suis rétabli sans médicament, donc je pourrai toujours me guérir de même. Leibnitz disait que l'attente des cas semblables tient lieu de raison aux bêtes; il en aurait pu dire autant du plus grand nombre des hommes. — Quoique la médecine soit réellement un art incertain, et que les médecins, surtout les hommes de génie, soient en nombre de cas encore plus indécis que les petits esprits, la

(1) Quelque heureuse que soit une expérience en pareil cas, cela n'autorise pas à conclure à la même réussite dans des cas semblables. La plupart des meilleurs simples ne sont bons que dans leurs cas particuliers. M. Storck se loue très-fort de la racine de dictame blanc dans l'épilepsie; cependant il a échoué dans un cas semblable, mais non le même, avec son essence et sa poudre de dictame. M. de Haën dit en bref tout ce qu'on peut dire sur ces sortes d'expériences. Part. VI, c. 7, § 5. — Il faut donc un grand nombre d'expériences pour généraliser les vertus d'un remède.

médecine, que Bacon regardait de son temps comme la plus difficile de toutes les sciences, paraît cependant au-dessus des reproches d'un Sextus, d'un Léonard de Capoue, et de ceux qui les ont répétés. — Un génie de premier ordre distingue entre la certitude proprement dite et la certitude d'expérience. Cette distinction de M. d'Alembert lève les objections que le lord Bollinbrock a faites contre l'induction, qui sans doute ne conduit qu'à une connaissance humaine, et non à une connaissance parfaite. Nous avons fait tout ce que nous avons pu, si, dans des cas douteux, nous adoptons des principes qui ont une certitude d'expérience, quoique les raisonnements que nous en déduisons ne soient que probables. Ces probabilités sont d'autant moins à mépriser, qu'elles sont fondées sur des faits d'expérience que nous pouvons sans doute nommer principes, si nos sensations nous ont conduit à la connaissance de ces faits (1) qui deviennent alors autant de propositions fondamentales. Un médicament qui a souvent été utile dans des cas semblables et dans les mêmes circonstances, sera probablement aussi utile dans le cas actuel. Mais si je ne me suis jamais servi de ce médicament dans des cas et des circonstances semblables, ma conjecture ne sera qu'une chimère. Il faut prouver par l'expérience qu'elle ne l'est pas.

La médecine a, dans sa signification la plus précise, des principes certains, si l'on ne comprend pas ce qui est douteux avec ce qui est incertain, le faux avec le vrai, de justes observations avec des observations mal vues, et si l'on ne prend pas des conséquences imparfaites comme justes; enfin si l'on ne reproche pas à la médecine ce qu'il faut ne reprocher qu'aux erreurs des médecins. — Tout ce que l'habileté et l'application des meil-

(1) « Sans les perceptions de nos sens, » disait Muschenbroek, les lois de la na- » ture nous seraient toujours inconnues. » Nous ne connaissons les lois que par » les phénomènes; mais les causes de ces » lois nous seront toujours impénétra- » bles. Voilà pourquoi le philosophe ne » doit pas porter ses recherches au-delà » de la connaissance de ces lois; et si, » dans quelque circonstance que ce soit, » nous concluons par analogie, nos juge- » ments doivent être établis sur des ob- » servations réitérées. En effet, nous » voyons tous les jours que bien des cho- » ses n'ont pas été formées pour les mê- » mes fins auxquelles plusieurs autres » choses qui leur sont semblables nous » paraissent manifestement destinées. » On peut faire l'application de ces principes au corps humain considéré solitairement comme tel. Comme ce n'est que par les phénomènes que nous pouvons juger de l'état actuel ou antécédent du corps, nous ne pouvons non plus établir aucun raisonnement à l'égard de cet état, qu'autant que les phénomènes nous donneront la connaissance des lois qui doivent servir de base à nos jugements; mais il n'en est pas du corps humain, à tous égards, comme des corps bruts de la nature en général. Les lois se singularisent ici. C'est un corps organisé vivant qui sort des lois générales. Ses phénomènes ne pourront donc plus s'expliquer par les mêmes lois. D'un autre côté, l'observateur physicien peut et doit même, dit M. Deslandes, entrer dans la structure interne des corps, et connaître pour ainsi dire leurs parties élémentaires; mais le corps humain ne peut se connaître dans ses principes constitutifs, que lorsqu'il ne peut plus être considéré comme organisé, c'est-à-dire que dans l'état de mort. Ce n'est donc plus l'organisation vivante qu'on connaît, mais une matière brute qui n'est plus le corps humain, tel qu'il faudrait l'examiner. Si les médecins physiciens qui ont tant calculé pour déterminer le jeu de ses solides et de ses fluides avaient fait cette réflexion, ils auraient senti combien leur doctrine était mal fondée. Les lois des phénomènes du corps humain nous sont donc encore inconnues. L'action musculaire, qui est ce qu'il y a de plus sensible, a-t-elle jamais été expliquée d'une manière satisfaisante par aucun principe de mécanique? Il faut ainsi s'en tenir aux seuls faits; et la médecine sera toujours une science certaine tant qu'on ne portera pas ses recherches plus loin. Mais, pour conclure d'un fait à l'autre, il faut aussi des observations réitérées. En vain aura-t-on recours aux seuls principes de la physiologie; c'est une science trop conjecturale pour s'y fier sans examiner les faits. Stahl avait donc raison de dire, *nego quod ex corporis structura et textura, partium corporis organicarum non solum specifice, quatenus mechanicæ sunt; sed etiam generice quatenus textæ sunt atque structæ quidquam subsit quod vere ad medicum pertineat; ceu medico quatenus tali cognitum esse debeat; ceu ad scopum medendi, reparandi, utilitatem eximiam afferat.* Proleg. ad Theor. med.

leurs observateurs a fait connaître de plus précis, relativement à la santé, et à sa conservation; touchant la nature des maladies, et l'art de les adoucir et de les guérir; touchant les médicaments, leur qualité et les rapports qu'ils pouvaient avoir aux différentes circonstances; et, en général, touchant ce qui peut être utile ou nuisible à l'homme bien portant, ou malade; tout cela, dis-je, est vrai et certain. Nos raisonnements sont également certains, lorsque nous sommes sûrs de n'avoir pas conclu au-delà des termes de probabilité, de vraisemblance ou de certitude, que nous présentent les rapports des phénomènes et des effets des médicaments. C'est le génie seul qui donne cette justesse de raisonnement; c'est l'art auquel je passe, savoir l'induction, qui lui ouvre la voix à cette justesse.

Les faits et l'induction, ou l'art de raisonner d'après ces faits, sont les sources de nos connaissances. Nous n'avons pas besoin de chercher nos principes; ce sont eux qui semblent se présenter d'eux-mêmes, si nous observons bien les faits. Des observations faites avec justesse conduisent à des conclusions également justes; celles-ci nous mènent aux principes, ou à des propositions qui n'ont pas besoin de preuve ultérieure. — J'ai dit que le génie décompose, range, lie les idées, et déduit de là les conclusions. Bacon nous a montré la voie de la connaissance des faits; Descartes, celle de les combiner: mais Bacon nous montrait la vérité, quoique dans le lointain, et Descartes, en nombre de cas, nous conduisait directement à l'erreur. Il est donc aisé de former des raisonnements quand on a du génie; mais il est aussi facile de former des raisonnements faux par rapport à de vrais principes, si l'on a mal vu, ou si l'on n'a pas du tout vu, ou si l'on n'a réellement rien vu. — Il faut absolument que la partie dogmatique de la médecine soit réunie à la partie historique, et l'application des faits avec la connaissance certaine de ces faits. Hippocrate (1) a déjà montré que nos raisonnements nous jettent dans des difficultés et des embarras, s'ils ne sont déduits que de suppositions chimériques, et non par une induction légitime. Bollinbrock dit qu'une erreur est un pas qui nous conduit à une autre, et ainsi à plusieurs qui en sont la suite. Quelque justes que nos raisonnements soient en eux-mêmes, aussi bien que nos comparaisons, tout porte toujours à faux, si le faux pas est fait. — L'explication d'un fait doit naître directement du fait même; c'est pourquoi l'on ne doit pas, en procédant par induction, comparer des idées avec des idées, mais les idées avec les objets mêmes, ou avec les choses. Locke dit très bien que, par le moyen de l'induction, nous mettons en ordre les parties de l'enchaînement que nous avons trouvé avec la justesse convenable, et que c'est moyennant cet ordre que la dépendance des parties, et le point de leur liaison, se manifestent, et, par conséquent, aussi la vérité. La manière de conclure par analogie ne conduit pas aussi loin que l'induction, parce que la liaison des ressemblances n'est pas aussi claire, ni ce que l'on a conclu aussi certain que ce que l'on infère par induction. On ne fait dans l'analogie que l'énumération de quelques parties, au lieu qu'on les comprend toutes dans l'induction.

L'induction nous apprend donc beaucoup plus que la simple observation. L'observation ne nous fait apercevoir que ce qui tombe sous les sens: l'induction nous mène au contraire à tout ce que l'esprit peut saisir. Nos maladies tombent rarement sous les sens; c'est donc à l'esprit à trouver les causes par les effets, parce que les sens sont insuffisants pour cela: ainsi l'induction nous apprend ce que l'observation n'apprendrait pas immédiatement. — On se sert donc de l'induction lorsqu'on veut voir plus loin qu'on ne verrait par le moyen des sens; lorsque l'on veut former un tout de parties éparses qu'il faut alors rassembler; lorsqu'on veut établir une vérité générale de plusieurs faits particuliers assurés, et énoncer ainsi succinctement, malgré la multiplicité des choses qu'elle embrasse, une vérité générale. Les observations individuelles sont, dans la plupart des sciences, les parties de ces généralités; et les conséquences qu'on en a tirées, et qui conduisent à de nouvelles découvertes, et enfin à des maximes, font le tout de ces principes généraux. Plus l'énumération des parties d'où on déduit des conséquences est grande et importante, plus les conclusions sont assurées et incontestables. — L'induction peut être regardée comme la voie qui conduit du connu à l'inconnu, parce que par ce

(1) Voyez ce que j'ai cité d'Hippocrate au commencement de cet ouvrage.

moyen on infère quelque chose de nouveau, et que l'observation n'apprenait pas. Par ce moyen, nous passons des observations et des expériences à des principes lumineux, et de ceux-ci à de nouvelles expériences et à des vérités plus élevées; nous passons aussi du particulier au général, et enfin aux plus grandes généralités. L'induction réunit l'examen pratique de la nature et la spéculation, et l'expérience avec la raison. Plus nous avons fait d'observations justes et complètes, et plus nous avons cette pénétration naturelle qui saisit aussitôt les idées, et en voit incontinent la dépendance; plus l'induction par laquelle nous concluons est juste et parfaite, dès que nous avons rangé nos observations dans leur ordre convenable, et mis de côté ce qui est inconstant et incertain. L'induction est le vrai moyen de porter la conviction et la certitude dans les sciences.

Enfin je dirai, pour résumer, que le médecin a le vrai génie de son art, s'il ne s'arrête pas toujours à l'observation; s'il ne raisonne pas avant d'avoir observé; s'il tend à ses jugements par le chemin le plus court; si, sans s'arrêter à des détours, il ne cherche pas long-temps ce qui doit être trouvé promptement; s'il réunit avec la plus grande justesse le passé, le présent et l'avenir, et s'il pense également vite et juste. — Après l'observation des phénomènes et des signes, il est quelquefois possible de remonter aux causes; c'est ce qui doit occuper le médecin après ces objets. Il doit rechercher ces causes par la comparaison de toutes les circonstances, comparer de nouveau les causes avec les faits. Si les causes trouvées s'accordent avec les faits qui en dépendent, il cherche les méthodes et les remèdes : ensuite il observe le cours de la maladie, les effets des moyens curatifs; de là il déduit des conséquences pour les cas semblables qui pourront se présenter. — L'induction est donc le grand chemin qui conduit un esprit clairvoyant dans l'intérieur de la nature, plus sûrement que l'analogie, et beaucoup plus loin que les sens. Tout l'art de la médecine dépend de cette manière de raisonner; mais ce n'est que le génie seul qui peut la saisir.

CHAPITRE III.

DE LA RECHERCHE DES CAUSES.

SECTION PREMIÈRE. — *Des abus que l'on commet à cet égard.*

On a vu, par ce que j'ai dit de l'esprit d'observation, comment le médecin se forme des idées claires des effets. Le génie achève ce que l'esprit d'observation a commencé : il approfondit les causes par les effets. — La cause ne se laisse pas apercevoir dans l'effet, ni l'ordre dans les choses compliquées, si l'on n'a pas cette pénétration qu'il faut pour entrer dans chaque circonstance particulière, et pour suivre chaque phénomène dans ce qu'il y a de plus caché. Celui qui a une fois saisi le fond d'une maladie voit toutes les circonstances se rapporter à ce point, et fournir chacune un nouveau jour; il voit aussi chaque phénomène se prêter à l'intelligence d'un autre phénomène, et enfin toute la maladie se présenter comme l'effet d'une ou de plusieurs causes qui se déterminent comme d'elles-mêmes. Ce n'est que le génie qui fait ces découvertes, parce que ce n'est que lui seul qui aperçoit la liaison qu'il y a entre les effets et les causes. C'est surtout par la découverte des causes que se manifeste le génie du médecin. — Cette habileté à découvrir les causes n'est autre chose que le vrai esprit philosophique, qui ne se contente pas toujours de savoir que les choses sont telles, mais qui veut encore voir pourquoi elles sont telles, lorsqu'il est possible de le découvrir. Le peuple, au contraire, ne voit que très-rarement les choses comme elles sont, et encore moins pourquoi elles sont telles. — L'esprit philosophique nous conduit de ce qui paraît sensible à ce qui est abstrait, du simple au composé, des bonnes observations aux conclusions légitimes, et des cas individuels aux généralités. C'est la lumière qui nous fait saisir les causes par les effets, et les effets possibles d'une cause donnée. Il porte à leur perfection les connaissances humaines; car on ne sait jamais rien parfaitement, quand on n'en connaît pas les causes; et jamais on n'embrasse rien dans toute son étendue, si l'on n'est pas éclairé par cet esprit.

Un médecin qui ne connaît pas les causes des maladies, ou qui ne peut au moins déterminer avec la plus grande probabilité les causes possibles dans le

cas actuel, n'est pas capable non plus de guérir la maladie, parce qu'il ne peut en attaquer les causes. La doctrine des causes des maladies en est la science philosophique, et tout médecin qui la possède est un vrai philosophe. Hippocrate a donc eu raison de dire qu'il fallait appliquer la philosophie à la médecine, et réunir la médecine à la philosophie.— C'est avec raison qu'on regarde la science des causes comme la plus difficile de toutes nos connaissances. On peut juger de là combien il est difficile de déterminer les causes des maladies, et combien il est facile en même temps de n'acquérir qu'une fausse expérience, quand on n'a pas le génie de cet art. Comme c'est le plus petit nombre des médecins qui a ce vrai génie de l'art, Stahl paraît avoir eu raison de dire que de tout temps il n'y avait pas eu dans la médecine de partie si négligée et si peu connue que la vraie pathologie, c'est-à-dire la vraie connaissance des causes (1) déterminées des maladies, et de leur puissance.

Un esprit borné, et qui n'a pas ce génie nécessaire à l'art de guérir, ce vrai esprit philosophique, ne découvrira jamais ces causes. Borné dans le cercle étroit de ses idées, il ne fera que tomber d'erreur en erreur. Tantôt il se méprendra sur le tout, tantôt sur les parties, tantôt sur l'usage des méthodes et des moyens curatifs. Ici il ne verra que des causes impossibles qu'il prendra pour réelles; là il déduira le plus grand mal de causes innocentes, quelquefois même les symptômes les plus ordinaires des causes les plus dangereuses. Il aura fait une cure importante, mais il est peut-être venu le dernier prescrire un médicament, lorsque la maladie n'existait déjà plus, ou lorsque la nature allait décidément triompher. Il dérive des médicaments les effets des circonstances externes, ou *vice versa*. Mais ces gens bornés, que je comprends dans le peuple, sont-ils en état de déduire une juste conséquence des meilleures observations, et d'estimer les causes et leur puissance par les effets qu'elles produisent? — Le peuple n'examine rien, et très-souvent demande au philosophe de lui expliquer un effet dont la cause semble se présenter d'elle-même. Si l'effet est inexplicable, le vulgaire ignorant se croit en droit de mépriser l'homme de génie, pour autoriser la stupidité du charlatan ou du praticien routinier qui est devenu son idole, parce qu'il flatte ses préjugés et son aveuglement; mais ce vulgaire ne fait pas réflexion que ce n'est ni faute de génie, ni par orgueil, que ce philosophe lui refuse l'explication d'une chose incompréhensible. Il ne cherche qu'à se flatter en voyant, à ce qu'il pense, des gens, considérés par leur mérite, aussi stupides que lui. Si le philosophe néglige dans bien des cas l'examen des causes, ce n'est pas que son génie ne s'étende à tout ce que la nature peut présenter à ses recherches; mais il sait que la nature diversifiant ses phénomènes à l'infini, il n'est pas toujours permis à l'esprit humain de la suivre, bien loin de la prévenir et de déterminer les voies qu'elle prend. Il sait aussi que ce qui implique contradiction ne peut être; au lieu que le peuple, et les ignorants qui le flattent, ne connaissent rien de contradictoire, que de ne pas penser et parler comme eux. Il n'est donc pas surprenant que ces esprits bornés s'abusent si grossièrement dans les rapports des causes et des effets, et qu'ils expliquent par l'impossible, ce dont ils n'ont que des idées absurdes.

---

(1) Quoique la pathologie, prise dans ce sens, soit de la dernière importance, je crois cependant que la *théologie*, ou la doctrine des causes finales, doit occuper davantage, parce que c'est celle que l'on peut aisément saisir; il ne s'agit que d'observer pour en établir les principes: d'ailleurs ce n'est que conséquemment à cette théorie que l'on peut agir avec sûreté, en se rappelant ce qui est résulté de tel phénomène, de telle circonstance, et de l'usage de telle méthode et de tel médicament dans les cas qu'on a eu lieu d'observer. Aristote nous donne un principe qui peut servir de base à cette doctrine; c'est que la *nature agit toujours ou par nécessité, ou pour le mieux*. (*De Generat. Animal.*, l. I, c. 4.) En observant donc ce qui arrive ou toujours, ou le plus souvent, on peut prévoir à quoi tend tel signe, tel symptôme; et ces symptômes et ces signes, regardés comme causes finales, mettront toujours le médecin en état d'agir, dès qu'il aura su par l'expérience distinguer ce qui se fait ou par contrainte, ou pour le mieux. Les phénomènes extraordinaires ne portent aucun obstacle à ce qu'on peut établir de fixe d'après l'observation; ils ne doivent même pas entrer dans la théorie générale de ces causes, parce que ce qui n'a qu'une existence purement accidentelle ne peut entrer dans l'ensemble d'aucune doctrine. *Id. Metaph.*, l. II, c. 10.

Le vulgaire juge mal des causes, parce qu'il n'est pas en état de développer aucune idée compliquée, ou de donner aucune démonstration : car une démonstration suppose toujours une collection d'idées liées étroitement et dans leurs rapports les plus directs, et plusieurs jugements individuels qu'il faut réunir avec l'ordre le plus précis. Elle demande donc plus de réflexion qu'un jugement simple. M. de Haller dit fort bien que l'on ne juge pas faux lorsqu'il ne s'agit que de notions simples, et que personne ne confond le bleu céleste avec le rouge ; mais qu'on s'abuse sur les idées composées, dont l'essence consiste dans la réunion de plusieurs parties dissemblables. On ne veut pas prendre le temps et la peine nécessaire pour connaître les parties simples de deux idées combinées avant de porter son jugement, parce qu'on se croirait humilié. C'est donc s'abuser, et abuser les autres, que de vouloir instruire avant que de savoir soi-même. — M. de Haller a aussi montré que la volonté contribue autant que l'orgueil et la paresse, à mettre les hommes dans le cas de se tromper. On réunit deux idées, telles que celles de l'amour et de la haine, quoiqu'absolument différentes ; et l'on juge les idées proposées, non par elles-mêmes, mais par les idées qu'on y joint : mais ces idées accessoires, loin de faire partie de ces premières dont nous devons juger, leur sont tout-à-fait étrangères. Un médecin qu'on aime a fait précisément ce qu'a fait celui qu'on hait ; néanmoins on excuse celui-là, et l'on condamne celui-ci. — Nous nous trompons également, lorsqu'avant de porter un jugement sur deux idées, nous souhaitons qu'une de ces deux idées convienne avec l'autre, ou lui répugne. — La détermination de la volonté doit toujours apporter des obstacles à la découverte de la vérité. Vouloir qu'une chose soit, parce que nous la désirons, c'est ne rien vouloir, disait un philosophe ; parce qu'en mille cas imprévus, et même connus, nous ne sommes pas en état d'exécuter un seul de nos désirs, et que d'ailleurs il est absurde de vouloir une chose sans en connaître la possibilité : or une chose n'est pas possible, dès qu'elle ne peut former aucune liaison avec la suite de tout ce qui peut se concevoir par l'esprit humain. Quelque chose que l'on fasse, une chose ne répugnera jamais, dès qu'on apercevra quelque côté par où l'on verra cesser l'incompatibilité. Quoique tout homme puisse, comme le disait Cicéron, juger des choses à sa manière, on n'est cependant pas libre de lier des idées contradictoires. Cicéron le fait assez sentir dans un autre endroit.

« Je ne sais, dit-il, comment certaines » gens aiment mieux donner dans l'erreur » par une libre détermination de la volonté, que d'examiner si leur opinion » est bien fondée. Ces gens diront peut-» être qu'ils ont examiné les choses de » part et d'autre ; mais je demande s'ils » étaient en état de faire cet examen. » S'ils nous disent que c'est l'opinion de » tel grand personnage qu'ils suivent, je » répondrai que cela peut être ; mais en » même temps je leur dirai que pour » être assuré que cet homme est un grand » personnage, il ne faut pas être idiot, » ni borné, mais habile homme. Quant » à nous, nous croyons notre cause meil-» leure, en cherchant à connaître la vé-» rité sans aucune dispute, et avec tout » le soin possible. Quoique toute con-» naissance soit souvent environnée de » mille difficultés, quoique toute chose » soit comme couverte de ténèbres, et » qu'il y ait une faiblesse extrême dans » nos raisonnements, ce qui a toujours » donné lieu aux plus habiles gens de se » défier d'eux-mêmes, et de désespérer » de connaître ce qu'ils cherchaient ; ce-» pendant ils n'en sont pas restés là, non » plus que nous. Nous tâchons de faire » sortir la vérité du choc des différentes » opinions, ou du moins d'en approcher » par ce moyen. Il n'y a de différence » entre nous et ceux qui prétendent telle » ou telle chose, sinon que ces gens ne » doutent point de l'opinion qu'ils ont » embrassée, au lieu que nous ne recon-» naissons qu'un grand nombre de pro-» babilités que nous pouvons suivre ai-» sément, mais non pas prendre de mê-» me pour des vérités. Nous avons, par » cette retenue, la liberté entière de ju-» ger des choses, sans être obligé par » aucun motif à prendre parti pour une » opinion. C'est ou la faiblesse de l'âge, » ou la complaisance, ou la prévention, » qui font que ces gens assurent comme » vraies des choses dont ils ne connais-» sent pas la moindre possibilité, et » qu'ils adhèrent à leurs opinions, com-» me ils resteraient immobiles sur un » rocher où la mer en courroux les au-» rait précipités. De tels personnages ne » méritent aucun avis, ni qu'on les en-» tende : car, dit un célèbre philosophe, » c'est mal-à-propos qu'on répond à des

» gens qui ne peuvent rien prouver. » — M. de Haller comparait la volonté au feu et l'esprit à la lumière. Celle-là, dit-il, agit avec violence; celui-ci avec douceur. Je crois n'avoir pas besoin de dire que la volonté porte l'homme à juger des choses avec l'effronterie et l'impudence la plus impardonnable. M. de Haller me dit, lorsque j'étais en même temps que lui à Gottingue, qu'on demandait un avis à la faculté sur le cas suivant. Un homme tue sa femme dans son grenier, la jette par la fenêtre dans la rue. L'avocat qui défendait l'assassin eut la hardiesse de dire dans son plaidoyer, que cet homme ne l'avait jetée par la fenêtre que dans l'intention de la faire aller plus vite au lit.

Mais entrons en matière. La difficulté de démêler une idée composée est cause que le vulgaire est confondu à la moindre maladie, au moindre symptôme qui ne saute pas aux yeux. La moindre ressemblance qui peut s'y trouver avec un cas tout différent en lui-même lui fait présumer tout ce qu'on a dit de cet autre cas. Il met toute autre circonstance de côté, parce qu'il lui est trop difficile de faire la comparaison de toutes ces circonstances : ainsi c'est par cette ressemblance chimérique que la maladie doit se définir, selon lui, parce qu'une pensée estropiée tient lieu de toute pensée dans une tête sans cervelle. — On prend donc l'apparence de la vérité pour la vérité même. Au lieu de rechercher toutes les causes d'un phénomène, on prend la moindre de ses parties pour le tout. Le malade se guérit avec les secours du médecin : mais on se dit en même temps qu'on a donné tel remède en secret à ce malade, et que conséquemment ce n'est plus l'habileté du médecin qui l'a tiré d'affaire, mais ce remède, qui n'a peut-être pas fait de mal que parce qu'il était innocent en lui-même, loin d'avoir abattu la centième partie des forces de la maladie. — On reproche souvent aux médecins de ne pas savoir si la guérison des malades est opérée par la nature même ou par leur art. Je réponds que des gens qui ne connaissent aucun art, et se font un plaisir de décrier les arts auxquels d'autres se consacrent, ne voient pas qu'il est plus honorable de bien exercer un art, que de médire maladroitement de celui qui l'exerce : car ceux qui font ces objections n'entendent ordinairement ni la nature des maladies, ni celle des remèdes ; c'est pourquoi il leur est plus facile d'attribuer à un hasard aveugle ce qui est un effet du rapport connu qu'il y a du remède à la maladie. — Quelquefois la multiplicité des causes d'un événement est si grande, qu'il est extrêmement difficile à l'esprit le plus éclairé de démêler ces causes. Un médecin a fait tout ce qu'on peut exiger de lui, lorsqu'il a observé avec toute la pénétration et l'exactitude requise une maladie quelconque dans son commencement, et ses progrès ; quand il en a examiné les causes réelles ou possibles, assez directement pour pouvoir en établir les indications curatives, d'après les avis même de la nature, non d'après des hypothèses. S'il manque son but après cette conduite, a-t-on droit de lui reprocher d'avoir ignoré le caractère particulier de chaque cause dans une aussi grande complication que celle qu'on remarque souvent? Qui sera son juge dans ces circonstances? Sera-ce le vulgaire ignorant? Oui; du moins c'est lui qui prétend avoir droit de juger ce dont il n'a pas la moindre notion. — Ce n'est pas le vulgaire seul qui porte de pareils jugements : on voit assez souvent les têtes les mieux organisées donner dans ce faux. Un malade meurt après une maladie des plus graves, et incurable, et même dans un âge qui, de lui-même, est une maladie mortelle : il n'importe. On veut que le médecin sache secourir dans des cas où il aurait à combattre des causes invincibles. On ne fait pas attention qu'un médecin est quelquefois assez zélé pour s'épuiser en recherches et en combinaisons, dans ces cas même qui sont sans espoir. On ne songe plus à l'épuisement actuel du malade, et l'on dit que le médecin l'a laissé mourir, parce qu'il n'a pas vu la cause de sa mort. Si l'on avait calculé nombre d'années de débauches et de plaisir, et estimé de combien d'années ces dix pouvaient abréger la vie du malade ; si l'on avait supputé ce que peuvent sur la machine les progrès souvent très-lents, et d'autant plus dangereux, d'une maladie de long cours, quelle qu'en soit la cause, on aurait vu combien il y avait de moyens de justifier la conduite du médecin. Je ne parle pas d'autres circonstances que chacun peut entrevoir de lui-même.

Les jugements qu'on porte ordinairement du bonheur ou du malheur d'un médecin viennent en partie de l'incapacité de démêler des idées composées, et en partie d'une volonté dépravée. Bacon

dit qu'un politique et un médecin n'ont presque aucune occasion de donner des preuves incontestables de leur capacité ; que tout leur honneur dépend de leur réussite ; parce que peu de gens savent si c'est l'ouvrage du politique ou du médecin, quand l'état fleurit, ou quand le malade meurt. — Le plus borné de tous les hommes regarde le médecin le moins ignorant comme le génie le plus stupide, dès que quelqu'un de ses malades meurt. Les cures étonnantes que cet habile homme aura faites sont aussitôt oubliées, parce qu'on prétend qu'un médecin éclairé ne doit laisser mourir personne : souvent même le peuple voit échouer avec plaisir un médecin savant, parce qu'il s'imagine qu'un tel médecin est vraiment un homme dangereux dans sa pratique. Incapable de discerner les effets, et encore plus d'en apercevoir les causes, c'est ainsi que le vulgaire juge du mérite d'un homme dont la conduite est, même dans les cas les plus malheureux, un prodige d'art, de savoir et de prudence. Le médecin le plus ignorant n'est pas toujours malheureux, ni le médecin le plus habile toujours heureux; parce que le bonheur d'une cure dépend quelquefois du concours avantageux des circonstances favorables qui se prêtent d'elles-mêmes au désir du médecin, et que la guérison s'opère ainsi sans qu'il y contribue.

C'est encore se méprendre sur les causes, que de ne vouloir juger des choses que par leur issue, au lieu d'examiner toutes les circonstances. Dans les âges les plus reculés et les plus barbares de l'Égypte, les médecins étaient punis ou récompensés, selon la bonne ou mauvaise réussite de leur conduite ; cependant il y avait une exception. Cette punition n'avait lieu que quand ils n'avaient pas suivi les meilleures méthodes, c'est-à-dire ce qui était prescrit par les livres de Hermès. — Le peuple pense de nos jours que la cause d'un effet est ce qui le précède immédiatement. Toute sa logique est fondée sur ce principe : Ceci est venu après cela, donc il en est l'effet. Le tonnerre tombe souvent sur les arbres où se retirent des voyageurs pendant l'orage, donc les voyageurs sont cause que le tonnerre tombe sur les arbres. — Les symptômes nécessaires des maladies sont, dans l'esprit de tous les malades peu éclairés, les effets des médicaments qu'ils prennent; donc, selon leur jugement, c'est le médecin qui est la cause de ces symptômes. Un malade a un point de côté; je lui fais faire une saignée le matin; le soir, le point de côté augmente; c'est la saignée, dit-il, qui en est cause. Un autre a une inflammation à la gorge avec une fièvre violente ; il me fait appeler dans les premiers moments de sa maladie, il ne peut avaler, mais parler; je le fais saigner; le soir, il ne peut non plus parler; c'est la saignée qui en est cause. Quelqu'un me fait appeler pour un léger accès de fièvre, et se plaint d'une ébullition de sang; je lui fais donner une mixture fébrifuge : le soir, il me dit que ma mixture est cause qu'il a la fièvre. Aucune raison ne persuadera à ces têtes sans cervelle, que leurs raisonnements sont évidemment faux, ou contradictoires.

On sait que dans la colique de Poitou le malade éprouve très-souvent une paralysie aux bras ou aux jambes, lorsque la douleur des intestins a cessé, et que le malade semble se trouver mieux. M. Tissot a eu occasion de voir cette colique en Suisse, et il en a donné la (1) description ;

(1) Comme j'ai moi-même éprouvé une attaque de cette terrible maladie, il y a sept ans, je crois rendre service au lecteur de lui en donner une description exacte, telle que je l'ai faite lors de mon rétablissement. Je n'examinerai pas ici la nature de ces coliques, telles que celles qu'on appelle colique de Poitou, colique des peintres, colique de Devonshire, etc. : ce sont autant d'espèces d'une même maladie pour laquelle on n'a pas encore de traitement bien exact. Celle que j'ai éprouvée tenait de toutes les espèces. — Je vivais chez une personne où je buvais avec plaisir de fort bon cidre. Cette boisson était toujours mise sur table dans un vase d'étain : quelquefois il y restait un peu de cidre qu'on jetait sans rincer le vase, pour en aller tirer de frais. Je m'aperçus bien souvent que, pour peu que le cidre séjournât dans ce vase, il y prenait une teinte noirâtre. J'en buvais cependant sans plus de réflexion. Enfin il me parut un jour si douceâtre, que j'y fis attention, et pris le parti de n'en plus boire ; mais il était trop tard. Des chagrins domestiques, joints à l'usage de cette boisson, pour ainsi dire, empoisonnée par l'étain ou l'arsenic qui se trouve toujours dans ce métal, me firent bientôt éprouver des dégoûts, de l'indolence, une haine pour l'étude, enfin des tiraillements au creux de l'estomac. Je négligeai cela, et je pris un peu d'exercice ; mais en vain. Vers la

mais elle est inconnue dans l'endroit de ma résidence. Je suppose que quelqu'un y éprouve cette maladie, et qu'on m'appelle; je suis très-persuadé que la para-

---

même temps, j'éprouvai un contraste qui augmenta mon chagrin. Il me prit alors de temps à autre des défaillances que je n'avais jamais connues. J'en étais d'autant plus surpris, que je n'avais fait aucun excès. Les douleurs que j'avais ressenties au creux de l'estomac devinrent plus vives. De temps à autre, j'éprouvais les mêmes sensations dans le bas-ventre, mais je me fiais à ma bonne santé antécédente. Enfin, étant à jouer aux cartes chez un ami, j'y fus assailli de douleurs si vives, que je me renversai de ma chaise et me roulai par terre, en jetant des hurlements effroyables. Je demandai instamment qu'on me transportât dans la maison des frères de la Charité de l'endroit. Mes douleurs étaient terribles. Je sentais dans tous les membres des secousses aussi violentes que des secousses électriques. Les déchirements que j'éprouvais à l'estomac et aux intestins ne peuvent s'exprimer. L'estomac semblait ne former qu'un dur peloton qui disparaissait par intervalles. Les intestins se ramassaient tantôt dans un hypochondre, tantôt dans l'autre; quelquefois plus bas; souvent sous l'ombilic, et alors les douleurs étaient encore plus vives. Je restai sept heures dans ces souffrances mortelles, qui m'avaient assailli à deux heures après midi. Je n'avais heureusement presque pas mangé la veille, et, pour ainsi dire, rien ce jour-là. Les douleurs durèrent avec cette force jusqu'à neuf heures du soir; elles parurent alors se calmer. Comme je souffrais trop pour songer à la cause de mon mal, et encore moins pour en rendre compte, on se contenta de me donner deux lavements d'eau froide qui augmentèrent même mes douleurs. Je fus un peu plus à moi vers le milieu de la nuit, quoique j'éprouvasse par intervalles les mêmes secousses qu'auparavant, mais un peu moins fortes. Je me rappelai les différentes causes auxquelles je croyais devoir attribuer mes douleurs. Le lendemain matin, je demandai un vomitif; on me le refusa, vu l'état convulsif où j'étais encore, ne trouvant même aucune situation avantageuse dans mon lit. Je fis cependant tant d'instance, qu'on me le donna, mais très-modéré. Il est incroyable combien je rendis de matière verte, noirâtre, épaisse. Le vomissement me dura près d'une heure à différentes reprises. Comme j'en craignis les suites, je demandai un peu de fleur de soufre dans un bouillon très-gras, ce dont j'avais vu de bons effets dans les cas de vomissements excessifs : le vomissement s'arrêta, mais les douleurs me reprirent presque avec la même vivacité. Cette récidive fut assez longue : les secousses des membres en devinrent plus vives; dès-lors la fièvre me prit avec un mal de tête incroyable qui se calma vers le soir. Le vomissement me reprit le quatrième jour, mais moins fort, et fut suivi d'un mal de tête semblable qui ne dura pas. Pendant ces premiers jours, j'urinais peu, je buvais beaucoup. Les urines s'arrêtèrent enfin entièrement. Comme je présumais que cela ne venait que du spasme universel que j'avais éprouvé, je demandai qu'on me mît un cataplasme bien chaud de pariétaire et d'oignons blancs sous la verge, et au-dessus du pubis; ce dont on a vu de très-bons effets dans l'ischurie causée par un spasme : on me le refusa. La vessie pleine fit probablement refluer l'urine vers le haut des uretères, qui, par leur élargissement forcé, me firent dès-lors éprouver les plus vives douleurs qui se portaient jusqu'aux reins, et cela du côté gauche principalement. Enfin la vessie se trouva si pleine, qu'elle bombait, et je me sentais mourir. Le chirurgien de la maison, homme plein d'humanité et de complaisance, se rendit à mes instances. Il m'insinua, quoiqu'avec peine, une sonde tubulée, par laquelle je rendis tant d'urines, que je tombai dans un abattement extrême; mais il ne dura pas. Le lendemain, les urines étaient encore arrêtées, parce que je n'avais pas pu garder la sonde qui me causait trop de douleurs au col de la vessie. Le chirurgien essaya deux fois, mais en vain, de me sonder ce jour-là. Les douleurs néphrétiques et intestinales recommencèrent; il me prit à différentes fois un hoquet qui me jeta dans la consternation. Le désespoir de me voir mourir plein de vie me donna des forces suffisantes pour me rasseoir sur les bords du lit, et demander qu'on essayât encore de m'insinuer une sonde; mais après bien du travail le chirurgien s'arrêta, parce qu'il vit sortir quelques gouttes de sang. Je n'avais jeté aucun soupir pour ne pas le décourager. Il me remit au lit, me faisant espérer que le dégorgement des vaisseaux, produit par cette légère hémorrhagie accidentelle, me serait peut-être salutaire : cela arriva aussi. Le sphincter se détendit d'une manière si prompte que je le sentis. L'urine vint d'abord goutte à goutte, et reprit peu à peu son cours; mais je n'avais pas encore

lysie qui suivrait cette maladie serait immanquablement attribuée à mes médicaments. — Il survient souvent aux gens avancés en âge une inflammation ou de soi-même, ou par des causes légères, et cette inflammation est la plupart du temps suivie de la mort. On a disséqué de pareils sujets, et l'on a trouvé que les artères étaient en partie osseuses depuis le pied jusqu'au tronc de l'aorte. Ces parties osseuses n'avaient donc plus leur mobilité naturelle, ainsi le sang devait séjourner dans cet endroit-là : c'est de là que résulte l'inflammation et la mort qui la suit. Un médecin qui aurait ordonné à un pareil malade deux grains de nitre quelques jours avant cette inflammation, aurait immanquablement été la cause de la mort. — Il est très-ordinaire que les malades ne prennent que moitié, et même moins, des choses que le médecin ordonne; ces doses, trop faibles pour lors, ne peuvent agir sur la cause de la maladie; par conséquent la maladie continue sans aucun empêchement. J'ai mille fois vu en pareilles circonstances que le médecin était accusé de ce que le malade se trouvait plus mal.

Les médecins anciens et modernes, qui ont écrit sur les fièvres intermittentes avant qu'on eût connu le quinquina, disent unanimement que les fièvres tierces

---

été à la selle le septième jour, malgré plusieurs lavements réitérés et plusieurs médecines. J'y allai cependant vers le soir de ce jour. Mes excréments n'étaient que de petits globules très-durs, et qui ne sortaient qu'en me causant une chaleur douloureuseà l'anus. Les selles se réitérèrent, quoique par longs intervalles. Le neuf, je tombai dans un abattement universel, et je fus sans connaissance. Le onze, je fis plusieurs selles. Je fus soulagé; cet état dura jusqu'au seize, avec des atteintes douloureuses dans les intestins, quoique peu fréquentes. Les intestins étaient encore ce jour-là fixés comme un dur peloton dans l'aine gauche. Les sueurs abondantes que javais eues, surtout le six et le neuf, tantôt froides, tantôt chaudes, m'avaient laissé une croûte blanche de près d'une demi-ligne d'épaisseur sur tout le corps, excepté au visage et à l'avant-bras. Tout sembla donc se détendre du seize au dix-sept; mais j'eus la cuisse et la jambe gauche presque entièrement paralysées. J'y perdis tout sentiment, surtout à la cuisse; et je ne pouvais me soutenir de ce côté-là qu'avec bien de la peine. Je sortis le trente-deuxième de la maladie pour prendre l'air du jardin; et quelques jours après, je quittai la maison. Je me rendis à Paris, où l'on me dit qu'il n'y avait qu'un vrai poison capable de produire une pareille maladie. Je me mis dans le fumier une heure par jour pendant une semaine. Cet expédient et un peu de marche me rendirent l'usage de la jambe. — On me donna pour cette colique les remèdes généraux destinés à ces sortes de maladies. Quant à la suite de leur administration, j'étais trop mal pour y prendre garde : je n'étais occupé que de mes douleurs. La croûte qui m'avait couvert le corps tomba par desquamation, et disparut au bout de deux mois. J'ai éprouvé la vérité de ce que dit M. de Haen; savoir, qu'on est toujours plus disposé à ces maladies après les avoir essuyées, car, depuis ce temps-là, je ne puis user d'aucuns légumes farineux sans éprouver des flatulences qui souvent deviennent très-douloureuses. Je ressens de temps à autre des coliques, quoique peu considérables, mais qui ne laissent pas que de m'inquiéter, et que je n'avais jamais connues auparavant. — Quoiqu'il y ait à présumer que ce soit le cidre imprégné du principe arsénical de l'étain qui m'ait causé cette maladie, je demande cependant à tout lecteur intelligent pourquoi ceux qui en buvaient comme moi n'ont pas éprouvé le même inconvénient. Serait-ce le cidre seul dont je n'avais jamais fait usage? Serait-ce plutôt le chagrin qui en aurait été la cause? Je n'ignore pas les maladies que le chagrin cause tous les jours; mais je ne puis rapporter de pareils symptômes au chagrin seul. — Quant aux maladies antérieures, je n'avais pas été malade depuis quatre ans, que j'avais essuyé une très-grosse maladie à Strasbourg, pour avoir voulu brusquer une fièvre qui m'était survenue en 1762, après l'indigestion d'une petite tourte de groseille, de la largeur d'un écu; mais j'avais été bien guéri de cette fièvre par les soins que M. Schœpflin avait eus de me faire visiter fréquemment par un médecin de ses amis. Depuis ce temps-là, je ne m'étais ressenti de rien. Ma vie sobre et tranquille ne me donnait pas lieu de craindre un pareil assaut. Quoique je sois d'un tempérament assez bilieux et fort chaud, je ne m'étais jamais trouvé pris d'aucune autre maladie sérieuse : j'ai d'ailleurs toujours bu très-peu de vin, encore moins de liqueurs. La vraie cause de ma colique ne m'est donc pas encore assez bien connue, ou il faut la rapporter au cidre seul.

ou quartes qui traînent en longueur sont suivies d'œdématie, de jaunisse, d'obstructions aux glandes, d'affections hydropiques. Depuis qu'on se sert du quinquina contre les fièvres, les ennemis de ce médicament assurent unanimement que cette écorce est la seule cause de ces maux. On voit cependant aussi de nos jours les fièvres suivies de ces inconvénients, lorsqu'on n'a pas usé de quinquina. Werlhof a vu une tympanite incurable succéder à des cures empiriques et même à des cures méthodiques de ces fièvres, contre lesquelles on n'avait pas employé le quinquina, et même à des fièvres qui avaient cessé d'elles-mêmes. On sait aussi que le quinquina n'arrête pas la cause de la fièvre simplement comme on le prétend, puisque son usage n'empêche pas toutes les évacuations naturelles, et que les gonflements du foie et de la rate, attribués mal à propos à son usage, disparaissent lorsqu'on en use. Brunner, Torti, Werlhof et Wepher disent même que les enflures hydropiques disparaissent par l'usage de cette écorce : cependant on jure en Allemagne, comme ailleurs, que le quinquina est la cause des obstructions du foie et des hydropisies. (Il est de fait, quoi qu'en dise M. Z., que le quinquina occasionne et guérit des maladies semblables ; mais ces maladies proviennent de causes opposées. Le quinquina employé ou avec d'autres médicaments ou après, guérira quelquefois les maladies dont on vient de parler, si elles proviennent d'un relâchement particulier ou général ; mais il les occasionnera aussi par sa vertu astringente, si on l'emploie mal à propos. L'effet du quinquina paraît se porter particulièrement sur la partie rouge du sang, dont il empêche la dissolution ; mais si le sang est imprégné de mauvais levains, le quinquina les y retient ; et de là tous les désordres qui en résultent, et quelquefois le scorbut. Les évacuations naturelles peuvent aller leur train avec le quinquina, cela est de fait : souvent même il les provoque ; mais il ne s'ensuit pas qu'il ne soit pas dangereux, employé indistinctement. Il peut favoriser les évacuations en agissant comme un puissant tonique sur la fibre, et en facilitant ainsi le mouvement péristaltique des intestins ; mais, dans le cas de raideur, ou de chaleur interne considérable, ses effets sont incontestablement dangereux. Il en est du quinquina comme de tous les remèdes, il est bon, mauvais, actif, impuissant, dans les cas particuliers. Ce qu'en dit M. Lewis dans son Dispensaire anglais mérite d'être lu.)

Si une maladie en suit une autre, on dit que le médecin qui a traité la première est cause de la seconde, tandis que les maladies subséquentes sont possibles sans que le médecin y ait part. Les Grecs ont dit que de leur temps le genre et l'espèce d'une maladie changeaient quelquefois, de sorte qu'il venait une maladie à la suite d'une autre ; ou que les maladies ne changeaient qu'en tant que de nouveaux symptômes se joignaient aux antécédents. Ils divisaient le premier changement en deux espèces : ou ce premier changement se fait, selon eux, sans aucun effort de la nature, mais seulement par la qualité de la matière morbifique ; ou il a lieu par la métastase subite de la même matière qui se transporte d'une partie vers une autre. Or, on sait que les Grecs voyaient toujours la nature abandonnée à elle-même ; et que nous pouvons voir à cet égard la même chose qu'eux. C'est pourquoi ils avaient aussi le même inconvénient à essuyer que nous : car Hippocrate dit que les ignorants croient que le médecin est cause du mal qui suit une maladie, lorsque cela arrive par une conséquence inévitable de la maladie même. — Toute maladie qui vient à la suite d'une autre est ordinairement mortelle, selon Hippocrate, parce que le corps est déjà si affaibli par la maladie précédente, que le sujet doit même périr d'épuisement avant que la seconde maladie le conduise d'elle-même à la mort. Arétée dit que de petites maladies en font naître de plus grandes, et que celles-ci deviennent dangereuses tandis que celles-là ne l'étaient aucunement. Duret dit que la matière morbifique d'une première maladie est plus douce que celle d'une seconde, qui vient de la métastase subite de la matière morbifique qui s'est jetée d'une partie sur une autre ; car la maladie est plus supportable lorsque le sujet a encore des forces, que lorsqu'il les a perdues. Duret dit encore que puisque toute hydropisie est en elle-même une maladie dangereuse, elle le sera encore plus si elle vient à la suite d'une autre maladie, surtout à la suite d'une fièvre quarte invétérée. Huxham remarque que ceux qui, à la suite d'un asthme invétéré, éprouvent une œdématie aux pieds, vont être probablement délivrés de leur asthme ; mais que, si l'œdématie disparaît, l'asthme les reprend incontinent :

j'ai observé la même chose. Je trouve les mêmes observations dans Baglivi; malgré cela, c'est toujours au médecin qu'on rapporte la cause de ces maladies subséquentes.

Si une maladie est suivie d'une mort très-prompte, ce sont toujours les remèdes que le médecin a ordonnés qui sont la cause de cette mort précipitée. Rien n'est cependant si commun que ces morts inattendues. Les anciens en ont été témoins comme nous : les uns périssent d'un coup d'apoplexie, d'autres dans une syncope; ceux-ci d'une dilatation de l'aorte ou du cœur, laquelle est suivie de déchirement. On voit souvent, parmi les soldats, des fièvres aiguës qui se terminent par la mort le deuxième ou le troisième jour. Le spasme des intestins, accompagné d'une colique inflammatoire, fait périr les sujets en une heure, selon l'observation de Boerhaave. On voit les enfants et même les adultes tomber par terre, se rouler lors d'une colique vermineuse, et mourir des douleurs : les choses les plus innocentes sont regardées dans ces sortes d'accidents comme les causes de la mort, non pas parce qu'elles font périr les malades, mais parce qu'elles arrivent au moment de la mort. On condamne un vrai médecin sans réplique lorsque la mort vient à la suite d'un médicament innocent; on n'examine pas si la maladie n'a pas pu le faire mourir aussi bien que l'ordonnance du médecin. Je ne nie pas qu'une simple purgation, même modérée en elle-même, ne puisse faire périr un malade si elle est ordonnée mal à propos : mais je parle ici de médecins expérimentés, et non d'ignorants.

C'est pourquoi un médecin qui veut entreprendre une cure doit non-seulement en avoir la capacité, mais il doit encore être courageux, et ne pas craindre l'injustice des hommes, qui n'applaudissent jamais qu'aux succès et non à l'usage industrieux des talents. Le médecin ne doit pas ignorer que le peuple loue tous les jours un homme des cures qu'il n'a point faites, et qu'il accuse un médecin d'avoir laissé périr un malade dont il a peut-être beaucoup prolongé la vie par son habileté, tandis qu'il serait infailliblement péri en peu de temps dans les mains d'un ignorant. Or de quelle importance n'est pas un jour, souvent même une heure de vie de plus pour la tranquillité des familles dont les affaires peuvent s'arranger par cette prolongation? mais le vulgaire n'entend pas ce langage. — C'est juger des causes par la réussite, que de vouloir élever un médecin au-dessus de tous les autres, et déprimer en même temps celui qui n'a pas le bonheur de plaire, malgré son mérite. Rien n'est plus commun parmi ces gens qui voient trop peu pour approfondir les causes du bonheur ou du malheur d'un médecin : la méchanceté accompagne toujours l'ignorance.

On sait que l'amour-propre des hommes est presque toujours le principe de leur haine ou de leur amitié, et que c'est par ce principe qu'ils nous honorent ou nous méprisent, qu'ils jugent de notre mérite et de nos talents. Pour gagner cet amour-propre, il faut penser comme eux, autrement on les blesse aussitôt. Comme le médecin a toujours affaire au peuple, il peut être sûr qu'il déplaira plutôt qu'il ne méritera des éloges s'il est homme de mérite, parce que le peuple qui le juge ne lui ressemble pas. Voilà comme la pluralité des voix l'emporte presque toujours dans les jugements des hommes. — On demandait un jour au médecin Trophile, quel était celui qu'il regardait comme un médecin accompli? C'est, répondit-il, celui qui sait prévoir le possible et l'impossible. Dans les siècles barbares, un tel médecin aurait passé pour magicien; aujourd'hui, il ne peut attendre que du mépris. C'est un homme savant, s'écrie-t-on; il y a tout à craindre de lui. En vain prouvera-t-il par les effets de la nature les plus palpables, qu'il a bien vu, qu'il a bien agi; il n'est pas du peuple, il sera donc méprisé. Le droit de faire des cures n'appartient qu'à l'ignorance, et on le prouve par des merveilles qui n'ont de réalité que par l'aveuglement.

Harvey dit qu'une apoplexie complète est ou la mort même, ou certainement mortelle; qu'une apoplexie incomplète est le plus souvent mortelle, quoiqu'elle se termine aussi quelquefois par une paralysie à la suite de laquelle on est toujours infirme, ou l'on meurt enfin subitement, lors même qu'on paraît bien rétabli. Le célèbre Stahl dit qu'il n'a pas encore eu le bonheur de guérir une apoplexie réelle, ni même une véritable hémiplégie; mais qu'il a vu nombre de malades à qui de faux médecins ont supposé ces accidents, et que le peuple a reconnus pour tels, élevant ensuite jusqu'au ciel les prétendus Esculapes qui les avaient fait disparaître.—On voit, après une forte ivresse, des apoplexies passa-

gères et peu considérables; elles causent une paralysie à l'un ou à l'autre bras, et au bout de quelques jours cela disparaît de soi-même. M. Tissot a vu des attaques légères de paralysie solitaire, fréquente et passagère. J'ai guéri cette même paralysie, et même la paralysie de tout un membre, en le faisant seulement frotter avec une liqueur spiritueuse; les faux médecins vantent cela comme des cures miraculeuses. — Un malade se rétablit par l'usage d'un remède de pure fantaisie, on croit du moins que c'est cela qui l'a guéri; dès l'instant, ce malade prétend juger de la cause de sa maladie par l'effet d'un remède dont il ne connaît même pas la nature.

Quelquefois un malade tombe entre les mains d'un habile homme qui détermine la maladie, en indique les causes, trouve les indications curatives : on appelle ensuite un faux médecin qui par hasard réussit à ordonner un remède convenable sur les indications curatives que l'autre a déterminées, et c'est le second qui l'a guéri : lui seul a su juger des causes, puisqu'il les a fait cesser. Un mauvais médecin est toujours également sûr de son bonheur, s'il conseille un remède qu'un ignorant de sa trempe conseille aussi, parce qu'on suppose qu'il juge des causes comme cet ignorant, et que conséquemment elles sont telles; s'il ne réussit pas, c'est la faute des assistants, ou du malade; mais il n'en est pas moins vrai, selon ces gens, qu'ils avaient bien vu la maladie. L'ignorant qui avait ouvert l'avis s'autorise de l'avis du médecin; et ce médecin de son côté triomphe malgré sa stupidité, parce qu'il est sûr de ne pas trouver de contradicteurs parmi des gens qui sont obligés de lui prêter du savoir pour couvrir leurs fautes. — Un vrai médecin au contraire est sûr de trouver sa condamnation dans son avis, si ces ignorants le désapprouvent. S'il réussit, ces ignorants humiliés attribuent à la nature seule les effets des médicaments; et, s'il échoue, ou n'a pas tous les succès qu'il en attend, on dit qu'il n'a rien connu à la maladie. Il est d'expérience que le peu de succès d'un remède donné à un malade contre l'avis de ses amis ignorants, porte plus de préjudice à la réputation d'un médecin, que cent cures malheureuses dans lesquelles il n'aurait contredit personne, ou dans lesquelles il aurait ordonné ses médicaments avec l'approbation du vulgaire.

On voit par là combien on juge arbitrairement des causes, et ce que peuvent la méchanceté, la passion, l'aveuglement. Dira-t-on encore que la voix du peuple est un suffrage légitime? Je sais par ma propre expérience combien on juge faussement des faits lorsqu'on n'en connaît pas les causes. J'ai été accusé d'avoir tué un enfant que sa mère avait tué et écrasé elle-même trois semaines avant que j'en fisse l'ouverture; il n'avait même été trouvé que par l'indice qu'en avaient donné des corbeaux attirés par sa puanteur. Malgré cela, il s'était encore épanché quelques gouttes de sang quand j'en fis l'ouverture; et l'on osa dire là-dessus que je l'avais tué. — On m'a accusé d'être un empoisonneur, parce que, dans une pleurésie qui se manifestait à chaque mouvement de respiration par une douleur aiguë aux côtés, par la fièvre et par la toux, et par un crachement de sang considérable, j'avais donné à un homme de considération une mixture que j'ai employée mille fois avec succès dans la même maladie, et qui était composée de camphre, de nitre, de pierres d'écrevisses, d'un peu de cinnabre, de sirop de coquelicot et d'eau. Le flacon vint à se casser sur le poêle où on l'avait mis, et laissa, pour preuve de mon iniquité, une tache brune que cet homme respectable et sa femme montrèrent pendant plusieurs années à ceux qui venaient chez eux, et qu'ils exposaient à leur manière partout où ils allaient. La cause de leur conduite fut que je contredisais les remèdes qu'avait cette dame, qui croit avoir chez nous le droit de juger du mérite de tous les médecins, tandis qu'elle voulait me prouver mes erreurs par son livre de cuisine. —On m'a accusé d'avoir fait périr une dame, dont j'exposerai la maladie par la suite, parce que cette dame avait apparu après sa mort à une de ses amies, mes médicaments à la main, et lui avait dit qu'ils avaient été cause de sa mort.

Je ne crois pas devoir entrer dans aucun détail à l'égard de toutes les erreurs de la superstition. Les magiciens, les sorciers, les revenants, seront toujours nombreux dans les religions qui les autorisent, ou du moins chez les peuples qui sont obligés de le croire par intérêt. Ce n'est pas que ces erreurs ne se voient également partout. J'ai connu des protestants mille fois plus superstitieux sur certaines choses que les enthousiastes les plus zélés; c'était toujours à des prodiges qu'ils rapportaient les causes de ce qu'ils

ne comprenaient pas. En général, où il n'y a point de philosophie, soit en Suisse, en Allemagne, en France, en Angleterre, soit en Espagne et en Italie, soit à la Chine, il y a des revenants, des magiciens, des spectres, des prestiges diaboliques, et, pour tout dire, de la superstition, et c'est par là qu'on prétend tout expliquer.

M. Meyer, cet illustre écrivain, professeur à Halle, a attaqué ces préjugés à leur origine même, dans un petit ouvrage (1) aussi intéressant qu'amusant. Un mauvais écrivain, mais intéressant par les matières, a publié un livre intitulé *la Philosophie de la Quenouille*, lequel peut être lu avec utilité par ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour saisir l'universalité des réflexions du célèbre professeur de Halle. Il rapporte plus de six cents exemples de superstitions différentes qui règnent encore presque partout aujourd'hui (2). — Est-il surprenant que le peuple juge toujours si mal des causes, lorsqu'on voit des gens abuser d'un état respectable par lui-même, pour entretenir le peuple dans son aveuglement ? L'intérêt sordide, et la plupart du temps le libertinage qui les guide, et les a presque toujours guidés, n'est pas un motif si difficile à pénétrer ; mais le peuple ne porte pas ses vues plus loin ; et la société souffre par là continuellement de ces abus. Le nombre des personnages vertueux qui se trouvent parmi eux gémit, il est vrai, de ces abus, mais malheureusement c'est le plus petit nombre. — Toutes ces folies ont pour fondement l'incapacité d'approfondir les véritables causes d'un effet, et de distinguer le surnaturel de ce qui ne l'est pas. Aussi M. Meyer observe-t-il que le défaut de raison est la cause de tous les prestiges, qu'il faut beaucoup de peine et de travail pour découvrir les vraies causes des événements, qu'il faut réunir beaucoup d'observations, faire beaucoup d'expériences, qu'avec tout cela il faut un savoir et une pénétration dont peu d'hommes sont ornés. Il est donc impossible sans cela de voir s'il y a de la liaison entre un effet actuel et sa cause supposée naturelle ou surnaturelle, et si l'on n'attribue pas à des causes absurdes ce qui vient de la chose la plus simple, ou ce qui ne peut même pas être. Il ne faut pas être neuf dans la science des choses naturelles, pour vouloir déterminer ce qui est fondé ou non dans l'essence des choses mêmes, soit en particulier, soit en général.

Il y a réellement des effets dont les causes sont si cachées, que l'esprit le plus pénétrant n'y voit rien. Cependant la foule ignorante, au-dessous de la satire, comme le dit fort bien M. Meyer, trouve ces causes dans les choses les plus ridicules, dans des vertus sympathiques, etc., tandis que ces causes sont souvent dans la chose même, au cas qu'elle soit vraie.

Toutes les fois que le peuple remarque un changement dont la cause est cachée, mais qui paraît avec quelque chose en même temps, il prend ce dernier phénomène pour la cause du premier. Mais il ne fait pas attention que deux choses peuvent être conjointes, soit parce qu'elles dépendent d'une même cause, soit parce qu'elles arrivent souvent. — Deux choses peuvent toujours coexister ensemble et paraître étroitement unies, sans que pour cela l'une dépende de l'autre. Les philosophes conviennent que le flux et le reflux de la mer dépend principalement de la position où la lune se trouve par rapport à notre globe ; cependant ce mouvement des eaux de la mer ne fait pas apercevoir cette impression de la lune. On ne remarque point ce flux et reflux dans la mer Baltique, ni depuis la baie d'Hudson jusqu'à celle de Campêche, ni dans la mer Caspienne et ailleurs. Le baromètre n'éprouve point de variation de cette force attractive de la lune. La lune ne paraît pas influer sur les vents, vu que les vents périodiques semblent dépendre du soleil. — La lune n'a pas non plus l'influence que les jardiniers et les gens de campagne lui attribuent. Les observations que la Quintinie, Réaumur, Buffon, ont faites pendant plusieurs années, prouvent qu'il est impossible de faire apercevoir la moindre influence de la lune sur les végétaux, et qu'il arrive continuellement des phénomènes dans le règne végétal, dans lesquels la lune n'entre pour rien. La lune n'agit sur la terre que par sa lumière. On a remarqué que ses rayons lumineux, ramassés au foyer du plus grand miroir ardent, ne communiquent aucune chaleur au thermomètre. — Quoiqu'il semble démontré que la lune n'a point d'in-

(1) Intitulé : *Opération du Diable sur le globe terrestre.*

(2) Voyez aussi l'ouvrage anglais de Reginal Scot, intitulé : *La sorcellerie démasquée.*

fluence sensible sur la terre, on croit cependant pouvoir prouver qu'elle en a sur l'homme. La dissertation que Méad a écrite pour le prouver est utile à certains égards, mais elle pose sur un faux principe ; il prétend en effet que la lune, par sa force attractive plus grande lorsque la lune est pleine ou nouvelle, élève notre atmosphère ; que par là l'air qui nous environne immédiatement devient plus léger, et que notre corps est moins comprimé. Il arrive de là, selon lui, que les fluides se portent en plus grande quantité vers la superficie, étendent les vaisseaux et les ouvrent quelquefois. Méad croit pouvoir expliquer ainsi le retour de toutes les affections qui se règlent sur le cours de la lune, et que ce phénomène aérien est la cause des écoulements périodiques des femmes. Mais il ne se passe pas de jour sans que quelque femme ait ses règles. D'ailleurs, il faudrait que toutes les femmes eussent leurs règles au même jour, si cette opinion de Méad était quelque chose de plus qu'une hypothèse. Il explique de la même manière les retours de l'épilepsie, qui se règle souvent sur le cours de la lune. Mais cela dépend tellement du pouvoir des causes occasionnelles dans la plupart des hommes, savoir de la température de l'air, des fautes commises dans le boire, le manger, les exercices, le mouvement, les plaisirs de l'amour, et en général des passions, que la lune peut très-bien n'y entrer pour rien.

Belgrado, jésuite estimable, a judicieusement observé que, puisque la lune ne peut agir sur notre globe que par sa lumière, son influence doit nécessairement être en raison directe des rayons lumineux qu'elle nous réfléchit. Or la lune, dit-on, occasionne les accès d'épilepsie lorsqu'elle est pleine comme lorsqu'elle est nouvelle, par conséquent lorsqu'elle renvoie le plus et le moins de rayons lumineux : donc l'influence que la lune a sur l'épilepsie n'est pas en raison directe de la lumière qu'elle nous transmet; donc il ne peut non plus se trouver entre la lune et les accès d'épilepsie qu'un rapport purement accidentel, qui d'ailleurs n'est rien moins que général. —La logique nous apprend que, si deux choses sont souvent réunies ensemble, et que l'on trouve que cela n'arrive pas une ou deux fois, sans qu'il y ait quelque chose qui ait pu empêcher l'effet de la première, il est impossible que la première soit la cause de la seconde. Je connais une femme qui a le *tænia*, et qui depuis trois ans rend deux ou trois aunes de ver toutes les fois que la lune se couche. C'est un fait avéré ; j'ai même eu la curiosité de faire venir cette femme vers ce moment-là pour en être témoin, et je l'ai vue rendre des aunes entières de ce ver. Or, j'en connais d'autres qui ont aussi ce ver, et chez qui ce rapport ne se trouve pas; ainsi je ne puis conclure que les parties du *tænia* ne sortent de cette femme que parce que la lune se couche.

Werlhof dit qu'il est encore plus aisé de conclure qu'une première chose n'est pas la cause d'une seconde, lorsque ce qu'on prend pour l'effet de l'une arrive, et que celle-ci ne se trouve pas présente. Un homme m'assurait un jour que certaine partie, qui ne lui était pas indifférente, n'était jamais plus ferme que dans la pleine lune. Mais je sais que la pleine lune n'entre pour rien dans ce phénomène, car ce capucin s'est montré homme dans toutes les phases de la lune. — Malgré l'incapacité et l'ignorance du peuple, il juge toujours sur son expérience, sans même apercevoir aucune des causes dont il prétend déterminer les effets, et remonter ainsi des effets aux causes, mais cette expérience ne fait que multiplier les preuves de sa stupidité. Moins il voit, plus ses raisonnements lui paraissent justes, et cela est fort naturel. Il se croit donc bien fondé à opposer son expérience à celle du médecin le plus habile. — Je connais un endroit où l'on surcharge les enfants de bouillie dès les premiers instants de leur vie, outre le lait que leur donne leur mère, et qui serait bien suffisant. Rien de plus ordinaire, dans cet endroit, que des convulsions chez les enfants, surtout la cardialgie. J'eus occasion d'y dire mon sentiment sur cet aliment. Au lieu de chercher dans le régime les causes éloignées des morts fréquentes qui arrivaient parmi ces enfants, et les causes prochaines dans l'estomac et les intestins, on s'imaginait les trouver dans la constitution du corps de la mère, de la grand'mère, de toute la parenté, tantôt dans les astres, tantôt dans des sortiléges. J'y secourus plusieurs enfants, même au grand déplaisir de leurs père et mère, parce que je ne les traitai pas selon leurs idées. Mais les médicaments ne me parurent pas suffisants seuls ; je demandai donc qu'on changeât le régime, et qu'on cessât de leur donner de la bouillie : aussitôt

tout le monde se mit à crier contre moi ; on me dit en alarmes : Nos enfants ont vécu avant que vous fussiez ici ; la bouillie est excellente ; nous le savons par expérience ; vous êtes un ignorant : nous en sommes assurés.

Tous les enfants qui prennent de la bouillie ne meurent certainement pas, mais il en meurt beaucoup par cette raison, et grand nombre n'en seraient pas morts, si on ne leur avait pas farci l'estomac et les intestins de cette bouillie, qui leur causa des convulsions mortelles. — Le peuple, et ceux qui se font un devoir de penser avec lui, croient pouvoir alléguer leur expérience, quand ils ont vu un seul cas qui semble prouver le contraire de ce qui se dit. Ils ont bien vu en effet, mais ils raisonnent mal. Une femme dit : Mon enfant pleurait ; je lui ai présenté le sein ; il s'est tu : par conséquent il faut donner à téter à tous les enfants qui pleurent : je le tiens de mon expérience, ajoute-t-elle. En vain lui répond-on que cet enfant pleurait parce qu'il sentait des douleurs de coliques, ce qui ne vient que de ce que le lait s'aigrit et est très-nuisible dans cet état. Toutes les femmes s'écrient : Ce médecin-là est un ignorant ; il ne sait pas qu'il ne faut que le sein pour faire taire un enfant. Mais elles ne voient pas que tous les jours cela ne fait pas cesser les cris des enfants, qu'elles ne quittent de leurs bras que pour les mettre sur leur lit de mort.

Ceux qui veulent prouver par la réussite qu'un médecin est habile ou non, croient avoir aussi pour eux l'expérience. Ils voient qu'un malade guérit entre les mains d'un ignorant, et qu'un autre meurt entre celles d'un habile homme. Ils ne se donnent pas la peine d'examiner si ces deux malades avaient la même maladie au même degré et avec les mêmes circonstances précisément. Il suffit que le premier se soit rétabli, pour que le médecin ignorant soit un habile homme. Si l'autre est mort, c'est que l'habile homme était un ignorant. C'est, dit-on, un fait d'expérience : mais on ne fait pas attention que cela ne prouve ni que le médecin du premier était habile, ni que celui du second était ignorant. Cette réflexion est hors de la portée du vulgaire. — Ces jugements abusifs ne doivent pas déconcerter un médecin, comme je l'ai déjà dit : il n'a de vrai juge que celui qui sait apercevoir les généralités dans l'étude et la spéculation ; et juger des particularités par l'observation légitime des faits. Car, pour juger des causes et des effets, il ne suffit même pas d'avoir appris dans l'étude et la spéculation à estimer les généralités, ou d'avoir acquis la connaissance des détails par une longue observation ; il faut réunir l'un et l'autre talent. Avec le premier seul, on ne voit rien, disait (1) Architas, dans les faits particuliers ; et avec le second seul, on n'embrasse jamais les généralités. C'est le raisonnement qui nous présente celles-ci, et l'expérience qui juge des autres. Tel est le vrai caractère du juge compétent que le médecin doit reconnaître pour tel, c'est-à-dire le caractère du génie que le peuple n'a jamais. — Un médecin qui prouve qu'il agit conformément à l'expérience de tous les temps, qu'il n'a raisonné que d'après des principes vérifiés et constatés par les observations de tous les grands maîtres de l'art, et qu'il en a fait une juste application aux circonstances actuelles ; enfin, qu'il n'a fait que ce qu'il devait faire conséquemment aux rapports qu'il apercevait des causes aux effets, ou des effets présents aux causes possibles ou réelles, doit laisser le peuple ou ses idoles juger à leur manière des causes ou des effets, et se contenter d'avoir fait tout ce que l'art pouvait suggérer de plus direct. Il y aura toujours des calomniateurs, disait Démocrite, parce qu'il y aura toujours des gens prêts à les entendre. Démosthène, en pareil cas, prenait le parti de se taire, parce que celui qui est vaincu dans ces sortes de combats est toujours, disait-il, au-dessus du vainqueur. — Tous les jours des idiots présentent des remèdes à des malades, en jurant sur leur expérience ; il est même des gens bien nés qui sont aussi dangereusement officieux. Cette bienveillance n'en est pas moins blâmable. Il est permis à tout homme de soulager son semblable ; mais doit-on hasarder de le faire sans connaissance de cause ? J'ai vu des gens riches mettre tous les ans à part certaine somme d'argent pour avoir des médicaments qu'ils faisaient donner ou donnaient eux-mêmes aux pauvres. Quelques-uns de ces indigents s'en trouvaient bien, d'autres très-mal. Comme ces gens zélés ne sont pas tous en état de juger des causes et des effets, ils devraient au moins faire le bien d'une manière plus avantageuse, en ne donnant rien dans ces circonstan-

(1) Dans Stobée.

ces critiques sans l'avis d'un homme éclairé; mais ils s'en tiennent à l'expérience de quelques heureux succès. Le spécifique a fait du bien, donc il ne pourra pas faire du mal en quelques circonstances! Est-ce là raisonner, avec la meilleure intention de bien faire? En supposant même qu'on soit assez prudent pour faire moins qu'il ne faudrait, dans la crainte de trop faire, ignore-t-on qu'il est quelquefois aussi dangereux de ne pas faire assez que de trop faire, parce qu'en ne faisant pas assez dans le moment convenable, on risque de ne plus retrouver ce moment, et de laisser augmenter un mal qu'il ne sera plus possible de maîtriser? Le zèle ne doit donc pas être aveugle. Un homme sensé doit-il faire un pas sans savoir pourquoi, lorsqu'il s'agit de choses aussi sérieuses que de s'opposer aux progrès d'une maladie, et de tenter de guérir un malade? Mais il est plus aisé, pense-t-on, de déterminer la cause d'une maladie par quelques effets d'un médicament, que de faire ces raisonnements. — Malgré toutes ces difficultés capables de faire naître au moins quelques soupçons sur l'inconséquence de tous les raisonnements que nous venons de voir, les hommes les plus bornés s'imaginent partout avoir droit de prononcer hardiment sur les choses les plus cachées. Les passions aveuglent; et on se croit d'autant moins passionné, qu'on l'est souvent davantage. On confond l'art avec l'expérience, l'expérience avec l'art, lors même qu'on ne tient ni l'un ni l'autre. Le mérite du médecin est méconnu, le malade précipité, et l'ignorance s'applaudit partout des bons ou mauvais succès qu'elle peut avoir. Si l'on en jugeait par la conduite de ce vulgaire incorrigible, il n'y aurait que les médecins qui ignorassent la médecine; et cependant on appelle tous les jours un médecin quand on est malade. On voit donc qu'il a quelque connaissance particulière; qu'il possède un art qu'on ignore soi-même.

Je suppose même, ce qui peut être vrai, que quelques observations particulières aient appris à un esprit borné que tel médicament, telle méthode ait eu d'heureux succès; s'ensuit-il que l'application s'en pourra faire dans d'autres cas qui n'auront avec les premiers qu'une identité précaire, ou qui, étant réellement les mêmes, différeront cependant par quelques circonstances particulières? Je sais qu'Aristote faisait consister ce qu'il appelait simplement expérience dans le souvenir des cas particuliers; mais en même temps il traite de *pures machines* (των αψυχων ενια (1), des êtres inanimés) ceux qui ne se conduisent que par cette expérience sans y joindre le raisonnement : ainsi il regardait l'art, et non la simple expérience, comme une véritable science. — Les causes des maladies ne se connaîtront donc jamais sans joindre le raisonnement aux faits et les faits aux raisonnements; parce que les faits sans raisonnement ne fournissent aucune idée sur la nature des phénomènes, et que le raisonnement sans les faits n'est applicable à aucune circonstance. Aristote avait donc dit à propos que, quand même on tiendrait tous les principes généraux, on serait exposé à commettre de fréquentes erreurs dans l'art de guérir, si on n'y joignait l'expérience des cas particuliers pour en faire l'application, puisque ce n'est que dans les cas particuliers qu'on peut faire l'application de ces principes; mais il dit aussi que celui qui possède ces généralités est le vrai savant, parce que c'est lui qui tient l'art ou la science proprement dite.

SECTION II. — *De la manière d'approfondir les causes des maladies.*

« Les causes, dit Fernel, sont si étroi- » tement liées avec les maladies, qu'il est » impossible que celles-ci disparaissent » tant que celles-là subsistent. Ceux qui » ne se conduisent pas avec la témérité » des empiriques, mais par raisonnement, » cherchent d'abord à faire cesser ces cau- » ses qui produisent les maladies ou les » entretiennent, afin de pouvoir ensuite » parvenir plus aisément à terminer la » guérison. Les philosophes se sont par- » ticulièrement appliqués à la recherche » des causes, parce qu'il est impossible » de rien connaître si l'on n'est instruit » des causes. Tant qu'une cause déploie » son énergie, son effet doit subsister. » La puissance des causes doit s'estimer » par l'état des forces; or, le principe » vital étant la faculté d'où dépendent » toutes les autres, plus il se maintiendra » en état, moins les causes auront de » puissance, moins elles seront donc con- » sidérables. »

Ce n'est pas sans de grandes difficultés qu'on parvient à approfondir ces causes. En général, nous les voyons assez rarement dans leurs effets au premier coup

(1) Métaphys., l. 1, c. 1.

d'œil. Le connu nous mène à l'inconnu ; mais ce que nous connaissons peut dépendre de tant de circonstances différentes, que ce n'est qu'avec le plus scrupuleux examen que nous parvenons à discerner une cause par la détermination de son effet (1). Un défaut dans les fonctions du corps nous fait aussitôt songer à ces causes. Cependant ce trouble ou ce vice peut être attribué à plusieurs causes; il n'y a donc d'abord que de l'incertitude dans ce qui se présente à l'esprit. La voie de découvrir la cause nous est ouverte, lorsque nous avons bien observé ; mais nous ignorons encore comment nous conduire dans cette voie, si nous ne sommes pas prévenus des différences qui peuvent se trouver dans les causes. Ce n'est qu'en connaissant ces différences que nous lierons, sans nous tromper, les causes et les effets.

L'idée de l'effet se présente à l'esprit par le changement sensible que nous apercevons dans le corps. Ce qui a produit, ou semble avoir produit le changement, nous fournit l'idée de la cause. On entend en général par cause, la raison par laquelle on comprend l'existence d'un phénomène ; et par cause de maladie, ce qui produit la maladie présente.—Il y a toujours un rapport direct ou indirect entre la cause et l'effet. Ce rapport est direct, lorsque l'effet est immédiatement produit par sa cause : il est indirect, lorsque l'effet dépend, il est vrai, d'une première cause, mais peut être rapporté à une ou à plusieurs causes intermédiaires. — Comme une cause indique toujours un effet, et un effet une cause, la première idée de cause est celle de cause efficiente. La cause efficiente est ou solitaire, ou multiple ; nécessaire, ou contingente. La cause nécessaire est celle qui doit avoir nécessairement produit l'effet. La cause contingente est celle qui ne produit son effet qu'avec telle supposition. Une cause commune est celle qui opère moyennant le concours d'une ou de plusieurs autres. A proprement parler, il n'y a pas de causes contingentes; parce que ces causes ne peuvent être que l'effet d'autres causes, soit connues, soit inconnues, et par conséquent nécessaires. — Quoiqu'un effet paraisse purement accidentel, en tant qu'il n'arrive pas souvent, ou qu'il arrive par une cause inconnue, il n'en est pas moins nécessairement déterminé par l'actualité de sa cause. Il ne peut être considéré comme accidentel que par rapport à ce qui arrive ordinairement, ou le plus souvent, en telles circonstances. C'est en ce sens que Cicéron a dit : *Adjuncta non semper eveniunt.* Mais cet effet ne rentre pas moins dans l'ordre de tous ceux qu'il appelle *consequentia*, c'est-à-dire *quæ rem necessario consequuntur*, ou conséquence nécessaire d'une chose antécédente.—Tout ce qui précède immédiatement une chose qui ne peut être sans cela, est pareillement lié nécessairement avec elle. Voilà pourquoi une cause indique toujours la notion d'un rapport nécessaire à son effet. — On ne peut appeler cause occasionnelle, que celle que nous avons appelée contingente ; elle est donc aussi nécessairement liée avec son effet. Mais il n'y a pas de causes occasionnelles dans les opérations de la nature ; tout y est constant, dit Cicéron : donc tout doit y être subordonné. — La notion de rapport direct ou indirect de la cause à l'effet présente en même temps celle de cause prochaine ou éloignée. Une cause éloignée est celle qui ne produit un effet actuel que comme principe, ou plutôt, c'est ce qui détermine la possibilité d'une cause. La cause prochaine est la cause proprement dite.

Une cause, en tant que telle, agit toujours avec son énergie ; autrement elle ne serait plus cause, parce qu'elle ne produirait qu'une partie de son effet, ce qui est absurde. Les causes communes, considérées par rapport à l'effet qui est la somme de leurs puissances particulières, ne sont donc qu'une cause proprement dite. Ainsi, ceux qui ont dit qu'en ôtant une partie de la cause on ôtait aussi une partie de l'effet, et *vice versa*, ne peuvent l'avoir dit qu'en parlant des causes communes. — Toute cause commune est celle qui contribue à la production d'un effet. Si elle agit avec les autres dans le même temps, elle est simultanée. Toute cause simultanée est nulle, considérée solitairement par rapport à l'effet, parce que seule elle ne produirait point l'effet considéré comme le résultat de plusieurs causes qui agissent en même temps. — Mais les médecins prennent en général le mot de *cause* dans une acception plus générale. Ils entendent par cause ce qui contribue d'une

(1) Il faut aussi bien connaître la nature et l'état du sujet (*subjectæ materiæ*) sur lequel une cause agit.

manière quelconque à produire une maladie, que ce soit comme une vraie cause, ou seulement comme partie de la cause, ou comme une condition sans laquelle la maladie n'existerait pas : de là la différence des causes, considérées relativement aux maladies. Les unes sont en général ce qui a contribué à la maladie, d'une manière quelconque, et sont, par conséquent, la raison par laquelle la maladie a été possible; on les appelle causes éloignées. Les autres sont ce qui produit immédiatement la maladie; on les appelle causes prochaines. Celles-là sont la raison de la possibilité des écarts de la nature; celles-ci, la raison de leur *actualité*. — Le médecin parvient à la connaissance de causes (1), en considérant d'abord quel pouvait être l'état du corps avant la maladie, et quel est son état actuel depuis que les causes morbifiques ont agi sur lui. Cet état malade se fait connaître par le dérangement du pouls, de la respiration, et de toutes les autres fonctions sensibles du corps. Les changements sensibles nous font déjà présumer les causes en général; nos observations, et celles des autres, nous apprennent combien chacune des causes probables peut avoir contribué à produire ce changement. Nous demandons s'il est arrivé quelque chose de semblable à ce que nous présumons. Si cela est, nous concluons à l'effet actuel, par le rapport de la cause à l'effet. Dès que nous apercevons une ou plusieurs causes capables de produire la maladie actuelle, nous considérons alors ces causes en elles-mêmes par rapport à leur puissance; et par là nous jugeons de tout ce qu'elles ont produit et peuvent encore produire. Si la maladie répond aux effets que nous voyons pouvoir résulter de l'énergie de ces causes, nous connaissons (2) alors la maladie.

Le médecin doit diminuer autant qu'il est possible le nombre des effets qu'il faut expliquer; cela se fait en simplifiant et réduisant plusieurs symptômes à ce qui leur est de plus commun. Plus on avance dans cette réduction, et plus ce qu'il y a d'accidentel se distingue de ce qu'il y a de constant et d'essentiel, plus on approche aussi de la cause cherchée. On ferait moins souvent des histoires différentes des maladies, si l'on restreignait le nombre des effets à expliquer, à ce qu'il y a de constant, d'essentiel et d'inséparable de la maladie. Une maladie se fait bientôt connaître lorsque nous savons d'avance ce à quoi nous devons prendre garde dans tel cas possible. — L'esprit d'observation ne détermine pas entièrement la différence qu'il y a entre ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas, parce qu'il faut aussi quelquefois trouver les causes des symptômes non essentiels avant de savoir qu'ils sont tels. Ces causes se trouvent en examinant si le symptôme présent vient de l'essence de la maladie, ou d'une cause qui n'est pas inséparable de la maladie. On connaît le symptôme présent et essentiel, en considérant toutes les forces de la maladie; et l'on voit s'il vient d'une cause qui n'en est pas inséparable, en considérant toutes les autres circonstances. — On peut aussi réduire les causes et les simplifier à certain degré, parce que des maladies différentes, par rapport aux siéges où elles se fixent, peuvent être les mêmes quant à leur nature, vu que la même cause fait sentir sa puissance, tantôt à une partie, tantôt à une autre; et qu'ainsi elle ne dérange pas toujours les mêmes fonctions. Une inflammation à la tête, aux poumons, aux intestins, aux muscles, est au fond la même chose, quoique les effets en soient très-différents. — Les effets d'une cause toute simple sont quelquefois différents, de même que les effets de causes différentes peuvent être les mêmes. On voit plusieurs maladies venir d'une seule cause et se guérir lorsqu'on détruit la cause. Roseen a fait voir comment le pourpre scorbutique qu'Eugalen a décrit, mais que Hoffmann a mieux fait connaître, peut se tenir caché, prendre toute l'apparence d'une autre maladie. Le mal d'oreilles, le serrement des mâchoires, l'enrouement, la toux, la cardialgie, la mélancolie, l'arthritis, la paralysie, peuvent venir de cette cause cachée qu'il est aisé de détruire par une douce diaphorèse. La cause ne se trouvera donc dans ce cas-ci que par la guérison, et la raison d'un seul phénomène y rend celle de tous les autres. — Quelquefois les effets de causes différentes sont pareillement les mêmes. Les femmes sujettes aux pâles couleurs éprouvent les mê-

---

(1) Voyez à ce sujet les sages avis d'Hippocrate, *de Aëre, L. et Aq.*

(2) Sauvages a dit *que les maladies étaient plus aisées à connaître que leurs causes* (Pathol., p. 435); ce qui est absolument faux, en parlant généralement.

mes (1) symptômes que celles qui sont mordues par une *tarentule*, et elles se guérissent de la même manière. Le venin des scorpions produit aussi les mêmes effets dans la Pouille, et on y remédie de même qu'aux pâles couleurs et à la morsure des tarentules.

Les causes sont ordinairement composées, ou plusieurs forces déterminées font partie d'une cause, et, par conséquent, autant de parties de la maladie, lesquelles prises ensemble font la cause totale : donc aussi la maladie entière. De ce nombre sont surtout les causes éloignées, qui, réunies ensemble, sont la cause prochaine de la maladie : ou des effets tout simples ont à la fois plusieurs causes, de sorte qu'on ne peut s'en tenir à une cause générale, quand plusieurs concourent au même effet. La cardialgie, maladie si commune parmi les enfants, et qui en enlève un si grand nombre, consiste dans des mouvements convulsifs pendant lesquels l'enfant devient bleu, Elle peut venir du *meconium* qui reste dans les enfants, de l'âcreté du lait, de la colère de la nourrice, des douleurs de dents, des vers, de la rentrée de la gale, de la petite vérole qui est près de percer, de la pierre, comme je l'ai remarqué dans ce dernier cas chez des enfants, mais surtout de la bouillie, qui même peut être cause de la pierre ; car cette maladie n'est pas rare en Hollande chez les enfants : on ne l'y attribue qu'à la nourriture mucilagineuse qu'on leur donne.

La folie peut également venir de toutes sortes de causes ; cependant c'est une maladie fort simple, puisque ordinairement elle se réduit à une seule idée qui prédomine sur toutes les autres. Il faut donc en pareils cas tâcher de découvrir tout ce qui est contraire à l'ordre de la nature. Il faut ranger parmi les causes ceux des phénomènes qu'on a remarqués dans d'autres occasions, faire une impression dangereuse sur l'esprit. De cette manière, on apprend à lever partie par partie chaque cause solitaire qui s'est réunie pour coopérer au même effet. — Des effets très-composés et qui viennent de différentes causes se décomposent, et s'analysent dès qu'on cherche avec application la liaison de ces effets avec leurs causes, et la liaison que ces causes peuvent avoir entre elles. On suit jusqu'à son origine chaque effet individuel qui ne peut seul rendre raison de tous les phénomènes de l'effet composé; mais il faut auparavant savoir bien déterminément la puissance de chaque cause particulière qu'on peut présumer réunie dans la cause composée, ou du moins ne pas prêter aux causes ce que les effets n'indiquent point. — Dès qu'un effet composé a indiqué plusieurs causes, il faut examiner si ces causes peuvent exister ensemble, ou avoir concouru les unes après les autres à produire l'effet actuel. Si elles coexistent, on cherche à déterminer ce qu'elles peuvent produire réunies, en estimant l'effet commun par les puissances particulières de chaque cause. Le produit de toutes ces causes qui ne se contredisent pas, et qui, par conséquent, ne peuvent se détruire l'une l'autre, est l'effet composé dont les causes sont alors connues. C'est ainsi qu'il faut procéder dans l'examen de toutes les maladies composées, soit qu'il ne s'en trouve que deux de réunies, comme la vérole et la goutte ; soit trois, comme la vérole, la goutte et le scorbut. Mais si l'on s'aperçoit dans cet examen que deux choses se répugnent réciproquement, elles ne peuvent avoir concouru ensemble ; par conséquent, l'une ou l'autre ne sera pas cause (1).

L'analyse des causes est donc une opération assez longue auprès du lit de chaque malade, que sa maladie soit simple ou composée. Tout dépend ici de l'art de questionner : or, cet art n'est pas celui de tous les hommes. J'ai souvent été témoin des sottes interrogations que faisaient même de vieux praticiens *routiniers*. J'en ai gémi lorsqu'on les applaudissait beaucoup. Rousseau remarque avec raison qu'il faut savoir bien des choses, pour s'informer de ce qu'on ne sait pas encore. Les Indiens disent : « Le » savant est instruit et demande, mais » l'ignorant ne sait ce qu'il doit demander. » — Des questions bien faites font découvrir au médecin toutes les circonstances par lesquelles il faut qu'il parvienne à la connaissance de la véritable cause de la maladie. Il examine non-

(1) M. Z. parle ici d'après Baglivi, *Diss. de Tarent.*, c. 7; mais ces observations sont regardées à présent comme des fables par les gens sensés qui ont été sur les lieux.

(1) *Quidquid repugnat, id ejusmodi est, ut cohærere nunquam possit.* Cicer. Topic.

seulement l'état physique de l'air, mais encore ses qualités accidentelles; il cherche ce en quoi cet air, les saisons antérieures, les qualités actuelles de la constitution du temps, le repos, le mouvement, le régime, le sommeil, les veilles, les excrétions, enfin ce en quoi toutes les choses externes peuvent avoir contribué au dérangement de l'état de santé : de là il examine ce qui en est résulté par rapport aux sécrétions des différentes humeurs, considérées dans l'état antérieur du corps, et dans celui de maladie, pour pouvoir en estimer au juste l'altération actuelle. Le tempérament du sujet mérite surtout une attention particulière. S'il est chaud et sanguin, il y a lieu de craindre pour les inflammations; s'il est mélancolique, on doit redouter les terribles effets de l'atrabile, et ainsi des autres tempéraments. La connaissance du tempérament fournit très-souvent plus de ressource pour déterminer les causes, soit éloignées, soit prochaines, que tous les autres moyens. On juge aisément de l'état d'un sujet, quand on sait déjà les maladies auxquelles il a le plus de disposition. — On a cependant remarqué que toute maladie n'est pas l'effet d'autant de causes, qu'il y en a de réunies chez tel sujet malade. Le calcul qu'on en a fait montre qu'aucune maladie ne ressemblerait à l'autre, si chacune de ces causes se manifestait chez le sujet par un effet qui lui fût propre, et que de sept causes seulement il résulterait quatre mille six cent quatre-vingt-dix-neuf effets, selon le calcul du célèbre (1) Sauvages, c'est-à dire autant de maladies spécifiquement différentes : enfin que de cent causes il en résulterait un nombre infini; cependant les genres des maladies sont déterminés, et les espèces qu'on a décrites jusqu'ici ne se montent qu'à trois mille environ.

Ces considérations donnèrent au célèbre Stahl l'occasion d'écrire une dissertation sur la rareté des maladies. Il y a démontré que la théorie des causes des maladies était fautive, en ce que l'on prend les phénomènes journaliers pour les causes des maladies, et que non-seulement un homme ne se porterait pas bien un seul jour, mais qu'il aurait même en un seul jour différentes maladies, s'il en était des effets attribués à ces causes comme on le prétend. — Il me semble que Stahl ne s'est pas rappelé, en faisant ces objections, que les médecins prennent le mot de cause dans une acception (1) plus étendue, et qu'ils enten-

(1) M. Z. suit Sauvages, *Pathol.*, p. 392; mais il change un peu les termes. Sauvages dit : *toute maladie*, etc., *si la formation des maladies était abandonnée au pur hasard*. M. Z. s'explique mieux en disant : *si chacune de ces causes se manifestait par un effet qui lui fût propre*. Au reste, ces calculs ne sont que de vraies chimères, propres à délasser un esprit qui aime à s'occuper dans son loisir; mais c'est un pur abus que de réduire de pareilles choses au calcul.

(1) Astruc s'était élevé contre cette acception vague du mot *cause*. Sauvages s'est aussi déclaré contre, et avec justice. C'est un abus, dit-il, et l'homme doit plutôt suivre la raison. Ceci confirmerait les raisons de Stahl. Un médecin, accoutumé à observer, s'aperçoit, il est vrai, par l'usage et la combinaison, que, dans la multiplicité des phénomènes, il se présente souvent des causes qu'on a droit de regarder comme particulières à l'un ou à l'autre cas, quoiqu'on n'en puisse déduire rien de bien déterminé et de certain; mais les causes ne sont pas toujours si indéterminées à l'esprit du vrai observateur, ni si multipliées qu'on le pense faussement. A la rigueur, une cause ne produit qu'un effet, et il est impossible de prouver le contraire. La chaleur durcit une argile et fait fondre la glace, mais il ne faut qu'une seule réflexion pour voir qu'il en résulte un même effet. Quelle est la première conséquence de la chaleur dans les deux cas? C'est l'évaporation, même totale, de l'eau, si on pousse la chaleur un peu vivement : voilà l'effet direct qu'on doit considérer ici. Si l'argile se durcit, ce n'est pas par la chaleur seule; elle n'en est même que la cause occasionnelle. Le gluten qui en lie les parties intégrantes y forme une liaison plus intime dès qu'il n'y a plus d'eau interposée entre les parties; voilà comme l'argile se durcit, et même sans chaleur. Il ne faut donc pas confondre avec un effet celui qui le suit, mais qui n'est produit que par une autre cause; il est vrai que cette seconde cause n'aurait pas agi sans l'effet de la première, mais elle est réellement distinguée de la première, et par sa nature, et par son effet. Je ne vois pas qu'il y ait grande différence entre parler d'effets sans cause, de causes sans effet, et de causes vagues ou d'effets semblables, dès que la cause n'enferme pas en elle-même la notion directe

dent par cause tout ce qui contribue à produire une maladie, sans cependant regarder cela comme la véritable cause de la maladie ; ainsi personne ne prétend parler de causes sans effet, ni d'effets sans cause ; *ce qui serait honteux à un physicien*, comme le dit Cicéron. — On doit cependant tâcher de découvrir toutes les causes d'un effet ; et l'on jugera toujours mal, si, au lieu d'analyser toutes les causes, ou s'en tient à une seule. La plupart des médecins tombaient dans cette erreur avant Boërhaave. Il enseigna au contraire qu'il pouvait se trouver plusieurs causes d'un seul effet. Galien adoptait, à l'égard de la digestion, une seule cause pour toutes les autres ; il disait que la chaleur était la cause de la digestion ; il ne parlait pas de la respiration, du mouvement de l'estomac, de la macération des aliments dans les sucs gastriques. Enfin il oubliait que la digestion peut être tout-à-fait indépendante de la chaleur, puisque les poissons digèrent sans chaleur. — Morgagni dit que la variété des causes est, même dans une seule maladie, beaucoup plus grande que ne le croient les hommes ordinaires ; qu'une même maladie peut être simple et extrêmement composée. Boërhaave l'a prouvé, de l'aveuglement, de la surdité, et de la difficulté de respirer. Senac a prouvé la même chose de la palpitation du cœur. Les anxiétés des sujets hypochondres viennent quelquefois de la négligence des devoirs d'état. Je remarque que ceux qui ne sont pas exacts à remplir leurs devoirs tombent quelquefois par cette seule cause dans le plus grand désespoir, à la suite de tous les symptômes de l'hypochondriacie ; mais j'observe aussi qu'ils guérissent promptement lorsqu'on peut leur faire voir que cette négligence ne leur portera aucun préjudice.

Or, quelqu'un qui induirait de là que, pour ne pas devenir hypochondre, il ne faut qu'être exact à remplir son devoir, tirerait au moins une conséquence, *à minori ad majus*, et qui serait fausse ; car plusieurs ne deviennent hypochondres que parce qu'ils sont scrupuleusement attachés à leurs devoirs. — Après avoir remonté des effets aux causes par l'analyse, il faut revenir avec le même esprit philosophique à la synthèse, et passer des causes aux effets qu'on a observés ; ou bien l'on procède par les deux voies, comme on y est effectivement obligé en bien des rencontres. Moyennant la méthode synthétique que je suivrai dans les chapitres suivants en traitant des causes éloignées, on détermine les effets plus directement par les causes, et on propose les faits, comme ils procèdent les uns des autres, pour les mieux prouver.

Lorsque nous connaissons la nature des effets qui dépendent d'une cause, ces effets nous conduisent bientôt à la cause, et nous découvrons promptement si un fait est la cause d'un changement quelconque dans un autre cas : c'est principalement par là que nous apprenons à réfuter les erreurs populaires dont un médecin raisonnable ne peut jamais être partisan. Le peuple soutient hardiment que le nitre échauffe, et que le poivre rafraîchit. Que doit-on attendre de pareilles cervelles ? C'est aussi par là que nous ap-

de son effet déterminé par son énergie : l'effet ne présentera non plus sa cause que sous un rapport indirect qu'on pourra dans mille cas rappeler à la notion de principe, qui ne suppose jamais que la possibilité de l'effet. Il est vrai que les effets du dérangement de l'état de santé ne sont que très-rarement connus sous leur vraie détermination ; mais qu'en conclure ? Tout simplement qu'on ne peut que présumer la cause : rien de plus. C'est à l'exact observateur à trouver dans la voie de l'analogie et de l'induction le plus haut degré de probabilité, pour agir comme d'après des causes probables, mais non certaines, dans ces occasions où l'art ne lui fait rien apercevoir de direct. Mais qu'un nombre de causes aussi multipliées qu'on le pense produise des effets aussi simples, et que les effets les plus composés puissent également se déduire des causes les plus simples ; c'est en médecine, comme dans toutes les autres sciences, au moins en nombre de cas, *nubem pro Junone amplecti*, et la voie la plus sûre de renverser tous les principes de la plus saine pratique. Aussi M. Z. conseille-t-il d'abord de tâcher de simplifier les causes et les effets autant qu'il est possible ; preuve qu'il sentait bien que cette acception vague des causes n'était pas d'une saine théorie. Celui qui multiplie les causes se donne d'autant plus d'ennemis à combattre ; et celui qui déduit des effets composés d'une cause simple, court risque de ne jamais l'attaquer. L'abus est donc également dangereux. Dans le premier cas, on fera trop, et la nature sera violentée ; dans le second cas, elle sera ou abandonnée à elle-même, ce qui n'est pas toujours sûr, ou molestée par des médicaments mal appropriés, par conséquent dangereux.

prenons à distinguer les effets de la nature de ceux de l'art, parce qu'après avoir connu la cause par la voie de l'analyse, nous découvrons par la synthèse ce que la cause peut produire; et qu'ainsi nous n'attribuons jamais à un médicament donné des effets qui viennent immédiatement de la nature. Les plus petites causes ont un effet étonnant, si elles agissent sans intermission; comme, par exemple, un petit chagrin qui revient tous les jours, ou de légères fautes, mais continuées dans le régime. Elles ont aussi ces effets étonnants, selon les parties sur lesquelles elles agissent. Une piqûre légère dans l'ongle, à l'extrémité du doigt, cause quelquefois des convulsions énormes. — La grandeur des causes doit aussi s'examiner avec tout le soin possible. La grandeur de la cause s'estime surtout par la condition des parties qu'elle affecte, par le caractère de la maladie, par le nombre, la grandeur et la force des symptômes, par l'inutilité des meilleures méthodes et des médicaments les mieux choisis, et appliqués le mieux possible. Toutes ces circonstances de la grandeur d'une maladie se trouveront dans une espèce de colique que je rapporterai dans la suite, et qui vient d'une constitution spasmodique des intestins, et de leur inflammation. — L'expérience nous prouve aussi que les causes et les effets changent de détermination, et qu'un événement est tantôt la cause, tantôt l'effet d'un même changement. Les vers, si je ne me trompe, sont une des causes, et quelquefois aussi l'effet de l'épilepsie, dans laquelle la voracité ordinaire à ces sujets, jointe à la faiblesse des fonctions naturelles, fournit assez de quoi les entretenir. La colère est souvent une cause de l'épilepsie; mais le penchant à la colère en est aussi la suite assez ordinaire. L'excès dans les plaisirs de l'amour est une cause de l'épilepsie, et le désir excessif des mêmes plaisirs est presque toujours aussi son effet. Des chagrins cuisants, des inquiétudes, des tourments secrets, sont souvent la cause de l'ipochondriacie et de la passion hystérique; mais ce sont ordinairement aussi les effets de ces deux maladies. Mille fois un changement survenu au corps en occasionne un autre dans l'âme, et ce changement de l'âme en opère encore un autre dans le corps.

On ne peut guère se tromper au changement alternatif de cause et d'effet, parce que ce qui succède relativement au temps, à des causes bien constatées et suffisantes, est toujours effet. J'ai vu une épilepsie due aux longues terreurs d'une éducation monastique, entretenue ensuite par l'ivrognerie, l'impudicité, l'onanisme, durer plusieurs années. Il parut après bien du temps des vers ordinaires, ensuite des vers plats et petits. Ces vers parurent donc lorsqu'il y avait déjà du temps que l'épilepsie avait été produite par une cause constante et suffisante. Ils étaient donc l'effet de la maladie, et non la cause. La même exactitude à observer les circonstances et le temps, nous fait aussi connaître ces changements réciproque des causes et des effets. — Malgré cela, il ne faut pas prendre l'effet pour la cause, quand ce changement ne peut pas avoir lieu. Les sujets mélancoliques donnent ordinairement dans cet abus, en regardant les effets moraux qui suivent leurs maux corporels, comme les causes de leur maladie. Ils croient souvent qu'ils ne sont mélancoliques que par rapport à tel chagrin, à cause de la privation de telle chose, à cause de tel malheur, tandis qu'ils ne le sont que parce qu'ils sont malades. Ils déduisent de causes morales ce qui ne vient que de causes physiques. Ils s'imaginent avoir perdu leurs biens, leurs amis, leur honneur; cependant ils ont encore leur argent, leurs amis et leur honneur, dès que les médicaments ont d'assez heureux succès pour chasser leurs flatulences de leurs intestins. — On prend souvent aussi les restes d'une maladie pour la cause de la maladie précédente, ou les signes d'un amendement pour sa cause. Degner a dit qu'un boudin avait guéri un sujet qui allait périr d'une dysenterie. Un malade garde long-temps une fièvre opiniâtre; il lui prend enfin une envie extraordinaire de manger deux harengs saurs, on les lui donne, et la fièvre ne revient plus; mais la forte envie de manger ce boudin ou ces harengs était évidemment le signe d'une digestion rétablie, non pas la cause. — C'est par un semblable abus qu'on vante la viande marinée dans le vinaigre et le fromage, comme un médicament souverain dans les cas dysentériques les plus dangereux, quoique cela puisse quelquefois agir comme vraie cause de l'amendement, par rapport à quelques symptômes *épigénomènes* de ces maladies.

Boerhaave remarque que c'est une erreur très-dangereuse que de déduire toutes les maladies des filles de la rétention des règles, qui souvent ne paraissent

pas, parce que ces filles sont malades. Il ajoute qu'en confondant ainsi l'effet avec la cause, on les rend souvent étiques. La suppression des règles est souvent un effet et non la cause de la maladie, dans la fièvre hystérique de Manningham. — Il suit, de tout ce que j'ai dit dans les deux sections de ce chapitre, que le médecin, homme de génie, trouve seul les causes des événements relatifs au corps humain; que le peuple est absolument incapable de déterminer ces causes; qu'il est inutile de tout voir et de tout expérimenter, si l'on est trop peu éclairé pour voir, trop ignorant pour conclure d'après de justes raisonnements, et conséquemment incompétent pour prononcer sur un fait relatif à l'état du corps humain.

CHAPITRE IV.

DES CAUSES ÉLOIGNÉES DES MALADIES.

Après avoir exposé une partie des écarts dans lesquels on tombe ordinairement dans la recherche des causes en général, et tracé la marche qui mène le médecin à la connaissance des causes, je vais considérer de plus près les causes des maladies, leur diversité, la puissance qu'elles ont naturellement, ou qu'elles peuvent avoir accidentellement sur le corps de l'homme. — On divise les causes des maladies en *causes éloignées* et en *causes prochaines*. On entend par causes éloignées, celles qui contribuent plus ou moins à produire une maladie, et qui cependant ne produisent cette maladie que réunies ensemble. D'autres appellent causes éloignées, celles qui supposent une ou plusieurs causes intermédiaires, par la présence desquelles la maladie se manifeste. On a prétendu que ces causes intermédiaires n'existaient point; et que, relativement à l'effet, il faut appeler causes éloignées, celles qui produisent un effet, qui cependant n'est pas encore la maladie, et qui ne le devient que moyennant une autre cause coopérante. Les causes éloignées contribuent donc à la production d'une maladie, mais elles ne suffisent pas pour la produire. — Il est des causes éloignées de plusieurs espèces. Celles qui ont leur siége dans le corps même sont appelées *causes antécédentes*, et celles qui se joignent à ces causes se nomment *occasionnelles*. — On entend, par cause antécédente, toute condition inhérente au corps, moyennant laquelle il contracte une disposition à tomber malade à la première occasion. Les causes qui, jointes aux *antécédentes*, les déterminent à produire une maladie, sont les causes occasionnelles. Aucune de ces deux espèces de causes n'est regardée comme suffisante pour produire solitairement une maladie, parce que la cause occasionnelle ne nuit pas s'il n'y a point de cause antécédente; et que, d'un autre côté, la cause antécédente ne suffit pas si l'occasion n'arrive pas. — Les causes antécédentes sont des causes internes; les causes occasionnelles sont externes, parce qu'elles sont étrangères au corps, et qu'elles ne déterminent la maladie qu'en déployant extérieurement leur action sur le sujet. Celles-ci sont les plus claires de toutes les causes; on les cherche ordinairement dans les six choses appelées *non-naturelles*, et dans les passions. Pitcarne a mieux fait de les restraindre à l'influence des autres corps sur le nôtre, et à l'influence que nous avons sur nous-mêmes.

Ainsi, quoique les causes éloignées des maladies n'en soient pas les causes proprement dites, et qu'on ne doive pas les confondre avec celles-ci, elles ne méritent pas moins l'examen le plus sérieux, parce qu'on peut espérer de parvenir par leur moyen à la connaissance des causes prochaines: ou que le concours des causes éloignées prises ensemble fait la cause prochaine de la maladie. D'ailleurs, on parvient bien plus facilement à la connaissance du tout par celle de ses parties, qu'en négligeant ces parties. — En considérant les causes éloignées des maladies, on doit d'abord faire attention à ce que chacune peut opérer de soi-même sur le corps de chacune, et ensuite à ce qu'elles peuvent faire ensemble. Tantôt une cause agit sur l'autre, tantôt une seule agit sur la maladie actuelle: quelquefois elles agissent toutes directement; et souvent un effet compliqué vient d'une cause simple. La recherche des causes éloignées et celles de leurs effets n'est pas si facile qu'on se l'imaginerait d'abord. Elle demande un esprit vraiment philosophique, bien versé dans l'histoire de la nature; autrement, on ne fera que tomber d'erreur en erreur. — Je commence par les causes externes. Ces causes se trouvent dans presque tout ce qui nous environne, et déterminent

pour ainsi dire notre être. La santé et la maladie viennent d'une même source. Le moindre changement même qui y arrive nous verse le poison et la mort, au lieu de nous donner la vie.

CHAPITRE V.

DE L'AIR CONSIDÉRÉ COMME CAUSE ÉLOIGNÉE DES MALADIES.

L'air agit avec une force de trente-deux mille livres sur un homme de moyenne grandeur. Nous succomberions nécessairement sous ce poids, si cette pression ne se faisait pas en tout sens, et que nos fluides n'opposassent aucune résistance. — Outre cela, l'air que nous respirons et qui nous environne de toutes parts, n'est pas l'éther pur, mais l'air de l'atmosphère imprégné de toutes sortes de corps étrangers à sa nature, et qui s'élèvent de la terre. Ces circonstances et d'autres encore sont la cause des différentes influences que l'air peut avoir sur le corps de l'homme. — Considérons d'abord la chaleur de l'atmosphère. Je n'ai pas besoin de prouver que la chaleur étend les corps les plus durs, le fer même, et dans tous les sens : ce qui affaiblit par conséquent la cohérence et la liaison de leurs parties. La chaleur doit opérer un effet analogue dans les solides de l'homme, et mettre ses fluides dans un plus grand mouvement si elle excède le degré naturel. C'est par cette raison qu'on perd l'appétit (1), les forces, qu'on saigne du nez, que l'enflure des hydropiques augmente aux approches de l'été. De là aussi la violence des maladies aiguës. — Les nerfs sont toujours le plus affectés de la chaleur. C'est pourquoi les sujets faibles et délicats souffrent beaucoup de la chaleur. J'ai souvent vu, en Suisse, des femmes exposées à des maux hystériques, tomber pendant les chaleurs dans des défaillances extrêmes, des convulsions, être prises de diarrhées opiniâtres, et ne se rétablir que quand les chaleurs cessaient. J'ai vu des gens de lettres perdre toutes leurs forces pendant la chaleur de l'été, avoir ces mêmes cours de ventre, et ne se refaire qu'aux premiers froids. Pringle a remarqué que la chaleur nuit rarement seule dans les armées, à moins que les troupes ne fassent l'exercice, ou ne marchent à la chaleur du jour, ou que les soldats ne dorment au soleil. Les cuirassiers sont plus exposés à être malades que les autres troupes, par la chaleur extrême que contractent leurs cuirasses.

Les coups de soleil sont très ordinaires dans nos pays comme ailleurs. J'ai vu des laboureurs tomber en revenant de la charrue, et mourir : d'autres qui en avaient été guéris sont morts en peu d'heures, après s'être exposés de nouveau à la plus grande chaleur au sortir du lit. J'ai aussi vu de semblables événements dans l'électorat de Hanovre. On sait que la chaleur de quelques jours particuliers peut être la même dans nombre de climats ; et on a même éprouvé en Russie des chaleurs aussi grandes que dans l'Amérique méridionale. J'ai vu, en Suisse, des frénésies violentes produites par les grandes chaleurs : on a vu, en France, un enfant de huit ans, qui avait perdu toute sa mémoire pendant les chaleurs de l'été, la recouvrer lorsque la chaleur se modérait, et la perdre de nouveau au retour de la chaleur. — Nos habitants du pays de Vaud sont obligés d'envoyer pendant l'été leurs enfants sur les hautes montagnes, pour leur éviter de perdre la mémoire, ou de devenir fous. C'est sans doute à cause des chaleurs de ce pays, si vanté d'ailleurs par Rousseau, qu'il y a tant de fous dans cette contrée. Suivant les observations de M. de Haller, le nombre en est incroyable dans le plat pays et dans les montagnes, à proportion des autres contrées. Ces gens naissent de père et mère bien sains ; leur visage n'a presque pas la figure humaine : leur bouche est extrêmement béante ; la bave leur coule toujours sur le menton ; ils ont presque tous des goîtres, la voix choquante, et l'esprit incapable de la moindre réflexion ; ils ne font qu'errer çà et là. — D'autres de ces habitants, dont le nombre est aussi considérable, passent leurs jours au lit, faute de disposition au mouvement : ils vivent longtemps, ont à peine plus d'esprit que les brutes, et moins à plusieurs égards. Ces

(1) Muschembroeck remarque que les vents du sud qui apportent la chaleur en Hollande, relâchent la fibre, émoussent l'esprit, occasionnent la tristesse, la passion hystérique, des maladies cutanées. Ces vents sont toujours humides dans ces provinces ; ils y chargent l'air de nuages. Ces phénomènes se voient ailleurs comme en Hollande.

gens sont si lâches, si stupides, si insensibles, que M. de Haller vit périr, il n'y a pas long-temps, un de ces habitants, pour s'être abstenu de soulager la nature, au point que le rectum lui était devenu d'un pied de diamètre par la rétention des selles.

Les effets de la chaleur continuelle sont plus généraux et plus nuisibles dans les climats les plus méridionaux. On repose presque tout l'après-midi en Italie, en Espagne et en Portugal, parce que personne n'a assez de force pour y vaquer à ses affaires. A Delhi, on est obligé de coucher la nuit à la porte de sa chambre pendant plus de six mois, et sans couverture. Les marchands et les grands couchent dans des parvis ou dans des jardins; le peuple couche dans la rue. L'affaiblissement du corps et de l'esprit, causé par les chaleurs, est dans l'Indoustan une véritable maladie très-grave et très-fâcheuse pour tout le monde. On éprouve à Batavia, depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, une lassitude fort pénible dès que l'on sort dans la rue. L'air est comme enflammé, de jour, dans l'île d'Ormus par la lumière qui s'y réfléchit des montagnes blanches, de sorte que c'est un des plus chauds pays de la terre. Les habitants sont obligés de gagner promptement le fond des forêts, et de se plonger dans l'eau jusqu'au cou. — La transpiration est extrêmement grande dans ces contrées. Bernier dit que, dans son voyage de Lahor à Cachemire, son corps était devenu un véritable crible desséché, et qu'il avait à peine avalé une pinte d'eau, qu'elle lui sortait par les doigts, comme une rosée. Or, on sait en général que la sueur excessive affaiblit aussi en même raison; conséquemment la faiblesse doit être extrême dans les pays chauds. L'estomac y est aussi plus faible, et rarement on y a le teint frais et l'air bien portant. La plupart des habitants de Banda et des autres îles Orientales ont l'air défait, et de couleur de terre glaise.—La chaleur est si grande à la Jamaïque, et si mal saine, qu'on n'y voit nulle part ce teint frais de nos Européens des climats tempérés. Les habitants de cette île sont pâles, maladifs, maigres et d'une couleur cadavéreuse. On les prendrait plutôt pour les revenants du peuple que pour des hommes vivants. Les Carthagénois d'Amérique y éprouvent des sueurs si abondantes, qu'ils sont toujours comme abattus, malades, ne parlent et n'agissent qu'avec une extrême indolence. Les Européens qui y abordent y conservent leur teint et leur santé pendant trois ou quatre mois, et deviennent ensuite tels que les autres habitants; avec cette différence cependant, que ce changement est beaucoup plus sensible chez les jeunes gens. Les Européens perdent peu à peu leur teint frais et leur vivacité, à Curassau : leur chaleur naturelle y diminue même de trois ou quatre degrés, de ce qu'elle était lorsqu'ils y sont arrivés.

Voilà pourquoi les convulsions sont très-communes dans les pays chauds, et pourquoi dans l'île de Bourbon en Afrique, et aux Barbades en Amérique, tout le corps est saisi de convulsions après la moindre blessure. Les auteurs orientaux, les pères de l'Église, les vies des Anachorètes m'ont prouvé que la mélancolie est une maladie qui règne principalement en Orient, mais surtout sous le ciel ardent de l'Égypte. Hippocrate dit qu'elle avait déjà assez régné de son temps parmi les Grecs sensibles. — Les maladies aiguës ont un cours extrêmement rapide dans les pays chauds. Les fièvres intermittentes sont ou très-rares, ou absolument inconnues dans les Indes Orientales. Les fièvres continues, au contraire, s'y déclarent avec tant de violence, que les malades tombent aussitôt dans le délire, meurent en peu de jours et souvent en peu d'heures, comme le dit Bontius. Titsingh dit que la chaleur ordinaire de Curassau est de quatre-vingt à quatre-vingt-six degrés, et que les Européens qui y abordent sont ordinairement attaqués de fièvres ardentes. — Outre cette chaleur naturelle de l'atmosphère, l'air peut encore s'échauffer extraordinairement par des causes particulières en certains temps et en certains lieux. Nous voyons en effet nombre de contrées où l'air se charge d'exhalaisons inflammables qui prennent feu à la moindre occasion, et rendent la plupart de ces endroits inhabitables. Nous en parlerons ci-après. Les vents sont avantageux pour tempérer cette chaleur naturelle ou accidentelle de l'atmosphère de certains pays; mais leur effet se porte quelquefois subitement d'un excès à l'autre, et pour lors ils deviennent très-nuisibles. Nous en parlerons à la fin de ce chapitre. — Hippocrate avait déjà observé les effets que le froid opère sur les corps, et particulièrement sur le corps humain auquel il rapportait toutes ses observations. Nous laissons aux physiciens à examiner le

froid absolu, et le froid relatif par rapport à leur cause, pour nous occuper des effets qui en résultent. Le froid resserre et rétrécit les corps même les plus durs, sans en excepter le diamant. Il en augmente la liaison, rend par là les corps mous fort raides, diminue considérablement le mouvement des fluides, et peu à peu les coagule et les gèle. L'homme, en tant que corps, est également assujetti aux mêmes lois. On a remarqué que les habits, qui pendant l'été étaient fort justes, sont plus larges pendant l'hiver, par rapport au moindre volume du corps : nos solides sont plus fermes pendant l'hiver ; on est plus agile, dit Hippocrate, l'appétit augmente, et la digestion se fait plus vite. Mais d'un autre côté, la résistance que les fluides opposent aux solides est si grande que la force de nos solides, quoique augmentée de beaucoup, ne peut (1) prendre le dessus, si ce froid est considérable.

Les Français étaient beaucoup plus forts et plus robustes au Canada, s'y portaient mieux qu'en France : ils y ressemblaient beaucoup aux Suédois. Le courage et la force sont donc propres aux nations septentrionales des climats moins reculés vers le nord, autant que cela dépend de la force du corps. L'hiver est en général une saison saine, lorsqu'on a de bons habits et bon feu. La peste diminue même toujours pendant cette saison là. Mais cette saison occasionne aussi de grandes maladies, Hippocrate les a marquées, et nous les observons toutes, telles qu'il les a vues de son temps. — Ceux qui ne font pas d'exercice pendant l'hiver éprouvent un ralentissement extraordinaire dans le cours de tous les fluides : leurs membres se raidissent même quelquefois. Les sujets faibles éprouvent dans cette saison des affections spasmodiques très-douloureuses après le refroidissement des parties extérieures. Cela disparaît au retour de la chaleur de l'air, ou moyennant une chaleur interne, excitée par des médicaments qui la portent en même temps à la circonférence et aux membres. Une femme de soixante-trois ans, fort délicate, éprouve un refroidissement très-grand aux bras; aussitôt elle est saisie d'une crampe terrible par tout le corps : il lui semblait qu'on lui arrachait la chair par lambeaux, et qu'on lui tordait en même temps tous les membres. Elle sentait à l'estomac et aux intestins des douleurs si grandes que, malgré qu'elle ne voulût jeter aucune plainte, elle se repliait dans son lit comme un ver : son pouls était le plus lent que j'aie jamais remarqué : je l'ai tirée d'affaire en trois jours. — Le froid est généralement moins

---

(1) Cette réflexion de M. Z. est de la dernière importance pour la pratique de la médecine, mais elle n'est pas présentée avec tout le jour dont elle est susceptible. Il ne faut pas penser que cette résistance des fluides soit réellement une force vive. Comme nos fluides n'ont de mouvement et d'action que par l'énergie même des solides, et qu'ils tendent tous naturellement à l'état d'inertie, mais surtout le sang qui n'a pas de lui-même les qualités requises pour être un véritable fluide, ils n'opposeront de résistance que presque à raison de leur masse seule. Leur raréfaction ne doit être considérée que comme nulle dans ces circonstances, à moins que quelques raisons particulières ne donnent lieu à une exception. Il est pareillement besoin de remarquer que cet état des solides qui compriment fortement les fluides, met le corps dans une espèce de pléthore, premièrement par rapport au resserrement que produit le froid, secondement à cause des excrétions cutanées qui sont très-peu de chose alors. De là, dit Hoffmann, *sanguinis stagnationes ob consuetas excretiones suppressas*, ce qui rend les inflammations de poitrine si fréquentes dans ces temps-là, *quia infarctus sanguis difficiliori expressione e pulmonibus recedit*, dit Stahl ; ce qui se conçoit aisément, si l'on se rappelle que l'impression du froid fait même disparaître les veines, donne de la rudesse à la peau par la crispation qu'elle lui fait éprouver, *penetrabile frigus adurit*, comme dit un poète après Hippocrate. Nos solides ont cependant plus de force, dit M. Z. Cela est juste. Ils devraient donc agir avec plus d'énergie sur les fluides, car le *movimentum* ou la quantité de leur mouvement doit être considérable; mais cela n'a lieu qu'à certain degré, au-delà duquel les solides n'agissent presque plus, ou pas assez par la raideur qu'ils acquièrent. Je remarque que l'on n'a pas assez fait d'attention à ce phénomène par rapport aux maladies du printemps, lesquelles sont la plupart accompagnées d'un très-grand abattement, surtout chez les sujets faibles. Après un grand resserrement des solides, ces sujets éprouvent nécessairement un relâchement considérable au retour du printemps, particulièrement s'il est accompagné de chaleur humide, ou de vents semblables.

nuisible lorsqu'on y joint l'exercice du corps. L'équipage qui passa l'hiver dans le détroit de Weigatz, et qui prenait tous les jours de l'exercice, se sauva du froid rigoureux qu'il y éprouva, excepté les matelots d'un seul vaisseau, qui s'étaient tous tenus tranquilles. On conserve sa santé au Spitzberg, pourvu qu'on s'y donne toujours du mouvement. On ne peut au contraire se soutenir long-temps en patinant, si l'on ne prend en même temps de fortes nourritures et massives, ce qu'il faut réitérer souvent. Car dans cet exercice violent, la transpiration est si grande et si dangereuse, qu'elle est accompagnée d'une faim considérable et d'un épuisement extraordinaire. On éprouve alors des bâillements continuels, des défaillances qui seraient suivies de la mort, si on ne prenait des aliments par intervalles. Il est facile de présumer combien le corps doit perdre lorsqu'on fait sept lieues en une heure et demie, avec un mouvement aussi considérable. Enfin l'on sait combien le repos est dangereux en hiver pour le voyageur qui a grand froid et envie de dormir ; ce qui le conduit infailliblement à la mort, s'il s'arrête.

L'humidité de l'air affaiblit l'homme subitement, et cause dans ses fluides une lenteur qui tend à en arrêter la circulation. Les solides se relâchent, les fluides qui ne sont plus comprimés et forcés avec la résistance naturelle, restent comme en stagnation dans leurs vaisseaux. La circulation n'est plus qu'indolente, et les sécrétions ne se font qu'avec peine. Alors la transpiration s'arrête ; les pores absorbants se remplissent de l'humidité de l'air : il suit bientôt une lassitude, une pesanteur qui accable ; on perd toute sa gaîté, on s'abat, et l'esprit s'abat aussi avec le corps. — L'air est dans certains climats plus humide qu'il ne le paraît. Il est si humide dans l'île de Java, les îles voisines, et en différents endroits du continent des Indes, que le fer, l'acier, l'airain, l'argent s'y rouillent et s'y rongent beaucoup plus promptement qu'en Europe, dans la saison la plus humide. Les habits y moisissent et pourrissent dans les armoires, si on ne les expose pas souvent au soleil. La rouille ronge le fer à Malabar, dix fois plus vite qu'en Europe. — L'air est, par cette raison, si humide en Amérique, qu'il ronge (1) dans les îles Bermudes les toiles des toits, les pierres, presque tous les métaux et les plus gros canons, avec une promptitude incroyable. Les bêtes de somme et les cochons ne boivent pas à la Jamaïque, et cependant suent continuellement. L'air y est si humide, que les pores absorbants de ces animaux ouvrent un libre passage à l'eau qu'il faudrait pour leur boisson. L'humidité agit d'ailleurs assez puissamment sur le corps de l'homme indépendamment de la chaleur.

Les pays et les séjours humides sont malsains partout. Short a prouvé, par le nombre considérable des morts, que les pays marécageux qui ne sont pas balayés par les vents, absorbent leurs habitants ; de sorte que, suivant lui, il meurt, dans les provinces de Lincoln, d'Essex et (1) de Cambridge, plus de monde qu'il n'en naît ; ce qui ne se voit pas ailleurs. — Les fièvres intermittentes sont très-fréquentes dans tous les pays marécageux. On y voit aussi fréquemment des dysenteries, des fièvres putrides, si le temps est pluvieux en automne, après un été chaud. J'ai vu chez nous les cours de ventre les plus violents se manifester en septembre, après la suppression de la transpiration ; tandis que la dysenterie était épidémique dans les contrées voisines : ce qui me faisait penser que je pourrais tirer une conséquence des causes des dévoiements aux causes des dysenteries. — Grainger, célèbre poète anglais, qui a paru à l'armée anglaise comme médecin, et avec la plus grande réputation jusqu'à la paix

(1) M. Z. paraît attribuer ici à l'humidité de l'air ce qui n'en dépend que très-indirectement. L'humidité, en tant que telle, ne produira jamais de pareils effets. Les observateurs physiciens ont prouvé que des brouillards même imperceptibles, la rosée, la pluie, les vents, se chargeaient quelquefois d'une quantité prodigieuse de sels très-actifs, dont la causticité rongeait et calcinait très-promptement ces différents corps. Ces effets peuvent être continuels dans des pays où l'air sera continuellement chargé de quelque principe semblable par les émissions fréquentes du sol. Voyez Muschembroeck, *des Météores*.

(1) Le texte allemand dit dans la province d'Ely ; mais Ely est une ville de la province qui reçoit sa dénomination de la ville de Cambridge. Ely est à 54 milles de Londres au N.-E., mais un peu plus vers l'E.

d'Aix-la-Chapelle, a remarqué que, dans une fièvre très-dangereuse qui régnait au mois d'août 1748 parmi les soldats, le nombre des malades était en raison des degrés de l'hygromètre. Pringle rapporte qu'après la bataille de (1) Dettingue, la dysenterie avait commencé dans l'armée anglaise avant qu'on vît aucun fruit aux arbres; que cela ne vint que parce que les troupes furent obligées de passer la nuit qui suivit la bataille sur un terrain humide. Dès qu'elles eurent passé le Rhin, la dysenterie diminua : mais ceux qui étaient dans les hôpitaux en moururent tous, parce qu'il s'y était joint une fièvre maligne vraiment pestilentielle.

Après la bataille de Fontenoy, tous les soldats se portaient bien, parce qu'ils étaient campés dans un pays sec : l'automne fut même sans maladies. A Mons, au contraire, les troupes furent incommodées de dysenteries et de *fièvres algides*. Il y eut beaucoup de malades à Bruges et à Louvain dans les baraques froides, mais on n'en vit presque pas parmi ceux qui étaient logés chez les bourgeois. Il y eut aussi des malades lorsque les troupes furent à Breda, quoiqu'on n'y voie pas de marais; mais le fond du sol est très-humide. Ceux qui se trouvèrent le long des prairies souffrirent le plus. Les fièvres algides diminuèrent à la chute des feuilles, dès qu'il ne s'éleva plus de vapeurs. — Barrère dit qu'avant qu'on eût ouvert le terrain, et fait des plantations à la Guiane, l'air était plus pluvieux et plus malsain, et que pendant long-temps on ne put y élever aucun enfant des nègres, parce qu'ils mouraient tous d'un spasme aux mâchoires, peu de temps après leur naissance. Les adultes en étaient aussi attaqués. Les malades éprouvaient en même temps une faim extrême, et ils mouraient dans des convulsions. — Si le froid se joint à l'humidité de l'air, la transpiration n'en est que plus arrêtée. Les effets d'un froid humide se font bientôt remarquer sur les tempéraments. On devient plus lourd, moins actif à mesure que ces deux qualités de l'air se trouvent plus réunies dans un climat. Le climat de Copenhague est froid, couvert de nuages; c'est pourquoi les étrangers s'y plaignent tant de l'*inclémence du ciel*. On y distingue aisément un Danois d'un Norwégien. Celui-ci, né sous un ciel froid et sec, est, dit-on, comme le Suédois et l'Islandais, beaucoup plus éveillé que le Danois. Les maux de gorge, de poitrine, de ventre, qui viennent d'un froid humide, sont plus violents et plus opiniâtres. La dysenterie devient épidémique aux Antilles et en Suisse, si, après la chaleur, le froid arrête la transpiration que cette chaleur avait excitée. — Les effets du froid humide nocturne des pays chauds doivent se ranger parmi ceux du froid humide, parce que les habitants de ces pays-là sont comme glacés à un degré de froid qui ne ferait même pas couvrir les Européens. Tous les malades, et surtout les hypochondres, souffrent principalement en novembre et décembre, lorsque le froid humide se fait vivement sentir. L'*opisthotonos*, cette crampe redoutable qui tire le corps en arrière, et qui finit par des convulsions mortelles, arrive de nuit dans l'île de Java, selon Bontius, lorsque les habitants, fatigués de la chaleur du jour, jettent leur couverture à bas du lit. Lionel Chalmers, qui l'a observée dans la Caroline, et qui l'a décrite plus exactement, dit qu'elle est particulière à tous les pays chauds, et qu'elle y a lieu en toute saison, mais surtout en été, s'il survient une pluie froide après une grande chaleur. C'est la maladie qu'on appelle *bériberie* dans les Indes.

Mais on souffre encore plus, et plus dangereusement de l'humidité accompagnée de chaleur. L'humidité, qui relâche tout d'elle même, causera nécessairement un plus grand abattement lorsque la chaleur, qui ouvre tous les pores, lui donnera la facilité d'abreuver tous les solides, et d'imprégner aussi les fluides des qualités hétérogènes dont cette humidité de l'air est chargée. Tout tend dès-lors à l'inertie et à la putréfaction. C'est de là que viennent ces épuisements soudains et si grands qu'on observe lors de cette température. Tout tend, dis-je, alors à la putréfaction, parce que la chaleur exaltant tous nos principes actifs, elle en augmente aussi l'acrimonie naturelle à laquelle ils tendent spontanément. La dissolution qu'y cause l'humidité abondante en facilite la dépravation; et cette dépravation arrive d'autant plus certainement et plus promptement que la transpiration n'a presque pas lieu dans ces circonstances.

Un air humide et chaud produit les

(1) Il faisait extrêmement chaud le jour de cette bataille, et l'armée alliée manquait de vivres depuis deux jours.

mêmes effets par toute la terre. Roger remarque qu'il a régné des maladies épidémiques en Irlande, toutes les fois qu'il est arrivé de grandes chaleurs humides. Mézerai fait mention d'une peste terrible qui, du temps de Louis XI, a suivi une saison humide et des vents chauds de longue durée. Cette peste enleva à Paris et dans les environs quarante mille âmes dans l'espace de deux mois. Cependant il est bon d'observer que les médecins anciens ne restreignaient pas la *peste* à la fièvre accompagnée de *bubons* ou de *charbons*; mais qu'ils appliquaient ce mot à toutes les épidémies qui faisaient de grands ravages, et même à des maladies de poitrine et à l'esquinancie. — La saison se divise généralement, à Java, en sèche et en humide : la saison sèche y fait l'hiver, et l'humide l'été. L'été est très-malsain à Batavia, à cause de l'humidité et de la chaleur de la saison; quoique l'humidité et les vents soient ce qui rend la chaleur du pays supportable à certain point, et même le pays habitable. Les maladies les plus ordinaires, telles que les rhumes, sont par cette raison très-fréquentes, et très-longues à Batavia. Les maladies graves y sont aussi très-fréquentes, mais extrêmement dangereuses. Le *choléra-morbus* y règne avec une extrême fureur, et enlève les sujets en vingt-quatre heures au plus tard. La dysenterie est alors la maladie la plus commune et la plus à craindre. L'air extrêmement chaud et humide de Bander-Abassi est surtout à craindre sur le continent de l'Asie. Ses effets funestes n'y sont que trop connus. Les étrangers y meurent en peu de temps, et les habitants y ont la mort peinte sur le visage. Voilà pourquoi ils se sauvent dans les montagnes lorsqu'il y a le plus à craindre, et en descendent de dix jours en dix jours pour relever ceux qui gardent leurs habitations.

L'air de la côte de Juda, et celui de l'île de Saint-Thomas en Afrique, située sous la ligne, est redoutable par les mêmes raisons et au même degré. On sait que les Portugais furent obligés, pour conserver leurs colonies asiatiques et africaines, d'établir des stations de trente en trente lieues, où les colons futurs séjournaient pendant des mois entiers, afin de s'accoutumer peu à peu à l'influence mortelle de l'air chaud et humide. — Il en est de même en Amérique. La saison se divise également en sèche et en humide, à la Jamaïque; cependant, il y pleut çà et là presque toute l'année, et, en général, l'air y est toujours chaud et humide. Les fièvres aiguës et les coliques sont les maladies les plus communes à la Jamaïque. Ces fièvres y enlèvent les malades en peu d'heures, et les coliques y sont des plus douloureuses; elles sont suivies de paralysie, si elles ne font pas périr les malades. On soutient qu'il meurt tous les sept ans à la Jamaïque autant d'habitants qu'il en demeure à la fois en un an; et que ce ne sont que les nouveaux colons qui arrivent tous les jours, qui l'empêchent de devenir un désert. — L'air est aussi malsain à Carthagène et à Portobello, par les mêmes raisons. Ulloa dit qu'il règne à Portobello les maladies les plus dangereuses, et que les femmes en couche y meurent presque toutes; qu'en outre, les vaches, les juments, les poules y sont stériles. Les galions y perdent toujours une partie de leurs troupes. Aussi, les habitants, à l'exception des magistrats et d'une petite garnison souvent relevée, demeurent le moins qu'il est possible dans la ville. Tout le monde fuit, hors le temps de la foire, de cet endroit pestilentiel. Les femmes grosses vont faire leurs couches à Panama. Ce ne sont que les avantages extraordinaires de la foire de Portobello, qui réconcilient les habitants avec cette ville meurtrière. La maladie jaune des Antilles règne avec une fureur extrême à la Martinique et à Saint-Domingue, à cause de l'extrême chaleur humide qu'on y éprouve. Elle commence par un violent vomissement noir, et dégénère enfin en jaunisse. — La sécheresse de l'air lui rend l'élasticité qu'il avait perdu par l'humidité. On a observé, à la vérité, que l'air élastique reste toujours tel dans toutes sortes (1)

(1) Des expériences très-connues nous ont prouvé que l'air perd entièrement son élasticité lorsqu'on divise ses molécules et qu'on en empêche le contact; car l'air n'a d'élasticité qu'autant que ses molécules sont intimement rapprochées. L'air perd son élasticité et entre dans un état de fixité lorsqu'il se combine avec différents corps, pour ne former avec eux qu'un seul mixte; il reprend son élasticité lorsqu'on l'en dégage. Il perd aussi cette qualité, lorsque la fumée d'une lampe, d'une ventouse, ou l'acide sulfureux volatil, etc., s'interposent entre ses molécules qui se trouvent par là divisées presque à l'infini; car je pense que c'est la meilleure raison qu'on puisse donner de ces phénomènes.

d'expériences, et qu'il ne perd cette qualité, ni par un long repos, ni par la pression la plus violente. Les expériences ont aussi prouvé aux physiciens, que les particules aériennes élastiques séparées les unes des autres, se réunissent tellement avec d'autres corps qui se sont interposés dans leurs intervalles, ou que du moins elles se tiennent si tranquilles parmi eux, qu'il se passe des siècles entiers avant qu'on y aperçoive la moindre marque d'élasticité : mais que leur élasticité se fait apercevoir dans toute sa force, dès que ces particules sont assez dégagées des corps étrangers, pour pouvoir se réunir intimement entre elles.

Un air sec est en général très-sain, parce qu'il est très-élastique. L'air sec, et qui n'est pas trop froid, donne de l'agilité aux membres, répand la gaîté dans l'âme. Voilà pourquoi il est si avantageux aux hypochondriaques; car il fortifie l'esprit aussi bien que le corps : cet air règne en hiver à Montpellier, et chez nous dans les beaux jours du mois de septembre. Un air sec et froid occasionne des maladies inflammatoires, parce que le sang s'épaissit alors, sans rien perdre de son mouvement, du moins d'une manière assez sensible : aussi voyons-nous pendant cette température de fréquentes pleurésies.

L'air sec, et qui n'est pas trop chaud, est certainement agréable et rarement malsain : cet air, qui règne à Montpellier, guérit seul nombre d'Anglais, de longues phthisies, de vapeurs et de mouvements hypochondriaques. Un air sec et chaud a les mêmes influences que celles que nous avons rapportées ci-devant; il rend à la fin les gens maigres, secs et comme brûlés : cet air règne dans l'Espagne méridionale, à Naples, dans la Sicile, en Portugal, et surtout en Égypte. Bontius dit que les habitants de Batavia se portent le mieux quand l'air est sec et un peu rafraîchi par des vents plus froids. — La pesanteur de l'air ne diffère pas dans ses effets de son élasticité augmentée : on croit souvent que l'air est très-lourd quand il est rempli de vapeurs, de brouillards, d'eau, de sorte que le soleil en soit même caché aussi bien que la lune et les étoiles ; mais il est certainement plus (1) léger alors, puisque le vif-argent descend dans le tube du baromètre, et qu'il monte au contraire quand

(1) Je vois de très-habiles physiciens indécis sur ce phénomène. Je crois qu'on le doit plutôt attribuer à l'élasticité de l'air qu'à sa pesanteur. Le savant auteur du Dictionnaire de Physique paraît pencher pour cette opinion. En effet, s'il est vrai, comme les expériences semblent le prouver, que plus il y a de corps étrangers interposés entre les molécules, moins son élasticité est sensible; on a lieu de dire que quand l'air a été purgé des corps étrangers après une pluie ou un orage, le baromètre ne remonte que parce que l'air a repris son élasticité qu'il avait perdue en partie, par rapport à l'interposition des matières dont il était chargé, et qui diminuaient son élasticité, par conséquent aussi sa pression avant la pluie ou l'orage, ce qui avait fait tomber le mercure. En outre, peut-on dire que l'air soit plus pesant lorsque le mercure remonte après le mauvais temps ou un orage qui a purgé l'air, et précipité les corps étrangers qui s'y trouvaient disséminés, jusqu'à des œufs même d'insectes ou d'autres corps, comme les physiciens observateurs le prétendent? Il est bien plus naturel de croire que l'air est devenu plus léger après ces pluies ou ces tempêtes; et que n'ayant plus de corps interposés entre ses molécules, il reprend alors sa légèreté naturelle et son élasticité, et que c'est par cette raison que le mercure, plus pressé par sa seule force élastique qui agit en tout sens, monte jusqu'à ce que l'air ait déployé sur lui toute la force de son ressort : voilà tout ce que la raison doit conclure des expériences. On demandera pourquoi le mercure baisse au milieu d'un très-beau temps, avant le moindre signe de vent ou de pluie, et sans que le temps change? L'air était donc plus léger et plus pesant en même temps? Cette objection porte à faux. Le mercure baisse et remonte même plusieurs fois pendant un très-beau temps, sans qu'il vienne de pluie, et la même chose arrive pendant le mauvais temps, sans que le beau temps vienne. La chose est facile à concevoir. Si le mercure baisse et remonte alternativement, c'est toujours à proportion que les molécules de l'air se dégagent des corps étrangers qui y sont interposés; ce qui fait varier son ressort, par conséquent sa pression. Il peut donc arriver que les corps étrangers ne s'en dégagent pas tout-à-fait, ou que d'autres s'y interposent de nouveau; et par là le mercure variera sans que la pluie vienne après la descente du mercure, qui remonte bientôt par une raison contraire, ou sans que ce beau temps vienne lorsque le mercure remonte, mais

le temps est beau. —Ainsi, quoique l'air soit plus pesant pendant le beau temps que pendant le mauvais, l'eau n'en est pas moins la cause de l'augmentation de cette pesanteur pendant le beau temps. Boërhaave a fait voir que, lorsque le temps est le plus beau, le plus sec, le plus serein, l'eau monte seulement plus haut, et est distribuée et dispersée davantage dans les plus hautes régions de l'atmosphère. Or, plus l'eau s'éloigne de nous dans l'air, plus notre air se purge de vapeurs, et plus sa nature élastique se développe. L'élasticité de l'air (1) est donc en raison de sa pesanteur.—L'augmentation de la pesanteur de l'air, un air sec, serein, mais qui n'est point trop chaud, augmentent notre gaîté, notre agilité et nos forces. La plus grande pression de l'air rend les nerfs et les vaisseaux plus forts et plus actifs; le sang circule plus aisément, la chaleur interne, et par conséquent l'appétit augmentent, la digestion se fait mieux, aussi bien que la sécrétion des différentes humeurs. Les excrétions naturelles sont plus régulières, et l'âme est comme dans un état de liberté entière. — Dans les temps secs et froids, l'esprit est si gai, le corps si agile, qu'un pesant Hollandais ressemble alors au Français le plus gai. Un air très-pesant, joint à un grand froid, a les mêmes désavantages qu'un air sec et très-froid. Mais Scheuchzer a eu une idée bien singulière sur la pesanteur de l'air; il pensait que c'était là la cause de cette maladie qu'ont les Suisses, et qu'on appelle la *maladie du pays* ou *nostalgie*. (Voyez ce que dit Muschembroeck à ce sujet, Tome III, page 196, édition de M. de La Fond.) Je parlerai de cette maladie, en traitant des passions. On a opposé de très-fortes raisons à l'opinion de Scheuchzer.

L'air est léger sur les hautes montagnes, lorsqu'on a sur la tête une colonne d'air moins pesante, ou lorsque dans la plaine il est chargé de vapeurs. On n'est pas d'accord sur la manière dont il agit sur les hautes montagnes, où il paraît beaucoup plus léger. Les anciens croyaient déjà qu'il était difficile de respirer sur les hautes montagnes; et l'on trouve chez les Grecs, que ceux qui voulaient monter sur l'Olympe, s'appliquaient au nez et à la bouche des éponges imbibées de vinaigre et d'eau, parce que l'air de cette montagne leur gênait la respiration. Les modernes ont dit la même chose de l'air du pic de Ténériffe dans l'île du même nom, à l'occident de l'Afrique, et de plusieurs autres montagnes. L'Histoire de l'Académie des Sciences de Paris dit la même chose du Pichinca en Amérique. On a prétendu avoir observé de petites fièvres, des défaillances, toutes sortes d'hémorrhagies et de vomissements de sang sur plusieurs autres montagnes élevées. MM. Bouguer et la Condamine disent cependant que la respiration demeure également libre sur le sommet du Pichinca; ils y ont passé six semaines. D'autres physiciens ont aussi éprouvé qu'on respire sans peine dans l'air le plus léger, et particulièrement sur le pic de Ténériffe, sur le Cau-

---

pour redescendre bientôt. La pesanteur de l'air est une chose certaine; mais, comme il y a des difficultés insolubles, en expliquant par là le phénomène que présente le mercure dans le tube, il est plus naturel de l'expliquer par une autre qualité de l'air, laquelle peut rendre la raison suffisante du phénomène dans tous les cas possibles; mais le phénomène semble s'expliquer de lui-même, si l'on considère ce qui doit arriver à certains malades. Si l'air des pays élevés est incommode aux poitrinaires, à ceux qui sont dans une disposition à la phthisie, aux asthmatiques, c'est qu'il est trop pur, par conséquent trop élastique. Ces sujets se trouvent mieux dans un pays chargé de vapeurs, de brouillards, et plus bas, parce que l'air y est moins pur, par conséquent moins élastique; or, c'est presque toujours dans ces circonstances que le mercure descend. M. Z. aurait donc dû faire plus d'attention à l'opinion de M. Haller, qu'il a présentée, p. 315; et il aurait senti que c'est parce que l'élasticité de l'air est moindre, que les malades dont il parle se trouvent mieux. J'ai vu quelques physiciens penser que si le mercure ne monte pas si haut dans le tube sur la cime des montagnes, ou même sur un édifice fort élevé, comme l'observe Baglivi, c'est que l'attraction passive que la terre fait éprouver aux couches supérieures de l'air, diminuant encore plus qu'en raison des cubes des distances au centre de l'attraction, ces couches développeront moins leur ressort, exerceront aussi une compression beaucoup moindre sur le mercure, qui, par conséquent, ne s'élèvera pas si haut, quoique l'air dans ces régions soit réellement susceptible d'une plus grande énergie, parce qu'il est plus pur. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette hypothèse.

(1) Cela est faux.

case, le Canigou, l'Ethna, le Saint-Godard, le Furke et le Joch. Arbuthnot disait que l'air léger ne devenait incommode que quand on y passait subitement; mais il croyait qu'il était probable que l'habitude pouvait y accoutumer. Selon M. de Haller, les maux que quelques personnes ont soufferts en voyageant avec beaucoup de peine et d'incommodités sur de hautes montagnes, ne sont dus qu'à la plus grande élasticité de l'air, qui est très-pur sur ces cimes. On remarque que ceux qui y ont voyagé à leur aise ou à cheval n'y ont pas éprouvé les mêmes inconvénients.

Quoique l'air des plus hautes montagnes ne gêne pas la respiration des gens sains et bien portants, il devient dangereux aux sujets étiques. Ces gens ont besoin d'un air très-pesant pour l'extension de la poitrine. Voilà pourquoi ceux de ces sujets qui habitent des pays élevés se trouvent si soulagés à Montpellier, à Lisbonne et à Naples. C'est aussi ce pourquoi nos Suisses asthmatiques respirent plus aisément en Hollande que chez nous. — La légèreté de l'air est beaucoup plus sensible, lorsque la quantité des vapeurs aqueuses en diminue la pression. Le séjour des hautes montagnes est très-malsain à cet égard, parce qu'elles sont ordinairement couvertes de brouillard. Il pleut dans les Andes toute l'année, comme dans les Alpes. Halley fut obligé d'essuyer très-souvent les verres de ses instruments pendant la nuit, lorsqu'il voulut observer le ciel dans l'île de Sainte-Hélène, couverte de montagnes. Or, on sait, par ce qui a été dit auparavant, que la diminution de la pesanteur de l'air affaiblit les solides de nos corps, ralentit le cours de la circulation des fluides, est un obstacle aux sécrétions et aux excrétions naturelles. Ce qu'il y a de certain, c'est que la surface du corps est alors moins pressée, et que dans un air léger nous perdons le courage, l'espérance et la force. (*Tout ce qui précède peut s'expliquer par l'élasticité de l'air.*)

Les changements subits ou considérables de l'air produisent de très-mauvais effets sur nos corps. On sait, par l'observation des saisons, combien ces changements sont fréquents. Boerhaave dit que la plus grande hauteur du baromètre, observée jusqu'à lui en Europe, a été de trente pouces et demi, et la plus petite de vingt-sept et demi. Le mercure descend beaucoup plus en Suisse. La différence des deux points de station assignée par Boerhaave est presque la dixième partie du plus grand poids de l'air, ce qui ne fait pas moins de trois mille deux cents livres. La moyenne hauteur du baromètre est de vingt-neuf pouces sur les bords de la mer. Quelque peu que la pesanteur de l'air s'éloigne de ce rapport à cause du froid, de la chaleur, des vapeurs et des vents, cet éloignement fait cependant pour notre corps une différence de quinze cents livres de moins dans la pression que nous éprouvons. La chaleur, le froid, mais surtout les vapeurs, si différentes par leur nature, et les vents sont les principales causes du changement de l'air; et il n'y a que peu de pays exempts de cette vicissitude. — L'air est pur et serein en Suède. Les quatre saisons y sont mieux distinguées par rapport au temps, qu'en d'autres contrées. Les saisons se succèdent de la manière la plus imperceptible dans les états d'Alger. Le baromètre y change tout au plus d'un pouce trois lignes. Le temps est si constant aux Barbades, que le corps n'y éprouve aucune variation dans la transpiration, comme il arrive dans les pays froids ou humides. Le ciel est continuellement riant sur la côte du Pérou, où il ne pleut jamais. Il y fait un air gris, mais autant qu'il le faut seulement pour cacher le soleil, et modérer la vivacité de ses rayons, sans que le jour en soit aucunement obscurci. Voilà pourquoi la variation du baromètre ne va pas, à Quito, à une ligne et demie pendant l'année. Addisson a fort bien dit que rien n'est plus constant que le climat de l'Angleterre, excepté l'humeur de ses habitants. Cela souffre cependant ses exceptions à certains égards et en certains temps.

Les changements considérables de l'air sont toujours très-nuisibles pour tout le monde, qu'on soit malade ou en bonne santé. Le printemps, si vanté par les poètes, est une saison des plus malsaines à cause des changements fréquents de l'air. C'est aussi pendant cette saison que les médecins ont le plus de peine et le moins de succès.—Les nuits froides, qui, dans la basse Hongrie, succèdent à des jours très-chauds, sont une des principales causes des fièvres dangereuses de ces contrées-là : les malades en meurent pour la plupart. Toutes les personnes délicates, tous ceux qui sont sujets à des affections nerveuses, ceux qui sont incommodés de la goutte, ou qui ont été blessés, mais surtout les asthmatiques,

portent leur baromètre avec eux. Jamais les maladies inflammatoires ne font plus de ravages que lorsqu'un froid subit succède à un temps chaud. — Jusqu'ici j'ai parlé des qualités les plus sensibles(1) de l'air, et des effets qu'elles font sur le corps ; mais il en est encore d'autres qui ne sont connues que par leurs phénomènes. La physique les a découvertes par l'examen de ces phénomènes ; et l'on a vu qu'elles n'avaient pas moins d'influence sur le corps ; que souvent même elles étaient encore plus dangereuses. Je parlerai premièrement de la corruption que contracte l'air renfermé, et de celle qui vient de toutes sortes de vapeurs nuisibles.

Un air tout-à-fait renfermé, et qui n'a pas été renouvelé pendant long-temps, devient un élément meurtrier au lieu d'entretenir la vie. On a vu des gens renfermés pendant quelques jours seulement, mourir pendant ce court espace de temps. L'air d'une chambre humide et fermée devient très-nuisible, et même très-dangereux. Je me souviens d'être entré au printemps dans une grande salle au rez-de-chaussée, près de Berne : elle avait été fermée pendant l'hiver. Je perdis à l'instant la respiration : j'éprouvai une tension considérable à la poitrine. Je me sauvai aussitôt de cet endroit, pour reprendre ma respiration en plein air, ce que je ne pus faire qu'avec beaucoup de peine. La respiration des personnes enfermées peut faire perdre à l'air son ressort, et l'humidité produira également le même effet. — Les effets d'un air renfermé sont terribles, surtout lorsqu'il y a un grand nombre de personnes enfermées dans un endroit peu spacieux. Je crois obliger le lecteur en lui donnant ici le détail d'une histoire des plus tragiques, qui fut l'effet d'un air renfermé, et corrompu par la respiration et les exhalaisons d'un grand nombre de personnes enfermées dans un trou fort étroit.

Au mois de juin 1756, le vice-roi de Bengal voulant se venger du gouverneur Drake, et croyant aussi enlever de grands trésors, assiégea le fort Guillaume, comptoir anglais établi à Calécut. Drake se sauva par la fuite. Holvell prit le parti de défendre ce poste avec les négociants de l'endroit et la garnison. Il le fit avec une extrême bravoure ; mais le vice-roi s'en rendit maître. Le nombre de ceux qui restaient alors dans ce fort était de cent quarante-cinq hommes et une femme. — Tout ce monde, parmi lequel il y avait plusieurs hommes blessés, et quelques-uns fort dangereusement, fut enfermé le même soir dans une prison de dix-huit pieds carrés. L'espace que chacun pouvait occuper était de dix-huit pouces carrés. Cette prison était fermée de fortes murailles, et avait au couchant deux fenêtres garnies de fortes grilles de fer. On connaît à présent cette prison en Angleterre sous le nom du *trou noir*. — L'air était extrêmement vain, et ne pouvait absolument pas y circuler, ni par conséquent se renouveler dans ce trou. Cette pensée réduisit d'abord la plupart de ces prisonniers au désespoir : ils s'efforcèrent en vain d'ouvrir les portes. Holvell, leur chef, s'était placé tout près d'une fenêtre ; il était par cette raison plus tranquille que les autres, et hors de danger d'étouffer. Il ordonna à tout le monde de se tenir en repos, et de ne pas s'épuiser les forces en trépignant. Cet ordre produisit un petit calme, interrompu cependant par les plaintes des blessés et le râlement des mourants. La chaleur y augmentait d'une minute à l'autre. Holvell leur conseilla de se mettre tout nus pour gagner plus d'espace. On le fit, mais avec peu de soulagement. On tâcha d'augmenter ce léger soulagement en ventilant l'air avec les chapeaux ; mais ce travail était déjà trop pénible pour ces malheureux, épuisés des fatigues du siége, et par la chaleur étouffante de ce trou. Un autre Anglais conseilla de se mettre à genoux pour avoir un air plus libre. Tous acceptèrent l'avis, et convinrent de se relever tous ensemble pour éviter le désordre. On le fit au signal donné à différentes reprises : on gardait cette position tant qu'il était possible : mais chaque fois qu'on se relevait, il en restait toujours quelqu'un sous les pieds des autres, qui le foulaient et le faisaient périr. Tout cela était arrivé avant la fin de la première heure de leur emprisonnement.

A neuf heures du soir, ils furent pris d'une soif excessive : ils s'efforcèrent de nouveau de rompre la porte, et d'engager la garde de faire feu sur eux. Ceux qui étaient dans le fond de cette prison perdirent à l'instant la respiration ; et ce

(1) L'air est de sa nature un élément innocent, tant que ses qualités physiques restent dans la proportion naturelle qu'elles ont avec notre corps. Les corps ne s'altéreraient jamais dans un air absolument pur ; il ne nuit qu'accidentellement.

qui était encore plus terrible, ils entrèrent dans un délire furieux. Les plaintes amères de ces malheureux, leurs sanglots, leur désespoir remplissaient leur horrible séjour, et l'on entendait des cris redoublés demander mille fois de l'eau. La garde approcha avec de l'eau. Holvell et deux de ses amis blessés la reçurent à la fenêtre dans des chapeaux, pour la passer aux autres. Les efforts qu'on fit pour en avoir étaient si tumultueux, que deux des amis de Holvell y furent étouffés, et l'eau se répandit inutilement. Holvell était entouré des corps morts de ses amis péris par la presse, ou faute de pouvoir respirer. — On avait eu jusque-là quelques égards pour Holvell, comme commandant et bienfaiteur de ces malheureux : mais, dès cet instant, toute distinction fut oubliée parmi eux. Tous se jetèrent de son côté pour saisir les barres des fenêtres : on lui monta sur les épaules ; il fut si accablé de ce poids énorme, qu'il resta là sans pouvoir se remuer en aucun sens. Il implora la pitié de ceux qui étaient sur sa tête et sur ses épaules, leur demandant de le laisser se dégager de cet endroit, pour s'éloigner de la fenêtre, et mourir moins gêné.

Ses compagnons, éloignés de lui, ne se firent pas prier pour lui laisser quitter une place dont chacun avait envie de s'emparer, dans l'espérance d'y trouver son salut. Les rangs les plus proches s'ouvrirent assez pour que Holvell pût arriver, quoiqu'avec beaucoup de peine, au fond de ce trou. Le tiers de ces malheureux était déjà mort ; et ceux qui vivaient encore pressaient si fort vers les fenêtres, que Holvell se trouva un peu plus libre au fond de sa prison. Mais l'air était si infect et si corrompu, que la respiration lui devint tout-à-coup très-difficile ; il souffrait même beaucoup en respirant. — Il fit un nouvel effort pour passer par dessus les morts, vis-à-vis la seconde fenêtre ; il s'appuya contre un des tas de cadavres, résolu d'y attendre la mort. Dix minutes après, environ, il fut saisi d'une telle douleur de poitrine, et d'une si forte palpitation de cœur, qu'il fut forcé une seconde fois de tenter d'approcher d'un air moins funeste. Il y avait cinq rangs entre lui et la fenêtre : le désespoir lui en fit traverser quatre. Son serrement de cœur le quitta en peu de minutes : mais il éprouva une soif inexprimable et demanda de l'eau à grands cris : cette eau augmenta sa soif, loin de le soulager. Il n'en voulut donc plus boire, et il se mit à sucer la sueur de sa chemise, ce qui lui procura quelque soulagement. Un jeune Anglais, tout nu, qui était à côté de lui, lui saisit la manche de la chemise, et le priva pour quelque temps de ce secours si important dans ce pressant besoin. — Il n'était pas encore alors minuit. Le petit nombre de ceux qui restaient se trouvait au plus grand excès de rage et de désespoir. Tous criaient en demandant de l'air, parce que l'eau que la sentinelle avait apportée pour s'en faire un divertissement cruel, ne les soulageait plus. Ils chargèrent la garde d'injures pour l'engager à tirer sur eux ; mais ce fut inutilement. Bientôt après, tout le bruit cessa subitement. La plupart de ceux qui vivaient encore se couchèrent dénués de leurs forces, et rendirent paisiblement l'âme sur les morts. D'autres tâchèrent encore de s'emparer de la place de Holvell : un massif Hollandais grimpa sur ses épaules, et un soldat noir se porta sur l'autre. Holvell resta dans cette situation jusqu'à deux heures du matin. Enfin, il perdit la raison et les forces, accablé dans cette triste position, n'osant s'écarter de l'endroit où il était : il saisit donc son couteau pour se couper la gorge, s'arrêta, et prit la résolution de quitter la fenêtre.

Holvell céda sa place à un Anglais, officier dans la marine. La femme qui faisait nombre parmi ces malheureux était l'épouse de cet officier : celui-ci accepta cette place avec une reconnaissance infinie : mais il fut bientôt déplacé par le pesant brigadier hollandais. Il se retira en arrière avec Holvell, se coucha et mourut. Holvell perdit bientôt tout sentiment. On ne sait ce qui s'est passé depuis ce moment jusqu'au lever du soleil. — Un de ceux qui restaient en vie s'avisa de retirer Holvell de dessous les cadavres, à cinq heures du matin. Cet homme le fit par l'espoir qu'il conçut que Holvell leur procurerait leur délivrance si on pouvait lui conserver la vie. On le reconnut à sa chemise, et on le retira. Il donna quelques signes de vie.

Le vice-roi, instruit de cette scène effroyable pour tout autre, demanda, d'un air tranquille, vers ce moment-là, si Holvell vivait encore. On lui fit répondre qu'il pourrait peut-être en réchapper si l'on ouvrait la porte. Le messager revint avec ordre d'ouvrir ; mais la porte s'ouvrait en dedans. Ceux qui vivaient encore avaient perdu leurs forces : de sorte qu'il se passa plus de vingt

minutes avant qu'ils pussent ôter les corps morts qui empêchaient d'ouvrir. — A six heures et un quart, on vit donc sortir de cet horrible séjour vingt-trois personnes, reste de cent quarante-six qui y étaient entrées la veille. Holvell avait une fièvre terrible, et ne pouvait se soutenir. Malgré cela, le vice-roi se le fit amener; mais Holvell ne put lui dire un seul mot pendant quelque temps. On lui mit alors des chaînes qui lui coupaient la chair, et on le transporta à Maxadavad, capitale de Bengale. Sa fièvre aboutit cependant à une crise heureuse. Il s'éleva par tout son corps des tumeurs qui suppurèrent promptement. Le vice-roi lui rendit la liberté dans cette capitale, et à quelques-uns de ses amis, dès qu'ils y furent arrivés. Ils passèrent sans difficulté par eau au comptoir hollandais Corcemabad, et de là en Angleterre. — L'air enfermé et corrompu par les exhalaisons d'un grand nombre de personnes produit aussi les mêmes effets en tout pays. On jugea, en 1559, quelques criminels à Oxford, dans une salle où les juges et presque tous les assistants moururent subitement : ce qui a fait donner à ce jour le nom de *jugement noir*. La même chose arriva avec les mêmes circonstances à Taunton, il y a environ quarante ans. Pendant l'été de 1750, il se manifesta à Londres une fièvre très-dangereuse, lors de la condamnation de quelques malfaiteurs. Cette fièvre se communiquait même par le seul contact des habits : nombre de personnes en moururent sur le lieu même. La cause de ces effets funestes vint de la corruption que les exhalaisons de tant de personnes produisirent dans l'air qui n'était pas renouvelé.

C'est de la même cause que viennent les mêmes effets dans les prisons, les hôpitaux, les armées, sur les vaisseaux, et en général, dans tous les endroits clos où l'air n'a point de circulation, ou n'est pas ventilé et renouvelé comme il faut. — La maladie qui vient des prisons est une nouvelle espèce de fièvre particulière à ces endroits malsains. Cette fièvre est de la nature des fièvres pétéchiales, et fort commune dans les prisons anglaises : elle doit son origine à la corruption de l'air. Les prisonniers mangent rarement en Angleterre des viandes gâtées, ou d'autres nourritures malsaines; ils ont de bonne eau, et suffisamment; ils sont bien vêtus, et n'ont rien à souffrir du mauvais temps; mais les prisonniers bien portants ne sont pas séparés des malades. C'est à la malpropreté, à la quantité du monde enfermé, que Pringle attribue la fièvre de prison, parce que l'air en est continuellement corrompu. Le ventilateur était donc très-nécessaire aux prisons de Londres. On a aussi remédié par ce moyen à l'inconvénient du mauvais air dans les prisons de Savoie. — La fièvre d'hôpital n'est pas différente de la fièvre des prisons : elle vient, selon Pringle, des vapeurs putrides; il l'a vue dans un moment où il n'y avait encore d'autre exhalaison que celle d'une jambe pourrie de la gangrène. Barrère vit dans un hôpital militaire une gangrène mortelle se manifester à toutes les tumeurs lorsqu'elles s'ouvraient. La contagion de l'air du lieu en était la cause : les malades n'éprouvaient pas le même danger lorsqu'on les transportait dans un autre endroit. C'est principalement par cette raison que les plaies sont si funestes dans l'Hôtel-Dieu de Paris, malgré le nombre de gens qui soignent les malades. Ceux qu'on y trépane meurent presque tous. Il est vrai qu'on y allume des feux çà et là pour épurer l'air; mais le feu semble avancer la pourriture au lieu de l'arrêter. En effet, la peste fait ses plus grands ravages lorsque la chaleur est la plus grande. — Mercurial remarque que les artisans qui travaillaient le plus au feu furent attaqués les premiers de la peste qui se manifesta à Venise. Hodges dit qu'il est mort à Londres, à cause des grands bûchers allumés pendant trois jours consécutifs, quatre mille hommes en une nuit, tandis qu'il n'en mourait pas plus de quatre cents ordinairement. Méad dit qu'on en a fait la même expérience à Marseille. — L'inconvénient que j'ai remarqué par rapport à l'Hôtel-Dieu de Paris, vient principalement de ce que l'air n'est pas suffisamment renouvelé. On pourrait le faire avec le ventilateur de Hales, ou mieux encore par le moyen des tubes de Sutton. Pringle assure qu'il est impossible de faire aucune cure heureuse dans un hôpital, si l'on ne purge l'air avec un ventilateur. — Ce grand médecin a observé dans les armées, que l'air renfermé d'une tente suffit pour y produire une fièvre putride. Suivant ses observations, les excréments ont une odeur de pourri; ils sentent enfin la charogne, et deviennent extrêmement contagieux. Il a même vu paraître une dysenterie pour avoir flairé du sang pourri dans une fiole bouchée. C'est

pourquoi il conseille, si l'on veut arrêter la dysenterie dans les camps, de défendre, sous peine de punition sévère, de faire ses besoins ailleurs que dans les lieux communs, destinés particulièrement à cela. Il dit aussi qu'il faut avoir soin de faire des fosses dans des endroits où le vent souffle en venant du camp, et les couvrir ensuite de terre. Il veut aussi qu'on prenne pour les hôpitaux des endroits spacieux, où le vent ait un libre cours, et qu'on y espace les malades autant qu'il est possible. Il pense que les granges et les églises sont les lieux les plus avantageux pour ces vues. L'expérience a prouvé trop malheureusement que, quand les malades sont entassés, pour ainsi dire, les uns sur les autres, les médecins, d'ailleurs si rares dans les armées, ne peuvent rien pratiquer d'avantageux pour empêcher les dysenteries des camps, ou en arrêter les progrès.

On éprouve aussi les effets funestes d'un air renfermé, sur les vaisseaux. Il est honteux qu'on néglige tant sur les flottes anglaises la belle invention de Hales et de Sutton. Ils n'ont pas non plus sur leurs vaisseaux un endroit particulier pour loger leurs malades : on les place où l'on peut, au hasard, dans un endroit tel quel. Lorsque le nombre des malades devient plus grand, on les met sur un vaisseau particulier jusqu'à certain nombre : de là vient que les chirurgiens anglais regardent le scorbut de mer, plutôt comme une maladie accidentelle que comme une maladie à laquelle l'homme soit naturellement sujet (1) : car, c'est toujours par contagion qu'il se communique, surtout lorsque le mal a fait des progrès. — Raynold a observé que, faute de séparer les malades en pareil cas, la plus grande partie de l'équipage qui couchait avec les malades dans un endroit trop étroit, et fermé pendant la nuit, tomba malade; tandis que ceux qui se tenaient éloignés, et qui suspendaient leurs lits aux mâts ou dans quelqu'autre endroit bien aéré, en furent préservés dans les climats les plus chauds. Cet habile homme a aussi remarqué que les officiers et leurs domestiques ne se sentent presque point de la misère générale des vaisseaux, lorsque tout le reste de l'équipage y est malade, par la raison qu'ils se trouvent moins souvent à côté des malades, et qu'ils couchent éloignés d'eux. — On voit des maladies qui ne sont pas contagieuses en elles-mêmes, devenir telles dans un endroit clos. — Pringle a remarqué que l'air renfermé d'un lit peut seul produire une fièvre putride. La contagion de la phthisie est naturellement peu active; cependant elle passe, dans le lit, de l'homme à la femme *et vice versa*. La petite vérole la plus bénigne devient souvent contagieuse à cause d'un air renfermé, et se communique même alors par les habits. D'après les plus justes observations, on a droit de penser que le pourpre n'est pas de lui-même une maladie contagieuse; cependant l'usage condamnable de fermer les appartements dans ces circonstances le rend très-contagieux, et beaucoup plus mauvais qu'il ne le serait. C'est aussi la corruption d'un air renfermé qui cause la faiblesse extrême dont se plaignent les malades au commencement même des fièvres pourprées. On l'attribue mal à propos à la malignité de la maladie : c'est l'air étouffant de la chambre, les couvertures du lit, et très-souvent le grand feu des appartements qu'il faut en regarder comme la vraie cause.

La dysenterie devient si contagieuse par l'extrême puanteur des excréments, que les sujets les plus sains, et même les animaux ne peuvent s'en garantir. On nous a donné l'histoire de la dysenterie qui fut apportée d'Amsterdam à Nimègue, et se répandit de là dans presque cinquante villes hollandaises, où il en périt un grand nombre de sujets. La dysenterie régna, il y a quatorze ans, chez nous avec tant de malignité, que dans un district peu considérable du canton de Berne, il périt jusqu'à treize mille âmes. C'était surtout dans les environs de Berne qu'elle était la plus violente. Un ecclésiastique de ce canton, qui était curé à une petite lieue de Berne, me dit qu'il avait souvent été témoin du spectacle le plus effrayant dans le village de Muri. Il vit dans des maisons, et même dans une seule chambre de paysans très-petite, très-basse et bien fermée, plusieurs corps morts sur une table, et quatre ou cinq personnes, hommes, femmes et enfants attaqués de cette dysenterie, dans leur lit, ayant à côté d'eux des pots découverts pour s'y soulager. En faut-il davantage pour que cette maladie, contagieuse d'elle-même,

(1) M. Z. dit : *ursprungliche kranckheit*, maladie originaire.

le devienne au degré où on l'a vue? La séparation des malades, la liberté et le renouvellement de l'air ne sont-ils pas les moyens de précaution les plus sûrs pendant la peste?

Tous ces effets funestes d'un air renfermé ne sont pas difficiles à comprendre. M. Pringle remarque que la putréfaction se fait beaucoup plus promptement dans un air renfermé qu'à l'air libre. Les molécules putrides sont aussi les plus volatiles : elles s'éloignent promptement du corps pour se perdre dans l'air et être emportées par le vent. Mais dans un air renfermé, elles s'arrêtent autour du corps et forment une espèce d'atmosphère putride, où il s'excite une fermentation très-funeste pour le corps qui est exposé à son impression. D'ailleurs, il est de fait que le corps de l'homme (1) attire non-seulement l'humidité de l'air, mais aussi le grand nombre des autres vapeurs qui s'élèvent dans l'air. Keil a fait voir qu'un jeune homme sain d'ailleurs, mais affaibli par le manque de nourriture et par un très-grand mouvement, avait attiré par ses pores dix-huit onces de matière quelconque dans une seule nuit. On a aussi vu un sujet attirer quarante livres pesant en un seul jour. —M. de Haen estime que les hydropiques attirent de l'humidité de l'air plus de cent livres par jour. En général, on estime à plus d'une livre ce que le corps attire par la peau en vingt-quatre heures. Il est aisé de conclure de là ce que les malades et ceux qui les soignent doivent attendre des effets d'un air qui est rempli de vapeurs putrides, et n'est jamais renouvelé.

Enfin, l'air se corrompt par toutes sortes de vapeurs au point de devenir très-nuisibles, sans être renfermé. Il ne m'est pas possible de passer en revue tous les effets particuliers des vapeurs et des exhalaisons : l'étendue de cet ouvrage n'y suffirait pas. Par cette raison, je ferai encore moins mention de leurs différentes forces (2) réunies. — Je commence par les exhalaisons des parties animales pourries. Ces parties infectent l'air de plusieurs manières. La ville de Cork, en Irlande, est l'endroit où depuis août jusqu'en janvier, on tue plus de cent mille bœufs et autres animaux pour la flotte anglaise. Il y a quantité de boucheries dans les faubourgs qui sont au nord et au sud; et près de ces endroits il y a de larges fossés où l'on jette le sang et les parties inutiles de ces animaux. Quand la pluie dure long-temps, ce sang qui est bientôt pourri sort de son bourbier, descend des côteaux, et va se jeter dans la rivière. Cette matière putride empoisonne non-seulement l'air en général, mais rend aussi fort insalubres les vents du nord, d'ailleurs si salutaires, qui passent sur cette ville. Roger, habile médecin de cette ville, a remarqué qu'en 1718-19-20-21, la plupart de ceux qui habitaient près des boucheries en moururent. La violence des maladies qui y règnent, et qui la plupart sont des maladies putrides, se fait surtout remarquer au temps où l'on tue, et c'est ordinairement aux approches de janvier. Le nombre des sauterelles est si prodigieux en Ethiopie, que ces insectes y causent souvent la famine, après avoir absorbé tous les biens de la terre; et si le vent ne les emporte pas dans la mer, elles causent aussi la peste dans ce pays, dont la chaleur n'y donne que trop facilement lieu.

Méad dit que toutes les observations qu'on a faites sur la peste tendent à prou-

---

(1) Voyez la possibilité de ce phénomène au § 1321 de la Physique de Muschembroeck.

(2) On peut aisément se former une idée de ce que peuvent opérer les différentes combinaisons des principes qui s'élèvent de tous les corps et remplissent l'atmosphère, parceque, dit le savant Muschernbroeck, aussi habile médecin que grand physicien, « Il paraît, dit-il, que tout ce que » l'art ou la chimie peut produire par la » fermentation, la putréfaction, la dis- » solution, le frottement, la trituration, » l'effervescence et l'action du feu; que » tout ce qu'elle peut volatiliser, soit que » le sujet soit renfermé dans des vaisseaux, » soit qu'il en pénètre les pores par sa » subtilité, soit qu'il imite même le fluide » élastique aérien; que tout cela, dis-je, » peut être aussi produit par la nature qui » met tous ces différents moyens en œu- » vre, qui volatilise tout. L'atmosphère » peut donc être regardée comme une es- » pèce de laboratoire le plus parfait et le » mieux garni qu'on puisse voir, et dans » lequel il se rassemble beaucoup plus de » différentes espèces d'esprits, d'huiles, » de sels, d'eaux et d'autres corps, que » dans aucun de nos laboratoires, et où » l'on trouve différents produits, tels que » personne n'en a jamais vu, ni con- » nu. » § 2285, édit. de M. Lafond.

ver que la peste vient en Afrique de la putréfaction qui y règne continuellement, à cause des exhalaisons putrides dont l'air est imprégné. On a regardé le grand Caire, comme le lieu d'où la peste se portait en Europe, en Asie et ailleurs. Les sauterelles qui sont emportées par les débordements du Nil sont jetées en partie dans les canaux de cette ville, où elles se pourrissent avec toutes les autres immondices qu'on y jette continuellement. Dès que les eaux en sont basses, il s'excite dans ces matières une fermentation putride, qui répand au loin le principe alcalin le plus actif : de là la contagion de l'air et la peste presque continuelle qui règne dans ces contrées, d'où elle se porte dans des pays fort éloignés, mais surtout en Europe par les vents de sud et de sud-est. — Toutes les exhalaisons des eaux dormantes sont donc nuisibles par les mêmes raisons. La quantité infinie d'insectes qui s'y jettent, y meurent et y pourrissent, altère d'autant plus la qualité de ces eaux, que ces insectes ont tous une disposition particulière à la putréfaction la plus prompte ; et que les principes hétérogènes dont l'air est chargé agissent continuellement sur ces eaux qui ne peuvent en être purifiées par l'écoulement nécessaire. Les marais sont tous semés, sans exception, de plantes acrimonieuses, pénétrantes, fétides et naturellement disposées à la putréfaction. On attribue à cette cause les diarrhées, et même les dysenteries que l'eau de la Seine produit à Paris : mais on doit plutôt rapporter ces maladies aux écoulements de tant d'ordures qui se jettent dans cette rivière, surtout aux égoûts des hôpitaux, et au sang des boucheries qui sont toutes dans le sein de la ville indifféremment. On remarque cependant que ceux qui y sont accoutumés n'en ressentent aucun mal, qu'autant qu'il se joint à cela d'autres causes accidentelles. Les eaux sont généralement si susceptibles de putréfaction, que celle du Vecht, dont se servent les vaisseaux hollandais, se pourrit dans les tonnes, au point que la vapeur qui s'en exhale prend feu d'elle-même (1).

Les exhalaisons des marais ne paraissent pas aussi nuisibles dans les pays froids que dans les pays chauds. Néanmoins, on voit en Finlande des maladies très-malignes, et tous les ans, en Suède, des fièvres catarrhales, des petites véroles et des rougeoles très-dangereuses. Mais il n'est pas bien sûr que le mauvais caractère de ces maladies soit l'effet des eaux de neige et de glace qui s'évaporent en grande quantité pendant l'été. On en doit dire autant de l'eau des marais qui sont toujours fort communs dans les contrées froides, par rapport aux neiges et aux glaces. En effet, on remarque que tout tend plus déterminément à la putréfaction vers le midi. — Les exhalaisons et les vapeurs des marais produisent, en Allemagne, des fièvres tierces ; en Hongrie, des fièvres pétéchiales; en Italie, des hémitritées ; en Egypte et en Ethiopie, la peste. L'écume des eaux dormantes est, aux Barbades, un poison violent pour les oiseaux, les cochons, et même pour les bœufs. — Je compte parmi les eaux dormantes dangereuses, les fossés des fortifications qui n'ont point d'écoulement; les prairies qui se couvrent d'eau, mais rarement, que cela vienne d'une inondation volontaire ou accidentelle ; les bourbiers ; enfin toute eau qui reste dans un endroit après un débordement. J'ai éprouvé moi-même les dangereux effets des vapeurs des eaux dormantes, dans un temps où j'aurais mieux aimé les

(1) Ce phénomène n'a rien d'extraordinaire; la Tamise et l'Alth en Hongrie fournissent des esprits ardents. Quoique l'on puisse présumer avec raison que ces eaux enfermées n'exhalent une vapeur inflammable que par la fermentation qu'elles subissent dans ces tonnes, on doit cependant rapporter le phénomène à une cause plus éloignée. Mille expériences nous prouvent qu'il s'élève du fond de nombre de terrains des vapeurs bitumineuses, sulfureuses, huileuses, qui sont non-seulement prêtes à s'enflammer au moindre contact de la matière ignée en mouvement, mais même à certain éloignement, et prennent aussi feu spontanément dans les eaux, où elles continuent de brûler ainsi sans interruption. On croirait réellement que ce sont les eaux qui brûlent et se consument; mais l'expérience nous prouve qu'il n'en est rien. En effet, on a remarqué que si l'on puise de cette eau inflammable dans un vase quelconque, l'eau cesse de brûler, parce que la matière inflammable qui y entretenait le feu s'évapore aussitôt. Les ouvrages des naturalistes sont remplis d'observations sur ce sujet. (Voyez ce que Muschembroek rapporte, tom. 3, § 2785, articles 14, 15, 16, 17.)

connaître par la lecture. — La Leine, presque aussi petite et presque aussi vantée que l'Illyssus, déborde souvent à (1) Gottingue, et rend marécageuse une petite partie de cette ville. Les fossés y sont remplis en grande partie d'une eau dormante. Je ne demeurais pas loin de ce quartier marécageux. J'y fus souvent attaqué d'une fièvre tierce, aussi bien que toute la maison de M. de Haller chez qui je logeais. Les quartiers de la ville, éloignés de la partie basse, étaient entièrement exempts de ces fièvres, qui ne cessaient chez nous et dans les maisons voisines qu'aux approches de l'hiver. — Les fièvres tierces sont fort mauvaises et très-souvent incurables ou mortelles dans les Provinces-Unies et dans la Flandre hollandaise, à cause de l'eau qui croupit dans les flaques. Les Pays-Bas sont, le long de la mer, presque tous marécageux, et çà et là infectés des vapeurs putrides qui s'élèvent de la vase lorsque la mer se retire : il n'y a presque nulle part d'eau bonne à boire. Je n'ai senti qu'avec frayeur les vapeurs de ces bourbiers, après les fièvres tierces que j'avais eues en Allemagne.

Pringle, qui nous a donné le détail de ces vapeurs, dit que le vomissement continuel est commun dans ces contrées, et que les maladies aiguës y sont accompagnées de vers. — Il les regarde comme une suite, et non comme la cause de la dépravation des humeurs. Un célèbre médecin de Mulhausen rapporte qu'un débordement, suivi de la putréfaction des eaux arrêtées dans les fossés de Neuf-Brissac, produisit des effets si violents, qu'il n'y eut qu'à peine (2) un vingtième des habitants d'exempt des fièvres qui parurent alors, tantôt intermittentes, tantôt continues, et ensuite intermittentes de nouveau.

Les fièvres d'accès sont très-communes en Suisse, le long des rivières, des lacs, et même dans les montagnes ; elles prennent quelquefois le caractère de la plus grande malignité. Il régna en 1717, dans le bourg de Stanz, du canton d'Underwald, une fièvre tierce si maligne, que les malades en périssaient subitement au second accès, avec un mal de tête énorme et une oppression extrême de poitrine. Les médecins ne se doutaient pas qu'on pût mourir d'une pareille maladie. Cela venait du marais considérable qui n'est pas éloigné de ce bourg. Les fièvres putrides se joignent bientôt aux fièvres d'accès dans nos contrées plus chaudes, de même que dans le pays de Waat : les fièvres tierces sont au contraire plus rares dans les parties de la Suisse où les bords des rivières et des lacs sont plus élevés. — L'Adige, dans le Tyrol, sort tous les ans de son lit, et laisse une grande quantité d'eau dans tous les pays voisins. Les eaux se corrompent quelques semaines après, infectent l'air au point que les habitants sont obligés de quitter leurs habitations au mois de mai, et de se sauver dans les maisons qu'ils ont sur les montagnes, d'où ils ne reviennent qu'au mois de septembre.

Tous ceux qui n'ont pas cette commodité ont, selon Otter, l'air pâle et défait. Ces gens en général ne descendent des montagnes que pour la récolte des foins et des blés, et s'en retournent communément avec la fièvre tierce. — Dans les pays plats de la Hongrie, la Teisse (1) sort souvent de son lit. C'est ce qui occasionne les fièvres pétéchiales, si communes et si dangereuses ; mais surtout la dysenterie qui fait périr la moitié des armées autrichiennes. Thierry a remarqué que les nombreuses colonies qui passent de Souabe en Hongrie périssent en grande partie.

La mer courroucée se répand au loin, surtout en Italie, et forme les étangs Pontiniens, dont les exhalaisons sont si malignes pendant les jours caniculaires, qu'elles produisent à Rome, où le vent les emporte, la plupart des hémitritées qui y sont si dangereuses. Le Tibre est plein de vase à son embouchure ; ce qui fait que ce fleuve a de la peine à décharger ses eaux : d'où il résulte quantité d'inondations si dangereuses, et leurs suites contagieuses, le long de ses rives

(1) J'ai remarqué, étant à Gottingue, que la plupart des personnes du sexe semblent avoir les pâles-couleurs. Les hommes y ont un air triste et malade. Je n'y ai vu presque aucun visage rubicond.

(2) Cette place forte n'a que très-peu d'habitants.

(1) Cette rivière très-profonde et fort poissonneuse infecte souvent tous les pays voisins de ses bords, par la quantité prodigieuse des poissons morts qui flottent sur ses eaux dans les chaleurs ; ce que je tiens de plusieurs Hongrois de ces pays-là.

et même plus loin. Targioni déplore la solitude et la désolation de la belle plaine qui est autour de l'embouchure de Cécina; ce qui provient principalement des flaques où se jette l'eau des rivières, à la décharge desquelles s'oppose la trop grande élévation des sables amoncelés de la mer. Il pense qu'il y aurait moyen de rendre habitable cet excellent pays, en nettoyant ces embouchures, en les garantissant du même inconvénient par le moyen d'écluses, en desséchant les flaques avec des moulins : ce qui serait plus aisé, selon lui, que dans le Pisan; parce que les vents sont considérables dans le premier endroit. Il est déplorable, ajoute t-il, que cette belle contrée ne soit cultivée que par un petit nombre de montagnards allants et venants, et qui se font payer fort cher de leurs journées; mais qui, selon le proverbe, s'enrichissent en un an pour mourir en six mois. — En effet, ces gens travaillent continuellement dans un air humide et vain : vers la nuit, ils se retirent dans des villages froids situés sur les côteaux, où ils boivent de mauvaises eaux, et périssent enfin de fièvres aiguës, ou algides, ou d'hydropisie, ou de scorbut. — Targioni a manqué lui-même d'éprouver les funestes effets du mauvais air près de Campifasso. Il sentait déjà l'assoupissement, la difficulté de respirer et la faiblesse qui en résultent. Il se sauva sur les hautes montagnes, où il y avait peu de forêts, et où l'air était libre. Il y dormit une heure, et se trouva rétabli. — Le long du lac de Come, on est très-sujet aux fièvres. Ceux qui habitent, à Venise, sur les bords des canaux, sont pris d'une jaunisse très-opiniâtre, qu'on remarque aussi souvent sur les bords de la mer Caspienne. — Mais c'est l'Egypte qui souffre particulièrement de ces sortes de vapeurs. Nous en avons parlé ci-devant. — On ne peut contester la réalité des effets dont nous venons de parler, si l'on fait attention aux moyens par lesquels on les arrête, ou l'on empêche qu'ils n'aient lieu. Empédocle, disciple de Pythagore, délivra les Salentins des exhalaisons dangereuses dont ils étaient si incommodés, en faisant conduire dans leurs marais deux rivières voisines. Les marais se purgèrent de leurs eaux croupissantes : l'air n'en fut plus infecté : les maladies qui avaient été la suite de ces vapeurs malignes cessèrent aussitôt. Dans l'ancienne Rome, on remédia, par le moyen de magnifiques aqueducs, aux maux qui ont fait perdre à cette ville son ancienne splendeur. Les endroits où l'on représentait des batailles navales étaient percés par des canaux souterrains, par lesquels on pouvait, après les jeux, faire couler l'eau le même soir; et l'on était en état de donner le lendemain le plaisir de la chasse sur le même terrain desséché. On croit que Marcus Curtius n'a donné lieu à ce qu'on a dit de son dévouement pour sa patrie, que parce qu'il avait fait combler à ses dépens une fosse dont les mauvaises exhalaisons nuisaient à la santé de ses concitoyens.

J. M. Lancisi, médecin ordinaire du Pape Clément XI, de qui il fut extrêmement considéré, s'est immortalisé par le remède qu'il trouva à ces maux. Il entreprit de dessécher les flaques; et, de cette manière, il fit cesser tout-à-coup les maladies épidémiques des environs de Pesaro, de Ferentino, de Bagnarea et d'Orvieto. En effet, on ne se ressentit l'été suivant d'aucune des maladies qui y régnaient auparavant tous les ans. Il fit nettoyer le Tibre de sa vase par des moulins, et il fit ouvrir des canaux à travers tous les endroits marécageux, pour donner de l'écoulement aux eaux dormantes; il fit aussi nettoyer avec des moulins à bras les caves qui s'étaient remplies d'eau dans les débordements; il fit combler des décombres de vieilles masures toutes les flaques de l'Etat ecclésiastique, d'où l'on ne pouvait pas faire écouler l'eau, et mérita par ses travaux le nom de *Sauveur*, avec plus de justice que les rois de Perse qui le prenaient sans l'avoir mérité. — Toute la Hollande est coupée de canaux; mais les eaux y dorment encore en plusieurs endroits. Le mal semble (1) néanmoins être diminué de moitié. Il y avait près de Stutgard une grande flaque qui causait tous les ans nombre de fièvres intermit-

(1) La plupart des villes des Provinces-Unies sont toujours exposées au même inconvénient. Les canaux de la Haye, d'Amsterdam, de Delft, et surtout de Leyde, exhalent continuellement une odeur infecte pendant les chaleurs. Je n'ai vu qu'Utrecht qui puisse être regardée comme un séjour avantageux. En général, il est bien difficile de se trouver en bonne santé dans un pays où les quatre éléments ne valent rien. Sans la propreté extrême mais nécessaire des maisons, ce pays serait la pépinière des maladies les plus dangereuses.

tentes : on la dessécha, et les fièvres ne parurent plus. L'air n'est plus si mauvais non plus aux environs de Témeswar en Hongrie, depuis qu'on a desséché une partie des marais. — On sait combien est permanente l'humidité qui reste dans les appartements après les inondations. Thierry a remarqué à Vienne, en 1750, des marques encore fort sensibles de l'inondation arrivée en 1744, dans le quartier nommé *Léopolds-Stadt*, (ou ville de Léopold). Tout y était moisi dans les maisons. L'humidité pénétrait à travers les murs, pourrissait les meubles, surtout au rez-de chaussée. On ne remarqnait nulle part, dans Vienne, de visages aussi pâles que dans le quartier susdit.

J'ai vu, il n'y a pas long-temps, donner de très-bons ordres à Zurich, relativement aux suites des inondations. La rivière de Sihl venait de se déborder, et d'inonder un des meilleurs quartiers de cette ville. Les magistrats de cette heureuse république enjoignirent à tous les habitants de ce quartier de défaire les planchers des appartements, d'enlever le fond humide, et d'y répandre du sable sec. Moyennant ces attentions, on fut garanti de tous les maux qui pouvaient résulter de cet accident. — Les exhalaisons sont en général d'une nature mixte dans les villes. Je ne parlerai que de leurs effets les plus importants. L'air de Londres (1) passe pour malsain, surtout à cause de la vapeur continuelle des (2) charbons de terre. Il cause aux étrangers une ardeur considérable dans l'estomac; quelquefois un crachement de sang, et même des fièvres nerveuses qui dégénèrent en paralysie. La malpropreté qui règne particulièrement dans les villes méridionales de la France contribue beaucoup à l'insalubrité de ces villes. On y jette la nuit les excréments dans la rue : or, on sait combien les exhalaisons de l'urine sont acrimonieuses et poignantes, surtout pour les yeux ; et avec quelle force les gros excréments se font sentir lorsqu'ils pourrissent. Les fosses qu'on ne nettoie pas souvent, et auxquelles on ne donne pas continuellement un air libre, rendent une puanteur qui me pénètre les poumons comme une eau forte, me rend la respiration aussi difficultueuse que si j'étais asthmatique. Cette odeur est si forte, qu'elle s'attache aux habits, se fixe au nez, détruit même le son, et quelquefois prend feu, ou éteint la lumière. — Les canaux souterrains où les excréments du corps s'amassent pour être lavés et emportés par des ruisseaux, sont donc infiniment préférables aux fontaines d'eau tiède que l'on a dans les commodités, et moyennant lesquelles les financiers se lavent à Paris après avoir fait leur selle.

On remarque de pareilles dispositions à Berne pour l'utilité publique. Néanmoins on voit encore, au milieu de cette ville si propre et si belle, une boucherie et des cimetières. — Le manque de canaux nécessaires pour la décharge de toutes les saletés est une des principales raisons de l'air malsain qu'on respire à Rome et dans Alexandrie. Rome avait autrefois des égoûts : mais ces canaux souterrains commencèrent à se boucher lors de l'incendie de Rome, dont Néron se fit un jeu. Ils se détruisirent peu à peu : l'eau y pénètre bien, mais elle y reste et s'y putréfie par sa résidence, de même qu'à Alexandrie. Cette eau se couvre d'une peau verdâtre très-puante et éteint même une lumière par sa vapeur. C'est aussi à cette cause qu'il faut rapporter une partie des hémitritées qui y règnent. Rien n'est plus désavantageux pour une ville que les cimetières et que l'usage abusif d'enterrer les morts dans les églises. Il en est souvent résulté des fièvres épidémiques les plus malignes, et même des morts subites. — La culture et les exhalaisons des plantes pourraient être fort dangereuses par rapport à certaines circonstances. La culture du riz l'est particulièrement, parce qu'il faut l'inonder pendant plusieurs semaines après l'avoir semé. Il vient de là des vapeurs si dangereuses, que les villes voisines en peuvent éprouver le plus grand dommage. C'est pour cela que les lois défendent en Italie de faire ces semailles plus près qu'à une demi-lieue des villes. Les habitants ont tous une mine cadavéreuse dans les dépendances de Tortone et de Novare, où l'on cultive le riz en abondance. L'agriculture n'a presque que le riz pour objet à Malabar : on le sème au

(1) M. Grant prétend bien le contraire dans son Traité des fièvres.

(2) Il est singulier que cette vapeur si nuisible ait été le moyen de faire cesser l'insalubrité de l'air de Halle en Saxe, depuis qu'on y brûle du charbon de terre. M. Kruger, habile observateur de la nature et de l'homme, a écrit là-dessus une dissertation intéressante.

mois de juin, dans un terrain humide qui devient un vrai marais par le débordement des eaux : on arrache ce riz quand il a quatre pouces de haut : on le replante dans un terrain arrosé. On peut conjecturer par ce que nous venons de voir, quelles sont les suites de ces manœuvres par rapport à la santé.

C'est sans doute pour les mêmes raisons que quelques-unes des premières colonies espagnoles périrent dans l'Amérique. Le sol était sec et en friche avant leur arrivée : mais dès qu'ils eurent commencé à arroser le terrain pour leurs plantations de sucre, il s'en éleva des vapeurs si mauvaises que les Espagnols y devinrent cachectiques, hydropiques, et en moururent.— La vapeur qui s'élève du lin et du chanvre que l'on met rouir est pestilentielle; elle fait même périr les poissons. On se met fort peu en peine en Allemagne du mal qui en résulte; cela ne se fait en Italie qu'à quelques lieues de distance des villes. On a observé qu'il est venu de la vapeur du lin une maladie maligne qui a coûté la vie à toute une famille, et qui a porté ensuite la contagion dans toute la contrée.

Lancisi dit qu'il règne souvent à Constantinople des fièvres dangereuses parmi le peuple, parce qu'on y transporte le lin et le chanvre qui vient du Grand Caire, et qu'on le met tout mouillé dans des granges publiques, où il fermente pendant l'été. On le vend; et la cause de ces maladies se répand parmi ce peuple. — Toutes les plantes (1) alcalines, les choux, les navets, le raifort, les oignons, l'ail, produisent en se pourrissant des effets analogues à la putréfaction des substances animales. On sait de quelle distance les juifs de Francfort sur le Mein se font sentir, à cause de l'usage immodéré qu'ils font de l'ail, et quel gouffre horrible est leur quartier dans cette ville! Ne serait-il pas d'une meilleure politique de laisser à ces gens qui gémissent sous l'oppression, la liberté du choix de leur habitation, ou de s'écarter les uns des autres à cause de la malpropreté de leur populace?— Roger dit qu'une fièvre très-maligne s'étant manifestée à Oxfort dans le collége de Wadham, laquelle enleva quantité de monde, les médecins qui en recherchèrent la cause ne la trouvèrent que dans la contagion qu'avait causée une grande quantité de choux qu'on avait jetés des jardins voisins sur un tas qui était près de ce collége. Les vapeurs nuisibles qui s'en exhalèrent infectèrent ce bâtiment voisin, mais n'eurent point assez d'activité pour se porter plus loin.— Les forêts tempèrent la chaleur des villes voisines : elles peuvent aussi en détourner les exhalaisons nuisibles apportées par les vents, parce que ces vapeurs ne s'élèvent ordinairement pas assez haut pour passer avec le vent par-dessus les arbres. Néanmoins les contrées couvertes de forêts sont très-souvent malsaines (1) à cause des exhalaisons des arbres mêmes. Linnæus dit que l'ombre du noisetier excite quelquefois une fièvre éphémère. Les habitants de la Gothie appellent le sureau le *méchant arbre*, pour une semblable raison. De là vient aussi chez les Suédois le nom d'*arbres sacrés*, qu'on donne à ceux sous lesquels il n'est pas permis de s'endormir.

Tous les Européens qui passèrent d'abord à Surinam y mouraient sans qu'on pût en savoir la raison. On découvrit enfin que ce ravage ne venait que des exhalaisons de l'arbre vénéneux que Linnæus appelle *Hippomane*. — Les vapeurs minérales sont ordinairement très-dangereuses. Les mines de cuivre de Falun en Suède envoient une vapeur qu'on sent par toute la province, et qui tombe sous la forme d'une poudre qui est du véritable cuivre. Cette poudre passe pour être très-nuisible aux plantes; mais, suivant les observations de Linnæus, elle ne l'est pas à l'homme. Il s'élève souvent des mines d'étain, de charbon et de sel fossile, des vapeurs qui tuent les animaux subitement, et qui seraient fort bien reçues de notre peuple, qui ne manquerait pas d'attribuer ces effets au dia-

(1) Le prétendu principe alcalin de ces plantes est un véritable acide. Il n'est aucune plante de cette classe qui doive être regardée comme alcaline; c'est un abus du vieux temps. Il est permis d'en rappeler, après des expériences mieux vues que par le passé. M. Lewis dit aussi que certaines plantes rendent pendant la putréfaction une odeur très-fétide, semblable à peu près (*very nearly of the same kind*) à celle qui accompagne la putréfaction des substances animales; mais ce n'est qu'un à peu près, d'où il n'est pas permis de rien conclure en faveur de l'opinion commune.

(1) Et par elles-mêmes. Voy. Muschembroeck, § 1472.

ble. — M. de Haller compte parmi les vapeurs minérales les exhalaisons étouffantes de Pirmont et de Schwalback ; les fameuses exhalaisons des grottes d'Italie, et celles qui émanent du Vésuve embrasé, lesquelles semblent ôter à l'air son élasticité, détruisent le son et étouffent subitement. Ceux qui travaillent à l'antimoine et au mercure sont sujets aux vertiges, aux mouvements irréguliers hypochondriaques, et deviennent même perclus. J'ai vu à Clausthal et à Cellerfeld, combien il est dangereux pour l'homme de passer sa vie dans les mines. Ces gens meurent la plupart à trente ou quarante ans : il en est peu qui aillent jusqu'à cinquante. Leur maladie la plus ordinaire est la colique que l'on appelle *huttenkatz*. On y remarque une constipation opiniâtre, des excréments qui sont comme autant de globules durs et rôtis, auxquels M. Spangenberg, médecin hanovrien, a souvent vu une véritable pellicule qui ressemblait à de la litharge. Ces malades éprouvent des défaillances, des palpitations de cœur, des vomissements, des spasmes, des douleurs arthritiques et une paralysie totale.

M. Ilsemann, qui a écrit sur cette maladie, en trouve, comme Stockausen, la cause dans le plomb seul. Il dit que le mauvais effet du plomb commence à se faire sentir dès-lors même que l'on bocarde la mine. Il s'élève de cette mine que l'on brise une poussière noire qui s'attache à la peau, noircit les pieds et les jambes des ouvriers, au point qu'ils ne peuvent plus faire disparaître cette couleur. Il regarde (1) la torréfaction (ou le grillage) de la mine comme moins dangereuse, quoique ce soit par cette opération surtout que le soufre et l'arsenic s'évaporent et se jettent aisément sur le corps. Il trouve que la fonte est beaucoup plus dangereuse, surtout lorsque le soleil et le temps humide empêchent l'air de passer librement par les cheminées. Aussi, suivant ses observations, les ouvriers qu'on emploie pour cette opération, surtout ceux qui réduisent la litharge (2) en plomb, sont fort sujets à cette terrible colique. — M. Ilsemann trouve encore plus à plaindre ceux qui travaillent à l'argent, vu qu'ils sont obligés de souffler (1) sur la fonte pour séparer le plomb de l'argent ; et que conséquemment ils sont le plus exposés aux exhalaisons métalliques qui produisent la colique. Le plomb se volatilise même dans la fonte, se disperse dans l'air : car M. Ilsemann dit que la poussière qui s'attache aux fourneaux est du véritable plomb, et se réduit en plomb si l'on veut. On remarque même la litharge, à sa vraie couleur, sur le visage des ouvriers, où la sueur la fixe pendant le travail. Les mineurs qui travaillent aux mines de Ramelsberg près de Gostar, et font fendre par le moyen du feu les rocs remplis de vitriol, de plomb, d'argent, de cuivre, de soufre, et qui par rapport à ce travail sont nus, me dirent qu'on y était quelquefois surpris de vapeurs minérales qui font périr sur-le-champ. — Il s'élève de la mine de Quwekna en Norwége une vapeur mortelle. Cette vapeur couvre d'une pellicule l'eau qui est dans la mine : si l'on déchire cette pellicule avec le bout d'un bâton, on en périt aussitôt. Les cadavres de quelques mineurs

---

(1) Voyez pour cette opération M. Macquer, Dictionnaire chimique, article *Travaux des Mines*, tom. 2, p. 598 et suivantes.

(2) Quand l'*œuvre*, c'est-à-dire le plomb tenant argent a été soumis aux opérations nécessaires pour en avoir l'argent, il reste dans le fourneau une partie de la litharge, que l'on appelle *litharge fraîche*. On la refond pour la réduire en plomb.

(1) Lorsque l'*œuvre* est chaussé au point que l'argent et le plomb, qui se trouvent avec les autres matières hétérogènes, sont fondus ensemble, les matières hétérogènes viennent nager à la surface de la fonte : on enlève alors ces saletés, qu'on appelle *premier déchet*. Lorsque l'œuvre éprouve une plus grande chaleur, il se forme une seconde écume qu'on enlève de même, ce qui fait le *second déchet*. Après cette opération, dit M. Schlutter, on continue à dépurer la fonte en soufflant sur sa surface (*verblasen*) avec de grands soufflets, pour faire sortir les scories, qui s'élèvent de la fonte, par une échancrure pratiquée à la partie opposée du *test*. Ces scories ne sont alors qu'une vraie litharge, ou le plomb qui s'est calciné. Il n'est donc pas étonnant que les ouvriers qui sont occupés de ce travail éprouvent les plus fâcheux inconvénients des vapeurs que le vent des soufflets entraîne et dissipe dans l'atmosphère de ces fourneaux. C'est surtout avec la salive que ce poison s'introduit dans le corps. M. Macquer a donné un détail de ce travail, d'après Schlutter, au mot *Affinage*. Dictionnaire chimique, pag. 45, 46, etc., et article *Travaux des Mines*, p. 609.

qui avaient été suffoqués de cette vapeur conservaient la flexibilité naturelle qu'a le corps dans l'état de vie; mais il sortait de leur bouche une puanteur insupportable. Les lumières s'éteignent aussitôt qu'on les plonge dans cette vapeur. — Il s'échappe encore des mines des vapeurs meurtrières qui s'enflamment au moindre contact d'une flamme, ou d'elles-mêmes, et lancent, dans l'explosion qu'elles font, les corps exposés à leur activité, à un éloignement considérable. Les mineurs sont quelquefois surpris et déchirés par ces explosions. Browne nous dit aussi qu'un rocher impénétrable à tous les instruments des ouvriers dans une mine de Hongrie, laisse cependant passer des exhalaisons très-mauvaises. Une montagne de Phrygie exhalait autrefois une vapeur pestilentielle, dont mouraient la plupart de ceux qui y étaient exposés. On remarque, en Hongrie, un antre duquel il s'échappe une vapeur sulfureuse si pénétrante, malgré les eaux à travers lesquelles elle passe, qu'elle devient mortelle. On observe de semblables vapeurs en différentes contrées. Les effets en sont également dangereux sur les lieux mêmes. — Mais ces différentes exhalaisons ne sont pas moins funestes par la malignité qu'elles répandent dans l'atmosphère, où elles se portent plus loin, et sont souvent dans les pays éloignés de leur origine la cause inconnue des maladies épidémiques les plus contagieuses et les plus funestes. Cependant on ne peut disconvenir qu'en général, les vapeurs, les exhalaisons, et les autres principes dangereux dont l'air est imprégné en certains temps et en certains lieux particulièrement, ne sont pas les mêmes. C'est ce que l'on doit conclure de leurs effets, et ce qui rend en même-temps impénétrable la cause des maladies qui en résultent. Tantôt c'est une espèce d'animaux qui en éprouve les funestes effets (1), tantôt une autre. Quelquefois l'homme en est incommodé seul, quelquefois aussi l'homme et les animaux en souffrent en même-temps. La nature de ces principes est donc absolument différente, ou ne peut pas agir de même, dans le même temps, sur les différentes espèces d'êtres animés. Ces principes nuisibles, soit par eux-mêmes, soit accidentellement, développent leur activité en s'introduisant dans le corps, tantôt par l'estomac et les poumons, tantôt par les pores absorbants, quelquefois aussi de l'une et l'autre manière; et il faut, dans les cas de maladie qu'on a lieu de leur attribuer, examiner soigneusement ces circonstances. On a remarqué (1) que les substances grasses telles que le beurre, le lard, la viande grasse, garantissent des mauvais effets de ces principes moins actifs pour lors dans certaines mines : c'est une preuve que l'estomac en est d'abord attaqué, du moins en quelques circonstances.

Outre ces exhalaisons, et ces vapeurs directement nuisibles ou mortelles, l'air est encore chargé en certains temps d'une quantité prodigieuse d'émanations des plantes, et même d'une infinité de petits insectes imperceptibles, qui peuvent s'introduire dans nos corps directement ou indirectement par le moyen des substances dont nous faisons usage. Il en peut donc résulter des maladies de différentes espèces, et même très-dangereuses, comme de très-habiles gens l'ont fort justement prétendu. — Outre ces mophètes et ces différentes exhalaisons souterraines, il y a encore d'autres vapeurs et d'autres exhalaisons qui ne sont pas moins dangereuses. La vapeur du charbon a quelquefois fait périr plusieurs personnes dans les lieux où cette vapeur ne pouvait pas se dissiper par un courant d'air. On a vu mourir subitement un enfant à qui l'on avait soufflé sous le nez la fumée d'une chandelle : la fumée des lampes n'est pas moins à craindre : elle a aussi fait périr du monde. Je ne sais comment on a assez peu de précaution pour se tenir dans des appartements clos et étroits, avec plusieurs chandelles allumées, sans renouveler de temps en temps l'air de la chambre. J'ai vu quantité d'artisans, surtout pendant l'hiver, incommodés de la fumée de ces chandelles, et qui ne voulaient pas convenir du fait, tandis qu'ils pouvaient à peine respirer en me parlant. Les exhalaisons de la chaux, des plâtres nouvellement employés, ont plusieurs fois fait périr ceux qui ont habité trop tôt des appartements neufs, ou ont rendu perclues de tous les membres des familles entières. La chaux, surtout, a causé un éternument singulier et conti-

(1) Le principe que présente Aëtius pour reconnaître la cause des maladies pestilentielles ou contagieuses, est donc faux en bien des cas. Aëtius, *Tetrab.* 2, serm. I, c. 95.

(1) M. de Haën.

nuel qui fut suivi de la mort. Rien n'est plus connu que les effets nuisibles du *gaz* redoutable qui s'échappe pendant la fermentation vineuse. J'ai moi-même éprouvé plusieurs fois des vertiges dans ma cave par cette raison, quoique ma cave ne soit pas des mieux fournies. J'y perdais alors presque tout sentiment. D'autres en sont morts subitement. La vapeur du foin qui s'échauffe lorsqu'il n'est pas rentré assez sec, fait périr dans une espèce d'ivresse, surtout si cette chaleur se porte au point de passer à l'état d'ignition, comme cela arrive quelquefois, et cause des incendies d'autant plus violents, que le foin ne s'embrase que lorsque la plus grande partie est disposée à prendre feu. En général, toutes ces exhalaisons sont aussi meurtrières qu'une trop forte dose d'eau-de-vie. Elles font périr ou dans une léthargie, ou par une apoplexie complète, et par conséquent mortelle.

L'air est encore altéré de différentes manières par les vents. On ne peut déterminer précisément les effets de tel ou tel vent, parce que le même vent est très-différent par ses effets en différents temps, et dans des lieux différents. Les vents, considérés en eux-mêmes, n'ont généralement ni bonne ni mauvaise qualité. Les vents sont une partie de l'atmosphère qui se transporte avec plus ou moins de force d'un lieu à un autre. Tout ce qui peut par conséquent pousser l'air et lui faire changer de place, dit Muschembroeck, produit du vent. L'air entraîne avec lui toutes les vapeurs et tous les principes innocents ou nuisibles dont il est chargé. C'est en partie de cette manière que les vents nuisent à nos corps. Il est inutile de nous arrêter ici à examiner en quel sens l'air doit être mu pour produire du vent; c'est une question qui ne regarde que les physiciens. — Il est certain, dit encore le même, que si l'atmosphère est chargée de vapeurs, d'exhalaisons ou d'autres substances qui s'y dilatent, s'y meuvent, s'y entrechoquent les unes les autres, ces différentes substances presseront l'air et peut-être en tous les sens. C'est par cette raison qu'il règne souvent plusieurs vents, plus ou moins nuisibles en une même contrée, dans le même temps; de sorte même qu'un vent soufflera d'un côté dans une région inférieure, tandis qu'un autre ira en sens contraire dans une région plus élevée.

Ce n'est pas non plus relativement à leur force plus ou moins grande que nous devons ici considérer les vents. Cette force, ou ce *movimentum*, n'est autre chose que la quantité d'air et la vitesse avec laquelle il se meut : mais considéré sous ce seul rapport, le vent ne nuit en rien aux qualités physiques des corps. Il peut renverser, briser les corps qui se trouvent à sa rencontre. Voilà tout ce en quoi il est dangereux; mais ce n'est pas en cela que le médecin doit en faire l'objet de son observation. — Un des plus grands hommes de notre siècle riait du doux délire des médecins qui décident, dans leurs ouvrages, des effets du vent d'*est* ou de *nord*, parce que, dit-il, chacun de ces vents apporte toujours dans un pays ce qui se trouve sur toute la contrée d'où il souffle; et qu'ainsi chaque vent diffère dans ses effets, selon la différence des principes dont l'air est chargé. Ce doux délire est aussi celui de nos poètes allemands qui habitent les provinces où le zéphir leur vient de dessus la mer Atlantique et la France, et par conséquent doit être pour eux le vent le plus mauvais : car il leur amène la pluie, arrête la transpiration, abat les forces du corps, et ralentit celles de l'esprit. Aussi est-il toujours malheureusement homicide dans ces provinces. — Les vents en général se divisent en vents de mer et en vents de terre. On regarde les vents de terre comme froids et secs, et ceux de mer comme chauds et humides. Il est des vents qui soufflent un certain temps, on les appelle *périodiques* ou *anniversaires*. Il en est d'autres qui ne suivent aucun cours fixe. Les anciens distinguaient tous les vents principaux en méridionaux et septentrionaux. « De tous ces vents, » dit Aristote, les uns étaient appelés » *méridionaux*, les autres *septentrio-* » *naux*. Les vents du couchant appar- » tiennent à ceux du septentrion, parce » qu'ils sont plus froids : les vents de » l'orient à ceux du midi, parce qu'ils » sont plus chauds. Ces derniers suivent » le cours du soleil, au lieu que les au- » tres soufflent à l'opposite de cet astre. » Cette distinction était réglée sur la dif- » férence qui se trouve dans les vents par » rapport au froid ou à la chaleur. » Telle est aussi la division principale qu'avait adoptée Hippocrate, relativement à la théorie des effets du vent. C'était surtout par rapport au relâchement ou au resserrement que les vents occasionnaient dans le corps, qu'il observait les vents du midi ou du septentrion, comme chauds

ou froids simplement, ou comme chauds et humides, ou comme chauds et secs, ou comme froids et humides, ou comme froids et secs. Cette théorie nous paraît trop bornée à bien des égards. Les grands voyages de mer, que ne connaissaient pas les anciens, exposent aujourd'hui toutes les nations du monde aux vents particuliers de tant de climats différents qu'il est nécessaire de connaître au moins les variétés principales de ces vents, tant par rapport aux points d'où ils soufflent, que par rapport à leurs qualités physiques, eu égard aux différents climats.

Les effets de vents de terre sont très-divers dans différentes contrées : ces vents sont en général assez sains, parce qu'ils sont secs. Le vent de terre est extrêmement dangereux dans l'île de Java, parce qu'il y fait sur le corps échauffé, et dont la transpiration est très-grande, une impression infiniment plus forte qu'en Hollande, au milieu de l'hiver le plus froid. — On regarde les vents de mer comme beaucoup plus chauds. En général, il fait plus chaud dans les îles que sur le continent; mais il est beaucoup de pays méridionaux plus froids que d'autres, qui, par rapport à la position de ces pays, sont septentrionaux, lorsque les vents de terre soufflent dans ceux-là, et les vents de mer dans ceux-ci. Les matelots jugent aussi de la proximité de la terre par les vents plus frais qui viennent vers eux. Le vent de mer est si brûlant à l'île de la Barbade, qu'il ôte la respiration, comme celui des déserts de la Libye. Quoique le terrain de cette île soit bien cultivé et fertile en sucre, en tabac, en indigo, en gingembre, et qu'il y ait plus de quinze mille Anglais, l'air y est généralement malsain. La Jamaïque est exposée à des chaleurs excessives, mais un vent frais y tempère la chaleur, de manière que chacun peut y vaquer à ses affaires. Les habitants appellent ce vent *le médecin.* En effet, cette île serait inhabitable sans cela, et un vrai désert. Les vents de mer rendent les habitants de Batavia, alègres, frais et sains. Ces effets dépendent donc autant de la position des pays que des qualités physiques des vents. On ne peut rien dire de général là-dessus. — Les vents très-chauds se ressemblent assez par rapport à leurs effets dans des climats différents. En 1705, on sentit, le 30 juin, à Montpellier, un vent si brûlant, qu'on pouvait faire cuire des œufs au soleil, que plusieurs thermomètres crevèrent, que toutes les pendules avancèrent, et que toutes les feuilles des arbres se desséchèrent Une pluie bienfaisante calma heureusement la frayeur des habitants.

Prosper Alpin dit que les vents sont si chauds au grand Caire, qu'ils semblent sortir d'une fournaise ardente. Il ajoute aussi que tout le monde y tombe alors dans un affaiblissement extrême, et perd tout appétit; tandis qu'on est tourmenté d'une soif que rien ne peut apaiser, et que les étrangers sont obligés de se sauver dans des souterrains, où ils restent jusqu'à ce que l'ardeur des vents se soit modérée. — Kempfer rapporte que les vents sont si brûlants sur les bords du golfe Persique, que les voyageurs en étouffent subitement, s'ils ne s'enveloppent pas la tête dans un linge mouillé : mais que s'ils le mouillent trop, ils éprouvent aussitôt un froid insoutenable, qui leur deviendrait funeste si l'eau ne se dissipait promptement par cette chaleur excessive. Chardin dit que les Persans appellent ce vent Samyel, c'est-à-dire, *vent venimeux.* Ce vent y souffle depuis la mi-mai jusqu'à la mi-août : non-seulement il fait périr le monde, mais il laisse ceux qu'il a fait mourir comme s'ils étaient pleins de vie : et si on les touche, ils tombent en poudre. Ce vent qui souffle chez les habitants de Baadi-Samuur, vers la canicule, est aussi brûlant que s'il sortait du volcan le plus ardent. Les animaux qui se trouvent alors dans les champs en sont suffoqués : les habitants ne savent cependant pas encore si l'on doit rapporter ces effets à la malignité ou à l'ardeur seule du terrain. Les Arabes s'en garantissent en se couvrant la bouche et les narines, et mettant de petites bandes sur leurs yeux. On éprouve aussi des vents meurtriers sur la côte de Coromandel, à Négapaton, à Masulipatan, à Pétapoli. Ces vents excessivement chauds sont aussi très-violents; et plus ils sont véhéments, plus ils sont chauds et en même temps de courte durée. — Il règne à Malabar, en avril et en juin, depuis sept heures du matin jusqu'à midi, un vent dangereux de terre, aussi chaud que la chaleur qui sort d'un four, et auquel le tempérament le plus robuste peut à peine résister. Les Européens n'y tiennent qu'avec beaucoup de peine : plusieurs se font même arroser depuis le matin jusque dans la nuit pour modérer le feu qui les dévore. — D'un autre côté, les vents froids produisent des effets dif-

férents dans les contrées différentes. On prétend avoir observé que les vents du nord sont plus communs en Europe depuis une centaine d'années. On pense aussi que c'est par cette raison que les maladies articulaires sont plus fréquentes que par le passé, et que c'est de là que viennent les toux convulsives qu'on observe si souvent.

On sent en Espagne un vent frais qui vient des montagnes de la Galice, et qui préserve la ville de Madrid des mauvais effets des exhalaisons putrides dont cette ville est remplie, mais qui glace pour ainsi dire le sang dans les veines des Espagnols, les pénètre jusqu'aux os, s'il est trop fort, ou s'il survient subitement. Il y cause même des paralysies incurables si l'on s'y expose, étant trop abattu par les grandes chaleurs. Les Espagnols appellent ce vent *bubas del ayere*, c'est-à-dire *la vérole de l'air.* — Les vents du nord et ceux du nord-est, qui sont encore plus froids, nuisent à tout le monde au Pérou. Les vents de nord, qui soufflent en Égypte immédiatement après les vents brûlants, sont rafraîchissants et sains : mais les Égyptiens comme les Groënlandais souffrent beaucoup aux yeux par leurs vents orageux très-violents. — Lorsque le vent de nord, qui vient du pôle septentrional, passe par-dessus la mer Glaciale pour se jeter dans la nouvelle Zemble, il cause sur les côtes de la Russie, où il passe, un froid très-piquant, qui ferait périr les hommes et les animaux, s'ils n'avaient soin de se mettre à l'abri, et de s'en garantir en se cachant dans des antres souterrains. Middleton a ressenti un pareil froid dans l'Amérique septentrionale. On ressent à Kanton et à Hyschen, villes de la Chine, un froid si vif, que les habitants sont obligés de se garnir de fourrures, quoique ces villes soient sur les extrémités de la zône torride. Ces froids viennent des vents qui partent des montagnes de la province de Kittay. On remarque même que les vents du sud, qui viennent du pôle méridional et soufflent dans cet hémisphère, amènent avec eux un froid fort piquant. Ils sont extrêmement froids dans la terre de Magellan ; et le Chili ne serait pas habitable s'il n'était refroidi par ces vents. En général, les vents de tous les points quelconques, qui passent par dessus des glaces ou des neiges, sont froids. — Les vents d'est et de nord-est surtout sont secs. Ils entraînent peu d'exhalaisons et de vapeurs : ils dessèchent extrêmement et beaucoup plus promptement que la chaleur du soleil : c'est ordinairement sous ces vents que viennent les grandes sécheresses.

On voit, d'un autre côté, des vents extrêmement humides, tels sont les vents d'ouest et de sud-ouest : mais ces vents ne sont pas toujours également humides : cela dépend des endroits d'où ils partent. Ils seront humides s'ils viennent par dessus de grands marais ou de l'Océan : la chaleur qui les accompagne presque toujours en rend l'impression plus sensible et plus dangereuse, parce que leur humidité se porte aisément dans les pores dilatés, et arrête ainsi la transpiration : ce qui occasionne diverses maladies qui sont souvent d'une extrême malignité, et même contagieuses. — Les vents causent dans l'atmosphère un ébranlement avantageux qui empêche l'air de s'altérer par les exhalaisons, les vapeurs et les autres principes qui s'y élèvent. Cet air agité s'épure par là, nous devient plus salutaire. Mais ces mouvements de l'air deviennent quelquefois si subits et si considérables, qu'une partie entière de l'atmosphère supérieure est précipitée tout-à-coup dans les régions inférieures, y cause des froids subits au milieu des plus grandes chaleurs : ce qui donne souvent deux températures toutes opposées dans un même jour, et peut produire des effets plus ou moins mauvais selon les circonstances. — Les vents peuvent devenir fort nuisibles, comme nous l'avons dit, par les qualités nuisibles que les principes dont l'air est chargé abandonnent à leur cours. Quoique les vents ne parcourent généralement pas de grandes étendues de pays, et que les vents de mer et de terre s'opposent la plupart du temps une résistance réciproque, on en a cependant vu traverser de grands pays, passer les mers, et se jeter dans des royaumes assez éloignés, et y porter la contagion d'un pays à l'autre. — Il est des vents presque particuliers à quelques provinces, et fort rares dans d'autres. Dans les unes, ce sont les vents du nord ; dans d'autres, les vents du sud qui se font sentir fréquemment. Le même vent est chaud dans un pays et dans un temps, tandis qu'il est froid dans un autre dans ce même temps : le même vent est pluvieux dans un pays, tandis que sous ce même vent il fait sec dans un autre, ou dans le même en un autre temps. Tout cela nous prouve qu'il est impossible

d'établir une théorie bien directe sur les effets des vents particuliers.

La cause des vents fournit quelquefois des lumières sur les effets plus ou moins mauvais qui en résultent selon les lieux et les circonstances. Cette théorie ne me paraît cependant pas encore assez bien établie pour en pouvoir tirer des conséquences directes : voici cependant ce que l'on a dit de plus exact à cet égard. La raréfaction de l'air peut être cause du vent. L'air plus dense des endroits souterrains, trouvant plus de liberté par la raréfaction de l'air supérieur, tend naturellement à déployer son ressort, il le fait toujours en raison de la liberté qu'il trouve, sauf les principes qui peuvent affaiblir sa force élastique, ou même la détruire totalement. Cet air souterrain s'élancera donc avec rapidité si la raréfaction de l'air est subite ou très-accélérée : de là, le vent plus ou moins violent qui sortira du souterrain. La chaleur que les différents corps peuvent exciter par l'effervescence ou la fermentation dans les entrailles de la terre, pourra aussi produire dans l'air souterrain un mouvement considérable par lequel il s'efforcera d'étendre son ressort, il en sortira donc avec une rapidité considérable. Les vents extérieurs, ou l'air de l'atmosphère violemment agité, peut également donner lieu à d'autres vents. Cet air extérieur, porté avec véhémence contre les montagnes, peut s'insinuer dans les antres qui s'y trouvent, exciter un mouvement considérable dans les différentes vapeurs ou dans les principes hétérogènes plus ou moins actifs : de là l'effervescence et l'agitation considérable de l'air interne qui se jette ensuite au dehors avec précipitation. L'eau qui est au sein de la terre peut également être cause de quelques vents. Les matières ferrugineuses, sulfureuses, vitrioliques, etc., sur lesquelles roulent ces eaux, y entrent en effervescence, comme on le voit par les expériences de l'art, ébranlent l'air interne, et doivent le chasser au dehors avec une véhémence terrible, si l'on fait attention à la quantité prodigieuse des matières qui se trouvent dans les laboratoires de la nature. L'eau qui s'élève de la mer, des rivières, des lacs, la fonte des neiges, des glaces, la chute des nuées, peuvent donner lieu à des vents assez considérables. La raréfaction d'une partie considérable de l'atmosphère est quelquefois cause occasionnelle d'un vent impétueux et même de tempêtes énormes: cela arrive lors des tremblements de terre. Les matières qui font éruption détendent le ressort de l'air, l'affaiblissent ou le raréfient au point que l'air se précipite vers ces endroits avec une force énorme, et renverse tout ce qui se trouve dans son cours pour se mettre en équilibre.

Mais la principale cause des agitations de l'air qui produisent le vent, est, selon le célèbre Muschembroeck, l'effervescence des diverses exhalaisons et des vapeurs qui se concentrent, se mêlent ensemble avec plus ou moins d'activité. En effet, dit-il, dès que deux exhalaisons différentes se mêlent et font effervescence, elles s'étendent, engendrent un fluide élastique, ou elles acquièrent elles-mêmes un plus grand ressort; elles poussent donc l'air ambiant, et lui communiquent plus ou moins de vitesse, selon que l'effervescence est plus ou moins grande, ce qui dépend de l'activité des principes qui s'entrechoquent pour se rapprocher et s'unir. La plus grande partie de ces effervescences produit la chaleur; c'est pour cela que, dans un temps d'orage, l'air est ordinairement chaud, en quelque saison que l'orage ait lieu. C'est à ces effervescences des différents principes de l'air que l'on doit rapporter les coups de tonnerre, et même la chute de la foudre dans les temps les plus sereins, les plus calmes, et pendant lesquels on ne voyait même (1) pas un nuage. C'est aussi par cette raison qu'il s'élève tout-à-coup le vent le plus violent au milieu du calme le plus grand, comme on l'éprouve avec danger sur la Méditerranée, et sur terre dans tous les pays. — La matière électrique joue sans doute le plus grand rôle dans la meilleure partie des phénomènes aériens; peut-être est-ce même à ce principe qu'on doit rapporter tous ces phénomènes. Il est très-sûr que cette matière, quelle qu'en soit la nature, ne se manifeste jamais sans un mouvement d'une rapidité et d'une violence extrême; mais la physique ne nous a pas encore assez éclairés pour déterminer au juste ce en quoi cette matière peut contribuer au bon ou au mauvais état de l'air, ou à la présence et la violence des vents.

---

(1) Il est certain que la foudre tombe quelquefois sans qu'on voie aucun nuage. Voyez Muschemb., *Phys. météor. ign.*, § 2551.

L'expérience nous prouve tous les jours que les vapeurs et les exhalaisons dont l'air est chargé ne sont pas toujours en raison de la sérénité du ciel. Les météores violents qui paraissent sous le plus beau ciel, les explosions considérables qu'ils font, et les grands dommages qui en résultent, semblent prouver que ces vapeurs peuvent être dans l'air en très-grande quantité et très-long-temps, sans que pour cela l'air soit ou obscurci ou ébranlé par leur présence. Le temps qui paraît le plus orageux se dissipe souvent sans aucun vent ni aucune tempête; ce n'est donc que par les effets que nous pouvons juger de la présence de ces principes dans l'air. Nous avons lieu de conclure seulement qu'ils doivent agir avec une force énorme, pour produire des vents qui renversent les arbres les plus gros, comme il est arrivé à Saumur il y a environ dix-huit à dix-neuf ans, et même des tours et des édifices considérables. — En général, un vent modéré froid ou chaud n'est jamais en lui-même si malfaisant qu'un vent violent. Le vent n'est nuisible au corps qu'autant qu'il est ou trop sec ou trop humide, ou trop froid ou trop chaud, et qu'il entraîne avec lui mille exhalaisons étrangères à sa nature, et qui, pouvant se jeter sur les corps des animaux, y causent des maladies plus ou moins graves. Or on voit par tout ce que nous avons dit dans ce chapitre, de combien de principes l'air paraît être imprégné; c'est surtout par cette raison que les vents sont quelquefois si dangereux. Comme il est des pays où les vents sont assez réguliers, il est utile de prendre garde au temps où ils se manifestent, et aux endroits d'où ils soufflent. On n'a pas cet avantage pour découvrir plusieurs causes de maladies dans les endroits où les vents sont irréguliers, et lorsqu'ils dépendent de causes qu'on ne connaît pas.—Malgré toutes les qualités plus ou moins nuisibles de l'air, et les différents phénomènes qui peuvent en résulter, l'homme vit dans tous les pays du monde, et s'y porte bien. Avec l'âge on s'accoutume à la chaleur de Carthagène, et les vieilles gens y reprennent le bon teint et la forte santé qu'ils avaient par le passé. L'habitant d'un pays où règne un mauvais air le supporte beaucoup mieux qu'un étranger qui y arrive. Les habitants de Malabar s'accommodent fort bien de leur climat; et, malgré les maladies nombreuses qui s'y voient tous les ans, on trouve parmi eux des gens fort avancés en âge. Les Européens, au contraire, s'y trouvent fort mal à leur aise, et payent ordinairement leur entrée par une fièvre pourprée très-douloureuse. Les missionnaires danois n'y atteignent guère la cinquantième année de leur âge; ils y meurent même le plus souvent au bout de trois ou quatre mois.

On a remarqué que les Russes (1) qui se trouvèrent à Berlin après la prise de cette ville, ne pouvaient supporter, au bout de huit jours qu'ils y avaient été, le froid qui y est ordinaire en automne: ils tremblaient lorsque les habitants de cette ville ne sentaient même pas encore le froid. Une température à laquelle on n'est pas fait est insupportable partout.— Hippocrate, Sydenham et d'autres observateurs ont remarqué que les mêmes maladies épidémiques ont régné sous des qualités différentes de l'air, et que des maladies différentes se sont manifestées sous les mêmes qualités de l'air. Il peut y avoir sans doute, dans les maladies épidémiques, certains caractères communs ou particuliers qui dépendent de causes peu ou point connues, et qui font des exceptions aux règles générales tant qu'on les ignore. Suivant les observations de M. Albrecht Stapfer, le village d'Oberwyl, dans le canton de Berne, fut attaqué, en 1749, d'une dysenterie des plus violentes, tandis que tous les villages circonvoisins ne s'en sentirent en rien. Le même village en fut exempt en 1750, lorsque tous les villages circonvoisins, dans le même canton, en éprouvèrent les plus grands ravages. Ces villages ne sont cependant séparés de l'autre par aucune forêt, ni par aucune montagne. J'ai presque tous les ans occasion d'observer la même chose dans nos villages.

Au moment où j'écris ceci, la dysenterie désole depuis sept semaines un village des plus proches; et toutes les contrées d'alentour, où il fait le même temps, en sont exemptes. Cependant il est souvent décidément vrai qu'il y a des causes connues de telle ou telle maladie plus fréquente dans un lieu que dans un autre, et que l'on sait pourquoi une maladie règne plutôt dans une saison que dans une autre, quoique les qualités particulières de la température rendent en cer-

(1) Cela venait probablement de l'humidité de l'air de cette ville et des environs, c'est un pays fort marécageux.

tain temps bénignes des maladies dangereuses par elles-mêmes, et dangereuses celles qui ne le sont pas naturellement. —L'air peut être différent dans des contrées limitrophes, comme Thierry l'a montré, et comme il est aisé d'en juger par les observations que nous avons rapportées. Sydenham a remarqué que la maladie qui fait le plus de ravage du temps de l'équinoxe d'automne, donne assez ordinairement aux maladies de toute l'année son caractère particulier. Bacon nous recommande de chercher les causes d'une épidémie actuelle, moins dans l'état présent de la température, que dans celui qui a précédé. J'ai trouvé cette réflexion bien fondée en plusieurs circonstances.

On ne peut disconvenir qu'il ne règne quelque chose de constant dans les effets des différentes qualités de l'air; car j'ai fait voir suffisamment que certaines qualités de l'air sont également nuisibles aux hommes et aux animaux dans tous les climats, et qu'elles ne sont non plus avantageuses à personne dans les mêmes circonstances; c'est pourquoi il y a des temps, comme Hippocrate l'a remarqué, où les maladies sont presque toutes extrêmement malignes, et la plupart mortelles : de sorte que la toux, la phthisie, l'esquinancie font infailliblement périr. On peut rapporter ici la remarque importante d'Hippocrate, tant pour les malades que pour les médecins : il nous dit que ses observations, soit pour la vie, soit pour la mort, étaient vraies dans les différentes contrées les plus opposées, dans toutes les saisons et sous tous les climats; que le bon y était partout de bon augure, et le mauvais de mauvais présage.

Quant à la manière de faire ces observations météorologiques, c'est donner dans un abus manifeste, que de n'estimer les qualités sensibles de l'air que par les degrés où monte, ou baisse, tous les jours le mercure ou l'esprit-de-vin dans le baromètre et dans le thermomètre. Les praticiens qui ont voulu s'instruire ainsi dans l'état de la constitution des saisons, se sont attachés à des détails qui n'instruisent de rien, que de l'état momentané de la température : or ce n'est pas là qu'il faut fixer son attention ; c'est ou à la continuité de la même température, ou à son excès, qu'il faut prendre garde particulièrement, parce que les maladies épidémiques qui proviennent de la température des saisons, n'en proviennent jamais que par ces deux raisons : c'est aussi de cette manière qu'Hippocrate observait dans les températures la cause des épidémies. Chaque saison a son caractère particulier (1), et change conséquemment nos humeurs à certain point, comme le dit Hippocrate : voilà la cause des maladies ordinaires à chaque saison. Si les écarts des saisons sont excessifs, il en résulte les maladies épidémiques proprement dites.

CHAPITRE VI.

DES ALIMENTS CONSIDÉRÉS COMME CAUSES ÉLOIGNÉES DES MALADIES.

L'homme abuse des aliments, moins parce qu'il n'en connaît pas l'usage que parce qu'il ne connaît pas les suites de cet abus : aussi les anciens disaient que les maladies aiguës venaient du ciel, et celles de long cours de notre propre faute. Un Anglais a fort bien dit là-dessus que le trait de la mort tombe du ciel, mais que nous l'envenimons par notre mauvaise conduite. Il faut mourir, c'est une loi commune à tous (2) les êtres animés de ce globe, mais l'agonie lente qui nous mine est communément le fruit de notre folie. — Le pain est l'aliment le plus commun d'une partie des hommes. Il n'y a pas beaucoup de chose à dire en général sur les effets du mauvais pain ; cependant je remarque que l'abus de cet aliment est très-nuisible aux enfants, qu'il les rend pâles, leur cause des vers, et tous les maux qui résultent de la présence de ces insectes. Schebbéar croit que la maladie qu'on appelle maladie anglaise n'est si commune en France parmi les enfants que parce qu'ils mangent du pain dont l'acidité dissout la partie calcaire des os, et les réduit ensuite en cartilage. Cette maladie n'est pas moins commune parmi nous, mais j'en trouve

---

(1) Voyez sur cet article important le *Traité des fièvres* du docteur Grant.

(2) Personne n'a mieux rendu cette idée que Sénèque :

« Omnia tempus edax depascitur, omnia carpit,
» Omnia sede movet, nil sinit esse diu.
» Flumina deficiunt, profugum mare littora siccat,
» Subsidunt montes, et juga celsa ruunt.
» Quid tam parva loquor? Moles pulcherrima cœli
» Ardebit flammis tota repente suis.
» Omnia mors poscit; lex est, non pœna perire.
» Hic aliquo mundus tempore nullus erit. »

la cause dans une toute autre acidité, dont je parlerai ci-après. — L'intérêt a inventé à Londres un moyen de rendre le pain très-nuisible à l'homme, en rendant le pain très-blanc. Rien n'est plus commun que de voir succéder à l'usage de ce pain toutes sortes de maladies, des suffocations, et la mort. Les boulangers de Londres remarquèrent, il y a quelques années, qu'une de ces manières de rendre le pain blanc rendait les selles difficiles; ils s'avisèrent de jeter du jalap dans leurs farines, et leur pain rendit effectivement les selles plus aisées, en agissant comme purgatif. Le docteur Manningham a exposé les différentes méthodes de sophistiquer les farines, et les maladies qui en proviennent, aussi bien que les marques auxquelles on peut reconnaître le pain sophistiqué. — Quelquefois le pain devient un vrai poison par une altération naturelle, et sans que l'industrie, ou plutôt la méchanceté des hommes, y ait part; cette altération vient de l'ivraie, de la nielle ou rouille, *rubigo*, *uredo*, et surtout des ergots qui viennent aux grains, ce qui les a fait appeler *blé cornu*, ou *seigle ergoté*.

L'ivraie, au jugement des plus grands botanistes, est une herbe très-vénéneuse, qui croît en si grande abondance dans les champs, surtout dans les temps humides et froids, que le peuple croit que le froment s'est changé en ivraie. La farine en devient un peu noirâtre; le goût en est doux, ce qui fait qu'on distingue difficilement la farine empoisonnée par cette graine d'avec toute autre. La graine de cette plante cause des étourdissements, des anxiétés, des vertiges, des vomissements, le délire, des convulsions, et la paralysie. Targioni dit avoir vu avec grand étonnement cultiver l'ivraie autour de Camugliano, et les habitants en mettre (1) un sixième dans le pain, pour en rendre la saveur agréable, sans que leur santé en fût aucunement altérée.

Néedham distingue deux sortes de nielle : dans l'une, la graine est changée en une poudre noire; dans l'autre, on voit de petits filets élastiques, ou ce que les observateurs ont appelé des *animalcules*. Le célèbre Jussieu regarde la première espèce comme la corruption du grain même, et la seconde comme la corruption de la fleur. Néedham dérive cette corruption des insectes qui se trouvent en grande quantité dans le grain, et y vivent plusieurs années dans un état d'insensibilité. Le pain en devient amer, et d'une saveur insoutenable, ce qui fait qu'il ne vient guère de maladie épidémique de cette cause, parce qu'on ne mange pas volontiers de ce pain : cependant on a remarqué en France que ce pain y a causé des gangrènes mortelles. — Le seigle ergoté (1) est un grain qui s'est altéré par la froidure de la saison. Ce seigle devient si malfaisant, que le pain qu'on en fait devient un véritable poison qui coagule le sang, éteint la chaleur naturelle, stupéfie au point que les

(1) Swinger dit dans son Herbier allem. qu'on en donne avec succès aux poules, chapons, pigeons, cailles, pour les engraisser, quoique ce soit un poison pour l'homme.

Zimmermann.

(1) Les grains, dit Muschembroeck, qui sont attaqués de cette contagion, se peuvent aisément distinguer de ceux qui sont sains; car ils ont plus d'un demi-pouce de grosseur. La mauvaise qualité de ces grains est si grande, que, si l'on ne les sépare pas des autres, et qu'on en fasse du pain, ceux qui en mangent sont attaqués de différentes maladies, telles que des fièvres malignes, des gangrènes, des sphacèles. MM. Dodart, Salerne, Deslandes, Monnier, nous ont détaillé très-exactement ces maladies. Néedham, ayant examiné du seigle ergoté, a trouvé qu'il était composé de deux substances, l'une noire, l'autre blanche. Cette dernière était molle, composée de longues fibres unies entre elles, et dans lesquelles on ne remarquait rien qui donnât aucun signe de vie; mais, lorsqu'on versait une goutte d'eau sur cette substance, elle se délayait, les fibres se séparaient les unes des autres, et donnaient alors des signes de vie; car chaque fibrille nageait dans l'eau, et s'y présentait sous la forme des petites anguilles qu'on observe dans le vinaigre. Bradley nous a appris la manière de détruire ces insectes. Néedham a éprouvé cette méthode, et en a confirmé le succès. On prend de la forte saumure, dans laquelle on jette de l'alun, et l'on fait tremper le grain corrompu pendant l'espace de trente heures dans ce mélange: sans cela, ces animalcules vivent longtemps, et ne meurent que très-difficilement. Cartheuser a rapporté les années où ces maladies se sont manifestées en différentes parties de l'Europe, et les sources où l'on peut s'en instruire. Patholog., tom. 1, p. 321 et suiv., cap. *de Convulsione cereali.*

membres, surtout les pieds et les jambes, meurent peu à peu, deviennent d'une noirceur semblable à celle de la poix, durs et aussi fragiles que le verre, et se séparent même du reste du corps qui n'est pas encore attaqué.—On ne trouve ces grains ergotés que dans le seigle, et ce n'est autre chose que le grain qui s'est formé en cheville. Dodart les a observés très-exactement. Ils sont assez noirs au dehors, blanchâtres en dedans, et beaucoup plus durs que le seigle naturel quand ils sont secs; ils ont même quelque chose de coriace. Ces grains n'ont pas mauvais goût. Ils montent aux épis beaucoup plus haut que les grains ordinaires; ils sont quelquefois longs de treize à quatorze lignes, et larges de plus de deux. On en trouve souvent sept ou huit à un seul épi. Il est aisé de voir que ces grains ne sont pas des grains d'un autre genre, mais de véritables grains de seigle enfermés dans leur balle.

M. Lang, médecin à Lucerne, dit, dans l'excellente dissertation qu'il a écrite à ce sujet, que les grains de seigle ergoté sont des excroissances contre nature, noirâtres, dures, plus ou moins longues et épaisses, droites, crochues, cornues, pointues et combustibles, ayant un peu le goût du seigle, mais avec une arrière-saveur un peu âcre. On trouve dedans un petit ver presque invisible. Selon ce médecin, on voit jusqu'à six ou sept de ces excroissances à un seul épi, mais le nombre va quelquefois jusqu'à douze et plus à un seul épi, quand une saison humide en favorise la naissance.

On a remarqué en France que le seigle ergoté vient en plus grande quantité dans un sol humide et froid, et dans les années fort pluvieuses ou très-humides, et que l'espèce de seigle qu'on sème en mars, et qui se nomme chez nous seigle d'été, est plus sujette à cette maladie que l'espèce qu'on sème en automne, et qui s'appelle seigle d'hiver. Chatton, chirurgien à Montargis, dit que le seigle est attaqué presque tous les ans de cette maladie en Sologne, dans le Berry, le Blésois, le Gâtinais, surtout dans les terres légères et sablonneuses; qu'il y a peu d'années où cela n'arrive pas : mais que ces grains, malfaisants naturellement, ne font aucun mal lorsqu'ils ne se trouvent pas en grande quantité. Ces grains paraissent principalement lorsqu'un été très-chaud succède à un printemps fort humide. — Le seigle ergoté n'est pas toujours vénéneux. Lang a observé que le pain de seigle où il est entré certaine quantité de ces grains ne produit pas les effets nuisibles qui en résultent communément. Malgré qu'on les aperçoive dans le seigle, ils ne sont vénéneux que lorsqu'ils sont grands, longs, épais, et lorsqu'ils sont venus dans un temps humide. Théodore (1) Zwinger l'aîné doute que la gangrène vienne réellement de l'usage du seigle ergoté, puisqu'il croît en quantité dans le canton de Bâle, où on le donne à moudre avec de l'autre seigle, et qu'on le mange sans aucun inconvénient, après en avoir fait du pain. Le baron de Bondeli, ministre du roi de Prusse en Suisse, écrivit à M. Lang que les médecins de Berne avaient d'abord regardé les maladies dont nous avons parlé comme un effet de l'air, mais qu'ils avaient été convaincus, par des expériences plus nombreuses et plus exactes, que c'était réellement le seigle ergoté qui en était cause. Jean-Jacques Ritter se plaignit aussi de ce que la maladie qu'avait causée le seigle ergoté avait été attribuée par les médecins de Berne, au commencement de ce siècle, à la chétive nourriture des paysans, à leur peu de propreté et au froid excessif; tandis qu'il est constant que ce grain fait même périr les animaux, et qu'on en a vu nombre de funestes expériences par rapport à l'homme. Ce qui a été cause de cette erreur, c'est, comme nous l'avons vu, que ce grain ne produit pas toujours les mêmes effets funestes. — Ces maladies se sont déjà manifestées en France dans le seizième et le dix-septième siècles. Mais ce fut vers la fin de 1709 qu'elles y firent le plus de ravages. Les membres, dit Lémery, deviennent noirs par l'usage du seigle ergoté : ils se détachent des membres sains; ils tombent l'un après l'autre, sans que les remèdes puissent arrêter les progrès du mal, et le malade en périt. Suivant Lémery, on a eu là-dessus les plus tristes expériences dans plusieurs hôpitaux français, particulièrement à Orléans, dans la Sologne et le Blésois, lorsque le pain coûtait si cher au commencement de ce siècle. L'Académie des sciences de Paris a pu-

(1) Zwinger dit encore dans son herbier que le seigle ergoté, qu'il appelle tête de mort, *todten-kopf*, mis sous la langue, arrête les hémorrhagies, *stellen das bluten*.

blié, il y a quelques années, une description de cette gangrène venue du seigle ergoté. La lecture en fait frémir : on fit mourir en très peu de temps un cochon avec ce grain ; il périt après avoir perdu l'usage de ses membres, qui avaient répandu, comme par une sueur, la liqueur la plus puante. Il y a toujours, par cette raison, dans l'hôpital d'Orléans, nombre de malades de la Sologne, lesquels y périssent de la gangrène. Tantôt elle ne monte que jusqu'aux genoux, tantôt elle se porte aux cuisses ; ce sont les pieds qui en sont le plus attaqués, les mains n'éprouvent qu'un engourdissement. L'amputation des membres malades est inutile : de cent vingt à qui les chirurgiens français, inexorables, coupèrent les jambes, on n'en put sauver que quatre ou cinq : voilà ce que dit l'Académie de Paris.

On a remarqué en Allemagne les mêmes effets, en général, de ces sortes de grains, quoiqu'à un moindre degré. On dit qu'ils y ont excité des mouvements convulsifs qui passèrent en paralysie, et que les malades étaient dans un état où ils semblaient ne pas penser aucunement. La maladie que l'on appelle chez nous *kriebel-kranckheit* (1) s'est manifestée avec violence dans les cantons de Zurich, de Berne, de Lucerne et de Fribourg. Elle ravagea le canton de Zurich en 1716 : elle s'est montrée dans le comté de Lenzbourg en 1709 ; les membres attaqués de la gangrène étaient noirs comme ceux de gens roués, durs comme de la corne, et secs en totalité. Elle régna aussi, la même année, dans le bailliage de Schwartzenbourg. Les habitants du canton de Lucerne en ont éprouvé les plus horribles effets en 1709, 1716 et 1717. En 1709 il y eut, dans un district de trois ou quatre lieues, jusqu'à cinquante personnes attaquées de cette maladie dans ce canton. Les sages précautions de cette république sauvèrent la vie à quarante-neuf ; le cinquantième mourut, parce qu'il avait déjà auparavant un mal dangereux à la jambe. La plupart de ceux de ce canton qui prirent assez tôt les remèdes convenables n'en ont éprouvé aucun mal ; ceux qui avaient été moins diligents perdirent, les uns quelques dents, les autres quelques doigts, un pied, une jambe entière. Ce mal sembla être parvenu à son plus haut point en 1709, le pauvre campagnard ne pouvant s'en garantir en aucune manière, faute d'autre nourriture que celle de ces grains malfaisants.

M. Land, cet excellent médecin lucernois, qui nous a donné l'exacte description de cette maladie, nous en a aussi communiqué la cure ; mais cela n'entre pas dans le plan de mon ouvrage : on peut la voir dans la dissertation qu'il a écrite là-dessus. En général, cette maladie n'était précédée d'aucune fièvre, mais d'une faiblesse qui se faisait sentir à la (1) poitrine ou au bas-ventre, selon que les membres supérieurs ou inférieurs étaient menacés de la maladie. Les uns sentaient déjà cette faiblesse deux, trois ou quatre semaines avant la présence manifeste de la maladie ; d'autres ne l'éprouvaient que quelques jours auparavant ; quelques autres ne l'ont pas sentie du tout d'avance, mais ils furent saisis des symptômes les plus terribles sans aucun signe précurseur. On vit même dans le canton de Lucerne quelques sujets perdre en marchant, sans avoir senti la moindre douleur, un ou deux doigts du pied, ou se les arracher en se déchaussant. — Dès que la maladie se faisait sentir, les membres se refroidissaient ; la peau devenait pâle, livide, se ridait ; les veines disparaissaient ; il survenait un engourdissement total du membre attaqué, et il perdait toute sensibilité : on pouvait le piquer, le couper comme on le voulait, sans que le malade s'en aperçût ; il ne sortait pas une goutte de sang de la plaie : le malade pouvait cependant remuer le membre attaqué, quoique avec difficulté. Cette maladie n'attaquait que les bras, les mains, les jambes et les pieds ; du reste, le malade ne sentait aucun changement dans tout son corps. Au milieu de la douleur extrême qui se faisait sentir aux membres attaqués après leur engourdissement, il ne paraissait que quelques mouvements fiévreux ; le sommeil était toujours fort inquiet : quelques malades se sentaient beaucoup de soif, avaient la bouche amère et pâteuse ; d'autres saignaient continuellement du nez ; leur urine était presque toujours blanche et limpide, quelquefois un peu

(1) *Convulsio cerealis.*

(1) M. Z. dit au ventre supérieur ou inférieur : ce qui présente un sens ambigu, vu que la tête est appelée par quelques anatomistes *le ventre supérieur.*

trouble : aucun malade ne se plaignait de vraies douleurs de tête; et tous conservaient leur appétit pendant toute la maladie. Peu à peu les douleurs des membres attaqués augmentaient, de même que les autres symptômes. Lorsque la maladie résistait à tous les médicaments, le mal se portait des doigts à la main, au bras, au pied, à la jambe, jusqu'à ce que la gangrène parût aux parties malades, et les fit mourir tout-à-fait: il succédait enfin un dessèchement total et une noirceur affreuse; alors le membre se séparait du corps et tombait.

M. Lang conclut de ces observations, que le venin du seigle ergoté n'est pas de l'espèce la plus dangereuse au premier abord : non-seulement il parcourt toutes les parties intérieures du corps les plus nobles, sans aucun dommage sensible, si l'on excepte la stupeur qui se fait quelquefois sentir à la tête; il n'excite même aucun des accidents fâcheux dont les autres poisons sont toujours suivis, ni dans le sang, ni dans les autres parties; point de spasmes, de serrements de poitrine, de mouvements (1) convulsifs, d'évanouissements, de fièvres. Mais on n'en doit pas moins compter le seigle ergoté parmi les poisons lents et cachés; car il ne change en aucune manière le goût et l'odeur du pain, et il peut résider long-temps dans le corps avant de se manifester par ses effets, qui sont alors quelquefois si subits, qu'ils deviennent mortels avant qu'on ait pu songer à y remédier. — Quoique le blé soit, de tous les grains, celui qui se conserve le plus long-temps en nature, la farine ne peut pas se garder de même sans s'altérer et devenir un aliment meurtrier par vétusté, surtout si l'humidité des lieux a contribué à sa corruption. On a vu dans plusieurs colonies, et même chez les peuples les mieux approvisionnés, les plus tristes effets de ces farines, d'où il sort, quand on les ouvre, une vapeur pénétrante et même violette ou bleue, qu'on peut regarder comme une vraie flamme. Un homme croyable me dit, il y a quelque temps, qu'il s'était trouvé à l'ouverture d'un pauvre malheureux qui était mort dans sa chambre, après plusieurs défaillances qu'il avait éprouvées auparavant : on lui vit l'estomac, les intestins et les poumons tout gangrenés; sa vessie était aussi rouge en dedans que si on l'eût remplie de sang; c'était de ces farines dont sa femme et trois de ses enfants étaient probablement morts, aussi bien que lui. — Les vers et les différents insectes qui se jettent sur des farines gardées ne sont pas moins nuisibles par l'altération qu'ils causent à cet aliment, dont la qualité se vicie encore plus dangereusement par leur présence. C'est cependant l'aliment dont se nourrit le pauvre peuple, qui, trouvant ces farines ou le pain qu'on en fait à meilleur compte, achète en même temps et sa vie et sa mort de la même main. — Le riz est, pour une grande partie des hommes, ce que le pain est pour nous; c'est l'aliment principal des Turcs. Les Chinois s'en servent au lieu de pain, quoique la Chine soit abondante en blé. Le riz fait presque la seule nourriture des Malabares; il y sert même de pain aux riches, parce que le froment ne vient pas sur la côte de Malabar. On en fait le même usage partout dans l'Inde. Les Chinois le font bouillir sec avec de l'eau; les Malabares avec de l'eau et du lait, et le mangent à pleine main. Bontius dit que le riz chaud est très-nuisible aux nerfs, et qu'on a vu, par expérience, que l'abus de cet aliment affaiblit considérablement la vue, et cause même un aveuglement total; que c'est pour cette raison que les habitants de Java, et d'autres, ne prennent jamais de riz chaud.

Les autres aliments du règne végétal produisent différents effets, selon leur nature particulière; en général ils sont plus convenables à l'homme que la viande, parce que la plupart sont d'une nature plus analogue à celle de nos humeurs considérées dans le vrai état de santé; on n'y voit aucune acrimonie, non plus que dans un grand nombre des végétaux; d'ailleurs il est constant, en général, que l'on vit plus long-temps en ne mangeant pas de viande : on est d'un caractère plus doux, plus humain, mais moins propre aux travaux, et à une vie très-occupée. — Il ne faut donc pas être surpris que Pythagore ait donné la préférence aux aliments du règne végétal, sur les viandes; que les Thérapeutes, attachés à ce sentiment, se soient contentés de pain et d'un peu de sel, y ajoutant tout au plus un peu d'hyssope : l'eau seule faisait leur boisson. Les premiers Grecs ne mangeaient que des végétaux; et ils rendirent des honneurs divins à

(1) On vient cependant de voir plus haut que les convulsions sont quelquefois de la partie.

Pélage, pour leur avoir appris à manger (1) des glands, qu'ils regardaient comme plus sains que les herbages. — On sait aussi quel régime les Spartiates observèrent dans des temps postérieurs; régime dont ils faisaient tant de cas, que Pausanias, après la bataille de Platée, fit préparer un repas à la manière accoutumée des Lacédémoniens, et un à la manière des Perses, et leur dit ensuite : Voyez la folie des généraux ennemis, qui, accoutumés à de pareils repas, ont cru nous pouvoir vaincre, nous qui vivons d'une manière si différente. — Les végétaux font, au Mogol, la nourriture ordinaire non-seulement des idolâtres, qui ne mangent point de viandes, mais aussi celle du petit peuple parmi les Mahométans, et d'une bonne partie des troupes. Le riz, les herbes et le beurre sont les aliments ordinaires des habitants de Bengale. On ne vit presque que de végétaux à Malabar; les négociants qui passent des côtes de Coromandel et de Surate, à Batavia, se nourrissent la plupart de légumes. — Cependant les végétaux ne sont pas non plus tous innocents : sans parler de ceux qui ont une disposition décidée à une prompte putréfaction, ils ont, pour la plupart, quelque chose de refroidissant; d'où il est aisé de concevoir pourquoi ils causent à certains sujets des flatuosités considérables, et beaucoup plus que la viande; mais cela dépend aussi du tempérament particulier, et de la constitution individuelle des sujets : c'est pourquoi nous ne pouvons rien dire de général là-dessus. Il en est à qui les végétaux sont comme autant de purgatifs; tandis que les Minorcains, qui en vivent la plupart du temps, et mangent beaucoup, sont presque toujours constipés.

La nature flatueuse des fruits n'est pas une chose douteuse. Hales a vu, par expérience, qu'une pomme contient une quantité d'air assez grande, pour que cet air qui s'échappe de la pomme remplisse un espace quatre cent quatre-vingt fois plus grand que la pomme sous le poids doublé de l'atmosphère : cependant les pommes cuites sont une nourriture légère, et dont je croirais pouvoir vivre, en y joignant du pain et de l'eau, sans être exposé à des flatuosités et à la mélancolie, s'il me plaisait de vivre ainsi. L'abus des fruits crus cause la cardialgie, des coliques, des dévoiements, des obstructions et toutes sortes de maladies des nerfs. — On croit presque partout que les fruits sont la cause de la dysenterie, quoique tous les vrais médecins aient prouvé que ce sentiment est absolument mal fondé. Les causes de la dysenterie sont pour la plus grande partie dans l'air, qui se refroidit promptement après avoir été très-chaud. Les chaleurs raréfient les humeurs et les rendent acrimonieuses, la transpiration se trouve arrêtée par le froid subit, les humeurs se rejettent aussitôt sur le centre où elles trouvent un plus libre accès, et de là dans les intestins. Si donc ces humeurs sont en même temps âcres, la dysenterie aura lieu, même chez les sujets qui n'ont

(1) Les Arcadiens se nourrissaient même encore de glands long-temps après que les autres Grecs eurent pris nos différentes espèces de grains pour aliments, comme l'observe Galien. Mais cela doit-il se prendre à la lettre pour les glands du chêne, à l'exclusion de toutes les autres espèces? Pour moi je ne le crois pas. Les anciens Grecs comprenaient, sous la dénomination générique de chêne, non-seulement les différentes espèces que nous y reconnaissons aujourd'hui, mais encore d'autres arbres, comme le dit Dioscoride, φηγος καὶ πρινος ειδη δρυος, l. I, c. 145. Ils comprenaient aussi sous la dénomination de gland βαλανος les différentes espèces de châtaignes, comme on le voit encore par le même, c. 146, et par Galien, *de Cib. bon. et mal. suc.*, c. 4, et *de Alim. fac.*, c. 38. Le mot φηγος est pris aussi pour βαλανος, dans Aristoph. et dans Platon pour les châtaignes, φηγους σποδιουσι, *ils font rôtir des châtaignes sous la cendre*. Le mot φηγος qui se prend pour le fruit du hêtre, *fagus*, me paraît donc avoir été le nom générique de toutes les espèces de fruits qui faisaient la nourriture de ces premiers hommes qui habitaient une terre couverte de forêts. Ce mot a même un rapport très-direct avec le mot hébreu *fag*, qui signifie *nourriture, aliment*. Or, les Grecs tenaient leur langue de l'Orient, comme on peut le voir par le petit Dictionnaire étymologique de Kœnig, et par d'autres ouvrages de ce genre. (Voyez Simon, *Lex hebraic.*) Galien dit que les Grecs se sont nourris de glands dans des temps de famine, *de Alim. fac.* et *de cib. bon.*, et certains peuples malheureux en font encore aujourd'hui le principal soutien de leur vie. J'ai cru devoir éclaircir ce trait de la fable, que les écrivains mythologiques ont tous rapporté sans examen.

pas mangé de fruits; en effet nous voyons très-souvent cette maladie se manifester et faire des progrès, lors même que les arbres (1) ne sont encore qu'en fleur; elle règne aussi dans les pays froids où les fruits sont très-rares, et par conséquent peu entre les mains du peuple.

On a remarqué avec justesse que la dysenterie vient quelquefois, vers l'automne, des insectes qu'on avale avec les choux, et même avec les fruits. Decker, qui a écrit une excellente dissertation sur cette maladie, dit qu'il est impossible que les fruits ayent contribué en rien à la dysenterie dont il nous a donné l'histoire, et qui a fait de si grands progrès. Il s'appuie sur ce que l'on ne remarque quelquefois aucune dysenterie dans les années où les fruits sont le plus abondants: il dit d'ailleurs que cette maladie attaque des gens qui n'ont jamais fait usage de fruits, même des enfants qui prennent le lait d'une mère qui s'abstient de tout fruit quelconque; que la redoutable dysenterie de Nimègues était déjà parvenue à son plus haut point, avant qu'on eût pu manger d'aucun fruit; et qu'enfin ceux qui ne mangeaient pas de fruits et ceux qui en mangeaient, en ont été indifféremment attaqués. — Des expériences certaines ont prouvé de toutes parts que les fruits d'été ne causent jamais de dysenterie. M. Tissot prétend même qu'il n'y a pas de préjugés plus faux que celui-là, et qu'il n'y a que des gens opiniâtres, et par conséquent bornés, qui puissent le soutenir; et que tous les fruits mûrs, surtout ceux d'été, sont un vrai préservatif contre la dysenterie. On voit par là combien celui qui rejette ce que croit la multitude pense juste quelquefois.

Il y a lieu de croire, d'après des expériences constatées, qu'il y a une quantité prodigieuse d'air dans les (1) raisins; au moins est-il vrai qu'ils sont très-flatueux pour des sujets délicats qui n'ont pas le ventre libre. J'ai vu, il est vrai, un homme enfler et mourir subitement, après avoir mangé une quantité prodigieuse de raisins; mais cet homme, outre cette quantité d'air qui a pu se dégager dans ses entrailles et le suffoquer, était sujet à la convulsion que nous appelons danse de Saint-Vit. — Les aliments huileux du règne végétal sont très-nuisibles: on en voit naître des maladies épidémiques, surtout si l'on prend en même temps des aliments gras du règne animal; c'est par cette raison que la gale règne presque continuellement dans les îles septentrionales de l'Ecosse. Dans la basse Saxe, où le peuple vit à peu près comme chez nous les cochons, l'huile de navette est un aliment très-usité et détestable, qui dispose tout à la putréfaction. La religion de certains pays défend à quelques Cénobites l'usage du lard et de la graisse. Ces gens font leur cuisine avec de l'huile: voilà pourquoi nombre de ces personnes ont des descentes complètes ou incomplètes. Plusieurs sont même sujets à pisser au lit pendant qu'ils dorment, à cause du grand relâchement que l'huile produit dans tous les viscères. J'ai remarqué que l'huile ne vaut rien à tous ceux dont l'estomac et les intestins ne font que faiblement leurs fonctions; les digestions en deviennent toujours plus mauvaises chez ces sujets. — Le lait tient le milieu entre les aliments du règne végétal et du règne animal. Dans cer-

---

(1) Il y a environ huit ans qu'un village situé sur la rivière d'Oise, près de Chantilly, fut désolé de la dysenterie, lors même qu'il n'y avait encore aucun fruit de mûr. Pour moi, je puis certifier que les fruits d'été m'ont plusieurs fois été d'une grande ressource dans le traitement des maladies de cette saison, et que c'est avec raison que M. Grant les regarde comme un bienfait particulier de la Providence. — Je traitai l'année passée une fièvre putride chez un sujet scorbutique. Le chirurgien de l'endroit où cela arriva me dit qu'il avait suivi un fort habile médecin, mais que jamais il n'avait ouï dire que les fruits fussent si avantageux que je le disais, mais très-préjudiciables au contraire. Il vit encore avec plus d'étonnement qu'une légère saignée que je lui avais dit de faire pour occasionner une détente nécessaire, et faciliter l'action des médicaments, avait été suivie de la cure la plus heureuse, que je dus particulièrement à la diète végétale et des fruits rouges de la saison, aidés d'un peu de limonade. J'avais traité, peu de temps auparavant, la domestique de cette personne, d'un scorbut si confirmé, qu'elle ne pouvait plus se soutenir. Les plantes et les fruits l'avaient tirée d'affaire.

(1) Le tartre, qui est un produit du raisin, rend une quantité incroyable d'air que le feu en dégage; c'est ce que l'habile M. Roux fait voir dans ses cours publics de chimie, de la manière la plus sensible.

taines circonstances, c'est le meilleur des aliments : aussi l'Etre suprême l'a-t-il destiné à être notre première nourriture. Le lait de femme est sans contredit le plus fluide et le plus doux. Après lui, c'est le lait d'ânesse qu'on doit préférer, ensuite celui de jument ; celui-ci est préférable au lait de chèvre : le moins coulant et le moins bon est celui de vache. Mais, ce que tout le monde ne croira peut-être pas, c'est que le lait le plus coulant et le plus délié fournit une crème beaucoup plus épaisse et beaucoup plus solide que le lait le plus gras : voilà pourquoi le fromage du lait le plus délié est dur et cassant, au lieu que celui du lait gras est tendre, et se rompt aisément.

C'est une folie, dit Rousseau, de craindre le lait caillé, après qu'il a séjourné quelque temps dans l'estomac : cette réflexion me paraît juste; car le lait se caille toujours dans l'estomac avant de se digérer. Les enfants vomissent toujours le lait caillé; les excréments des jeunes animaux ne pourraient pas être fermes si le lait ne prenait certaine consistance dans leurs viscères, c'est-à-dire, s'il ne s'y caillait pas. On doit sans doute conclure de là que le lait n'est pas salutaire à tout le monde, mais qu'il n'est pas malsain parce qu'il se caille. — Un médecin anglais avait déjà fait cette objection aux médecins avant Rousseau : on répondit, à Londres, à ce médecin, qu'il est de fait que plusieurs sujets ont éprouvé des douleurs considérables, des convulsions, et sont même morts après avoir pris quelques substances acides après du lait, et qu'il s'ensuit par conséquent que cette coagulation du lait dans l'estomac est malsaine. Un autre Anglais dit encore que le lait de vache s'aigrit et se coagule sans la moindre addition d'aucune autre substance, en douze heures de temps, lorsqu'il fait fort chaud : que conséquemment on ne nie pas que le lait ne se caille dans l'estomac : mais souvent il n'en résulte aucun mal ; car les coliques intestinales si communes chez les enfants, et les excréments verts qu'ils rendent, naissent uniquement de quelque vice de la bile qui a une si grande influence sur la digestion de nos aliments aussitôt qu'ils sont sortis de l'estomac ; ainsi cet Anglais concluait que le lait se caille promptement après être entré dans l'estomac ; que la sérosité s'en séparait en s'écoulant seule; que la bile rendait à la partie coagulée sa fluidité dès qu'elle tombait dans le *duodénum ;* et que si ce lait ne devenait pas parfaitement nourrissant par ce changement, il devenait au moins un excrément régulier. — Il y a une faute évidente dans l'induction de ce second Anglais. Les excréments verts viennent sans doute de quelque vice de la bile ; mais d'où vient ce vice? Un Italien d'un esprit plus pénétrant, M. Zeviani, dit que les expériences chimiques nous prouvent que les excréments ne deviennent verts que parce qu'étant retenus trop long-temps dans les intestins, ils prennent une nature acide et corrosive à certain point ; d'où il arrive que la bile devient toute aussi verte que quand on y mêle de l'esprit de nitre. Mais d'où vient cette aigreur corrosive ? du lait caillé.

Il ne s'agit pas ici de tout cela. Ce qu'il est important de savoir, c'est que le lait, quoique le plus facile à digérer de tous les aliments, est aussi le plus mauvais lorsqu'il n'est pas bien digéré, ou, ce qui est encore plus dangereux, lorsqu'il ne l'est pas du tout. Les nourrissons ne vomiraient pas leur lait si leur estomac le pouvait digérer, et la moindre aigreur le corrompt dans l'estomac. — Boerhaave blâme la conduite des femmes qui font bouillir long-temps le lait dont elles nourrissent les enfants, pour lui ôter sa crudité imaginaire. Le lait se gâte en cuisant, dit-il, parce qu'il perd sur le feu ses parties les plus saines et les plus fluides; c'est aussi ce qui lui a fait penser que le lait serait plus sain pour ces enfants, si on le leur donnait avec du pain sans avoir bouilli. Cette doctrine coûterait peut-être la vie à un médecin chez nous, ou on lui arracherait au moins les yeux. — Le lait qui ne s'est pas digéré laisse dans les intestins une matière dure, caséeuse, que la nature ne peut pas réduire, ni assimiler à nos principes : de là les coliques, les convulsions, les cardialgies, les torticolis (τροχηλοτεταvοι), et souvent une mort subite à la suite de ces symptômes. Dans d'autres circonstances, les intestins se distendent quelquefois au point de rendre le ventre extrêmement dur ; les glandes du mésentère s'obstruent ; il en arrive ensuite autant à tous les autres, les matières passent sans laisser aucune substance nutritive, et l'atrophie fait périr les sujets.

Boerhaave cherchait lui-même la raison de ces inconvénients dans le peu d'énergie de la bile, qui ne peut alors résoudre cette matière dure et caséeuse. On sait combien les adultes qui ont l'estomac trop faible, surtout les hypochon-

dres, les femmes hystériques, sont exposés à souffrir du lait, quoiqu'il y en ait aussi qui s'en accommodent très-bien; c'est par ces motifs que M. Winter, ancien médecin ordinaire du prince d'Orange, et professeur de médecine à Leyde, disait qu'on avait tort de conseiller aux goutteux de ne prendre que du lait pour toute nourriture, s'ils ont l'estomac trop faible, ou naturellement sujet aux spasmes; parce que ces sujets sont exposés à tous les inconvénients qui peuvent résulter de l'aigreur de la crème qui se corrompt dans leur estomac. — Les effets de la bouillie qui ne digère pas, ne sont pas moins nuisibles aux enfants. Je sais bien que la bouillie fait la nourriture de millions d'enfants; mais cela n'empêche pas qu'elle n'en ait fait périr un très-grand nombre. Je l'ai déjà dit : d'où viennent les obstructions, les vomissements, les coliques continuelles, les dévoiements, les selles glaireuses, grises, jaunes, vertes, noires, le gonflement de l'abdomen, la quantité énorme des vents, les cardialgies si fréquentes, les torticolis qui étranglent les enfants, souvent sous mes yeux, et tous les symptômes convulsifs que tous les médecins de tous les pays voient comme moi, décrivent, et ne peuvent arrêter par rapport à l'aveuglement opiniâtre des femmes, et en général du peuple. D'où vient que sur vingt-cinq mille morts, il se trouve maintenant à Londres, tous les ans, huit mille enfants qui meurent de convulsions, si ce n'est parce qu'on leur farcit l'estomac et les intestins d'un aliment qui les empoisonne? Mais il serait plus aisé de transporter les Alpes dans les vastes plaines de l'Asie, que de désabuser une femme écervelée.

J'ai vu tous ces accidents, tantôt solitaires, tantôt réunis en grand nombre, produits par cet abus; je les ai fait cesser en bien des cas : ils disparaîtraient entièrement si les pères et mères avaient assez de droiture et de déférence pour se laisser donner un avis de la part des gens qui ne cherchent que le bien de leurs familles; s'ils pouvaient se laisser persuader que leurs préjugés sont même un crime, dont ils sont comptables à l'Être suprême et à la société, qui a autant de droit qu'eux à la conservation de ces enfants; enfin s'ils voulaient convenir qu'un peu de bouillon où ils auraient jeté un peu d'orge et d'avoine concassées avec un peu de beurre frais, éviterait à leurs enfants toutes ces tristes maladies, et les nourriraient encore mieux. Un peu de bouillon gras seul, pris de temps en temps, ou du lait avec du pain émié, ne les exposerait pas à périr. C'est cependant cette opiniâtreté qui rend si commune en Suisse et ailleurs la maladie ordinaire aux enfants de l'Angleterre, où on les voit périr si malheureusement.

Le *rachitis*, ou cette maladie anglaise, ainsi appelée parce qu'elle se manifesta premièrement en Angleterre vers le milieu du seizième siècle, excite un grand appétit; les enfants qui en sont attaqués mangent beaucoup, et maigrissent considérablement. Ils ont, la plupart, le ventre gonflé et très-dur. Il se forme d'abord de petits nœuds à leurs membres; enfin ils se courbent au point de ne plus pouvoir se soutenir, et dépérissent partout, tandis qu'il n'y a que le ventre, la tête ou quelques parties particulières qui prennent plus de (1) volume. Les enfants ne sont jamais attaqués de cette maladie avant le sixième mois : cependant je connais plusieurs familles en Suisse dont les enfants en étaient déjà attaqués avant cet âge. Les enfants en sont ordinairement attaqués entre la seconde et la troisième année. Si cette maladie n'est pas bien guérie, ce qui n'est que trop commun, elle laisse après elle des obstructions aux glandes, qui conduisent à des maladies comprises de peu de monde, et assez souvent à une consomption mortelle. — Zéviani, habile médecin de Vérone, a écrit, il n'y a pas long-temps, d'une manière conforme à notre expérience, sur cette maladie, qui n'est pas rare en Italie, probablement à cause de l'impureté que le libertinage y porte si considérablement dans le sang. Il regarde cette maladie comme une cachexie, dans laquelle toutes les parties du corps sont affectées d'une âcreté extraordinaire qu'il attribue à la corruption du lait dont on nourrit les enfants. Il croit, avec raison, que cette altération cause à un moindre degré les autres maladies des enfants; mais, selon lui, lorsqu'elle est au plus haut degré, elle est la seule cause éloignée du rachitis. Je suis d'accord avec Zéviani pour le fond de la chose : cependant, suivant mon expérience, je pense que la bouillie conduit encore plus vite, que le lait seul, à cette maladie.

---

(1) Voyez Hoffmann pour un plus grand détail des symptômes, et des suites de cette maladie qu'il rangeait parmi les

Vandermonde pensait aussi que la bouillie est la plus mauvaise nourriture qu'on puisse donner aux enfants : « ce » mélange indigeste de lait et de farine » qui n'a pas fermenté, dit-il, ne forme » dans l'estomac qu'un mixte qui n'é- » prouve d'autre changement que celui » qui le ramène à son âcreté originaire.» Le lecteur peut le consulter. Plutarque dit que les Spartiates ne donnaient que très-peu à manger à leurs enfants, afin qu'ils prissent plus d'accroissement. Philopémon les avait obligés d'abandonner la manière de nourrir les enfants, parce qu'il savait bien, dit Plutarque, qu'ils auraient toujours l'âme et le cœur nobles. — On mange peu de beurre en Suisse en comparaison de la Hollande et de l'Angleterre. On n'y en sert pas à table. Dans la basse Saxe et dans le Brandebourg, où, au lieu de souper, on se contente d'une pauvre *beurrée*, dont on y est aussi avide que les Anglais de punch, les habitants se sentent souvent des mauvais effets de leur beurre salé, et quelquefois gâté : ils éprouvent des rots amers et d'un goût détestable : il est constant que le beurre peut exposer à de très-grands inconvénients, si on en fait beaucoup d'usage ; mais surtout le beurre frit qui se fait sentir par de très-mauvais rapports, même pendant plusieurs jours.

Le beurre n'est que la partie la plus grasse du lait, coagulée par un principe acide qui se fait sentir avec force dans l'analyse spontanée qui se fait du beurre lorsqu'il se gâte. Il est aisé d'apercevoir, par ce phénomène, que le beurre pouvant contracter de lui-même une aussi mauvaise qualité que celle qu'on y aperçoit alors, pourra aussi subir une altération très-nuisible dans l'estomac et les intestins, où tout tend si naturellement à s'altérer par rapport aux mauvais levains qui résident quelquefois si opiniâtrément dans les premières voies ; ce qui me ferait penser que le beurre pourrait être très-nuisible aux sujets dont la bile aurait beaucoup d'acrimonie. Le beurre excite beaucoup de nausées et même de violents vomissements à quelques sujets : d'autres en éprouvent des picotements très-vifs au creux de l'estomac, et des cardialgies très douloureuses : d'ailleurs le beurre relâche tous les solides, de même que l'huile ; c'est par cette raison que nombre de sujets de quelques ordres religieux sont exposés à des hernies de différentes espèces. Malgré cela, on ne peut disconvenir qu'un bon beurre frais n'ait son avantage, pris le matin, en y joignant pour boisson quelque vin léger et coulant. Il ne peut alors être nuisible que par la quantité, ou la mauvaise disposition des sujets qui en usent. — Nous usons moins de fromage en Suisse qu'en Allemagne et en Hollande ; c'est ce qui m'a apprêté à rire plusieurs fois lorsque j'étais en Allemagne, où l'on me parlait souvent de fromage quand on voulait me parler d'une chose qui ne fût pas au-delà de la sphère d'un Suisse. Nous avons deux espèces de fromages, le fromage dur et le fromage mou. Le dur est le plus sain : il augmente l'appétit ; mais l'abus de celui-ci cause des cuissons douloureuses, de fortes ardeurs dans l'estomac ; il empêche de dormir : tel est le fromage vert que nous appelons *schabzieger*, c'est le plus fort ; les effets en sont aussi plus grands. Les fromages mous sont les plus savoureux, mais ils surchargent l'estomac et les intestins d'une mauvaise pituite et presque indestructible, et produisent tous les maux qui peuvent résulter de cette humeur. Nos grands buveurs et tous les fainéants du bas peuple usent de cette espèce. On dirait, en les entendant parler, qu'ils ont toujours un morceau de fromage dans le gosier ; ce qui ne va pas mal avec la prononciation de notre dialecte suisse, que tout le monde prononce du gosier ; car il n'y a qu'un seul canton où l'on parle du nez, comme on dit abusivement. On voit des gens même du bon ton préférer cette seconde espèce, surtout lorsque le fromage est tout pourri ; ce qui sent un peu trop le Suisse ; mais nous savons que les Romains aimaient l'assa fœtida, que les Indiens appellent encore *un manger des dieux*.

Les nations du Nord, surtout celles qui sont le plus reculées vers ce point du globe, font beaucoup d'usage des viandes. Les habitants du Japon ne mangent point la chair des quadrupèdes, mais seulement celle des oiseaux aquatiques. Ils n'usent pas de lait ; néanmoins la baleine, jusque même à ses intestins, fait pour eux un manger délicieux. Ils n'épargnent pas non plus les

---

maladies nouvelles. — On confond assez fréquemment la chartre et le rachitis. C'est un abus : tous les enfants qui sont en chartre ne sont pas rachitiques. Il faut donc les distinguer.

autres poissons. Ils sont en général, par cette raison, dans une telle disette de vivres, que le petit peuple est obligé de se contenter de toutes sortes de plantes maritimes et des herbes vénéneuses dont ils empêchent les effets par la préparation qu'ils en font. Les Egyptiens sont encore fort réservés sur l'usage des viandes. La plupart ne mangent que du bélier coupé, quelques-uns des poules; mais leur aliment ordinaire est le lait, et tous leurs repas sont fort simples. On voit cette même sobriété régner à la Chine et dans toute l'Inde, où l'usage de la viande est encore plus rare. — Les médecins chinois défendent ordinairement toute nourriture dans les maladies, mais surtout la viande, les poissons et les œufs dans les fièvres. Ils ne permettent que la seule eau de riz ou le riz avec beaucoup d'eau, encore avec beaucoup de retenue. L'estomac, disent-ils, ne peut pas faire ses fonctions lorsque le corps est malade, et les aliments pris même en petite quantité ne digèrent que très-mal. On suit aussi cette méthode dans le royaume de Tunkin, à la Cochinchine, dans l'Indoustan, dans toutes les Indes orientales et au Japon. Les médecins indiens sont en cela plus sages que ces médecins qui n'auraient pas le courage de défendre la viande à des malades du bon ton, pour qui ils croient devoir avoir une basse complaisance, suivie très-souvent, à leur déshonneur, des plus mauvais effets.

Toutes les viandes disposent certainement nos humeurs à la putréfaction : la viande pourrit même quelquefois immédiatement dans l'estomac. L'impression que le feu fait sur la viande en concentre la saveur, en exhale d'autant plus les sels et les huiles, que le feu est plus actif, ce qui la roussit à la fin et la rend dégoûtante. La viande frite dans le beurre ou la graisse la dispose à une putréfaction d'autant plus prompte qu'une substance huileuse ne bout qu'au six-centième degré (1) de chaleur, et l'eau au deux-cent-douzième, et qu'ainsi il faut un feu d'autant plus grand pour cuire ainsi ces viandes. — Mais c'est particulièrement la chair de cochon (2) qui fait tendre nos humeurs à la putréfaction. Les ordures dont cet animal immonde se nourrit ne lui fournissent que des sucs réellement dépravés; en effet, l'expérience nous fait voir que le cochon est de tous les animaux celui qui est le plus sujet aux abcès des poumons, et aux maladies de la peau et à la pourriture. C'est pour cette raison qu'on fait tuer tous les cochons en temps de peste, dans les endroits bien policés. Les oiseaux qui ne vivent que d'insectes, ces morceaux si friands pour les riches, *irritamenta gulæ*, déterminent encore plus nos humeurs à la corruption. Les perdrix produisent ce mauvais effet à un si haut degré, qu'il n'est pas possible de vivre de perdrix pendant trois jours de suite sans tomber malade. La viande qui se pourrit dans l'estomac occasionne des vents abominables, ce qui arrive même lorsqu'elle ne digère pas bien. Il n'est donc pas inutile de connaître si ceux qui ont l'estomac faible souffrent plus des végétaux que des viandes.

Je fais d'abord une grande différence entre les viandes : la chair blanche de la volaille ordinaire et celle du veau semblent en général les plus faciles à digérer, et celle des jeunes bêtes plus faciles aussi que celle des vieilles. Le bœuf, le porc, les volailles noires, le gibier se digèrent difficilement en général; de même que la viande grasse : la chair du sanglier se digère plus aisément que celle du porc, parce que le sanglier ne mange guère que du gland. De toutes les viandes, le bœuf me paraît plus difficile à digérer que les autres viandes, lorsqu'il est mangé trop tard : il nuit donc, non parce qu'il se pourrit dans l'estomac, ce que je n'ai jamais éprouvé, mais parce qu'il y est comme un poids énorme. — Shebbear est allé trop loin lorsqu'il a dit que les aliments du règne animal étaient plus naturels et plus analogues à nos humeurs que ceux du règne végétal, et de plus facile digestion. Zéviani prend un parti plus sage, à ce qui me semble, lorsqu'il conseille de mêler les substances animales avec les végétales dans les flatuosités hypochondriaques, parce qu'il n'est pas encore décidé lesquelles sont les plus venteuses. Je connais nombre de gens à qui les substances végétales ont causé, pendant une longue suite d'années, des flatuosités excessives; tandis qu'ils ne souffraient aucun mal du veau, de la volaille blanche et noire, de la chair de chevreuil, du sanglier, même

---

(1) Au thermomètre de Farenheit, ce sont le 250e et le 80e de l'échelle de Réaumur.

(2) Hipp. ne pensait pas de même sans restriction.

des jambons et des saucissons enfumés. La chair du bœuf, de l'oie, du canard, du lièvre, leur causait des vents, il est vrai, mais elles ne pourrissaient pas chez eux ; car ils ne sentaient ni cuissons dans l'estomac, ni aucuns rapports putrides. — Je crois pouvoir inférer de ces réflexions, que toute viande causera bien des vents si elle se pourrit dans l'estomac, mais que cela n'arrive pas à tous les estomacs ; et qu'ainsi on ne saurait la regarder comme plus venteuse que les substances végétales, lorsqu'elle est bien choisie. En effet, les substances végétales sont plus dangereuses à nombre de sujets, à cause des flatuosités qui en résultent, que plusieurs espèces de viande. Lorsqu'il s'agit de faire cesser une disposition déterminée aux fièvres et particulièrement aux passions violentes, on se trouve infiniment mieux des aliments du règne végétal : mais surtout des pommes cuites et pelées, ce que j'ai connu par expérience.

Il règne un préjugé absurde et très-dangereux à l'égard des gelées de viandes : ce préjugé est surtout entretenu par ces praticiens routiniers qui sont ordinairement les fauteurs de toutes les erreurs populaires, en ce qui concerne la médecine. On veut forcer ceux qui ont un estomac faible, et surtout ceux qui sont épuisés, à user des gelées qui se tirent en plus grande quantité du veau que du bœuf, du mouton presque autant que du veau, et une fois autant d'un vieux coq que du veau, mais en moindre quantité de la volaille. Gardez-vous, disait Boerhaave, des gelées ou des consommés, si vous avez affaire à un estomac faible ; car cela ne digère qu'avec les forces les plus robustes et se change en vraie colle-forte, si ces forces ne se trouvent pas dans les sujets. C'est une erreur populaire, dit-il, de croire que les gelées et les consommés sont des confortatifs d'autant plus puissants, qu'ils sont sans aucun mélange, car il est certain que ces substances ne seraient que d'autant plus convenables à un estomac faible, si on y joignait dix parties d'eau. — Les poissons en général causent moins la putréfaction des humeurs que les viandes. Il ne faut pas leur attribuer les effets qui ne sont dus qu'aux épices superflues dont on les assaisonne ; le poisson sain ne produira jamais ces effets. Il est des estomacs faibles qui ne peuvent s'accommoder de la viande, et qui digèrent sans aucun inconvénient les poissons de mer, aussi bien que ceux d'eau douce. Le saumon, qui remonte de la mer dans nos rivières pour y frayer, cause souvent des crampes à l'estomac ; mais les vomitifs les font passer. D'ailleurs les saumons sont alors comme malades, n'ont aucune fermeté et sont partout couverts de pustules lorsqu'ils ont frayé : voilà pourquoi les Hollandais, qui en mangeaient autrefois, malgré cela, furent attaqués de la lèpre, de même que les Egyptiens avaient l'éléphantiasis au grand Caire, par l'usage qu'ils faisaient des poissons pourris du Nil et des eaux croupissantes de plusieurs lacs.

L'usage continuel du poisson expose les Hollandais à des maladies lentes et à la pierre, vu la quantité des autres aliments mucilagineux et du fromage surtout dont ils usent. Les Groënlandais boivent la graisse des poissons ; c'est pourquoi leurs humeurs sont si épaisses, que la petite vérole qui passa du Danemarck chez eux détruisit la moitié de la nation ; elle était en effet si maligne, par cette circonstance, que les malades en mouraient le troisième jour. Je ne sais si d'après la quantité considérable d'enfants qu'on remarque partout le long des côtes maritimes et sur le bord des rivières, on a conclu avec raison que le grand usage du poisson favorisait la population. La remarque que fait Montesquieu à ce sujet est au moins fort ingénieuse ; selon lui, le régime de certains cénobites contredit tout-à-fait l'intention de leurs fondateurs.

Les épices font assez sentir, par leurs qualités naturelles, qu'elles ne nous ont pas été données pour entrer dans nos aliments au point où on les emploie. C'est en Europe qu'on en abuse le plus ; elles exhalent la bile et disposent le sang à des fièvres violentes, à des maladies arthritiques et à plusieurs autres maux. L'abus que l'on fait aux Indes des muscades cuites dans le sucre fait tomber en léthargie et dans un état de raideur et d'insensibilité. On a très-bien dit que le plus grand bien que font les épices est d'exciter l'appétit, et que le plus grand mal qu'elles causent, c'est de brûler insensiblement les intestins.

Le sucre semble être devenu un de nos besoins les plus nécessaires. On a prétendu que le sucre causait de la pituite, épaississait le sang ; tandis que Boerhaave a fait voir qu'il manifeste au contraire une grande vertu résolutive et savonneuse dans notre corps ; qu'il fond, atténue

et dissipe la pituite; mais il dit aussi que le sucre résout trop nos parties huileuses, amaigrit et relâche les fluides en atténuant trop les humeurs. On ne doit donc pas être surpris que Fracassini compte le sucre parmi les causes de l'hypochondriacie. Linnæus dit cependant qu'il s'est vu des gens parvenir à un âge fort avancé en faisant, dans leurs aliments, un grand usage du sucre qu'ils aimaient beaucoup. — Les vaisseaux dont on se sert pour préparer les aliments peuvent devenir nuisibles à l'homme. On pense sans doute, à ces mots, qu'il s'agit ici des vaisseaux de cuivre, parce qu'on regarde le cuivre comme un vrai poison, que l'eau seule peut attaquer; et que d'ailleurs on assure que des aliments cuits dans des vaisseaux de cuivre non étamé, ou qui y étaient restés trop long-temps, avaient causé des vomissements effroyables : quelques grains de cuivre agissent même, dit-on, comme (1) émétique. On inséra, il n'y a pas long-temps, dans les Gazettes, un article du Mecklenbourg, dans lequel on disait : « Ces jours derniers, nous eûmes » une preuve convaincante des mauvais » effets du cuivre, observés depuis long- » temps, d'après l'usage des vaisseaux » de ce métal non étamé, où l'on fit cui- » re des aliments. Le fermier qui de- » meure à Grossenlukner, apporta au » marché de Gustrow des fromages ai- » gres et les vendit. Tous ceux qui en » mangèrent en sentirent aussitôt les » mauvais effets. Ils eurent des vomisse- » ments, des convulsions et d'autres in- » commodités. Brun, médecin de cette » ville, auquel on envoya de ces froma- » ges, jugea aussitôt que la cause de ces » accidents n'était que dans les vaisseaux » de cuivre où ces fromages avaient été » faits : conséquemment, au rapport de » ce médecin, la police ordonna de ne » plus employer désormais de vaisseaux » de cuivre pour préparer aucun aliment

---

(1) On ne peut disconvenir que les raisonnements et les expériences que produit ici M. Z. n'aient réellement quelque chose de spécieux, et ne semblent conclure en faveur de son sentiment. Muschembroeck, qui parle aussi de ces expériences de M. Eller, pense à peu près de même : « Fit-on bien de défendre tous » les ustensiles de cuivre, sur le bruit » qui se répandit au sujet du lait altéré » par le cuivre? » Non, dit-il; il convient néanmoins que le lait qui séjourne dans des vaisseaux de ce métal peut l'attaquer et devenir pernicieux. M. Lewis convient aussi que les acides du règne végétal, même les plus doux, attaquent tous les vaisseaux métalliques, excepté ceux d'or et d'argent, *even by the milder ones of the vegetable Kindom*, c. 3, art. *Vessels*. Disp. Mais il fait une distinction fondée sur l'expérience; c'est que ces acides attaquent aisément ce métal lorsqu'ils sont froids, tandis qu'on y peut faire bouillir le jus de limon même sans qu'il prenne aucun mauvais goût : cependant je fis faire, l'année passée, de la gelée de groseilles dans une grande jatte de cuivre; elle semblait réellement n'en avoir pris aucune teinte. Mais j'ai remarqué que quand je faisais dissoudre cette gelée dans de l'eau froide surtout, le peu de gelée qui restait au fond du verre avait réellement une saveur étrangère et un peu nauséabonde. Les mêmes gelées qu'on achète chez les confiseurs ont très-souvent cette mauvaise arrière-saveur dans le même cas : ce que j'attribuais aux sucres bruts ou malpropres dont la plupart de ces gens se servent : mais j'ai été détrompé; car je n'avais employé que de très-beau sucre. J'avais fait environ seize livres de gelées : j'ai aussi observé que dès que la groseille cesse de bouillir, elle attaque promptement le cuivre, malgré la substance mucilagineuse du sucre qui l'enveloppe. J'ai aussi remarqué plusieurs fois que du thé jeté dans un vase de cuivre rouge où il y avait de l'eau bouillante, donnait à l'eau une teinte très-rouge et nauséabonde. Je m'en suis même trouvé incommodé : or, le même thé dont j'usais ne produisit pas le même phénomène dans un vaisseau de terre quelconque. Ce n'est donc qu'à des parties cuivreuses attaquées par le thé lors de l'ébullition, qu'on doit attribuer ce phénomène. Il y a environ sept ans qu'un jeune négociant de Beauvais périt en allant de Paris à Orléans, pour avoir bu du thé fait dans une cafetière de cuivre, à la *Sellette rouge*, rue Saint-Denis, où il avait logé. Il fut pris de violentes tranchées à quelques lieues de Paris. Aucun remède ne put le sauver. Le traducteur français de Muschembroeck dit, sur l'art. 39, § 10, que le 17 juillet 1759, cinq personnes ayant mangé d'un ragoût de veau fait la veille dans une casserole de cuivre, dont l'étamure était usée en partie, en furent incommodées. Deux en furent quittes pour quelques nausées et quelques douleurs de colique. Les trois autres eurent un vomissement violent, accompagné de convulsions très-vives qui durèrent près de quinze heures, malgré

» provenant du lait. » Or je demande, avec tous les égards dus à la probité de ce marchand de fromage, et à l'esprit observateur du médecin de Gustrow, si ces accidents ne pouvaient pas se rapporter aussi bien directement au fromage, sans y faire entrer le cuivre : du moins M. Eller a fait voir à l'académie de Berlin, que l'usage des vaisseaux de cuivre n'est pas aussi pernicieux qu'on le croit communément, et qu'on l'a prétendu à Gustrow.

Les médecins chimistes les plus expérimentés, dit M. Eller, n'ont jamais pu rien découvrir de nuisible dans le cuivre purgé de toutes matières hétérogènes. La qualité corrosive et dangereuse des métaux vient uniquement de ce qu'ils ont été transformés en sel ou en vitriol. Aucun métal ne saurait prendre de mauvaises qualités, à moins qu'il n'ait été dissous par les acides minéraux. Les dissolvants d'un autre règne ne leur donnent pas ces mauvaises qualités. De l'eau de puits, qui avait bouilli deux heures dans un chaudron de cuivre, ne fit pas apercevoir le moindre dépôt de cuivre, ni au goût, ni à l'examen chimique. De la bière, du lait, du bœuf avec du sel, des choux, des carottes, du lard, des poires et des pommes que l'on fit cuire de la même manière, ne firent apercevoir aucune partie cuivreuse, ni par l'évaporation, ni par la calcination, ni par l'extraction. — Les végétaux qui contiennent une espèce d'alkali volatil, des oignons, l'ail, le raifort sauvage cuit avec de la viande, ne donnèrent aucune teinte aux cendres tirées de ces substances cuites; par conséquent il ne s'était fait aucune dissolution du cuivre. M. Eller en a fait autant avec une marmelade aigrelette de jus de baies de sureau, pour laquelle on emploie de grosses prunes bleues, avec un brochet cuit avec le sel nécessaire, dans un vaisseau de cuivre, et avec du café. Il n'y a pas remarqué la moindre dissolution métallique, non plus que dans l'eau pure qui était restée toute une nuit dans un vaisseau, ni dans celle qu'il avait fait bouillir, et laissé refroidir dans un vaisseau de cuivre, ni dans un bouillon fait avec quelques livres de bœuf dans une marmite de cuivre, et qui s'y était refroidi : de l'eau pure qu'il avait fait bouillir avec un peu de sel commun dans un chaudron de cuivre, en avait dissous quelques grains; mais il ne remarqua rien de semblable dans toutes les expériences où ce sel avait pu se porter sur d'autres matières que sur le cuivre. — L'altération qui arrive au goût du bouillon des aliments cuits dans le cuivre, ce qui s'y fait sentir d'acrimonieux et de nauséabond n'a lieu, selon les expériences de cet habile physicien, que quand on ajoute du vin, du vinaigre, ou du jus de citron à la viande ou aux végétaux pendant la cuisson, ou lorsqu'on les fait séjourner trop long-temps dans ce métal exposé à un air humide qui puisse altérer ce métal ou en réduire une partie en *verdet*. M. Eller conclut de tout cela, que les aliments doivent nuire à la santé s'ils

---

les secours qu'on leur administra. Une d'entre elles se sentait encore de cet accident quatre mois après. Chacun pourra se convaincre par expérience que le petit-lait, fait d'une manière quelconque, prend dans le cuivre une saveur abominable, sans même y rester trop longtemps. Le médecin de Gustrow aurait donc pour lui la vraisemblance, comme on le voit par Muschembroeck même et par M. Lewis. Quant aux expériences de M. Eller, la plupart paraissent si mal faites, qu'il n'est pas possible d'en rien conclure contre l'opinion commune. Le ragoût de veau qui produisit ces tristes suites le lendemain de sa cuisson, dément une partie de ses expériences. On a vu plusieurs fois, à Paris, des pensionnaires incommodés, et même dangereusement malades chez leurs maîtres par un pareil accident. En accordant que les expériences sont pour et contre, on a toujours raison de se défier de ce métal. Quant à ce que M. Eller dit, que le cuivre dissous de cette manière n'est pas un véritable poison, mais simplement un émétique plus ou moins puissant, il donne par là lieu de conclure qu'il n'a pas même l'idée du phénomène. L'émétique ordinaire ou le tartre stibié est un poison si réel, qu'il ne s'agit que d'en forcer la dose pour périr : on en peut dire autant de cette dissolution du cuivre. Le verdet, qui n'est fait qu'avec un acide végétal, n'est pas d'une autre nature; c'est cependant un poison bien décidément. Quelques praticiens ont ordonné, il est vrai, le vert-de-gris à la dose d'un ou deux grains, comme émétique; mais il a été suivi de trop mauvais effets pour s'y fier, dit M. Lewis. M. Z. me permettra donc de dire ici, avec tous les égards que méritent son savoir et son génie, qu'il s'est déclaré au moins trop vite pour une opinion qui n'est encore qu'opinion, et, par conséquent, nullement admissible.

séjournent dans le cuivre ; qu'il en résultera des vomissements, des anxiétés précordiales, mais qu'on ne doit pas mettre pour cela cette dissolution du cuivre dans la classe des poisons, d'autant plus que ce n'est alors qu'un émétique plus ou moins fort, selon la quantité du cuivre qui s'est laissé attaquer. — Cette opinion de M. Eller me paraît confirmée par la pratique des Chinois qui font dissoudre du verdet dans du petit-lait; et, après avoir fait évaporer ce mélange, ils font du résidu des bols avec lesquels ils entreprennent de guérir la rage et l'épilepsie.

M. Margraff a examiné très-exactement, à Berlin, plusieurs sortes d'étain des Indes et de l'Europe : il a trouvé dans toutes une portion considérable (1) d'arsenic, qui nous rend la vaisselle d'étain suspecte. On voit par là qu'il ne faut pas laisser séjourner aucun acide dans des vaisseaux d'étain. Quoiqu'il ne soit ici question que de la batterie de cuisine, je puis néanmoins rapporter ce que Van-Swieten a observé au sujet du plomb. Les domestiques d'une maison furent attaqués de la colique de plomb, ou si l'on veut de la colique de Poitou, pour avoir gardé l'eau qu'ils buvaient dans un grand vase de plomb. M. S. Schinz, médecin à Zurich, s'occupe actuellement à examiner, par des expériences, les effets nuisibles des vaisseaux de métal dont on se sert dans les cuisines. — Jusqu'ici j'ai indiqué ce en quoi les qualités générales des aliments pouvaient être considérées comme causes éloignées des maladies; il me reste à parler des effets nuisibles qui peuvent résulter, lorsqu'on en prend ou trop, ou moins qu'il ne faut ; ou de leurs différents mélanges absurdes. — La trop grande quantité des aliments nuit au corps, et particulièrement à l'esprit. Une voracité continuelle rend stupide. Les facultés de l'âme sont toujours plus fortes, plus actives avec la sobriété. Les anciens médecins égyptiens déduisaient toutes les maladies des aliments, et conseillaient pour cette raison les vomitifs, les purgatifs et la faim lorsqu'on était malade. Le meilleur moyen de conserver les forces du corps et de l'âme, c'est de ne même pas manger tout ce que l'on peut digérer. Mieux la digestion de tous les aliments se fait, plus le chyle est coulant, plus la circulation est en même temps libre, plus l'esprit en acquiert de pénétration. — Cheyne a dit qu'il faut avoir l'es-

(1) Si la colique dont j'ai parlé précédemment venait réellement du principe arsenical de l'étain, il faut nécessairement dire qu'il ne fait pas à tout le monde la même impression; car j'en fus attaqué seul parmi cinq ou six personnes qui buvaient habituellement du même cidre et du même vaisseau. On fait cependant de ce métal plusieurs préparations médicales auxquelles on a attribué les effets les plus salutaires. On l'a administré en poudre, en chaux et en sel : on l'a fait entrer dans des médicaments composés. Le docteur Alston a eu assez de confiance pour en faire prendre à jeun une once en poudre, selon la préparation de la Pharmacopée de Londres; mais si cette poudre détruit les vers, l'usage n'en est pas plus sûr pour les malades, dit M. Lewis. L'anti-hectique de la Poterie, où il entre une partie d'étain sur deux de régule martial d'antimoine, a été vanté comme un excellent diaphorétique, et comme un remède d'une grande ressource dans les cas de phthisie et de marasme; mais quelques habiles gens, qui ne s'en sont pas laissé imposer par la renommée, ont non-seulement douté de ces effets, ils ont même toujours regardé ce remède comme suspect et capable de plutôt produire les maladies pour la guérison desquelles on l'ordonnait. Cette question ne sera pas entièrement décidée, dit M. Lewis, que l'on n'ait déterminé au juste les vertus de la chaux d'étain et d'antimoine. Selon le jugement et l'expérience de M. Macquer, la chaux d'étain est extrêmement réfractaire, et même indissoluble prise solitairement. Il reste à savoir si l'étain combiné avec le régule d'antimoine par la fusion, et exposé à la détonnation avec le nitre, etc., peut acquérir de vraies vertus médicales. Le peu d'accord qu'il y a entre les artistes sur les différentes doses de chaque matière de ce mixte, donne déjà lieu de défiance, relativement aux vertus du médicament : les uns prenant deux parties de régule sur une d'étain, les autres une de régule sur six d'étain : quelques-uns ont préféré la couleur blanche du médicament, d'autres la couleur bleuâtre. M. Lewis conclut de tout cela, qu'il est probable que ce remède qui a été abandonné ne rentrera jamais dans la pratique. En effet, peut-on se fier aux effets d'un métal qui, suivant les expériences de M. Margraff, contient une once d'arsenic sur huit onces de métal? Il est aisé de s'en apercevoir à l'odeur forte d'ail que décèle la limaille d'étain que l'on fait brûler à une chandelle.

tomac net pour avoir l'esprit serein. Un garçon qui avait été pris dans une forêt avait l'odorat si pénétrant à cause de sa manière de vivre toute simple, qu'il distinguait par là les plantes salutaires de celles de mauvaises qualités ; mais il perdit cette délicatesse de l'odorat dès qu'il fut obligé de vivre comme les autres hommes. Un aveugle distinguait les couleurs au tact, mais uniquement lorsqu'il avait l'estomac vide. Pythagore mangeait et buvait peu pour élever son esprit au point où il est parvenu. Carnéade, devant disputer avec Chrysippe sur un point de philosophie, se purgea d'avance avec de l'ellébore, afin d'avoir l'esprit plus libre, et que le feu de son imagination se portât avec plus de force contre ce philosophe stoïcien. Protagène étant occupé à faire le portrait de Jalysus, vécut alors très-sobrement, pour ne pas émousser par des aliments trop abondants ou trop gras la délicatesse de ses sentiments et de son goût.

Je trouve dans Philon qu'il n'était pas permis aux thérapeutes de manger avant le coucher du soleil, parce qu'ils croyaient que la recherche de la sagesse était seule digne de la clarté du jour, et qu'on ne devait prendre soin du corps que dans l'obscurité. Plusieurs même d'entre eux ne mangeaient presque rien pour cette raison, et vivaient pendant six jours, dit-il, du chant (1) de leurs hymnes, comme la cigale de la rosée ; mais ce qui me paraît raisonnable au milieu de cet enthousiasme, c'est que, selon Philon, les thérapeutes détestaient les excès de la table, parce que ce sont les plus grands ennemis du corps et de l'âme ; que le vin détruit la raison, et que des mets friands ne font qu'aiguiser les désirs de la concupiscence, que ce Juif appelle le plus insatiable de tous les animaux. — Le fameux actionnaire Law ne mangeait de toute la journée, pendant sa jeunesse, qu'un petit morceau de poulet pour jouer plus heureusement. Newton se contentait d'un peu de biscuit, et d'un filet de vin de Canaries lorsqu'il écrivait son célèbre Traité des couleurs ; c'est pourquoi Boerhaave dit très-bien qu'il était surpris toutes les fois qu'il voyait dans ses lectures, ou entendait dire que les philosophes croient que leurs pensées dépendent d'eux, tandis que la nourriture éteint pour ainsi dire l'esprit ; et que le mathématicien qui, avant de se mettre à table, aurait résolu le problème le plus difficile, est comme stupide et assoupi après un grand repas. — Celui qui est paresseux et assoupi une heure après son repas a certainement trop bu et trop mangé. La trop grande quantité des aliments en empêche la digestion ; ils se gonflent plutôt et se corrompent dans l'estomac, ou il faut qu'ils en sortent par un vomissement volontaire, comme le faisaient autrefois les Romains vers la décadence de l'empire. Si l'on ne s'y prend ainsi, ils causent les plus violents maux de tête, le soda, la colique, une surcharge *surfeit*, si connue en Angleterre, et l'on court risque de mourir comme la Métrie mourut, après avoir mangé sans discrétion d'un pâté, chez le lord Tirconel. Tout le monde a ordinairement le visage rouge et bouffi, les yeux ardents, et l'on se sent pesant, assoupi après un grand repas : de là vient, dit Van-Swieten, que souvent des gens, qui ne connaissent point de tempérance, meurent subitement d'apoplexie.

Les sujets d'une faible constitution éprouvent des inquiétudes, un abattement du corps et de l'esprit qui semblent s'affaisser sous un pesant fardeau, lorsqu'ils mangent un peu plus que de coutume. Ils éprouvent pendant la nuit tout ce que peut causer une substance mal digérée, des vents, du trouble pendant le sommeil, des douleurs vagues, des rêves (1) inquiets, des suffocations, le cauchemar, des affections nerveuses les plus redoutables, et qui ressemblent à une véritable apoplexie ; ce qui ne cesse qu'en se déchargeant de ces matières, et en rétablissant la digestion. — Le chevalier Scarborough disait donc avec raison à la duchesse de Portsmouth : Ou vous mangerez moins, ou vous prendrez plus d'exercice, ou vous prendrez médecine, ou vous serez malade. — Les maladies commencent presque toutes par une mauvaise digestion ; cependant mille médecins prennent leurs indications curatives, dans les cas d'affection hypochon-

(1) Il faut, dit Shaftesbury, le jugement le plus délicat pour se livrer à l'enthousiasme, dont le pouvoir est si grand et si étendu : *Enthousiasm is wonderfully powverful and extensive, but à thing of niee judgement.*

(1) Voyez à ce sujet le Traité des songes d'Hipp. Ce traité n'est pas l'ouvrage d'un sot, comme je l'ai ouï dire.

driaque ou hystérique, de l'état imaginaire de l'air; tandis qu'il faut tourner toute son attention vers l'état de l'estomac et des intestins, et rétablir les digestions si l'on veut guérir toutes les maladies lentes. — Les gens de lettres, et en général tous ceux qui mènent une vie sédentaire, pensent qu'ils peuvent manger autant que d'autres qui mènent une vie fort active. Ils mangent certainement avec autant d'appétit que ceux-ci, mais ils digèrent infiniment plus mal : ainsi, plus l'appétit des gens de lettres est grand, plus ils doivent jeûner; sans cette attention, ils sentiront augmenter de jour en jour les flatuosités et les maux qui en resultent, en dépit de toutes les drogues qu'ils pourront prendre dans l'intention de se soulager, et qui ne feront qu'empirer leur état : de là les mélancolies ordinaires à tant de gens de cabinet qui tombent quelquefois dans un désespoir subit, surtout s'ils vivent dans un air grossier, et prennent des aliments de dure digestion.

Les causes des fièvres algides et ardentes les plus fortes résident souvent dans les premières voies : voilà pourquoi l'on guérit, comme je l'ai vu, ces premières fièvres avec un vomitif; c'est aussi par cette raison que ces fièvres reviennent souvent lorsque l'estomac est dérangé. J'ai vu des fièvres continues se terminer au sixième jour par la crise la plus heureuse, en purgeant et faisant vomir avec la crème de tartre; c'est surtout chez les enfants qu'il faut faire attention à cette cause. Leurs fièvres continues simples cèdent aux remèdes évacuatifs en général; et c'est à la promptitude à les employer qu'on doit, comme on le sait, la terminaison heureuse des fièvres putrides les plus mauvaises. — Il est rare de voir manger très-peu, cela arrive néanmoins à des femmes hystériques. Je remarque dans ces circonstances combien il est plus aisé de vider un corps trop rempli, que de remplir un corps vide. Des gens qui ont une vie fort active, certains artisans, les soldats, les paysans périraient d'épuisement, si on ne leur donnait que les aliments délicats dont les gens de lettres ont besoin. — Dès que la vie simple et irréprochable des premiers chrétiens eut été mal interprétée par les siècles postérieurs, et que l'esprit de la religion eut été mal conçu, le fanatisme qui s'empara de certains esprits, lesquels s'imaginèrent forcer le ciel à s'ouvrir pour eux, en s'exténuant par le jeûne, ne produisit que des ébullitions de sang, une ardeur extrême dans le cerveau : delà des rêves, des visions, des apparitions de toute espèce, dont tous les chrétiens instruits rougissent dans toutes les communions. Au lieu de songer à conserver à la société les membres dont l'Etat avait besoin, on alla s'exténuer par abstinence dans les déserts, et pratiquer des règles de vie absurdes qui ne sont jamais entrées dans le vrai esprit de la religion. Des milliers de citoyens obsédés par cet esprit de pénitence eurent même assez d'orgueil pour dire qu'ils ne mangeaient que quatre ou cinq figues par jour, ou un peu de pain détrempé dans de l'eau avec un grain de sel. S. Jérôme lui-même, cet habile homme, cet élégant écrivain, cet homme si clairvoyant en tant de points, ne dit-il pas qu'il s'est trouvé, à la fin du jeûne, pris d'une si forte fièvre, et si abattu, qu'il semblait n'avoir plus de chair sur les os. Les premiers chrétiens qui se retirèrent dans les déserts eurent raison de s'y soustraire pour se conserver la vie que leurs persécuteurs voulaient leur ravir. Réduits à la dernière misère, l'abstinence devint pour eux une triste nécessité; mais ceux qui voulurent les imiter ne furent plus guidés par le même esprit : aussi les rêves, les songes, les apparitions ne furent à la mode que quand cette vie commença à avoir ses attraits, c'est-à-dire, quand l'orgueil se fut couvert du manteau de l'humilité du fondateur de la religion. Mille prodiges de ce temps peuvent sans contredit trouver une explication claire et directe dans la faim ardente de ces anachorètes vraiment pénitents ou non. La chaleur du climat qu'ils habitaient n'y contribuait pas peu.

Ce n'est pas que je blâme ici la conduite des chrétiens qui suivent réellement l'esprit de la religion telle qu'elle se présente d'elle-même à tout esprit bien fait, et instruit des devoirs qu'il doit à l'Être suprême. Je sais respecter la religion, non-seulement comme nécessaire dans un état, mais encore en elle-même. Je ne considère ici que la suite des abus; et ce qui est du ressort de la médecine est aussi du mien. J'ai donc droit de dire que le trop grand jeûne est même une des sources principales de la superstition. Nous en voyons, parmi les différentes sectes de l'Asie, les mêmes effets que parmi les chrétiens quelconques. M. Grant approuve les lois diététiques de l'église romaine : en cela il a raison. Ce ne sont pas non plus ces

lois que je prétends attaquer : je n'en veux qu'aux abus. Je soutiendrai que tant que les abstinences auront lieu dans certains ordres au point où on les pratique, il y aura toujours des rêveurs, et non de vrais chrétiens dans ces gens bien intentionnés, mais mal conduits. Il est à souhaiter que l'état suive ces vues en France. Les autres pays catholiques ne tardent pas à imiter ce qui s'y fait. — Le mélange absurde des aliments est peu naturel, et certainement très-nuisible, surtout avec le régime qu'on observe presque partout aujourd'hui. Les cuisiniers qui ont le talent de réunir tout ce que la nature a séparé par les intervalles mêmes les plus grands, ont aussi celui d'abréger la vie, ou plutôt de porter un vrai poison dans les humeurs. Les symptômes extraordinaires qu'on remarque si fréquemment de nos jours, surtout dans les gens de condition, ne sont dus qu'au rafinement des mets qu'on sert sur les tables. M. de Haller dit que les maladies peuvent bien (1) changer de nature dans des pays où l'air n'est plus le même que par le passé par rapport à certaines circonstances; mais on peut dire avec plus de vérité qu'une manière de vivre aussi absurde que celle de la plupart de nos Européens actuels peut y causer encore plus de changements, et qu'il ne faut pas être surpris de voir certaines maladies ne plus suivre le même cours que par le passé, du moins à certain point. Plusieurs habiles médecins sont aussi du même sentiment. Il est sûr que nos humeurs, viciées de tant de manières par cette multiplicité et cette combinaison bizarre d'aliments, doivent produire des symptômes tout-à-fait inconnus aux anciens, et dénaturer les maladies à plusieurs égards.

On faisait autrefois, en France, comme en Allemagne, le dénombrement de ceux qui s'étaient enivrés, pour prouver qu'on avait bien bu à un festin ; mais je pense qu'on comptera bientôt par toute l'Europe ceux qui y seront suffoqués, pour dire qu'on y a été splendidement traité. Je ne vois pas de politesse si mal entendue que celle d'engager et de forcer, pour ainsi dire, ses amis à se farcir l'estomac de cent sortes différentes de mets tous contraires les uns aux autres. Rien peut-il contribuer davantage à épuiser les forces de l'estomac ; et, par conséquent, celles de l'esprit et du corps, que la variété contradictoire d'acides, d'épices, de viandes, de laitage, de glaces, de crêmes et de liqueurs les plus spiritueuses, sans parler des fruits de toute espèce, nouveaux, secs, confits, et de toutes les sucreries, du café ; enfin de tout ce qu'il faut prendre dans un repas, pour dire que l'on a fait honneur à la table Quelle fermentation, ou plutôt quelle putréfaction tous ces mets contrastants ne doivent-ils pas occasionner dans nos différents fluides : aussi les grands, en général, ne vivent pas long-temps, ou ils sont, eux et leurs enfants, les tristes victimes de ces repas homicides.

(1) *Quid si vero morbi genium deflectant, si ipse denique aer, et cœlum, et anni tempestates mutantur!* Præfat. ad histor. morbor. Wratisl.

CHAPITRE VII.

DE LA BOISSON CONSIDÉRÉE COMME CAUSE ÉLOIGNÉE DES MALADIES.

L'eau douce semble aussi bien que les végétaux être la boisson la plus convenable à l'homme : car les boissons fermentées sont plutôt un produit de l'industrie que de la nature. L'eau doit avoir certaines qualités déterminées pour être bonne ; il faut qu'elle soit sans saveur, légère, et qu'elle s'échauffe aisément sur le feu, et se refroidisse de même. — Les Grecs et les Romains regardaient l'eau comme une médecine universelle. Boerhaave dit qu'elle fortifie les intestins, purifie tout, préserve des fièvres aiguës ; qu'elle est le meilleur médicament pour un sujet trop maigre, ou qui a trop de bile, ou trop d'âcreté dans les humeurs. L'eau n'éteint pas la vivacité du génie. Démosthène, que Longin comparait à la foudre, ou à une tempête, ne buvait que de l'eau. — Il semble aussi que César n'ait bu que de l'eau : Caton disait de-là qu'il fut le seul qui eût su renverser la république par sa sobriété. Tiraqueau ne buvait que de l'eau ; et malgré cela eut quarante enfants, et fit autant d'ouvrages. — Il y a de plusieurs sortes d'eau : et quelques-unes sont très-nuisibles au corps. L'eau de pluie paraîtrait préférable à cause de sa légèreté ; mais elle se pourrit promptement, à cause des œufs d'insectes dont l'air est toujours rempli ; voilà pourquoi on ne s'en sert pas sur les vaisseaux ; elle devient en-

core plus mauvaise lorsqu'on la garde dans des citernes. On remédie en quelque sorte à ces inconvénients par la cuisson, dans les pays où l'on n'a pas d'autre eau à boire, comme en Hollande ; mais cette eau qu'on y boit chaude si souvent et si abondamment, y produit de très-graves maladies par le relâchement extrême qu'elle cause à l'estomac. — L'eau de rivière n'est pas toujours saine, à cause des impuretés qu'elle charrie ; c'est ce qu'on a remarqué à l'égard de la Seine, du Gange, du Nil, etc. L'eau de source se sent assez ordinairement des qualités du terrain dans lequel elle circule; d'où vient que la plupart de ces eaux sont lourdes, crues, ou vaporeuses. L'eau de puits a souvent ces mauvaises qualités, elle cause la gravelle et la pierre, comme les eaux de sources qui sortent des rochers. On voit de ces eaux rouler très-long-temps dans des canaux souterrains, et se dégager au contact de l'air extérieur d'une grande partie de gravier fort atténué, ce qui fait croire(1) au peuple que c'est l'eau qui se pétrifie. Ces eaux peuvent exposer à de grands inconvénients, si on ne les fait pas bouillir et reposer ensuite avant d'en boire. Pour peu que les eaux dures, crues ou graveleuses trouvent dans les reins ou dans la vessie quelque matière visqueuse, il n'est pas douteux qu'elles ne puissent y former un noyau qui deviendra ensuite une concrétion pierreuse : c'est par rapport à cela que la pierre est si fréquente dans quelques provinces. Il est cependant des constitutions heureuses, auxquelles ces mauvaises qualités de l'eau ne font aucune impression.

L'eau la plus nuisible est celle des flaques ou des marais, ou celle qui roule sur un sol malpropre, ou chargé de mauvais principes quelconques. Les bons observateurs qui nous ont parlé des épidémies, ont fait attention à la nature malfaisante de ces eaux. Les missionnaires danois disent que l'éléphantiasis, ou le gros pied des chrétiens de saint Thomas, ne vient que des eaux dont ils boivent. C'est des eaux de neige qu'on dérive les goîtres, si communs parmi les habitants des Alpes; ils sont très-rares dans le Tyrol ; au lieu que dans les villages du Piémont, c'est une chose qui paraît si naturelle, qu'on y est un sujet de dérision lorsqu'on n'en a pas. C'est dans le plat pays que les goîtres se voient en Suisse : d'ailleurs c'est sur les montagnes que l'on y a l'eau la plus pure (1). — Le vin pris immodérément est pour les jeunes gens ce que le fumier est aux arbres, comme l'ont très-bien dit les meilleurs observateurs : le fumier pousse le fruit et fait périr les arbres ; le vin, dans ces cas-là, devient presque un poison : il attaque l'homme dans tous ses principes, ruine toutes les forces, détruit toutes les facultés de l'âme, cause des vomissements, des fièvres, la fureur, la folie, des convulsions, l'apoplexie, et quelquefois la mort. Le vin en général énerve lentement le corps, si l'on en prend un peu trop habituellement ; il dissout toutes les humeurs et fait périr par l'hydropisie ; mais les suites les plus communes de l'abus du vin, sont une disposition à toutes les maladies inflammatoires, à la goutte, à l'asthme, à l'hydropisie et à l'apoplexie. Ce sont les débauches du vin qui rendent les suffocations si fréquentes en Angleterre. — Les sujets sanguins et qui mènent une vie sédentaire s'attirent en général, par l'usage immodéré du vin, les douleurs les plus violentes au dos, aux reins, et la pierre. On a vu périr des gens par une inflammation de l'estomac, pour avoir inconsidérément bu du vin lorsque la bile leur était remontée dans l'estomac après une émotion violente. Bacon dit avoir vu confirmé par l'expérience ce que l'antiquité avait cru par rapport à l'effet du vin, sur le principe de la génération : il prétend donc que les buveurs de vin perdent leur virilité, ou n'engendrent que des filles, comme le disent les Anglais en plaisantant. — Les médecins regardent comme les meilleurs, pour l'usage ordinaire, les vins qui ont moins d'esprit et de sel, mais qui contiennent plus de terre et d'huile : tels que les vins de Neufchâtel chez nous, et ceux de Bourgogne; cependant les vins légers sont en général plus faits pour le corps que ceux qui ont trop de corps. La plupart des vins trop spiritueux sont, comme on dit, capiteux : on fait ce re-

(1) Muschembr. pense qu'il est très-possible que l'eau se change réellement en terre. Phys., § 1487.

(1) On peut voir dans Muschembroeck de plus grands détails sur les propriétés de l'eau et sur ses effets. Cet habile homme a rassemblé tout ce que l'expérience a pu découvrir d'intéressant.

proche au vin de Champagne; mais c'est peut-être le plus innocent de tous les vins, quand on n'en prend que raisonnablement. Le Bourgogne fait plus d'impression sur le genre nerveux; on conseille même le vin de Champagne à certains goutteux, sur la remarque que l'on a faite qu'il n'y a presque pas de ces maladies dans cette province : le Bourgogne au contraire irrite violemment cette maladie. Les vins du Rhin passent aisément, sont légèrement acidules, et déplaisent par là à bien du monde; mais, quand ils ont cinquante ou soixante ans, comme j'en ai vu, c'est un breuvage délicieux, auquel il ne faut néanmoins pas trop se livrer. Ces vins, en général, sont au-dessus d'un grand nombre d'espèces de vin.

Les uns préfèrent les vins blancs aux vins rouges, les autres pensent le contraire; on ne peut cependant nier que la partie colorante des vins rouges ne les rende moins coulants et fort lourds quelquefois. On s'aperçoit de cette partie colorante d'une manière fort sensible dans les urines des grands buveurs, lorsqu'ils sont malades surtout; c'est ce à quoi des praticiens peu attentifs ne songent pas, et ce qui leur fait prendre ce phénomène pour tout autre chose dans plusieurs maladies. On prétend aussi que les vins rouges ont une qualité astringente qui dessèche les solides et épaissit les humeurs. — Parmi les forts vins, le meilleur et le plus sain est, sans contredit, celui de Hongrie; il surpasse presque tous les vins de l'Europe, même les meilleurs de l'Italie, de l'Espagne et de la France. Ce vin croît dans le comté de Zemple, pays de la haute Hongrie, aux environs de Mad, Tolézua, Benye, Talga, Schadan, Kerestur, Tarzal, Sermesch et Tokay. Tous ces vins s'appellent vin de Tokay; il n'y a réellement entre celui-ci et les autres, presque aucune différence sensible : ces vins sont à peu près aussi bons les uns que les autres. On a remarqué que le meilleur vin de Hongrie fournit, après la fermentation, jusqu'à moitié de sa quantité, un esprit d'une odeur exquise; l'autre moitié a un goût douceâtre, mêlé d'un peu d'acidité. On a aussi observé qu'on ne retire pas tant d'esprit des plus excellents vins de la haute Hongrie, qu'on appelle *essence*, ou vin de *mère-goutte*, à cause de leur douceur huileuse : aussi il ne reste presque aucune partie acidule, mais avec certaine matière aqueuse, une matière épaisse, visqueuse, douce, et qui prend aisément feu quand elle est desséchée, et jetée dans le feu. Les vins même les plus inférieurs de la basse Hongrie n'ont point d'acidité, et ne déposent pas autant de matière tartareuse que les vins du Rhin.

Tous les vins, en général, sont pour un homme en santé comme le contrepoison des viandes; car le vin empêche, par son acide, l'alcali volatil de se développer autant qu'il le fait avec l'eau. Rogers a vu en Irlande des sujets attaqués de fièvres putrides, pour ne boire que de l'eau avec les viandes qu'ils mangeaient.

Les vins doux, ou ceux qui n'ont pas encore passé par le degré de fermentation requise, sont presque diurétiques comme tous les vins nouveaux; ils causent des spasmes à la vessie, des stranguries, et quelquefois même une ardeur très-cuisante dans la verge, comme le fait la bière en certaines circonstances; on la prendrait pour une vraie chaude-pisse; cela vient de la seconde fermentation qu'ils éprouvent dans le corps : mais il ne faut pas compter parmi ces vins les vins doux de France, d'Italie, d'Espagne et de Perse, qu'on fait cuire et évaporer à certaine quantité avant qu'ils commencent à fermenter. Cette espèce de cuisson empêche les principes de s'analyser spontanément, ce qui fait que ces vins ne s'altèrent pas par la suite et restent même long-temps doux. — On peut compter parmi les vins acidules ceux du Rhin, de la Moselle. Ces vins rendent, dans la distillation, un tiers d'esprit; le reste a un vrai goût de (1) vinaigre. Le vin du Rhin, qui n'est pas encore vieux, contient beaucoup de tartre. On croyait pouvoir expliquer par là pourquoi la pierre est une maladie si commune dans les Chapitres de l'Allemagne, où l'on ne boit presque que du vin du Rhin. Mais M. Schmidt a fait voir que le tartre n'est pas nuisible, et qu'il n'y en a pas dans le vieux vin du Rhin : il regarde donc l'acide de ce vin comme innocent, puisqu'il n'est pas nuisible dans le vinaigre; il prétend donc que la pierre ne

(1) J'ai trouvé par toute l'Allemagne et dans les Pays-Bas le vinaigre le plus insipide; ce qui prouve que les vins qui le fournissent n'ont que très-peu de principes spiritueux. On en fait aussi des autres liqueurs fermentées, mais il est encore plus mauvais.

peut pas être produite, vu que la pierre ne consiste que dans une aggrégation de particules lexivielles : que d'ailleurs cette maladie est très-rare aux environs du Rhin, et que ce vin est plus propre à dissoudre la pierre qu'à la former. Le vin de Moselle passe pour avoir moins de principe tartareux que le vin du Rhin ; mais il le conserve à tout âge, et il cause volontiers la goutte. — Les vins acides et austères des contrées de la Suisse, qui sont le long de la Reus, de l'Aar et de la Limmat, engendrent le plus les maladies articulaires ; mais d'un autre côté, on voit si rarement la pierre et la gravelle dans ces contrées, que je doute que le vin acide puisse jamais en être cause. On a observé que ce sont plutôt les vins cuits de France, d'Italie, etc., qui produisent ces maladies et la goutte. — Comme la fermentation peut bien avancer, mais non rétrograder, dit M. Macquer, le vin tourne quelquefois à l'aigre, et le mal est sans remède ; il n'est plus alors une liqueur faite pour la boisson. Une cupidité criminelle a néanmoins trouvé des palliatifs pour ces inconvénients. Les marchands jettent dans ces vins tournés à l'aigre différentes drogues pour en absorber l'aigreur, et les rendent par là un vrai poison. M. Macquer remarque encore que les alcalis et les terres absorbantes pourraient servir à refaire ces vins pour quelque temps ; mais, comme ces matières donnent au vin une couleur sombre ou verdâtre, et une saveur qui n'est pas plus agréable que l'aigreur qu'elles font disparaître, ces empoisonneurs se servent de la chaux de plomb pour rendre à ces vins une saveur douce, et qui n'en altère en rien la couleur ; elle arrête même la fermentation. Ce savant chimiste croit qu'il n'est aucun marchand de vin assez malheureux pour jeter de cette chaux de plomb ou de la litharge dans les vins, vu qu'ils ne peuvent ignorer les accidents terribles qui en résultent, et qui sont quelquefois suivis de la mort. Pour reconnaître cette fraude, il faut, dit cet habile homme, y verser du foie de soufre en liqueur. Si le précipité qui se fait alors est brun ou noirâtre, c'est une preuve que le vin est empoisonné par cette chaux : autrement le précipité est blanc, ou simplement coloré par le vin, lorsqu'on ne l'a pas ainsi empoisonné. — Gaubius a publié un autre moyen de reconnaître cette fraude. Il faut faire dissoudre de l'orpiment dans de l'eau de chaux : on verse de ce mélange dans le vin. S'il est empoisonné avec de la litharge, il devient rougeâtre ou noirâtre. — Le vin du Rhin est moins susceptible de fraude que tout autre, vu que les raisins secs, la litharge, et d'autres drogues illicites lui ôtent son goût acidule, et se font aussitôt reconnaître par là.

Les Hollandais falsifiaient autrefois les vins de France par le procédé le plus infâme. Ils imprégnaient leurs tonneaux de la vapeur de l'arsénic, du soufre et du bitume. Le vin se conservait long-temps frais et de bon goût : mais il causa dans les Indes des dysenteries mortelles. Quoique les vins que l'on falsifie en quantité à Hambourg, et qui se vendent dans la partie septentrionale de l'Allemagne, soient d'une douceur agréable, ils n'en sont pas moins mauvais, à cause de l'eau-de-vie qu'on y mêle. Ils donnent très-fort à la tête, et rendent le corps extrêmement lourd et indolent. On préfère aujourd'hui, en France, le vin de Champagne non mousseux, parce qu'on a reconnu que la plupart de ces vins n'ont (1) cette qualité qu'au moyen du jus de navet, ou du suc de bouleau qu'on y jette pour les rendre tels. Cette sophistication est la plus supportable de toutes, parce que le jus de navet est un excellent remède en bien des cas. — Le riz, et en général les végétaux fournissent, au moyen de la fermentation, une liqueur vineuse ; le palmier en rend aussi une semblable, mais ce suc vineux du palmier s'aigrit promptement. Les Suédois font un vin très-agréable avec les framboises. On en fait aussi de pareil en Angleterre ; on en fait même avec les fraises et les baies de sureau, Les Anglais aiment surtout ces derniers lorsqu'ils ont fermenté avec du sucre, et qu'ils sont fortifiés d'un peu d'eau-de-vie. On fait en Angleterre, comme en France, beaucoup de cidre avec les pommes et

---

(1) Les vrais vins mousseux ne sont guère plus avantageux que ceux-ci. Comme le vrai vin mousseux ne devient tel que parce qu'on le met en bouteille avant que la fermentation en ait assez dégagé d'air pour que le vin soit au degré ordinaire de tous les vins, ce fluide, porté dans le corps, y occasionne des flatulences et une ardeur considérable, tant à l'estomac qu'à la poitrine, comme je l'ai éprouvé plusieurs fois à Châlons-sur-Marne. Ces vins font même perdre l'appétit d'une manière surprenante.

les poires. Cette liqueur passe pour être plus substantielle que le vin ordinaire. Le poiré est (1) *mou* ; mais ses effets sont aussi funestes que ceux du cidre de pommes, si les poires dont on le fait ne sont pas parvenues à une parfaite maturité. Ces différents cidres causent des constipations terribles, et même la colique de Poitou, ou la même que celle du vin sophistiqué avec de la litharge. L'espèce de cidre qu'on fait en Angleterre avec des pommes sauvages passe pour être de meilleure garde, et plus saine.

Lés Égyptiens font un vin avec les dattes ; cependant ils lui préfèrent l'eau. Les Chinois font du vin du riz distillé. Tous ces vins, ou plutôt toutes ces liqueurs spiritueuses nuisent au moins par leur aigreur aux estomacs faibles, et qui sont déjà incommodés d'humeurs acrimonieuses. — La bière est d'usage dans presque tous les pays : on la fait à la Chine avec du riz, et en Amérique avec du maïs. La partie mucilagineuse des grains, dont la bière est chargée, la rend nutritive à certain point. On croit qu'elle garantit de la pierre à cause du houblon ; mais la quantité d'air qu'elle renferme est extrême. La meilleure de toutes les bières est *la mumme*, ou la bière de Brunswick : elle ne le cède presque pas au vin d'Espagne, et ne s'aigrit même pas sous l'équateur ; mais je regarde cette bière, aussi bien que tous les vins huileux, comme de vrais médicaments. On peut s'en bien trouver, mais c'est par l'usage convenable qu'on en fait : autrement ce sont autant de poisons qu'on se porte dans les humeurs. La bière devient très-nuisible si elle n'a pas fermenté. Les Hollandais aiment cette bière par préférence, et rient de tout leur cœur lorsqu'ils la voient écumer ; mais ce bouillonnement est une preuve que la fermentation n'a pas été assez longue. Cette bière cause une dysurie ; et, selon Boerhaave, des coliques convulsives, des inflammations à l'estomac, aux intestins, lesquelles sont suivies de la mort en peu de temps. On lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, qu'un gentilhomme mourut, malgré tous les secours possibles, après avoir bu une grande quantité de forte bière renfermée dans une cruche, et qui n'avait pas encore tout-à-fait fermenté. On lui trouva, en l'ouvrant, les intestins énormément distendus par des vents.

L'usage des breuvages distillés cause au genre humain des maux incurables. De ce nombre sont l'eau-de-vie, que Sydenham voulait qu'on ne conservât que pour l'usage extérieur : soit l'eau-de-vie de vin, soit de blé, ou l'eau de cerise ; le *tafia* ou l'eau-de-vie de sucre, qu'on appelle aussi *rhum* ; l'arak (1) ou l'eau-de-vie de riz, et toutes les huiles spiritueuses qu'on sert aujourd'hui sur toutes les tables, où la mort va comme aiguiser sa faux par les mains de la volupté.—L'eau de-vie de blé a beaucoup moins de corps que l'eau-de-vie de France, surtout celle de Cognac et d'Orléans. Cette eau-de-vie de blé contient neuf parties d'eau sur cinq d'esprit, au lieu que l'eau-de-vie de France contient neuf parties d'esprit sur sept parties d'eau : outre cela la bonne eau-de-vie a une odeur spiritueuse agréable, qu'elle conserve presque jusqu'à la dernière goutte, aussi bien que sa force : ce qu'on ne voit pas à l'eau-de-vie de blé ; d'ailleurs, celle-ci a toujours un goût acidule, et même de l'âcreté. Les eaux-de-vie de la Rochelle ont aussi quelque chose de cette même âcreté, mais l'eau-de-vie de blé prend plutôt feu, et semble porter plus de chaleur dans le corps, malgré certaine fadeur qu'on y remarque aussi.

Le *kirsch-wasser* (ou esprit tiré des cerises) se fait surtout en Suisse, et ne le cède en rien à l'eau-de-vie de France, lorsqu'il est vieux, et qu'il n'est pas tiré de prunes de damas, ou de prunes quelconques : l'âge l'améliore toujours. Il fait, avec le sucre et le jus de citron, un punch excellent. — Le tafia, rhum ou eau-de-vie de sucre, est une liqueur plus huileuse que l'eau-de-vie

(1) Je ne sais comment M. Z. prend ici le mot *Weich*. Le poiré n'a réellement pas tant de corps que le cidre de pomme ; mais il est infiniment plus violent, quoique cette violence ne soit que passagère. La plupart des cidres qu'on vend à Paris sont sophistiqués avec de l'alun et du miel.

(1) On appelle aussi *arack*, proprement dit, ou *arrack*, la liqueur qui vient de la distillation du jus de cocotier, que l'on fait découler des arbres par incision. Ce nom se donne dans l'Inde à toute liqueur forte, et même à notre eau-de-vie. Le vrai arrack est purgatif quand il est nouveau, et porte beaucoup à la tête lorsqu'il est vieux.

ordinaire. L'arrak est encore plus fort, plus balsamique, et contient une huile très-atténuée. — L'usage modéré de ces boissons serait peut-être plus salutaire que nuisible, si on se contentait d'en connaître seulement l'usage; mais il est peu d'hommes qui soient fous (1) avec raison, ou qui se contentent de se livrer à une folie agréable. J'ai vu nombre de médecins prêcher sans cesse diète et régime, et qui ressemblaient à ce bon capucin, qui, en prêchant sur la gourmandise, rotait à chaque instant. — Le monde est rempli de préjugés funestes au sujet des liqueurs spiritueuses. On m'a soutenu, en Suisse, que le kirschwasser est rafraîchissant; j'ai cru devoir répondre, que selon le peuple et les Indiens, le poivre rafraîchit; et qu'un sophiste a dit que le feu est froid, et la neige chaude.

Pecquet prétendit qu'il ne fallait pas d'exercice pour faire la digestion, mais quelque boisson spiritueuse : il conseilla donc de boire un petit verre d'eau-de-vie après le repas, et le fit lui-même. Il sembla s'en bien trouver pendant quelque temps; mais à la fin son estomac et ses intestins en furent tellement raccornis, qu'ils ne laissaient plus passer que l'eau-de-vie. Pecquet fut obligé de quitter son emploi, et devint bientôt la victime de sa folie. — Non-seulement ces boissons ne facilitent pas la digestion; elles y sont au contraire un très-grand obstacle. Elles semblent d'abord fortifier; mais bientôt elles causent une inertie qui devient générale. On ne dira jamais non plus que l'ivrognerie soit l'antidote de la gourmandise. — On emploie les boissons spiritueuses contre les flatuosités; elles semblent en effet les faire cesser pour peu de temps, mais les vents reparaissent bientôt. Au lieu d'attaquer la cause de ces flatuosités, on se borne à en arrêter les effets, et l'on augmente cette cause en suspendant ses effets pour un instant. Comme ces flatuosités viennent de la faiblesse des viscères, le mal devient encore plus grand après l'usage de ces médicaments absurdes, qui laissent après leur effet un relâchement encore plus considérable. J'ai connu un homme hypochondriaque, qui buvait tous les soirs un petit verre d'eau-de-vie de France, pour obvier à ces flatuosités; mais son mal en augmenta de jour en jour : les flatuosités furent suivies de très-grands vertiges; il augmenta la dose de son eau-de-vie : il fut frappé d'apoplexie et mourut à la fleur de son âge. — J'ai connu un autre homme attaqué de la même maladie, et dont l'épouse avait quelquefois une humeur assez fantasque. Il crut pouvoir se mettre au-dessus de ces boutades de son épouse, en buvant chaque fois que cela arrivait, un petit coup d'eau-de-vie, disait-il : mais comme les bizarreries de cette femme revenaient souvent, il augmenta sa maladie à proportion qu'il buvait. Il se sentit enfin, après tant de récidives, des anxiétés extrêmes; il eut des diarrhées très-violentes, et tomba enfin dans un affreux désespoir toutes les fois qu'il plaisait à l'aimable épouse de pousser un peu loin ses singularités. — L'eau-de-vie quelconque durcit toutes les parties du corps, les resserre. Ceux qui en boivent immodérément se trouvent dans le cas des hydropiques, *quo plus sunt potæ plus sitiuntur aquæ;* plus ils cherchent à éteindre la soif qui les dévore, plus l'eau-de-vie leur enflamme les entrailles; et leur estomac perd à la fin, raccorni et durci, toute sensibilité; ils ne sont plus affectés que de l'impression de cette liqueur. Ces gens meurent ordinairement de maladies inflammatoires de poitrine, ou de l'asthme, ou d'hydropisie de poitrine, ou de polybes formés dans le cœur par un phlegme tenace, s'ils ne périssent pas d'apoplexie (1).

Thierry a trouvé, chez les buveurs de profession, les bronches rétrécies souvent d'un bon tiers. Je sais même, par expérience, que ce rétrécissement se fait sentir à quelques sujets lorsqu'ils sont ivres. Van-Swieten a trouvé dans une femme qui avait aimé l'eau-de-vie,

(1) *Cum ratione insanire*, ou *insanere insaniam hilarem*, comme le disaient les Latins.

(1) Une personne avec qui je parlais il n'y a pas long-temps des abus de l'eau-de-vie, me dit qu'elle connaissait un homme âgé de près de quatre-vingt-dix ans qui ne prenait tous les jours qu'un peu de pain et une demi-bouteille d'eau-de-vie, ce qui faisait toute sa nourriture depuis très-long-temps. On a vu mourir deux hommes, il y a quelques mois, pour s'être enivrés d'eau-de-vie : trois autres, qui s'étaient également enivrés avec eux, en furent très-mal.

la rate, le pancréas, le foie, les poumons très-durs, et généralement toutes les glandes extrêmement dures, et pour ainsi dire pétrifiées. — Je ne puis être du sentiment de Thierry, qui dit qu'on peut boire impunément des liqueurs spiritueuses dans les pays froids comme dans les pays chauds. Il croit que ces boissons, dont l'usage fait tant d'impression dans un climat tempéré, affecteraient à peine un Européen qui en prendrait en même quantité entre les tropiques, ou près des cercles polaires, ou à une certaine hauteur de l'atmosphère. Cette opinion paraît fondée sur deux observations : 1° Smith dit que la même dose de vin qui enivre en Europe, entretient à peine les esprits vitaux dans la Guinée, à cause de la transpiration continuelle et même excessive qui a lieu dans cette contrée. 2° On a aussi observé que ces boissons n'échauffent pas plus que l'eau dans les pays froids. — Il est vrai que la transpiration est très-grande dans les pays chauds, qu'on y est bientôt épuisé, et que l'on est obligé pour cette raison de reprendre de nouvelles forces d'une manière quelconque. Les marchands qui traversent les déserts de l'Asie, pour aller en Turquie et en Perse, étanchent très bien leur soif avec un verre d'eau-de-vie, ou de vin de Perse ou d'Espagne le plus fort. Le vin est indispensable à tous les Européens qui se trouvent à Carthagène d'Amérique. En effet, tous les habitants se plaignent de maux d'estomac, lorsque les galions tardent trop à arriver; les Espagnols sont alors obligés de mêler du piment ou jamaïque dans leurs aliments, pour s'exciter à manger. — Ces observations nous font voir qu'on est réellement obligé de prendre de ces boissons dans les pays chauds, pour étancher au moins la soif par leur impression passagère; et que, dans les chaleurs excessives, il en faut prendre plus à cause de l'épuisement extrême que l'on éprouve alors. C'est aussi ce que l'expérience nous apprend; nos chasseurs suisses disent que rien ne désaltère tant en été que l'esprit de cerise; mais ils disent aussi qu'il en faut prendre modérément. J'ai aussi vu des sujets délicats, obligés de boire du vin de temps en temps pendant les grandes chaleurs, pour ne pas tomber dans de fréquentes défaillances; mais cela ne prouve pas que les boissons spiritueuses soient innocentes pendant les chaleurs. — Ces boissons paraissent innocentes pendant les froids, ou dans les climats septentrionaux; surtout lors de cette température. Nous voyons en effet que l'eau-de-vie est une boisson d'un grand usage dans le Nord. On ne peut faire ce reproche au général de l'Allemagne : je vois néanmoins que l'eau-de-vie commence à se faire si bien goûter dans la basse Saxe, même comme une panacée universelle, que les femmes répondent fort plaisamment aux médecins qui leur reprochent de ne pas avoir pris les médicaments ordonnés : *Mais je bois de l'eau-de-vie!* M. de Haller a pensé que les concrétions pierreuses ne se trouvaient si communément dans la vésicule du fiel, parmi le petit peuple de Gottingue, qu'à cause de l'usage immodéré de l'eau-de-vie.

On boit beaucoup d'eau-de-vie en Pologne. Les gens de condition, en Danemark, prennent habituellement des liqueurs le matin; et l'on en verse à table un petit verre sur chaque mets de difficile digestion. On présente des liqueurs, en Suède, avant de se mettre à table, pour ouvrir l'appétit. L'ivrognerie s'augmente à l'excès en Sibérie. Les Lapons commencent, dès l'âge de deux ans, à boire de l'eau-de-vie; leur penchant pour cette liqueur est si grand, qu'on a été obligé d'en défendre l'entrée chez eux. C'est aussi chez les Islandais une passion générale que cette boisson. Il n'y a que les Groënlandais qui en usent modérément parmi les nations du Nord : c'est peut-être parce qu'ils trouvent plus de goût à leur huile de poisson; mais cet usage si général et en même temps si abusif de l'eau-de-vie ne prouve pas que les boissons spiritueuses soient innocentes dans le Nord. Un Lapon prend de la noix vomique lorsqu'il a la colique : on en connaît les dangereux effets parmi nous. Un Russe (1) boit de l'eau-forte dans le cas de besoin. — Mais voici des faits qui nous prouvent incontestablement le danger des liqueurs spiritueuses. Bernier nous dit que les Anglais se font périr au Bengale avec leur punch. Les Européens éprouvent fréquemment les funestes effets de l'eau-de-vie de riz ou de l'arak à Ma-

(1) Un domestique russe a prouvé ici, à Paris, que M. Z. n'avance rien de hasardé. Cela ne lui a pas fait plus d'impression que l'eau-de-vie; mais cet homme tremble de tous les membres.

labar, si on en doit croire les missionnaires de Tranquebar : les Malabares l'ont en horreur. Bontius dit qu'il ne périt tant de matelots hollandais aux Indes, que par l'usage de l'arak. Cheyne dit que l'usage immodéré que les Anglais font du punch en Amérique, leur cause des coliques convulsives très-fréquentes, des spasmes, des paralysies ; et la mort qui suit de près ces maladies. De bons mémoires de la Jamaïque, me disent qu'il ne se passe pas d'année que le punch, fait avec le rhum, n'enterre mille âmes. Cette boisson est si forte, que les Anglais nouvellement débarqués dans ce pays ne peuvent la soutenir ; et le moindre abus qu'ils en font leur cause des fièvres terribles, qui deviennent mortelles en peu d'heures. Ulloa dit qu'il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes au Pérou, parce que les hommes s'y ruinent le tempérament à boire du tafia dès leur jeunesse. — Les lois et les religions des peuples méridionaux prouvent qu'on a regardé chez eux l'ivrognerie comme très-dangereuse sous leur ciel brûlant. Les Carthaginois avaient une loi qui interdisait l'usage du vin. Mahomet défendit le vin, et les Turcs s'en abstiennent. La loi des idolâtres de l'Indostan défend le vin. Quoique les Maures de l'Indostan ne s'embarrassent pas beaucoup de la superstition de ce pays là, ils sont cependant très-sobres. Montesquieu a très-bien dit que l'ivrognerie fait tomber l'homme en frénésie dans les pays chauds, et le rend stupide dans les pays froids. — Il me reste encore à parler du thé, du café, du chocolat, comme causes éloignées des maladies. Incapable de flatter les préjugés lorsqu'ils peuvent nuire, je vais dire franchement ce que je pense de ces boissons si fort à la mode, sans m'inquiéter de ce que l'ignorance peut dire à ce sujet. Bacon était surpris que les boissons chaudes eussent été si négligées des modernes : cet homme si pénétrant verrait aujourd'hui avec douleur que cette négligence non-seulement n'a plus lieu de nos jours, mais qu'on prend aujourd'hui de ces boissons à l'excès. — Le thé n'est autre chose que les feuilles d'un arbrisseau qu'on cultive avec soin au Japon et à la Chine. On fait beaucoup de distinction entre les différentes sortes de thé, par rapport à la couleur, à l'odeur, au goût et à la figure des feuilles. Les Chinois y font des distinctions, qui sont purement arbitraires. Lu-Yu dit qu'il y a un nombre infini d'espèces de thé, toutes distinguées par des noms particuliers. On trouve peu de véritable thé dans les contrées septentrionales de la Chine. Les marchands chinois vendent assez ordinairement des feuilles de plusieurs autres arbres pour du thé. On prend pour du thé, dans la province de Chan-Ting, une espèce de mousse très-amère qui croît dans le sol pierreux d'une montagne située près de Mong-Yng-Hyen ; cependant on peut assurer que toutes les espèces de vrai thé se réduisent à un petit nombre, et qu'outre cela, ce sont les feuilles d'un même arbuste. — Les deux genres principaux du thé sont le thé vert ou le song-locha, et le thé-bou ou le Y-cha. On se sert du thé vert à la Chine pour recevoir les visites ; mais le thé-bou est d'un usage beaucoup plus général dans tout l'empire. Les connaisseurs divisent le thé-bou en trois espèces. La première vient des arbrisseaux nouvellement plantés ; elle s'appelle maucha. On ne s'en sert que pour faire des présents, et il est aussi particulièrement d'usage pour l'empereur. C'est le vrai thé impérial ; cependant la livre n'en coûte, dans le pays où il croît, que quarante-trois sous environ, monnaie de France. La seconde espèce est celle des feuilles plus avancées : on le vend à la Chine sous le nom de bon thé-bou. La troisième espèce consiste en des feuilles très-grandes, et qui ont toute leur maturité ; c'est la plus commune et la moins chère. La fleur du même arbrisseau fournit aussi une espèce de thé. Ce thé est extrêmement cher, quoiqu'il n'ait rien de particulier ni dans sa couleur, ni dans son goût, et que par cette raison même on s'en serve peu chez l'empereur.

Toutes ces espèces croissent sur le même arbrisseau, selon Cuningham, et leur variété ne vient que de la grandeur des feuilles, ou du temps où on les cueille, et on les fait sécher. — Cuningham divise le thé qu'on apporte en Angleterre, en thé vert fin, en thé vert commun, et en thé-bou. Le meilleur thé-bou est le bourgeon même de l'arbrisseau. On le cueille au mois de mars, et on le fait sécher au soleil. Le bon thé-bou doit se cueillir en mai, et le thé vert en mai et juin ; mais celui-ci se sèche au feu. Les feuilles de thé changent promptement de qualités, de grandeur et de goût. La moindre négligence dans la récolte, les rend aussitôt d'une espèce in-

férieure. La plus grande partie du thé qu'on voit en Europe, vient de la Chine, par Canton. Le plus cher, et le meilleur que j'aie pris, est celui qu'apportent par terre les caravanes russes qui vont tous les deux ou trois ans à Pékin. Il appartient au souverain de la Russie, comme tout le commerce qui se fait par ces caravanes ; il ne passe dans d'autres mains que comme présent. — Au reste, on falsifie l'odeur et la saveur du thé, en y mêlant différentes choses ; mais surtout le thé-bou dans lequel on jette une infusion de terre de Japon. — Le petit peuple de la Chine fait bouillir le thé de la dernière sorte en grande quantité, dans un chaudron, pour la boisson ordinaire. Les gens plus relevés prennent leur thé, qui est d'une qualité supérieure, à peu près comme on le prend en Europe, sinon qu'ils n'y mettent pas de sucre. Il n'y a que les Tartares qui le prennent avec du lait. Au Japon, on le met en poudre pour le mêler avec de l'eau, et on l'agite comme du chocolat jusqu'à ce qu'il écume, ensuite on le prend sans sucre. — Les Asiatiques en général, mais surtout les Chinois, vantent le thé comme un médicament de la vertu la plus grande et la plus étendue. J'ai vu des recettes chinoises pour l'épuisement des esprits vitaux, pour le mal de tête, le ténesme, les hémorrhoïdes, la cardialgie; pour la constipation qui a lieu après les couches; pour les douleurs de reins; pour tous les cas de poison; pour les cuissons qui ont lieu dans la petite-vérole; pour les amas de flegme dans la gorge; pour les envies de vomir; pour la suppression des règles et la toux; toutes recettes qui n'étaient composées qu'avec du thé, ou auxquelles le thé servait de base ou d'excipient : mais on sait trop bien que les Chinois vantent extraordinairement tout ce qui est du crû de leur sol ; et combien on juge faux lorsqu'on juge dans l'enthousiasme.

Le thé vert passe par toute la Chine pour être corrosif, quoiqu'on y pense aussi qu'un estomac faible peut s'accommoder du bon thé-bou. Cependant je lis dans des écrivains dignes de foi, que l'abus du thé produit à la Chine des maladies de nerfs les plus violentes, le diabète, une consomption et la mort. Le Ling-Fi ordonne conséquemment de ne prendre que peu de thé, et jamais à jeun. L'auteur du livre Tchang-Sing, ou de l'Art de se procurer la santé et une longue vie, dit, sous le règne de Cang-Hi : « J'avoue réellement que le thé ne m'est » pas agréable, et que mon estomac se » révolte lorsque je suis obligé d'en prendre. » dre. Peut-être que la faible constitution » tion que j'avais dans ma jeunesse est » la cause de cette antipathie. » Cet aveu nous montre combien se sont abusés les médecins européens, en voulant imaginer les raisons pour lesquelles le thé est si salutaire aux Asiatiques, et si contraire aux peuples de notre continent. — On a cependant raconté des merveilles que le thé faisait aussi en Europe. J'entends continuellement vanter ces prodiges par les personnes qui souffrent même le plus de son usage, et cela sous mes yeux. Une chose passée en habitude guérit, comme on le sait, bien des maux, et prévient même ceux que l'on n'a pas. Deux médecins hollandais, Craanen et Bontekoe, écrivirent dans le dernier siècle, peut-être en faveur de la compagnie des Indes hollandaises, que le sang était dans son état de perfection lorsqu'il était le plus fluide, et que même il n'avait dans cet état aucune disposition à aucune maladie quelconque. Bontekoe voulait donc que l'on prît tous les jours jusqu'à cent, et même deux cents tasses de thé, pour se préserver de toutes les maladies possibles. Il niait absolument que le thé affaiblisse l'estomac. Il avait sans doute un estomac de fer.

Ce sentiment devint général : on but du thé sans garder de mesure, afin de bien délayer le sang, ou plutôt afin de faire monter les actions de la compagnie des Indes. Boerhaave arrêta heureusement les progrès de cette opinion, et les ravages qu'elle causait. Il fit voir, d'une manière triomphante, que la vraie nature de la consomption est dans la fluidité même du sang ; que ceux qui sont dans cet état ont, à la vérité, plus d'agilité et plus de facilité à saisir et comprendre les choses; mais qu'ils dépérissent aussi comme en fondant de jour en jour, ne se rétablissent jamais, et meurent enfin après un épuisement total, si le médecin n'est pas assez heureux pour leur rendre le sang plus épais. L'usage seul du thé n'est pas même suffisant pour atténuer le sang, comme le prétendait Bontekoe; car je remarque que cette boisson fait tomber dans une mélancolie stupide, loin que les malades aient cette sérénité d'esprit qui se voit dans quelques espèces de consomption ; mais Boerhaave a suffisamment prouvé ce qu'il avait entre-

pris. — On nous dit que le thé pousse les urines, la sueur, les obstructions, guérit le mal de tête, la léthargie, la palpitation de cœur; qu'il rend le corps actif, réveille les esprits : d'autres ajoutent qu'il fortifie l'estomac et les intestins, qu'il est bon pour les dégoûts, les indigestions et les cours de ventre. Il est des gens qui regardent le fort thé vert comme émétique, et vantent cependant l'usage du thé aux personnes hypochondriaques ou hystériques. J'avais autrefois la table, en qualité de médecin, chez un théologien partisan de la philosophie wolfienne, et hypochondriaque du premier rang. Il regardait le thé comme l'antidote de sa maladie; et, dans cette persuasion, il versait du thé sur tout ce qu'il mangeait : ce qu'il me vantait comme fort salutaire. Il regardait au contraire le café comme très-nuisible, et, par cette raison, ne se servait à son déjeûner que du marc de la veille. Il en remplissait une tasse à moitié, versait du thé dessus, et avalait cela dans l'intention vraiment philosophique de se laver l'estomac. — On ne saurait nier, dit M. de Haller, que le thé ne cause, pour quelque temps, certaine gaîté dans les pensées, certain feu poétique; c'est pourquoi je conseille l'usage modéré du thé à ceux qui se portent bien. Je remarque qu'il facilite réellement les sueurs, et qu'on l'emploie souvent avec succès dans cette vue, lorsqu'il est besoin de le faire. Il empêche aussi de s'endormir; il lave, nettoie l'estomac surchargé, en s'abstenant en même temps de toute nourriture. Il est réellement alors innocent, en le prenant même, si l'on veut, avec une infusion d'une autre plante convenable, comme j'ai coutume de le prendre moi-même, et avec utilité.

Je conseille aussi le thé à tous ceux qui sont obligés de s'exposer au froid (1), surtout en voyage, parce qu'il est le préservatif le plus sûr et le meilleur contre la pleurésie et toutes les autres inflammations. Je le conseille particulièrement à ceux qui, après être restés exposés à un froid humide, rentrent au logis tout transis : on prévient par là les mauvais effets d'une transpiration arrêtée, et l'on sent bientôt cesser la pesanteur et la lassitude qui en résulte d'abord. En quoi consiste donc principalement, dans ces cas-là, le vrai avantage du thé? Boerhaave répond que c'est dans l'eau tiède. — Mais il faudrait être un Sangrado, pour croire que l'eau tiède soit avantageuse à tous les estomacs. Hippocrate a déjà dit que l'abus de l'eau tiède, ou la *thermoposie*, amollit la chair (1), affaiblit les nerfs, rend stupide, cause des hémorrhagies, des défaillances et de là la

(1) J'ai connu, moi troisième, la vérité de ce que dit ici M. Z. en passant de Dordrecht à Bréda : en 1756, je fus obligé de prendre la voie du Mordyk, et de faire le trajet, tantôt sur la glace, tantôt au milieu de monceaux énormes de glaces. Le froid que j'y ressentis, aussi bien que deux personnes de la compagnie, fut si vif, que depuis les hanches jusqu'au bout du pied, nous perdimes presque tout sentiment et tout mouvement. On nous porta dans l'auberge : l'hôtesse intelligente nous refusa toute autre boisson que le thé, nous disant qu'elle en connaissait les bons effets en pareilles circonstances. Nous suivîmes son avis, et nous ne tardâmes pas à nous réchauffer.

(1) L'eau, mais particulièrement l'eau chaude prise abondamment, nuit directement, en ce qu'elle délaie trop la lymphe, en emporte la partie nutritive, soit par les urines, soit par les sueurs, et appauvrit ainsi le sang, qui par là doit nécessairement devenir un fluide déterminé à la putréfaction. L'eau, abreuvant pareillement tous les solides, en enlève aussi tout ce qui en entretient la force; la fibre s'affaisse, se relâche, et perd tout mouvement d'oscillation : il ne se fait plus d'action réciproque des fluides sur les solides, et des solides sur les fluides : de là la stagnation des fluides épais qui restent, et les engorgements d'où il résulte tant de maux. Un ecclésiastique, chanoine à Saint-Cloud, vient enfin de mourir pour s'être obstiné, malgré mes avis, à prendre des boissons aqueuses immodérées. Cet homme jouissait, il y a quelques années, de la santé la plus robuste. Il lut par hasard l'ouvrage intitulé : l'*Eau, remède universel*; et à la moindre incommodité, il mit en pratique les rêveries de cet ouvrage et de quelques autres analogues. Il devint bientôt hypochondriaque, éprouva des rétentions d'urines opiniâtres, des éruptions dartreuses au col, aux cuisses, au scrotum. Sa respiration s'embarrassa extrêmement. Je me trouvai chez lui il y a quelques mois : je l'avertis du danger dont il était menacé; mais il me répondit qu'il connaissait trop bien la bonté de son remède. Tel est le peuple. Il mourut quelques jours après que je l'eus quitté.

mort. — Le thé est donc nuisible à plusieurs égards de la manière dont nous le prenons; soit qu'on attribue toutes les vertus de ce breuvage au thé même, ou à la fermentation du sucre, ce que je ne crois pas, ou à l'eau tiède autant qu'au thé. Je n'insisterai pas ici sur ce que dit le célèbre Linnæus, que les plantes qui approchent du thé sont la plupart vénéneuses : car je vois chez nous des dames ne prendre que de l'eau tiède avec du sucre et de la crême, et en éprouver les mêmes effets que ceux du thé : d'ailleurs Linnæus pense que ce n'est que le thé tout nouveau dont on doit boire l'infusion avec circonspection. Cette règle ne peut avoir lieu que pour les Chinois et les Japonais; parce qu'en effet le thé tout récent produit une espèce d'ivresse. Voilà pourquoi les lois de ces peuples fixent le temps où l'on peut commencer à prendre du thé; mais il me suffit que le thé soit incontestablement la cause des effets déterminés dont j'ai parlé.

Le thé a quelque chose de pénétrant qui se porte même dans l'intimité de nos solides, et qui discute, atténue toutes nos humeurs. Je vois nos praticiens routiniers suisses, uniquement occupés de chercher à atténuer les humeurs dans le traitement des affections hypochondriaques et hystériques; mais je remarque en même temps qu'il en résulte un relâchement incurable, que les digestions en sont entièrement altérées, que les flatuosités augmentent de plus en plus, et qu'enfin la mélancolie devient alors comme un pesant fardeau qui accacable les malades. On sait qu'après les fréquentes saignées, rien ne donne tant la mine cadavéreuse, que l'usage immodéré du thé. Nous avons vu en Suisse un gentilhomme qui, à tous égards, savait prendre un ton de roi : on lui dit un jour que rien ne relevait tant la majesté d'un roi, que lorsque tout avait l'air pâle autour de lui. Il faisait donc saigner ses domestiques tous les mois, et les obligeait en même temps de prendre chacun cinquante tasses de thé par jour. — On ne peut disconvenir de tous les effets du thé, relativement aux maux hypochondriaques et hystériques. Je buvais du thé pendant une partie de la nuit, étant à Gottingue, afin de ne pas m'endormir, ce qui me réussit réellement; mais au bout de deux ans le sommeil m'avait abandonné aussi bien que mes forces, et j'avais la tête aussi faible que l'estomac. J'ai vu plusieurs personnes de mes connaissances dans le même cas, et par la même cause; mais j'ai remarqué depuis ce temps-là, en Suisse, que le thé rendait à nombre de mes malades le pouls très-lent et faible; leur causait des mouvements hypochondriaques, des soulèvements d'estomac, des flatuosités, des palpitations de cœur, des suffocations hystériques, un tremblement, des vertiges, des évanouissements, les pâles couleurs, et souvent la mélancolie la plus profonde; et que les sujets hypochondriaques ou hystériques sentent surtout les tristes suites de leur maladie dès qu'ils ont pris du thé. Freind a connu une femme à qui l'usage du thé avait causé une incontinence d'urines, et ensuite la suppression de ses règles. — Nombre de sujets hypochondriaques s'imaginent avoir l'estomac froid, et s'y prennent de différentes manières pour l'échauffer. Les uns ont toujours une fourrure sur l'estomac, d'autres prennent très-chaud tout ce qu'ils mangent; la soupe ne vaut rien, disent-ils, si l'on ne la mange pas très-chaude, ou ils prennent leur thé bouillant pour ainsi dire. Je connais un de ces sujets à Zurich, et que j'estime particulièrement : cet homme a continuellement la théïère à la main, et boit de sa lessive chinoise depuis le matin jusqu'au soir pour se réchauffer, dit-il, l'estomac; mais cet homme a le corps rempli de vents; il est sujet à des coliques lorsque ces flatuosités ne sortent pas aisément, il a toujours quelque chose de farouche, et trouve à redire à tout : aussi est-il toujours retiré. Je ne dirai pas à ces gens qu'ils n'ont pas l'estomac froid; mais j'appellerai cette prétendue froideur un relâchement extrême; et c'est le thé qui en est la seule cause. — Nos dames se passeraient aussi peu de leur bouilloire aux heures marquées, que de leur table à jouer : voilà pourquoi les fleurs blanches sont une maladie aussi commune parmi nos Suissesses que parmi les Flamandes et les Hollandaises. Je guéris tous les jours cette maladie, quoique lentement, en employant tout ce qui est contraire aux effets de l'eau tiède, comme la rhubarbe, les martiaux, l'extrait de quinquina, et, en général, tous les toniques les plus forts. Je suis accoutumé depuis long-temps à demander si l'on a des fleurs blanches, aussi librement que je demanderais si l'on est enrhumé, et l'on me répond là-dessus sans plus de cérémonie. J'ai remarqué cette

maladie chez des Suissesses de (1) dix ans, et à un très-haut degré. Cheyne dit que les fleurs blanches attaquent aujourd'hui la portion la plus aimable du beau sexe, et que ces femmes en sont presque toujours stériles. Cette stérilité vient réellement assez souvent des fleurs blanches, mais elle dépend aussi d'autres causes. J'ai aussi fait cesser la stérilité, en faisant cesser un état extrêmement irritable de la matrice et du vagin. Toutes les femmes n'ont pas, il est vrai, le vagin si irritable lorsqu'elles ont des fleurs blanches, quoique la matrice le soit presque toujours. Toutes celles qui prennent du thé n'ont pas des fleurs blanches, et toutes celles qui en sont incommodées ne prennent pas du thé; mais la plupart n'en sont redevables qu'au thé; car ces fleurs blanches ne viennent que du relâchement des vésicules (2) pituitaires de la matrice.

On observe outre cela que l'usage même modéré du thé, quoique très-rare, est aussi très-nuisible à ceux dont les solides tendent d'eux-mêmes à se relâcher et à s'affaisser; il est vrai que le relâchement qui suit l'usage de cette boisson ne se fait pas sentir immédiatement après, dans des sujets dont les forces sont encore plus grandes que celles de ce poison lent; mais chaque effet ne suit pas toujours sa cause avec promptitude, autrement les hommes seraient en général plus sages qu'on ne les voit ordinairement. Je crois donc avoir droit de conclure que le thé est réellement la cause, quoique éloignée, d'un grand nombre de maladies. — On doit en dire autant du café; cette graine est originairement le produit d'un arbre de l'Arabie heureuse et de l'Ethiopie. Les anciens Grecs ne paraissent pas l'avoir connu, et les auteurs arabes n'en font pas non plus mention. Ce fut au commencement du quatorzième (1) siècle

---

(1) Hoffmann a vu une fille attaquée de cette maladie dès sa naissance : d'autres l'ont observée chez des filles de deux ans, quelles qu'en fussent les causes.

(2) Morgagni, dit M. Raulin, a trouvé les matrices de différents âges parsemées dans leur face interne de vésicules ou tubercules glanduleux qui rendaient une mucosité naturelle, dont la partie qui répond au col de ce viscère, était toujours remplie. Toutes ces glandes, dans leur état naturel, rendaient une humeur gélatineuse, muqueuse, filamenteuse et transparente. Pour peu qu'elles fussent dégénérées, la mucosité changeait de nature; elle était plus épaisse, plus fluide et de différentes couleurs. Dans ces différents états, lorsqu'il avait nettoyé la cavité de ce viscère souillée de cette humeur, il la comprimait, et en faisait découler de nouvelle par gouttes sensibles, de la même nature et de la même qualité que celle qu'il avait ôtée. Ces glandes ou vésicules étaient plus apparentes dans les matrices des femmes qui avaient eu des fleurs blanches : la matrice en était affectée vers son col, et quelquefois le vagin dans toute son étendue.

(1) Quelques écrivains modernes prétendent que le café ou le cawé, ou *bon ban*, *bunnu*, a été connu de temps immémorial. On a recours, pour le prouver, à plusieurs passages des livres hébreux. On pense donc que le mot *kali* qui se trouve dans différents endroits de ces livres, surtout dans le deuxième livre de Samuel, où il est répété deux fois, c. 17, vers. 28, doit s'entendre du café. Le mot *kali* signifie un grain rôti ou brûlé. Ludolf l'avait entendu du café, mais ensuite il a changé de sentiment, aussi bien que Leydeker. On peut consulter Maïus, *Supplem. ad Lex. Cocc.*— Stephan. Blancard, *haustus polychr.* Verdries, *Physiol.* Bibl. — Winckler, dans ses *Dissertations théologiques et philosophiques*. Séhudt, *Memorabil. jud.*— Biblioth. *theol. elect.*, P. XLV. Sterringa, *Animadvers. philol.* Geïerus, *Diss. an potus* Coffée *vestigia in sacra Scriptura reperiantur*. Tels sont les auteurs qu'indique feu M. Simon, professeur des langues orientales à la Haie. Pour moi, je pencherais pour l'affirmative. Il est très-sûr que les Arabes usaient de cette boisson longtemps avant que le sultan Helim s'emparât de l'Egypte, en 1518. Ce fut là que les Turcs connurent l'usage de cette boisson, quoiqu'ils n'aient commencé que plus tard à en user. Le silence des auteurs arabes, celui de Louis Bassano, d'Antoine Ménavin, de François Sansovin, qui ont écrit, le premier en 1545, le second en 1548, et le troisième en 1565, sur trois boissons ordinaires aux Turcs et aux Asiatiques, n'est qu'une preuve indirecte de la négative, puisque les Arabes, et les Egyptiens après eux, s'en étaient servis long-temps auparavant. L'historiette que raconte Nairon, professeur des langues orientales à Rome, sur l'occasion de la découverte du café, peut être en toute sûreté rangée parmi les fables. Est-il probable qu'un arbre aussi beau que le *bon* n'ait attiré que si tard les regards des peuples de l'Yemen.

qu'on commença à en parler. Rauwolf est celui qui le fit connaître le premier, il y a environ deux cents ans, et il n'est d'usage en Europe que depuis cent trente ans environ. On le tira assez long-temps du Levant. Les Hollandais le cultivèrent d'abord à Surinam. Les Français surent s'en procurer quelques livres de nouveau, et le semèrent à la Martinique et à Cayenne. Le café de l'Amérique est à présent commun dans toute l'Europe. — Le meilleur café est celui qu'on appelle café du Levant. Il y en a de deux sortes; l'une vient de Moka, l'autre du grand Caire : elles ont la même qualité. Les Hollandais en apportent de Java, et les Français de l'île Bourbon, qu'on nous vend bien cher pour celui du Levant, et qui lui est de beaucoup inférieur. Le moins bon est celui d'Amérique, surtout lorsqu'on l'a mis tremper dans l'eau de mer pour en augmenter le poids; ce qui lui donne une âcreté extrême.

Le café est une boisson aussi habituelle chez les Turcs, que le thé chez les Chinois. Ils le savent préparer de manière à le rendre beaucoup meilleur qu'il n'est chez nous. Le secret est dans la manière de le brûler, de sorte que rien ne s'en échappe : au reste ils le font très-fort, et en prennent copieusement, sans lait et sans sucre. On a voulu nous démontrer pourquoi le café n'était que peu ou point nuisible aux Turcs; mais on a oublié qu'il fallait prouver auparavant qu'il ne leur était réellement pas nuisible. Les Turcs souffrent de l'abus du café aussi bien que nous. Il les rend faibles, stupides, et même perclus, surtout s'ils y mêlent de l'opium : aussi les Turcs méprisent-ils leurs compatriotes qui abusent de cette boisson, comme le font du vin nos ivrognes. — On pense que le café fortifie l'estomac, et qu'il est apéritif. On dit aussi qu'il facilite la digestion, qu'il fait cesser les flatuosités, les maux de tête, et surtout la migraine, les étourdissements; qu'il empêche les attaques de léthargie, la suppression des règles; qu'il rend gai, fortifie la mémoire; qu'il facilite la circulation du sang et les sueurs; qu'il discute les épaississements des humeurs, pousse les urines, purge quelquefois légèrement. Je trouve qu'il y a du vrai dans tout cela, surtout à l'égard de ceux qui n'en prennent que rarement, qui ne boivent pas de vin, et ne sont pas faciles à émouvoir; mais il ne s'agit pas ici de recommander le café comme médicament; il suffit que l'usage même modéré du meilleur café soit un peu nuisible à toutes sortes de tempéraments, même dans l'état de santé, et qu'il faille en prendre pour aider la digestion et réveiller l'esprit quand on s'y habitue. Une jeune dame suissesse, qui, selon Rousseau, joint à l'esprit d'un Leibnitz la plume de Voltaire, m'écrivait un jour : « Sans » café, je n'ai que l'esprit d'une huître. » — Mais l'abus de ce breuvage fait beaucoup de mal, même à ceux qui se portent bien, et il est pernicieux dans plusieurs maladies. Je prends du café deux fois par jour; mais je n'en prends que (1) deux tasses à la fois, et de cette manière, il ne m'incommode pas : au contraire, deux tasses de plus m'affaiblissent, me causent des mouvements hypochondriaques, des tremblements, des étourdissements, et certaine timidité qui m'est insupportable. Je vois arriver la même chose à tous ceux qui se portent bien, mais qui sont d'une faible constitution, dès qu'ils en prennent plus que d'ordinaire.

L'abus continuel du café attire aux sujets d'un tempérament vif et sensible toutes sortes de maladies des nerfs, surtout aux femmes. Il cause souvent des éruptions affreuses au visage, il fouette le sang, et me paraît être la cause principale de ce que nos Suissesses ont leurs règles si long-temps et au-delà de l'âge ordinaire, et tombent par là dans de dangereuses maladies. Il pousse le sang par les narines, les poumons, la matrice, les vaisseaux hémorrhoïdaux; il produit des toux lentes, enfin une consomption totale; et ce qu'il a de singulier, c'est que cette consomption est accompagnée de gaîté extrême. Hoffmann a même déduit du café l'origine du pourpre, quoique cependant l'origine de cette maladie, et son passage d'un pays à l'autre, soient pour moi un vrai problème. — Thierry dit que le café au lait cause quelquefois subitement des fleurs blanches. Je sais très-bien que nombre de femmes regardent le laitage comme une cause des fleurs blanches, parce que le lait est blanc, et

---

Pour moi, je ne l'ai vu en fleur qu'avec un vrai plaisir, et j'aurais été tenté de goûter de son fruit, sans même le connaître.

(1) M. Z. ne passerait pas ici pour un homme bien sobre sur cet article, s'il le prend tel qu'il le dit plus bas.

que ces fleurs s'appellent blanches ; mais que le café au lait les fasse venir préférablement, c'est ce qui ne m'est pas assez connu. M. Raulin a remarqué que le café fait quelquefois l'effet d'un purgatif, et cause le dévoiement. J'ai souvent vu le café au lait et sans lait, contribuer beaucoup à la diarrhée lente hystérique ; maladie que je regarde comme très-mauvaise, et très-difficile à guérir. — L'abus du café cause des maux de tête terribles, loin de les guérir, comme on le pense ordinairement. Thierry a vu des gens si incommodés de maux de tête, qu'ils étaient ineptes à tout, et ne furent guéris de leurs maux qu'en renonçant au café. Il a vu comme moi des gens perdre par là le sommeil, et maigrir à vue d'œil. Mais j'ai observé d'un autre côté que le café procura du sommeil dans un cas où l'opium était sans effet. Une dame de condition, âgée de soixante-six ans, était fort tourmentée d'une maladie arthritique terrible, depuis plusieurs mois consécutifs. Elle ne dormait aucunement, comme il arrive assez dans ces sortes de maladies. J'employai divers moyens pour faire cesser ces insomnies. J'eus enfin recours à l'opium. Elle en prit un grain la première fois, et sans succès. Je doublai la dose la nuit suivante, mais aussi inutilement. Elle eut elle-même l'idée de prendre du café au milieu de la nuit, parce qu'il lui avait déjà été avantageux dans quelques insomnies, aussi bien qu'à d'autres personnes de sa famille. Je consentis à cette tentative, quoique je regardasse le café comme contraire à la maladie principale. Elle en prit donc deux tasses au lait la première fois, et dormit aussitôt pendant une heure. Elle réitéra la même chose avec ce même succès toutes les fois. Elle prit donc son café au lait au milieu de la nuit, pendant quatre mois consécutifs, et dormit ; ce qui ne lui arrivait pas lorsqu'elle ne le prenait pas. Cette observation ne prouve pas les bons effets du café, mais qu'il y avait quelque chose de particulier dans le tempérament de cette dame.

Le café fait moins de mal dans les pays à bière. J'ai vu à Gottingue maint Allemand avaler vingt tasses de café sans en rien ressentir. Le café ne fait même pas de mal dans la Suisse, en général, parmi le peuple, parce qu'il ne prend le café que fort faible : c'est plutôt une espèce (1) de lavage capable de faire soulever l'estomac à le voir seulement ; mais dans nos villes où l'on se pique d'autant de politesse et de raffinement qu'en France, on ne prend qu'une tasse de fort café après le dîner. Je conclus, de tout ce que je viens de dire à ce sujet, que l'usage modéré du café n'est pas aussi nuisible que le même usage du thé, mais que l'abus du café est encore plus dangereux que celui du thé. Le chocolat a aussi beaucoup d'influence sur la santé. On le fait principalement du cacao, qui était entièrement inconnu aux anciens, et que les Européens ne connaissent que depuis la découverte de l'Amérique. Les Américains savaient l'art de faire le chocolat long-temps avant que les *Sauvages de l'Europe* passassent chez eux : ils en connaissaient l'usage et les effets, en faisaient grand cas, en vivaient en grande partie. Quelques nations se servaient même du cacao au lieu d'argent.

La plus grande partie du cacao vient de Terre ferme, ou du pays des Caraques, et de quelques autres contrées américaines. Le grand cacao du Nicaragua est le meilleur. Le petit cacao des Antilles est le moins bon. Le chocolat dans lequel on joint à peu près la moitié de petit cacao des Antilles à celui de Nicaragua, passe pour le meilleur, parce que le petit cacao des Antilles est beaucoup plus onctueux. — On gâte déjà le cacao au Mexique, en mêlant dans le chocolat différentes épices. La même chose arrive en Europe, où l'on y jette de la cannelle, du gérofle, de la vanille, du musc et de l'ambre. On se nourrit presque de chocolat seul dans l'Amérique méridionale. Quant à l'Europe, c'est en Portugal, en Espagne et en Italie qu'on s'en sert le plus. — Le chocolat me rabêtit lorsque j'en prends ; et s'il produit le même effet sur d'autres, il peut avoir son utilité dans la société : au reste, on vante le chocolat comme un remède contre toutes les espèces d'épuisements : les uns disent qu'il fortifie l'estomac ; d'autres s'en servent lorsqu'ils se sentent trop fatigués des plaisirs de l'amour. Il passe enfin pour un remède contre l'impuissance totale, tandis que le chocolat et tout ce qui chauffe cause des pollutions nocturnes, et par là même un épuisement considérable, si

(1) C'est à peu près de la même manière qu'on prend le café en Hollande, en Flandre et en Allemagne, au lieu qu'on y mange réellement le thé, tant on le prend épais.

cela devient fréquent. On y remédie par l'usage de médicaments d'une nature toute opposée; malgré cela, je vois que certains sujets mariés sont obligés d'en prendre, et s'en trouvent bien. — Je me sers avec beaucoup de succès, pour les femmes épuisées après des pertes de sang, pour l'atrophie des enfants, et dans quelques espèces de consomption, d'un breuvage fait de gruau d'avoine un peu rôti, de lait, et d'une petite portion de chocolat. Il serait à souhaiter qu'on donnât à ce chocolat d'avoine la préférence sur le chocolat proprement dit, dans de semblables maladies.

L'abus du chocolat peut certainement devenir très-nuisible dans nos climats. L'usage du chocolat est souvent contraire à des sujets faibles, valétudinaires, hypochondriaques, hystériques, parce que le cacao est trop gras et trop indigeste pour eux; il donne un faux appétit, plutôt qu'un appétit vrai et naturel. L'abus de cette boisson cause des fièvres aux jeunes gens; elle surcharge d'une nourriture superflue ceux qui mènent une vie sédentaire : de là mille anxiétés, et tout ce qui les suit. Le chocolat est contraire aux sujets replets et faibles; l'abus de ce breuvage, joint à l'intempérance dans le manger, serait un moyen sûr d'être attaqué de maladies inflammatoires, et surtout d'apoplexie. Il cause souvent aux filles la suppression des règles et les pâles couleurs. Enfin cette boisson si chérie a outre cela tous les inconvénients qui résultent des épices et des drogues qu'on y mêle. J'ai remarqué que l'odeur de la vanille est insupportable aux sujets hypochondriaques ou hystériques : elle les fait suer extrêmement; et, lorsque ces personnes prennent du chocolat à la vanille, il leur cause des maux de tête violents, des tremblements, des vertiges, et tous les symptômes qui peuvent accompagner les affections hypochondriaques et hystériques. — Des gens du bon ton, comme on l'appelle, ne goûteront peut-être pas toutes ces réflexions que je fais contre des boissons si accréditées par l'usage et la volupté; mais heureusement ces gens ne lisent pas de livres allemands, et encore moins ceux de la nature de celui-ci.

CHAPITRE VIII.

DU MOUVEMENT ET DU REPOS CONSIDÉRÉS COMME CAUSES ÉLOIGNÉES DES MALADIES.

Le trop grand exercice produit plusieurs maladies; il en résulte aussi d'un trop grand repos, et de certaine position habituelle. — Un exercice trop grand ou trop violent met le sang et les poumons dans un mouvement considérable, le dispose aux maladies inflammatoires; il exalte les sels, fait fondre la graisse, occasionne des fièvres aiguës, des hémorrhagies, des suffocations et la mort. Le trop grand mouvement de nos fluides les fait sortir hors du cours naturel; ils s'extravasent, forment des dépôts, les sécrétions se troublent, ne se font plus régulièrement, ou se suppriment en partie : quelquefois même certaines humeurs se déchargent par là trop vite ou trop abondamment; mais les exercices de ce genre sont encore plus préjudiciables aux sujets qui ne sont pas accoutumés à de grands mouvements, ou lorsqu'il fait très-chaud, ou lorsque le corps n'est pas soutenu par des aliments solides, et par une boisson nécessaire; ou lorsqu'on passe subitement du repos au mouvement, ou du mouvement au repos; les grands exercices sont nuisibles immédiatement après les repas, parce que la digestion trop accélérée n'est qu'irrégulière, et, par là peu avantageuse ou plutôt mauvaise, surtout si l'on sue beaucoup : ce qui est ordinaire aux sujets d'une faible constitution.

Mais le manque total d'exercice est encore plus nuisible que l'excès contraire; les solides s'affaissent dans cette inaction; la circulation des humeurs devient indolente et difficile; les humeurs s'augmentent, se compliquent et s'altèrent réciproquement, faute des sécrétions et des excrétions requises pour les épurer. Le sang devient surabondant, la graisse s'accroît de plus en plus; peu à peu la dépravation des humeurs devient universelle : les solides qui ne sont plus abreuvés que par des sucs corrompus, s'affaiblissent, et de là résultent cet abattement de l'esprit et du corps, ces malaises qui sont souvent suivis d'hémorrhoïdes, d'apoplexies, de suffocations, de différentes hydropisies, d'un état enfin où l'on ne végète même que pour vivre languissant, loin de penser, et pour finir tristement une vie malheureuse. — Des femmes qui aiment à lire et qui sont persuadées qu'el-

les ne sont jamais si bien que chez elles, conçoivent de là un amour décidé pour la vie sédentaire ; il est vrai que tant qu'on se porte bien, on est bien même assis; mais ce bien-être de la vie sédentaire et retirée ne tarde pas quelquefois à être suivi des plus grands maux. — Les gens de lettres qui ne prennent aucun exercice, et se tiennent continuellement sur leurs livres, se gâtent l'estomac, en perdent souvent l'appétit, ou ne peuvent prendre que des aliments très-légers; mais, malgré la légèreté de ces aliments et leur facilité à se digérer, ces gens ont la plupart des flatulences extrêmes, des inquiétudes dans tous les membres, et sentent un malaise qu'ils ne peuvent définir et dont les suites sont d'autant plus dangereuses : ils sont exposés à toutes sortes d'obstructions, à des cours de ventre, à des affections nerveuses : le sommeil les fuit; ils évitent les plaisirs, en fuient même les attraits, se livrent à des pensées qui les minent et les dévorent, et deviennent enfin en proie à la mélancolie la plus dangereuse. Les gens de lettres, dit Rousseau, sont de tous les hommes ceux qui vivent le plus assis, pensent le plus, et sont par là les plus malades et les plus malheureux de tous les hommes.

On voit même à la campagne le laboureur devenir hypochondre, lorsqu'il est long-temps assis. C'est une chose peut-être aussi peu connue qu'un très-riche et très-beau village de la Suisse, où il n'y a pas une famille dont quelqu'un ne se soit ou pendu, ou défait de manière quelconque. Je demeure dans une contrée où le paysan est très-grossier, accoutumé au plus rude travail, pourvu de bons aliments et de vin en abondance; ces gens sont en général fort gais, opiniâtres, se battent aisément jusqu'à se tuer les uns les autres ; ne connaissant d'ailleurs aucun autre joug que celui de leur travail. J'en vois cependant parmi eux qui sont des hypochondriaques achevés, dès qu'ils s'occupent de métiers qui demandent d'être assis. Cela est ordinaire surtout aux cordonniers, aux tisserands qui sont toujours assis et courbés en avant : ils perdent l'appétit, sentent une pression douloureuse au côté, ont mille imaginations bizarres, des vertiges, le pouls très-lent et presque imperceptible. — Je remarque aussi que ces gens sont aussi sensibles à toutes les impressions de l'air, que la femme la plus délicate, à cause de la faiblesse de leurs fonctions vitales et naturelles ; ce qui fait le principe des affections hypochondriaques. La transpiration se supprime aisément chez eux : et ils tombent dans toutes les maladies qui en peuvent résulter, aussi facilement que les femmes les plus délicates qui vivent à la ville. — On voit aussi naître des maladies de certaines positions, de certains mouvements particuliers du corps et de ses parties, lorsque ces mouvements durent trop, ou sont trop violents : comme être long-temps debout, être assis penché, être couché à plat, tout effort tel qu'une toux fréquente, les grands éclats de rire, l'éternuement, le bâillement, (1) les pandiculations, parler, crier, chanter, souffler, danser, lutter, pousser, porter. Je remarque aussi que certains mouvements nécessaires aux ouvrages des femmes leur causent différentes affections nerveuses; voilà pourquoi j'ai soin de prescrire leur tâche aux femmes hystériques que je traite. — Le digne citoyen d'un meilleur monde s'exposa à des mouvements hypochondriaques d'une espèce nouvelle pour des philosophes, lorsque abandonné de tous les hommes, il vint habiter les vallées de Neufchâtel, en disant : J'étais homme, je pensais en homme, et j'écrivais en homme : on s'en fâcha; je veux maintenant devenir femme; voilà pourquoi je fais des aiguillettes toute la journée.

CHAPITRE IX.

DU SOMMEIL ET DES VEILLES, COMME CAUSES ÉLOIGNÉES DES MALADIES.

Le sommeil, si avantageux par lui-même, peut être suivi des plus tristes conséquences si on s'y livre trop. On sait que le sang perd peu à peu une partie de son mouvement et de sa chaleur pendant le sommeil. La sensation du froid devient alors inévitable, et il faut nécessairement être plus couvert en dormant que lorsqu'on est éveillé. Un long som-

(1) Je connais deux hommes bien faits et d'une très-bonne constitution, dont l'un attrapa une descente en s'étendant au matin sur son séant lors de son réveil, et l'autre en se mouchant un peu fort, étant couché tout de son long sur le dos. Je cite ces deux exemples pour prouver que M. Z. ne dit rien de trop ici.

meil fait tomber toutes les parties du corps dans une espèce d'inertie; le sang qui circule beaucoup plus lentement alors s'arrête surtout à la tête; la transpiration est infiniment moindre; les humeurs s'épaississent; l'homme devient gros et gras, incapable de toute occupation d'esprit : la mémoire se perd, parce qu'il s'amasse dans les ventricules du cerveau un phlegme épais qui le comprime et en empêche le mouvement nécessaire. — Ceux qui ont de la disposition aux maux hypochondriaques ou hystériques, font très-mal de dormir longtemps, surtout le matin. Le sommeil qu'on prend immédiatement après le souper cause des rêves effrayants qui indiquent toujours (1) quelque dérangement dans le corps, lorsque ces rêves n'ont aucun rapport avec les occupations de la journée. Le cauchemar suit assez ordinairement les (2) mauvaises digestions. Un homme hypochondriaque m'a dit qu'il sentait même ce poids accablant en veillant, lorsqu'il était sur son lit; que son corps était alors comme immobile et extrêmement fatigué ; qu'il voyait en même temps une infinité de petits fantômes se promener sur son lit. — La nécessité du sommeil est presque en raison du travail de la journée, voilà pourquoi le sommeil fuit les palais des grands et qu'il visite plus volontiers la cabane du pauvre mercenaire. La nécessité du sommeil est si réelle, comme le dit M. de Haller, qu'une des principales raisons qui obligea (3) la brave garnison anglaise de rendre le fort Saint-Philippe au duc de Richelieu, fut que les Anglais ne pouvaient plus porter leurs armes; car le soldat s'endort au milieu des foudres, lorsqu'il est excédé de fatigues.

Les veilles immodérées mettent les nerfs et le sang dans le mouvement le plus violent; elles usent les forces de ceux-là et rendent acrimonieuses toutes les parties de celui-ci, épuisent la graisse, disposent aux vertiges, aux maux de tête violents, aux hémorrhoïdes, aux fièvres, à des inquiétudes extrêmes, à la mauvaise humeur; on fait tout alors sans ordre, sans suite, sans but et souvent tout par boutades. Ceux qui dorment beaucoup sont rarement susceptibles de passions violentes, au lieu que ceux qui dorment peu sont ordinairement vifs et colères. J'ai vu des sujets des deux sexes changer au point de n'être plus reconnaissables pour ne point dormir assez. — Enfin les veilles excessives causent les imaginations les plus bizarres et les plus absurdes, et même la frénésie. On a même vu des sujets épuisés par les veilles, dont le cerveau était ou flétri, ou en partie consommé; c'est à ces veilles excessives qu'il faut rapporter les rêveries que l'on trouve dans l'histoire des anachorètes. On a prétendu que les choses qu'on en a rapportées sont autant de mensonges, cela est vrai quant à la réalité des choses ; mais il n'est pas moins vrai que ces gens, dont un zèle mal entendu avait dérangé la cervelle, ont pu voir effectivement ce qu'ils racontaient. Nous voyons tous les jours les mêmes choses arriver lorsque le cerveau se dérange. Ces anachorètes ont donc pu voir ce qu'on voit de nos jours dans les mêmes circonstances. Des historiens, guidés par l'enthousiasme, ont peut-être prêté quelque chose à ces contes ; mais c'est toujours un effet du même dérangement. Je ne crois pas devoir m'arrêter davantage sur ces puérilités dont on ne tient plus aucun compte aujourd'hui parmi les gens sensés. Nous sommes persuadés que la religion peut être très-avantageuse sans ces fables, et que les rêves et les visions n'en sont pas des preuves, du moins pour des gens qui pensent.

CHAPITRE X.

DES EXCRÉTIONS ET DES MATIÈRES RETENUES DANS LE CORPS, CONSIDÉRÉES COMME CAUSES ÉLOIGNÉES DES MALADIES.

Les excrétions ordinaires du corps sont celles de la salive, de la bile, des excréments, de l'urine, de la transpiration, de la semence, des règles, des lochies et du lait. — Il ne faut pas confondre la salive avec l'excrétion qui vient de la trachée-artère ou de l'œsophage. On doit rejeter celle-ci et avaler cellelà. Celui qui rejette toujours sa salive n'a pas faim ordinairement, parce que la salive est une des principales causes de

(1) Voyez le Traité des songes d'Hippocrate.

(2) Voyez les médecins de Breslaw, p. 318.

(3) Cela prouve aussi que les Français qui les pressaient si vivement ne dormaient pas plus qu'eux.

la faim ; voilà pourquoi les soldats et les paysans fument souvent dans la seule vue de se garantir de la faim. La salive vient à la bouche à la vue d'un mets qui plaît lorsque l'on a faim.

La salive est utile à la digestion, à cause de sa qualité savonneuse; c'est donc se faire tort que de trop cracher, il en résulte de la soif, de la sécheresse dans la bouche; le chyle, trop peu délayé, ne forme qu'un fluide visqueux, et l'on s'aperçoit bientôt de l'affaiblissement des forces. Les anciens comptaient la mélancolie parmi les maux qui résultaient de la trop grande excrétion de la salive; mais j'ai remarqué que ce crachement fréquent est dans les sujets hypochondriaques et mélancoliques plutôt un effet de la pituite abondante qui se trouve dans les corps lors de ces maladies, qu'une des causes de ces maladies. — Ceux qui crachent beaucoup en fumant perdent l'appétit et maigrissent. Ruysch a connu un homme qui perdit totalement l'appétit par une fistule qui lui vint au conduit salivaire ; cet homme était tombé dans une atrophie totale. Boerhaave dit que toutes les coctions du corps (1) s'altèrent dès que la première l'est. — La bile a une influence considérable sur l'état sain ou malade du corps : elle s'oppose au développement des acides, en garantit les humeurs, dissout par sa vertu savonneuse les parties tenaces, grasses, huileuses des aliments, et en facilite le mélange exact. La bile se répand dans le ventricule lorsqu'on est fort secoué dans les voitures, ou fort agité sur les vaisseaux. Il en résulte des vomissements violents qui abattent considérablement; il est des gens à qui cet inconvénient n'arrive pas dans une voiture un peu rude, et qui vomiront de la bile toute pure au seul mouvement oscillatif d'un carrosse.

La bile s'arrête quelquefois dans le foie et dans les vésicules du fiel, d'où elle ne sort ou qu'en très-petite quantité, ou plus du tout. J'ai vu disséquer peu de sujets de soixante ans, à Gottingue, dont le foie n'ait eu quelque vice; mais tous les hommes ne boivent pas de l'eau-de-vie. Cependant la bile circule moins à proportion qu'on vieillit, de même que tous les fluides : le foie devient plus dur et moins volumineux. L'abus de l'eau-de-vie, aussi bien qu'une vie triste et retirée, occasionne des pierres dans la vésicule du fiel par l'épaississement de la bile et par la diminution de son écoulement dans les intestins; de là les indigestions, les constipations et la mélancolie excessive ; le ventre des enfants grossit, ils sont exposés à des spasmes produits par l'acrimonie des humeurs, lorsque la sécrétion et l'excrétion de la bile n'a pas lieu. — La rétention de la bile produit encore de plus grands maux. La bile se jette alors dans le sang et en même temps à toute l'habitude du corps; produit les différentes jaunisses; elle dissout le sang, le rend aqueux, ce qui cause l'hydropisie, qui (1) vient surtout à la suite de l'ictère noir. Si la bile passe subitement dans le sang, il en résulte une fièvre bilieuse, ce qui n'est cepen-

---

(1) « Telle est la salive, tels sont le chyle » et le sang, telle est aussi la nature des » autres fluides de nos corps, » dit Baglivi. Il fait une observation qui mérite de trouver sa place ici : « Je suis, dit-il, » assez du sentiment de ceux qui croient » que les maladies épidémiques et conta- » gieuses se communiquent par le con- » tact des miasmes qui infectent la salive » dans la bouche; car on remarque que » dans ces maladies les malades se plai- » gnent d'abord de nausées; la langue se » charge d'un mauvais goût, l'estomac se » soulève, et les premiers symptômes de » ces maladies se font apercevoir au ven- » tricule et par des anxiétés aux hypo- » chondres, des vomissements, des car- » dialgies, des chaleurs d'entrailles. Ceux » qui se trouvent donc dans le cas de trai- » ter ou de soigner les malades attaqués » de ces épidémies contagieuses, feront » bien de ne jamais avaler leur salive, » d'avoir dans la bouche du genièvre, un » morceau de citron, ou du pain trempé » dans du vinaigre. et d'user d'autres » moyens préservatifs, tirés des acides » végétaux, pour se garantir des mias- » mes salins hétérogènes dont l'air est » alors imprégné. » On peut ajouter que c'est encore plus par le moyen de la salive que par l'inspiration que les ouvriers qui travaillent aux substances métalliques sont exposés à de si funestes maladies. Le sel actif dont la salive abonde augmente encore l'activité de ces particules hétérogènes dont l'air se charge : leur énergie se développe dans les premières voies, où l'on en éprouve les premières impressions, et le ravage se porte ensuite plus loin.

(1) Je viens de guérir cette redoutable maladie.

dant pas toujours vrai ; car on a vu la bile se répandre subitement après un vomitif et les sujets n'avoir aucune fièvre. — Nombre de gens regardent la bile comme la source de toutes les maladies. M. de Haen et M. Tissot ont fait sentir l'abus de cette opinion, qui ne vient que de l'ignorance de gens incapables de voir les maladies comme il le faut. On ne peut cependant disconvenir que Baglivi n'ait eu raison d'attribuer nombre de maladies aux vices de ce fluide ; mais il ne faut pas non plus se livrer à l'imagination sur ce sujet.

Les matières fécales doivent être un peu fermes dans un homme bien portant, c'est une marque que les parties nutritives des aliments ont été extraites par la coction, et portées dans le sang. Des excréments trop massifs causent, lorsqu'on les rend, de grands maux de tête, des inflammations aux yeux, des mouvements fiévreux, surtout à des sujets faibles, quelquefois des descentes et même l'apoplexie. Une constipation opiniâtre cause des flatuosités énormes, et des convulsions aux sujets hypochondriaques ou hystériques. M. Navier a trouvé le rectum extrêmement distendu dans un jeune homme qui avait à peine une selle tous les vingt jours. Les vapeurs qui émanent intérieurement de ces excréments retenus si long-temps, affectent toutes les humeurs, y portent une acrimonie putride qui cause souvent les éruptions les plus difformes. J'ai vu un hypochondriaque dont les selles, qu'il ne rendit pendant plusieurs mois de suite que tout les quinze jours, étaient toutes vertes ; il avait avec cela un appétit extrême, et sans avoir le ventre gonflé : il fut guéri. Trioen nous donne le détail d'une constipation qui dura presque trois mois, chez une femme âgée de 84 ans, et qui fut suivie de la mort. La seule rétention des vents est même très-dangereuse. Suétone nous dit que l'empereur Claude avait publié un édit par lequel il fut permis à chacun de lâcher les vents en quelque lieu que ce fût, parce qu'on lui avait dit que quelqu'un était mort par un scrupule de bienséance. — L'excès contraire ou les cours de ventre sont quelquefois salutaires, mais généralement ces cours de ventre indiquent toujours quelque vice. Je remarque, dans les sujets hypochondriaques ou hystériques, une diarrhée que l'on ne craint pas assez, et que certains ignorants vantent comme un bienfait de la nature ; cette diarrhée dure quelquefois plusieurs années, paraît tantôt tous les jours, tantôt plusieurs fois dans la semaine, mais au moins tous les mois trois ou quatre fois en un jour. Elle prive le corps de sa nourriture, épuise les forces, et devient même la cause des maladies dont elle n'était d'abord que l'effet. Je ne suis donc pas étonné que M. Zéviani n'aime pas à voir le ventre libre dans les affections hypochondriaques ou hystériques ; et qu'il regarde un dévoiement d'un jour dans ces maladies, comme plus dangereux qu'une constipation de quinze.

L'excrétion de l'urine est plus abondante dans les pays froids que dans les pays chauds, parce qu'on transpire moins dans ceux-là. Les femmes peuvent (1) généralement retenir leur urine plus long-temps que les hommes. L'excrétion trop abondante de l'urine fait une vraie maladie que nous appelons diabète, et qui est quelquefois excessif. Gatinaria rapporte l'histoire d'une femme qui, en soixante jours, avait rendu par les urines 1740 livres pesant d'eau de plus qu'elle n'en avait pris ; malgré cela, elle guérit. Boerhaave a vu un jeune homme attaqué d'un diabète blanc laiteux, à la suite de l'usage immodéré du thé et du café, pour s'empêcher de dormir et étudier jour et nuit ; ce jeune homme tomba dans une consomption dont il mourut après avoir été tourmenté d'une soif que rien ne pouvait éteindre. Mundius rapporte dans les Mémoires de l'Académie de Boulogne, qu'il vit une religieuse rendre chaque jour pendant quatre-vingt-dix-sept jours de suite, quarante livres d'urine, tandis qu'elle ne prenait par jour que trois livres de nourriture. Les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris nous disent qu'une femme rendit une aussi grande quantité d'urine pendant plusieurs jours de suite. — La rétention de l'urine n'est pas moins dangereuse, elle fait même généralement périr plus promptement ; la vessie contient environ quatre livres d'eau, souvent elle se remplit de cette quantité d'urine chez les femmes qui sont en travail ; cependant l'expérience volontaire en peut être dangereuse. On a vu la vessie exorbitamment pleine s'élever au-dessus du

(1) La facilité avec laquelle elles lâchent leur urine au moindre éclat de rire, et la structure des parties prouveraient le contraire.

pubis, et la grande irritation, ou l'envie excessive mais inutile d'uriner, la faire rouler et descendre jusque dans le scrotum; on a vu l'urine se supprimer totalement par l'obstruction des deux uretères, dont l'un s'était bouché par sympathie, l'autre l'étant déjà. La rétention des urines dans la vessie la distend au point qu'elle perd sa force musculaire, ne peut plus revenir sur elle-même, et crève même, à moins qu'on ne vienne à bout d'y porter une sonde : c'est ce qui peut arriver dans les couches difficiles. Il résulte de là des fistules incurables, où l'urine s'insinue dans le tissu cellulaire de tout le corps, se porte peu à peu au cerveau ; si elle ne peut trouver d'autre issue. Tycho-Brahé étant à Prague en carrosse avec l'empereur retint son urine par politesse; il voulut ensuite la lâcher, mais inutilement, et il en mourut.

La transpiration est différente selon les climats, la saison, la température suivie et passagère; selon l'âge, le sexe, et les aliments. Les selles et les urines ne vont guère qu'à quatre livres par jour dans un homme bien portant, qui prend huit livres de nourriture; le reste se dissipe par la transpiration insensible. La transpiration est très-grande dans les pays chauds, et beaucoup moindre dans les climats froids. Elle est à l'urine dans l'été comme cinq est à trois, c'est le contraire en hiver : elle est égale à l'urine au printemps et en automne. La transpiration se fait librement dans un temps pesant et clair, et se supprime à certain point dans un temps léger et obscur. Les personnes âgées transpirent peu, parce que les urines et les selles sont proportionnément plus abondantes que dans la jeunesse. Les aliments indigestes la diminuent; les aliments délayés ou fluides l'augmentent, et elle augmente le plus dans les *thermes*, ou bains chauds. — Une transpiration trop forte est une véritable sueur; elle affaiblit beaucoup ; la sueur est contraire à la nature, et les médecins la regardent comme une maladie très-dangereuse lorsqu'elle est poussée ou trop long-temps, ou à l'excès. La sueur ne doit presque pas avoir lieu chez un homme bien portant, à moins qu'il ne fasse quelque grand mouvement, ou qu'il ne commette quelque faute dans le régime. Elle nuit toujours comme telle, et ne fait du bien qu'accidentellement. Plus on transpire donc au-delà de son ordinaire, plus on s'épuise : cet épuisement est d'autant plus évident, qu'on y remédie subitement par un verre de vin et avec quelque aliment. Tous les médecins qui entendent leur art, sont d'accord à défendre les sueurs, à moins que ce ne soit chez des sujets adonnés à l'ivrognerie. Les faux médecins, les empiriques, les charlatans, les demi-savants, les femmes, crient toujours qu'il faut suer, que la sueur sauve un malade, qu'elle enlève les mauvaises humeurs, qu'on s'en trouve bien mieux ; mais ils ne tiennent pas compte de ceux que des sueurs font périr tous les jours. Leur expérience ne va pas jusque-là. — J'ai vu des gens entêtés sur cet article, quoique d'ailleurs fort raisonnables, s'exposer par des sueurs volontaires à des maladies inflammatoires, à toutes sortes de rhumatismes, à des éruptions cutanées, à la phthisie pulmonaire, ou devenir les hypochondriaques les plus sombres et les plus abattus, après avoir fait de leur corps une machine vaporeuse pour remédier à des maux qu'ils n'avaient pas, ou plutôt pour aggraver ceux qu'ils avaient, et auxquels la moindre chose aurait pu remédier.

La diminution de la transpiration n'est pas, à beaucoup près, aussi préjudiciable, parce que les urines deviennent alors plus abondantes; mais il peut résulter de grands maux d'une suppression subite de la transpiration, comme des rhumes de cerveau, une toux dangereuse pour les poumons, des fièvres catarrhales, le feu Saint-Antoine, des rhumatismes, une paralysie. La transpiration se supprime au lit lorsqu'on s'y agite trop, et pour lors on ne se lève qu'avec une espèce de lassitude dans tous les membres, une pesanteur de tête douloureuse, de la mauvaise humeur : il en peut résulter des maladies fort graves si cela récidive souvent; c'est surtout le matin que la transpiration est la plus forte ; il faut donc tâcher de se tenir le plus tranquille dans ce temps-là. Il est aisé de s'apercevoir quand la transpiration du matin s'est bien faite. On se reveille promptement, et l'on sort du lit avec gaîté après quelques pandiculations dont on éprouve un bien-être très sensible. — Il n'est pas moins dangereux de s'exposer, la nuit surtout, à l'impression de la fraîcheur de l'air depuis le coucher du soleil jusqu'à neuf à dix heures du soir, et depuis l'aurore jusqu'à six heures du matin, dans les beaux jours. Il est des gens qui s'asseient ou se couchent imprudemment sur un gazon humide ou sur terre,

sans réfléchir aux suites que cela peut avoir. On a vu des gens pris de violentes coliques par cette imprudence; c'est ce qui arrive ordinairement aux environs de Rome, lorsqu'on s'y couche, de nuit, sur la terre dans les beaux jours d'été. Ces coliques se voient à la Jamaïque, selon le rapport des médecins anglais; à Malabar, selon celui des missionnaires de Tranquebar. Je vois même dans le livre chinois Tchang-Seng, que ceux qui sont assis ou couchés trop long-temps dans un lieu humide, s'exposent à une paralysie, ou au moins à un cours de ventre.

La répercussion de la sueur est au moins aussi dangereuse. Il en résulte des engorgements dans les glandes : j'en ai vu venir une faiblesse incurable de l'ouïe, et d'autres maux. On sait que la maladie de Scarron ne lui vint que pour s'être jeté tout en sueur dans la Seine. M. Langhans, médecin à Berne, nous a communiqué une observation importante à ce sujet. Un jeune homme de vingt-cinq ans se chagrinait depuis long-temps par la crainte imaginaire d'un malheur inévitable, qui, selon lui, devait lui arriver; il en perdit la raison. Dans cette frénésie, il s'échappe, au milieu de l'hiver, lors d'un froid très-vif, dans l'espérance de se soustraire à son malheur, et arrive à Lausanne. Agité par un songe tumultueux, il s'éveille de nuit, s'imaginant qu'on voulait se saisir de lui, passe par une fenêtre, arrive au matin à Milden, qui est à quelques lieues de Lausanne : on le transporte à l'hôpital de Berne. Deux heures après, tout son corps était raide et immobile : aucun effort ne put lui ouvrir la bouche, tant il avait les mâchoires serrées l'une contre l'autre. Les boissons qu'on lui injecta dans la bouche par l'ouverture que laissait une dent de manque, revenaient sans succès. Les clystères n'avaient pas plus de réussite; on était obligé de lui tirer son urine avec une sonde. La peau des pieds et cinq doigts se gangrenèrent: on les lui enleva. Je voudrais seulement que M. Langhans nous eût dit comment ce jeune homme avait pu se plaindre de chaleur et d'anxiétés extrêmes, puisque, selon le rapport de ce médecin, le malade eut toujours la bouche fermée pendant un mois qu'il fut dans cet état.

L'ivresse séduisante des (1) plaisirs de l'amour, et l'excrétion de la liqueur la plus substantielle de nos humeurs, sont aussi conformes à la nature, que l'envie de boire et de manger, d'uriner et d'aller à la selle. L'effusion de la liqueur séminale se fait toujours sans inconvénient, lorsque la nature nous avertit de nos besoins par une titillation involontaire. Ce prurit bienfaisant n'a jamais lieu que quand les vésicules séminales, remplies de cette liqueur robuste, font sentir sa surabondance sans le concours de l'imagination, et sans aucun attouchement volontaire. L'action qui fait naître et consomme en même temps le plaisir créateur dans lequel se fondent tous les désirs de deux êtres pour en produire un troisième; cette douce énergie, dis-je, ne tendra jamais qu'à soutenir le corps, loin de l'abattre, lorsqu'on ne fera que suivre les désirs, sans les provoquer, et sans forcer la nature à les produire par une conduite illicite. Comme ce plaisir n'est que la vive sensation dont l'âme est occupée, moyennant le genre nerveux qui éprouve un ébranlement extrême, cet ébranlement devient bientôt la cause d'une vraie douleur et d'une prostration considérable, si on se livre sans mesure au plaisir de la sensation. — M. de Haller dit que le penchant aux plaisirs de l'amour est presque invincible dans les hommes, afin qu'ils y engagent et forcent même les femmes; mais il n'est pas besoin d'user de cette contrainte envers les femmes qui ne goûtent pas souvent la douceur de ces plaisirs. Il s'accumule dans certaines glandes, ou vésicules, une liqueur qui leur cause un prurit qui les détermine aisément à se rendre à la première loi du créateur. C'est une preuve évidente de sa sagesse, dit encore M. de Haller, que nous souhaitions ardemment ce que nous devons faire. Les femmes oublient bientôt les douleurs de l'enfantement, pour se rendre aux désirs d'un époux, et souvent même pour les provoquer.

Ce plaisir consommé, même sans trop de discrétion, dans les bras d'une femme chérie, ne fait pas subitement d'impression désavantageuse sur les forces, à cause du soulagement qui résulte d'une longue passion satisfaite au gré du cœur qui chérit; mais ce plaisir énerve le corps, dès qu'il n'est plus que la suite d'une imagination échauffée, ou d'une concupiscence contrainte. Le plaisir même le plus nécessaire, et par conséquent le plus pur, ne se goûte jamais sans un évanouissement et sans un abattement passager.

(1) M. Z. est un peu trop cru dans l'original de tout cet article.

Tous les médecins soutiennent que la perte d'une once de liqueur séminale affaiblit plus que celle de quarante onces de sang. Ce plaisir est une espèce de mouvement épileptique, dont la suite est un relâchement au moins aussi grand que le spasme universel avait été violent. Arétée disait que cette liqueur robuste nous rendait vifs, ardents, charnus, velus, hardis, courageux; nous donnait une voix mâle, et nous rendait propres à toutes les grandes entreprises. — Ce plaisir épuise toutes les forces, s'il est trop fréquent; ce sont surtout les nerfs qui en souffrent : de là les maux et les faiblesses d'estomac, les mauvaises digestions, les coctions irrégulières des humeurs, des aliments : les yeux s'affaiblissent, le cœur devient indolent, le cerveau s'affaisse, les maux de tête s'emparent des sujets qui deviennent quelquefois épileptiques, pulmoniques, hypochondriaques, tombent dans un état de langueur où le corps et l'âme semblent avoir perdu l'usage de toutes leurs facultés : on est insensible à tout, sinon à ses maux ; et l'on est, à la fleur de l'âge, dans une triste décrépitude. — Toutes ces grandes villes où un penchant effréné à un misérable plaisir d'un moment, où le bruit tumultueux d'un prétendu bonheur passager qui cache un cœur rongé de mille soucis, où l'impureté des mœurs et le libertinage le moins réservé sont, dit-on, des preuves du savoir vivre et de la politesse raffinée de ces gouffres où s'absorbe la meilleure partie des états, ne nous présentent que par cette raison tant de squelettes ambulants, tant de têtes sans cervelle, tant de gens ineptes et inutiles à la société ; ou plutôt autant de membres gangrenés par ces plaisirs impurs, dès leurs plus beaux jours. Heureux même les états où un libertinage monstrueux ne prend pas la place de l'abus des plaisirs dictés par la nature! Serait-ce m'exposer à passer pour déclamateur, si je disais que cet abus, trop énorme pour être nommé, prend même sa source dans presque toutes les maisons destinées, dans ces grandes villes, à l'éducation de la jeunesse?

Le mariage n'exclut malheureusement pas ces désordres, et les maux qui en résultent. Nombre d'époux perdent au lit toutes les forces du corps et de l'âme. Les médecins n'osent même souvent faire entendre un avis salutaire, dans la crainte de révolter des gens qui n'en voudraient pas faire l'aveu, quoiqu'à leur avantage. Les uns ne savent pas payer à la beauté un tribut plus méritant; les autres me disent que leurs femmes ne se portent jamais bien sans la fréquence de ce plaisir ; ceux-ci craignent les boutades et les caprices de leur épouse ; ceux-là aiment mieux être réellement les pères de leurs enfants, et mille autres raisons frivoles que j'entends débiter tous les jours pour s'autoriser dans le peu de retenue qu'on a sur ces plaisirs ; d'où il ne résulte que des enfants *malingres*, comme dit le peuple, et languissants. Cette fréquence des plaisirs de l'amour est cause de la prompte vieillesse des habitants des pays chauds. Rarement ils ont des enfants passé trente-cinq ou quarante ans ; ils sont même tous défaits à cet âge-là. — La chaleur qui affaiblit si fort dans les pays méridionaux, ne peut cependant pas être la cause de cette vieillesse prématurée. Les Bramines parviennent à une forte vieillesse, lorsqu'ils s'abstiennent des plaisirs de l'amour; mais la chaleur extraordinaire fait naître un penchant excessif pour les plaisirs : c'est ce qui fait que les Indiens orientaux sont étonnés de la liberté que nous accordons aux femmes en Europe; et quand nous leur disons que nous comptons sur la vertu de nos femmes, ils répondent qu'il est bien difficile que le beurre si près du feu ne fonde pas. Bosman vit les Nègres de la côte de Guinée s'abandonner à cet instinct de la nature dès leur plus tendre jeunesse ; et, selon lui, rien n'est plus rare dans ce pays que de voir une fille qui se rappelle le temps où elle a cessé d'être vierge.

La vieillesse précoce n'est pas le seul effet de l'abus de ces plaisirs. La première conséquence qui en résulte, sont les (1) pollutions qui épuisent les sujets.

---

(1) J'ai guéri dans mon voisinage, il y a environ huit mois, un jeune homme de vingt ans qui était sujet à des pollutions dont je n'ai jamais vu d'autre exemple. Après s'être adonné au malheureux vice des attouchements volontaires, il se sentit un épuisement extrême, des tiraillements à la poitrine, et une toux légère, mais sèche, qui l'incommodèrent beaucoup : outre cela, toutes les fois qu'il avait uriné, la liqueur séminale sortait avec autant de vivacité que dans l'action même du plaisir. Il y avait déjà du temps qu'il était dans cet état, et qu'il maigrissait à vue d'œil. Je lui fis prendre du mastic en larmes dans de gros vin rouge, et faire des injections dans la verge, avec demi-once d'huile d'amandes douces, six

Ces pollutions peuvent aussi venir de causes innocentes. L'idée d'une belle femme, dit M. de Haller, peut y donner lieu; mais ce n'est pas encore là ce qui peut rendre malade. Ces pollutions arrivent aussi au moindre *stimulus*, sans même songer à une femme; quelquefois même à l'aspect d'une laide personne, au milieu des occupations les plus sérieuses et les plus contraires à la volupté : c'est alors une preuve du relâchement des vaisseaux spermatiques. Les jeunes gens ne souffrent point, ou très-peu des premières impressions que l'idée d'une belle femme leur a causées, mais il résulte pour eux mille incommodités des secondes. On les voit, à un âge plus avancé, sentir toutes les tristes conséquences de leur inconduite passée. Ils ont de fréquents maux d'estomac, des vomissements, des douleurs à la poitrine, aux reins, aux cuisses, aux jambes; leurs yeux sont abattus, peuvent à peine soutenir le grand jour. Je tiens d'un maître très-soigneux, que les enfants sujets à ce malheureux vice ne peuvent même se soutenir à genoux, et tombent quelquefois évanouis dans cette position; ils ont le visage défait, les yeux enfoncés, les oreilles d'un blanc terne, les lèvres pâles ou d'une couleur matte : ils n'ont presque point d'appétit : une grande soif les tourmente par intervalles : ils sentent très-souvent des maux de cœur. Arétée nous dépeint bien l'état qui résulte de ces pollutions, tant volontaires qu'involontaires. La perte trop fréquente, dit-il, de la liqueur séminale rend vieux avant le temps, indolent, languissant, assoupi, maladif, courbé, efféminé, pesant, las, négligent en toute chose, et inepte à toute occupation.

Je regarde aussi cet abus comme une des causes principales des affections hypochondriaques si peu connues, quoique si généralement répandues; cette triste maladie vient sans doute aussi de toute autre cause; mais elle n'est que plus dangereuse lorsqu'elle vient de cet abus. Il est étonnant de voir quantité de jeunes gens gais, éveillés, agités, joyeux avant le mariage, devenir, quelques mois après, mornes, sombres, indolents; en un mot hypochondriaques. Les femmes ignorent qu'en sollicitant trop leurs époux à ces plaisirs, elles en font disparaître toute la douceur, et les mettent hors d'état de les en faire jouir long-temps. — Je vois encore se plonger dans toutes les horreurs de l'hypochondriacie, ceux qui se marient lorsque la fleur de leur âge est passée, et que leurs forces commencent à se sentir du cours des années. Plater nous dit qu'un homme qui était sur le retour, fut saisi d'un si grand serrement de cœur la nuit de ses noces, qu'il fut obligé de s'arrêter plusieurs fois, et qu'il mourut enfin dans les bras de sa femme. Salmuth a vu un savant, mais hypochondriaque, devenir frénétique par la même raison; et le cerveau d'un autre se *ratatiner* avec tant de force, qu'on l'entendait, comme il ajoute plaisamment, balotter dans le crâne. Cette singulière expression de Salmuth n'infirme pas son observation; car j'ai vu un malade se plaindre fort ingénument de sentir comme *un seau plein d'eau* se mouvoir dans sa tête; mais je n'ai pas entendu ce mouvement. M. Tissot a vu un homme de cinquante ans devenir aveugle trois semaines après avoir épousé une jeune femme, et mourir quatre mois après. Si les sens gâtent l'esprit, on peut dire aussi que l'esprit altère au moins les sens, lorsqu'on se livre à des désirs qui ne viennent absolument que de l'imagination ou d'une incontinence habituelle, même lorsque la nature se tait.

On a remarqué que la plupart des insectes masculins périssaient après l'acte de la génération. L'épuisement qui le suit prouve assez que l'animal ne donne la vie à un autre être qu'aux dépens de la sienne. Les passereaux ne vivent pas long-temps, à cause de leur lascivité. — La mélancolie réunie à l'hypochondriacie est aussi une des conséquences de cet abus. En cet état terrible, souvent l'homme cherche du soulagement dans les embrassements d'une femme, mais immédiatement après il se précipite dans un état encore plus noir et plus affligeant. L'incontinence use toutes les forces de l'âme : aussi Socrate reprochait à Alcibiade de gâter le plus bel esprit de la Grèce par son libertinage. Newton, à quatre-vingt-cinq ans, emporta dans le tombeau ce que la jeunesse perd dès la quatorzième année. — Enfin l'on a vu des gens mariés contracter différentes maladies particulières par leur incontinence; les uns perdre la vue par une cataracte; les autres périr d'un crachement de sang, ou traîner, quelques mois après

---

gouttes d'huile essentielle de girofle, et une pincée de sucre candi. Il se porte très-bien depuis quelques mois.

leur mariage, la vie la plus languissante : quelques-uns sont morts d'une phthisie dorsale, laquelle s'annonce ordinairement par une douleur aux reins, par un craquement des vertèbres, et par un tiraillement dans le scrotum.—Les médecins qui traitent les grands savent combien le libertinage aggrave leurs maladies, les complique, et les rend méconnaissables; c'est aussi de là que M. Tissot déduit la malignité mortelle de la plupart de leurs maladies.

Nombre de femmes se font un jeu de leur incontinence, parce qu'en général elles en sont moins incommodées que les hommes; il en est cependant à qui ces abus deviennent très-préjudiciables en certaines circonstances. Les fausses couches si fréquentes chez nous n'ont ordinairement pas d'autre cause, en accordant même qu'une première fausse couche ne vienne pas de là; car il est impossible de prévenir les fausses couches subséquentes, si la femme ne s'abstient pas des plaisirs de l'amour lorsqu'elle est grosse. —Il arrive aussi que les femmes conçoivent avant que la matrice soit bien nettoyée, et purgée des suites d'une fausse couche; ce qui fait quelquefois partir l'enfant, vu l'irritation que ces matières produisent dans ce viscère : il faut donc qu'elles évitent de s'approcher de leur mari trop promptement, si elles ne veulent pas s'exposer au même inconvénient. Werlhof croit que tous les remèdes sont inutiles sans cette précaution : au lieu que la disposition aux fausses couches, aux môles, aux pertes sanguines, cesse d'elle-même : on peut y obvier par des remèdes fortifiants et apéritifs. En effet, on a vu des femmes, qui, après plusieurs fausses couches, avaient perdu toute espérance d'avoir des enfants, devenir mères bien portantes, et heureusement, par ces précautions.

Je fus appelé chez une jeune et jolie femme dont le mari était beaucoup plus âgé; elle était au septième mois de sa grossesse, et se plaignait de spasmes insupportables aux intestins. Elle avait eu les mêmes accidents lors de sa première grossesse, et l'enfant était mort peu après sa naissance. Elle redevint donc grosse, et très-promptement; elle sentit les mêmes douleurs, elle accoucha, et l'enfant mourut aussi : or ces mêmes douleurs lui étaient revenues dans la grossesse dont il s'agit; elle n'avait que le ventre affecté de ces douleurs et s'inquiétait beaucoup pour la vie de l'enfant qu'elle attendait, parce qu'elle ne le sentait remuer que faiblement. Je lui fis prendre quelques médicaments qui calmèrent les douleurs, et firent remuer l'enfant davantage. Les douleurs revinrent avec une force extrême pendant une nuit; elle se plaignait beaucoup, et me dit qu'il n'y avait pas moyen que je la pusse guérir, parce que je ne connaissais pas son mal. Je vais donc le connaître, lui dis-je, s'il est possible : répondez-moi; elle rougit : je la questionnai; enfin elle m'avoua que les instances de son mari, ou le peu de ménagement qu'il avait pour elle toutes les nuits, était la cause de cette colique; que ces embrassements étaient toujours suivis chez elle de ces vives douleurs; que tel avait été son sort dans toutes ses grossesses, quoiqu'elle en eût été moins affectée par le passé. Je médicamentai le mari pour guérir l'épouse, et fis cesser son appétit, sous prétexte de lui donner quelque chose à prendre pour quelque incommodité. L'épouse ne ressentit plus ses coliques, et mit au monde un enfant bien fait et bien portant.

Je puis dire qu'il n'y a qu'une Julie, une Messaline, une Cléopâtre, qui puisse se livrer à ces excès d'incontinence. On a vu des filles mourir presque subitement par l'excès infâme de leur libertinage.—Mais une extrême attention que tout médecin doit avoir, tant par rapport aux garçons que par rapport aux filles, c'est de s'informer soigneusement si les sujets sont réservés sur eux-mêmes, et particulièrement les filles, à qui on ne peut arracher un aveu à ce sujet qu'avec beaucoup de peine. Elles prétextent mille faussetés, et particulièrement le déréglement de leurs écoulements menstruels, pour cacher leur incontinence. J'ai éprouvé plus d'une fois ces difficultés (1). — Les écoulements sanguins sont fort différents chez les femmes par rapport à différentes circonstances. Les femmes ont leurs règles de bonne heure dans les pays chauds. En Italie et en Espagne, elles sont réglées à douze ans; voilà pourquoi les filles sont déclarées nubiles à cet

(1) Je supprime ici plusieurs détails très-bons en eux-mêmes, que M. Z. fait sur l'onanisme. M. Tissot et d'autres en ont assez dit pour instruire ceux qui se destinent à la médecine. Il faut avoir quelques égards pour les mœurs qu'on ne doit pas toujours représenter aussi mauvaises qu'on les voit dans le particulier.

âge par le droit romain. Shaw dit que sur les côtes de Barbarie, les filles deviennent mères à onze ans, et grand'mères à vingt-deux. Les filles conçoivent à neuf, dix et onze ans, à Goa, et sont hors d'âge à trente. Prosper Alpin raconte, comme une chose fort connue, que les marchands de la Nubie dépucellent en chemin toutes les filles de huit et dix ans qu'ils transportent en Egypte, et cela afin qu'elles soutiennent mieux les fatigues du voyage : or il n'est pas aisé de dépuceler une fille qui n'est pas encore réglée; d'où je conclurais que les filles de la Nubie le sont encore avant celles de Goa. Les femmes ne voient qu'assez tard dans les pays froids et montagneux; c'est en général à quatorze ans. Si elles voient auparavant, c'est un écoulement prématuré, et qui n'est dû qu'à la force de leur passion; passé dix-huit ans, c'est une maladie. J'ai vu en Suisse de jeunes filles réglées dès l'âge de douze ans, et qu'il a fallu marier, bon gré mal gré, pour éviter le désordre. J'en ai vu d'autres qui ne l'étaient pas encore à vingt, et qui faisaient vœu de virginité. C'est au temps de l'apparition des règles que le sein prend plus de volume. Un tempérament passionné accélère cet instant : voilà pourquoi Aristote conseillait d'observer particulièrement les filles en ce moment critique, vu le prurit extrême que la nature leur fait éprouver alors.

Les femmes ne voient rien en Groënland, peu en Italie et en Espagne, et, en général, dans tous les pays chauds encore moins que dans ces deux pays. Les femmes qui prennent de forts exercices et habituellement ne voient presque rien; c'est ce qui arrive aux Brasiliennes, qui font presque tout ce que les hommes doivent faire ordinairement. Les femmes grasses ne voient pareillement que très-peu, quand elles ne sont pas voluptueuses, et qu'elles boivent peu. Leurs règles sont facilement en retard, sans que leur visage change de couleur, mais elles ressentent des douleurs de coliques très-vives quand les règles veulent paraître. Les femmes d'un tempérament mélancolique ne voient que peu, et irrégulièrement : tantôt toutes les trois semaines, tantôt tous les quinze jours, quelquefois toutes les six semaines. — Une vie voluptueuse rend les règles plus considérables et plus fréquentes; c'est ce qui fait que les femmes voient deux fois par mois dans toutes les grandes villes où elles sont si fréquemment plus occupées des plaisirs que d'affaires sérieuses. Les filles lascives ont quelquefois leurs règles hors du temps ordinaire, sans aucune douleur, parce que, lorsque le sang se porte en abondance aux parties de la génération, il cause une irritation considérable à la matrice. Adam Brendel a même vu des femmes lascives rendre de gros œufs qui s'étaient détachés des ovaires. L'amour, dit M. de Haller, anime le mouvement du sang, augmente le nombre des pulsations dans un temps donné, et cause dans le pouls une inégalité que l'on peut attribuer à la crainte qui accompagne toujours l'amour. Un amour violent et près de la jouissance, cause une chaleur extrême, des battements de cœur extraordinaires, une rougeur, donne des forces ou cause un tremblement, et l'on sent comme un feu qui circule dans les vaisseaux sanguins : voilà pourquoi il n'est pas rare de voir chez les femmes passionnées un écoulement sanguin paraître avant le jour, ou la nuit même des noces; écoulement sanguin qui rend fort sot l'époux ignorant qui ne désire que de goûter des plaisirs légitimes.

L'abondance du sang cause aussi différents symptômes à l'approche des règles. La plupart des femmes sentent une tension au *sacrum*, des maux de tête, des douleurs de poitrine; plusieurs de violentes coliques, et quelquefois elles ont des cours de ventre : d'autres, des dégoûts, des vertiges, des crampes, etc. Cet écoulement augmente jusqu'au troisième jour, et va en diminuant jusqu'au sixième. Quelques femmes ne voient que pendant deux jours, d'autres voient pendant huit. Dans ce dernier cas, il y a quelque dérangement. Cet écoulement est quelquefois, dans les jeunes filles, un an à revenir après la première apparition, surtout quand elles vont et viennent continuellement. En général, les règles reparaissent tous les trente ou trente-un jours, disparaissent ordinairement pendant la grossesse, quoiqu'il y ait des exceptions pour ce dernier cas.— L'écoulement excessif des règles est extrêmement préjudiciable aux forces. Les parties extérieures en deviennent froides; le visage pâlit ou devient livide; il survient des maux de cœur, d'estomac, de tête, des crampes, des défaillances, des affections hystériques, et même des (1)

(1) Cela est assez ordinaire à toutes les hémorrhagies excessives.

convulsions. Si cet écoulement est porté au dernier excès, il en résulte des œdématies aqueuses et une hydropisie, comme je l'ai remarqué dans une femme de trente-cinq ans, qui eut pendant près de six ans de suite une hémorrhagie continuelle de l'utérus; son visage s'enfle d'abord, ensuite le corps peu à peu, et elle devient généralement hydropique par la continuation de cet écoulement.

D'autres sont attaquées de fièvres lentes à la suite de ces écoulements considérables, et tombent enfin en consomption. Quelquefois ces écoulements causent une stérilité, très-souvent des fausses-couches; ce qui est ordinairement de mauvais augure, autant que j'ai eu lieu de l'observer. — Il faut rapporter ici l'écoulement des règles qui vont au-delà de l'âge ordinaire. On sait que les règles paraissent irrégulièrement et plus abondamment quand elles approchent de leur cessation totale; c'est une lampe qui jette sa dernière lueur avec plus d'éclat lorsqu'elle est près de s'éteindre : c'est pour cela qu'on regarde comme une excrétion critique et utile les pertes de longue durée et abondantes qui ont lieu vers l'âge de cinquante ans : cet écoulement n'est vicieux en général que quand il dure au-delà de ce terme, ce qui n'est pas si rare; car je l'ai remarqué au-delà de la soixante-dixième (1) année : mais, dès la cinquante-unième ou cinquante-deuxième année, il cause des migraines très-douloureuses et très-opiniâtres, même aux femmes qui avaient joui jusque là de la meilleure santé, et enfin des crampes redoutables. Il n'est pas rare que ce flux cause des vertiges, et même des évanouissements, lorsqu'il est près de cesser.

J'ai vu différentes fois ces crampes se faire sentir à la vessie avec une douleur inexprimable, causer une rétention d'urine pendant plus de deux jours, parce que je n'étais pas à portée de secourir promptement la malade. J'ai tiré trois fois une dame de condition de ce danger : à la troisième fois, son ventre s'était enflé extraordinairement; ses jambes s'étaient remplies d'eau depuis l'extrémité des pieds jusqu'au ventre. Elle se porte bien depuis un an que je l'ai guérie la dernière fois. — Lorsque les règles continuent au-delà de cinquante-cinq ans, il en résulte une hydropisie, ou il y a quelque mal plus grand de caché dans la matrice; c'est ou un abcès, ou un cancer, et autre chose de semblable. Une femme de soixante et onze ans se trouvait incommodée de nouveau de ses règles depuis quatre ans; elles se changèrent en une perte réelle qui s'arrêta subitement par l'impression du froid qu'elle avait senti à l'église. Peu de temps après, il se manifesta un cancer à la matrice, dont j'ai observé pendant deux mois les symptômes affligeants, et qui a fait périr la malade. Boerhaave dit que les femmes qui ont, entre cinquante et soixante ans, un trop fort écoulement sanguin de l'utérus, en meurent ordinairement. — La suppression des règles n'est pas moins dangereuse; elle l'est extrêmement lorsque les vaisseaux de l'utérus deviennent raides; ce qui est ordinaire aux femmes des Tapuys. Comme ces peuples regardent les écoulements périodiques des femmes comme quelque chose d'impur et de honteux, ils font faire de profondes plaies aux cuisses de leurs filles, moyennant lesquelles le sang est détourné de l'utérus, et, en six mois, ils leur font perdre cet écoulement en réitérant les mêmes opérations.

La suppression des règles est ordinairement suivie de pesanteur, de fatigues, d'indolence, de mauvaise humeur, de perte d'appétit, de dégoût, de flatuosités, de palpitations de cœur, de tension à la poitrine, de suffocations hystériques, surtout au lit, de toux sèche, de difficulté de respirer, de cercles bleus autour des yeux, de maux de tête, de vertiges, de douleurs violentes aux articulations, et d'œdématie aux jambes, et très-souvent de la mélancolie la plus sombre, comme je l'ai vu il n'y a que peu de jours. — Quelquefois le sang épaissi pénètre difficilement dans les artérioles du visage, ce qui cause une pâleur; ou les vaisseaux trop remplis s'ouvrent, et le sang coule de toutes les parties du corps. Je fus appelé, il y a quelque temps, chez une fille de seize ans qui n'a pas encore eu ses écoulements périodiques, mais qui depuis un an saigne beaucoup du nez tous les mois pendant trois jours de suite. Lorsque ce saignement n'a pas lieu, elle a les tranchées les plus violentes, des anxiétés précordiales extrêmes, pendant lequel temps je lui ai trouvé le pouls très-lent et très-faible, et l'esprit fort triste. Quelque temps après, j'eus occasion de voir une

(1) Voyez Van Swieten à ce sujet.

fille de vingt-huit ans, qui, depuis plusieurs années, avait éprouvé les maux hystériques les plus grands, des convulsions, et tout ce qui peut résulter des affections de l'utérus : à la suite de cela, elle avait perdu ses règles, ou ne voyait que très-peu. Il y avait six mois qu'elle avait tous les mois un vomissement de sang très-violent ; mais ce vomissement ayant manqué une fois, elle eut un point de côté accompagné d'une forte fièvre et d'un égarement d'esprit. Elle avait eu, quelques années auparavant, ses écoulements périodiques par l'extrémité de l'index. — M. Schohinger de Saint-Gall vit une fille qui ne voyait presque pas sans avoir les mains toutes rouges lors de ce temps critique : ses mains s'enflaient, s'ouvraient d'elles-mêmes aux deux premiers doigts, mais cela cessa dès qu'il eut déterminé l'écoulement par la voie ordinaire. Hippocrate nous dit que la suppression des règles fait quelquefois venir de la barbe aux filles. Nous voyons en Suisse comme ailleurs des filles et des femmes barbues, mais j'ignore si c'est par cette raison.

La cessation naturelle et totale des règles n'arrive pas toujours au terme général. Les femmes robustes et grasses cessent de voir de bonne heure, quelquefois même à trente-cinq ans. Les femmes délicates les perdent plus tard. En général le temps où les femmes sont sur le point de cesser de voir est le plus critique de leur vie. La réplétion subsiste encore, et le sang ne coule plus : voilà pourquoi, selon les plus habiles médecins, les fièvres aiguës ou les fièvres inflammatoires sont la plupart mortelles pour les femmes dans ce temps-là. Il vient aisément aussi des inflammations à l'utérus, des fièvres éruptives, et plusieurs maladies chroniques qui ont leur siége dans l'utérus, ou font apercevoir leurs effets à l'estomac et à la tête. — J'ai actuellement à traiter une dame gaie, grasse, vigoureuse, qui, après la suppression de ses règles, irrégulières d'abord, mais qu'elle ne voit plus depuis trois mois, et qui touchent peut-être à leur fin, est souvent prise d'un mal de tête excessif, de vertiges, et ensuite d'un vomissement convulsif, pendant lequel le pouls est extrêmement lent et faible. Elle eut déjà, il y a trois ans, ces vertiges et ce vomissement, de manière qu'elle tomba même dans la rue : cependant je l'en avais guérie, et elle n'en avait rien ressenti jusqu'à ce moment-ci. Son estomac était pour lors chargé d'une pituite abondante que je ne remarque pas présentement ; mais les mêmes effets viennent souvent de causes (1) différentes. — On peut aussi rapporter ici les lochies ; c'est d'abord un sang plus ou moins pur, ensuite une sérosité sanguine, enfin une matière pituiteuse. Ce flux devrait en général durer trois semaines, mais il se passe souvent en quinze jours, et même en dix ; ce flux cesse encore plus tôt dans les sujets qui n'ont pas ordinairement leurs règles abondantes, et dont les vaisseaux ont un très-petit diamètre, ou qui perdent beaucoup de sang dès les premiers jours. — On croit qu'une perte considérable après l'accouchement est très-souvent mortelle chez les femmes jeunes et vigoureuses : cela peut être vrai ; mais cette perte n'est mortelle que parce que la matrice a été tiraillée ou déchirée pendant l'accouchement : c'est donc ce déchirement qui est la cause de la mort. Le flux des lochies abondantes n'a que l'inconvénient des règles trop abondantes, si la matrice n'a pas été blessée. M. de Haller fait mention d'une femme qui resta comme sans penser après un pareil écoulement.

La suppression des lochies est ordinairement mauvaise, et quelquefois dangereuse, mais moins pour les femmes qui voient ordinairement peu ; cependant cette suppression subite cause de très-mauvais effets : chez les autres, le ventre se gonfle, et ce gonflement persévère, à moins que le retour des règles, ou un second enfantement, ou une perte ne le fasse cesser. J'ai vu provenir des fièvres lentes de ces suppressions, et le pourpre en est fréquemment la suite chez nous ; je conviens néanmoins que le pourpre peut avoir aussi une autre cause chez les femmes en couches. La gangrène suit l'inflammation de l'utérus, si ces purgations n'ont pas lieu chez les femmes qui avaient leurs règles abondantes. M. de Haller a vu le sang s'épancher par l'orifice des trompes de Fallope, surtout lorsque le col de l'utérus s'est rétréci : cir-

---

(1) Cette réflexion de M. Z. ne me paraît pas juste ici. Le vomissement antérieur pouvait bien avoir la même cause que le second, sans que la pituite que vomissait la malade y contribuât en rien. (Voyez Rega, sur la sympathie de l'utérus et de l'estomac.)

constance digne de remarque, et qui n'est pas assez connue : cela peut même causer une fièvre pourprée et la gangrène. — Une femme vint me consulter, il n'y a pas long-temps, sur son état : vingt ans auparavant elle avait bu, par le conseil d'une sage-femme, une bouteille d'eau froide de puits, immédiatement après son accouchement, pour empêcher les sueurs : les lochies s'arrêtèrent après cette imprudence, il lui survint une toux convulsive qui dégénéra en un asthme qu'elle a depuis ce temps-là : elle n'a jamais rien vu depuis. — La suppression des lochies est assez souvent suivie de transports, de longues mélancolies, et d'une vraie frénésie, quoique périodique. J'ai vu une femme de trente ans tomber dans une profonde mélancolie hystérique après cette suppression : cette femme était alors d'une timidité extraordinaire, avait une aversion singulière pour toutes les idées qui l'avaient flattée le plus autrefois, souffrait continuellement d'un mal de tête, avait du dégoût pour toute nourriture, sentait une faiblesse dans toutes les parties de son corps, une espèce d'étranglement, un tremblement dans les jambes, et des ébullitions continuelles. Van Swieten dit que les femmes en couches tombent souvent dans une manie incurable, après avoir étouffé ou plutôt dévoré quelque chagrin cuisant : ce qu'il faut déduire de la même origine. M. Hirzel de Zurich a vu arriver après une suppression des lochies, causée par une affliction extrême, une raideur totale du corps ou un tétanos universel.

Une femme de trente-six ans, qui avait toujours fait paraître certaine timidité, et un penchant à la mélancolie, et d'autres marques d'un affaiblissement du genre nerveux, mit au monde son premier enfant, qui mourut peu d'heures après. La sage-femme l'avait excitée, pendant le travail, à faire des efforts redoublés, lui demandant si par son indolence elle voulait faire périr son fruit. Ces efforts, auxquels elle avait été forcée, lui causèrent des convulsions qui augmentèrent après l'accouchement, et elle eut quelques égarements d'esprit. Les lochies furent modiques le premier jour, et le lendemain cessèrent entièrement : elle eut tout ce jour-là des égarements d'esprit, le pouls fréquent et fort, des sueurs abondantes, et urina sans douleur. La nuit du troisième jour elle reposa assez bien, mais le pouls était toujours fréquent et fort, elle avait une grande soif : les lochies reparurent un peu, la malade devint gaie ; au lieu que dans les premiers instants elle s'était toujours reprochée d'être meurtrière de son enfant. La nuit du quatre au cinq, elle eut une nuit inquiète avec des douleurs spasmodiques violentes dans le bas-ventre ; le pouls était égal, l'urine blanche, et les lochies paraissaient très-faiblement ; la malade parut se mieux porter, le pouls devint mou, la sueur diminua, elle dormit paisiblement ; mais insensiblement elle tomba dans une noire mélancolie qui augmenta extrêmement le onzième jour, après une nuit très-inquiète. Le soir elle fut prise d'un tétanos général, qui dura tout le jour suivant sans aucun relâchement, jusque dans la nuit ; le quinze elle eut le pourpre. Après avoir été rétablie, il lui resta toujours une humeur revêche, et une profonde mélancolie, de sorte qu'elle voulait toujours le contraire de ce qu'on exigeait d'elle : ce ne fut que vers le neuvième mois de sa maladie qu'elle prit de bonne volonté quelques médicaments, et avec succès. On voit par cet exemple combien les suites de la suppression des lochies peuvent être graves, lorsque quelque passion est la cause de cette suppression.

L'écoulement très-abondant du lait peut avoir de mauvaises suites, surtout si la personne qui nourrit est trop délicate ; les aliments ne lui fournissant plus de nourriture, les forces diminuent, le corps est inquiété par toutes sortes de crampes, l'esprit devient chagrin ; et enfin il survient une fièvre lente et une phthisie, si l'on n'y remédie de bonne heure, en faisant cesser d'allaiter. Une femme enceinte qui nourrit risque une fausse couche, outre que le lait qu'elle donne est malsain. — La suppression du lait est encore plus dangereuse ; il en résulte des engorgements dans les glandes, des tumeurs considérables, surtout si le lait est abondant ; des inflammations avec une forte fièvre, des abcès à l'un ou à l'autre endroit, quelquefois plusieurs en même temps, ou, au lieu d'abcès, des tumeurs squirrheuses très-dures, et enfin au bout de vingt et trente ans un cancer occulte et qui s'ouvre quelquefois, ce que j'ai eu lieu d'observer ; mais cela n'arrive pas toujours. Quelquefois le lait répercuté trop tôt cause des inflammations à la matrice, et le pourpre ; quelquefois il disparaît sans aucun inconvénient, et cause des lochies plus

abondantes. — Quelle que soit la multiplicité et la variété des maladies qui peuvent provenir des vices des excrétions, il ne paraît cependant pas qu'il soit si difficile de les connaître, si l'on sait estimer au juste les effets de chaque cause, et que l'on cherche ensuite dans les cas particuliers le point de réunion de tous les effets qu'on y a observés. Il est si ordinaire qu'une excrétion particulière, viciée de manière quelconque, en dérange une autre, qu'il est presque toujours nécessaire de considérer plusieurs excrétions prises ensemble, pour pouvoir estimer les effets qui paraissent ne provenir que d'une seule; d'ailleurs, les mêmes dérangements ne produisent pas toujours les mêmes effets par rapport à certaines circonstances particulières qu'il faut savoir discerner, sans quoi l'on ne connaîtra jamais les causes qu'à demi, ou plutôt très-mal. On voit très-souvent les choses changer précipitamment de face, après avoir remédié à un inconvénient duquel on n'avait rien soupçonné de mal à craindre ultérieurement, et cependant il paraît tout-à-coup les symptômes les plus fâcheux : les malades tombent dans un abattement, une mélancolie, une frénésie, et dans d'autres accidents dont on n'avait pas aperçu le moindre indice. Il ne suffit donc pas de guérir; il faut encore prévoir les suites d'une guérison, tant par rapport à elle-même que par rapport aux effets qui peuvent résulter des causes subséquentes, en supposant telle ou telle chose qu'on n'a même lieu de craindre que par la comparaison d'autres cas semblables, que l'expérience aura fait connaître, ou par ce que les lois de l'économie animale permettent de supposer.

CHAPITRE XI.

DES PASSIONS, CONSIDÉRÉES COMME CAUSES ÉLOIGNÉES DES MALADIES.

Tristram Shandy comparait assez plaisamment le corps et l'âme à un habit et à sa doublure : « Si vous chiffonnez l'un, » dit-il, vous chiffonnez l'autre aussi. » — Quelques médecins supposent à l'âme certains *impetus*, ἐνιρμοῦν, ou *certaine force impulsive*, et une autre au corps. Celle-là est, selon leur opinion, la cause efficiente de toutes les passions violentes; celle-ci, la cause efficiente de tous les mouvements violents que le corps exécute par le moyen des nerfs, *comme premier mobile :* cette doctrine a été celle d'Hippocrate. Boerhaave en a parlé au long, mais Gaubius avec plus de précision et mieux. J'entends par cette *force impulsive*, le tempérament tout simplement, car ce n'est que conséquemment au tempérament (1) que nos passions et nos actions sont individuellement déterminées. Le tempérament est donc la cause prochaine de nos passions et de nos actions considérées comme telles en telles circonstances, et dans tel individu. — Les penchants ou les fortes inclinations, et les transports de l'âme sont ce que l'on appelle *affections*, mouvements de l'esprit et passions. Les affections et les passions ne diffèrent que dans le degré : les affections, *affectus*, sont ce qui donne le branle aux passions proprement dites, et celles-ci ne sont que les affections simples ou composées mises en action, soit que ces affections, étant devenues habituelles, reparaissent à chaque occasion, soit qu'elles s'emparent tout-à-coup entièrement de l'homme : la passion peut donc être regardée comme un degré éminent de l'appétit sensitif, et de l'aversion sensitive en action. — Ces notions (2) des affections et des passions ne contredisent pas celles des philosophes les plus subtils; je suppose même ici que tout ce qu'on dit des affections convient aux passions, et réciproquement, que les passions naissent des affections, et que celles-ci doivent toujours les précéder. On ne peut nier que quelques affections analogues, et même différentes, ne soient compatibles; au lieu que plusieurs passions ne peuvent exister ensemble, car l'une absorbe toutes les autres; mais je ne crois pas pour cela que les passions soient des affections

---

(1) M. Z. rend ainsi ses idées dans l'original : « Car ce sont ses marques (du » tempérament) qui résident dans les » sens, dans le tact, dans les affections » et dans les passions qui déterminent nos » sentiments et nos actions, et qui sont » conséquemment la cause prochaine de » toutes les impressions du corps matériel » et de l'âme incorporelle. » φοιβας ικος λογος! ou me trompé-je?

(2) Quoique les deux paragraphes suivants ne soient pas fort intéressants en eux-mêmes, et encore moins ici, je les ai laissés.

d'un genre supérieur. C'est comme si l'on voulait dire que la convulsion actuelle est une inclination d'un genre supérieur à la disposition aux convulsions. — Milord Home distingue aussi les passions des affections par deux marques qui ne détruisent pas ma définition. Les passions sont actives, dit-il, les affections ne le sont pas ; les passions sont accompagnées de désirs, les affections ne le sont pas. Il distingue aussi les souhaits des désirs, et appelle ceux-là la plus grande activité des affections. — La *compassion* et le souhait que les choses aillent mieux sont, selon lui, une affection ; la *pitié* (pity) et le désir que les choses aillent mieux, sont une passion.

Je ne fais ici ces réflexions métaphysiques, que par rapport à la différence que l'on met en médecine entre la cause éloignée externe ou interne, et la cause prochaine des maladies. Ce n'est pas la théorie des affections et des passions qu'il nous importe de connaître ici, ce ne sont que leurs effets ; nous devons nous occuper aussi peu de la manière dont arrivent ces effets : car, quoiqu'on le voie quelquefois, c'est cependant ce qui nous est absolument caché la plupart du temps. — Les passions agissent ou subitement avec plus ou moins d'énergie, ou lentement ; ou elles sont suivies de mort subite, ou elles ne sont que la cause éloignée de la mort, ou elles consument l'homme peu à peu. La grandeur de la cause, mais surtout le tempérament, détermine toujours le plus ou le moins de danger. A peine un homme vif, mais peu pénétrant, sentira-t-il un contraste qui fera presque mourir un autre sujet qui apercevra l'enchaînement de tout ce qui peut en résulter. Un stupide ne comprend pas comment on peut se plaindre de toutes sortes d'injures auxquelles il serait insensible : mais, d'un autre côté, ce stupide a mille peines qu'un esprit clairvoyant ne sent jamais, parce que la raison ne les voit pas. — En général, les gens d'une forte imagination souffrent le plus des mouvements violents de l'âme ; et ceux qui ont plus de raison que d'imagination, ont plus à souffrir des mouvements lents de l'esprit. Les gens tout-à-fait indolents ou entièrement stupides souffrent en général le moins des passions. Mais ceux qui réunissent une raison éclairée à un esprit vif et réfléchissant, en sont le plus troublés. Aussi les plus grands esprits ont toujours les plus grandes passions. Boerhaave, cet homme si modéré, dit qu'il a éprouvé lui-même que le souvenir d'un contraste que l'on essuie ne se perd pas, quoi que l'on fasse pour l'oublier, à moins qu'une idée plus forte et permanente n'en vienne effacer le souvenir : il ajoute que l'esprit en est même occupé en songe.

Toutes les passions portées à l'excès attirent à l'homme des maladies redoutables, lui causent quelquefois la mort, ou le mettent au moins dans un danger éminent. Les plus habiles médecins conviennent unanimement qu'une frayeur (1) considérable peut causer une apoplexie mortelle ; et ils regardent les apoplexies comme les maladies qui résultent le plus communément de toutes les passions violentes. Le cœur est atteint si violemment de ces impressions extraordinaires, qu'il se contracte au point de ne plus admettre ni lâcher de sang. Voilà pourquoi le visage pâlit, les lèvres deviennent bleues, tout mouvement cesse, et l'on tombe mort assez souvent dans ces circonstances. Une passion, sans être même portée à l'excès, cause une difficulté de respirer, de parler, un serrement à la poitrine, et quelquefois la langue reste comme adhérente au palais. Les passions faibles parlent, les fortes passions sont muettes. — Quoique le jeu des passions dépende principalement du tempérament, et qu'elles ne soient qu'un développement des facultés sensitives (physiques) appliquées à certain objet et à certain point (les effets d'une cause matérielle prenant tantôt le caractère du vice, tantôt celui de la vertu, selon que l'application en est bonne ou mauvaise); c'est cependant l'âme qui les détermine, comme cause seconde. Les affections hypochondriaques et hystériques, la mélancolie, peuvent, il est vrai, venir de plusieurs causes physiques ; mais ces maladies viennent aussi quelquefois d'un chagrin dans le sujet même le mieux portant, quoique nous ignorions absolument comment cela peut avoir lieu. — Les récidives des mêmes mouvements de l'âme et des mêmes passions font aussi reparaître des maladies dans l'état où l'on paraît les avoir le moins à craindre, comme

---

(1) J'ai vu une fille d'un menuisier tomber en épilepsie à la suite d'une peur. Les accès devinrent périodiques, et elle mourut d'apoplexie quelques années après.

l'épilepsie, etc. J'ai aussi remarqué que les femmes qui avaient été sujettes à de grands maux hystériques, n'étaient nullement mieux lorsque les convulsions étaient plus rares et plus faibles ; mais que le mieux était réel lorsque l'esprit n'était plus affecté de certaines idées qui ne se faisaient point apercevoir dans l'état de santé, et qui dans la maladie du mieux de laquelle on veut juger, causaient certains regards fixes et hagards, arrêtaient la respiration, occasionnaient des mouvements spasmodiques dans les membres : car le corps suit les affections de l'âme dans ces sortes de cas ; et il agit comme l'âme sent. Il n'est donc pas hors d'œuvre de considérer ici les effets principaux des passions les plus sensibles, parce que souvent des passions différentes produisent des effets semblables ; et réciproquement les mêmes passions produisent des effets différents en différentes circonstances, dans les mêmes individus, ou dans d'autres.

La joie, que Cicéron définit très-bien, *un transport voluptueux de l'âme* auquel il ne permettait pas au sage de se livrer, quoiqu'il convienne lui-même de s'y être livré presque jusqu'à l'excès dans un moment inattendu ; cette passion, dis-je, est beaucoup plus dangereuse qu'une tristesse subite. Aussi les exemples des effets dangereux de la joie sont-ils plus fréquents que ceux d'une affection douloureuse et en même temps soudaine de l'âme. Sophocle, voulant prouver qu'il jouissait encore de toutes ses facultés intellectuelles à son grand âge, fait une tragédie, est couronné, et meurt de joie. Pareille chose arriva à Philippide, auteur de comédies. Chilon, Lacédémonien, embrasse son fils qui venait de remporter le prix aux jeux Olympiques, et meurt de joie. Deux dames romaines, voyant revenir leurs fils des batailles de Thrasymène et de Cannes, moururent de même. M. Juventius Thalna, apprenant qu'il avait les honneurs du triomphe, pour la conquête qu'il venait de faire de l'île de Corse, tombe, et meurt de joie devant l'autel où il sacrifiait en action de grâces. Vater rapporte qu'un soldat robuste, et qui n'avait jamais été malade, mourut subitement de plaisir, au moment où il allait embrasser une fille qu'il désirait depuis long-temps. Une honnête famille de Hollande était réduite à l'indigence ; le frère aîné passe aux Indes, s'y pousse, fait venir sa sœur, lui montre des bijoux dont il lui fait présent ; elle reste immobile, et meurt. Le fameux Fouquet meurt en apprenant que Louis XIV lui rendait la liberté. La nièce de Leibnitz, mariée à un ecclésiastique protestant, ne se doutait pas qu'un philosophe pût laisser de l'argent ; elle trouve, après la mort de son oncle, soixante mille ducats dans un coffre, sous le lit : elle meurt en les apercevant. — Méad, médecin des Petites-Maisons de Londres, et qui sont toujours bien pleines, dit qu'il a eu à traiter beaucoup plus de monde très-enrichi en peu de temps au commerce de la mer du Sud, que de gens réduits à la mendicité. Des ris excessifs causent quelquefois la mort. Zeuxis venait de peindre une vieille femme ; il regarde attentivement ce portrait, le trouve si singulier, qu'il en meurt de rire. Philémon étant dans un jardin avec ses amis, un âne vient au trot vers eux, mange fort tranquillement un plat de figues ; Philémon lui fait présenter un verre de vin ; l'âne le boit, et Philémon meurt de rire.

La colère est un mouvement violent de l'âme, joint au désir de se venger. Les effets de cette passion se font apercevoir par tout ce qu'il y a de sensible et de mobile dans l'homme. La colère fait rougir le visage ; les yeux étincellent, les muscles sont tendus, le cœur bat plus vite, le sang circule impétueusement ; il se fait jusqu'à cent quarante pulsations, et plus, dans une minute ; il survient quelquefois de violentes hémorrhagies. Des femmes qui avaient leurs règles dans ces circonstances, les ont vues couler par les mamelles. Ces hémorrhagies se manifestent aussi par des extravasations sous-cutanées, qui forment des taches rouges, brunes, d'où l'on a vu résulter la gangrène, et une noirceur depuis le pied jusqu'au genou : on a aussi vu une apoplexie suivre immédiatement ces mouvements violents qui avaient fait rompre quelque vaisseau dans le cerveau. Quelquefois le sang reste tout-à-coup au centre du corps ; le visage pâlit, la voix s'affaiblit ou se perd ; l'on est tout tremblant, sans même pouvoir se soutenir ; on étouffe, on tombe en une défaillance qui va quelquefois jusqu'à mourir, si l'âme ne peut par aucun moyen faire un retour sur elle-même. On a vu la colère suivie d'épilepsie, de colique mortelle, de fièvre excessive, et de mort subite.— J'ai vu tout récemment avec M. Wæterli, médecin, et M. Fuchslin, habile chirurgien, une fille de vingt ans qui était

tombée dans un état convulsif singulier, après un violent mouvement de colère qu'elle avait eu au soir certain jour que ses règles lui étaient venues. Sa langue était devenue toute raide, de sorte qu'elle ne pouvait absolument pas parler : il fallait la soutenir par les bras sur son séant; et malgré cela, elle trépignait d'une manière étonnante : elle avait un serrement extrême à la poitrine et à l'estomac, ne pouvait rien avaler, et rendait, au milieu de ses agitations, le son de voix le plus singulier sans discontinuer. Je conseillai des lavements émollients, dans la vue de rappeler les règles. M. Wæterli proposa une saignée du pied, laquelle fut faite aussitôt. Le même état de la malade dura encore une heure. Enfin, après des lavements réitérés, elle rendit beaucoup de matières bilieuses par les selles et par des vomissements. Dès lors, le spasme cessa entièrement; les règles coulèrent abondamment avant la fin de la nuit et le jour suivant. — La bile se porte ordinairement dans l'estomac après une forte colère, et cause des vomissements. Chez d'autres, elle se répand en abondance dans les intestins, excite un cours de ventre avantageux : ou elle sera retenue, et se jettera dans le sang, causera une jaunisse, ou se pourrira, produira une fièvre bilieuse, laquelle est si commune en Suisse, peu décrite encore, et mortelle à tant de sujets. Si la colère est suivie d'une grande tristesse, et que la bile ne s'épanche pas, il en résultera des obstructions au foie. Le sexe rend quelquefois une quantité prodigieuse d'urines pâles, dans ces circonstances : certaines femmes, surtout les femmes hystériques, sont saisies de douleurs articulaires, de spasme à l'estomac, de coliques, ont des pertes de sang de l'utérus. En général, la colère excessive devient mortelle, et les sujets en périssent, ou par apoplexie, ou par une hémorrhagie. Cette dernière fit périr Valentinien et Attila (1).

La terreur, qui vient de la sensation d'un mal violent et subit, cause, presque comme la colère, des battements de cœur, des défaillances, des faiblesses subites, des tremblements (1), le battement des genoux, de sorte que l'homme ne peut se sauver. Mais la secousse que la terreur produit dans toutes les parties du corps est encore plus violente que celle de la colère; car elle produit sur-le-champ des convulsions : on a vu le crâne s'ouvrir dans le moment; les évacuations des femmes se suppriment alors beaucoup plus ordinairement que dans un mouvement de colère. Quelquefois la terreur est suivie de pertes extrêmes ; les artères se crèvent, ou il suit une apoplexie : ce que M. de Haller déduit fort judicieusement d'une colère mêlée de terreur, ou d'un désir violent, et de la force excessive d'une idée; ce qui fait prendre un essor incroyable aux forces du corps dans les fous ou dans ceux qui se noient. — Les pertes de sang, au contraire, viennent d'un relâchement soudain des nerfs de l'utérus; ce qui arrive

---

(1) Hoffmann nous rapporte aussi plusieurs observations sur les effets de la colère. Un homme entre dans un grand mouvement de colère, boit ensuite un verre d'eau froide; bientôt après il sent une tumeur douloureuse à la malléole du pied gauche. Cette tumeur disparaît là par l'application d'un remède, et se porte au genou avec beaucoup plus de douleur. Tout ce pied et les tendons se raidissent : il y survient des agitations spasmodiques qui se portent aux membres supérieurs; et le sujet éprouve en même temps de violentes ébullitions partout le corps. *Consult. méd.*, sect. IV, cas. 162. (Voyez *ibid.*, cas. 198, et sect. III, cas. 49; *ibid.*, cas. 57; sect. I, cas. 38.) Ce dernier cas surtout mérite attention ; il s'y agit d'une suppression des règles, arrivée par un mouvement de colère. Il y a tout à craindre, répond Hoffmann, que la maladie ne dégénère en épilepsie chronique, en paralysie ou en apoplexie, pour peu qu'il y ait d'irrégularité dans la conduite de la malade; mais j'ajouterai que j'ai vu à Marbourg un domestique, dans l'auberge où j'ai logé, qui fut pris d'une rétention d'urine très-douloureuse, après s'être mis en colère contre un soldat. Quant à l'hémorrhagie qui fit périr Attila, je crois avoir lu, il y a déjà du temps, dans un historien qui a pour titre : *De rebus Hungaricis*, qu'Attila ayant épousé dans une extrême vieillesse une jeune fille, mourut la nuit même; et que sa femme s'étant réveillée la nuit, l'avait trouvé nageant dans son sang.

(1) La terreur est fort bien représentée dans Cicéron : *Terror est metus concutiens ex qua fit ut pudorem rubor, terrorem pallor et tremor, et dentium crepitus consequatur.* Quant à la terreur mêlée de colère, Le Brun l'a représentée en grand maître.

par les mouvements irréguliers de la terreur, de même que dans la colère et la frayeur qu'éprouvent ceux que l'on jette dans la mer pour empêcher les suites de la morsure d'un animal enragé : car on sait que cette immersion cause une frayeur suivie d'une extrême faiblesse, par laquelle le raidissement du cou disparaît. — Non-seulement la terreur jette immédiatement dans des convulsions, mais ces convulsions deviennent quelquefois périodiques. M. Tissot a vu un paysan, qui, rêvant qu'un serpent s'entortillait autour de son bras, avait fait un mouvement violent pour secouer ce serpent : depuis ce moment-là, dit-il, le bras fut saisi trois ou quatre fois le jour d'un mouvement convulsif très-fort, et qui durait quelquefois une heure, sans qu'aucun effort pût l'arrêter. — L'épilepsie est même une des suites les plus ordinaires d'une terreur violente, de même qu'une terreur guérit aussi l'épilepsie. Wepfer vit l'épilepsie succéder à une terreur, et le sujet mourir ensuite d'une apoplexie. Boerhaave a vu une fille attaquée d'épilepsie, pour y avoir vu tomber un homme. J'ai vu à Gottingue une femme attaquée d'épilepsie, par la seule raison qu'elle était soupçonnée d'avoir tué son enfant. — Mais voici un fait qui fera toujours honneur à la sagacité du célèbre Boerhaave. Une fille avait, dans l'hôpital de Harlem, une maladie spasmodique qui revenait périodiquement ; une autre fille, la regardant ou l'aidant, tomba dans la même maladie. Le lendemain une seconde y tomba de même ; enfin une troisième, une quatrième, et bientôt presque tous les garçons et toutes les filles de cette maison-là. Tous ces enfants tombaient, les uns d'un côté, les autres de l'autre, et même presque tous en même temps, lorsqu'ils se regardaient. En vain les médecins essayèrent tout ce que l'art peut contre l'épilepsie : on crut devoir recourir à Boerhaave. La pitié le fit aller à Harlem.— Pendant qu'il y examinait la chose, il vit un enfant tomber dans un accès, et plusieurs autres ensuite, les uns après les autres. Comme les meilleurs remèdes avaient déjà été sans succès, il jugea que la maladie ne passait d'un enfant à l'autre que par la force de l'imagination, et conclut qu'on pouvait les guérir en détournant leur esprit de l'idée qui l'avait frappé à ce point. Il prévint donc les administrateurs de ce qu'il allait faire : il fit mettre dans la chambre où étaient tous ces enfants épileptiques, de petits fourneaux remplis de charbons ardents, et fit poser sur ces fourneaux toutes sortes de crochets et d'instruments de fer ; et dit ensuite, que puisque tous les remèdes avaient été inutiles, il ordonnait qu'on découvrît le bras du premier de ces enfants qui tomberait par terre, et de lui percer la chair jusqu'aux os avec un fer rouge, à l'endroit qu'il marquerait.

Boerhaave employa toutes les forces de son éloquence pour frapper ces enfants ; de sorte qu'ils s'effrayèrent tous à la vue de ce remède horrible. Tout leur esprit était occupé de cette nouvelle idée qui les avait pénétrés, lorsque les mouvements de la maladie voulaient se faire sentir. Le plus faible d'entre eux, excessivement frappé de cette terrible opération à laquelle on allait les soumettre, resta mort sur la place, et tous les autres furent heureusement guéris. Abraham Kaau, qui rapporte ce fait, ajoute : On voit par-là combien il est utile de détourner l'âme d'une idée qui l'occupait trop pour la porter vers une autre ; car on sait que la terreur, une fièvre épidémique, la salivation, le mariage, le fouet, ont déjà guéri l'épilepsie. — La frayeur fait dresser les cheveux : la frayeur produit dans les pores d'où sortent les cheveux la même (1) contraction qu'on remarque dans le froid. Je trouve dans Pechlin, qu'un jeune homme de vingt ans ayant fait naufrage non loin de Livourne, devint subitement grison, et l'était encore à sa quarantième année ; ce jeune homme avait auparavant les cheveux noirs. Stahl raconte, sur la foi de Schenk, qu'un jeune homme de condition ayant été mis en prison pour un crime énorme, et condamné à mort, devint gris en une nuit. — Plusieurs expériences prouvent que des frayeurs subites ont causé des défaillances mortelles, et même une mort subite. On pâlit alors ; le sang reflue au centre, s'arrête dans la veine cave ou dans l'oreillette droite du cœur ; les vaisseaux se distendent ; on sent un serrement de cœur, et quelquefois même le cœur crève. Philippe II, roi d'Espagne, ne fit que dire au cardinal Espinosa, son ministre : *Cardinal, sachez que je suis président :* le cardinal en fut si effrayé, qu'il mourut peu de jours après. Ce même prince, s'apercevant qu'un de ses ministres les plus affi-

(1) Voyez Willis.

dés ne répondait pas justement à ses demandes, lui dit : Pourquoi me mentez-vous ? Le ministre se retira et en mourut. Philippe V, roi d'Espagne, mourut subitement à la nouvelle que les Espagnols avaient été battus près de Plaisance : on l'ouvrit, et on lui trouva le cœur crevé. — La crainte ou l'attente d'un mal qu'on n'est pas capable de détourner affaiblit les forces du cœur, relâche et refroidit tout, arrête le pouls, rend la respiration difficile, supprime les règles, et quelquefois la transpiration, ce dont il résulte des frissons. Quelquefois aussi la crainte fait suer, parce qu'elle ouvre tout. Voilà pourquoi la peur fait quelquefois lâcher des vents peu forts dès l'abord, mais considérables quand tous les obstacles sont levés par l'affaiblissement qui arrive au genre nerveux, qui ne donne plus d'action aux viscères. Souvent il résulte de la crainte l'excrétion des matières fécales, une diarrhée, comme M. de Haller dit l'avoir vu arriver à des gens effrayés de la hauteur des Alpes, la première fois qu'ils y montèrent. Boerhaave dit qu'un homme, apprenant que ses biens allaient être vendus par justice, eut une perte de semence.

D'autres éprouvent après une peur des sueurs mortelles, qui sont une suite du relâchement général; quelques-uns urinent considérablement dans ces moments-là. Une demoiselle qui avait ouï dire que les gens d'esprit ne sont pas superstitieux, témoigna un jour le plus souverain mépris pour ceux qui croyaient les contes qu'on débitait sur les revenants. Il se trouvait là un de ces hommes qui ne prennent pas les mots pour les choses, et qui voulut s'assurer de la fermeté d'esprit de cette personne. Il attacha quelques cordes à la couverture du lit de cette fille, et les fit passer dans une chambre voisine : dès qu'elle fut endormie, il tira doucement les couvertures : d'abord elle se réveille, est saisie de peur, se met à crier : il continue; elle redouble ses cris : il tire plus fort; elle se jette à bas du lit : aussitôt il entre dans la chambre avec de la lumière et huit témoins, et trouva cette fille philosophe, en chemise, au milieu de la chambre, et le parquet tout couvert d'urine. — Les gens peureux sont plus sujets que d'autres à tomber malades, parce que la peur, qui relâche tout, facilite l'entrée de tous les principes hétérogènes dont l'air peut être chargé, et expose par là beaucoup plus à la contagion des maladies populaires. Ceux qui ont dit que la peur disposait particulièrement à ces maladies, ont donc dit la vérité. Un esprit ferme est au contraire un des préservatifs contre ces maladies. Rivinus a observé que la peste de Leipsick ne passait d'un sujet à l'autre que par la peur. Falconet dit qu'une femme en apercevant à l'église une autre qui avait des taches que cette femme-là prit pour une suite de la petite vérole, en eut si peur, qu'elle eut réellement la petite vérole. Cependant cette femme ainsi tachetée n'avait pas eu cette maladie. La peur ouvrit donc les pores absorbants; et les miasmes de la petite vérole, répandus dans l'air, s'insinuèrent ainsi par la peau. — Un ecclésiastique de ma connaissance, homme respectable à tous égards, et d'un tempérament timide et délicat, fit nettoyer, à huit lieues du village où il demeurait, une culotte de peau dans une ville où régnait la dysenterie : on lui renvoya sa culotte; il la mit : sur-le-champ il pensa (1) qu'il pouvait bien y avoir quelques miasmes dysentériques dans cette culotte; il en eut une dysenterie très-longue et très-violente. Son fils, jeune homme d'un tempérament délicat, entra dans la chambre d'un homme qui venait de mourir du pourpre, prit le cadavre par la main : ceux qui étaient avec lui lui dirent, pour éprouver sa délicatesse, qu'il s'était certainement attiré le pourpre pour avoir touché ce cadavre; effectivement il eut cette maladie au bout de quelques jours.

Les témoignages que M. Casimir Medicus rapporte de Pechlin, Hoffmann, Bayle, Fuller, Werlhof, Krause, et d'autres, ne prouvent pas en tout l'explication que l'on en donne, mais l'effet de cette passion : or c'est ce qu'il nous importe de prouver ici. Willis a très-bien dit que ceux qui ont une grande peur de la petite vérole l'ont les premiers. Cheyne assure que l'on se nuit infiniment par la peur dans toutes les maladies épidémiques. Roger a observé que la peur donne des ailes au mal dans les contagions; qu'elle en rend les miasmes plus actifs, et que ces contagions font par là le double de ravage. Van Swieten

(1) Cet exemple ne prouve rien; car il était très-possible que cet homme eût la dysenterie, après avoir mis la culotte, sans la peur qu'il eut. On sait que les habits sont suffisants pour transporter cette contagion.

vit une femme à qui la peur fit venir une tumeur qui dégénéra en squirrhe rebelle à tous les remèdes. — La peur est surtout dangereuse aux sujets délicats, hypochondriaques ou hystériques, parce que ces sujets sont d'autant plus affectés de la moindre chose, que tout est presque toujours chez eux d'une sensibilité extrême et dans une tension continuelle: ce qui les tient dans un état où ils s'imaginent avoir tous les maux à craindre. Tulpius nous dit qu'un homme livré à l'indolence était devenu imbécille, en lisant des livres de médecine et de chirurgie. M. Donald-Monro m'a dit à Londres, que son père avait fait ses études, sous Boerhaave, avec un hypochondriaque qui s'imaginait avoir les maladies que Boerhaave expliquait à chaque leçon. L'imagination de cet homme était si forte, qu'on remarquait en lui au moins quelque chose de pareil à la maladie qu'il venait d'entendre expliquer. — Mais voici un exemple singulier de la peur, et dont je n'ai jamais rien vu de semblable. Une femme très-délicate, faible et extrêmement facile à émouvoir, fit, sur la tête galeuse de son enfant, non sans beaucoup de répugnance, une besogne qui ne peut être faite que par une vraie mère. Comme elle était occupée à nettoyer cet enfant, il lui prit une envie d'éternuer; aussitôt elle s'imagina, à cet éternuement, s'être inoculé la même maladie : car elle me fit observer qu'elle n'avait pas eu cette maladie ordinaire à l'enfance. Je l'engageai de mon mieux à rejeter loin d'elle cette crainte mal fondée, mais le lendemain elle me montra cinq gros boutons à sa tête, desquels il sortait une eau claire, jaunâtre et inodore au lieu de la matière purulente qu'on remarque dans ces éruptions de l'enfance. Je lui dis encore de ne pas se frapper de cela; qu'elle avait d'autant plus lieu de ne pas songer à ce mal si léger, qu'il venait de se manifester à cinq de ses ongles, *sans aucune cause manifeste*, une tumeur flegmoneuse très-douloureuse.

La première fois qu'elle allait voir ses règles dans ces circonstances, elle fut saisie de frissons sur le soir; bientôt après, elle eut une forte fièvre, de cruelles douleurs arthritiques qui lui privèrent le bras gauche de tout mouvement; outre cela, un mal de tête si violent, que cette femme, extrêmement douce et modérée de son caractère, et fort religieuse, se plaignait le plus amèrement de ses douleurs. Le lendemain matin l'occiput était couvert des mêmes boutons; la malade avait aussi des tumeurs au-dessus du front en différents endroits; la peau du front marquée de raies d'un rouge pourpré : elle avait la tête si sensible, que le moindre attouchement lui causait les plus vives douleurs. Elle fut six jours dans cet état : les règles allaient doucement; le sang n'avait même presque point de rougeur. Je me contentai de lui ordonner le bain des pieds, et de faire bouillir dans cette eau un peu de sénevé, et de la faire transpirer. Tout avait cessé au bout de six jours : il n'y avait plus de boutons à la tête. — Je n'eus besoin de donner aucun médicament évacuatif, parce que la malade, sujette à un cours de ventre presque continuel, l'eut alors très-fort. Elle se porta donc assez bien jusqu'au moment où ses règles allaient reparaître. Le mal lui revint tout-à coup avec les mêmes symptômes, la même force, les mêmes douleurs aiguës et cuisantes, et outre cela avec une toux très-forte et continuelle qui m'effraya. Les boutons jetaient çà et là une sanie ou plutôt une eau claire, jaunâtre et sans odeur. La maladie dura encore six jours. — Dès que ce nouvel accès fut passé, cette femme me pria instamment de tâcher de la délivrer de cette maladie douloureuse par quelque moyen, me disant qu'elle lui consumait le peu de forces qui lui restaient. Je m'y prêtai d'autant plus volontiers, que je voyais que ses forces vitales n'étaient pas suffisantes pour faire sortir à la tête le virus qui s'y était jeté, et pour lui donner la vraie gale des enfants. Je lui fis donc appliquer un grand vésicatoire sur la nuque. Les vessies y devinrent si grandes et lui procurèrent tant de tranquillité, qu'elle ne trouvait pas de termes assez forts pour me rendre le bien-être où elle se trouvait. J'entretins l'écoulement de ces vessies jusqu'au sixième jour, qu'elles se desséchèrent. Le septième, je lui fis prendre une dose de rhubarbe; le huitième, étant moi-même plein de sécurité, n'ayant vu d'ailleurs rien à craindre hors le temps de ses règles, je vis reparaître ce triste état avec la dernière violence : cela dura huit jours. Je sollicitai la transpiration, et je lui fis mettre un sinapisme aux pieds : tout avait cessé au bout de cinq jours; et je lui fis prendre deux doses de rhubarbe avec beaucoup d'effet.

Au retour des règles, la maladie reparut encore, et ne dura que quatre jours,

mais le sang des règles, qui coulaient très-modérément, n'était qu'une eau ichoreuse. Ces circonstances me mirent dans un grand embarras : je voyais que mes remèdes et la tisane sudorifique n'avaient servi de rien : je présumais bien des avantages de purgatifs plus actifs, mais je n'osais les ordonner, vu le long cours de ventre et la faiblesse des intestins de la malade, sujette d'ailleurs à des maux hystériques. Je m'armai donc de patience; la malade m'en donnait l'exemple le plus touchant. J'entrepris donc de dompter ce virus par l'usage du petit-lait, mais il fallait empêcher les solides de se relâcher davantage. Je fis donc prendre en même temps, trois fois par jour, une bonne dose de quinquina, de racine de valériane et de mars : je continuai ainsi quelques mois. Les mêmes symptômes revinrent, il est vrai, pendant cinq mois, lors du temps des règles et hors de ce temps, mais ils diminuèrent peu à peu, et la malade était sans fièvre. Le premier mois après l'usage de ces remèdes, le sang reprit sa couleur rouge et saine. Au sixième mois, il n'y avait plus que quelques taches rouges au front, avec un mal de tête léger; ensuite ce ne furent plus que de pareilles taches qui paraissaient çà et là partout le corps, et disparaissaient aussitôt. Enfin, quatre autres mois après, il ne parut plus rien, et ce virus, inoculé pour ainsi dire par la crainte, fut dompté par l'usage du petit-lait.

La peur fait généralement empirer toutes les maladies ; elle en trouble le cours ordinaire, y cause mille symptômes étrangers : elle affaiblit si fort la nature, que la maladie reste toujours supérieure à la vertu des médicaments. Je me rappelle un homme qui avait le pourpre blanc et rouge, tout alla bien jusqu'au septième jour; les éruptions commençaient déjà à tomber; je le trouvai bien le soir. Au milieu de la nuit il fut saisi d'une peur subite, et mourut une demi-heure après.

Les vaines terreurs qu'on fait aux enfants dans le bas-âge laissent de si fortes impressions dans l'esprit, que les hommes les plus raisonnables ont souvent de la peine à s'en désabuser lorsqu'ils jouissent de toute la force de leur esprit et de leur raison. On a remarqué avant moi que ces idées font surtout des impressions ineffaçables, lorsqu'elles sont prises des abus que l'on fait de la religion, soit par intérêt, soit par ambition. Je pourrais citer ici plusieurs exemples funestes de ces terreurs que l'on fait aux enfants, et nombre d'exemples de personnes adultes qui ont été les victimes de ces idées mal fondées, dont on les avait malheureusement bercées dans leur enfance. Les contes que l'on fait tous les jours des revenants qui errent çà et là, ou paraissent, dit-on, sous une forme quelconque, demandant de prétendus secours à leurs amis ou à leurs familles, sont surtout ceux dont je veux parler ici. Les frayeurs qui résultent de ces abus dans une imagination gâtée ont très-fréquemment les conséquences les plus fâcheuses. Rien n'est plus ordinaire, dans ces circonstances, que de grandes tumeurs, des inflammations à la superficie de la peau, des exulcérations douloureuses; ce dont j'ai vu moi-même plusieurs exemples. Voici un fait qui mérite d'être rapporté, quelque ennuyeux qu'il puisse paraître à certains lecteurs.—Une pauvre femme de soixante-dix ans, qui demeurait dans une maison écartée, se trouvait dans sa cuisine vers minuit : elle entendit alors du bruit sur un vieil escalier de bois qui conduisait à cette cuisine; soudain la femme se souvint du revenant qu'on disait être dans cette maison ; elle ouvre donc la porte, et voit un chien tout noir, qui lui paraît grand comme un éléphant : elle est saisie de peur, lève ses bras décharnés, jette les hauts cris, se laisse tomber; sa fille accourt, et la traîne de son mieux sur son lit ; et dès qu'elle fut revenue à elle, elle se sentit des anxiétés, une envie de vomir, et un mal de tête extrême.—On me demanda chez elle le premier jour de cet événement, je la trouvai accablée de douleur, ayant toujours envie de vomir; son pouls était lent et plein. Le deuxième, je lui trouvai le même mal de tête, et la moitié de la tête remplie de grandes pustules qui avaient un pouce de diamètre, et remplies d'une eau jaunâtre toute claire; l'œil du même côté était enflammé ; le pouls était lent et plein ; la malade fut en sueur pendant toute la nuit suivante. Le troisième jour les pustules s'ouvrirent ; il en parut d'autres au front, à la mâchoire supérieure, à la tempe droite et à la nuque. La douleur, de ce côté, était très-lancinante et très-aiguë. Le quatrième jour, je trouvai aussi l'autre partie de la tête enflée, et marquée de taches rouges; l'œil droit était fermé; elle ne dormit pas la nuit suivante, et fut continuellement en sueur. Le cinquième jour, tout sembla aller

mieux le matin ; les douleurs étaient beaucoup diminuées, surtout du côté gauche, l'œil droit s'était rouvert, et la malade en voyait bien. La nuit suivante, je lui trouvai le visage affreux, la tête enflée partout ; le nez, le haut des joues étaient couverts de pustules qui, au lieu de contenir une matière claire, regorgeaient alors d'un pus bien cuit ; on voyait quelques pustules commencer à se dessécher. Le pus des boutons qui étaient au haut du front découlait sur le visage ; la violente douleur de tête était diminuée, mais la malade avait toujours la tête fort pesante. — Le huitième jour, les pustules étaient sèches, et la tête pareillement lourde. Le neuvième, la malade se portait assez bien ; cependant elle se plaignait encore du mal de tête, ce qui venait de la fumée dont la chambre était remplie ; sa fille et une autre fille furent prises d'un vomissement vers le soir à cause de cette fumée. Le dixième jour, les pustules coulaient encore aux tempes, et la malade était faible ; le soir j'examinai ces pustules ; il y en avait deux qui coulaient encore ; toutes les autres étaient sèches ; l'œil était assez ouvert, cependant elle n'en voyait pas bien : la malade semblait n'avoir plus ni forces, ni appétit, mais elle dormait assez bien pendant la nuit. Le onze, elle ne pouvait ouvrir l'œil ; sa tête était lourde. Le douze. la tête parut soulagée ; l'œil était fermé ; la malade n'avait absolument plus aucune force. Le treizième, l'œil s'ouvrit entièrement, mais la conjonctive était enflammée ; cependant la malade en voyait bien : le reste des pustules tombait ; la malade sentait néanmoins des douleurs excessives à ces endroits-là. Le quatorze, la douleur était moindre, l'œil toujours enflammé et plus petit que l'autre. Pendant toute la nuit, la malade sentit de très-vifs picotements et de fortes cuissons aux tempes, au front et autour de l'œil enflammé ; l'inflammation avait néanmoins diminué. — Le seizième jour, j'appris, pour la première fois, qu'il venait toutes les nuits au visage de la malade une enflure qui disparaissait le matin ; je vis, le soir, tout dans le même état. Le dix-septième, la fumée qui était revenue dans la chambre avait encore appesanti la tête ; les douleurs s'étaient néanmoins calmées. Le dix-huit, même pesanteur de tête, point d'appétit ni de forces. Le dix-neuf, douleurs excessives à l'extérieur de l'œil et à toute la moitié de la tête ; le soir la malade se trouvait mieux. Le vingt elle était assez bien. Le vingt-un, la chambre s'était encore remplie de fumée : la malade avait vomi ; la douleur un peu calmée se porta vers les tempes. Le vingt-deux, cette douleur persistait ; les glandes lacrymales jetaient du pus ; la malade ne dormit pas la nuit suivante, et fut fort troublée. — Le vingt-trois elle eut toute sa raison à elle ; son pouls était lent et plein, mais le soir elle ressentit des picotements très-vifs et de grandes cuissons, une pesanteur inexprimable de tête ; l'œil était enflammé ; elle eut le transport pendant la nuit. Les vingt-quatre et vingt-cinq, elle eut toute sa raison à elle le matin, fut tourmentée d'un violent mal de tête le soir, et tomba dans un délire pendant la nuit. Même état le vingt-six ; la malade avait beaucoup sué la nuit précédente, ce qui lui avait fait avoir une éruption miliaire, dans laquelle il se trouvait cependant quelques vésicules de trois lignes de diamètre ; le soir cette éruption disparut, et la malade eut la nuit un transport.

Le vingt-huit, je la trouvai le matin pleine de raison ; elle dormit une heure pendant la nuit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis long-temps. Le vingt-neuf, elle fut mieux le matin et le soir ; la nuit se passa assez bien. Depuis le trente jusqu'au trente-trois, elle était raisonnable et tranquille pendant le jour, avait de violents maux de tête et radotait la nuit. Le trente-quatre, elle eut la tête pesante, se leva cependant pour la première fois ; elle eut encore le transport pendant la nuit. Le trente-cinq, même état. Le quarante-cinq, je trouvai tout disposé à un heureux changement, sans voir cependant aucun signe de crise. Le quarante-huit, on me dit que les transports avaient entièrement cessé, que la malade avait un sommeil tranquille et reprenait ses forces. Le cinquante-quatre, elle était bien rétablie et vaquait à ses affaires. — Enfin, on a vu succéder à une forte peur un tremblement qui a duré vingt ans, la cataracte, la privation de la parole, la paralysie, l'épilepsie et la fureur, que j'ai vu venir de là, et que j'ai guérie dans la troisième résidence que j'ai faite à Gottingue. — Un jeune homme de vingt-trois ans, du pays de Brunswick, part de Gottingue pour aller voir son père : en revenant il est attaqué sur la route par trois soldats qui veulent l'engager de force ; l'un deux lui saisit la bride de son cheval, et le blesse à la

main d'un coup d'épée ; il se sauve cependant et arrive à Gottingue. La peur qu'il eut que le coup qu'il avait donné à l'un de ces soldats ne causât du chagrin à son père, le mit dans une extrême inquiétude. Le lendemain de son arrivée à Gottingue, il me fit part de son inquiétude avec beaucoup de vivacité, me parut fort alarmé, et se plaignait d'une forte douleur à la gorge, sous l'articulation de la mâchoire droite, et à la tête. Il eut une nuit fort inquiète, entra en fureur, et mit en fuite l'homme qui le gardait. Le troisième jour il était fort inquiet le matin, et cependant dans son bon sens : son mal de tête était peu de chose, le pouls était presque dans son état naturel. Vers le soir il saisit son sabre qu'il avait couché dans le lit, au moment que son gardien s'était éloigné, en porta un coup à une dame, croyant que c'était un des soldats de Brunswick ; mais il revint bientôt à lui, et ne savait rien de tout ce qui venait de se passer. La nuit suivante il ne dormit aucunement, n'eut cependant qu'un délire de peu de durée, ne se plaignit de rien, et sua beaucoup. Le quatrième jour, je trouvai son pouls dans l'état naturel : il n'avait pas de fièvre, ni la moindre douleur de tête; il ne se plaignait de rien, était fort tranquille et jouissant de toute sa raison; mais le gardien, trompé par ce calme, s'étant retiré vers le soir, le malade sortit doucement de sa chambre, entra dans une chambre éloignée, trouva une épée dans une armoire sous plusieurs habits, sortit brusquement de la maison, prêt à tuer tous ceux qui se présenteraient dans la rue : il se jeta sur moi et sur deux de mes amis qui nous trouvions par hasard à sa rencontre ; nous lui échappâmes cependant, et je le fis saisir par quelques soldats qui le remirent au lit.

Bientôt après il revint à lui et pleura lorsque M. le baron de Brunn lui raconta en ma présence ce qui s'était passé. Il fut tranquille pendant toute la nuit. Le cinquième jour, je lui trouvai le pouls plus fréquent que de coutume, ce qui venait de la douleur violente que les vésicatoires renouvelés lui avaient causée; il avait toute la peau moite, un cercle bleu autour des yeux ; du reste il était de très-mauvaise humeur, mais dans son bon sens. Le soir il fut très-tranquille, ne se plaignit que de mal de tête : il avait le pouls lent, et dormit bien pendant la nuit. — Je lui remarquai pour la première fois des mouvements fiévreux, le sixième jour : il était en même temps dans une grande chaleur, et jouissait de sa raison ; cet état dura toute la nuit. Le septième jour, il se mit à bâiller continuellement dès six heures du matin, avait de fréquentes pandiculations : à dix heures, il tomba dans une grande faiblesse, se plaignit d'un tintement dans les oreilles : il dormit assez bien la nuit suivante. Le jour suivant il fut entièrement rétabli; et se porta très-bien pendant un an. Je n'ai rien appris de nouveau à son sujet depuis ce temps-là (1).

---

(1) Voici un événement aussi singulier, qui fut la suite d'une peur. Un marchand qui était logé à Mayence dans la même auberge que moi, me fit ce récit en parlant de différentes choses : « Je venais d'Aschasenbourg, où j'avais un peu bu. Le vin, la chaleur et la fatigue, m'obligèrent de m'arrêter dans les bois qui sont entre cet endroit et Francfort; je m'y endormis. Vers les trois heures du matin, je me réveillai sans savoir où j'étais; je me mouchai pour prendre du tabac. A l'instant, je vis partir, à quatre ou cinq pas de moi, un animal très-gros, qui fit beaucoup de bruit en se sauvant. La peur me prit dans cet endroit inconnu, au point que je me trouvai mal, et restai là jusqu'à près de cinq heures, sans avoir assez de forces pour me relever, quoique revenu assez promptement de mon évanouissement. Je partis pour me rendre à Francfort. Il me prit en chemin plusieurs saignements de nez et des étourdissements. Plusieurs jours se passèrent sans que je sentisse rien qu'une pesanteur considérable de tête : cela se dissipa. Un mois après environ, je tombai dans une faiblesse très-longue, ayant le corps et les membres très-froids, mais une chaleur extrême à la tête. Le saignement du nez me reprit; je m'en trouvai bien. Huit jours après, j'éprouvai la même récidive, qui fut accompagnée de mouvements convulsifs. Je pris les bains froids tous les jours, au matin pendant quinze jours, et quelques poudres qu'on me donna contre l'épilepsie; mais je m'en trouvai extrêmement abattu : malgré cela je me rendis à Leipsick, où j'eus une vraie attaque d'épilepsie; ce qui récidiva presque tous les mois, pendant près de neuf mois. Dans les intervalles, je vaquais d'autant plus librement à mes affaires, que j'étais toujours averti de ces accès par une profonde tristesse qui me prenait trois ou quatre jours auparavant; pour lors je ne sortais pas. Un médecin de Leipsick me donna une bouteille d'une liqueur très-amère, qui fit retarder d'a-

— La pudeur, espèce de crainte plus modérée, arrête le sang dans les extrémités capillaires de la face et de la poitrine; et, comme M. de Haller le présume, partout le corps. Il dit avoir vu une demoiselle dont la pudeur faisait rougir totalement le sein dans certaines circonstances : cette conjecture est très-probable. J'ai également remarqué cette rougeur subite au sein desfemmes qui ont la peau très-blanche et très-fine. Je me souviens d'avoir déjà fait cette observation à Paris sur la fameuse Dumesni, à laquelle quelques mouvements passionnés, mais non pas la pudeur, firent monter le rouge d'abord au front, et paraître ensuite au sein ; ses joues étaient trop plâtrées pour l'apercevoir-là. — On rougit ordinairement dans la société quand on sent que l'on a manqué, ou lorsqu'on craint de passer pour coupable d'une faute qu'on n'a pas commise. Un scélérat qui me ferait apercevoir le moindre soupçon d'une mauvaise action de ma part, me ferait certainement rougir; en ce cas je rougirais pour lui. On rougit quelquefois parmi de petits esprits, quand ils se défendent d'une offense connue, ou inconnue, bien ou mal fondée : on voit qu'ils ont des soupçons, et l'on appréhende que l'esprit borné de ces gens ne fasse tomber ces soupçons sur des innocents. — La pudeur portée trop loin cause quelquefois des suites plus graves chez les femmes; elle arrête les règles, et est quelquefois mortelle. Je tiens de M. de Haller, qu'une demoiselle sentant ses règles la prendre dans une *diligence*, en fut si affectée devant les étrangers avec qui elle était, qu'elle en eut une forte fièvre, et en mourut. — La tristesse agit ou promptement ou lentement; ainsi tantôt c'est une passion des plus vives, tantôt une passion lente : elle a pour objet tantôt un grand mal, tantôt un moindre, tantôt présent, tantôt éloigné, et dont on n'espère pas se garantir. On n'a pas autant d'exemples d'effets funestes de la tristesse que de la joie, parce que la tristesse abat, il est vrai, la force des nerfs, mais ralentit plutôt le cours du sang qu'elle ne l'accélère; cependant une tristesse subite est quelquefois mortelle. On dit qu'Homère mourut de chagrin de ne pas pouvoir expliquer une énigme que des pêcheurs lui proposaient. Ces pêcheurs étaient occupés à se nettoyer de leur vermine; Homère, sur cette entrefaite, leur demanda ce qui les occupait; ils lui répondirent : Nous avons perdu ce que nous avons pris, et nous avons ce que nous n'avons pas pris. Homère, qui était, dit-on, aveugle, se trouvant ainsi hors d'état de les comprendre, en mourut de douleur. Diodore Chronos passait pour un très-subtil dialecticien du temps de Ptolémée Soter : Stilbo lui proposa, en présence du roi, une question à laquelle il ne put répondre : alors le roi, voulant le couvrir de honte, prononça une partie de son nom, et l'appela *Onos*, âne, (ονος) au lieu de Chronos ; Diodore en fut si affecté, qu'il mourut bientôt après. Horace fut si sensible à la mort de Mécène son bienfaiteur, qu'il mourut neuf jours après lui. Creech, qui s'était fait une grande réputation par sa traduction de Lucrèce, et s'était ensuite couvert de honte par celle d'Homère qu'il avait entreprise, fut si pénétré du mauvais succès de sa seconde tentative, qu'il se pendit pour ne pas être exposé au mépris de ses compatriotes. C'est ce qui m'a souvent mis dans le cas d'être étonné qu'aucun (1) poète allemand ne se fût encore pendu.

---

bord les accès, et me rendait beaucoup moins lourd pendant les intervalles. Je n'ai pas repris d'autre bouteille. Les saignements de nez continuèrent encore pendant près d'un an, mais moins abondants et moins fréquents. Je pris beaucoup de bains, tantôt chauds, tantôt froids, et les effets de ma peur disparurent; quoique, depuis ce temps-là, la vue d'un gros chien me fasse une singulière impression, qui cependant n'a pas de suite. » — M. Gr. de Vitri m'a dit, il y a quelques années, étant chez lui, qu'une personne lui apprenant brusquement la mort de sa mère lorsque le perruquier l'accommodait, il fut si effrayé, que la touffe de cheveux que ce perruquier tenait lui resta dans la main. Je pourrais rapporter ici l'histoire d'une paralysie occasionnée par une peur, et qui fut accompagnée des symptômes les plus étranges; mais c'en est assez pour faire voir quelle est l'imprudence de ceux qui se font un plaisir de faire peur. Les hommes les plus déterminés en éprouvent aussi bien les funestes suites, que les sujets les plus timides. Les exemples n'en sont pas rares.

(1) M. Z. rend à ses compatriotes la justice qui leur est due. Parmi un grand nombre de poètes allemands que j'ai lus,

Montagne nous fait mention d'un Allemand qui fut tué au siége d'Osen, après avoir fait des prodiges de valeur : un des officiers généraux voulut voir le corps de ce grand homme ; à l'instant il reconnaît son fils, et tombe mort. M. Tissot nous rapporte que le père d'une nombreuse famille ayant perdu son épouse qu'il aimait éperdument, devint subitement asthmatique. Un de nos plus vieux praticiens routiniers, s'imagina que le siége de la maladie de cet homme était à l'anus, et donna de très-forts médicaments, dans l'intention de produire un flux hémorrhoïdal. Ce malade en mourut au bout de deux jours ; on trouva le poumon très-enflammé, et le cœur crevé. —Il n'y a pas long-temps qu'un Anglais tomba par terre à Londres à l'enterrement de sa femme, perdit l'usage de ses membres, et resta muet depuis ce temps-là. Le prince Georges-Louis de Holstein perd son épouse dans le moment que j'écris cet ouvrage, ordonne de tirer le corps de la princesse du cercueil où elle était, pour la mettre dans un autre de bois précieux, et de l'en avertir quand on aurait fait : on exécute ses ordres : le prince va près de ce cercueil, dit à son valet de chambre de lui lire quelque chose dans un livre de piété ; il fond en larmes, pousse de profonds soupirs, s'endort, et meurt.

Si la grande douleur est courte, comme le disait Cicéron, *gravis dolor brevis est*, et très-funeste, la douleur qui n'anéantit pas si précipitamment les forces vitales, n'en est pas moins dangereuse : une douleur lente est un vrai désespoir secret qui tient l'âme encore moins libre que Prométhée sur le Caucase ; et son état est d'autant plus à plaindre, qu'elle se plonge volontairement dans le tombeau où le corps va se précipiter insensiblement. L'âme, malgré soi, a horreur de cet état où l'individu va se dissoudre, et ne désire cependant que ce moment qui lui fait horreur : c'est dans ce contraste qu'il faut chercher la cause secrète des suites d'une douleur lente. Nous voyons tous les jours des exemples de ces maladies incurables causées par la douleur. Trouvez-moi, dit Cicéron, un remède à l'espèce de douleur qui fit périr l'aimable Octavius, fils de Marcus. — Cette douleur, ou tristesse lente, affaiblit en général le genre nerveux, fait perdre l'appétit et le sommeil, altère les digestions, rend le pouls inégal et ordinairement tardif et petit : le cœur, qui n'est plus animé par un fluide robuste, s'affaiblit ; le sang s'arrête dans les poumons, qui ne s'en déchargent que par les soupirs que l'on pousse malgré soi, pour en faciliter le passage ; le sang ne se rend que très-faiblement aux extrémités capillaires ; de là la pâleur et l'air sombre du visage ; enfin le corps et l'âme s'usent réciproquement dans cet état. — C'est ordinairement l'estomac qui se sent le premier des effets d'une douleur et d'une tristesse lente : l'effet de cette passion met ce viscère dans une espèce d'atonie dans laquelle il n'est plus sollicité à ses fonctions, les aliments qui y entrent ne font d'abord que le fatiguer, et en sortent sans une coction convenable : de là l'altération de toutes les humeurs, altération qui se fait surtout sentir au viscère dans lequel les sucs digestifs n'ont plus que de mauvaises qualités. Les maux d'estomac se multiplient, s'augmentent ; les flatuosités, les coliques, les spasmes, les évanouissements suivent bientôt les dérangements du ventricule, comme autant d'effets des matières qui pourrissent en résidence après les mauvaises digestions. Les hommes sont attaqués d'hémorrhoïdes aveugles : les règles se suppriment chez les femmes, ou il ne paraît chez elles qu'une sérosité légèrement teinte, et bientôt des fleurs blanches ; la constipation leur cause encore de nouveaux maux ; ou les dévoiements résultant de l'atonie des viscères et de leurs mauvais levains abattent et font périr les sujets.

La bile reste comme en stagnation dans le foie, s'épaissit, ou se jette dans le sang, se manifeste à la peau, dans les yeux ; de là l'ictère, l'hydropisie : dans ces circonstances, tout le corps devient extrêmement sensible ; et on ne remarque que trop ce que dit Plutarque des gens qui sont dans le malheur, une mauvaise humeur, un chagrin revêche à la moindre chose ; on est prêt à se fâcher de tout, à tout craindre ; un mot un peu élevé est une offense. — Ces douleurs lentes sont une des principales causes des affections hypochondriaques et hystériques, surtout si l'on est obligé de vivre sans société, ou de mener une vie monotone et sans dissipation. Voilà pourquoi ces maladies sont si fréquentes dans les communautés, dans les châteaux éloignés des villes,

---

Je n'ai encore vu qu'Opitz et M. Haller qui méritassent quelque considération.

dans les petites villes, dans les familles solitaires; parce que les hommes se font plus de peine les uns aux autres, lorsqu'ils sont confinés dans un cercle étroit qui ne fournit ordinairement que peu d'idées ; ce qui est cause que les idées prédominantes revenant toujours plus souvent, ne reparaissent enfin qu'avec une espèce de déplaisir et de fadeur, et qu'elles augmentent beaucoup la maladie de l'esprit, si elles sont fâcheuses d'elles-mêmes. Voilà ce qui fait proprement l'ennui mélancolique, et souvent la privation de toute autre idée que celle qui fait peine. C'est même la raison de l'homme qui, dans ces tristes circonstances, devient la cause de ses maux ultérieurs. Les philosophes, qui voyaient l'homme si souvent malheureux par sa propre raison, avaient-ils tort de demander, avec Cicéron, quelle autre chose les dieux pouvaient donner à l'homme de plus propre que sa raison pour le rendre malheureux? — M. Zuckert dit très-justement, dans une excellente dissertation qu'il a écrite sur les passions, que la solitude et l'oisiveté deviennent en général, non-seulement des causes éloignées de plusieurs passions, mais qu'elles sont aussi plus propres que toute autre chose à entretenir les penchants enracinés, en ce qu'elles fixent toujours l'esprit dans le cercle de certains objets particuliers, et le rendent d'autant plus actif à la recherche de tout ce qui peut intéresser sa passion, qu'il est moins distrait par d'autres objets que celui qui l'affecte. Enfin, ce retour fréquent des mêmes idées douloureuses produit la folie à la suite de la mélancolie, le dessèchement des nerfs; et de là la consomption ou la cataracte, le crèvement de cœur ordinaire aux Anglais, et très-souvent un cancer.

La tristesse que cause le désir inutile de revoir son pays, est ce qu'on appelle *maladie du pays*, ou *nostalgie*. Cette maladie mène quelquefois l'homme à la mort après une courte mélancolie, un tremblement des membres, et autres maux peu menaçants. Les Suisses qui se trouvent chez l'étranger sont fort sujets à cette maladie : le regret de ne plus jouir de leur pays leur cause d'abord certaines inquiétudes qui sont bientôt suivies d'un chagrin secret qui fait le principe de toute la maladie. On a dit que cette maladie leur était particulière; mais l'expérience prouve que d'autres nations peuvent en être attaquées comme eux. Barrère l'a vue chez plusieurs soldats bourguinons enrôlés par la force, ou à qui l'on refusait leur congé. M. Auenbrucker, médecin de l'hôpital espagnol de Vienne, a remarqué cette maladie parmi des jeunes gens qui avaient été enrôlés par force, et se trouvaient sans espoir de revoir un jour leur patrie. Ces jeunes soldats devenaient d'abord tristes, silencieux, languissants, pensifs, gémissants, songeaient continuellement, et devenaient enfin insensibles à tout. Le même médecin dit que cette maladie, autrefois si commune dans les armées autrichiennes, est présentement très-rare, depuis que les soldats ne sont plus engagés que pour un temps, au bout duquel on leur délivre leur congé.

Je tiens aussi d'officiers et médecins écossais, que la maladie du pays n'est pas extraordinaire à leurs compatriotes : je pense qu'elle peut être commune à tous les hommes, qui n'ont pas chez les étrangers les agréments et les aisances qu'ils auraient chez eux. Cette maladie, qui fait périr tant de matelots anglais, est la funeste conséquence de la *presse* inhumaine, et si contraire à la liberté anglaise, avec laquelle on traîne sur d'autres vaisseaux les matelots qui viennent de faire de longues navigations, sans leur donner le temps de se refaire, et de voir leurs amis ou leurs parents. Enfin tout Suisse sent comme moi la maladie du pays, sous un autre nom, au milieu de sa patrie, lorsqu'il pense qu'il vivra mieux chez l'étranger. — La nostalgie fait naître et nourrit les fantaisies les plus singulières : toutes les représentations, tous les médicaments, toutes les punitions deviennent inutiles, il n'est de ressource qu'en trouvant le moyen de plaire au malade. Lorsque la consomption s'est déjà manifestée, il est trop tard pour se rendre à leur désir. M. Auenbrucker a trouvé dans plusieurs sujets qui étaient morts de cette maladie, les poumons adhérents au diaphragme; et une partie des poumons durcie, ou plus ou moins purulente. Mais, si cette maladie n'est pas encore dégénérée en phthisie (1), ou en

---

(1) M. Z. a raison de soutenir que cette maladie peut être commune à tous les peuples. Je rencontrai, en allant de Rotterdam à Amsterdam par le batelet ordinaire, un Turc qui m'avait l'air fort chagrin. Comme les Turcs entendent assez communément l'italien, je lui en lâ-

folie, l'espoir que l'on peut faire concecevoir aux malades produit des effets merveilleux : en voici un exemple. — Un Suisse du canton de Berne, qui avant moi avait étudié la médecine à Gottingue, s'imagina que l'aorte allait lui crever, et n'osait pas quitter sa chambre par cette raison ; mais le même jour qu'il fut rappelé par son père, il parcourut tout Gottingue en joie, prit congé de toutes ses connaissances, et, trois jours après, monta avec une allégresse extrême au haut des cascades de Cassel, tandis que deux jours auparavant il pouvait à peine respirer en montant le plus petit escalier. Son père l'envoya ensuite à l'université de Bâle, et de là dans le pays français du canton de Berne, le plus beau pays de l'Europe, situé le long du lac de Genève. Il y fut attaqué de nouveau de son ancienne maladie du pays : il se porte maintenant très-bien. — La fièvre hystérique, ou des nerfs, décrite par Manningham, et peu connue jusqu'ici, surtout hors de l'Angleterre, se manifeste particulièrement chez les femmes délicates, et chez les gens de lettres qui ont beaucoup de pénétration et de sentiment, après des passions tristes et autres épuisements. Avant ce médecin anglais, personne ne distinguait, en-deçà de la mer, cette fièvre continue, de la fièvre hystérique ordinaire, et on n'en connaissait pas non plus la terminaison dangereuse.

Les accès de cette fièvre sont très-irréguliers : elle se manifeste par un air malade, une sécheresse de la langue, mais sans soif; un manque d'appétit; un pouls fort bas, rapide, inégal; des urines pâles, et de temps en temps abondantes; des frissons, des tremblements *intercurrents :* quelquefois on voit des sueurs froides et visqueuses; quelquefois des douleurs de colique, des insomnies et des absences d'esprit. Cette fièvre se termine, selon l'expérience de Manningham, en trente ou quarante jours, par des défaillances, une stupeur, et enfin par la mort, si l'on ne donne pas à propos aux malades des médicaments fortifiants. — L'indignation me paraît une passion mixte, résultante de la colère et de la tristesse. Les gens sensés, qui font ordinairement la plus petite portion des hommes, seraient souvent exposés à cette passion, par rapport aux ridicules et aux absurdités du grand nombre, s'ils ne se disaient pas qu'un homme sage n'a point de repos avec les fous, qu'il gronde ou qu'il rie. L'effet que l'indignation produit sur le corps, est, chez plusieurs personnes, un vertige, une envie de vomir, un serrement extrême de poitrine, lequel lie la langue aussi bien que la sagesse.

J'ai vu une indignation, quoique peu véhémente, exciter subitement, dans des femmes sensibles, un point de côté, lequel était aussi violent que dans une pleurésie, et qui se renouvelait à chaque mouvement de la respiration, et durait souvent seize heures, si on n'y remédiait. M. de Haller dit qu'une dame de

---

chai quelques mots, pour voir s'il le savait : il me répondit avec beaucoup de plaisir, et me conta ses peines. Il avait été pris par les chrétiens sur les côtes d'Italie, et, après une longue prison, avait recouvré sa liberté : il se trouvait alors fort à son aise, quant à la fortune. Le vif désir qu'il avait de revoir les siens l'avait si fort affecté, qu'il ne pouvait tenir deux minutes de conversation sans différents propos inconséquents. Il vantait sans cesse les avantages de sa patrie, qu'il regardait comme le centre de la félicité. Je conclus de là que la maladie du pays était la cause de son état vraiment malade. Dès que nous fûmes arrivés à Amsterdam, je le conduisis à la Bourse, où nous trouvâmes de ses compatriotes. La joie qu'il sentit à ce moment fut si vive, qu'il resta sans mot dire; et, au bout de trois jours, je vis un homme tout différent : c'était le caractère le plus enjoué, et un des plus aimables hommes que j'aie vus de ma vie. — J'eus occasion de voir cette même maladie dans tous ses degrés étant à Leyde. De plusieurs Hongrois qui étudiaient alors dans cette université et dans celle d'Utrecht, il s'en trouva trois qui furent attaqués de cette maladie au point de devenir maniaques. Un nommé Satmary, dont le frère est actuellement professeur à Débrécin en Hongrie, ne fut guéri de sa manie qu'avec bien de la peine. Un nommé Baloch, homme d'une vaste érudition, bon mathématicien, excellent poète latin, fut reconduit en Hongrie, où il mourut à la suite de sa manie. Un autre, dont j'ai oublié le nom, tomba à mes pieds dans des convulsions horribles, en revenant de promener avec moi. Enfin j'en vis cinq ou six pris très-sérieusement de cette maladie, dont il est facile d'apercevoir les commencements. Ces sujets parlent sans cesse de leur pays et de ses avantages; et, quelques propos qu'on leur tienne, ils en reviennent toujours là.

condition, s'étant laissée séduire par son amant, conçut une si grande indignation après la faute, qu'elle en devint sourde et aveugle; que, pendant vingt-quatre heures, ses urines étaient arrêtées, son pouls et sa respiration avaient disparu, de sorte qu'elle ne ternit même pas la glace d'un miroir porté sur sa bouche. M. de Haller la tira d'affaire. J'ai vu moi-même une autre dame d'un grand âge, qui, à la moindre contradiction qu'on lui faisait éprouver, s'indignait au point d'en avoir subitement un serrement de cœur presque suffocant, et une toux convulsive continuelle. Cela lui durait quelquefois plusieurs mois, si elle ne prenait point de médicaments, ou si elle en prenait d'émollients ou béchiques. Je l'ai plusieurs fois guérie de ces maux avec de la rhubarbe et de l'opium. — Rien n'est plus dangereux que d'arrêter subitement une forte indignation. Valère-Maxime rapporte que la femme de Nausimène, Athénien, ayant surpris son fils et sa fille en un commerce incestueux, devint muette sur-le-champ, et resta telle toute sa vie. Une fille, trouvant son amant dans les bras de sa mère, en perdit l'esprit sans retour. Un grand homme, aussi bon militaire qu'habile politique, ayant échoué à Berne, où il cherchait une place importante, fut si indigné, qu'il fut frappé d'apoplexie, et mourut une heure après. Ce même effet arrive aussi quelquefois conséquemment à une injustice que l'on sent de la manière la plus convaincante, et dont on voudrait convaincre les autres, sans cependant pouvoir y parvenir. — On peut compter parmi les passions tristes un amour malheureux: il agit promptement et avec violence, parce que, de toutes les passions, c'est la plus impatiente et la moins susceptible d'avis. Un médecin de Paris a dit avec raison, que l'amour, quelque beau nom qu'on lui donne, n'est pas plus une passion que la faim, la soif, et tous les autres appétits sensitifs, qui naturellement ne tendent qu'à notre bien-être et à notre conservation. Ce médecin, peu ébloui des idées des Platoniciens, a raison de prendre l'amour pour un appétit sensitif, parce qu'il l'est réellement, et que le sexe ne se ferait pas tant de peine d'avouer cette passion, et n'en ferait pas un mystère, si elle n'avait pas quelque chose de contraire à la pudeur. Mais l'amour devient passion par le peu de réserve avec laquelle l'âme suit l'appétit des sens; parce que l'on ne se contente pas de satisfaire simplement cet appétit, et qu'on se fixe déterminément sur un seul objet, ou du moins avec trop d'attachement. Voilà (1) tout

(1) Quoique cette assertion semble d'abord assez vraie, je ne vois pas qu'elle puisse soutenir un examen bien réfléchi. Sans vouloir prendre ici la défense du *Banquet* de Platon, qui n'est réellement qu'une satire des mœurs de son temps, ni épouser aucune des idées que certains enthousiastes se sont faites de l'amour, je pense qu'on ne peut réduire tout le moral de l'amour à si peu de chose. Je sais, comme tous les hommes, qu'il n'y a rien de si violent que la fureur de l'amour, comme le disait Cicéron. Il n'y a pas si long-temps qu'une fille a empoisonné père et mère, et d'autres personnes de sa famille, pour épouser un homme qu'on lui refusait. Un peintre fait le portrait d'une jolie personne: il en devient si éperdument amoureux, qu'il se jette sur elle, lui ouvre la poitrine, lui arrache le cœur et le dévore. Voilà, dit-on, la fureur de l'amour; mais attribuer ces effets à l'amour, c'est confondre les passions avec les crimes: or, les passions sont bien différentes de ces excès. Quiconque examinera bien la passion que nous appelons amour, loin d'en borner le moral à l'appétit des sens, il verra même que cette passion fait l'âme de toutes les passions légitimes. Le Dante fait à cet égard une distinction qui lève toutes les difficultés.

« Benigna volontade in cui si liqua
» Sempre l'amor che drittamente spira,
» Come cupidità fa nell' iniqua. » Paradis., c. 15.

En distinguant l'amour de la cupidité ou de l'appétit matériel des sens, on voit aussitôt l'étendue de cette noble passion, et combien Maffée avait raison de dire *che vive piu castamente è più sottoposto all'amore*. Je vois dans cette seule réflexion une foule d'objections qu'on peut opposer à l'assertion de M. Z. Pour moi, je suis bien éloigné d'être de son avis, quand je lis les réflexions de Maffée: *Conclusioni d'amore*. Que Sapho nous peigne le triste état où l'appétit sensitif l'a réduite, jusqu'à même rester sans souffle απνους; qu'Anacréon nous dise χαλεπον το φιληται; ou que Guarini apostrophe la brute, *o beate voi fere selvagge! etc.*, pour nous représenter cette passion et ses jeux, j'en conclus que ce n'est plus là du tout l'amour que la nature nous dicte: or, il faut que M. Z. ne l'ait jamais envisagé que sous ces rapports, pour en borner le moral comme il le fait. Les passions pren-

le moral de l'amour. Les anciens ont donc très-bien dit que Jupiter est raisonnable lorsqu'il n'est pas amoureux ; et qu'il ne peut en même temps être amoureux et raisonnable.

L'amour est, de toutes les passions, celle dont le médecin a le plus à espérer quand il va être satisfait ; et au contraire celle dont il a le plus à craindre lorsqu'il éprouve la moindre contradiction. Un amour trompé est généralement suivi, chez les femmes, de la suppression des règles. Une dame de nos cantons éprouva, par cette raison, une suppression qui dura quatorze mois ; et maintenant même, ce n'est qu'avec de grandes incommodités que ses règles reparaissent. Deux autres Suissesses tombèrent aussi par là dans la consomption observée par Hippocrate, après la suppression soudaine de ces écoulements, et à laquelle se joint toujours, dans ce cas particulier, une méfiance générale, une tristesse craintive et une misantropie achevée, qui n'a cependant que l'apparence de l'ennui et de l'abattement. Cet état du corps et de l'âme, lequel n'est pas rare en Suisse, est la consomption incurable que les Anglais appellent *crève-cœur*, et qu'on peut voir très-bien décrite dans les aventures de Clarisse. — Un amour trompé ou malheureux est encore suivi d'autres maux. Tulpius nous dit qu'un jeune Anglais, éprouvant un refus lors d'un mariage qu'il désirait ardemment, tomba raide comme un pieu, se tint un jour entier assis sur une chaise dans la même attitude et les yeux ouverts ; de sorte qu'on l'aurait plutôt pris pour une statue que pour un homme : on lui dit le soir, en riant, que son amante serait à lui s'il revenait de cet état ; et dès l'instant il se leva brusquement, comme sortant d'un profond sommeil, et fut guéri. Le nombre de ceux qui deviennent fous, hommes et femmes, par de semblables raisons, est assez grand.

Un amour malheureux mine non-seulement peu à peu ; il est aussi cause de la fureur utérine chez les femmes, lorsqu'on ne peut pas remédier au mal par le véritable moyen. Avicenne nous représente avec le pinceau de la nature la fureur utérine qui vient quelquefois à la suite d'un amour malheureux, et comme je l'ai observée moi-même. Cette maladie, dit-il, approche de très-près de la mélancolie, et vient de ce qu'on a trop soigneusement fixé son attention sur une personne qui plaisait, et avec laquelle on a souvent désiré de cohabiter, mais inutilement. Elle se manifeste par l'enfoncement des yeux dans leurs cavités, par le mouvement continuel des paupières, accompagné de quelques ris : la respiration est souvent entrecoupée, souvent interceptée, pour ainsi dire, au milieu de son cours, et souvent, aussi, accélérée : tantôt la malade est joyeuse et rit ; tantôt elle est triste et pleure, surtout lorsqu'elle entend chanter une chanson amoureuse, ou qu'on lui parle de l'absence de celui qu'elle chérit. Tout le corps se consume, excepté les yeux qui sont enflés, malgré qu'ils paraissent enfoncés ; ce qui vient des veilles fréquentes et des soupirs réitérés. Tous les mouvements de l'âme sont irréguliers : le pouls est inégal et sans caractère ; il change surtout lorsque la malade entend parler de celui qu'elle aime. — Avicenne, qui ne consultait en cela que la nature, dit tout nettement, qu'il faut que les deux individus se voient, si les circonstances le permettent, lorsqu'il n'y a

---

nent, il est vrai, leur source dans l'appétit des sens, ou dans l'éducation, et même sans exception : si ce même appétit n'est point retenu dans les bornes de la nature par la raison et la réflexion, il s'ensuit des excès horribles ; mais ces excès ne sont plus la passion. La colère est une passion légitime : les excès qui la suivent, si on s'y abandonne sans réserve, ne sont plus passion ; c'est une fureur qui ne tient plus au moral naturel de la colère. Il en est de même de l'amour et de toutes les autres passions. L'amour est ce doux épanchement de l'âme qui faisait dire au Dante :

« Io m'innamorava in tanto quinci,
» Ch'in fino non fù cosa alcuna
» Che mi legasse con si dolci vinci. » Ibid., c. 14.

Quant à l'idée du médecin que M. Z. approuve, je la crois mal fondée : ou il faut dire que le créateur, en nous mettant dans les sens le germe d'un appétit aussi vif, y a en même temps attaché l'idée du crime ; ce qui est un blasphême. La pudeur qui accompagne cette passion ne vient réellement que du désir de jouir sans partage ; et c'est là le seul frein que le créateur ait mis à cette passion légitime, en prenant les choses dans l'état naturel. En effet, un enfant ne peut être fait que par un seul père : ceux qui ont voulu admettre la communauté des femmes ont donc mal vu la nature. Je me borne à ces réflexions par rapport à mon but.

point d'autres moyens que l'accouplement pour guérir. Il dit avoir vu quelques personnes amoureuses recouvrer les forces et la santé, après que ceux qu'elles aimaient les eurent à peine touchées ; et cela lorsqu'elles étaient dans un vrai état de consomption, abattues d'ailleurs par une longue fièvre, et totalement épuisées par la violence de leur amour. Avicenne ajoute que cette palingénésie s'exécute si promptement, qu'on y aperçoit évidemment l'empire que les passions ont sur le corps.

L'envie se fait déjà sentir dès l'enfance. Les enfants maigrissent, se dessèchent s'ils en voient un autre plus aimé, plus caressé qu'eux. L'envie prive du sommeil, fait perdre l'appétit, dispose à des mouvements fiévreux. Un homme qui n'a pas cultivé ses talents, et dont l'envie s'empare à la vue d'un autre qui les a cultivés et parvient, prend un air sombre, mélancolique : il est inquiet, et comme asthmatique, toutes les fois qu'il voit accorder aux autres des prérogatives ou des avantages qui, selon lui, devraient lui appartenir. La bonne réputation de ces personnes dont il cherche à se venger par des mépris et des calomnies, est comme un glaive suspendu par un cheveu sur sa tête ; il cherche à leur nuire à toute heure, et ne cesse de se nuire à lui-même; il est toujours troublé à la vue de leur bonheur, qu'il se forme toujours plus grand qu'il n'est réellement, et qui nourrit dans son cœur un chagrin dévorant. — Un sot même devient sombre, taciturne, dès que l'envie s'empare de lui ; il est d'autant plus tourmenté, qu'il s'efforce en vain d'abaisser des gens d'un mérite supérieur qu'il n'a pas : il roule les yeux, fronce le sourcil, va tête baissée, devient fâcheux, boudeur, revêche : la sérénité reparaîtra sur son front si un flatteur le distrait des noires idées dont il s'occupe, et l'élève autant qu'il voudrait voir humiliés ceux qui lui ravissent la gloire ou les avantages auxquels il aspire.

Mais l'envie ne fait du mal qu'à ceux qui ne peuvent pas satisfaire, d'une manière ou d'autre, leur esprit malade. — Il est nombre de gens dans le monde qui deviennent réellement malades à la suite de cette passion criminelle, et qui le sont d'autant plus dangereusement, que ce n'est que par hasard qu'on connaît la cause de leurs maux. Un homme dans cet état ne fait pas lui-même les réflexions nécessaires sur le dérangement de sa santé : trop occupé de sa passion, il n'en considère que les vues et non pas les effets ; il n'en conviendrait même pas si on les lui représentait, après en avoir découvert la cause. D'autres arrivent à un très-grand âge, malgré le poison de l'envie qui leur a infecté toutes les humeurs : ce sont surtout ceux qui portent envie à d'autres, sans trop envisager la jouissance de leurs avantages, mais par le seul plaisir de voir les autres au-dessous d'eux. Dans ce cas, c'est une passion mixte, dont l'ambition fait le principal caractère. Je ne m'arrêterai pas ici à détailler tous les ressorts que fait jouer l'envie, et tous les effets qui en résultent ; je dirai seulement que les médecins doivent être infiniment plus attentifs qu'ils ne le sont sur les effets de ce vice, que l'on a que trop d'occasions d'apercevoir tous les jours. Cet air taciturne, mélancolique, qu'on remarque à tant de malades, ce fond de chagrin qui empire si souvent les maladies, n'ont d'autre cause qu'une envie secrète qui dévore le cœur, abat l'esprit, trouble toutes les opérations de l'âme, et par conséquent à la fin toutes les fonctions des organes, et fait tomber le corps dans un état d'où il n'est presque plus possible de le tirer. — L'envie et la jalousie sont surtout dangereuses en amour. Il n'est pas de maux que la jalousie n'enfante. L'ambition rend téméraire, et précipite souvent, mais la jalousie rend furieux, frénétique. J'ai eu occasion de voir les grands hôpitaux de Paris ; j'y ai remarqué trois espèces de fous. Les hommes l'étaient devenus par orgueil, les filles par amour, les femmes par jalousie : tous ces gens m'avaient l'air d'autant de furies.

CHAPITRE XII.

DE LA TROP GRANDE CONTENTION D'ESPRIT, CONSIDÉRÉE COMME CAUSE ÉLOIGNÉE DES MALADIES.

L'envie d'acquérir des lumières, ou de faire usage des connaissances que l'on a acquises peut sans difficulté se ranger parmi les passions, puisqu'elle est si forte dans quelques personnes, qu'elle y absorbe presque toutes les autres passions. — Tout homme qui s'applique à la recherche de la vérité, mérite certainement la reconnaissance la plus vive de la so-

ciété. Ce sont cependant ces gens que la société persécute le plus souvent, et contre lesquels elle est toujours prévenue, au point de leur préférer les idiots qui ne font que nombre parmi les êtres purement végétatifs; parmi ces gens, dis-je, à qui Horace faisait dire : *Nos numerus fumus*, *et fruges consumere nati.* Ces sortes de frélons se trouvent dans tous les états ; et la médecine a les siens, aussi bien que les jardins d'Epicure. Ce ne sont cependant que les travaux infatigables de ces esprits assidument occupés qui ont dissipé les ténèbres de l'Europe. Les sauvages de la Louisiane semblent avoir mieux senti que la plupart de nos contrées européennes de quelle conséquence étaient ces recherches pour le bien de la société. Un de ces sauvages, s'étant mis en tête de parcourir nombre de provinces de l'Amérique septentrionale, pour en connaître les mœurs et les usages, et pour faire usage de ces connaissances à l'avantage des Yazous, fit un voyage de dix-neuf cents lieues en cinq ans. A son retour, ses compatriotes lui donnèrent le nom de *Moncaht-Apée*, c'est-à-dire *tueur des peines.* Tout homme qui entreprend d'éclairer l'humanité mérite à juste titre le même nom.

Rousseau dit fort bien que notre raison se perfectionne par l'activité des passions. Nous cherchons à connaître, parce que nous voulons jouir ; et il est impossible d'imaginer quelqu'un qui se donne la peine de penser, sans y être engagé par la crainte ou par les désirs, — Outre les avantages que la société retire des sciences qui sont la vraie source des arts, les sciences ont encore, dans le particulier, des avantages réels en mille circonstances. Cicéron, qui en connaissait tout le prix, puisque ce n'est que par leur moyen qu'il parvint aux plus hauts honneurs du plus vaste empire du monde, en défendit tous les droits dans la cause d'Archias, et en expose, en grand maître, tous les avantages. Mais le grand avantage des sciences dans le particulier, c'est de nous sauver de l'ennui, que je regarde comme le plus grand ennemi de l'âme et du corps. — Les sciences nous rendent la vie moins animale, moins bornée à la poussière que nous foulons. Comme toute idée tient nécessairement à une ou à plusieurs autres, il est impossible qu'en acquérant un nouveau degré de connaissances, nous n'approchions pas en même temps de celui qui les touche. La connaissance que nous venons d'acquérir est donc comme la source d'une autre : voilà pourquoi l'esprit cherche toujours à s'étendre. En même temps que les sciences nous instruisent d'un certain nombre de vérités, elles jettent aussi dans le lointain une fausse lueur sur tout ce qui nous environne. C'est un astre qui, dans le plus brillant éclat qu'il répand, fait entrevoir plus loin un crépuscule qui va bientôt devenir un jour aussi lumineux. Est-il donc surprenant qu'un esprit actif ne se borne jamais? Il y a tant de satisfaction à connaître, qu'Archimède, tout occupé de ce plaisir, n'aperçoit même pas le soldat qui vient lui plonger dans le sein le fer qui devait le défendre. — Mais c'est une volupté sentie de peu de monde, quoique chacun paraisse vouloir être distingué, et affecte même de paraître important. J'ai eu plusieurs fois occasion de voir en compagnie certains esprits bornés témoigner le plus souverain mépris pour tout ce qui s'appelle étude et connaissance, et, dans d'autres circonstances, affecter certain air de supériorité vis-à-vis de gens de mérite qu'ils ne connaissaient pas, et qui avaient assez de complaisance pour se taire. Ces stupides étaient là les plus grands personnages de la société, pour venir bientôt ramper dans d'autres compagnies où leur fortune leur donnait quelqu'accès. Cela prouve que ces gens sont infiniment méprisables, et fait aussi voir que la volupté pure que procurent les sciences n'est pas une chimère, puisque les gens les plus bornés veulent paraître aussi la goûter.

Mais un homme épris de cette volupté ne la goûte pas long-temps pure, s'il s'y livre sans discrétion. Les efforts continuels que fait l'esprit pour passer d'une connaissance à une nouvelle découverte, et du crépuscule dans le grand jour, sont aussi la source de beaucoup de maux. Je sais que le peuple ne peut pas s'imaginer qu'un homme de lettres, qui est assis toute la journée, lit, pense, combine, compose, décompose, approfondit, écrit, puisse épuiser ses forces; et même beaucoup plus promptement que ce paysan qui va labourer la terre, relève un fossé, essuie toutes les injures du temps, le froid, la chaleur, la pluie. Rien n'est cependant plus vrai, quoique des gens qui ne voient jamais au delà des sensations ne le comprennent pas. — Les trop grands travaux de l'esprit fatiguent le corps, et ceux du corps fatiguent pareil-

lement l'esprit. L'activité continuelle de l'esprit, accompagnée du repos du corps, abat le corps ; et l'action continuelle du corps, jointe à l'inaction de l'esprit, affaiblit infiniment l'esprit. Voilà pourquoi la moindre méditation fatigue le peuple, et pourquoi le moindre effort du corps abat les gens de lettres. — Le peuple, qui ne voit presque pas au-delà de l'instinct, ne tient aucune connaissance abstraite, parce que, pour abstraire, il faut de l'intelligence et du génie. Forger, limer, scier, sont pour lui ce qu'il appelle travailler ; lire, penser, sont pour lui passer sa vie dans l'oisiveté. On ne voit certainement pas les effets présents que produit l'effort quelconque de l'esprit, sur la substance médullaire du cerveau, et de là sur tout le corps. Le malade se plaint de cette sensation ; mais le médecin compare l'effet avec la cause éloignée, et voit, par l'intellect, la cause prochaine. Le cerveau (1) est sans doute l'organe moyennant lequel l'âme doit penser, et il est en même temps extrêmement tendre. Ainsi il est inutile de demander si les tendres fibres du cerveau ne doivent pas être aussi fatiguées d'un trop grand effort, que le sont les muscles d'un ouvrier ou d'un paysan, par le travail de la forge ou du labourage. — Chaque partie du corps humain, comme on le sait, s'affaiblit tout-à-coup, dès qu'elle agit sans intermission. C'est ce qu'on voit arriver aux muscles ou aux membres qui sont seuls long-temps en action, et sans se reposer par intervalles. On a donc conclu de là, qu'il devait arriver pareille chose dans les (2) instruments particuliers que l'âme emploie sans relâche pour telle opération.

Il est à présumer qu'il doit arriver certain mouvement dans la partie par laquelle l'âme sent, et qui exécute les ordres de l'âme. Il est vrai qu'on ne peut pas dire quelle est la nature de ce mouvement ; mais on sait au plus haut degré de probabilité, que quelque chose doit se mouvoir dans le cerveau lorsqu'on pense. Il ne faut qu'observer ce qui se passe dans une tête pénétrante et une tête stupide, pour apercevoir quelques raisons de cette probabilité. Dans une tête pénétrante occupée, tout est visiblement en mouvement. Combien d'idées particulières ne saisit-elle pas avec une extrême rapidité ? Avec quelle promptitude, quelle facilité ne passe-t-elle pas d'un objet à un autre, ne remarque-t-elle pas de la ressemblance dans les choses les plus éloignées ? Avec quelle finesse, quelle justesse ne les rapproche-t-elle pas ? Elle compare tout avec la même facilité qu'elle aperçoit les choses ; enfin, sa mobilité pénétrante est aussi grande que sa sensibilité. — Mais, au contraire, le peu d'idées d'une tête stupide ne semblent former qu'une même masse, s'il est permis de parler ainsi ; il ne s'y fait aucune analyse : chaque idée une fois conçue, vraie ou fausse, est pour eux une impression qui se grave profondément dans l'intimité du cerveau, mais sans être jamais soumise à l'examen ; et ces idées sont comme autant de barrières qui s'opposent à l'entrée de toute autre. Ces gens peu susceptibles d'aucune application, se contentent de mots, jurent toujours sur la parole d'autrui, ont toujours un air emprunté, et semblent même ne penser que d'emprunt, ou pour imiter gauchement ce qu'ils voient ou entendent dire. *O imitatores servum pecus !* — Il me semble que ces différents phénomènes font naturellement entrevoir une mobilité plus ou moins grande dans le cerveau. Pythagore faisait émouvoir le cerveau de ses disciples, dès le matin, avec la musique. Cette mobilité me paraît donc fondée sur la sensibilité plus ou moins grande du cerveau ; car une tête stupide n'a que peu ou point de sensibilité, à l'intérêt près, qui est ce qui l'affecte le plus : du reste, un tel homme paraît toujours être comme sans penser. Boerhaave dit que la mobilité extrême du cerveau et des nerfs est nécessaire au génie ; mais que cette mobilité ne peut pas avoir lieu sans faiblesse, au lieu que la solidité, qui fait la force, demande des nerfs trop raides pour pouvoir penser.

Cette mobilité du cerveau peut être cause éloignée de certaines maladies, lorsque l'esprit s'applique avec trop de contention. Le bonheur consiste à posséder un esprit sain dans un corps sain ; mais, en voulant se procurer l'un et l'autre, on peut aller trop loin ; parce que le trop grand soin du corps rend l'esprit stupide, et qu'en voulant trop cultiver l'esprit on affaiblit nécessairement le corps. La trop grande occupation de l'esprit fait surtout sentir ses effets à l'esto-

(1) Cela est fort douteux, n'en déplaise à M. Z.

(2) M. Z. dit, dans l'*atelier* de l'âme, *in der werckstatt der seele.*

mac : les digestions se dépravent ; la pituite et les flatuosités s'accroissent de plus en plus ; les sécrétions ne se font plus qu'irrégulièrement, et le corps ne prend plus la nourriture convenable. Heureux le médecin qui voit cela, dit Baglivi, parce qu'il connaîtra la vraie source de l'hypochondriacie, des maladies mésentériques, de l'odeur forte de la bouche, et des différents mauvais goûts qui se font sentir sur la langue. — Il résulte aussi de la trop grande application, une tension continuelle à la tête, une profonde mélancolie, et quelquefois une espèce d'apathie ou d'indifférence pour toute chose. M. Tissot, qui a naturellement un esprit également éloigné de la joie et de la tristesse, tomba l'hiver dernier, au milieu de ses occupations multipliées, dans cette indifférence, et dans une impuissance absolue de penser et d'agir. La cause de cette maladie était dans son estomac : il ne digérait plus ; avait alternativement ou des vomissements ou un dévoiement très-fort ; et, dans les intervalles, il désirait impatiemment toutes sortes d'aliments. Il se rétablit au bout de six semaines ; mais il m'écrivit en même temps que son estomac ne serait jamais qu'une pâte. C'est aussi par la même raison que M. Moser se plaint de l'affaiblissement considérable de sa santé. — Celse dit que presque tous les gens de lettres ont l'estomac faible ; et qu'ils sont, par cette raison, presque tous pâles, maigres, ou tristes. Plutarque rapporte que Cicéron mangeait peu et rarement, à cause de la faiblesse de son estomac ; qu'il était si maigre, qu'il ne semblait composé que de peau et d'os. Voltaire a un visage triangulaire, qui est vraiment le symbole de la perfection. Wieland a les jambes comme des flûtes. Quand Rousseau ne parle pas, il penche la tête jusqu'à la poitrine ; attitude de la réflexion et de la tristesse. — Dans ces circonstances, il se joint à la faiblesse des nerfs une mobilité plus grande, comme il arrive naturellement à toute personne qui a de l'esprit, ou aux femmes hystériques, ou après presque toutes les maladies. Voilà pourquoi les gens de lettres sont si faciles à irriter, si susceptibles, si prompts à prendre feu ; c'est pourquoi il est dangereux de louer quelquefois plusieurs auteurs en même temps. Un homme d'esprit est toujours plus sensible aux réprimandes, qu'un stupide aux coups de bâton, comme parlait Salomon. C'est ce qui fait aussi que les amis des Muses sont les ennemis les plus à craindre. Les gens de lettres devraient donc se garder d'en offenser d'autres. Les princes devraient aussi les ménager plus que personne, parce que ce n'est que par leurs écrits que la gloire des héros se perpétue ; et qu'il est dangereux de persécuter des gens qui ont toujours pour eux les présomptions les plus favorables. Tous ceux qui les ont persécutés se sont toujours rendus odieux à la postérité.

Les facultés d'une âme trop occupée s'usent à la fin, et s'anéantissent souvent de la manière la plus triste. Les veilles continuelles, que Pline regardait comme le moyen de (1) prolonger la vie, lui entretenaient un feu continuel dans (2) l'estomac et dans la poitrine. Le célèbre Bayle est mort de cette ardeur, occasionnée par ses travaux opiniâtres. On voit dans les gens assidus le feu leur sortir de la tête par leurs yeux abattus ; ils ne peuvent soutenir la lumière, ils voient de nuit des étincelles voltiger sous leurs yeux ; ce qui leur arrive bientôt en plein jour, lorsqu'ils regardent fixement un objet. Souvent même ce phénomène a lieu lorsqu'ils sont le plus désœuvrés et le plus tranquilles. Epicure avait si fort affaibli son corps par ses travaux continuels, que, sur les derniers temps de sa vie, il ne pouvait même souffrir aucun habit sur lui, ni quitter son lit, ni soutenir la lumière, ni regarder le feu. — Fontenelle dit que Tschirnhausen avait souvent vu voltiger autour de lui, pendant la nuit, beaucoup d'étincelles très-brillantes, et qui disparaissaient lorsqu'il voulait les regarder fixement ; mais qu'elles duraient presque aussi long-temps que son travail, lorsqu'il n'y faisait pas d'attention, et que leur éclat et leur force augmentaient même alors. Enfin il les vit, pendant le grand jour, sur une muraille blanche, ou sur du papier, dès qu'il eut acquis certaine facilité à réfléchir. Ces étincelles, qui n'étaient visibles que pour lui seul, étaient en même temps et l'effet et l'image des grands

---

(1) *Temporibus nocturnis ista curamus; vel hoc solo præmio contenti, quod, dum ista musinamur, pluribus horis vivimus.* Præfat. ad Vesp.

(2) *Statim concidit crassiore caligine spiritu obstructo, clausoque stomacho qui illi natura invalidus et augustus, et frequenter intus æstuans erat.* Plin. jun. Tacito.

mouvements de son cerveau. C'est surtout au travail de la nuit qu'il faut rapporter ces effets. — J'ai moi-même vu ce phénomène l'année dernière pendant le jour. Il voltigeait autour de moi des étincelles aussi brillantes que le diamant, lesquelles paraissaient tout-à-coup, et disparaissaient de même. Je voyais des mouches, des taches noires de différentes figures. Lorsque j'étais couché, je voyais quelquefois de grandes flammes. Je sentais de jour, mais plus souvent de nuit, une douleur violente dans le fond des yeux, à la vue d'une lumière. Cependant mes yeux n'étaient pas enflammés, mon sang circulait assez modérément; et même, lorsque ma tête était dans le plus grand mouvement, j'avais le pouls lent et petit. Ces phénomènes paraissaient, que je fusse à jeun ou que j'eusse mangé, que je busse du vin ou non; mais je ne puis plus m'exposer à présent à travailler de nuit, quoique je n'aie plus cette incommodité. J'en fus pris la première fois, lors d'une fièvre catarrhale que j'eus par d'autres causes, et qui me fatiguait beaucoup. Je pris donc alors un livre depuis le matin jusque bien avant dans la nuit, pour me désennuyer, ce qui me causa cette incommodité. Ces étincelles sont quelquefois suivies de la cataracte.

D'autres perdent entièrement le sommeil à force d'étudier, et se précipitent dans toutes les horreurs de l'hypochondriacie : il leur arrive des transports, une stupeur totale. Je fus appelé, il n'y a pas long-temps, chez une dame que je connais depuis plusieurs années, et qui venait de devenir folle après une profonde mélancolie. Un bon curé de campagne, qui ne me connaissait pas, arriva chez elle sur ces entrefaites, et me dit que cette maladie ne venait que d'une lecture trop assidue. Il me semble, lui répondis-je, que vous lisez peu. Peu ou point, répliqua-t-il d'un ton fort modéré, croyez-moi, monsieur le médecin, tous les gens qui lisent beaucoup deviennent fous à la fin. — Fort bien trouvé, dis-je en moi-même. En effet, la raison et l'imagination se troublent peu à peu, par la trop grande application; et la fin de cette vaine sagesse est quelquefois une véritable folie, ou, comme le dit Rousseau, l'homme revient à sa première stupidité. Boerhaave dit que cette trop grande application fait tomber le cerveau dans l'atrophie; la vue s'obscurcit peu à peu, l'ouïe devient dure; enfin on perd l'usage des sens internes, et l'on tombe dans une privation absolue de pensées. Van-Swieten a fréquemment vu des gens savants perdre peu à peu l'esprit, devenir indolents, et périr enfin par un coup d'apoplexie. — J'ai connu, dans une de nos villes, un curé qui s'était fait de la réputation par ses sermons. Jaloux de soutenir cette réputation, il lut beaucoup, écrivit ses sermons en entier, les apprit tous par cœur avec beaucoup de peine et de soin : outre cela, il était continuellement chez les malades, souvent chez des mélancoliques et des mourants, et accablé d'ailleurs de mille occupations qu'il se faisait un honneur de bien remplir. Sous ces efforts de l'esprit, ses forces tombèrent insensiblement, il perdit sa gaîté; sa mémoire diminua à proportion qu'il voulait plus en exiger; bientôt son cerveau n'admit plus aucune idée nouvelle, quoique les anciennes s'y conservassent; à la fin il fut frappé d'une apoplexie qui lui ôta l'usage de tout un côté de son corps. Il prit des bouillons de vipère, fit, pendant sa cure, un enfant bien sain et qui a du génie : il fut transporté aux bains de Bade, et y mourut dans sa quarante-deuxième année.

Mais il faut aussi considérer les efforts de l'esprit sous différents points de vue : quelques-uns forcent l'attention, d'autres l'imagination, et quelques-uns le génie. Quoique les gens de génie soient les plus sujets aux maladies nerveuses, on voit cependant ces maladies chez des sujets qui n'ont aucune prétention au génie, et qui sont cependant quelquefois aussi utiles que les gens de génie; ce sont de trop grands efforts de l'attention qui leur causent ces maladies. — Une attention forcée rend stupides les têtes faibles; parce que ces sujets ne voient à la fois que très-peu d'idées, et qu'ils sont obligés d'y employer toutes les forces de leur petit esprit. L'attention d'un homme de génie est au contraire quelquefois si peu bornée, qu'elle embrasse toutes les idées possibles en même temps, et tend en même temps tous les nerfs.

J'ai connu une dame de nos cantons, pleine d'esprit, et qui, à l'âge de quinze ans, savait déjà bien son Wolff et son Leibnitz, quoiqu'elle ne pût encore comprendre comment on pouvait faire un bas. Le moment où elle était vivement affectée, et où il se faisait chez elle un mouvement extraordinaire, était celui seul où elle apercevait tous les objets in-

différents. Elle fut une fois éveillée de nuit par le bruit d'un grand incendie : dans la frayeur extrême dont elle était saisie, elle distingua jusqu'aux moindres circonstances des habillements singuliers de tous ceux qui l'environnaient; tandis qu'en plein jour et dans le plus grand calme, elle ne savait jamais comment le monde était habillé. Jamais elle ne mit plus de temps et d'art à arranger une fleur ou une aigrette à ses cheveux, que lorsqu'elle lisait Wolff et Leibnitz. Je ne fus jamais si distraite, et si embarrassée dans les moindres affaires, me dit-elle peu de temps avant sa mort, que quand je passais toute la matinée à rêver sur le temps, l'espace et les entéléchies. — Celui donc qui se livre sans réserve aux sciences avec un esprit aussi vif, mais aussi délicat, nuit à son corps de tous les côtés. J'ai vu la personne dont je viens de parler, prise souvent d'une toux convulsive redoutable, ou accablée tout-à-coup d'une fièvre violente au milieu de la conversation la plus douce, mais variée et animée. — Pythagore, qui ne faisait cas d'une science qu'autant qu'elle pouvait être un remède à quelque passion, faisait sentir assez par là combien il est absurde de se faire une passion si dangereuse, de ce qui devrait servir à modérer. Il est absurde, disait encore Platon, d'employer son intelligence à des recherches aussi étendues, et de ne pas réfléchir en même temps sur ce que peut la raison. Quoique la science soit comme un asyle sacré où l'homme peut jouir entièrement de lui-même, c'est toujours une philosophie mensongère, selon Epicure, que celle qui préfère l'apparence de la santé à sa réalité. Mais lui-même n'a pas toujours suivi sa maxime, comme on l'a vu ci-devant; tant il est vrai qu'on a droit de dire sans cesse à l'homme : *Connais l'homme!*

Mais ces abus ne sont pas particuliers aux gens faits, et qui jouissent de toutes les forces de leur esprit : on n'y tombe encore que trop souvent à l'égard de la jeunesse, même la plus tendre. Combien ne voyons-nous pas d'enfants que leurs maîtres, dans l'éducation publique ou particulière, forcent à se remplir la tête de mots, sous les peines les plus rigoureuses? Mais qu'en résulte-t-il? Ces enfants deviennent lourds, bouchés, indolents, ont de fréquents étourdissements, n'en oublient que plus aisément; parce qu'au lieu de leur cultiver la raison, on ne fait que fatiguer et affaiblir la mémoire par ces exercices forcés. On les oblige à prononcer une même chose quinze ou vingt fois, pour la leur imprimer dans la tête; au lieu de la leur faire considérer, examiner, pour en comprendre le sens : pitoyable méthode d'instruire! disait Boerhaave. Cela n'est que trop vrai, ajoute M. de Haller; car, loin de leur analyser une idée composée, et de leur faire sentir avec justesse les idées simples qu'elle renferme, on ne leur en apprend que les syllabes et les sons qui les expriment; et l'on met par là obstacle sur obstacle au développement d'aucune idée; ou, si quelque idée s'est fait sentir légèrement, l'impression n'en est que passagère, et disparaît avec le son. — Cette méthode absurde, quoique consacrée par un aveugle usage, fait donc consister tout le savoir des enfants dans la mémoire, tandis qu'il ne devrait être que dans l'entendement. Mais malheureusement les richesses de la mémoire se peuvent étaler devant le grand nombre des hommes, au lieu que celles de l'entendement ne se font apercevoir que par ceux qui ont de l'intelligence, et c'est toujours le plus petit nombre. Voilà pourquoi tant de jeunes gens qui avaient brillé dans leurs écoles ne tiennent que les derniers rangs lorsqu'ils sont une fois dans le monde. Comme on n'a cherché dans les études qu'à leur charger la mémoire de choses qu'ils ont d'autant plus tôt oubliées, qu'on ne les leur avait apprises que pour le moment, et sans les leur faire comprendre, ils se trouvent incapables d'observer, de juger, d'imaginer, et, en général, incapables de penser, parce qu'ils n'ont pensé que par emprunt dans leur jeunesse, sous des maîtres qui n'ont jamais su que parler, comme je l'ai déjà dit. — Van-Swieten dit avoir vu cette conduite absurde des maîtres, être cause que des enfants qui donnaient les plus belles espérances, sont non-seulement devenus stupides pour toute leur vie, mais sont même tombés dans une épilepsie incurable. C'est ainsi que ces maîtres remplissent les promesses qu'ils avaient faites à des pères et mères, qu'ils ne bercent du plus grand espoir, que pour leur remettre autant de victimes de la brutalité et de l'ignorance : c'est surtout dans les lieux destinés à l'éducation publique que règnent ces abus. L'autorité que les maîtres croient y avoir, sans être obligés de rendre compte de leur conduite, étouffe à sa naissance le germe heureux dont on avait lieu d'attendre les plus

grandes choses : mais ces maîtres se bornent à trois ou quatre disciples qu'ils cultivent avec plus de ménagement; les autres sont faits pour être le jouet de leurs caprices, ou pour être châtiés tous les jours, s'ils n'apprennent pas ce qui ne leur a été proposé qu'avec mauvaise humeur. J'ai vu plusieurs enfants si effrayés au moindre regard de ces maîtres rébarbatifs, qu'ils ne sortaient de leur classe qu'avec la fièvre. J'ai connu entre autres un enfant de douze ans, plein de génie, à qui un de ces *mastigophores* imprima une si grande terreur, pour avoir oublié quelques livres, que cet enfant en eut un dévoiement qui dégénéra en dysenterie, malgré tous les remèdes, et en mourut quatre mois après. Ce maître avait à la fin de chaque semaine cinq ou six cents coups de verges à faire appliquer, disait-il, à quatre animaux, pour se purger la bile.

Les gens qui ne sont pas faits pour des idées abstraites, ou qui abusent des forces de leur esprit pour abstraire ces idées dont ils s'occupent, ont presque tous le sort d'un savant que van-Swieten a vu saisi de vertiges lorsqu'il ne voulait même écouter qu'une historiette, et tomber évanoui, avec le sentiment d'une lassitude extrême, lorsqu'il voulait seulement se rappeler quelque chose; ce qui l'obligeait de rêver jusqu'à ce qu'il tombât enfin évanoui. — Je me suis trouvé jusqu'à l'âge de dix-huit ans dans un collège où l'on enseignait la philosophie de la manière la plus sèche et la plus ennuyeuse. Quelques-uns des écoliers les plus loués y devinrent entièrement stupides, d'autres fous, quelques autres bossus. Quant à moi, je fus assez heureux pour n'y rien apprendre. Notre professeur était un homme fort pieux, bien instruit, et honnête homme. Il trouvait les ouvrages de Wolff trop courts, trop laconiques, etc. Il employait donc la meilleure partie de son temps à les commenter, les étendre; il ne lui fallut pas moins que huit ans pour enseigner toute la métaphysique. Ce travail pénible fit tomber cet habile homme dans une profonde mélancolie, quoiqu'il se portât très-bien auparavant, qu'il vécût très-régulièrement, et fût d'une humeur fort enjouée. Il perdit peu à peu toutes ses forces, devint pâle, maigre, se drogua sans discrétion, et par là s'affaiblit encore davantage. Le sommeil le quitta : il se mit à lire tout ce que l'on a écrit sur l'hypochondriacie, tomba dans un égarement d'esprit de quelques jours, et mourut. — Aucun travail d'esprit ne fatigue tant que celui qu'on fait avec quelque déplaisir. Je l'ai éprouvé moi-même. On m'a voulu faire prendre le parti du barreau : une sueur froide me coulait par tous les membres, dès que j'en entendais parler. Un homme qui lit avec de l'ennui, ou qui écrit tel ou tel endroit d'un ouvrage avec mécontentement, s'en acquitte, il est vrai, dès l'abord assez bien; mais bientôt l'esprit se sent comme à la gêne; sa tête s'appesantit; il bâille, se mouche, se frotte le front, ronge ses ongles, et ne tire bientôt de son cerveau rien que de rebutant : voilà pourquoi l'on oublie une si grande partie de ce qu'on lit, et pourquoi l'on est si souvent *sans penser à rien;* état de l'esprit que les Anglais appellent fort bien *nothinking*, ou *swiss-méditation*, méditation suisse. C'est aussi ce qui rend les ouvrages d'esprit si dissemblables à eux-mêmes, en certaines parties, si bigarrés, si bizarres, si faibles, et ce qui est cause que l'on fait souvent tout le contraire de ce que l'on voudrait faire, parce qu'on ne fait pas bien ce que l'on fait avec quelque déplaisir. — De toutes les occupations d'esprit, il me semble que celle où l'esprit est comme créateur nuit le moins, à la longue, par rapport au plaisir qui accompagne et suit l'invention. Sanctorius a donc très-bien dit que l'étude sans passion se soutient à peine une heure, avec la même passion quatre heures, et avec une passion variée jour et nuit, à peu près comme le jeu, où tantôt on se réjouit à cause de son gain, tantôt on se chagrine à cause de sa perte.

On tombe dans différents écarts, si l'imagination est trop long-temps tendue. Les musiciens et les peintres ont été de tout temps des preuves des extravagances dans lesquelles une imagination trop échauffée fait donner l'homme. Les poètes ont souvent été la victime de leur enthousiasme. — Je crois devoir prévenir ici ceux qui n'ont pas encore l'expérience de leur côté, des abus et des écarts dans lesquels l'imagination fait donner au sujet de la religion; non que je prétende blâmer ici aucune secte ni aucune communion, et encore moins critiquer la religion. Je n'en veux qu'aux abus qui peuvent intéresser un médecin. Il est en effet douloureux de voir tous les jours traiter, sans connaissance de cause, des maladies dont la guérison n'exige souvent que les avis d'un honnête homme, et que

la compassion seule engagerait à rendre ce service, sans considérer même la profession du médecin. Combien ne voyons-nous pas de sujets de l'un et l'autre sexe, qu'une piété outrée et que Dieu n'exige jamais de l'homme, réduit au plus triste état? Ces gens, que la force de l'imagination jette dans les écarts les plus grands, ne veulent-ils pas tous les jours nous persuader qu'un maniaque voit ce qu'un homme sage ne peut absolument pas voir! A les entendre, l'Être suprême n'est attentif qu'à leur bonheur, n'a d'amour que pour eux, leur en donne à chaque instant des preuves surnaturelles, leur communique sa sagesse au degré le plus éminent, parce qu'ils ont renoncé à tous les principes du bon sens et de la raison! Ce sont le plus communément des femmes d'une imagination fort vive, et en même temps d'un esprit très-borné, qui tombent dans ces terribles maladies. Cette prétendue humilité, dont elles se font un sujet d'orgueil, leur fait prendre les fantômes de leur imagination pour ce qu'il y a de plus réel; et le monde entier n'est qu'un monde coupable, parce qu'il n'est pas aussi maniaque que ces esprits égarés et dignes d'une vraie pitié.

C'est une espèce de fous fort commune, dit M. de Haller dans son grand ouvrage de physiologie, que ceux qui ont une piété superstitieuse, ou qui, préoccupés d'une idée particulière, se font ces terreurs énormes de l'autre vie, et chez qui cette idée, accompagnée de crainte, s'imprime si fort par son retour fréquent, qu'elle produit la même conviction et la même certitude, que si elle avait passé dans l'âme par le moyen des sens. Ce sont particulièrement les sens qui sont la cause de ces écarts. La plupart de ces malades, consacrés dès un âge trop tendre à un état pour lequel l'homme n'est certainement pas né, sont contraints, par leur état, d'opposer la résistance la plus grande à des sens qui ne connaissent de maîtres que les lois légitimes de la nature. Un corps nourri dans l'oisiveté, et des nerfs d'autant plus irritables qu'ils sont toujours dans la contrainte, entretiennent un feu continuel caché sous la cendre, et qui se rallume de temps en temps avec la dernière violence. L'esprit, toujours occupé et gourmandé par l'appétit des sens, change, il est vrai, la direction de ces mouvements involontaires et violents; mais aux dépens de la raison, et à sa propre perte; et l'orgasme impétueux des sens devient bientôt la cause du fanatisme et de la manie la plus caractérisée. La plupart des ouvrages publiés par ces esprits malades ne sont-ils pas remplis des idées les plus lascives, sous des expressions mystiques qui ne décèlent que trop la maladie du corps et de l'âme? Tout lecteur chrétien raisonnable ne rougit-il pas de la manière dont *ces transports d'amour*, *ces révélations*, *ces apparitions*, *ces ravissements*, *ces extases*, enfin tous ces mouvements épileptiques sont exprimés?

Madame *** (1), toute pénétrée de ces idées que l'ardeur de ses sens lui entretenait continuellement, disait dans ses accès hystériques : « Mon âme éprouve sans cesse ce moteur aimable qui l'enflamme toute, qui l'use toute, la dévore toute par le feu le plus doux, et malgré cela lui fait chanter un épithalame éternel. » Elle ose même ajouter : « La force de l'esprit arrêta les plaisirs de mon âme : ils voulaient se répandre à l'extérieur, *inferiora versus;* mais l'esprit les fit remonter vers le haut. » N'est-ce pas là une fureur utérine bien décidée? — Ces prétendues amours spirituelles consument encore plus le corps, que si l'on se livrait immédiatement à l'appétit des sens, parce que l'orgasme qui les produit dure continuellement. J'ai remarqué que la plupart de ces sujets écervelés, révérés par certains partis, sont devenus hypochondriaques, hystériques, stupides, et même frénétiques. Un philosophe ne lit pas ordinairement les ouvrages de ces gens si dignes de mépris, ou plutôt de compassion; mais j'ai pensé que la lecture m'en pouvait être utile dans mon état. Je les ai lus avec plaisir. Quelques personnes me crurent alors réellement épris de ces rêveries; d'autres, qui connaissaient mon aversion pour le fanatisme, me regardèrent comme un *esprit fort.* Je laissai penser librement sur mon compte, en cherchant à m'instruire des moyens de me rendre utile à ces malades dont on ne saurait trop plaindre le sort. — En effet, quel parti prendra un médecin qui n'est pas instruit de ces écarts de la raison et de leur cause, lorsqu'il sera appelé auprès d'une femme qu'il trouvera aussi sèche qu'un parchemin, telle qu'était la sœur du savant Huet, cet évêque res-

(1) J'ai supprimé les noms, parce que ce ne sont que les maladies qui nous intéressent.

pectable par tant de qualités, s'il n'est pas instruit des suites funestes que peut avoir l'amour mystique dont cette femme est éprise, au point de ne même pas vouloir boire un verre d'eau, et de s'abstenir même de toute boisson ? Telle fut cependant la cause de sa mort, selon le témoignage de son frère.

Madame M. de P. avait de ces effusions d'amour tout-à-fait particulières. Elle était d'abord en extase, immobile, insensible : cet amour la pénétra ; et une nouvelle vie, disait-elle, se répandit par tous ses membres. D'un saut elle quitta son lit, tomba dans une fureur utérine si grande, qu'elle saisit une de ses compagnes, en lui disant : « Viens donc aussi avec moi courir pour appeler l'amour ; je ne saurais le nommer assez.» Cette femme était hystérique à un degré éminent, et sujette à des vertiges et à des spasmes fréquents. Cet exemple fait voir au médecin ce qu'il devrait faire en pareil cas.

C. de G. était si fort éprise de cet amour mystique, qu'elle fut réduite au point de ne plus pouvoir ni travailler, ni marcher, ni se tenir debout, ni même parler. Toutes les femmes, tous les hommes même iraient se précipiter dans la mer, selon elle, si la mer était cet amour. Absorbée dans cet *abîme pacifique* de l'amour le plus doux, elle allait souvent au jardin faire aux plantes confidence de sa passion hystérique, ou courait par toute la maison, criant : « Amour, amour, je n'en puis plus ! » et se roulait par terre. La violence de cette passion lui détruisit la santé au point qu'elle ne put par la suite avaler une goutte d'eau, et ne prit aucune nourriture. Elle brûlait au dedans et au dehors, ne dormait plus ; tantôt elle était saisie des spasmes les plus douloureux, tantôt elle tombait dans une stupeur universelle. Enfin elle cracha le sang, devint aveugle, muette, et mourut. Les médecins traitèrent ces maladies d'effets surnaturels, parce qu'ils ne les connaissaient pas.

A. de G., Espagnole, fut pareillement si sujette aux transports de cet amour et de ces mouvements convulsifs, qu'elle tomba enfin en consomption. Th. de J., attaquée des mêmes symptômes, passa par tous les degrés de la passion hystérique, tomba en paralysie et enfin dans un état où son corps était roulé comme un peloton. Elle était très-amoureuse et très-dévote.

A., Française de nation, eut dans sa jeunesse une âme tendre et sensible, et fut sujette avec cela à de grands maux hystériques ; de sorte que la maîtresse qu'elle servait lui recommanda, en femme raisonnable, le travail comme le seul remède qu'il y avait à opposer à ses visions. L'historien de sa vie dit qu'avant que son cœur fût rempli de cet amour mystique, c'était un feu infernal ; qu'elle avait l'esprit obsédé de mille idées honteuses et des images les plus lascives, de sorte qu'elle ne pouvait plus se contenir, tant le feu de son amour impur était violent. Après qu'elle eut donc goûté l'autre amour, ces feux changèrent de direction : dès-lors les effusions intérieures devinrent si puissantes chez elle, qu'il lui était impossible, disait-elle, de vivre un moment sans celui qu'elle aimait ; que ce sentiment l'emportait sur tout ; qu'elle ne savait plus où se tourner, parce que son amour *la transportait partout*, *subjuguait tout*. Elle se crut un jour transportée dans une fournaise, en comparaison de laquelle les feux les plus ardents n'étaient rien. Aussitôt elle tomba en défaillance; ses forces tombèrent ensuite de jour en jour, et elle eut de violentes douleurs arthritiques. Le feu de son amour semblait consumer le fond, le centre, l'essence de son âme : elle avait en même temps une fièvre continue, et ne pouvait presque pas parler. Elle passait, malgré cela, des nuits entières à veiller et à jouir tranquillement, dit son historien, des baisers mystiques dont son amant la régalait dans le plus secret de son cœur. Dans d'autres moments, elle se sentait si embrasée, qu'elle perdait l'usage de la parole et de tous les sens, ou se croyait entièrement confondue avec son amant mystique. Voilà sans doute ce qu'on peut appeler une vraie folle.

J'ai aussi remarqué dans les vies de ces personnes infortunées, que leurs sentiments, leurs transports variaient selon la différence des climats. G. de Saxe, de la maison des comtes de Hakeborn, s'écriait dans des transports plus froids : « O don qui est au-dessus de tous les dons ! être rassasiée dans cette apothicairerie des épices de la Divinité, et s'enivrer si fort dans cette cave joyeuse de l'amour, qu'on ne puisse pas même remuer la jambe ! » — On voit paraître tous ces transports de folie, et la même manie, dans tous les hommes qui, livrés à leur imagination trop tendue, méconnaissent leur destination et leur créateur,

et croient plus des fourbes aveugles, que des vérités de la religion qui s'annonce d'elle-même en des termes si simples et si attrayants. Il est juste de s'occuper sérieusement des moyens de plaire à Dieu, de lui rendre des hommages; mais malheureusement c'est par les voies les plus blâmables qu'on tend à ce but, ou d'après les idées et les avis de gens qui ne connaissent de raison qu'en abjurant tout sentiment d'humanité, pour se couvrir du masque de l'hypocrisie. C'est à ces fourbes que la société doit imputer la perte de tant d'excellents sujets qui s'ensevelissent tous les jours, au grand désavantage de l'État, et pour devenir les victimes de la révolte de leurs sens.

Nest-il pas plus naturel de suivre sa religion, sans ces grimaces recherchées, sans cet enthousiasme, ou plutôt sans ces accès maniaques qui prouvent plutôt des forcenés que des adorateurs d'un Dieu qui ne demande de nous que de l'aimer avec raison? Il n'est pas surprenant que l'imagination donne dans ces excès, lorsqu'une fois la raison n'a plus d'empire sur les sens, et que tout ce qui est simple, intelligible, ne frappe plus l'esprit. Si la foi nous conduit à des choses incompréhensibles, elle ne doit le faire qu'autant qu'elle est éclairée par une saine raison, ou il faut dire qu'on n'est chrétien qu'autant qu'on est déraisonnable.—Souvent ces écarts de l'imagination se manifestent tout-à-coup chez des gens dont on ne devait pas attendre pareille sottise. Des gens de l'esprit le plus sain et le plus solide n'ont pas été à l'abri de ces malheurs. Un dégoût, un contraste, un revers, une injustice, ont produit ces tristes effets sur l'esprit. C'est surtout à la cour que les femmes sont sujettes à donner dans ces rêveries, lorsqu'elles sont vieilles et ne peuvent plus se faire admirer. La vieillesse qui leur sillonne le front les avertit, malgré elles, qu'il est temps de quitter ce théâtre : elles ne le font qu'avec mille regrets, et se jettent toutes dans les abus du fanatisme, au lieu d'employer le reste de leurs jours à rendre au Créateur des hommages tels qu'il les exige. Comme ce sont surtout les grands à qui il faut un médecin pour la moindre incommodité, il faut se rendre très-attentif aux discours de ces esprits malades qui ne peuvent vivre jusqu'au dernier moment que par imagination, parce qu'ils ont toujours vécu de cette manière. Je plains un médecin qui a de pareilles malades : sa réputation y court toujours des risques. C'est par un écart subit de l'imagination, que Swammerdam brûla les savants ouvrages qui lui avaient coûté tant de peines, et qui prouvaient la sagesse infinie du Créateur d'une manière si intéressante et si solide. Swammerdam cessa de voir le réel, pour admirer l'invisible en lui-même; il devint fanatique. — Il serait à souhaiter que les médecins qui sont attachés à des maisons religieuses eussent assez d'autorité pour dispenser certains sujets de ces longues méditations auxquelles la règle les oblige. Il est inconcevable à quel point ces exercices dérangent des têtes faibles, sombres, pleines d'idées, et surtout combien ces instants contribuent à rendre aux sens l'empire qu'une vie plus occupée leur ôterait. J'ai vu des sujets cloîtrés m'avouer de bonne foi les combats, et même les troubles singuliers qu'ils éprouvaient alors, et regarder ces heures, qu'ils appelaient perdues, comme la source de tous les maux qui arrivent dans les cloîtres. Un médecin portera donc aussi son attention sur cet objet.

Les femmes donnent plus volontiers dans ces extravagances ou ces écarts de l'imagination, à cause de leur organisation plus faible, plus sensible et plus irritable. Un homme solitaire, et qui est toujours vis-à-vis de lui-même, y donne plus aisément qu'un homme qui est dans le monde, et distrait à chaque instant par des occupations qui se varient sans cesse, et empêchent par là l'esprit de se fixer trop long-temps sur un même objet. Ceux qui se livrent sans garder de mesure à des réflexions spirituelles, sentent d'abord une pesanteur de tête, ont des étourdissements, deviennent pâles, faibles; éprouvent des battements violents de cœur, ce qui est quelquefois la suite d'une distension de l'aorte : ils tombent aussi en défaillance. Enfin, quand l'imagination prend un ressort trop élevé, tout discernement et tout jugement cesse chez ces sujets, qui n'ont plus, pour ainsi dire, qu'une sensation, ou qui, pour mieux dire, sont des visionnaires achevés. — Dans cet état déplorable, les ravissements se succèdent sans cesse; l'enthousiasme tend tous les ressorts de l'âme, qui se transporte dans des régions imaginaires, prophétise, conjure les démons, commande à tous les êtres de la nature. Un philosophe de nos jours, et singulier dans son individu, dit d'une toute autre espèce d'hommes : « Qui sait jusqu'à quel point les méditations continuelles

sur la Divinité, et l'enthousiasme de la vertu qui se trouve dans les âmes sublimes, peuvent troubler l'ordre didactique des idées ordinaires? » Il en est de ces esprits livrés à l'imagination, comme d'un homme monté sur le sourcil d'un rocher; c'est toujours un vertige qui les précipite. — La profonde méditation des vérités transcendantes, et cependant accessibles, est quelquefois tout aussi nuisible que le sont les ravissements spirituels. L'attention, qu'on peut appeler la mère des sciences, fixée trop long-temps, se relâche malgré nous; l'esprit se relâche avec elle, et le corps s'abat en même temps. Ce relâchement est toujours suivi d'une grande irritabilité, d'une sensibilité extrême. La vérité brille alors devant les yeux de ces gens trop longtemps attentifs, comme un feu de paille qui jette subitement une grande flamme et s'éteint de même. Le pénétrant Kloechof dit qu'un esprit occupé à approfondir, à comparer, à démêler des idées peu communes et fort compliquées, et qui veut embrasser tout, et étendre les bornes d'une science quelconque, devient délicat, méfiant, timide et enclin à la colère.

Toute méditation profonde exige qu'on s'arrête long-temps sur l'objet qu'on examine, qu'on le résolve en toutes ses parties, qu'on considère ces parties en détail et dans les rapports qu'elles ont avec le tout, qu'on ne se laisse détourner de cet examen par aucune idée étrangère. Voilà pourquoi la profondeur des réflexions est le chemin qui tend droit à la mélancolie, laquelle absorbe toutes les idées en une seule. Carnéade évitait tous les festins, oubliait les soins ordinaires, même de manger; jusque-là, que sa concubine était obligée de lui couper les morceaux, et de les lui porter dans la bouche. Il fallait, dit Plutarque, forcer Archimède à tous les plaisirs de la société. S'il était seul, il s'occupait à tracer des figures géométriques sur les cendres de son foyer, et même sur son corps, lorsqu'il s'oignait d'huile. Viete, occupé de ses calculs, oublia de dormir, et, pendant trois jours, de boire et de manger, n'entendait plus, n'apercevait plus rien. Varignon était étonné, tous les matins, quand on lui disait qu'il n'était pas au soir, mais au matin. Newton tomba dans une mélancolie qui le privait de toute pensée; état d'où ses amis ne le tirèrent qu'en l'empêchant d'être seul, et en l'entretenant de choses agréables. La Caille était toujours si absorbé dans ses grandes recherches, qu'il ne pouvait tenir deux mots de conversation. La Fontaine n'entendait, ne voyait rien, quand il était occupé de ses grandes vérités morales, et ne disait jamais deux mots. — L'esprit qui tend à la mélancolie sent d'abord cette vivacité dont j'ai parlé : elle est suivie d'une insomnie continuelle, et quelquefois de douleurs qu'on ne peut pas définir. C'est ce qui arriva à Boerhaave, après avoir médité sur une chose importante du matin jusqu'au soir, sans discontinuer : il fut six semaines entières sans dormir; tout lui était indifférent : son esprit était insensible à tout; à la fin, il sentit partout le corps les douleurs dont je viens de parler ; il les attribua à ce que les esprits vitaux rentraient dans leurs vaisseaux ordinaires, pour se répandre par tout le corps. Quoiqu'il soit aisé de se tromper dans l'explication de choses obscures, cette pensée de Boerhaave me paraît d'autant plus remarquable, que j'ai observé que, dans les paralysies qui succèdent à l'apoplexie, il se fait quelquefois sentir dans les membres malades une douleur insupportable, toutes les fois que ces membres se disposent à un meilleur état. J'observe aussi que ces douleurs sont réellement suivies d'un mieux.

La trop grande application fait même périr des savants qui ne sont pas susceptibles de grandes passions. J'eus en Suisse, dans ma première jeunesse, pour maître de langue hébraïque et de philologie orientale, un professeur que je puis appeler un homme extraordinaire, tant par rapport à son érudition, que par rapport à son génie, son caractère et ses mœurs. Il parlait presque toutes les langues modernes avec les grâces qui leur sont particulières à chacune, possédait supérieurement les langues principales de l'Orient, surtout l'arabe, conjointement avec la philologie relative à ces langues. Il tenait dans sa plus vaste étendue toute la littérature, depuis le plus bas degré du savoir de pure mémoire, jusqu'au plus haut degré du goût le plus exquis : il tenait aussi l'histoire de tous les temps et de toutes les nations, leur philosophie, leur théologie, leur politique, et n'avait rien oublié de tout ce qu'il avait lu dans sa vie. Cette érudition sans bornes était relevée par un génie philosophique encore plus grand, qui en savait employer les moindres parties avantageuses, et qui, tendant en tout au grand, embrassait le tout par le

tout, et voyait clair dans l'obscurité la plus sombre. Sa science, son goût, son esprit créateur, ses idées lumineuses, la beauté, la clarté, la précision et l'énergie de son style lui auraient mérité une place parmi les écrivains du premier ordre; mais son nom ne se trouve pas dans leurs vains catalogues. Ce théologien suisse, qui réunissait en lui seul un monde entier, n'avait cependant aucune passion que l'étude : il avait une tranquillité d'âme si grande, que le tonnerre étant tombé dans son cabinet, lorsqu'il y était à lire, il ne quitta même pas son livre, tandis que toute la maison était dans la consternation. Il paraissait n'avoir d'amitié pour personne, sans cependant être ennemi de qui que ce fût : c'était une suite de sa première éducation; car il avait vécu jusqu'à dix-sept ans dans le pays le plus affreux de notre canton, et avait couru nu-pieds jusqu'à neuf ans, par ces monts énormes et ces vallées effroyables, avec les paysans du désert dont son père était le pasteur. Il n'avait aucunement plu à ses camarades, et encore moins aux anciens du lieu. Ceux-là l'accusaient de s'éloigner quelquefois d'eux subitement, de s'asseoir derrière un buisson, et de penser. Ceux-ci prédisaient qu'on ne ferait rien, c'est-à-dire, qu'un savant, de ce garçon singulier; ou que s'il tournait au bien, on en ferait un homme considérable, c'est-à-dire un rustre pareil à eux. Dans le temps même où il aurait été l'homme peut-être le plus important de l'Europe, on le vit très-peu en société. Ses plus grands admirateurs, si l'on en excepte quelques femmes d'esprit, avaient rarement l'avantage de sa conversation : toute sa vie était une méditation et une lecture presque continuelle : il lisait ordinairement au lit pendant le jour : cependant il allait se promener sur nos Alpes pendant l'été, et une ou deux fois en Italie : il savait goûter toutes les beautés de la nature.

Il était de la plus robuste constitution; l'on m'a même dit qu'il aurait pu partager avec Hercule les plaisirs d'une nuit. Sa santé a été constamment très-forte jusqu'à l'année qui a précédé sa mort. Il avait le corps bien fait; sa démarche était négligée, paresseuse; son visage noir et maigre : il mangeait beaucoup, et tous aliments de difficile digestion; il buvait sobrement. Un an avant sa mort, il commença à éprouver quelques fluxions auxquelles il ne fit pas attention. Six semaines avant de mourir, il parut comme malade; eut une petite fièvre irrégulière, de violents maux de tête, tantôt d'un côté, tantôt par toute la tête, et qui se calmaient quelques heures après : il se sentit à la poitrine et au bas-ventre des tensions hypochondriaques, et n'avait que peu d'appétit; aussi ne mangeait-il pas de son propre mouvement; il avait un sommeil inquiet, et même quelques légères absences d'esprit. Dans ces circonstances, il fit usage d'un breuvage amer qui parut ne faire que peu d'effet. On appela un médecin, qui pensa qu'il y avait quelque léger mal dans les intestins : il conseilla l'usage de l'infusion de chardon-béni, espérant que la transpiration ferait cesser tout le mal. Mais les mêmes symptômes réitérant toujours, ce médecin employa de doux purgatifs pour le soulager. Le malade se crut assez bien pour présider à l'examen public de ses écoliers. L'assemblée remarqua que cet homme qui mettait tant d'ordre dans ce qu'il disait, devenait diffus, et qu'à la fin il s'égarait, quoique tout ce qu'il disait, même dans ses égarements, fût d'excellent latin. On le pria de finir, vu qu'il était malade; et on le conduisit chez lui. Dès qu'il se fut couché, tout alla plus mal : il se plaignit d'une très-vive douleur de tête, qui se calma; mais rarement son esprit était assez à lui : il parlait peu, avec peu de raison, et, contre sa coutume, toujours en latin. Il était faible, défait et jaune; dormait, ou parlait sans suite. — Dans ces circonstances, son frère, qui lui succéda à sa chaire, pensa que le siége de la maladie était à la tête, et que le médecin ne la connaissait pas. On fut donc demander avis au docteur Ith, qui, comme médecin à l'armée prussienne, a mérité l'approbation d'un roi qui ne juge pas des philosophes par la barbe. Il trouva, avec cette pénétration à laquelle rien n'échappe, le siége du mal. Il ordonna de forts purgatifs qui ne firent rien; de forts lavements, et aussi inutilement; enfin une médecine qui aurait suffi à six hommes robustes, et avec un effet étonnant. La maladie diminua subitement. Le goût revint au malade, aussi bien que la raison et l'usage des sens : son esprit manifestait cependant une faiblesse considérable dans la substance médullaire. — Depuis ce temps-là, le malade ne prit par jour qu'une tasse de chocolat, et but un peu des eaux de Weissembourg : il garda toujours le lit. On eut alors les

plus grandes espérances; mais bientôt le malade devint stupide de nouveau. Je ne sais quelle femme lui fit prendre de l'essence douce de Halle, laquelle acheva de lui déranger l'esprit. M. Ith conseilla là-dessus de forts purgatifs, ensuite de moins actifs. Le malade se releva encore de son extrême faiblesse ; il eut une fièvre presque imperceptible : la raison lui revint presque entièrement : il mangea avec appétit, mais ne voulait pas qu'on le mît sur son séant, et moins encore qu'on le tirât du lit : il eut aussi en même temps ses évacuations naturelles, peu copieuses, il est vrai, mais aisées.

Bientôt après, cet homme supérieur perdit toute sensibilité ; toutes ses fonctions se troublèrent, et cessèrent enfin. Il mourut dans sa cinquante-deuxième année, après avoir été une semaine entière sans donner aucune marque d'un être raisonnable. — M. Ith fit l'ouverture de cet homme qui avait été un prodige si étonnant de la grandeur et de la profondeur de l'esprit humain. Il trouva le crâne très-mince, et le cerveau, avec sa partie postérieure, extraordinairement volumineux. Les vaisseaux de la dure-mère étaient très-pleins, et particulièrement la faux. Entre la dure-mère et la pie-mère, et entre celle-ci et l'arachnoïde, le docteur Ith trouva environ deux onces d'eau ; il en trouva sept à huit onces dans les ventricules latéraux, une once et demie dans le troisième, et autant dans le quatrième. Voilà la quantité d'eau qui fit d'un si grand génie un animal dans le sens le plus précis. — Toutes ces observations et ces expériences nous montrent combien la trop grande application est dangereuse, surtout avec une vie retirée et solitaire ; combien on est fou de se tuer pour vivre, et de se faire périr pour s'immortaliser ; et combien il vaudrait mieux, pour la santé, être bûcheron qu'homme de lettres. C'est avec raison que Rousseau loue l'ami des hommes, lequel imagina, sur les bords de l'Oronoco, de presser entre deux planches la tête des enfants, de l'aplatir et de l'allonger, afin de les préserver d'avoir de l'esprit. Si la nature, dit-il encore, nous a faits pour vivre en santé, la méditation est donc un état contre nature ; un homme qui s'ensevelit dans ses réflexions est, par conséquent, un animal dégénéré.

CHAPITRE XIII.

DE L'OBSERVATION DE PLUSIEURS CHOSES EXTERNES QUI NE SONT PAS COMPRISES DANS LES SIX CHOSES NON NATURELLES.

Les habits sont devenus, chez les nations civilisées, un des premiers besoins de l'homme. Mais on se couvre plus pour faire voir la couverture que pour défendre le corps des injures de l'air. Cependant l'envie excessive de laisser apercevoir quelque chose, est devenu un droit que la société a été obligée d'accorder aux femmes, par la plus basse condescendance. Les dames, sous Louis XIV, découvraient même leurs épaules ; plusieurs découvrent aujourd'hui les bras autant qu'il est possible. Dans toute l'Europe, les dames ne se contentent pas de laisser apercevoir leur sein à travers une gaze ; elles le découvrent, l'étalent même sans rougir et sans penser à ce qui peut quelquefois leur en résulter de mal. Dans le Pégu, les femmes sont habillées de manière qu'à chaque pas elles offrent impudemment à l'œil du premier venu ce que la femelle de l'orang-outang cache de sa patte. Je sais que l'habitude d'être découvertes empêche que les femmes soient incommodées des impressions de l'air ; cependant il en est toujours quelques-unes qui en sont les victimes : j'en ai vu périr plusieurs. Mais, en général, elles se persuadent trop que la nature les a faites pour être vues. — La manière dont on élève les filles aujourd'hui tend principalement à leur former la gorge ; aussi la plupart des femmes n'ont-elles d'esprit que sur leur sein. On leur comprime le bas du tronc par un corps de-jupes, afin que la partie supérieure en soit d'autant plus libre, que le sang s'y porte en plus grande quantité, que la graisse s'y répande plus aisément, et que tout se réunisse à former ce parterre où la volupté vient animer les plaisirs. Il est des endroits où les bourgeoises ne se découvrent le sein que les jours de cérémonies ; dans ce cas-là, cette nudité de la gorge n'est pas toujours sans danger. Je pense donc que les lois de ces pays devraient défendre à toutes les femmes de se découvrir ainsi, ou de le leur permettre à toutes et en tout temps.

Mais une chose qui mérite plus d'attention de la part d'un médecin, c'est le corps de baleine dont on serre et comprime le corps des jeunes filles. Je ne

sais comment on s'est imaginé trouver là-dedans quelque avantage pour la finesse de la taille. Cela est si peu vrai, qu'à Londres, où l'on voit les tailles les plus fines, on n'en fait plus porter aux jeunes filles; quoique cette compression paraisse de quelque avantage en certaines occasions. — Je remarque que les personnes délicates sont quelquefois obligées de porter des corps mous, parce que sans cela il leur est impossible de se tenir droites; mais j'observerai aussi que la compression déraisonnable à laquelle on soumet les filles produit de très-funestes effets, tels que des maux d'estomac, et cela tôt ou tard; la suppression irrévocable des règles, et tout ce qui s'ensuit; une bouffissure, des fluxions, des affections hystériques, des évanouissements, une profonde mélancolie, des couches difficiles, et même des apoplexies. Je n'entreprendrais pas de traiter une dame de l'une ou l'autre de ces maladies, à moins qu'elle ne renonçât à son corps, ou qu'elle ne mît au moins un très-large espace entre cette cuirasse et ses côtes. Russel dit que les femmes ne se lacent pas du tout à Alep, et que cette conduite, jointe à leurs bains fréquents, est cause que ces femmes accouchent toutes très-aisément dans toute la Syrie. — Les femmes font plus de cas de leur beauté que de leur vie : je les plains donc lorsqu'elles sont obligées, par l'usage ou par pure cérémonie de religion, de porter des corps de baleine, qui altèrent en même temps et leur beauté et leur santé. Cette barbare coutume règne dans différents endroits de la Suisse, où une femme ne peut paraître à l'église sans cette cuirasse. Il y a même des endroits où les femmes portent des corps qui les rendent comme bossues. Dans une ville de la Suisse, où Rousseau a trouvé un apologiste public, on force par pure cérémonie de religion les femmes à porter une machine forgée de grosses barres de fer, à laquelle on donne le nom de corps-de-jupes. Une demoiselle de cette ville demanda, il y a quelque temps, au magistrat de son endroit la permission de paraître à l'église sans cette cuirasse consacrée par l'usage, laquelle lui causait de grands maux d'estomac et des affections hystériques. On ne lui accorda sa demande que sur le certificat d'un médecin pieux et consciencieux; et moyennant deux mille quatre cent cinquante-deux liv. dix sous, ou neuf cents gouldes ordinaires, elle peut aller à l'église rendre ses hommages et son culte au Créateur. Il est bon de remarquer que lorsque les femmes enceintes ne peuvent plus mettre ce harnais, elles sont exclues de l'église. — On s'habille (1), en général, trop chaudement; en voulant par là se garantir du froid, on s'y rend trop sensible. On a pris des Anglais l'usage de porter sur le corps même une camisole de flanelle; ce que Cheyne avait grande raison de blâmer, parce qu'elle entretient une sueur presque continuelle. Ces sueurs ne peuvent être autorisées que par l'abus des préjugés; cependant c'est l'habitude qu'il faut envisager dans toutes les choses de ce genre. Si l'on est accoutumé à être vêtu chaudement, il ne faut quitter les habits d'hiver que fort tard, et les reprendre de bonne heure; ou l'on s'exposerait à avoir en automne des rhumes, des toux, des dévoiements, et au printemps des pleurésies et des inflammations de poitrine. On doit même, en certaines circonstances, faire attention aux habillements que l'on a dans le lit. M. de Haller a vu les lochies d'une femme en couche s'arrêter au second jour, et la malade en mourir, pour avoir changé de chemise. On doit faire la même attention par rapport aux règles. Quoiqu'il y ait souvent plus de préjugé que de raison par rapport à cela, il n'est pas moins vrai que quelques femmes se sont trouvées très-mal d'avoir changé de linge lors de leurs règles. Elles peuvent changer de linge sans inconvénient, en reprenant bien chaude une chemise qui a déjà été mise.

Malgré ces réflexions, il faut convenir que ce serait donner dans l'abus, que de pousser trop loin l'attention sur mille choses de ce genre, et d'attribuer à une cause des effets qui n'en peuvent pas être résultés. Tous les soins des médecins, toutes les règles d'hygiène, n'empêcheront jamais les hommes de commettre volontairement des fautes qui les jettent dans les maladies les plus funestes. Faire le danger plus grand qu'il n'est, est pareillement un abus; c'est prostituer l'honneur de l'art, et ressembler à un visionnaire qui crierait avec sa noire misantropie, qu'il faut abandonner toutes les

(1) Hippocrate ne regardait pas comme indifférent d'avoir l'un ou l'autre habit en telle ou telle saison, et à tel âge, et dit que plusieurs enfants sont morts faute des soins requis à cet égard.

affaires pour se confiner dans un désert, et gagner le ciel dans l'indolence.

Certain médecin qui a eu plus de réputation que de savoir, mais fait pour plaire aux femmes par ses petits talents, n'aurait pas permis à une jolie femme de s'exposer à l'air sur les six heures du soir, dans un beau jour d'été, sans être bien couverte, pour éviter les fraîcheurs : il voulait qu'un appartement fût clos en juillet jusqu'à onze heures du matin, et qu'on le fermât à midi. Il savait combien un gant devait avoir d'épaisseur pour ne pas faire trop suer ; combien un éventail devait peser, pour ne pas causer des crampes aux doigts; quelles différentes sortes de mouchoirs il fallait sur le cou, selon les différentes saisons; quelle coëffe était plus propre à garantir des maux de tête, et de ces petits rhumes qu'il savait cependant si bien ménager; combien l'on devait prendre de prises de tabac par jour, et de quelle étoffe devait être un soulier, pour ne pas avoir des engelures ; quelles précautions il fallait en ôtant et en remettant sa perruque, et surtout combien la soupe était pernicieuse à l'estomac.

Mais un médecin allemand s'est illustré, il y a quelques années, en écrivant de la manière la plus plate et la plus ridicule, sur les maladies qui ne viennent que des habillements qui ne garantissent pas assez du froid. Il se dit praticien à Francfort, et nous apprend que la tête est la plus noble de nos parties; que le cerveau, suivant les découvertes de l'anatomie, a des vaisseaux sanguins très-tendres; que le sang s'épaissit par le froid, et s'arrête dans le cerveau, surtout chez les femmes avancées en âge, lorsqu'elles vont tête nue dans toutes les saisons, mais particulièrement au milieu de l'hiver, ou quand elles ne se couvrent la tête que d'un bonnet presque invisible; que de cette légère couverture il résulte des fluxions, des maux de dents et d'oreilles, de violentes douleurs de tête, la mélancolie, la manie, une apoplexie, une paralysie, des crampes, des léthargies, et la mort. On voit combien j'aurais de choses à dire sur cet exposé; mais, sauf le respect dû à l'habileté du docteur allemand, on pourrait lui demander comment il prouverait ses assertions. Quant aux maux de tête, d'oreilles et de dents, que je remarque souvent aux dames qui vont tête nue, on peut le lui accorder. — Ce praticien ne veut pas non plus que le cou soit découvert, surtout celui des femmes qui ne l'ont pas blanc et sans tache : il pense qu'il en résulte un gonflement des amygdales et de la luette, un enrouement, la squinancie, la toux. Il permet encore moins de découvrir la gorge : il en déduit la pleurésie, les endurcissements trop communs qu'on sent aux mamelles ; et souvent les coliques des nourrissons, lorsque les nourrices ne se garantissent pas assez du froid. M. le docteur a raison, quant au cou et à la gorge, en tant qu'on n'y est pas habitué ; car ces parties sont plus à découvert que le cerveau. L'anatomie lui a sans doute appris que son cerveau est garni d'un bonnet assez visible, qu'on peut appeler un vrai crâne.

Les hommes les plus robustes, dit le docteur, sont quelquefois pris de ces coliques, quand ils sont saisis d'un froid au bas-ventre : plusieurs ont une diarrhée, s'ils ne se couvrent que légèrement; d'autres sont attaqués de dysenteries, s'ils s'exposent trop long-temps le bas-ventre à l'air du soir : les femmes sont fréquemment prises de maux hystériques, si elles ne se garantissent pas suffisamment le bas-ventre du froid qui fait à la matrice une impression dangereuse : nombre de femmes s'attirent la suppression de leurs règles, en se contentant d'un habillement léger, et en ne se garantissant pas le bas-ventre du froid : l'expérience a fait voir que le froid arrête les lochies, et fait périr ainsi les femmes en couche; qu'il cause des engelures aux pieds et aux mains. L'auteur a raison à l'égard de la colique, de la dysenterie, de la diarrhée, des engelures et des lochies. J'ignore seulement quel rapport il y a entre le bas-ventre des dames de Francfort et l'air du soir. Ne serait-il pas mieux gardé qu'au Pégu ? — Les bains trop chauds sont extrêmement nuisibles. Hippocrate avait établi à cet égard une règle essentielle, que l'on a négligée bien mal à propos. Le bain chaud, dit-il, fortifie, si la chaleur naturelle du corps est plus grande que celle du bain; il affaiblit, s'il est plus chaud que la chaleur naturelle du corps. P. Alpin a remarqué que les Egyptiens s'affaiblissaient par l'abus des bains autant que par celui des plaisirs de l'amour. — Comme je demeure à une petite lieue des bains de *Habsbourg*, célèbres depuis long-temps par leurs vertus salutaires, et devenus aujourd'hui si intéressants pour nous, par la société helvétique fondée dans leurs bocages pacifiques,

entre plusieurs amis des deux religions de nos cantons, et qui s'y assemblent tous les ans en grand nombre ; j'ai toutes les occasions possibles de reconnaître la vérité de la règle d'Hippocrate, que je viens de rapporter. Ces bains, qu'on appelle aussi bains de *Schinznach*, sont très-nuisibles à toutes les personnes délicates et faibles, si on les prend trop chauds. J'ai remarqué nombre de fois qu'au contraire ils fortifient singulièrement, si on en use selon la maxime d'Hippocrate. Voilà pourquoi ils guérissent, comme je l'ai souvent vu, des crampes violentes d'estomac, et les gonflements de ce viscère qui en résultent, des enflures hydropiques. Des sujets abattus par des douleurs de goutte, et qui ne pouvaient plus se soutenir, s'en sont si bien trouvés, qu'ils recouvrèrent leurs forces, au point de marcher aussi bien qu'en pleine santé. J'ai vu nombre de militaires qui, malgré la guérison de leurs blessures, ne pouvaient plus se soutenir, prendre ces bains avec tous les succès, et quitter leurs béquilles après l'usage de ces eaux salutaires. C'est aussi par le degré de chaleur qu'on donne à ces bains, que les fleurs blanches augmentent chez certaines femmes, tandis que d'autres en guérissent. Ils sont pareillement très-nuisibles aux enfants noués, quand on les leur fait prendre trop chauds ; et leur font des merveilles si l'on suit la règle d'Hippocrate. — Short dit qu'on connaît le bon effet du bain froid, à la chaleur qui succède au froid, à la rougeur, à la sueur légère ; et que si l'on reste avec un sentiment de froid après le bain, il faut s'en abstenir. Je trouve cette maxime vraie en tout ; il en est de même à l'égard des bains chauds.

On doit ranger les odeurs parmi les choses externes qui ont de l'influence sur l'économie animale. Quoique je ne croie pas Linnæus, quand il nous dit que l'*alcée* ne cause d'évanouissement à une fille, que quand elle a perdu son pucelage, et qu'une fille lascive charme les garçons, comme les exhalaisons d'une chienne attire les chiens, il est cependant vrai que nombre d'odeurs agissent d'une manière déterminée, et sur certains sujets plutôt que sur d'autres. On sait que le safran contient un principe volatil qui jette dans des ris involontaires et insensés. L'odeur du musc cause des évanouissements à des personnes délicates, et l'odeur de l'assa-fœtida fait revenir de ces faiblesses. L'odeur de fleurs de fève, de roses, de pommes, et en général la plupart des odeurs agréables, sont contraires à des sujets hypochondriaques ou hystériques; quoique la mode et l'imagination fassent ici des exceptions à la règle. — On voit très-souvent des femmes du bon ton révoltées d'une odeur, par la seule raison que cette odeur se sera fait sentir à des gens de bas étage qui se seront trouvés là : car ces femmes minaudières ne mettent de prix aux choses, qu'autant que le bas étage de la société n'en peut pas jouir. Les odeurs par lesquelles les femmes se donnent leurs vapeurs, sont quelquefois aussi le (1) moyen de les faire passer. On faisait autrefois un cas particulier de l'eau de la reine de Hongrie; et assurément les femmes n'en auraient pas abandonné l'usage, s'il était vrai qu'Elisabeth, reine de Hongrie, eût conservé sa beauté, avec cette eau, jusqu'à sa quatre-vingtième année. Boerhaave dit que les femmes hollandaises perdaient l'odorat par l'abus de cette eau : c'est ce qui peut arriver pareillement par l'abus de toutes sortes d'odeurs. — Je suis presque dans le cas d'Aristippe à l'égard de quelques odeurs. Ce philosophe aimait les parfums, et comblait en même temps de malédictions les petits maîtres de son temps qui en étaient chargés, et étaient cause qu'Aristippe ne s'en servait pas. Les sots raisonneurs tiraient chez les Grecs, aussi bien que nos petits esprits, des conclusions *à minori ad majus* ; et d'un parfum ou d'un habit, à l'homme même. — Les choses externes dont l'influence peut être regardée comme cause éloignée des maladies, sont en beaucoup plus grand nombre qu'on ne le penserait ; mais je me contente d'en avoir seulement produit quelques exemples. Un médecin prudent sait se rappeler au besoin toutes les circonstances qui méritent son attention.

CHAPITRE XIV.

DE L'ÉTAT ANTÉRIEUR DU CORPS, CONSIDÉRÉ COMME CAUSE ÉLOIGNÉE DES MALADIES.

On entend par causes éloignées des maladies qui ont leur siége dans le corps

---

(1) Voyez ce que j'ai rapporté sur le musc, dans le Traité des fièvres de M. Grant.

même, toute qualité inhérente au corps, moyennant laquelle le corps peut devenir malade. Toutes les causes éloignées dont il a été fait mention jusqu'ici sont de la classe des causes occasionnelles. En supposant donc telle disposition ou telles qualités du corps, nous sommes naturellement susceptibles de maladie, lorsque telle cause occasionnelle agit sur nous. La meilleure pathologie fait consister cette disposition du corps dans la liaison et la cohésion de nos solides qui n'opposent pas une résistance absolue; dans la quantité et le mélange des humeurs; dans le nombre, la délicatesse et la complication des vaisseaux de toute espèce; dans une superficie qui présente des milliers de pores ouverts partout; dans une sensibilité et une mobilité considérable; dans l'accord des mouvements, lequel fait la base générale de nos fonctions, dans la correspondance et la sympathie de toutes les parties actives du corps; enfin dans les lois communes et invariables de l'union qu'il y a entre l'âme et le corps. — Cette disposition du corps, que j'appellerai constitution, varie en général selon l'âge, le sexe, le tempérament, et selon certaines singularités de la nature qui, quelquefois, s'écarte de ses lois ordinaires. — Je passe donc directement à la considération de cette disposition dans les individus, parce que le général se trouve toujours dans le particulier. On a de la disposition à certaines maladies plutôt qu'à d'autres, selon la diversité de l'âge. Dans la première enfance, l'homme est beaucoup plus sensible et plus mobile que dans un âge fait, à cause du volume considérable de la tête, proportionnément aux autres parties. C'est ce qui fait que les petits enfants sont sujets à toutes sortes de maladies convulsives, conséquemment à l'effet de l'irritation qui est toujours très-grande chez eux. La seule acidité qui se trouve dans l'estomac et dans les intestins, leur cause déjà les spasmes les plus violents, tandis qu'elle ne cause dans les adultes que le soda et la cardialgie : aussi la plupart des enfants meurent dans les convulsions. Les enfants des Nègres y sont si sujets, même à leur naissance, qu'on est obligé de les enfermer pendant les neuf premiers jours dans des endroits chauds, parce qu'ils sont saisis d'un tétanos maxillaire qui les fait périr, si l'air extérieur fait la moindre impression sur eux. — Après la deuxième année, il reste aux enfants, outre le manque de force, une faiblesse particulière à l'estomac et aux intestins. Ils mangent immodérément, et digèrent mal; c'est pourquoi il s'amasse si aisément dans leurs intestins une matière corrompue : de là résultent les vers qui les tiennent à la torture, et les obstructions des glandes mésaraïques. Leurs membres encore trop tendres se nouent, le sang et les humeurs se dépravent, et il paraît mille différents maux qu'on ne sait à quelle cause attribuer, surtout des fièvres hectiques; des maladies cutanées, dans lesquelles ils sont marqués, comme je l'ai souvent vu, de taches pourprées, rondes ou en vergetures, lesquelles deviennent ensuite violettes, brunes, jaunes, rendent une eau âcre, et que je n'ai pu guérir qu'avec de doux évacuants, et en rétablissant les digestions.

Les maladies cutanées dont ils sont attaqués, les rendent quelquefois sourds et aveugles, si on les traite mal. Il leur vient des gales à la tête, et dont la matière leur cause la toux la plus cruelle, des *tophus* aux poumons, une consomption totale, si elle rentre d'elle-même, ou les fait mourir dans les convulsions les plus violentes, si on la répercute imprudemment. C'est aussi ce qui les rend plus sujets à avoir la petite vérole, quoique cette cause ne la produise pas seule, et qu'on puisse l'avoir par plusieurs autres particulières ou générales. — Les adolescents sont enclins aux plus violentes maladies, à cause de l'accroissement de leurs forces et du mouvement plus grand du sang qui en résulte, et du jeu plus fort et plus étendu des passions. Ils font tout avec véhémence, et vont toujours trop loin. Tout se développe en eux à la fois, tout les porte avec précipitation au vice et à la vertu; c'est pour cela que leurs maladies, leurs vices et leurs vertus font des progrès si rapides, et que rien n'arrête. — La force se fait surtout sentir dans l'âge viril, si on a ménagé sa santé dans sa jeunesse; mais peu de jeunes gens ont cette attention : aussi ne commence-t-on ordinairement qu'à cet âge à sentir les conséquences des étourderies de la jeunesse. On est à la vérité plus raisonnable; mais par cela même on est moins porté à la joie : c'est l'âge où les maux hypochondriaques s'avancent à grands pas, avec toutes les horreurs qui les accompagnent. Les sombres soucis, les noirs chagrins, les inquiétudes se font sentir avec tumulte, et l'on préfère le jour de la mort à celui de

la naissance. C'est alors qu'on trouve que les Thraces avaient raison de pleurer lorsqu'un enfant venait au monde, et de donner des fêtes lorsqu'un de leurs amis mourait. En général nous sommes plus abattus lorsque nous pensons le plus. La diminution de la joie est une suite du nombre multiplié des années, et la conséquence morale de la perfection de la raison. — Les solides se raidissent dans la vieillesse ; leur ressort est moins actif : ce n'est plus de leur part la même pression sur les fluides ; et ceux-ci ne circulent qu'avec inertie, ou même s'arrêtent : voilà pourquoi les maladies aiguës sont si dangereuses à cet âge, la nature ne pouvant plus opérer aucune crise avantageuse avec des organes qui ne peuvent plus obéir : aussi la guérison des vieillards doit-elle être presque toujours regardée comme un effet de l'art du médecin plutôt que de la nature. Les maladies chroniques sont, par cette même raison, beaucoup plus opiniâtres ; et le médecin n'a que de faibles espérances à concevoir pour cet âge surtout où l'homme ridé par les soucis, et comme étouffé par ses soupirs, traîne avec déplaisir le fardeau pesant de sa machine ; tandis qu'il ne reste à son âme que le penchant sordide de l'avarice, les regrets frivoles du temps passé, et l'horreur d'une mort prochaine.

Les sexes ont aussi leurs maladies particulières ; mais les femmes ont encore plus de maladies que les hommes ; car, excepté les maladies des parties génitales particulières aux hommes, les femmes ont toutes leurs maladies, et une infinité d'autres particulières au sexe féminin, tant à cause des parties qui distinguent leur sexe, qu'à cause de leur destination et de la délicatesse de leur organisation. Leur sort est certainement plus à plaindre que le nôtre ; c'est par cette raison qu'un médecin doit surtout s'appliquer à l'étude des maladies des femmes, considérées dans tous les périodes de leur vie, dans l'état de filles ou de femmes mariées. — On compte donc parmi les maladies des femmes, celles des filles, des femmes enceintes, des femmes en couches, des femmes qui nourrissent, et celles des vieilles femmes ; outre celles auxquelles elles sont exposées, aussi bien que le sexe masculin : encore faut-il observer que les maladies communes aux deux sexes se différencient chez les femmes à bien des égards, par rapport aux modifications que demande dans le traitement leur état particulier. Quant aux maladies auxquelles ce sexe est plus sujet, par rapport à la délicatesse de son organisation, c'est particulièrement aux maux hystériques, à la mélancolie et à la folie. J'espère publier un ouvrage particulier sur cet objet, d'après mes observations et l'expérience la mieux réfléchie. — Lucien, cet écrivain si élégant, si ingénieux, dit fort bien que les femmes sont plus sujettes aux maladies que les hommes, à cause de leur faiblesse et de la délicatesse de leurs organes ; mais surtout à la folie, vu que leur légèreté et leur inconstance leur font passer promptement les bornes de la raison. — Le tempérament particulier est ce qui fournit le plus d'occasions d'être malade. J'ai déjà dit que j'entendais par tempérament cette constitution du cerveau et des nerfs, suivant laquelle l'homme sent, pense et agit ; en tant qu'abandonné à ce ressort corporel, il pense et agit comme il sent : ainsi ce tempérament donne occasion aux maladies, conséquemment aux différents degrés de la sensibilité et de la mobilité du cerveau et des nerfs, particulières à chaque individu, et qui sont comme la cause matérielle prochaine de la constitution de son corps et de son esprit. Un homme est donc disposé à telle maladie, si, par la sensibilité et la mobilité susdite, les causes occasionnelles parviennent plus vite à déployer leur action sur son corps que sur celui d'un autre.

On voit combien les causes occasionnelles peuvent devenir plus puissantes, conséquemment à la plus grande sensibilité du tempérament. Un air épais et humide abat sur-le-champ les personnes de ce tempérament ; elles perdent tout courage, et s'abattent entièrement. Un air serein et très-élastique les ranime subitement ; elles deviennent gaies, alègres, pensent et agissent aisément, et sentent déjà, le matin avant de se lever, quelle est la température de l'air. Cet état de l'air s'annonce chez quelques-uns par la sensation très-agréable d'un petit froid au nez. Serait-ce donc s'exprimer d'une manière ridicule, que de dire qu'il y a des gens qui flairent le beau temps ? Mais tous les tempéraments ne sont pas si sensibles à cette impression de la température. Un homme fort peu sensible, ou qui se porte bien, ne s'embarrasse guère ni de l'obscurité, ni de l'épaisseur, ni de l'humidité de l'air, non plus que de sa sécheresse et de sa clarté. — Je tire très-souvent des conséquences du nez

d'un homme à son tempérament. Les nerfs sont à découvert dans le nez : ainsi, plus le nez d'un homme est sensible, plus son tempérament l'est aussi. Il n'y a que l'habitude, ou une singularité de la nature, ou quelque vice d'imagination, ou une maladie de nerfs, qui puisse infirmer mon raisonnement. Le subtil Cardan avait raison de regarder la finesse de l'odorat comme la marque d'un esprit pénétrant, d'une imagination vive, et en même temps capable de se soutenir. M. de Haller n'est pas affecté de la puanteur d'un cadavre pourri, à cause de la longue habitude qu'il a de disséquer; tandis que j'ai remarqué qu'il sentait à dix pas la transpiration des vieilles gens, laquelle n'est guère sensible à tout autre qu'à lui. Cet homme supérieur, ce grand maître sent aussi les pommes enfermées dans la maison de son voisin. Il abhorre le fromage ; et il me dit un jour à Gottingue, qu'il n'osait pas encore ouvrir des livres qu'on lui avait envoyés, il y avait douze ans, dans une caisse où il y avait un fromage vert, que les livres lui rappelaient par leur odeur. Grose dit que les Bramines, qui, quoique bien portants, sont très-délicats, ont le nez extrêmement fin, et que les parfums les affectent par là beaucoup plus que nous : il dit encore qu'ils ont le goût si délicat, qu'ils choisissent l'eau de leur boisson avec le plus grand soin. En effet, ils s'en font une espèce de volupté. —Les Nègres des Antilles suivent un Français à l'odorat. Il ne faut pas s'imaginer que cette faculté leur soit comme un supplément au défaut de leur raison; car certainement ils ne sont pas tous des têtes brutes, nombre d'entre eux sont fort spirituels : cette finesse de l'odorat vient sans contredit de la vie simple et sobre qu'ils mènent. C'est ce qu'ont prouvé plusieurs exemples qu'on a rapportés de quelques Européens qui, aussi bien que les Nègres, ont perdu cette finesse de l'odorat par le changement de régime ou de nourriture. Rousseau a raison d'appeler l'odorat, l'organe sensitif de l'imagination; parce qu'il donne plus d'ébranlement au genre nerveux, met le cerveau dans un plus grand mouvement, mais l'épuise à la longue. L'odorat a en amour des effets assez connus.

Ceux qui ont un nez si fin, et par conséquent un tempérament si sensible, ont aussi l'estomac sensible en même raison. Voilà pourquoi les gens d'esprit sont comme tout entrepris et stupides après un grand repas, parce qu'ils se sentent déjà à la gêne, et éprouvent même des douleurs où un gros moine ne sent que du plaisir ; et que ce qui est un divertissement pour celui-ci met un homme d'esprit dans un état d'insensibilité également éloigné de la douleur et du plaisir. Ainsi celui qui invite des gens d'esprit à un repas, pour jouir de leurs qualités, s'y prend justement par le moyen de ne les jamais connaître ; ou il faut que ces gens d'esprit soient très-réservés sur le boire et le manger.

Un Français, dit-on, fort habile homme, et plein de cette politesse nationale, paraît à Pétersbourg, y est bientôt reconnu pour homme d'esprit. Sa réputation pénètre jusque chez l'impératrice Anne Iwanowna, qui le demande aussitôt à la cour. Cet homme se comporte devant la princesse avec le respect silencieux dû à un si haut rang : toute la cour, aussi bien que la souveraine, attendait avec impatience que cet homme, qu'ils regardaient comme une machine spirituelle, se répandît en esprit ; mais l'habile homme ne lâcha que deux ou trois mots indifférents. Enfin la princesse impatiente lui dit de commencer ; mais l'esprit n'est pas toujours au commandement de celui qui le possède, non plus que la vertu à la disposition de celui qu'elle caractérise ; ou on aurait jamais ouï dire à Rome : « Dors-tu, Brutus? » — Toute douleur corporelle est très-sensible à des gens d'un tempérament fort sensible, à moins que l'habitude de souffrir ne les ait endurcis. Cette sensibilité se communique aussitôt à l'âme. Une homme qui souffre extrêmement d'une petite blessure souffrira également d'une idée désagréable : le seul aspect d'un heureux scélérat lui pourra causer un évanouissement, ou un soulèvement d'estomac. Voilà pourquoi toutes les passions agissent avec plus de violence dans les gens très-sensibles, et même aux dépens de leur grandeur, relativement à leurs qualités prééminentes. Démosthène était très-maigre et très-délicat dans sa jeunesse ; sa mère ne pouvait pas, par cette raison, le mettre assidûment au travail, et ses maîtres ne voulaient pas non plus le forcer à l'étude. Il quitta aussi, par cette même raison, son poste à la bataille de Chéronée, jeta ses armes, et prit la fuite. Cicéron était très-timide, non-seulement à la guerre et tremblant au seul aspect d'une épée nue ; il ne commençait même jamais à parler en

public, sans faire paraître en même temps la plus grande timidité : il conserva même cette timidité lorsque son éloquence était à son plus haut degré. Il montra la même faiblesse lors de la mort de sa fille Tullia. Tous les philosophes de son temps se réunirent pour le consoler; mais ce fut si inutilement, qu'il répudia même sa seconde femme, parce qu'elle lui paraissait avoir certaine joie de cette mort.

M. Helvétius remarque que si les têtes froides sont moins sujettes à ces défauts, cela ne vient que de ce que ces gens sont peu susceptibles d'une grande mobilité : ils ne sont redevables de leur retenue, qu'à la faiblesse de leurs passions. On voit néanmoins ces gens peu actifs oublier dans leurs revers cette maxime d'Horace : Le ciel croulerait sur le sage, qu'il serait accablé sous ces ruines sans en être épouvanté; quoique cependant ces grandes réflexions soient plus faites pour la spéculation, que pour la pratique. — Malgré la sensibilité de leur tempérament, certains sujets sont cependant quelquefois propres aux plus grandes entreprises, et capables d'affronter les plus grands dangers. César dit, quelque temps avant sa mort, à un de ses amis : « Que penses-tu de Cassius? Je t'avoue qu'il ne me plaît pas ; car il est très-pâle. » Dans un autre moment, on lui dénonça Antoine et Dolabella comme des gens qui tramaient quelque chose contre ses intérêts : « Non, non, répondit-il, je ne crains pas ces grosses têtes bien peignées ; mais celles qui sont maigres et pâles. » César lui-même, qui, comme philosophe, auteur, politique, général d'armées, monarque, n'a pas encore eu son égal, était d'un faible tempérament, avait le corps fort mince, le teint blond, et l'air toujours abattu.

Or cette mobilité des organes, moyennant laquelle le corps est affecté des impressions les plus légères; qui rend l'âme si active aux moindres sensations les plus imperceptibles ; qui a tant de part à l'esprit qu'on n'accorde souvent qu'à ceux dont on voudrait faire soupçonner le bon sens, au génie et au goût ; qui fait entreprendre les plus grandes choses, lorsque la raison commande aux passions ; cette mobilité, dis-je, rend l'homme enclin à différentes maladies. Les meilleures têtes souffrent le plus des effets funestes de l'air, du moins ordinairement : les aliments, la boisson, aussi bien que la colère, la joie, et en général toutes les passions, font, chez ces sujets, de beaucoup plus fortes impressions. La grande application fait leur partage ; et si ces sujets sentent avec délicatesse, ils sentent en même temps avec grandeur. Leur santé est, comme leur vertu, environnée de mille dangers. — On est toujours plus exposé aux maladies analogues à son tempérament particulier. Les causes les plus petites en elles-mêmes produisent les plus grands effets dans un tempérament très-sensible : ainsi toutes les causes occasionnelles que je viens de rapporter seront plus dangereuses pour un tel tempérament que pour tout autre ; mais surtout celles qui agissent immédiatement sur le genre nerveux. La goutte est souvent la maladie des gens d'un esprit fin, adroit, judicieux, pénétrant, doués d'une imagination vive, mais sujets aux grands mouvements des passions ; discernant d'ailleurs avec un tact juste et prompt tout ce qui est grand, beau, pathétique, flatteur, de ce qui est fade et mauvais.

César était sujet à l'épilepsie, mais surtout à la veille d'un bataille. Virgile était extrêmement délicat. Bacon éprouvait une syncope à chaque décroissement de la lune. Le czar Pierre avait souvent des convulsions. Pascal voyait toujours des abîmes embrasés autour de lui. Pope eut dans tout le cours de sa vie glorieuse des maux de tête excessifs, aussi bien que M. de Haller, lorsqu'il s'immortalisait par ses poésies. Barattier (1), mort si jeune, était toujours maladif ; ce fut cependant un prodige d'érudition et de jugement, quoiqu'il n'ait pas passé la première jeunesse. Un philosophe suisse, âgé de vingt-six ans, grand, dans un profond silence, et loué par les plus grands esprits de l'Europe, sans être nommé, est d'une très-faible constitution, d'un visage pâle et tranquille.

Les effets de la plupart des causes éloignées des maladies dépendent principalement du tempérament. On ne doit pas toujours demander si telle chose est bonne en elle-même : elle sera bienfaisante pour l'un, et nuira à l'autre ; parce qu'un corps diffère d'un corps, disait Hippocrate : c'est à l'expérience à en décider.

---

(1) La mère de ce savant prodigieux était une dame Charles, de Châlons-sur-Marne. La famille y garde son portrait, que j'ai vu chez mademoiselle Charles, sa cousine-germaine. (Voyez le Dictionnaire de l'Advocat.)

C'est par l'observation exacte des phénomènes et des signes qu'on parvient à connaître le tempérament d'un homme ; c'est par son tempérament qu'on peut juger de l'effet que telle cause produira sur lui. La théorie des tempéraments nous met donc à même de prévoir les maladies à venir, et de déterminer la cause des maladies présentes. — Plusieurs nations semblent, il est vrai, avoir chacune leur tempérament particulier ; mais quelques individus nationaux peuvent aussi faire des exceptions à la règle par des causes particulières. Les tempéraments peuvent même se trouver fort différents, parmi un grand nombre d'habitants dans un très-petit pays. J'ai remarqué cette différence en nombre d'habitants du canton de Berne, où les individus ont un caractère infiniment différent l'un de l'autre. Les gens de la campagne sont la plupart stupides, dans mon voisinage surtout, le long des pays autrichiens antérieurs. Dans quelques vallées du canton de Berne, au contraire, les paysans sont très-ingénieux, très-subtils ; il s'y en trouve (1) même de savants. Leur dialecte est aussi fort doux, et conséquemment très-différent de celui des autres Suisses, qui parlent tous très-grossièrement. On voit même de ces montagnards s'occuper des œuvres de Wolf et du Dictionnaire de Bayle ; mais parmi ces gens, on voit aussi nombre de visionnaires de toute espèce, de même qu'en Angleterre. Quelquefois on aperçoit une différence notable dans le tempérament, en des endroits peu éloignés les uns des autres. Un ecclésiastique, homme d'esprit et de bonne foi, m'a assuré avoir remarqué, dans l'exercice de sa profession, nombre de gens stupides le long du lac du Thun ; tandis que les montagnards qui demeurent, pour ainsi dire, au-dessus de leur tête, étaient pleins d'esprit et de sentiment. Il remarque même, parmi ceux-là, des gens si imbécilles, qu'ils semblaient ne pas penser ; et parmi ceux-ci, des gens attachés à la lecture de toutes sortes d'ouvrages fanatiques. Le fanatisme

(1) Rien de plus connu dans le pays, que la finesse de ces montagnards, que leur amour pour la poésie, et leur adroite politique lorsqu'ils se mêlent des affaires. Ce que j'avais lu dans le poème des Alpes de M. de Haller piqua ma curiosité lorsque je repassai en Suisse. Je fus quelques jours parmi ces montagnards, et j'y reconnus la vérité de ce que le poète avait avancé. Je fis alors la traduction du poème entier, ayant même sous les yeux presque tous les objets dont il y est fait mention : voici les strophes relatives à ce dont il s'agit ici. Les vers allemands y sont rendus mot à mot et vers pour vers. Le lecteur s'en fera un moment de loisir.

Dès qu'un froid rigoureux engourdit ces climats,
Qu'un glaçon fait un mont, la neige une vallée,
Et que l'air surchargé ne devient que frimats,
Ou que par un cristal l'eau se trouve arrêtée,
Le pâtre dans sa hutte évite la froidure :
Par son feu résineux ses chevrons sont noircis :
Il conte son repos, le travail qu'il endure ;
Et le jour dans les ris se passe sans soucis.
Quand à ce noir foyer se joint le voisinage,
Leurs discours raffinés flatteraient même un sage.

Celui-ci leur enseigne à prévenir les temps,
En lisant prudemment au sein de la nature ;
Sait le cours des saisons, les régions des vents ;
Voit de loin la tempête à l'heure la plus pure :
De la lune il connaît les couleurs, l'influence ;
Ce que dit sur un mont un brouillard du matin ;
Compte déjà dans Mars sa tardive espérance ;
Reste chez lui sans crainte, où tous coupent leur grain,
Du bourg il est l'oracle, il fait son assurance ;
Et n'a d'autre almanach que son expérience.

Un jeune berger vient, accorde ses pipeaux ;
Tout ravi, leur entonne une chanson nouvelle :
La nature et l'amour animent ses tuyaux,
Embrasent tous ses sens ; il ne suit que son zèle.
Dans ses rustiques sons il n'est pas d'industrie :
La liberté du cœur règne dans tous ses chants ;
Le refrain suit toujours une même manie :
Son maître c'est son cœur, son Apollon sa Belle ;
La mesure n'est là que le feu qu'il y mêle.

Bientôt parle un vieillard qui, par ses cheveux blancs,
Ajoute un nouveau poids à ses discours solides.
Il vit depuis un siècle, et le poids de cent ans
Raffermit son esprit sur des membres timides.
On reconnaît en lui tous ces héros antiques
Qui, la foudre à la main, portaient Dieu dans le cœur ;
Il compte leurs lauriers, tous leurs faits héroïques ;
Ici fut l'ennemi, là campait le vainqueur.
A ces discours flatteurs, la jeunesse étonnée
Déjà se voudrait voir cent fois plus honorée.

Cet autre, dont le chef, également blanchi,
Fait le code vivant, la loi de la contrée,
Dit comment sous le joug l'homme est appesanti :
Pourquoi dans mille endroits la terre est dévorée :
Comment * Tell a brisé d'une main souveraine
Le joug que porte encor le plus beau continent ;
Pourquoi tous les voisins affamés, à la chaîne,
N'ont sur le plus beau sol qu'un pays indigent :
Qu'une union fidèle, et la valeur commune ;
Dans le plus faible état arrêtent la fortune !

Ici ce cercle enferme un grison tout joyeux :
Il sonde la nature, en connaît l'excellence.
Ce simple fuit en vain ses regards curieux ;
Il en connaît la force, en fait la différence :
Il jette un œil perçant jusqu'au fond de ce gouffre.
La terre cache en vain ses trésors, ses métaux ;
Il démêle dans l'air l'exhalaison du soufre :
Voit rouler le tonnerre enfermé dans ces eaux :
Il connaît son pays ; et sa raison subtile
Sait découvrir partout l'agréable et l'utile.

Près du mont où ** Godard, s'élevant jusqu'aux cieux,
Rapproche du soleil la terre épouvantée,
La main de la nature, éprise de ses jeux,
Ravit par mille objets la prunelle étonnée, etc.

* *C'est cet illustre montagnard qui a affranchi les Suisses.*
** *Le mont Saint-Gotard.*

Zimmermann.

mystique est fort commun dans les montagnes du canton de Berne ; il n'est cependant pas rare de voir se commettre dans ces endroits solitaires un péché énorme, pour lequel on pend et l'on brûle ensuite les coupables.

En conséquence de ces observations et de mille autres qui me sont connues, je dis que ce serait donner à gauche que de vouloir se faire un système sur les tempéraments, parce que les exemples qui font des exceptions à la règle générale sont pour la plupart plus nombreux que ceux sur lesquels on voudrait établir un système. — Il y a long-temps que j'ai appris à douter à cet égard : le travail le plus réfléchi m'a fait voir qu'il est donc plus prudent d'observer la nature en détail que de vouloir l'embrasser en totalité. Mais l'expérience m'a aussi fait voir que la différence naturelle de chaque individu dans l'état de santé ne dénature pas réellement les maladies, ou que la différence qui se présente dans les mêmes maladies ne détruit pas les rapports mutuels des causes et des effets. On a vu, par nombre d'endroits de cet ouvrage, ce qu'il y a de constant et de fixe dans ces rapports : il règne même certaine constance dans les tempéraments individuels. Un homme fort sensible le sera toujours en ne buvant même que de l'eau : un homme mou et insensible le sera également en ne buvant que du vin. Mais il peut aussi arriver que certaines maladies et quelques efforts de l'âme changent le tempérament, comme on le verra.

Enfin, il y a dans la constitution naturelle du corps certaines singularités qui sont même quelquefois des exceptions dans le tempérament. Rien n'est plus à la mode que l'attention qu'ont les dames à ne pas se démentir sur ces singularités, en disant: «Je suis faite comme cela, je ne puis m'accommoder de cette odeur, de ce goût, de ce ton, de cette couleur, de cette pensée. » Ces singularités méritent, avec quelques légères exceptions néanmoins, la plus grande attention. — Les médecins donnent le nom d'*idiosyncrasie* à cette sensibilité marquée de quelques nerfs, ou de tous les nerfs, conséquemment à laquelle il s'excite dans un homme entre mille, et les mouvements et les sensations les plus extraordinaires. Ces effets ont lieu particulièrement dans les sujets délicats ou hystériques. Anne d'Autriche, reine de France, ne pouvait être couchée que sur de la batiste : les toiles les plus fines de Hollande lui paraissaient extrêmement rudes. Hildan fait mention d'un homme qui ne pouvait même soutenir une parole. M. de Haller parle d'une femme à qui le simple attouchement d'une étoffe de soie, ou le velouté d'une pêche, était insupportable.

Je connais une demoiselle de seize ans, bien portante, pleine d'esprit, qui ne peut soutenir le bruit du taffetas, que ce soit elle qui le porte ou une autre personne : elle éprouve même, dit-on, de légers spasmes toutes les fois qu'on l'approche de trop près avec une robe de taffetas. M. Albinus le jeune tomba souvent dans des anxiétés extrêmes, à l'ouïe d'un son imperceptible à tout autre qu'à lui. M. Lambert, ce célèbre mathématicien, ne peut soutenir l'haleine de personne ; aussi a-t-il soin de reculer quand on lui parle. Un homme de beaucoup d'esprit, me dit un jour M. Hirzel, éprouve des douleurs inouïes toutes les fois qu'il se fait couper les ongles ; d'autres ressentent de vives angoisses lorsqu'on leur lave le visage avec une éponge. Un de mes amis, homme d'un vrai mérite, ne peut prendre des vins cuits de France ou d'Espagne, sans avoir des nausées et des soulèvements d'estomac ; il boit cependant, sans aucune incommodité, des vins de Bourgogne et de Champagne. Je connais un médecin qui digère très-aisément des escargots, et à qui les choux-fleurs accablent l'estomac. — Il y a des gens qui digèrent aisément du bœuf, et à qui l'oiseau le plus tendre donne des indigestions. Le café est un vomitif pour quelques sujets : d'autres ne peuvent soutenir des odeurs agréables à tout le monde : d'autres éprouvent, de certaines drogues, des effets tout contraires à la nature de ces drogues : le diascordium les purgera, tandis qu'ils seront constipés par le jalap. Boerhaave a vu des gens s'enfler par tout le corps, après avoir mangé des cerises ou quelques grappes de groseilles. Gaubius a vu un homme sur qui la poudre inerte de pierres d'écrevisses produisait autant d'effet que l'arsenic. M. de Haller en a vu un autre à qui le sirop rosat causa une purgation suivie de convulsions. On sait, par de nombreux exemples, que les choses les plus innocentes ont des effets pareils à ceux des poisons, conséquemment à ces singularités qui se remarquent dans certains tempéraments. — Les causes de ces singularités de la nature sont sans doute très-souvent in-

hérentes au corps; mais il est aussi incontestable qu'elles dépendent quelquefois d'uue impression que l'âme aura reçue par un agent externe. Lock a démontré que c'est par habitude que nous adoptons quelquefois certaine manière de penser, de vouloir et d'agir : il pense que ces habitudes ne sont autre chose que la conséquence du cours déterminé que prennent les esprits vitaux, et qu'ils suivent lorsque ce cours leur est devenu comme naturel, par la répétition des mêmes mouvements organiques. Une femme peut donc penser qu'une odeur, une saveur, une couleur, une parole, un geste, une pensée, une drogue lui répugne, sans que cela soit en effet; cependant, cette idée se trouvant souvent répétée, il en résulte un mouvement déterminé dans le cerveau, qui se répète aussi fréquemment, et lui fait éprouver la même sensation désagréable. A la fin, l'impression de cette idée capricieuse et fausse devient si forte, qu'elle est comme naturelle.

Mais il est aisé de distinguer cette singularité factice de celle qui est inhérente naturellement. La singularité factice est toujours accompagnée de certains caprices; ce qui n'a pas lieu dans la singularité naturelle. J'allais ordonner de la thériaque à une fille de cinquante ans : elle me dit qu'elle aimerait mieux mourir que d'en prendre, parce qu'elle avait une aversion mortelle pour cette drogue, dont elle n'avait cependant jamais goûté. Vous avez raison, lui dis-je; je vous en défends même la vue, à cause des suites dangereuses que cela peut avoir. Le même jour je lui ordonnai une mixture où il y avait une dose très-forte de thériaque. Le lendemain elle me remercia de mon remède agréable, qu'elle continua de prendre avec le plus grand plaisir pendant quelques semaines, jusqu'à parfaite guérison. Elle m'assura enfin qu'elle m'aurait toute la vie une obligation infinie de cette cure, parce que je lui avais épargné l'usage de la thériaque, qui l'aurait infailliblement fait périr. — Je mets encore parmi les singularités naturelles une autre espèce d'affection factice, à la vérité, mais qui a si bien passé en habitude, qu'il n'y a pas moyen d'en désabuser. Un homme qui, dès sa première jeunesse, s'est fortement frappé de l'idée d'une chose, ne perd jamais cette idée de sa vie, si elle a été souvent répétée. En effet, pourquoi voit-on tant de gens si superstitieux et si opiniâtres dans ces abus, tandis qu'ils comprennent aisément la fausseté de toute autre erreur, si on la leur montre? C'est que dès leur enfance ils ont entendu conter mille absurdités, et les ont ensuite répétées mille fois; et que par là ces idées se sont gravées si profondément chez eux, qu'on blanchirait plutôt un nègre qu'on ne leur ferait renoncer à ces idées superstitieuses. — Laurent Sterne, docteur en théologie, curé d'un village des environs de Londres, et auteur de la vie et des opinions de Tristram-Shandy, le livre le plus extraordinaire qui ait jamais été, et sera peut-être jamais écrit; ce docteur, dis-je, croit par cette raison que les préjugés de l'éducation sont les diables dont nous sommes possédés dans toutes nos recherches. Si un écrivain était assez fou pour se livrer sans réserve à leurs inspirations, que serait donc son livre? Rien, répond-il, que le mélange bizarre de toutes les inepties des nourrices, et de toutes les sottises *des vieilles des deux sexes* de l'Angleterre.

On comprend par là ce que l'on doit entendre par l'espèce particulière de singularité que nous appelons antipathie, et qui cause quelquefois des convulsions et une fureur. Frappé dans la première jeunesse d'une frayeur extrême, par quelque objet déterminé, on conserve toute sa vie une disposition à la même impression violente, à chaque occasion suffisante. La passion qui s'empare d'un homme à la vue, à la présence ou à la seule idée de cet objet, est ce que j'appelle antipathie. On pourrait rapporter nombre de faits sur ce sujet, mais en voici un dont j'ai moi-même été témoin. Me trouvant dans une compagnie d'Anglais, tous gens de distinction, la conversation tomba sur les antipathies. La plupart de ceux qui étaient là en niaient la réalité, et les traitaient de contes de femmelettes, mais je leur dis que c'était une vraie maladie. M. Guillaume Mathew, fils du gouverneur des Barbades, fut de mon avis; comme il ajoutait qu'il avait une antipathie extrême pour les araignées, les autres se moquèrent de lui. Je leur fis voir que cela était réellement, dans son âme, l'impression résultante d'un effet mécanique nécessairement déterminé. M. Jean Murray, duc futur d'Athol, s'avisa de faire, sous les yeux de M. Mathew, une araignée de cire noire, pour voir si cette antipathie paraîtrait à la vue de la simple figure de

cet insecte. Il sortit donc de l'appartement, revint aussitôt avec un morceau de cire noire dans sa main, qu'il tenait fermée. M. Mathew, homme d'ailleurs fort modéré et fort aimable, s'imaginant que son ami tenait réellement une araignée, mit aussitôt l'épée à la main avec une extrême fureur, se retira précipitamment contre la muraille, s'y appuya comme pour la percer, et jeta des cris horribles. Il avait tous les muscles du visage enflés, ses yeux roulaient dans leur cavité, et son corps était aussi raide qu'un pieu. Nous courûmes à lui dans le plus grand effroi, lui ôtâmes son épée, lui disant que M. Murray n'avait réellement en main qu'un peu de cire, qu'il pouvait la voir lui-même sur la table où il l'avait posée. — Il resta encore quelque temps dans cet état spasmodique, et je craignis réellement pour lui un raidissement total du corps. Il revint cependant peu à peu à lui-même, et déplora la passion terrible et l'emportement qui le faisaient encore souffrir. Il avait le pouls extrêmement fréquent et fort, et tout le corps dans une sueur froide : après avoir pris un remède anodin, il reprit sa tranquillité antérieure, et sa frayeur n'eut aucune mauvaise suite.

Il ne faut pas être surpris de cette antipathie. C'est à la Barbade où se voient les plus grandes (1) et les plus hideuses araignées : or M. Matthew y était né; son antipathie avait donc une cause légitime. Quelqu'un de la même assemblée y forma aussi, sous ses yeux, une petite araignée de la même cire. Il la regarda faire avec la plus grande tranquillité; mais il n'aurait pas été possible de la lui faire toucher pour toute chose : il n'était cependant pas craintif. Il rejeta aussi l'avis que je lui donnai, de tâcher de vaincre cette antipathie, en dessinant d'abord par parties des araignées de différentes sortes, et de les peindre ensuite entières, telles que la nature les présente; de se faire ensuite apporter des parties de vraies araignées, enfin des araignées entières, d'abord mortes, ensuite de vivantes. Je pense qu'il aurait pu par là vaincre cette antipathie, s'il avait été possible de le faire.

(1) Dom Pernetty dit qu'on voit aux Antilles des araignées de la grosseur du poing. J'en ai vu ici à Paris, dans un cabinet, qui approchaient beaucoup de cette grosseur.

Je passe maintenant aux causes éloignées des maladies, dont la raison est dans la constitution vicieuse du corps. De ce genre sont des vices entièrement cachés, ou cachés en partie, et des vices manifestes. — Parmi les vices de la première classe, on peut compter la disposition héréditaire à certaines maladies. La mollesse avec laquelle on vit aujourd'hui fait que les enfants sont si délicats, si faibles, et périssent si aisément. Nous ressemblons si peu à nos ancêtres vigoureux, que nos enfants engendreront des sujets (1) encore plus infirmes que nous. L'intempérance des pères et mères devient aussi la cause de la mort des enfants. En Espagne, en France et dans la partie française de la Suisse, on voit fréquemment le ver solitaire dans les enfants; et ce n'est qu'une suite du peu de conduite des parents. Les villes de la Suisse ne sont pas non plus à l'abri des effets du libertinage qui y règne aujourd'hui comme ailleurs. Si les enfants n'héritent pas d'un poison secret en naissant, on peut cependant assurer que des gens affaiblis par tant de différents excès ne produiront que des héritiers faibles et languissants. Le virus vénérien peut long-temps circuler dans les veines d'une mère, sans se manifester par des signes ou des symptômes déterminés; mais les

(1) Cette réflexion d'Horace, que M. Z. rapporte ici, est une vieille plainte qui a toujours été fausse, autrement l'homme ne devrait plus exister. Je soutiens que l'homme n'est pas plus vicieux aujourd'hui qu'il ne l'a été de tout âge. Il est très-vrai que les progrès que la vérole a faits, ces derniers siècles, ont beaucoup altéré le tempérament des Européens; mais ce n'est pas que le libertinage fût plus grand; c'est parce que les nations ayant entre elles plus de communication, cette maladie, qui a existé de temps immémorial en Europe, comme ailleurs, s'est répandue plus aisément. L'homme est même aujourd'hui plus sociable qu'il ne l'a jamais été, et plus régulier dans sa conduite en général. Qu'on jette les yeux sur les anciens peuples, on verra que je n'avance rien de trop, et que les excès qui se sont commis chez eux, égalent au moins les crimes les plus atroces qui se commettent de nos jours. L'intempérance, à tous égards, n'est plus aujourd'hui, en Europe, ce qu'elle a été dans les âges précédents; mais tant qu'il y aura des femmes, il y aura toujours des hommes.

enfants qui en naissent sont au moins couverts de gales malignes, de lèpre, et quelquefois d'ulcères qui ne paraissent qu'à l'âge de puberté, ou même plus tard, comme je l'ai vu plusieurs fois. M. Raulin nous rapporte un exemple frappant de ces maladies héréditaires. — Boerhaave croit que les enfants les plus sujets au rachitis sont ceux qui naissent de père et de mère dont les solides sont relâchés, flasques, indolents, dont la vie n'est qu'oisiveté ; qui prennent en même temps beaucoup d'aliments délicats, gras, beaucoup de sucre; qui usent de vin doux, de boissons chaudes et abondantes ; qui, épuisés par les plaisirs de l'amour, ou par l'âge, ou par des maladies, ou attaqués d'un marasme vénérien, ou de gonorrhées réitérées, s'exposent à avoir des enfants.

La disposition héréditaire aux maladies du corps et de l'esprit est quelquefois d'une activité singulière, et se perpétue dans plusieurs générations, se cache même pendant nombre d'années, et se manifeste tout-à-coup. Linnæus remarque qu'un homme fut délivré d'une colique ordinaire en se mariant, et qu'il la transmit à deux de ses enfants, qui en souffraient à mourir. Gaubius rapporte, d'après Donatus, un fait tiré de l'Histoire d'Ecosse, de Hector Boëth, lequel fait paraît assez singulier. Une fille écossaise, dit-il, conserva un penchant décidé à l'antropophagie, pour laquelle son père et sa mère avaient été brûlés, lorsqu'elle n'avait pas encore un an.—D'autres vices ne sont cachés qu'en partie. De ce nombre sont les vices des solides : ce ne sont pas encore, il est vrai, de vraies maladies ; mais ces vices le deviennent enfin, ou par eux-mêmes, ou par des causes accessoires. — Je sais, par des expériences réitérées, qu'il peut se faire que, dans nombre d'individus, une partie soit plus forte que l'autre. C'est une chose qu'on peut connaître, en faisant attention à chaque impression que fait telle cause déterminée sur l'une ou l'autre partie du corps : on aperçoit aussitôt la partie la plus faible. Ceux qui ont les yeux faibles, me font apercevoir autour de cet organe un rouge foncé qui y vient subitement après quelque émotion. Après un semblable mouvement, je remarque de grandes douleurs de dents à ceux qui ont les dents mauvaises ; une oppression et une toux violente, à ceux qui ont la poitrine délicate; des envies de vomir, ou des crampes cruelles de l'estomac, à ceux qui ont l'estomac faible; des coliques les plus violentes, ou des selles qui continuent tout le jour, dans ceux qui ont les intestins très-faibles ; des spasmes de la vessie très-douloureux, ou des urines abondantes, dans ceux qui ont ce viscère fort faible; et même tous ces symptômes paraître subitement. Les femmes qui sont toujours incommodées de fleurs blanches ressentent, à chaque émotion un peu vive, de très-grandes douleurs aux reins. Ceux qui avaient long-temps auparavant des douleurs arthritiques en éprouvent les récidives après de pareils mouvements; et ceux qui sont sujets aux convulsions me font voir, dans les mêmes circonstances, un tremblement violent par tous les membres, accompagné de cris et de sanglots. Je conclus de toutes ces observations, que j'ai si souvent répétées, que la partie la plus faible du corps est celle où les suites de chaque émotion un peu vive se manifestent principalement.

Or, c'est sur cette partie plus faible que les causes occasionnelles des maladies agissent particulièrement aussi. On a aussi remarqué fort judicieusement, que cette partie plus faible est celle très-souvent sur laquelle se jettent tous les maux que les autres parties du corps se sont attirés. En effet, le cours de nos fluides se détermine toujours plus volontiers du côté où il éprouve moins de résistance : ainsi ces fluides s'arrêteront dans la partie la plus faible, et y produiront tous les maux qui peuvent résulter de leur résidence. L'analyse spontanée à laquelle tous nos principes tendent si naturellement, fait assez sentir quels ravages et quels maux il résultera de la stagnation et de l'amas des différentes humeurs. — Quelquefois ces fluides déposent pendant leur résidence, ou par le trouble des sécrétions, les principes les plus grossiers qu'ils charrient dans le torrent universel de la circulation. De là les endurcissements de différentes espèces, les tophus, les stéatômes, les mélicéris, et les autres tumeurs qui se manifestent, soit intérieurement, soit extérieurement, aux parties les plus faibles, dont le ressort n'est plus assez puissant pour maîtriser et faire rentrer dans leur cours ordinaire la matière de ces apostases. Boerhaave dit qu'il se forme aisément un tophus dans les poumons faibles et délicats, si l'on se refroidit après avoir eu fort chaud, et que les sujets en périssent enfin par une hémorrhagie vio-

lente, dont cette concrétion est la cause. Il veut aussi que, dans ces sortes de maladies, on présume toujours une semblable concrétion aux poumons, lorsqu'on remarque une toux sèche. Les yeux souffrent (1) dans l'acte vénérien, beaucoup plus que les parties qui y jouent le rôle principal. Un estomac gâté ruine souvent le corps et l'esprit.

Tout le genre nerveux se trouve quelquefois d'une faiblesse extrême, soit dès la naissance même, soit par différents excès. Il résulte de là une sensibilité extrême à la moindre impression des causes occasionnelles. Ceux en qui le genre nerveux est faible dès la naissance, ont les os petits, les membres tendres, la chair molle; ils sont aussi généralement pâles, et n'ont qu'une rougeur passagère. Ils sont bientôt fatigués : leur pouls est faible : leur âme est très-sensible et facile à émouvoir; et on les voit d'autant plus exposés aux maladies, qu'ils les craignent davantage. Je connais un gentilhomme suisse, aussi respectable par ses grands sentiments que par son esprit supérieur, qui est hypochondriaque depuis l'âge de six ans, à cause de la faiblesse terrible de ses nerfs.

J'ai aussi remarqué chez plusieurs filles de six à neuf ans tous les petits symptômes du mal hystérique, avec toute leur suite. La cause n'en était pas des vers, mais la faiblesse des nerfs. Il y a aussi des gens que chaque impression physique ou morale abat, ou élève subitement jusqu'aux astres, à cause de cette faiblesse naturelle des nerfs : ces gens se croient assez souvent morts et invulnérables le même jour. — Dans d'autres, le genre nerveux est vicié par toutes sortes d'excès; ce qui expose ces sujets à des maladies de toute espèce. Les gens les plus robustes sont le plus souvent de ce nombre; parce que la confiance qu'ils ont dans leur propre force les fait donner dans mille travers et mille excès, dont ils sont enfin les victimes. Les excès que les gens font dans le boire et le manger sont comme une guerre ouverte qu'ils font continuellement à leurs nerfs; et très-souvent l'abus des plaisirs de l'amour, toujours sollicités et irrités par le plaisir de la table, viennent, à la suite de ceux-ci, désarmer entièrement ces sujets, qu'on voit à leur trentième année ne traîner qu'un squelette ambulant. Dans cette partie de la Suisse où, selon Voltaire, règne la plus saine philosophie, ce ne sont pas les excès dans le boire et dans le manger qui réduisent sitôt l'homme à ce triste état, mais un vice qui, comme dans toutes les parties de l'Europe, n'y est que trop malheureusement connu, à un âge où l'on devrait encore ignorer la destination des deux sexes.

Ceux qu'on appelle ordinairement gens du bon ton, ou gens qui savent vivre, sont très-souvent les plus coupables *épicuriens*, en prenant ce mot dans l'acception ordinaire. Ils font consister leur vie maniérée dans des commodités qui dépendent souvent du travail de mille mains; ils regardent comme la marque distinctive des honnêtes gens, certaine mollesse, une licence effrénée dans leurs plaisirs; mais ils ignorent réellement quelle est la vraie volupté. La volupté, dans le système d'Épicure, était ce qu'elle est dans la nature, un vrai bien; et la douleur, un mal. Or la nature nous dicte assez de ne chercher la volupté qu'autant qu'elle n'est pas suivie de douleur. C'est aussi ce que recherchait réellement Epicure, dont la morale était même la plus sévère du paganisme, comme d'habiles gens l'ont fait voir. Ce fut aussi celle que suivit Horace, dans un âge plus mûr : il nous dit que de temps en temps il revint à celle d'Aristippe, pour se dérider le front : *Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor.* Mais, loin d'entendre la morale d'Epicure comme cet excellent génie, on se livre à une vie molle et fainéante, et aux froids embrassements d'une volupté indolente, sous prétexte de se donner des airs importants. On suit le grand nombre de ceux qui donnent dans l'illusion des plaisirs abusifs; et la volupté n'est plus qu'un système contraire à tous les intérêts de l'homme, et la source d'où sortent les maux qui dévastent la société, en détruisant les individus en particulier.

C'est surtout à cet objet qu'un médecin doit faire attention chez les malades pour qui la vie n'a de plaisirs que par artifices, parce qu'ils ont usé tous les plaisirs, et se sont usés en même temps, en voulant les connaître et en jouir sans discrétion. Ces gens sont toujours plus sérieusement malades, quoique moins fortement. Leurs maladies ont presque toutes quelque chose de particulier qui ne tient pas du caractère de la maladie

(1) Aristote avait déjà fait cette observation, *Probl.*, § 4, n° 33.

même. Des esprits indolents, des sens émoussés, des solides flasques et sans aucun ton, enfin un corps mou et appesanti par son inertie, ne fournissent plus aucune ressource à la nature, lorsqu'il s'agit de vaincre une cause offensive qui ne produirait même qu'un malaise passager chez un sujet vigoureux, mais qui abat très-souvent, sans laisser aucun espoir, ces sujets efféminés. Quoique les maladies soient presque toujours en raison des forces du corps, de l'âge, etc., une maladie peu considérable pour un autre n'est pas moins dangereuse pour ces corps mous et usés par leur inactivité même : et j'ai toujours observé que ces sujets cessent de vivre sans aucune violence, ou plutôt qu'ils s'éteignent comme une lampe, au moment où on les croirait loin de tout danger, si on ne considérait leurs maladies qu'en elles-mêmes. — L'âme ne peut rien faire pour eux dans ces moments, parce qu'elle n'a pas été accoutumée à combattre, lorsque le corps pouvait être dans toute sa vigueur. Ces gens accoutumés à ne se rien refuser d'agréable pendant qu'ils étaient en santé, et dont un atome ébranlait toutes les fibres, leur causait de douleurs énormes suivant eux, ne se raniment le plus souvent à leur dernier période, que pour achever de s'abattre par le désespoir de quitter une vie pleine de délices, pour se confondre avec le mercenaire malheureux dont ils faisaient leur jouet. S'ils ne sont pas de bonne heure les victimes de leur mollesse, ils ont des inconvénients non moins dangereux à craindre. La mélancolie, les maux hystériques, hypochondriaques, sont le plus souvent leur partage. Ennuyés de leur personne, ils deviennent autant de furies qui ne cessent de tourmenter ceux qui les approchent et les servent. Ce n'est pas sans raison que M. Thierry, médecin du prétendant à Rome, a nommé ces malades le fléau de la médecine; mais heureusement ces malades changent souvent de médecin.

J'ai déjà fait voir les suites funestes que la trop grande envie de s'instruire peut avoir. Ces gens, esclaves de leur esprit, méritent autant de blâme et de pitié, que ces esclaves des plaisirs dont je viens de parler. Mais c'est surtout lors des maladies épidémiques que ces gens sont exposés à l'action des causes qui peuvent agir sur le corps. — J'aurais beaucoup de choses à dire ici, si j'entrais dans le détail de toutes les altérations que peuvent subir les fluides, et qui, réunies à chaque cause occasionnelle, produisent des maladies réelles. On sait combien les maladies malignes deviennent dangereuses pour ceux dont les humeurs sont déjà dépravées : cette dépravation antérieure est même le plus souvent la cause de la terminaison funeste de ces maladies. Tous les gens aisés et de distinction ont le corps rempli de matières de très-mauvaises qualités, qui rendent la plupart de leurs maladies mortelles. Boerhaave dit que les sujets gras sont plus exposés à mourir de leurs maladies : les fièvres aiguës leur sont beaucoup plus dangereuses qu'à d'autres, parce que la chaleur de la fièvre fond la graisse qui s'aigrit aussitôt, irrite les solides, fait arrêter le cours des fluides, enflamme tout et ruine tout. — Je compte aussi parmi les vices manifestes, sur lesquels agissent les causes occasionnelles, les changements qui sont des suites d'anciennes maladies, et les dispositions qu'elles laissent et dans le corps et dans l'âme. Un sujet attaqué d'une maladie convulsive sera, la plupart du temps, exposé à une récidive, à la moindre occasion. Les secousses violentes que le genre nerveux éprouve dans ces circonstances rend en même temps les nerfs beaucoup plus sensibles, surtout si la première affection a duré quelque temps; les esprits vitaux, déterminés à prendre un cours rapide vers telle ou telle partie, s'y portent d'autant plus facilement, qu'ils ont déjà pris cette route. Celui qui a essuyé une inflammation de poitrine, une pleurésie, ou, enfin, quelque maladie aiguë de poitrine, doit les craindre beaucoup plus que tout autre. Les parties qui ont déjà été affectées ont nécessairement éprouvé certaine faiblesse qui met les solides, privés de leur ton naturel, hors d'état de réagir sur les fluides, autant qu'il le faut pour éviter les engorgements. De là ces parties sont toujours dans une disposition aux récidives : aussi voyons-nous ces sujets attaqués plusieurs fois de ces mêmes maladies qui les font enfin périr. Une apoplexie incomplète est presque toujours une voie ouverte à une apoplexie mortelle, par le trouble extrême qu'ont essuyé le cerveau et les nerfs à leur origine. Une légère hydropisie, quoique guérie, laisse pareillement une faiblesse aux parties affectées, laquelle occasionne la même maladie au moindre dérangement des sécrétions.

Mais une maladie bien guérie en apparence donne souvent une occasion à une autre maladie toute différente. L'hydropisie de poitrine est quelquefois la suite immédiate d'une inflammation de poitrine : mais cette hydropisie n'a aussi lieu qu'après bien des années, et doit nécessairement se rapporter à l'autre maladie. J'ai vu une femme bien guérie, en apparence, d'une jaunisse, ne se ressentir de rien pendant plus de douze ans, et mourir hydropique. Un homme de trente-deux ans, qui était devenu épileptique à vingt et un ans, parut pendant onze mois parfaitement guéri ; au bout de ce temps, il périt d'une apoplexie. Ces exemples, et mille autres qui se présentent tous les jours, nous montrent combien il faut être attentif dans l'examen des causes tant internes qu'externes des maladies actuelles. — Les maladies changent aussi quelquefois le tempérament. Aristote (1) a déjà démontré la possibilité de ce changement, conséquemment aux différents âges, au régime, à l'éducation, à l'habitude. Une dame de la première distinction de nos cantons me dit, à sa soixante-douzième année, qu'elle avait toujours été très-délicate jusqu'à sa vingt-cinquième année; que dès lors, elle était tombée dans une mélancolie terrible qui lui dura un an ; que, pendant le cours de cette année-là, elle avait pris quantité de drogues qui l'avaient guérie ; mais que depuis ce temps-là, elle avait conservé une âme si tranquille dans les plus grandes adversités, qu'il ne lui était plus possible de verser une seule larme. Cette dame, que j'ai visitée pendant quelques mois de suite, était d'ailleurs aussi alerte et aussi gaie, à son âge, qu'une fille de vingt ans. — S'il y a des maladies qui diminuent la sensibilité du tempérament, il en est aussi d'autres qui l'augmentent considérablement. Les maladies agissent tantôt sur l'esprit, tantôt sur les passions, et toujours sur quelque faculté qui dépend de l'organisation, qui détermine les sens individuels, les sentiments, les penchants et les passions. On voit partout combien le rachitis développe l'esprit des enfants, comme j'ai eu lieu de l'observer plusieurs fois, mais non en tous les cas. J'ai au contraire vu des enfants les plus modérés et les plus aimables devenir revêches et intraitables dans des maladies vermineuses, ou à la suite d'obstructions aux glandes du mésentère. Des filles également douces et modestes sont aussi devenues à mes yeux de véritables furies, par la suppression de leurs règles. Un homme d'un caractère fort traitable, et qui en avait toujours bien usé envers son épouse, fut si changé il y a quelque temps, à la suite d'une fièvre de mauvais caractère, qu'il se passa plusieurs mois avant qu'il lui dît une seule parole modérée; c'était toujours de sa part les caprices les plus fantasques et les paroles les plus dures dont il usait envers elle ; ses amis même n'osaient lui parler, sans craindre de l'offenser. — L'imagination peut même être si frappée d'un ancien mal réel, que l'on craint continuellement de n'en être pas guéri, ou qu'on se représente au moins certaines suites de ce mal comme encore existantes. Plusieurs médecins ont remarqué comme un phénomène qui mérite attention, que ceux qui ont été guéris de la vérole, ou de quelques maux vénériens, s'imaginent (1) toujours ne pas l'être, et avoir des reliquats permanents de ces funestes maladies. Voilà pourquoi les médecins guérissent plus difficilement les maux imaginaires que les maux réels.

Je me rappelle, à ce sujet, un homme fort dévot, à qui les ruses de satan avaient fait prendre quelques mauvaises épices : on le guérit des suites de ces ruses; mais il s'imaginait toujours, depuis, que sa verge était restée courbée, et qu'il ne pouvait se marier, malgré le désir ardent qu'il en avait. Je l'examinai, et je le trouvai en assez bon état pour mériter quelque nouvelle pénitence. Après avoir employé toute ma rhétorique pour le désabuser, je fus obligé de convenir qu'il avait raison : je lui donnai des drogues pour le satisfaire, lui ordonnant quelques *mortifications mercurielles*, pour éclairer son imagination aux dépens de sa santé, quoique pour peu de temps. Au bout de quelques semaines, il m'écrivit que tout était en bon état; c'est-à-dire, que son imagination avait été guérie. — Ces exemples sont, je pense, suffisants pour faire voir comment les causes éloignées trouvent dans l'âge, le sexe, le tempérament, dans

(1) Aristote, toujours intéressant, l'est surtout dans le second livre *de Rhet.* jusqu'au chapitre XVII, relativement à ce dont il s'agit ici.

(1) La plupart n'ont pas tort.

certaines singularités de la nature, et dans l'état vicieux du corps et de l'âme, une matière qui, réunie avec elles, produit toutes sortes de maladies.

CHAPITRE XV.

DES FORCES QUE LA NATURE PEUT OPPOSER D'ELLE-MÊME AUX CAUSES NUISIBLES A LA SANTÉ.

Le célèbre juif (1) Moyse Mendel-Son veut que l'on ait soin de donner aux membres une solidité permanente, de peur que, devenus trop fragiles, ils ne succombent sous le moindre accident douloureux. Mais il regarde ce soin comme un de nos derniers devoirs, et pense que Rousseau renverse l'ordre de la nature humaine, en faisant de ce soin le premier et le plus essentiel. — Il est donc important de faire quelques réflexions sur les forces que l'homme peut opposer à ce grand nombre de causes qui tendent à détruire son existence. C'est surtout des forces intrinsèques dont il s'agit ici. La nature, toujours attentive à la conservation de ses productions, semble quelquefois faire des efforts singuliers, et trouver en elle-même des ressources que ni le génie, ni la main des hommes ne trouverait jamais. Si l'on était attentif à profiter de ces heureux mouvements de la nature, on retrouverait assez fréquemment en soi-même des forces plus que suffisantes pour s'opposer à ce qui peut nuire et devenir même funeste : mais comme on méconnaît ces mouvements, on est aussi dans le cas d'ignorer ces ressources et ses propres forces. On se contente de sentir qu'on est malade : on consulte un médecin, et l'on meurt; parce que l'on ne s'adresse, le plus souvent, qu'à des gens qui ne pensent que par habitude, et ne voient les choses que telles qu'on les leur a dites. C'est surtout dans les animaux que l'on remarque ces ressources infinies de la nature, qui conserve toujours dans la brute son caractère et ses prérogatives. Pourquoi n'en ferait-elle pas autant chez nous, si nous la laissions agir avec prudence? On en peut voir des exemples dans différentes collections nosologiques. — Les forces que l'homme peut opposer à l'action de ces causes, se trouvent dans la réparation des pertes en général, dans la réunion et la consolidation de ce qui a été déchiré ou rompu; dans la séparation de ce qui est vicieux, et particulièrement dans la suppuration; dans l'excrétion de ce qui est nuisible, soit par les voies ordinaires, soit par des voies extraordinaires; quelquefois dans la fièvre; dans l'aide et le concours des parties compatissantes; dans le régime de vie; dans l'habitude, dans le tempérament, dans certaines singularités de la nature; enfin dans l'empire de l'âme sur le corps.

Quelquefois les effets des choses externes ne sont pas nuisibles dans certaines circonstances; ou plutôt la plupart des effets de toutes les causes qui agissent sur nos corps n'ont rien que de relatif. Des aliments durs seraient certainement très-contraires à la santé d'un homme qui, toujours assis, occupé à lire, à méditer, à écrire, ne prend presque point d'exercice; au lieu qu'ils seront la nourriture convenable de celui qui prend beaucoup de mouvement, soit par état, soit volontairement. Il faut, dans ce cas-ci, de fortes nourritures et abondantes. J'observerai cependant qu'un homme qui fatigue beaucoup, par état, digérera encore mieux que celui qui ne le fait que dans le seul dessein de faciliter la digestion. Les occupations variées détendent nécessairement l'esprit et les nerfs; au lieu qu'en ne prenant du mouvement qu'avec l'intention de s'en bien trouver, l'esprit est, malgré lui-même, occupé de son objet, par conséquent les nerfs agissent avec moins de liberté: l'action de l'estomac ne sera donc pas si libre ni si avantageuse. On peut aussi considérer dans les deux cas la différence du cours des esprits qui animent le genre nerveux : les effets en seront nécessairement différents. La différence des effets de ce mouvement se fait aisément apercevoir chez les sujets hypochondriaques. On remarque, en effet, que ces gens sont toujours extrêmement fatigués après quelques exercices volontaires où ils n'ont pris que du mouvement, sans s'occuper de quelque travail manuel; au lieu qu'ils se sentent beaucoup mieux après quelque exercice occupé, auquel des affaires les auront obligés. Dans ce cas-ci, l'esprit ne pense plus, il agit; au lieu que dans l'autre il pense toujours et ne fait rien, lors même que le corps est le plus agité.

---

(1) M. Huber nous a donné en français un volume de cet habile philosophe juif.

Les excès dans le régime contribuent donc à la santé d'un ouvrier, d'un paysan, d'un soldat; ou plutôt, il n'y a d'homme incommodé que celui qui mange et boit plus qu'il ne peut digérer. Une demi-bouteille de vin enivre un homme : ce n'est pas une raison de traiter d'immodéré celui qui peut en boire trois sans aucun inconvénient, quoique la retenue soit toujours plus avantageuse que d'aller toutes les fois au point juste de ses forces. L'intempérance a quelquefois ses avantages ; parce que le corps souffre moins des effets variés de diverses causes, que de ceux d'une cause qui agit seule continuellement. Il est malsain d'être toujours sobre, car on succombe nécessairement au moindre changement d'un genre de vie trop uniforme. Horace disait qu'il était doux d'être fou dans l'occasion : je ne puis blâmer sa maxime, quand l'occasion n'est pas trop fréquente, et qu'on l'est agréablement. — Le seul changement empêche les effets des plus grandes fautes qu'on peut commettre dans le régime. Je l'éprouve tous les jours; et les plus sages philosophes ont été de cet avis. — Aristote regardait la santé comme le résultat d'une habitude à la médiocrité : mais Platon parlait mieux, lorsqu'il conseillait à ceux qui voulaient conserver leur santé, de ne jamais exercer ni l'âme sans le corps, ni le corps sans que l'âme eût quelque part aux exercices, afin que le concours de l'action de l'un et de l'autre y maintînt toujours l'équilibre. Platon voulait donc que ceux qui s'appliquaient aux mathématiques, ou à toute autre science, procurassent à leur corps tous les exercices possibles, et s'amusassent en même temps des belles-lettres et de la philosophie, mais n'en fissent pas une seconde étude. — Boerhaave disait à ses disciples : C'est à vous, amateurs de la sagesse, et qui devez un jour conduire la santé de vos concitoyens, que je recommande cet avis. Plus vous aurez de désir de vous instruire, plus vous pouvez être sûrs que votre corps s'altérera dès que vous vous bornerez opiniâtrément à l'étude d'une seule science. Vous pouvez consacrer aux muses une partie de vos loisirs, dès que vous cultiverez d'autres sciences que la médecine. Jamais il ne faut vous arrêter long-temps à un même objet, si vous voulez éviter de devenir mélancoliques : vous devez, au contraire, diversifier vos travaux, et vous occuper, de temps en temps, de choses tout opposées. Que celui qui se livre à l'étude des mathématiques quitte promptement ses méditations abstraites, dès qu'il se sent quelque penchant pour la solitude, ou la moindre fatigue, et qu'il s'amuse de la musique ou d'un poète. Les occupations ainsi variées entretiendront toujours l'équilibre dans les facultés intellectuelles et corporelles ; au lieu qu'en ne vous appliquant qu'à un seul objet, le moindre mal dont vous serez atteints vous mettra dans l'incapacité de faire aucunes fonctions : mais en suivant mon avis, vous vous instruirez avec tout le succès, vous étendrez les bornes de la médecine : mais prenez garde de devenir fous à d'autres égards.

C'est en me conformant à ces avis pleins d'expérience, et en m'amusant à quelques bagatelles que j'ai écrites en conséquence, que l'envie, la calomnie m'ont traité d'idiot, d'ignorant dans mon art : mais c'est aussi par l'observation de ces préceptes que j'ai conservé ma vie et ma santé. Quoique nos jours soient comptés par le Tien ou l'Etre suprême, comme le dit l'auteur du livre Tchang-Seng, je pense néanmoins qu'on peut dire dans un sens très-raisonnable, que leur durée dépend de nous. — L'habitude rend innocents, et même jusqu'au prodige, nombre d'effets dangereux en eux-mêmes. Dans le physique comme dans le moral, les choses les plus révoltantes deviennent quelquefois supportables, à force de les sentir et de les voir : j'en ai rapporté des exemples. Les passions mêmes suivent fréquemment le goût des modes, comme les modes suivent presque toujours les caprices : on se fait à tout. Un Suisse n'est pas six mois en France, qu'après avoir été un personnage assez singulier, il devient le petit-maître le plus étourdi et le plus ridicule : il n'a de passion que pour ce qu'il détestait dans le fond de ses vallées, sous ses rochers sourcilleux. — Il semble aussi que l'habitude détermine, par rapport au corps, la sensibilité de toutes ses parties : l'éducation des Spartiates était fondée sur ce principe. C'est d'après cela que les Grecs faisaient un cas particulier des exercices du corps, et savaient même former les âmes de leurs enfants à la vertu par les mêmes règles. Les stupides Lapons paraissent connaître cette loi de la nature : ils enferment leurs enfans, dès la naissance, dans des petits berceaux, les suspendent en les exposant à la fumée sous la couverture de leur hutte, et les

balancent avec des cordes. Je puis faire voir, par plusieurs exemples de choses qui sont comme autant de causes éloignées des maladies, que les choses, d'ailleurs insupportables, deviennent supportables par l'habitude. Je vois nombre de nos paysans marcher, sans inconvénient, la poitrine toute nue dans les hivers les plus rudes; et leurs enfants courir pieds nus sur la neige, comme le fanatique qui se faisait un lit de neige pour mortifier sa chair. Un digne ecclésiastique m'a dit avoir vu, à une demi-lieue de chez nous, les enfants glisser pieds nus sur la glace sans inconvénient. Adisson dit que les habitants de la nouvelle Zemble marchent nus, sans se plaindre du froid rigoureux de leur climat. Boerhaave a cependant vu des gens les plus robustes attaqués de paralysie incurable, pour avoir couché, pendant la nuit, sur une herbe mouillée. Mais nous voyons tous les jours nos paysans suisses ne rien souffrir de cela, par la seule habitude. — On s'accoutume si bien à toutes sortes d'aliments nuisibles, qu'on ne peut jamais dire, sans exception, cela est malsain. Je vois nombre de personnes tenir un régime particulier que l'habitude leur a rendu nécessaire, et qui serait très-préjudiciable à d'autres. Le porc passe pour une nourriture très-saine au Pérou comme à Batavia. Cela ne vient peut-être pas de la nature particulière des cochons de ces pays-là, mais de l'habitude qui en rend l'usage innocent. On sert presque partout aux Indes, de l'assa-fœtida pour assaisonner les mets : j'en mâche aussi quelquefois pour me réveiller l'esprit, et j'avoue que c'est pour moi une vraie volupté. Lancisi dit que les Mexicains mangent, sans inconvénient, les œufs des insectes des marais, et des poissons, et même la boue puante des endroits marécageux.

Des aliments très-indigestes, ou introduits en grande quantité dans l'estomac, deviennent quelquefois innocents par l'habitude. On voit des gens qui, avec un estomac très-faible, digèrent très-bien le bœuf et le pain bis. Hippocrate avait donc bien observé que les aliments lourds, durs et indigestes, n'incommodent pas les sujets faibles qui y sont accoutumés. Je connais un officier suisse qui est obligé de payer pour deux dans toutes les auberges, et se porte très-bien. Ces exemples ne sont pas rares en Suisse : aussi l'évêque Burnet a décrit la gourmandise de nos provinces telle qu'elle est. Les cheveux me dressent, quand je pense à la quantité prodigieuse d'aliments que prennent plusieurs seigneurs suisses en un seul déjeûner. Un officier hessois, né à Francfort-sur-le-Mein, faisant ses études dans l'université d'Erlangen, dînait toujours dans deux auberges, à l'âge de dix-huit ans, et payait dans chacune pour deux : il mangeait, entre ses deux repas, un pain de six livres et six petits fromages. Il avait la taille d'un Cent-Suisse, et se portait très-bien. — Bacon dit que les médecins ont trop insisté sur la sobriété, puisque la gourmandise, passée en habitude, entretient mieux la santé, que ne fait cette sobriété si préconisée, et qui rend la nature paresseuse et incapable de faire le moindre extraordinaire, et de souffrir la privation des vivres quand il le faut. Il est très-sûr qu'un corps bien nourri antérieurement soutiendra un plus long jeûne, que celui qui ne prend que ce qu'il lui faut pour le moment : il y a même plus de ressource dans les maladies. — Mais voici un fait qui prouve à quel point le corps peut se faire à tout. Un religieux, homme fort honnête et fort aimable, se trouve à un repas où il fait quelque excès, et s'enivre après avoir beaucoup mangé. Fâché contre lui-même de cet événement, il prend, le lendemain, le parti de ne plus prendre ni vin, ni viandes, ni légumes, et se met à vivre de pain, d'eau et de fruits. Il avait environ cinquante ans lorsqu'il commença : il vécut très-longtemps, ne prenant tous les jours que deux livres de pain, deux bouteilles d'eau, et trois ou quatre pommes : jamais homme ne s'est mieux porté. Je conviens que ces changements subits de régime peuvent avoir de mauvaises suites chez certains sujets : mais il en est de cela comme de la gourmandise et de la sobriété ; ce sont les circonstances qui décident du bien ou du mal qui en résulte. — On pourrait croire que les boissons spiritueuses ne sont pas si nuisibles, et qu'on s'y accoutumerait également, si la manière dont en usent les Péruviens pouvait faire croire qu'elles n'échauffent pas plus au Pérou que l'eau. On sait aussi quelle quantité d'opium prennent les Turcs. Or, aucune boisson spiritueuse n'approche de l'opium par ses effets. Il n'est pas extraordinaire qu'un Janissaire en avale deux gros sans en être incommodé. On a vu pareille chose en Angleterre ; et je connais un avocat suisse, qui prend tous les jours deux drachmes

d'opium sans inconvénients. Tous les avocats en devraient faire autant de temps à autre.

De toutes les règles de santé, celles qui prescrivent les exercices du corps sont les plus indispensables. Malgré cela, nous voyons que des nations entières ne les ont jamais pratiquées ni même connues. Les anciens habitants du pays de Salamanque (*Vettones*) étaient si fort habitués à se tenir assis quand les Romains arrivèrent chez eux, qu'ils regardèrent comme fous les officiers romains, parce que ceux-ci se promenaient de temps en temps : ils coururent même à leur secours, les prenant poliment par la main pour les conduire à leur tente. La même chose arriva aux Français qui se promenaient à Madagascar. — Les Turcs sont si amis du repos, qu'ils sont étonnés lorsqu'on leur propose d'aller à quelque endroit, pour avoir le plaisir d'en revenir, et prendre ainsi une peine inutile. La Motraye dit cependant qu'il n'a pas vu de nation moins sujette aux maladies, ni aussi bien portante, et que nombre de Turcs vivent au-delà de cent ans. Les mœurs régulières des Turcs, quant à l'homme civil, et leur vie simple, ne contribuent pas peu à ces avantages. — Les passions, si funestes en elles-mêmes pour nombre de personnes, sont quelquefois un principe de santé pour d'autres. Il y a des gens qui se mettent en colère tous les jours, sans que cela leur cause la moindre maladie : ils se portent même mieux après un grand mouvement de colère; ils en sont plus actifs, plus vigoureux qu'auparavant. — J'ai connu à Paris un abbé séculier, nommé Sembrano, homme très-savant, pénétrant, et de l'éloquence la plus persuasive. Cet homme ne pouvait rien faire sans la plus grande passion : au simple narré des choses les plus plaisantes, il faisait les grimaces les plus singulières, roulait les yeux, agitait ses mains, frappait du pied, au point que je serais, je pense, tombé mort sur la place, s'il m'avait fallu l'imiter pendant un quart-d'heure : mais pour lui, il ne se sentait jamais mieux que quand il m'avait ainsi entretenu aux Tuileries pendant plusieurs heures de suite. — L'habitude détermine les effets de plusieurs choses externes. La même odeur qui ranime une sultane ferait évanouir une Européenne. Les Siamois aiment autant les œufs pourris, que les Suisses le fromage pourri. Il est d'usage, parmi les Américains, de mâcher le bois du ricin (1), qui est très-âcre et très-corrosif. Les dames ont toujours, au Pérou, le *limpion*, ou du tabac en rouleau, à la bouche.

Les femmes les plus délicates se découvrent quelquefois tout le sein au fort de l'hiver, tandis que les hommes les plus robustes seraient très-exposés en se découvrant ainsi la poitrine, s'ils n'y étaient pas faits. On demandait à un Scythe comment ses compatriotes pouvaient aller tout nus dans leur froid climat : c'est, dit-il, que nous sommes tout visage. Les anciens peuples qui allaient tête nue, ne connaissaient point les rhumes, les fluxions de poitrine, les toux, les maux de tête, de dents, au lieu qu'en nous couvrant trop la tête, nous sommes fréquemment exposés à ces maux. — Helmont le jeune mettait encore, dans le plus grand âge, sa tête sous la pompe, pour se laver ainsi tous les jours, et n'a jamais eu ni maux de tête, ni fluxions. Locke conseillait de laver les pieds des enfants, tous les matins, avec de l'eau froide. Je remarque aussi chez nous, combien il est avantageux aux enfants de les laver à l'eau froide, et avec quelle facilité les enfants même les plus délicats s'y accoutument. Cette conduite commence à se faire goûter en France et ailleurs. Plusieurs personnes prétendent néanmoins avoir de très-bonnes raisons pour l'improuver. Les enfants, dit-on, qu'on lave ainsi, deviennent jaunes, violets, pâles, et plusieurs en meurent. Ces objections tombent d'elles-mêmes, si l'on fait attention que ces symptômes se voient chez nombre d'enfants qu'on ne lave pas; et qu'il meurt encore plus d'enfants qui n'ont pas été lavés habituellement. Il est des pays où l'on expose les enfants à une impression bien plus sensible, et en elle-même, et par rapport à l'état actuel des enfants. On les plonge dans l'eau froide, en hiver comme en été sans distinction, dès qu'ils sortent du sein de leur mère; cependant ces enfants n'y sont pas accoutumés alors : ils n'en meurent pas, quoique l'on continue de leur faire sentir la même impression par la suite; au contraire, ces enfants deviennent des hommes assez robustes pour se rouler dans les neiges sans aucun inconvénient. Il faut convenir qu'il peut y avoir un tempérament à prendre; c'est alors à la

---

(1) *Ricinus major Americanus*, Curcas *dictus*. J. B.

prudence à dicter jusqu'à quel point on peut soumettre les enfants à cette impression; mais il est prouvé par mille faits, que le plus grand nombre des enfants qu'on lave avec une éponge trempée s'en trouve très-bien. — Non-seulement on s'accoutume aux causes les plus actives des maladies externes, le corps se fait même aux maladies. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate, que ce qui était maladie dans un temps, ne l'était plus dans un autre. Les nègres de la côte de Guinée ont apporté aux îles de la Guadeloupe et de la Jamaïque une lèpre très-mauvaise, et qui paraît être la véritable éléphantiasis. Cette maladie se communique à la Guadeloupe par le commerce charnel, et en voyant fréquemment ces malades; mais elle est aussi héréditaire. On y voit cependant des hommes qui ne gagnent point cette maladie, malgré le commerce qu'ils ont avec des femmes qui en sont infectées. Il en est de même de quelques femmes qui voient des hommes lépreux sans gagner leur maladie. On y voit même des familles entières vivre continuellement avec des lépreux, sans le devenir.

Le docteur Peyssonel a donné, dans les Transactions philosophiques, un détail bien raisonné de cette maladie si redoutable en Angleterre; et conclut, d'après le principe général, qu'il faut avoir une disposition à cette maladie pour la gagner; qu'il est possible de s'accoutumer à une douce contagion, comme on s'accoutume aux poisons. On voit des pays très-malsains, où les habitants vivent néanmoins très-long-temps. M. Wargentin a fait voir dans les Mémoires de Stockholm, que les hommes vivent plus long-temps en Hollande et en Suède, qu'en France et en Angleterre. — Il est très-vrai qu'on peut s'accoutumer à être comme toujours malade. Les femmes vivent aussi plus long-temps que les hommes : c'est, selon Boerhaave, à leur structure plus faible qu'elles en sont redevables. Il en est un grand nombre parmi elles qui sont toujours malades, et qui parviennent néanmoins à un très-grand âge, avec des infirmités qui feraient bientôt périr les hommes les plus robustes. On voit aussi de pareils exemples parmi les hommes. On a très-bien dit que ces gens recherchent la santé pour se bien porter seulement, comme les avares recherchent l'argent non pour en jouir, mais pour le posséder. Malgré cela, la vie de ces sujets serait déplorable, si l'habitude ne la leur rendait supportable. Je remarque encore, comme je l'ai déjà dit, que ceux qui ont été malades supportent infiniment mieux leurs douleurs, que ceux qui ne l'ont jamais été; quoique ceux-là soient d'un tempérament très-sensible, et ceux-ci d'un tempérament fort dur. — Je ferai voir, dans un autre ouvrage, qu'on s'accoutume aux meilleurs médicaments, au point que l'habitude les rend inefficaces; ce qui est d'autant moins surprenant, qu'on s'accoutume même aux poisons. Les encyclopédistes nous disent cependant qu'il ne faut pas croire que Mithridate se soit accoutumé aux poisons; car, selon eux, on ne s'y accoutume pas plus qu'à un coup de poignard. Le czar Pierre, ajoutent-ils, avait même ordonné qu'on accoutumât les enfants de ses matelots à boire de l'eau de la mer; mais ils en sont tous péris. Ces réflexions ne sont pas justes en tout. — Schaarschmidt a observé qu'on peut s'accoutumer au redoutable arsenic : Galien l'a dit de la ciguë, et Linnæus de l'aconit (*napellus*). On ne doute pas cependant que la ciguë aquatique, le stramonium, la jusquiame et l'aconit ne soient de vrais poisons, malgré l'usage avantageux que M. Storck (1)

---

(1) Les prétendues cures de M. Storck sont encore des problèmes dont l'expérience n'a donné aucune solution. Des gens de bonne foi, et capables de voir, prétendent avoir vu du faux, à Vienne même, dans les rapports que M. Storck a faits de ses cures, dont pas une, disent-ils, n'a été complète. Les tentatives infructueuses que d'habiles gens ont faites depuis lui avec ses mêmes médicaments, semblent être une présomption peu favorable à ses assertions. Il ne sera sans doute pas assez présomptueux pour soutenir qu'on n'est pas ailleurs aussi capable de guérir que lui. Un ecclésiastique qui pratique depuis long-temps la médecine avec tout le savoir requis et de grands succès, m'a assuré avoir fait entièrement disparaître un cancer par l'usage de la ciguë, mais que la malade était morte peu de jours après. Un médecin m'a aussi assuré qu'il en avait guéri un radicalement par l'usage externe d'un emplâtre fait avec du savon blanc le plus pur et de la farine de ciguë en poudre. Je le connais de très-bonne foi; mais j'en doute encore, quoique je voie cette plante, et d'autres plantes délétères, recommandées extérieurement comme spécifiques en pareil cas par plusieurs méde-

a tiré de ces plantes dans la cure de maladies très-rebelles, et même le plus souvent incurables. Je ne conclus pas de là que tout homme peut s'accoutumer aux poisons; car les différentes opérations auxquelles on peut soumetre ces simples délétères en changent les qualités, ou au moins les modifient au degré où on le veut, de manière à en rendre l'usage avantageux. Mais je conclus en général de tout ce que j'ai dit sur l'habitude, que tout n'est pas également ou avantageux ou nuisible à tous les individus. L'un s'accoutume à ne dormir que peu d'heures, un autre doit dormir davantage. Le rapport, ou la répugnance qui se trouve entre nos corps et les choses externes, ne s'étend que jusqu'à certain terme; et c'est à l'expérience bien réfléchie à bien juger de ce point essentiel. Mais surtout il ne faut pas conclure, même d'un grand nombre de faits particuliers au général, ni toujours du général au particulier.

La force innée ou naturelle du tempérament rend innocente l'impression de choses externes très-nuisibles d'ailleurs, soit par elles-mêmes, soit par quelques circonstances. Les pores se tiennent toujours ouverts chez les sujets robustes, malgré le froid et l'humidité; ils ne se ferment alors que chez les sujets faibles. Un homme en place, et qui se croit du tempérament le plus faible, fut pris, sur la fin de novembre, d'une fièvre catarrhale qui s'était manifestée presque par toute la Suisse. Il se leva, au milieu de la nuit, dans une très-forte fièvre, et si altéré, qu'il chercha de l'eau pour se satisfaire. N'en trouvant pas, il courut, sans bas, à une fontaine assez éloignée de son logis; but, au milieu de sa sueur, autant d'eau qu'il put; en emplit une cruche qu'il vida encore après être rentré chez lui; se remit au lit, et se leva le lendemain quitte de sa fièvre. Les Russes sont si durs et si robustes, qu'après avoir sué extrêmement dans un bain chaud, ils vont immédiatement se rouler, au milieu de l'hiver, dans la neige, sans le moindre inconvénient (1).

Les singularités de la nature dont il a été parlé plus haut rendent quelquefois supportables les choses les plus nuisibles, *et vice versa*. Quantité de gens se portent bien dans un air où d'autres périraient infailliblement. Pechlin rapporte qu'un garçon d'une mauvaise complexion, fort incommodé de vers, et qui avait tellement faim, qu'il ne pouvait jamais manger assez, eut, pendant toute sa maladie, une mémoire extraordinaire et un génie plus que médiocre, mais qu'il perdit l'un et l'autre dès qu'il fut rétabli. Linnæus dit que les Lapons ne sont pas sujets au scorbut, quoiqu'ils ne mangent ni herbage, ni même de pain. — Une âme qui a assez d'empire sur le corps qu'elle anime, peut dissiper les moments les plus obscurs de l'adversité, et triompher de toutes les peines. Mais cet empire méconnu, ou par la stupidité et le manque de réflexions, ou par la dépravation du cœur, empêche que l'homme ne jouisse de lui-même autant qu'il le pourrait, et le rend trop sensible à ce qui ne devrait pas l'affecter s'il réfléchissait. Quelquefois aussi la stupidité est un avantage relatif en certaines circonstances dont l'idée seule ferait périr un homme par des chagrins trop cuisants. — Cet empire de l'âme sur le corps n'est pas une chimère, j'en ai donné des exemples. Il est incroyable combien il résulte d'avantages pour la vie et la santé, d'une certaine fermeté d'âme, mais surtout si cette fermeté vient d'un fond de réflexions solides. Une fille de Berne avait une si grande peur du tonnerre, qu'à la moindre apparence d'un orage, elle allait se cacher sous terre. Elle se trouve un jour dans une nombreuse compagnie, au moment d'un orage : aussitôt elle sort pour aller se cacher chez elle; mais le tonnerre tomba à ses pieds avant qu'elle pût arriver au logis. Cela la fit rentrer

---

cins des derniers siècles. Ces plantes ne sont cependant pas entièrement à rejeter. J'en ai vu d'excellents effets dans plusieurs maladies cutanées très-rebelles, et qui ont cédé, avec le temps, à l'efficacité de ces plantes; mais il faut bien connaître les forces et la sensibilité des sujets pour hasarder ces médicaments intérieurement, même à la moindre dose. Les symptômes alarmants qui suivent l'administration de quelques-unes de ces plantes semblent en défendre l'usage à ceux qui n'ont pas assez d'expérience dans l'art de guérir. Le *napellus* tue même à l'instant, en le faisant échauffer dans le creux de la main, si l'on en doit croire Zwinger. Les médecins d'Edimbourg ont proscrit le *solanum*. Voyez M. Lewis.

(1) J'ai vu à Versailles, il y a environ huit ans, un Anglais se baigner, dans le froid le plus rigoureux, près de ceux qui patinaient.

en elle-même. Les sérieuses réflexions qu'elle fit sur cet événement la convainquirent qu'on ne peut se dérober à la main de l'Être suprême ; et depuis ce temps-là, elle voit l'orage le plus terrible sans la moindre émotion. Une dame de Zurich avait la même faiblesse : le tonnerre tomba chez elle, lui brisa son corps de baleine, lui fit une si forte contusion, qu'elle en eut une très-grande fièvre. Dès qu'elle fut refaite, elle fit les mêmes réflexions, et fut pareillement guérie de sa peur.

Pechlin, homme de génie, grand observateur et bon médecin, rapporte une singularité remarquable. Un homme pourri de scorbut réunissait à une gourmandise extrême les facultés de l'esprit les plus extraordinaires : cet homme, dit-il, avait les idées les plus belles et les plus élevées. — Mais une chose encore plus singulière, et en même temps très-réelle, c'est le pouvoir que l'âme exerce sur le corps, moyennant quelque passion violente. Valleriola rapporte qu'un homme totalement perclus de ses membres, et qui était au lit depuis plusieurs années, entendant dire que le feu venait de prendre à la maison où il était, fut si effrayé, qu'il se fit chez lui une révolution assez grande pour lui rendre ses forces ; de sorte qu'il (1) se sauva, et conserva depuis l'usage de ses membres. Pechlin dit qu'un de ses amis fut guéri subitement d'une fièvre tierce des plus opiniâtres, par la peur de faire naufrage sur le vaisseau où il était. — On voit par tous ces exemples, quelles sont dans l'homme les forces qu'il peut opposer aux effets des causes qui tendent sans cesse à sa destruction, sans même en excepter ses aliments. Il ne faut donc pas être surpris que Tibère ait dit qu'un homme ne mérite pas de vivre, s'il n'est pas capable d'être son propre médecin à trente ans. Rousseau, toujours maladif, et qui n'urine qu'avec beaucoup de douleurs, à moins qu'il ne prenne de grands exercices, méprise la médecine et les médecins : on en voit la raison dans ce que je viens de dire.

(1) Une femme se trouvait à l'agonie à l'Hôtel-Dieu de Paris, la nuit dernière, quelques heures avant que le feu prît à ce bâtiment. Son mari l'avait quittée le même soir, ne comptant plus la revoir. La frayeur qu'elle eut lui fit une révolution aussi avantageuse : elle recouvra ses forces, et se sauva chez elle. Je tiens un fait singulier arrivé dans le même moment, et produit par la frayeur. On saigne une femme pour tâcher de la faire revenir : l'économie animale avait éprouvé un si grand trouble, que la colonne de sang qui sortit représentait en sortant une espèce de cordeau à deux fils, l'un blanc, l'autre rouge, et qui ne se confondaient pas en tombant : c'est un des chirurgiens qui se trouvaient là qui me l'a assuré.

FIN DU TRAITÉ DE L'EXPÉRIENCE.

TRAITÉ
DE LA DYSENTERIE,

PAR ZIMMERMANN, D.-M.

Membre des Académies de Berlin, de Munich, de Palerme, de Pesare; des Sociétés de Paris, de Zurich, de Bâle, de Berne, et médecin du roi d'Angleterre à Hanovre.

TRADUIT DE L'ALLEMAND,

PAR LE FEBVRE DE VILLEBRUNE.

Dans les maladies chroniques il est dangereux de différer la cure, car le retard en fait autant de maux incurables.

ARÉTÉE.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

L'auteur du Traité de l'*Expérience dans l'Art de guérir* s'était fait connaître trop avantageusement, pour ne pas nous faire espérer quelque ouvrage de pratique : on verra par celui-ci avec quelle sagesse il a fait l'application de ses maximes. Il n'a pas à craindre, comme nombre d'écrivains renommés, qu'on lui reproche d'être au lit des malades un homme bien différent de ce qu'il est au cabinet. Éloigné de tout esprit systématique, c'est toujours la nature qu'il interroge et qu'il suit ; et s'il parle d'après les maîtres de l'art, ce n'est qu'autant qu'ils ont pareillement su interroger la nature et la suivre.

La médecine est la partie la plus intéressante de la philosophie, et celle où il est le plus dangereux de s'appuyer des autorités, si les faits bien constatés et bien vus ne servent pas de base aux expériences qu'on produit pour appuyer un principe. Rien de si aisé que de faire des systèmes. On trouve toujours le moyen de faire parler les autres à la faveur de quelque hypothèse, et l'on ne prodigue souvent l'érudition qu'en pure perte. La nuance de l'erreur entre quelquefois si avant dans celle de la vérité qu'elle touche, qu'il faudrait un Platon ou un Newton pour en apercevoir la limite. Voilà ce qui fait avancer tant d'absurdités en médecine. On critique ce qu'on croit une erreur, et l'on produit pour vérité ce qui n'en a même pas l'apparence.

Toutes les erreurs ne sont cependant pas également dangereuses en médecine. C'est par la nature de la maladie qu'on doit en estimer la conséquence : ainsi se tromper sur le traitement d'une maladie qui tend manifestement aux plus grands ravages, c'est une erreur considérable. La dysenterie est une de celle où souvent l'erreur conduit aux plus funestes conséquences, et où il est extrêmement difficile de l'éviter, de l'aveu de notre auteur, et des plus grands médecins. *Nullum affectum tantis difficultatibus implicitum invenio, præsertim in ejus curatione*, disait l'habile espagnol Hérédia. D'un autre côté, les ravages que fait cette maladie, quelquefois plus terrible que la peste, les assertions contradictoires des médecins, tant anciens que modernes, sont des motifs qui doivent rendre le médecin extrêmement circonspect dans la manière de la traiter. C'est surtout ici qu'il faut partir de ce principe de Galien, *cognitio morborum est materia remediorum;* principe que Galien a lui-même oublié si souvent par rapport à ses hypothèses. La dysenterie n'est pas une des maladies sur lesquelles il s'est le moins trompé. Plus occupé de son système que de concilier les observations qu'Hippocrate avait produites sans aucun raisonnement, il méconnaît les points les plus essentiels de la cure méthodique, et examine encore moins les espèces, les variétés, les degrés et les complications de la maladie. Mais il avait adopté les princi-

pes de la philosophie péripatéticienne, dans laquelle il n'est permis à aucun philosophe d'ignorer de rien; au lieu que dans celle d'Hippocrate il ne faut même s'arrêter aux phénomènes qu'autant qu'ils décèlent et constatent la marche de la nature par leur identité incontestable : ce qui est la seule voie qui mène à la vérité.

Ceux qui ont écrit en médecine ont presque tous traité de la dysenterie. Chacun a vu avec le système de philosophie de son siècle, ou avec les préjugés de ses maîtres. On n'a pas été plus exact les derniers siècles, que l'avait été Galien, à en marquer les différences génériques et spécifiques. Hérédia même, qui touchait au temps de Sydenham, et dont la pratique est si saine en général, ne fait que marquer en passant ces différences, sans les examiner. Avant les observations de Pringle et de Monro, personne n'avait encore rien dit d'assez exact pour faire apercevoir la nature de ces maladies. Depuis quatorze ans environ, plusieurs médecins, surtout les Allemands et les Suisses, ont publié les ouvrages les plus intéressants à ce sujet. Chacun a produit ses observations sur l'épidémie qu'il avait eu lieu d'observer, et quelquefois en généralisant le résultat des observations.

Notre auteur, qui exerce la médecine dans un pays où cette maladie fait presque tous les ans les plus cruels ravages, s'est rendu plus intéressant que ceux qui l'avaient précédé. Moins attentif à la méthode des écoles et à tous les systèmes, qu'à bien établir la vraie méthode curative, il expose d'abord les faits dont il a été témoin pendant les ravages de la maladie; ensuite il en examine la nature; après quoi il détaille sa méthode curative. C'est en général à cela que se sont bornés tous ceux qui ont parlé de la dysenterie, soit individuelle, soit épidémique. Mais M. Zimmermann a bien senti que son travail serait imparfait s'il se bornait à cela. Les épidémies d'une année, ou même d'une saison, n'ont pas toujours le même caractère. Il fallait donc proposer des moyens de reconnaître ces variétés, tant dans la nature de la maladie que dans le traitement, et rendre, pour ainsi dire, les préceptes généraux, ou du moins en faire voir l'application dans les différentes épidémies. C'est ce que l'auteur a fait dans la seconde partie. Il en examine les genres, les espèces, les variétés; les caractérise par leurs symptômes, en établit le pronostic et la méthode curative, d'après ses observations, et celles qu'ont produites les plus habiles médecins. Partout il a soin de faire voir les abus où l'on été, concernant le traitement de ces maladies. Ainsi cet ouvrage est moins un traité méthodique, qu'un exposé bien raisonné de ce qu'il est possible de connaître de théorie et de pratique sur la nature et le traitement du mal. Il serait à souhaiter que toutes les maladies fussent présentées de même dans les ouvrages de médecine. Il est moins facile de se tromper après des faits, qu'avec des hypothèses physico-chimiques, telles que celles qui font la base des Aphorismes de Boerhaave.

Je viens de dire que notre auteur fait voir les abus où l'on a été concernant le traitement de ces maladies. Ce sujet devait être un des principaux objets de son travail, si l'on en considère bien les conséquences. Il faut souvent des siècles pour faire jour à une seule vérité. On est étonné de voir combien Galien et les médecins des derniers siècles ont mal établi leurs indications curatives dans les dysenteries; mais on serait moins surpris si l'on considérait quelle notion ils avaient de la nature même du mal. Galien, qu'on lisait comme l'oracle de la médecine, qui a toujours suivi les révolutions de la philosophie, ne reconnaissait ces maladies comme dysenteries, *que lorsque l'un ou l'autre intestin était ulcéré*; et depuis lui on avait défini la dysenterie, *un flux*

de ventre sanguin avec ulcère aux intestins.

L'auteur des définitions de médecine avait donné une définition encore plus fautive, en disant que c'était l'*exulcération des intestins* avec inflammation, etc. ἕλκωσις μεῖ᾽ ἀφλεγμονῆς. Outre que l'effet est ici pris pour la cause, la définition confond encore les espèces, sans en marquer le genre. Arétée admet aussi *des espèces* ou *apparences d'ulcères*, dans sa définition : ἰδέαι τῶν ἑλκέων. Celse n'est pas non plus fort exact.

Plusieurs médecins avaient encore du ténesme l'idée la plus abusive, et le regardaient comme *un ulcère du rectum.* On ne peut nier que cet intestin ne soit quelquefois ulcéré à la suite de ces maladies, et même perforé, comme Avicenne, Vallesius et d'autres l'ont remarqué; mais, outre que ces cas sont rares, c'est prendre la cause pour l'effet, en supposant que l'ulcère soit la cause de ces envies douloureuses d'aller à la selle. Ces envies ne viennent que de l'irritation et du spasme subséquent de cet intestin, fatigué par l'acrimonie des selles, qu'Hippocrate appelait κάθαρσις δρίμεα. Les médecins de Breslaw, qui traitèrent si mal la dysenterie, ont cependant bien aperçu la cause prochaine du ténesme : *Credibile itaque plane est quod in dysenteria, a spasmodico intestini recti motu crebra illa desidendi cupiditas oriatur.*

Mais il fallait examiner attentivement plusieurs endroits d'Hippocrate, sans s'arrêter aux interprétations erronées de Galien, et l'on aurait vu les différences génériques qu'on devait établir dans ces maladies. Hippocrate en avait même aperçu les différences spécifiques, qui doivent se prendre de la nature de la fièvre qui se complique avec la dysenterie. Il entendait par dysenterie 1° en général tout cours de ventre non sanguin, accompagné de grandes douleurs lancinantes ou spasmodiques. C'est là le sens générique du mot dysenterie. Morgagni a aussi regardé comme telles ces dysenteries non sanguines : M. Zimmermann est du même avis. 2° Hippocrate appelait dysenterie un flux de sang douloureux, qui vient de l'ouverture des vaisseaux mésaraïques sans que les intestins soient ulcérés. Ce flux est assez souvent critique. Il n'est pas rare dans les épidémies dysentériques; mais ce n'est qu'une dysenterie improprement dite, et on confond trop légèrement ce flux avec celui de l'épidémie. Hippocrate et d'autres ont fait mention de flux de sang critiques qui peuvent être rapportés à celui-ci, ou au flux qui a lieu par l'ouverture du rameau splénique qui se jette dans le rectum. Galien a interprété ce flux dont parle Hippocrate, par flux hépatique. C'est une chimère. D'ailleurs est-il bien vrai que le flux hépatique que reconnaissaient les anciens ait jamais eu lieu? Cartheuser avertit aussi, dans sa Pathologie, de ne pas confondre le flux de sang mésaraïque, qu'il appelle *cœliaca cruenta*, avec la dysenterie. Notre auteur rapporte quelques cas qui pourraient bien être de la nature de celui-ci, et non pas une vraie dysenterie; car j'ai peine à regarder une vraie dysenterie comme critique; parce qu'elle n'est presque jamais sans l'une ou l'autre espèce de fièvre. Une diarrhée même de long cours n'est pas une dysenterie, quoiqu'elle puisse le devenir. Il me semble donc qu'on a pris trop légèrement pour dysenterie critique, ou ce flux de sang cœliaque, ou des diarrhées un peu vives. C'est surtout ce flux de sang qu'il ne faut pas supprimer inconsidérément. 3° Hippocrate appelait dysenterie le flux putride qui vient de l'amas de la bile et de la pituite, qui, après être restées quelque temps fixées sur les intestins et leurs vaisseaux, causent des chaleurs internes considérables, et se précipitent enfin avec un sang corrompu : νοσέει καὶ τὸ αἷμα, dit-il, *le sang est malade;* d'où résul-

tent des ulcères aux intestins : les selles sont brûlantes, et les malades dans un état presque désespéré, à moins que les sujets n'aient des forces considérables ; mais, ajoute Hippocrate, ils sont longtemps à guérir. C'est la dysenterie épidémique la plus commune, et celle dont il s'agit particulièrement dans la première partie de cet ouvrage.

Voilà les différences génériques de la dysenterie, telles que les bons médecins cliniques les ont observées de nos jours. On peut aussi présumer par quelques endroits d'Hippocrate, qu'il a pris pour dysenterie le flux de sang séreux qu'on a mal à propos appelé hépatique, en l'attribuant à l'engorgement du foie. Ce flux de sang séreux ne vient que de l'acrimonie du sang. Les artères lymphatiques souffrent une vraie diapedèse, et le sang passe avec la sérosité dans les vaisseaux lymphatiques, qui charrient alors cette sérosité sanguinolente dans les intestins. C'est ce qu'on a mal à propos appelé flux hépatique; car si ce flux venait du système de la veine porte, il serait d'une nature toute contraire. Quant aux différences spécifiques, on verra dans notre auteur que c'est du caractère de la fièvre qu'il faut les prendre.

La dysenterie bilioso-pituiteuse est, en général, la plus commune, et celle à laquelle il se joint le plus aisément un caractère de malignité, qui en change aussitôt l'espèce par la nature de la fièvre : notre auteur en fait voir la cause et les effets en habile homme. Quelquefois l'atrabile en est une des principales causes antécédentes. Hippocrate regarde le cas comme mortel ; et quelques médecins ont dit en conséquence qu'il fallait abandonner le malade. Mais Cardan a mieux raisonné en disant qu'*il n'y avait aucune maladie incurable*, sans doute si elle est traitée à temps. Hippocrate, qui admet même la possibilité d'une coction dans les cas d'atrabile, montre par là que son pronostic a ses bornes.

Mais revenons aux traitements abusifs dont parle notre auteur, relativement à la dysenterie putride. On avait remarqué des fièvres putrides avec des flux de ventre ; et, dans ce cas-ci, on avait eu recours aux acides; on avait même connu les avantages des vomitifs. Mais l'idée qu'on s'était faite de la nature de la dysenterie, d'après Galien et d'autres anciens, avait empêché de faire l'application du même traitement dans les dysenteries de même nature.

Galien avait cependant donné occasion de réfléchir sur le moyen curatif essentiel de ces maladies. Le sel marin, dont il avait vu les plus heureux effets dans les mains d'un imprudent qui fit aussi périr beaucoup de monde, faute de raisonner sur la nature et les effets du médicament, le conduisait naturellement à l'essayer ; mais il se contenta de savoir le fait. Pline avait déjà fait connaître l'usage du nitre. ou *natrum* des anciens, dans les cours de ventre, surtout contre le flux cœliaque. Ce *natrum* ou nitre dont il parle, était un sel marin avec excès d'alcali.

Césalpin remit le sel marin en usage dans les dysenteries, et y joignit une décoction adoucissante. Argentier, cité aussi par Hérédia, loue beaucoup l'eau salée en lavement, et les eaux minérales acidules en breuvage. Avicenne joignait le vinaigre aux lavements anti-dysentériques ; c'en était assez pour entrevoir l'avantage des acides. Hérédia loue beaucoup les eaux minérales acidules, d'après les auteurs qu'il cite. Les médecins de Breslaw disent qu'ils ne connaissent aucun avantage des acides, que par ce qui en est dit dans les livres. Nombre de médecins des derniers siècles ont prétendu qu'ils *ratissaient* les intestins, et que leur effet ne pouvait être que très-funeste, au moins dangereux. On supposait un ulcère ! M. Zimmermann fait voir ce qu'on en doit penser par sa pratique.

Galien donna encore lieu aux plus grands abus relativement aux purgatifs

pour avoir mal conçu quelques principes très-sensés d'Hippocrate, et n'avoir pas différencié les espèces et les degrés des dysenteries. Il ne faut, dit Galien, ni saigner, ni purger dans les flux de ventre avec fièvre; et *ceux qui l'ont fait ont jeté leurs malades dans de plus grands dangers*. Mercatus lui-même, si porté à purger dans presque toutes les maladies, dans l'état même de crudité, défend aussi la purgation au commencement de la dysenterie avec fièvre et complication de bile : d'autres, en très-grand nombre, ont pensé de même. Quelques uns ont prétendu que Galien ne parlait que de flux critique qu'il ne fallait pas troubler; mais cette distinction est mal fondée, relativement au précepte de Galien. Il avait dit ailleurs qu'il était impossible de rien faire évacuer à l'avantage des malades, au commencement de toutes les maladies, parce que la nature ne produisait alors que des évacuations symptômatiques; et l'on a conclu, d'après cette maxime, qu'il ne fallait pas imiter la nature, mais au contraire l'arrêter, selon l'esprit du précepte d'Hippocrate, τὰ δὲ ἐναντιως ἰόντα, παυειν. Ce n'était pas à ce principe qu'il fallait s'arrêter; il fallait se fixer sur les premiers symptômes de ces maladies, qui indiquent presque toujours un orgasme ou une turgescence considérable. Or, dans les cas de turgescence, Hippocrate purgeait toujours; et il dit expressément que si l'on veut purger dans les attaques dysentériques, c'est au commencement de la maladie qu'on doit le faire, parce que plus tard il y a du danger; c'est-à-dire, selon Sennert, qu'il ne faut pas attendre qu'il y ait lésion aux intestins.

D'autres médecins, également arrêtés par le principe de Galien, ont néanmoins senti le danger de s'opposer à ces évacuations naturelles. Ils ont pensé qu'il fallait commencer par préparer les matières à l'évacuation par des délayants, des adoucissants, attendre le temps d'une crise, et purger alors. Mais, outre que la nature, surtout dans ces maladies, est comme accablée par les matières morbifiques, ou trop abondantes, ou excessivement corrompues, il y a à craindre, en attendant, que l'orgasme des humeurs n'en fasse passer certaine quantité, et même les plus acrimonieuses, dans les secondes voies, ou que le flux ne s'arrête de lui-même; ce qui arrive aussi bien spontanément que par la mauvaise manœuvre du médecin, comme l'observe Alex. de Tralles: *Aut per se, aut ancillante medico; ita ut phrenetici, aut lethargici efficerentur, doloresque capitis, aut perniciosæ parotides iis excitarentur*. Houlier dit aussi : *Hinc gravior febris incenditur, inflammationes, convulsiones, epilepsiæ fiunt*. M. Z. fait voir dans quelles attaques dysentériques il faut s'abstenir des purgatifs.

Ceci me conduit naturellement à dire deux mots des astringents, dont on a si fort abusé dans ces maladies. Comme on s'était imaginé qu'il ne fallait pas imiter la nature dans des évacuations dysentériques, parce que c'était augmenter le mal, si on augmentait le cours de ventre, il était fort naturel de recourir aux médicaments qui pouvaient arrêter ce flux : *Contraria contrariis curantur*, disait-on; mais l'absurdité de l'application de cette maxime se fait assez sentir sans nous y arrêter. D'autres médecins, plus prudents en apparence, ont voulu employer des astringents capables surtout de résoudre l'inflammation qu'ils ont supposé avoir lieu dans toutes ces maladies. Mais, outre que les congestions sanguines intestinales n'ont pas toujours lieu dans les dysenteries, il est encore plus absurde de proposer, pour résoudre une inflammation, la racine de tormentille, de bistorte, les coraux, le bol d'Arménie, la terre sigillée, etc. Quel médecin tomberait aujourd'hui dans une pareille inconséquence, et réglerait ainsi les médicaments d'après les vues curatives? On a

osé mettre l'alun et le sel de Saturne en usage pour arrêter ce flux. Etmuller, toujours prêt à adopter les plus grandes rêveries, conseille ces deux médicaments comme extrêmement avantageux. Sans citer contre cet avis les mauvais succès que d'autres en ont vus, la nature de l'alun est assez connue aujourd'hui pour qu'on en sente le danger. Le sucre de Saturne a été des plus désavantageux dans les mains des médecins de Breslaw. Je ne parlerai pas des autres spécifiques que rapporte Etmuller; ils sont trop absurdes pour en faire mention.

Malgré cela, il convient lui-même du danger des astringents. Il savait qu'une dysenterie arrêtée mal à propos pouvait être suivie d'autres maladies mortelles ou très-dangereuses, telles que la pleurésie, l'esquinancie, la paralysie, une inflammation et un ulcère mortel au mésentère.

Nombre de médecins ont aussi blâmé les lavements dans ces maladies, de peur d'irriter l'ulcère du rectum, qui causait le ténesme. On sent l'absurdité de ce raisonnement. Je dirai que j'ai vu une dysenterie des plus redoutables guérie principalement par environ soixante lavements faits de décoction de fraise de veau, de cerfeuil et d'un peu d'amidon. Il faut, malgré cela, consulter les circonstances.

Il vaut donc mieux suivre la maxime d'Altomare, qui conseille de favoriser les évacuations naturelles, surtout si la nature est paresseuse, *nec integre videatur judicare.* Il conseille encore, d'après Aëtius et Alex. de Tralles, de n'arrêter le cours de ventre que lorsqu'il tend absolument à épuiser toutes les forces du malade, par des évacuations excessives. On verra la conduite de M. Z. dans ces cas-là. Il faut aussi savoir se borner dans l'usage des purgatifs, et ne pas perdre de vue cette maxime de Baglivi, dont on verra la vérité dans cet ouvrage : *Purgantia namque cum sint de genere remediorum refermentantium, interdum materiem in latibulis quiescentem subdita quasi face ad actum provocant, et ita febres vel exacerbant vel duplicant, vel jamjam recedentes revocant.* Il est aussi des espèces de dysenteries où les purgatifs seraient mortels : l'auteur a fait ses réflexions à ce sujet.

Les narcotiques ont été très-vantés dans la cure de ces maladies. M. Zimmermann n'a cependant pas cru aveuglément Sydenham. Il fait voir au contraire qu'il n'a eu que trop de raisons de se défier de ces médicaments, ou du moins de ne les donner qu'avec une extrême réserve. Alexandre de Tralles, Altomare, Hérédia, etc., quoiqu'en disent les médecins de Breslaw, n'en admettent non plus l'usage que dans les cas les plus urgents. Les conséquences funestes qu'en rapportent plusieurs écrivains dignes de foi, et en état de juger des choses, prouvent assez combien on doit éviter la pratique de Lindanus, qui voulait qu'on commençât toujours la cure de ces maladies par le laudanum. Rivière produit aussi des cures obtenues avec le laudanum seul; mais on peut répondre à ces assertions par ces paroles de Lower relativement à une autre maladie : *Nemo, præter te, unquam medicus, id se præstitisse scripsit, aut, opinor, credidit; verum hoc tibi et patienti fortuna meliori quam praxi contigit.* D'autres ont joint le laudanum aux sudorifiques, croyant par là solliciter une diaphorèse avantageuse en calmant les douleurs; mais ce mélange ne me paraît pas bien vu. Ce sont deux remèdes contradictoires, dont les effets ne peuvent être que nuisibles. Il est vrai que l'opium ou les narcotiques, sans excepter le terrible *napellus*, font suer ; mais c'est par un effet bien différent de celui des vrais sudorifiques. Cette sueur ne vient que du reflux des humeurs qui, ne trouvant plus de passage dans l'intérieur par la stupeur des parties, sont forcées de revenir à la circonférence. Or les sudorifiques agissent bien autrement. Les nar-

cotiques (1) attaquent décidément le principe vital, les sudorifiques le raniment. Les narcotiques n'arrêtent pas les progrès du mal, s'il y a quelque lésion aux intestins, et les médecins de Breslaw ont cité Minado en ces termes : *Ex opiatorum usu in defunctis vulnera magis putrida et sordidiora.* Aussi, après avoir approuvé la pratique de Sydenham, font-ils une distinction assez sensée ; mais on voit, par la suite de leurs réflexions, qu'ils n'entendaient guère l'application de ces médicaments. Sydenham convient lui-même des mauvais effets qu'il en a vus dans le *choléra morbus*, maladie si analogue aux flux de ventre : *Ita ut æger, inimico incluso, bello intestino indubie conficeretur.* Mais dans les cas dysentériques on a la liberté d'user des deux espèces d'évacuants ; et les vomitifs font souvent les trois quarts de la cure, si on s'en sert dès l'abord. M. Zimmermann ne laisse rien à désirer sur ce sujet.

Galien a donné lieu aux plus grands abus sur l'usage de la saignée, par le passage que j'ai rapporté ci-devant : d'autres ont cru devoir le suivre sans examen. La saignée, ont-ils dit, ne fait pas évacuer avec le sang les matières morbifiques de la dysenterie : donc elle est inutile. La fausse idée qu'on avait de l'effet de la saignée dans les fièvres putrides a donné lieu à ce raisonnnement absurde. D'autres ont soutenu l'usage de la saignée, en disant que ce n'était pas pour évacuer les matières morbifiques, mais pour faire révulsion : principe également faux ; la saignée n'est qu'évacuative. Quelques-uns ont objecté qu'en faisant cette révulsion, on attirait les matières morbifiques dans les secondes voies. Hérédia a traité cette objection de chimère, et a soutenu l'usage avantageux de la saignée. Il cite Claudin, qui se loue beaucoup des effets de la saignée dans une dysenterie épidémique des plus générales ; Houlier, Eustache, etc. pour appuyer son sentiment.

Cœlius Aurelianus s'opposait aussi à la saignée. Hippocrate ne permet non plus de saigner que lorsque le ventre est resserré ; mais le principe sensé d'Hippocrate ne défend pas de saigner dans le cas de pléthore sanguine, *consentiente ætate et viribus*, comme dit Houlier. Mercurial, Prosper Alpin et d'autres sont du même avis lorsqu'il faut calmer l'orgasme d'un sang tumultueux. Les médecins de Breslaw sont plutôt pour la négative ; et voici leur raisonnement : « Quiconque considérera à quel dessein la nature dirige le » mouvement du sang, surtout vers les » intestins (dans ces maladies), et par » quel mécanisme nécessaire le sang sort » de l'orifice des vaisseaux, certainement » ne passera que très lentement à faire » évacuer du sang. » Ils citent Sydenham pour appuyer cette réflexion. En supposant avec Sydenham, que, dans les fiè-

(1) Feu M. Rosen, premier médecin du roi de Suède, fait assez entrevoir ce qu'on doit craindre de l'opium, dont il détaille les effets en ces termes : « Les effets généraux que l'opium produit sur les » corps se réduisent à ceux-ci. Il cause » de grandes chaleurs, rend le pouls très- » fréquent, aussi bien que la respiration, » qui, outre cela, devient encore difficul- » tueuse. Il pousse les sueurs, qui souvent » ont l'odeur du médicament. Il supprime » les selles, les urines, rend le visage » rouge et bouffi, pousse le sang à la tête, » y cause de la douleur, de la pesanteur, » rend les yeux hagards, cause une es- » pèce de coma-vigil ou une grande envie » de dormir, mais sans sommeil ; et quel- » quefois un vrai sommeil, accompagné » de songes extraordinaires, et de beau- » coup d'agitation » : tous symptômes qui ne viennent que de la stupeur que ce médicament produit aux parties internes, d'où les humeurs et le sang sont obligés de refluer à la tête, aux membres et à la circonférence. Ce morceau est pris du Traité des maladies des enfants, que j'ai traduit depuis la version française de celui-ci. On joindra, si l'on veut, à cet avis, ceux de MM. Underwood et Armstrong, dont j'ai réuni les deux ouvrages sur les *Maladies des enfants du premier âge* : Paris, 1786, 1 vol. in-8°, chez Théophile Barrois.

vres, les mouvements et les excrétions du sang ne soient opérées par la nature que pour délayer et charrier les humeurs morbifiques résidantes dans les premières voies, on peut dire aussi que les efforts de la nature ne venant que d'un *nisus* forcé, il est bon de ne pas la livrer à elle-même, parce que l'expérience journalière prouve qu'elle va très-souvent trop loin, surtout lorsqu'il survient le concours d'une cause violente qui la détermine nécessairement aux plus grands troubles. Mais, de l'aveu même des médecins de Breslaw, il sort moins de sang, dans les flux dysentériques, qu'on le croit : il ne sera donc pas suffisant pour délayer et charrier les matières morbifiques, et encore moins pour empêcher l'effet redoutable que leur acrimonie peut faire sur les orifices des vaisseaux; car voilà ce qu'ils ont dû entendre dans leur réflexion, ou ce sont des mots vides de sens. D'ailleurs, s'il est résulté une dysenterie cruelle pour avoir flairé du sang pourri dans un bouteille, comme M. Z. le rapporte d'après Pringle, que n'a-t-on pas à craindre d'un sang qui ne peut que pourrir promptement dans les intestins par le contact des matières acrimonieuses qui s'y mêlent? N'est-ce pas même à cette putréfaction intestinale du sang qu'on doit attribuer presque entièrement la malignité qui survient dans ces maladies, au milieu des épidémies bénignes, surtout si le sang vient des intestins grêles? Outre cela, c'est encore moins par rapport au peu de sang qui sort dans ces flux, que par rapport à la faiblesse résultante de la saignée, qu'on doit la faire prudemment; et particulièrement pour ménager les forces de l'estomac, dont les fonctions sont si nécessaires dans la cure de ces maladies. Enfin ce n'est pas par la quantité de l'excrétion sanguine qu'on doit se régler en général sur l'usage de la saignée. On voit tous les jours de légères hémorrhagies causer des défaillances, et une saignée copieuse ne pas produire cet effet. En lâchant la ligature d'une saignée, après avoir piqué la veine, et en laissant couler le sang à volonté, on est presque sûr de causer une défaillance au sujet. Il perd cependant beaucoup moins de sang, avant de se trouver faible, que si l'on avait fait une saignée ordinaire. J'ai eu deux fois recours à cette manœuvre pour arrêter des hémorrhagies : ainsi les raisonnements des médecins de Breslaw sont mal fondés; mais tout leur traitement n'est guère mieux raisonné. M. Z. fait voir les avantages qu'on peut se promettre de cette évacuation, et les cas où il faut s'en abstenir.

Il me resterait à parler de l'usage du lait, de l'eau froide, et des fruits. L'usage du lait a eu ses partisans. On a prétendu qu'Hippocrate l'avait recommandé dans les flux dysentériques, et l'on a cité la maladie d'Eratolaüs au septième livre des Épidémies; mais ce livre n'est décidément pas d'Hippocrate : d'ailleurs l'extrémité où s'est trouvé ce malade, pour avoir fait d'abord usage du lait, prouve qu'il ne lui convenait pas alors, et que le médecin qui l'avait ordonné n'était pas Hippocrate. Le malade s'en est mieux trouvé par la suite, après les évacuations nécessaires. On a encore cité le livre des Affections internes, qui n'est pas non plus d'Hippocrate, et qui ne sent en rien sa médecine : d'ailleurs l'endroit cité est relatif à une autre maladie, où il a été prescrit pour procurer des selles. Mais le plus sûr, c'est qu'Hippocrate le défend expressément dans les cas de selles bilieuses et sanguines. (*Voyez* ses Aphorismes.) Galien, en ce point comme en mille autres, se contredit sans scrupule.

Les modernes l'ont, les uns blâmé, les autres beaucoup loué lorsqu'on y avait éteint quelque corps embrasé, comme du fer, des cailloux, à l'exemple de celui qu'avait pris Eratolaüs. Ils ont aussi eu égard à la nature du lait de différents animaux pour adoucir les humeurs, ou pour

solliciter les selles. Les uns l'ont écrêmé sur le feu, d'autres l'ont fait bouillir avec de l'eau. On verra ce que l'on doit en penser par ce que M. Z. en dit.

L'eau froide a été recommandée par Arétée et par Celse, qu'on peut voir pour s'instruire des circonstances. Les médecins de Breslaw blâment toute boisson froide. Il est très-sûr qu'il faut entretenir dans ces maladies une diaphorèse continuelle : c'est surtout pour cela que M. Lewis loue l'épicacuanha dans les dysenteries. Malgré cela, plusieurs médecins modernes ont beaucoup préconisé l'eau froide. Les avantages qu'on en a tirés dans des fièvres malignes, et même pestilentielles, devraient au moins donner occasion de réfléchir sur son usage. J'en ai vu des avantages marqués dans les maladies dysentériques, non épidémiques à la vérité, mais qui n'en étaient pas moins dangereuses. Les malades en usèrent surtout au déclin de la maladie, avec de l'amidon qu'on y avait délayé ; et j'ai vu combien Hérédia avait eu raison d'appeler l'amidon, *mordacitatum strenuus contemperator*. Quant aux fruits de l'année, voyez notre auteur qui les préconise beaucoup, bien loin de les regarder comme la cause du mal.

Je ne parlerai pas des spécifiques innombrables qu'on a proposés dans tous les temps pour guérir ces maladies. Le peu de soin qu'on a eu de distinguer les dysenteries des simples cours de ventre, ou d'en différencier les espèces et les degrés, a donné lieu à ces médicaments absurdes. Il n'en est presque pas un que Etmuller ne propose avec une crédulité qui n'est le caractère que de l'ignorance. Les médecins de Breslaw ont aussi eu recours au délire de Van Helmont. M. Z. en a dit assez pour en faire connaître le ridicule et le danger.

La dysenterie est en général une des maladies qui exigent le plus de raisonnement et de sagacité, vu ses nombreuses variétés qui font des différences essentielles. Quelquefois ce sont des fièvres stationnaires qu'elles prennent leur caractère ; mais souvent aussi elles ne tiennent en rien de la nature de ces fièvres, ni même des épidémies fiévreuses de la saison. Elles sont également bénignes ou malignes, après ou avant les chaleurs ou les froids. Ainsi il faut beaucoup de circonspection dans la recherche des causes. Les dispositions particulières des sujets contribuent aussi beaucoup au caractère des attaques individuelles ; et un sujet sera même pris d'une dysenterie de très-mauvais caractère, à cause de la situation de son domicile, etc., tandis que l'épidémie sera très-bénigne. M. Z. a fait les réflexions les plus sensées sur ces différents objets. Il montre aussi combien l'on doit être réservé à admettre un vrai caractère de malignité. Hérédia ne voulut même pas en reconnaître, dans les fièvres, d'étranger à celui qui peut résulter de la dépravation spontanée des humeurs : aussi fronde-t-il, avec F. Plater, tous ces prétendus alexipharmaques, qui ont été l'idole des médecins des derniers siècles. Quelle vertu avaient les trente feuilles d'or que Fernel ordonnait à un ambassadeur d'Angleterre, ou les pierres précieuses qu'on a si judicieusement proscrites de l'usage de la médecine ? Le temps fera voir aux médecins qu'il est encore nombre de médicaments à proscrire, quoiqu'on les prodigue si inconsidérément aujourd'hui dans quantité de maladies ; mais souvent l'homme n'est sage que quand il a eu lieu de se repentir de ses erreurs. L'expérience apprendra quels avantages on doit se promettre de l'usage du mercure dans le traitement de quelques dysenteries opiniâtres. (M. Thomas Houlston, médecin de l'hôpital de Liverpool, vient de proposer, avec éloge, ce médicament. Mais il paraît par son ouvrage, que les dysenteries pour lesquelles il a été employé, étaient la conséquence d'anciennes affections du foie, survenues dans des cli-

mats très-chauds, et de fièvres de long cours. Son ouvrage, qui fait 72 pages in-8°, mérite attention. *Lond.* Mais ceci sort du plan de M. Zimmermann, de même que le cas singulier qui est rapporté dans le recueil d'écrits allemands, sur les maladies de la poitrine et du bas-ventre, publié par M. Eschenbach. Leipsic, in-8°.)

Enfin, pour résumer, la dysenterie peut être considérée comme individuelle ou épidémique, comme cours de ventre, ou comme excrétion sanguine. Comme cours de ventre, c'est par les causes et par la fièvre qui s'y joint, qu'on doit en déterminer le caractère et le traitement, en observant que c'est un effet avantageux de la nature qui cherche à sauver le sujet. Comme excrétion sanguine, ce n'est que dans des cas très-rares qu'elle n'est pas dangereuse : parce que toute hémorrhagie qui arrive par des voies extraordinaires ne vient que de violence, et est conséquemment mauvaise, tant en elle même que par ses suites, au moins à parler généralement. Comme cours de ventre, elle n'exige que les règles de prudence nécessaires pour conduire les efforts de la nature, de manière que les sujets n'évacuent rien que de nuisible, et qu'ils soutiennent bien ces évacuations. Comme excrétion sanguine, il faut apporter toute son attention à en prévenir les suites, ou à l'arrêter sans violence, et à temps convenable. Tel est, en deux mots, l'objet des réflexions de M. Zimmermann. J'ai cru ces réflexions préliminaires nécessaires, pour me dispenser de joindre, en plusieurs endroits, des remarques sur différents articles controversibles en apparence, faute d'avoir prévenu de ce que d'autres médecins ont pensé avant l'auteur de cet excellent ouvrage. Le grand point, *c'est de saisir à propos toutes les circonstances des maladies et des médicaments*, disait Hippocrate : μέγα τὸ ποσον ἐυστόχως ἐς δύναμιν ξναρμοσθέν.

TRAITÉ

DE LA DYSENTERIE.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA DYSENTERIE ÉPIDÉMIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DES LIEUX OU CETTE MALADIE S'EST MANIFESTÉE.

La dysenterie a fait ses ravages cette année (1765) dans le canton de Berne, dans le landgraviat de Thurgau, et en différents endroits de la Suisse et de la Souabe : elle a été très-considérable dans les pays autrichiens limitrophes de nos cantons. Elle se montra dès le mois de juin, à deux lieux de chez moi, dans un village du district de Wildenstein, canton de Berne, et y régna jusqu'au mois d'août. En juillet et août elle se manifesta à Brugg, et fut assez violente dans le district de Murten, allié de Fribourg. Le district d'Arwengen en fut attaqué au mois d'août; et quinze jours après elle parut dans la ville d'Arau. Quantité de personnes se sentirent attaquées de cette maladie les unes après les autres dans cette ville, vers la fin de ce mois, et cela en très-peu de temps. Il en réchappa un grand nombre, mais il en mourut aussi beaucoup, et presque en même temps. On ne compte dans Arau que dix-huit cents habitants; annuellement il n'y meurt que quarante à cinquante personnes; mais cette année; depuis août jusqu'en octobre, il y est mort soixante-quatre personnes.

Au commencement de septembre la dysenterie se manifesta avec assez de violence dans les pays du district de Wildenstein, qui avoisinent notre province; elle n'y avait pas paru auparavant. Les paroisses de Densburen, de Thalheim et de Rhein, en furent attaquées dans plusieurs villages de leurs dépendances. Ce fut vers le milieu de septembre que la maladie monta au plus haut période, comme partout ailleurs. Elle passa de temps à autre à Brugg, fut peu considérable à Kœnigsfeld et dans le marquisat de Baden. Vers le milieu d'octobre la maladie ne régnait plus dans le district de Wildenstein ; cependant on y voyait encore çà et là quelques malades. Il y eut en général dans ce district deux cent vingt et quelques malades, depuis juillet jusqu'en octobre; et il en est mort cinquante-cinq. — Dans les premières semaines de septembre la dysenterie fit les proprès les plus rapides dans le district de Biberstein, et dans le comté, très-peuplé, de Lentzbourg. Elle fut aussi considérable dans ceux de Murten et d'Arwangen. De trois cent ving-sept ma-

lades qu'il y eut dans six villages de celui de Murten, depuis juillet jusqu'en novembre, il en est mort cinquante-six; et quarante-sept sur deux cent quarante-sept qui en furent attaqués dans onze villages de celui d'Arwangen, depuis août jusqu'en novembre. Dans celui de Biberstein, il en est mort cinquante-quatre sur deux cent sept qui en furent pris dans trois villages, en septembre et octobre. Sur mille quatorze malades de trente et un villages, il en périt trois cent huit dans le comté de Lentzbourg.— Le canton de Zurich ne s'en est ressenti que dans le district de Knonau. Elle avait déjà attaqué ce pays l'année précédente, et s'était portée du nord-est au sud-est. Cette année elle y a commencé où elle avait fini l'année précédente, et a suivi la même direction; de sorte qu'elle a attaqué les endroits qui avaient été épargnés. On ne s'en est pas aperçu dans les autres parties de cet heureux canton; il n'y eut même, dans la ville de Zurich, que quelques personnes attaquées de dysenterie, et une ou deux personnes en moururent. — La ville de Solurne et les environs en furent attaqués vers la fin d'août, ce qui dura jusqu'à la mi-novembre. De cent soixante malades, il en est mort trente. — La maladie se manifesta à la mi-août dans le landgraviat de Thurgau. Elle y attaqua d'abord les habitants de la partie la moins peuplée du nord de l'Ottenberg : elle y fut des plus dangereuses. La maladie s'y manifestait dès l'abord avec les symptômes les plus mauvais : les malades en mouraient presque tous, et en peu de jours, s'ils n'observaient le régime le plus strict. Insensiblement le mal se porta dans la partie la plus peuplée de l'Ottenberg, et y fit des progrès si rapides, qu'il n'y avait presque pas une maison où deux ou trois personnes ne fussent attaquées; et, en général, dans la plupart des familles, il restait à peine une ou deux personnes en état de secourir les malades. L'épidémie y fut terrible. Comme ces gens ne voulurent s'astreindre à aucun régime convenable, la plupart moururent de cette épidémie. A la fin ils se rendirent aux remontrances, quand ils entendirent la cloche des morts bruire sans cesse autour de leurs maisons. La violence du mal diminua à proportion que la chaleur diminuait, et les morts ne furent plus si nombreux : on cessa enfin de perdre des malades. Vers le milieu de septembre la ville de Frauenfeld en fut attaquée, avec quelques châteaux et quelques villages. La maladie y dura jusqu'au commencement de novembre.

Le nombre des malades et des morts fut très-considérable dans les dépendances de Thurgau. Sur trois mille cinq cents habitants qui composent les communes de Burglen, Weinfelden et Marstetten, il y eut près de deux cents malades, dont il mourut cent cinquante. Sur seize familles, il mourut, à Dingenhart, treize personnes. Dans les paroisses de Sulgen et Berg, qui contiennent plus de quatre mille habitants, il mourut, depuis le 8 septembre jusqu'au 8 novembre, cent quatorze personnes, dont les trois quarts du sexe masculin, et le reste du sexe féminin. De ces morts il y en eut cinquante-un de six ans, vingt-sept depuis sept ans jusqu'à quinze, vingt-six depuis seize ans jusqu'à cinquante, et quatorze depuis cinquante-un ans jusqu'à soixante-quatorze. Enfin cinq communes perdirent deux cent-cinquante-huit personnes. — En Souabe, la maladie commença, vers le milieu de juillet, dans Ravensbourg. Il y avait déjà à la fin du mois plus de cinquante personnes de malades. Les choses semblèrent ne pas aller plus mal en août, au moins le nombre des malades n'augmenta-t-il pas; mais vers les jours caniculaires le mal devint extrême avec la chaleur. Le nombre des malades augmenta tous les jours jusqu'au milieu de septembre, où il commença à diminuer, et cessa entièrement au commencement d'octobre. Tous les endroits situés au nord et à l'est de Ravensbourg en furent exempts; tandis que tout ce qui était au sud et à l'ouest en fut plus ou moins attaqué. Cette ville fut la limite du mal : il n'y eut même qu'une moitié de la ville qui s'en ressentit; dans l'autre il y eut des rues entières où l'on ne s'aperçut de rien; et le mal ne se montra que çà et là dans quelques maisons de cette seconde partie de la ville. Il y eut au moins deux cents malades dans Ravensbourg, et dans les dépendances le nombre des malades fut aussi très-considérable.

Nous voyons donc que la dysenterie commença en juin, monta à son plus haut degré en août et septembre, commença à décroître partout vers octobre, et cessa, en grande partie, au milieu de ce mois. Cependant au milieu de novembre quelques personnes en étaient encore attaquées : je vis même, vers la fin de novembre et en janvier de l'année

suivante, quelques gens pris d'une dysenterie bénigne dans le plus grand froid. Ce fut aussi vers le même temps, et dans la même constitution de l'air, que ce qu'on appelle chez nous fièvre putride, et la pleurésie putride, commencèrent à se manifester avec violence à Lausanne, se portant au loin, jusque chez nous, et s'étendant même dans les provinces des pays autrichiens et de la Souabe qui confinent aux nôtres.

CHAPITRE II.

DESCRIPTION DE LA MALADIE PAR SES SYMPTOMES.

Nombre de personnes étaient attaquées sans le moindre signe précurseur, surtout dans les cas dangereux ; dans d'autres, la maladie se faisait pressentir, et quelquefois elle venait par degré. — Les sujets les plus dangereusement malades éprouvaient d'abord un froid universel qui durait plus ou moins, quelquefois long-temps et considérable. Quelques-uns ne sentaient qu'un léger frisson : il revenait quelquefois dans le cours de la maladie, et se changeait en une chaleur assez grande. Tous éprouvaient une prostration extrême à la première attaque de la maladie ; mais c'était surtout dans l'épine du dos et dans les lombes qu'ils sentaient cette faiblesse. Les douleurs de ventre se firent sentir avec une extrême violence dès le commencement ; les évacuations ne se faisaient pas aussitôt chez quelques-uns ; plusieurs étaient d'abord très-resserrés, sentant de grandes douleurs d'estomac, et se trouvant plus mal que ceux qui devaient aller à la selle dès l'abord. — Presque tous se plaignaient dès le commencement d'amertume dans la bouche, et d'envies de vomir continuelles. Nombre de malades vomissaient, immédiatement après le frisson, une matière bilieuse. Le vomissement devenait extrême chez quelques-uns dès le premier jour, et ils se sentaient soulagés. Chez plusieurs autres, l'envie de vomir avait lieu dans les progrès de la maladie, et ils étaient soulagés par les vomissements jusqu'au quatrième jour. Ceux qui, dès le commencement, eurent recours au vin, ou à d'autres choses échauffantes, rejetèrent tout pendant plusieurs jours, se plaignant de mal de cœur, et se trouvèrent dans le plus grand danger.

Le frisson était suivi de chaleur ; et, dans les cas les plus dangereux, quelques malades éprouvaient un mal de tête énorme. La fièvre dès l'abord paraissait fort traitable dans la plupart des malades, mais elle devenait toujours plus considérable dans le cours de la maladie. Dans les cas d'un extrême danger elle était quelquefois imperceptible, et le pouls infiniment faible ; quand il n'y avait pas ce grand danger la fièvre était souvent très-forte. Je m'aperçus dans quelques malades d'un trouble total dès le commencement, dans d'autres d'un assoupissement permanent : or, c'étaient les enfants surtout qui se trouvaient dans ce dernier cas lorsqu'il y avait un grand danger. Quelques personnes, après une légère attaque, se trouvaient dans l'état le plus critique : peu avaient la fièvre dès l'invasion. Les selles étaient encore jaunes au troisième jour, et peu fétides ; mais après ce période la bouche devenait amère, et la violence de la fièvre augmentait en raison de la plus grande variété (1) des couleurs des selles. — Je trouvai toujours les selles délayées, mais souvent aussi glaireuses. Chez beaucoup de sujets elles étaient sanguinolentes dès le premier jour, dans d'autres plus tard. Dans les cas dangereux, les plus petits enfants même rendaient dès l'abord beaucoup de sang caillé ; et j'ai vu des enfants lâcher sous eux une grande quantité de sang les premiers jours. Bientôt après il paraissait alternativement une matière toute verte. Chez la plupart, les selles étaient en même temps blanches, rouges, jaunes, brunes, vertes, et quelquefois noires, très-souvent d'une odeur putride, et quelquefois toutes cadavéreuses. Chez ceux qui ne prirent aucuns médicaments, les selles restèrent huit jours entiers toutes blanches et sans douleurs ; et ensuite huit jours rouges avec les plus vives douleurs ; après cela rouges, blanches, et peu douloureuses pendant plusieurs semaines.

Les malades le moins en danger allaient à la selle vingt fois le jour, quelques-uns jusqu'à quarante et cinquante fois. J'ai sauvé quelques malades qui avaient été jusqu'à près de deux cents fois à la selle en douze heures ; et leurs selles étaient même si abondantes qu'ils s'imaginaient rendre leurs intestins dissous. Les douleurs de ventre étaient tou-

(1) Voyez Aphorism., sect. 4, 21.

jours plus violentes avant les selles, et c'était un avantage de les voir cesser après les évacuations. Dans quelques malades elles étaient excessives; mais, dans les cas dangereux, elles mettaient les malades au désespoir. Il s'y joignait, dans le cours de la maladie, une vive douleur dans l'épine du dos, quelquefois une ardeur d'urines, et, presque dans tous les sujets, un ténesme. — Dans les cas les plus critiques, la poitrine était serrée. Je remarquai partout une perte d'appétit, et des insomnies continuelles. La plupart avaient une soif inextinguible. Presque tous étaient obligés de garder le lit par leur extrême faiblesse. Quelques-uns cependant se soutenaient encore hors du lit; et, dans ses légères attaques, les sujets allaient et venaient. — Beaucoup suaient, mais en vain.

Les attaques dangereuses duraient quelquefois quatorze, seize jours, surtout quand on ne pouvait pas solliciter les évacuations convenables les premiers jours: néanmoins la plupart de mes malades se rétablirent en cinq ou six jours. Chez quelques sujets qui avaient été violemment attaqués, il arrivait une paralysie à la bouche, à la langue; dans d'autres, à toute la partie inférieure du corps: dans quelques-uns, elle était universelle au moment même où la maladie paraissait comme ne plus exister. Je vis, dans un seul sujet, une chute du rectum après la cure la plus heureuse. Mes malades n'ont point éprouvé de récidives, sinon un seul sujet qui en éprouva deux: la première, par un mouvement violent de colère; la seconde, pour s'être levé la nuit et être sorti dans la rue plusieurs fois par une pluie considérable. — Les malades attaqués le plus dangereusement étaient pris d'une vraie fièvre miliaire. Ils eurent en même temps des abcès sur le corps, lorsque la maladie était montée au dernier période, s'ils avaient négligé les évacuations nécessaires. Le plus grand mal qui arrivait aux petits enfants dans les cas critiques, était un spasme et un retirement de nerfs, qui avait lieu dès le commencement: ces enfants en perdaient même toute sensibilité. Lorsque la maladie tournait à la perte des sujets, les douleurs ne cessaient pas après les selles; elles devenaient plus aiguës d'un jour à l'autre: les selles étaient toujours abondantes; il survenait un hoquet; et le ventre se gonflait: pour lors plus de douleurs. La mort terminait tout (particulièrement pour ceux qui avaient bu du vin), le cinquième, huitième, neuvième, quatorzième jour, ou plus tard. — Il survenait aussi un danger extrême pour ceux qui, dans les cas critiques, avaient pris des médicaments au commencement de la maladie, et les avaient aussitôt quittés. Quoiqu'ils parussent se rétablir sept ou huit jours après, la maladie devenait néanmoins fort longue, s'ils n'en mouraient pas. Nombre de ceux qui ne prirent aucun médicament, eurent une petite dysenterie très-longue, des coliques, un ténesme, rendaient même du sang dans leurs selles glaireuses, éprouvèrent un grand abattement dans tous les membres, des frissons fréquents, de grandes sueurs, des indigestions, une oppression d'estomac pour peu qu'ils mangeassent. Quelques-uns se sentirent une goutte vague; d'autres, et même des enfants, devinrent hydropiques; et plusieurs eurent longtemps les pieds enflés. D'autres, en qui le mal paraissait vouloir cesser, eurent à la suite une vive douleur dans les lombes et des spasmes permanents.

Les attaques les plus légères se manifestaient par une lassitude, un frisson, une envie de vomir, des coliques plus vives, des selles peu abondantes et moins douloureuses. Les selles étaient en grande parties blanches; les aliments sortaient crus; quelques jours après il y paraissait du sang: au moins on en voyait quelque teinte légère. — Au commencement ou à la fin de l'épidémie, et surtout le long des limites où elle se porta, quelques sujets n'éprouvèrent que de violentes coliques qui durèrent cinq, six, et quatorze jours, sans cours de ventre; les malades au contraire étaient plutôt constipés. Je trouvai cependant leurs selles assez mêlées de sang, et blanches comme du pus, dès que je leur eus fait prendre des purgatifs; et ceux qui négligèrent ces médicaments furent enfin pris de la plus violente dysenterie. — Nombre de sujets n'avaient qu'un cours de ventre douloureux, qui ne durait que quelques jours chez la plupart: leurs selles me parurent cependant bilieuses et écumeuses. Je vis un pareil cours de ventre durer six semaines chez un petit garçon. Je ne lui prescrivis aucun médicament, pensant que ce dévoiement le guérirait d'une autre maladie qui lui revenait tous les ans; et je ne me trompai pas. — Quelques-uns de ceux qui ne furent pas pris de la maladie où elle régna, mais qui avaient soigné les malades, ou demeuré dans les

mêmes maisons qu'eux, furent attaqués, après l'épidémie, de nombre d'abcès à la poitrine, sous les bras, aux genoux et aux jambes : quelques-uns en eurent même sur la tête et par tout le corps : d'autres eurent des vessies blanches au lieu d'abcès; cependant aucun d'eux ne fut tenu au lit. — Tout ce que je rapporte ici, d'après l'attention la plus sérieuse sur les objets de l'art de guérir, n'est pas uniquement ce qu'on a observé dans cette terrible épidémie. D'autres de nos médecins ont encore remarqué différents symptômes : mais ceci suffit au but que je me propose.

CHAPITRE III.

EXPOSITION DE LA MALADIE PAR SA NATURE.

Les observations que Sydenham a faites sur la (1) dépendance mutuelle des épidémies d'une année se trouvèrent entièrement vraies cette année-ci ; car la dysenterie, accompagnée de fièvre putride, se manifesta après nombre de fièvres de cette nature. — Nombre de sujets avaient été attaqués de fièvres putrides, surtout dans le canton de Berne, depuis la fin de 1764, jusqu'à Pâques 1765, et même plus tard. Cette fièvre avait presque toujours son siége sur la poitrine, et c'était une espèce de pleurésie : quelquefois cependant elle faisait abcéder le foie, ou laissait une gangrène dans les intestins ; on a même trouvé le cœur enflammé et gangrené dans quelques sujets. Ce dernier cas était rare : c'était en général sur la poitrine que se jetait la maladie. — Le conseil de santé de Berne a cherché à sauver quelques milliers de sujets, en y envoyant des médecins, et on en a réchappé un assez grand nombre vers le printemps. La maladie se porta du canton de Berne dans celui de Soleure, dans le même temps; la terreur l'y avait devancée. Il mourut un dixième des malades dans celui de Soleure; et, en juin 1776, je remarquai encore différents sujets pris de maux lents et opiniâtres. La maladie parut dans nos contrées en avril et mai 1766 ; et je vis encore en juin quelques fièvres putrides dans le même temps et dans les mêmes villages où se manifesta d'abord la dysenterie. La même chose était arrivée, en 1755, aux environs de Lausanne : la dysenterie y était devenue épidémique en automne, après le décroissement de quantité de fièvres putrides. — La ressemblance qu'il y eut entre notre dysenterie et les fièvres putrides antécédentes se voit assez par la ressemblance des symptômes des deux maladies, par celle de la méthode curative qui a le mieux réussi dans les deux maladies, et même par la ressemblance des effets qui suivirent les fautes que l'on commit dans l'un et l'autre cas.

Les fièvres putrides attaquèrent si subitement, en mai 1765, les enfants et les adultes de nos environs, que d'un moment à l'autre ils étaient bien portants et très-malades. J'ai néanmoins remarqué, quelques jours avant l'attaque proprement dite, un grand sentiment de froid aux pieds et aux mains, un frissonnement; mais en général l'attaque était subite : c'est ce qui arriva aussi dans la dysenterie. Dans les fièvres putrides, tous les malades, violemment attaqués, eurent dès l'abord un frisson général qui durait plus ou moins, quelquefois longtemps et très-fort; plusieurs n'en sentirent qu'un léger; d'autres ne le sentirent que dans le cours de la maladie, de temps à autre, et il y avait une alternative de chaleur : il en fut de même dans la dysenterie. Dans les fièvres putrides, tous éprouvèrent un abattement extrême à la première invasion de la maladie, mais surtout à l'épine du dos et aux lombes : il en fut de même dans la dysenterie. — Dans les fièvres putrides, tous se plaignirent, dès l'abord, de l'amertume de la bouche, et d'envies continuelles de vomir; nombre de malades vomirent après le frisson une matière bilieuse; chez quelques-uns le vomissement était excessif dès le premier jour; ils en étaient soulagés; et plusieurs eurent aussi envie de vomir dans les progrès de la maladie : cela arriva dans la dysenterie. Dans les fièvres putrides, le frisson était suivi de chaleur, et très-souvent d'un mal de tête extrême : la fièvre paraissait d'abord modérée chez la plupart des sujets, quand ils ne s'échauffaient pas avec du vin ou de l'eau-de-vie; mais dans le cours de la maladie elle devenait plus considérable. Dans les attaques les plus violentes, la fièvre était sourde, trompeuse, indéterminable : le pouls était très-faible : quelques sujets tombaient dans un assoupisse-

(1) Voy. Aphorism., sect. 5, 7, de mon Edit.

ment des plus dangereux. Il en fut de même dans la dysenterie. Dans les fièvres putrides, les matières vomies étaient bilieuses, quelquefois teintes de sang ; les selles jaunes, vertes, d'un brun noirâtre, d'une puanteur extrême, et quelquefois cadavéreuse. Dans les fièvres putrides, les matières expectorées teintes de sang n'étaient pas un signe d'inflammation des poumons ; car ce sang disparaissait moyennant un vomitif : il en fut de même par rapport aux selles dans la dysenterie. Dans les fièvres putrides, l'appétit était perdu, plus de sommeil : la prostration était extrême dès le prémier jour dans les cas critiques ; les malades tombaient assez souvent en défaillance : les sueurs excessives furent inutiles durant toute la maladie chez ceux qui avaient négligé les purgatifs les premiers jours : ces sueurs ne procuraient aucun soulagement : le plus souvent elles n'étaient que symptomatiques et jamais critiques. Il en fut de même dans la dysenterie.

Dans les fièvres putrides, si la maladie durait quelque temps, il paraissait une éruption miliaire, et quelquefois de grandes vésicules qui venaient à suppuration lorsque l'on n'avait pas fait évacuer abondamment la matière bilieuse par des purgatifs : quelquefois aussi cette éruption cessait par un dévoiement qui survenait spontanément. A Soleure cette éruption disparut aussitôt qu'on se servit de vomitif au commencement de la maladie ; mais je vois, par nombre d'exemples, que cette éruption a encore lieu dans notre ville par la mauvaise manœuvre dont on la sollicite, pendant même plusieurs semaines, dans toutes les fièvres putrides : ce qui prouve évidemment que cette éruption n'est qu'un effet accidentel de la mauvaise pratique, loin d'être critique. On avait déjà remarqué à Breslaw, dès le commencement de ce siècle, qu'il survient assez souvent dans des dysenteries une pareille éruption, mais mortelle ; et dans Nimègue on observa aussi, en 1736, une semblable éruption à la fin de la maladie : ce qui n'était pas rare. Dans la dysenterie qui fut épidémique dans le canton de Zurich, en 1764, cette éruption paraissait quelquefois au moment d'une mort prochaine. J'observai aussi dans notre dysenterie une éruption miliaire symptomatique des plus dangereuses chez ceux qui avaient négligé les purgatifs convenables ; et une éruption psorique, critique chez les sujets qui avaient soutenu heureusement une violente dysenterie. — Dans les fièvres putrides, jamais on n'abandonna heureusement la cure des maladies aux évacuations naturelles, dans les cas dangereux ; l'art procurait ces évacuations plus avantageusement : il en fut de même dans la dysenterie. Dans ces fièvres il survenait quelquefois une inflammation aux autres effets de la matière putride ; ces cas-là étaient d'un danger extrême ; on remarqua même souvent que peu de temps avant la mort le ventre se gonflait, et que la gangrène suivait immédiatement l'inflammation : il en fut de même dans la dysenterie. J'ai souvent remarqué, dans les fièvres putrides, que la maladie se prolonge quand le malade ne permet pas au médecin de le débarrasser de la matière bilieuse qui cause sa faiblesse, et de dégager, par des médicaments convenables, ses humeurs, de la corruption qui y reste. J'ai aussi observé que la cure est absolument imparfaite quand on a souvent changé le traitement, au lieu de persister dans l'administration des moyens convenables. Il en fut de même dans la dysenterie.

Lorsque ces fièvres putrides régnèrent, il parut en même temps quelques légères affections tenant de la même nature, accompagnées de symptômes très-peu considérables ; on les faisait cesser aisément, et elles disparaissaient aussi d'elles-mêmes. Il en fut de même dans la dysenterie. Une chose digne de remarque, ce sont ces abcès et ces grandes vessies qui parurent sur les sujets qui avaient été épargnés par l'épidemie dysenterique ; ce qui manifestait une dépravation des humeurs. — Dans les fièvres putrides, tout dépendait de l'évacuation prompte de la matière bilieuse : la fièvre cessait dès que l'on avait suffisamment débarrassé le corps de la matière corrompue ; et cette maladie si redoutable ne me paraissait pas difficile à guérir en m'y prenant de cette manière. En effet, j'ai guéri nombre de fièvres putrides en deux, trois, quatre, cinq et six jours : preuve qu'une bonne méthode est le meilleur spécifique. Je ne me fis même aucun scrupule de pousser les évacuations lorsque le danger paraissait le plus grand, et que les autres médecins abandonnaient les malades à leur triste sort ; j'ordonnai des vomitifs le onzième jour même, et jusqu'au vingt, avec les plus heureux succès. J'ai aussi fait ces-

ser par les vomitifs les mauvaises suites de fièvres putrides : par exemple, j'ai guéri une toux des plus opiniâtres avec le soufre doré d'antimoine. La même chose arriva dans la dysenterie. — L'ipécacuanha, le tamarin, la crème de tartre, tous les acides du règne végétal, et le soufre doré d'antimoine, furent mes médicaments triomphants dans les fièvres putrides : dans la dysenterie, au lieu de soufre doré, on se servit avec beaucoup d'avantage du (1) verre d'antimoine ciré. — Dans les fièvres putrides, je craignais extrêmement lorsque tout se disposait à un meilleur état, parce qu'alors les malades, ou les assistants, manquaient aisément, par négligence, à l'exactitude du régime prescrit ; ce qui devenait mortel : j'eus la même chose à craindre dans la dysenterie. J'observai aussi, dans les deux cas, que le vin était également nuisible et pernicieux. — Mais j'aperçus la parfaite ressemblance des deux maladies par la manière dont les symptômes des fièvres putrides avaient insensiblement cessé après l'usage des moyens curatifs ; tandis qu'ils devenaient opiniâtres et plus violents pour peu qu'on négligeât ces moyens curatifs ; prenant alors une toute autre apparence, et dégénérant en symptômes les plus redoutables, lorsque le malade et le médecin ne remplissaient pas bien leur devoir.

Cette ressemblance remarquable entre nos fièvres putrides et notre dysenterie nous fait donc connaître le caractère et la nature de notre dysenterie de la manière la plus évidente, sans qu'il soit besoin que je dise que cette maladie fut accompagnée d'une fièvre bilieuse, ou autrement d'une fièvre putride. Comme les fièvres putrides ne sont contagieuses que dans certaines circonstances, de même notre dysenterie ne le fut pas non plus d'elle-même. J'ai vu nombre de gens aller et venir parmi les malades sans être atteints de la maladie : plusieurs suivirent les conseils que je leur donnai pour s'en garantir ; mais plusieurs ne les suivirent pas et en furent exempts. Dans nombre de maisons, presque tout le monde fut malade, non en même temps, mais les uns après les autres, et dans plusieurs autres maisons il n'y eut qu'un malade. Cela n'est pas surprenant. La disposition du corps et de l'esprit sont toujours des causes plus ou moins déterminantes qui rendent les uns plus susceptibles de maladies que les autres. La nature contagieuse de la dysenterie est aussi très-différente ; car, dans une épidémie dysentérique, accompagnée d'ailleurs d'une fièvre putride, la maladie peut être extrêmement différente en raison du degré de putridité. Tous ceux qui étaient dangereusement malades, dans notre épidémie, eurent une fièvre putride au plus haut degré : au contraire, dans les légères attaques nombre de sujets ne se sont pas sentis de la fièvre : les selles n'étaient pas non plus d'une odeur également fétide. Or, la nature contagieuse de la dysenterie réside particulièrement dans les selles, dont la puanteur seule a souvent donné la maladie aux gens les plus sains et même aux animaux qui en eurent l'odorat frappé. Pringle a vu la dysenterie se manifester pour avoir flairé du sang pourri dans une bouteille ; car l'odeur du sang pourri produit particulièrement cette maladie. Il est possible de se boucher le nez, et cependant (1) d'en être attaqué ; car la vapeur putride s'attache aux habits, et la contagion dysenterique gagne aussi d'un sujet à l'autre, lorsqu'elle est à un haut degré ; et souvent celui dont les habits ont porté la contagion n'en est pas pris.

Les fœtus dans le ventre des mères en furent aussi naturellement attaqués avec elles. Une femme de la ville de Frauenfeld, qui eut la maladie quatorze jours avant et après ses couches, mit au monde un enfant attaqué de la maladie : il en mourut le troisième jour. Cependant cet exemple ne prouve pas sans réplique. Il me semble qu'en général notre dysenterie ne devint contagieuse que par la malpropreté et le nombre des malades réunis les uns près des autres dans de très-petits appartements, et qu'autrement elle ne l'aurait pas été ; et si plusieurs en ont été pris en même temps, on doit rapporter cela à une cause étrangère générale qui se fit sentir à tous, plutôt qu'à la nature de la maladie même. — Après avoir déterminé l'espèce de cette maladie, je passe actuellement avec la plus

(1) Voyez une addition à la fin du volume.

(1) Les molécules putrides se portent aussi dans la bouche, s'avalent avec la salive ; et c'est presque toujours par là que se gagnent les maladies contagieuses : les symptômes le prouvent assez.

grande crainte à la recherche de ses causes éloignées et prochaines. Des gens d'un esprit borné seront peut-être peu contents de cette recherche, parce qu'ils s'imaginent que l'homme n'est réellement savant que lorsqu'il sait tout : mais moi, au contraire, je dois avouer, ici comme ailleurs, mon ignorance; parce que je m'imagine qu'il est plus sage d'observer attentivement les effets de la nature, que de les définir d'après des principes arbitraires. — La température de cette année parut propre à produire cette maladie. Le temps fut très-variable en juin, mais en grande partie humide ; et quand le soleil paraissait, la chaleur était étouffante. Le mois de juillet fut presque aussi inconstant, quoique sans une chaleur aussi grande. Le mois d'août fut jusqu'à la moitié nébuleux et pluvieux : ensuite nous eûmes des jours sereins et chauds, mais en même temps des nuits extraordinairement froides. Le ciel fut toujours clair chez nous jusqu'à la mi-septembre. Le milieu du jour fut extrêmement chaud, et d'un froid insupportable le matin, le soir, mais surtout la nuit : après cela l'air fut nébuleux, humide, frais, et les jours sereins furent suivis de pluies. Octobre fut très-variable, mais généralement frais; la fin du mois se termina par des tempêtes, des pluies et un froid assez sensible. La transpiration fut ainsi sollicitée, et plus fortement arrêtée par cette alternative de chaleur et de froid. Cette excrétion corrompue des corps se supprima donc en grande partie, et fut contrainte de se répandre dans les cavités intérieures. En effet, j'ai observé que ceux qui s'étaient fort échauffés, et ensuite refroidis, furent particulièrement attaqués de la maladie, surtout s'ils avaient bu de l'eau froide en abondance, lorsqu'ils étaient en une si grande sueur. C'est par cette cause qu'il semble que la plupart de nos paysans en furent attaqués.

Ce n'est pas le froid qui succède après la chaleur, et continue, mais l'alternative de chaleur et de froid, qu'on regarde en général comme la cause de la dysenterie. L'air froid du matin, avant le lever du soleil, la chaleur ardente qui le suit au milieu du jour, le froid et la fraîcheur qui succèdent au retour de la nuit, passent avec raison pour la principale cause occasionnelle des fièvres malignes des camps en Hongrie, et surtout pour la cause qui rend les fièvres d'automne et les dysenteries plus fréquentes et plus mauvaises dans ce pays-là qu'ailleurs. Or, nous eûmes particulièrement cette température dans les lieux où la dysenterie a fait ses plus grands ravages. Néanmoins cette maladie n'a pas paru en beaucoup d'autres endroits dans le même temps, et lors de la même température. Elle avait même déjà paru lorsque l'on n'éprouvait pas cette alternative de froid et de chaleur. Elle s'est aussi quelquefois manifestée au commencement du printemps, lorsqu'un froid considérable avait été suivi subitement d'une grande chaleur. Au contraire, on a vu paraître un cours de ventre et une dysenterie sur les vaisseaux hollandais lorsqu'il faisait froid. Cependant il est vrai que le froid fait cesser le plus souvent les épidémies dysentériques. Pour parler comme Hippocrate, le vent de midi parut nous causer quantité de fièvres putrides en 1764. Mais dans une même température, souvent nous n'avons pas ces fièvres. Nous voyons même des fièvres putrides dans les plus grands froids. En effet, ce fut pendant ce froid excessif du commencement de 1766 que nous vîmes chez nous les fièvres putrides, et surtout les pleurésies de même nature, de même que les fièvres malignes, faire des ravages tels que nous n'en avions jamais vu. Les mêmes températures ne sont cependant pas suivies des mêmes maladies, et les (1) mêmes maladies se manifestent pendant des températures toutes différentes. Ainsi je ne comprends pas comment on peut déterminer avec tant de confiance la manière dont une telle température a produit telle épidémie, comme s'il était impossible que cela arrivât autrement. Tout ce que je puis donc conclure des observations précédentes, c'est que l'alternative de froid et de chaleur a beaucoup contribué à cette dysenterie terrible. — J'avouerai aussi que j'ignore pourquoi, dans une même température, tant d'endroits ont été exempts de la maladie. Bien des gens iront chercher une cause métaphysique pour en rendre raison, vu l'impossibilité de le déterminer physiquement. Ils allégueront l'iniquité du peuple, ses désordres, et regarderont ces fléaux comme une punition du ciel. Mais qui es-tu toi, homme, pour t'ériger en juge sur le trône du Tout-Puissant?

La plupart des médecins et les commères regardent les fruits de la saison

(1) Voyez Aphorism., sect. 3, 19.

comme la cause véritable et particulière de toutes les dysenteries. J'ai réfuté cette opinion dans mon Traité de l'Expérience, et j'ai de grands médecins pour moi. D'ailleurs la maladie se manifesta parmi nos paysans en juin, temps où nous n'avons encore que les grosses cerises qui nous viennent de Bâle, et trop chères pour que ces gens en achètent ; et généralement nous avons manqué de fruits cette année. Il est vrai que les fruits peu mûrs, dans de mauvaises années, peuvent occasionner des coliques, des dévoiements, et encore plutôt des obstructions, et tous les symptômes de maladies nerveuses : néanmoins personne n'a jamais observé qu'il en soit résulté une dysenterie épidémique. Je dis plus même; les fruits rafraîchissants et non mûrs ne peuvent, surtout dans la campagne, avoir été la cause de la dysenterie, puisqu'il est tout-à-fait improbable que des substances (1) acides aient pu déterminer à la putréfaction les humeurs de ces paysans, ou produire chez eux des inflammations internes. — Les fruits peuvent être nuisibles pendant la dysenterie ou après, lorsque les intestins sont trop affaiblis. Ce n'est pas sans raison qu'on s'imagine dans les Indes orientales que le grand usage des fruits du pays, très-succulents, et souvent peu mûrs, contribuent à la dysenterie. Je le croirais volontiers de l'ananas; car, lorsqu'il n'est pas mûr, son suc est si pénétrant qu'il enflamme réellement le palais ; et l'on a vu ce fruit causer la dysenterie en Allemagne, dans quelques cas particuliers. Ainsi je conviendrai que les gens les mieux portants ne doivent pas manger trop de fruits dans les pays humides, marécageux ou trop chauds, parce que ce qui n'est que rafraîchissant et relâchant affaiblit trop les tempéraments, et arrête la transpiration ; et par là ces substances, quoique d'une nature acide, peuvent donner lieu au principe d'une maladie putride. Cependant cette observation a ses limites; et il faut se souvenir combien les bornes de chaque chose se confondent les unes avec les autres dans toute la nature ; et combien, par conséquent, le médecin doit avoir de pénétration pour distinguer ces limites des choses, dans la pratique de son art. — La répugnance que les malades firent paraître pour les acides antérieurement à la dysenterie, et pendant la maladie même, ne vint que de ce que cette maladie a lieu ordinairement quand les fruits sont le plus abondants, et parce que tous les fruits, et autres choses de cette nature, excitent souvent des coliques et un dévoiement : en outre, comme on ne voyait pas trop à quelle cause rapporter cette maladie, on concluait mal à propos que l'usage immodéré des fruits suscite cette maladie, ou y nuit d'autant plus lorsqu'elle a lieu. En général, le peuple pense que tout ce qui purge est nuisible dans la dysenterie, en ce que cela augmente le mal (1).

Nous savons, depuis Alexandre de Tralles, et d'après les expériences les plus exactes, que les fruits des arbres, des arbrisseaux, les raisins, non-seulement ne donnent pas la dysenterie, mais qu'au contraire ce sont de vrais moyens préservatifs, et très-souvent des moyens des plus efficaces pour la guérir. C'est ce que j'établirai dans le sixième chapitre par nombre de nouvelles preuves : mais la plus décisive est celle-ci. Avec quoi particulièrement ai-je guéri les malades qui s'en sont tirés par mes soins? *Avec des acides.* — On s'est imaginé que nos dysenteries venaient quelquefois d'insectes que l'on avalait, ou avec les choux, ou même avec les fruits. Je vis, il est vrai, à Brugg, en septembre 1765, une quantité étonnante de chenilles qui certainement pouvaient susciter un vomissement et une dysenterie aussi considérable, et aussi aisément que des œufs de barbeau ; mais on se garantissait de ces insectes en lavant les choux : aussi la dysenterie ne fut-elle pas décidément épidémique à Brugg ; nous n'y avons eu que vingt malades. Je ne pus donc me résoudre en général à m'arrêter beaucoup à cette cause par rapport à une dysenterie épidémique, vu que deux choses peuvent se trouver ensemble parce qu'elles ont une cause identique, et non parce que l'une est la cause de l'autre. L'on a remarqué, il y a long-temps, que les années où il y a beaucoup de mouches, de chenilles et d'autres insectes, ont produit aussi les dysenteries les plus nombreuses ; mais on sait que la production de ces insectes dépend de la chaleur et de la corruption, de même que la dysen-

---

(1) Ces fruits étant alors d'une saveur *acerbe*, peuvent produire des effets dont la putridité devient la cause éloignée.

(1) C'est-à-dire les évacuations.

terie. — Il est incontestable que la dysenterie de cette année vint d'une corruption des humeurs ; c'est ce que mes observations m'ont très-clairement montré. Il est pareillement certain qu'il faut qu'il y ait intérieurement dans les sujets un concours de causes déjà préexistantes pour produire une maladie qui attaque inopinément ; car, sans ce concours de causes internes, tous les hommes auraient alors la maladie régnante, et au même degré. Cette coexistence de causes peut éclaircir nombre de choses indéterminées, et en partie contraires ; et la considération de ceci me paraît un des objets les plus importants de l'art. On est attaqué si cela a lieu, sinon on ne l'est pas. J'ai remarqué que lors même qu'il ne règne pas de fièvres putrides, ceux qui essuient beaucoup de chagrins, et qui par là sont sujets aux mouvements désordonnés de la bile, en sont particulièrement attaqués. La moindre cause externe produit un effet considérable sur les causes internes préexistantes, et leur réunion est suivie des accidents les plus redoutables.

Tous les plus habiles médecins de l'Europe conviennent que la dysenterie résulte surtout des causes qui produisent une trop grande dépravation dans nos humeurs, et déterminent leur cours principalement vers les intestins. Mais il ne faut l'entendre que d'une dysenterie accompagnée d'une fièvre putride. — La dysenterie des camps vient surtout d'une transpiration répercutée, lorsque le soldat est obligé de camper, quelque temps qu'il fasse, et de remplir ses fonctions : ses humeurs s'atténuent trop par la chaleur, et contractent une acrimonie extrême. Cette dysenterie ne tarde pas à se manifester peu de temps après que les armées sont campées : on s'en aperçoit déjà au mois de juin, mais davantage vers la fin de juillet. Elle est alors très-répandue, très-mauvaise, et dure jusqu'à ce que les troupes prennent leurs quartiers. La nuit qui suivit la bataille de Dettingue (le 27 juin 1743), les soldats anglais restèrent sur le champ de bataille, sans tentes, exposés à une pluie considérable, et marchèrent le lendemain vers Hanau, où ils campèrent à découvert, sur un bon sol, il est vrai, mais mouillé, et la première nuit ils n'eurent pas de paille. Il s'ensuivit une altération subite dans la santé des troupes ; car l'été était légitime, la chaleur avait été jusque là grande et continuelle. Si la transpiration, considérable alors, n'eût pas été supprimée par cette humidité, il n'en serait pas résulté de maladie générale ; mais les pores furent fermés subitement, les humeurs se pourrirent, se jetèrent avec cette altération sur les intestins, et causèrent une dysenterie épidémique qui commença sur le-champ, et dura une grande partie de l'été. En huit jours de temps, après cette bataille, il y avait déjà cinq cents soldats d'attaqués ; et, en quelques semaines, presque la moitié des troupes, ou en était malade, ou s'en était déjà rétablie. Elle se fit aussi sentir parmi les officiers, quoique moins considérablement. Ceux d'entre eux qui avaient été mouillés à Dettingue en furent pris les premiers. Mais il y eut un seul régiment anglais épargné, parce qu'il n'avait été exposé ni à la pluie, ni à l'humidité. Pendant que l'armée souffrait le plus de la dysenterie, près de Dettingue, ce régiment avait été tenu à quelque distance du camp ; cependant il respirait le même air, prenait les mêmes nourritures, buvait de la même eau que les autres troupes.

Suivant les réflexions du docteur Pringle, la dysenterie se fait aussi sentir dans les campements les plus secs, après des chaleurs grandes et continuelles ; car, outre l'humidité naturelle de la tente, les soldats, tant par rapport à leur service qu'à leur mauvaise manière de se conduire, y sont pareillement exposés à la fraîcheur du sol ; leurs habits y sont pénétrés des vapeurs de la nuit : joignez à cela les refroidissements qu'ils éprouvent. Les troupes sont d'autant plus dans le cas d'être attaquées de cette maladie, qu'elles y sont exposées à des alternatives plus fréquentes et plus sensibles de froid et de chaleur que dans les quartiers. — En général, la dysenterie se manifeste lorsque la transpiration a été arrêtée après une grande chaleur, soit par l'humidité du sol, soit par les brouillards de la nuit ou par la rosée, mais surtout par l'humidité des habits. Cette maladie règne dans les pays les plus chauds quand le temps est pluvieux, et elle paraît très-souvent dans ceux qui sont sujets à de grandes pluies. Elle reparaît encore après la guérison la plus complète en apparence, lorsque les sujets éprouvent quelque refroidissement. Van-Swiéten croit avec beaucoup de raison, que les refroidissements après de grandes chaleurs ont fait périr plus de sujets que la peste.

A ces causes externes il peut se joindre des causes internes. Celles-ci sont comme le germe de la maladie, et peuvent résider quelque temps dans le corps, jusqu'à ce qu'un refroidissement en fasse paraître les effets. Dans l'été, non-seulement les solides sont flasques et sans beaucoup de ton, les humeurs sont encore disposées à la corruption par la chaleur. Lors donc que la transpiration se supprime subitement après cette flaccidité des fibres, et cet état dépravé du sang, on ne doit pas être surpris que la dysenterie paraisse à la suite de cette acrimonie pénétrante des humeurs. De toutes nos humeurs, la bile est la plus susceptible de putréfaction. Hippocrate attribue à la (1) surabondance de la bile les maladies d'été et d'automne; mais presque tous les médecins les attribuent à la corruption de cette humeur; de sorte que ces maladies, soit prématurées, soit passagères, ont été appelées bilieuses. Nombre d'observations nous ont appris que la bile péchait autant en quantité qu'en qualité dans les sujets morts de la dysenterie : ou il n'y avait pas de bile, ou elle était d'une acrimonie presque corrosive. On conviendra aussi que la bile est en été plus dépravée (2) que d'ordinaire, si elle n'est pas plus abondante; et que si cette circonstance n'est pas la première cause des maladies d'été et d'automne, elle les accompagne au moins, et les rend plus mauvaises. L'acrimonie de la bile me paraît contribuer, pour la plus grande partie, à une dysenterie dont les progrès se portent au loin : et celle qui a régné chez nous me semble n'être venue que d'une dépravation particulière de cette humeur. C'est aussi de là que résultent nos prétendues fièvres putrides, ou mieux nos fièvres bilieuses. — De toutes ces réflexions, il suit que l'état de la température de cette année a beaucoup contribué à notre dysenterie, et que c'est surtout de la putréfaction des humeurs qu'elle est venue. Nous pouvons aisément déterminer cela dans les cas particuliers; mais je laisse à d'autres à en déterminer la cause générale. — On peut à présent statuer avec plus de facilité et de probabilité la cause prochaine de cette dysenterie, son espèce, la manière dont elle se manifesta, et ses effets. J'ai vu qu'il résidait dans l'estomac et dans les intestins une matière bilieuse qui causait les plus vives douleurs, et cherchait d'abord à sortir par en haut, et ensuite par en bas. Or, on sait que la bile devient si acrimonieuse, si pénétrante, qu'elle fait dans le corps presque tout l'effet d'un poison. En effet, il en résulte des inflammations, des ulcères, la gangrène, ou toutes les humeurs contractent une pareille dépravation; ce qui cause des éruptions miliaires, des pétéchies, etc. Quelquefois il arrive que c'est la bile seule qui contracte d'abord ce caractère pénétrant, corrosif et même vénéneux, d'où résulte l'altération de toutes les autres humeurs. Quelquefois il précède une acrimonie particulière du sang, soit que cela vienne d'exhalaisons contagieuses, comme il arrive dans les hôpitaux militaires, par le grand nombre des malades entassés les uns sur les autres, soit de toute autre cause, et qui influe sur le caractère de bile. La dysenterie qui s'est manifestée pour avoir flairé du sang pourri dans une bouteille, appuie, suivant moi, l'expression de Sydenham, qui appelle la dysenterie *une fièvre qui se jette sur les intestins.*

En supposant donc dans les intestins une matière aussi pénétrante, on comprend qu'il doit en résulter dans des parties aussi sensibles une irritation des plus violentes. Cette irritation se porte à l'estomac; de là le vomissement. Chaque irritation sollicite dans les intestins une affluence des fluides, qui s'y rendent du sang par les glandes intestinales, d'où il résulte des selles. Or, cette affluence peut être extrêmement abondante; car l'anatomie nous apprend qu'outre les grosses glandes du foie, de la vésicule du fiel, il y a sur toute la surface du corps un nombre infini de voies par lesquelles il peut se jeter du sang dans les intestins, les choses les plus extraordinaires. Cette irritation devenue continuelle sollicitera donc une affluence considérable de fluides dans les intestins par ces routes innombrables, d'où il résultera un cours de ventre. Ce n'est donc pas non plus sans raison que les intestins semblent se fondre et sortir par les selles. C'est ainsi qu'on a vu des malades rendre dans cette dysenterie, par les

(1) Cela n'est pas vrai, en général : je pourrais citer nombre de passages qui prouvent qu'Hippocrate considérait plus les qualités vicieuses de la bile que sa quantité. Aucun médecin n'a encore si bien vu les maladies bilieuses que lui.

(2) En certaines circonstances seulement.

selles, plus de quarante livres de matières aqueuses en un jour. — Ces phénomènes nous montrent aussi la cause des tranchées atroces et des autres symptômes de cette maladie. La bile ne cause cependant pas toujours des douleurs : il y a même des dysenteries où il ne sort pas de bile, et nous voyons les fièvres putrides être très-rarement accompagnées de douleurs par la seule présence de cette matière dans les intestins. Mais dans la dysenterie les douleurs sont très-souvent, dès l'abord, la suite de l'irritation que causent les matières putrides résidantes dans les intestins, qui en éprouvent des contractions spasmodiques : dans la suite de la maladie, ces vives douleurs sont la conséquence du départ du mucus naturel de ces viscères, qui, se trouvant à nu, en deviennent nécessairement plus sensibles. La grande acrimonie de ces matières et les accès fiévreux font aussi la différence de la dysenterie et du dévoiement. Le ténesme est la suite de l'irritation du rectum; la chute de cet intestin est celle des vives épreuves, et la strangurie celle de l'irritation des parties adjacentes.

Dans la dysenterie, les selles ne sont pas seulement une matière bilieuse dépravée : tout ce qu'un homme rend jaune ou vert n'est pas simplement de la bile; car une seule goutte de bile teint une quantité prodigieuse d'eau. Les selles sont souvent blanches, et comme purulentes; et ce serait se tromper que d'en regarder la matière comme un pus véritable. On sait que les glandes intestinales rendent une grande quantité de sérosité, et même d'une nature étrangère, lorsqu'elles sont très-irritées. Il en est de même des glandes de la vessie, à la présence d'une pierre ou de graviers : or, dans ces deux cas, c'est une matière blanche visqueuse. Si l'on réunit ces réflexions à ce qui a été dit ci-devant, on verra clairement que la présence d'une matière bilieuse, pénétrante, corrosive dans les intestins, peut occasionner des selles de cette nature, et que les selles peuvent être même toutes blanches, dans une dysenterie accompagnée d'une fièvre bilieuse ou putride. C'est donc donner dans un ridicule extrême, que de différencier les espèces de dysenterie par la couleur des selles; et dans un abus considérable, que de les traiter en conséquence par des méthodes différentes. — Les filaments et les pellicules qui sortent souvent par les selles, dans cette maladie, et qui quelquefois pendent d'un pied de long au derrière des malades, ne sont qu'un phlegme épaissi, et très-rarement des lambeaux de la tunique interne des intestins. De grands anatomistes nous ont montré par quelle voie ce phlegme vient dans les intestins : ils ont fait voir qu'il peut venir du sang dans ces viscères, une matière qui s'y coagule et sorte par les selles, avec l'apparence d'une matière grasse ou semblable à de la chair, ou à une pellicule, sans qu'il y ait le moindre soupçon d'ulcère dans les intestins. Ceci est bien contraire à l'opinion commune; car les anciens (1) médecins croyaient que toute vraie dysenterie venait d'ulcères dans ces viscères. Il est vrai que les ulcères peuvent y être la suite d'une dysenterie, et même la cause de la maladie comme symptomatique : mais il est faux qu'il y ait déjà des ulcères lorsqu'on voit paraître des lambeaux gras ou d'une apparence de chair, ou en pellicules, puisque ces lambeaux peuvent venir ou d'un phlegme, ou d'un sang caillé. Je ne nie pas que le velouté des intestins ne soit quelquefois enlevé, et ne sorte alors avec les selles; je sais aussi que dans cette maladie les intestins sont susceptibles de s'ulcérer; mais cela n'arrive que très-tard, lorsque la matière se convertit en un fluide pourri et délayé, ou se mêle avec le sang et le phlegme, au point de ne pouvoir plus la différencier. On voit donc, d'après ceci, combien les médecins se trompent souvent, et trompent aussi les autres, lorsqu'ils regardent, dès les premiers jours de la maladie, ce phlegme comme du pus, et ces filaments et ces pellicules comme un signe de lésion à la tunique interne des intestins, ou d'ulcères, et négligent en conséquence les purgatifs nécessaires dans une dysenterie accompagnée d'une fièvre bilieuse ou putride, et abandonnent le malade à son sort.

Un médecin très-renommé m'apprête à rire, lorsqu'il nous dit d'un ton fort grave que la gangrène est quelquefois, dans la dysenterie, la suite des abcès des intestins; qu'alors le malade rend gangrénées des parties plus ou moins grandes du velouté, mais que c'est à tort qu'on regarde cela comme un signe de mort prochaine, qu'au contraire c'est un signe de santé, pourvu que l'on ait pris de l'ipécacuanha avant

(1) Cette assertion a ses exceptions, comme je l'ai déjà dit.

cette abrasion des intestins. Ce langage est, ce me semble, celui de tous les médecins charlatans de l'Europe. La gangrène des intestins est décidément mortelle sans exception : mais ces prétendus lambeaux du velouté n'ont le plus souvent rien de commun avec cette tunique ; et s'imaginer que l'abrasion des intestins se fera sans dommage, comme on ratisse les parties des os attaqués de carie, c'est une théorie qui ne peut être que celle d'un médecin qui a gagné deux millions avec l'ipécacuanha.

Une matière bilieuse, pourrie, corrosive, enfermée dans les cellules intestinales, irrite si fort ces viscères, que souvent les orifices des vaisseaux sanguins s'ouvrent et laissent passer un sang pur qui se mêle avec les selles: il peut donc y avoir du sang dans les selles sans qu'il y ait lieu de soupçonner la moindre inflammation aux intestins ; et le sang peut couler abondamment sans que les intestins soient attaqués d'abcès. On voit de là pourquoi, lors même que les selles sont réellement sanguines, il ne faut pas craindre de faire sortir la matière bilieuse irritante, avec des vomitifs ou des purgatifs ; et pourquoi il arrive si souvent qu'un vomitif fait cesser ce flux de sang. Si le sang n'est pas un signe décisif d'inflammation, on peut dire aussi que les ardeurs internes n'en sont pas un infaillible de grande inflammation aux intestins, comme l'observe très-justement M. Rahn : car j'ai fait cesser ces ardeurs avec le tamarin seul, qui fit évacuer la matière bilieuse. — Malgré cela, il est possible qu'une dysenterie accompagnée d'une fièvre bilieuse ou putride dégénère en inflammation des intestins, et même en gangrène, comme on voit très-souvent arriver la gangrène des parties à la fin d'une fièvre putride. Des selles toutes noires et cadavéreuses, des sueurs froides, des hoquets, des troubles d'esprit, doivent être regardés comme des signes de gangrène aux intestins ; et peut-être n'a-t-on jamais vu de dysenterie épidémique à la fin de laquelle les intestins ne se soient enflammés. En effet, on a trouvé à la suite de notre dysenterie presque toutes les parties de l'œsophage enflammées, purulentes et gangrénées : on a remarqué la même chose au colon et au rectum dans tous les sujets qui sont morts. On a déjà vu de véritables petites vessies sortir des intestins pendant la vie des sujets : ces vésicules étaient remplies d'une matière putride et infecte. On a aussi découvert dans le colon de petites fongosités qui rendaient du sang lorsqu'on les pressait, et ressemblaient aux pustules de la petite vérole plate, lorsque cette maladie est à son plus haut degré ; mais avec cette différence, que ces fongosités étaient solides et sans cavité. Elles venaient de l'agglutination des deux tuniques internes qui s'étaient épaissies par une inflammation. La première tunique était couverte d'un phlegme noir, et on y voyait aussi, en partie, des taches noirâtres. Quelquefois les glandes du mésentère sont gonflées, mollasses, remplies d'un pus de mauvaise nature, et près de la putréfaction. On trouve aussi, après de longues dysenteries, de l'inflammation au rectum, au colon, quelquefois aux intestins grêles, et même dans l'estomac.

Il ne faut cependant regarder que très-rarement le ténesme comme un signe d'inflammation à la tunique interne des parties extérieures du rectum, ou comme celui d'un abcès dans ces parties. De grands anatomistes pensent que ce qui sollicite le rectum à évacuer à la fin d'une dysenterie, n'est pas un vice de l'intestin même, mais un reste d'humeurs acrimonieuses, et même quelquefois de sang, lorsque les selles sont fort teintes d'un rouge obscur. Ils pensent aussi que ces résidus s'arrêtent immédiatement dans les cellules du colon, d'où elles tombent peu à peu dans le rectum, et ensuite à ses parties extérieures, qui sont alors extrêmement sensibles à l'irritation qui y survient. Cependant on a déjà remarqué un abcès au rectum lors d'un ténesme très-douloureux qui était resté après une dysenterie ; ou l'on a soupçonné quelque vice considérable ailleurs ; ce qui s'est trouvé vrai. On a vu aussi une inflammation du rectum suivie d'un ténesme qui dura quelques jours, et quelquefois une semaine ; et alors on vit paraître des selles plus ou moins considérables, mais d'une nature purulente, et jaunâtres : après quoi le ténesme cessa. — Les tentatives que je viens de faire pour exposer notre maladie ne seront peut-être pas inutiles, malgré leur imperfection, si l'on considère combien elles contribueront à établir la méthode curative. On voit en même temps par là combien quelques médecins sont peu fondés à s'élever contre tout principe de théorie. Mais ces médecins sont des gens trop peu importants, pour que je m'arrête à leur censure.

CHAPITRE IV.

INDICATIONS CURATIVES; RÉGIME, DIÈTE; MOYENS PRÉSERVATIFS.

L'exposé de notre dysenterie montre les indications curatives. Il fallait chasser très-promptement du corps l'ennemi, qui devenait encore plus redoutable à proportion qu'il y restait plus de temps; et par là on s'opposait efficacement aux progrès de la putridité. — Il n'y a pas de maladie qui cède plus difficilement aux ressources de l'art, lorsqu'on ne fait pas d'abord les remèdes nécessaires. On a comparé la matière d'une telle dysenterie à un œuf pourri, dont quelques grains suscitent des vomissements terribles et continuels. La bile pourrie et en stagnation n'est pas moins délétère; c'est pourquoi il faut la faire sortir avec beaucoup de promptitude, de quelque manière que ce soit. L'éruption miliaire, rouge ou blanche, les grandes vessies de même nature, et même les pétéchies, sont, dans les fièvres putrides, l'effet de la matière putride qui s'est jetée dans le sang. Ces mêmes inconvénients arrivent aussi des mêmes causes dans la dysenterie : si donc l'on ne fait pas sortir, ou si l'on ne détruit pas cette matière très-promptement, c'est donner lieu à ces éruptions qui deviennent mortelles en si peu de temps. Mais cela n'arrive pas dans la dysenterie bilieuse, ni dans les fièvres putrides, si l'on fait évacuer à temps et convenablement. D'ailleurs, les plus habiles médecins conviennent qu'il est très-difficile, et souvent impossible, de guérir une dysenterie qui a déjà duré plusieurs semaines.

Bien loin de dissimuler la maladie dès le commencement, il faudrait donc songer aussitôt aux moyens curatifs, et éviter tout ce qui peut fixer dans le corps un ennemi si dangereux. Dans les attaques un peu graves, la nature n'a pas assez de forces pour expulser la matière peccante, malgré les efforts qu'elle fait pour cela; et, dans tous les cas semblables de dysenteries, c'est toujours au préjudice de la nature que cette matière est retenue dans le corps. L'observation nous ayant prouvé qu'il survient des inflammations dans toutes les maladies d'un caractère putride, et que les intestins étaient en grande partie enflammés chez les sujets qui en sont morts, on voit aussi par là qu'il faut y éviter tout ce qui peut susciter une fièvre, et causer de l'inflammation. — Comme je vis que les évacuations étaient indiquées, je pris ce parti dès l'abord, lorsqu'il n'y avait point d'empêchement particulier : la nature montrait assez d'elle-même la voie convenable; car tous les malades avaient des nausées, des soulèvements d'estomac continuels; plusieurs vomissaient abondamment, et étaient soulagés. J'usai de doux vomitifs, parce qu'ils font autant d'effet qu'on en peut désirer : je les employai même lorsque les selles étaient très-sanguines, et ces vomitifs modéraient ou arrêtaient le flux de sang : j'ordonnai aussi ces remèdes lorsque j'étais appelé tard, et que l'on n'avait pas évacué; mais je m'abstins de vomitifs, pour peu que je soupçonnasse quelque inflammation, ou que des circonstances étrangères à la maladie le défendissent, comme des hernies. Je m'en abstins aussi à l'égard des petits enfants, par rapport à la crainte des pères et mères; mais depuis je n'ai plus eu cette condescendance dans d'autres maladies d'enfants, et je leur fis prendre ces remèdes, en 1766, dans des toux convulsives, avec les plus grands succès.

Après l'usage des vomitifs, je suivis les mêmes indications pour les purgatifs. Ils étaient indispensables, parce que la matière putride acrimonieuse devenait encore plus pénétrante, pour peu qu'elle résidât davantage dans les intestins : sans cela elle y causait une irritation plus considérable, devenait plus propre à porter plus loin la putridité, ou à causer des inflammations aux intestins. Le sang des selles ne m'empêcha pas d'employer ces remèdes, parce que je m'aperçus, après les premières tentatives, que la matière acrimonieuse étant sortie des intestins, il ne paraissait plus de sang dans les selles. Je les employai aussi long-temps que je vis une matière putride, acrimonieuse, mais sans soupçon d'inflammation ou de suppuration. Mes purgatifs étaient fort doux, et surtout d'une nature acide, parce que les forts purgatifs causent des tranchées horribles dans la dysenterie et anéantissent toutes les forces; et que les purgatifs acides s'opposent aux progrès de la pourriture, en même temps qu'ils font sortir la matière putride. — C'était là un point essentiel dans l'usage des purgatifs; il fallait donner un contre-poison contre la pourriture, et préserver par là les humeurs d'une putréfaction totale. Sans m'inquiéter des préjugés vulgaires, ni même de ceux de médecins fort habi-

les, et entre autres de Degner, je donnai, dans cette intention, des sels acides dès le commencement même, à une assez grande dose; et je suivis les mêmes vues dans le réglement du régime.

On ne pouvait mieux faire cesser les douleurs qu'en faisant sortir la matière acrimonieuse; mais elle était quelquefois si abondante, que, malgré tous les purgatifs, il en restait encore assez pour entretenir la maladie, et causer les plus grandes douleurs. Dans ce cas-là, j'employai très-rarement des remèdes anodins de la classe des somnifères, et jamais sans l'attention la plus scrupuleuse et la retenue la plus grande; mais alors, comme en tout autre cas, j'apportai tous mes soins à imprégner les intestins d'une boisson émolliente et lubréfiante : car, sans qu'il y ait même d'inflammation, les intestins éprouvent les douleurs les plus grandes par l'irritation de la matière acrimonieuse, qui y cause des contractions spasmodiques, lorsqu'ils ont perdu leur *mucus* naturel dans le cours de la maladie.

Lorsqu'il s'est agi de fortifier l'estomac et les intestins après la maladie, je me servis de toniques, mais capables en même temps de procurer quelques légères évacuations : quelquefois j'employai ceux qui fortifient sans échauffer, mais, en général, je n'avais presque pas besoin de prescrire ces remèdes : les malades se rétablissaient d'eux-mêmes.—Le régime fut approprié aux causes de la maladie et aux circonstances particulières des malades. Quant à l'air, je fus très-attentif à le maintenir pur dans les appartements; mais j'avertis surtout d'éviter le moindre refroidissement, si dangereux dans cette maladie. Je défendis, dans le boire et le manger, tout ce qui favorise la putréfaction; faisant une attention particulière à examiner les qualités des aliments solides ou fluides qui pouvaient la favoriser ou l'arrêter. Degner eut également la même indication à remplir dans la dysenterie de Nimègue; néanmoins, dans la dysenterie putride ou bilieuse, il permit différentes sortes de bouillons de viandes, qui favorisent la putridité, et des œufs, qui sont certainement d'une nature putride. M. Conrad Rahn conseille les poules ou le veau dans la dysenterie, croyant que ces deux viandes chassent les vents; mais je ne crois pas qu'on doive faire attention aux vents dans cette maladie; et il est incontestable que, dans toutes les fièvres putrides et les inflammations, la viande est très-nuisible, en ce que dans les fièvres elle augmente la corruption putride des humeurs, et que dans les inflammations son suc épaissit encore plus le sang, qu'il ne l'était déjà. Je défendis donc toute viande, tout bouillon, et les œufs que tant d'autres médecins conseillent; je ne m'arrêtai nullement aux remèdes carminatifs; car les vents, que j'ai si rarement vus dans la dysenterie, ne viennent que de l'exaltation putride des matières. En effet, Pringle a observé que les substances animales putrescentes rendent quantité d'air, et excitent une vive fermentation dans tous les aliments du règne végétal. D'ailleurs, je ne vois pas comment le veau s'oppose à la putréfaction, puisqu'il est indigeste pour la plupart des hommes, et que toutes les viandes en général favorisent si manifestement la putréfaction. Au contraire, je vois qu'on a recommandé les carminatifs dans la dysenterie, parce qu'on les a trouvés utiles dans les coliques venteuses, et que l'on a mal conclu de là qu'ils seraient utiles dans les tranchées qui proviennent de toute autre cause dans la dysenterie. Je défendis donc le cumin et ses décoctions; mais surtout celle de coriandre, si vantée en Italie, et toutes les substances de difficile digestion.

Dans la vue générale de m'opposer à la putréfaction, je défendis aussi le beurre, l'huile, la graisse. Au contraire, j'ordonnai l'eau d'orge et l'eau de riz, et je faisais le plus souvent jeter de la crème de tartre dans la première. Après les évacuations, je faisais prendre une crème d'orge, ce qui peut servir de manger, et, si l'on veut, de boisson aux malades. — Pour laver et adoucir l'acrimonie bilieuse, j'insistai sur les boissons copieuses. Quelques ignorants écrivains du dernier siècle ont cru que le point essentiel de la guérison d'une dysenterie était de s'abstenir de boire, parce que, suivant eux, le lavage favorise le cours de ventre, et que ceux qui peuvent soutenir le plus long-temps la soif se guérissent plus heureusement. Mais l'expérience de nos jours nous a appris qu'il n'y a pas de maladie où il soit aussi essentiel de beaucoup boire que dans la dysenterie. Je pourrais citer Baglivi, Huxham et M. Tissot. L'eau simple si négligée, mais prise copieusement, est un remède triomphant dans la dysenterie, les maladies bilieuses et dans les fièvres ardentes. Degner, dans un *choléra-*

morbus, a lui-même bu, en vingt-deux heures, jusqu'à quarante-quatre livres d'eau; une autre fois quarante-huit livres en quatorze heures; et une troisième fois jusqu'à trente livres en deux heures, avec le plus grand avantage. Il est vrai que pour soutenir une boisson aussi abondante, il faut un estomac des plus robustes: mais il n'est pas moins certain que la boisson d'eau tiède est très-utile dans la dysenterie, et que nombre de malades dysentériques se sont guéris en prenant à chaque quart d'heure une tasse d'eau tiède. J'ai permis le petit lait encore beaucoup plus que l'eau tiède, et les malades s'en sont bien trouvés. Les boissons froides étaient généralement nuisibles au commencement de la maladie; mais une boisson tiède a l'avantage de passer plus aisément dans le sang par les vaisseaux lactés et les glandes mésentériques.

Je défendis tout ce qui pouvait obstruer ou échauffer; comme le lait, la crème, la bouillie d'avoine, de riz, etc. Au lieu d'huile d'amandes douces, j'employai un lait d'amandes et une solution de gomme arabique. Je défendis particulièrement toute chose frite, le fromage, les aromates, les spiritueux, et entre autres choses le vin. J'ordonnai aussi qu'on allât (1) promptement à la selle à la première envie. Je conseillai une propreté extrême comme essentielle à la guérison, et par conséquent de laver soigneusement les langes des enfants.—Je permis aux convalescents de prendre des bouillies ci-devant mentionnées, des fruits cuits et relevés par une pointe de jus de citron, ou même alors de légères nourritures faites d'amandes, de lait, de blancs d'œufs et de sucre. Quant à ceux qui avaient été plus vivement attaqués, je leur dis de s'observer encore quelques semaines, de même que s'ils avaient encore réellement la dysenterie, et je leur répétai sans cesse que la moindre faute qu'ils commettraient dans le régime et dans leur conduite ferait reparaître leur maladie; mais surtout s'ils arrêtaient la transpiration, en s'exposant à un air humide, et que leur rechute serait plus longue et plus dangereuse que la première maladie, comme il est ordinaire.

Suivant les observations que le docteur Mœhrlin fit alors à Ravensbourg, en Souabe, non-seulement une diète sévère contribua le plus à la guérison de la dysenterie, mais il fallut encore se garder pendant huit jours de se surcharger l'estomac après la cessation du cours de ventre, malgré l'appétit quelconque; autrement on ne parvenait point à une parfaite guérison, ou l'on essuyait une rechute. Ce temps passé, les malades de la Souabe pouvaient prendre des aliments tirés du lait, mais ils devaient encore s'abstenir de toute viande pendant quelques semaines. Le vin, même le meilleur, était ce que ce médecin permettait le dernier de tout aux convalescents.—Les moyens préservatifs se tirèrent de l'observation et de l'expérience. Comme la chaleur extrême du jour était suivie de nuits froides, j'avertis de ne pas se trop échauffer le jour, de ne pas sortir après souper, ou de se tenir vêtu chaudement à cette heure-là. J'éprouvai moi-même en septembre de grandes faiblesses pendant les chaleurs du jour, en allant chez des malades un peu éloignés, quoique je n'eusse que des habits très-minces et très-légers, et de nuit j'étais obligé de m'envelopper des habits les plus épais. Je défendis aux paysans de se coucher, selon leur malheureuse coutume, sur le sol humide, pour y reposer.

L'expérience a montré que l'odeur qui s'exhale des malades ne fait presque point d'impression dangereuse, que c'est l'haleine, mais encore plus les selles, qui exposent au danger. Elle a pareillement montré que la première conséquence de l'invasion contagieuse est un tressaillement, et qu'un vomitif est avantageux dans cette circonstance. Je fis tenir ouverte pendant la journée une fenêtre à la plupart des appartements des malades, ou j'y faisais pendre des rideaux qu'on levait deux fois le jour pour en faire balayer les exhalaisons par un courant d'air. Outre cela, j'y faisais verser du vinaigre sur une pelle rouge, pour les parfumer de la vapeur acide. Dans les villages, je faisais emporter les excréments hors des maisons, lorsque je le pouvais, et je les faisais enterrer dans des fosses profondes faites exprès dans les prairies éloignées, et toutes les fois on recouvrait la fosse d'une terre fraîchement remuée. En attendant qu'on emportât ces excréments, on les tenait bien couverts dans quelque lieu à part, et avec défense de les jeter ou dans les privés ou dans les rues. J'empêchai les

(1) Ce serait une hérésie parmi les paysans suisses, que de leur défendre de se retenir long-temps d'aller à la selle.

gens en santé de coucher avec les malades, ou de se soulager sur les mêmes lieux que les malades. Les malades changeaient souvent de linge, et je recommandai surtout de ne pas garder longtemps les morts dans les maisons, ou au moins de les séquestrer dans un endroit frais. Il est même important en pareil cas d'enterrer profondément les morts. —Je conseillai aux gens en santé de manger des fruits et des raisins à leur gré, comme un excellent préservatif; interdisant la viande, et du reste permettant de prendre les nourritures de la plus facile digestion, de boire un peu de vin, car c'est un préservatif contre la crainte, et il soutient assez les autres moyens préservatifs rafraîchissants, même les plus faibles. L'usage du vin détermine donc l'application de ce principe, savoir, que tout ce qui cause des flatuosités et du relâchement dispose à la putréfaction. Je ne pus assez répéter aux paysans de ne pas se gorger d'eau, surtout froide, après s'être échauffés. M. Mœrhlin a remarqué à Ravensbourg que ceux qui avaient été exempts de la maladie, ou n'en avaient eu que de légères atteintes, étaient ceux qui avaient peu mangé, très-peu bu, ou qui n'avaient pas eu froid, et qui s'étaient entretenus dans une grande transpiration pendant le jour, et particulièrement la nuit dans le lit.

J'ordonnai un vomitif aux gardes-malades à l'approche du danger de la contagion. A d'autres je prescrivis une teinture de rhubarbe, et au plus grand nombre d'entre elles, la crème de tartre. Au commencement de l'épidémie je fus moi-même pris de très-fortes tranchées, d'un vomissement bilieux noirâtre, et d'un cours de ventre spumeux, par le dégoût et la répugnance que me causaient les malades. Ce mal me revint une seconde fois, et disparut presque aussi promptement qu'il était venu. Mon seul moyen préservatif fut de fortes doses de crème de tartre, et une indifférence décidée sur la maladie, qu'elle me prît ou non. Dans la dysenterie, comme dans toutes les épidémies, c'est un des plus sûrs préservatifs que de n'avoir pas peur, mais tout le monde n'a pas cette force d'esprit. En effet, la crainte est plus nuisible que la constitution la plus mauvaise de l'air. Elle donne la maladie régnante aux sujets les plus sains, et fait périr un malade qui voit mourir à côté de lui une personne qu'il chérissait. La crainte et le chagrin font ensemble des effets déplorables sur les gens en santé, mais c'est encore pis à l'égard des malades.— Je n'eus pas besoin de m'inquiéter de ce côté-là pour nos paysans; ils ne connaissent pas ce que c'est que craindre d'être malade, et s'effraient très-peu de passer dans un pays d'où il ne serait pas revenu une seule âme.

CHAPITRE V.

MÉTHODES CURATIVES GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE, ET LEURS SUITES.

Le point essentiel était de faire évacuer à tous les malades la matière bilieuse putride le plus tôt possible. Au commencement, je le fis par un vomitif de vingt grains d'ipécacuanha au plus, et toujours diminué selon l'âge et les autres circonstances. Je le faisais prendre dans une cuillerée d'eau tiède, ou d'infusion d'orge, de camomille, etc. Je faisais boire par-dessus deux tasses du même liquide, que l'on réitérait toutes les fois qu'on avait vomi. — Je ne trouvai pas avantageux les vomitifs plus actifs; avec un moins efficace je n'aurais rien fait non plus, et l'on sait d'ailleurs que l'ipécacuanha ne relâche pas les solides, quoiqu'il débarrasse l'estomac et l'abdomen : ainsi il est fort préférable. On ne réussit pas toujours à donner l'ipécacuanha à très-petite dose; les sujets en éprouvent ordinairement un malaise, quoique de petites doses de ce médicament opèrent quelquefois autant que de grandes, par des raisons faciles à deviner. Selon la manière dont il se donne, il fait vomir trois, quatre, cinq, six, et même jusqu'à huit fois. Ce vomissement enlevait le malaise, et était d'autant plus utile, qu'il faisait évacuer plus de bile. Au troisième jour d'une dysenterie, quoique peu considérable, j'ai même, avec quarante grains d'ipécacuanha, fait jeter à une jeune paysanne une quantité si étonnante de matière bilieuse, que la dysenterie fut guérie par ce seul vomitif. En général, il faisait évacuer une quantité assez grande de cette matière. Le flux de sang était ou arrêté pour quelques moments, ou au moins diminué; les douleurs devenaient moins fortes, et les selles moins fréquentes. Cependant le soulagement ne durait que quelques heures. L'état du malade était très-mauvais quand ce court soulagement ne pa-

raissait pas : autrement on avait lieu de bien augurer.

J'ai toujours donné le vomitif avec d'heureuses suites (quand j'ai été appelé après le huitième, le quatorzième jour, et même plus tard) toutes les fois que je soupçonnais une matière corrompue dans l'estomac, et que je ne voyais aucune marque d'inflammation ou de suppuration dans les intestins. Je n'ai pas donné plus d'un vomitif à un malade : ce fut peut-être une faute de ma part, mais ce seul vomitif était encore pris de très-mauvaise grâce. Quelquefois, forcé par des indications contraires, j'ai commencé la cure sans vomitif, et je purgeais d'autant plus ; les suites étaient heureuses. Je ne donnai pas de vomitifs à de très petits enfants, et j'eus (1) tort. — Après avoir fait prendre le vomitif le matin, je commençais la cure après midi. On faisait crever deux onces d'orge avec une once de crème de tartre dans cinq livres (2) d'eau, réduites, en bouillant, à quatre livres; alors on passait dans un linge. Je faisais boire cette quantité tiède, dans l'après-midi et pendant la nuit. Je diminuais la dose de la crème de tartre selon l'âge, mais en général je m'en tenais à cette dose. — Le second jour, je donnais aux adultes trois onces de tamarin bouilli pendant deux minutes dans une livre d'eau, et passé; aux enfants deux onces, aux petits enfants une once. Ce doux laxatif suscitait immédiatement de grandes selles, et qui par là étaient moins fréquentes ; quelquefois les douleurs cessaient entièrement, ou au moins elles diminuaient beaucoup généralement. Une selle abondante, procurée par ce moyen, était des plus avantageuses. Au lieu de tamarin, je donnais quelquefois le sel de Sedlitz à la dose d'une once et d'une once et demie, et avec le même avantage. Je faisais reprendre pendant la nuit la décoction d'orge avec la crème de tartre.—Le troisième jour, je réitérais le tamarin lorsque le mal n'avait pas encore assez diminué ; autrement j'en remettais l'usage au quatrième jour, et je ne faisais prendre pendant cet intervalle que l'eau d'orge acidule.

Après le vomitif, je donnais assez souvent aux paysans, dans l'après-midi du premier jour, une drachme de crème de tartre avec autant de rhubarbe ; la même dose le matin et le soir du second jour, et le matin du quatrième. Quelquefois je divisais la même quantité en six prises, et je les faisais prendre l'une après l'autre jusqu'au quatrième jour, prescrivant pareillement la décoction d'eau d'orge. Je diminuais aussi les doses selon l'âge. Les suites en étaient avantageuses, car j'ai tiré d'affaire nombre de sujets, par le moyen d'un vomitif pris dès le commencement, soutenu de deux drachmes de rhubarbe en poudre avec autant de crème de tartre, et faisant laver avec l'eau d'orge ordinaire, aiguisée d'une once de ce même sel. C'est par cette conduite que j'ai complètement guéri de la dysenterie une femme de quatre-vingts ans. Mais, en employant la rhubarbe, les douleurs, loin de diminuer, devenaient en général plus considérables, ce qui n'arrivait pas quand je la laissais de côté. — La crème de tartre et le tamarin diminuaient les douleurs, loin de les augmenter, lorsqu'ils faisaient aller suffisamment. Ils avaient encore l'avantage de s'opposer aux effets des fièvres putrides, par leur nature acide, ce que ne faisait pas la rhubarbe. En effet, outre sa qualité purgative et très-légèrement anti-septique, la rhubarbe n'a que l'avantage de resserrer.

Dans les cas opiniâtres et de plus longue durée, un laxatif de trois onces de tamarin rendait les selles moins considérables, même au plus haut degré de la maladie, et le sujet en était toujours très-soulagé. Ce purgatif, loin d'affaiblir, rendait les sujets plus alègres et plus forts après ses effets, que lorsque les intestins étaient gorgés de matière putride. En général le tamarin opérait plus promptement et mieux que la rhubarbe seule, ne causait aucunes douleurs, les diminuait même beaucoup, et souvent il faisait disparaître la maladie la plus sérieuse, en trois ou quatre jours, lorsqu'il était soutenu avec la crème de tartre. Malgré l'effet du vomitif, les selles étaient considérables quelques heures après, les excréments très-mauvais, les douleurs très-vives, l'abattement considérable; mais la plupart du temps, tous ces symptômes disparaissaient subitement après l'usage du tamarin. —Je vis la fièvre diminuer et disparaître de même que les symptômes de la dysente-

(1) Les enfants les soutiennent mieux que les adultes, en bien des cas.

(2) Observez que la livre est de douze onces, toutes les fois qu'il en est mention dans cet ouvrage.

ric, au lieu qu'elle s'opiniâtrait et devenait considérable si la matière putride n'était pas suffisamment évacuée dès le commencement. Je ne me servis contre la fièvre que des moyens dont je viens de parler. Comme ils étaient propres à faire sortir la matière bilieuse putride ou à la corriger, ils étaient aussi propres à faire cesser la fièvre.

Après le vomitif, je donnai quelquefois alternativement la crème de tartre, la rhubarbe et le tamarin avec succès; mais je commis (1) une faute, en ce qu'après avoir renoncé à la rhubarbe, je ne me contentai pas d'employer le tamarin avec les autres médicaments. — Une femme de cinquante-cinq ans, à Brugg, se coucha bien portante, et fut prise au milieu de la nuit d'un frisson considérable, d'envie d'aller à la selle, avec des tranchées, et rendit des excréments d'un blanc jaunâtre. Elle eut, outre cela, de grandes envies de vomir; sa bouche devint très-amère, et elle vomit réellement une matière bilieuse. Elle me fit demander le lendemain matin; je la trouvai dans le même état. Le frisson était alors suivi d'une alternative de chaleur, d'assoupissement et de délire. Je lui ordonnai une demi-drachme d'ipécacuanha, elle le prit après midi, comme le frisson durait encore; elle vomit très-fort, avec beaucoup de soulagement, et le frisson cessa. Sur le soir elle eut de grandes chaleurs, un assoupissement, un délire; du reste les selles étaient moindres, et les douleurs de ventre étaient fort supportables. Je n'ordonnai rien pour la nuit, et elle fit vingt selles très-douloureuses. Les excréments étaient d'un jaune safrané.

Le second jour je lui ordonnai pour huit et onze heures du matin deux demi-drachmes de rhubarbe, et une once de crème de tartre dans quatre livres d'eau d'orge, que je lui fis aussi boire le même jour. Le soir je trouvai les chaleurs et la fièvre beaucoup moindres que la veille: cependant le frisson se faisait sentir de temps en temps: les selles étaient assez abondantes et douloureuses, les excréments d'un jaune de safran, et même encore un peu sanguinolents. Les selles furent nombreuses cependant la nuit, accompagnées de vives douleurs, et les excréments sanguins. — Le troisième jour j'ordonnai le matin un laxatif de trois onces de tamarin. Le soir elle avait fait dix selles très-grandes, suivies d'un soulagement proportionné, et la fièvre me parut extrêmement petite. Je ne prescrivis pour le soir et la nuit que de l'eau tiède bouillie avec du pain. Elle n'eut aucune douleur pendant la nuit, et ne fit qu'une selle. — Le quatrième jour je lui trouvai le matin une grande éruption aux lèvres, et des aphthes dans la bouche. Je lui ordonnai pour ce jour deux demi-drachmes de rhubarbe, et de prendre, comme à l'ordinaire, une once de crème de tartre avec l'eau d'orge mentionnée. Ces médicaments firent sortir beaucoup de matières fort sanguines, mais sans douleurs. Le pouls me parut encore fiévreux. La nuit elle fit encore trois petites selles, et un peu sanguines. Après cela elle dormit très-bien.

Le lendemain je n'ordonnai à prendre qu'une infusion de graines de lin. Les selles s'arrêtèrent, de même que les douleurs. Cependant elle ne dormit pas la nuit: ce que je pris pour un signe de quelques matières encore résidantes dans les intestins: c'est pourquoi j'ordonnai le sixième jour trois onces de tamarin, à la manière ordinaire. Ce laxatif fit évacuer, en une fois, une quantité prodigieuse de matières. Depuis ce temps-là elle n'eut aucune douleur, dormit bien toute la nuit; elle fit ses selles bien régulièrement les jours suivants, et fut parfaitement guérie. — J'ai souvent observé que le tamarin opère très-efficacement dans des cas où la rhubarbe devient inutile. Pour le prouver, je vais en citer un seul exemple, entre un grand nombre que je pourrais également produire. — Un jeune paysan du district de Wildenstein fut pris d'une dysenterie des plus violentes. On m'appela le quatrième jour: j'ordonnai un vomitif aussitôt, ensuite une demi-once de crème de tartre, avec la boisson d'orge ordinaire; et pour les trois jours suivants trois drachmes de rhubarbe en poudre, à prendre en six fois. — Le huitième jour on me fit savoir que le malade ne rendait plus de sang, mais que ses selles étaient des plus fréquentes et très-douloureuses, qu'il sentait à chaque selle une ardeur excessive dans le bas-ventre, et ne rendait ses urines qu'avec la sensation d'une chaleur extraordinaire. J'ordonnai trois onces de tamarin pour une dose, et une once de crème de tartre avec l'eau d'orge. — Le dixième jour on me fit savoir que les ardeurs du bas-ventre et des urines avaient

(1) Plutarque aurait loué cet aveu, comme il le loua dans Hippocrate.

cessé tout-à-coup, après la prise de tamarin, et que les autres douleurs étaient très-supportables, et les selles peu fréquentes. J'ordonnai encore trois onces de tamarin; et une once de crème de tartre, à prendre comme auparavant. Cela opéra si bien, que le malade se rétablit en peu de jours. — Le tamarin opéra également bien, lorsque les circonstances m'empêchèrent d'ordonner un vomitif.

Un homme aveugle et goutteux, âgé de soixante-deux ans, du district de Kœnigsfeld, fut attaqué de la dysenterie et de la fièvre putride, et me fit rappeler le deuxième jour. Je ne pus lui prescrire le vomitif, par rapport à deux hernies. Je lui ordonnai trois onces de tamarin fondu dans l'eau, à prendre à l'instant; et une once de crème de tartre dans la décoction ordinaire d'eau d'orge, à boire pendant la nuit. — Le troisième jour de la maladie on me dit le matin que le malade avait pris tout, et qu'il avait été extraordinairement à la selle; que les douleurs avaient beaucoup diminué, et à proportion qu'il avait évacué. Je lui prescrivis encore trois onces de tamarin, et une once de crème de tartre pour la nuit, dans la boisson d'orge ordinaire. Cela fit cesser toutes les douleurs : le malade ne fit que deux selles : du reste il dormit bien, et les selles n'étaient ni sanguines, ni verdâtres. — Le cinquième jour je ne fis boire au malade pendant vingt-quatre heures qu'une infusion de graine de lin, pour observer, selon ma coutume, la maladie livrée à elle-même, et interroger la nature sur les suites de mon traitement. On me dit au sixième jour qu'il avait encore fait pendant ce temps-là quelques selles liquides, et avait ressenti des douleurs. Je prescrivis trois onces de teinture de rhubarbe, parce que le tamarin lui répugnait, et il prit soir et matin une cuillerée de cette teinture. Non-seulement ce traitement le guérit de sa dysenterie; il me dit même, quelques semaines après, qu'il se trouvait beaucoup mieux de sa goutte; que les douleurs de ses nodus paraissaient être dissipées entièrement, et qu'il allait librement où il voulait. — Le tamarin guérit aussi seul. Un enfant de quatre ans, du district de Castelen, avait la dysenterie et une fièvre putride depuis cinq jours, lorsqu'on m'appela. Je lui prescrivis six onces de tamarin, à prendre à la dose de deux onces chaque fois le matin, dans l'eau, pendant trois jours. Cela le guérit sans autre médicament. — Les acides sont avantageux de toute manière. Un homme robuste de Brugg sentit pendant un jour entier un grand frisson, et une envie continuelle et inutile de vomir. Le soir il fut pris de violentes tranchées, qui durèrent toute la nuit sans intermission, et les selles furent très-abondantes. Le second jour on m'appela. J'ordonnai une demi-drachme d'ipécacuanha; il vomit deux fois, avec beaucoup de soulagement; les douleurs ne revinrent que très-rarement pendant la journée, quoique très-vives; et il fit vingt selles. Le soir j'ordonnai une demi-once de crème de tartre, avec une pinte d'eau d'orge, à prendre aussitôt, et pour la nuit. Il prit cette boisson : les douleurs et les selles cessèrent jusqu'au lendemain matin. Le troisième jour j'ordonnai trois onces de tamarin, qui lui firent rendre trois selles; et le quatrième jour il fut guéri. J'ai aussi traité de la dysenterie une personne de soixante-six ans, dont le cas était bien plus dangereux. Elle fut guérie en quatre jours, par l'usage journalier de trois onces de tamarin et d'une demi-once de crème de tartre.

Cependant les purgatifs et les anti-septiques seuls n'ont pas toujours fait tout. Les douleurs étaient quelquefois des plus cruelles lorsqu'on n'avait pas évacué dès le commencement, et que les malades refusaient les purgatifs dans le cours de la maladie; et les épreintes dans ces cas-là étaient aussi excessives. Je fus donc obligé d'avoir recours aux anodins, et de modérer même par des médicaments nuisibles le cours de ventre trop violent, parce que je me trouvais les mains liées de différentes manières. — Je regardai toujours comme très-dangereux de recourir à l'opium dans la dysenterie, lorsque le foyer du mal n'était pas éteint. Il me fallut donc, dans les cas de douleurs très-vives et opiniâtres, imaginer une méthode par laquelle je pusse administrer ce narcotique, sans préjudice. Je réussis quelquefois à calmer les douleurs, mais non toujours sans désavantage. — Le laudanum de Sydenham, donné toutes les six heures jusqu'à six gouttes dans une infusion de graine de lin, calmèrent bien, après de grandes évacuations, de cruelles douleurs le huitième jour de la maladie, chez un petit garçon de neuf ans, pâle et tourmenté de vers depuis un an; mais il augmenta extrêmement la fièvre, quoique je fisse prendre à cet enfant toutes les trois heures, jour et nuit, une

grande cuillerée de teinture aqueuse de rhubarbe. Il survint aussi en même temps à cet enfant une envie de vomir, par l'effet de la matière putride que le laudanum avait retenue; et l'enfant vomit réellement. Mais tous ces mauvais symptômes disparurent par l'usage réitéré du tamarin, de la crème de tartre, et de la rhubarbe en poudre, et en laissant là le laudanum.

Le laudanum de Sydenham causa aussi des rêves pénibles à un jeune homme de Brugg, à qui je l'avais ordonné à la dose de six gouttes, après des évacuations considérables, par rapport à des tranchées cruelles et des douleurs assez vives dans les membres, lesquelles se faisaient sentir quand les tranchées cessaient. Cependant les douleurs des membres disparurent le jour suivant. Huit gouttes données au commencement de la nuit, et huit gouttes au milieu, firent un bon effet par le bas chez le même malade. Il n'eut plus de douleurs dans les membres, ni dans le ventre, ni de songes; mais il eut moins de sommeil; et il fit sept selles durant la nuit, au lieu de cent cinquante et de deux cents qu'il faisait auparavant chaque nuit. Cependant la maladie tira en longueur, dura quatorze jours; ce que j'attribuai au laudanum, qui, ne soulageant pas le malade, prolongeait la maladie. Ce malade est le seul à qui je vis une chute de l'anus: néanmoins il fut bientôt guéri; et depuis ce temps-là il est bien gai et bien portant. — J'ai observé, dans quatre autres cas, que le laudanum de Sydenham, donné après les purgations convenables, calmait les douleurs, rendait les selles moins considérables, sans les arrêter, et pour lors je le continuai avec la rhubarbe. Il en résultait quelquefois l'avantage de diminuer un peu les selles sans les arrêter, et les douleurs disparaissaient pendant ce temps-là : mais il était décidément nuisible, s'il était donné sans rhubarbe, ou dans les intervalles, ou même peu après.

Un enfant de famille, âgé d'un an, fut pris de la dysenterie. On s'aperçut au quatrième jour qu'il lui était coulé sur les jambes un sang tout pur. Après les plus vives douleurs, cet enfant tomba dans un assoupissement permanent, et eut toutes les parties du corps dans un état spasmodique continuel. Je n'attendais pour lui que la mort. Cependant je lui fis prendre un laxatif de tamarin toutes les trois heures pendant le jour, et de nuit deux grandes cuillères à café de teinture aqueuse de rhubarbe, beaucoup d'infusion de graine de lin, et toutes les trois heures trois gouttes de laudanum de Sydenham. Les selles furent copieuses, blanches, jaunes, brunes, vertes, rouges et noires. Au moyen de cette méthode, l'enfant fut guéri en quatorze jours, malgré l'éruption miliaire qui survint à la fin de la maladie, et qui se passa par desquamation. — Un enfant de deux ans fut pris de la maladie, à Brugg. Aussitôt qu'il en fut attaqué, il perdit tout sentiment par le retirement spasmodique de ses membres. Je lui donnai du tamarin, de la teinture de rhubarbe, mais point de laudanum; et il mourut. Ce cas de mort est le seul que j'ai attribué à ma maladresse, et à mon insuffisance dans mon art. Tous les autres ne m'arrivèrent que par le peu de docilité des malades. — L'infusion de camomille est ce que je trouvai de mieux après l'opium pour calmer les douleurs : elle est aussi anti-septique. J'ordonnai une infusion copieuse de cette plante, même dans les inflammations des intestins, et souvent avec succès. L'infusion de graine de lin, l'eau de riz, la crème d'orge, les lavements avec la gomme arabique, étaient fort avantageux contre les tranchées excessives : cependant les lavements revenaient souvent sans effet : c'est pourquoi je ne pus m'y fier au plus haut degré de la maladie. Je faisais prendre aussi avec beaucoup d'utilité le lait d'amandes contre les douleurs de ventre.

Mais je m'aperçus bien qu'en général les douleurs ne peuvent cesser entièrement, à moins que la matière putride qui les cause ne soit entièrement chassée dehors. Les vives épreintes, qui étaient si pénibles à la fin de la maladie, ne se calment ni par les lavements de diascordium, ni de thériaque, ni de lait, que conseille Huxham; mais c'étaient les évacuations qu'il fallait répéter aussi longtemps que durait le ténesme. Je remarquai ce ténesme douloureux chez plusieurs de mes malades à la fin d'une dysenterie très-violente : ce ténesme, presque toujours infructueux, était suivi de selles très-petites et très-rares. J'attribuai cela au défaut du mucus naturel dans le rectum; mais c'était mal à propos : car je fis donner des lavements d'eau chaude où l'on avait dissous une demi-once de gomme arabique : ils ne servirent de rien. Je donnai le laudanum aussi inutilement. Je prescrivis une cuillerée de teinture de rhubarbe le soir et le ma-

tin, ce qui fit les plus heureux effets. J'appris par là que ce ténesme, à la fin de la maladie, ne vient pas de la nudité des intestins privés de leur mucus, et par là trop sensibles; mais d'une matière résidante dans les cellules du colon. — Nombre de mes malades me firent appeler tard, ou même très-tard. Dans tous ces cas où l'on croit le simarouba, la cascarille, le cachou si nécessaires, je donnai encore quelquefois un vomitif, et je fis avec la rhubarbe seule tout ce qu'il fallait, lors même que la maladie avait duré trop long-temps. Je guéris en peu de jours, avec un vomitif et les autres remèdes indiqués, une femme de soixante-trois ans, dans le district de Wildenstein. Il y avait huit jours qu'elle avait la dysenterie, faisant encore en douze heures cinquante selles, et vomissant tout ce qu'elle prenait, liquide ou solide. J'ai même guéri dans la campagne des malades qui avaient été sans le moindre secours pendant un mois de suite. Une dysenterie opiniâtre leur faisait éprouver un abattement extrême dans tous les membres, des frissons, de grandes sueurs, et ils ne pouvaient rien digérer. Tout ce que je leur prescrivis fut quelques doses de rhubarbe, à la quantité d'une demi-drachme, qu'ils prirent le matin pendant deux jours dans une infusion de camomille. Ils reprirent sensiblement des forces, et se guérirent en deux jours après les évacuations qu'avait procurées cette poudre; au lieu que dans ces mêmes cas la maladie se prolongeait avec grand danger, lorsqu'on avait recours à des charlatans ou à de vieilles commères pour traiter les malades, en laissant là les médecins et la médecine. Une femme de Castelen avait la dysenterie depuis dix jours et au plus haut degré, lorsqu'elle me fit appeler. Je lui ordonnai de prendre pendant deux jours la crème de tartre dans l'eau d'orge, la rhubarbe en poudre, et une infusion de camomille, attendant qu'elle me fît savoir son état subséquent, et me demandât les remèdes nécessaires. Elle laissa-là ces médicaments, par la raison qu'ils ne l'avaient pas soulagée le premier jour, et ne me fit plus rien savoir de son état. Environ cinq mois après je vis son mari qui m'apprit qu'elle avait encore la dysenterie. Les conseils des femmelettes qu'elle écoutait avaient entretenu la maladie, et ses selles étaient encore sanguines.

Quant aux sujets qui, sans être alités, ne sentaient que des douleurs de ventre, et étaient en même temps constipés, je leur prescrivis pendant quelques jours de suite de la rhubarbe en poudre, à la dose de demi-drachme à prendre en deux fois. Leurs selles étaient pareillement sanguines à la première évacuation, et blanches comme du pus. Mais après quelques selles ils éprouvèrent du soulagement; les douleurs de ventre cessèrent, et ils se rétablirent en peu de jours.—Presque tous les malades que j'ai guéris, or j'en ai guéri un grand nombre, eurent au moment de la guérison une faim extraordinaire : c'est pourquoi je crus qu'il était inutile de leur prescrire de quoi fortifier l'estomac et les intestins; les aliments les fortifiaient assez. Je prescrivis aux uns une cuillerée de teinture de rhubarbe à prendre tous les matins, aux autres l'élixir stomachique de Hoffmann. Je n'ordonnai aucun remède fortifiant dans la vue de prévenir les rechutes. — En général, mes principaux médicaments furent, au commencement de la maladie, l'ipécacuanha, la crème de tartre avec beaucoup d'eau d'orge, et le tamarin. J'employai l'infusion de camomille, celle de graine de lin, le lait d'amandes, les lavements de gomme arabique, et avec beaucoup de circonspection le laudanum. A la fin de la maladie, ce fut la rhubarbe qui me servit le plus avantageusement.

CHAPITRE VI.

SUITES D'AUTRES MOYENS CURATIFS.

Il faut tenter beaucoup de choses, observer tout, comparer tout, lorsqu'on veut s'instruire des secrets de la nature, et savoir tirer, des observations, de justes conséquences qui puissent devenir d'une utilité générale, et s'étendre le plus loin qu'il est possible. — Quelques heureux succès nous rendent souvent négligents. Lorsqu'un malade se guérit, nous n'examinons pas si nous aurions pu le guérir par une méthode plus courte, moins incertaine, et en général plus avantageuse. La satisfaction que sent un médecin heureux est même un obstacle invincible aux progrès qu'il pourrait faire dans son art : car, lorsqu'il est applaudi, il devrait se demander quel est le fondement de cette approbation. J'avoue ingénument que je n'ai pas traité selon tous les principes de l'art les premiers malades dysentériques de cette épidémie,

comme je l'ai fait à l'égard de ceux que j'ai vus par la suite. Quoiqu'il ne soit mort aucun de ces malades, ma méthode était cependant vicieuse. — Jamais je n'avais vu de pareille dysenterie depuis que j'exerçais la médecine. Néanmoins j'avais traité beaucoup de dysentériques avant cette année-là; suivant même une méthode qui n'avait pas été infructueuse, puisque aucun de mes malades n'en était mort. Voici deux exemples de la méthode que je suivais alors. — Une femme de soixante-un ans fut attaquée en 1759 d'une violente dysenterie. Cette femme était presque desséchée par nombre d'accès hypochondriaques, et par plusieurs maladies qu'elle avait essuyées. Elle me fit donc appeler aussitôt. Je lui prescrivis une teinture aqueuse de rhubarbe à prendre trois fois de jour et de nuit, à la dose d'une bonne cuillerée. En même temps je lui fis prendre beaucoup de lait d'amandes, fait avec une solution de gomme arabique. Je lui prescrivis aussi des lavements avec la même gomme, et de la crème d'orge. Peu à peu l'usage de ces remèdes fit cesser les violentes tranchées, la grande fièvre et les épreintes : les selles diminuèrent même beaucoup. A l'entrée de la nuit du quatrième jour je crus pouvoir hasarder seize gouttes du laudanum de Sydenham : la nuit fut très-tranquille. Le cinquième jour la malade fut dans un état paisible, sans tranchées, sans ténesme, sans fièvre, n'allant point à la selle, mais ayant bon courage. Alors je suspendis tout médicament, pour voir si le laudanum ne m'en imposait pas. Tous les mauvais symptômes disparurent l'après-midi, sinon que la malade était d'une humeur sombre. Le soir je réitérai le lait d'amandes avec la gomme, et les choses restèrent dans le même état : cette femme fut rétablie en peu de jours, moyennant un fortifiant que je lui donnai. Deux ans après elle eut encore une dysenterie très-violente ; je la rétablis en huit jours par le même traitement.

Un jeune homme de vingt ans, très-robuste, sain, gai, vif, apporta avec lui, en 1762, la dysenterie de Zurzach, où elle faisait de grands ravages. Sa maladie était extrême et accompagnée de tous les plus mauvais symptômes. Son père, ministre à la campagne et grand sectateur de la doctrine de Paracelse, lui donna un prétendu spécifique infaillible contre la dysenterie ; mais la maladie ne laissa pas d'augmenter de plus en plus. On m'appela le huitième jour, et je trouvai le jeune homme tout épuisé et presque desséché. Il avait le visage tout tiré, cadavéreux, au lieu qu'il avait auparavant le meilleur teint du monde. Sa parole était lente, faible, mourante : il fondait en une sueur froide dans toutes les parties du corps ; et chaque minute il rendait, avec les plus vives douleurs, des selles sanguines et d'une odeur cadavéreuse. J'ordonnai au père de jeter par la fenêtre tous ses prétendus spécifiques. Au lieu de spécifiques infaillibles, et de fortifiants incendiaires qui eussent fait périr le jeune homme, je ne lui donnai le huitième, le neuvième et le dixième jour de la maladie, qui était au dernier degré, que de fortes doses de teinture de rhubarbe, de lait d'amandes, qu'il rejeta d'abord ; ensuite de la crème d'orge, des lavements avec de la gomme arabique. Au moyen de ces médicaments simples et peu chimiques, je tirai du tombeau ce jeune homme, qui reprit en peu de jours sa santé précédente, sa gaîté, ses couleurs vives et animées. — Ces deux exemple, pris d'un grand nombre, me conduisirent à essayer la méthode un peu différente que je pratiquai au commencement de la dysenterie de cette dernière année. Voici deux exemples de ses suites.

Une femme de Brugg, âgée de trente-sept ans, d'une constitution très-sensible et sujette aux plus vives attaques hypochondriaques et hystériques, fut prise de cette dysenterie. Elle me fit appeler le troisième jour, au soir, et me dit que depuis vingt-quatre heures elle n'avait fait que vingt selles, mais avec les plus vives douleurs, et chaque fois une envie de vomir. Je lui donnai trois drachmes de rhubarbe en poudre à prendre en six doses, une toutes les deux heures avec une infusion de camomille, et dans les intervalles de l'eau de riz et du lait d'amandes. Le quatrième je la trouvai avec beaucoup moins de douleurs ; ses selles étaient encore aussi abondantes et sanguines. Je lui prescrivis la même quantité de rhubarbe à prendre comme auparavant. Le soir elle se trouva un peu mieux; mais elle avait encore fait sept selles. Je ne lui ordonnai que de l'eau de riz pour la nuit. Le cinquième jour elle me dit qu'elle avait fait pendant la nuit huit selles très-douloureuses, et qu'elle avait eu un ténesme insupportable. Je lui ordonnai de prendre toutes les trois heures une cuillerée de teinture de rhubarbe, un lavement avec une solution de demi-once de

gomme arabique, et, le soir, de réitérer le même lavement. Ces remèdes firent cesser presque toutes les douleurs, et, de tout le jour, elle ne fit que deux selles, qui n'étaient pas teintes de sang. Je lui ordonnai de boire la nuit de l'eau de riz et du lait d'amandes. Le sixième jour je la trouvai très-bien. Malgré cela je lui fis continuer la teinture de rhubarbe et la diète. Elle fut guérie, et éprouva encore deux rechutes. La première à l'occasion d'un mouvement de colère; la seconde pour avoir essuyé de la pluie pendant la nuit. Les mêmes médicaments la guérirent.

Je vis à Brugg, au mois d'août de cette même année, une fille âgée de vingt-neuf ans, attaquée de la dysenterie. Elle était auparavant valétudinaire depuis long-temps, d'un teint extrêmement plombé, sujette à des tumeurs blanchâtres, indolente, et se traînant à peine. Le même soir je fus demandé de sa part. Je lui ordonnai une once de teinture aqueuse de rhubarbe, à la dose d'une cuillerée toutes les deux heures. La même nuit elle eut de grandes douleurs de ventre, fit plusieurs selles, et se sentit une envie continuelle de vomir. Je lui ordonnai le jour suivant une demi-drachme d'ipécacuanha, lui faisant continuer ensuite la teinture de rhubarbe : du reste, je lui permis pour nourriture et boisson, la décoction de riz et d'orge, et l'infusion de camomille. Le soir, elle me dit que le vomitif lui avait fait jeter beaucoup de flegme et de bile; que les douleurs de ventre étaient fortes, les selles moins abondantes; et je ne lui remarquai aucune fièvre. Je lui prescrivis pareille dose de teinture de rhubarbe. La nuit, les selles devinrent plus abondantes, et les douleurs presque insoutenables. Elle se trouvait dans le même état le quatrième jour : je lui prescrivis une once de teinture de rhubarbe, et deux demi-onces de gomme arabique pour deux lavements. Les lavements revinrent aussitôt à chaque fois : la malade fut tout le jour tourmentée par un ténesme continuel des plus douloureux; elle rendit à la selle une énorme quantité d'eau, de flegme, de bile et de sang. J'ordonnai encore une once de teinture de rhubarbe à prendre comme auparavant, et lui fis avaler beaucoup de lait d'amandes, et de l'eau de riz. Malgré cela, elle eut toute la nuit des tranchées continuelles, fit des selles fréquentes de même caractère. Sa garde ne put tenir à l'infection, quoiqu'elle renouvelât l'air de l'appartement, et emportât aussitôt les selles.

Le quatrième jour au matin, tous ces symptômes étaient montés au plus haut degré. Outre les boissons ordinaires de lait d'amandes et d'eau de riz, je lui prescrivis une cuillerée d'une mixture faite d'une once de teinture de rhubarbe, de demi-once de gomme arabique, et de sept onces d'eau, à prendre toutes les deux heures. Le soir, je trouvai la malade étant continuellement sur la chaise, rendant des selles abondantes d'une puanteur suffocante, jaunes, vertes, brunes, noires, et délayées dans beaucoup de sang; les douleurs, les angoisses, les tourments étaient portés jusqu'au désespoir. Je lui fis prendre la moitié de la mixture précédente, dont elle n'avait pas fait usage, et je prescrivis pour dix heures du soir vingt gouttes de laudanum de Sydenham : j'ordonnai en outre qu'on lui fît avaler le plus qu'on pourrait de lait d'amandes. A peine eut-elle pris le laudanum, qu'il parut sur ses joues, aussi pâles que la mort, une grande sueur. Elle dormit quelques heures, et n'eut que de petites douleurs. Le cinquième jour, je lui fis prendre la moitié restante de la mixture, et, outre cela, beaucoup de lait d'amandes et d'infusion de camomille. Dans l'après-midi, je lui trouvai le visage fort rouge, une fièvre sourde; la malade faisait peu de selles en une heure, mais cadavéreuses, et sans flux de sang, quoique les douleurs fussent considérables. Je lui fis prendre un lavement de gomme arabique, qui produisit aussitôt son effet. Le soir, les douleurs furent très-vives : je prescrivis seize gouttes de laudanum de Sydenham, et beaucoup de lait d'amandes. Elle dormit quelques heures, fit la nuit cinq selles sans douleur, et se trouvait le matin beaucoup mieux à tous égards.

Le sixième jour, je ne prescrivis que les mêmes lavements, l'eau de riz et le lait d'amandes. Elle fit trois selles un peu rouges. L'après-midi, je la trouvai sans fièvre, sans chaleur et sans douleurs. Je fis réitérer les lavements et les mêmes boissons. Malgré cela, les douleurs revinrent, les selles allaient leur train, vertes, noires, avec une teinte de sang; mais moins fétides. La malade était sans aucune fièvre, mais comme stupide et bouffie. Je prescrivis seize gouttes de laudanum : il fit la nuit l'effet ordinaire,

et la malade rendit trois selles de même caractère. Le septième jour, j'ordonnai de bon matin une once de teinture de rhubarbe à prendre par cuillerée toutes les deux heures, et je fis continuer les mêmes boissons. La malade rendit pendant la journée neuf selles toutes jaunes, très-fétides, mais sans aucune douleur, et avec beaucoup de soulagement. J'ordonnai pour la nuit seize gouttes de laudanum, et elle fit deux selles presque inodores. Le huitième jour, je n'ordonnai rien, afin de voir où la maladie en était. La malade fit quelques selles, mais encore très-fétides, bilieuses et douloureuses. La nuit, je prescrivis le laudanum; et pour le jour suivant, une cuillerée de teinture de rhubarbe toutes les trois heures. Le neuvième jour, elle se trouvait bien, gaie, et extraordinairement contente. Les selles étaient peu de chose, mais toujours bilieuses. Je fis continuer la teinture de rhubarbe, et conseillai de prendre quelques aliments un peu plus solides. Elle eut encore quelques douleurs la nuit. Le dixième jour, elle fit cinq selles : du reste, elle se trouvait fort bien. Elle fut aussi bien le onzième, et je ne lui prescrivis pour le matin et pour le soir qu'une cuillerée de teinture de rhubarbe. Elle dormit toute la nuit suivante, et le flux de ventre avait entièrement cessé. Il en fut de même le douzième jour : cependant, je conseillai encore la teinture de rhubarbe deux fois pendant le jour. Le quinzième, elle ne sentait plus que de la faiblesse. Je prescrivis une once d'élixir vitriolique, à prendre à la dose de quarante gouttes dans de l'eau, deux fois le jour : ce qui la rétablit entièrement. — Un homme instruit sent aisément quel aurait été le défaut de cette méthode, quant à la dysenterie de 1765. Certains médecins s'imaginent être fort importants quand ils ont donné, goutte à goutte, une teinture de rhubarbe à des adultes. Degner donnait seulement toutes les quatre ou six heures une cuillerée ou demi-cuillerée de sa teinture de rhubarbe dans la dysenterie de Nimègue. Mes doses furent plus fortes et plus fréquentes. Néanmoins, la rhubarbe opérait trop lentement, en ce qu'elle ne faisait pas assez évacuer à la fois, ne résistait pas efficacement à la putridité, et laissait monter la maladie au plus haut degré. Dans quelques-uns des cas les plus violents, que je ne rapporterai pas ici pour ne pas ennuyer, j'ordonnai d'abord un vomitif, ensuite beaucoup de teinture de rhubarbe, jusqu'au cinquième jour; et outre cela, du lait d'amandes, de l'eau de riz, sans effet avantageux : au lieu que dans ces cas-là la crème de tartre opérait un changement subit par les selles plus abondantes qu'elle procurait. Je conclus donc de là que la méthode précédente ne valait rien dans notre épidémie, et que je devais réserver la rhubarbe pour les cas les moins graves, dans lesquels je la voyais bien réussir. Je m'aperçus aussi qu'elle devenait un excellent médicament vers la fin de la cure.

La rhubarbe en poudre ne purgeait pas non plus assez au commencement. Elle augmentait toujours les douleurs; ce qui n'arrivait pas avec la teinture de rhubarbe. La rhubarde en poudre, avec la crème de tartre, purgeait mieux, mais avec de grandes douleurs : au lieu que le tamarin opérait des évacuations promptes, abondantes, et sans susciter de nouvelles douleurs; et les selles devenaient moins fréquentes immédiatement après. Je voyais ceux à qui je donnais le matin un vomitif, et le soir, comme le jour suivant, matin et soir, une demi-drachme de rhubarbe chaque fois, se guérir plus tard que ceux à qui je prescrivais beaucoup de crème de tartre avec de l'eau d'orge. On voit par là que de grands médecins, et Degner même, regardent avec trop peu de fondement la rhubarbe comme le purgatif le meilleur de la nature, dans la dysenterie, par rapport à sa qualité purgative et fortifiante, ou plutôt astringente; et que, dans une dysenterie accompagnée d'une fièvre putride, la rhubarbe, sans l'addition des médicaments acides, laisse la maladie aller son train et se prolonger. La rhubarbe n'est donc pas un spécifique dans la dysenterie.

Je parlerai ici du verre d'antimoine ciré, des fruits des arbres et des raisins, dont d'autres médecins se sont servis avec succès. Un ecclésiastique luthérien, homme de génie, et ministre à Ravensbourg en Souabe, conseilla très-fort au docteur Mœhrlin, de la même ville, d'essayer le verre d'antimoine ciré. Huit jours après, ce médecin lui dit qu'il l'avait essayé sur trois personnes, mais avec un si grand malaise des malades, qu'il avait été obligé d'administrer au plus tôt ce qu'il avait cru capable de faire cesser les symptômes alarmants, et qu'il n'avait pas envie de le réitérer. Comme

l'ecclésiastique était persuadé que ce médicament ne pouvait avoir produit de mauvais effets, relativement au but direct de la cure, il pria instamment ce médecin de ne pas renoncer à l'usage du médicament, d'autant plus qu'il était aisé d'en arrêter les effets nuisibles accidentels. Quelques semaines après, l'ecclésiastique vit le médecin, qui lui raconta avec beaucoup de joie que ce médicament, administré avec de la racine d'althéa, avait tiré d'affaire plusieurs personnes qui s'étaient très-bien rétablies en deux jours, quoique le remède, loin de produire d'abord chez elles un bon effet, eût été suivi du délire, et que ces personnes eussent été au bord du tombeau. Le médecin continua le remède, surtout lorsqu'il apercevait quelque malignité. Les effets furent heureux. — Rassuré par ses succès, M. Mœrhlin m'écrivit lui-même tout le détail de ce traitement. Il avait fait la première tentative sur une femme de soixante-dix ans. Le matin, il avait ordonné six grains à jeun dans de l'eau tiède, ordonnant de ne boire et de ne manger que trois heures après. Ce temps-là passé, il se rendit chez la malade, la trouva très-faible et très-mal, et n'attendit bientôt qu'un événement fatal. Cependant, il encouragea la malade, et lui fit prendre lui-même une bonne dose de bouillon de mouton gras. En deux heures de temps, elle fit vingt selles ; après quoi les selles ne furent plus sanguines ; les douleurs cessèrent, et, la nuit, la malade reposa deux heures. Le jour suivant, le flux de ventre s'arrêta encore plus, et le médecin resta tranquille. Le troisième jour, la malade le remercia de son heureux remède, lui dit qu'elle n'avait fait que trois selles de la nuit, et qu'elle avait bien dormi. Le médecin ne lui ordonna qu'un bon régime, et la trouva parfaitement guérie quelques jours après. — M. Mœrhlin continua pour lors l'usage de son médicament, d'autant plus que le nombre des malades augmenta vers la fin du mois d'août, et que la rhubarbe et le simarouba étaient trop chers pour les pauvres. La première prise de six grains causait à tous les malades des malaises, des défaillances ; ce qui n'arrivait plus à la seconde, ni à la troisième. Le docteur était près de renoncer au médicament, que l'on soupçonnait de quelque qualité réellement délétère, parce que l'apothicaire ne trouvait pas son compte à ne vendre que cela. Malgré cela, le médecin examina mûrement s'il n'était pas possible d'obvier à ces inconvénients : ce qui ne lui parut pas difficile. Au lieu de défendre de boire avec un ton d'autorité, il fit avaler en même temps une tasse d'eau d'orge au commencement, ou toute autre boisson adoucissante. Ensuite il pensa qu'il serait peut-être plus avantageux de mêler trois ou quatre grains de poudre de racine d'althéa avec le verre d'antimoine. Il en vit les effets qu'il se promettait : les malaises et les défaillances n'arrivèrent plus ; les selles devinrent plus fréquentes, plus fortes, et se rendirent sans douleur.

Pour lors, il administra encore le remède à plus de soixante-dix personnes de tout âge. Trois doses de six à huit grains suffirent pour guérir le plus grand nombre. La première dose augmentait le flux de ventre ; la seconde le diminuait, et il cessait à la troisième. Rarement il fut nécessaire d'augmenter les doses, ou de les diversifier. Il en fit prendre neuf doses, dont la dernière de quatorze grains, à un sujet qui ne voulait pas s'astreindre au régime qu'il prescrivait. Cette dose procura trente et quelques selles en quatre heures : après quoi les coliques et les selles cessèrent, le sommeil revint, et en peu de jours le malade fut guéri. M. Mœhrlin trouva chez lui que la saignée était un des meilleurs moyens curatifs, quand on la faisait dès le commencement de la maladie, et au contraire une opération très-dangereuse quand la cause du mal s'était répandue par tout le corps. Trois doses du médicament n'étaient plus alors suffisantes, et à la fin de la maladie il survenait une leuco-flegmasie universelle qui durait plusieurs semaines.

Tout résumé, l'on peut dire que ce médicament fit dans la dysenterie de Ravensbourg les mêmes effets avantageux qu'on en avait vus long-temps auparavant à Edimbourg, dans l'épidémie dysentérique qui y régna. J'aurai encore occasion d'en parler dans la suite de cet ouvrage. — On usa dans notre dysenterie d'un moyen curatif plus agréable à prendre, mais regardé comme un vrai poison dans de pareils cas ; et les effets en furent aussi heureux. Le docteur Keller, jeune médecin de Winfeld dans le district de Thurgau, homme adroit, bon observateur, eut non-seulement occasion d'essayer les fruits et les raisins dans notre dysenterie ; il en vit même les plus grands avantages. Il en fit le premier

essai sur un enfant d'un an et demi, qui avait depuis huit jours la dysenterie la plus cruelle. Il ne voulait prendre aucun médicament, malgré les ruses dont on usait pour le tromper : les convulsions l'avaient pris plusieurs fois, et il paraissait près de sa fin. Les parents prièrent le docteur d'essayer tout pour sauver leur enfant. Il conseilla les raisins. La crainte de voir périr l'enfant l'emporta sur celle du malheureux préjugé. L'enfant mangea le soir deux grappes de raisin, et dormit toute la nuit. On lui en redonna le lendemain, et pendant huit jours tant qu'il en voulut; et il fut guéri. — Le même médecin eut à traiter un homme fort instruit dans la médecine, attaqué de dysenterie. Le malade avait pris, avec de bons effets, les purgatifs nécessaires, et ne pouvait plus se résoudre à prendre aucun médicament. Le docteur lui ordonna l'usage des fruits. Trois jours après il en reçut cette lettre :

« La répugnance que j'avais pour tout » médicament m'a enfin déterminé à re» courir aux fruits. Je commençai avant » midi à manger deux grappes de raisins; » à midi je pris quelques prunes de da» mas cuites, et outre cela quelques» unes crues, avec trois pêches; et le soir » quelques mûres sauvages. Les choses » allèrent bien jusqu'à huit heures que » la guerre commença; de sorte que je » pus me tenir à peine une demi-heure » au lit. Cependant je ne sentis aucune » douleur, aucun ténesme, ni autre in» commodité. Deux potions de manne et » quatre doses de rhubarbe en poudre » n'auraient certainement produit chez » personne un effet aussi considérable. » Cela fut suivi d'un sommeil naturel. » Le matin je me trouvai très-bien, et je » mangeai avec plaisir ma soupe de se» moule. Ces heureuses suites m'enga» gèrent à continuer ainsi le jour suivant. » L'effet fut en général le même, quoi» qu'un peu moins vif. L'appétit et le » sommeil vont de mieux en mieux; et, » grâce à Dieu, mon état devient meil» leur d'un jour à l'autre. » — Cette lettre du malade fut lue à tous les malades par le docteur Keller : il les engagea à manger des fruits; ce qui fut suivi des meilleurs effets.

Un médecin un peu timide, et qui n'était peut-être pas assez libre de préjugés, dit devant la société de Zurich, que les fruits pouvaient bien être utiles par la quantité d'air qu'ils lâchent, selon les expériences de Hales et de Macbride, mais que leur flatuosité, qui distendait trop les intestins, pouvait bien aussi préjudicier aux fibres trop irritées de ces viscères. M. Heiddegger, personnage recommandable par son savoir et par sa place, répondit que les mêmes expériences prouvaient que l'air qui se produisait intérieurement était ensuite absorbé par les sucs des fruits, après que la fermentation avait cessé ; et qu'ainsi la distension ne pouvait pas durer longtemps. Rien de mieux réfléchi. Il me semble que les fruits ne distendent les intestins qu'à un certain point peu dangereux, et cela chez des sujets qui ont une aptitude aux flatuosités par la négligence des purgatifs nécessaires, ou parce qu'ils ont le ventre trop resserré, ou que les épreintes sont considérables. La manne est même flatueuse, quand elle ne purge pas assez. Mais certains fruits opèrent comme purgatifs, surtout les raisins, chez la plupart des sujets; et les vents sortent en même temps. Ainsi l'on ne doit pas appréhender que le ventre d'un sujet crève comme une bombe, comme quelques médecins le craignaient. — Il suit de tout ce chapitre, que la teinture aqueuse de rhubarbe peut opérer quelques cures dans les cas dysentériques, mais que ce fut un médicament trop faible en général : que la rhubarbe en poudre laissait la maladie aller son train, et se prolonger; qu'ainsi la rhubarbe n'est pas un spécifique dans ce cas-là : que le verre d'antimoine, donné comme on l'a vu, a paru un des meilleurs médicaments contre cette maladie; et que les fruits, surtout les raisins, ont opéré comme d'excellents moyens curatifs, malgré tout ce que les contes et les préjugés des commères en ont fait dire.

CHAPITRE VII.

EFFETS DES REMÈDES ASTRINGENTS, OBSTRUANTS ET INCRASSANTS; DES AROMATES, DE L'EAU-DE-VIE ET DU VIN.

Les (1) anciens médecins s'accordent tous relativement à la cure de la dysenterie : ils prétendent que l'on ne doit pas chercher à faire évacuer la matière ; mais plutôt la retenir, et arrêter les évacuations par des remèdes astringents et

---

(1) Cela souffre des exceptions.

épaississants. Leur diète était réglée conformément à ce principe, aussi bien que leur méthode curative. — Toutes ces opinions déraisonnables sont de toute antiquité. Les médecins ont pris une route toute contraire de notre temps dans la dysenterie bilieuse, et ont employé en grande partie des remèdes d'une nature toute opposée aux astringents : mais les hommes rejettent volontiers dans la spéculation ce qu'ils font dans la pratique. Les astringents ne sont pas encore bannis dans ces cas-là ; et de cent médecins, il y en a quatre-vingt-dix qui les (1) ordonnent. Ils font à la vérité précéder quelques purgatifs; mais à quoi sert de donner le premier jour un vomitif, le second de la rhubarbe, et ensuite rien que des médicaments astringents ? Je me suis vu obligé deux fois dans l'épidémie de 1765 d'ordonner un purgatif le neuvième et le onzième jour, lors même du plus grand danger, la fièvre étant très-forte, les selles innombrables, et la faiblesse extrême. Ce purgatif était du tamarin. Les selles diminuaient à tous égards à proportion de l'effet du purgatif, et en peu de jours les maladies parvenaient à leur terminaison. Qu'on me dise donc à présent que j'aurais dû faire dans ces cas là ce que faisaient la plupart des médecins, et donner par conséquent des styptiques après les évacuations des premiers jours. Il en serait incontestablement résulté une très-longue maladie, ou la mort.

Les cheveux me dressèrent dernièrement en lisant ce que le collége de médecine de Berne ordonna aux paysans de faire, en 1727, pour se précautionner contre la dysenterie. Ces médecins de Berne firent d'abord l'observation importante, que l'épidémie dysentérique de cette année-là ne venait pas seulement de la dépravation de l'estomac, mais encore d'une inflammation des intestins provenant d'une fièvre ardente : ainsi il régnait alors une dysenterie accompagnée d'une fièvre inflammatoire : cependant ils ne prescrivirent dans leurs avis au peuple presque rien autre chose, que des médicaments styptiques et obstruants, et, par conséquent, tout ce qu'il y avait dans la nature de plus propre à augmenter l'inflammation.—L'avis que ce même collége fit imprimer en faveur du peuple en 1750, dans un cas semblable, est un peu différent. Néanmoins, si l'on excepte quelques fortes doses d'ipécacuanha et de rhubarbe, les autres moyens curatifs sont aussi astringents et aussi obstruants qu'il soit possible. Cette méthode était sans doute très-bonne alors en différents cas ; mais je demande excuse si je ne m'en suis pas tenu à ces avis en 1765, quoiqu'on les ait encore répandus çà et là cette année-ci dans la campagne, je ne sais par quelle méprise. Les routiniers les suivirent si bien, que leurs malades étaient à peine hors d'affaire au bout de trois mois. Ces gens n'ont probablement jamais lu de médecine que ces seuls avis.

L'esprit de contradiction n'est pas mon défaut, quelques contrastes que j'aie eu à essuyer dans ma patrie, par rapport à la vérité. Il n'est pas moins vrai que les astringents ou les narcotiques donnés avant le temps suppriment les selles (ce qui devient mortel dans presque toutes les espèces de dysenterie), augmentent les tranchées, la fièvre, la chaleur et le danger ; suscitent des hoquets, des serrements de cœur, des ulcères dans la bouche, des vomissements de sang, des inflammations dans les intestins, et une gangrène mortelle ; ou bien causent aux malades des tranchées continuelles, des constipations extrêmes, la goutte, l'étisie, la jaunisse, la tympanite, des œdématies aqueuses, l'hydropisie, et la perclusion totale des membres. On peut voir ce que Degner (1) et Tissot ont dit de ces médicaments styptiques : ils feront peut-être mieux valoir mon opinion que moi-même : ils en disent plus qu'il ne faut pour cela. Un certain Otto-Frédéric Meier a soutenu cette année-ci à Gottingue, sous la présidence de M. Vogel, une thèse dans laquelle il prétend que les purgatifs ont produit les plus tristes effets dans les épidémies de 1758 et de 1762. Cela peut être arrivé dans un très-grand degré de malignité ; mais peut-on appliquer ce principe à une dysenterie bilieuse ou accompagnée d'une fièvre putride ? Il veut donc que les astringents et les incrassants aient la préférence. Avec la permission de cet honnête homme, je le prie de lire mes réflexions, et je me rendrai à ses avis, s'il est en état de me prouver que mon expérience est aveugle et mal fon-

(1) Cela peut être en Suisse.

(1) Je passe ici les citations prises de ces deux médecins : on les verra dans leurs ouvrages.

dée. La vérité gagne toujours à ces débats, quand ils sont honnêtes. — Mais je passe directement à ce que l'expérience m'a appris sur ces remèdes pendant l'épidémie de 1765.

Un jeune mégissier d'Arau arrêta sa dysenterie avec la bouillie d'avoine, recommandée par les médecins de Berne en 1750, et se constipa très-bien. Il en perdit l'usage des pieds et des mains. En décembre même il ne pouvait plus ni travailler, ni marcher : il avait les pieds et les mains immobiles, et on les vit se dessécher de jour en jour. — Un homme de quarante ans, du comté de Lentzbourg, eut la dysenterie, et prit d'un charlatan un remède astringent. Le flux de ventre cessa, et il fut pris aussitôt de douleurs articulaires qui le mirent au désespoir. — Une jeune paysanne de onze ans, du même comté, arrêta sa dysenterie avec un pareil médicament que lui donna le bourreau du canton de Berne. Le flux de ventre et les douleurs cessèrent. Elle mourut un mois après dans ce même état. — Un paysan de trente ans, des dépendances de Soleure, prit du même bourreau de prétendues gouttes d'opium. Les pieds et les mains lui enflèrent, et il en devint perclus. Vers la fin de décembre il se fit porter à Arau, d'un médecin à l'autre, pour trouver du soulagement. — Nos paysans prirent aussi quelquefois du lait chaud. Ce remède, innocent en apparence, devint très-préjudiciable dans quelques attaques violentes de dysenterie. Les selles diminuaient, il est vrai, et cessaient même entièrement ; mais les malades étaient aussitôt pris de douleurs articulaires des plus vives, et devenaient ineptes à tout travail, tant ils étaient faibles.

M. Keller n'a jamais vu non plus de bons effets du lait, et encore moins de l'huile. Plusieurs se vantèrent, il est vrai, d'avoir été guéris en prenant beaucoup de lait chaud aussitôt qu'il était tiré ; mais cela n'arrive que dans le cas de cours de ventre simple, et en suivant un régime exact. En effet, M. Keller n'a observé aucun bon effet du lait dans une vraie dysenterie. — M. Dummelin, du district de Thurgau, a encore observé ceci à l'égard de deux enfants, l'un de dix ans, l'autre de treize, à qui on avait fait prendre beaucoup de lait chaud, qui venait d'être trait, au commencement de la dysenterie. Ces enfants sentirent d'abord une oppression extrême à l'estomac, ensuite ils vomirent le lait, qui était caillé, aussi dur que de la présure de chèvre, et modelé comme de vraies crottes de chien. Ils moururent dans des convulsions peu de jours après. M. Dummelin avait déjà remarqué ces mauvais effets du lait dans les dysenteries épidémiques de 1738 et 1739.

On employa cette année-ci à Thurgau les médicaments styptiques, incrassants, les somnifères de toute espèce et de toute couleur. Les plus fameux spécifiques du peuple furent le vin rouge avec le poivre, la viande de mouton cuite dans du talc, l'eau-de-vie, des glands écrasés que l'on faisait bouillir dans le vin : il en guérit très-peu de monde, et le plus grand nombre en mourut. Le collége des médecins de Berne a aussi préparé des glands en 1750, et cette année-ci il les a conseillés au peuple comme un médicament excellent. Au contraire, le conseil de Santé du même canton a fait lire un édit en chaire pour les défendre, comme très-pernicieux. En un mot, les glands sont extrêmement astringents, et causent les obstructions les plus opiniâtres. — La plupart des paysans de Thurgau se servirent, comme de médicaments domestiques, de petits gâteaux faits de graisse de mouton, d'œufs et de menthe. Nombre prirent de la racine de bistorte en poudre ; d'autres de la sanguine (ou pierre hématite) ; ceux-ci de la poudre à canon dans un œuf mollet ; ceux-là de l'ail. Ceux qui n'avaient qu'une légère dysenterie, ou plutôt qu'un cours de ventre, ne ressentirent pas de mal de ces drogues ; mais dans le cas d'attaque plus grave, ils éprouvèrent un abattement extrême, devinrent hydropiques et cachectiques. — Les chirurgiens-barbiers du district de Thurgau commencèrent presque toujours leurs traitements par des astringents ; ce qui empirait l'état des malades, ou les faisait décidément périr : de sorte que ces docteurs-barbiers convinrent enfin que cette maladie surpassait leurs grandes lumières. — Un des grands docteurs routiniers de Thurgau bornait toute sa méthode à deux choses. Le premier jour, il donnait un mélange d'ipécacuanha et de rhubarbe : le second jour, du laudanum de Sydenham, et s'en tenait-là jusqu'à ce que le flux de ventre cessât. Le premier de décembre, lorsqu'on m'écrivit ceci du district de Thurgau, les malades de ce routinier étaient, sans exception, presque tous morts d'hydropisie, ou dans les plus cruelles douleurs arthritiques ; ou quel-

ques-uns n'attendaient plus que la mort pour terminer leur triste vie. Le peuple était trop stupide pour apercevoir la mauvaise manœuvre de cet empirique, par cette mortalité qui ne la prouvait que trop. La moitié du peuple criait : Ceux-ci sont morts d'hydropisie; et l'autre moitié : Ceux-là ont péri de douleurs articulaires; mais on ne voyait pas plus loin.

Selon les observations de l'excellent médecin Gugger, les astringents, les aromates augmentèrent les tranchées, la fièvre, et causèrent la gangrène aux intestins, dans la ville de Soleure : mais rien ne causa une mort plus cruelle et plus certaine que l'usage maladroit du laudanum. — Voici le cas où s'est trouvé un Anglais après des remèdes astringents, et la méthode que j'ai employée pour le traiter. Cet homme avait été pris d'une violente dysenterie onze jours auparavant, près des îles Borromées. Les médecins italiens lui donnèrent d'abord deux fois de la rhubarbe, et à forte dose la première fois; ils tâchèrent aussitôt d'arrêter la maladie avec de l'opium et autres médicaments obstruants. Le malade s'empressa de passer en Suisse, avec sa dysenterie et ses médicaments : il voyagea par une grande chaleur, et à cheval. Le voyage sembla l'égayer, il passa le Saint-Godard, et vint du climat très-chaud de l'Italie dans une contrée du froid le plus vif. Un médecin italien, qu'il avait amené avec lui, crut devoir lui faire prendre tous les soirs un médicament styptique : mais la nature fut plus adroite que l'art. Le malade fit à Zurich deux selles des plus copieuses le 6 et le 7 d'août, n'en dit rien au médecin, se trouva mieux. Il vint le même jour de nos côtés, dans l'intention de se reposer pour suivre son voyage, et me dit qu'il voulait s'abandonner à mes soins pour le rétablissement de sa santé. — Je le trouvai fort gai, sans le moindre sentiment de douleur dans le bas-ventre, ni la moindre envie d'aller à la selle; sans fièvre, et n'étant pas trop faible. Je lui prescrivis néanmoins le matin et le soir une grande cuillerée de teinture de rhubarbe, et une diète convenable. Le huitième d'août, il avait fait deux selles naturelles, avait bien dormi, et se trouvait on ne peut mieux. Je prescrivis encore la même dose de teinture de rhubarbe. Il se sentit bien jusqu'au soir. Le neuvième, je fus appelé du matin avec grande hâte. Il avait fait deux selles assez considérables, et qui n'étaient pas fétides; il n'avait pas dormi, se sentait de la fièvre, et était encore fort agité. Je trouvai le pouls dans le même état; j'ordonnai encore une cuillerée de la teinture, un demi-verre de lait d'amandes toutes les deux heures, pour avoir lieu d'observer la maladie. — L'après-midi, il était dans un état fort pénible : le pouls était plus fréquent; le mal de tête extrême et très douloureux. Vers le soir, une envie de dormir de deux heures mit fin à cet état. Au commencement de la nuit le malade tomba dans une grande faiblesse, il sommeilla ensuite jusqu'au matin, et la fièvre fut assez forte. A son abattement d'esprit je ne pus assez déterminer la nature de sa fièvre. Je pris le parti de continuer le lait d'amandes, pour voir, en attendant, s'il n'y avait pas dans le corps quelque matière que l'on dût évacuer. La douleur de tête diminua vers le matin; mais le pouls était encore un peu fréquent.

Le jour suivant, j'ordonnai une demi-once de manne dans de l'eau, et autant de crème de tartre pour une prise. Il rendit beaucoup de matière bilieuse fétide : les selles furent nombreuses, et sans le moindre sentiment de douleur dans le bas-ventre. Le soulagement augmenta à proportion des évacuations. Il se trouva très-bien jusqu'à une heure après-midi. — Alors il fut saisi d'un frisson et d'un tremblement universel, et extrêmement fort, qui dura trois heures, avec une soif inextinguible, un grand mal de tête, et quelques envies de vomir. Le frisson fut suivi d'une chaleur sèche universelle, et d'une fièvre violente, accompagnée d'anxiétés et de délire. J'ordonnai une once de crème de tartre à prendre en douze doses, une chaque heure, dans une infusion de fleurs de sureau; et je conseillai de boire beaucoup de limonade, ce qui fit évacuer une quantité étonnante de matières putrides et d'une puanteur infecte. A la pointe du jour cet accès se termina par une sueur très-fétide, comme il arrive dans les fièvres intermittentes. — Le troisième jour depuis cet accès, le malade se trouva très-bien le matin. J'ordonnai une légère potion de deux onces et demie de manne, et d'une demi-once de crème de tartre. Il sortit encore une quantité considérable de matière très-putride. Le soir le malade se trouvait très-bien : il fut tranquille toute la nuit, et ne prit que beaucoup de limonade.—

Le quatrième jour au matin, je le trouvai fort gai, et très-bien. J'ordonnai une once de crème de tartre en douze prises, une toutes les deux heures dans un verre de limonade. Vers midi, je fus subitement appelé. Un même frison venait de prendre le malade : il dura une heure, pendant laquelle le malade vomit beaucoup, et alla souvent à la selle. Après ce frisson, il fut dans le même état qu'après le premier. Vers les dix heures du soir l'accès se ralentit, et cessa bientôt. J'ordonnai encore la crème de tartre et la limonade, comme auparavant. La nuit, le malade fut assez tranquille, quant au corps. — Le cinquième jour, j'ordonnai un vomitif de demi-drachme d'ipécacuanha, qui opéra très-peu, et indiqua aussi peu que les vomissements précédents la présence d'une matière étrangère dans l'estomac. Pendant la matinée le malade rendit plusieurs selles très-fétides. Dès l'accès du quatrième jour j'avais remarqué que, lors de son grand abattement d'esprit, suite naturelle de la maladie, le blanc des yeux lui était devenu extrêmement jaune. J'appréhendai de là qu'à l'accès imminent la bile ne se répandît en grande quantité dans les intestins, ou ne passât dans le sang; et qu'enfin, d'une simple fièvre tierce putride, il n'en résultât une double tierce de même caractère des plus dangereuses pour ce seigneur si nécessaire à sa patrie.

Toutes réflexions faites, je crus devoir recourir au quinquina. J'en ordonnai une once avant l'accès prochain, que je craignais pour le 14 d'août vers six heures du matin, selon le cours précédent de la maladie. Je fis donc commencer à deux heures après midi, et à quatre heures du matin l'once était prise. L'estomac (1) se révolta contre le quinquina; il survint de fortes envies de vomir, et l'abattement d'esprit ordinaire persévéra. Je tâchai de favoriser et de soutenir le vomissement, laissant aussi aller les selles, qui étaient assez fréquentes, parce que je les regardais comme avantageuses, et comme l'effet du quinquina. Au soir et au commencement de la nuit, le pouls était inégal, vague et quelquefois fréquent : ce que j'attribuai à l'état de l'esprit du malade.—Le sixième jour, depuis le matin jusqu'à neuf heures, le pouls fut dans l'état naturel, et le malade fort gai. Après dix heures, il eut une légère sensation de froid aux mains, qui paraissaient cependant fort chaudes; mais cela n'avait pas l'air d'un frisson réel. A onze heures, même abattement d'esprit : chaleurs médiocres qui montaient peu à peu, et devinrent considérables au soir, avec beaucoup de fièvre et un abattement extrême. Cet accès, déjà modéré par le quinquina, finit vers huit heures. Je n'avais rien ordonné de la journée. Je prescrivis alors une once de quinquina en six doses, une à prendre toutes les deux heures. Chaque fois le malade rendit, pendant la nuit, une selle extrêmement fétide, mais sans avoir envie de vomir. — Le septième jour, j'attendis le retour de la fièvre; mais elle ne se fit pas sentir. Le malade n'éprouva, comme il arrive dans de telles circonstances, qu'une espèce de découragement qui, vers le soir, approchait de la mélancolie. Jusqu'à onze heures avant midi, chaque dose de quinquina, prise toutes les heures, opéra une selle. Les urines, qui étaient devenues des plus abondantes depuis l'accès fiévreux, étaient encore rouges comme du sang. La nuit fut inquiète, sans sommeil, mais aussi sans aucune fièvre. — Le huitième jour, le malade fut de très-bonne humeur toute la matinée; il n'avait plus rien de sombre ni dans les idées ni dans ses paroles : la cessation de la fièvre fut complète, et il se décida à partir le matin suivant.

Le neuvième jour, il partit donc. Je lui donnai encore une once de quinquina à prendre le même jour, lui conseillant d'en prendre autant trois et huit jours après, pour se garantir d'une rechute. Je l'avertis très-sérieusement de ne prendre aucun purgatif qu'un mois après, s'il voulait éviter le retour de la fièvre; lui ordonnant en même temps de ne vivre que d'aliments du règne végétal. — Le 2 septembre 1765, j'appris de loin que ce seigneur s'était bien trouvé jusqu'au 24 d'août, mais que le médecin qu'il avait fait appeler avait jugé à propos de joindre la rhubarbe au quinquina : ce qui avait été aussitôt suivi du retour de la fièvre, qu'un autre médecin lui avait cependant enlevée. Le 16 septembre je reçus une lettre de cet Anglais : il me marquait qu'il se trouvait alors parfaitement rétabli. Depuis ce temps-là sa santé se soutint également bien, de sorte qu'à l'âge de soixante-

(1) Les jeunes praticiens doivent faire attention à ce phénomène.

quatre ans il est si agile et si robuste, qu'il s'acquitte d'un emploi des plus importants du ministère, avec une aisance inconcevable, et avec la plus grande réputation. — Passons à présent à l'usage nuisible des aromates, de l'eau-de-vie et du vin. Les aromates et le vin excitent une irritation considérable aux intestins dans les dysenteries bilieuses : ils augmentent la fièvre, les douleurs et la strangurie ; et, s'ils opèrent comme astringents, ce qui n'arrive pas toujours, malgré le maladroit médecin, ils produisent tous les funestes effets qu'on doit attendre de ces médicaments dangereux. Ils changent les selles sanguines en un pus délayé : le vin surtout produit une anxiété très-redoutable au creux de l'estomac, anxiété qui accompagne souvent l'inflammation des intestins, ou précède cette inflammation ou la gangrène, et qu'il ne faut pas prendre pour le serrement qui se manifeste dès le commencement dans les dysenteries malignes. L'eau-de-vie est absolument un poison; et chez les gens en santé elle occasionne souvent le retour de ces maladies. Tous les médecins de nos cantons doivent attribuer ces accidents aux médicaments astringents, ou aux vains remèdes domestiques dont ils se servent lorsqu'ils ont à traiter nos paysans attaqués de dysenterie bilieuse dans des circonstances très-embarrassantes; mais surtout à la muscade, au macis, au gingembre, au poivre, au vin, à l'eau-de-vie. Ces médicaments arrêtent, il est vrai, la dysenterie, mais précipitent les malades dans le plus grand danger. M. Tissot vit un jour onze dysentériques dans une maison : neuf mangèrent des fruits, et furent bien guéris. La grand'mère et un de ses petits-fils furent enterrés, parce qu'on traita l'enfant avec de l'eau-de-vie, de l'huile, des aromates; et que la grand'mère suivit la même méthode.

M. Tissot vit pareillement un homme, qui avait bu dans une dysenterie deux onces d'eau-de-vie, être pris subitement d'un hoquet que le malade voulut faire cesser avec de l'eau-de-vie anisée. Il s'ensuivit une inflammation à l'estomac, qui mit le malade à deux doigts de sa perte; mais le célèbre médecin le tira encore de là, après plus d'une année d'infirmités. — C'est cependant de tous ces médicaments pernicieux, et en outre de fromage pourri, que nos paysans, aussi bien que les citadins, se sont servi chez nous dans cette maladie, et sans discrétion. Au premier accès ces campagnards prenaient de la muscade, du poivre et du fromage. Dans les légères attaques ils se tiraient d'affaire par la nature même de la maladie, qui ne pouvait pas devenir funeste. Dans les cas critiques au contraire le vomissement continuait. Les médicaments que l'on administrait alors ne restaient plus dans le corps, et les malades périssaient. Dans le comté de Lentzbourg, les paysans se servirent, dès le commencement, de vin rouge et de fromage pourri, suivant l'avis imprudent de nos routiniers qui avaient lu ce conseil dans Sennert. Mais il mourut aussi au commencement de la maladie une quantité innombrable de personnes dans ce comté. Il en arriva autant dans les dépendances de Thurgau, au sud de l'Ottemberg, parce que les malades se jetèrent sur le vin et l'eau-de-vie, malgré tout ce qu'on put leur dire. A la fin les autres devinrent plus prudents. Au son continuel de la lugubre cloche des morts, ils recoururent à la diète et aux médecins, plutôt qu'à leur tonneau et à leur eau de cerise. — Mais j'ajouterai encore quelques observations. Une jeune fille de vingt-ans eut la dysenterie à Brugg : elle fut suivie jusqu'au onzième jour par un médecin qui m'appela en consultation. Le soir du jour précédent elle avait pris par ses ordres une forte dose de vin, ce qui avait été suivi pendant la nuit de grandes douleurs dans le bas-ventre, de fortes selles très-sanguines, d'une grande fièvre, de trouble d'esprit, et de sueurs froides. Les selles étaient aussi très-fréquentes, très-douloureuses et très-sanguines quand je vis la malade; le pouls était très-fréquent, et la malade dans une extrême anxiété précordiale, qui, suivant Morgagni, est suivie de la mort dans la dysenterie. Je n'osai pas songer à procurer des évacuations, d'autant plus que le vin me parut avoir causé une inflammation ; c'est pourquoi je ne conseillai rien que deux cuillerées d'une mixture de demi-once de gomme arabique, quatre onces d'eau et une once de sirop d'althéa toutes les deux heures. J'ordonnai outre cela beaucoup de lait d'amandes et d'eau de riz, des lavements avec de la gomme arabique, et je fis appliquer sur l'abdomen ce que je crus propre à empêcher l'inflammation. Vers le soir elle eut un grand frisson, mais la nuit point de trouble d'esprit. Le douzième jour les selles étaient moindres, et les excréments verts.

La malade se plaignait toujours d'une ardeur au creux de l'estomac. Je continuai les mêmes médicaments : on me pria seulement de suspendre les lavements. La malade parut mieux toute la journée ; mais les douleurs, et surtout le ténesme, revinrent avec violence. J'ordonnai strictement les mêmes choses, et deux lavements avec la gomme pendant la nuit. Le jour suivant il y eut un mieux considérable ; et en peu de jours la malade fut guérie.

Un jeune paysan de treize ans, du district de Wildenstein, fut pris de la dysenterie. Il eut recours à M. Fuchstin de Brugg, qui le tira d'affaire avec les purgatifs. Le septième jour il but du vin, mangea une bonne dose de fromage. La maladie reparut avec de vives coliques et un assez grand flux de sang. Le même médecin le guérit encore. Huit jours après il mangea encore du fromage selon son appétit : la dysenterie le reprit, et dura un mois. — Un autre paysan, dans le même cas, se traîna à Brugg, non chez un médecin, mais dans un cabaret, où il but une demi-mesure de vin rouge, mangea une bonne dose de fromage, retourna chez lui trébuchant, se coucha, obtint de son bon curé une bouteille de vin, fit venir le dixième jour un charlatan du marquisat de Bade, et mourut le treizième.—Un autre paysan bien portant et d'un caractère extrêmement gai, âgé de quinze ans, dans le même cas, se trouva si mal au bout de huit jours, qu'il ne pouvait plus se soutenir. Sa mère lui donna un mélange de vin rouge, de fromage, de muscade et de poivre. Le quatorzième jour il était mort. — Un autre de seize ans fut saisi d'un froid aux champs : il passa encore le reste de la journée dans la campagne, se sentit une lassitude extrême, et se coucha sur la terre lors d'une grande pluie. Le troisième jour, il eut une dysenterie complète, avec des grandes tranchées. Le quatrième jour il vomit beaucoup. Le cinquième il me fit demander : j'ordonnai les médicaments ordinaires. Il ne prit que le vomitif, mais avec soulagement. Il but du vin, au lieu de prendre les autres. Le huitième jour je me rendis par pitié chez lui. Je le priai avec instance, et de la meilleure amitié du monde, de suivre mes avis. Cela fut inutile : il n'en avait pas besoin. Un empirique du marquisat de Bade lui avait donné de quoi périr d'une inflammation. Il mourut le jour suivant.

Une jeune paysanne de dix-huit ans se trouva aussi dans un cas semblable. On me demanda ; mais la malade ne prit pas moitié de mes médicaments : au contraire elle prit de l'élixir de son curé, et d'un autre que sa mère stupide (l'oracle du village) lui donna plusieurs fois dans du vin. Outre cela la mère lui fit tenir le régime le plus déraisonnable, lui jetait du vin dans sa soupe, lui donnait de la viande, du lait caillé, des aliments farineux qu'une autruche n'aurait pas digérés. Enfin elle laissa là tout médicament. La matière putride fut arrêtée, malgré les selles qui étaient inutiles, et qui n'étaient opérées que par la force de la maladie. La putridité se trouva fixée dans l'abdomen. Le vingt-unième jour il parut une éruption miliaire et un grand abcès sur le corps ; la dysenterie continuait de toutes couleurs. On appela le curé ; on pria, on pleura ; on eut recours à des moyens superstitieux : on attacha de l'écarlate au cou de la malade, dans l'espérance de faire disparaître la prétendue fièvre rouge. Ce moyen admirable se trouvant cependant inutile, le père alla encore consulter son curé. Il lui dit qu'un malade à qui j'avais défendu le vin s'était guéri en buvant deux bouteilles de cet excellent cordial. Là dessus le père retourna chez lui comme un forcené, criant que sa fille aurait non-seulement du vin, mais tout ce qu'elle voudrait : ce qui arriva aussi ; mais tout cela n'ayant encore procuré aucun soulagement, le vingt-sixième jour le père me vint retrouver. Je le priai de considérer la conduite qu'il avait tenue envers sa fille, et je le touchai au point qu'il me dit qu'il ne voulait plus écouter de femmes. Je prescrivis alors quelques doses de crème de tartre et du tamarin dans de l'eau. Cela fit évacuer beaucoup de matières ordinaires dans cette maladie : après cela, les selles diminuèrent, l'appétit reprit, et l'éruption tomba par desquamation. Le vingt-huit, le père me dit que sa femme avait le matin donné à la malade une bonne dose de vin, qui avait empiré son état. L'heureux succès antérieur du tamarin me donna lieu de tenter ce même médicament dans le grand danger que me représentait le père. La malade le prit : mais en même temps la mère lui fit avaler du lait de beurre, du lait caillé, du moût, et tout ce qui lui vint en idée. On m'appela encore au nom de Dieu, comme je passais : je passai sans répondre ; et le trente-quatrième jour la malade mourut. — Une jeune paysanne ma-

riée, âgée de dix-huit ans, fut prise le troisième mois de sa grossesse d'une dysenterie assez supportable. Sa mère lui donna tous les jours trois verres d'eau-de-vie, et outre cela du vin blanc et rouge en abondance. Le troisième jour son fruit partit, et elle eut une perte considérable. On continua force eau-de-vie : les jambes lui devinrent froides ; la gangrène attaqua les intestins ; et le cinquième jour la malade mourut. Une autre femme de soixante-dix-huit ans périt aussi avec son spécifique de muscade et de vin rouge, malgré les représentations que lui avait faites le docteur Seiler. Une jeune fille de quinze ans périt le seize de sa dysenterie : elle avait pris force vin rouge le premier jour de sa maladie. Un jeune homme du comté de Lentzbourg but du vin rouge le deux de sa maladie : il tomba dans le délire. Le cinquième il fut pris d'un hoquet continuel, et périt le quatorze. Un homme de quarante ans, du canton de Zurich, périt le neuf de sa maladie, malgré tout ce que fit un célèbre médecin pour le sauver. Il avait pris dès le commencement ce prétendu spécifique de muscade et de vin rouge ; et ses intestins avaient été attaqués d'inflammation.

Suivant M. Dummelin, les paysans de Thurgau se servaient, entre autres moyens préservatifs domestiques, de vieux vin rouge de différentes manières; mais ils recouraient particulièrement à l'eau-de-vie ordinaire, à l'esprit des mûres sauvages, et à celui de genièvre. Ceux qui n'avaient qu'un simple cours de ventre, ou une légère dysenterie, se tirèrent d'affaire avec cela, comme avec les astringents ; mais ceux qui se trouvaient plus violemment attaqués éprouvaient de ces remèdes un grand tiraillement dans le ventre, avaient des selles considérables, un ténesme très-douloureux, une ardeur des plus vives dans l'estomac et dans les intestins, plus de fièvre, de grandes chaleurs, une soif insoutenable, de grandes anxiétés, et mouraient enfin. — Un homme de Frauenfeld, que le docteur Dummelin avait en grande partie tiré du danger, empira sa maladie avec le vin, au point qu'il fut pris d'un hoquet, d'un vomissement de sang, et périt. — La plupart des habitants de Thurgau s'opposèrent aux premières atteintes de la dysenterie avec un mélange de vin rouge et d'aromates. Le cours de ventre en était supprimé : ils chantaient victoire, mais le docteur Keller vit la maladie reparaître avec plus de force dans la plupart de ces gens. Ceux qui n'en furent pas attaqués de nouveau tombèrent dans un état si déplorable, que ce médecin dit que cet état était l'assemblage de toutes les misères humaines : il suffisait même de les toucher seulement de leurs draps, pour leur faire jeter des cris horribles, et montrer tous les signes du désespoir. M. Keller a cependant sauvé deux de ces victimes du préjugé, par de nombreuses saignées et par le traitement le plus anti-phlogistique.

Les malades de Thurgau ou du nord de l'Ottemberg, qui ne suivirent pas le régime le plus exact, et surtout ne s'abstinrent pas d'eau-de-vie, de vin et de viande, moururent presque tous du neuf au douze de la maladie. Suivant les observations du docteur Mœhrlin, il n'y eut, en Souabe, rien de plus nuisible aux dysenteries que le vin et surtout l'eau-de-vie. Ceux, dit-il, qui burent du vin dans le cours de la maladie, ne purent pas réchapper. Plusieurs de ceux qui, peu avant d'en être pris, burent du vin ou de l'eau-de-vie comme un préservatif, eurent la dysenterie à un degré extrême (1) et long-temps ; et à la fin de la maladie ils furent affligés d'œdématies aqueuses opiniâtres, pendant nombre de semaines. — Une femme avait arrêté sa dysenterie par la boisson copieuse du vin. La conséquence fut une indolence extrême, une douleur lancinante et lacérante à l'une des cuisses, enfin une goutte complète, et un asthme des plus pénibles. — Enfin il me tombe sous la main l'histoire d'une maladie qui entre directement dans mes vues, et qui mérite de trouver sa place ici pour faire voir sensiblement comment les maladies se succèdent les unes aux autres.

Une dame de la Souabe fut subitement prise d'un cours de ventre le 11 juillet 1765, ce qui fut insensiblement suivi de coliques et d'un ténesme. Le cinquième jour elle prit d'elle-même une dose de sel d'Epsom. Selon ce que prétend le médecin qui a donné le détail de cette maladie, cela produisit l'effet le plus nuisible, parce que les selles en étaient devenues bilieuses. Quelqu'un donna encore le même jour à la malade dix

(1) M. Zimmermann dit cependant ci-devant qu'il l'a conseillé comme préservatif contre la crainte.

gouttes d'une huile essentielle. — Le sixième jour on appela le médecin de l'endroit. Il trouva la malade dans l'état que nous venons de voir. Il ordonna donc un demi-gros de rhubarbe en poudre qui fit beaucoup évacuer; et les selles furent d'abord marquées d'un peu de sang. Sans plus retarder il employa le corail, le cristal de roche, la corne de cerf brûlée, le sang-dragon et la cascarille. Le huitième jour on appela un second médecin. La malade sentait encore quelques douleurs poignantes, et les selles étaient mêlées de sang. Les deux médecins ordonnèrent une poudre faite de gomme arabique et de cascarille à prendre dans un lait d'amandes ou dans de l'eau d'orge. — Le neuvième, la malade fit dans la matinée une selle assez naturelle ; mais sur le soir elle en fit une autre dysentérique, accompagnée de douleurs poignantes dans le ventre et au sacrum; les médecins ajoutèrent de la thériaque à la poudre. Le dixième, la malade fit une assez bonne selle, sans épreintes, mais encore couverte de sang pur ; les douleurs du sacrum étaient restées ; le pouls parut naturel. Au lieu de cascarille, les médecins mirent dans la poudre quelques grains de quinquina. Le onzième, les selles furent de bon caractère. Les médecins ordonnèrent donc de quoi fortifier l'estomac, savoir : dix grains de quinquina toutes les cinq heures. L'après-midi il se manifesta des symptômes hystériques. Ils ajoutèrent à chaque dose de quinquina un grain d'extrait de castoreum.

Le douzième, les circonstances étaient les mêmes : les règles parurent. Les médecins laissèrent là les médicaments, et permirent à la malade deux cuillerées de vin de Bourgogne toutes les six heures, en lui faisant entendre qu'elle ne pouvait prendre rien de meilleur qu'un verre de vin de Bourgogne dans ses accès hystériques, accompagnés même de fièvre. Les médecins virent avec satisfaction le pouls s'élever après la prise du vin; c'est pourquoi ils crurent qu'il fallait lui permettre deux cuillerées de vin toutes les quatre heures. Un des médecins s'en alla à la campagne. — La nuit du quatorze, vers deux heures, on vint dire au médecin restant que cette dame était prise de nouveau de ses symptômes hystériques. A l'instant il envoya un grain d'extrait de safran. A cinq heures du matin il se rendit chez la malade ; il la trouva dans une grande anxiété : elle se pâmait, s'agitait, brûlait. Elle avait une soif considérable, et le pouls très-fréquent, fort et irrégulier. Cet accès subit fut regardé de la part du médecin comme l'effet d'une peur qu'elle avait eue la soirée précédente. Il ordonna un remède contre la peur, savoir, la poudre du marquis, avec l'extrait de castoreum. L'autre médecin revint le seizième jour de la maladie. La malade était dans une anxiété extrême depuis le matin : elle se plaignait surtout d'un grand serrement de poitrine. La fièvre, avec tous ses symptômes, était plus forte que le jour précédent. Les deux médecins ordonnèrent encore leur remède contre la peur, savoir: deux grains de la poudre du marquis, un grain d'extrait de castoreum, et deux grains de nitre. La malade fit deux selles le soir; mais il fallait, suivant les médecins, arrêter les selles. Au lieu de la poudre du marquis et d'extrait de castoreum, ils ordonnèrent le corail toutes les quatre heures.

Le seizième jour la malade eut, le matin, des mouvements convulsifs au bras droit. Ces mouvements augmentèrent, et gagnèrent peu à peu le bras gauche et enfin la tête. La malade sentit un grand tintement d'oreilles ; ses yeux se tournèrent, la bouche et toute la face se tirèrent de côté ; les yeux devinrent rouges, troubles, obscurs; le visage se bouffit, devint bleu ; l'esprit se troubla. Les deux médecins eurent recours à la saignée : tout se calma. Dans l'après-midi la malade n'eut que quelques inquiétudes, qui disparurent bientôt. La nuit fut assez tranquille. — Le dix-huit la malade eut une sueur aussi fétide que considérable ; elle cessa par le changement de lit. Il reparut des anxiétés considérables, accompagnées de mouvements convulsifs et de respiration de même caractère; les yeux étaient hagards, tout défaits ; la soif extrême et le pouls trémuleux. Les médecins tentèrent en vain de faire revenir les sueurs; c'est pourquoi ils firent une saignée de quatre à cinq onces ; après quoi les symptômes se relâchèrent, mais ne cessèrent pas. Pour lors ils ordonnèrent une poudre sudorifique qui fit d'abord augmenter les symptômes, cependant ils disparurent à midi, à la suite d'une petite évacuation. La même scène voulait reparaître dans l'après-midi; on réitéra la poudre sudorifique; les symptômes et la transpiration cessèrent. Le soir la malade se plaignit de douleur poignante vague dans la poitrine, dans le

ventre; dit qu'elle sentait en différents endroits se ramasser une espèce de peloton. Les douleurs poignantes du ventre cédèrent à l'application de linges chauds; mais celles de la poitrine durèrent toute la nuit. — Le dix-neuf il reparut dès le matin une sueur qui fit cesser les douleurs de ventre. D'abord la malade parut tranquille; on remarqua que les yeux et le visage changeaient par intervalles; il s'y manifestait aux muscles des mouvements spasmodiques, de même qu'au bras. La malade disait que de temps à autre elle voyait quelque chose qui l'effrayait; il y avait dans sa parole quelque chose qui n'était plus naturel. Les deux médecins, probablement à cause de la malignité qu'ils redoutaient, lui firent appliquer une poule ouverte en deux sur la tête et à la plante des pieds. Sept minutes après la malade fut plus tranquille, et les médecins se félicitaient de leur manœuvre, entendant dire à la malade qu'elle éprouvait une sensation agréable dans l'épine du dos au moyen de cette poule. Mais à midi il survint un délire, peu après un assoupissement, et la mort.

L'un des deux médecins ajouta ce qui suit à l'histoire étonnante de cette maladie: « Dans la première maladie, qui était manifestement une dysenterie, le pouls n'a jamais été décidément fiévreux; et si l'on excepte les accès hystériques, il était naturel. Ces accès se calmaient quelquefois avec les bains de pieds, de l'anis étoilé, de l'eau de cannelle sans vin, de l'eau de menthe et de camomille. Dans la seconde maladie, le pouls eut toutes les irrégularités possibles; cependant il fut toujours fréquent, les sueurs considérables et permanentes; les urines peu abondantes, très-rouges et sans sédiment; les selles délayées, et quelquefois spumeuses. » — Les deux médecins se réunirent dans l'exposition naturelle de leur manœuvre, comme ils s'étaient accordés à la faire, et n'eurent pas honte de soumettre l'histoire de cette maladie au jugement de tout homme sensé; prétendant qu'on leur rendrait justice, si on les jugeait avec impartialité; que le médecin n'était pas toujours heureux; qu'au contraire la maladie était quelquefois au-dessus de toutes les ressources de l'art, même soutenu de la plus grande pratique. Tous deux finirent par cette conclusion que je n'attendais nullement: « Mais, quant aux causes externes antécédentes qui ont pu opérer le changement fatal d'une dysenterie en une maladie ardente convulsive, c'est une énigme qui surpasse toute la pénétration de l'esprit humain. » — De bonne foi, n'est-il pas bien aisé de voir que la seule et véritable cause externe de ce changement fatal a été le vin de Bourgogne, et que la seule et véritable cause interne a été le peu d'évacuation, ou la rétention des matières dysentériques?

De toutes ces nombreuses observations on voit très-clairement que tous les astringents, les obstruants, les incrassants, le vin, l'eau-de-vie, les aromates ont été meurtriers dans notre dysenterie, et que ce n'est pas sans raison que j'ai entrepris de le prouver.

CHAPITRE VIII.

PRÉJUGÉS OPPOSÉS AUX SAGES PRÉCAUTIONS DE NOS MAGISTRATS, AUX EFFORTS DES MÉDECINS, ET A LA VOIX DE LA RAISON (1).

Le conseil de santé de Berne me fit l'honneur de me charger des malades du district de Wildenstein. Qu'on me permette donc de mettre sous les yeux de mes lecteurs ce qu'avait fait ce sage tribunal, uniquement guidé par l'amour de l'humanité, et d'éclaircir les préjugés qui s'emparèrent de tous les esprits; préjugés qui, tantôt ouvertement, tantôt clandestinement, firent rejeter avec mépris la main bienfaisante de nos magistrats; de sorte que, de cinquante-cinq malades de ce district, il y en eut cinquante qui ne me demandèrent aucun avis, ni aucun secours, et que des cinq malades qui moururent malgré mes soins, il n'y en eut pas un que je n'eusse tiré d'affaire sans cette opiniâtreté.

La confiance que l'on doit au gouvernement est une des qualités essentielles de bons citoyens. C'est donc un vrai malheur que ses intentions soient méconnues : c'est cependant la disgrâce qu'éprouvent tous les hommes qui pen-

---

(1) Quoique ce chapitre contienne bien des choses qui nous sont indifférentes, je n'ai pas cru devoir le supprimer, par rapport à nombre de réflexions importantes qui s'y trouvent. Les médecins qui ont à faire aux gens de la campagne y verront aussi quelle conduite il faut tenir, en bien des cas, avec ces gens dont l'intelligence est bornée.

sent plus sensément que le vulgaire. Nos magistrats ne pouvaient certainement s'expliquer sur les motifs de leur conduite avec plus de clarté et de bonté qu'ils l'ont fait, mais nos paysans refusèrent toute créance à ces sages avis. Il est vrai que dans plusieurs villages il se manifesta une certaine joie après la lecture que les curés avaient faite de ces avis, en chaire, à leurs paroissiens; mais les paysans n'en demeurèrent pas moins dans leur opinion. Ces avis leur défendaient d'user de vin rouge, d'aromates, et d'autres choses semblables, dans cette épidémie; néanmoins ils répondirent aux curés : « Ces avis, messieurs, sont fort bons, mais nous voulons boire du vin rouge pour nous préserver de la maladie, et en faire de même lorsque nous l'aurons, si elle nous gagne. »

Non-seulement les avis du conseil de santé furent lus (1) en chaire; chaque curé nomma aussi les médecins que l'on devait demander dans le besoin, offrant en outre, de la part du magistrat, l'argent et les vivres nécessaires aux pauvres qui seraient attaqués de la maladie. Les curés avaient prévenu les esprits par un sermon approprié aux circonstances, avant de faire lecture des ordres du magistrat, représentant que c'était être homicide de soi-même que de se refuser à faire ce qu'il faudrait pour se tirer du danger. Malgré cette conduite du magistrat, qui ne parlait aux sujets que comme un père tendre à ses enfants, ces précautions furent inutiles. — Je crois donc rendre un vrai service, en examinant ici les préjugés qui se sont opposés à ces vues. La confiance dont le magistrat m'a honoré, et l'approbation que j'en ai méritée, me rendent ce travail presque indispensable.

En général, le paysan est un homme grossier et très-borné; mais il y a des exceptions. Les gens bornés ont ordinairement peu de passions, mais très-fortes, et peu d'idées : la force de ces passions et le manque d'idées donnent lieu à une foule de préjugés qui s'emparent de toutes les avenues de l'âme, et empêchent la vérité d'y arriver. Une longue expérience m'a appris que ces passions de l'âme sont des monstres à plusieurs têtes qui se font entendre au loin; mais que, malgré cela, il suffit de ne pas les irriter pour les faire taire quelquefois, avec tous les succès qu'on peut espérer. — Nos paysans ont peu de passions, mais souvent elles sont très-fortes, et étouffent le cri de la nature. La plupart d'entre eux sont pauvres, et beaucoup sont naturellement avides d'argent, par le besoin pressant de se procurer l'argent nécessaire pour payer leurs taxes. L'expérience prouve que cette passion donne naissance à presque toutes les autres, car un avare a le cœur dur, et paraît rarement sensible aux plaintes du malheureux. On voit par là pourquoi nos paysans sont plus soigneux de leurs bœufs, que du bien-être de leurs femmes et de leurs enfants.

Pendant l'épidémie de 1765, un riche paysan du comté de Lentzbourg eut quatre enfants attaqués de la dysenterie. Le docteur Seiler, préposé aux malades de ce comté par le magistrat de Berne, entra par hasard chez ce paysan, et lui offrit ses soins. Ce paysan lui dit : Mon fils aîné sera bientôt en état de travailler, ainsi vous pouvez lui ordonner ce que vous voudrez; mais pour les trois autres, je ne veux pas qu'on leur donne de médicaments, parce que les médicaments sont inutiles lorsqu'une maladie tend à la mort. Le médecin ne traita donc que l'aîné, laissant-là les trois autres, qui moururent. — Très-souvent nos paysans ou n'usent d'aucun moyen curatif, ou ne s'en servent que très-peu, ou ne prennent que des drogues pernicieuses, des mains des empiriques ou de celles des bourreaux; ou ils sont eux-mêmes leurs médecins, persuadés que ce qui leur plaît est toujours le meilleur. — Ils ne prennent aucun médicament, en partie par rapport à la persuasion qu'ils ont que la nature peut tout faire; mais surtout par rapport à la croyance qu'ils ont d'une destinée inévitable. Quant aux forces de la nature, ils n'en ont cependant que des idées très-confuses, et leur métaphysique, relativement à la destinée, est aussi bornée que leurs connaissances physiques. Selon l'opinion de ces gens, les forces de la nature ne s'entretiennent, en santé et en maladie, qu'avec le vin et l'eau-de-vie. J'éclaircirai plus bas les idées qu'ils ont de la destinée.

Ils n'usent que de peu de médicaments, parce que, selon eux, la bonté d'un médicament consiste ou à tuer promptement,

(1) Comme l'ordonnance du Conseil de Santé se rapporte mot pour mot à ce que l'auteur a dit dans le chapitre précédent, je crois qu'il est inutile de la rapporter ici.

ou à guérir de même. Le paysan n'aime pas à être long-temps malade, et donne encore moins volontiers son argent pour un médicament. Ils ne veulent pas plus de médecins, que Rousseau n'en veut pour son *Emile*, ou il faut qu'ils soient dans le plus grand danger, parce qu'alors le médecin *ne peut faire rien de pis que de tuer le malade.* Une dysenterie qui n'est pas de trop mauvais caractère peut se guérir promptement, si l'on appelle un médecin dès le commencement, et que l'on suive ses avis, au lieu que toute espèce de dysenterie devient souvent très-dangereuse et incurable, si l'on n'appelle le médecin que quelques semaines après son commencement, ou qu'on soit assez opiniâtre pour ne pas suivre ses avis, quoiqu'on l'ait appelé de bonne heure. La plupart de nos paysans n'appellent le médecin que très-tard, souvent même ne veulent le voir qu'une fois. Si la première ordonnance a des succès, cela est bien : sinon ils ont recours à un charlatan. S'il les précipite dans le danger, ils reviennent au médecin, et veulent être guéris sur-le-champ. — Ils n'ont rien de caché pour les charlatans : mais il n'y a qu'un stupide qui puisse entreprendre d'éclairer un sot, et ce principe me sert à démêler nombre de phénomènes que je vois tous les jours, et que des esprits faux comprennent infiniment mal. S'il n'est pas toujours bon de dire la vérité aux grands, sans risque de leur déplaire, il ne l'est pas non plus de la dire aux paysans de nos cantons : il faut au contraire savoir parler comme eux, pour leur plaire. Un médecin éclairé et honnête homme peut en agir ainsi, aussi long-temps qu'il n'en résulte aucun préjudice pour le malade ; mais il est sûr de déplaire à son malade dès qu'il paraît du danger et qu'il dit *non*. Le charlatan dit toujours *oui*, parce que son ignorance lui fait regarder les désirs et les volontés du malade comme quelque chose d'indifférent, et parce qu'il ne cherche que l'argent du malheureux, et non pas sa santé. Tout ce qu'un médecin peut conseiller au paysan est inutile, dès qu'un charlatan se présente.

Les charlatans, dès le commencement de la maladie, donnent des médicaments chauds, astringents, narcotiques. Ces médicaments plaisent au paysan, parce qu'ils sont agréables, et que d'ailleurs ils procurent du repos quelques heures ou peu de jours après les avoir pris, beaucoup plus aisément qu'un vomitif, et surtout mieux qu'un purgatif, qui paraît à ce paysan produire un effet tout contraire à la nature de la maladie. Malgré tous les dangers qui suivent l'usage de ces médicaments, le barbier de village sait ranger le paysan de son côté, et lui persuader que celui qui est mort ne l'est que parce que la maladie était mortelle. Le peuple, en 1765, tomba dans le plus grand abattement dans le Thurgau, lorsque les barbiers de villages de cette province eurent avoué leur insuffisance après avoir fait périr la plupart de leurs malades avec des médicaments astringents. C'était de ces médecins seuls que les habitants de cette contrée avaient attendu leur salut; et le plus grand nombre des malades s'abandonna à une aveugle destinée, dès que ces oracles eurent pris le parti du silence, incapables de rien connaître à la maladie, et encore moins à la manière de la traiter. Les malades négligèrent tout régime convenable, et encore plus la propreté; ce qui rendit la maladie contagieuse. Aussi en mourut-il un grand nombre. — Enfin le paysan croit que tout ce qui plaît à son palais est bon dans toute maladie, et qu'il doit prendre tout ce qu'il désire. Cette malheureuse opinion anéantit une partie des plus importantes de la médecine ; savoir, celle qui regarde le régime dans les maladies. Voilà pourquoi le paysan a tant de dégoût de tout médicament, et s'en lasse sitôt. C'est surtout le vin et l'eau-de-vie qu'il aime, poisons si dangereux dans les maladies. C'est de l'usage excessif de ces boissons incendiaires que les médecins ont tant de contradictions à essuyer de la part du paysan malade. Voilà aussi pourquoi les médecins de Thurgau se plaignirent si fort, en 1765, de la conduite déraisonnable du peuple, dont la plupart ne voulurent pas prendre ce qu'on leur avait ordonné, ni s'astreindre à un régime convenable. On m'a prouvé que la plupart de ceux qui sont péris dans le Thurgau sont moins morts par la malignité de la maladie ou par les fautes des médecins inhabiles, que par la mauvaise conduite des malades. On a remarqué à Ravensbourg, en Souabe, relativement aux moyens préservatifs, que la moitié de la ville où la dysenterie fit ses ravages est celle où demeure le peuple le plus grossier et le plus aveuglé par les préjugés; au lieu que l'on ne se sentit pas de la maladie dans tous les quartiers où il demeure des gens éclairés et raisonnables.

Nos campagnards meurent plutôt parce que leurs préjugés rendent inutiles tous les secours, que par la grandeur et le danger de leurs maladies; et je ne puis m'empêcher d'éprouver quelque sentiment de tristesse et de colère, lorsque je compare le sort d'un médecin qui a nos paysans opiniâtres à traiter, avec celui d'un médecin d'hôpital dans une ville considérable. Je vois que dans Manheim et à Vienne on exerce la médecine d'après les mêmes principes et de la même manière que je la pratique : cependant les malades meurent toujours en plus grand nombre dans nos campagnes, par l'opiniâtreté du paysan. Il faut le prier de faire ce qui convient ; mais il dépend du malade de se soumettre, ou non, à ce que je voudrais qu'il fît. Dans un hôpital, au contraire, le médecin est un despote ; et, de tous les différents gouvernements, le despotisme est sans contredit le meilleur quand l'esprit du gouvernement est un véritable amour de l'humanité. En vain ai-je essayé mille fois de représenter aux paysans tout ce que la tendresse et la compassion peuvent de plus pathétique pour arracher ces opiniâtres à leur perte volontaire : tout fut inutile. Un air sérieux et colère fut toute ma ressource vis-à-vis de cette stupidité ; et malheureusement je n'ai pas, comme bien des thaumaturges, le talent d'attirer les brutes et les poissons à mes prédications (1).

Souvent les préjugés des paysans dépendent des lumières bornées de leurs curés. Un peuple ignorant, grossier, superstitieux, qui ne sait ni raisonner, ni douter, ni nier, ni croire, laisse volontiers raisonner, douter, nier et croire pour lui des gens qui sont chargés de l'instruire. Or rien de plus ordinaire que de voir ces curés de campagne encore plus bornés que leurs paroissiens. J'ai vu des paysans à qui je fis comprendre aussi bien que moi tout ce qu'ils devaient savoir par rapport à leurs maladies ; au lieu que plusieurs curés, malgré tous mes efforts et tous mes soins, persévérèrent dans leurs préjugés et leur ignorance avec la dernière opiniâtreté. — Pendant notre épidémie, l'on a lu en chaire les ordres du magistrat, qui défendait au paysan toute nourriture nuisible, et surtout le vin ; mais il ne s'est pas moins trouvé des curés qui, après avoir lu ces ordres, ont dit qu'il fallait donner aux malades tout ce qu'ils voudraient, et qui se seraient fait un crime de leur refuser du vin lorsqu'ils en voulaient. Or, on sait quelle impression une pareille manière de penser peut faire sur l'esprit de nos campagnards. — Mais un autre raisonnement absurde du paysan, et qui vient encore de la sagesse de son curé, c'est que toutes les maladies viennent immédiatement de la part de Dieu; et qu'ainsi tous les moyens curatifs sont inutiles, ou qu'il vaut mieux recourir aux moyens spirituels, et ne point attendre du médecin ce qu'on n'obtient que de Dieu seul. Voilà pourquoi les paysans du comté de Lentzbourg blâmèrent si fort la prudence de nos magistrats, qui avaient tant d'espoir sur l'habileté des médecins. Le docteur Ith, de Berne, publia, en 1765, par ordre du magistrat, une manière de connaître et de guérir les fièvres putrides qui régnaient alors, et mourut, peu de temps après, de ces fièvres. Le paysan ne manqua pas de dire que c'était Dieu qui l'avait puni pour s'être opposé aux desseins de la Providence.

Mahomet ordonnait à ses sectateurs de ne pas abandonner les maisons attaquées de la peste, parce que Dieu a compté nos jours, et arrêté notre destinée. Voilà pourquoi les Turcs vont chez les pestiférés aussi volontiers que nous chez ceux qui ont la goutte ou une fièvre catarrhale : on voit même des Turcs qui prennent les habits des pestiférés, s'en vêtissent, ou qui ne se font aucun scrupule de coucher avec ces malades. La conséquence de cette croyance est que les Turcs meurent entassés les uns sur les autres ; tandis que les gens moins religieux, les cadis, ou les interprètes de la loi, se moquent de l'Alcoran et se sauvent dans les campagnes, où ils échappent à la contagion. Nos paysans et plusieurs de nos curés sont Turcs de ce côté-là ; car, selon eux, la maladie est mortelle ou non. Si elle est mortelle, tous les moyens curatifs sont inutiles. Si elle ne l'est pas, on est d'autant plus autorisé à laisser les choses au libre cours de la nature. Un habile théologien hollandais

(1) M. Z. parle, après ceci, de l'abus où est le peuple par rapport aux Ouroscopes ou inspecteurs d'urines. Mais nous sommes trop persuadés de l'ignorance de ces charlatans, pour traduire ici ce que l'auteur en dit. Voyez ce qu'il a dit des urines comme signes, dans la traduction que nous avons donnée de son Traité de l'expérience. Le peuple veut être trompé : il y aura donc toujours des fourbes.

dit fort sensément, que le système qui fait tout dépendre d'une nécessité absolue éteint en même temps toute religion, donne lieu à tous les forfaits, et est la source de toutes les contradictions les plus absurdes. J'eus occasion de m'entretenir de ces préjugés avec un de nos curés de campagne, en 1765. Cet homme, quoique assez considéré, ne me fit connaître que ses préjugés, et finit, en me disant : Pourquoi donc meurt-il tant de monde de la dysenterie à Arrau, puisqu'il y a des médecins dans cette ville-là ? — Leur mauvaise manière de se conduire dans leurs maladies en est la cause, lui dis-je : quant aux autres, je n'en ai pas été le médecin ; ainsi je ne puis en rien dire. — Les malades ne sont pas tous attaqués au même degré dans une épidémie : les uns sont très-malades, tandis que les autres n'ont que quelques légères atteintes de la maladie. C'est ce que l'on peut dire de toutes les épidémies, des maladies inflammatoires, des fièvres putrides et de la dysenterie. La matière des fièvres putrides en général, mais surtout dans les dysenteries accompagnées d'une telle fièvre, est d'une acrimonie bien différente, non-seulement dans une même année, mais encore en différents endroits, dans le même temps, et chez différents malades. Cette matière n'est pas non plus toujours en même quantité ; voilà pourquoi, dans les fièvres putrides comme dans la dysenterie, les uns guérissent avec peu de choses, les autres sans rien faire, ou quelquefois même avec des médicaments tout contraires. Dans les maladies pestilentielles même on voit dans les lazarets des sujets qui sont assez légèrement attaqués pour aller et venir, de manière qu'il est fort difficile d'en caractériser la maladie. Il suffit à ces malades de changer d'air, ou quelquefois de suer pour se guérir. Or, dans toutes les légères attaques, les moyens curatifs les moins recherchés ont presque tous le même succès ; et le peu de force de la maladie rend les uns inutiles et les autres innocents. — Pendant l'épidémie de 1765, un enfant d'un an fut pris d'un cours de ventre dans le comté de Bade. Du soir au matin il fit neuf selles, son sommeil avait été inquiet ; on lui avait remarqué quelques mouvements spasmodiques ; les selles étaient des aliments crus, des flegmes, avec quelques filets sanguinolents. Le lendemain il fut plus gai pendant la nuit, mais faible. Je prescrivis deux petites potions de tamarin pour le second et le troisième jour. Il refusa la première ; et, malgré tout ce qu'on fit, il n'en voulut rien prendre. L'agitation où on le vit empêcha d'insister davantage. Je n'ordonnai donc qu'une crème d'orge. Le troisième jour ses selles n'étaient plus si délayées, et il n'y avait plus de sang ; de sorte que l'on continua encore deux jours la crème d'orge ; et en deux jours l'enfant se trouva guéri. On voit donc combien l'on aurait attribué mal à propos au tamarin ce qui s'opéra naturellement chez cet enfant. Je lui aurais tout au plus fait prendre un vomitif. En supposant donc que dans un même cas on eût administré la racine de bistorte, la thériaque, le poivre, le vin, le lait, ou toute autre drogue, je ne vois pas pourquoi un malade ne se serait pas guéri dans un pareil cas. Or, voilà les cures merveilleuses qu'on nous objecte pour nous prouver que les médecins et les médicaments sont inutiles dans les maladies.

C'est du degré peu considérable de la maladie, qu'on doit déduire pourquoi des moyens tout opposés ont été suivis de bons effets dans l'un ou dans l'autre cas. Depuis que cet ouvrage est sous presse, il s'est manifesté une nouvelle épidémie dans le canton de Zurich. Le conseil de santé de cette ville a fait répandre un ouvrage du docteur Hirzel à ce sujet. Ceux qui ont suivi les conseils de cet habile homme, se sont tirés d'affaire le plus aisément du monde ; mais la plupart des malades aimèrent mieux mourir que de quitter leurs préjugés. — Malgré les défenses que fit ce médecin de tout médicament astringent, incrassant ou échauffant, un bon curé lui a écrit que différents malades avaient usé de médicaments qu'il blâmait dans son ouvrage, et s'étaient tirés d'affaire, parce que la maladie n'avait pas été considérable. — Mais les gens bornés ne sont pas faits pour distinguer les différents degrés des maladies, non plus que pour distinguer une maladie d'une autre : aussi concluent-ils que ce qui a soulagé dans un cas, soulagera dans tous les autres ; et que ce qui n'a pas fait de mal dans un temps, n'en fera pas non plus dans un autre. C'est ainsi qu'on passe inconsidérément du particulier au général. Un mauvais moyen curatif peut ne pas faire de mal dans des circonstances indifférentes, et faire périr dans des cas plus graves.

Si les astringents, les aromates, le vin, l'eau-de-vie, paraissent aider, c'est qu'on ne différencie pas un cours de ventre

d'une dysenterie, ou une dysenterie légère d'une dysenterie plus considérable. Dans un cours de ventre sans matière morbifique, les bons effets de ces médicaments sont d'autant plus aisés à comprendre, que le cours de ventre cesse aussitôt qu'on a remédié à la flaccidité et au relâchement des intestins. Le cours de ventre et la dysenterie paraissent ordinairement dans le même temps ; et l'on prétend employer pour la dysenterie ce qui a fait du bien dans le cours de ventre : ce qui ne peut pas être général. J'ai vu, pendant notre épidémie, un paysan pris d'un grand cours de ventre avec de fortes tranchées : les selles étaient blanches, et non sanguines (quoique j'aie vu des cours de ventre très-courts et innocents, mais abondants et sanguins, lorsque la dysenterie régnait); ce paysan n'eut pas le moindre sentiment de fièvre : sa maladie était donc un simple cours de ventre douloureux, et non pas une dysenterie. Il concassa trois grandes cuillerées de baies de laurier et de poivre, les fit bouillir dans du lait, but ce mélange ; les tranchées cessèrent aussitôt, et le dévoiement disparut en deux jours. Dans une dysenterie putride, ce médicament l'aurait tué. Dans un cours de ventre simple, le vin est le plus souvent une chose indifférente ; de sorte même que dans ces circonstances je ne me suis pas fait un scrupule de boire du vin (1) rouge de Neufchâtel, de Bourgogne, ni même du violent Tinto d'Espagne, parce que ces vins me revenaient mieux que la rhubarbe. Je me suis servi aussi indifféremment des aromates et d'autres choses de même nature; mais, encore une fois, il faut se persuader que cela ne prouve rien relativement au traitement de la dysenterie; qu'il est possible que le relâchement, ou si l'on veut le refroidissement des intestins, cause un cours de ventre dans lequel ce dont je viens de parler aura de très-bons succès; mais que dans la plupart des cours de ventre qui viennent de matière crue, le meilleur moyen de les guérir c'est de faire évacuer les matières. Il faut être prudent à cet égard, surtout pendant les épidémies dysentériques, parce qu'un cours de ventre qui paraît alors de lui-même est souvent le signe précurseur de la dysenterie.

On voit aussi des attaques dysentériques indifférentes. Parmi ces attaques, je compte celles où la bile ne joue aucun rôle, où il n'y a pas d'inflammation, et où il n'y a qu'une très-petite fièvre : attaques qui ne sont pas alors de mauvais caractère. Dans ces cas-là on s'est servi, sans inconvénient, de l'opium, vin préparé avec du quinquina ou d'autres médicaments bézoardiques, et en général échauffants. Mais on n'aurait tenu cette conduite qu'avec de grands désavantages dans les attaques dysentériques putrides, ou bilieuses, ou accompagnées d'inflammation. — Je dois encore ajouter une observation importante sur la différence qui dépend de la nature de la maladie. Il peut quelquefois arriver un flux de sang sans inconvénient dans la dysenterie, et même la faire cesser; tandis que l'on ne voit pas de sang dans d'autres selles qui conduisent à la mort. Comme une légère expectoration sanguine ne nuit pas toujours dans une inflammation des poumons ; ou comme, dans les douleurs les plus aiguës des hémorrhoïdes, un flux de sang du siége de cette maladie fait tout-à-coup cesser les douleurs, de même aussi peut-il arriver que des selles sanguines soient avantageuses dans la dysenterie. — Un paysan, âgé de soixante ans, et buveur du premier rang, fut pris de la dysenterie à un degré probablement peu considérable : il but beaucoup de vin ; ses selles devinrent très-sanguines ; et il fut inopinément guéri. Le paysan conclut de là que le vin avait été la cause de sa guérison. Le curé du village se servit de cet exemple pour contredire mes avis, et ne manqua pas de le citer en toute occasion à tous ses paroissiens. Mais ce bon homme ne fit pas attention que si le flux de sang ne fût pas survenu, le vin aurait infailliblement tué le malade. Il était encore moins en état de comprendre qu'il arriverait à peine une fois un pareil flux de sang critique après mille tentatives, dans lesquelles on donnerait beaucoup de vin à boire aux malades dysentériques; et qu'ainsi on ferait décidément périr nombre de sujets, avant de pouvoir espérer d'en sauver un seul, non pas tant par le vin, que par le flux de sang.

De grands médecins, dira-t-on, ne se sont pas fait de scrupule d'employer le vin dans la dysenterie. Degner conseilla

(1) Les eaux séléniteuses de Dammartin, à sept lieues de Paris, me donnèrent un dévoiement excessif au bout de trois jours de résidence. Abattu par la fréquence des selles, je bus une bouteille de vin très-vieux, pur; dans le cours du jour suivant, je fus rétabli.

le vin du Rhin, de Moselle, pendant tout le cours de la maladie, malgré la fièvre; mais il ne le fit que par rapport à leur acidité agréable, et croyant que par là ces vins s'opposaient à la putridité de la bile, fortifiaient l'estomac et les intestins, ou rétablissaient les forces perdues : d'ailleurs il ne le conseillait qu'à petite dose, et avec la plus grande réserve. Il trouva que les vins forts, spiritueux, doux, étaient préjudiciables; qu'ils augmentaient les inquiétudes, les chaleurs, la soif. Il remarqua que les vins austères et astringents, tels que le Pontac, étaient encore plus nuisibles; et les défendit même vers la fin de la maladie. M. Tissot s'aperçut aussi que le vin, donné à petite dose, était quelquefois très-avantageux, même au commencement de la maladie; mais ce n'était que dans des circonstances très-particulières. Il vit une femme dysentérique fort altérée, et ne voulant boire que de l'eau avec un douzième ou un quinzième de vin blanc fort léger : elle s'en trouva bien, et fut guérie par les moyens curatifs ordinaires. Huxham conseillait, en certaines circonstances, un peu de vin rouge mêlé avec beaucoup d'eau. Le docteur Mieg de Bâle se servit avantageusement de vin rouge dans une épidémie dysentérique. C'est même avec beaucoup de raison qu'on conseille le vin rouge dans les dysenteries malignes, où il faut absolument des cordiaux, comme je le ferai voir dans la seconde partie de cet ouvrage.

C'est donc vouloir se faire illusion que de m'objecter ces observations sur l'usage du vin dans la dysenterie. On voit aisément la différence qu'il y a entre la manière dont les vrais médecins permettent le vin dans cette maladie, et celle dont le peuple en fait usage. Les médecins l'ordonnent comme un médicament, presque goutte à goutte, et non sans faire attention à la moindre circonstance, au lieu que le peuple, chez nous, le conseille et le boit sans mesure du matin au soir; tant il est difficile, suivant moi, de profiter de l'expérience des autres. Ce n'est même qu'avec beaucoup d'esprit et de pénétration qu'on peut décider quand on doit donner du vin ou des cordiaux dans les maladies rapides et dangereuses. Je pourrais citer ici beaucoup de choses sur ce sujet; mais j'aime mieux faire parler M. Tissot. — « Comme les causes de faiblesse, dit ce grand médecin, sont différentes, les cordiaux le sont aussi; car il n'y a pas d'autres cordiaux que ceux qui ôtent la cause de la faiblesse. Dans l'affaissement des solides on rétablit les forces par des médicaments austères mêlés avec du vin et des spiritueux; dans le manque de sucs substantiels, on se sert d'aliments; mais ces deux espèces de cordiaux (1) augmentent la faiblesse dans les fièvres putrides au commencement desquelles les malades éprouvent déjà une prostration extrême. Cette prostration a lieu pour lors par l'irritation de la bile, et on ne rétablit les forces qu'en faisant évacuer. Les vomitifs et les purgatifs sont donc alors les vrais cordiaux. Toutes les substances chaudes, les spiritueux, tous les vins, augmentent l'irritation de la bile, la chaleur; arrêtent les évacuations, et font passer, comme tous les sudorifiques, la matière morbifique par tout le corps. Le peuple ne comprend pas cela; aussi prend-il du vin dès que ses forces s'abattent; il a recours à des aromates et à tout ce qui peut échauffer. Je puis assurer, avec vérité, qu'il n'y a rien de si pernicieux pour les malades, et que cette malheureuse coutume a fait périr, dans les fièvres putrides (2), nombre de sujets qui seraient réchappés si le peuple était susceptible de réfléchir : premièrement, que l'on peut se soutenir long-temps avec de l'eau simple et une tisanne légère, et que personne n'est jamais péri faute de manger dans les maladies aiguës; secondement, que les substances spiritueuses ou nutritives, prises au commencement des fièvres, abattent très-souvent toutes les forces, augmentent la fièvre et arrêtent les effets des médicaments; troisièmement, qu'il n'y a de vrais cordiaux que ceux qui enlèvent la cause de la maladie; quatrièmement, que le choix de ces médicaments est même

(1) M. Z. a raison; mais j'ai quelquefois remarqué la prostration des forces à un degré si considérable au commencement de ces fièvres, que j'ai craint pour la vie des sujets. Dans plusieurs de ces cas-là j'ai administré l'acide sulfureux, à la dose de quatre à six gouttes dans une infusion de graine de lin, immédiatement après le vomitif; purgeant peu après, et réitérant l'acide à deux ou trois gouttes dans les intervalles des purgatifs. Les malades s'en trouvent très-bien. Voyez Hérédia, *de Curat. feb. malig.*, p. 615, t. I; Sennert, *de Feb.*, l. IV, c. II.

(2) Voyez cependant l'observation importante d'*Hérédia* sur l'usage du vin, *de Curat. feb.*, p. 627, t. II.

fort difficile aux médecins les plus habiles, et au-dessus de la portée des commères et de la plupart de ceux qui se mêlent de médecine. Malheureusement, avec *Alexis*, tout le monde croit être médecin. L'erreur, dans ces cas-là, est de la dernière conséquence, parce qu'un sujet périra infailliblement avec le cordial qui aura sauvé la vie à d'autres. »

Quelques nouveaux médecins anglais ont administré le vin chaud et l'eau-de-vie dans la dysenterie, lorsqu'elle avait duré plusieurs semaines et que la fièvre avait disparu depuis quelque temps; mais, de leur aveu même, ces tentatives ont été des plus malheureuses; ils remarquèrent même de si grands malaises de l'usage de l'eau de cannelle, qu'ils furent obligés de l'abandonner. Au lieu qu'une autre méthode anglaise fit apercevoir beaucoup d'avantages en défendant les viandes, le vin et tous les spiritueux.— Un autre préjugé non moins dangereux que ceux que je viens de combattre, c'est que, dans la dysenterie, l'on charge toujours le malade, s'il vient à mourir; et qu'au contraire, on attribue tout à l'art et rien à la nature, si le malade échappe à la mort. Mais il est de fait que nombre de personnes se sont guéries de cette maladie sans user d'aucun médicament, dans l'épidémie de 1764, tandis que dans le même endroit, il est mort cinquante-cinq malades. La nature peut donc beaucoup faire; mais il n'est pas moins vrai que la nature ne peut pas tout faire alors; car, en tous temps et en tous lieux, les malades pris de sérieuses attaques, et abandonnés aux forces seules de la nature, ou sont morts, ou sont tombés dans un état de langueur où ils semblaient ne traîner qu'un cadavre vivant, incapables du moindre travail. C'est, je pense, un médecin instruit de l'histoire des maladies, et par une expérience bien réfléchie, qui peut seul différencier les limites des forces de la nature et de l'art.

CHAPITRE IX.

RÉFLEXIONS SUR LA MANIÈRE DE DIMINUER CES PRÉJUGÉS DANS LA CAMPAGNE.

Le plus grand usage de la philosophie doit certainement être de porter son flambeau dans les ténèbres des préjugés, relativement à ce qui arrive ordinairement dans la vie, et de donner à la philosophie toute l'apparence de l'intelligence naturelle. Cette philosophie, qui consiste dans une aptitude pratique à juger des choses, est celle que je me fais un devoir d'entendre, et dont je vais encore faire l'application dans ce chapitre, aussi directement que je le pourrai. — Parler à la plupart des hommes de démêler des idées en abstrayant, c'est leur faire entendre des mots qu'ils ne comprennent pas. Cette méthode est d'ailleurs aussi peu utile au lit des malades, que dans la vie journalière, et j'écris aussi simplement que je parlerais. Il ne serait peut-être pas inutile d'attaquer l'erreur avec plus d'attention; mais des raisonnements étudiés ne sont bons que pour le discours. — La manière de diminuer les préjugés dont j'ai parlé consiste à ôter alternativement les obstacles qui s'opposent aux progrès de la vérité, et à donner les instructions nécessaires. L'instruction, en bien des points, est un principe de connaissance; cependant, elle n'est pas en elle-même un principe de conviction et d'assentiment. On a déjà remarqué qu'on ne donne son assentiment à une instruction, que quand l'expérience particulière, que ceux que l'on instruit ont de la vérité des suites d'une connaissance acquise par instruction, et certains principes apparents d'aptitude, de droiture dans ceux que l'on instruit, en outre une pénétration vraie ou apparente à saisir les choses, se trouvent concourir avec différents principes moraux.

Un des premiers et des plus grands obstacles que trouve la vérité, relativement à la santé des gens de la campagne, vient de la grande considération que les barbiers-médecins de villages ont auprès du paysan. Le gouvernement de Berne pensa, en 1765, interdire la pratique de la médecine à ces ignorants, sous les peines les plus rigoureuses. Mais on sait que les lois les plus sages n'ont pas toujours leur effet, à moins qu'on n'emploie la force pour les faire reconnaître. Il faudrait d'ailleurs que depuis le plus haut jusqu'au plus bas degré des emplois, ceux qui forment l'ensemble du gouvernement s'accordassent unanimement, afin que la loi, semblable à un feu électrique, se fît sentir dans le même moment à toutes les parties du corps de l'État. — Or, le paysan qui se trouve dans un emploi subalterne appréhende que le médecin de son village ne l'ensorcelle, lui et sa vache (s'il va

dire au gouverneur de sa contrée que ce médecin exerce encore la médecine, lorsque cela est défendu), aussi hardiment que lorsqu'il tuait le premier venu quand cela lui était permis. Ce motif, tout insensé et tout ridicule qu'il paraît, n'est pas peu important pour ce paysan; car on croit aux sorciers et aux enchantements, dans nos provinces où l'ignorance règne encore, avec autant de fermeté que dans la Laponie et la Croatie. — Le magistrat le mieux intentionné ne peut donc pas faire tout le bien qu'il voudrait. On a vu, dans l'épidémie de 1765, un bourreau du canton de Berne, à qui le magistrat avait très-expressément défendu de faire la médecine, aller exposer tous ses secrets et ses drogues dans le canton de Soleur, sur les limites du canton de Berne, et donner ses ordonnances sur l'inspection des urines que toute la campagne lui envoyait dans des bouteilles. Sous les yeux des officiers subalternes campagnards, ne voyons-nous pas des médecins villageois s'installer librement, et exercer leur art meurtrier avec autant de confiance qu'un charlatan qui a obtenu un privilége pour vendre ses drogues? Il est même inutile d'en prévenir les officiers supérieurs des provinces, à qui l'on n'est pas toujours capable de persuader une vérité dont on est soi-même convaincu; ce serait d'ailleurs susciter une querelle interminable. Il serait aisé de réduire à l'obéissance les médecins villageois de nos provinces, si le mal ne venait que d'eux seuls; mais le nombre des charlatans, des bourreaux qui demeurent dans les pays limitrophes de nos cantons, fournit trop au paysan de quoi fomenter ses erreurs et ses malheureux préjugés. Comme ce paysan est persuadé que le bourreau trouve dans le corps des pendus, ou de ceux qui sont morts d'une mort violente, de quoi guérir tous les maux de l'humanité, il enverra toujours son urine à ces bourreaux, soit d'un côté, soit de l'autre, dans nos cantons ou chez nos voisins. Il ne se fera pas plus de scrupule de consulter un médecin de chevaux ou de vaches, s'il est à portée de le faire : voilà les gens dont le paysan, chez nous comme ailleurs, écoute les oracles, et achète des médicaments. — Chacun sait que l'insolence de ces fripons égale au moins leur stupidité et leur ignorance. Il est vrai que notre magistrat a pris de sages mesures pour leur ôter la considération qu'ils avaient. Ils sont exposés à une peine infamante dans les cas de récidive. C'était ainsi qu'on punissait les charlatans à Montpellier. On les promenait dans la ville sur un âne, le dos tourné vers la queue. Pourquoi tous les potentats de l'Europe ne notent-ils pas ces fourbes d'infamie, bien loin de leur (1) accorder des priviléges qui les autorisent à faire périr tant de victimes?

Cependant, on devrait encore plutôt songer à établir une bonne police dans les campagnes, relativement à la santé, qu'à faire exécuter rigoureusement la loi portée contre les charlatans et les fourbes qu'on punit pour abuser le paysan. La bonne police consiste à procurer à toutes les parties d'un peuple l'état le plus avantageux : or, il est évident que le soin de la santé, et l'attention qu'on doit apporter à la population qui en est la conséquence, contribuent à opérer une grande partie de ce bien-être. On a réellement fait chez nous d'excellents établissements généraux pour la santé du peuple; mais le paysan est si peu envisagé dans ces établissements, que la police qui concerne son bien-être, s'étend tout au plus à terminer les querelles et les vols. Cependant, les ordres du magistrat concernant les charlatans, ne peuvent sortir leur plein et entier effet, qu'autant qu'on songera à établir une police exacte, relativement à la santé des campagnards. Ceci mérite encore attention par une raison toute particulière. On conviendra sans doute qu'une bonne police établie dans la campagne y répand nécessairement certain goût qui est bientôt suivi de nouvelles lumières, et l'ignorance disparaît ainsi peu à peu. — Tous les yeux sont ouverts sur les avantages de notre administration, et sur notre philosophie politique : les esprits sont dans une fermentation totale à cet égard; mais le goût actuel des sciences économiques n'est peut-être qu'une mode : or, tout ce qui est de mode est passager. Si la mode nous procure de bonnes lois, il faut espérer qu'elles seront permanentes. — Le premier objet de cette police est donc de faire exécuter la loi que le magistrat a portée contre les charlatans des villages, et tous les fourbes qui abusent de la crédulité du peuple, au moins dans nos provinces. On ne peut voir de loi plus sage-

(1) L'argent fait tout, dit Boileau.

ment réfléchie. Cependant, il en est de cette loi comme d'une belle montre, qui ne va pas, pour un seul défaut qui s'y trouve. Tous les fourbes interprètent cette loi dans le sens le plus général, et personne n'en avertit les gouverneurs de chaque contrée ; d'où il arrive qu'aucun d'eux n'est puni selon la loi. Les officiers subalternes des campagnes voient et savent pertinemment ce désordre, et aiment mieux se rendre coupables d'un parjure, que d'en faire avertir le magistrat. Dans nombre d'endroits que je connais du canton de Berne, on voit encore quantité de ces assassins, tant indigènes qu'étrangers, pratiquer leur art meurtrier avec la plus grande sécurité, parce que chaque sujet croit avoir la liberté de se faire traiter par qui bon lui semble.

Non - seulement ces assassins ont par là toute liberté ; les efforts des vrais médecins deviennent encore inutiles auprès de leurs malades, et l'Etat souffre des dommages irréparables de la dépopulation. En janvier, février, mars et avril 1766, nous eûmes dans plusieurs villages des districts de Wildenstein et de Castelen, des fièvres putrides qui se manifestèrent (1) par un point de côté. Les paysans recoururent aux bourreaux, aux charlatans, aux barbiers de différents endroits. La plupart des malades moururent le trois, le cinq ou le six de la maladie. Un barbier entre autres eut surtout recours à la saignée, qui fait tout empirer si rapidement dans une fièvre putride. Le médecin-barbier, voyant que ceux qui soignaient ses malades paraissaient avoir envie d'appeler un médecin, disait d'un ton décisif : Cela est

(1) Il est étonnant combien il se commet de fautes dans le traitement de ces fièvres, dont les deux premiers symptômes caractéristiques sont un abattement ou un assoupissement extrême, et un point de côté. Voici deux exemples qui fourniront peut-être à nombre de chirurgiens l'occasion d'être plus prudents. En février dernier, je fus appelé chez le C. vis-à-vis du palais; c'était le neuf de la maladie. Il avait été saigné deux fois, et depuis la seconde saignée son état avait si fort empiré, que je trouvai le malade à toute extrémité, et dans le délire depuis deux jours, n'ayant que quelques moments de connaissance. Le chirurgien, qui avait pris la maladie pour une inflammation de poitrine ou une pleurésie, avait fait prendre beaucoup de loochs pour tout médicament, au lieu de procurer les évacuations convenables. J'ordonnai sur-le-champ le kermès à la dose d'un grain dans un bol de cacao, et autant pour le lendemain matin, joignant à cela une tisane laxative pour la nuit. Le lendemain à neuf heures du matin, le malade avait beaucoup évacué par haut et par bas, se trouvait fort abattu, mais mieux. Je sollicitai encore modérément les évacuations avec succès. Il survint une difficulté d'uriner dont je tirai un bon présage. Alors j'attendis ce que la nature me dirait. Le quatrième jour que je le vis, les urines vinrent assez abondantes, et avec le sédiment le plus louable. Le malade se tira d'affaire; mais sa convalescence fut très-longue. — Au moment où je m'occupais de cet ouvrage, 18 mai, je fus appelé chez un serrurier dans St-Jean-de-Latran. Cet homme, dont la maladie s'était manifestée avec les symptômes mentionnés, était au sixième de sa maladie, et avait été saigné quatre fois, et au moins trois fois mal à propos. Je trouvai le malade avec une fièvre extrême et un point de côté suffocant, qui, depuis les saignées, s'était porté de l'hypochondre droit au-dessus de la mamelle droite. Je sollicitai les évacuations pendant trois jours, et le neuf il était hors de danger. Les matières étaient aussi noires que de l'encre. Le 11, il eut une rechute, pour avoir mangé gros comme une noix de viande, malgré mes défenses. Les évacuants le tirèrent d'affaire. Le 15, il mangea un biscuit au lieu d'un peu de soupe que je lui avais permis. Il eut une indigestion, et se trouva extrêmement mal. On me vint chercher : je le fis évacuer avec trois grains de tartre stibié, dans beaucoup de lavage qui précipita le biscuit tel qu'il l'avait pris. Il est convalescent, et se trouve bien. On ne saurait donc trop recommander d'éviter la saignée dans ces fièvres, qui ne sont presque jamais compliquées d'inflammation que par la résidence des matières dont l'acrimonie devient alors considérable, surtout quand la bile y joue certain rôle, comme cela arrivera dans toutes les fièvres d'ici aux premiers froids, parce que nous n'avons pas eu assez de froid l'hiver dernier pour dompter l'humeur bilieuse ou atrabilieuse de l'automne de 1774. La saignée peut cependant se pratiquer encore, si les sujets ont la fibre extrêmement raide, mais il faut aussitôt solliciter les évacuations, et tempérer en même temps la fureur de l'humeur bilieuse.

inutile, la maladie est absolument mortelle, puisque la saignée n'a procuré aucun soulagement. Le paysan, persuadé par cet air imposant, se donnait bien de garde de faire venir un médecin.

Il mourut, d'une pleurésie putride, un homme âgé entre les mains de ce barbier, en mars 1766, et la femme de cet homme fut aussi attaquée de la même maladie. On lui conseilla de faire venir un médecin. Le barbier secoua la tête, en assurant que la maladie était décidément mortelle. L'homme, dit-il, est mort de la même maladie, malgré la saignée; ainsi la femme doit en mourir aussi, d'autant plus que ses enfants s'opposent tous à ce qu'on la saigne. La femme, entièrement déconcertée par cette assertion, ne voulait plus entendre parler ni de médicaments ni de médecins. Le quatorzième jour de la maladie, sa fille vint cependant me trouver, me dit que sa mère avait continuellement envie de vomir, la bouche très-amère, une douleur poignante et une grande oppression de poitrine, de grandes chaleurs, et était presque suffoquée; qu'outre cela elle toussait beaucoup, et ne crachait presque point. Elle ajouta que sa mère ne voulait plus rien prendre, parce que le barbier lui avait dit qu'elle n'en reviendrait pas : malgré cela cette fille me demanda du secours. J'y passai avec la fille, et fis prendre tout ce qui est requis dans ces fièvres putrides. La première dose ne fut prise qu'aux instances de la fille. La malade, se sentant alors soulagée, prit les doses suivantes très-volontiers, mais elle se lassa bientôt de ces médicaments, parce que le barbier, qui était revenu la voir, lui avait encore protesté qu'elle ne se tirerait d'affaire que par la saignée, que j'avais extrêmement défendue. La fille s'y était opposée d'après mes avis, mais la mère avait pris le parti de laisser là tous les médicaments. Nonobstant cette résolution, je parvins à lui en faire reprendre, et en peu de jours elle fut hors de danger. Je pourrais citer nombre d'exemples semblables, pour prouver les mauvaises manœuvres des gens peu instruits qui se mêlent de l'art de guérir, se font toujours un devoir d'éviter la présence des médecins, ou ne les demandent que lorsque les malades sont dans le plus grand danger, et font souvent plus de tort que tous les charlatans et les opérateurs des places publiques.

Le second objet de la police que je voudrais qu'on établît dans les campagnes, serait d'arrêter l'influence qu'ont les préjugés d'un sot bien portant sur l'esprit d'un malade stupide. C'est une maxime générale parmi nos campagnards, qu'*il faut donner aux malades tout ce qui leur plaît, et faire en tout leur volonté*. Or, un paysan ne veut rien que ce qui tend à sa perte. Si un ami lui conseille de recourir à un médecin plutôt qu'à un empoisonneur, tous les ignorants assistants le regardent comme un novateur et un malheureux qui veut faire périr le malade aux volontés duquel il s'oppose. La volonté du paysan malade est une loi sacrée, que la maladie soit mortelle ou non. Cette stupidité coûta la vie à une infinité de monde dans le canton de Berne. — Chaque femmelette ignorante prétend éclairer la société de ses avis absurdes, et rien ne devient si pernicieux au lit des malades, que ce concours de têtes folles qui rebattent sans cesse la maxime pernicieuse mentionnée, et nuisent ainsi au médecin, et surtout au malade. Autant les femmes sont utiles au lit des malades quand elles ont de la raison et de la prudence, autant sont-elles dangereuses quand elles suivent le malheureux instinct qui leur fait presque toujours prendre le plus mauvais parti. Tout ce que l'on peut imaginer de plus insensé est ce qui se met en délibération dans ces assemblées de femmes ignorantes. Il n'y a pas de femme à la campagne et dans nos villes, qui ne se croie en état et même obligée de traiter un médecin avec un ton d'autorité absolu.

Le but direct de cette conduite est d'anéantir toute la confiance qu'on devrait aux habiles médecins, et d'affermir l'autorité de tous les charlatans et des femmelettes. Mille fois j'ai vu les malades abandonner les vrais médecins pour recourir à des malheureux qui les ont fait périr. Je ne finirais jamais si je voulais rapporter tout ce que j'ai vu à cet égard. Voici cependant un exemple qui mérite attention. Vers la fin de mars 1766, une fille de dix-huit ans, du village de Hotweil, fut prise d'une pleurésie putride des plus considérables. Le quatrième jour, le père demanda mon avis; je lui donnai les médicaments nécessaires, et les avis les plus directs relativement à la diète; la malade sentit bientôt un soulagement considérable. Le sixième jour de la maladie, il vint dans la chambre de cette fille une foule de femmes écervelées, qui lui annoncèrent qu'elle

n'en reviendrait pas; qu'ainsi tous les médicaments étaient inutiles, excepté le vin qui pouvait encore l'aider, puisque tant de personnes qui n'avaient pas bu de vin étaient mortes, et que l'on sentait les plus vifs remords de ne pas leur avoir donné du vin. Cette fille, à ces propos, tomba dans une mélancolie extrême, et demanda du vin. Le père, que j'avais averti, en refusa, mais ne put empêcher qu'elle ne refusât aussi tout médicament. Aussitôt tous les symptômes de ces fièvres reparurent. Le septième, le père revint me trouver, rapportant le reste de mes médicaments, et me dit ce qui s'était passé, pleurant le triste sort de sa fille. Je lui représentai son tort, et qu'il fallait chasser toutes ces commères de chez lui s'il voulait ravoir sa fille, qu'il était encore possible de sauver. Il partit, me promettant bien de le faire; les chassa toutes l'une après l'autre, remit un peu l'esprit de sa fille, lui fit prendre mes médicaments selon mes ordres. Elle s'y prêta volontiers, et le douzième elle fut guérie.

Les malades, sans exception, nous fournissent mille exemples de cette nature dans les campagnes. Or, j'ose demander si les yeux qui veillent avec tant d'attention au bien-être de toutes les parties de l'État ne devraient pas aussi se fixer sur cet objet; et si la police peut permettre qu'il périsse volontairement tant de sujets dans l'Etat, ou plutôt si on ne devrait pas l'empêcher? — Le canton de Berne n'est pas extrêmement peuplé relativement à son étendue. On voit le mal, on en cherche les causes, et même dans des circonstances qui n'ont aucune influence sur le mal présent. Pour moi, je pense que la cause de la dépopulation ne vient que des préjugés où l'on est par rapport à la santé, préjugés qui, entretenus par les raisons que j'ai détaillées ci-dessus, coûtent la vie à une infinité de sujets de ce canton. — Le suicide est défendu par la seule raison, sans même consulter les lois. Or, la conduite de nos paysans n'est-elle pas un vrai suicide? Qu'importe qu'on périsse de sa propre main, ou de celle d'un autre qui assassine un homme qui veut périr? Je ne comprends pas comment les lois font rouer, pendre, fusiller tels ou tels meurtriers, tandis que l'on voit d'un œil tranquille un homme en tuer un autre avec des drogues qui, d'après une expérience constante, feront infailliblement périr le malade. On dira peut-être que ces gens ne tuent qu'avec une bonne intention, mais on sait que l'intention ne fait pas toujours la mesure du crime, autrement il faudrait un code particulier pour chaque citoyen, et de nouvelles lois pénales pour chaque crime, puisque l'on peut causer le plus grand dommage à la société avec les meilleures intentions.

Il ne faut qu'une résolution hardie pour faire cesser cette folie meurtrière. Le gouvernement est trop intéressé à la santé du paysan pour lui permettre d'agir à son gré à cet égard, et l'on devrait punir exemplairement ceux qui sont cause de ces morts volontaires, ou par leurs manœuvres ignorantes, ou par leurs avis; d'autres seraient plus circonspects. Une police bien réglée ne me paraît pas une chose si difficile qu'on le pense, car tout est possible quand on le veut effectivement. Mais a-t-on des exemples qu'on ait détruit les préjugés du peuple par des lois pénales, lorsque tout raisonnement était inutile? — Ceux qui connaissent l'homme ne seront pas étonnés de l'exemple que je vais leur produire à cet égard : le fait est arrivé à Saltzbourg. Le comte de Prank, Autrichien, commandant de cette ville, me le raconta ainsi pendant le long séjour qu'il fit dans ma maison. On lui vint dire plusieurs fois que ses soldats étaient inquiétés la nuit par des revenants, et que plusieurs, par rapport à cela, négligeaient leur devoir. Les ordres qu'il donna là-dessus furent ceux d'un vrai philosophe : ce fut de donner cent coups de bâton au premier qui se plaindrait de ces revenants. Depuis ce moment-là aucun soldat n'en parla plus. Une grande partie des Suisses protestants ressemblent entièrement à ces soldats de Saltzbourg, pour la superstition. Il y a quelques années qu'après la mort d'un honnête homme du village d'Embrach, canton de Zurich, il se répandit un bruit qu'on voyait et entendait cet homme se promener, tantôt dans la campagne, tantôt autour de sa maison. Tout le monde crut cela très-fermement. Quelques parents du défunt crurent devoir rechercher juridiquement les auteurs d'un bruit aussi préjudiciable à sa mémoire. Après une enquête en forme, on trouva que les auteurs de ces contes étaient deux honnêtes gens du voisinage, des amis, des parents même du défunt qui, par leur penchant singulier à la superstition, et par une imagination exaltée, croyaient fermement les absurdités qui pouvaient

se présenter à leur esprit, et avaient fait confidence des craintes qu'ils s'étaient forgées à des amis qui les avaient aussi crus sur leur parole, et avaient ainsi répandu l'histoire par tout le village. Tous ces gens furent punis sévèrement, les uns par des amendes, d'autres par le déshonneur, et cette histoire de revenant fut ensevelie pour jamais dans l'oubli, contre ce qui arrive ordinairement. Depuis ce temps-là, les préjugés des paysans de cette contrée-là sont considérablement diminués, relativement à tous les contes superstitieux et aux rêveries des esprits faibles.

Je demande donc s'il ne serait pas possible de détruire par le ridicule, par le déshonneur, ou par une peine pécuniaire, les préjugés de nos paysans relativement à leur santé? Mais je laisse à des gens plus pénétrants que moi à démêler cette question, pour passer à la manière dont on devrait s'y prendre pour instruire le paysan sur l'objet de sa santé. Je puis parler de cela avec plus de liberté. — On ne peut se faire entendre au paysan que par le moyen ou du curé, ou de l'almanach. Celui-ci nous ouvre une voie excellente pour détruire les préjugés du paysan relativement à sa santé. Je n'ai que trop souvent éprouvé combien le calendrier était préjudiciable aux travaux d'un vrai médecin, mais la société économique de Berne vient de faire quelques tentatives qui, par la suite, pourront peu à peu faire paraître et goûter la vérité. En 1765, on a donné dans le calendrier des avis fort utiles au paysan concernant l'agriculture. En 1766, on y a inséré d'autres avis très-sensés concernant l'éducation physique des enfants, et quelqu'un s'imagina fort prudemment d'y tourner en ridicule l'horomancie et les horoscopes. En 1766, on a mis aussi dans le calendrier les instructions du docteur Ith, concernant les fièvres putrides. On peut imiter, les années suivantes, ce qu'a fait l'auteur du calendrier suédois, relativement à ce qui regarde la médecine. Le paysan a un respect singulier pour le calendrier, et quoiqu'il contredise ses préjugés concernant l'agriculture et la santé, il le lira parce que cela est dans le calendrier, et le croira parce que cela y sera imprimé.

Les Suédois, cette nation si éclairée, qui triomphe de la pauvreté par le travail, et du plus ingrat climat par son industrie, nous fournit à cet égard un exemple des plus avantageux. Le calendrier fut, dans les mains de M. Roseen, premier médecin du roi de Suède, un moyen des plus louables pour secourir nombre de malheureux indigents. On sait que c'est par ce moyen qu'il a produit un traité *de la Pierre de la vessie*, et les premiers essais de son traité *des Maladies des enfants*, ouvrage que la Société de Stockholm a fait imprimer, et que l'on peut regarder comme un des meilleurs livres de médecine de notre siècle. MM. Hartman et Darelius, deux autres médecins suédois, encouragés par le noble exemple de M. Roseen, ont entrepris un pareil ouvrage sur les maladies des adultes. — En général, aucune nation ne voit mieux que les Suédois combien la médecine a d'influence sur le bien-être d'un État. Dans le dernier trimestre des Mémoires de Stockholm, de l'année 1755, M. Wargentin s'occupa de l'augmentation des habitants comme de la vraie richesse de l'État. Il regarde comme le moyen le plus propre à ces vues le bon état de la médecine, comme celui qui ordinairement, et surtout lors des contagions, peut conserver des milliers de citoyens. Pour en mieux faire sentir la conséquence, il produit des tables par lesquelles il montre le rapport des morts qui périssent de certaines maladies à Stockholm, à Londres et à Berlin. Le nombre de ceux qui y meurent de la pleurésie, est à ceux de Londres comme 870 à 22; des fièvres algides, il en meurt comme 185 à 3; des maladies d'estomac, comme 431 à 160; de l'apoplexie, comme 367 à 86; de la goutte, comme 66 à 22; des accouchements difficiles, comme 138 à 99; de la petite vérole, comme 1358 à 813. La petite vérole y fait périr plus de femelles, parce que les femelles y savent mieux la médecine que les médecins, comme chez nous! Le collége de médecine a aussi fait remettre à toutes les paroisses du royaume des instructions pour le traitement des maladies des enfants, de la petite vérole, etc., et à tous les intendants des provinces un modèle de l'instrument utile que l'on a inventé pour rappeler à la vie les enfants suffoqués. Il a fait visiter les apothicaireries, etc., et l'on ne peut mieux louer ce respectable collége que par ce que M. de Haller en a publié en langue allemande.

Mais, après cette digression, qu'on me pardonnera sans doute volontiers, je reviens à l'usage du calendrier. Le style des instructions qu'on y peut mettre doit

être simple, clair, précis, de manière qu'on n'y rencontre aucune équivoque. Il faut y éviter tous les termes scientifiques, devrait-on même s'y servir d'expressions basses : c'est à des gens ignorants que l'on parle. Le *Moniteur* (1) souhaitait, en 1766, que M. Hirtzel ou M. Zimmermann fissent un abrégé bien précis de l'*Avis au Peuple* de M. Tissot, pour rendre cet ouvrage plus utile aux gens de la campagne. Mais il faut observer que le paysan ne lit en général que le calendrier, ou un livre de prières les jours de fête, et lorsqu'il tonne. Vouloir écrire pour le paysan serait la même chose que ce que fit un maître d'école saxon, qui, voulant éclairer l'esprit de ses paroissiens, leur dit en colère du haut de son pupitre : Lisez donc la logique de Wolff. C'est plutôt pour ceux qui instruisent le paysan que l'on doit écrire, et par là on le fera profiter d'avis salutaires. — C'est surtout par le moyen des curés que l'on peut instruire le paysan, après l'usage du calendrier, parce que le paysan a ordinairement beaucoup de foi aux paroles de son pasteur, vu que c'est, selon lui, être très-habile homme que de pouvoir parler publiquement pendant une heure, ou au moins de pouvoir lire l'évangile sans manquer. Ce fut des pasteurs que le paysan attendit le parti qu'il devait prendre, d'après mes ordonnances ou mes défenses, et tous mes avis et mes médicaments étaient absolument inutiles, dès que le curé avait dit : Buvez du vin.

L'instruction orale est toujours la plus avantageuse, parce qu'elle attire plus d'attention de la part des ignorants, et que par là on se fait mieux entendre. Comprendre une chose, c'est pouvoir se la représenter de manière à prendre la chose pour ce qu'elle est, se conduire en conséquence, et pouvoir la reconnaître au besoin. Or, c'est ce que fait l'instruction orale, qui doit porter peu à peu le paysan à réfléchir utilement, lorsque l'objet des réflexions est fondé sur l'expérience, et que le paysan peut réellement s'en tenir à ce principe. Les opinions de ces gens ne sont pas si enracinées, qu'on ne puisse les ébranler : en leur remettant mille fois la même chose sous les yeux, on parviendra à leur faire comprendre qu'ils croient souvent sans examen, qu'ils jugent sans raison et avec une précipitation insensée et la plupart du temps sans le moindre scrupule, que la chose soit fausse et leur soit inconnue, ou non. Mais il faut pour cela que les curés soient instruits avant le paysan. — Les candidats de notre canton font ordinairement leurs études à Berne. On leur donne quelques idées de la physique ; mais on peut être bien instruit de la physique générale et ignorer celle du corps humain. Quelqu'un conseillait de leur faire suivre un cours d'anatomie et de physiologie : ce que je crois fort inutile. Ces deux sciences sont, à la vérité, le fondement de la pathologie, et par conséquent de la médecine-pratique; mais il s'agit moins de faire d'eux des médecins, que des gens capables d'éclairer le paysan sur l'objet direct de sa santé. Je pense donc qu'il vaudrait mieux leur donner des instructions pathologiques et diététiques, pour être en état de secourir au moins les malades, en attendant qu'on pût appeler les médecins chargés par le gouvernement de veiller à la santé du peuple, ou de faire voir au paysan le danger des préjugés dans le traitement des maladies. Après ces instructions, j'engagerai très-fort tous les curés de campagne à lire l'*Avis au Peuple*, de M. Tissot. Ils y trouveront de quoi s'intéresser avec connaissance de cause, et avec succès, au bien-être de leurs paroissiens.

Note de l'éditeur. J'ai passé rapidement sur nombre d'articles de ce chapitre, me contentant d'en présenter les vues générales. Un seul avis vaut un volume pour des gens de génie. Ils sont rares, dira-t-on. Soit. M. Zimmermann a dû dire à ses compatriotes des choses qui ne nous intéressent que peu. J'en ai assez traduit pour faire sentir la sagesse de ses vues patriotiques. Les médecins éclairés en verront assez l'importance par rapport à nous.

---

(1) Feuille hebdomadaire morale, qui s'imprimait à Zurich, mais supprimée par ordre du magistrat.

SECONDE PARTIE.

REMARQUES, OBSERVATIONS SUR LA MANIÈRE DE CONNAITRE ET DE GUÉRIR LA PLUPART DES ESPÈCES DE DYSENTERIES.

CHAPITRE PREMIER.

AVERTISSEMENT SUR LE BUT DE CETTE SECONDE PARTIE.

Le meilleur moyen de dissiper les préjugés, quoiqu'il n'agisse que par différentes voies obliques, est, suivant moi, de publier une instruction sur la nature et l'essence de la chose même. — Il me semble donc qu'il est nécessaire, pour mes vues, de joindre, à ce que j'ai déjà dit de la dysenterie, des observations et des avertissements d'une utilité générale, concernant cette maladie : avertissements qui puissent garantir mes lecteurs des conclusions erronées auxquelles l'ignorance les conduirait peut-être, en comprenant le général dans le particulier, ou, ce qui est encore pis, en prenant pour des lois générales des observations individuelles. — J'ai raconté, au commencement de cet ouvrage, les observations que j'ai faites pendant nos épidémies de 1765 : j'en ai établi les espèces : j'ai éclairci mes observations par beaucoup d'autres que le traitement des différentes espèces m'avait donné lieu de faire : je les ai comparées les unes avec les autres : j'ai marqué ce que toute la suite de mes expériences avait prouvé être décidément nuisible : on a vu aussi les causes du malheureux penchant des malades pour tout ce qui peut préjudicier, ou faire même périr, en conséquence des funestes préjugés de l'ignorance ; j'ai enfin essayé de proposer les moyens de remédier à ces préjugés, ou au moins de les affaiblir parmi nos paysans. J'ai encore à présenter au lecteur : 1° plusieurs observations des plus importantes, que j'ai faites depuis le mois d'aout de 1766 jusqu'en décembre, durant l'épidémie dysentérique qui fit les plus grands ravages dans une grande partie de la Suisse. 2° Je rapporterai aussi de différents écrivains ce qu'ils ont dit des différentes espèces de dysenteries dont j'ai parlé, et j'en examinerai les opinions. 3° Il y a encore d'autres espèces de dysenteries très-dangereuses, auxquelles la Suisse a été en proie différentes fois, et qui peuvent encore y reparaître. Il ne sera donc pas inutile de répandre quelque jour sur cet article.

Il ne se passe presque pas une année, que la dysenterie ne ravage l'une ou l'autre partie de la Suisse. L'épidémie de 1766 s'est manifestée dans la plupart de nos cantons suisses, et a fait un vaste tombeau d'une grande partie de notre patrie. Il est mort un vingtième des habitants dans quelques villages du canton de Zurich. Dans le district de Kœnigsfeld, où heureusement je n'ai pas eu ordre de pratiquer, nombre de gens se sont précipités dans le tombeau par leur opiniâtreté. Les médecins se plaignirent de tous côtés des funestes préjugés, et de la barbarie des charlatans meurtriers, encore plus que de la malignité de la maladie. Il m'est aussi mort plus de malades cette année-là, que les années précédentes dans l'épidémie de 1765 : cinq périrent par leur obstination ; et j'en laissai mourir un par impuissance de le sauver. Mais, en 1766, il m'est mort six personnes, deux faute de prendre des médicaments, une pour avoir bu de l'eau-de-vie, et trois à Brugg par mon impuissance ; une de celles-ci même avait plutôt une dysenterie maligne que bilieuse ; l'autre périt par plusieurs mouvements violents de colère qu'on lui occasionna, mouvements qui furent accompagnés des symptômes les plus mauvais. Comme la confiance que j'ai dans mon faible savoir s'augmente tous les jours, à proportion

de mes soins et de mon travail, ces cas de mort me montrent aussi qu'il y a encore des choses sans nombre que j'ignore, au grand plaisir de tous les sots qui me haïssent.

Ces épidémies dysentériques, si fréquentes dans nos provinces, me donnent donc lieu de considérer cette maladie terrible avec plus d'étendue dans cette seconde partie. Les gens dont on ose espérer le bien que les médecins même ne peuvent pas procurer, apprendront par les réflexions que je vais faire, la diversité considérable des circonstances et la différence des traitements, et combien il est important de s'opposer à l'opinion qui prétend maîtriser toutes les espèces d'une maladie. Ils comprendront peut-être combien mes observations sont nécessaires dans un pays où il y a même des médecins renommés, qui, peu inquiets de l'analyse nécessaire pour procéder à une cure heureuse, prétendent nous injurier, en traitant de *théorie* les études et les recherches de notre art; et pensent, au contraire, qu'il y a des spécifiques particuliers pour chaque maladie, moyennant lesquels on peut tout guérir, en faisant dans un cas ce que l'on a fait dans un autre, et par là rétablir infailliblement la santé; en outre, qu'un médecin sait tout quand il a été assez adroit pour se procurer ces spécifiques, par flatterie, par argent, ou par ruse, ou en les tirant des livres de recette où ils les ont aperçus, bien ou mal ordonnés; et que c'est par conséquent être le plus habile médecin, que d'avoir ces spécifiques à sa disposition. — C'est en partie pour m'opposer à cette funeste manière de penser, que j'ai écrit mon ouvrage de l'expérience en médecine, et qui a été si bien reçu de toute l'Europe. Je vais donner les détails suivants dans la vue de m'opposer encore à la même folie; mais relativement à une maladie particulière qui dévaste souvent nos provinces; et je comprendrai dans ce chapitre la plupart des espèces de dysenteries. Mon but est de faire taire les ignorants, et de faire concevoir une plus haute idée de la médecine.

CHAPITRE II.

DES DIFFÉRENCES GÉNÉRIQUES DE LA DYSENTERIE.

La dysenterie, après la peste et les maladies pestilentielles, est une des maladies les plus dangereuses et les plus générales du genre humain. C'est avec raison qu'on la craint quelquefois autant que la peste, parce qu'elle est assez souvent très-maligne et très-dangereuse. — Un médecin qui veut traiter cette maladie, doit surtout en examiner et en déterminer le genre, s'il veut se promettre du succès. On fait une différence essentielle entre la dysenterie avec fièvre, et sans fièvre, entre la dysenterie bénigne et maligne, et entre la dysenterie contagieuse et celle qui ne l'est pas. Si l'on n'aperçoit pas précisément et déterminément le vrai et le faux de ces différences, il est impossible de se faire un système exact pour la conduite que l'on doit tenir; et l'on n'est qu'un sot au lit des malades dans les circonstances douteuses et compliquées, avec tous les systèmes du monde. — Il me semble que ce n'est pas sans danger qu'on établit une différence essentielle entre une vraie dysenterie sans fièvre ou avec fièvre. Je pense qu'on devrait bannir cette distinction de toute théorie médicale, parce que ce symptôme est plutôt ce qui distingue un cours de ventre d'une dysenterie. Assez souvent, il est vrai, la fièvre qui accompagne d'abord la dysenterie n'est que très-peu de chose : voilà pourquoi quelques médecins disent qu'il n'y a pas de fièvre dans la dysenterie, ou même que c'est presque tout le contraire; que le pouls n'y est pas plus fréquent, mais petit. Mais le frisson, la faiblesse, l'abattement, qui ont lieu à la première attaque de la maladie, sont cependant les avant-coureurs ordinaires d'une vraie fièvre, et se montrent toujours lors de l'attaque ordinaire d'une dysenterie. Je conviens encore que le pouls, les premiers jours, est petit et sans fréquence; néanmoins il devient plus fréquent, et même excessivement, dans le cours de la maladie. J'ai même vu, dans la dysenterie putride de 1766, la maladie commencer et finir heureusement avec une fièvre étonnante. J'ai aussi vu la maladie commencer presque sans fièvre, et devenir mortelle. Dans le premier cas, le visage des malades était rouge comme le feu; dans le second, il était pâle. — Une observation encore beaucoup plus importante, c'est que le pouls n'est pas fréquent, mais très-faible, lorsque tous les autres symptômes sont extrêmement mauvais, et que les malades sont sans aucune force. Dans ce cas-là on peut dire qu'il y a une malignité décidée, ou même que la gangrène

n'est pas loin. La fièvre paraît quelquefois ne plus avoir lieu chez les malades dysentériques à la veille de la mort, parce qu'alors l'inflammation se termine par gangrène. C'est avec raison qu'on a comparé les effets de la dysenterie avec ceux de l'arsenic; car l'arsenic, de même que la matière de la dysentèrie, cause des envies de vomir, des selles abondantes, et qui semblent corroder les intestins; des anxiétés précordiales, des tranchées horribles, de l'inflammation, la gangrène et la mort, sans qu'on y remarque une fièvre fort sensible. Enfin la fièvre ne met pas fin à la longueur de la maladie; car les plus mauvaises fièvres se prolongent même dans certaines circonstances d'une manière sensible, surtout celles dont je parle dans tout cet ouvrage, et que j'appelle putrides, comme on les appelle vulgairement chez nous, quoique fort improprement.

Ces observations ne sont sans doute pas goûtées au lit des malades par nos faiseurs de système; cependant elles sont de la dernière importance, parce que l'on est dans le préjugé que le pouls doit être très-fréquent dans une telle dysenterie, et que l'on regarde une dysenterie comme indifférente lorsque la fièvre y est insensible. Cette erreur fut dangereuse pour nombre de sujets dans la dysenterie de Nimègue, au rapport de Degner. Je ne vois donc pas comment le docteur Akinside de Londres cite la dysenterie de Nimègue, pour prouver qu'il n'y a pas de fièvre dans la dysenterie. — Sydenham appelait la dysenterie une fièvre qui se jette sur les intestins. Cette manière de s'exprimer ne me plaît pas en tout, parce qu'elle n'est pas prise de la considération de la chose en elle-même; cependant c'est en général ce en quoi consiste l'essence des vraies maladies dysentériques. Je suis même persuadé que l'on doit traiter ces maladies, tantôt comme des fièvres inflammatoires, tantôt comme des fièvres bilieuses ou putrides, tantôt comme une fièvre compliquée d'inflammation et de putridité, tantôt comme une fièvre maligne, et quelquefois enfin comme une fièvre bilieuse, accompagnée seulement de symptômes de malignité. Dans toutes les attaques sérieuses, je considérai la dysenterie de 1765 comme une fièvre bilieuse ou putride; et je me serais extrêmement abusé, si je n'y avais vu que de l'inflammation, et qu'au lieu d'administrer un vomitif et les purgatifs, j'eusse pensé à faire ouvrir la veine; ou si ayant considéré la maladie comme maligne, j'eusse permis aux malades du vin ou des cordiaux. Il est vrai que quelques-uns de nos médecins firent saigner assez fréquemment, dans le Thurgau, pendant notre dysenterie, peut-être s'imaginant voir, par hypothèse, un sang disposé à l'inflammation dans tous leurs malades; et par rapport à l'ivrognerie habituelle des habitants de ce district. Il n'est pas impossible que la dysenterie ait été compliquée d'inflammation et de putridité chez plusieurs sujets de cette contrée-là : au moins cela est-il arrivé chez nous à la fin des maladies qui devenaient mortelles; et je pense que cela arrive la plupart du temps dans ces circonstances avant l'issue mortelle de la maladie, s'il n'y a pas d'ailleurs d'autres causes particulières et différentes de cette issue malheureuse. Malgré cela, il faut examiner attentivement si cette complication avait lieu dès le commencement de la maladie, ou si elle n'a été que la suite de la détermination funeste qui a décidé de la mort du sujet. Il n'est pas impossible qu'elle ait lieu dès l'abord; je la remarque aussi dans nos pleurésies putrides, et outre cela une inflammation des poumons, qui rend mortel dans ces cas-là l'usage du vomitif, si salutaire d'ailleurs.

Toutes les espèces de pleurésies que l'on peut rapporter aux pleurésies bilieuses ou putrides, et les autres fièvres putrides simples, se terminent souvent, comme la dysenterie, en une inflammation mortelle, et par la gangrène des parties sur lesquelles s'est jetée la matière putride. Je regarde ici comme une observation des plus importantes pour la pratique de la médecine, de ne pas se méprendre sur les différents périodes d'une maladie, et de ne pas déduire de la fin, surtout de l'inspection des cadavres, ce qu'il y avait à faire au commencement. Les plus (1) grands médecins ne sont pas toujours assez circonspects à cet égard. — Différentes causes peuvent produire une fièvre maligne dans une dysenterie, surtout, s'il y a plusieurs malades couchés ensemble dans le même lieu, et qu'on ne rafraîchisse pas l'air, ou qu'on néglige la moindre des choses qu'il faut faire dans ces circonstances : cette fièvre gagnera même ceux qui se

(1) On peut même faire ce reproche au célèbre Morgagni, en nombre de cas.

portent bien et sans qu'ils aient la dysenterie, quoiqu'elle vienne des exhalaisons putrides et renfermées de la dysenterie. Cette fièvre en se joignant à la dysenterie, peut même devenir réellement pestilentielle. — Après la bataille de Dettingue, la dysenterie se manifesta dans l'armée anglaise, et fit ses ravages pendant tout juillet et une partie d'août. L'hôpital militaire était dans le village de Fechenheim, à une lieue environ de l'armée. Pendant que l'armée campait près de Hanau, on apporta du camp dans cet hôpital environ cinq cents blessés, dont la plupart étaient dysentériques. L'air en fut si corrompu, que tous les autres malades en furent attaqués, et même les pharmaciens, les gardes-malades, les autres domestiques, et, enfin, presque tout le village. A cette maladie se joignit la fièvre des hôpitaux, compagne redoutable et inséparable d'un air corrompu par les exhalaisons de matières animales putrescentes. Ces deux maladies causèrent une grande mortalité pendant le mois de juillet et une partie d'août, au lieu que les autres malades dysentériques, qui ne furent point transportés dans cet hôpital, ne se sentirent pas de cette fièvre maligne, et se guérirent heureusement, quoique privés de bien des soulagements qu'avaient ceux qui étaient dans l'hôpital. Lorsque l'armée anglaise passa dans les Pays-Bas, en 1743, elle laissa trois mille malades en Allemagne : une partie dans le village de Fechenheim, près de Hanau, et le reste à Osthofen et à Bechtheim, deux villages du voisinage de Worms. La fièvre maligne et la dysenterie devinrent plus mauvaises de jour en jour à Fechenheim. Quelle qu'y fût la dysenterie, bénigne ou maligne, la fièvre s'y joignit toujours dans l'hôpital. Les pétéchies, les pustules, les parotides, la gangrène, la contagion et la grande mortalité, manifestèrent sa nature maligne et pestilentielle. Elle était même encore plus dangereuse que la peste, parce qu'on y avait toujours à craindre le retour; ce qui était infaillible, si l'on restait dans l'atmosphère des malades. De quatorze aides qu'on employa pour les malades, il en périt cinq, et les autres furent malades, et en danger, excepté peut-être deux. Il mourut presque la moitié des malades de l'hôpital, et presque tous les habitants du village furent enlevés par la fièvre et la dysenterie. D'après ces observations, je conclus donc avec le docteur Pringle, qui nous les a données, qu'il se complique avec la dysenterie des fièvres de différentes espèces, et que ces fièvres sont quelquefois d'un caractère extrêmement malin et dangereux. — C'est avec raison qu'on distingue une dysenterie bénigne d'une maligne; mais cette distinction donne lieu à bien des méprises : car on prend souvent pour maligne une maladie qui ne l'est pas ; quelquefois aussi la malignité détruit et ravage tout, au moment même où on ne la soupçonne pas.

On ne peut nier que beaucoup de dysenteries sont, les unes bénignes, les autres malignes; qu'il n'y en a que quelques-unes qui attaquent çà et là un seul individu, tandis qu'un très-grand nombre de ces maladies se répandent par toute une contrée, comme par un souffle pestilentiel. L'île de Java, dans les Indes orientales, est sujette à une espèce de dysenterie d'une nature très-bénigne. Son commencement et ses progrès sont fort lents; les selles ne sont pas abondantes; les douleurs de ventre sont peu de chose, et les malades n'éprouvent que peu de faiblesse. Un léger frisson, souvent même insensible, et qui ne reparaît pas aisément dans le cours de la maladie sans quelque faute de conduite, enlève ordinairement la maladie. Les selles viennent délayées, sans être abondantes; de sorte que les malades peuvent vaquer à leurs affaires, et ne demandent que rarement le médecin avant la troisième ou la quatrième semaine. Peu à peu les selles deviennent plus copieuses, sans être précédées de douleurs de ventre, ou au moins que très-peu. A ces symptômes il se joint quelquefois un ténesme. Les selles sont plus aqueuses que fermes; tantôt non sanguines, tantôt avec quelques traits sanguins : cependant elles paraissent aussi quelquefois dures, et marquées autour d'un peu de sang et de mucosité. Au premier période de cette dysenterie indienne, l'appétit est deux ou trois fois plus grand qu'en santé; il diminue insensiblement, et cesse enfin totalement. Les forces ne demeurent pas toujours les mêmes, mais elles s'abattent par degré pendant les progrès de la maladie. Telle est, pendant deux, trois et douze mois, la marche de cette dysenterie, observée depuis 1742 jusqu'en 1748, et bien décrite par M. Laurich, médecin allemand. Le plus souvent elle se change en une autre maladie, et rarement elle est mortelle. — Nous avons aussi dans notre

voisinage l'exemple d'une dysenterie extrêmement bénigne, pareille à celle dont sont attaqués la plupart des étrangers qui viennent à Paris. J'ai eu cette dysenterie, semblable à celle de Java, pendant mon séjour à Paris; mais elle ne tient pas les malades au lit, se passe (1) en peu de jours, et ne mérite pas le nom de dysenterie. Nous voyons dans la Suisse, comme ailleurs, de ces dysenteries bénignes dans des cantons particuliers. — On appelle surtout maligne la dysenterie dont les symptômes sont d'abord beaucoup plus significatifs qu'ils ne le paraissent ; ou lorsqu'il paraît tout-à-coup des symptômes extraordinaires : ou lorsque tous les moyens curatifs les mieux réfléchis sont sans aucun effet, et que nombre de malades périssent sans la moindre faute du médecin, du malade ou des assistants, ou, comme le dit Thucydide, de la peste d'Athènes, lorsque l'on meurt avec ou sans le secours des médecins.

Malgré cela, très-souvent ces espèces de dysenteries ne sont pas assez distinctement différenciées au lit des malades, tant par rapport à leur complication fréquente, que par rapport à leur nature capricieuse et incertaine. Il y a dans les dysenteries les plus cruelles nombre de sujets très-légèrement attaqués, et très-faciles à guérir ; de même que dans les dysenteries malignes et épidémiques, il y a plusieurs sujets dans la même contrée et dans le même lieu, attaqués sans malignité. Le caractère de malignité est même fort différent. En 1746, il régna dans Zurich et dans le canton, une dysenterie d'une malignité assez légère ; et la même année il régna en Saxe une dysenterie si maligne, qu'en très-peu de temps, et dans un petit circuit, il mourut cent personnes, la plupart le troisième où le quatrième jour, et jamais après le quatorze. Il peut arriver aussi qu'il paraisse dans une dysenterie modérée des symptômes de malignité. Cette dysenterie peut même devenir dangereuse de différentes manières. Les espèces bénignes de dysenteries deviennent contagieuses, malignes et dangereuses lorsqu'il se trouve plusieurs malades dans un même petit endroit, ou bien lorsqu'il se trouve chez quelques sujets des causes externes ou internes de malignité. Non-seulement il peut se joindre une fièvre putride à une dysenterie des plus légères ; cette fièvre peut encore finir par la gangrène de plusieurs parties du corps, lors même que les intestins en sont exempts. La plupart des dysenteries sont promptement suivies de gangrène aux intestins, lorsqu'on ne les traite pas comme il faut dès le commencement, où qu'il se trouve près des malades des gens qui rendent les meilleurs traitements inutiles. Au contraire, elles prennent un cours tout opposé, et finissent le plus heureusement, ou paraissent très-bénignes lorsqu'on suit un traitement bien réfléchi. Du reste, la dysenterie, comme le dit l'habile docteur Pringle, une fois enracinée, devient si opiniâtre et si dangereuse, qu'on ne peut plus l'appeler bénigne. Je ferai voir ci-après comme on abuse du mot de *malignité*.

La dysenterie n'est donc souvent plus ou moins maligne, ou, en général, dangereuse que selon la différence de certaines circonstances. Elle se manifeste dès le printemps dans les armées, aussitôt que les troupes sont en campagne ; mais les attaques ne sont jamais si mauvaises ni si nombreuses que vers la fin de l'été, ou au commencement de l'automne. C'est alors qu'elle devient épidémique et contagieuse, régnant environ six ou huit semaines; après quoi elle cesse. Elle est cependant plus mauvaise en toutes circonstances, lorsque les troupes sont exposées à l'humidité pendant un temps chaud. On a aussi remarqué que la dysenterie est toujours plus maligne à proportion qu'elle commence plus tôt, et qu'il n'y a presque aucun risque lorsqu'elle commence en août ou en septembre. Du reste, je ne vois pas que la dysenterie des camps soit en elle-même plus maligne que celle des villes, quoique dans les armées et dans les hôpitaux militaires, elle devienne extrêmement maligne et contagieuse par certaines circonstances particulières ; ce qui a pareillement lieu dans les villes, par les raisons mentionnées ci-devant. — Il y a partout des dysenteries dont on peut reconnaître le caractère de malignité. Il se manifeste une dysenterie maligne toutes les fois que la corruption des humeurs,

(1) C'est une diarrhée qui dure quelquefois assez de temps, et devient fort douloureuse. A mon retour à Paris, j'en fus pris, et j'en souffris beaucoup pendant près de trois semaines. Si on la néglige, elle dégénère en vraie dysenterie. Cela vient du principe séléniteux des eaux. Il faut y remédier en mettant toujours un peu de vin dans l'eau.

dont il peut résulter une fièvre putride se joint aux causes capables de produire une dysenterie. Quelquefois ce concours arrive par des causes particulières à peu d'individus. Alors il paraît une dysenterie maligne individuelle; c'est ainsi que l'on voit, dans les fièvres malignes épidémiques, un sujet attaqué çà et là de dysenterie maligne. Les sujets dont les humeurs sont corrompues d'avance, sont aussi attaqués de dysenteries malignes dans les épidémies dysentériques bénignes; ou bien il paraît, dans les espèces ordinaires de dysenteries, des symptômes de malignité dans les malades, par rapport à différentes causes particulières. Les dysenteries bilieuses ordinaires peuvent également devenir malignes par plusieurs récidives de mouvements violents de colère, ou par un mauvais traitement, mais surtout par l'usage de l'eau-de-vie, ou de médicaments astringents.

M. Tissot vit un malade pris d'une fièvre violente de cinq heures, après avoir bu une bonne dose d'eau-de-vie : les selles s'arrêtèrent entièrement. Après cet accès de fièvre, le malade perdit toutes ses forces. La dysenterie reparut avec une puanteur insoutenable : chaque selle était suivie d'une défaillance; le pouls était faible et irrégulier. Le malade avait une mine cadavéreuse. Il fondit bientôt en une sueur visqueuse, et mourut quarante-huit heures après la prise de l'eau-de-vie. J'ai fait dans cet ouvrage mention d'une dysenterie qui était peut-être de même nature que celle-ci; et je l'ai guérie sans beaucoup de peine. — Mais quand le concours des fièvres malignes en général, et des dysenteries malignes en particulier, vient des causes générales qui produisent une épidémie, alors il en résulte une vraie épidémie dysentérique maligne : c'est-à-dire que nombre de gens sont attaqués en peu de temps, ou les uns après les autres, de la dysenterie maligne. Une épidémie de cette nature est la plus dangereuse après la peste, et on l'a vue réunie avec la peste. Souvent cette redoutable maladie est venue d'un brouillard infect, d'une chaleur extraordinaire, de famine, d'un endroit marécageux. — Bontius vit cette dysenterie maligne régner à Batavia, en 1724 et 1728, pendant les sièges qu'on y eut à soutenir de la part des habitants de Java. On l'a vue différentes fois en Europe, surtout en France, en Angleterre, en Allemagne et en Suisse. On a vu un corps de cavalerie de six cents hommes, sous les ordres du marquis de Lassingen, attaqué de cette cruelle maladie, pour être resté long-temps dans un endroit marécageux. Il s'était en même temps manifesté une gangrène aux os; de sorte qu'il périt cinq cents quarante cavaliers, et beaucoup de chevaux. Sans toutes ces causes, l'altération, même insensible de l'air, peut donner lieu à une telle épidémie, et l'on n'en sent que trop alors la maligne influence.

Les observations que je viens de faire sur les différents caractères de cette maladie, prouvent donc qu'il se voit des dysenteries bénignes, et d'autres absolument malignes; mais aussi qu'on ne doit pas du premier abord regarder comme bénigne une dysenterie, parce que les symptômes n'en sont pas mauvais au premier instant, d'autant plus que dans les mêmes cas, et en supposant quelques circonstances particulières, tout peut devenir très-mauvais; qu'ainsi l'on ne doit rien statuer auprès du lit d'un malade, lorsque la nature ne détermine rien d'une manière directe. — On peut faire l'application de ces réflexions au caractère contagieux de la dysenterie. La même dysenterie est contagieuse ou non, selon les circonstances particulières. — La dysenterie peut prendre un caractère réellement pestilentiel, et par conséquent d'autant plus contagieux, sans être en soi-même d'une nature maligne : cela arrive dans les hôpitaux malpropres, et trop remplis. Voilà pourquoi cette maladie est en général si funeste et si fréquente dans les armées et dans les camps. Les ravages de la dysenterie vont toujours en augmentant dans les armées; il en est souvent de même parmi les gens de la campagne et dans les villes, si l'on ne prend les précautions nécessaires pour se garantir de la contagion, qui est toujours la conséquence des exhalaisons putrides des selles, lorsqu'il s'y voit beaucoup de malades en même temps. Quelque bénigne que paraisse une dysenterie, les excréments de la plupart des malades qui sont dans le cas de mort, laissent exhaler une vapeur cadavéreuse, et deviennent par là fort contagieux. J'ai remarqué cette puanteur infecte à un si haut degré chez une femme de quatre-vingt-un ans, lors de l'épidémie de 1766, qu'il ne fut pas possible de la dissiper en tenant les fenêtres et la porte ouvertes, et en faisant une fumigation continuelle avec du vi-

naigre : deux gardes-malades en furent attaquées.

Comme la dysenterie, qui se termine par la mort, peut en quelque manière être toujours contagieuse par cette circonstance, sans que cependant la contagion s'ensuive, il suit de là que la qualité contagieuse est une propriété résultante d'une dysenterie qui a déjà régné quelque temps parmi un peuple, qui a attaqué beaucoup de monde en même temps, et qui est devenue mortelle pour beaucoup de malades. On sentira cela d'autant plus aisément, si l'on considère combien la crainte contribue à faire naître et à répandre la contagion. Dans l'épidémie dysentérique qui se manifesta à Zurich même, en 1746, plusieurs habitants d'une même maison en furent attaqués en peu de jours, dès qu'un seul en était par hasard attaqué. C'est sans doute à la crainte qu'on doit rapporter la propagation du mal. Voilà aussi pourquoi tous ces dysentériques furent vivement attaqués ; il en mourut plusieurs dans nombre de maisons. Si l'on remplit trop les hôpitaux de malades dysentériques, quelques-uns de ceux qui soignent les malades y sont d'abord pris d'une dysenterie simple, ou de la fièvre des hôpitaux, qui finit par des selles sanguines et gangréneuses. Il est peu de fièvres malignes qui n'attaquent les gardes-malades, lorsqu'on ne veille pas à la salubrité de l'air, et surtout à faire enlever aussitôt les selles putrides des malades. Dans les armées, la dysenterie continue ses ravages si l'on s'arrête dans le même lieu ; au lieu qu'il suffit quelquefois de changer de campement pour la faire cesser peu à peu. Il n'y a donc rien de si avantageux pour une armée que de décamper souvent, et de se tenir écarté des fosses où le soldat se soulage, du fumier, et de toutes les impuretés du camp.

De toutes ces observations, tant d'autres médecins que de ma pratique, je conclus que le caractère contagieux de la dysenterie est très-souvent accidentel ; mais que très-souvent aussi la dysenterie prend ce caractère avant son issue mortelle ; et qu'en général la contagion doit nécessairement se propager, pour peu qu'on manque à user des moyens de précautions convenables. Mais je ne puis être de l'avis de Degner, qui pense que le caractère contagieux est la principale occasion de la maladie dans tous les malades.

CHAPITRE III.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE DYSENTERIES ET DE LEURS SYMPTÔMES.

Après toutes ces réflexions sur les différents genres de dysenteries, je passe aux différentes espèces. Les espèces, comme les genres, rentrent souvent les unes dans les autres. Il est possible qu'une inflammation se joigne imperceptiblement ou visiblement à une dysenterie accompagnée d'une fièvre putride, ou que la fièvre putride dégénère entièrement en une fièvre maligne ; et une dysenterie peut devenir très-longue, lorsqu'elle est compliquée avec une inflammation, avec une fièvre putride, ou avec une fièvre maligne qui n'est pas d'un trop mauvais caractère. Cependant cela n'empêche pas qu'on ne divise la dysenterie en ses différentes espèces, lorsqu'elle se manifeste sous ces différentes formes ; et l'on doit la différencier, selon ces différentes formes, parce que le traitement doit aussi être à proportion différent. Mais c'est ici que les yeux les plus clairvoyants aperçoivent des difficultés extrêmes dans la pratique de l'art, vu que les objets de cet art sont si importants pour les maladies, si susceptibles de plus ou moins d'extension, et souvent si inconstants dans leurs espèces. — Les médecins ont de tout temps pris trop de liberté dans les divisions des espèces de dysenteries : ils ont commis la faute qu'Hippocrate reprochait aux médecins de Cnide, et que Sauvages a commise dans toute sa Nosologie, en décrivant comme autant d'espèces particulières, des histoires seulement variées des mêmes maladies. Degner est, selon moi, celui qui a le mieux écrit sur la dysenterie : je le regarde comme un très-bon observateur, et comme un médecin digne de considération ; mais ce n'était pas un homme de génie. En effet, il ne paraît pas avoir eu au plus haut degré la capacité de démêler les phénomènes, d'analyser les idées composées, et de ranger à sa place naturelle ce qui est de soi-même déterminé. D'un côté, il n'a pas convenablement distingué nos dysenteries putrides, ou bilieuses (comme on les appelle) des différentes espèces de dysenteries malignes, en nous donnant l'histoire de celle de Nimègue, qui était composée des deux espèces. D'un autre côté, il regarde la dysenterie rouge, la blanche, la muqueuse, comme autant d'espèces différentes de la dysenterie bilieuse. Quel-

ques médecins parlent aujourd'hui d'une dysenterie grise, d'une dysenterie sèche, que je connais très-bien, mais qui ne fait pas une espèce particulière, et dans laquelle on conseille avec raison tout ce qui peut humecter et délayer ; d'une dysenterie acide, rare à la vérité, et qui attaque plus particulièrement les corps faibles. Mais il y a aussi peu une espèce particulière de dysenterie rouge ou blanche, que grise, jaune et noire. Le sang qui paraît avec les selles est un symptôme commun, mais non inséparable ; car on aperçoit chez nombre de malades tous les autres signes diagnostiques, sans celui-là, au moins au commencement ; et nombre d'autres rendent du sang avec leurs selles par différentes causes, sans avoir la dysenterie.

Ainsi, quoique la maladie soit souvent accompagnée de cette excrétion de sang, elle ne doit pas avoir pour cela le nom particulier de dysenterie rouge, parce que cette excrétion sanguine n'est pas un signe essentiel et inséparable d'une espèce particulière. On peut donc avoir la dysenterie, sans qu'il paraisse du sang dans les selles ; et la dysenterie peut être extrêmement dangereuse, sans la moindre apparence de sang dans les selles. Les selles, dans cette maladie, ne sont souvent que blanches ; mais j'ai rarement vu cette blancheur persister pendant toute la maladie. J'ai aussi remarqué que dans une vraie dysenterie, jamais il ne paraît avec ces selles blanches aucun symptôme qui pût faire distinguer la maladie d'une dysenterie accompagnée de fièvre putride. On regardait autrefois cette prétendue dysenterie blanche comme beaucoup plus dangereuse que la prétendue dysenterie rouge, parce que l'on attribuait à cette blancheur des selles certaine malignité, et qu'on regardait les excréments plutôt comme purulents, que comme muqueux et séreux. Mais j'ai fait voir, dans le troisième chapitre de cet ouvrage, que ces selles purulentes ne sont souvent qu'une pure idée ; et l'on verra ci-après que l'apparence de danger vient, dans cette maladie, de différents autres signes.

On se refusa aussi à regarder comme dysenteries, les dysenteries les plus graves et les plus effrayantes, parce qu'elles n'étaient ni blanches, ni rouges. En effet, les médecins de Breslaw ont mis en doute, si l'on devait regarder comme de vraies dysenteries les cours de ventre qu'ils appellent *douloureux et non sanguins*, et que Willis et La Monière ont décrits. Ce doute des médecins de Breslaw me paraît quelque chose de pitoyable. Morgagni, cet aigle en médecine, nous dit que, de quelque manière qu'il paraisse une sérosité blanchâtre dans un cours de ventre, ou simplement une humeur glaireuse, les médecins, d'après Willis et Sydenham, ont appelé ce cours de ventre une vraie dysenterie, lorsque les selles étaient abondantes, très-douloureuses, quoique sans aucune teinte de sang. Cette opinion embrassée par Morgagni, se trouve d'autant plus appuyée, que la dysenterie dont il s'agit, et que Willis remarqua à Londres en 1670, abattait en douze heures les malades, au point qu'ils paraissaient moribonds, et périssaient réellement pour peu qu'on manquât de laisser de côté tous les évacuants, et de recourir promptement aux remèdes fortifiants. Cependant on ne remarqua ni sang, ni pus dans les selles des malades ; les intestins étaient même sains dans les cadavres que l'on ouvrit après la mort des sujets péris de cette dysenterie, qui devenait mortelle le treizième jour. Mais un principe encore plus décisif contre les médecins de Breslaw, c'est que ces dysenteries, que La Monière et Willis ont décrites, étaient manifestement des espèces de dysenteries malignes. Je dis donc, pour résumer et pour conclure, que la dysenterie ne doit pas être distinguée en ses espèces par la différence des matières excrémenteuses, mais par celles de la fièvre dont elle est accompagnée.

De grands médecins ont aussi fait voir qu'il y a différentes dysenteries qui ne doivent pas entrer dans le plan d'un traité de dysenterie. Telles sont celles qui sont autant de symptômes de maladies toutes différentes. Par exemple, une inflammation du ventricule ou des intestins peut être suivie de suppuration, ou d'abcès cancéreux, dont la conséquence est une dysenterie de cette nature. Un abcès interne dans le foie rend un pus délayé, mêlé de sang et de bile, lequel écoulement se fait du canal cholédoque dans les intestins. Un abcès au pancréas fait couler dans les intestins, par le canal pancréatique, une matière purulente, sanguine. On a aussi observé que lorsque le mésentère s'est abcédé après une inflammation, il en passe du pus dans les intestins, avec lesquels le mésentère communique par les vaisseaux sanguins ; ou cela arrive par une métastase, ce qui cause une dysenterie des plus dangereuses. Le

flux hémorrhoïdal douloureux est souvent pris par des ignorants pour une dysenterie, par la ressemblance qu'il y a entre l'un et l'autre. Toute humeur acrimonieuse et mordicante, soit qu'on l'ait introduite par déglutition, soit qu'elle résulte d'une dépravation interne des humeurs naturelles, et qu'elle se soit jetée sur les intestins, cause une espèce de dysenterie. On voit des dysenteries sanguines, comme des hémorrhagies après l'amputation des membres. Quelquefois la dysenterie est un symptôme de fièvre intermittente. Il y a des fièvres pétéchiales dont une vraie dysenterie est un symptôme au commencement de la maladie. Les fièvres putrides et malignes se terminent souvent par la dysenterie, ou se joignent à la dysenterie symptômatiquement; mais lorsqu'il se joint une fièvre maligne à une vraie dysenterie, c'est un cas tout différent, et qui détermine une espèce particulière de dysenterie. Dans les hôpitaux militaires les dysenteries se compliquent aussi avec d'autres maladies, surtout avec des toux, des péripneumonies, lorsque le temps commence à se refroidir. La dysenterie est un symptôme des plus dangereux dans le scorbut. — Mais il faut bien distinguer ces dysenteries symptômatiques des dysenteries qui ne dépendent pas d'autres maladies : or, c'est de ces dernières dysenteries dont nous parlons ici. J'en examinerai quatre espèces, quoiqu'il y en ait peut-être davantage. Les autres espèces arrivent assez rarement. La *première espèce ordinaire* est celle qu'accompagne une fièvre inflammatoire; la *seconde*, celle qu'accompagne une fièvre bilieuse ou putride : c'est la plus commune; la *troisième*, celle qu'accompagne une fièvre maligne ; la *quatrième*, si l'on veut, celle qui tire en longueur.

La dysenterie se manifeste quelquefois par une fièvre inflammatoire, un pouls dur et plein, un très-grand mal de tête, et un resserrement de ventre. Akinside, médecin anglais, paraît ne pas reconnaître cette espèce de dysenterie accompagnée d'une fièvre inflammatoire; car il dit qu'une inflammation obstrue les intestins, et ne cause pas de cours de ventre; et il ajoute qu'il n'arrive d'abcès dans la dysenterie que ceux qui sont les suites et non les causes du mal. Là-dessus, il se croit en droit de blâmer Boerrhaave, pour n'avoir pas assez vu le lit des malades, et avoir exposé de sa chaire à ses disciples les causes des choses avec trop de confiance. Akinside a raison de dire que les abcès des intestins ne sont, dans la dysenterie, qu'une suite du mal; parce que, s'ils en étaient la cause, la dysenterie devrait être rapportée aux espèces symptomatiques. Akinside aurait encore eu raison de dire qu'une inflammation ordinaire de quelque partie des intestins ne produit pas de dysenterie : mais en niant, comme il le fait, qu'il ne peut résulter de dysenterie inflammatoire d'un sang disposé à l'inflammation, lequel produit dans les intestins tout le même effet qui arrive à l'albuginée dans une inflammation de l'œil, il nie par là une chose démontrée, quoique rare à Londres ; et il raisonne directement comme si l'on disait : *Ce malade crache du sang*, *donc il n'a pas d'inflammation de poitrine.* — Akinside a encore moins de raison de reprocher à Boerrhaave la faute qu'il a lui-même commise ; car on voit réellement au lit des malades des dysenteries de l'espèce inflammatoire, qu'Akinside n'a certainement pas vues de sa chaire. Or il n'y a certainement pas de constipation dans ces dysenteries, puisque les selles y sont quelquefois extraordinairement fréquentes, mais très-peu abondantes. Cette espèce de dysenterie se manifesta en Lorraine, dans le village de Viterne, au mois de septembre 1734. Les malades commençaient par rendre beaucoup de vents, sentaient la plus vive douleur à l'estomac et dans les intestins; à cela survenait une fièvre, et bientôt des selles très-fréquentes avec des épreintes, une soif inextinguible, et une telle inflammation depuis le gosier jusqu'à l'anus, que les malades s'imaginaient brûler intérieurement; la langue était enflammée, et noire à son origine. Si les malades venaient à vomir dans cet état, ils mouraient incontinent. En dix jours il mourut quinze personnes de cette maladie, que nous a détaillée M. Marquet, doyen des médecins de Nancy. On vit même plusieurs personnes se promener dans les rues vers les cinq heures du soir, être prises à l'instant de la maladie et mourir le même jour vers les dix heures.

Je ne parlerai pas ici de l'espèce de dysenterie accompagnée d'une fièvre putride, parce que j'en ai assez dit au second chapitre de la première partie, pour la faire connaître; et que d'ailleurs les observations que j'ai rapportées, de l'année 1766, dans différents endroits de cette seconde partie, remplissent suffisamment ce vide et mon but. — On ne peut pas dire que la

dysenterie que l'on appelle ordinairement maligne, soit réellement une espèce particulière de dysenterie, parce qu'il paraît tout-à-coup des symptômes très-dangereux, ou parce que les moyens curatifs les mieux réfléchis et les mieux choisis n'ont pas de succès, ou parce que les malades meurent promptement, et en grand nombre, ou parce qu'ils meurent avec ou sans le secours d'un médecin. Une dysenterie de cette nature peut être également d'une espèce inflammatoire, qui est très-violente, très-dangereuse, et tres-redoutable. Cependant, à parler strictement, on ne devrait pas l'appeler maligne, parce que le mot de malignité renferme une toute autre idée. Un médecin philosophe ne se forme l'idée de malignité dans la dysenterie, que lorsque, outre toutes les causes de dysenterie communes à tous les temps et à tous les lieux, il y a encore d'autres causes particulières qui corrompent rapidement les humeurs : c'est là ce qui donne à une dysenterie le caractère propre de malignité, et qui constitue l'espèce de dysenterie maligne dont il va être question. — La dysenterie maligne est donc celle à laquelle il se joint une fièvre maligne, soit par des causes externes, soit par un amas de matières putrides internes. Ainsi les signes caractéristiques de cette espèce de dysenterie, sont ceux qui se joignent, à différents degrés, aux symptômes ordinaires de la dysenterie, et forment, par leur coïncidence, les symptômes les plus redoutables d'une fièvre maligne.

Les symptômes les plus graves d'une dysenterie maligne sont (outre le frisson fiévreux, qui reparaît souvent dans le cours de la maladie, mais n'a pas toujours lieu) une prostration extrême et subite, et un serrement considérable vers le creux de l'estomac. Ce serrement dure jusqu'à la fin de la maladie, lorsqu'elle est mortelle, ou jusqu'à ce qu'il paraisse un mieux sensible, quand le malade doit en réchapper : il ne laisse aucun sommeil avantageux au malade, quoique celui-ci fasse d'ailleurs paraître assez d'insensibilité pour tout, et même pour sa maladie. La plupart du temps le malade a la tête appesantie, et y sent de la douleur, qui quelquefois devient si considérable, que le crâne semble s'ouvrir. Souvent le malade est, dès l'abord, dans un délire tranquille qui se manifeste particulièrement par un regard extraordinaire, et comme extatique ; de sorte que le malade semble enfoncé dans les plus sérieuses réflexions, tandis qu'il ne pense à rien : et quelquefois ce délire est assez vif.

La voix se change le plus souvent, et s'affaiblit : on remarque de même, dès l'abord, une difficulté d'avaler, ce qui est un très-mauvais signe. Assez ordinairement les malades vomissent des (1) vers, ou en rendent dans leurs selles, ou ces vers viennent d'eux-mêmes dans la bouche, et même jusques dans les narines, de sorte qu'on peut les en tirer avec le doigt. Cependant il faut bien se garder de prendre les vers pour un signe de dysenterie maligne, parce qu'on en voit aussi beaucoup dans les épidémies dysentériques bilieuses. — Souvent les malades vomissent beaucoup de matière verte, sans aucun soulagement ; quelquefois du sang, ce qui est très-mauvais. Les douleurs intestinales ne sont pas toujours en raison directe du danger : il y a des malades qui n'en éprouvent même point. Dans quelques-uns ces douleurs sont assez vives, dans quelques autres très-cruelles. Tantôt l'abdomen est mollet, tantôt tendu. Les selles sont quelquefois très-fréquentes, ce qui est si mauvais, que les malades semblent près de mourir au bout de douze heures, ou meurent réellement. Quelquefois aussi les malades ne font aucune selle, ils n'ont qu'un ténesme cruel, et meurent en trois jours lorsqu'on ne peut pas rendre les selles plus liquides. Les matières excrémenteuses sont très-variables, tantôt toutes muqueuses, tantôt d'un brun noirâtre, citronnées, ou vertes ; tantôt ce n'est que de l'eau pure, et les selles sont très-fréquentes ; tantôt c'est une eau comme teinte de sang, et alors on voit le malade s'affaiblir d'heure en heure, se troubler, peu souffrir, et mourir en trois jours. Quelquefois aussi les selles sont d'un rouge mêlé d'une teinte grisâtre ; souvent elles sont toutes noires, et plus ordinairement glaireuses, mêlées d'une matière semblable à du chocolat, à du

(1) Ceci arrive dans tous les cas où l'acrimonie extrême des humeurs putrides les tue, ou les chasse du corps dans lequel ils n'ont plus leur pâture accoutumée. Les vers du corps humain vivant, ne survivent pas à la mort du sujet. J'en ai vu dans sept cadavres ; mais ils étaient morts, excepté quelques ascarides. Ceux-ci survivent-ils ! Je ne le crois pas.

sang, et excessivement fétides. Les selles fréquentes, avec un pouls profond, et un trouble qui s'augmente de plus en plus, sont un signe très-funeste : au contraire, c'est un bon signe que de rendre des selles bilieuses, suivies de sueurs. Dans les légères attaques, la sueur fait souvent cesser subitement le cours de ventre et les autres symptômes, au lieu qu'il n'y a que du danger, si cette sueur ne paraît pas. Les ardeurs d'urine, ou la strangurie, y sont plus fréquentes que dans la dysenterie bilieuse ordinaire. Ces symptômes se font remarquer en général dans les fièvres malignes, dès le commencement : ils sont d'un plus mauvais pronostic dans les dysenteries malignes. L'urine s'arrête aussi quelquefois entièrement. Tantôt l'urine est toute brune, ce qui est un signe mortel ; tantôt elle est claire comme de l'eau, ou laiteuse. La puanteur de l'urine est à peu près comme celle des selles : on remarque aussi la même puanteur à l'haleine, aux crachats, et même aux sueurs. Les malades ont un dégoût insurmontable pour tout manger quelconque ; avec la plus grande soif, ils ont une répugnance pour toutes les boissons qui ne sont pas cordiales.

Tantôt la peau est extraordinairement sèche, et tombe en lambeaux par desquamation, ou elle est toujours froide et gluante. On a remarqué en France, dans une épidémie, que les malades guérissaient lorsqu'il se faisait une éruption de vésicules aqueuses sur toute la surface du corps. On vit en Suisse le même heureux événement, lorsqu'il paraissait une éruption miliaire le septième jour, et qu'il survenait en même temps çà et là sur la peau, des tumeurs et un érysipèle. Dans d'autres épidémies, l'on a vu paraître des pétéchies et de grosses vésicules peu de temps avant que la mort arrivât. Très-souvent les pétéchies paraissent les quatrième, cinquième, sixième ou septième jours ; néanmoins cela n'arrive pas constamment dans cette dysenterie, elles paraissent surtout à la poitrine, au dos, aux bras, aux jambes, et très-rarement ou presque jamais au visage. Ces éruptions ne sont pas du genre des signes mortels, mais, conjointement avec les autres symptômes, elles augmentent le danger ; et, plus elles sont ternes, plus elles sont mauvaises. Je les ai vues, dans un cas mortel, brunes et même bleuâtres, en très-grand nombre sur tout le corps. On a aussi vu paraître des taches et des vésicules au cou, sous les aisselles, au dos, aux lombes, aux aines, et ces éruptions étaient gorgées d'un pus verdâtre, et manifestement d'une nature pestilentielle.

Le seul caractère du pouls est d'être petit, et rarement la respiration n'est pas pénible dès le commencement. Le hoquet, la difficulté d'avaler qui s'augmente, la tension ou le météorisme du ventre, la langue sèche et noirâtre, les défaillances, quelquefois des taches gangréneuses à différentes parties du corps, et surtout aux jambes et aux pieds, présagent le plus souvent une mort prochaine et inévitable. Malgré cela, l'on a vu une gangrène survenue tard et inopinément au pied, céder aux médicaments. L'on a aussi vu des tumeurs simples inflammatoires aux bras, devenir critiques, et subitement salutaires. Il en a été de même d'un érysipèle aux jambes, dégénéré en suppuration, quoique la peau fût couverte d'éruption miliaire et de pétéchies.—La diminution du serrement au creux de l'estomac, la mollesse du ventre, le libre cours des urines, la diminution de la faiblesse, et surtout un sommeil naturel, donnent lieu d'attendre une cure heureuse avec certaine confiance. Souvent cette cure est un coup de maître ; mais le plus habile y échoue pareillement.

La dysenterie *lente* ne devient une espèce particulière que dans le cours de la maladie, car, quoiqu'en s'arrêtant à quelques signes, on puisse présumer qu'elle durera long-temps, il n'est pas question ici de savoir si on doit la traiter comme telle ; cette proposition serait trop ridicule. — Nous appellons *lente* une dysenterie, quand il s'est passé trois ou quatre semaines depuis l'invasion, sans qu'on ait espérance de voir la maladie cesser : elle dure souvent plusieurs mois ; quelquefois des années entières. J'en vois un exemple au moment que j'écris ceci. C'est un vieillard qui a la dysenterie depuis deux ans, avec les selles ordinaires : il va et vient cependant, et soutient encore un peu de travail. Cet accident est ordinairement occasionné pour avoir entièrement négligé les moyens curatifs convenables au commencement de la maladie, ou pour les avoir quittés trop tôt ; il vient aussi des fautes de régime, de mauvais traitement, et de fréquentes rechutes ; quelquefois même de ce que le mauvais état antérieur des intestins a rendu inutiles les

meilleurs médicaments. — Le corps est alors très-abattu, l'appétit très-faible, et la digestion se fait si peu, que non-seulement on sent une grande oppression d'estomac après avoir mangé, mais même les aliments sortent par les selles tout crus, comme dans une vraie lienterie. Le pouls est très-faible et lent, mais fréquent lorsqu'il y a un abcès caché quelque part, ou une suppuration établie. Les selles ne sont pas, à la vérité, si fréquentes qu'au premier abord de la maladie, ni entièrement si douloureuses, ni accompagnées de tranchées si fréquemment réitérées les unes après les autres. Elles sont en général comme au premier période de la maladie, sans sang ou avec du sang. Quelquefois on y voit encore du sang après des années. Il y paraît un vrai pus, lorsqu'un abcès enfermé dans l'estomac ou dans les intestins vient à crever, ou qu'il y a une érosion ou une exulcération dans les intestins.

Les excréments sont une matière délayée, acrimonieuse, fétide et cancéreuse, lorqu'il y a un tel abcès formé dans les intestins. La plupart de ces dysenteries lentes sont extrêmement opiniâtres, mortelles pour beaucoup de sujets, elles dégénèrent en une autre maladie, surtout en hydropisie, et ne se guérissent jamais sans beaucoup de patience, d'exactitude et de constance de la part du malade. — Après avoir considéré en bref les différentes espèces de dysenteries, il me paraît au moins aussi nécessaire de réunir ici les symptômes les plus généraux de ces diverses espèces, leurs changements, leurs variations et leur issue : ce que je vais faire le plus succinctement que je pourrai, car ce serait un trop vaste champ à parcourir : je ne répéterai même pas tout ce que j'ai dit en particulier relativement aux dysenteries malignes.— Une dysenterie avec inflammation se manifeste d'abord par une très-forte fièvre, par un pouls très-dur; or le pouls est le plus souvent petit dans la dysenterie, et rarement plein, sinon dans le progrès de la maladie. Le malade sent les tranchées les plus vives, et qui s'augmentent encore par le moindre toucher, mais surtout par le vomissement : les selles sont en petite quantité, la tête est douloureuse, le visage rouge, et quelquefois le ventre météorisé. Tels sont les symptômes qui décèlent cette maladie.

Une dysenterie avec fièvre putride se décèle par l'amertume que le malade sent dès l'abord à la bouche, par le vomissement d'une matière bilieuse, et quelquefois mêlée de vers, par le frisson qui revient plusieurs fois dans le cours de la maladie, par une fièvre légère en apparence, par la pâleur assez ordinaire du visage, par le soulagement qui suit le vomissement, par la variété des excréments, et quelquefois par les vers qui s'y voient. — On peut toujours présumer d'avance qu'une dysenterie est maligne, lorsqu'il y a certain nombre de malades pressés les uns contre les autres dans un même endroit étroite ; elle est produite par nombre d'autres causes internes et externes. Les signes les plus marqués de cette dysenterie sont une faiblesse extraordinaire et subite, un grand serrement vers le creux de l'estomac, une tête lourde, un air hagard et cadavéreux, un esprit indifférent pour tout, et extrêmement abattu, des convulsions légères, mais fréquentes, une voix très-faible, nombre de défaillances, quelquefois une éruption miliaire, des pétéchies, des aphthes dans la bouche, un pouls très-faible, un grand malaise, et autres symptômes ordinaires aux fièvres malignes.— Une dysenterie lente se fait assez connaître d'elle-même.

Il est avantageux que le malade vomisse spontanément, dès l'abord, une matière bilieuse, dans la dysenterie putride; mais le vomissement est très-mauvais s'il revient souvent dans le cours de la maladie, lorsque le malade a pris quelque chose. Le moindre vomissement est également mauvais au commencement de la maladie, dans une dysenterie avec inflammation. Le hoquet ne signifie pas grand chose dans le principe de la maladie, lorsqu'il est occasionné par indigestion, par des vents ou par des vers. Ce hoquet est un signe d'inflammation et de gangrène imminente au haut période de la maladie, ou lorsque les choses tournent mal. L'appétit est un bon signe; et le contraire, joint à un dégoût qui s'augmente, est mauvais. — Les selles fréquentes, mais peu abondantes, sont le mal ordinaire ; cependant la maladie est d'autant plus dangereuse que les selles sont plus fréquentes et moins abondantes, et que le ténesme est plus fréquent dès les premiers jours. Les selles considérables et rares sont de bon augure. Les selles fréquentes et abondantes qui ne diminuent pas la maladie, sont très-mauvaises, et une marque d'irritation considérable dans les intestins. Les selles

abondantes à l'état avancé de la maladie sont mauvaises lorsque les aliments sortent en même temps sans être digérés, ou même sans que cela arrive. Les traits sanguins dans les selles marquent une excoriation de quelques petits vaisseaux du rectum; mais cela ne dit rien. Il paraît quelquefois dans les selles une grande excrétion de sang qui vient du rectum en grande partie, ou des parties inférieures du colon; et ces évacuations sont aussi peu nuisibles dans d'autres cas. J'ai vu tout récemment paraître beaucoup de sang dans les selles, dans des attaques dysentériques, qui, malgré les selles fréquentes et la fièvre, étaient supportables et presque sans douleur. Plusieurs observateurs ont de même remarqué qu'une évacuation de sang par des plus grandes, par les selles, n'était pas nuisible; mais même qu'elle devenait des plus salutaires; tandis que d'autres malades mouraient en peu de temps sans rendre de sang. Ceux qui rendirent beaucoup de sang dans les selles, selon Degner, furent moins en danger que ceux qui en rendirent peu, et qui évacuèrent, au lieu de sang, une matière glaireuse, blanche, écumeuse, gluante et seulement teinte de sang. En effet, ces derniers malades se plaignaient de violentes tranchées, allaient fréquemment à la selle, et éprouvaient une plus grande perte de forces.

On regarde un mélange intime de sang et d'excréments comme une marque que le sang vient d'un endroit plus haut que le rectum, et l'on craint beaucoup ce signe par cette raison. En général on peut conclure que le mal est particulièrement dans les intestins grêles, où le danger est toujours plus grand. J'ai vu ce mélange dans des cas dysentériques des plus dangereux; mais je l'ai vu aussi dans de légères attaques, et qui se sont dissipées avec peu de peine. Les selles deviennent moins sanguines, c'est-à-dire moins rouges, à l'approche de la mort; car le sang est alors changé en une sérosité putride. En général, le danger n'est jamais, dans les dysenteries, en raison des pertes de sang par les selles. Ce n'est que dans les dysenteries malignes où toutes les pertes de sang sont extrêmement dangereuses. — On se trompe extrêmement quant aux autres signes que l'on déduit des selles, non en prenant peut-être du pus pour des glaires, mais trop librement les glaires pour du pus. En général, plus la couleur des selles s'éloigne de l'état naturel, plus elle est de mauvais présage. La couleur verte est une marque de bile très-corrompue; mais la noire est la pire de toutes. Les selles ont toujours une odeur putride, mais cadavéreuse, lorsque la gangrène commence. Cela peut cependant arriver avant la gangrène; mais alors les selles sont très-contagieuses. — Les vers que j'ai aussi observés chez des enfants et des adultes dans l'épidémie de 1766, rendent la dysenterie plus mauvaise, de même que la fièvre putride qui s'y joint. Les malades ne tardent pas à en rendre, soit par les selles, soit en vomissant. Ils sont la plupart de l'espèce des lombrics; cependant j'ai vu dans les selles une quantité prodigieuse d'ascarides. Pringle (1) nous avertit néanmoins de ne pas regarder en général les vers comme la cause de la maladie, mais comme le signe d'un mauvais état antérieur des intestins, ou l'affaiblissement de leur ton, de la diminution des sécrétions naturelles, de la coagulation et de la dépravation des aliments. Il paraît quelquefois précipitamment des aphthes dans la bouche et sur la langue, ce qui est fort dangereux, aussi bien que la difficulté d'avaler. Les tranchées sont d'autant plus dangereuses; qu'elles sont plus vives et qu'elles durent plus de temps après les évacuations. Une ardeur dans le bas-ventre, ou en urinant, et même la strangurie, sont, dans la dysenterie bilieuse, une marque de la seule irritation de la bile, et il n'y a rien à en craindre. Dans les dysenteries malignes, au contraire, on doit les ranger parmi les signes dangereux.

On observe, en différentes espèces de dysenteries, une gêne douloureuse à la poitrine et au creux de l'estomac, ce qui est toujours très-dangereux. Les symptômes hystériques doivent être considérés comme tels; ainsi l'on ne doit pas les déduire immédiatement de la maladie; cependant tous ces symptômes sont dangereux dans une dysenterie maligne. Les convulsions réelles sont mortelles dans une dysenterie ordinaire, après l'usage des médicaments astringents. Les mouvements spasmodiques marquent toujours du danger chez les enfants dans toute dysenterie, parce que c'est une preuve de vive irritation dans les intestins, et quelquefois ils sont subitement suivis de la

(1) C'est avec raison. Je dirai aussi que les vers ne rendent pas la maladie plus mauvaise; mais qu'ils sortent parce qu'elle est réellement telle.

mort. Les éruptions miliaires, vésiculaires, les pétéchies, sont en général fort dangereuses. Quoiqu'il ne faille pas les ranger parmi les signes directement mortels, le danger en devient cependant extrêmement plus grand. — En général la maladie devient fort dangereuse, lorsque, par négligence ou par une mauvaise manœuvre, la dysenterie persévère jusqu'à ce que les forces soient épuisées, que les intestins aient perdu leur ton naturel, et que le velouté en soit enlevé ; quoiqu'il y ait encore quelque espoir aussi long-temps que les selles ne sont pas *sanguinéo-séreuses*, ou involontaires, ou qu'il n'y a pas encore d'aphthes, de pétéchies, de hoquet, et que le malade ne se plaint pas de faiblesse, d'anxiété précordiale : autrement, les meilleurs observateurs désespèrent de tout. — Le concours de plusieurs signes dangereux est la marque assurée d'une mort prochaine, quoique plusieurs de ces signes, pris solitairement, n'annoncent pas la mort. Tels sont le hoquet, les défaillances, surtout le vomissement d'une matière extraordinaire ; le mal de cœur, les anxiétés précordiales ; des selles vertes, cendrées, sanguinéo-séreuses, sans aucune marque de sang pur, mêlées de vers et extrêmement cadavéreuses ; le rejaillissement subit des lavements, les veilles extraordinaires, une soif extrême, le froid des membres, un abattement total, un pouls faible et profond; une fièvre maligne légère ou qui paraît cesser entièrement; une ardeur interne, des sueurs froides, des aphthes qui noircissent dans la bouche, une difficulté d'avaler, une couleur d'un rouge noirâtre, des crachats ternes; la cessation subite de toute douleur, la rétention des urines ; l'envie de se lever, de boire de l'eau froide; la couleur bleue des lèvres, une espèce de stupidité, de légers délires, le soubresaut des tendons, des mouvements spasmodiques par tout le corps, les yeux enfoncés, un regard farouche, des selles involontaires.

L'issue est toujours fort incertaine lorsque la maladie n'a pas diminué par les évacuations faites à propos, parce que la gangrène survient peu à peu. Au contraire la terminaison heureuse de la maladie dépend du prompt usage des médicaments convenables, et employés lorsque les forces ne sont pas encore trop abattues et que les intestins ne sont pas encore endommagés. — Aucune maladie n'est si sujette aux récidives que la dysenterie ; et de fréquentes récidives causent un cours de ventre continuel, en diminuant le ton des intestins, en enlevant leur velouté et en y occasionnant des abcès. — Les signes d'une heureuse terminaison sont la disparition de tous les symptômes qui avaient paru dès l'abord; et de nombre d'autres phénomènes qu'un esprit éclairé aperçoit aisément de lui-même.

CHAPITRE IV.

TRAITEMENT DE LA DYSENTERIE INFLAMMATOIRE ET DE LA DYSENTERIE BILIEUSE OU PUTRIDE.

Cette variété de circonstances exige aussi un traitement varié en même raison. Il y a des espèces de dysenteries où les moyens curatifs qui ont été heureux dans une autre espèce, deviennent mortels, *et vice versâ*. Il y a même des dysenteries d'une même espèce, où l'on voit des effets contraires et tout opposés, résulter d'une méthode qui a été utile dans un cas supposé semblable. Ce serait donc une imprudence extrême d'employer un seul moyen curatif contre tous les cas possibles de dysenteries; de prétendre avoir un spécifique contre toutes les espèces, ou de chercher ce spécifique dans des livres où l'on a jeté sans examen sur le papier tous les symptômes des différentes espèces. Il n'est pas moins impossible de déterminer une méthode générale pour les différentes espèces et les différentes périodes de ces maladies. Au contraire, après l'analyse la plus soigneuse, on voit toujours ici, comme dans toute la médecine, certaines choses qu'il n'est pas possible de détailler, et dont la connaissance est cependant de la dernière importance. En effet, ce n'est jamais que par la déterminaison des circonstances de chaque malade, qu'on peut démêler la complication si variée et presque infinie des cas que l'on rencontre tous les jours, même dans une seule espèce, et à plus forte raison dans des espèces différentes. Cependant un médecin instruit du traitement de chaque espèce saura prendre son parti dans les cas les plus embarrassants, s'il a ce génie qui fait l'essence de l'art et le vrai talent du médecin, et qu'il ait été à l'épreuve au lit des malades.

Dans la dysenterie inflammatoire, la saignée faite d'abord est un point essen-

tiel; et l'on ne doit point balancer à la réitérer, lorsque les forces sont encore en vigueur, et que le corps n'est pas encore épuisé par la fréquence des selles. Alors la saignée produit quelquefois des effets rapides et d'un avantage étonnant. Ensuite on donne tous les jours trois lavements avec une décoction d'orge, de mauve, de guimauve et de camomille. Il est essentiel de ne pas donner chaque lavement tout entier à la fois, mais par partie, afin qu'il reste, et ne rejaillisse pas sur-le-champ. Intérieurement on donne des choses adoucissantes, émollientes, lubréfiantes, comme la gomme arabique, un mélange (1) en poudre de gomme adragante selon la pharmacopée de Londres, le sirop d'althéa, et avec cela beaucoup de lait d'amandes ou de crème d'orge. On fait sur le bas-ventre des fomentations chaudes de camomille cuite dans le lait, après qu'on l'a humecté à chaud de tout côté avec une décoction de mauve. Lorsque l'inflammation a disparu entièrement, on peut utilement se servir de petites doses de teinture aqueuse de rhubarbe, en continuant toujours le lait d'amandes. — Il peut résulter un ténesme très-pénible d'une grande inflammation du rectum, laquelle vient promptement à suppuration : or, on ne tarde pas à en voir des marques dans les selles. On y remédie par la saignée et par des lavements réitérés, et en particulier par les sangsues. — J'ai pensé, comme tous les médecins de l'Europe, que tous les médicaments étaient inutiles, sans exception, lorsqu'à la suite d'une inflammation il survient une gangrène, que je regarde absolument comme mortelle; cependant je remarquerai ici que M. Rahn, dans son Traité de la dysenterie, recommande beaucoup le suc des écrevisses de rivière en lavements et en bouillons, lors des signes d'une gangrène interne. — Un vomitif dans cette espèce de dysenterie serait un poison mortel : les laxatifs ne font pas moins de mal, par leur vertu irritante qui augmente l'inflammation. Tous les médicaments narcotiques, échauffants, astringents, obstruants, incrassants, sont ici très-préjudiciables. — D'habiles médecins déterminent souvent les vraies indications curatives d'une maladie, et choisissent des médicaments qui doivent produire des effets tout contraires à leurs vues. Les médecins de Breslaw déterminent, pour indication curative de cette dysenterie, de résoudre l'inflammation; et, pour ces vues, ils prescrivent la racine de tormentille, de grande sanguisorbe, l'électuaire d'hyacinthe, l'antidote de Hongrie en poudre, et même la muscade, tous médicaments astringents, échauffants, obstruants, et capables d'augmenter l'inflammation. Dans la vue de dissiper le peu d'inflammation qui reste à la fin d'une dysenterie, Degner conseille aussi la teinture de cascarille, que personne ne prescrira sans doute jamais dans le cas de vraie inflammation, comme un médicament salutaire. Il ajoute encore, sur le dire d'autrui, que la racine de pimprenelle blanche est utile à ceux dont les intestins sont enflammés : or, cette racine est acrimonieuse, mordicante et échauffante. M. Rahn dit, dans son ouvrage cité, que l'on doit surtout se garder des calmants et des obstruants dans la dysenterie; et dans un autre endroit il n'hésite pas de dire (sans doute qu'il avait ses raisons) que lorsque le sujet est menacé d'inflammation, il faut recourir au laudanum de Sydenham, à l'électuaire d'hyacinthe, aux pilules de cynoglosse; c'est-à-dire aux médicaments qu'il défend. Le grand mal des médicaments narcotiques est surtout de laisser l'inflammation continuer ses progrès, sans que le malade ou le médecin s'en aperçoive.

Le sucre de Saturne est utile dans les inflammations externes. Rivinus et Dolææ, par cette raison, s'en sont servi dans les inflammations internes, et ont cru qu'il y était avantageux; mais, selon les observations d'un très-habile médecin suisse (M. Hoze), c'est un médicament redoutable, et qui, malgré les expériences de Goulart, n'est pas encore connu de son côté avantageux, et sur lequel un médecin prudent ne doit pas faire fonds : au moins il ne convient pas dans la dysenterie, parce qu'il arrête les selles, augmente les douleurs, et par là l'inflammation. — Il n'est pas de méthode plus funeste que celle que Marquet nous donne relativement à la dysenterie inflammatoire qu'il a observée en Lorraine. Il défend la saignée, prescrit l'ipé-

---

(1) *Recette.*

De gommes adrag. et arab. } de chaq. *une*
De racine de guimauve, } *once et dem.*
D'amidon, } de chaque
De réglisse, } *demi-once.*
De sucre fin, *trois onces.*
Mêlez pour en faire une poudre.

cacuanha, la rhubarbe, le diascordium, et une boisson des choses les plus astringentes. Si ces médicaments ont eu du succès, l'exposé qu'il fait de la maladie est absolument faux; et si ces dysenteries ont tout ravagé, comme une peste, cela devait être avec un pareil traitement. — Quant à la dysenterie accompagnée d'une fièvre bilieuse, autrement appelée putride, on peut suivre avec plus ou moins de modifications la méthode que j'ai prescrite, d'après mon expérience, au premier chapitre de cet ouvrage. Mais il y a encore bien des choses à faire, ou à omettre, dont je n'ai pu parler jusqu'ici, et que je vais exposer. C'est d'après les observations que j'ai faites, lors de l'épidémie de 1766, que je communiquerai ces observations ultérieures, me tenant toujours à la plus exacte vérité; car, sans l'empreinte de la vérité, un livre de médecine ne mérite pas d'être regardé. — Sydenham et Huxham ont recommandé la saignée, surtout au commencement de la maladie. Monro la trouva indispensable dans l'armée anglaise, pendant la dernière guerre d'Allemagne, lorsque les attaques étaient encore récentes; elle fut même du plus grand avantage pour le soulagement des malades, et pour les conduire à une heureuse issue. Mais si la maladie avait déjà duré quelque temps, ou traîné un peu en longueur, que la fièvre eût cessé, ou que le malade fût très-affaibli, il regardait la saignée comme inutile, et croit même qu'elle eût été préjudiciable. Pringle pense que la dysenterie en elle-même n'exige pas la saignée; mais que souvent elle est indispensable et même très-avantageuse à la cure, par rapport à la pléthore que l'on rencontre chez des sujets, ou par rapport à une fièvre inflammatoire. Si, à la première saignée, le sang n'a pas de marque d'inflammation, ou que la fièvre ne soit pas accompagnée d'une inflammation considérable, Pringle pense encore que la réitération de la saignée peut être nuisible, vu qu'il faut surtout maintenir les forces du malade dans une maladie qui ne l'abat que trop. Mais ceci n'est relatif qu'aux cas où il se joint une inflammation à un caractère putride; et jusque-là je suis de l'avis de cet habile médecin anglais. — Mais l'inflammation et la putridité, ou, si l'on veut, la dépravation putride, ne sont pas toujours ensemble. Il est donc nécessaire d'entendre ici les médecins hollandais et allemands, relativement à l'avantage de leur méthode curative. Degner dit que Sydenham, regardant la dysenterie comme une fièvre transportée sur les intestins, y ordonnait la saignée pour éconduire par là cette matière acrimonieuse; mais, ajoute Degner, si la dysenterie doit être appelée fièvre, il faut donc l'appeler tout naturellement une fièvre *cacatoire*, puisqu'elle précipite par le fondement toute la substance du corps. La saignée n'était pas nécessaire dans la dysenterie de Nimègue : aussi Degner ne l'a-t il conseillée à personne, parce qu'elle ne corrige pas la mauvaise qualité de la bile, et qu'elle affaiblit au contraire les forces vitales, et trouble la nature dans ses mouvements salutaires. Degner a vu la saignée promptement suivie d'un vomissement de sang et de la mort. Cette observation, et autres semblables, lui rendirent la saignée suspecte, parce que d'ailleurs la nature ne soutient pas aisément deux différentes sortes d'évacuations, et que, tout bien résumé, la saignée ne produit jamais de grands avantages dans ces cas-là. Il remarqua qu'elle était plutôt utile comme moyen de précaution chez les sujets pléthoriques; néanmoins il avertit de ne la pratiquer qu'avec beaucoup de prudence et de sagacité, si l'on veut ne pas plutôt nuire qu'être utile.

Eller dit que, dès le commencement de la maladie et au premier période, l'on doit examiner si le malade est sanguin et a un pouls fréquent et plein; que, dans ce cas-là, il est bon de diminuer la masse d'un sang enclin à l'inflammation, et même de la répéter, si le sang se couvre d'une peau jaune, ce qui, suivant lui, est très-rare : mais que, s'il n'y a pas trop de sang, la saignée est inutile, ou plutôt nuisible, en ce qu'elle diminue les forces nécessaires pour vaincre la maladie; forces dont les malades ont alors si manifestement besoin. De tout cela je conclus que l'on doit s'abstenir de la saignée dans une dysenterie accompagnée d'une fièvre bilieuse, mais qu'il n'y a rien à reprocher à un médecin éclairé qui la met en usage dans les cas compliqués. — Les vomitifs, comme les purgatifs, étaient autrefois absolument rejetés pour la dysenterie, ou l'on ne s'en servait qu'avec réserve. Cependant l'expérience journalière et les observations de Pringle nous apprennent qu'ils font le point essentiel de la cure. Eller dit avoir remarqué, et qu'une longue expérience l'a fait voir aux médecins, qu'aucune

évacuation n'opère plus heureusement la guérison d'une épidémie dysentérique, que les vomitifs. Il régna une dysenterie des plus dangereuses, en août 1721, dans plusieurs endroits de la Haute-Saxe. Eller y fut mandé, et observa qu'aucun médicament n'opérait plus avantageusement, dès l'abord de la maladie, que ceux qui, réitérés plusieurs fois, chassaient radicalement la matière bilieuse acrimonieuse. C'est en insistant sur ce point, qu'il extermina cette maladie en deux ou trois semaines, moyennant les évacuations seules, et qu'il prévint les rechutes. De trois cents malades qu'il traita, à peine en perdit-il un quarantième.

On a remarqué que le vomitif est toujours plus effectif, surtout s'il passe par bas, lorsqu'il s'agit de faire évacuer la bile. Pringle a remarqué qu'on obtenait plus aisément ces deux effets, lorsqu'on ne donnait l'ipécacuanha qu'à la dose de cinq grains, et en le réitérant ainsi deux ou trois fois le même jour, jusqu'à ce qu'il arrivât un vomissement ou une selle; ce qui a ordinairement lieu ou avant ou après la troisième dose. Quinze grains donnés de cette sorte faisaient évacuer plus que trente pris en une dose. Mais, quoique Pringle trouvât cette méthode d'administrer le vomitif la plus avantageuse, surtout lorsqu'elle était répétée plusieurs fois, dès qu'il l'avait mise en usage pendant un jour, il s'en tenait là par rapport au malaise extrême qui la suivait; et néanmoins cette méthode était la plus sûre. Eller avait aussi cette méthode dès l'an 1721, donnant depuis deux jusqu'à quatre fois le jour, quatre, cinq ou six grains d'ipécacuanha, jusqu'à ce qu'il survint un doux vomissement. Pour les sujets forts, il mêlait quatre grains de tartre émétique à chaque drachme d'ipécacuanha, et en prescrivait plusieurs fois quatre, cinq, six de ce mélange, à prendre de la même manière, et avec (1) les plus heureuses suites. Monro remarqua de même dans l'armée anglaise en Allemagne, que l'ipécacuanha, répété à petites doses, depuis quatre jusqu'à six grains, provoquait le vomissement et les selles; mais il causait un si grand malaise aux soldats, qu'on pouvait à peine les résoudre à se soumettre à ce traitement. François Russel trouva en 1756, que quelques grains de rhubarbe, mêlés avec l'ipécacuanha, le rendaient plutôt purgatif, et que les sujets n'en éprouvaient pas de tels malaises. Akinside ne donnait qu'un grain ou deux d'ipécacuanha toutes les six heures, mais dans une infusion de menthe, imprégnée d'une confection cordiale; et il paraît s'en être fié à cette seule méthode, laissant de côté la saignée et le vomitif.

J'éprouvai aussi, dans l'épidémie de 1766, cette méthode de donner l'ipécacuanha à petites doses à différents malades. Aux enfants, j'en donnai quatre fois, à la dose de cinq grains, avec autant de crème de tartre; aux adultes, trois fois, dix grains chaque dose, avec une demi-drachme de crème de tartre; ou je poussai jusqu'à quatre doses, dix grains chaque dose, avec autant du même sel. Je ne remarquai pas cette fois-là le malaise dont parlent tant d'écrivains, et que j'observai moi-même en deux autres occasions; mais ces petites doses ne firent pas plus évacuer que lorsque je donne les doses en une fois: plusieurs fois même le vomissement n'arriva pas après la première ou la seconde dose, lorsqu'il y avait beaucoup de matière bilieuse dans l'estomac. Je n'aperçus aucun autre avantage, que de faire évacuer par les selles. — Mais il n'y a peut-être pas de meilleure méthode que celle que nous a donnée M. Tissot pour les fièvres putrides; c'est de dissoudre dans l'eau une assez grande quantité de tartre émétique, de l'édulcorer avec un sirop, et d'en prendre toutes les heures en tant qu'il est besoin pour provoquer et faire réitérer le vomissement. M. Guillaume Russel, cet habile médecin anglais, trouva que le tartre émétique était le meilleur médicament dans tous les cas où il y avait beaucoup de bile putride résidente dans l'estomac et dans les intestins, parce qu'il fait promptement évacuer la matière corrompue; au lieu qu'elle causait les plus grands maux pour le peu qu'elle restât dans ces viscères. Pringle prétend qu'il est toujours bon de joindre un ou deux grains de tartre émétique à un scrupule d'ipécacuanha; ce qui rend cette racine plus effective, tant pour les selles que pour le vomissement de la matière bilieuse. On peut se servir avec avantage de ce mélange au commencement de la dysenterie, si l'on ne veut pas employer le tartre émétique seul. — L'irritation que cause le tartre émétique est d'autant plus nécessaire pour faire agir l'ipécacuanha,

(1) On ne saurait trop louer ce procédé.

que celui-ci (1) n'opère pas, même à forte dose, lorsque l'estomac est enduit d'une matière glaireuse abondante, ou qu'il est insensible; tandis qu'il opère à petites doses dans des circonstances contraires. Pendant l'épidémie de 1766, je fus appelé à Brugg pour un enfant de douze ans, qui depuis trois jours avait la dysenterie, avec une bouche amère, une grande oppression d'estomac, de vives tranchées et une forte fièvre. J'ordonnai pour la nuit *demi-once* de crème de tartre, et pour le jour suivant un vomitif de *trente grains* d'ipécacuanha. Ce vomitif resta sans effet par le haut, mais poussa par les selles, et avec grand soulagement, une grande quantité de matière d'une puanteur infecte. J'ordonnai encore pour le soir et pour la nuit la crème de tartre, et pour le matin suivant, quatre onces de tamarin pour purger, ce qui ne fit pas aller à la selle incontinent, mais provoqua d'abord un très-fort vomissement de matières glaireuses et visqueuses, et enfin purgea très-vivement; de sorte que les symptômes mentionnés et la fièvre même disparurent. La crème de tartre acheva la cure. Dans ce cas-ci, j'aurais dû donner le tartre émétique seul, ou joint à l'ipécacuanha (2).

La réitération du vomitif n'est pas indifférente en certains cas. Monro a vu l'émétique avancer étonnamment la cure dans les cas les plus opiniâtres; et plusieurs médecins se sont reposés entièrement sur l'ipécacuanha seul. J'observai pendant l'épidémie de 1766, que les médicaments échauffants, en partie, pris au commencement de la maladie, en partie l'abondance d'une matière bilieuse et glaireuse, en partie les vers qui se jetaient dans l'estomac, rendaient inutiles aux malades pendant plusieurs jours, par des soulèvements continuels d'estomac, et même par un vomissement fréquent, tout ce qu'on leur faisait prendre, quoiqu'ils eussent déjà pris un vomitif effectif. Dans ces circonstances j'administrai une teinture aqueuse de rhubarbe, qui n'était plus rejetée, et amenait la maladie à une heureuse terminaison, quoique lentement; mais dans les cas dangereux et urgents, je fis prendre un second vomitif. Un homme d'environ trente-quatre ans eut à Brugg une attaque violente de dysenterie: quelqu'un lui prescrivit un vomitif le premier jour, et la crème de tartre pour le soir. Alors on m'appela. J'ordonnai le tamarin pour le lendemain matin, et pour la nuit la crème de tartre avec une infusion de camomille. Le troisième je prescrivis de la manne avec un sel amer, et du tamarin à prendre de temps en temps pendant la nuit. Tous ces médicaments furent rejetés avec le vomitif antérieur; mais le malade vomit en même temps une quantité étonnante de matière bilieuse. Outre cela les selles furent des plus fréquentes, mais extrêmement petites, bilieuses, et mêlées de beaucoup de sang. Les tranchées se faisaient également sentir devant ou après les selles; la fièvre augmentait chaque jour, tandis qu'elle avait été très-légère au commencement. Le quatrième on me vint dire le matin que je n'avais pas besoin d'apporter de médicament, parce que le malade avait encore vomi pendant la nuit, et le matin beaucoup de bile, et se trouvait du reste dans les mêmes malheureuses circonstances; cela m'engagea à tenter l'ipécacuanha, que le malade prit volontiers. Aussitôt il vomit beaucoup de bile et de glaires, et outre cela un grand ver. Immédiatement je lui fis prendre un purgatif de manne et de sel amer: il ne le vomit pas. Le malade rendit beaucoup de matières en douze selles, et les douleurs diminuaient à proportion qu'il évacuait. Enfin les douleurs cessèrent entièrement. J'aurai occasion d'achever le détail de ce cas remarquable.

On peut administrer un purgatif deux heures après le premier vomitif, ou le remettre au lendemain matin: cependant on doit se régler sur ce point, par l'effet qu'il produit sur les douleurs. Je citerai à cet égard les deux habiles médecins anglais, Pringle et Monro. L'un et l'autre ont vu et ont conclu comme moi. Selon Pringle, que ce vomitif ait été réitéré ou non, le purgatif doit être administré le jour suivant ou le troisième, et réitéré autant que les forces du malade le peuvent soutenir, et que l'opiniâtreté de la fièvre l'exige. Mais on doit plutôt déterminer la réitération du purgatif par l'o-

(1) Cette observation est bien vraie; mais le tartre émétique, que je préfère aussi, ne doit pas être dirigé par un novice.

(2) Ou moins d'ipécacuanha mêlé avec la crème de tartre. Il est plus que probable que cette dose d'ipécacuanha aurait mis cet enfant dans un état très-critique, sans l'acide du tamarin et du tartre, malgré le grand embarras des matières glaireuses de l'estomac.

piniâtreté des tranchées et du ténesme, que par le sang des selles ; et Pringle croit qu'il est impossible d'entreprendre une cure sans ces fréquentes évacuations. Il veut donc qu'on fasse moins attention à la dose qu'aux effets. Or, on doit juger des effets, non par le nombre, mais par la grandeur des selles, et surtout par la diminution des tranchées et du ténesme. En général les selles sont plus nombreuses par la maladie même que par les purgations. Monro remarque pareillement que la cure dépend en grande partie de la répétition fréquente de doux purgatifs donnés au commencement, mais capables d'évacuer la matière corrompue. Il ordonnait ces purgatifs, à l'armée anglaise en Allemagne, tous les deux, trois, quatre jours, selon l'exigence des cas. C'était toujours d'après les effets et les symptômes présents, qu'il se réglait à cet égard. Il était même étonné du peu de forces que perdaient les malades par ces purgations fréquentes : il purgeait quelquefois les sujets robustes deux, trois et quatre jours de suite, et il observa que les malades, au lieu de s'affaiblir, devenaient plus forts, plus alègres, après l'effet total du purgatif, par le soulagement qui résultait de l'évacuation de la matière putride qui causait, par sa présence dans les intestins, un malaise continuel et le plus grand abattement. On voit donc par ces détails concernant les effets des purgatifs, la vérité de ce grand principe de médecine, qu'aucun médicament ne fortifie les malades que ceux qui diminuent sa maladie, et que les malades sont le plus fortifiés au moment où ils semblent le plus affaiblis. — On peut aussi couper la maladie avec l'ipécacuanha, tant cette méthode chasse promptement la matière bilieuse, pourvu qu'il n'y ait pas d'obstacles invincibles ; au lieu qu'en négligeant cette pratique, la maladie traîne au moins en longueur. Dans l'épidémie de 1766, j'ai ainsi guéri en deux ou trois jours plusieurs sujets qui présentaient tous les signes d'une dysenterie actuelle : les évacuations, réitérées dès le premier moment, les ont tirés d'affaire. Ils avaient cependant un frisson très-fort et de longue durée, un grand malaise, une envie de vomir, la bouche amère, des chaleurs, un mal de tête, une grande douleur au bas de l'épine du dos, des déchirements dans le ventre, des envies d'aller presque inutiles. C'est dans ces circonstances que je trouvai à Brugg une dame de trente-neuf ans. Au premier accès, je lui donnai le soir quatre drachmes de crème de tartre ; cela procura quatre selles pendant la nuit. Le matin suivant je prescrivis trois onces de tamarin ; ce qui fut suivi de nombre de selles abondantes, avec beaucoup de soulagement, et la fièvre disparut. J'ordonnai pour la nuit une once de crème de tartre dans une décoction d'orge. Le troisième jour elle prit deux onces de manne, avec six drachmes de sel de Sedlitz ; ce qui détermina la maladie le même jour. Je pourrais produire nombre d'exemples semblables.

Quelquefois les attaques étaient plus violentes : cependant la maladie se guérissait assez promptement par la même méthode. Lors de l'épidémie de 1766, une fille eut à Brugg, pendant une semaine, de très-vives tranchées, et enfin une dysenterie réelle des plus douloureuses, accompagnée, dès le premier accès, d'une fièvre horrible, telle que je n'en ai jamais vu au premier accès. La malade avait les yeux enflammés, un pouls fort, nageait dans sa sueur, avait la bouche très-amère et une envie continuelle de vomir. Je lui fis prendre à cinq heures du soir un vomitif de quarante grains d'ipécacuanha avec lequel j'avais réuni vingt grains de crème de tartre, et deux heures après une drachme du même sel avec un gros de rhubarbe. Il est étonnant combien elle rendit de matière bilieuse par haut et par bas, et avec le plus grand soulagement. Le deuxième jour elle prit trois drachmes de sel de Sedlitz le matin. Les évacuations furent considérables, les selles rouges et vertes. Les douleurs diminuèrent l'après-midi ; la fièvre était égale, mais la chaleur beaucoup moindre. Le troisième elle prit encore trois drachmes de sel de Sedlitz, ce qui occasionna une demi-heure après un fréquent vomissement de matière bilieuse, et ensuite une forte selle. Douze heures après, toutes les douleurs avaient disparu, et à quatre heures du soir je ne remarquai plus de fièvre. Les douleurs revinrent vers la nuit. J'ordonnai une demi-once de crème de tartre dans une pinte d'eau d'orge, à prendre peu à peu pendant la nuit; ce qui procura encore plusieurs selles, et les douleurs disparurent. Le quatrième jour la malade se trouvait bien. Je prescrivis la teinture de rhubarbe. Le soir, elle sentit encore quelques douleurs ; sa bouche devint amère : je prescrivis la crème de tartre pour la nuit. Le cinquième elle se trouva très-bien le matin.

rendit un ver par bas. De tout ce jour elle ne fit qu'une selle, et fut guérie.

Mais, lorsque les purgatifs les plus capables de chasser la matière bilieuse restent sans effet dans cette espèce de dysenterie, il arrive directement la même chose que l'on remarque de l'usage des médicaments opposés, c'est-à-dire, des astringents et des obstruants. Pendant l'épidémie de 1766, un enfant de six ans, naturellement constipé, fut pris de la maladie à Brugg. La matière bilieuse qu'il vomit fréquemment le premier et le second jour me fit voir que cette maladie était de l'espèce des maladies bilieuses. La mollesse du pouls, et les souffrances continuelles de cet enfant, qui pleurait même de douleur, me firent croire qu'il n'y avait pas d'inflammation. Cet enfant devait être sur la chaise à chaque instant, le jour et la nuit, et ne rendait aucune vraie selle. La matière dysentérique lui resta fixée dans le corps (1) au point que ce fut inutilement que je lui administrai l'ipécacuanha, la manne avec un peu de crème de tartre, le tamarin, la teinture de rhubarbe; le tout proportionnément à son âge. Dans la quatrième nuit, il tomba dans un délire complet, rendit un ver, eut beaucoup de mouvements convulsifs. Le matin suivant, je le vis tout hors de lui-même, ses yeux se convulsaient; il se jetait en travers du lit, et je sentis bientôt que la mort approchait : ce qui arriva le même jour. Voilà donc un exemple de la possibilité d'une dysenterie bilieuse chez un enfant, sans aucune douleur intestinale antérieure, sans un pouls dur, sans que le ventre soit météorisé, et ainsi sans inflammation précédente. On voit qu'un enfant peut mourir promptement lorsqu'une matière bilieuse irritante et abondante lui cause des mouvements spasmodiques à ce degré. — Je vis enfin, en 1766, de la manière la plus convaincante, chez un ecclésiastique respectable, combien le penchant invincible à prendre des cordiaux et des médicaments échauffants, et combien la répugnance qui en résulte pour tous les purgatifs, fait empirer la maladie, la rend plus difficile à traiter et plus dangereuse; de sorte qu'à la fin même il survient des tumeurs aux jambes, et que la guérison complète est encore retardée jusqu'à cinq ou six semaines, lors même qu'on peut déterminer les malades à prendre seulement autant de purgatifs qu'il en faut pour les arracher à la mort.

Quant à ce qui concerne le choix des purgatifs nécessaires pour faire promptement évacuer la matière bilieuse, Monro, Brocklesby, Russel, ont fait certaines expériences qui se rapportent avec les miennes. Le purgatif dont se servit Monro pour ses premiers malades était de la rhubarbe; mais il remarqua, comme Brocklesby, que ce purgatif ne convenait pas au commencement de la maladie autant que le sel amer purgatif donné avec la manne et l'huile; ce qui opérait sans inquiéter les malades, faisait mieux évacuer, et produisait plus de soulagement que tout ce qu'on essaya à l'armée anglaise. — Mes nouvelles observations m'ont prouvé la vérité de ces assertions. J'administrai le sel de Sedlitz et la manne dans une légère boisson, lors de l'épidémie de 1766, avec beaucoup plus de succès que le tamarin, mais je laissai l'huile de côté. Monro prescrivit, à Brême, la teinture aqueuse de rhubarbe, et trouva qu'elle faisait plus aisément évacuer, mais qu'elle ne réussissait pas si bien, dans les cas récents, que la manne et le sel de Sedlitz. Cela est très-juste. Cependant, en 1766, j'observai dans plusieurs cas que les malades rejetaient la manne, le tamarin, le sel; de sorte que dans ces circonstances la teinture de rhubarbe souvent réitérée a quelque chose de plus avantageux, parce que l'estomac s'en accommode; parce que souvent elle fait cesser le vomissement, et que d'ailleurs elle met peu à peu fin à la maladie, quoique plus lentement; quelquefois même elle met l'estomac en état de s'accommoder du tamarin, de la manne et du sel purgatif. Ces médicaments soulagent cependant plus promptement en général, surtout les enfants; probablement à cause qu'ils ont dans les intestins, mais particulièrement dans l'estomac, beaucoup de flegmes qui émoussent et arrêtent la vertu purgative du tamarin et de la crème de tartre : d'où il arrive que ces médicaments leur deviennent très-souvent inutiles. F. Russel vit à Gibraltar, en 1756, une dysenterie considérable et des plus mortelles. Après avoir essayé quantité de médicaments, il trouva que rien ne soulageait plus et n'avançait mieux la guérison que des doses réitérées de sel

---

(1) Les bains chauds eussent-ils été inutiles ici? J'ai lieu de croire que non, d'après ce que j'ai vu dans plusieurs cas de constipation opiniâtre.

amer. J'ai aussi employé ce sel avec utilité.

Cependant l'on a toujours pensé que tous les sels, surtout les sels acides, *ratissaient* les intestins. Il est vrai que l'on doit éviter dans cette maladie les médicaments trop grossiers et trop irritants; mais le point essentiel est de bien savoir quels médicaments font cet effet dans la dysenterie bilieuse : or, nombre de médecins se sont abusés en ce point. Zacutus Lusitanus (ou le Portugais) ne craignait pas même l'arsenic dans la dysenterie, tandis qu'Amatus, son compatriote, condamne le tamarin à cause de sa vertu irritante. Degner dit que tous les sels, par exemple, le tartre vitriolé, le sel polycreste, le sel de prunelle, sont souvent prescrits sans la moindre prudence, vu que ces sels peuvent causer beaucoup de douleur aux intestins purulents, par l'irritation qui résulte de leur vertu mordicante. Voilà pourquoi il ne regardait pas le nôtre comme avantageux ni à l'état, ni dans les progrès de la maladie, parce qu'il augmente le cours de ventre; mais il me semble qu'il conclut sans de trop sûrs principes. D'abord il est faux que les intestins, dans la dysenterie, soient aussi souvent purulents qu'on le croit; et, lorsqu'ils le sont, il n'y a pas de médecin assez imprudent pour prescrire si précisément un sel. Ensuite l'on obtient ce que l'on désire, lorsque, par le moyen d'un sel bien choisi, on parvient à prolonger un cours de ventre aussi long-temps qu'il y a de la matière bilieuse à évacuer. Cependant Degner n'a pas entièrement méconnu l'influence salutaire des acides, puisqu'il se loue très-fort du *petit-lait*, du jus de citron qu'il n'a pas trouvé trop actif; et des vins de Moselle et du Rhin, par rapport à leur acidité naturelle. Si cet habile homme eût dûment différencié la dysenterie bilieuse de la dysenterie maligne, il n'aurait peut-être pas rejeté, relativement à la dysenterie bilieuse, ce qu'il avait trouvé préjudiciable dans la dysenterie maligne. — Quant à l'usage des acides dans la dysenterie, la force de la vérité avait déjà percé dans les âges ténébreux des préjugés. Dolée, écrivain expérimenté, qui, selon l'erreur de son temps, rapportait la cause de la dysenterie à un acide, est cependant assez véridique pour assurer qu'il a guéri plus de cent malades dysentériques avec un mélange de jus de limon et l'huile, qu'il recommande très-fort. Dans tous les dévoiements provenant d'humeurs putrides, Rivière conseillait de faire bouillir plusieurs fois dans du vinaigre du pain très-cuit, tel que le biscuit de mer, de le faire dessécher alors, de le réduire en poudre, et d'en faire de la soupe. Parmi les médecins modernes, La Mettrie disait que dans les dysenteries putrides ordinaires, le vinaigre, le petit-lait, la limonade, étaient très-utiles; et la crainte des fruits, mal fondée. Peut-être suis-je le médecin qui ait le plus employé les sels acides dans la dysenterie. M. Tissot conseillait deux drachmes de crème de tartre dans quatre livres d'eau d'orge; mais aujourd'hui il en donne une once, en deux ou trois fois, en peu de temps. Cette conduite prouve donc combien est mal fondée la crainte que les médecins avaient des sels acides, au moins dans cette espèce de dysenterie.

Sydenham, fondé sur sa grande réputation, a beaucoup recommandé l'opium et tous les médicaments qu'on en prépare, quoique l'on eût déjà fait long-temps auparavant nombre d'objections contre ces moyens curatifs. Je puis assurer que ces difficultés, loin (1) de diminuer à mes yeux, m'ont paru bien fondées, d'après mon expérience. Je ne rapporterai pas à mon lecteur le détail ennuyeux de ces expériences; mais je vais lui donner, d'après l'expérience, des règles de précaution qu'il ne doit jamais perdre de vue, relativement à l'usage de ces médicaments. Alexandre de Tralles les rejette tous sans exception, et prétend que c'est être privé du moindre jugement que de donner une si grande quantité d'opium dans la dysenterie. Freind remarque à ce sujet, il est vrai, que ces médicaments arrêtent pour un peu de temps le flux de ventre, mais pour l'empirer bientôt, et, en outre, at-

(1) Hérédia veut aussi qu'on n'en vienne à l'opium que dans le besoin le plus pressant. *In urgenti casu : timendum est enim ne, somno præpostere provocato, irritatio non sentiatur, sicque excrementa agitata caput petant, et phreneticus æger fiat.* (De Feb. putr. cum alvi fluxu.) Sydenham convient lui-même du mauvais succès qu'il en a eu dans le *choléra-morbus*, si analogue aux dysenteries. Lindanus voulait aussi qu'on commençât toujours la cure des dysenteries par les narcotiques. Quel abus! Etmuller, prêt à adopter tous les contes, est de son avis. (Voyez ma préface.)

taquer la tête du malade, qu'ils affaiblissent encore considérablement. Alexandre pense donc qu'on ne doit s'en servir dans la dysenterie que dans une extrême nécessité. Degner regardait également tous ces médicaments comme suspects dans cette maladie; et ajoute qu'il faut des précautions extraordinaires dans leur usage, de peur que la stupeur de tous les sens ne soit suivie de l'augmentation interne du mal qui, sans qu'on s'en aperçoive, fait alors les progrès les plus dangereux. Pringle dit aussi que les médicaments narcotiques, ou les astringents, n'aident que pour peu de temps, et rendent enfin la maladie plus dangereuse; que pour cette raison l'on ne devrait pas donner de médicament tiré de l'opium, avant d'avoir bien nettoyé les premières voies; que le peu de soulagement qu'ils procurent est suivi de la rétention de tous les vents et des humeurs putrides; qu'ainsi ils fixent encore plus la cause de la maladie, et sont quelquefois cause d'une vraie tympanite dans la dysenterie. Pringle parlait d'après son expérience, quoique Sydenham paraisse n'avoir pas beaucoup appréhendé de danger. Il est vrai que Sydenham n'interrompait pas l'usage des purgatifs lorsque la dysenterie était épidémique; mais dans tout autre temps il semble qu'il se soit entièrement reposé sur son laudanum.

Quelle que soit cependant la nature des dysenteries, Pringle nous avertit que celles qui paraissent dans les armées ne sont jamais d'une nature bénigne, et ne peuvent jamais se guérir sans évacuations. La meilleure règle qu'il propose, c'est de suspendre l'usage de l'opium jusqu'à ce que le malade ait assez évacué, et de ne commencer alors qu'à très-petite dose, lorsqu'il le faut. Si l'opium, donné de cette manière, ne procure pas de repos, c'est un signe qu'il réside quelque humeur putride dans les intestins, et qu'il vaut mieux continuer les évacuations que d'arrêter le cours de ventre. — D'autres médecins du même rang sont aussi du même avis à l'égard de l'opium. Eller a remarqué que, malgré le léger soulagement que procurait l'opium, les douleurs reprenaient le malade avec une nouvelle vigueur, après l'usage de ce médicament; qu'en même temps que l'opium diminuait le ton des intestins, il arrêtait aussi l'expulsion des matières acrimonieuses qui y résidaient, et qu'ainsi c'est augmenter la maladie, que de chercher à l'adoucir par l'opium. Malgré cela, Eller donnait une légère préparation d'opium, mais lorsque les tranchées étaient très-diminuées, et qu'il avait en grande partie expulsé la matière de la dysenterie. Incontinent il avait recours aux laxatifs dès que les douleurs revenaient et prouvaient la présence de quelque matière acrimonieuse. On voit donc par là combien doit être différente la conduite d'un médecin aux différents périodes de cette grave maladie. Le docteur Young, Écossais, qui a si bien écrit sur l'opium, ne le donnait, dans la dysenterie, que lorsque la maladie était très-violente, ou que lorsque la violence de la maladie avait été abattue par les médicaments purgatifs et adoucissants. Le docteur anglais Baker ne trouvait l'opium salutaire, dans la dysenterie, que lorsque les excréments avaient repris à peu près leur fermeté naturelle. Monro remarqua à l'armée d'Allemagne que le diascordium, le philonium, et autres médicaments semblables, arrêtaient trop le flux de ventre, causaient de vives tranchées, et augmentaient la fièvre : aussi s'en servait-il rarement au premier période de la maladie. Cependant il donnait une préparation d'opium pour la nuit, quand il avait fait évacuer pendant le jour ; et le répétait même chaque nuit, n'eût-il pas fait effectivement évacuer de jour; mais il se trouva obligé d'être fort circonspect sur la dose, aussi long-temps que la maladie persévérait dans sa force : il ne donnait même ces médicaments, qu'autant qu'il en fallait pour adoucir les douleurs et procurer quelque repos ; jamais pour stupéfier les sens du malade, ni pour arrêter le cours de ventre.

Après les préparations d'opium, Pringle et moi nous n'avons rien trouvé de meilleur, pour adoucir les douleurs, que de faire fomenter chaudement le bas-ventre, et de faire prendre une infusion de camomille, par rapport à sa vertu anti-putride. J'ai remarqué, en 1766, dans les cas difficiles, que les tranchées et le ténesme se calmaient très-bien avec le lait d'amandes; ce qui était aussi favorable pour procurer du sommeil. Lorsque les douleurs étaient trop opiniâtres pour céder aux fomentations ou aux boissons adoucissantes, Pringle faisait mettre sur la partie douloureuse un emplâtre vésicatoire pour soulager. Eller remarqua que les lavements faits de gruau d'avoine, d'orge, de riz, avec beaucoup d'huile, étaient avantageux pour calmer les violents ténesmes. Mais j'ai aussi

trouvé ces remèdes inutiles ; et, après avoir réfléchi sur la nature de ces ténesmes, j'ai choisi d'autres moyens ; et je parvins à mon but en 1765, comme je l'ai détaillé dans le cinquième chapitre de la première partie. — En 1766, je rencontrai un cas des plus opiniâtres. Le malade avait beaucoup évacué dès le commencement et dans le cours de la maladie ; mais il avait un ténesme qui le mettait presque au désespoir. D'après les mêmes principes, je lui prescrivis d'abord le tamarin, ensuite de fréquentes doses de teinture de rhubarbe, avec beaucoup de lavements de gomme arabique, beaucoup de lait d'amandes, de décoction d'orge, d'infusion de camomille, un peu d'opium ; et sans le soulagement que j'attendais. Le quinzième et le dix-septième de la maladie, je lui prescrivis une potion de manne et de sel de Sedlitz ; ce qui procura, en peu de selles, la sortie d'une quantité extraordinaire de matière, d'abord jaune, inodore, mais ensuite extrêmement fétide et presque noire, avec un grand soulagement. De cette théorie, fondée sur l'expérience, je comprends aussi pourquoi dans les Indes orientales on se sert de rhubarbe contre le ténesme, outre les lavements. — Lorsque le malade était pris subitement de vives tranchées et d'un ténesme aussi douloureux, le jour où il n'avait pas pris de purgation, Monro prescrivait alors un laxatif de manne. Si le laxatif et les doux remèdes étaient inutiles, il faisait fomenter le bas-ventre avec des cataplasmes chauds, et boire beaucoup d'eau d'orge, de riz, de bouillon très-léger, ou de l'infusion de camomille ; ensuite il prescrivait des lavements émollients, à forte dose. Si ces lavements n'étaient pas suffisants, il en ordonnait de semblables, à petite dose, mais avec l'addition d'une teinture d'opium, à la dose d'une ou deux drachmes ; car il remarqua que ces lavements fortifiés par l'opium procuraient plus de soulagement que l'opium donné de toute autre manière. Lorsque le ténesme était très-pénible, il ordonnait un lavement de dix onces d'eau, d'une once de mucilage de gomme arabique, deux onces d'huile d'olives, avec un peu de diascordium, et de teinture d'opium ; ou un lavement d'amidon, ce qui procurait plus de soulagement. Dans quelques cas où les douleurs étaient trop violentes et accompagnées de fièvre, Monro se vit obligé de faire saigner, quelquefois de faire appliquer des vésicatoires sur le ventre, à l'endroit où le malade sentait le plus de douleur.

Les vésicatoires sont non-seulement un moyen adoucissant, mais même curatif dans la dysenterie, aussi bien que dans les éruptions extraordinaires des fièvres putrides ; mais dans les flux de ventre opiniâtres surtout, ils rendent de grands services. Pendant l'épidémie de 1766, j'ai vu de légères attaques de dysenterie chez des enfants d'un an, d'un an et demi, de sept jusqu'à onze ans, extrêmement longues et opiniâtres. M. Tissot vit quelque chose de semblable dans le même temps : il se plaignit aussi de l'opiniâtreté et de la longueur de la maladie, qu'il ne regardait cependant que comme une diarrhée. Pour moi, j'ai regardé la maladie comme une légère dysenterie qui était accompagnée d'une fièvre continue, et quelquefois très-forte et très-opiniâtre. Mais les dénominations n'y font rien ; c'est au meilleur traitement qu'il faut s'arrêter ; ce fut M. Tissot qui le trouva. — Les enfants que j'eus à traiter présentèrent la plupart des symptômes de fièvres putrides, quoiqu'ils n'en fussent pas pris dès l'abord. Quelquefois ils rendaient par le vomissement une quantité extrême de glaires très-épaisses, ce qui se réiterait souvent. Ils faisaient cependant jusqu'à quarante ou soixante selles en vingt-quatre heures ; les excréments étaient souvent très-sanguinolents, de toute couleur, et toujours rendus en petite quantité : néanmoins ils éprouvaient moins de douleur qu'on n'en a ordinairement dans la dysenterie ; et souvent ils n'en avaient aucune. Je ne vis qu'un enfant avoir une chute de l'anus. — Pour les uns, j'employai d'abord un vomitif, pour les autres la manne, pour ceux-ci le tamarin, pour ceux-là une teinture de rhubarbe et l'infusion de camomille. C'est par ce traitement que je guéris en douze jours un enfant de neuf ans, qui depuis plusieurs années était entièrement en chartre et sujet à différents ulcères, mais qui commençait à reprendre depuis quelques mois, quoiqu'il eût encore un ulcère considérable au bas de l'épine du dos, et une fièvre sourde continuelle. Je ne vis pas les mêmes succès chez tous les enfants : quelques-uns ne guérirent qu'au bout de trois semaines ; j'en vis même un ne guérir qu'au bout d'un mois, malgré tous les soins possibles, et trois vésicatoires : il est vrai que ces vésicatoires avaient été appliqués trop tard, et dans un temps

où la fièvre était à un très-haut degré, et le ventre météorisé et tendu comme un tambour. Cependant les vésicatoires sont préférables à tous les autres moyens curatifs dans les cas opiniâtres. M. Tissot les fit mettre à onze enfants. Ils ne firent aucun effet sur un enfant ; ils en firent un marqué sur un autre, mais il ne fut que passager ; et ils furent préférables pour l'avancement de la cure à tous les autres moyens curatifs pour les autres enfants, qui en furent radicalement guéris ; car on n'avait pu leur faire prendre aucun médicament. En général, M. Tissot les faisait mettre aux mollets ou à la nuque, lorsque le ventre était météorisé : moi, je les fis mettre aux trois endroits en même temps, dans le même cas.

J'ai déjà dit, dans le quatrième chapitre de la première partie, ce qu'il y avait d'essentiel touchant la diète dans les espèces de dysenteries dont j'ai parlé ici ; cependant il me reste encore à faire quelques observations qui ne seront peut-être pas déplacées. — Tous les aliments grossiers et indigestes causent de dangereuses obstructions dans la dysenterie, vu que les intestins, privés de presque tout leur ton, ne sont plus en état de pousser par le bas ces substances massives et volumineuses. Je ne comprends pas comment Degner a pu permettre l'usage des pommes de terre à ses malades pendant tout le cours de la dysenterie de Nimègue ; je comprends au contraire pourquoi les médecins du dernier siècle avaient tant d'aversion (1) pour les boissons ; car j'ai vu des cas où une seule cuillerée de boisson opérait chaque fois une selle. Mais ceci aurait dû engager les médecins à faire boire d'autant plus les malades, au lieu de leur défendre toute boisson. — Monro prescrivit à ses soldats beaucoup d'eau d'orge et de riz ; et rien, suivant cet habile homme, n'avançait tant la cure que ces boissons copieuses lubréfiantes. Dans l'épidémie de 1766 j'entendis beaucoup préconiser le lait, surtout dans différentes parties du canton de Zurich ; mais je n'entendis parler d'aucune bonne observation à cet égard : ce n'étaient que des bruits populaires. Pringle ne permit même jamais le lait dans l'état de convalescence, qu'en le faisant atténuer avec de l'eau de chaux, parce qu'il s'aperç ut que le lait, de lui-même, augmentait aisément les tranchées. Je permis les raisins à plusieurs malades en 1766, sans remarquer rien, sinon qu'ils ne faisaient pas de mal ; mais dans plusieurs cas opiniâtres je remarquai que, lorsque la maladie tendait, quoique lentement, à un meilleur état, les raisins donnés aux malades sans y joindre d'autres médicaments les faisaient d'abord évacuer, diminuaient insensiblement les selles, et amenaient enfin les malades à une heureuse guérison. — Il est bon que le médecin fasse aussi attention aux passions de l'âme dans les maladies dysentériques ; car ces passions produisent des effets considérables. Voici quelques observations à ce sujet (1) : on va voir dans la première les effets pernicieux de l'impatience. — Un homme de quarante-cinq ans, de Brugg, qui s'était plus accoutumé à ouvrir son cœur aux plaisirs, qu'à souffrir les accidents de la vie, et qui par là tombait presque dans le désespoir au moindre mal de tête, fut pris de la dysenterie dans l'épidémie de 1766. M. Fuchslin, cet habile médecin, l'avait suivi pendant quelque temps : cependant il me pria instamment de me rendre chez lui, pour me consulter. Après les demandes nécessaires, je vis que le médecin avait suivi une très-bonne méthode : tous les médicaments qu'il avait prescrits avaient produit leur effet ; la fièvre, les tranchées avaient cessé ; la couleur des selles était naturelle ; néanmoins il y avait encore un ténesme et des selles considérables. Bref, je trouvai le malade hors de danger, la maladie sur son déclin, et il n'y avait plus qu'à terminer la guérison. On me demanda de le faire. — Je me proposai pour but de faire cesser le ténesme, en adoucissant et en expulsant peu à peu la matière résidante dans les cellules du colon, et de terminer ainsi la maladie. Le malade jouissait d'un bon repos ; il n'eut bientôt plus que quelques récidives du ténesme de jour et de nuit, et assez rarement. Il dormit bien plusieurs heures de suite ; cependant le ténesme se faisait encore sentir de temps en temps, et chaque fois le malade tombait dans un état de désespoir inexprimable : son âme semblait s'envelopper de ténèbres, qui disparaissaient dès qu'il y avait quelque compagnie auprès de lui ; mais .retombait

(1) Ces gens s'imaginaient qu'en faisant couler les humeurs morbifiques on augmentait le mal.

(1) Voyez l'article des passions dans le *Traité de l'expérience* de l'auteur, tom. III.

bientôt dans le même état dès que la compagnie le quittait, ou qu'à son réveil il se trouvait seul, sans même sentir aucune douleur. Ces tristes dispositions de l'âme ne pouvaient être que très-nuisibles : j'ai cru devoir en parler dans un livre fait pour l'utilité de la patrie. Cet homme avait réellement évacué précédemment toute la matière acrimonieuse et morbifique, et ses selles ne présentaient plus la moindre marque de corruption interne : néanmoins ses cris continuels, ses pleurs, ses angoisses mortelles à chaque épreinte, lui faisaient répandre la bile, et immédiatement après, ses selles étaient vertes. Tel fut le cercle dans lequel je me trouvai embarrassé pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que les médicaments employés à propos fissent disparaître ces épreintes. Il se passa cinq semaines depuis la première attaque jusqu'à l'entière guérison.

La seconde observation est l'effet cruel d'un mouvement de colère. Un jeune homme de Brugg, colère de son naturel, disposé par cette passion à de fréquents épanchements de bile, et qui d'ailleurs depuis un an avait souvent été pris d'un malaise subit, eut, en 1766, la dysenterie, jusqu'au quatrième jour, de la manière effrayante dont j'ai parlé à l'article des vomitifs. Le cinquième, il vomit le matin six grands vers ronds, et fut délivré de ses douleurs, mais non de la fièvre. Le soir même il vomit encore six autres vers ronds. Pendant la nuit il alla souvent à la selle : les excréments étaient alors blancs, mêlés d'un peu de sang ; et le malade n'éprouvait pas de douleur. Le sixième jour il fit encore six selles, et toujours sans douleur. Le septième, les selles étaient diminuées de moitié ; la fièvre était peu de chose, et il passa la nuit dans le même état.

Le huitième jour, en entrant dans la chambre vers cinq heures du soir, j'aperçus un changement effrayant chez le malade : il avait le visage pâle comme la mort, les lèvres blanches, et tout le corps dans une agitation pénible : il ne faisait que crier continuellement après de l'eau froide. Stupéfait moi-même à cette physionomie cadavéreuse de la maladie et du malade, je demandai avec le plus grand sang-froid au malade, s'il avait senti quelque douleur considérable aux intestins, laquelle eût cessé aussitôt. Non, dit-il. — Mais, depuis le quatrième jour de la maladie, n'avez-vous pas senti de douleur aux intestins? car les selles ont été nombreuses. — Non. — Avez-vous eu quelque peine à avaler aujourd'hui? — Oui. — Avez-vous beaucoup d'amertume dans la bouche? — Oui. — Sentez-vous quelque gêne à la poitrine? — Oui. — Les selles sont-elles fréquentes? — Oui. — Sont-elles noires? — Non. — Sont-elles fétides? — Non. — Sentez-vous une ardeur d'urine? — Oui. Les assistants me dirent en outre que le malade sommeillait quelquefois une ou deux minutes ; qu'alors ses yeux étaient dans un mouvement convulsif, et que quelquefois aussi le malade était dans un trouble total. Il avait la voix fort changée, le pouls fiévreux et faible : en général il était méconnaissable. Je lui donnai un avis d'un ton d'ami, mais un avis tel quel ; je sortis de sa chambre en soutenant à ses gens que je voulais perdre la tête, s'il n'y avait là quelque chose de particulier qu'on me cachait, et qui avait mis le malade dans cet état extraordinaire. Après une plus ample information, j'appris enfin que dans le cours de sa maladie il avait souvent eu du chagrin, et que ce jour-là même il s'était extrêmement emporté. — Conséquemment au mouvement de colère, il survint au malade pendant la nuit un grand point de côté, une toux assez forte, et un violent mal de tête. Outre l'amertume de la bouche, il eut encore une grande gêne à la poitrine, et fit encore, en une heure, trois selles, en partie sanguinolentes. Je vis alors un grand épanchement de bile, jointe à une violente dysenterie, et des symptômes réellement mortels. — Le neuvième jour au matin, je trouvai le visage du malade aussi pâle, le blanc de ses yeux tout jaune ; mais les regards étaient moins farouches, et les lèvres redevenues un peu rouges. Je fis en sorte de relever son âme abattue, par quelque rayon d'espoir, malgré l'extrême danger où je le voyais ; et je n'entrai plus dans sa chambre qu'avec un air de gaîté. Je commençai à traiter sa maladie comme maligne, et il vomit avec beaucoup de soulagement. Il n'avait plus son malaise ; le point de côté et l'amertume de la bouche disparurent ; le mal de tête était fort supportable, la couleur du visage beaucoup meilleure : cela dura jusqu'à midi. Le soir, vers cinq heures, le visage était beaucoup mieux ; les yeux n'étaient plus jaunes : il n'y avait plus de mal de tête; mais le malade avait fait pendant la journée cinq à six selles par heure. Les selles étaient d'un jaune de citron, très-

spumeuses, mêlées d'un peu de sang, mais sans fétidité. Le malade se plaignait encore de son ardeur d'urine, de lésion aux parties externes de l'urètre, d'une oppression, d'un serrement extrême à la région gastrique, et d'une envie de vomir. La nuit, il fit encore six selles par heure, mais en petite quantité, rouges, jaunes et vertes. Il ne sentit plus aucune douleur, cependant il était extrêmement faible.

Le dixième jour, de bon matin, je le trouvai sans fièvre, mais ayant la région gastrique aussi gênée, et avec une grande faiblesse. Il vomit beaucoup de matière porracée, délayée, et trois grands lombrics vivants. Ce vomissement fit aussitôt disparaître la gêne mentionnée; et le malade reprit un air de gaîté. Pendant la journée, il fit six ou sept selles en une heure; les matières en étaient jaunes, vertes, rouges et blanches. Le soir, je le trouvai sans oppression au creux de l'estomac, mais ayant le corps et l'esprit extrêmement abattus. Je lui fis prendre un cordial adapté aux circonstances : il s'en trouva très-bien, dormit par intervalles dans la nuit, et ne fit que deux selles par heure : les matières étaient de même nature. Le onzième jour je ne le vis qu'à midi, et j'aperçus sur son visage une sérénité que je n'avais pas encore vue ; sa voix s'était beaucoup fortifiée. Il n'avait fait que deux selles par heure : elles étaient un peu sanguinolentes. La fièvre me parut très-modérée. Toute la nuit, jusqu'au matin même, il fut extraordinairement gai, joyeux, et libre de toute douleur. — Le douzième jour, il eut encore quelque chagrin ; et cela lui coûta la vie. Ses yeux et son visage étaient entièrement jaunes, son regard farouche, et son âme plongée dans la plus noire mélancolie. Chaque heure il fit deux ou trois selles ; il eut un peu de fièvre, une grande ardeur d'urine; mais il n'avait point de douleur dans le bas-ventre, ni le moindre ténesme. Pendant la nuit, il ne fit que deux selles par heure, n'eut point de sommeil, mais eut beaucoup d'inquiétudes ; cependant l'ardeur d'urine disparut. Le treizième jour, il fit deux selles par heure, et sans douleur au bas-ventre ; son visage était jaune ; il avait une forte toux, un enrouement assez grand, beaucoup de difficulté à avaler ; le pouls était un peu plus fréquent que dans l'état naturel, et l'esprit fort abattu. La nuit, il fit deux selles par heure, rendit un grand lombric, qui était le dix-septième depuis sa maladie : il n'eut point de douleur au bas-ventre, mais une toux continuelle. Le quatorze, au matin, il avait une toux si grande, qu'à peine il pouvait parler : il était fort enroué, avait les yeux très-jaunes, l'esprit présent il est vrai, mais très-abattu; point de douleur au bas-ventre, point de ténesme ; mais un serrement des plus pénibles à la poitrine. Jusqu'à midi, les selles furent une eau jaunâtre, mais sans sang. A quatre heures du soir, il eut peu de selles, une grande oppression à la poitrine, une toux violente et continuelle, un pouls lent et faible, des regards farouches, une voix très-enrouée. Depuis quatre jusqu'à sept heures, il eut deux selles d'une eau jaunâtre. A sept heures il éprouve une perte totale de la voix, de l'assoupissement ; il avait peu de présence d'esprit, il fit quelques réponses avec beaucoup de peine, sa respiration était difficile, son pouls très-faible et presque pas plus fréquent qu'en santé ; il avait un léger râle, et sa langue était d'un brun noirâtre. A dix heures du soir il mourut.

Ainsi la violence de la plus vive des passions fit dégénérer une dysenterie putride en une dysenterie maligne ; et au moment que les symptômes de malignité commençaient à paraître, un nouveau mouvement de colère causa un épanchement de bile qui se transporta sur la poitrine, et causa la mort du sujet. Cet événement n'est pas extraordinaire. — Je vais faire à présent quelques observations sur la conduite qu'il faut tenir lorsque la cure est incomplète, lorsqu'on craint les rechutes, ou lorsqu'elles ont lieu. Dans le premier cas, Pringle conseille le même régime que pendant la maladie, et de plus quelques médicaments légèrement astringents. Pour remplir les vues de ces médicaments, il se servait d'eau de chaux, dont il faisait prendre seize onces tous les jours, avec autant de lait bouilli : quelquefois il trouvait que le quinquina n'était pas moins efficace, en l'ajoutant à l'extrait de bois de campêche, ou à la teinture de cachou. Mais il me semble que la teinture seule de rhubarbe peut remplir ces vues ; et Monro a remarqué, comme moi, que la rhubarbe était très-avantageuse à la fin de la maladie, quoiqu'au commencement elle ne répondît pas à l'attente. Eller conseillait de légers astringents et fortifiants, mêlés de quelques anodins, à la fin de la maladie, lorsque la diminution considérable, ou la cessation réelle des tranchées, indiquaient l'expulsion suffisante de toute matière acrimonieuse. Ces médicaments étaient la cascarille en

poudre, ou l'extrait qui en était fait avec de l'eau simple de cannelle, et l'addition de l'extrait d'écorce d'oranges, et un peu de pilules de cynoglosse. Néanmoins, aux moindres douleurs de ventre, il avait recours à la rhubarbe et à la manne, et se faisait une maxime de répéter ces médicaments toutes les fois que les douleurs se renouvelaient, de peur que les humeurs acrimonieuses, amassées peu à peu, ne jouassent un nouveau rôle.

Dans les rechutes, il faut, selon les forces du malade, réitérer ce que l'on a fait lors de la première maladie; et bien se souvenir de ne pas présumer trop ou trop peu de force dans les malades. Dans l'épidémie de 1768, je vis retomber des enfants pour avoir quitté trop tôt les médicaments. Quelques adultes retombèrent aussi pour s'être exposés trop tôt à un air humide, avoir pris trop tôt des aliments de difficile digestion, ou pour s'être mis en colère. J'ai guéri les enfants avec la manne, la teinture de rhubarbe et le lait d'amandes; et les adultes avec la crème de tartre et la rhubarbe, ou même avec ce sel seul : quelquefois j'eus recours à l'ipécacuanha. — Une fille de Brugg, d'environ trente ans, fut trempée de pluie pendant un jour entier pendant la vendange, et incontinent prise d'une violente dysenterie. Je lui donnai quarante grains d'ipécacuanha, et autant de ce sel acide en une dose; deux heures après, une drachme de rhubarbe en poudre, avec autant du même sel pour une dose : ce qui lui fit rendre une quantité considérable de matière bilieuse par haut et par bas, avec de grandes douleurs. Le second jour je lui donnai une once et demie de sel de Sedlitz; ce qui fit encore évacuer une quantité étonnante de bile, mais avec beaucoup de soulagement. Je prescrivis pour la nuit une demi-once de crème de tartre dans une pinte d'eau d'orge, et les douleurs cessèrent entièrement.

Le troisième jour elle se crut guérie, partit le lendemain dès l'aurore pour son travail dans un endroit fort humide : elle ne put y rester qu'une heure, et s'en revint avec un violent frisson fiévreux, et des tranchées si douloureuses, qu'elle se tordait dans son lit, jetant des cris affreux. Je lui donnai quarante grains d'ipécacuanha, et autant de crème de tartre, partagé en quatre doses, une à prendre toutes les heures avec autant d'infusion de camomille : ce qui lui suscita, mais sans malaise, un seul vomissement, avec soulagement et plusieurs selles. J'ordonnai pour la nuit une demi-once de crème de tartre avec la boisson d'orge. La malade se sentit insensiblement beaucoup mieux, à proportion des selles qu'elle fit. Le quatrième jour elle voulut encore sortir le matin, et quitter tout médicament. Je l'obligeai de garder le logis, ne lui prescrivant pour toute la journée que du lait d'amandes. Les selles ne furent plus fréquentes : les douleurs étaient très-peu de chose. Sur le soir elle se mit en colère. Les douleurs la reprirent bientôt, trois fois plus fortes. Le cinquième jour je lui donnai un peu plus d'un gros de rhubarbe en poudre, et autant de crème de tartre en deux doses, qui firent beaucoup évacuer, et terminèrent la maladie. — Outre ce que je viens de dire dans cette section sur la cure d'une dysenterie bilieuse, j'indiquerai encore une cure générale à laquelle il faut faire attention, et que je recommande d'essayer, quoiqu'elle ne s'accorde pas du tout avec mes sentiments; car je dois tout à la vérité et rien à mon opinion. Cette méthode a été suivie à Londres en 1762, par le docteur Duncan, l'un des médecins actuels du roi d'Angleterre. — Il faisait plus ou moins tirer de sang aux sujets sanguins, ou qui avaient une grande fièvre, et donnait ensuite, toutes les demi-heures, quatre onces du julep suivant, jusqu'à ce qu'on vomît ou qu'on allât à la selle. ♃ De tartre émétique, *grains* iij; de manne, *onces* ij; faites fondre dans une livre d'eau d'orge. Dès le jour suivant il faisait prendre, pendant cinq ou six jours, d'une potion de manne, de tamarins, de tartre soluble, autant qu'il en fallait pour faire bien évacuer. Lorsque les tranchées et l'irritation étaient considérables, il trouvait que la manne dissoute dans un lait d'amandes était suffisante. Si les tranchées étaient trop vives, il tirait un grand avantage d'un lavement de bouillon de poule, ou d'infusion de graine de lin, en y joignant deux onces d'huile d'amandes douces, délayées avec un jaune d'œuf; et cela une ou deux fois par jour. En général il voyait avec d'autant plus de contentement une abondante évacuation en une selle, qu'il parvenait à cela par une méthode très-douce. C'est de cette manière qu'il a souvent guéri en peu de jours cette maladie, et sans prescrire de médicaments ultérieurs. Si la maladie passait cinq ou six jours, il faisait jeter dans les lavements trente ou quarante gouttes de

teinture d'opium, et prendre trois fois par jour de l'extrait de bois de campêche dans une boisson appropriée. Il ne permettait pour aliment que le gruau de riz, le sagou, l'eau panée et autres choses semblables; défendant la viande, même le bouillon de poule au commencement de la maladie, et surtout l'huile, le beurre et la graisse. Pour boisson ordinaire, il ordonnait le lait d'amandes, l'eau de riz, ou l'eau d'orge avec un peu de gomme arabique. De quatre-vingts malades il n'en vit alors mourir qu'un, qui était mourant quand il fut appelé. Les autres guérirent par cette méthode. — Enfin je conclus par deux mots concernant quelques moyens curatifs, et quelques méthodes condamnables dans la dysenterie bilieuse. On doit rejeter les vomitifs et les purgatifs trop actifs, parce qu'ils causent de trop grandes secousses au corps, précipitent tous les fluides dans les intestins, dépravent les digestions, affaiblissent les intestins, et quelquefois y occasionnent de petits ulcères qui finissent par une diarrhée incurable. La scammonée, l'aloès et tous les purgatifs résineux sont mauvais, et augmentent les douleurs de ventre. Plusieurs médecins prescrivirent le nitre dans les dysenteries considérables de la Suisse, parce qu'il y avait de la fièvre, et qu'ils s'imaginaient que toute fièvre exige du nitre. M. Tissot a fait voir que le nitre est plus nuisible qu'utile dans les fièvres putrides; qu'il augmente la putridité plutôt qu'il ne la diminue, en ce qu'il dissout davantage la matière putride, et la rend plus capable de passer dans le sang, au lieu de l'expulser convenablement. Je regarde donc le nitre au moins comme inutile dans la dysenterie bilieuse, puisqu'il ne procure aucun avantage réel dans la cure de la maladie, selon le jugement même de M. Hirtzel, cet homme si clairvoyant au lit des malades dans les causes des maladies, et si zélé antagoniste des empiriques.

CHAPITRE V.

TRAITEMENT DE LA DYSENTERIE MALIGNE.

La dysenterie maligne mérite également la plus grande attention, tant en elle-même qu'en particulier, par rapport à la cure, vu que cette cure est opposée à celle de toutes les autres espèces. Le Traité de dysenterie de M. Rahn ne nous présente à cet égard que des réflexions fort obscures sur les idées différentielles qu'on doit avoir de cette espèce particulière de dysenterie. Ce n'est pas par des recettes qu'on déterminera précisément les notions différentielles qu'il faut avoir pour bien reconnaître et guérir avec raisonnement cette espèce de dysenterie; et, suivant le rapport de Grubert, nombre de malades ne moururent à Zurich, dans l'épidémie de 1746, que parce que quantité de routiniers se présentaient une recette à la main, et méconnaissaient ainsi la vérité, toujours proscrite du code de l'empirisme. — Pour guérir une dysenterie maligne, il faut d'abord un air pur. L'on a remarqué dans les armées qu'il mourait moins de monde de cette dangereuse maladie, lorsque les malades étaient plus dispersés, et qu'on procurait aux hôpitaux un air plus pur que d'ordinaire. Les soldats se trouvaient toujours mieux dans les endroits où l'air pouvait circuler librement. Le grand danger vient donc surtout de l'impureté de l'air; inconvénient auquel on ne peut obvier ni par le régime, ni par les médicaments : la netteté et la propreté ne sont donc pas moins essentielles dans ces cas-ci à tous égards. On a encore remarqué dans les hôpitaux militaires qu'il faut non-seulement choisir les endroits spacieux et les plus aérés, et n'y mettre que le moins de malades qu'il est possible, mais encore qu'il faut tenir ces hôpitaux dans une extrême propreté. Si l'on manque à cela, la malignité gagne plus de malades, il en meurt un grand nombre, et les meilleurs médicaments sont sans effet. Lorsque cette contagion est une fois considérable, il faut les plus grands soins, et même beaucoup de temps pour pouvoir s'en délivrer entièrement.

Ces observations faites dans les armées passeront peut-être pour inutiles dans nos cantons. Mais j'ai déjà démontré, dans mon Traité de l'Expérience, ce qui peut résulter de la malpropreté dans des lieux étroits, et où il se trouve plusieurs malades à côté les uns des autres, surtout si l'on fait attention aux vaisseaux infects où ils se soulagent. On voit donc qu'il y a aussi chez nous des circonstances où la dysenterie est très-contagieuse par la corruption de l'air, et qu'elle devient même nécessairement maligne, étant d'elle-même si propre à faire éclore une fièvre maligne. Il n'est donc pas douteux qu'en 1750, il courut une fièvre de ce carac-

tère en plusieurs endroits du canton de Berne; mais surtout en 1749 et 1751, qu'il mourut tant de monde de la dysenterie dans ce canton. — Il y a même toujours çà et là dans les épidémies dysentériques sans caractère de malignité, de même que dans les épidémies de fièvres malignes, des dysenteries malignes, où il est essentiel de ne pas oublier cette règle. Comme on voit les maladies malignes devenir plus fréquentes en Suisse, il viendra peut-être malheureusement un temps où l'on fera plus d'attention à ce principe. — Quelquefois il faut se garder de faire évacuer dans ces dysenteries; quelquefois aussi les vomitifs sont nuisibles au commencement, et l'on peut s'y servir de purgatifs avec avantage. Assez souvent il faut d'abord un vomitif, et purger immédiatement après. On fait çà et là ouvrir la veine au commencement même des fièvres malignes, parce que l'on ne connaît pas bien la maladie, lorsque le mal de tête est considérable, et le pouls fréquent et plein. On réitère même la saignée, lorsqu'il survient un point de côté, ou de grandes douleurs aux intestins, si le malade est fort, et si l'on remarque une pléthore sanguine dans le temps où l'on pourrait donner le quinquina; mais on a aussi observé, entre autres circonstances, que la saignée est nuisible et affaiblit trop les malades. On a fait usage de la saignée en Suisse, sans trop de réflexions, dans les dysenteries malignes; et l'on a vu mourir les malades d'une manière déplorable. M. Baldinger nous dit que la saignée, en pareilles circonstances, n'a pas été salutaire à l'armée prussienne dans la dernière guerre; pour moi je ne l'ai pas mise en usage dans la dysenterie maligne, parce que je l'ai trouvée peu nécessaire dans la dysenterie bilieuse. — Il faut aussi s'abstenir des vomitifs et des purgatifs, lorsque les selles sont aqueuses et si fréquentes, que les malades sont comme mourants deux heures après l'invasion de la maladie, et meurent même. Dans ces cas-là, il faut aussitôt recourir aux cordiaux et aux astringents.

On doit aussi laisser de côté les vomitifs, conditionnellement, lorsque l'expérience fait voir qu'en certaines circonstances et en certains temps ils sont préjudiciables. Dans l'épidémie dysentérique maligne qui régna en Saxe, en 1746, et que Vater nous a si bien détaillée, l'ipécacuanha fut manifestement nuisible au commencement de la maladie, et au contraire fut très-avantageux dans les suites. On a également trouvé les vomitifs nuisibles dans la dysenterie beaucoup moins maligne de Zurich, en 1746; (car il ne s'agit pas ici de leurs effets dans les dysenteries bénignes.) Sigesbeck nous donne le détail (1) d'une dysenterie maligne qu'il a observée en 1717, et dans laquelle l'ipécacuanha le mieux choisi, qui fait vomir dans tous les cas, n'a point fait vomir, quoique donné au commencement de la maladie, lors même que le malade avait réellement des envies de vomir. — Dans l'épidémie de 1766, je vis aussi prendre à Brugg 20 grains d'ipécacuanha, sans aucun effet chez un enfant de sept ans, pris d'une dysenterie extrêmement maligne; un purgatif donné immédiatement après ne procura non plus aucune selle. Le second jour il alla souvent à la selle, et ne rendit presque rien qu'un grand ver. Je lui trouvai une physionomie extraordinaire, et les yeux aussi immobiles qu'un cristal. Il avait la tête extrêmement lourde et entreprise : tout lui était indifférent; il semblait même ne songer à ses douleurs de ventre que lorsque je lui en parlais. J'eus beau le palper partout le corps, je ne lui sentis pas le pouls. A onze heures de la nuit, il était tout froid, avait souvent des mouvements convulsifs aux yeux, allait quatre ou cinq fois à la selle en une heure. Les matières étaient noires, et n'auraient pas rempli une cuillère à café. Le troisième jour au matin je le trouvai dans la même stupeur. Il avait les lèvres pâles, les yeux hagards, la langue brune. Je ne lui sentis le pouls nulle part; cependant il n'avait aucun membre de froid. Il jetait souvent de profonds soupirs et me dit, de l'air le plus indifférent, qu'il souffrait beaucoup dans le ventre. Je lui remarquai sur les mains, les bras, le dos, le cou, la poitrine, des milliers de très-petites taches brunes bleuâtres, des pétéchies de très-mauvais caractère. Je le revis à deux heures après-midi : il allait souvent à la selle, mais ne rendait pas plus qu'auparavant. A quatre heures il se refroidissait de temps en temps. Les taches me parurent plus pâles : il allait moins à la selle, et n'y rendait rien. A six heures du soir je le trouvai dans le même état, dans la même indifférence pour ses douleurs qui continuaient. Il allait souvent à la selle avec beaucoup de peine et sans rien rendre.

---

(1) Épidémies de Breslaw.

Depuis neuf heures jusqu'à onze de la nuit, il répondait encore lorsqu'on lui parlait, mais avec la plus grande indifférence, et mourut à deux heures et demie de la nuit sans autre symptôme que ceux-ci.

Ainsi, lorsque les vomitifs ne conviennent pas, il faut s'en tenir aux purgatifs; et si ceux-ci ne font rien, comme dans le cas précédent, on sollicite les sueurs, pour peu que la nature paraisse prendre cette voie. Vater donna dès le commencement de doux et quelquefois de forts purgatifs, dans l'épidémie cruelle de la Saxe; les doux purgatifs à ceux qui allaient fréquemment à la selle, et les forts à ceux qui, avec un ténesme assez considérable, n'y allaient point du tout : mais, dans ce dernier cas même, il s'en tenait aux doux purgatifs, si les selles étaient trop douloureuses. Trois ou quatre heures après, il avait soin de donner quelque chose de fortifiant, et réitérait cette manœuvre tous les jours. Dans l'épidémie de Zurich, l'habile M. Landolt donna des sudorifiques dès le commencement de la maladie, sans même qu'il y eût déjà des tranchées ou un cours de ventre; et par cette conduite il fit sortir le virus par des taches morbifiques avec de bons succès. Mais, lorsque les malades ne l'appelèrent que le quatrième jour, il prescrivit la rhubarbe, et après cela les sudorifiques. Peut-être ne s'est-il pas fait d'éruption cutanée par cette seconde manœuvre; car M. Gruber ne le dit pas. Je sais cependant par mon expérience et par celle d'autrui, comme je le ferai voir ailleurs par de bonnes observations, que l'on peut éviter les éruptions, si l'on fait évacuer à propos dès le commencement. — Il est au moins aussi important de vider l'estomac que les intestins, lorsqu'il y a une quantité considérable de matière corrompue : ce qui cependant n'arrive pas toujours. Il le faut faire surtout lorsque la cause d'un affaiblissement subit réside dans l'estomac. On emploie l'ipécacuanha dans les fièvres malignes, surtout quand les sujets éprouvent un malaise; et en général ils s'en trouvent mieux pour quelques heures. On donne ce médicament dès le commencement; et si on l'a négligé alors, il peut encore être utile le huitième, neuvième et vingtième jour, comme on l'a vu dans les fièvres malignes. On peut en général le donner au premier état de la maladie, s'il n'y a pas d'inflammation, et si le malade a encore quelques forces. On le réitère aussi bien dans le cours de la maladie, lorsque les dégoûts et les malaises reparaissent, ou que les selles sont très-fétides. Huxham a souvent vu un mieux étonnant après un vomissement et une selle le huitième et le neuvième jour d'une fièvre maligne. Brocklesby a pareillement remarqué que les doux vomitifs sont encore utiles au septième et au huitième jour de ces fièvres, pourvu qu'on les administre avec circonspection. Rien de plus lumineux que ce que nous dit Baldinger touchant l'évacuation des humeurs corrompues, dans la fièvre des soldats prussiens, fièvre que les médecins allemands appellent catarrhale maligne, et que j'appelle simplement maligne.

Cependant il ne faut pas toujours s'arrêter à l'expérience sans restriction, relativement à la cure des fièvres malignes. Il est vrai que l'ipécacuanha est le remède essentiel de ces espèces de fièvres; mais il est important de le donner au commencement comme vomitif, et avant que toutes les humeurs séreuses se soient fixées sur les intestins. On favorise son effet avec une infusion de camomille, qui est préférable à toute autre dans cette maladie, par rapport à sa grande vertu anti-putride. Sept ou huit heures après avoir ainsi fait vomir, on administre la rhubarbe pour solliciter les selles. — Quelques habiles médecins ne se font aucun scrupule d'employer la manne, le sel amer, l'huile, ou tout autre doux purgatif; mais ils prescrivent pour la nuit un doux anodin préparé avec de l'opium, pour calmer les douleurs et procurer du repos. Ils réitèrent ces purgatifs le troisième ou quatrième jour, de peur que les matières corrompues ne s'amassent dans les intestins. Monro n'hésite pas de prescrire de temps en temps de légers purgatifs pendant tout le cours des dysenteries malignes, lorsque d'ailleurs il a fait tout ce qu'exige le traitement de ces maladies. L'habile Baldinger ordonnait aussi à ses soldats malades un purgatif, aussi long-temps qu'il se faisait sentir des tranchées. Il a aussi très-bien aperçu le vrai usage de l'ipécacuanha, qu'il ordonnait mêlé, à parties égales, avec la rhubarbe, à la dose de vingt grains le premier jour, et ensuite à la dose de cinq grains trois fois par jour. — Mais, après avoir fait évacuer avec ce mélange, il vaut peut-être mieux employer l'ipécacuanha seul, surtout par rapport à sa vertu anti-septique, et aux grands avantages qui résultent

de son usage dans le traitement des maladies malignes. On doit le donner à petites doses, comme deux, trois, ou au plus quatre grains toutes les heures dans une tasse de bouillon de poulet, ou de veau mêlé avec le précédent, et un peu de racine de scorsonère, ou de chervi, ou de céleri. — Ces bouillons doivent faire la seule nourriture, dans la vue de fortifier; quoique je les défende d'ailleurs dans la dysenterie bilieuse. En effet, la corruption des humeurs paraît, dans les fièvres malignes, être différente, et en degrés et par son caractère, de la corruption qui a lieu dans les fièvres bilieuses. La différence des médicaments qu'on emploie dans la dysenterie bilieuse ou maligne justifie cette différence du régime : d'ailleurs il est essentiel de soutenir les forces dans la dysenterie maligne, par ce qui les soutient selon l'expérience : or, cela se fait toujours avec le bouillon de poule, qui opère cependant un effet contraire dans d'autres cas. Si l'on voit qu'il faille soutenir plus efficacement les forces, on fait bouillir un peu de mie de pain dans ce bouillon, et l'on donne immédiatement après ce bouillon, toutes les quatre heures, une cuillerée de bon vin vieux blanc, mais pas trop échauffant. Le vin de Franconie, de Moselle et du Rhin, aux Allemands; le vin du marquisat de Baden, ou de la Côte, à nous autres Suisses; et aux Français le vin de Grave : ce sont-là les vins les plus convenables, à cause de leur vertu cordiale, et en même temps anti-septique.

Le vin fait, dans cette dysenterie, autant de bien qu'il fait de mal dans les autres espèces, quoique plusieurs philosophes suisses, peu instruits en médecine, ne voient pas plus cela que le peu d'importance de quelques dysenteries, et la malignité des autres. Ce sont cependant ces gens qui s'imaginent renverser les fondements de la médecine, et avoir droit de reprocher aux médecins l'incertitude de leur art. — Suivant les expériences de Pringle, rien n'a surpassé les avantages du vin dans les fièvres malignes. Les malades montraient une envie particulière pour quelque chose de fortifiant lorsque la fièvre traînait en longueur, et rien ne leur fut si utile que le vin. Ils ne demandaient aucun aliment; mais ils prenaient volontiers un peu de soupe de mie de pain, lorsqu'on y joignait un peu de vin. Ceux au contraire qui, avec la faiblesse de la voix, des regards farouches, des soubresauts aux tendons et des gestes involontaires, étaient dans le trouble, ne s'accommodèrent pas du vin, ni d'aucun médicament échauffant, ni des cordiaux ordinaires. Or, Pringle veut qu'en général on traite les dysenteries malignes comme les fièvres malignes, et conseille aussi le vin dans ces dysenteries en certaines circonstances, et l'approuve en général dans cette maladie lors de l'abattement des forces, et quand les malades ont une voix faible et traînante. Néanmoins il ajoute qu'il ne faut jamais compter sur l'effet du vin avant d'en avoir fait l'essai. Monro se servit aussi de vin avec d'heureuses suites, les meilleurs médecins de l'Angleterre s'accordent à cet égard. Van-Swiéten prescrit pour chaque heure, dans les dysenteries malignes, une once d'une potion faite de demi-livre de vin, d'une livre et demie d'eau d'orge, d'une once d'eau de cannelle, et de six drachmes de sucre.— On donnait autrefois des boissons acides dans les fièvres malignes, autant que l'estomac et les intestins pouvaient le souffrir; mais l'expérience nous a fait voir que les acides en eux-mêmes sont nuisibles dans ces fièvres, et surtout dans la dysenterie maligne. L'habile docteur Schinz de Zurich y craint même les fruits par des raisons plausibles, quoique Vater ait vu une dysenterie maligne se guérir avec des prunes de Damas crues. Les intestins sont si affaiblis dans les dysenteries malignes, par le poison qui s'y attache, qu'il n'est pas possible que les malades soutiennent la même quantité de boissons, ou des boissons aussi émollientes, que dans les autres espèces de dysenteries. Une trop grande quantité de boisson n'y passe pas : elle augmente les inquiétudes, tend le ventre, et retient les urines. La même chose arrive avec des boissons simplement émollientes ; et outre cela les forces s'en affaiblissent davantage. Cette perte de forces est aussi la raison pourquoi l'usage des acides sans mélange, qui sont d'ailleurs le contre-poison de la putridité, nuisent plus qu'ils ne sont utiles dans les dysenteries malignes. Les boissons ne doivent donc pas être trop abondantes, ni trop émollientes, ni trop acides. Une boisson faite avec une orange amère fraîche coupée par tranches saupoudrées d'un peu de sucre, sur quoi l'on verse de l'eau bouillante, réunit ici toutes les qualités requises. L'écorce en est aromatique, le

zest a une amertume fortifiante, le jus en est acide; et tout cela réuni ne peut que produire de très-bons effets. On peut aussi préparer d'autres boissons analogues en jetant quelque amer et un peu d'acide dans de l'eau; mais si les forces sont extrêmement abattues, on ne doit se servir d'aucun acide que de vin. — Les lavements purgatifs émollients, et surtout ceux où l'on joint quelques corps gras, sont préjudiciables. Jamais on ne doit réitérer souvent les lavements, ni les donner copieux, ou au-delà de sept à huit onces. Ceux qui conviennent ici sont ceux que l'on fait de décoction de plantes et de fleurs amères, comme de camomille, de mélilot, de trèfle d'eau. — Les médecins qui remarquèrent les premiers que les vésicules séreuses qui paraissaient à la peau étaient avantageuses, sans cependant savoir qu'il y a dans Hippocrate des exemples de cours de ventre changés en maladies cutanées, et que Thémison avait déjà conseillé les ventouses; ces médecins, dis-je, firent appliquer les ventouses avec les meilleures suites. D'autres, selon la méthode d'Hippocrate, suivie en cela si généralement dans le seizième et dix-septième siècles, firent appliquer un fer rouge sur les bras, les cuisses, les jambes, ce qui fut le seul moyen curatif triomphant pendant l'épidémie cruelle, accompagnée de taches noires par tout le corps, laquelle se répandit en Angleterre en 1513. On sait de notre temps être autant et même plus utile, en causant moins de douleurs. Galien avait déjà conseillé contre la dysenterie tout ce qui peut pousser la matière morbifique à la peau, et nombre de personnes l'ont suivi en ce point (1) de doctrine. Restaurand fit connaître, il y a quatre-vingt-dix ans, différentes observations concernant des dysenteries et des cours de ventre opiniâtres, et guérissait ces maladies non-seulement avec un fer rouge, mais même avec des vésicatoires. Gottlieb Bonnet assure que le remède le plus puissant qu'il sait pour attirer à la peau, était les vésicatoires.

Mais, autant que je sache, on n'a pas suivi ces indices; car Pringle et Monro ne se servaient de vésicatoires que dans la vue de calmer les douleurs. Deux des plus habiles médecins cliniques, MM. Tissot et Hirtzel de Zurich, ont la gloire d'avoir renouvelé les premiers l'usage des vésicatoires dans les dysenteries malignes, sans que l'un sût que l'autre l'avait fait. M. Hirtzel commença sur une femme qui avait des convulsions et des défaillances à chaque quart-d'heure dans une dysenterie maligne, et qui, dans les intervalles, était dans un trouble continuel : il la guérit de cette maladie, surtout par les vésicatoires, et fit une cure des plus remarquables, mais peu considérable dans la pratique de cet habile homme, qui en fait nombre plus éclatantes presque tous les jours. M. Tissot, après avoir vu les avantages de ces emplâtres en nombre de cas, comme la diminution des selles et des anxiétés, et en outre l'augmentation subséquente des forces, n'en omet jamais l'usage depuis; qu'il paraisse dans les selles un sang pur ou délayé. — Mais quelquefois tous ces moyens curatifs ne sont pas suffisants lorsque le pouls devient profond, que les forces s'abattent entièrement, et que le malade est fort entrepris. La maladie demande alors tous les secours qui sont nécessaires dans les fièvres malignes. De ce nombre est surtout le quinquina. — On sait avec quel succès M. de Haën s'est servi du quinquina dans les fièvres malignes, et quel mérite il s'est fait en déterminant la méthode qu'il faut suivre pour l'administrer. Monro a suivi ses avis à l'armée anglaise en Allemagne, et a surtout administré le quinquina à forte dose dans les fièvres malignes. Il traita ainsi plus de cent cinquante soldats; et, quoiqu'il n'ait pas également réussi avec tous, il a cependant trouvé ce médicament le meilleur de tous ceux qu'il a employés. Un des plus habiles médecins de notre siècle, M. (1) Médicus de Manheim, m'a pareillement confirmé de vive voix l'avantage du quinquina, pendant que je faisais imprimer cet ouvrage. J'aurai lieu de placer ailleurs les succès de mes propres expériences, et l'on verra les succès du quinquina administré dans les fièvres malignes lorsque la matière putride a été convenablement évacuée.

Degner, si méritant à tant d'égards, jugea cependant bien peu sensément de l'usage du quinquina dans les dysenteries, parce que plusieurs barbiers-chirur-

(1) Et sans plus distinguer que lui.

(1) Cet habile médecin s'est fait la plus grande réputation chez l'étranger par son ouvrage allemand, intitulé *Histoire des maladies chroniques*.

giens des armées avaient fait périr nombre de soldats par l'usage imprudent de ce médicament. Je sais que le grand nombre des chirurgiens n'entend rien à l'usage convenable du quinquina; mais cela n'empêche pas que d'habiles médecins ne l'emploient encore tous les jours avec avantage dans les dysenteries malignes. Dès que les pétéchies paraissaient, ou que la fièvre commençait à diminuer, Monro donnait toutes les quatre ou six heures une drachme d'électuaire, à parties égales de quinquina et de diascordium; ou demi-drachme de quinquina en poudre, ou vingt grains de l'extrait dans l'esprit de Mindererus, avec cinq ou six gouttes de teinture d'opium : le soir il prescrivait encore un médicament préparé de l'opium, à proportion des suites de la dose précédente et du nombre des selles. Monro ne fut pas heureux, il est vrai, avec tous ses malades, mais il trouva cette méthode la meilleure de celles qu'il avait essayées. M. Tissot donne dans les dysenteries malignes l'extrait du quinquina dissous dans une eau de fleurs d'oranges, mais toujours à petites doses, et jamais plus de deux drachmes dans l'espace de vingt-quatre heures.

Le quinquina est utile surtout lorsque la gangrène se manifeste à quelques parties externes du corps : ce qui arrive assez souvent dans les dysenteries malignes. M. Baldinger, cet homme si habile et si clairvoyant, a remarqué à l'armée prussienne, dans la dernière guerre, que la gangrène, dans les fièvres et les cours de ventre, se manifestait d'abord à la pointe du nez; que tout le cartilage y devenait d'un rouge terne, se portait de là aux yeux, ensuite aux joues, et devenait mortelle en moins de cinq ou six heures. — Un événement remarquable, dont j'ai été instruit en Angleterre, mérite de trouver place ici. Une jeune veuve encore fraîche, de moyen âge et bien portante, fut prise d'une dysenterie dont elle fut fort molestée pendant trois semaines. Elle négligea les purgations nécessaires, et fut prise aux deux jambes et aux deux pieds de tiraillements des plus douloureux, mais surtout à une jambe que le médecin trouva froide et raide. On lui administra sur-le-champ la boisson composée de sénéka ou de serpentaire de Virginie, de la pharmacopée d'Édimbourg, et l'on mit de forts aromates en cataplasmes sur les jambes et les pieds. Malgré cela, tous les orteils s'étaient gangrenés autour de la première phalange. La gangrène gagna le bord du pied en se glissant sous les petits orteils; et il parut une tache d'un jaune livide sur le pied au coin des gros orteils. La dysenterie continuait toujours avec violence; pour lors, on fit prendre à la malade une décoction de quinquina, et elle la continua long-temps. Ceci arrêta la gangrène. Il parut une légère inflammation autour des parties gangrenées : la tache jaune livide devint d'abord d'un jaune clair, et reprit insensiblement la couleur naturelle de la peau. — Les selles et les tranchées diminuèrent insensiblement; les selles devinrent naturelles sans l'aide d'aucun autre purgatif ou d'autres médicaments anti-dysentériques, que la rhubarbe bouillie avec le quinquina. Les chairs gangrenées se séparèrent çà et là jusqu'aux cartilages, et la malade fut guérie.

Le camphre n'est pas moins utile que le quinquina dans les dysenteries malignes pour relever les forces : il résiste aussi très-puissamment à la putridité, et augmente l'efficacité du quinquina, selon les expériences de M. Baldinger, et fortifie sa vertu anti-septique. On joint très-bien le camphre à l'extrait de quinquina et à l'ipécacuanha, et on peut les administrer tous trois en même temps dans une mixture ou dans un bol, ou même après qu'on a fait usage de l'ipécacuanha pour faire évacuer des humeurs glaireuses, et lorsque ces humeurs ayant cessé, le ventre est devenu mollet. Or, c'est surtout en pareil cas que l'ipécacuanha devient utile. Cependant, il ne faut donner le camphre et l'extrait de quinquina qu'à petites doses, et ne pas passer seize grains en vingt-quatre heures. On se sert aussi dans les mêmes vues, et avec de bons succès, d'un coupon de flanelle trempé dans une décoction amère et thériacale, que l'on applique ensuite chaud sur le bas-ventre et l'estomac : ou même on y met un emplâtre de thériaque seule. — Lorsque dans les fièvres malignes surtout, et malgré l'usage du quinquina et du vin, le pouls s'abattait, et qu'il survenait de mauvais symptômes avec un délire, Monro laissait là le quinquina, donnait un cordial avec quinze grains de musc, et faisait bouillir de la cannelle dans le vin. Le lendemain, les malades se trouvaient mieux; la peau était moite, le pouls s'élevait, les symptômes de la fièvre disparaissaient peu à peu par l'usage continué des mêmes médicaments, et les malades se ré-

tablissaient. Les confections cordiales, le sénéka et autres médicaments semblables produisirent le même effet. — Je ne donne ce détail que pour marquer par un seul trait la nature différente d'une fièvre maligne en faveur de ceux qui confondent ensemble toutes les fièvres, et les traitent ainsi *in globo* avec la même mixture. On sait les avantages que Bontius a tirés de l'extrait de safran dans les dysenteries malignes, et combien cet extrait a été préconisé par rapport à sa vertu anti-septique et cordiale, d'après les expériences de Pringle. Mais je tremble quand je pense aux meurtres que commettraient d'ignorants routiniers qui ne connaissent que les recettes, s'ils venaient à se servir de tous ces remèdes, vu qu'ils ne connaissent ni les maladies, ni les différences des cas qui se rencontrent tous les jours dans des circonstances qui leur paraissent partout les mêmes. — Les médicaments styptiques et obstruants sont réellement utiles, surtout dans les fièvres malignes et dans les dysenteries de même nature, en certaines circonstances bien comprises. Plusieurs sujets attaqués de fièvre maligne ont quelquefois une diarrhée, dont la fin est rarement avantageuse; quelques-uns même sont aussi pris alors de la dysenterie. Une diarrhée qui n'abat pas trop le malade est en général assez avantageuse, surtout à l'état de la maladie, ou vers la fin. Mais une forte dysenterie, ou une diarrhée qui dégénère en dysenterie, est extrêmement dangereuse : car si tout ce qui supprime les selles augmente la fièvre, il est également vrai que dans le cas contraire le cours de ventre continuel abat le malade et le précipite dans le tombeau. Dans ce cas-là, Monro donnait un opiat après chaque purgation. Pringle se vit si obligé d'arrêter peu à peu le dévoiement qui paraissait à la fin de la fièvre maligne, qu'il administra quelques gouttes de laudanum ou un peu de thériaque avec sa potion alexipharmaque, ou bien une ou deux cuillerées de mixture styptique; car, malgré l'avantage de ce cours de ventre, il fallait l'arrêter lorsque les malades étaient trop faibles pour le soutenir. Il a aussi très-souvent remarqué que lorsqu'il était ainsi arrêté, le malade était pris d'une sueur modérée qui emportait la maladie. Dans les plus mauvais cas de fièvres malignes, surtout si elles sont accompagnées de dysenterie, les selles sont souvent sanguines. Dans ces cas dangereux-ci, Pringle conseille de tenter les mêmes médicaments, s'il est encore possible de faire quelque chose. Après de fréquentes rechutes, le sang était si dissous, que les malades avaient (1) de grands saignements de nez et des selles toutes sanguines. S'il s'y joignait un cours de ventre, Monro donnait le diascordium avec le quinquina, l'opium pour le soir, sans négliger la teinture de rhubarbe.

Cependant, il est extrêmement dangereux de prescrire incontinent des médicaments styptiques dans les dysenteries malignes, sans faire une attention particulière aux conditions que je viens de rapporter. En effet, ces médicaments, prescrits sans cette attention, ont réellement supprimé les selles; mais ils ont occasionné les anxiétés les plus grandes, un trouble considérable dans tous les sens, ou une fièvre quarte, ou des œdématies séreuses, ou la mort. Mais lorsque la maladie réelle avait cessé, qu'il n'y avait plus de mal de tête, de fièvre, de ténesme, de convulsion, ni d'autres mauvais symptômes, et qu'il ne restait plus qu'un cours de ventre opiniâtre; Vater, dans l'épidémie de la Saxe, donnait alors l'ipécacuanha comme vomitif avec le plus heureux succès, et souvent (2) il faisait entièrement cesser le cours de ventre. S'il ne cessait pas, il prescrivait en poudre la racine de bistorte, la muscade, le cachou dans une mixture aqueuse, froide, de thériaque, de diascordium, et il trouva que la mixture donnée froide réussissait mieux que chaude, et guérissait le malade en peu de temps. — Malgré cela, on est quelquefois contraint d'ajouter les styptiques aux cordiaux dès le commencement de la maladie. Dans les cas dangereux, lorsqu'on a lieu de craindre des aphthes à la bouche, au pharynx, ou qu'il y en a déjà, le docteur Whytt d'Edimbourg prescrivait avec succès la confection du Japon (3), selon la pharmacopée d'Edimbourg; outre une forte boisson de quinquina. — En général, il faut des narcotiques et des astringents dans les

(1) Voyez le Traité de l'Expérience de l'auteur, où j'ai rapporté un exemple singulier sur ce sujet, pris de M. Nietzki : *Patholog*.

(2) Conférez sect. 7, aphor. 70 de ma Traduction française.

(3) Voici la recette de cette confection

dysenteries malignes, lorsque les selles sont très-fréquentes : voilà pourquoi Van-Swieten prescrivait un grain d'opium le soir et le matin dans ces cas-là. — Mais il faut faire les plus grandes attentions pour ne pas prendre une espèce pour l'autre. Les maladies malignes ne paraissent pas dès l'abord aussi dangereuses qu'elles le sont. Les médicaments que d'habiles médecins y emploient avec succès, surtout dans les dysenteries malignes, sont un poison mortel dans des mains maladroites. Combien peu de gens ont assez de sagacité pour en discerner les espèces avec cette précision si nécessaire ! Combien de gens ignorent que le même médicament, dans un instant différent de la même espèce de maladie, guérit, ou fait infailliblement périr! Des millions d'hommes eussent été arrachés à la mort, si l'on eût mieux considéré la cause de la faiblesse qu'on voit dans les fièvres, et si l'on eût bien compris ce principe, que c'est fortifier le malade, que de diminuer la cause de sa faiblesse : au lieu que les esprits bornés s'imaginent que le but seul et principal d'un traitement est de fortifier le malade, que la matière morbifique doit nécessairement abattre de plus en plus, si elle n'est pas évacuée à propos de manière quelconque. — On a proposé une foule innombrable de remèdes contre les dysenteries malignes. Si l'on examine les choses avec attention, l'on verra que les meilleurs qui aient été proposés se rapportent à ceux que je conseille ici. Je n'ai rapporté que les plus efficaces, et je pense qu'ils peuvent remplacer tous les autres, et opérer dans les dysenteries malignes ce qu'on peut se promettre des secours de l'art; car c'est surtout dans ces cas-là que la nature n'opère rien, et l'expérience a prouvé que les sujets qui n'ont pas eu recours à l'art ont extrêmement souffert, ou ont été les victimes de leur opiniâtreté. Souvent même l'art devient insuffisant dans ces maladies cruelles, pour n'être pas secondé par la nature, surtout lorsqu'on ne s'y prend pas dès le commencement de la maladie, et avant que les premières voies soient attaquées d'une manière incurable. De grands médecins ont aussi vu que tous les médicaments et toutes les méthodes sont quelquefois inutiles dans certains cas de malignité : et que la matière s'est transportée, de parties où elle n'aurait pas été si funeste, sur le cerveau où elle est devenue immédiatement mortelle, lorsqu'on croyait les malades près de leur entière guérison. Ils avouent aussi qu'ils n'ont jamais osé porter un pronostic certain dans les épidémies dysentériques malignes, parce qu'ils ont vu se rétablir des malades qu'ils avaient presque condamnés, et pour ainsi dire abandonnés, et que d'autres au contraire sont morts très-promptement, avec les symptômes les moins graves et près de leur guérison.

Le sens peu déterminé qu'on attache à l'idée des maladies malignes, et surtout à celle des symptômes de malignité, est un mal aussi grand que l'incertitude dont j'ai parlé par rapport à la chose même. Par toute la Suisse, tous les routiniers et les charlatans appellent maligne une maladie qu'ils ne connaissent pas; et sans doute qu'une maladie doit être maligne pour ces gens dont tous les malades périssent par leur ignorance. On appelait autrefois maligne sans exception, toute maladie où il paraissait des abcès, des taches à la peau, et l'on prétendait les guérir moyennant les remèdes les plus chauds et les plus capables de pousser les sueurs : abus qui a fait périr plus de monde (1) que la poudre à canon.

---

intéressante dans les mains d'un habile médecin.

De terre de Japon ou cachou, *onces* iij.
De racine de bistorte, de muscade, d'oliban, aa, *onces* ij.
D'opium dissous dans *q. s.* de vin de Canarie, *drachme* j ss.
De sirop de roses sèches en consistance de miel, *trois fois le poids* de la poudre. M. F. *electu.*

Lewis loue cette composition.

(1) Voyez ce que M. Grant a dit à ce sujet dans son Traité des fièvres; voyez aussi différents endroits des ouvrages de M. de Haën et de Baglivi. Hérédia, cet habile médecin, dont la pratique est si saine, malgré les anciennes maximes dont il retient encore quelque chose, nous rapporte de lui-même un exemple digne d'être imité par tous les gens sensés; voici ce qu'il dit : *Omnia quæ ad cutem trahunt eamque laxant, emolliunt et rarefaciunt (in maligna constitutione), suspecta nimis mihi sunt; cum liceat potius aërem frigidiorem parare, et minus coopertum in lectulo ægrum continere, ut moderato frigore sudoris proventus impediatur, et humores contineantur in quiete, et a frigore coerciti in vaporem*

On étouffait autrefois les malades dans le lit sous une masse énorme de couvertures, sans leur permettre le moindre air nouveau dans les appartements; on sollicitait par là toutes les différentes sortes d'éruptions, et le malade périssait. On se félicitait, malgré cela, d'avoir pu solliciter ces éruptions, en accusant la maladie de trop de malignité, et non pas le mauvais traitement qu'on avait employé. Oserai-je dire ici que quelques médecins de réputation dans un siècle aussi philosophe que le nôtre ne soupçonnent même pas qu'on puisse prendre une méthode différente de celle de ces siècles d'ignorance? — L'abus qu'on fait de nombre de médicaments excellents dans plusieurs cas, et pernicieux dans d'autres, montre assez qu'un demi-médecin est aussi dangereux que celui qui ignore absolument son art. J'ai fait voir, d'après l'expérience, l'usage avantageux des médicaments cordiaux et fortifiants, et la méthode curative des maladies malignes : cependant, je ne crains encore que trop l'abus fréquent de ces médicaments, parce que les principes de la méthode curative de ces fièvres sont renfermés dans les bornes les plus étroites; que d'ailleurs le trouble des sens peut résulter de deux fautes toutes opposées, l'une de fortifier et de faire saigner, l'autre de donner trop tôt les cordiaux, et en outre parce que l'usage peu réfléchi, et ainsi très-ordinaire, du vin dans les dysenteries malignes, peut devenir aussi nuisible et aussi décidément mortel que dans une fièvre inflammatoire. Des yeux non exercés, ou plutôt incapables de voir, n'aperçoivent jamais le moment où une maladie très-dangereuse et rapide exige du vin, ni celui où l'espèce particulière de faiblesse doit être soutenue et relevée par des médicaments échauffants et cordiaux. Rien n'est plus facile que de se tromper ici, et la conséquence la moins douteuse d'une erreur de cette nature est la mort. — Voyons à présent la cure des dysenteries que l'on appelle ordinairement *lentes*, et dans lesquelles on fait pour le moins autant de fautes que dans toute autre espèce de ces maladies.

CHAPITRE VI.

TRAITEMENT DES DYSENTERIES DE LONG COURS.

Il est extrêmement difficile de guérir une maladie dysentérique qui a été conduite par une méthode erronée, avec des médicaments carminatifs, échauffants,

---

abire nequeant; ob cujus perniciem et metum, cavendæ sunt potiones ad sudorem inclinantes, et omnia alia ejusdem proprietatis. Tanta enim est ingenii humani tenuitas, quod etsi hæc conspicua et notissima liceat *annotare.... Cum enim nos tertiana perniciosa laboraremus, in fine æstatis, in quinta accessione quæ mihi fuit molestissima, et cardialgia indicibili, et vomitibus biliosis in ejus principio et augmento, cum jam inclinaverat, levi somno detentus et ab eo expergefactus, sudore copioso et syncopali, et frigidis extremis cum debilissimo pulsu me invenerunt medici. Unus eorum, qui et senior erat et majoris nominis, debilitati et* veneno *celerrime occurrere cupiens, lapidem bezoar statim dispensat! Taceo; et cum jam a me discessisset, mecum loquens, dixi : Si medicus non essem, et hujus medici* (*ne dicam* vindicis) *præcepto et auxilio obsecundassem, subito non dubie* cum sudore animam etiam exhalarem. *Ego vero jus optimum* cum succo granatorum acidorum *et pulvere margaritarum bibens, et cordis regione* frigidis cordialibus *et moderate astringentibus stipata, et* flabello *aqua rosacea et* aceto *frigidis imbuto faciem totam et collum moderato ejus motu condensando, et* spiritus exhalantes cohibendo, *roborato ventriculo, et optimis frigidis tamen, odoribus spiritu instaurato, rursus somnum conciliavi..... Assistentibus tamen dixi ut attente si sudore inundarer inter dormiendum contemplarentur; quod si fieret, statim expergefacerent. Sic sudor moderatior redditus fuit, et in somno vires instauravi, ita ut in die sequenti, qui intermissionis erat, ingesto medicamento expurgante, sexta accessio fuit levior, et septima magis, ut jam morbus in nona absolveretur.* (De Curat. feb. malign. quæst. 3, p. 603, t. 1.) Rien de plus sensé que ce que dit cet habile médecin sur l'usage du bézoard, de l'or, des pierres précieuses, etc., donnés comme alexipharmaques dans les fièvres, d'après F. Plater, *ibid.*, p. 623. — Il est étonnant que ce savant médecin, qui examine si sensément les erreurs de Galien, Vallesius, Mercatus, Sennert, etc., en leur rendant justice, et qui a presque dit tout ce qu'on a cru découvrir dans la pratique depuis Sydenham, ne soit pas plus connu. Il soutenait, comme Baglivi, que cette prétendue malignité était une chimère, et s'expliquait très-bien.

Zimmermann.

styptiques et narcotiques; car il y a de petites inflammations dans les intestins, ou une espèce d'affaissement paralytique à ces viscères, avec peu de douleur, mais des selles de plus en plus fréquentes, et qui ne se font qu'avec douleur, surtout si le malade est tombé dans un affaissement extrême. Si l'on appelle un médecin trop tard, si le malade est négligé ou mal traité, qu'il ait outre cela le pouls lent et faible à cause de l'épuisement de ses humeurs, s'il a perdu toutes ses forces, s'il a une croûte sèche et rude sur la langue ou à la gorge; s'il rend des selles où l'on discerne le velouté des intestins, et que ces viscères soient dans un état de flaccidité considérable, il est certainement alors dans un grand danger; et, suivant l'avis des plus habiles médecins, il n'y a rien à administrer que ce que l'on a coutume d'essayer dans l'état purulent des intestins. En effet, les vomitifs et les purgatifs conviennent rarement à ce degré dangereux de dysenterie, et l'opium devient d'une très-faible ressource, soit en calmant les douleurs, soit en arrêtant le cours de ventre. Le plus sage parti, c'est d'abandonner le reste aux forces encore subsistantes de la nature, qui quelquefois amènent au point d'une heureuse guérison, quoique très-lente, un malade que son triste état a tenu plusieurs semaines ou plusieurs mois au bord du tombeau.

Monro dit qu'il n'a traité aucune maladie en Allemagne plus heureusement que les dysenteries récentes; mais que lorsqu'elles avaient duré pendant quelques semaines, elles avaient résisté à toutes les tentatives de l'art, et qu'il était mort un grand nombre de malades. Cleghorn a aussi remarqué, dans l'île de Minorque, que toutes les dysenteries qui n'étaient pas traitées dès le commencement, devenaient au moins très-opiniâtres, et souvent mortelles, malgré le grand nombre de tant de spécifiques si vantés. Les médecins et les chirurgiens anglais qui ont suivi les armées en Amérique dans la dernière guerre, ont dit à Monro qu'ils y avaient été aussi malheureux dans le traitement des anciennes dysenteries, qu'il l'avait été en Allemagne. Il ne faut cependant pas conclure de là que toute dysenterie lente ou de long cours soit désespérée, et que conséquemment il n'y ait rien qui puisse la guérir; car nombre de sujets s'en sont tirés peu à peu par leurs forces naturelles, et ont recouvré la santé; surtout ceux qui ont soutenu l'hiver et ont vu revenir le beau temps. — Le but qu'on doit se proposer en traitant ces dysenteries, c'est de faire évacuer les humeurs corrompues, et de fortifier en même temps les intestins. Dans l'état purulent des intestins, il faut surtout tâcher de modifier et de guérir les ulcères. Mais cela n'est pas si facile, comme l'expérience l'a prouvé après nombre de tentatives inutiles. Je ne parlerai pas ici des tentatives inutiles, mais de celles qui paraissaient donner le plus d'espoir; et après cela je donnerai la méthode la plus générale et la plus exacte pour le traitement de ces dysenteries, et j'y ajouterai quelques avertissements. — Dans les cas difficiles de dysenteries lentes, Baglivi conseille de jeter de la térébenthine sur des charbons ardents, d'en recevoir la vapeur par l'anus, et promet une guérison assurée de cette manœuvre, à laquelle je n'ai aucune confiance. Huxham, comme bien d'autres, se sert d'abord d'eau tiède, parce qu'elle déterge bien les intestins, et passe aisément dans le sang. Lorsque les humeurs acrimonieuses sont chariées au dehors, il conseille d'employer l'eau froide, et assure qu'avec cette manœuvre, et en y joignant l'opium seul après les évacuations convenables, il a quelquefois fait des cures complètes. On peut toujours essayer cette méthode. Pendant que je faisais imprimer cet ouvrage, on m'a fait connaître un exemple remarquable des avantages de l'eau froide dans ces dysenteries opiniâtres. M. Schmid de Bellikon, l'un des plus savants et des plus adroits médecins de la Suisse, m'écrit que dans l'épidémie de 1766 il a traité une femme de soixante-trois ans avec tous les médicaments imaginables, et avec les plus grands soins; mais que, voyant que la maladie ne diminuait aucunement, il ordonna à la malade, toutes les quatre heures, un bon verre d'eau froide, lui permettant, pour toute nourriture, du lait tiède: cela fut suivi de si bons succès, en deux ou trois jours, que les selles devinrent plus rares, et sans aucune teinte de sang; les tranchées et le ténesme s'adoucirent, et enfin la malade guérit radicalement au moyen de cette méthode, qui, par sa simplicité, fit honneur au médecin et à son art.

On a surtout essayé le *simarouba*, dans ces circonstances: Jussieu et d'autres en ont fait de grands éloges. Jus-

sieu, avec cette écorce, amena à une prompte et complète guérison des gens tourmentés depuis plusieurs mois, et même depuis des années entières, beaucoup mieux qu'avec aucun autre médicament, et cela sans malaise, et sans le moindre trouble dans les fonctions naturelles ou la moindre suite fâcheuse. Il a même guéri, de cours de ventre, avec cette écorce de la Guiane, des malades incommodés d'hémorrhoïdes, et des femmes lors du temps de leurs règles, sans les déranger. Il assure que le simarouba a guéri des cours de ventre invétérés, aqueux, glaireux, et provenant d'un mouvement spasmodique continuel des intestins, et cela sans que l'estomac ou les intestins en souffrissent le moindre mal. Dubuisson s'en est aussi servi dans les cours de ventre extraordinaires, invétérés et accompagnés d'indigestions, et surtout dans les diarrhées de long cours. Winter, professeur à Leyde, a guéri avec le simarouba trois personnes, en trois jours, d'une diarrhée bénigne, il est vrai, mais dont l'extrême opiniâtreté avait résisté à l'ipécacuanha, à la rhubarbe, aux narcotiques, aux styptiques, et à d'autres médicaments pendant plusieurs mois. — Malgré ces témoignages respectables, il y a ici des limites à ne pas méconnaître. Le simarouba ne répond pas toujours à l'espoir. Pendant l'impression de cet ouvrage, on me demanda d'Allemagne mon avis pour un homme d'un certain état, fatigué d'une diarrhée très-longue, accompagnée de divers mauvais symptômes, et qui tenait de la nature de la dysenterie. Cet homme, très-hypochondriaque dès sa jeunesse, avait déjà eu, en 1763 et 1764, un dévoiement continuel, et une forte dysenterie en 1765, après laquelle le simarouba parut plutôt augmenter le mal que le diminuer. — Selon moi, ce médicament est surtout utile lorsqu'il faut fortifier, mais non lorsqu'il faut déterger : or, dans ce cas-ci, la teinture de rhubarbe est préférable. Dans toutes les diarrhées ou dysenteries où il réside une matière corrompue dans les intestins, le simarouba est ou inutile, ou préjudiciable; mais il fortifie très-avantageusement les intestins et leurs vaisseaux, lorsque les matières sont suffisamment évacuées. Il est des plus nuisibles dans le cas d'abcès purulent aux intestins, lors des dysenteries. On a remarqué qu'il produisait les meilleurs effets dans les dysenteries lentes, lorsque les excréments étaient sanguins. Mais, lorsqu'après la cessation du flux de sang les selles persévéraient à être fluides et glaireuses, et qu'on joignait la cascarille à la boisson de simarouba, l'on diminuait beaucoup plus aisément la quantité des selles; et au moyen de ces médicaments réunis, on parvenait plus promptement et plus sûrement à une cure complète. — Tout résumé, le vrai simarouba bien sain, bien choisi, n'est pas un mauvais médicament dans les dysenteries invétérées, sous les conditions mentionnées. Voici la meilleure méthode d'administrer ce médicament. On en met deux drachmes infuser à une chaleur douce dans une livre d'eau pendant deux heures; ensuite on l'y fait bouillir une demi-heure, puis l'on filtre pour en faire prendre moitié le matin, moitié le soir; et on continue ainsi tous les jours, pendant trois semaines, si le cas l'exige. Si l'on voit que, lors de l'usage de ce médicament, les urines deviennent plus copieuses et d'une couleur pâle, on peut être sûr qu'il fera effet, et que la diarrhée se guérira. D'autres en jettent deux drachmes par petits morceaux dans deux livres d'eau qu'ils réduisent à un tiers en bouillant, et le font prendre tiède quatre fois dans la journée; ou ils en font prendre une demi-drachme en poudre dans deux onces d'eau, ou dans du sirop de *ruta muraria*, et continuent ainsi jusqu'à parfaite guérison.

Lorsque Degner voyait des malades à qui l'on avait donné le simarouba sans succès ou sans les effets qu'on en attendait, et que les intestins de ces malades avaient totalement perdu leur ton, il employait avec avantage des médicaments plus forts, ou réellement astringents, la cascarille et le cachou. La cascarille est un bon fortifiant, quoique les Stahliens en Allemagne en fassent trop de cas pour d'autres vues. Le cachou exige plus de précautions, parce qu'il est astringent, mais il ne faut pas le rejeter quand on a besoin de médicament de cette nature. L'extrait de bois de campêche a été pareillement très-efficace, donné dans l'eau de menthe, de même que le lait atténué avec l'eau de chaux. — On a aussi fait, dans des dysenteries purulentes, des tentatives dont je dois dire quelque chose. Lorsque le corps était pour ainsi dire épuisé et dénué de toute force; que les lambeaux du velouté des intestins en faisaient voir l'état désastreux; qu'au lieu de sang dans les

selles il y paraissait une matière purulente, Degner ne trouvait aucun autre purgatif utile que la manne et l'extrait de rhubarbe : outre cela il donnait tous les jours une infusion de plantes traumatiques ou vulnéraires, et dans les intervalles l'extrait de quinquina et de cascarille; et il osa se promettre de guérir quelques sujets, dans l'état mentionné, en sept ou huit semaines. La gomme arabique a été d'un très-bon usage dans les dysenteries longues et purulentes; c'est avec justice qu'on l'a louée dans ces cas-là, donnée dans les boissons ordinaires ou dans l'eau d'orge. M. Baldinger, dont je n'ai lu l'ouvrage que trop tard, trouva cette gomme avantageuse lorsqu'il y avait lésion aux intestins. La gomme adragant n'a pas été moins salutaire. Le mastic est un médicament salutaire et assez sûr, tant comme fortifiant que comme balsamique. M. Baldinger a aussi remarqué que le baume de mastic de *Cothenius*, médecin du roi de Prusse, est un médicament très-efficace, lorsqu'il n'est employé qu'avec prudence, par rapport à sa vertu astringente. Lorsqu'après une dysenterie il venait à s'ouvrir quelques abcès dans l'estomac, Méad se servait heureusement du baume de Lucatelli.

Mais il me reste encore à considérer la méthode la plus générale et la plus sûre qu'ait indiquée l'expérience la mieux réfléchie pour le traitement des dysenteries lentes. Les purgatifs sont surtout nécessaires ici, pendant même qu'on fait usage des autres médicaments nécessaires, ou de temps en temps. Il faut évacuer non-seulement les humeurs putrides, mais encore les excréments récents et endurcis dans les cellules des intestins; et si on néglige cela, les malades éprouvent un malaise, des tranchées, et un cours de ventre plus douloureux et plus considérable. Dès qu'un malade sent des tranchées, et qu'il rend ses excréments par petits globules durs, c'est une marque qu'il faut faire évacuer; et on le fait toujours avec soulagement. Le malaise, outre les autres circonstances, exige un vomitif avant les purgations : quand les malades sont fort affaiblis, ou lorsqu'il y a de grandes douleurs et un ténesme, on se sert de lavements. — On a observé que dans des cas de très-longues dysenteries, les malades qui paraissaient se rétablir, sont retombés lorsqu'ils ont rendu de nouveau de ces excréments durs et globuleux, conséquemment à l'irritation que ces matières dures causaient aux intestins. Il faut donc faire sortir à propos ces matières, ou par une bonne dose de rhubarbe, ou avec le tamarin, ou avec des lavements huileux. Il faut alternativement donner de doux purgatifs avec les autres médicaments, lorsqu'il n'y a pas d'abcès ou de grande lésion aux intestins, et continuer ainsi jusqu'à ce que les tranchées et les ténesmes aient cessé. L'expérience ne m'a pas fait voir ce que l'on doit attendre d'avantageux du catholicon, purgatif de Glauber, donné à la dose d'un grain ou demi-grain, malgré les grands éloges que lui donne Werlhof, relativement aux cours de ventre; mais je sais que la teinture aqueuse de rhubarbe est excellente dans ces cas-là. J'ai très-souvent remarqué qu'elle fortifie davantage, et guérit plus certainement dans cet état de maladie, que les astringents.

Brocklesby se servit, dans ces dysenteries, d'une méthode qui mérite attention. Elle consiste à réunir deux médicaments que l'on met rarement ensemble en usage. Il donnait tous les jours, soir et matin, une pilule faite de deux grains d'opium et de trois grains d'ipécacuanha, et en retira beaucoup d'avantage. De cette manière, l'ipécacuanha devenait un très-doux purgatif, et l'opium calmait l'irritation que le purgatif ou la matière morbifique pouvaient causer. Dans tous les cas de dysenteries de long cours, Brocklesby ne trouva aucun médicament salutaire en général, lorsque les selles étaient très-sanguines, quoique la fièvre fût passée. Il ajoute que l'on ne peut comprendre, sans l'avoir essayé, jusqu'à quel point la vertu calmante de l'opium peut améliorer la vertu de l'ipécacuanha. Je sais que cela est vrai; mais ce procédé a souvent été inutile. — En général, la méthode suivante réussit le mieux dans ces dysenteries, lorsqu'elles ne sont pas au dernier degré. Les malades doivent tenir une diète très-mince; cette diète sera le lait, le riz, le sagou, etc. On peut leur permettre le bouillon léger, et toute viande blanche, lorsqu'on les voit tendre à la guérison. Leur boisson ordinaire doit être l'eau d'orge ou de riz, ou l'eau panée et le lait d'amandes. Ils doivent être chaudement vêtus, pour se tenir toujours dans une transpiration suffisante; car les fautes de régime, et la suppression de la transpiration, occasionnée par le froid, sont ce qui peut leur arriver de plus mauvais, et les cau-

ses les plus ordinaires des rechutes. — Il faut faire évacuer de temps en temps, et doucement, avec la manne ou un sel, ou avec la manne dissoute dans un lait d'amandes, ou plutôt avec la teinture de rhubarbe répétée assez souvent, quelquefois même avec un doux vomitif.

Quelques malades se trouvent bien du quinquina comme fortifiant et comme astringent, ou de l'opium avec les astringents ; d'autres, de lavements anodins avec les astringents, d'autres, de quelques autres ; mais plusieurs se trouvent mieux de ne pas faire usage de ces médicaments. — De temps à autre on donnera donc l'opium, on fera prendre le grand air aux malades, et ils iront un peu à cheval pour se fortifier les intestins. Cette méthode est celle de Monro. Il a vu guérir par l'équitation, les bouillons, la viande blanche et un peu de bon vin, des dysenteries lentes dans lesquelles on avait employé, sans succès, les purgatifs au commencement, et d'autres médicaments aussi inutilement. Mais il observe que cette méthode n'est utile que dans les légères attaques, et après que les évacuations ont été calmées. — Brocklesby est plus indulgent que Monro sur l'usage du vin dans les dysenteries de long cours. Il trouva que le bon vin rouge, mêlé avec l'eau, était indispensable aux Anglais malades qui revinrent des côtes de France en 1758, avec une dysenterie lente qui avait succédé à une fièvre bilieuse. Souvent il permettait trois demi-setiers de vin avec suffisante quantité d'eau pour vingt-quatre heures, pendant trois semaines ou un mois. Le vin, joint à une boisson aqueuse de cannelle, d'écorce d'orange et d'autres aromates, à dose convenable, fit un merveilleux effet. Cependant il n'en fit pas prendre à ceux qui avaient de la fièvre. Il donnait quelquefois des espèces aromatiques, dix ou quinze grains, toutes les huit heures une fois dans cette boisson agréable, pour réchauffer les intestins de ces malades, rendre du mouvement au sang, et fortifier les solides. Lorsque le cours de ventre persévérait, et que le ténesme y était joint, ce qui n'était pas rare, Brocklesby était obligé d'employer les doux purgatifs, tels que les sels, la manne, les huiles douces, et de réitérer selon les forces des malades, et jusqu'à ce que le ténesme cessât : ce qui en général ne tardait pas beaucoup. Ce médecin a ouvert deux sujets morts à ce degré de la maladie, et a trouvé les deux derniers intestins très-enflammés dans la longueur de plusieurs pouces, depuis l'orifice du rectum : ces sujets avaient eu une très-longue fièvre. Voilà une nouvelle preuve de la circonspection qu'il faut avoir sur l'usage du vin dans ces dysenteries lentes invétérées, et qui ont éludé toutes les ressources de l'art.

Mais il faut aussi avertir les imitateurs maladroits, sur l'usage des médicaments astringents dans ces dysenteries. On ne saurait être trop prudent à cet égard. M. Schobinger eut à traiter, il y a quelques années, à Saint-Gall, une jeune dame de qualité, prise de dysenterie. Après de grandes évacuations il lui donna enfin le quinquina, un peu de cascarille, de confection d'hyacinthe, et le bol d'Arménie, le tout mêlé ensemble, à dose très-modérée, et lorsque le cours de ventre et les tranchées avaient presque entièrement cessé : malgré cela, l'usage de ces médicaments fut suivi d'une goutte vague qui dura trois semaines. Brocklesby avoue que, malgré l'usage circonspect des astringents, il lui est souvent arrivé de prolonger la maladie avec ces médicaments, au lieu de l'abréger ; que la fièvre a reparu, et qu'il s'est vu contraint de recourir aux vomitifs et aux purgatifs. Les fréquentes tentatives inutiles de Monro dans les cas de maladies lentes ne sont probablement dues qu'à l'usage des astringents. Ces médicaments sont également très-nuisibles dans les dysenteries très-bénignes et très-longues de Java, comme Laurich nous l'apprend. Les médecins indigènes et européens ont recours dans ces cas-là à ces médicaments. Les médecins indiens se servent des fruits du billingbing, macandou, nimbo, carambolas, et du jangomas. Ils arrêtent les cours de ventre avec cela, sans prescrire auparavant les purgatifs, et au grand préjudice de leurs malades. Cette erreur est assez ordinaire aux médecins qui sont au service de la compagnie hollandaise des Indes orientales, et qui y font plutôt la chirurgie ; c'est ce qu'on leur reproche dans un livre hollandais, imprimé à Hambourg pour leur instruction. Leurs principaux remèdes, dans ces cas-là, sont le bol d'Arménie, le cachou, la terre sigillée d'Espagne, le sang-dragon, la corne de cerf brûlée, le corail rouge, l'écorce de grenade qui n'est pas encore mûre, le laudanum sec, et le jus de prunes cuites. Laurich a souvent vu dans ces dysenteries légères, mais longues, les intestins

corrodés, une fièvre hectique, de très-mauvaises fistules à l'anus, et enfin la mort terminer la maladie par cette conduite imprudente. Ainsi l'on peut dire en général qu'il ne faut jamais prescrire les astringents, à moins que l'on ne soit assuré que les matières morbifiques sont évacuées, et qu'il ne reste que la faiblesse des intestins.

CHAPITRE VII.

RÉFLEXIONS SUR QUELQUES NOUVEAUX MÉDICAMENTS.

Après ces longs détails sur les différentes espèces de ces maladies, et sur leurs traitements, je termine enfin cet ouvrage par quelques réflexions sur quelques nouveaux médicaments anti-dysentériques, et enfin sur de prétendus spécifiques. — Le verre d'antimoine masqué dans de la cire, a été préconisé comme un médicament important contre différentes maladies, et surtout contre la dysenterie. On peut voir ce qu'en a dit Pringle dans les Essais d'Edimbourg, d'après les expériences de MM. Young, F. Pringle, Brown, Simpson, Paisley, Stephen et Gordon. Young prend une once de verre d'antimoine en poudre, et une drachme de cire blanche : il fait fondre la cire dans une grande cuillère, et y jette cette poudre, tient le tout sur un feu doux sans flamme pendant demi-heure, le remue avec une spatule et sans cesser, le verse ensuite sur un papier blanc, et en fait une poudre. Il donne dix à douze grains de cette poudre à un adulte, en commençant cependant par six grains, pour être plus sûr de l'effet du médicament ; à un enfant de dix ans, il en donne trois ou quatre grains, et deux à trois grains à un enfant de trois à quatre ans. Cette poudre, ainsi administrée, cause ordinairement un malaise et un vomissement. La plupart en sont purgés, et guérissent quelquefois complètement sans malaise et sans évacuation. Si ce médicament opère trop vivement, Young en fait cesser l'usage pendant plusieurs jours. Quelques sujets ont même guéri avec une seule dose ; d'autres en ont pris cinq ou six, surtout si la première dose avait été faible. Il donne ce médicament à jeun, défend toute boisson pendant trois heures ; permet de l'eau chaude comme avec tout autre vomitif, si le malade sent un malaise, ou une envie de vomir. Le régime est le même que celui qu'on prescrit ordinairement dans la dysenterie.

F. Pringle, Brown, Simpson, s'accordent avec Young dans leurs expériences, et sont fort décidés pour ce médicament. Simpson sentit cependant que, vu les différentes espèces de dysenteries, il ne convenait pas dans toutes les maladies. Néanmoins il le regarde comme un spécifique aussi sûr contre la dysenterie, que le quinquina contre les fièvres d'accès et la gangrène des parties externes. Paisley s'en est aussi servi avec la même préparation et les mêmes succès ; mais il changea ensuite la préparation. Il enduisit simplement la cuillère avec de la cire blanche, sans réduire le verre d'antimoine en poudre avant de l'y jeter. Après l'avoir tenu sur le feu le temps convenable, la cire, en refroidissant, s'attachait à l'instrument : alors il réduisait le verre en poudre très-fine. Il n'eut besoin que de trois grains de cette préparation ; et n'en donna jamais que cinq grains aux sujets robustes. Cette moindre dose fut suivie des mêmes succès ; il guérit par cette méthode un grand nombre de dysentériques. Quatre ou cinq doses complétaient la cure quand on s'y prenait à temps. Si la maladie avait duré quelque temps, on en prenait jusqu'à douze ou quinze doses : Paisley n'en vit jamais de mauvais effets. De cent quatre-vingt-dix malades, Stephen n'en vit périr qu'un avec l'usage de ce médicament. Gordon a guéri quelques centaines de malades avec les petites doses mentionnées, et depuis il n'a jamais échoué avec ce médicament, sinon dans un cas où le malade était déjà dans un état désespéré. Il en donnait communément trois grains, mais jamais plus de cinq. Une ou deux doses suffisaient : rarement il en fallait trois. Il faisait prendre ce médicament le matin : quelquefois il se passait deux heures avant qu'il opérât. Quelques sujets n'en étaient que purgés, d'autres vomissaient aussi, et éprouvaient un grand malaise pendant sept ou huit heures. Pour la nuit, il prescrivait toujours une bonne dose d'opium.

On a depuis essayé ce médicament de différentes manières en Europe. Lamettrie, qui rejette si décidément les astringents et l'opium, loue beaucoup les vomitifs dans ces maladies, surtout celui qui est préparé du verre d'antimoine, et

qu'on a délayé dans beaucoup d'eau pour le rendre plutôt purgatif que vomitif. Il le regarde alors comme plus doux que la rhubarbe, parce qu'il purge le corps, en une fois, de la matière acrimonieuse et corrosive. Si les sujets étaient menacés de gangrène à cause de l'opiniâtreté de la maladie, il employait le verre d'antimoine, à la dose de quatre grains, dans de la cire, et il loue extraordinairement ce remède, vu la facilité avec laquelle il faisait cesser les douleurs, surtout lorsque le corps n'était pas encore assez nettoyé ni par la nature ni par l'art. On l'a aussi mis en usage en France et en Allemagne, et M. Lentin, médecin fort instruit, l'a trouvé très-utile dans la dysenterie. Les Westphaliens, ces hommes si robustes, ne peuvent en soutenir que dix grains. M. Bahn approuve aussi ce remède. J'ai rapporté les succès que j'en avais eus en 1765. — Toutes ces expériences semblent promettre beaucoup de ce médicament; cependant des tentatives ultérieures ont aussi fait voir qu'il y a des limites à observer dans son usage. Pringle, à qui nous devons la publicité des expériences que j'ai rapportées, l'employa avec le plus grand succès à l'armée anglaise, comme vomitif, surtout pour dégager l'estomac et les intestins, en le donnant au commencement de la maladie. Mais, quoiqu'il le regardât comme un remède très-puissant, il avait toujours des inquiétudes sur la fin de ses effets, à cause de la vivacité avec laquelle il agissait; c'est pourquoi il voudrait trouver un autre médicament plus doux, et plus lent dans ses effets, pour répondre aux mêmes vues. Il en borna donc l'usage aux cas opiniâtres, et il vit qu'il devenait utile lorsque rien n'avait eu de succès, si les intestins étaient encore en assez bon état, et que le malade n'eût point de fièvre, ni trop de faiblesse. Pringle observe encore fort bien que toutes les préparations antimoniales de cette espèce sont chacune sujettes à des inconvénients particuliers, vu la difficulté d'en déterminer la dose, l'expérience ayant fait voir qu'une même dose modérée avait été tantôt trop faible, tantôt trop forte pour différents sujets. Eller s'est servi de ce médicament pour deux sujets dysentériques d'une forte complexion, et avec de très-bons succès. Il s'est trouvé au contraire fort embarrassé avec d'autres pour en déterminer la dose, vu que la même dose ne fait quelquefois ni vomir, ni aller à la selle, ou produit ces deux effets avec trop de véhémence. Monro a aussi remarqué dans la dernière guerre que ce médicament opère trop violemment; voilà pourquoi on y renonça presque totalement à l'armée anglaise.

Geoffroi a essayé à Paris de corriger ce médicament de manière à pouvoir en déterminer les effets. Le mélange exact qu'on en fait avec de la cire le rend, il est vrai, assez salutaire; c'est pourquoi la préparation d'Young est préférable à celle de Paisley. Mais Geoffroi a fait connaître un procédé par lequel on le mêle mieux avec de l'huile, c'est de les broyer ensemble sur un porphyre; cependant le danger qu'il y a de s'en servir dans les dysenteries accompagnées d'inflammation, la maladresse de gens peu au fait de leur art, les soupçons même qui restent toujours aux gens les plus expérimentés, outre les raisons que j'ai apportées plus haut, rendront peut-être à jamais ce médicament fort suspect, tout utile qu'il est quelquefois dans les dysenteries lentes, ou accompagnées d'une fièvre bilieuse.

Le salep qu'on nous apporte de la Perse ou de la Turquie, et qui n'est que l'*orchis*, a été rangé nouvellement parmi les médicaments anti-dysentériques. Dubuisson, à qui on l'envoya directement de Mocha, le regarde comme une espèce de figue séchée au soleil; mais M. Haller le prend pour ce qu'il est réellement, c'est-à-dire pour l'orchis de ce pays-là. Il a, comme le nôtre, et comme celui de la Suède, la propriété d'être tout visqueux, et plein d'un mucilage très-fort. Réduit en poudre et mis dans l'eau (1) sur un feu doux, il forme une gelée, et on le regarde comme aussi mucilagineux que la gomme adragant. Il est utile dans la dysenterie lorsqu'on a besoin d'un mucilage de cette nature, mais il a aussi une douce qualité astringente, et ne doit ainsi être mis en usage qu'avec beaucoup de circonspection. Je sais qu'il resserre si on en continue l'usage, et qu'il fait revenir les douleurs, ce qui rend aussitôt les purgatifs nécessaires. — Le sagou, semence qui vient du Japon, de Ternate, d'Amboine, et qui se change aussi en gelée, a été loué pour les mêmes vues. Il calme les douleurs, est nourrissant,

(1) Il faut avoir soin de remuer sans cesse. On prend de cette gelée qu'on délaie dans le liquide qu'on veut employer.

et devient un médicament agréable, en le mêlant avec du sucre et du jus de citron; cependant il n'a pas de vertu particulière, non plus que le salep.

Le *gitta gambir* (1), qu'il ne faut pas confondre avec le *gutta-gamba* ou gomme-gutte, est aussi un nouveau médicament loué contre la dysenterie. On en fait des trochisques à Java, d'où on l'apporte, et l'on présume que c'est en grande partie du cachou, ou au moins qu'il n'est formé que de parties du bois de catechu. Les panégyristes de ce médicament disent cependant qu'il ne guérit pas la dysenterie sans être soutenu par d'autres médicaments. Du reste il est fort cher, et doit se prendre en plus grande quantité que le cachou, dont il a toute la nature, et est par conséquent inutile en nombre de cas. — On a aussi rangé parmi ces nouveaux médicaments l'écorce de l'arbre *mangostan*, que l'on a transplanté des îles Moluques à Java et à Batavia pour l'ornement des jardins. Elle a quelque analogie avec l'écorce de grenade, et doit ainsi être rejetée en bien des cas.

Le *codaga-pala*, ou *conestirinde*, est regardé comme un médicament anti-dysentérique important à Ceylan et à Malabar : au moins le loue-t-on beaucoup en Angleterre contre les diarrhées. Il est amer, et comme tel il peut avoir son utilité dans quelques dysenteries, lorsque les premières voies sont nettes. On n'a cependant pas observé qu'il fît plus d'effet que les aromates amers. Quelquefois il cause une stupeur, et, donné à la dose de deux drachmes en vingt-quatre heures, il a causé un *ris cynique* sous les yeux de Brocklesby. — On dit aussi que l'écorce aromatique du *guyava* est très-utile dans les cas de dysenteries avec flux de sang. Il y a quinze ans qu'on me dit à Paris qu'on commençait à se servir, pour les mêmes vues, d'une racine d'Amérique nommée *pocgereba*. Mais qui peut ignorer que des dysenteries d'une espèce toute différente sont quelquefois accompagnées de flux de sang? — Mais en voilà assez sur les nouveaux médicaments. Je dirai à mes lecteurs de se rappeler avec la plus grande attention que le nombre infini des médicaments dont on nous embarrasse tous les jours, ne sert qu'à jeter de l'incertitude et de la confusion dans la pratique de l'art, loin de conduire le médecin à son but. Un médecin qui entend son art parvient infiniment mieux à la fin désirée de sa profession avec des médicaments bien choisis et bien connus, que le routinier avec tous ses spécifiques, et toute la pharmacie indigeste du grand nombre des praticiens.

(1) Ce passage de l'auteur recevra du jour de ce que dit Spielman, *Pharmac.*, part. I, p. 70.

CHAPITRE VIII.

DES SPÉCIFIQUES ANTI-DYSENTÉRIQUES.

Je passe donc aux spécifiques, à ces médicaments que les routiniers et les charlatans exposent avec tant de pompe et de ruse aux yeux du peuple ignorant. Je sais par expérience combien M. Tissot a eu raison de dire qu'il n'y a pas de maladie contre laquelle on ait produit tant de spécifiques que contre la dysenterie. Nombre de fourbes ont prétendu guérir en peu d'heures une maladie très-longue, et avec des médicaments dont ils ignoraient absolument la nature, et par conséquent les effets directs. Les malades souffrants, accablés de leurs maux ou d'ennuis, s'empoisonnent ainsi, dans l'espérance de s'arracher à leurs peines. Je n'ignore pas combien d'ennemis se fait un médecin qui blâme la conduite de tous ces ignorants routiniers ou empiriques. Mais les maux qu'ils causent à tous les États sont trop grands pour ne pas y faire attention. J'ai déjà dit, dans mon Traité de l'Expérience, ce que je pensais de ces individus si funestes à la société. Dira-t-on que ces gens n'ont d'existence que parce que les gouvernements songent moins à la vie absolue du citoyen qu'à sa vie relative? Mais l'une est indispensablement liée avec l'autre. D'ailleurs le mal ne vient pas de là. Si les médecins se persuadaient davantage qu'il n'est presque aucun spécifique dans la nature, quelque étendue que soit la vertu d'un remède; s'ils étudiaient plus les maladies au lit des malades, que les différentes opinions qu'on en a communément, ils ne donneraient pas aux empiriques occasion de porter le glaive dans le cœur du citoyen, avec des remèdes qu'ils n'emploient eux-mêmes que trop souvent sans rien dire. Je ne parle pas ici de ces médecins honnêtes qui sentent tous les devoirs de leur état, et

combien il faut savoir de choses pour en bien savoir une, et en faire l'application, mais de ces gens qui, avec tout l'attirail d'une femmelette, se croient trop heureux intérieurement de recourir à la même recette que l'empirique, parce qu'ils n'ont pas plus étudié que lui la maladie dont ils ont entendu parler.

Je suis bien éloigné de diminuer en rien les éloges légitimes qu'on a donnés à la vertu réelle d'un médicament, et à ceux qui ont eu assez de sagacité pour nous la faire connaître : mais on me permettra de douter de la vertu d'un remède tant que je ne vois pas de raisons de conviction; d'en choisir peu dans le grand nombre, s'ils me conduisent directement et avantageusement au but déterminé; de mépriser des ignorants qui, dans des cas critiques, emploient comme excellent un médicament des plus dangereux, parce qu'il n'a pas fait de mal lorsqu'il ne le pouvait pas ; ou qui, dans une espèce de maladie, se servent de ce qui est décidément mortel, parce que cela s'est trouvé utile dans une autre espèce : on me permettra, dis-je, de ne pas me jeter, tête baissée, dans le chaos des opinions humaines. L'empire des lettres est une république, et une république libre. On doit donc tendre à la vérité sans être astreint au sentiment de qui que ce soit, mais avec la plus grande circonspection, puisque le moindre écart, surtout en fait de théorie médicale, peut conduire au charlatanisme et à des erreurs de la plus grande conséquence. Non, les médicaments n'ont qu'une vertu relative; ils n'ont, dis-je, de vertu médicale réelle, qu'autant que la nature du mal et celle du malade la déterminent. Il y a donc à peine un seul médicament qui soit universel, quoique des cerveaux brûlés en connaissent un grand nombre de tels. Tout dépend dans notre art de la sagacité, du tact interne et du bon choix, plutôt que de la quantité des provisions.

Qui ne rirait de voir les motifs qui ont déterminé quelques médecins à l'usage de leurs prétendus spécifiques anti-dysentériques ? On a beaucoup loué autrefois pour le traitement des dysenteries tout ce qui était opposé à l'acide, par le faux principe que la dysenterie venait d'un acide; et aussitôt on a proscrit les acides dans la cure de ces maladies : cependant il est démontré par l'expérience que rien n'est plus puissant pour guérir ces maladies qui tiennent si souvent d'un caractère putride. Les auteurs de l'histoire des maladies de Breslaw nous disent fort sérieusement que, puisqu'il est manifeste que la matière de la dysenterie est pénétrante, âpre, acide et brûlante, il faut employer tout ce qui est contraire aux acides : comme les coraux, la terre sigillée de Silésie, le cristal de roche préparé, les coquilles, les yeux d'écrevisses surtout; c'est-à-dire des médicaments qui, par leur nature, ou augmentent la putridité, ou ne font aucun effet. Nombre de nos médecins suisses ne prescrivent non plus que des médicaments anti-acides semblables. Selon leur opinion, il faut adoucir le sang, tandis que, selon les expériences de Pringle, ils le rendent putride, et laissent résider dans le corps la matière bilieuse corrompue qu'il faudrait en chasser. — A peine eut-on quitté l'opinion reçue sur l'effet des acides, qu'on prit le parti d'user d'astringents dans ces maladies. On choisit pour cela le corail le plus compacte, la corne de cerf brûlée, etc. Mais l'expérience a fait voir qu'ils n'ont pas cette vertu. La terre sigillée est réellement astringente; mais, en arrêtant le cours de ventre, elle cause des anxiétés précordiales, de grands troubles, et souvent la mort. Cependant on l'a vantée et employée comme le plus fameux spécifique dans la dysenterie; quelques ignorants la prescrivent encore.

En général c'est le plus grand abus que de recourir aux spécifiques. En effet, on ne les emploie que d'après une expérience aveugle. Un médicament méprisable, en lui-même dangereux, paraît quelquefois avoir été du plus grand avantage, parce qu'on n'a pas examiné les circonstances; et l'on s'en sert ensuite sans les examiner davantage. L'expérience est certainement le seul guide infaillible, en supposant que celui qui s'en autorise soit capable de faire des expériences. — J'égaierais peut-être un peu trop la matière, si je disais en finissant qu'Averroès assure s'être guéri de la dysenterie en s'appliquant une émeraude sur le ventre. Zacutus dit s'être servi de l'arsenic avec le plus grand succès dans le même cas. Selon Burrus, l'eau rose où l'on éteint de l'or est le plus puissant spécifique. Selon Van-Helmont un linge trempé dans le sang d'un lièvre déchiré à mort par un chien est encore un très-bon spécifique. Selon d'autres docteurs célèbres, la poudre préparée de certain

membre d'un cerf, d'une baleine, d'un taureau, est aussi un grand spécifique. D'autres ne promettent pas peu d'une bastonnade vigoureuse dans les épidémies dysentériques. Quelques-uns vantent l'arrière-faix desséché d'une jument; quelques autres un bonnet de poil ou un soulier brûlé. Nos habiles routiniers, ces gens d'une si profonde méditation, nous préconisent un linge imbibé de la sueur d'un malade dysentérique au moment de la mort, et appliqué sur le derrière du malade que l'on veut guérir (1). — Nos médecins rient sans doute, aussi bien que moi, de ces misères qui feraient honte à notre art, si les principes n'en étaient tout contraires à ces ignorantes manœuvres. Ces spécifiques ne pouvaient donc devenir que très-dangereux dans les mains de la foule des chirurgiens et des médecins de campagne, par les raisons que M. Rahn dit que son Traité de la Dysenterie l'est, puisque ces gens-là sont trop ignorants pour choisir ceux de ces spécifiques qui sont ou absolument sans vertu, ou décidément nuisibles, ou de pures chimères.

(1) On ne peut voir sans étonnement le savoir et l'inconséquence d'Etmuller. Il n'est pas d'absurdités et de rêveries que ce médecin n'adopte. Les spécifiques dont on vient de parler, et nombre de plus ridicules encore et de plus dangereux, sont presque tout le fatras des remèdes qu'il a rassemblés au chapitre de la Médecine pratique. Faut-il donc rêver pour se faire un nom en médecine?

FIN DU TRAITÉ DE LA DYSENTERIE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BARTHEZ.

ZIMMERMANN.

FIN DE LA TABLE.

